Texte inédit, version provisoire mise en ligne le 01/08/2026

Ce tome est présenté tel quel, à l'état d'épreuves, ce qui explique notamment les citations lacunaires et la présence de nombreuses coquilles dans le fichier.

Ce fichier est une saisie informatique d'un manuscrit de plusieurs milliers de pages, avant que soient faites la relecture et la correction de Pierre Le Coz.

Ce texte reste la propriété exclusive de Pierre Le Coz. Toute reproduction, publication ou diffusion, même partielle, est interdite sans autorisation écrite préalable.

Contacter l'administrateur du site : virgil@pierrelecoz.fr

Pierre Le Coz

MILIEU DORÉ

MILIEU DORÉ

(tome dix-huitième de L'EUROPE et la PROFONDEUR)

Si j'ai tant tardé à entamer la rédaction de ce (présent) *Milieu doré* – pourtant annoncé dès la fin de mon précédent *Champ profond* comme devant constituer le tome dix-huitième et *dernier* de mon « grand récit » (et, plus particulièrement, comme devant être le « Paradis » de ma « *Comédie* » à moi – la rubrique, à forme ternaire, de ce « Recherche extrême ») –, c'est que, de manière peut-être quelque peu naïve, j'attendais, pour y procéder, le secours d'une aide extérieure et peu ou prou spirituelle – un peu semblable par exemple à celle que, sous la figure de sa chère « Béatrice », reçoit Dante au moment de visiter/rédiger le « troisième cantique » de ce/son (propre) « Paradis » –; et secours que je m'imaginais moi, qui n'ai aucune « Béatrice » à disposition : seulement une « Laure » (pas vraiment bienveillante), prendre la forme (merveilleuse) de la *visite d'un ange* : un peu pareil, par exemple, à celui « rouge et or » de Fra Angelico que j'ai choisi pour illustration de couverture de ce (même) *Milieu doré*; et cela avant que je comprenne que les anges n'apparaissent pas toujours sous de telles guises merveilleuses-picturales (dont on aime enfantinement les revêtir) : qu'ils peuvent aussi venir sous la forme de « pensées » (dont ils seraient alors les « messagers » : *angelos*) et, si l'on y songe, de la même façon que les démons (qui eux aussi, loin de leur décorum traditionnel-hideux, peuvent également incarner des « idées » – exemple notamment, dans cette *Profondeur*, de celui appelé par moi « Amaleq » : « le monde comme le produit de ma volonté et de mon effort »). Si bien alors aussi que la rédaction de ce *Milieu doré* (que j'entame ici présentement) viendrait, non tant comme celle d'un « Paradis » (de mon cru) : puisque, contrairement à celui de Dante, je n'ai, moi, aucune « Béatrice » pour, en son élément (de la même couleur), me guider, que comme la description du (champ d'une) bataille qui opposerait, en une forme peu ou prou « armageddonesque », un *démon* dont je connais le nom

d'« Amaleq » à un *ange*… dont je ne dispose pour l'heure que de la représentation picturale/« fra-angéliquesque » (mais peut-être après tout, dans le cours de l'écriture de ce *Milieu doré*, celui-ci m'accordera-t-il la faveur de, ce nom, me le communiquer – *cf.* notamment la légende racontant que le poète saint Jean de la Croix, à force, je suppose, de prières, de macérations et de « méditations (poétiques (?)) », avait réussi à obtenir, de la part de son propre « ange-gardien », la révélation du *nom* de celui-ci : « Amiel »)… Ce dix-huitième et (donc) dernier tome de mon « grand récit » s'écrira de toute façon beaucoup plus *lentement* que ceux qui l'avaient précédé ; et cela parce que, son auteur : étant désormais entré dans l'élément scripturaire-« doré » où, si l'on écrit, on ne peut plus écrire que « jusqu'à la fin du monde », le livre qu'il compose ne peut plus lui-même qu'avancer dans l'élément (in) temporel correspondant d'un « après de » l'« éternité » (*cf.* le tome éponyme de cette *Profondeur*) où chaque phrase rédigée est comme gagnée-sur (ici le mot manque) ; et cela de telle manière que… (ici le texte s'interrompt) ; et qui ne voit que, par cette entrée au *pays de formes* d'or du « (pur) scripturaire », l'ouvrage ainsi composé ne peut plus épouser qu'un rythme très différent/beaucoup plus lent… que celui qui avait scandé l'écriture, en forme elle de « cavalcade sur le papier », des tomes précédents (là où deux ou trois développements s'écrivaient par jour, peut- être n'y aura-t-il plus que deux ou trois phrases – ce qui, à tout prendre, est sans doute largement suffisant pour quelqu'un qui rédige quelque chose comme un livre intitulé *Milieu doré*). Mais où l'on comprend aussi par là que chacune de ces phrases (ainsi conquises), en le mode de cette lenteur (ainsi retrouvée), exprimera, et nonobstant le contenu même de sa « pensée », comme un apaisement du (pur) flux scripturaire qui, jusque-là : dans les livres précédant ce *Milieu doré*, s'était déchaîné… en ce mode *torrentueux* ; et « torrent » qui, rentrant enfin en ses rives, aura loisir de (re)devenir ce « fleuve majestueux et fertile » que Lautréamont identifiait peu ou prou à la « poésie » (tout cela rédigé au cœur de la sombre nuit de cet hiver 2020/2021 – et tandis que, réveillé par l'insomnie, le scripteur de ces lignes hallucinées, ne sachant que faire ni que lire, n'a rien trouvé de mieux que de se remettre à son impossible/

illisible manuscrit : toujours cet étrange plaisir, de nature, je crois purement *scripturaire*, de « veiller tandis que tout dort autour de soi »).

L'ange avait dit à Si Mohand : « Rime et je parlerai, ou bien parle et je rimerai » (et bien sûr le *poète* avait choisi la seconde alternative – choix somme toute logique de la part d'« artiste » ; mais choix qui chez moi qui n'en suis pas un – seulement ce « scripteur »), ne peut d'évidence que prendre une *autre forme*, restant à identifier laquelle… Dans le tome quatorzième de ce « grand récit » – ce *Bruit du temps* dont je viens justement d'achever de corriger les épreuves (quelque part entre la fin de la rédaction de *Champ profond* et le début de celle de *Milieu doré*) – j'avançais déjà que toute l'écriture (si du moins elle était opérée en le mode de ce « (pur) scripturaire ») devait tendre à ce que, dans ce même ouvrage, j'appelais déjà l'« Événement de la vérité » (expression qui allait devenir le titre du tome suivant, et quinzième de cette *Profondeur*) ; même si je vois à présent que ce qui est ici appelé « Milieu doré » n'est finalement rien d'autre que *l'élément* (du sens) où se déploie ce même « Événement » ; et « élément » dont seule sa couleur (« dorée »), pareille à une sorte de sur-lignement (de ce même « sens »), permet de déceler l'ineffable/impalpable *présence* ; tout se passant ici comme si rédiger quelque chose comme un livre intitulé *Milieu doré* revenait à procéder à l'exploration d'une *dimension d'Invisible* où (ici le texte s'interrompt) : celle-là même justement où, en ce mode pictural-merveilleux/scripturaire-(ici le mot manque), « vont » les anges. Et qui ne comprend par là que le projet d'une telle « exploration » (de rien de moins que « l'Invisible ») rend le « (pur) scripteur » de ce *Milieu doré* peu ou prou semblable au personnage de cette « gravure au pèlerin » (*cf.* l'illustration de couverture de *Champ profond*) qui, passant la tête au travers de la frontière qui sépare « visible » d'« invisible, découvre sur son autre versant, dans un sentiment tout à la fois d'effroi et d'émerveillement, l'« autre monde » qui commence au-delà – restant à savoir si, de cet « autre monde »-là, il peut être « dit »/« rendu compte » quoique ce soit… avec

des mots eux encore (forcément) « terrestres »/avec un ouvrage lui encore (peu ou prou) *lisible* : celui que j'entame présentement ? Il est impossible d'écrire quelque chose comme un livre qui s'intitulerait *Milieu doré* – observation que je faisais déjà au sujet de mon *Événement de la vérité* (que je suis pourtant bel et bien parvenu à rédiger) –, et cependant, quoiqu'en l'unique forme désormais de ce « (pur) scripturaire », le « poème (du *sens*) » qu'il est/doit être… « poursuit sa course (…) affronte l'impossible, franchit (toutes) les limites, invente une autre langue, réussit ce que la (pensée) universelle aura réussi de plus (profond) » (paraphrase de Jacqueline Risset parlant, elle, du Paradis de Dante) : le *mystère* de « tout ce scripturaire » consistant en ce fait que, à un auteur qui, depuis longtemps, n'a plus « rien à dire », les phrases et les mots, pourtant, continuaient intarissablement de *venir* ; et comme si le « fond » d'où ils surgissaient, inépuisables et jamais las, était en vérité un « non-fond »… qui lui-même s'enracinait dans tout l'*a-byssal* de ce (ici le mot manque – peut-être « sens » ?) ; mais « a-byssal » qui de toute façon, une fois qu'il a ainsi béer sous les pas d'un scripteur « à peine identifié sous le nom de (qui on sait) », ne le laissera plus jamais en repos : si bien aussi que pour un tel (pur) scripteur, et à l'inverse du (strict/vulgaire) littérateur, le fameux « problème de la page blanche » ne saurait plus se poser – c'est même plutôt le contraire : la surabondance (scripturaire) dont le favorise la « puissance » (du même nom) venant parfois à ses yeux comme une sorte de retenue-en captivité (dans les filets de ce même « sens ») – ; ce que j'ai pu appeler à certains moments de l'écriture de cette *Profondeur* cette/ma « névrose (scripturaire) » ; mais « névrose » dont, à tout prendre, je vois bien qu'elle est infiniment préfégelrable à celle, en la forme de ces stérilité et « blancheur », dont les (stricts/tristes) littérateurs font pour leur part l'épreuve : pour ce que eux, sans doute, n'ont jamais eu l'*heur* de voir/sentir s'ouvrir sous leurs pas/plume cette « a-byssalité » qui, à chaque fois, relance les *grande machinerie du sens*/« chose énorme » du langage et de la pensée (toujours cette opposition – pointée dès le début de mon « grand récit » – entre acro*philes* (les scripteurs) et acro*phobes* (les littérateurs) ; et opposition qui fait que, tandis que la « névrose » des premiers est toujours

peu ou prou « heureuse », celle des seconds… (ici le texte et le développement s'interrompent)).

Si bien aussi que rédiger quelque chose comme un livre qui s'intitulerait *Milieu doré*, c'est ne rien faire d'autre que de procéder à l'élaboration d'un ouvrage où les in-fini/a-byssal du *sens* viendraient *se mêler* au (forcément) « fini » de toute réalisation terrestre/humaine : l'« ange » de ce *Milieu doré*, sans « parler » ni même « rimer », se contentant de relancer inlassablement, par sa seule *présence* (silencieuse et invisible) au sein de la rédaction du tome éponyme de mon « grand récit », ce que j'ai appelé plus haut « la grande machinerie de (ce même) sens » ; et « machinerie » qui fait en effet que ni les mots ni les phrases ne sauraient, à l'entreprise d'une telle rédaction (en le mode donc de ce « (pur) scripturaire ») ; *jamais manquer* et même si ces « mots et ces phrases », à mesure qu'ils se développent tels des sarments de (la) vigne (de ce sens) sur un « papier » que ne « défend » plus aucune « blancheur » : pour ce que relevant elle, encore, du « (strict) littéraire », risquent fort d'apparaître à leur (hypothétique) lecteur comme, eux aussi : de plus en plus à mesure que le livre s'écrira, « illisibles » et « incompréhensibles » ; mais « défauts » (littéraires) dont on a vu que, dans l'élément de ce « Milieu doré » : celui où, donc, « va » l'« ange » du livre éponyme, se tournent en des *vertus scripturaires*. Ce pour quoi aussi le scripteur de ce *Milieu doré*, rédigeant les pages liminaires de ce nouveau tome de sa *Profondeur* : celles qu'on vient de lire, a pu l'annoncer, sans trop craindre de « tenter le sort », comme le *dernier* de son « grand récit » : parce qu'il sait bien dans le fonds que, écrivant ces lignes inaugurales, ils se met à rien de moins que la rédaction d'un livre peu ou prou *in-fini* – d'un ouvrage que de toute façon (maintenant qu'il y est entré) il va devoir « écrire jusqu'à la fin du monde » (qui probablement, au vu de certains marqueurs « époquaux », ne saurait plus beaucoup tarder) – ; et ouvrage dont, dans cette perspective scripturaro-eschatologique, il importe assez peu, on le comprend, d'être annoncé comme le « dernier » – mais de quelle « série » au juste ? – ; puisque

de toute façon, s'écrivant en ce mode peu ou prou in-fini/a-byssal, il ne rencontrera jamais son *terme* : c'est encore, si l'on y songe, le « syndrome de Scherazade » – cette conteuse qui s'imaginait que, tant qu'elle conterait, elle ne mourrait pas – ; mais syndrome qui, dans le cas du scripteur de ce *Milieu doré*, reçoit une autre illustration : la croyance par ce même scripteur que la « fin du monde » *précédera de toute façon celle de son livre* (et voilà pour quoi sans doute, aux yeux de ce même scripteur, il importe assez peu que celui-ci soit présenté comme le « dernier » – puisque, avec cette « fin du monde », se « fin(ira) » aussi/s'(in-)achèvera forcément l'aventure de la rédaction de son « grand récit »)… Aujourd'hui, jour de Noël de cette « fatidique » année 2020 : même si celle qui s'approche risque de l'être tout autant/encore plus, le temps était gris, froid et venteux ; et voici que, revenu au manuscrit de ce *Milieu doré* : pour ce qu'ayant achevé hier les corrections du premier jeu d'épreuves du *Bruit du temps*, je me disais que la continuation, par l'entrée-en la rédaction de son tome dix-huitième (et donc : « dernier »), de mon « grand récit » n'avait peut-être d'autre raison que la conscience par moi de ce fait que, si, de cette « continuation », je n'en avais pas accepté le principe, je ne voyais pas du tout non plus, étant ce que je suis : ce « scripteur définitif », *ce que j'aurais pu faire d'autre* ; et cela d'autant plus que, à peine revenu au chantier du manuscrit de ce (débutant) *Milieu doré*, je pouvais constater, malgré l'interruption de quelques semaines due aux corrections de ce *Bruit du temps*, que, sous ma plume, les mots et les phrases se remettaient à jaillir… comme s'il n'y avait jamais eu interruption du *fil scripturaire* qui, depuis maintenant tant d'années, commande et inspire la rédaction de l'« océan textuel » de mon « grand récit » (et pour dire le vrai, sans vraiment avoir espéré que ce fil se rompe tout à fait, j'aurais préféré que son intarissable/incessant élan épouse un rythme plus lent et moins pressé – comme je m'en flattais encore au développement (tout juste) précédent – ; mais je vois bien que, même à cette prétention : pourtant minimale, il me faut à présent renoncer : ayant déjà composé, en ce seul jour de « reprise » : celui donc de ce Noël 2020, plus d'une vingtaine de pages manuscrites – ce qui augure bien mal de ce projet,

affiché plus haut par moi, de faire entrer en ses rives le « torrent scripturaire » qu'avait jusque-là été la rédaction de cette *Profondeur*!). Et n'est-ce pas une chose étrange que d'être devenu cet « auteur » qui, contrairement à ses collègues « littéra- teurs », se plaint, non pas d'être affecté de stérilité (du même nom), mais, à l'inverse, de cette *surabondance scripturaire* qui fait que, même lorsqu'il aimerait que tout cela « s'apaise un peu » : que cette « grande machinerie du sens » tourne à une cadence *un peu moins* rapide et folle, il ne peut s'empêcher de continuer, tel le cheval scripturaire-emballé de ce « sens », d'accumuler les phrases, les pages et les « pensées » – et cela sans que jamais ne pointe au bout de sa plume quelque chose comme la promesse d'un tel (proche) apaisement (de toute cette cavalcade sur le papier/galop pensif-scripturaire) –; par quoi l'on comprend aussi que l'« activité » de cet « écrire jusqu'à la fin du monde », exercice dans lequel le scripteur s'est engagé… sans savoir ce qui l'y attendait au juste, peut faire désirer, à partir d'un moment, à ce même scripteur que cette « fin (du monde) » survienne le plus tôt possible : puisque celle de la rédaction de son « grand récit » semble, elle, devoir toujours être « remise aux calendes grecques » (ce *Milieu doré* est peut-être le « dernier » tome de ma *Profondeur*… mais, au rythme échevelé où il a (recommencé de s'écrire, il risque aussi d'être… (ici le texte et le développement s'interrompent)).

Ce qui vient dans l'écriture est sans doute la chose la plus mystérieuse… d'un monde déjà en soi très « mystérieux » – quoique peut-être pas pour les raisons qu'on donne ordinairement à ce « mystère » (*cf.* notamment la nuance que j'établis entre énigme et mystère) –; et même si, le plus souvent, le traitement « (strictement) littéraire » qu'on fait de cette écriture édulcore/banalise la puissance/extraordinaires de ce « mystère »… auquel, le plus souvent aussi : quoiqu'en en pressentant toujours un peu autour d'eux l'ineffable prégnance, les « (stricts) littérateurs » *viennent par la bande* et comme « à reculons » : ce pour quoi, pour tenter de parer à une telle peu ou prou lâche attitude d'« avancée-par-défaut », j'ai inventé (depuis au moins la

rédaction de ce *Bruit du temps*) la notion de ce « (pur) scripturaire » ; c'est-à-dire celle d'un traitement nouveau/différent de l'écriture qui, contrairement à celui qu'illustrent les tenants de ce « (strict) littéraire », exigerait de ses servants (devenus par là ces « (purs) scripteurs ») que, en cette approche du mystère et de son « a-byssalité » (en cette forme au moins langagière-pensive), qu'*ils ne se voilent plus la face*/aillent cette fois-ci sans (littéraires) manières à son gouffre sans-fond et, selon, terrifiant ou merveilleux (*cf.* le *2001* de A.C. Clarke : « C'est ceux… jusqu'à l'in-fini… et… *Oh ! mon Dieu ! C'est plein d'étoiles !* »). Il existe bien sûr pour la créature disante/pensante d'innombrables chemins pour venir-à ce « mystère »/toucher-du-doigt son ineffable prégnance, mais, parvenu tout au bout de celui qui a consisté à rédiger le « grand récit » de cette *Profondeur*, je vois bien que celui que je qualifie ici de « (purement) scripturaire » est encore le plus simple, le plus pratique et le plus aisé ; et cela parce que, sitôt qu'un « auteur », aussi obscur et (littérairement) peu doué fût-il : ce qui, je crois, est mon cas, se met en devoir d'écrire quelque chose comme un « grand récit » (en le mode bien sûr de ce traitement « scripturaire » du langage « écrit »), bien vite il se retrouve con-fronté à l'*a-byssalité* (de type pensif-langagier) qui inspire les pratique/exercice (du même nom) ; et « con-frontation » qui, dès lors, l'oblige à se déterminer sans façons ni faux-fuyants : soit poursuivie dans la direction d'un tel gouffre – devenir ce « scripteur » –, soit, à partir d'un moment, rebrousser chemin – devenir ce « littérateur » –; et choix entre ces deux « postulations » (celles donc de ce « (pur) scripturaire » et de ce « (strict) littéraire ») qui, on le comprend, ne peut qu'engager la destinée future-entière de cet « auteur à peine identifié sous le (qualificatif) *de* », selon, « scripteur » ou « littérateur ». Ce qui nous ramène à la citation de Hölderlin (qui a donné son *titre* au présent ouvrage) où celui-ci explique que, s'il est devenu ce « poète » – s'entend ici : ce « scripteur » –, c'est pour avoir *une seule fois* fait l'expérience (dans son cas : « heureuse ») de la traversée d'un/de ce « Milieu doré », et expérience si merveilleuse que le simple désir de la renouveler, même si en vérité, dans son cas, elle n'est jamais revenue : d'où l'importance de ce « une seule fois » (placée plus

haut par mes soins *en italiques*), l'a engagé dans son destin-de-« poète » (en réalité : de « scripteur ») ; restant donc à se demander de quoi au juste était *tissé* ce « Milieu doré »… pour avoir provoqué chez un auteur « à peine identifié (?) sous le nom de (Hölderlin) » une telle et si importante *décision* – celle que l'intéressé, dans sa langue peut-être encore « littéraire, trop littéraire », appelle « devenir ce poète » – : étant clair que la réponse à cette question constitue le véritable but de la rédaction de l'ouvrage (éponyme) que j'entame présentement… J'ai déjà avancé plus haut l'hypothèse que ce « Milieu doré » n'était rien d'autre qu'un *élément* (au sens que prend ce mot dans l'expression, par exemple, d'« élément marin » – d'ailleurs peu ou prou synonyme de « *milieu* marin ») : celui où se déploie justement la « dimension » de cela que j'appelle ici le « (pur) scripturaire » ; mais où l'on voit que cette « idée », tout aussi « profonde » (?) qu'elle soit, n'est encore que (l'expression) d'une « vérité avant-dernière » pour ce que non encore mise en relation-avec ce « mystère » (que je dis/tente ici de (ici le verbe manque)) ; et nature exacte de cette « mise-en-relation-avec » qui ne peut dès lors que constituer le (vrai) but de la « quête » dans laquelle doit désormais s'engager, s'il veut parvenir à (in-)achever le « grand récit » de sa *Profondeur*, le « (pur) scripteur » de cet (éponyme) *Milieu doré* (clairement annoncé comme devant être le « dernier » – l'« ultime » ? – tome de cette (même) *Profondeur* – même si, en de tels et si a-byssaux parages, rien n'est encore sûr : pour ce que, comme j'en ai déjà averti plus haut mon (très hypothétique) lecteur, l'écriture d'un tel (« dernier ») ouvrage peut très bien se révéler être, en le mouvement de cet « écrire jusqu'à la fin du monde », *in-finie* et *a*-byssale)… Même si l'on comprend en tout cas pour là que rédiger en particulier quelque chose comme un livre qui s'intitulerait *Milieu doré* et, plus généralement, s'efforcer de composer un ouvrage qui ne relèverait que de l'ordre des illustration/exploration de ce « (pur) scripturaire »… c'est ne rien faire d'autre que tenter de *mettre en forme* ce « mystère » (que je dis – quoiqu'encore sans vraiment « dire ») : ce qui peut notamment expliquer, pour ce que ce « mystère » n'est jamais tout à fait de l'ordre du « dicible » et du « pensable », l'*oxymore* du projet de la rédaction

d'un livre qui, tout en étant annoncé comme devant être le « dernier » d'un « grand récit », est en même temps, et par avance, présenté comme « in-fini » et (ici le mot manque et, par le défaut d'un tel « manque », le texte et le développement s'interrompent eux-aussi).

Où l'on comprend par ces considérations qu'un livre « authentiquement/purement scripturaire » – ce que se propose à l'évidence d'être ce *Milieu doré* (et plus encore sans doute que les « tomes » qui l'avaient précédé : pour ce que eux, bien qu'explorant/« triturant » déjà cette notion de « (pur) scripturaire » : depuis au moins, on l'a vu, la rédaction de ce *Bruit du temps*, ne se donnaient pas du moins, eux, comme « derniers-de » mon « grand récit ») –… ne peut prendre pour but/objet-de (sa quête « scripturaire ») que cette *mise en forme du mystère* ; et même si le projet d'une telle « mise-en-forme-de », pour ce que ce « mystère » ne relève jamais tout à fait de l'ordre du « dicible » et du « pensable » : en constituant plutôt comme leur « en-avant » (au sens du scripteur rimbaldien d'une certaine « Lettre »), engage peu ou prou son auteur-et-(donc) scripteur dans les entreprise/aventure de la rédaction d'un livre « in-fini » et « a-byssal »… comme l'est pareillement l'objet de sa quête (pareillement « scripturaire ». Où l'on comprend aussi par là que, pour un tel « auteur-et-scripteur », faire le projet de rédiger quelque chose comme un livre s'intitulerait *Milieu doré* (et annoncé-comme le « dernier » – sinon l'« ultime » – du « grand récit » qu'il compose… depuis maintenant tant d'années), c'est ne rien faire d'autre que de se confronter-au (vivant/prégant) *oxymore* qu'est en essence ce « mystère » (que je dis/ne dis pas ici) ; et « oxymore » que ce même auteur, quoique non encore devenu ce « (pur) scripteur », formulait déjà, quoiqu'en des formes encore « littéraires, trop littéraires » : *faciles*…, lorsque par exemple, dans un lointain *Chambre haute* (N.R.F., 1993), il écrivait des phrases du genre « dire l'indicible » et autre « penser l'impensable » ; et phrases/consignes (qui certes à cette époque « ne mangeaient pas de pain » !) dont le « (pur) scripteur » qu'il est devenu dans l'intervalle voit bien que, même s'il en

perçoit à présent toute l'insuffisance « littéraire » : la facture de « facilités poétiques », elles allaient déjà dans le *bon sens* ; c'est-à-dire celui que doit suivre un « (pur) scripteur », s'il est parvenu à se débarrasser de tout cet attirail poético-littéraire : celui qui lui a fait commettre dans le temps les *faciles oxymores* cités plus haut, s'il veut se confronter à cet autre « oxymore » (lui, « purement scripturaire ») qu'est en essence le « mystère » ; mais prégnance/appel-de ce « mystère » qui dans le fond, en ces années lointaines : celles où ce même scripteur se prenait encore « pour un poète », pointaient déjà en de telles formules faciles/maladroites/littéraires : celles que commettent justement « ceux qui se prennent pour des poètes » lorsque, peu ou prou submergés-par la prégnance de ce « mystère » autour d'eux, ils en sont réduits à user de telles (médiocres – y compris même du strict point de vue « poétique ») « figures de style » – de tels (donc) « oxymores » qui, bien qu'encore trop faciles/abstraits/littéraires, etc., rejoignaient pourtant/font signe-vers… l'*oxymore plus central et essentiel* qu'est en vérité ce « mystère ». Étant clair que, si prétendre « dire l'indicible » ou « penser l'impensable », dans la perspective (purement) scripturaire indiquée/ouverte ici, « ne mange guère de pain » (celui, justement, de ce « scripturaire »), il n'en demeure pas moins que de telles « prétentions » disent déjà, quoiqu'en cette forme encore maladroite-littéraire, ce qui est toujours-déjà à l'œuvre dans tout ouvrage « authentiquement/purement scripturaire » – à ce bémol que… (ici le texte s'interrompt) –; et cela parce que n'importe quel oxymore (qu'il soit, du point de vue poétique, médiocre ou ingénieux) ne peut que toujours faire signe-vers celui, central et englobant, qui constitue l'*essence* de tout/ce « mystère » (en général je me méfie de cette figure » – qui, chez les poètes comme chez les penseurs, traduit plutôt une *impuissance*, selon, langagière ou pensive (une « facilité » donc – y compris d'ailleurs dans l'ordre du (strict) littéraire : l'oxymore étant ordinairement ce à quoi on *se résout* lorsque langage-et-pensée viennent « à bout ») –; même si, en même temps, je vois bien qu'un tel « à-bout-des » (langage et pensée) disent encore la proximité immédiate de ce « mystère »… dont l'essence, comme on l'a vu, n'est elle-même qu'un *autre oxymore* – quoique lui, probablement, plus

(scripturairement/profond et plus (littérairement) roué/rusé).

Tout se passant un peu comme si ce « mystère » – à structure donc fondamentalement « oxymorique » (Dieu Lui-même peut-être n'étant qu'un/cet « oxymore ») –, tout en exigeant sa « mise-en-forme » de la part d'un/son « (pur) scripteur », lui *interdisait* en même temps d'user d'une telle « figure » ; et cela pour la raison que, en le but d'une telle « mise-en-forme », elle apparaît, aux yeux de ce « mystère » (de ce « Dieu »), comme une sorte de « facilité » (non seulement d'abord d'ailleurs poétique/littéraire – mais aussi même, peut-être, « scripturaire » : ce qui est beaucoup plus grave ; et commission d'une telle « facilité » qui doit communiquer comme un sentiment de *honte* (elle aussi – « scripturaire ») à ce « (pur) scripteur » qui, dès lors, se voit confronté à cette sorte d'impossibilité (pen- sive-langagière) consistant à devoir faire venir l'*essence oxymorique* de ce « mystère »… sans lui-même avoir le droit d'user de la figure du même nom – parce que donc : décrétée (par ce « mystère » ou ce « Dieu ») trop « facile » –; si bien que, plus ce scripteur s'enfoncera dans l'*oxymorique élément* de ce « mystère », et plus il devra… (ici le texte et le développement s'interrompent). Dieu est cet « oxymore », parce que, bien que son existence soit « évidente comme le ciel » (Hölderlin), sa « manifestation », elle, demeure de bout en bout « mystérieuse » (Heidegger) ; Il est, selon, « le mystère en pleine lumière » ou, comme dans *La Lettre volée* de Poe, « l'évidence que personne ne voit » (hormis le scripteur/« mathématicien *et* poète » Dupin) ; « l'évidence de Dieu » est si grande/Son « va-sans-dire » si criant… que tout le monde passe dessus *sans y penser* : se retrouvant par là à patauger dans l'élément ratiocinant/non-« doré » d'une pensée qui voit partout des « énigmes »… là où il n'y a en vérité que du « mystère » (qui n'est, on l'a vu, aucune « énigme du monde » – seulement une « évidence in-finie » que les êtres disants-pensants, du fait sans doute de leur « fini(tude) », ont toujours-déjà manquée : non tant donc faute de lucidité que de *simplicité*). « Dieu », si l'on peut ainsi dire, est « trop simple pour nous », Son « évidence » trop

voyante pour que nous L'apercevions/venions à Lui par la « voie droite » de l'exclamation hölderlinienne d'un « tel aussi voudrais-je être ».

Un homme, quand la vie n'est que fatigue, un homme
Peut-il regarder en haut, et dire : tel
Aussi voudrais-je être ? Oui. Tant que dans son cœur
Dure la bienveillance, toujours pure,
L'homme peut avec le Divin se mesurer
Non sans bonheur. Dieu est-il inconnu ?
Est-il, comme le ciel, évident ? Je le croirais Plutôt (…)

(où ce que le poète appelle la « bienveillance toujours pure » n'est rien d'autre que ce que moi, pour ma part, je nomme ici « simplicité » – celle qui à certains « (purs) scripteurs », est accordée pour leur permettre en effet de « se mesurer avec le Divin » : pour leur donner loisir, tel le détective-Dupin, de voir ce que les autres, par excès de complications, manquent toujours (la « Lettre volée » qu'est ce « Dieu » qui, éplingé(e) en évidence au mur de ce « ciel » et de son « en-haut », est *in-trouvable tant qu'on la cherche – cf.* Pascal : « Tu ne me chercherais pas si… », etc.)). Si bien aussi que, lorsque Hölderlin parle de ce « se-mesurer-avec-le-Divin », il a probablement en vue ce fait que l'*aune* de ce « (se) mesurer » n'est rien d'autre que la « simplicité » (in-finie) de ce (même) « Divin » – qu'il traduit lui, en sa langue de poète (pieux), par cette expression de « bienveillance toujours pure » (tandis que, de son côté, le détective-logicien Dupin en rend compte par l'oxymore de l'accolement de ces deux adjectifs de « simple et bizarre ») – ; l'« affaire-de » ce « Divin » ne nous apparaissant « bi- zarre » (Sa « manifestation, dirait peut-être Heidegger, mystérieuse ») que du fait de Son excès/in-fini-de « simplicité » (que du fait de Son évidence… toujours trop immense pour être « dite » – ramenée-à une (vulgaire/littéraire) « énigme »). « Se mesurer avec le Divin » se ramène donc pour finir à la *confrontation entre deux simplicités* : celle « in-finie » de « Dieu » et celle « finie » de l'homme (quand du moins il consent à devenir ces poète/scripteur/détective, etc.) ; même

si bien sûr aussi la seconde ne s'égalera jamais à la première : ce pour quoi celle-ci, bien qu'infiniment/a-byssalement « simple », apparaîtra en même temps toujours un peu « bizarre » à cet homme, et aussi désireux fût-il de « se mesurer avec (ce) Divin » ; où l'on comprend aussi par là que ce mot de « bizarre » dans la bouche de Dupin (ou de « mystérieux » dans celle de Heidegger) est une sorte d'hommage du défaut de simplicité de l'homme… à la simplicité, elle absolue, infinie et a-byssale…, de « Dieu » : (la « simplicité de Dieu » nous apparaît « bizarre » – ou Sa manifestation « mystérieuse » – parce que, nous aurons beau faire, nous ne parviendrons jamais à élever la nôtre (simplicité) au degré d'intensité de Celle de Dieu – fussions-nous ce poète (génial) ou ce détective (particulièrement perspicace)).

Il est certainement vain (et peut-être même… dangereux) de prétendre égaler notre simplicité (humaine/finie) à celle (in-finie/a-byssale) de « Dieu » : ce pourquoi le sentiment de « bizarre » qui procède-de/accompagne nos rencontre/confrontation/« se-mesurer-avec »… la/cette (divine) Simplicité, tout en étant bien sûr la marque de l'in-suffisance de la nôtre (humaine-finie simplicité), constitue en même temps, pour nous une sorte de protection ; étant clair que, si nous devions un seul jour affronter « sans manière », sans cette impression de « bizarrerie » dont parle Dupin : avec *oxymore* à la clef, nous serions immédiatement foudroyés, précipités du haut du ciel (de la divine « évidence ») jusqu'au fond des enfers (probablement : le lieu le plus « compliqué » du monde)… par la seule vision sans-écran-sur cette même (divine) Simplicité – comme il arriva (dit Bernanos dans son *Curé de campagne*) aux anges révoltés contre Dieu (que Celui-ci défit par la *seule monstration* à tous ces « orgueilleux », de cette/Sa simplicité) –; et « Simplicité » qu'illustra encore l'envoi de ce/Son « Fils » sur Terre… sous la guise de cet homme « doux et humble de cœur » : de ce Messie « à peine identifié sous le nom de (qui on sait bien) ». La « bizarrerie » de la « Simplicité de Dieu » (de l'« affaire, dirait peut-être Dupin, du Divin ») doit

donc être regardée, en sa forme, on le constate, *oxymorique* : où « simple », en effet, s'oppose à « bizarre », comme la formulation qui s'approche peut-être le mieux de l'essence, elle-même, on l'a vu, oxymorique, de ce même « Divin » : bien mieux en tout cas que les autres oxymores plus convenus tels que ces « mystère en pleine lumière » et autre « évidence dont, pourtant, la manifestation est mystérieuse » ; et formula- tion dont l'oxymore nous introduit sans doute au « vrai Mystère de Dieu » : cet « Être » dont la « Simplicité » est si grande que, à l'aune de la nôtre : de la conception que nous nous faisons de toute « simplicité », elle ne peut que nous apparaître peu ou prou toujours un peu « bizarre » – *cf.*, toujours dans cette *Lettre volée*, le dialogue entre le préfet de police et l'« enquêteur » Dupin :

> *– (…) Le fait est que nous avons été tous là-bas fortement embarrassés par cette affaire ; car, toute simple qu'elle est, elle nous déroute complètement.*
> *– Peut-être est-ce la simplicité même de la chose qui vous induit en erreur, dit mon ami.*
> *– Quel non-sens nous dites-vous là ! répliqua le préfet, en riant de bon cœur.*
> *– Peut-être le mystère est-il un peu* trop *clair, dit Dupin.*
> *– Oh ! bonté du ciel ! qui a jamais ouï parler d'une idée pareille.*
> *– Un peu* trop *évident.*

(où la répétition de ce petit adverbe « trop » – *mis en italiques* par Poe lui-même – dit bien que nous nous trouvons là au cœur de l'« affaire » : celle, policière, de cette « Lettre volée »… comme celle, plus « théologique », de ce « Divin » – étant en tout cas clair que, lorsque le détective Dupin soupçonne cette « affaire » de n'être mystérieuse que de son « *trop* (de) cla(rté)/« *trop* d'éviden(ce) », il met le doigt sur une question qui dépasse de loin toutes les « énigmes (policières) » qu'il a eu à résoudre au cours de sa carrière de « privé » : y compris celle, relatée au conte précédant cette *Lettre volée*, de ce « Double assassinat dans la rue Morgue »). Le « poète *et* mathématicien »

Dupin (encore on le voit une façon d'*oxymore* – où « esprit de finesse » et « esprit de géométrie », contrairement à une tradition tenace-française dont l'auteur de ces lignes a eu lui-même, au cours de son *cursus* particulier, à beaucoup pâtir, ne sont plus nécessairement opposables)… vient ici, par les notions par lui excipées d'excès-de-« cla(rté) »/excès-d'« éviden(ce) », non tant de résoudre l'énigme (policière) de cette « Lettre volée » : le « mystère » de sa cachette, que de mettre en exergue le fait que cette résolution réside en ce que… *il n'y a pas d'énigme* – seulement donc : du « mystère » (du « bizarre ») –; et « mystère »/« bizarre » qui eux-mêmes résident en les « trop » de ces « *trop* clair » et « *trop* évident »… de toute cette (si *simple*) « affaire », selon, de cette « Lettre volée » ou de ce « Divin ». Tant qu'on cherche la « cachette » de cette Lettre volée (ou de ce « Divin »), on ne la/les trouve pas; mais sitôt que, renonçant à chercher, on se dit que cette « Lettre » n'est nullement dissimulée – que ce « Dieu », contrairement à la formule pascalienne, *ne se cache pas* –, alors, immédiatement, on la/les trouve : exposés dans la lumière de leur propre « éviden(ce) »-et-(divine) « Simpl(icité) » – dont la facture de « bizarre » de toute l'« affaire », selon, policière ou théologique n'était en vérité que l'« indice » (para-littéraire-policier) et le *surlignement* (théologico-scripturaire).

Dans sa Conférence des Bernardins le pape Benoît XVI disait que ce qui caractérisait le « Dieu (chrétien) » était que, dans la Révélation (du même nom), Il *s'était montré*; et monstration qui, paradoxalement (oxymoriquement), L'avait rendu plus mystérieux encore : pour ce que, tandis qu'*avant* cette Révélation le mystère était plus grand que Dieu, *après*, c'était l'inverse qui s'était produit : le mystère devenant dès lors celui du « comment » de cette monstration-même (car si Dieu est *déjà* « éviden(ce) » on ne voit pas trop ce que cette « éviden(ce) » devrait faire *en plus* pour « se montrer » – la réponse à cette question résidant sans doute en le mot d'« Incarnation »… mais notion, « dogme », qui est encore un autre « mystère »). Si Dieu, dans les Révélation (chrétienne)/Incarnation (de Son « fils »), « s'est

(assurément) montré », alors cette monstration s'est elle-même opérée en le mouvement d'un *se-montrer-en-tant-que*… « mystère » – celui d'un « Divin » qui, après s'être longtemps contenté de « signifier » (Héraclite), s'est mis à « parler » (ce « cercle carré » selon le néo-païen Heidegger) –; et *mutation* dans l'ordre du/de ce « Divin » qui a eu pour effet d'épaissir encore le mystère de l'« éviden(ce) de Dieu »: passée par cette « mutation », dirait peut-être Dupin, de « simple » à « simple-*et*-bizarre » – ou encore: de « clair » à « *trop*-clair »/d'« évident » à « *trop*-évident » –; restant alors à se demander « comment » quelque chose d'« évident » (en l'occurrence ici: « Dieu » Lui-même!) peut-il devenir « *trop* évident »: cette question faisant justement tout le « mystère » de la (divine) auto-monstration… du Dieu (chrétien/christique). De ce « Dieu »-là, j'ai déjà dit plus haut qu'il était « *trop* simple pour nous », créatures humaines-finies – ou plus exactement: que Sa simpl(icité) », pour ce qu'in-finie et a-byssale, était « *trop* forte pour nous » (qui aimons bien « tout compliquer »: voir des « énigmes » là où il n'y a que du « mystère ») –; mais où l'on voit que cette formulation peut encore s'appliquer à, cette fois-ci, l'« éviden(ce) » qu'*est* ce même Dieu (chrétien/christique de la Révélation du même nom): Celui dont (donc) l'« éviden(ce) » est si forte et « à-l'excès » (le « trop » de ce « *trop* évident »/« *trop* clair/*trop* simple, etc.) que, lorsqu'elle (cette « éviden(ce) ») consent à « se montrer », cette (auto-)monstration ne peut nous apparaître que sous la guise de cela qui est habituellement comme le contraire d'une « éviden(ce) »: un/le *mystère*! Où l'on comprend par là que « Dieu » – Celui qui du moins s'est « montré » dans la Révélation (sous la forme du « cercle carré » d'un « Dieu qui parle ») – est peut-être tout entier contenu dans le petit adverbe « *trop* » que Poe met (en italiques) dans la bouche de son personnage de « détective-consultant »: « Dieu », qu'on vienne à Lui par Sa clarté (toujours « *trop* claire »), ou par Son évidence (toujours « *trop* évidente »), ou par Sa simplicité (toujours « *trop* simple »), etc. est de toute façon… « toujours *trop* »; tout se passant ici comme si l'essence du « Divin » de ce « Dieu »-là résidait en cet *excès* même (de « tout »): « trop » clair, « trop » évident, « trop » simple, « trop » bon, « trop » grand,

« trop » lointain et « trop » proche, etc., etc. ; si bien aussi que, lorsqu'Il fait quelque chose : comme par exemple « se montrer » dans la Révélation (chrétienne), il ne peut le faire que d'une manière elle-aussi « excessive » et « extrême » : pour ce que, *Dieu étant toujours « trop »*, lorsqu'Il se décide à « agir », Il ne peut le faire qu'en cette forme elle-même « trop »/« excessive-extrême » ; et forme qui explique aussi pourquoi, généralement, Ses actions et décisions ne sont pas *comprises*… par la créature humaine-finie/*médi*-ocre-*inter*-médiaire : dont l'essence justement, contrairement à celle de ce Divin « toujours *trop* »/« excessif-extrême », réside en ce fait que, lorsqu'à son tour elle « agit » et « décide », elle le fait en un mode toujours peu ou prou, à l'aune « trop »/« excès »/« extrémités » divins, toujours in-suffisants (et même parfois, lorsque l'orgueil s'en mêle, petitement et mesquinement) – ces deux adverbes disant paradoxalement l'essence de toute « mégalomanie » humaine : dont le défaut consiste précisément, non tant à vouloir entreprendre de « grandes choses », que, les entreprenant, le faire encore en ce mode « petit et mesquin »/dénué de tout « excès » et « extrême »)… Où l'on comprend aussi par là que l'expression de « Dieu à l'extrême » dont use (dans la traduction-Fédier de ses *Apports*) Heidegger pour tenter de cerner les contours du « Dieu » qui, selon lui, doit venir et (accessoirement) « nous sauver » – *cf.* l'antienne que ce philosophe servait, à la fin de sa vie, à tous ces visiteurs et autres disciples : « Seul un dieu peut (encore) nous sauver » – n'est pas si bête que cela ; à ce bémol toutefois que, ayant commencé, dans le chapitre de ces *Apports* consacré à ce même « Dieu à l'extrême », par préciser que ce « Dieu »-là ne pouvait en aucun cas être celui « christique » – pour des raisons bien sûr d'abord de néo-paganisme de son auteur (mais aussi, peut-être, pour d'autres relevant, elles, de son arrivisme philosophico-carriériste : étant clair que, s'il n'avait pas usé d'une telle précaution oratoire, la « réception » de son livre en particulier, et de l'ensemble de son œuvre plus généralement… en eût été sensiblement amoindrie) –, il se retrouve dans la situation d'un auteur qui, littéralement, « s'est tiré une balle (philosophique) dans le pied » : puisque ce « Dieu à l'extrême » a en vérité *toutes les caractéristiques* de celui « christique »… qu'il vient juste avant

de (ainsi noblement – en réalité : très lâchement) de repousser/apostasier – à commencer justement par celles de cet « à-l'extrême » et « à l'excès » (de ce « Dieu » qui est, et dans tous les domaines, « toujours trop ») – ; et « Dieu » qui par cette même signature de « *trop* (de tout) », ne peut-être en effet que Celui qui « s'est montré » dans la Révélation (chrétienne/« christique ») (*cf.* notamment, dans mon » titre ici à retrouver), l'analyse que j'ai donnée de ce chapitre des *Apports* – tout à la fois « génial » et *idiot*!).

Étant clair que, par tout ce que j'ai déjà dit de Lui plus haut, si ce « Dieu à l'extrême » a quelque réalité, Il ne peut-être que Celui que Heidegger qualifie de « christique » (et déjà, sur un tel adjectif : qui fleure bon (?) son hérésie, il y aurait beaucoup à dire – mais pour l'instant par commodité, gardons le…) ; et cela sans doute parce que seul un Dieu qui s'est ainsi « montré-dans »… la Révélation (donc : « christique »)… a quelque droit à une telle « définition » de, comme on l'a vu, « Dieu à l'extrême » ; et pour la raison d'abord que cette « Révélation » fut en son temps un *acte extrême* – une sorte de *scandale ontologique*… qui fit fuir, on s'en souvient, les philosophes de l'époque (réunis sur la colline de l'Acrophile pour entrendre la prédication de saint Paul) – ; et « extrémité » (de cet « acte ») qui disait suffisamment la signature, elle-même « extrême »/« à-l'excès »/« trop (de tout) », et, du Dieu qui, par Son Incarnation, S'était ainsi « révélé »/« (auto-) montré » ; restant à se demander en quoi pouvait bien consister exactement le « scandaleux » de ce « scandale ontologique » (déclenché par Paul dans l'assemblée de tous ces philosophes – qui pourtant, certainement, en avait entendu d'autres) : ce sera l'objet du développement que j'entame ici présentement… Ce « Dieu christique » (mettons…) est donc ce « Dieu » qui, quelque décision qu'Il prenne ou quelque action qu'Il (entre-)prenne, *fait tout excessivement et extrêmement* – ce « Dieu » qui donc, en quelque domaine dont « Il se mêle » : clarté, évidence, simplicité, etc., est « toujours *trop* » (« *trop* clair », « *trop* évident », « *trop* simple », etc.) – ; par quoi en effet pour user d'une expression à la mode : même si je doute qu'elle ait déjà

été utilisée pour ce qui concerne le « Divin », Il « coche toutes les cases », de ce « Dieu-à-l'extrême » dont Heidegger, dans ses *Apports* : à sa manière peu ou prou « incantatoire » (banale signature des « apostats » et de leurs livres « géniaux »… mais « *idiots* » !), a tenté de cerner les contours. Le « scandale » qu'a opéré dans l'histoire humaine en général (et dans celle de la philosophie plus particulièrement) ce « Dieu à l'extrême » (même si l'on pourrait aussi bien dire ce « Dieu à l'excès ») a bien évidemment trait à Sa Révélation (« christique »), c'est-à-dire au « comment » qui réside, on l'a vu, en l'*inversion du rapport* que le « Divin » avant la Révélation, d'essence « païenne ») entretenait jusque-là avec le « Mystère » : celui-ci, *avant* ces mêmes Révélation/(divine-christique) « auto-monstration », étant « plus grand » que Celui-là, puis, *après*, devenant comme la signature de la « manifestation » de ce Dieu-là (« christique »/« à-l'extrême »/« à-l'excès », etc.) en le mouvement, peu ou prou scandaleux aux yeux de toute « finitude » humaine-philosophique, épousé par ce même « Divin » (des mêmes) d'un « *trop* de tout » (de clarté, d'évidence, de simplicité, etc.) ; tout se passant comme si, avec ces Révélation/« auto-monstration (du « Dieu christique »), le mystère, qui jusque-là était *plus grand* que le Divin (d'essence païenne) : en quelque sorte Le comprenait-contenait, se mettait à procéder de ce « *trop* (de tout) » qui caractérise, en cette forme « à l'extrême »/« à l'-excès », les Dieu/Divin (d'essence eux, donc, « christique »). Où l'on comprend que la sentence hölderlino-heideggerienne citée plus haut – « Dieu est évident comme le ciel, c'est sa manifestation qui est mystérieuse » – n'a de sens que dans un monde où a eu lieu l'Événement, à la fois immense et « simple-et-bizarre », de la Révélation (christique) : *avant* celle-ci, elle eût paru totalement incompréhensible (et même peut-être : peu ou prou *scandaleuse*) aux oreilles philosophiques qui, dans ce « monde-d'avant » (l'auto-monstration de ce Divin « christique »), considérait que le Mystère toujours pré-cédait ce même « Divin » (quand Il ne s'était pas encore, en le mouvement de ce « *trop* (de tout) », auto-montré). Ce que l'on peut encore exprimer en écrivant que, *avant* la Révélation, le Mystère *pré*-cède le « Divin », tandis que, *après*, il en *pro*-cède : l'Événement « simple et bizarre » de cette Révé-

lation étant donc le *moment* de l'inversion de la/cette *pré*-séance entre Mystère et Divin ; et inversion qui, en effet, a pu apparaître peu ou prou « scandaleuse » aux oreilles philosophiques contemporaines de ce même Événement – rappelons-nous la réaction du préfet de police de *La Lettre volée* à la « prédication (paulinienne) » du détective-Dupin :

> *– Peut-être le mystère est-il un peu* trop *clair, dit Dupin.*
> *– Oh ! bonté du ciel ! qui a jamais ouï parler d'une idée pareille.*
> *– Un peu* trop *évident.*

Et quelle est donc cette « idée » dont le « non-sens » :

> *Peut-être est-ce la simplicité même de la chance qui vous induit en erreur, dit mon ami.*
> *– Quel non-sens nous dites-vous là ! répliqua le préfet, en riant de bon cœur.*

… chaque (en le mettant « en joie ») si délicieusement/délicatement le personnage de préfet de Poe ? Rien d'autre que celle-ci que le mystère de toute « l'affaire » (celle, dans le conte de Poe, de cette « Lettre volée »… comme, pour ce qui nous concerne ici plus particulièrement, de ce « Divin ») pro-cèderait, non pas d'une « énigme » particulièrement coriace à résoudre : ce pour quoi le préfet est venu « consulter » le « détective(-consultant) » Dupin, mais, au contraire, de l'*excès-de* clarté/évidence/simplicité… de cette même « affaire » (dont le « mystère » réside précisément en ce fait qu'*elle n'est aucune* « énigme », selon, policière ou philosophico-théologique). Le « Dieu (christique) »/« Dieu-à-l'extrême » n'est « mystérieux » que du fait, peu ou prou paradoxal-oxymorique, de Ses « excès-de » clarté/évidence/simplicité, etc. – de Son « toujours *trop* » en quelque domaine qu'Illustre (« toujours *trop* » excessivement/extrêmement) – ; alors que, si on vient à lui avec une simplicité au moins *égale* à la Sienne : même si, pratiquement, cette « égal(ité)-là (dans la simplicité) est la chose la plus difficile à conquérir,

on Le « trouve » facilement : ce que fait le « détective-consultant »/scripteur-Dupin dans le cas de l'affaire (elle seulement policière/para-littéraire) de cette « Lettre volée » – illustrant par là pratiquement la phrase que met le scénariste M. Gattis dans la bouche de son Sherlock Holmes (clair héritier du Dupin de Poe) : « (Votre lettre volée – en l'occurrence dans l'épisode de la "Série" qui nous intéresse : un smartphone recélant des informations pouvant mettre en péril la réputation d'un personnage important de la monarchie britannique), je ne vais pas la *chercher*, je vais la *trouver* » –; et affirmation dont on comprend que, dans l'autre « affaire » de ce « Divin », elle rejoint à sa façon la sentence pascalienne de ce « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas (toujours-déjà) trouvé. »

Le « Dieu-à-l'extrême » dont parle Heidegger dans ses *Apports* est donc bien, n'en déplaise à leur auteur, le « Dieu christique » que, dans le préambule peu ou prou « dénégateur » du chapitre de son livre consacré à cette « affaire du Divin », il a commencé par *repousser* – ce Dieu qui, dans la Révélation (du même nom – chrétienne/« christique ») « s'est montré » (Benoit XVI) (cette « auto-monstration », comme on l'a vu plus haut, « cochant toutes les cases » des critères « à-l'extrême »/« à-l'excès » que le philosophe attribué à son « Dieu » à lui : Celui qu'il tente de faire venir par « incantations » métaphysico-ontologiques… alors qu'en vérité Il est *déjà* venu !) –; mais « Dieu (christique) » qui, « repoussé » à/par la porte de ces *Apports*, revient par la fenêtre… de ce/mon (présent) *Milieu doré* : Heidegger, en ce sens, n'étant peut-être rien d'autre que le personnage, dans *La Lettre volée*, de ce « ministre » qui, bien qu'aussi « poète » que Dupin – ce pourquoi Poe a donné la même initiale (« D… ») à son nom :

> *– D… n'est pas absolument ou, je présume, et dès lors il a dû prévoir ces guets-apens comme choses naturelles.*
> – *Pas* absolument fou*, c'est vrai dit G… »* [N.D.A. : l'initial du nom du préfet] – *toutefois, c'est un poète, ce qui, je crois, n'en est*

pas fort éloigné.

–… a, dans toute cette « affaire », selon, de « La Lettre volée » ou « du Divin », manqué, probablement par arrivisme politique (« D… »)/orgueil philosophique (Heidegger)… de « simplicité » ; et défaut d'une telle vertu morale *et* scripturaire qui l'a rendu *aveugle* à ce fait que, dissertant en ce mode ontologico-incantatoire sur ce « Dieu-à-l'extrême », il ne faisait en réalité que (re)dessiner les contours du Visage du « Dieu » qu'il avait, au début de sa dissertation : tout à la fois (donc) « géniale »… mais aussi « complètement à côté de la plaque », commencé par *exclure* (et « aveugle(-ment) » constituant le châtiment (presque) banal de tous ces apostats qui, partis pour repousser le « Dieu » qu'ils avaient jusque-là adoré, se retrouvent à la fin retombant-sur/revenant-à… ce même Dieu – la description d'un tel parcours orbiculaire constituant probablement l'*explication la plus profonde* des fameux « nazisme-et-antisémitisme » du philosophe qui nous intéresse cet auteur qui, par tropisme germano-néopaïen/« haine de l'Incarnation « (christique) » : *cf.* le chapitre du même titre dans un des tomes de ma *Profondeur*, s'est retrouvé à pactiser-avec les pires crapules, en ce mode (donc) national-socialiste/anti-sémite, de son temps)… Étant clair que ce qui fait du « Dieu (christique) » le « Dieu-à-l'extrême » (heideggerien), c'est d'abord l'acte, lui-même « à-l'extrême » et « à-l'excès », qu'Il accomplit en consentant, dans la Révélation (elle-même : « christique »), à « se-montrer » : rien en effet, dans l'ordre du Divin, n'étant plus « extrême »/« excessif »… qu'une telle « auto-monstration » d'un Dieu qui, avant cet Événement s'était plutôt cantonné au domaine (peu ou prou « juif ») de la pure *transcendance* ; mais qui, par Son Incarnation (« christique ») *dans l'histoire* (et non donc plus seulement, comme l'avaient fait avant Lui les dieux « païens », dans la (stricte) dimension de l'Immémorial – toujours, elle, anti-historique/anti-rédhibitoire [retrouver ici le mot de Debord]-temporelle), a remis en cause cette « transcendance »-même : a, pour reprendre le mot d'un Père de l'Église, « transcendé sa propre transcendance ». Où l'on comprend par là que c'est *l'acte*, lui-même « à l'ex- trême »/« à-l'excès », de cette auto-mons-

tration du « Dieu christique »… qui fait de Lui un/ce « Dieu » (du même nom – « à-l'extrême »/« à-l'excès ») dont parle Heidegger dans ses *Apports*… et même, d'une certaine façon, Poe dans la parabole « policière/para-littéraire » de sa *Lettre volée* : étant clair que, dans cette fiction, l'objet de cette « Lettre volée », que tous « cherchent » mais qu'un seul *trouve*, n'est rien d'autre que le signifiant de ce « Divin »… dont l'« affaire-de » n'est mystérieuse que d'un « excès-de » clarté/évidence/simplicité, etc. (d'un « *trop* (de) » clair/évident/simple, etc. – ce pour qui j'ai pu affirmer plus haut que « Dieu » (celui à tout le moins « christique » qui « se-montre-dans » la Révélation du même nom, était tout entier contenu dans ce *petit adverbe* : mis pour cette raison, par les soins de Poe, *en italiques*).

En ce sens, rien n'empêche de regarder le « détective-consultant » Dupin comme une sorte d'« évangéliste » annonçant au préfet de police la « bonne nouvelle » que l'affaire que celui-ci est venu lui soumettre n'est pas si « compliquée » qu'elle en a l'air ; et que même, peut-être, cette apparente « complication » n'est due en vérité qu'à son excès/« trop » de clarté/évidence/simplicité, etc. : toute l'« erreur » du préfet consistant en ce fait que, là où il croit qu'il y a une « énigme » à résoudre : celle de la cachette particulièrement subtile où est censée avoir été dissimulée cette « Lettre », il n'y a en réalité qu'un mystère à voir et *montrer* : celui de « l'évidence en pleine lumière »… de cette Lettre (mais « bonne nouvelle » qui à son annonce, lors du premier entretien de Dupin et du préfet, déclenche, devant ce qu'il prend pour un parfait « non-sens » : une « idée » de « poète », l'hilarité peu ou prou choquée de ce dernier – ce que fit également, en son temps, l'autre « bonne nouvelle » de ces « Évangiles » : *cf.* l'anecdote rappelée plus haut de la réception de la prédication paulinienne par les philosophes athéniens). Dupin en ce sens, en laissant entendre au préfet que, s'il a échoué dans ses recherches de la Lettre et de sa cachette, c'est parce que celle-ci, justement, n'est nullement « cachée », ne fait rien d'autre que « montrer » à son interlocuteur qu'il y a, en toute cette affaire « simple *et* bizarre », une

autre manière (une autre *méthode*) de raisonner : celle qui consisterait justement à se dire que l'impossibilité de la régler provient, non du fait qu'elle serait trop compliquée/subtile/bizarre, mais au contraire de celui qu'elle est « *trop* » claire/évidente/simple, etc. – le préfet ayant échoué dans ses investigations parce qu'il « cherchait », tandis que Dupin, lui, va réussir… parce qu'il se contentera de « trouver » – ; mais « méthode » dupinienne que rien, pour notre part, ne nous empêche d'appliquer cette fois-ci à l'autre « affaire-de (ce) Divin ». La Révélation (« christique ») en ce sens constitue le « *trop* (clair/évident/simple) » par lequel le « Dieu » (du même nom) « se montre » (enfin) et *trop* (de cette divine auto-monstration) qui déclenche les réactions, selon, d'hilarité (de la part des philosophes athéniens… ou des préfets de police parisiens) ou d'hostilité (de la part des « scribes et pharisiens » juifs) ; mais réaction qui, dans les deux cas, disent bien que ce qu'il y a de profondément choquant/scandaleux dans l'annonce, par Dupin ou Jésus, de cette « bonne nouvelle » ne procède pas tant du contenu objectif de celle-ci que du « *trop* » qu'elle recèle en son message même – un peu comme si Jésus (ou Dupin) signifiai(ent) à ses auditeurs : « Vous pensiez que cette "affaire du Divin" (ou de cette "Lettre volée") était une sorte d'énigme théologique très compliquée, et voici que, par Ma seule présence parmi vous je vous montre qu'elle est en vérité tout le contraire : claire, évidente, simple, etc. ; mais clarté/évidence/simplicité que vous ne parvenez pas à voir du fait que vous êtes tous peu ou prou ces pécheurs ; c'est-à-dire ces êtres qui viennent aux clarté/évidence/simplicité de « Dieu » par des voies, elles, compliquées et, en tout cas, jamais *droites* (Dante). Et il y a en effet à ce propos, dans les Évangiles, un passage à la fois stupéfiant et, il faut bien le dire, un peu comique (!) – je crois en avoir déjà parlé quelque part dans l'« océan textuel » de ma *Profondeur* – où Jésus, commentant dans la synagogue de Nazareth un passage d'Isaïe relatif à la venue du « messie », explique benoîtement à ses auditeurs que ce dont parle le prophète est en train, à *cet* instant, de se réaliser pratiquement sous leurs yeux… par le seul Événement de Sa présence (donc : « messianique ») parmi eux ; et affirmation (les évangiles ne nous disent pas quelle fut la réaction à celle-ci

des « paroissiens » de Nazareth – soit ils ne « percutèrent » pas l'*énormité* des propos ainsi tenus devant eux… soit aussi, peut-être, dormaient-ils un peu…) qui ne peut signifier que deux choses soit le « fils du charpentier » était-il totalement « mégalo » et délirant, soit, alors, ce qu'il disait n'était que (très/trop) claire/évidente/simple *vérité* (en tout cas, ce jour-là, Jésus ressortir *indemne* de la synagogue de Nazareth – n'ayant ni été proclamé « roi et Messie », ni… lynché par une foule indignée d'un tel « blasphème » : que d'autres juifs, les grands prêtres de Jérusalem, allaient on le sait, un peu plus tard, lui faire chèrement payé). Et qui ne voit qu'en ce passage, où Jésus revendique tranquillement sa « messianité »/où le « Dieu (christique) » pose sereinement sa « divinité », éclate ce que j'ai appelé plus haut la « *simplicité* de Dieu » ; et « simplicité » dont l'*énormité* (celle notamment des propos tenus ce jour-là par ce Fils de Dieu « à peine identifié sous le nom de »… Jésus de Nazareth) dit bien que ce qui, cette « simplicité » la caractérise est d'abord ce « *trop* » (en l'occurrence ici : ce « *trop* simple »), et « *trop* » qui fait que ce « Dieu »-là (« christique »-nazaréen) ne peut être en effet que ce « Dieu-à-l'extrême/à l'excès » : Celui qui, pour « s'auto-montrer » dans la Révélation (du même nom : christique-nazuréenne), a dû, si l'on peut ainsi parler, « forcer (quelque peu) sur la dose-de (clarté/évidence/simplicité, etc.) » ; et « forcément-sur (la dose-de) » qu'illustre notamment le passage des Évangiles que je viens de raconter : l'« énormité » du propos que tient à cet instant Jésus commentant Isaïe dans la petite synagogue de Nazareth ; et « énormité » de nature d'abord en vérité *scripturaire*… puisqu'elle fait pratiquement de son Locuteur – dans le civil : simple « fils de charpentier » – celui en effet venu pour rien de moins qu'*accomplir les Écritures* : à commencer par celles de ce passage d'Isaïe !

« Dieu est (sans doute) évident comme le ciel » ; mais où l'on comprend par les considérations qui précèdent que *ce qui signe* le « Divin » (de type : « christique-nazaréen ») – le rendant par là radicalement différent de celui (de type) « païen » (qu'il va bientôt, suite à Sa venue dans le monde, littérale-

ment « atomiser ») –, c'est justement que, par cette Venue : ce que l'on a pris depuis l'habitude d'appeler la Révélation (du même nom – « christique-nazaréen »), il a comme un peu « forcé sur la dose »… de cette « éviden(ce) » même ; et « forcément-sur » qui a eu pour effet de transformer l'« affaire (pourtant "simple") de ce Divin » en une autre, toujours aussi « simple », mais cette fois-ci également « bizarre » (Dupin) ; et « bizarrerie » qui, paradoxalement/oxymoriquement, procède de son *excès* même… d'évidence/simplicité/clarté – exactement de la même façon que, dans l'autre « affaire (de cette lettre volée) », toute la « bizarre(rie) » de celle-ci provient du fait que, de toute façon, elle est toujours « *trop* (claire, évidente, simple, etc.) :

> *– Peut-être est-ce la simplicité de la chose qui vous induit en erreur (…) Peut-être le mystère est-il un peu* trop *clair (…) Un peu* trop *évident.*

; toutes observations de Dupin que rien ne nous empêche, nous, d'appliquer cette fois-ci à « l'affaire de (ce) Divin »… dont la « bizarrerie », dans le cas du moins de celui de type « christique-nazaréen », procède elle aussi de cette enfilade de « *trop* »… qui fait de ce « Divin »-là celui d'un « Dieu » qui, s'Il existe seulement, ne peut-être en effet qu'un « Dieu-à-l'excès/à-l'extrême » – essayons de faire correspondre (en le modifiant à peine) le propos de Dupin à « l'affaire » qui nous intéresse ici :

> *– Peut-être est-ce la simplicité de (ce « Divin »-là) qui (nous) induit en erreur (…) Peut-être (Son) mystère est-il un peu* trop *clair (…) Un peu* trop *évident.*

; et en effet notre « erreur » à nous (créatures humaines/finies/« pécheresses »), face-à ce « Dieu à l'excès/à l'extrême » (christique-nazéréen), vient-elle du fait que, bien que désirant ardemment percer Son mystère : à tout le moins celui de Sa « manifestation », nous ne parvenons jamais à élever notre propre « simplicité » au degré de « *trop* (clair/évident/*simple*)… de la Sienne ; si bien que Son « affaire » à Lui (celle donc de Son « Divin »

spécial-christique-nazaréen) finit par nous apparaître, du fait même de son « *trop* »/excès-de… simplicité, comme peu ou prou « bizarre ». « Remarque qui, on le comprend, fait aussi venir l'« auto-monstration » de ce « Dieu »-là (christique-nazaréen – dans/par Sa Révélation… du même nom) comme, non tant une autre proclamation de Son existence (puisque celle-ci, de toute façon ne fait jamais question : puisque elle est (donc et toujours) « évident(e) comme le ciel »), qu'une sorte de discret *surlignement*… de cette « éviden(ce) » même ; et « surlignement » qui est peut-être ce que j'appelle ici le « scripturaire » – à tout le moins : la couleur « dorée » de ses dimensions/élément/« milieu » –: ce « doré » qui, lorsque nous progressons en ceux-ci, constitue le seul indice, par la tonalité légèrement « bizarre-merveilleuse » de cette couleur, que, méditant de cette « éviden(ce) de Dieu », nous ne faisons rien d'autre, tel le détective-consultant (du « Divin »), que de traiter-de l'affaire, « simple *et* bizarre », de ce (même) « Divin » ; et traitement de celle-ci qui, dans le cas du « Divin » de type christique-nazaréen, exige de son « détective-consultant », qu'il se transforme en « (pur) scripteur » : alors que, dans le cas de l'autre « Divin » (de type « païen » – pour dire vite, un « (strict) littérateur » (philosophe ou « préfet de police ») doit pouvoir suffire. Ce que l'on peut encore exprimer en disant que, tandis que le « Divin de type païen » n'est encore que d'*essence littéraire* (au sens que j'ai donné à ce mot depuis maintenant quatre tomes de cette *Profondeur* – depuis (donc) ce/son *Bruit du temps*), celui de type christique-nazaréen ne peut être, lui, que d'*essence scripturaire* : ce pour quoi, et somme toute assez logiquement, la mission de son « Dieu (incarné) » d'abord en cet « accompli(ssement) des Écritures » ; tout se passant comme si ce « Dieu »-là (christique-nazaréen), et avant même peut-être que d'être ce « *logos* (incarné) » : définition qui fleure bon (?) encore le « (strict) littéraire » de la philosophie, était cet *herménaute de Lui-même*… qui, tel Jésus commentant ce passage d'Isaïe dans la synagogue de Nazareth, signifie benoîtement à ses ouailles assemblés que, par Sa seule *présence* parmi eux, ces « Écritures » ont en effet commencé de s'« accomplir » (ceci expliquant aussi pourquoi ce « Dieu »-là – Celui « à peine identifié sous

le nom de (Jésus de Nazareth) » – n'a jamais eu besoin d'*écrire* quoique ce soit : puisque, lorsqu'Il vient dans le monde, « tout », d'une certaine façon, est *déjà* écrit – *cf.* le « tout est dit et l'on vient trop tard » de La Bruyère – ; et que donc, si l'on veut malgré tout « écrire » : quelque chose, par exemple, comme le « grand récit » que je rédige présentement, on ne peut plus que, selon, « accomplir » le « tout » de ce qui a « déjà » été écrit ou alors le *commenter* (in-finiment/a-byssalement – comme je l'ai fait dans cette *Profondeur*) : où l'on comprend aussi par là que l'imbécile critique que faisait un jour un lecteur étourdi-philosophe (François Carraud) à mon livre – lui reprochant en substance de n'être que des « notes en bas de page » (sans d'ailleurs préciser de *quel* livre au juste étaient ces « pages » et leurs « notes ») – constituait en réalité le meilleur *hommage* qu'on puisse lui rendre – étant clair que, depuis la Révélation (christique-nazaréenne), tous les « grands récits » qui se sont depuis écrits n'ont pu être en effet que des « notes en bas de page »… apposées à celui, initial et millénaire, dont on connaît bien assez le *titre*).

Le « Dieu (christique-nazaréen) qui vient dans la « Révélation (du même nom) est donc un « Dieu » *essentiellement scripturaire* – et peut-être même faudrait-il ici écrire : *judéo-scripturaire* (si l'association de ces deux qualificatifs ne flirtait pas avec le franc *pléonasme*) – ; et « Dieu » qui donc, du fait de cette essence très particulière : « bizarre » à force de « simplicité », ne peut que, selon, « accomplir » ou « commenter »… tout ce qui, « depuis six-mille ans qu'il y a des hommes et qu'ils pensent » (La Bruyère) », avant Lui a été écrit : l'un (« accomplir ») n'empêchant d'ailleurs nullement l'autre (« commenter ») (comme on l'a vu dans ce passage des Évangiles ou Jésus, « commentent » Isaïe, ne fait rien d'autre que de faire observer à ses auditeurs nazaréens que ce dont parle le prophète est justement en train de s'« accomplir » sous leurs yeux – par quoi toute action de « commenter » vient comme le *surlignement* (en ce mode donc : herméneutico-scripturaire) de celle d'« accomplir »). Tout se passant un peu ici, dans ce passage

relatant cet étonnant épisode des Évangiles, comme si le « Dieu » (christique-nazaréen/judéo-scripturaire) pointait l'*équivalence réciproque* entre les deux actions de « commenter » et d'« accomplir »… les Écritures ; et « équivalence » qui fait venir tout « accomplir-de (ces Écritures) » comme, en même temps, un « commenter-de (celles-ci) – et « réciproquement » –; à ce bémol toutefois que, pour que cette « réciprocité » (commenter/accomplir) « fonctionne », il faut que l'« action-de » (la première) soit opérée en le mode « (purement) scripturaire » que je dis ; car sinon, si un peu de « (strict) littéraire » se mêle encore à ce « (pur) scripturaire », alors ce « commenter »-là, encore peu ou prou bâtard et pollué, ne peut *équi*-valoir à cet « accomplir » ; et « équi-valoir » que seul un Dieu » (Celui à tout le moins : christique-nazaréen/judéo-scripturaire) peut sans doute pratiquement *effectuer* : pour ce que, même chez les plus « (purs) scripteurs » : du fait de leur nature (forcément) humaine/finie/« pécheresse », toujours un peu de « (strict) littéraire » demeure ; et rémanence de cette dimension – toujours on l'a vu peu ou prou « anti-scripturaire » (quoique que, on l'a vu aussi, en le mode *sournois* que j'ai déjà dit dans ma *Profondeur* – qui ne peut qu'empêcher les scripteurs, du fait de l'insuffisance de leur « pur(eté) », de réaliser jusqu'au bout cette *équivalence-entre* « commenter » et « accomplir » (les « Écritures »). Ce pour quoi aussi, seul un/le « Dieu de la scripturature » : Celui christique-nazaréen qui « parle » (mais n'*écrit* jamais) dans la « révélation (du même nom), a été en mesure, il y a deux mille ans, d'illustrer/effectuer (pratiquement-terrestrement) une telle « équivalence-entre » ; et en effet, si l'on observe attentivement la « Vie de Jésus » à la lumière des deux catégories de ce « (strict) littéraire » et de ce « (pur) scripturaire », on s'aperçoit rapidement que chez Lui ces « commenter » et « accomplir » (des Écritures ») ne sont jamais *séparables* : toutes les actions du Christ, au cours de sa (brève) existence publique-terrestre, étant toujours accompagnées d'un commentaire du Même (d'une « note en bas de page » ?)… où Celui-ci, tout en procédant à ces actions, fait observer à leurs témoins, selon, bienveillants ou hostiles, qu'elles correspondent toujours à un passage des Écritures – d'où la fréquence, par exemple, dans la bouche du Christ, de l'expression

« car il est dit que… » (suivi de l'exacte *citation* qui correspond) – ; manière pour Lui de surligner/signifier, en ce mode herméneutico-érudit, qu'Il est bien en effet, opérant ces actions « accomplir les Écritures » : ce que peut-être, sans un tel auto-commentaire, les témoins de celles-ci n'auraient pas « percuté »… Toutes considérations qui font aussi venir cette idée que le Christ, par l'équivalence qu'il ne cesse d'illustrer/effectuer entre les deux « actions-de » commenter et accomplir (les « Écritures »), est peut-être le seul « (*absolument* pur) scripteur » qui ait jamais vécu sur Terre ; mais « absoluité » de cette « (pure) scripturature » qui, paradoxalement, explique aussi peut-être pourquoi, contrairement aux autres scripteurs (eux jamais suffisamment « purs »), *Il n'a jamais rien écrit* : pour ce qu'étant ce « Dieu » qui, de la même façon qu'« Il a transcendé Sa propre transcendance »… en S'incarnant, a aussi transcendé sa (pure) nature scripturaire… *en n'écrivant jamais rien* (sinon ces mystérieuses « figures » que, lors de l'épisode de la « femme adultère », il inscrit dans le sable… avant de rendre Son jugement – mais figures dont, après tout, on ne sait si elles étaient des lettres ou encore autre chose – des dessins ? des symboles ? – : ma très chère et très regrettée amie Monique-Lise Cohen avait donné de cet épisode un commentaire « talmudique »… qu'il faudra bien un jour, si elle s'est donnée la peine de l'y consigner : car moi je l'ai oublié, aller chercher dans un de ses livres).

Aujourd'hui, Jour de l'An 2021 (temps uniformément gris et modérément froid), il me semble (très abstraitement – puisque ce Jour n'est qu'une *date* sur un calendrier) que j'entre dans une zone hérissée pour moi comme pour mon livre d'*incertitudes* (scripturaires-éditoriales) et de périls vagues – puisqu'apparemment ma santé est plutôt bonne (?)) : aurai-je assez de temps pour terminer ce *Milieu doré* à peine entamé et, accessoirement, pour publier les quatre tomes inédits de ma « *Profondeur* » qui s'interposent encore entre celui-ci, annoncé comme le dix-huitième et « dernier », et ce *Bruit du temps* (dont je viens de terminer la correction des épreuves) ; et quel sens cela a-t-il de s'obstiner ainsi dans la rédaction d'un tel « grand récit »

qu'en vérité personne, sinon lit, du moins attend (l'impression d'écrire un *immense radotage* un peu pareil au mouvement d'un (scripturaire) « tourner-autour-du-pot »… d'une question que dans le fond, malgré la composition d'un ouvrage de bientôt quinze mille pages serrées, je n'ai jamais réussi à formuler clairement) ; par ailleurs (autre incertitude), si ce temps m'était malgré tout donné, qu'est-ce qui me prouve que, parvenu au terme de ce (présent) *Milieu doré*, je ne serais pas tenté d'en commencer tout de suite un autre : trahissant par là la promesse, faite à mon lecteur et à moi, que l'ouvrage éponyme constituait l'*ultime* de ce « grand récit » ?… Dans le précédent et dix-septième tome de ce *Champ profond*, l'année qui vient de s'achever avait été (globalement) qualifiée de « fatidique » – quel sera alors le qualificatif de celle qui commence aujourd'hui (en quelque sorte : le nom de la *tonalité* dans laquelle devra être composée sa chronique spiritualo-scripturaire – si tant que la rédaction effective de ce présent *Milieu doré* épouse une telle forme) ? – ; et comment ne pas penser ici à un autre « grand récit » (dont j'ai longuement parlé dans le mien) : celui de ces *Mémoires* de Saint-Simon… dont on sent bien que leur composition se partage elle-aussi entre deux « tonalités fondamentales » – celle d'abord, dans leur début de la crainte de ne pas parvenir, faute de temps, à les achever ; puis ensuite, vers leur fin, celle, au contraire, d'y… arriver – ; pour ce que le « duc et pair » a dû sans doute comme moi, à partir d'un moment de l'écriture de son « grand récit », se demander ce qu'il pourrait bien, une fois celui-ci parvenu à son terme, faire ensuite – *de quoi*, lorsqu'il aurait « en-fin » apposé le mot de « fin » à ses Mémoires, il pourrait bien *écrire* (« ensuite ») – ; pour ce que lui aussi sans doute, sentait bien que l'entreprise scripturaire dans laquelle il s'était engagé en entamant ces *Mémoires* (à l'âge tout de même, de soixante-cinq ans !) ne pouvait, elle, avoir de « fin » (et l'on sait qu'en effet, suite à celle parcellaire-littéraire de son « grand récit », il écrivit encore de nombreux et volumineux *opus* – dont celui de ces « Maisons d'Albret », etc. où figurent certaines de ses meilleures pages : *cf.* notamment celle sur cet « esprit languissant de vide » analysée par mes soins dans ma *Profondeur*). On jugera probablement « immodeste » le rapprochement qu'établit ici l'auteur de

ces lignes avec le « plus grand écrivain de nos lettres » (F.h. Bastide) ; en quoi on aura tort, car il n'y a en vérité, en celui-ci, aucune immodestie de quelque sorte : seulement la considération, de scripteur-à-scripteur, d'une *communauté de situations* ; avec même peut-être celle d'une « supériorité » de la mienne : pour ce que moi, rédigeant cette *Profondeur*, je ne suis tenu, contrairement à mon illustre devancier, à aucune obligation de « fin » particulière ; et cela parce que, très rapidement dans le cours de l'écriture de mon propre « grand récit », j'ai compris que l'entreprise (scripturaire) dans laquelle je m'étais engagé… était peu ou prou in-finie et a-byssale – dans tous les cas : ne pouvant avoir de « fin » dans ce monde-*ci* – ; et n'est-ce pas… (ici le texte et le développement s'interrompent)).

Aujourd'hui, samedi deux janvier 2021 (date anniversaire de la naissance de mon père – qui aurait eu ce jour, s'il avait vécu, quatre-vingt-treize ans : combien les morts, à mesure que nous nous enfonçons nous-mêmes dans le grand âge, se rapprochent de nous !), le temps était beau et clair, et, dans l'élément de cette (radieuse) « lumière d'hiver », il me semblait que toutes choses se détachaient sur un fond de *vérité plus haute*… qui communiquait à leur « entrée en *présence* » comme une tonalité, à la fois, d'in-temporel et de (ici le mot manque – même si je sais que, dans un *autre livre* : que je n'écrirai pas, il existe bel et bien) ; et voici que les arbres au jardin, l'herbe de celui-ci (encore parcourue, ici et là, des traînées d'argent du gel), semblaient venir à cette « vérité plus haute » en le mouvement d'une « évidence »… qui n'a probablement de nom dans aucune langue (« terrestre ») : ce pour quoi sans doute, plus haut, je n'ai pas trouvé le mot que je cherchais (celui de cette « évidence » – même « plus grande (encore) que la vérité » (Saint-Simon) – n'étant à tout prendre qu'un (lexical) « pis-aller » : » trop vague et trop abstrait pour *fixer le sens*… que je sentais pourtant en moi, à cet instant, affluer). Et qui ne voit que, dans cette perspective (et par cet exemple), les mots, les pauvres mots « terrestres-humains », ne sont jamais en effet rien d'autre que de tels « pis-aller »… qui, lorsqu'ils prétendent « dire » une chose

(« une fleur ») n'ont que ce pouvoir de faire « lev(er) » *une* « absen(ce) » (« *l'*absente de tout bouquet »); tandis que la « présence vraie » de cette chose/« fleur », elle, s'est toujours-déjà enfuie par le trou de souris de cette dimension que j'appelle ici – probable autre « pis-aller » (puisqu'au bout de quatre tomes de mon « grand récit » consacrés à l'analyse de sa notion… je ne suis toujours pas parvenu à en définir clairement/précisément le sens!) –… celle de ce « (pur) scripturaire » (mais « pur(eté) » qui elle-même, à l'aune de ce qu'il faudrait « dire » ici « en vérité », s'avère toujours peu ou prou *in*-suffisante – et voilà pourquoi « votre (langue) est muette »… et, accessoirement, mon livre condamné à l'*in*-achèvement: « destiné » à « s'écrire jusqu'à la fin du monde »). Où l'on comprend par ces considérations que c'est *parce que* mon livre ne sera jamais assez « scripturaire »/jamais suffisamment/absolument « pur » (de toute « littérature ») qu'il a reçu, peut-être en le mouvement d'une sorte de compensation providentielle (?), cette faculté de s'écrire indéfiniment/infiniment – alors que peut-être son auteur, s'il avait accédé ne serait-ce qu'un seul jour/instant/page à cet « absolu » de « pur(eté) » scripturaire, aurait pu l'écrire *en quelques mots* (peut-être qu'en quelque « autre » monde l'immense « océan textuel » de cette *Profondeur* se résume à quelques phrases – mettons: à un haïku!) –; ce pour quoi aussi j'ai pu avancer, dans le cours de la rédaction de ce même « océan », que les « grands récits » composés dans le passé des âges littéraires, si on les (re)lit froidement/les scrute a-byssalement, se ramènent *tous* à des « banalités de base » et autres « platitudes tautologiques » – « les choses ne sont pas ce qu'elles semblent »; « le monde est monde »; « Marcel devient écrivain », etc. –; même si bien évidemment, dans le monde (toujours-trop) « littéraire » qui est le nôtre, si Platon, Heidegger ou Proust s'étaient contentés de consigner de telles « sublimes banalités » dans leur « grand récit » respectif, il est probable que je n'en parlerai pas ici, et cela parce que ce même « monde (littéraire, toujours trop littéraire) » exige de ses scripteurs… toujours plus d'« explications » et d'« éclaircissements »: même si celles-ci, à l'aune de cette « évidence plus grande (encore) que la vérité », s'avèrent toujours peu ou prou *superfétatoires* ce pour quoi, par exemple, le scripteur de cette

Profondeur, lorsqu'il lui arrive de rencontrer un lecteur : lui demandant des « éclaircissements » sur son travail, est toujours un peu étonné – se disant *in petto* : « J'ai écrit un livre de quinze mille pages et voilà pourtant que le lecteur (d'ailleurs bienveillant) de celui-ci me demande quand même des « explications » sur ce que, dans mon « grand récit », j'ai au juste « voulu dire » !)… Mais où l'on comprend en même temps que si ces « grands récits » n'offraient pas à leur lecteur cette possibilité de les ramener-à de telles (pensives) « trivialités » (dont j'ai donné plus haut, par ce à quoi se « résument » au bout du compte ceux de Platon/Heidegger/Proust, quelques exemples – chose étrange à penser : ce sont en réalité les « petits traités » qui ne sont résumables/ramenables-à… de telles « banalités de base » !), ils n'auraient même pas eu loisir d'être composés/rédigés : pour ce que leur « richesse » provient justement des simplicité/trivialité/banalité/évidence, etc. de leur « thèse » de départ – dont leur scripteur a eu le *courage* de ne jamais vouloir *dévier* : (de ne jamais, même engagé dans l'océan textuel de leur rédaction où tout autre, probablement, se serait depuis longtemps noyé, *perdre de vue*) – ; par quoi on retrouve cette idée (déjà énoncée à bien des reprises dans cette *Profondeur*) que la « vertu cardinale » des scripteurs n'est pas tant le talent (« littéraire »)… que ce « courage » même (lui d'essence « scripturaire ») ; et « courage » qui fait en effet que leurs livres, pour ce que demeurés toujours « fidèles-à » (leur « trivialité de départ »), ont conquis ce privilège, tout en « disant toujours la *même* chose » : la même « évidence simple », d'explorer à fond le riche filon du *Même* de ces évidence/simplicité, etc., qui sont en vérité la *clef* de toute rédaction de quelque chose comme un « grand récit » – leur « (scripturaire) *méthode* ».

Où l'on comprend par là qu'il est en réalité *très facile* de composer quelque chose comme un « grand récit » – paradoxalement : plus en tout cas que de commettre un « petit traité » (de maniement littéraire bien moins aisé) – : il suffit de se choisir, parmi toutes les évidences qui « vont sans dire », une bien *triviale* et, au creusement méditatif de celle-ci, de s'y

tenir mordicus… sans jamais dévier-de la *fuyante* (pensive-scripturaire) ainsi ouverte par une telle décision (du même nom) ; et qui ne voit que c'est ce qui est exactement arrivé à l'auteur de cette *Profondeur*… qui, tombé presque par hasard sur la pépite de ce questionnement-sur la « profondeur » – telle qu'elle s'ouvre notamment en l'invention de la perspective picturale (le sujet du « petit article » rédigé au printemps 1996 – suite à certaines idées qui m'étaient venues lors de mon travail préalable sur Vermeer –… qui allait devenir le premier chapitre du premier tome de mon grand récit éponyme) –, n'a plus eu qu'à poursuivre dans le sens des élargissement/creusement indéfinis-scripturaires de cette interrogation : comment fait-elle la profondeur pour… s'approfondir (l'intuition cardinale – et elle beaucoup moins « triviale » – qui, dès le début de mon livre, a sous-tendu son écriture et sa « recherche », étant que cette « profondeur »-là – elle « moderne » (pour dire vite) qui naît justement avec l'invention picturale de la perspective – *n'avait pas toujours existé* – qu'elle avait elle aussi, un « fait premier »… dont mon « grand récit » se devait de partir en *quête* : mouvement de celle-ci qui, à partir du chapitre initial de cet « Europe et la perspective », a engendré, de proche en proche, tous les autres de cette immense *Europe et la Profondeur*). Il semble qu'aujourd'hui, entré dans son dix-huitième et (théoriquement) *dernier* tome, mon livre, comme me le faisait remarquer l'autre jour mon ami le philosophe J.P.A. (n'en étant pourtant qu'à la lecture du douzième : *L'Éternité et après*), s'est bien éloigné de ces/ses considérations de départ ; mais il ne faut pas le croire car elles sont en vérité toujours-là, *toujours présentes* (quoique peut-être en un mode seulement un peu plus discret et effacé – celui qu'illustre/épouse justement un « début » s'apprêtant à embrasser son « commencement ») ; et mode (pensif) de cette (rémanente) « présen(ce) » qui fait en effet venir, comme je n'ai cessé de le rappeler dans le cours de mon ouvrage l'entièreté de la rédaction de mon grand récit comme le « développement » (au sens musical-fugué) d'une unique « *trivialité* de départ »… qui aura donc constitué le « thème » de l'immense contrepoint ainsi, dans l'intervalle de l'écriture de ces dix-huit tomes-fugues, composé ; et « thème » qui, aussi

éloigné puisse-t-il apparaître à certains moments du développement pensif de cette « spirale du *sens* », peut malgré tout, à n'importe quel instant de cette immense-pensive courbe (du même nom), revenir… pour se mêler aux autres voix de la *grande fugue* de ce même « sens » (imaginons aussi – autre image de l'écriture de cette *Profondeur* – un homme qui, étant tombé par hasard sur une pelote dont ne dépassait qu'*un* fil – celui donc de cette « trivialité de départ » –… s'est, amusé à *tirer dessus* – dans quel état lui apparaîtra cette pelote (du « sens »)/quelles surprises ne lui ménagera pas son « étirement » (pensif-scripturaire) lorsque bien des années après, il sera parvenu à ce moment où elle sera entièrement *dévidée*: si tant est même que ce moment survienne un jour?) J'aurais donc été cet « auteur » qui, pour s'être intéressé *une fois* au « cela-va-sans-*dire* » d'une (triviale) notion: dans mon cas, donc, celle de cette « profondeur », aura été comme *happé*-par l'a-bîme qui, en vérité, gît toujours, en le mode de ce « mystère-en-pleine-lumière » des *évidences*, sous tous les « cela-va-sans-*dire* » dont la créature disante-pensante, pourvu qu'elle consente à consacrer un peu de son temps à tirer sur le fil de cette *pelote du sens*, a loisir de faire la rencontre en ce monde… qui n'est « mystérieux » que des « évidences » qui le constituent et (pour continuer de « filer » la métaphore de ma « pelote ») le *tissent*; et qui ne comprend par là que « depuis six mille ans qu'il y a des hommes et qu'ils (écrivent), c'est toujours ainsi que se sont élaborés les « grands récits »: non tant en cherchant à résoudre « l'énigme (de ce) monde » – puisqu'en réalité celui-ci n'en est aucune –… qu'en tentant de « dire » le *mystère* que constituent toutes les évidences, trivialités et autres « cela-va-sans-*dire* »… dont il est ordinairement « tissés » (mais que bien peu en vérité – là l'exception de ceux que j'appelle ici les « scripteurs » – se donnent la peine et le temps d'interroger en leur (grande) « profondeur » et (étonnante) *a-byssalité*)? Il est donc très facile, on le voit, d'écrire quelque chose comme un « grand récit » (plus en tout cas que de *commettre* un « petit traité » – dont la « comm(ission) », paradoxalement, demande bien plus de talent « littéraire »!): il suffit de tirer sur le fil (d'une quelconque évidence/trivialité/« cela-va-sans-*dire*, etc.) dépassant de la « pelote du sens »

et, en un tel dé-videment de celle-ci, *s'obstiner* : ce pour quoi j'ai pu affirmer dans le cours de la rédaction mon propre « grand récit »/dévi-dement-de ma propre « pelote du sens »… que la vertu cardinale des scripteurs de tels « grands récits » était cette « obstin(ation) » même (appelés aussi parfois « fidélité-à » ou « courage ») ; et vertu dont l'auteur de cette *Profondeur* – bien qu'*a priori* à peu près dénué de tout « talent (littéraire) » – n'aura certes, là au moins, pas manqué – même si aussi, étant ce qu'il était, l'illustration d'une telle vertu (scripturaire) aura sans doute été pour lui plus facile que pour un autre auteur (plus « littérairement » doué) : pour ce que, n'étant ni ce médiatique ni cet universitaire, le « grand récit » qu'il composait dans la clandestinité de son « atelier du silence » n'était en vérité attendu-de/demandé-par *personne* (et qu'il n'avait donc pas à trop se soucier de sa réception par l'institution critique-spectaculaire – étant clair que, lorsqu'on travaille en de telles conditions : qui, si elles peuvent en décourager certains, rendent aussi éminemment *libres* les autres, il est beaucoup plus facile de « s'obstiner » en/sur le chantier de la rédaction d'un tel « grand récit »).

Et en vérité alors, le plus grand danger qui puisse menacer de tels scripteurs (travaillant au chantier de la composition de leur « grand récit »), c'est la tentation, à partir d'un moment de cette composition : considérant que, sur ce « sujet »-là ils en ont « assez dit », de *passer à autre chose* – ce qui arrive parfois lorsque, par extraordinaire, leur « grand récit » finit par obtenir quelque réception (mais réception qui, pour prix de son éclairage médiatique-circonstancié, fait tout de même reproche à ce scripteur, tout en le félicitant (pour des raisons d'ailleurs le plus souvent fausses et inappropriées) de son travail, des obsessionalités et (donc) obstination que, en ce travail, il déploie/illustre – ce qui donne généralement la vieille antienne critique-littéraire de/d'un « auteur qui écrit toujours le même livre » comme si ce n'était pas là, justement, la caractéristique principale de toute œuvre « scripturaire » !) – ; alors que, bien évidemment, ce qui fait la « valeur » d'un tel travail, c'est précisément le fait que, en celui-ci, son scripteur « dit

toujours la même » – et par conséquent : « écrit toujours le même livre » (ce pourquoi sans doute, en effet, mieux vaut en rédiger *un seul* – peut-être « énorme » mais, du moins, « unique ») – ; où l'on comprend que les *défauts* (littéraires) de ces « obsessionalités-et-obstination » tournent en réalité, si le travail ainsi examiné/le livre qui essuie de telles critiques sont véritablement de nature « scripturaire », à des *qualités* (du même non) – *cf.* notamment ce que disait le « professeur de philosophie » Gérard Granel du travail du « scripteur »-Heidegger :

> *En cela, Heidegger, à qui* tout le monde *doit la lumière qu'il peut posséder aujourd'hui (…) est peut-être le seul qui trouve encore cette lumière obscure et ne la confonde pas avec un fait de culture. Quand chacun est passé à autre chose lui s'enfonce « encore » dans (…) le retrait, et cherche l'accomplissement du retrait (…) on ne peut surprendre Heidegger ni dans les congrès, ni dans les « semaines », ni dans les manifestes, ni dans les tribunaux de l'intelligentsia européenne. Où est-il ? Il est sur le chantier de* Sein und Zeit*, sur le chantier qui ré-ouvre encore et encore (…)*

Il n'est bien sûr pas question ici pour moi de me mettre à gloser-sur cette citation (d'ailleurs donnée avec beaucoup de « trous » – tous les passages relevant plus explicitement de la « pensée » du/d'un scripteur-philosophe) – seulement d'y pointer les traits caractéristiques de la rédaction, en cette forme (donc) scripturaire, de quelque grand récit que ce soit : à commencer par celui de ce *tenir-bon* « sur le chantier » initial du premier livre de ce « grand récit » (ici donc : celui de « *Sein und Zeit* »)… en continuant, seul de son espèce « philosophique », à trouver « obscure » la « lumière » surgie de ces rédaction/avancée (initiales) ; et alors que « tout le monde »/« chacun » précise Granel, est depuis longtemps « passé à autre chose » – situation, vis-à-vis de l'ensemble de l'œuvre qui a suivi, de ce « premier livre »… dont le même Granel écrit plus haut ceci :

> *Ce premier livre p. 212 comme un « morceau » de* Sein und Zeit.

Où l'on comprend par cette précision que cette situation du « livre initial » d'un « grand récit » vis-à-vis de tous ceux qui l'ont suivi est d'abord celle d'un « en-retrait » qui cependant, du fond de ce « en-retrait », continue d'inspirer les ouvrages successeurs, et même si apparemment le fil, entre eux, semble interrompu et leur propos respectif sans grand rapport – mais non : l'essentiel, c'est-à-dire l'élan scripturaire qui avait accouché du « livre initial », est toujours-là, maintenu à bout de bras (ou de plume) par le *sens* lui-même ainsi illustré/développé, et « sens » qui, à partir d'un moment de la rédaction de tout « grand récit », peut se donner le luxe d'aborder tous les « sujets »… sans que jamais une seule des pages de son « océan textuel » n'apparaisse, justement, « *hors*-sujet » ; et cela parce que le livre ainsi obtenu, à partir de l'a-byssalité d'une toujours *même* trivialité de départ : toujours, en vérité, « dit la *même* chose » ; qui jamais, pas un instant, n'a dévié d'un/de son « dire initial » ; et qui ne comprend par là que tout « grand récit » quel qu'il soit, et bien que semblant aborder, dans son développement spiralé-contrapuntique, une infinité de « sujets », est en réalité l'ouvrage le moins exposé au risque du « hors-sujet » et autre (ici le mot manque) : qui est par contre le danger qui toujours menace la composition des « petits traités » (du fait que cette composition se déploie elle, uniquement, dans l'élément de ce « (strict) littéraire » – c'est-à-dire dans la dimension où un livre, pour s'écrire, doit toujours « avancer-vers » quelque « conclusion » de son propos : alors qu'un ouvrage « (authentiquement, scripturaire », lui : pour ce que disant toujours peu ou prou la « *même* chose », n'a pas à le faire) : c'est ainsi que, pour ma part, ma *Profondeur* a pu s'écrire… sans que jamais son scripteur ne s'inquiète un seul instant de savoir si son propos, au cours de l'écriture de ses innombrables tomes, ne s'était pas trop écarté de celui de son livre initial ; et cela parce qu'un tel souci, qui peut assaillir à tout moment le « (strict) littérateur », ne saurait en vérité concerner le « (pur) scripteur » : pour ce que celui-ci, de toute façon, est au moins pénétré de la certitude que, écrivant, « scripturant », il « écrit » toujours de la « *même* chose » et, par conséquent, ne saurait tomber dans le « hors-sujet »

(si bien que le seul souci qui peut, parfois, préoccuper ce scripteur n'est pas tant celui de *s'écarter trop* de son propos initial que, au contraire, de ne pas le faire suffisamment – en quelque sorte de « radoter » : même si un tel « radotage », on l'a vu, a aussi sa *vertu scripturaire*).

Ces « obsessionnalité/obstination » des scripteurs (qui font qu'en effet, comme le leur reprochent les critiques « (strictement) littéraires », ceux-ci rédigent « toujours le *même* livre ») proviennent, on le comprend, de la nature proprement *a-byssale* du « sujet » dont ils écrivent (de ce « Même » qui n'est riche que de ses simplicité et évidence – celles de la « trivialité de départ » de leur livre) ; et « a-byssalité » qui procure au moins à ces scripteurs (contrairement aux littérateurs vulgaires – qui eux, en effet, commettent à chaque fois un « petit traité » différent) cet avantage de n'être jamais à court, sinon d'« idées », du moins de *mots et de phrases* : pour ce que la provenance de ceux-ci, de leur flux irrépressible/intarissable, n'est rien d'autre, justement, que l'a-byssalité du *gouffre du sens* dont ils naissent et surgissent ; et « gouffre » qui lui-même, une fois qu'il s'est mis à *béer apertement* sous la plume des scripteurs, ne peut plus, en le mouvement par exemple d'un « passer-à-autre-chose », être refermé : pour ce que « cette expérience de l'(a-byssalité ces mêmes scripteurs) veulent la renouveler toujours » (tant le sentiment de *vertige* qu'elle procure à ses illustrateurs – pourvu bien sûr qu'ils soient ces *acro*philes assumés (autre caractéristique qui, on l'a vu, distingue absolument les scripteurs des littérateurs : eux *acro*phobes peu ou prou honteux) – délicieux) ; si bien aussi que (j'en préviens ici charitablement le/mon lecteur qui serait tenté par une telle aventure scripturaire) les auteurs sur le point d'ouvrir le « chantier » (du même nom) de la rédaction de quelque « grand récit » doivent tout de même savoir que, une fois ce « chantier » ouvert, ils risquent fort parce que devenus alors probablement « addicts-à » ce sentiment de vertige : celui que procure (donc) cette « expérience de l'a-byssalité » (en cette forme scripturaire), d'y passer le restant de leurs jours – et cela en le mouvement d'« enfonce(ment)-encore » qu'évoque

le même Granel parlant d'un cer- tain « scripteur-philosophe » :

> *Quand chacun est passé à autre chose, lui s'enfonce « encore » dans (…) le retrait, et cherche l'accomplissement du retrait.*

(l'exercice de la « scripturature » étant en ce sens la plus « dure » de toutes les drogues – et son « addiction-au » sentiment de vertige qu'elle procure à son illustrateur-toxicomaniaque probablement la plus difficile de toutes à conjurer : pour ce que cette « addiction », contrairement aux autres : plus vulgairement chimiques-littéraires, s'enracine elle dans le *sens*… et son « a-byssalité »). Il est toujours possible à un « drogué-à » quelque substance chimique-illicite-littéraire que ce soit de se guérir de son « addiction-à » celle-ci – non pas d'ailleurs par quelque régime/hygiène particulièrement sévère et austère, mais plutôt par « trouver-de » quelque substitut (plus inoffensif et moins dangereux pour sa santé) à cette drogue (par passage à une autre « addiction-à » : *cf.* notamment les considérations que j'ai développées dans *Champ profond* relatives aux personnages de « Sherlock » et « Mikaël » de la série *Elementary*) – ; mais guérison qui, dans le cas de cette « addiction-à » la scripturature : c'est-à-dire en vérité « à » l'*a-byssalité du sens* (« au » vertige qu'elle procure), devient beaucoup plus problématique dans la mesure où, « à » cette toxicomanie-là (scripturaire/a-byssale/vertigineuse), il n'existe aucun « substitut » : puisque toutes les autres toxicomanies/« addictions-à » (des substances plus palpables et « littéraires ») ne font rien d'autre, chacune à leur manière chimico-illicite, que faire signe-vers/rendre hommage-à celle-ci (scripturaire/a-byssale, etc.)… qui est donc, pour reprendre un mot de Baudelaire : quoique pensant lui, encore, à la « poésie », la « drogue absolue » (et s'il est toujours possible de guérir-de l'« addiction-à » quelque drogue « parcellaire/toujours forcément parcellaire », on comprend que cela devient beaucoup plus difficile dans le cas d'une drogue qui serait celle « absolue » de cette « scripturature » que je dis – dont le mot de « poésie », chez Baudelaire, n'est encore que le nom « littéraire, trop littéraire »). Mais c'est qu'aussi cette « drogue »-là

(scripturaire), son « addiction-au » (vertige que procure l'« expérience de cette a-byssalité »), est sans doute ce qui se rapproche le plus de ce qu'il faut bien appeler ici « l'essence humaine », c'est-à-dire l'essence de la créature « disante-pensante » – à savoir : celle de ce « drogué du/au *sens* » (et autre « possédé-du-langage ») –; et essence qui fait qu'en effet, s'il est toujours possible, par exemple, à un « junkie » de se guérir de son addiction-à (la drogue correspondante), il devient beaucoup plus difficile, sinon, je crois, *impossible*, à la créature humaine/disante/pensante de se guérir cette fois-ci de son « addiction-au » *sens* ; et cela parce que, pour y parvenir, il faudrait qu'elle renonce-à/se déprenne-de… sa *propre essence* : autant essayer par exemple de convaincre un tigre de devenir végétarien !

Où l'on comprend par ces considérations que cette « addiction-à » la drogue (scripturaire) de ce « sens » n'est, chez l'homme, jamais tout à fait guérissable ; et cela parce que, à cette « drogue absolue », il n'existe en vérité, contrairement aux autres drogues (plus chimiques-vulgaires), *aucun substitut* – ce serait même plutôt le contraire : ce sont les autres drogues (parcellaires-littéraires) qui constituent les « substituts-à » celle-là (absolue-scripturaire) ! –; et si l'on trouve jamais un quelconque substitut à quelque drogue que ce soit, comment, de l'« addiction-à » celle-ci, pourrait-on se guérir : à moins bien sûr d'imaginer un « programme » qui apprendrait à la créature humaine à « se passer du *sens* » – *i. e.* : au « tigre à devenir végétarien » (je souhaite bonne chance aux concepteurs d'un tel « programme » – qui, probablement, serait pire encore que la toxicomanie qu'il prétend guérir !). Certes, à ces réflexions, on peut toujours objecter que cette « addiction-au » *sens* qui semble caractériser « l'essence humaine » a provoqué, notamment dans l'histoire de l'espèce (du même nom), bien des catastrophes et autres malheurs incessants/innombrables – c'est un peu la thèse du *Voyage* de Céline posant que tout le malheur des hommes vient du fait qu'« ils croient aux mots qu'on leur dit (c'est-à-dire en réalité : au « sens »… de ces « mots ») –… et que donc prétendre guérir la

créature disante/pensante de cette « addiction »-là ne serait peut-être pas, ne serait-ce que pour le « calme » que cette guérison apporterait dans la/cette histoire (humaine) – *cf.* notamment l'exclamation rimbaldienne de ce « plus de guerre vagues » (mais où l'on sent que perce chez le poète de « Mauvais sang » un réel désenchantement) –, une si mauvaise idée que cela ; à ce bémol toutefois que, pour opérer une telle guérison du « drogué-du/au-sens » qu'*est* la créature disante/pensante, il faudrait commencer par lui fournir une « addiction-à » de substitution… qui serait peut être alors celle-à d'autres drogues plus parcellaires et moins absolues – dont on connaît bien assez les noms vulgaires/chimiques/illicites/« littéraires » –; ce qui aurait pour conséquence de faire tomber notre « créature humaine » du Charybde de son « addiction-au sens » dans le Scylla… de toxicomanies plus nocives encore peut-être : *cf.* notamment la remarque du « moraliste » Thomas Sasz observant ironiquement, dans son *Complexe de Babel*, que « si autrefois la religion était l'opium du peuple, l'opium était maintenant devenu la religion du peuple » (par ailleurs, cette « addiction-au » *sens*, pour ce qu'étant comme on l'a vu constitutive de « l'essence humaine », supposerait, si l'on voulait guérir l'humain de cette toxicomanie-là, que ce même humain *renonce* à son essence même, c'est-à-dire à sa *nature* de créature « disante-pensante » – et cela parce que cette « nature » est d'évidence liée à cette « addiction-au » : étant clair que c'est parce que l'homme est d'abord ce « drogué-au/du-sens » qu'il a loisir de devenir ensuite pour ce que ne pouvant faire autrement que de toujours répondre-à cet *appel* du sens, ce « disant-pensant »). Et s'il ne fait aucun doute, en effet, que cette « addiction-à (la drogue du *sens*) » et la cause, chez l'homme, d'innombrables malheurs et autres « folies » – dont l'histoire de l'espèce (humaine) n'est que le lamentable/effroyable récit –, il est pareillement clair que prétendre guérir *cet* homme de cette « toxicomanie »-là en constitue une autre (« folie ») – et peut-être *la pire de toutes* (pour ce que le remède, en l'occurrence, s'avérerait pire encore que le mal – la guérison de sa « toxicomanie-au-sens » du malade le jetant probablement dans le désespoir sans nom) qu'occasionnerait à coup sûr une telle « dinde froide ») ; ce pour quoi me semble-t-il, plutôt que de vouloir à toutes forces

guérir l'homme de cette « addiction-au-sens », mieux vaut peut-être, cette « addiction-au », *chercher à l'aménager* : par notamment, par exemple, les illustration/exploration de la dimension que j'appelle ici celle du « (pur) scripturaire » ; et dimension dont l'élément (le « Milieu doré ») est celui-là même où a loisir de se déployer ce « sens »… quoiqu'en le mode cette fois-ci peu ou prou *inoffensif* d'une sorte de « folie douce » (ce que j'ai pu appeler, pour ce qui me concerne, ma *névrose scripturaire* – mais « névrose » dont on a vu, dans mon précédent *Champ profond*, à quel désastre immense-sanitaire elle avait abouti… la seule fois où, de celle-ci, j'ai essayé de me « guérir » : *cf.*, dans ce même tome de la *Profondeur*, la petite « théorie complotiste » que, à l'occasion du surgissement de cette pandémie planétaire : encore en cours à l'instant où j'écris ces lignes (début janvier 2021), je m'étais amusé, mi-souriant/mi-sérieux, à rédiger).

Peut-être y a-t-il une espèce p. 35/36 Verger *s'écrouler ce mur (…)*

(étant clair qu'ici, dans cet extrait du *À travers un verger* du poète Jaccottet : *cf.* notamment, dans le cours de l'océan textuel de ma *Profondeur*, la longue analyse que j'ai donnée de ces pros/médiation poétiques, sont explicitement nommés les deux alternatives du choix qui toujours s'offre au « drogué-du/au-sens » qu'est en essence la créature humaine « disante-pensante » (dans le cas de Jaccottet : « poétisante » : soit celle d'une guérison de son « addiction-à (ce même sens) » – mais qui alors la contraindrait à ne plus « survivre qu'hébété » –, soit celle, à l'inverse, d'une acceptation assumée de cette « addiction au »… qui ferait voir à cette créature qu'elle vaut, à tout prendre, encore mieux que sa guérison – ce que le même Jaccottet, dans sa langue (peut-être encore « littéraire, trop littéraire ») de poète, désigne sous le nom de cet « imaginer quelque chose d'aussi totalement inimaginable et improbable qui fasse s'écrouler ce mur », et « quelque chose » (je poursuis la citation) dont ces vues seraient des éclats épars étrangers à l'espace, en tout cas différents du monde extérieur non moins que du monde intérieur à la rencontre desquels ils surgissent » (…)).

Et la vérité n'est-elle pas ici que, face à l'appel du/de ce *sens*, nous autres créatures disantes-pensantes/toujours « addictes-à » (ce même sens), n'avons en réalité *jamais le choix* : puisque même ceux qui, de cette « addiction-au », prétendent vouloir (se) guérir (par exemple : les matérialistes ou alors, dans leur domaine plus « psychologisant », les freudiens orthodoxes), demeurent encore, toujours, bien que s'imaginant « guéris », ces drogués-au/du-sens et autres « possédés du langage » ; à ce bémol toutefois que leur adhésion-à l'illusion (comme « au carré ») de cette guérison les rend d'une certaine façon – par passage de « folie douce » (celle de ceux qui, par exemple, « croient au ciel » – référence à un poème bien connu du « communiste » Aragon : « Celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas », etc.) à folie « froide et sérieuse » (celle de ceux qui eux, à ce « ciel », ne « croient pas » – mais par contre souscrivent à des croyances plus délirantes peut-être encore : telles que « matérialisme dialectique "et autre" progressisme scientifique », etc.) – *plus dangereux* que ceux qui ont au moins compris que, de leur « toxicomanie-au-sens », il ne saurait être question de « guérir » (si tant est d'ailleurs que, à cette « guérison », ils aient seulement un seul jour aspiré ! : pour ce que personne, dans le fond, n'a vraiment envie de mener une vie… qui ne serait plus qu'une « survi(e) » en le mode de cette « hébét(ude) » dont parle Jaccottet – et même pas probablement les « matérialistes endurcis » et autres « freudiens orthodoxes » !). C'est qu'aussi, à cet « appel du sens » que je dis, aucun être « humain », qu'il choisisse d'y (cor-)respondre ou alors de le (re-)pousser, ne saurait se dérober ; et cela pour la raison (on le voit : « d'essence ») que ce qui a précisément rendu cet être « humain » c'est… l'Événement inaugural de l'*entente de cet appel* – qui par exemple, je crois (cet Événement), n'est jamais arrivé aux autres espèces vivantes (qualifiées pour cela d'« animales » – c'est-à-dire : de non-« pensantes-disantes ») –; et « entente (de cet appel-du sens) » qui, « depuis (quelques centaines de milliers d'années) qu'il y a des hommes (sur cette Terre) et qu'ils (pensent/disent) », a joué sur l'histoire entière de notre (humaine)

espèce… à la manière d'un *destin* : c'est-à-dire à celle d'une « puissance » (il faudrait trouver ici un autre mot plus adéquat – mais pour l'instant je n'en vois pas) à laquelle, si on a toujours le choix entre l'accepter ou la refuser, on ne saurait « raisonnablement » se dérober ; et cela parce que l'Événement inaugural de l'entente de cet « appel (du sens) » a de toute façon, eu lieu… *bien avant* notre naissance particulière (en tant qu'individu humain/« disant-pensant ») : si bien que, à cet appel : que nous choisissons ensuite de, selon, y répondre ou de l'ignorer, nous ne pouvons, de toute façon aussi, *faire comme si*… nous ne l'avions jamais entendu (étant en cela, nous les « drogués-du/au-sens », comme ces enfants de toxicomanes qui naissent-*avec* l'addiction-à la drogue que prenaient leurs mères durant leur grossesse). Et si l'on y songe, à cet « appel du sens », et au moins dans les débuts de notre existence terrestre-humaine, nous avons toujours-déjà, d'une certaine façon, « (cor-)respondu » : car sinon nous ne serions même pas en mesure de « dire » et de « penser », c'est-à-dire d'être *cet* humain (à moins bien sûr de choisir la voie de l'« autisme profond » – mais voie qui n'est elle-même, et encore, qu'un *grand refus* signifié à cet « appel » : donc, même par cet « autiste profond », entendu au moins *une fois*) ; où l'on comprend par ces considérations que l'« appel (du sens) » que je dis a joué pour nous à la manière d'un *piège* dans lequel nous, les créatures humaines/disantes-pensantes, sommes *trop tôt* tombées pour espérer ensuite y échapper ce qui explique aussi pourquoi cette « addiction-à » (la drogue dure/« absolue » du *sens*) – dont témoignent en vérité, dans le cours de nos existences terrestres-humaines, nos moindre dire/penser/agir – n'est jamais tout à fait « guérissable » (c'est peut-être en effet, cette « addiction- à », une sorte de névrose ontologique – celle que j'ai pu, dans mon cas personnel, qualifier de « scripturaire » – ; mais névrose dont l'*ornière* est de toute façon trop profonde pour espérer en sortir un jour – mieux valant donc à ce compte, cette « ornière névrotico-ontologique, s'efforcer de l'aménager le plus confortablement possible pour nous : même s'il ne faut pas se voiler la face devant cette vérité d'expérience que, nous aurons beau faire, cette ornière réservera toujours des *surprises* (désagréables) à ses occupant/habi-

tant… et « surprises » qui, c'est à noter, surgissent presque toujours dans le moment où ceux-ci croyaient en avoir (enfin) délimité exactement les étendue/profondeur « névrotiques »).

Et peut-être alors, histoire de meubler plus ou moins agréablement l'ennui du séjour en cette « ornière » (névrotique – et dans mon cas donc : « scripturaire ») : puisque, de celle-ci et de tout façon, on ne saurait jamais s'extraire, faudrait-il se poser la question de la *provenance* de cet « appel du sens » – qui a donc retenti, il y a quelques centaines de milliers voire millions d'années, aux oreilles (encore peu ou prou « animales » – peut- être celles d'*homo erectus* : dont j'ai déjà eu l'occasion, dans un autre tome de mon « grand récit », d'évoquer la mystérieuse/hypothétique figure), d'un lointain ancêtre « à peine identifié sous le nom de » (je ne sais en vérité, n'étant pas un paléontologue, quelle désignation « spéciste ») – ; et « appel » qui, de toute façon, a fait basculer *en un instant* – alors que ces mêmes paléontologues penchent eux, au contraire, pour une lente/progressive évolution-vers (l'humanité) (*cf.* ce que j'ai dit de cette conception dans le chapitre du *Traité du Même* intitulé « Les limites de l'anthropologie scientifique ») –, le destin de notre espèce (du même nom – « humaine ») : l'engageant brutalement dans la dimension radicalement nouvelle de l'entente de cet « appel » qui depuis, pour le meilleur comme pour le pire, n'a cessé d'inspirer et de gouverner toutes ses aventures… en ce mode évolutivo-« spéciste » ; et aventures dont la rédaction de ce (présent) « grand récit » n'est peut-être que la « continuation par d'autres moyens » (donc ici : scripturaires) : ce pour quoi, quasiment dès le début de cette *Profondeur*, j'ai pu qualifier sa rédaction de rien de moins qu'une « aventure arrivée au sens lui-même » ; et « aventure » qui, on le comprend dès lors : pour être convenablement racontée/déroulée, se doit de remettre le pas dans ceux de ce lointain ancêtre qui, le premier, entendit cet « appel du sens » lui enjoignant de – mais de quoi, en réalité, au juste ? ! (puisque, après tout, ce « sens » ne « dit » pas tant que, justement, il « signifie » : comme le « dieu » dont l'oracle est à Delphes de Héraclite)

– ; et peut-être ici, dans cette expression d'« appel du sens », faudrait-il même finir par laisser tomber ce mot de « sens » que sans doute, depuis le temps : celui donc de cette « première entente », on a un peu trop fait « travailler ») pour ne garder que celui d'« appel » (qui lui, du moins, « ne mange pas de pain »)… et, en une telle réduction, reformuler la question soulevée plus haut (de la « provenance de ce sens ») en celle, plus simple et plus fondamentale, de celle de cet « appel » même : d'où venait-il et, dans cet « univers » qui, grâce à lui, allait bientôt se configurer-en « monde », avait-il seulement toujours existé ? J'ai déjà à plusieurs reprises, dans le cours de cette *Profondeur*, essayé d'imaginer ce moment où un vague « hominidé » – peut-être simplement « saisi-par » le climat d'étrangeté que suscitaient les choses qui l'entouraient (et climat qui allait alors constituer comme la « tonalité fondamentale » de cet « appel ») – entendit pour la première fois ce même « appel (silencieux, forcément silencieux) » et, d'une manière plus ou moins « consciente », prit la *décision* d'y (cor-)respondre ; et « décision » qui allait constituer rien de moins que l'origine, au sein de cette espèce « à peine identifiée », de tout « dire » et « penser » ; comme je vois bien que moi, de mon côté, si je veux parvenir à identifier le « fait premier » qui a lancé l'écriture de mon immense/illisible/incompréhensible « grand récit », c'est encore et toujours à ce moment-là qu'il me faut revenir : celui donc de l'entente initiale de cet « appel » et, conséquemment, de la décision par ce lointain ancêtre (que, dans les passages de cette *Profondeur* à lui consacrés j'ai appelé « Adam » – sans grande originalité je le reconnais) d'y (cor-) re(s)pondre ; et qui ne comprend par là que, chaque fois qu'un scripteur se met en devoir de rédiger (en cette forme bien sûr toujours « (purement) scripturaire ») quelque chose comme un « grand récit », c'est toujours, et non-obstant le gouffre temporel-objectif qui l'en sépare, à ce *moment*-là qu'il re-tourne – illustrant par là l'exclamation rimbaldienne de ce « J'y suis, j'y suis toujours » (du poème « Qu'est-ce que pour nous mon cœur que… ») – ; mais surtout : réalisant, par la composition de son « grand récit », qu'en vérité, ce « moment »-là, il ne l'a jamais, malgré l'immense écart temporel/objectif/évolutif qui l'en sépare, tout à fait quitté : puisque, comme on l'a

vu, ce « moment » n'est rien d'autre que celui de l'origine de tout « dire » et « penser » (ces « actions » que, pour écrire son « grand récit », il va bien sûr être amené à « pratiquer »). Chose étrange à concevoir : chaque fois qu'un homme « parle » ou « pense », il revient-à ce « moment »-là (originaire et infiniment éloigné – et pourtant, d'une autre façon, proche et « toujours » présent) ; à ce seul bémol peut-être que, tandis que le « (strict) littérateur » le plus souvent l'ignore : ce pour quoi il n'est en mesure que de commettre des « petits traités », le « (pur) scripteur » lui, sinon le « sait », du moins en a toujours comme la *vague prescience* : celle que la rédaction de son « grand récit », pour être menée à bien (sinon « à terme »), se doit d'épouser le mouvement d'un tel « retour-à »… ce moment originaire/initial ou un/notre lointain ancêtre – à peine identifié donc ici, dans ma *Profondeur*, sous le nom de cet « Adam » (générique/spéciste/évolutif) – a fait l'expérience de cette « entente de l'appel » et, à cet « appel », décidé d'y (cor-)re(s)pondre – plantant par là le germe de toutes pratique/illustration d'un « dire-et-penser » (certes encore à-venir dans le lointain de millénaires futurs et, à cet instant-là, hautement improbables – mais d'évidence le « germe » a fini par « prendre » : car sinon nous autres humains « disants-pensants » nous ne serions pas là pour en « parler »… et, accessoirement, je ne serais pas en train d'écrire les lignes que je rédige présentement) –, et peut-être que, après tout, les animaux *eux-aussi* entendent cet « appel », mais le fait est qu'ils *n'y (cor-)re(s)pondent jamais* (restant alors peut-être à se demander si cette « non-(cor-)re(s)pondance » est le fruit d'une décision ou alors celui d'une ignorance-et/ou-indifférence) : car sinon « eux-aussi », très certainement, « parleraient » et « penseraient » (ce que je crois ils ne font jamais – sinon peut-être, comme je l'ai expliqué dans un autre tome de ma *Profondeur*, en ce mode uniquement « économique »… qui n'a souci que de la « (sur) vie » de leur espèce propre).

Le « moment » de cette entente initiale de l'« appel » et, conséquemment, de la décision prise par un « vague hominidé » (prénommé donc

ici par moi « Adam ») est donc associé, comme j'en ai émis l'hypothèse au développement précédent, à un certain « climat d'*étrangeté* » qui, en le mode d'une/de cette « tonalité fondamentale » (expression à prendre ici au sens « métaphysique »… mais aussi peut-être, plus pratiquement, « musical »), a dû *saisir*, dans le cours de son existence « brève et sale », notre « Adam » (spéciste/évolutif/pré-hominidé, etc.) ; et « saisi(ssement) » qui (j'imagine) lui a fait soudain voir le décor familier où il s'efforçait, en ce mode (donc) « spéciste », « évolutif », etc., de « (sur-)vivre » (était-ce une forêt ou une savane ? –, peut-être, comme j'en ai raconté la « fiction » dans mes variations sur *homo erectus*, la contrée de leur frontière : leur « orée » à la fois géographique et « mentale »), comme tout à coup quelque chose (ce « décor » jusque-là donc banal et familier – peut-être : ennuyeux ?) d'*infiniment mystérieux* ; et sentiment d'un tel « mystère » s'emparant de notre « Adam »… qui n'était bien sûr que l'entrée en scène, en cette forme mentale et silencieuse, de ce que j'ai appelé plus haut « l'appel (du sens) » ; et entrée-en-scène de cet « appel » qui, pour venir dans ce qui n'était pas encore le/un « monde » : seulement donc le/un « univers », a dû emprunter le chemin de cette « tonalité fondamentale » d'*étrangeté radicale* dont était soudain affecté un/de « décor » qui, l'instant d'avant, baignait encore dans l'*autre* « tonalité fondamentale » de ces « banal-et-familier » ; mais « décor » qui, alors que rien en lui n'avait « objectivement » changé : c'était toujours les mêmes (hautes) herbes de la savane (peut-être seulement à cet instant parcourues des (longs) frissons que le vent faisait en elle passer – les mêmes feuillages de la forêt bruissant de ces mêmes souffles, etc.), par ce simple saut-entre « tonalités fondamentales », venait à notre « Adam » (que j'imagine donc, à cet instant, campé sur la *lisière* entre forêt et savane – sur cette « orée » où, dans mes variations à lui consacrées, j'avais déjà installé mon (cher) *homo erectus*)… dans un éclairage radicalement nouveau, mixte probablement d'émerveillement et d'in-quiétude/d'étonnement et d'effroi ; même si je veux-croire/aimé-à-penser que, si notre Adam a finalement décidé de « (cor) re(s)pondre-à » cet « appel » – qui donc, en ses débuts extrêmes, n'avait pris que la forme simple-pratique de ce passage du vent dans des herbes et des

feuillages (rien d'autre… mais qui, apparemment, a suffi !) –, c'est que sans doute, dans l'expérience de cette « entente initiale-originelle », ce sont les premiers (émerveillement et étonnement) qui ont fini par l'emporter sur les seconds (inquiétude et effroi) : car sinon on ne voit pas trop pourquoi, cette expérience, notre « Adam » pré-hominidé aurait voulu la « renouveler toujours » (et peut- être, après tout, si ce même « Adam » avait su à quoi la décision qu'il allait prendre de « (cor-)re(s)pondre-à » cet « appel (du *vent* du sens) » allait le conduire, lui, son « espèce » et celles qui allaient suivre…, et, au vu des dommages collatéraux que sa/cette « décision » allaient engendrer, il s'en serait « sagement » abstenu – même si maintenant, de toute façon : qu'on déplore ou qu'on se félicite d'une telle « décision », c'est *trop tard* ; étant clair que, même si nous le voulions : *cf.* notamment le projet de ce « penseur-fou » américain qui ne se propose rien de moins que de faire régresser la (présente) humanité vers un/le stade « pré-logique » de son développement, nous ne pourrions pas revenir à l'« en-amont » de cette « décision » : celle qui donc, pour le meilleur comme pour le pire, a fait de nous ces « humains »/« disants »/« pensants »)… Peut-être après tout que cet « appel (du sens) » n'était qu'un *piège* dans lequel est tombée la « moins sage » des espèces vivantes (en l'occurrence la *nôtre*) – tandis que les autres elles, ce même « piège », elles l'évitaient soigneusement (demeurant pour cela – pour user de la terminologie de ce même « penseur-fou » – au « stade pré-logique » de leur propre développement-et-évolution) – mais peut-être après tout aussi que la prise en ce « piège » – la chute en la nasse de cette *exigence de sens* (que nous, humains, ne pouvons plus, désormais, nous empêcher d'apposer sur toutes choses de ce « monde » – que ce soit en mode, selon, scientifique, ou philosophique, ou littéraire, etc.) – était une, sinon « belle », du moins *passionnante aventure* à vivre (en ce mode donc : spéciste/évolutif/scripturaire) – celle-là même du/d'un « sens » désirant se divertir du long ennui du séjour dans un univers au sein duquel, durant près de quatorze milliards d'années, il ne s'était à peu près *rien passé* (du moins « passé »-de notable et « significatif ») –; et « aventure » pour laquelle ce « sens », afin de la vivre pleinement, avait besoin d'une *créature* susceptible

de (cor-)re(s)pondre à son « appel » : celui que les autres espèces vivantes avaient poliment mais fermement repoussé ; et « créature » que rien après tout, dans la perspective que j'ébauche ici, n'empêche de regarder comme l'« idiote utile » de ce même « sens » – d'où les expressions utilisées par moi plus haut, pour désigner cette/notre (infortunée) « espèce humaine », de « droguée-du/au-sens » et autre « possédée-du-langage » (à quoi il faut donc ajouter désormais celle de cette « idiote utile » du/de ce même « sens ») – ; même si pour finir, à cette perspective (peu flatteuse pour notre espèce), je préfère ici en substituer une autre : celle qui consisterait à poser que, si l'« homme » est tombé dans le « piège » de ce *sens*, c'est parce que lui aussi sans doute, et *comme* ce « sens », devait, en cet univers où aucun « monde (du sens) » ne s'était encore édifié, *beaucoup s'ennuyer* – si bien que, plutôt que de voir en le *moment* de cette entente initiale de l'« appel (du sens) » une sorte de piège où sorte « espèce (humaine) » serait tombée, peut-être vaudrait-il mieux le regarder, ce « moment », comme celui d'un *deal* entre cette (même) « espèce » et ce (même) « sens » – cela qui par exemple, dans la Bible, est appelée une *alliance* – ; et *deal* que les deux contractants acceptent de « signer »… dans l'unique but, chacun de son côté, d'*un peu moins s'ennuyer*.

Car ce qui pour nous, créatures humaines/disantes/pensantes, est véritablement crucial en le « moment » que je dis ici – et dont je vois bien, dès lors, que la rédaction entière de ce/mon « grand récit » ne constitue rien d'autre que la tentative par son scripteur de, à ce « moment », *faire retour* (une telle tentative étant, comme on l'a vu, la signature la plus profonde de ce qui est ici appelé le « (pur) scripturaire ») –, ce n'est peut-être même pas l'Événement de cette « entente », par un vague pré-hominidé : appelé donc ici « Adam », de l'« appel (du sens) »… que la *décision* prise par celui-ci d'y (cor-)re(s)pondre » – et « décision » dont on a vu aussi qu'elle va désormais constituer tout la *différence d'essences* entre l'homme et l'animal (le premier « décidant » de (cor-)re(s)pondre à cet « appel »…

et l'animal non – si tant est bien sûr que l'hypothèse avancée plus haut par moi que l'animal « entend » lui aussi cet « appel »… est correcte) –; et « décision » qui, mine de rien, a engagé le destin futur-entier de notre « espèce (humaine) » – même si, bien sûr, l'« Adam » qui en fut l'acteur, lui, ne l'était pas tout à fait encore (« humain ») –; ce que les anthropologues ont appelé, pour leur part, l'« *aventure* humaine »: même si, je le crains: pour ce que toujours prisonniers de leurs catégories de pensée scientifiques-« littéraires », ils n'ont peut-être pas senti la profonde vérité à l'œuvre en cette expression: cette « *aventure* humaine » n'étant rien d'autre en réalité que, d'abord, une « aventure du *sens* lui-même », (le « sens » et l'« homme », en cette circonstance, ayant un peu été comme deux enfants solitaires qui, s'ennuyant chacun de son côté et se rencontrant par hasard: par exemple à la « lisière » de ces « forêt-et-savane », ont décidé de se mettre à *jouer ensemble* – même si l'instant d'avant ils ne se connaissaient pas: ne s'étaient jamais « rencontrés »). Ce pour quoi aussi je pense pour ma part que la véritable cause de cette « décision » prise par notre lointain ancêtre hominidé de « (cor-)re(s)pondre-avec » le *sens* – de se mettre à « jouer » avec lui (au « jeu » par exemple, comme je l'ai imaginé dans le passage par moi consacré à *homo erectus*, du « proche et du lointain ») – fut essentiellement le sentiment d'*ennui* que retirait notre « Adam (pré-hominidé) » de son séjour dans un univers où, pour paraphraser Nietzsche, si « tout » déjà « arrivait », rien, justement, n'avait de « sens »/ne « signifiait »; et cela parce que « tout », en cet univers, était peu ou prou « indifférent »: les saisons succédaient aux saisons, les savanes reculaient ou avançaient, les océans montaient ou descendaient, etc. mais rien, dans le fond, ne *changeait vraiment*; et cela, non pas tant du fait de la lenteur extrême de ces phénomènes, que de celui de l'absence d'un/du *sens* qu'on aurait pu apposer-à ceux-ci. L'ennui, et non donc, comme le croient généralement les anthropologues, les nécessité économique/souci de la « survie de l'espèce », fut donc peut-être le *véritable moteur* de cette « aventure humaine » – même si, comme on l'a vu, cette « aventure » fut aussi bien celle du « sens » lui-même (celui-ci « appelant » et celui-là « (cor-)re(s)pon- dant ») –; et « histoire »/

dé-roulement de cette « aventure » qui épousa globalement la forme de la « configuration-en-*monde*, par ceux que j'appelle ici les « scripteurs » : même si l'effective invention de l'écriture était encore à des millénaires en aval, de cet « univers »… où de toute façon, tant que la *décision* de « jouer »-avec/« (cor-)re(s)pondre »-à (l'appel de) ce sens, n'avait pas été prise, ils *s'ennuyaient ferme* ; et qui ne comprend par là que même moi, le scripteur « tardif » venant des millions d'années après cette « décision », pour être seulement en mesure d'« (in)achever » le « grand récit » de cette *Profondeur*, il me faut à mon tour (re)mettre mes pas (pensifs) dans ceux de l'auteur de cette « décision » : peut-être en effet infiniment éloigné dans le temps vulgaire-objectif – celui justement des anthropologues (dont je fais la critique de sa notion dans le chapitre à eux consacré de mon *Traité du Même*) –… mais en vérité, dans l'ordre plus originel de ce « pensif », *infiniment proche* (et cela sans doute parce que même cette notion de « temps » et son « cela-va-sans-dire *ont dé-coulé* de cette « décision »-là – celle qui *en un instant*, et non, comme le croient nos modernes anthropologues, en l'infinité de jours de ce qu'ils appellent « la nuit de l'évolution », a transformé un vague (pré-)hominidé en l'inventeur, selon, du temps et de l'espace, du proche et du lointain, etc. : la voilà donc pour finir cette mystérieuse *mutation* qui a brutalement fait du « singe » (pour dire vite) un « humain » (pour dire encore plus vite) ; et « mutation » dont on comprend ici que, avant d'être « biologique », elle fut d'abord « pensive » et, donc, *scripturaire*). Et si cet « humain » est bien ce « configurateur-de-monde » (Heidegger), alors on comprend aussi que, chaque fois qu'un « scripteur » se lance dans l'entreprise de la rédaction de quelque chose comme un « grand récit », il ne peut à son tour reprenant le flambeau d'une telle « configura(tion)-en/de » : là où d'autres « scripteurs » l'avaient avant lui laissé, que s'inscrire dans le mouvement général-scripturaire du « raconter-de »… cette même « aventure » qui, avant d'être celle « humaine » de « l'homme », est d'abord celle du *sens* (lui- même) : ce pourquoi, et assez rapidement dans le cours de la rédaction de cette *Profondeur* : *cf.* la « quatrième de couv. » de son *Voyage des morts*, j'ai pu dire (et sans trop redouter qu'on puisse me faire

reproche de l'immodestie d'une telle affirmation) que le « grand récit » qu'ainsi je composais n'était rien d'autre qu'une « aventure nouvelle arrivée au *sens* » ; mais « aventure » dont on comprend aussi que, pour ce que son « (grand) récit » est désormais entré, en ce mode éditorial-scripturaire, dans la rédaction de son dix-huitième et « dernier » tome : ce présent *Milieu doré*, il lui faut maintenant « faire-retour-à » son *origine* ; c'est-à-dire à ce « moment » où toute son « affaire » (celle, selon, « du sens », ou « de la pensée », ou « du langage », etc.) a véritablement *commencé* (et non donc : seulement « débuté ») ; et mouvement d'un tel « faire-retour-à (l'origine de toute cette même "affaire") » qui fait justement l'*objet* des pages qu'on peut présentement lire : ce qui explique aussi pourquoi le tome dix-huitième de ce *Milieu doré* ne peut être en effet que le « dernier » de mon immense *Profondeur* – étant clair que le « grand récit » ainsi intitulé (comme d'ailleurs tous les « écrits » du même type – ceux qui donc *ne sont pas* des « petits traités ») ne peut trouver sa « fin » qu'en revenant-à son « origine » : c'est-à-dire à ce « moment » où son « début » (toujours peu ou prou « littéraire ») rencontre en-« fin » son *commencement* (lui purement « scripturaire »).

Mais pourquoi alors avoir intitulé ce tome « dix-huitième et dernier » de mon « grand récit » *Milieu doré* (dont il semble que, depuis que je suis entré-en sa rédaction, je me sois bien éloigné – pourquoi pas, par exemple et plutôt, quelque chose comme « L'homme et le sens », voire… (ici le texte s'interrompt) ?) – on le sait : ce titre m'a été suggéré par un passage de Hölderlin expliquant que, s'il était devenu *ce* « poète », c'est pour avoir, ne serait-ce qu'une *seule fois* : qui apparemment ne s'est pas renouvelée, fait l'expérience (peu ou prou semble-t-il, dans le cas de cet auteur, merveilleuse et « enchantée » – en le mode de ce « traumatisme délicieux » qu'il m'est arrivé d'évoquer dans le cours de cette *Profondeur*) de la traversée d'un tel « Milieu doré » ; et « expérience » qui bien que ne s'étant semble-t-il, pour lui, jamais renouvelée, aura suffi pour décider de sa « vocation-de »… poète (et accessoirement : de ses « vie-et-destin » entièrement consacrés-à…

l'exercice de cette poésie/illustration de cette « vocation-de ») –; où l'on comprend par le rappel d'une telle « anecdote » arrivée-à Hölderlin (mais qui sans doute, pour lui, n'eut sûrement rien d'anecdotique » – puisque comme on vient de le voir, et aux dires mêmes du poète, elle engagea rien de moins que sa vie entière : son « destin-de »… poète) que le signifiant le plus important de celle-ci n'est pas tant même celui de (cette notion de) « Milieu doré » que celui de (l'expérience de)… une telle *traversée-de* ; et « traversée » dont je veux croire qu'elle fut la même que celle qu'avait opérée, quelques millions d'années auparavant, l'« Adam (pré-hominidé) »… dont j'ai évoqué plus haut, quoiqu'en ce mode forcément hypothético-fictif : puisque cet « Adam »-là, contrairement à Hölderlin, n'a jamais laissé derrière lui quelque « écrit » et autre « trace (scripturaire) » que ce soit (!), la mystérieuse (et pourtant déjà, d'une certaine façon, « scripturaire ») *figure*. Où l'on comprend que ce « Milieu doré » dont parle Hölderlin n'est peut-être rien d'autre que l'*élément de la dimension* où va se propageant cet « appel du sens » – dont notre « Adam (pré-hominidé) » fit donc, lors d'une unique journée : probablement à jamais perdue dans l'océan des millénaires, l'« entente » (en le mouvement, donc aussi, de la traversée-de… ce même « élément » – même si bien évidemment, de celui-ci, nous ne connaîtrons jamais la « couleur »). Comme l'on comprend aussi que c'est (peut-être) l'émerveillement suscité chez notre « Adam » par l'expérience de cette traversée qui, en lui donnant le vif désir de, cette expérience, « la renouveler toujours » (Debord – quoique parlant, lui, de celle « de l'illégalité »), lui fit prendre la « décision » de « (cor-)re(s)pondre-à »… cet « appel (du sens) » ; et décision d'une telle « (cor-)re(s)pond(ance)-à » qui allait donc prendre, chez Hölderlin, la forme d'une « vocation poétique »… comme celle, chez notre « Adam », d'une/de la première idée de quelque chose comme une/la « configuration-en/de-monde »… d'un/de l'« univers » où, comme je l'ai supposé plus haut, il devait *s'ennuyer ferme* (où l'on voit aussi par là que le plus « scripturaire » des deux n'est peut-être pas celui qu'on croit – non le « poète »… mais l'*homme-singe*!)… Ce « Milieu doré » serait donc l'« élément » dont, si nous désirons entendre l'« appel du sens », nous

devons de toute façon faire « l'expérience » de la/sa « traversée » – ce que firent donc, chacun à sa manière, et le poète (homo sapiens), et la créature (pré-hominidée) –; et n'est-ce pas une chose étrange, merveilleuse, de se dire que, malgré l'immense écart temporel qui sépare les deux, ils vécurent peu ou prou, par la « traversée » de ce même élément/« Milieu (doré) », la même « expérience »: qui décida pour le premier de son « destin de poète », pour le second d'une (future) « configuration-en/de-monde » (sous le *signe* de laquelle probablement, et en tant que nous sommes nous-mêmes ces créatures humaines/disantes/pensantes, vivons encore – songeons-y: si nous parlons/pensons (et même parfois: « poétisons »), c'est parce que, bien des centaines de millénaires avant notre naissance/apparition-en (« ce monde ennuyé » – en réalité: cet « univers », un « homme- singe », « à peine identifié sous (son) nom (spéciste) de « (et, selon, australopithécus, ou erectus, ou ergaster, etc.) a pris la *décision*, après traversée donc du même « Milieu » que Hölderlin, de « (cor-)re(s)pondre- à » l'« appel (du sens) » qui s'était propagé jusqu'à lui… via l'emprunt de la dimension dont ce « Milieu », sinon « doré », du moins toujours *scripturaire* est l'élément (du même nom)).

Ce « Milieu doré » n'est donc rien d'autre que l'élément de la dimension (de ce « (pur) scripturaire ») où se propage, telle une *onde* dans l'air ou une *vague* sur l'océan, cet « appel du sens » – peut-être, dans le cas de notre « Adam (pré-hominidé) », et comme je l'ai imaginé plus haut, un vent se levant à la fin d'une lointaine/perdue après-midi (et qui fait passer de longs frissons dans les hautes herbes de la savane – à l'orée de laquelle se tenait notre même « Adam ») –; mais « onde » ou « vague » de toute façon, vont faire lever dans le (proto-)« esprit » de notre « homme-singe » (pour dire vite) des « idées » (probablement: en forme de *questions*) qui, auparavant, ne l'avaient jamais visité; mais idées/« questions » que désormais, et même s'il doit s'écouler encore un autre million d'années avant que celles-ci ne commencent à influer sur sa vie « brève et sale »: jusque-là entièrement

consacré à celles de type « économique » et de « survie de l'espèce », ne pourront plus jamais, par notre « créature (pré-hominidée) », *être oubliées* – l'« Adam » (du même nom) auquel je pense/que j'imagine ne pouvant désormais plus faire *comme si* elles ne l'avaient jamais visité (et même si cette *visite*, comme dans le cas de Hölderlin avec la traversée de son propre « Milieu doré » ; et « visite » qui, comme on l'a supposé plus haut, ne se sera manifestée à notre « Adam »… que par un certain « climat d'*étrangeté* », à peine surligné par ce passage d'un vent dans les hautes herbes (d'une savane depuis longtemps, probablement, abolie), qui, tout à coup, a baigné le « décor », jusque-là familier (sinon ennuyeux), où sé- journait ordinairement ce même « Adam » : ce que j'ai pu appeler aussi plus haut, cette « étrangeté », la « tonalité fondamentale » qui baigne/accompagne toute irruption du « sens » – ou plutôt : toute propagation de son « appel » – en, non tant ce « monde » : puisqu'à cet instant-là il n'y en a encore aucun, que cet « univers »… qui se caractérise précisément par ce fait que, en son sein, il n'y a jamais aucun « sens » à l'œuvre (qui se caractérise par ce fait que, pour paraphraser Nietzsche, si « tout », en lui, finit par « arriver » – la chute d'un astéroïde ou le retour des âges glaciaires –, rien jamais ne « signifie »… parce que « tout », en vérité, est « in-différent »)… Et si le (de plus en plus hypothétique !) lecteur du « grand récit » de cette *Profondeur* m'a suivi jusqu'aux pages que je rédige présentement il se souvient peut-être de celles que, dans le cours de la rédaction de mon « océan textuel », il m'est arrivé de consacrer à un autre « Adam » – lui plus clairement identifié sous le nom (« spéciste ») d'*homo erectus* (« homme debout » – en donnant le beau rôle, justement, à cette « bipédie » récemment conquise) – ; et *homo erectus* que je plaçais lui aussi, pour recevoir ce même « appel (du sens) », dans la même situation que celui, pré-hominidé, que j'imagine ici – une vague créature se tenant elle aussi sur la lisière entre forêt et savane (de toute façon : toujours « aux confins de » – ce qui est encore, je crois, la signature de notre espèce humaine-*sapiens*) – ; à ce bémol toutefois que, dans la « scène primitive » que j'imaginais alors pour cet *Erectus*, les rôle principal/« signifiant » cardinal étaient tenus, non pas par le passage d'un

vent dans les hautes herbes (d'une probable/abolie même savane), mais par une étoile, basse sur l'horizon, vers laquelle notre « Adam (*erectus*) » projetait passionnément son/un *regard* nouveau : ce qui faisait de lui, avais-je inféré dans ce même (lointain) passage de mon « grand récit », rien de moins que l'*inventeur du proche et du lointain* (de leur « jeu » amoureux-délicieux – qu'allait approfondir, en cette forme elle plus « métaphysique » (pour dire vite), l'espèce *sapiens* qui allait suivre : inventrice, elle, des « concepts » (pour dire encore plus vite) d'*espace et de temps*). Mais où l'on voit que, dans le cas de cet autre « Adam » dont j'évoque ici, fictivement, la figure – probablement plus ancienne encore que celle d'*Erectus* (ce pour quoi je n'ai pu le définir, cet « Adam »-là, que par ce qualificatif – somme toute bien vague et « peu scientifique » – de « pré-hominidé ») –, c'est encore à une *autre invention* à laquelle, dans le lointain de millénaires (encore plus « reculés »), nous assistons : non pas même celle, à laquelle présida/procéda (donc) *Erectus*, de « proche et de lointain » (de leur « jeu ») – et *a fortiori* bien sûr encore moins celle d'« espace et de temps » (qui fut donc la tâche essentielle de *Sapiens*) –, mais à celle, cette fois-ci, des « notions », à la fois plus simples et plus fondamentales : plus « originelles », d'*étrange et de familier* ; et « notions » dont le signifiant cardinal, dans la « scène primitive » que j'imagine ici, fut donc, non pas même celui de cette « étoile basse sur l'horizon (de cette/la savane) » – qui allait donc présider, quelques millions d'années plus tard, à l'invention de ces « proche et lointain » (la « tâche » d'Erectus) –, mais bien celui de ce *vent* passant dans les hautes herbes (de la même savane que contemplerait un jour, dans un ou plusieurs millions d'années, notre *Erectus*) ; et « vent » qui, en projetant soudain notre « Adam (pré- hominidé) » dans ce « climat d'étrangeté » (peu ou prou : radicale) que je dis/suppose, ferait passer sur lui/contre son « visage » (si tant est que la « gueule » qui lui servait de tête méritât déjà ce nom)… le souffle de cet « appel du sens » – et conséquemment : lui inspire le désir de cette expérience de l'entente (comme spiritualo-physique) d'un tel « appel » : rien d'autre donc, on l'a vu, qu'un « vent » qui fait passer de longs frissons dans les hautes herbes de la savane (et accessoirement : vient caresser la

peau du « visage » (?) de notre « Adam »), la « renouveler toujours » – ; par quoi, dans cette perspective, il n'est pas tout à fait impossible de raconter toute cette « histoire » – celle donc de « l'affaire du langage et de la pensée » (en vérité, et plus profondément : celle des *rapports* entre ce « sens » et cet « animal (humain) »… devenu comme *ses* créature/« drogué-au »/« possédé-du », etc.) – par le moyen de la rédaction du « grand récit » (dont le mien serait donc la « continuation ») de la succession, dans le cours des « âges de la Terre », de trois « stades » de l'« évolution » (mais) peut-être pas au sens strictement *darwinien* qu'a récemment pris ce mot) ; et « stades » qui seraient chacun « incarnés » par trois « Adam » : celui donc d'abord pré-hominidé : inventeur des notions d'« étrange et de familier », puis ensuit celui *Erectus* inventeur, lui, de celles de « proche et de lointain », et enfin celui de *sapiens* : le « configurateur », lui, « de/en monde »… d'un « univers » qui, jusqu'à lui, était demeuré *sourd* à cet « appel du sens ».

Étant clair en tout cas que cette « différence » (comme « climatiste/tonale ») qui s'ouvre brutalement, dans l'« environnement » de notre « Adam (pré-hominidé) » : *au cœur même* du « décor » où il séjournait jusque-là, entre cet « étrange » et ce « familier » ne peut que *toujours précéder* les autres « différences » – telles que celles, par exemple, entre « proche et lointain » ou « monde et univers », etc. (dont on a vu à *quels* autres « Adam » elles correspondent respectivement) – ; ce pourquoi cette « différence » peut être à bon droit regardée comme *la plus originelle de toutes* : ce qui peut aussi expliquer pourquoi c'est *par celle-là* que le « sens », désirant faire irruption dans un « univers » : précisément « sourd » à son « appel », *a commencé* – en se contentant (comme je viens de le raconter dans mes petite « fiction »/(encore modeste) « récit (des origines)) de *faire passer* un « vent » dans les hautes herbes… d'une savane abolie (mais événement qui, bien qu'infime, a apparemment suffi pour « saisir » (durablement) la créature qui, ce jour-là : je ne saurais dire si ce fut pour son « malheur » ou son « bonheur », *passait par là*… et, apparemment aussi, ne s'en est toujours pas remise – car sinon,

moi le « tardif » venant des millions d'années après la levée de ce « vent », je ne serais sûrement pas en mesure de rédiger les pages qu'on peut lire ici présentement : ni d'ailleurs, probablement, aucune autre page) – ; et qui ne comprend par là que, en vérité, tout s'est joué, non pas, comme voudraient le croire les anthropologues modernes, en l'infiniment lent processus d'une évolution qui a fait que notre « Adam (pré-hominidé/imaginaire) » s'est peu à peu élevé au statut d'humain moderne/*sapiens*, mais au contraire *en un instant* : le très court « espace de temps » où a eu lieu l'événement infime de ce *souffle* se levant dans les herbages (pour aussi bien, quelques secondes plus tard : tout aussi « étrangement », s'apaiser – c'est un peu encore ce qu'on a pris l'habitude d'appeler « l'effet papillon » : mais « effet » dont on voit ici qu'il s'est développé de manière infiniment plus vaste et, au moins pour notre espèce, *décisive*))… Que veut le « sens » ? – réponse : « configurer », à l'intérieur d'un « univers » demeuré obstinément « sourd » à son/ses « appel(s) », un *monde* où il aurait loisir de « vivre des aventures » (celles donc : « du sens ») – ; et voilà pourquoi aussi, parmi la multiplicité des « étants » qui composent, en ce mode in-différencié, cet « univers », il s'est mis à la recherche d'un au moins de ceux-ci (les « étants ») *susceptible de* « *(cor)re(s)pondre-à* » son « appel » ; c'est-à-dire en quête d'une créature apte, un tel « monde », à le « configurer-en » : un peu à la manière du Dieu biblique qui lui aussi, comme il est raconté dans l'Ancien Testament : autre « grand récit », s'était mis à la recherche d'un « peuple » avec lequel conclure une « alliance » (et recherche qui, d'après certains passages du *Talmud*, dura plus longtemps que prévu – ces mêmes passages précisant même que, avant le peuple « hébreu », Il en essaya d'autres… qui finalement ne convinrent pas : même si je crois plutôt que ce sont *ces* peuples-là, essayés puis rejetés, qui… Le refusèrent !) ; même si le parallèle s'arrête là : étant clair que le « sens » que je dis ici n'est aucun « Dieu » (puisque Celui-ci, comme j'en ai risqué « la » définition dans un autre passage de ma *Profondeur*, est en vérité le « sens du sens »)… Il faut imaginer cet « Adam »-là (je reviens à mes (petite) fiction/(grand) récit « des origines ») revenant de la chasse par une belle et calme après-midi d'été (que rien ne distingue *a priori* des autres

après-midi qui se sont écoulées – en ce mode à la fois éternel et peu ou prou ennuyeux – depuis que son clan s'est établi en ce lieu infime de la Terre) – peut-être porte-t-il sur ses épaules la dépouille d'un phacochère ou d'une antilope –… et voici que, au moment où il va franchir la lisière qui sépare la savane de la forêt, il voit/entend se lever, dans les hautes herbes qu'il va quitter pour retrouver l'abri des grands arbres protecteurs, un vent… qui fait passer dans ces herbes un long frisson, selon, jaune ou argenté ; et vent pas nécessairement violent (tout au plus un souffle), mais qui, pourtant, suffit à le stopper net en sa progression (bipédique) et lui faire, un bref instant, regarder/(simplement) regarder d'un œil neuf le décor, pourtant familier, qui l'environne ; car ce sont bien toujours les mêmes herbes et les mêmes arbres… mais voici que, par le seul effet de ce vent passant, selon, dans leurs hautes tiges ou leurs verts feuillages, « quelque chose » en eux a mystérieusement *changé* : « quelque chose » sur lequel notre chasseur-cueilleur ne saurait mettre un « nom » – et cela pour la raison d'abord que de « noms » il n'en a encore probablement aucun à sa disposition (l'invention du langage étant encore à des millions d'années dans l'avenir) –; mais « quelque chose » qui fait que, de toute façon, le « monde » qu'il a ainsi (entra)perçu, durant quelques secondes, en sa tonalité (fondamentale) d'étrangeté (radicale)… ne pourra *plus jamais être le même* : pour ce qu'il recèlera toujours, désormais, en lui, en son « décor (jusque-là) familier », cette *petite touche* d'« étrange » et, selon, de merveilleux ou d'inquiétant… à laquelle, sinon notre « Adam », du moins ses innombrables descendants ne pourront plus faire autrement que de toujours revenir/toujours vouloir en « renouveler l'expérience (puis le vent s'apaise, herbes et feuilles retrouvent leur immobilité… et « Adam », sans plus y penser, reprend sa marche).

Et n'est-ce pas une chose « étrange » de se/*me* dire que le « grand récit » que je rédige ici n'est rien d'autre que « la continuation par d'autres moyens » (en l'occurrence « scripturaires ») de ces (infiniment) lointaine « expérience »/(hölderliniennes) traversée de ce « Milieu doré »… auxquelles

à mon tour, si je veux être en mesure d'(in)achever cette *Profondeur*, il me faut de toute façon re-venir/re-nouveler ; et cela pour la raison que, comme je l'ai déjà avancé plus haut, un livre quel qu'il soit – qu'il soit d'« herbes », de « feuilles »… ou de papier (de vent, de nuages ou d'étoiles) – ne peut vraiment trouver sa « fin » qu'en « faisant-retour-à » son *origine*, c'est-à-dire en re-vivant (comme dans la cure analystique) la « scène primitive » qui a lancé son (immense) rédaction : ce que j'ai pu aussi appeler plus haut ce moment où un « début » (en l'occurrence : celui de mon « grand récit ») rejoint en-« fin » son *commencement* (en l'occurrence : la « petite fiction » des origines que, au développement précédent, j'ai relatée)… Pourquoi les hommes, les femmes, écrivent-ils/elles – ou plus exactement : pourquoi les scripteurs/teuses « scripturent »-ils/elles (puisque, comme on l'a vu, tout livre qui n'est pas entrepris dans cette perspective « scripturaire » – seulement : « littéraire » – ne peut être que frappée, presque par avance, d'*insignifiance*) ? – réponse : pour tenter de « (cor-)re(s)pondre-à » cet « appel du sens » qui, il y a infiniment de jours : en le mouvement donc de ce « vent » que j'ai imaginé dans ma « petite fiction (des origines) », *passa-sur* un lointain ancêtre pré-hominidé – « à peine identifié sous le nom d'« Adam (mais qui, après tout, était aussi bien une « Ève ») – ; et « passer-sur » qui, en projetant brutalement ce même Adam (ou cette même Ève) dans, sinon un autre « monde », du moins une autre « tonalité-en-monde », lui/leur donna loisir, même si cela ne dura probablement que quelques secondes : l'intervalle entre le lever et le coucher de ce même « vent », de *faire l'expérience* de ces plongée-en étrangeté (radicale)/traversée-de ce « Milieu doré » (hölderlinien) ; et « expérience » dont apparemment, pour ce que désirant sans doute la « renouveler toujours », ils ne se sont pas remis : car sinon il n'existerait à la surface de cette petite/insignifiante planète des confins galactiques aucune espèce « disante-pensante »… et accessoirement, moi le scripteur des « grand récit »/« petite fiction (des origines) de cette *Profondeur*, je ne serais pas là pour en parler/écrire/scripturer. Où l'on comprend par là que cet Événement de l'« appel du sens » – à l'aune de tous ceux qui, à chaque micro-seconde, « arrivent » dans cet univers de

cent milliards de galaxies : apparemment *infime* (rien d'autre, on l'a vu, qu'un vent se levant, pour presqu'aussitôt s'apaiser dans les herbes !) – a en réalité constitué l'*événement le plus important* qui ait jamais eu lieu dans ce même « univers » – même si celui- ci, bien sûr, n'en a jamais rien « su » (puisqu'une de ses caractéristiques est, justement, d'être « in-différent-à » à tout ce qui, en son sein, est susceptible de « se produire » – explosion d'étoiles, collision de trous noirs… ou, donc, infime passage de souffles dans des herbes : puisque pour lui (l'univers) tout cela est « du pareil au même ») –; et « événement » de cet « appel du sens » qui, pour acquérir l'« importan(ce) »-que je lui attribue ici : trouver quelque écho en ce même univers « indifférent-à tout », a dû se trouver, parmi les milliards d'« étants » qui le composent, un (« étant ») susceptible de, à son « appel », « (cor-) re(s)pondre » ; et événement de cette « (cor-)re(s)pond(ance) » qui a eu notamment pour conséquence, aussi immense que son origine avait été infime (ce simple vent dans les herbes !), de transformer/(instantanément) faire-venir cette même planète (étourdiment qualifiées par moi plus haut de « petite et insignifiante » – ce qu'elle est assurément « aux yeux de »… l'univers !)… en *le lieu le plus précieux* de celui-ci – ce qu'on pourrait appeler (si ce même univers en avait un) son *centre* (mais non pas bien sûr au sens géométrico-cosmologique de ce mot) –: c'est-à-dire le « lieu » où s'est instauré quelque comme un dialogue (en la forme de cet « entretien infini » dont parlait Blanchot) entre ce même « sens » et un « étant » qui, pour avoir accepté de « (cor-)re(s)pondre » à son « appel », est devenu cet « étant » humain/disant/pensant (comme le fameux « réseau » du même nom de Pascal) ; et « étant » qui, en retour d'un tel *deal* (ontologique), a reçu ce « privilège » (si du moins c'en est un !?) de « com-prendre » cet univers jusqu'à lui parfaitement « indifférent-à » – pour ce que, en lui, aucun de ses « étants » ne se différenciait-de son voisin (chacun en quelque sorte « vivant » (« étant ») de son côté) –; et cela en étendant les « fils de lumière » (Hegel) de ce même « sens » jusqu'aux objets les plus lointains… de ce même univers : galaxies à l'extrême bout du gouffre cosmique ou particules élémentaires au fond de (ici le mot manque… et, par la même

occasion, le texte et le développement s'interrompent).

L'Événement de cette *rencontre* du « sens » et de l'« étant » humain/disant/pensant – même si l'on doit croire que cette « rencontre » est *plus originelle* encore que l'apparition de cet « étant » (puisque celui-ci n'est devenu proprement « humain/disant/pensant » que *suite à* cette rencontre – en en acceptant le « deal ») – est donc *la chose la plus importante* qui soit arrivée, sinon à cet univers : lui de toute façon toujours indifférent-à tout/n'ayant cure-de rien, du moins à notre chétive espèce (humaine), dans l'« histoire » de celle-ci ; et « chose » qui, entre autres conséquences : peut-être « dommages collatéraux (?), a eu pour effet d'introduire, à l'intérieur d'un « univers » où rien ne se différenciait vraiment, les premiers germes d'un « monde » où bientôt, au contraire, « tout » allait « signifier » : l'étoile au fond de son ciel comme la fleur dans le jardin du proche… Il est certes très difficile (peut-être impossible), à nous qui venons tout au bout de cet immense processus, d'imaginer un « univers » où aucun « monde » ne s'était encore « con-figuré » – un « temps » où, par exemple, aucun temps n'avait commencé (aucun « espace » ne s'était encore étendu/déployé) – ; et cela parce que, chaque fois que nous nous y essayons, et étant ce que nous sommes : ces « configurateurs-de/en-monde », nous ne pouvons nous empêcher de projeter sur cet « univers » une telle « structure-en-monde »… qui pourtant, à cette époque « reculée » : mais « reculée » dans quel élément au juste ?, n'était pas encore apparue. Nous pouvons à la rigueur concevoir une Terre *vide d'hommes* (comme celle que « connurent » par exemple, avant leur extinction brutale, les dinosaures), mais il est beaucoup plus difficile de se demander de quoi au juste était tissé ce « vide-de » – de quels espace et temps/proche et lointain/étrange et familier, etc. (puisque, comme on l'a vu, ces « notions » ne surgissent qu'avec l'Événement inaugural de cet « appel du sens ») – : tout se passant un peu comme si, à partir d'un « moment » de cette re-montée dans le passé le plus lointain de notre planète, nous nous heurtions à une sorte de *mur* – un peu semblable en cela,

dans le domaine cosmologique, à celui « de Planck » (et « mur » constitué donc par cet Événement que je dis – que j'ai raconté dans ma « petite fiction » des origines) –… au-delà duquel, toutes les notions qui tissent notre « configuration-en/de-monde » se brouillant/s'abolissant, nous ne comprenons en vérité plus grand chose à ce qui a bien pu « se passer » *en amont-de*… ce même « mur », et cela parce que, étant essentiellement ces créatures du *sens* » (avant même peut-être que d'être ces « possédés du langage » !), il nous est bien sûr très difficile d'imaginer un « univers » où ce « sens » n'avait pas encore fait passer son « appel » sur les (simples) « étants » qui le composaient en ce mode in-différencié (chose étrange à penser : l'« Adam (pré-hominidé) » que j'ai mis en scène dans ma « petite fiction » des origines *lui*, cet « univers », il l'a connu – par quoi cette même « fiction » constitue peut-être le *point ultime* jusqu'où peut s'avancer, en ce mode scripturaire, la/cette « créature du sens » : car au-delà, le « sens » manquant toujours, tout se brouille et devient in-compréhensible, in-imaginable et, donc, *in-sensé*)… Ce « mur » (de l'Événement inaugural de cet « appel du sens » – avec bien sûr « (cor-)re(s)pondance » d'un « étant » : appelé à devenir, par contraction d'un tel « *deal* », humain/disant/pensant) constitue donc comme l'impalpable-mentale *frontière* qui, sur la limite extrême de notre monde en voie de « con-figuration », va désormais séparer *deux régions* : celle, en aval de ce « mur », du « pensable » (que les philosophes appellent aussi l'« intelligible ») et celle, en amont de ce même « mur », de l'« im-pensable » ; et cela parce que, en l'« amont-de » l'Événement de cet « appel du sens » : la « région » où, donc, ce « sens » fait/fera toujours *défaut*, il est parfaitement impossible à l'étant « disant-pensant », et toujours *faute-de* ce « sens » dont il est la « créature » d'exercer/illustrer des activités telles que, justement, « penser » et « dire » (ce pourquoi aussi, en de tels parages où tout se brouille et s'abolit, l'activité la plus susceptible de s'avancer au plus loin… est encore celle, « imaginative-scripturaire », de la « fiction » – dont j'ai donné plus haut, par la rédaction après bien d'autres de mon « petit récit des origines » *à moi* : celui où j'imagine/met en scène cet « Adam (pré-hominidé) » regardant un vent se lever dans les

hautes herbes de sa savane natale, un exemple : qui, après tout, vaut bien tous les autres « récits des origines » qui, « depuis (…) qu'il y a des hommes et qu'ils (disent et/où pensent – écrivent et/ou scripturent) », vaut bien tous ceux qui, au cours de cet immense intervalle constitutif de ce qu'on a pris coutume d'appeler l'« aventure humaine », ont été composés). Et qui ne comprend par là que c'est encore par le moyen de la rédaction de telles « fictions (des origines) » que la « créature du *sens* » a loisir de s'approcher le plus extrêmement de cette « région » (peu ou prou : im-pensable/in-dicible) où ce « sens » justement, pour ce que n'ayant pas encore fait passer son « appel-sur », ne peut que *faire-défaut* – mais « région » qui, en même temps, vient aussi comme l'(ineffable) source de tout « dire et penser » : pour ce que, peut-être, ces « activités-là », qu'on regarde traditionnellement comme constitutives de l'« essence humaine », ne sont rien d'autre que cette « (cor-)re(s)pondance »-à cet « appel du sens » signifié-à l'« étant » (appelé-à devenir) humain » (même si, on le comprend à présent, cet « appel » emprunta plutôt le mouvement d'un *retrait* de ce « sens »-dans la région « in-sensée » (où toujours il fait « dé-faut ») – que celui d'une *avancée*-vers… l'« étant » qui allait devenir sa « créature »).

Cet (anthropologique) « Mur du Planck » – au-delà duquel commence la « région » que j'ai dite de ces in-dicible/im-pensable/in-*sens*(é) (celle où donc ce « sens », pour « appeler », se retire) – constitue bien évidemment, aux yeux de tout « scripteur » digne de ce nom, *l'objet le plus fascinant* qu'il ait à examiner dans le cours de la rédaction de son « grand récit » : quelque chose comme le « sujet qui est derrière tous les sujets »… qu'il a eu, en cette même rédaction, l'occasion d'aborder et de « traiter » (en ce mode, donc, toujours peu ou prou « scripturaire ») ; et cela sans doute parce que, quasiment dès le début de son « grand récit », il a au moins toujours pressenti que, même si ce « sujet des sujets » n'avait pas encore par lui été clairement identifié, toutes ses phrases et autres « idées » qui, dans le cours de cette même rédaction, lui venaient comme « à-*profusion* », ne

pouvaient elles-mêmes que (pro-)venir de cette « région »-là, celle justement « située » après/derrière ce « Mur » – car sinon comment expliquer une telle « profusion » (sinon par ce fait que, plus on approche de ce « Mur », et plus le « dire » et le « penser » ont, littéralement, tendance à *s'affoler* : un peu comme un « cheval qui sent l'écurie »… ou un amant qui, au comble de la jouissance érotique, sent qu'il va bientôt « tout lâcher » (!)) ? – ; ceci pouvant aussi expliquer pourquoi, dans le cas plus particulier du « grand récit » de cette *Profondeur*, le tome dix-huitième de ce *Milieu doré* peut être à bon droit regardé comme son *dernier* ; étant clair que lorsqu'un scripteur parvient enfin « en-vue-de » son *sujet-des-sujets* – en l'occurrence : celui de cet (anthropologique) « Mur de Planck » qui était derrière tous les autres (sujets) déjà par lui abordés/traités (dans le cours de la rédaction des dix-sept précédents tomes) –, il ne peut décemment plus, de celui-ci : en le mouvement d'un (impossible) arrachement à sa fascination (scripturaire), se *détacher* : ce pourquoi j'ai émis plus haut l'hypothèse que l'écriture de ce *Milieu doré*, tout en état (littérairement) donnée comme l'*ultime* de mon « grand récit », pouvait aussi, en même temps, s'avérer comme (scripturairement) « in-finie » (un peu comme ces fonctions qui, en mathématiques, tendent « infiniment-vers » une *limite* – la « région » même donc de ces in-dicible/im-pensable/in-*sens*(é), etc. – sans jamais l'atteindre). Un univers dénué de « sens » – tel que le connut par exemple notre « Adam pré-hominidé » (dès lors le « chaînon manquant » entre « monde » et « univers ») – n'est pas vraiment pour nous, créatures (du même nom), *concevables* ; et pourtant, c'est bien de cette région-là, située au-delà du Mur (anthropologique) que je dis, que nous viennent toutes mes phrases et nos moindres élans « pensifs » : les mots, en le mouvement de ce « tendre (infiniment/scripturairement)-vers », ne pouvant faire autrement, lorsqu'ils jaillissent, que de *se ruer vers* ce « Mur »… au-delà duquel le sens, d'abord se brouille : d'où l'« incompréhensibilité » déjà de certains passages de cette *Profondeur*, puis, pour finir, s'abolit, et « ruée » qui peut s'expliquer pour détourner un adage bien connu, par le fait que *le sens a horreur du vide* : si bien que rédiger quelque chose comme un « grand récit » n'est peut-être rien d'autre

que d'épouser le mouvement par lequel un/le « sens » pour dire vite son « air spirituel ») vient occuper/remplir, en ce mode ici plus particulièrement « scripturaire », un tel « vide »… qui cependant toujours se re-forme/toujours se re-creuse (ce pour quoi les « grands récits », et bien que recherchant toujours leur « fin », sont généralement in-finis – leurs scripteurs se lassant *avant* leur écriture : les premiers « cassant », sinon « leur pipe », du moins, leur plume *avant* que le manuscrit qu'ils composaient ne… viennent à terme)… Aujourd'hui mardi 12 janvier 2021, à l'aube, une fine couche de neige, qu'on n'avait, me semble-t-il, plus vue depuis des années : elle ne durera probablement pas, recouvrait le jardin, les toits, la campagne environnante, et cela faisait autour du scripteur de ce *Milieu doré*, préparant son café tout en écoutant d'une oreille distraite les radios du matin, comme une *blancheur* un peu pareille à celle du papier sur lequel, café préparé et radios vites coupées, il allait se remettre à son immense manuscrit – quelque chose, en ce mode léger et cotonneux, comme un *surlignement du monde* (et aussi bien un « coup de pouce du *sens* »… venant discrètement secourir son scripteur en cette passe toujours délicate qui sépare le lever de celui-ci de son retour-à la rédaction de son « grand récit ») – ; si bien que rédigeant les lignes qu'on vient de lire, je me disais qu'il faudrait *toujours écrire ainsi* : à la manière d'une neige qui tombe sur le monde et, par le dépôt sa surface de cette couche légère et silencieuse, *en dégage les lignes de force*… qui sont aussi celles du « sens »… lorsque, s'emparant à nouveau d'un univers morne et toujours peu ou prou « in-différent », il le transforme discrètement/subtilement en ce qui, justement, est ici appelé un « monde » – et « monde » dont la tâche des scripteurs réside donc essentiellement à… (ici le texte et le développement s'interrompent).

La Terre, en tant qu'*arche du sens*, vient comme l'astre le plus précieux de l'univers (même si celui-ci n'en sait rien) – le « lieu où a eu lieu » l'Événement le plus important de l'histoire de cet univers (la rencontre entre ce « sens » et un étant « appelé-à » devenir, suite à cette rencontre, la créature

humaine/disante/pensante) – ; et Événement de cette rencontre qui, en son mode à la fois infime et immense, a constitué le prémice de toute configuration-en/de-« monde »-à venir de ce même univers : ce pour quoi la rédaction de ce *Milieu doré*, si elle voulait être celle du tome dix-huitième et *dernier* de mon « grand récit », se devait nécessairement d'épouser le mouvement d'un tel « faire-retour-à »… ce même Événement ; et « faire-retour-à » qui aura donc pris la forme de l'invention par le scripteur de cette immense *Profondeur* de cette « petite fiction (des origines) » qu'on vient de lire : tant de pages écrites, tant de (profondes) analyses menées… pour, finalement, revenir à ce « fait-premier » de la *différenciation* inaugurale entre les deux dimensions de l'« étrange » et du « familier » (et « différenciation » dont on a vu qu'elle avait en vérité préludé à *toutes les autres* – « proche et lointain », « univers et monde », etc.). Il aura donc suffi qu'une créature « à peine identifiée sous le nom de (ces Adam ou Ève pré-hominidés) » fasse *un seul jour* l'expérience de cette « étrangeté » (peu ou prou radicale) de l'univers – opère *une seule fois* la traversée du « Milieu doré » de cette même « étrangeté » (on a vu dans quelles circonstances par moi supposées – rien d'autre qu'un vent se levant dans les hautes herbes d'une savane depuis infiniment d'années abolie) –… pour que s'ébauche le processus, à la fois infiniment lent et pourtant, en ses prémices, brutal et soudain, qui allait faire passer cette « créature » d'univers in-différencié à monde con-figuré (et même si, pour celle-ci, « proche et lointain », « espace et temps », « langage et pensée » étaient encore à des millions d'années dans l'à-venir : ce que les anthropologues modernes appellent « la nuit de l'évolution » – mais « nuit » en laquelle s'était désormais levée, quoiqu'encore basse et incertaine sur l'horizon (anthropologique), l'étoile de cette « étrangeté-au »). À se demander si ce mot d'« étrangeté » – ou plus exactement : cette expression de « *différence* entre l'étrange et le familier » (jusque là, précisément, inconnue de cet univers « in-différencié ») – n'est pas celui qui se rapproche le plus de ce que j'ai appelé plus haut l'« appel du *sens* » : tout s'étant un peu passé comme si ce « sens », pour venir dans le monde (ou donc ici plutôt : dans l'univers), s'était contenté de faire passer, dans les herbes de ce monde/univers, le

vent d'une telle « étrangeté » ; et « vent » qui enjoignait au témoin de son passage (dans ces mêmes herbes) – notre Adam pré-hominidé rentrant de sa chasse – qu'il se mette en quête du « sens » de cette « étrangeté » : étant clair que, tant que les choses et les phénomènes ne nous sont pas apparus dans ces climat/tonalité d'« étrangeté », aucune créature (humaine ou non – disante/pensante ou pas) ne songerait/n'aurait l'idée d'en chercher le « sens » (vérité que, bien des millénaires plus tard, un certain scripteur – et accessoirement : fondateur de la discipline (dite) « philosophique » – allait (re-)formuler/exprimer… en se contentant d'observer que l'« étonnement » était la véritable source de toute « pensée » du même nom)… Mais où l'on comprend aussi par tout ce que je viens d'expliquer que, plus originel encore peut- être que ce mot d'« étonnement » : peu ou prou encore trop « littéraire »-philosophique, est celui de cette « étrangeté » que je dis ; et cela pour la raison que, pour être en mesure de « s'étonner-de » (quoi que ce soit – lever d'un vent dans les herbages comme… (ici l'exemple « philosophique » me manque)), il faut avoir toujours-déjà pénétré-en… ces climat/tonalité d'« étrangeté (radicale) »… qui seuls, en vérité, sont susceptibles de nous induire/faire-entrer-en étonnement-devant certaines choses et phénomènes. Ce dont atteste notamment le comportement de certains animaux – tout à fait capables de s'étonner eux aussi devant certains objets (*cf.* la poule du proverbe qui est « tombée sur un couteau ») – ; mais capacité de « s'étonner-de » qui ne les a pas pour autant transformés en les créatures « disantes-pensantes » que nous sommes nous « humains » : pour ce qu'en réalité, elles, les seules à être susceptibles de faire l'expérience de cette « étrangeté »… qui ne s'attache pas tant à tel ou tel objet particulier (pour notre poule donc, un « couteau ») qu'elle baigne toujours-déjà de ses climat/tonalité tout objet/étant de ce monde, par le « sens », con-figuré. Chose « étrange » à penser : c'est pour « (cor-)re(s)pon-dre-à » cet « appel du sens » – qui a donc pris, on l'a vu, la forme de ce passage du *vent de l'étrangeté* (sur notre lointain ancêtre pré-hominidé) – que nous, créatures humaines/disantes/pensantes, nous sommes mis à bâtir quelque chose comme ce/ces « monde(s) » ; mais monde(s) dans la structure desquels est demeuré, pareil

à une tonalité dans une pièce musicale, le *climat d'étrangeté* (native) qui avait présidé à la « configuration-en »… de ce/ces même(s) « monde(s) » : si bien que cette « étrangeté » qui était au *commencement* de telles « configurations-en-monde(s) » – et « mondes » qui n'avaient en réalité été élaborées que pour répondre-à celle-ci (que pour « (cor-)re(s)pondre-à »… cet « appel du sens » – puisqu'on a vu que ce mot d'« étrange(té) » est celui qui se rapproche le plus de cet « appel ») – se retrouvent à la *fin* de celles-ci (processus dont l'actuel savoir « scientifique-moderne » – ce mouvement de la pensée qui se met en quête d'une « explication totale du monde » – est une assez bonne illustration : puisque ce savoir, tout au bout de son aventure disante/pensante, retombe sur encore plus d'« *étrangeté*-en-monde » qu'il n'y en créditait ce même monde… au début de sa « quête (du même nom – celle dite, par Hawking, « du/de ce (même) savoir »)).

« La chose la plus inexplicable de cet univers, disait un jour Einstein, c'est qu'il soit explicable » (même si l'auteur de cette sentence fameuse se gardait bien de nous préciser ce qu'il entendait au juste par ce mot d'« explicable » – probablement rien de très… (ici le mot manque – et probablement aussi parce que je n'ai pas voulu risquer le mot, encore trop « littéraire », de « philosophique ») ; mais sentence qui a du moins le mérite de décrire/exprimer le *mouvement orbiculaire* de toute « quête du savoir »/« recherche d'une explication du monde » (peu importe laquelle)… qui, parties à la recherche d'un « explicable (de l'univers) », se retrouvent à la fin de son « aventure pensive » confrontées… à un « in-explicable » *de plus grande ampleur* (s'il est possible) ; et cela parce que, tout au long de ces même aventure/quête/recherche, c'est en vérité le « sens » et son « exigence-de » qui, toujours avaient présidé à celles-ci – ou pour le dire avec les mots que j'ai introduits aux développements précédents : c'est *dans* ces toujours mêmes climat/tonalité d'« étrangeté-en-monde » que s'étaient déroulées ces aventure/quête, etc. (« dans », donc, l'élément du « Milieu doré » de cette « étrangeté » – que j'ai pu qualifier plus haut de

scripturaire) – ; par quoi l'on comprend aussi pourquoi le schéma (peu ou prou vulgaire-pensif) consistant à regarder toute « quête du savoir » (scientifique ou non) comme le processus d'un « explicable » *prenant peu à peu le pas* sur de l'« inexplicable » est à rejeter totalement : puisque comme on l'a vu notamment par l'exemple de ce savoir « scientifique-moderne », cet « inexplicable », à la fin de cette quête, s'avère plus prégnant encore qu'en ses débuts ; et cela sans doute parce que cet « inexplicable » – qu'il vaut mieux donc, désormais, appeler ici « étrangeté » – n'était rien d'autre que les élément/« Milieu doré »… où avait justement lieu/se déroulait toute cette « *aventure* du sens » ; et « aventure » dont on comprend dès lors qu'elle n'est/n'était rien d'autre que l'histoire (le « grand récit ») des *métamorphoses* arrivées à ces « inexplicable »-et-« étrang(eté) » : ce pourquoi, à la fin de ces mêmes aventure/quête (du savoir), on les retrouvait plus prégnants encore qu'à leur début (ce qui n'a pas manqué, on l'a vu, d'arriver à celle de ce « savoir » moderne-scientifique – étant clair que l'univers que celui-ci nous décrit présentement est infiniment plus « mystérieux » que celui dont, il y a environ trois siècles, il était parti : quand il n'y avait pas encore, par exemple, de « Big Bang », « trous noirs » et autre « matière » de la même couleur, etc.). Tout se passant un peu comme si l'ambition de chercher à « expliquer l'univers » – en le mouvement donc d'un « inexplicable » de celui-ci reculant petit à petit devant un/d'explicable (scientifique) – avait finalement pour conséquence d'accroître démesurément cet « inexplicable », et cela sans doute pour la raison que les termes du « *deal* » contracté « à l'origine » entre le « sens » et la créature humaine/disante/pensante (en tout cas « appelée-à » le devenir bientôt) n'étaient pas du tout ceux d'un « tu acceptes de (cor-)re(s)pondre » à mon « appel » et moi, de mon côté, je te fournis l'*explicable* d'une « explication du monde » (avec laquelle tu vas être en mesure de faire reculer tout l'inexplicable de cet univers) – ; et cela parce que ce que le « sens » apporte d'abord à « sa » créature, ce n'est pas tant justement quelque « explicable-de » (cet univers) que, au contraire, la sensation (quasi-physique : ce vent contre le visage de notre Adam) d'un « inexplicable » à l'œuvre dans ce même univers : « chose », « idée » qui,

si l'on y songe, n'avait sans doute jamais effleuré ce même « Adam ». Où l'on comprend par là que ce « sens », pour venir dans le monde, ne s'est pas présenté comme une « explication-de » celui-ci – ce qui d'ailleurs n'eût pas servi à grand chose (puisqu'en ce « temps »-là, de « monde », il n'y en avait encore aucun – une telle « configuration-en » étant encore à des millions d'années dans l'à-venir) –, mais tout au contraire comme la *première mention*, en cet univers qui ne faisait aucune différence entre « explicable » et « inexplicable » : ce pourquoi j'ai pu le qualifier plus haut d'« in-différencié », de quelque chose comme de l'« inexplicable » – ou si l'on préfère de l'« étrange(té) » (vocable qui, à mon sens, est plus adéquat à ce que j'essaye de dire/cerner ici) – ; ce qui explique aussi pourquoi l'« appel » de ce « sens », désirant venir dans le/ce monde, a pris la forme originelle, en le mouvement de cette différenciation initiale entre « étrange » et « familier », d'un passage tout pratique, dans les herbes de cet univers : qui là aussi, pas plus qu'entre explicable et inexplicable, ne faisait de différence entre étrange et familier, du *vent de cette étrangeté* (radicale) ; par quoi on comprend aussi que cette fameuse « aventure du savoir (humain) » a commencé, non pas par l'instillation en cet univers de quelque « explicable » plus ou moins primitif et balbutiant, mais au contraire par la mise en exergue, opérée par ce « sens », d'un « inexplicable »… dont l'« idée » n'avait encore effleuré aucun de ses « étants »/habitants.

Si bien aussi qu'on pourrait dire (pour détourner la phrase d'Einstein citée au début du développement précédent) que « la chose la plus inexplicable en cet univers, c'est qu'il y ait… de l'*inexplicable* (!) » ; étant en tout cas clair que, tant que nous, les créatures humaines/disantes/pensantes et autres « possédées-du-sens », n'avons pas mis le doigt sur cet in-explicable (sur son « étrangeté »), nous ne risquons pas de nous mettre en quête d'un « explicable »… susceptible d'« apporter une explication-à "cet" inexplicable » : par quoi on comprend que la notion de celui-ci est de toute façon *plus originelle* que celle de cet « explicable » même qui, dans cette

perspective, apparaît comme l'objet *toujours second* de cette « quête ». Un « univers » se trans-forme/con-figure en « monde » lorsque, par l'effet de cet « appel du sens », de l'*inexplicable*, en son sein jusque-là in-différencié, apparaît ; et « inexplicable » qui, en ses débuts, prend plutôt/surtout la forme de cette *différenciation entre étrange et familier* qui va constituer comme la *tonalité* dans laquelle, ce même « monde », va être con-figuré – et « différenciation » plus originelle encore peut-être que la fameuse « différence (dite) ontologique » (de facture/formulation sans doute encore trop philosophique-« littéraire ») –; ce pourquoi (comme je l'ai imaginé dans ma (petite) fiction des origines), pour la créature appelée (par ce sens)-à con-figurer ce monde, tout a très bien pu commencer par l'Événement infime de ce passage d'un vent dans les herbages ; et passage qui, sans être nullement « inexplicable » : comme le serait par exemple, des millions d'années plus tard, celui du vent qui accompagna la première Apparition de la Vierge à Lourdes, a tout de même fait passer-sur l'univers jusque-là in-différencié au sein duquel (sur-)vivait notre « Adam pré-hominidé », le *premier souffle d'une étrangeté* (radicale-à… ce même univers) ; et « souffle » qui a eu pour effet (lui, aussi *immense* que son phénomène était « infime ») de scinder immédiatement ce même « univers » *en deux zones* désormais clairement délimitées : celle qui serait vouée à l'« étrange » et celle qui serait vouée au « familier » (qu'on appellerait plus tard, et selon, celles du sacré et du profane, ou celles du sur-naturel et du naturel – voire donc : celles de l'« inexplicable » et de l'« explicable »). C'est donc parce que, à l'origine (de toute cette « affaire du langage et de la pensée »), s'est brutalement ouverte devant les yeux, selon, émerveillés ou inquiets de notre « Adam (pré-hominidé) », cette *faille*, dans le bloc jusque-là de (stricte) opacité d'un univers in-différencié, entre les deux pôles de ces étrange-et-familier, qu'a pu venir, sinon à lui du moins à un de ses lointains descendants, quelque chose comme l'« idée » d'une première « configuration-en-monde » : histoire sans doute, et tout à la fois, de boucher/conjurer le *suprêmement inquiétant* de l'ouvert de cette « faille » et, en même temps, d'en explorer, sans trop de dommages collatéraux-littéraires pour ceux qui s'y risquaient,

l'(a-byssale) *profondeur*. Ceci expliquant aussi pourquoi, chaque fois qu'on se met à examiner d'un peu plus près (comme je le fais ici présentement) *toutes* les « configurations-en-monde » élaborées, depuis l'Événement originel de cet « appel du sens », par la créature humaine/disante/pensante – celle qui donc, dans le moment de cet Événement, a accepté de « (cor-) re(s)pondre-à » cet « appel » –, on finit toujours par retomber sur la *faille* de cette « différenciation entre étrange et familier »… qui est (toujours) à l'origine de ces « configurations-en-monde » quelles qu'elles soient ou aient été dans l'histoire de notre propre espèce (humaine) – même si celle sous le signe de laquelle nous vivons actuellement (pour dire vitre : la « scientifique-moderne ») a préféré remplacer les noms des deux pôles de ces « étrange »-et-« familier » par ceux, qui assurément « mangent moins de pain » (scripturaire), d'« in-explicable »-et-d'« expli-cable » : ce qui, comme on l'a vu notamment en analysant la sentence d'Einstein, donne lieu à des formulations à forme peu ou prou *orbiculaire* et (ici le mot manque) ? Et cela probablement parce que le *premier impensé* qui a présidé/(toujours) préside à cette « configuration-en-monde » (qu'est forcément, elle aussi, cette « conception scientifique » de l'univers – avec l'« explication » de celui-ci qui va avec) réside en cette ignorance de la différence entre, justement, « monde » et « univers » : la « science moderne » étant cette discipline (de la pensée) qui, croyant « expliquer » l'univers : en le mouvement progressif du remplacement de l'« inexplicable » de celui-ci par de l'« explicable » (scientifique), ne se rend pas compte qu'elle ne fait en réalité que (re)visiter sa (propre et très particulière) « configuration-en-monde », et cela parce que, elle, s'imagine justement, et contrairement à toutes celles (« sciences ») qui l'ont précédée : qu'elle range (avec quelque mépris) dans la catégorie de la « métaphysique », qu'elle n'en est pas/plus une (« configuration-en ») : alors que, bien évidemment, elle l'est et le demeure tout autant que les autres – étant encore (comme le notait déjà Kant) une « métaphysique » : mais métaphysique qui, sans doute pour la première fois dans l'histoire de la « pensée humaine » (et des diverses « configurations-en-monde » qu'elle a successivement élaborées), ignore, elle, qu'*elle en est une* !

La « science moderne », en son ensemble, raisonne suivant le schéma (somme toute assez (pensivement) vulgaire – en tout cas : peu « scripturaire ») qu'il y aurait toujours-déjà un « univers » recélant en son sein de l'« inexplicable » – qu'il s'agirait dès lors pour elle, « la » science, de faire progressivement reculer devant de l'« explicable » (en cette forme du moins toujours « scientifique ») –; alors que, comme on l'a vu, la *notion même* d'un tel « inexplicable » ne peut apparaître que dans un « univers » qui a toujours-déjà commencé de se « configurer-en-monde » (et qui n'en est donc plus tout à fait un : « univers ») ; alors que dans l'« univers (vraiment) réel » – celui que s'imagine étudier/explorer « la » science (alors que, comme on l'a vu aussi, croyant faire cela, elle ne fait que (re)visiter certains des chemins (pensifs) d'une certaine « configuration-en-monde » – la sienne propre : mais dont elle veut ignorer l'existence !) – il ne saurait exister quelque chose comme de l'« explicable » et de l'« inexplicable » ; et cela pour la raison somme toute très simple/« logique » à comprendre que, dans un tel « univers (vraiment réel) » : dont on a vu que son trait essentiel réside en ce fait qu'il est totalement « in-différencié », aucune « différenciation » (entre quoi que ce soit tout ce qu'on voudra) ne s'est encore justement ouverte : à commencer par celle, par exemple, entre « inexplicable » et « explicable » (ou si l'on préfère, pour l'exprimer de manière plus « originelle », entre « étrange » et « familier ») ; si bien que, dès qu'une « créature » se met à raisonner en termes d'« explicable » et l'« inexplicable » (comme le fait, dans sa sentence fameuse, Einstein – quoiqu'en continuant d'utiliser très étourdiment ce mot d'« univers »), on peut parier que celle-ci n'est plus tant le « résident-d'un *univers* » que l'« habitant-d'un *monde* » : car sinon il n'aurait même pas ce loisir d'invoquer/évoquer ces catégories (qui « sentent à trois lieues »… leur « monde » – étant clair que, sitôt qu'il y a quelque chose comme de l'« inexplicable », il y a forcément, et par le même mouvement (pensif)…, *monde* !). Où l'on comprend par là que l'étonnement d'Einstein devant le fait (selon lui : « inexplicable ») que cet univers soit

« explicable »… procède uniquement de l'ignorance (par le scientifique du même nom) qu'il parle, non tant *depuis* un « univers » : celui où il s'imagine « résider », qu'*à partir d*'un « monde » : celui qu'il « habite » toujours-déjà en vérité ; c'est-à-dire « à-partir-d'une certaine « configuration-en (ce même monde) » d'un « univers » où, de toute façon, il n'a jamais existé quelque chose comme de l'« inexplicable » et/ou de l'« explicable » : puisque la *seule mention* d'une telle « différenciation-entre » ces deux catégories indique que son locuteur nous parle, non tant « depuis un » *univers*, qu'« à partir d'un *monde*. Ceci expliquant notamment la tournure orbiculaire-tautologique de la sentence einsteinienne – qui ne peut apparaître étonnante et profonde qu'à des lecteurs qui, comme Einstein, ignorent la différence entre « univers » et « monde » – : « La chose la plus inexplicable en cet univers, c'est qu'il soit explicable » ; mais formule qui, si on la replace dans un contexte de « monde » : celui d'*où* parle Einstein (quoique sans s'en douter) se ramène à cette tautologique… la chose la plus inexplicable en cet univers, c'est qu'il soit apparu en lui quelque chose comme… de l'inexplicable ; et qui ne comprend par cette « traduction (dans la langue d'un monde) » de la sentence d'Einstein que la facture (en apparence) étonnante/paradoxale de celle-ci… tourne à celle de l'expression d'une évidence : étant clair en effet que, dans le cadre cette fois-ci d'un « monde con-figuré », l'existence de quelque chose comme de « l'inexplicable » ne peut « s'expliquer » que par le fait que c'est seulement dans un tel « monde »… qu'il peut exister quelque chose comme de l'« inexplicable » ; et, on le constate, parfaite *tautologie*… dont la dimension d'« évidence » (sinon de sublimes banalité/platitude) a pu venir comme celle d'une « profondeur » aux lecteurs de la sentence d'Einstein parce que ceux-ci, comme d'ailleurs son locuteur, n'avaient aucune idée de la nuance qui existe entre les notions de « monde » et d'« univers »… Ce pour quoi aussi, plutôt que de raisonner en ces termes d'« explicable » et d'« inexplicable », je préfère pour ma part le faire en ceux d'« étrange » et de « familier » ; et cela parce que ceux-ci m'apparaissent à tout prendre plus « originels » que ceux-là – dans tous les cas : moins « littéraires »-philosophiques (ou scientifique) et plus « scripturaires »-pratiques

– : étant clair par exemple que (pour revenir à ma « (petite) fiction des origines ») la première différenciation qui s'ouvrit devant l'« Adam pré-hominidé » que j'y mets en scène ne fut sûrement pas celle être un « explicable » et un « inexplicable » – notions qui étaient probablement encore à des millions d'années dans l'à-venir – ; plutôt celle entre cet « étrange » et ce « familier » qui soudain, par le seul éclair « pensif » d'un étonnement (premier)-devant (l'Événement de ce lever d'un vent dans les herbes – en réalité, on l'a vu, rien de moins qu'un premier « appel du sens ») fit sortir ce même Adam d'un « univers » (où, probablement, il devait s'ennuyer ferme)… pour gagner l'espace d'un monde (où, en effet, des notions telles que celles de ces « inexplicable » et « explicable » allaient pouvoir se mettre en place – et même si notre Adam (ou plutôt : ses descendants), pour avoir cette latitude d'en user/disserter, allait devoir attendre encore… quelques millions d'années : mais notions que, de toute façon, comprenaient déjà celles d'« étrange » et de « familier » que j'invoque ici).

L'« appel du sens » s'est donc manifesté pour la première fois par l'introduction dans un univers jusque-là parfaitement « in-différencié » – c'est-à-dire un univers où les « étants » subsistaient l'un à côté de l'autre sans entretenir nulle relation entre eux (où chacun, donc, était « in-différent » à l'autre) – de cette *différence initiale* entre l'« étrange » et le « familier » ; et « différence » qui, de proche en proche, allait engendrer toutes les autres : proche/lointain, explicable/inexplicable, être/étant, etc. ; mais « différence » qui, on le comprend aussi, avait besoin, pour réaliser cette percée comme (ici le mot manque – celui d'« ontologique » s'est un instant présenté… mais a finalement été repoussé pour connotation encore trop philosophique-« littéraire »), d'un « (cor-)re(s)pondant »… déjà présent, ne serait-ce que sous la guise de cet « Adam pré-hominidé » dont j'ai fait le héros de ma « (petite) fiction des origines », en cet univers (lui demeuré impavidement sourd à cet « appel du sens » – et qui, je crois, continue de l'être tandis que j'écris ces lignes) ; et n'est-ce pas une chose étonnante, merveilleuse –

quoique somme toute, dans la perspective indiquée ici, assez *logique* – que moi, le « scripteur *tardif* » du « grand récit » de cette *Profondeur*, je sois, pour parvenir à mettre un terme à celle-ci, contraint de revenir à la *scène primitive* de l'introduction (par le sens) d'une première « différence » dans un univers qui, jusque-là, n'en avait « re-connu » aucune (et donc, par le même mouvement, de transformer mon « grand récit » en une/cette « petite fiction ») ? Où l'on comprend par là que tout « scripteur » désirant achever la rédaction de son « grand récit » ne peut, à partir d'un moment de la rédaction de celui-ci, que vouloir/prétendre *s'identifier-au* « personnage » d'une telle « petite fiction (des origines) » – créature certes, d'un point de vue « (strictement) littéraire », infiniment éloignée de lui mais en même temps, d'un point de vue cette fois-ci « (purement) scripturaire », en vérité *infiniment proche* –; ce qui explique aussi pourquoi le même scripteur, parvenu presque « tout au bout » de l'écriture de son « océan textuel », et renonçant aux « profondes analyses » (?) qui en avaient jusque-là tissé la trame (scripturaire), se met soudain en devoir de concocter cette « (petite) histoire » d'Adam pré-hominidé et de vent se levant dans les herbages : parce que, en vérité, c'est bien par cette intrigue minimale/minimaliste que *tout a commencé* (« à commencer par »… cette « affaire », à la fois « simple et bizarre » (Poe), du « langage et de la pensée »). Si bien que « faire-retour-à » la scène primitive que je dis (et viens de raconter), ce n'est peut-être rien faire d'autre, en le mouvement déjà évoqué plus haut d'un « début » rencontrant en-« fin »… son *commencement*, que de re-venir à l'origine, en général, de cette même « affaire (du langage et de la pensée) » et, plus particulièrement, de la rédaction entière de mon « grand récit » ; et quelle chose « bizarre », pour le scripteur (peu ou prou halluciné) de celui-ci, de comprendre tout à coup que la quasi-infinité des pages laissées derrière lui sur ce chemin « scripturaire » n'avait finalement pour but… que la rédaction d'une telle « (petite) fiction (des origines) » – qui, elle n'a pris que quelques feuilles ! –; et « fiction » qui pourtant, parce que *riche* de tous développements à venir : aussi bien pour l'espèce (humaine)/disante/(particulier) de cette immense *Profondeur*, com-prenait déjà, en l'« œuf de son *commencement* (absolu) »,

tout ce qui allait suivre… et n'a pas manqué, en ce mode, selon, évolutif ou scripturaire, de *sur*-venir. Et n'est-ce pas là, si l'on y songe, le rêve (ou le fantasme ?) de tous les scripteurs qui se sont jamais attelés à la tâche de la rédaction de quelque « grand récit » que ce soit – découvrir tout au fond de son immense chantier le diamant d'une telle « origine » (« alors que tous les autres, comme l'écrit Gérard Granel, sont (depuis longtemps) passés à autre chose ») –: dont témoigne notamment, dans le domaine scientifique, la recherche toute sa vie par Einstein d'une façon d'« équation de l'univers » (sa fameuse « théorie du champ unitaire » – que jamais, en vérité, il ne parvint à mettre au point) ; ou encore, dans le domaine plus philosophique, celle par Raymond Abellio de cette/sa « structure absolue » ; voire, dans celui cette fois-ci « littéraire », celle par mon ami le romancier Franck Magloire, du « haïku qui résumerait le monde » – toute entreprise que j'aurais donc pour ma part, par l'emprunt de cette « dimension du (pur) scripturaire », peut-être réussi à mener à bien : en faisant déboucher la rédaction de mon (immense) *essai*… sur celle d'une (petite) *fiction* (« des origines ») ; et « fiction » qui, si elle est bien ce que je crois : la relation de la « scène primitive » par laquelle ce monde a commencé/cet « appel du sens » a retenti dans l'univers, ne peut signifier qu'une chose : que mon « grand récit » a (peut-être) en-« fin » trouvé sa fin… et, par le même mouvement, que le temps est (peut-être) venu pour moi le scripteur de cette *Profondeur*, de *cesser d'écrire* (si tant est que je sois en mesure de me désaccoutumer d'une telle, et scripturaire, *addiction*).

Voici donc un livre (le tome dix-huitième de ce *Milieu doré* – et « théoriquement » annoncé comme devant être le *dernier* de mon « grand récit ») qui ne s'écrit plus que dans le but, somme toute assez paradoxal, de *faire cesser* son écriture – même si en même temps son scripteur comprend que, pour parvenir à cette « cess(ation) » : pour qu'elle ne soit pas seulement l'effet de quelque « volontarisme (littéraire) », il lui faut peut-être encore beaucoup… écrire (et l'on a vu dans les débuts de mon précédent *Champ*

profond quels dommages collatéraux-« sanitaires » avaient engendré une telle cessation en mode (« strictement) littéraire » d'un ouvrage lui « purement) scripturaire ») – ; et cela pour la raison que la « fin » d'un livre, de toute évidence composé-dans une tonalité de type scripturaire, ne peut être elle-même qu'à *forme*… « scripturaire » : c'est-à-dire (cette « fin ») devant elle-même *avoir lieu* dans l'élément (le « Milieu doré ») de la « dimension (du même nom) ». Restant seulement/alors à se demander ce que peut bien signifier ce mot de « fin (d'un livre) »… quand on lui accole ce qualificatif de « scripturaire » – étant au moins clair que la « fin (de ce même livre) », en son mode du moins « littéraire », a depuis longtemps *déjà eu lieu* (peut-être à la « fin » du *Pays silencieux* ou, plus récemment, à celle de *Recherche extrême* (?)) – ; mais « fin » (en cette forme » donc (strictement) littéraire ») qui n'a nullement empêché ce livre, comme on a pu le constater depuis, de poursuivre obstinément/obsessionnellement le cours de son immense rédaction ; et toujours pour la même raison qu'un livre d'essence scripturaire… exige, pour s'achever, une « fin » qui le soit aussi (car sinon il refuse… de « prendre fin »). Quelle chose étrange pour un scripteur que de se dire qu'il est en train d'écrire un ouvrage (en l'occurrence : ce *Milieu doré*) dont le véritable but, désormais, n'est plus que la « cessation-de » cette écriture même – c'est, si l'on y songe, la situation exactement inverse de celle du littérateur/auteur de « petits traités » (qui lui, tout au contraire, s'efforcerait plutôt, cette « cessation », de sinon l'empêcher, du moins en faire reculer l'(inévitable) « sur-venue » autant que possible) – ; mais « cessation » qui en même temps, parce que l'écriture qu'elle doit (donc) faire-« cesser » exige, pour le faire, une « fin » elle-même scripturaire, est plus difficile à opérer qu'on croit, et cela parce qu'une telle « cessation (de l'écriture d'un ouvrage » (purement) scripturaire ») doit pro-céder, non pas d'une *décision* de son scripteur : en ce mode donc « littéraire-volontariste », mais bien plutôt de celle *de cette écriture même*… qui, tant qu'on ne lui a pas fait miroiter la possibilité d'une « fin » digne d'elle : donc « scripturaire », ne voit pas du tout pourquoi elle devrait… « cesser » (et voilà pourquoi sans doute un « auteur » qui, dans ses débuts, n'était parti que pour rédiger un

unique volume – celui donc de cet *Europe et la Profondeur* (le tome ainsi intitulé) – s'est retrouvé en chemin le « scripteur » de l'immense Somme (éponyme) – pour ce que, on le comprend, dans le cours de la rédaction de celle-ci, aucune « fin (scripturaire) » ne s'est proposée à l'écriture de celle-ci : qui a donc dû poursuivre sans désemparer son « cours » in-cessant/in-fini). Bien sûr, à ces considérations, un lecteur pratique-pragmatique pourrait se contenter d'objecter que cette « cessation » (de la rédaction de mon « grand récit ») n'est pas si difficile à réaliser que cela – qu'elle est même très facile : il suffit par exemple au scripteur de ce *Milieu doré* de poser là, *maintenant*, *tout de suite*, son stylo et de refermer pour jamais son manuscrit (et ce sera fait) –; et si ce scripteur ne s'y résout cependant pas, c'est peut-être (en induira ce même lecteur) pour la raison qu'il n'a pas si envie qu'il le prétend d'« achever » son livre/faire-« cesser » son écriture… à la pratique de laquelle depuis le temps qu'il en illustre le (ici le mot manque), il est devenu comme « addict » – et l'on sait qu'en effet nombre de drogués, lorsqu'ils se « piquent », le font avec la pensée que c'est la *dernière* prise (un peu de la même façon que, dans mon cas, je prétends rédiger le *dernier* tome de mon « grand récit ») –; et en effet, pour aller dans le sens de l'objection de ce lecteur, je vois bien que, si je prenais la décision de cesser brusquement d'écrire cette *Profondeur*, je me retrouverais probablement devant un *grand vide* (scripturaire)…qu'il me serait assurément très difficile de remplir : *cf.* notamment l'admirable page de Saint-Simon, écrite juste après la « fin » de la rédaction de ses *Mémoires*, sur cet « esprit languissant de vide » (et page qui, on le sait, devait, chez ce scripteur, préluder à d'autres travaux… également scripturaires – quoique moins connus que celui de ces *Mémoires* : « Préambule aux maisons d'Albret », etc.).

… Et pourtant je vois bien que le « point aveugle » d'une telle objection – l'« avant » de sa « vérité *avant*-dernière » – réside justement en ce parallèle qu'elle établit entre addiction (vulgaire)-aux drogues (chimiques-« littéraires ») et addiction-à celle (scripturaire) de… ces pratique/illustration de

cette écriture ; et cela pour ce que celle-ci n'est rien d'autre qu'« une-au » *sens* lui-même : si bien que, contrairement aux autres « addictions », c'est au « sens » (lui-même), et non à son « drogué » (scripturaire), de décider de sa « cessation » ou non… et, en l'occurrence, de la « fin » ou non de la rédaction de ce (présent) *Milieu doré* qui, pour parvenir à son terme, se doit de recevoir l'autorisation, l'*imprimatur*… de ce même « sens ». Par quoi l'on comprend aussi que mon intention affichée ici de ne plus écrire que dans le but de parvenir à ces terme-« fin » – en annonçant notamment ce *Milieu doré* comme le *dernier* (tome) de mon « grand récit » – est tout ce qu'il y a de plus sincère, quoiqu'à ce bémol que ce n'est pas au scripteur de cette *Profondeur* de prendre la décision de la « cessation » de son écriture, mais plutôt à *cette* écriture même, c'est-à-dire, en dernier recours, au « sens » qui, par son « appel », en a engendré le (scripturaire) mouvement : ce que j'ai essayé de formuler plus haut en écrivant qu'un « ouvrage d'essence scripturaire exigeait, pour s'achever, une fin qui le soit aussi » (car sinon cette « fin » ne saurait raisonnablement sur-venir – sinon en le mode « littéraire-artificiel » dont on a vu, dans mon précédent *Champ profond*, les dommages collatéraux-scripturaires occasionnés-par lui). Quoi d'autre ? Peut-être ceci que, à mesure que le (présent) manuscrit cherche sa « fin »/ ne s'écrit plus que pour faire « cesser » son écriture, son scripteur lui, de son côté, a pénétré dans une zone d'*étrangeté scripturaire* dans l'élément de laquelle il a loisir (en mode peut-être schizophrénique ?) d'être tout à la fois l'*auteur et le lecteur* de son propre livre : un peu à la manière d'un romancier qui, rédigeant par exemple un *thriller* « à suspens », serait le premier à jouir de ce « suspens » – dont il connaît pourtant, pour les avoir lui-même inventés, toutes les ficelles et autres « trucs » (dont il sait, lui, par avance les développements de son intrigue) – ; et si moi, le scripteur de ce *Milieu doré*, je sais déjà quelle « fin » doit parvenir son écriture : celle donc d'un tel « scripturaire », j'ignore encore, à l'instant où j'écris ces lignes, quelle *forme* va prendre ce même « (pur)scripturaire »… pour parvenir à sa/ses « fin(s) » – ce qui constitue sans doute le côté parfaitement jouissif de la rédaction de livres ne disposant d'*aucun plan pré-établi* (ce qui je crois,

depuis pas mal de tomes : peut-être même depuis le premier, est le cas des livres qui composent cette *Profondeur*) – ; mais « jouissance scripturaire » qui, dans le cas de ce *Milieu doré*, se voit encore renforcée par le fait que ce tome dix-huitième de mon « grand récit », et contrairement à tous ceux qui l'ont précédé, est lui au moins annoncé comme avant (théoriquement) constituer le « *dernier* (de sa longue série) » : ce qui multiplie encore le « suspens (scripturaire) » de l'intrigue (pensive) ainsi relatée tout au long de l'écriture de ma « Somme »… Il y a encore quelques « tomes » de cela, rédigeant en ceux- ci quelque développement, je savais encore à peu près de quoi serait tissé le propos du suivant – c'est fini : à présent *même la page* que j'écris ignore de quoi parlera celle qui va lui succéder immédiatement – ; et lorsque cette incertitude scripturaire-pensive en viendra à affecter jusqu'aux *phrases* qui, en mon présent manuscrit, presque déjà se bousculent pour « arriver les premières »), alors il est clair que ce manuscrit sera devenu cet « ouvrage (purement) scripturaire » vers lequel, depuis le commencement de sa rédaction, il ne cessait de « tendre » (en ce mouvement scripturaire-asymptotique) – ce qui, en même temps, pourrait très bien constituer cette/sa « fin » recherchée/espérée : celle-ci n'étant donc rien d'autre, pour « finir », que cette *coïncidence*-entre… (ici le texte et le développement s'interrompent).

Ce « suspens pensif-scripturaire » que ménage à son scripteur la rédaction de son propre livre – et qui fait notamment que ce scripteur, rédigeant un de ses développements (voire même une de ses pages) ne sait jamais au juste de quoi sera fait(e) le développement (voire la page) suivant(e) – rejoint aussi l'idée, déjà énoncée dans le cours de cette *Profondeur*, que le « grand récit » ainsi intitulé n'est pas tant l'exposé d'une « pensée » (aussi « profonde » soit-elle) que la relation, en le mode donc de ce scripturaire », d'une *aventure arrivée au sens* ; et « aventure » dont, à partir d'un moment de son « intrigue », celui qui croyait en être le grand ordonnateur, a compris qu'il n'en était, justement, que le *scripteur* : c'est-à-dire quelqu'un qui, bien

que continuant inlassablement à écrire, de cette « pensée » qui jail- lissait ainsi, en un tel mouvement (purement) scripturaire, de/sous sa plume, *ne maîtrisait à peu près plus rien* ; et non-maîtrise (pensive) qui, si elle peut être regardée du point de vue du « (strict) littéraire » comme un *défaut* (du même nom), doit par contre, de celui de ce « (pur) scripturaire », être considérée comme une *vertu* : pour ce que c'est seulement dans l'élément d'une telle « pensée non-maîtrisée »/sur le flux déchaîné/débridé d'un cours qui ne s'interdit plus rien… que pouvaient, de temps à autre, surgir des sortes de *fulgurances pensives* qui, par la décharge de leur éclair, rachetaient en un instant des kilomètres et des kilomètres de *ressassements* (du même nom) (l'autre jour un lecteur de cette *Profondeur* me confiait que les livres de celle-ci lui faisaient penser à la musique de… Mozart (!) : ce que je pris d'abord pour un compliment (et bien excessif)… avant qu'il ne m'assure que tel n'était pas le cas – pour ce que (selon lui) la musique de cet auteur se caractérisait justement par ce trait : là aussi des « kilomètres de ressassement (musical) » interrompus de temps à autre par d'extraordinaires fulgurances (du même nom) et autres sublissimes passages… qui emportaient en un instant le jugement, jusque-là réservé et même plutôt critique, de leur auditeur). Mais où l'on comprend aussi par là que de tels « effets/glissements-de *sens* », qui rachètent donc en l'instant-éclair des « fulgurances (pensives) » que je dis des heures et des heures de ressassement (du même nom), ne peuvent être obtenus que par un scripteur ayant pris la décision de se *soumettre entièrement* à ce « sens »/peu ou prou accepte de ne plus rien « maîtriser » de la pensée qui, ainsi déchaînée/débridée, procède de la *liberté totale* accordée à ce même « sens » : ce qui on le comprend fait venir ce scripteur comme un auteur qui, lorsqu'il écrit, s'efforce de le faire *le plus loin de lui-même* ; et cela de telle façon que, entre lui et sa « plume », s'ouvre une sorte de *distance* (elle aussi « pensive ») où il y a place pour ce que j'ai pu appeler dans d'autres livres de cette *Profondeur* un/cet « espace (purement) scripturaire » ; et espace dans l'élément duquel… (ici le texte s'interrompt). Mais où l'on comprend aussi, dans cette perspective, que l'« erreur » que toujours commettent les littérateurs et autres « auteurs

de petits traités » est, lorsqu'à leur tour ils écrivent, de *se tenir toujours trop près* de leur « plume » (« toujours derrière » – comme la femme de la chanson) ; et « plume » qui dès lors, pour ce que toujours aussi sentant sur elle la pression de ce « contrôle (pensif) » de tous les instants, se sent comme empêchée de « (s)e dégag(er) et vol(er) selon » (Rimbaud)… pour aller par exemple « faire-un-tour-du-côté-de » (autre chanson !)/se donner l'heur d'explorer cet « espace scripturaire » que je dis… et qui, dans l'écriture des « petits traités », s'avère habituellement trop étroit, « pincé » et resserré pour *donner lieu* (espace et expansion) aux « fulgurances (en cette forme pensive-scripturaire) que j'ai évoquées plus haut. Mon (de plus en plus hypothétique – à mesure que ce présent « grand récit » va vers sa « fin ») lecteur ne doit donc pas se montrer trop sévère vis-à-vis de ces « kilomètres de ressassement (pensif) » – que comporte en effet la rédaction de cette *Profondeur* (pour certains même, je le reconnais bien volontiers ici, confinant au « (pur) radotage ») – : devant plutôt les regarder (ces « ressassement-et-radotage ») comme la *condition* (au moins : « nécessaire ») de futurs déclenchements de l'éclair de ces « fulgurances (du sens) » qui, en un instant, *vont le payer* de tant d'attente et d'ennui (scripturaires) – même si, là encore, rien n'est jamais garanti : la lourde et sombre nuée (du sens) pouvant très bien, pendant des heures, grossir et s'amasser… sans que jamais n'éclate son orage (pensif-libérateur). Il y a par exemple, dans l'excellent petit essai que F.R. Bastide a consacré au « scripteur » Saint-Simon, ce passage où cet admirateur pourtant éperdu du mémorialiste reconnaît « sportivement » qu'il se trouve en le « grand récit de notre duc et pair » des pages – celles notamment consacrées à des considérations d'« étiquette » (le « dada », on le sait, du « petit baudrillon ») – où l'on s'ennuie ferme (c'est, dit le même Bastide, « de l'étiquette pure comme il y a de la musique pure ») ; mais pages (et l'ennui que distille leur lecture) dont on comprend par les considérations qui précèdent qu'elles sont en vérité *absolument nécessaires* au reste de la rédaction de ces *Mémoires* – et notamment aux « merveilles » (Marc Menant) sans cesse renouvelées qu'on y trouve par ailleurs (cet autre biographe de Saint-Simon n'hésitant pas à parler des années 1709-1711

comme d'une « succession de merveilles » – probablement donc : d'essence scripturaire) – ; et cela sans doute pour ce que ces (peu ou prou ennuyeuses/ressassantes) pages d'« étiquette pure » (donc) ne sont rien d'autre que le moyen par lequel notre (enragé) mémorialiste, en échauffant ainsi sa bile au foyer d'une telle passion (d'étiquette) : devenue pour nous, ses lecteurs modernes, à peu près « illisibles-incompréhensibles », prépare l'éclatement de l'orage d'une colère elle, non plus tant sociale-aristocratique, que pensive-scripturaire ; et éclatement qui va donner lieu aux « fulgurances (du même nom) »… que le même Menant appelle, lui, ses/des « merveilles ».

Et après tout, si l'on examine froidement chez Saint-Simon cette « passion d'étiquette » : dont tout le monde aujourd'hui – je crois : à tort – se moque dans le « grand récit » de ses *Mémoires*, comment ne pas y voir encore à l'œuvre une sorte de « défense et illustration » des *intérêts du sens* (lui-même) – étant en tout cas clair que cette « passion d'étiquette », chez le mémorialiste, n'est dictée par rien d'autre que le souci de cette « exigence du sens » (quoique bien sûr, chez le duc et pair, en ce mode, devenu pour nous peu ou prou ridicule, d'un formalisme comportemental – celui qui compte les « tabourets » et s'indigne des « bonnets ») – ; mais souci par ce « don Quichotte en habit de cour » des « intérêts de ce *sens* » qui peut aussi expliquer, en d'autres endroits de ces *Mémoires*, les « merveilles », elles « (purement) scripturaires », qu'on y trouve… presqu'à chaque page (même si en effet, pour y parvenir, le lecteur s'est parfois beaucoup ennuyé… à parcourir/traverser ces kilomètres d'« étiquette pure » et autre ressassement/radotage « pensifs ») – ce que le même Bastide, essayant d'analyser profondément les raisons ces dada/marotte du mémorialiste, n'est pas si loin de comprendre lorsque, en conclusion du chapitre à eux consacré (Bonnets »), il écrit ceci :

… Et que se passe-t-il p. 76 : l'aventure, voilà ce qu'est l'étiquette.

; à condition bien sûr de comprendre que cette « aventure » (ce « tout (qui) peut arriver ») que serait l'« étiquette » aux yeux de Saint-Simon (selon Bastide) n'est pas tant celle qui (donc) « p(ourrait) arriver » à l'individu-Saint-Simon – si, par extraordinaire, il était « désign(é) pour (assister aux) pompes funèbres d'un prince du sang de Danemark », etc. – que celle qui, toujours, « arrive » au *sens* lui-même : dont notre mémorialiste, faute peut-être en effet d'avoir été favorisé d'une telle « désign(ation) », va dans son « grand récit », comme s'auto-proclamer/« désign(er) », quoiqu'en cette forme scripturaire-pensive, le *témoin* – le « témoin de l'aventure du sens » : ce que j'appelle ici moi, pour ma part : dans mon propre « grand récit », son « (pur) *scripteur* » – ; étant au moins clair que, dans l'esprit du duc et pair : ce grand féodal égaré dans le labyrinthe curial/moderne/vulgaire de Versailles, l'« étiquette » n'est rien d'autre que la *mise en forme* de ces aventure/appel du sens : quelque chose, encore une fois, comme une « configuration-en/de-*monde* » du chaos de l'univers (dont Versailles et sa cour sont justement, aux yeux du « (pur) scripteur » du « grand récit » de ces *Mémoires*, un « bon » exemple – c'est-à-dire en réalité : un très mauvais). Ce pourquoi à mon sens, et malgré les errements et autres ridicules auxquels ses défense-et-illustration ont parfois conduit notre « petit boudrillon », on a tort de se moquer de cette « passion d'étiquette » chez Saint-Simon – pour ce que celle-ci, sous sa facture de pur formalisme social-aristocratique, est en fait une *passion d'ordre métaphysique* : quelque chose comme le rêve un peu fou (et de toute façon, dans le chaos de l'enfer curial-versaillais, en passe de devenir parfaitement *obsolète*) d'un(e) (configuration-en) « monde » où tout « cor-respondrait » si parfaitement à tout… que le sens, en un tel « monde », aurait loisir, en s'amusant à remonter les fils extraordinairement subtils de cette même « con-figuration », de ne cesser de « vivre des aventures » – ; et qui, s'il veut bien un instant laisser de côté ses préjugés « modernes », n'entreverra pas *l'extraordinaire beauté* d'un tel « monde » et de sa « configuration-en » : un « espace » où le plus infime événement – accord (ou non) d'un « tabouret » à un courtisan ou toucher (au pas/d'un chapeau, etc. – avait loisir de *faire sens* ; mais « beauté » qu'apparemment,

dès même l'époque de Versailles, Saint-Simon est le dernier à comprendre/saisir encore la nécessité profonde et donc, non tant « esthétique », que *métaphysique*. L'étiquette, pour notre mémorialiste, c'est peut-être en effet, comme l'affirme Bastide, « l'aventure » ; mais c'est surtout, dans la mesure où cette « aventure » est d'abord celle du *sens* lui-même, sa manière à lui, Saint-Simon, qui ne semble pas s'être beaucoup intéressé à la philosophie de son temps, de *faire de la métaphysique* : quoiqu'en ce mode peu ou prou nostalgique-désenchanté de la considération lucide par lui du spectacle quasiment « en-direct » de l'*effondrement* d'un « monde (du sens) » et de sa « configuration-en » (du même nom). Notre « duc et pair » n'est pas si bête qu'il sait bien que tous ses combats en faveur du (strict) respect de cette « étiquette » dont toujours-déjà été condamnés par l'« esprit (de son) temps » – le *weltgeist* qui, avec ce Roi « égalisateur »-négateur de toute différenciation-en/de-sens, règne désormais, à partir du point de fixation de cette cour de Versailles, en despote absolu sur son époque « sienne » – ; et pourtant, si en ceux-ci notre « duc et pair » s'obstine, c'est qu'en fait il est inconsolable de la perte d'une telle « beauté » : celle d'un « monde » où, tout étant comme configuré-en/par… cette même « science de l'étiquette », le *sens*, en un tel monde, avait encore loisir de circuler librement – ce qui bien sûr, avec ce « tourn(ement) à la décadence, à la confusion (et) au chaos » (conclusion des *Mémoires*) qui a caractérisé l'époque où vécut Saint-Simon, est bien fini : ce pourquoi rien n'empêche de lire le « grand récit » de ces Mémoires comme une sorte d'*abcès de résistance* (en ce monde donc : pensif-scripturaire) à ce délitement, non tant d'ailleurs et d'abord d'une structure sociale : celle dite de l'« Ancien Régime », que d'une telle « configuration-en/de-monde » apparue/inventée pour rien de moins que « (cor-)re(s)pondre » à cet *appel du sens*… dont finalement le scripteur de ces *Mémoires* est le dernier dans son époque « sienne » à avoir continué d'entendre.

Relisons (encore une fois !) à ce propos l'excipit de ces *Mémoires* – dont

les lignes à la fois furibondes et désenchantées m'apparaissent, dans la distance des siècles, comme la forme presqu'obligée, archétypale, de toute conclusion de « grand récit » (et n'est-il pas très beau et très significatif que la rédaction de l'« océan textuel » de notre mémorialiste s'achève-sur ce mot, à la fois magique et mystérieux, de « vérité » ?) :

Mais si ces Mémoires p. 1685 du « Debord » miroir de vérité.

Bien sûr rien n'empêche de lire cette citation comme une énième protestation, de la part d'un auteur archi-réactionnaire, contre le processus d'un *délitement de tout* qu'il pressent à l'œuvre dans son « siècle sien » – pourtant regardé par d'autres historiens plus « officiels » comme un comble de civilisation (le fameux « Siècle des Lumières ») –; mais « Siècle » qui, du point de vue saint-simonien : aussi « pessimiste » sur son époque que ces « Lumières » étaient, elles, « optimistes », est essentiellement regardé comme celui d'une « décadence » générale qui, en faisant progressivement, « progressi*s*tement » passer cette même époque d'« ordre, règle, vérité », etc. à « confusion » et « chaos » (qui depuis n'a fait que croître), obère gravement de toute la suite de l'histoire (ce qui, en effet, n'a pas manqué de survenir puisque, à peine une quarantaine d'années après la rédaction de ces lignes est survenu l'Événement (immense) de cette Révolution – et de tout ce qui s'en est suivi… qui continue encore tandis que j'écris, moi le « scripteur tardif » de cette *Profondeur*, cette page tout aussi sombre et désenchantée que celle de mon illustre devancier). Mais ce qui en vérité, dans cette conclusion des *Mémoires*, me « parle » encore le plus, ce n'est même pas tant cette sorte de prophétie (pour dire vite : « politique ») qui y est mine de rien délivrée : rien de moins que l'effondrement de la structure socialo-politique de ce qu'on appelle désormais (et pour cause) l'« *Ancien* régime », que cette *opposition* qu'elle met en scène entre les notions d'« ordre » et de « chaos »/de « vérité » et de « confusion » ; et « opposition » qui elle, de toute évidence, fait signe-vers un domaine beaucoup plus vaste que celui du (strict) politico-social : rien de moins que celui du *sens* et de son « jeu »

(avec la créature humaine/disante/pensante) – un peu comme si, apposant le mot de « fin » au « grand récit » de ses *Mémoires*, Saint-Simon signifiait (plus ou moins subliminalement) à son lecteur : « Vous croyez, les ayant lus, que je vous y ai raconté l'histoire de l'*effondrement* d'une certaine structure socialo-politique (pour dire vite : celle du régime monarchiste) – mais non : c'est beaucoup plus immense et profond que cela ; car ce qu'en vérité, par la rédaction de mon "grand récit", j'ai essayé de vous relater c'est celle de la *destruction* de rien de moins qu'une "configuration-en/de-monde"… qui, depuis au moins mille ans dans ce Royaume de France, régissait les rapports entre ce "sens" et les hommes habitants de ce Royaume (ou si vous préférez : constituait la "règle" et le "principe certain"… de ce *jeu*-entre ce "sens" et sa "créature") ; et voilà pourquoi aussi, tout au long de la rédaction de mon "océan textuel", je n'ai cessé de revenir à cette "science de l'étiquette" – dont je sais très bien qu'entre vous, lisant ces/mes *Mémoires* : lorsqu'ils paraîtront enfin, vous ne manquerez pas de vous moquer (comme d'une "marotte" de leur auteur) – : alors que pour moi, cette "étiquette" : pour le respect de laquelle j'ai entrepris tant de (hélas ! le plus souvent vains) combats, ne fut rien d'autre que le signe, dans un temps où tout (déjà) tournait à la décadence (et) à la confusion : en le mouvement d'un *brouillage* progressif du "sens" lui-même, de la *persistance*, ne fût-ce qu'en ce mode curial-formel, de cette "configuration-en/de-monde" que je dis… et dont ces Mémoires, pour ce que tout en eux "ne respir(ent) qu'ordre, règle, vérité", etc., pourront alors, de cette "configuration-en/de", constituer comme le dernier *îlot de résistance-à*… ce même *brouillage du sens* (dont le pernicieux/"déconstructiviste" processus aura été comme la signature la plus profonde de l'époque où j'ai eu le malheur d'apparaître et de vivre) »… Où l'on comprend en tout cas, par cette (imaginaire et ultime) « protestation » de notre « duc et pair », *combien est faux* ce que dit de lui, dans l'édition de la Pleïade, l'imbécile préfacier-Coirault (qui a pourtant consacré sa vie à l'œuvre du mémorialiste – comme quoi, sur certains sujets, on peut être à la fois très savant et très… bête !) : « Saint-Simon s'éloigne de nous » ; alors que, bien évidemment, c'est le mouvement exactement inverse qui meut sa présente

réception : celle notamment d'une nouvelle génération de lecteurs du « petit boudrillon » qui, loin de continuer (comme les précédentes) à se moquer de ses « passion/marotte d'étiquette », y pointera au contraire, pour toutes les raisons métaphysiques-scripturaires que je viens d'exposer ici, une sorte de combat – certes « d'arrière-garde » (mais ne sont-ce pas toujours les plus sublimes et héroïques ?) – en faveur de la « liberté de circulation » de ce *sens*… au sein d'une telle « configuration-en/de-monde » sur le point, à l'époque où il vivait/« écri(vait) », d'être entièrement « dé-construite » – et « dé-construction » dont on voit bien assez aujourd'hui, dans notre propre « époque » : de signature, elle, désormais presqu'entièrement *amalécite*, quels immenses et désastreux « dommages collatéraux » elle a pu/elle continue… d'engendrer.

Dans sa « *Cette mauvaise réputation* »…, à un quidam qui lui reprochait de citer Thucydide : pour ce que, objectait l'inepte critique, cet auteur n'avait pas spécialement la réputation d'être un « révolutionnaire », Debord faisait cette réponse (en forme de question) : « Comment Thucydide nous apparaîtra-t-il dans les luttes du futur ? » – et contre-objection dont on voit qu'on peut aussi bien l'appliquer à notre (pourtant lui aussi : « archi-réactionnaire » – et plus même, que Thucydide !) « duc et pair » : « Comment Saint-Simon nous apparaîtra-t-il dans les luttes du futur » (dont je prévois pour ma part qu'elles seront entièrement tournées-contre la puissance que, dans mon propre « grand récit », j'ai désignée sous le nom d'*Amaleq* – cette « conception du monde qui pose que celui-ci n'est rien d'autre que le *produit* de mon effort et de ma volonté ») ? – ; étant en tout cas clair que Saint-Simon, plus il semble « s'éloigner », sinon de « nous », du moins des imbéciles-à-la-Coirault, en réalité, par le « miroir de vérité » de ces/ses *Mémoires* qu'ils « nous » a laissés en héritage scripturaire, « se rapproche », et par le fait même de l'*ana-chronisme* achevé de sa situation de scripteur (totalement anti-« progressiste ») au cœur du Siècle peut-être le plus « progressiste » de tous : celui (donc) « de Voltaire et de Rousseau » – dont, le

lisant, on a du mal à croire qu'il en fût le (presqu'exact) *contemporain* ! –… toujours plus étroitement de ces « luttes futures » et qui seront donc de signature essentiellement « *anti-amalécites* » : rien n'empêchant le lecteur actuel de (re)prendre/(re)lire le « grand récit » saint-simonien, non pas même comme l'admirable résurrection d'un « siècle » aboli : celui en l'occurrence dit (par Voltaire) « de Louis XIV » – saisie sans doute juste de ces *Mémoires* (mais saisie sans doute aussi/encore trop « littéraire » – qui fut celle notamment de Proust) –, mais plutôt comme la relation d'un combat, mené par le courtisan-dans-Versailles (du même nom), contre ce *processus* qui, de par sa facture « dé-constructiviste-de » la « configuration-en/de-monde » encore officiellement en vigueur à cette époque, emprunte/empruntait déjà bien des traits à celui, lui « absolument moderne », que je qualifie ici d'*amalécite* ; et « processus » que le même Saint-Simon, du fait justement de la nature *plus scripturaire que littéraire* de son « grand récit », a peut-être été le seul dans son époque « sienne » – celle qui préférait considérer ce « Siècle de Louis XIV », à l'instar de l'auteur de l'ouvrage éponyme, comme une période de grandeur – à en entrevoir très lucidement la « vérité » profonde du « travail de sapes » que, sous cette apparence de grandeur et de magnificence, il opérait en réalité en vue de dé-construire/faire s'effondrer la « configuration-en/de-monde » à laquelle notre mémorialiste avait la faiblesse d'être passionnément attaché (pour ce qu'étant peut-être aussi le dernier dans son « époque sienne », d'une telle « configuration-en/de », à en sentir la *grande beauté* – mot que, dans sa description de Versailles, il se garde bien d'appliquer au palais que, en vue justement d'un tel travail de sapes métaphysique contre cette construction du/en sens de cette configuration-en/de-monde, a bâti le « Roi-Soleil » : disant tout au plus de ce monument qu'il exècre – et probablement, de son point de vue, pour de bonnes raisons : pour ce que représentant, à ses yeux de « duc et pair », le lieu même de *toute humiliation* de sa caste – qu'on y a « cousu ensemble le beau et le laid » : expression qui fit bien encore ce *brouillage du sens*, s'étendant ici jusqu'au domaine de l'esthétique, qui est pour Saint-Simon la signature de l'époque). L'étrange étant d'ailleurs ici que, dans ce combat anti-amalécite

que seront assurément ces « luttes du futur », la caractéristique du « grand récit » de ces *Mémoires* qui pourra faire de leur scripteur notre maître et allié sera celle, non pas bien sûr de ses conceptions politiques (« archi-réactionnaires ») de « duc et pair » (passionnément attaché au maintien de ses privilèges de caste), mais, peut-être, de cette « passion de l'étiquette » que nous, lecteurs encore trop « modernes » du « petit boudrillon », regardons peu ou prou comme sa dimension la plus irrationnelle et (il faut bien le dire) grotesque et ridicule de sa « structure psychique » ; alors que, comme on l'a vu, elle n'est rien d'autre chez notre mémorialiste que l'expression (certes maladroite mais très profonde) d'un attachement passionné au *sens* et à sa « configuration-en/de-monde » que, depuis au moins mille ans en ce glorieux puis infortuné Royaume (de France), il s'était efforcé de maintenir pour avoir loisir de continuer à circuler et même, de temps à autre, y « vivre des aventures » (le « grand récit » saint-simonien dans cette perspective, n'étant rien d'autre que la relation de l'une d'entre elles) ; mais « circulation de ce *sens* » que, aux yeux du scripteur de ces *Mémoires*, met gravement en péril le processus (d'inspiration clairement « amalécite ») de *brouillage* – dans tous les domaines : social, politique, religieux (et même, on l'a vu avec cette exécration par notre « courtisan-malgré-lui » du lieu-Versailles, esthétique) – de celui-ci à l'œuvre dans son « époque sienne » : ce pourquoi Saint-Simon a voulu son « grand récit », où tout ne doit « respir(er) qu'ordre, règle, vérité (et) principaux certains », comme un *îlot de résistance* à ce même processus de « brouillage du *sens* » – en quelque sorte : un anti-Versailles (non de pierres mais de tropes/non « littéraire » mais « scripturaire ») –; et « îlot » où le scripteur Saint-Simon aurait loisir, là au moins *maître absolu* (de sa prose sinon de son Royaume – dont on sait par certaine confidence échappée à sa plume qu'il avait un temps caressé le rêve fou d'en devenir le premier ministre : « J'aurais souhaité être élevé à la première dignité du pays »…), de *s'opposer pied à pied* à ce processus même… qui, pour lui, ne pouvait signifier que « décadence, confusion, chaos, », etc. – ce dont, en effet, la suite de toute cette histoire n'a fait que confirmer : avérant par là l'(involontaire) prophétie délivrée par leur

scripteur dans la conclusion de ces *Mémoires*.

Car que veut au juste, sous le masque de cette intention de plus en plus clairement affichée de bâtir à son tour un autre « monde du sens » : quoique « monde », lui, ne devant (donc) plus être que le « produit de l'effort et de la volonté »… de l'homme, Amaleq ? – rien d'autre en vérité, comme l'avait bien vu il y a déjà plus de deux-cent cinquante ans le scripteur Saint-Simon, que de parvenir à ces (universels) « décadence/confusion/chaos »… dont notre époque contemporaine, sous l'effet notamment de l'activisme effréné de ceux que j'appelle ici les « *néo*-progressistes » (en réalité : les « idiots utiles » du même Amaleq – et pour ce qu'eux, bien sûr, souscrivent très sincèrement au projet amalécite de cette (elle aussi : « néo ») construction d'un (autre) « monde du sens »), est comme l'*effectuation* pratique et, désormais, sans plus aucun « faux-semblant » – ce pour quoi aussi cette époque est de tonalité très nettement « apocalyptique » (et non tant pour la raison qu'elle préluderait à d'immenses catastrophes – qui pourtant ne sauraient tarder/ont, en certaines occasions, déjà commencé (*cf.* la crise sanitaire en cours…) – que pour cette autre que tout, en celle-ci, est comme mis à plat/apertement donné à voir (à ceux qui, du moins, ont encore des « yeux pour… voir ») – ; étant au moins clair que le diable (sous son nom donc « absolument moderne » d'*Amaleq*) n'est pas si bête qu'il sait bien, lui, qu'une telle construction d'un (« néo ») « monde du sens » – en ce mode donc « amalécite » (pour dire vite : qui prétendrait se passer de quelque « transcendance » que ce soit) – n'est tout simplement pas *viable* : ne pouvant tout au plus, si son règne par malheur devait s'établir, que durer *six mois* (qui correspond justement au temps fixé par la Tradition pour cette « Apocalypse ») – mais on le sait aussi : ce n'est pas d'abord à l'homme (dont « il se barbouille (probablement) le pourtour anal-« infernal ») que le démon-Amaleq « en veut » au premier chef… Ce pourquoi la (re)lecture – pourvu bien sûr que nous y procédions en ce mode « scripturaire » (et non plus seulement/« strictement littéraire ») – du « grand récit » saint-si-

monien, à nous qui nous apprêtons à entrer dans ce « combat spirituel »/anti-amalécite : celui que, pour ma part, je préconise depuis quasiment le début de la rédaction de mon propre « grand récit », peut nous être d'un *grand secours* ; et cela parce que ce scripteur est probablement l'un des premiers à avoir, dans son « époque sienne », lucidement pointé à l'œuvre les prémices de ce processus de « brouillage du sens » (d'inspiration clairement amalécite) qui, aujourd'hui : dans notre « époque nôtre », nous circonvient absolument (même si bien sûr Saint-Simon – pour ce que n'étant pas plus ce « théologien » qu'il n'était cet « écrivain » au sens strict (et peut-être même pas, en ce même sens, cet « historien ») – ne connaissait pas le *nom* d'Amaleq). Et à ce propos il faut notamment (re)lire les longues analyses que, dans ses *Mémoires* et suite à sa relation de « la mort de Louis XIV », il fait du règne de ce (supposé) « Grand Roi » ; et analyses en forme de « bilan (de ce règne) » qui, pour nous qui les lisons dans une/la *distance scripturaire* qui nous sépare désormais de leur rédaction effective, ne font rien d'autre que de très clairement/très significativement dégager les traits comme *pré-amalécites* de ce souverain fameux : à commencer par ce « travail de sapes » de la « configuration-en/de-monde » (de son temps) auquel il procéda durant l'entièreté de son (long – presque : démesuré) règne ; et travail qui allait donc aboutir, non seulement à la destruction de la structure politico-sociale de l'« Ancien régime » : par notamment cet abaissement systématique de la (haute) noblesse… joint à l'élévation à proportion de la bourgeoisie (via en particulier le choix par Louis XIV de ses ministres et autres secrétaires d'État uniquement dans cette « classe » – bien évidemment méprisée/exécrée par notre « duc et pair »), mais aussi, plus profondément, à ce « brouillage du *sens* »… qui, justement : ce « sens », présidait à cette configuration-en/de-monde » à laquelle notre mémorialiste était si passionnément attaché : fût-ce en le mode donc de cette « passion » – qui nous semble à nous, ses lecteurs « modernes, trop modernes », si étrange et peu ou prou ridicule-obsolète (je crois donc/comprend maintenant : *à tort*) – pour l'« étiquette ». Par quoi aussi, à (re)lire ces analyses, sans nulle complaisance de la part de Saint-Simon, du « bilan » du règne de ce (supposé) « Grand

Roi », se dégage de cette « haute figure (de l'histoire de France) » une *image très différente* de celle que voudrait encore nous imposer l'hagiographie officielle ayant ordinairement cours à son sujet : celle à ranger peut-être aux côtés d'un Philippe-le-Bel ou d'un Napoléon – *cf.* ce que je dis de ces autres personnages dès le premier tome de ma *Profondeur*) d'un des souverains les plus « amalécites » qui aient jamais scandé notre propre « roman national » – et à apposer bien sûr, dans la perspective « anti-amalécite » que pour ma part je préconise ici, à d'autres figures telles que celles d'un saint Louis ou d'une Jeanne d'Arc (voire même peut-être, plus récemment, à celle d'un de Gaulle – ce « sous-secrétaire d'État à la guerre qui, pour reprendre le mot d'un historien, se prenait pour… Jeanne d'Arc ») –; ce qui peut notamment expliquer ce fait (somme toute, si l'on y songe, assez paradoxal) que les auteurs (néo-)progressistes qui ont écrit du « Roi soleil » et de son règne ont tous fait preuve à son égard d'une étrange et admirative complaisance – à com- mencer bien sûr par le plus célèbre d'entre eux : le bourgeois/fils de notaire Voltaire qui s'est pour sa part fendu d'un épais *Siècle de Louis XIV* (égalé à rien de moins que ceux « d'Auguste » ou « de Périclès ») –; alors qu'on aurait pu croire que ces mêmes auteurs, du fait justement de leur « conviction (néo-)progressiste », s'emploieraient plutôt à faire un sort aux despotisme/absolutisme de ce personnage (sur lequel en effet, en ces registres, il y avait sûrement beaucoup à dire et critique – mais critique qui étrangement, comme on vient, relisant Saint-Simon, de le voir, est venue d'un « duc et pair ») ; et « bizarrerie » chez ces intellectuels (néo-) progressistes – et donc par conséquent : tous d'obédience plus ou moins « amalécite » – qui ne se peut expliquer que par le fait que, de manière plus ou moins subliminale, ils avaient reconnu en ce souverain des traits eux aussi très fortement marqués par la griffe d'*Amaleq* – dont ils ne sauraient être autre chose que, selon, les « idiots utiles »… ou les « petits télégraphistes ».

Relire dans cette perspective scripturaire/anti-amalécite (ou si l'on préfère : anti-littéraire) le « grand récit » saint-simonien, c'est donc rien de

moins que plonger dans un « océan textuel » qui, en ses tré-fonds les plus obscurs, a conservé comme la mémoire de la toute *première apparition* dans l'histoire (à tout le moins : celle de notre pays) de cette « conception *amalécite* du monde »… qui, à partir du lieu-Versailles et du temps-« règne de son roi », n'a cessé depuis de prospérer et de s'étendre, en ces modes, selon, social, ou politique, ou (anti-)spirituel, à l'ensemble de la « vie humaine » d'un pays… qui jusque-là était demeuré peu ou prou fidèle à l'*autre conception*, elle pour dire vite : « biblique », de ce même monde… qu'allait désormais s'employer, à partir de ce précédent historico-théologique, à subvertir celle de type « amalécite ». Bien sûr rien n'empêche de continuer de lire la critique que fait le « duc et pair » Saint-Simon du règne du « Grand Roi » comme une énième protestation de préséance, de la part d'un aristocrate d'abord soucieux de la préservation de ses privilèges de caste, concernant non plus même les « tabourets et les bonnets » mais bel et bien, cette fois-ci, le gouvernement lui-même du Royaume – dont un des traits justement de la politique « louis-quatorzième » est de ne plus y associer aucun de ces aristocrates et autres « ducs et pairs » (et en effet, comme le constate rageusement dans son « bilan » du règne du même roi notre mémorialiste, aucun duc (à l'exception, précisa-t-il de celui de Beauvilliers) ne figure dans les « conseils de ministres » du souverain) –; et politique qui en effet ne peut que ruiner la conception peu ou prou médiévale (sinon féodale) que se faisait Saint-Simon du système monarchique : celle où le roi, justement, n'était que le *primum inter pares*… dont il était supposé, pour gouverner le Royaume, toujours consulter les avis/prendre le « conseil »… mais il est clair aussi que, si le bilan (accablant) du règne du « feu roi » que dresse sans complaisance notre mémorialiste n'avait été motivé que par de telles considérations d'intérêts de caste, il nous intéresserait, nous lecteurs modernes : qui ne sommes ni des nobles ni des monarchistes, beaucoup moins ; et cela parce que *le fond le plus précieux* de ces pages ne réside pas tant en leur contenu politique (« littéraire ») qu'en celui pour ainsi dire *métaphysique* (« scripturaire »), et contenu qui, transcendant tous les domaines, selon, de ce politico-social, ou même de ce religieux, fait d'évidence signe-vers

une/cette (autre) « vérité » – dont Saint-Simon n'hésite pas à dire que son « grand récit » en est le « miroir » –; mais alors quelle « vérité » au juste – et par conséquent aussi : quel « miroir » (censé donc refléter – quoique peut-être encore « obscurément » ? – cette « vérité ») ? Ce mot de « vérité » est, on le sait, la *notion-clef* de la rédaction de ces *Mémoires* – dont j'ai déjà beaucoup écrit dans, notamment, la lecture par moi consacrée, dans mon *Bruit du temps*, à Saint-Simon (dont celle en particulier de « vérité de jugement dernier » trouvée chez son biographe Marc Hersant) –; mais « vérité » dont il s'agit ici de dire enfin (à quatre tomes d'intervalle !) le contenu exact et littéral – en répondant par exemple à cette question : quelle est donc la « vérité » dont le « grand récit » saint-simonien est censé être le « miroir » ? –; et réponse à cette question qui, je le crains (ou je l'espère), risque de nous entraîner *très loin* : « très loin » en tout cas des considérations de type, selon, politico-social ou religieux-théologique qui, jusqu'à présent, avaient servi de cadre général à nos lecture/interprétation des *Mémoires*. Leur auteur, avons-nous (déjà) dit, regarde son « époque sienne » comme celle, peu ou prou, d'un *délitement général de tout* – d'où les mots, venant spontanément sous sa plume dans la conclusion de son « grand récit », de « décadence », « confusion » et autre « chaos » (auxquels il oppose comme (anti)symétriquement ceux d'« ordre », « règle » et « vérité » – dont ces Mémoires seraient censés être le lieu (au moins) « scripturaire ») –; mais « délitement » dont la forme la plus grave et la plus pernicieuse, et au-delà même de celles ne concernant encore que les catégories plus « littéraires » du politique, du social ou du religieux, serait celle de ce *brouillage du sens* (de tout) qui conduit à rien de moins qu'à ce processus que, dans un autre livre de ma *Profondeur*, j'ai appelé celui de la *dissolution de la vérité* ; et processus de cette « dissolution » dont il rend responsable le règne du « Grand Roi » *amalécite* qui pendant cinquante-quatre ans, depuis la sorte de métastase cancéreuse-curiale qu'a constitué le lieu-Versailles, a présidé aux destinées de ce/son infortuné Royaume de France – ce règne, en ce sens, ayant été comme le « précédent » de ces « délitement »/« brouillage »/« dissolution »… qui, depuis, n'ont plus cessé de s'amplifier :

(…) et comme au temps où j'ai écrit, surtout vers la fin, tout tournait à la décadence, à la confusion, au chaos, qui depuis n'a fait que croître (…)

; et toute « croi(ssance) » de tels pernicieux/désastreux processus à laquelle Saint-Simon, parvenu tout au bout de la rédaction de son « grand récit », n'a à apposer que, non tant « la » vérité (qui, en sa guise de « vérité de jugement dernier », n'appartient qu'à Dieu), que le « *miroir* (de cette vérité) » que constituent à ses yeux, en un mode qui désormais ne peut plus être que *scripturaire* : puisqu'apparemment tous les autres (politique, social, religieux, etc.) ont échoué, ces/ses *Mémoires*.

Ce qui signifie aussi que pour Saint-Simon cette « vérité » – dont nous ses lecteurs, dans la distance temporello-scripturaire des siècles, nous sommes mis en quête (en n'hésitant pas à plonger dans l'océan textuel de son « grand récit ») – ne peut jamais être « dite » par quelque scripteur (ou politique, ou théologien) que ce soit ; mais par contre elle peut être *reflétée* ; et cela en le mouvement (scripturaire) d'une sorte de « théologie (négative) » qui dénoncerait tous les « empiétements » (un autre mot cher à notre mémorialiste) que font subir à cette même « vérité » (en le mode donc de ses « brouillage » et autre « dissolution-de ») ses ennemis – tout se passant un peu comme si, tout au long de ses *Mémoires*, Saint-Simon ne cessait de signifier à son lecteur : « Je ne peux pas vous dire en quoi consiste au juste cette "vérité" – dont mon "grand récit" n'est (au mieux) que le "miroir" –, mais, par contre, je puis vous indiquer, chaque fois que je monterai sur les grands chevaux de mes protestations (véhémentes) et autres indignations (que je sais bien, moi le premier, toujours vaines), *en quoi elle ne consiste sûrement pas* : c'est-à-dire chaque fois que, en les modes de ce "brouillage-et-dissolution-de", il est "empiété-sur"… cette même "vérité" ; et je sais bien que vous lecteurs, qui me lirez dans la distance des siècles : celle où devront être normalement publiés ces Mémoires, ne man-

querez pas de vous moquer de ma (soi-disant) “marotte d’étiquette” – en quoi vous aurez tort car lorsque, par exemple, je m’indigne du fait que les parlementaires, quand nous “ducs et pairs” entrons dans une assemblée, ne se découvrent pas (affaire du “bonnet”), cette indignation n’est en réalité là que pour vous faire sentir que, à cet instant, a lieu rien de moins qu’un “empiètement-sur”… cette/“la” vérité : étant clair qu’un “monde” où ne cesseraient de se multiplier de tels “empiètement-sur” – ce qui hélas !, je crois, fut le cas de celui de mon “époque mienne” – ne saurait soutenir très longtemps sa propre “configuration-de/de(-monde)” ; vous pourrez donc, dans la suite des siècles et “si ces Mémoires voient jamais le jour”, vous amusez de ma fureur, en y pointant, je suppose, le simple effet de mon orgueil de caste, votre rire et autres “gorges chaudes” seront comme une balle que vous vous tireriez dans le pied : pour ce que vous comme moi, en tant que les “créateurs du sens” que nous sommes tous : ducs et roturiers/nobles ou manants, ne sauriez espérer longtemps vivre et séjourner dans un monde où ce “sens” et sa “vérité” de “configuration-de” seraient à chaque instant *bafoués*… en les modes d’un “brouillage” du premier et de la “dissolution” de la seconde (si bien qu’en ce sens votre rire, et toutes choses étant égales, ressemblera un peu à celui du lecteur de *Don Quichotte*… qui, s’esclaffant au récit des mésaventures de la pourtant *haute figure* du personnage inventé par Cervantès, ne fait rien d’autre que de *se moquer de lui-même* – ce pourquoi ce rire, comme le votre vis-à-vis de moi et de ma (supposée) “marotte”, est en réalité, non seulement “contre-productif ”, mais aussi *infiniment triste* : pour ce que prenant pour objet de dérision cela dont, en même temps, *pas un instant* nous ne pouvons, vous comme moi, nous passer (à savoir : ce “sens” et cette “vérité”))… » Où l’on comprend en tout cas, par ces (imaginaires) considérations que je place dans la bouche de notre mémorialiste : ce dont j’ai bien le droit puisque je suis après tout, moi aussi, le scripteur d’un (autre) « grand récit », que la « vérité » dont il est question dans celui de mon (illustre) devancier n’est rien d’autre que celle qui, dans le mien, constitue les éléments/« Milieu (doré) » de ce que, pour ma part, j’ai appelé la « dimension de ce (pur) scripturaire » : quelque chose comme une sorte

d'« air spirituel » (je ne vois pas d'autre mot)… dont nous pouvons bien, selon, nier ou regretter l'existence… mais dont de toute façon, en tant que nous demeurons forcément et toujours ces « créatures du sens »/« témoins de la vérité », nous ne saurions, pas un seul jour, *nous passer* (*cf.* notamment l'image (de la situation) de cette colombe kantienne qui « s'imagine qu'elle volerait mieux/plus vite dans le vide » – alors que bien évidemment si ce vide (ici donc : « spirituel » – pour dire vite) était réellement créé autour d'elle, elle chuterait/suffoquerait instantanément). Et qui ne comprend par là que les créations de ce « vide (spirituel) »/privation (de sens) à la créature (du même nom) constituent le véritable fond du *projet amalécite*… qui, quoique se présentant comme un « grand remplacement (de monde) » : ce qui, à la rigueur, pourrait encore être acceptable, ne vise en réalité qu'à la *progressive asphyxie*, en le mode donc « spirituel » d'une (progressive) privation de ces mêmes « sens-et-vérité », de la créature qui, elle, ne vit-que… de ces « sens et vérité » ; et « asphyxie » dont le présent processus de ce fameux « réchauffement climatique » n'est, dans cette perspective, elle, plus pensive et (ici le mot manque), que la *métaphore environnementale* : étant clair que, dans un monde (sa « configuration-en) où « sens et vérité » ne cessent de se raréfier, l'air (physique), et par le même mouvement, ne peut venir lui aussi, à partir d'un moment, qu'à *manquer*.

Or c'est bien cette « vérité »-là que, il y a maintenant plus deux-cent cinquante ans : lorsqu'elle ne faisait encore que balbutier, le scripteur Saint-Simon a entrevue dans l'*obscur* « miroir » du « grand récit » de ses *Mémoires* – non tant donc celle « de jugement dernier » (qui n'appartient qu'à Dieu) mais, à tout le moins, celle du projet de Son adversaire *amalécite* (dont les prémices, à en croire le mémorialiste, ont commencé *avec* le règne de la « créature d'Amaleq » que fut le Grand Roi de Versailles – dont notre scripteur fut le témoin tout à la fois indigné et… impuissant) –; si bien que pour nous, actuels lecteurs de ces *Mémoires* : quoique désormais en ce mode uniquement/« purement scripturaire », la « vérité » dont il est parlé en

ceux-ci – son nom constituant même le *dernier mot* de leur « grand récit » – peut, à nous qui, justement, cherchons à obtenir *plus amples informations* sur notre Adversaire (amalécite), nous être d'une grande et précieuse utilité ; et cela parce que Saint-Simon a ce privilège sur les autres scripteurs de « grands récits » qui sont venus après lui de se *tenir au plus près* de premier avatar dans l'histoire (au moins « de la France ») de cet « Amaleq » et de sa très particulière/démoniaque « conception du monde »… dont le duc et pair, bien que n'étant ni ce « philosophe » ni ce « théologien » (au sens strict), perçoit tout de suite le danger mortel qu'elle constitue pour l'*autre* « configuration-en-de-monde » (celle pour dire vite : « biblique ») à laquelle il est lui, par ce qu'étant ce virtuose amoureux du « sens » et de sa « circulation », passionnément attaché ; et *avatar* de ce démon « pensif » qui, parce qu'il est justement le « premier » d'une longue série (qui se prolonge jusqu'à nous), est à la fois plus facile (parce qu'il se cache moins) et plus difficile (parce qu'il est inédit) à identifier – rappelons-nous à ce titre ce qu'écrit Saint-Simon de son ennemi intime le duc de Nouailles (dont j'ai montré, dans mon *Bruit du temps*, que la haine féroce que vouait le mémorialiste à ce personnage était d'origine fort trouble) :

Le Serpent qui tenta Ève (citation à retrouver)

; où il est clair que ce malheureux « Noailles » ainsi portraituré par Saint-Simon (et aussi machiavélique qu'il ait pu être) – ne méritait pas cet excès d'indignité qui, par les références bibliques use ici son adversaire, l'assimile peu ou prou au démon de la Genèse (même Dubois, personnage pourtant également exécré, n'a pas droit à un tel traitement de « faveur » – peut-être parce que, n'étant que ce « roturier », le mémorialiste a estimé que sa « faute » était moins grave que celle du « duc » : assimilée elle, donc, à rien de moins que celle des *anges révoltés* ?) : à moins que, en la personne de ce « Noailles », Saint-Simon ait obscurément pressenti qu'il était mis en présence d'un authentique « démon » (celui que j'appelle ici, pour ma part, « Amaleq » – et pressentiment qui expliquerait alors l'étrange/quasi-fan-

tastique épisode où, contraint pour des nécessités matrimoniales d'échanger quelques mots (de simple politesse) avec Noailles, le mémorialiste est comme saisi d'une sorte de transe de pure terreur qui le laisse pétrifié et sans voix : ce qui arrive en effet peut-être lorsqu'on rencontre le diable… et qu'*on le sait*!) ? Versailles, il y a deux cent cinquante ans, aurait-il été ce lieu où l'on pouvait encore croiser au long d'un de ses couloirs le *démon* de toute « (future) modernité » ; et « démon » qui, sous la guise chamarrée d'un « duc et pair » : ce qu'était comme Saint-Simon, ce Noailles, pouvait se mêler *incognito* à la foule empressée des courtisans du « Grand Roi »… sans se douter, eux, que celui-ci n'était qu'une créature particulièrement nuisible, par sa politique fondamentalement négative de toute « différenciation-en-sens », d'Amaleq (alors qu'aujourd'hui, au moins en cette guise incarnée du « modèle du Serpent qui tenta Ève », on ne peut plus rencontrer Amaleq – et cela parce que la « conception du monde » qu'il *représente* est devenue comme la vérité peu ou prou officielle de la domination : si bien que son « représent(ant) », de « duc et pair » qu'il était encore à Versailles, est passé *prince… de ce (même) monde*)… Mais où l'on comprend aussi par là que la « vérité » dont parle Saint-Simon – dont son « grand récit » est le « miroir » (celle, non pas peut-être « de Dieu », mais du projet de son rival amalécite) – peut nous servir, à nous qui vivons désormais entièrement sous la coupe de la domination (du même nom), à *mieux cerner les contours de notre Adversaire* ; et cela parce que le scripteur de ces *Mémoires* est, lui, le premier (et aussi bien le dernier) à avoir clairement *vu* Amaleq : dont il nous a laissé, par le portrait croqué sur le vif de ce « Noailles », comme le *portrait robot* – celui du démon (« pensif ») qui, désormais, règne en maître (absolu-idéologique) sur une cour à présent étendue jusqu'aux confins de ce « monde » et de sa « configuration-en ».

Grâce à Saint-Simon – et notamment grâce à ce portrait à charge qu'il nous a laissé de ce « Noailles » (où celui-ci est clairement identifié au *démon de la Genèse* – « le Serpent qui tenta Ève… », etc.) – nous comprenons en

tout cas que la « vérité » du projet amalécite – qui aimerait se présenter comme cette conception (peu ou prou « philosophique ») du monde en tant que « produit de ma volonté et de mon effort » (et conception qui a déjà circonvenu tant de militants « néo-progressistes » et autres « idiots utiles » d'Amaleq) –… n'est encore qu'une « vérité-avant dernière » ; et « vérité » derrière laquelle s'en dissimule une autre (d'essence elle : « théologique » – ou plus exactement : anti-« théologique ») dont le projet, elle, vise à rien de moins qu'à la *dissolution de tout* : c'est-à-dire, en dernier recours, à celle du *Sens* lui-même qui, « depuis (…) qu'il y a des hommes et qui (cor-)re(s)pondent à son appel) », a permis à ces mêmes « hommes » de se lancer dans l'entreprise de l'édification de toute sortes de « configuration-en/de-monde » d'un univers à l'origine « in-différencié » (l'histoire de l'humanité n'étant rien d'autre, dans cette perspective, que celle de la succession, dans le cours des âges (nombreux) de la Terre, de ces « configurations-en/de » mêmes). Et, comme je l'ai déjà dit, si le projet d'Amaleq n'était que la proposition faite aux hommes de se lancer dans l'entreprise d'une *nouvelle* « configuration-en/de (monde) » – où, sinon le « Sens », du moins sa *circulation* était encore conservée (en la guise d'une nouvelle façon, par ces hommes, de continuer de (cor-)re(s)pondre-à son appel) –, nous pourrions, nous ces « hommes » : ces « créatures du sens », encore, à la rigueur, accepter de *prendre langue avec*… Amaleq ; mais, comme on l'a compris par la (re)lecture – en ce mode donc désormais : « (purement) scripturaire » – du « grand récit » saint-simonien, l'acceptation d'un tel dialogue-avec le « démon-philosophe » (du même nom) constituerait pour nous le tomber-dans un/le piège *le plus subtil* de celui-ci ; et cela pour la raison qu'on vient de voir que la « vérité » du projet amalécite n'est encore qu'une « vérité-avant dernière »… derrière laquelle s'en dissimule une autre (d'essence elle « (anti-)théologique ») : non tant le « grand remplacement » d'une « configuration-en/de-monde » par une autre que la *destruction*, par dissolution de ce sens/empêchement de toute « circulation » de celui-ci/interdiction de toute (cor-)re(s)pondance avec lui, etc., de toute possibilité à venir de telles « configurations-en/de » ; et voilà pourquoi aussi toute

conversation et autre entretien (« philosophique ») avec Amaleq sont de toute façon impossibles et a (rigoureusement) *proscrire* : pour ce que, seulement y consentir ne fût-ce que du bout des lèvres et avec des pincettes, signifierait que nous sommes toujours-déjà tombés dans *son piège le plus subtil* – à savoir la dangereuse illusion que sa « conception du monde » pourrait constituer la forme nouvelle d'une (énième) « configuration-en/de-monde » (alors qu'elle n'a « en vérité » été élaborée que pour détruire, par dissolution du sens/empêchement de sa libre « circulation », toute possibilité d'une telle « configuration-en/de ») –; ceci expliquant notamment pour quoi dans le « grand récit » saint-simonien, lorsque son scripteur est contraint par les circonstances à échanger (ne serait-ce que) quelques paroles de politesse avec « Noailles », notre « duc et pair » est comme saisi d'une sorte de *terreur sacrée* : parce que lui, au moins, sait bien à qui en vérité *il a à faire* – non tant à quelque adversaire politique qu'à un authentique « démon » (au « Serpent qui (donc) tenta Ève… », etc.). Si bien aussi que la seule attitude que nous puissions adopter avec Amaleq – nous qui, pour notre part, désirons préserver ce « monde » et sa « configuration-en/de » de la « confusion (et en) chaos » (que lui préparent les menées (toujours sournoises-sophistiques) d'Amaleq) –, c'est de lui faire partout et à tout instant une *guerre impitoyable* – en la forme (donc) de ce « combat spirituel » que, depuis quasiment le début de la rédaction de mon (propre) « grand récit », je n'ai cessé de préconiser –; mais « combat » dont on comprend aussi que, pour avoir quelque chance d'aboutir et (si possible) de « triompher », il suppose que nous ayons préalablement *identifié la nature exacte* de notre « Adversaire » – la « vérité » la plus profonde de ses buts et autres « projets » (dont je viens ici, par ces mots empruntés au scripteur saint-simonien de « confusion (et) chaos », de brosser les grandes lignes) –; et « identifi(cation) » qui peut notamment passer par la (re)lecture – quoiqu'en un mode désormais uniquement/« purement scripturaire » (tel que je viens de le faire ici dans le cas des *Mémoires* de Saint-Simon) – des « grands récits » que nous a légués la Tradition : même si aujourd'hui la simple (re)lecture de ceux-ci a déjà commencé d'être in-vestie/détournée-par les *manigances* d'Amaleq

(exemple notamment, en ce moment, des tentatives par l'idéologie « politiquement correcte » du néo-progressisme pour censurer – voire : réécrire (!) – les ouvrages que, il n'y a pas si longtemps, on regardait encore comme d'« intouchables *classiques* »).

L'étrange étant d'ailleurs que de telles « manigances » (amalécites) et autres manipulations de l'opinion (en cette forme « culturelle-mémorielle » – pour dire vite) – dont tout ce qui reste d'observateurs de bon sens dans cette époque de croissant *délire* (néo-progressiste/politiquement correct) s'indigne et se moque encore (y voyant, non sans raison, les prémices de l'entrée en scène d'un nouveau, quoique a-typique totalitarisme – auprès duquel ceux « soviétique » ou « maoïste » apparaissent (presque) « idyllique » et [retrouver les mots de la citation de Debord sur Marx dans Considérations]) – aient désormais *pignon sur rue* (exemple notamment, il y a quelques jours, de la polémique déclenchée sur les « réseaux sociaux » par une pétition d'internautes s'indignant du fait que, dans je ne sais plus quelle production cinématographique, un acteur *noir* ait été doublé par la voix… d'un *blanc* – on en est là !) : par quoi on mesurera, à l'aune justement de tels « délires » (de la même farine), l'extraordinaire puissance, à tout le moins en cette forme médiatique-spectaculaire, qu'à déjà acquise la « conception du monde » amalécite – dont cette idéologie « politiquement correcte » du néo-progressisme constitue bien sûr comme le bras armé-« philosophique » (et ses militants-activistes, par le même mouvement, ses « idiots (les plus) utiles ») – ; ce pourquoi me semble-t-il, pour revenir à la polémique (internautico-racialiste) évoquée plus haut : celle donc provoquée par ce doublage d'un « acteur noir » par un « blanc », la seule chose que j'ai entendu de sensée sur ce (grotesque) sujet a été dite par un commentateur qui, participant à un plateau télévisé justement consacré à cette polémique : dont tous d'ailleurs faisaient, avec un bel ensemble, leurs gorges chaudes, s'est posé, lui la question de savoir « pourquoi on en parlait (seulement) » – mettant peut-être en effet par là le doigt sur le seul « sujet » qui mériterait

vraiment d'être examiné : celui de cette stratégie amalécite consistant, par incessantes provocations en ce mode délirant/médiatique/« politiquement correct », à habituer l'opinion publique à de telles polémiques (du même nom) ; et polémiques qui elles-mêmes bien sûr, ne cherchent pas tant à imposer le contenu idéologique de ces « délires »… qu'à *user*, en la forme plus efficace/décisive de ce « brouillage (entier) du *sens* », ce qui demeure encore de « (bon) *sens* »… dans cette même « opinion publique ». Par quoi se décèle l'idée avancée au développement précédent que le véritable but d'Amaleq n'est sûrement pas d'imposer sa « conception du monde » (pour dire vite : néo-progressiste/politiquement correcte) à cette même opinion, mais plutôt de se servir des (patents) délires de cette idéologie (du même nom) pour détruire/dissoudre ce qui constitue secrètement « l'unique objet de son ressentiment » – à savoir : le *sens* lui-même –; ce pour quoi en effet, replacée dans cette perspective, la question du « mais pourquoi en parlons-nous seulement ? » de cet observateur m'apparaît comme la seule bonne attitude à adopter face aux manigances du même Amaleq : refuser tout net de *prendre langue avec* lui… en, par exemple, évitant soigneusement de *répondre à ses provocations* (en le mode, notamment, de tous les délires de ce « politiquement correct »… qu'organise/orchestre Amaleq – quoique bien évidemment sans y souscrire un seul instant lui-même)… C'est ainsi que les médias officiels (fussent-ils « de droite » et « réactionnaires » – étant clair qu'il ne sera même pas question ici de ceux réputés « (néo) progressistes » et d'obédience « politiquement correcte » : tels par exemple que les « *pravdas* » qui sévissent actuellement sur le service public), en n'adoptant pas cette attitude d'ignorance et mépris souverain, vis-à-vis de tels délires idéologiques : dont la critique est même, pour certains d'entre eux, devenue comme un fonds de commerce médiatique, *font encore le jeu d'Amaleq* ; et cela parce que ces mêmes médias (anti-néoprogressistes), en cédant à la tentation de répondre aux provocations de ces mêmes délires, tombent dans le piège que j'ai indiqué plus haut : celui de croire que la pensée de type amalécite serait d'essence encore idéologico-politique (philosophique-« littéraire ») – alors que, comme on l'a vu, elle est tout entière

d'essence théologique/(anti) scripturaire : pour ce que ne cherchant pas tant à imposer sa (propre) « conception du monde » qu'à plus décisivement/sournoisement/démoniaquement, à dissoudre le *sens* qui, par sa circulation, présidait à toute « conception » (de ce type) – ; par quoi aussi les (néo-) réactionnaires qui pérorent sur de tels médias (de la même obédience) sont encore, quoique bien sûr en un mode plus subtil que les (néo-)progressistes assumés, les « idiots utiles d'Amaleq » : pour ce que, cherchant à s'opposer aux délires idéologiques de ce même néo-progressisme, ils ne font rien d'autre que multiplier les confusion-et-brouillage (du *sens*) qui constituent le but véritable/démoniaque de la stratégie amalécite.

La parole qui, me semble-t-il, exprime le mieux la *situation* de cet « univers » (que je qualifie ici pour ma part – et pour cause ! – d'« in-différencié ») avant qu'un premier « appel du sens » n'ait retenti sous son ciel (jusque-là donc aussi : indifférent et/ou peu ou prou *muet*) est ce célèbre aphorisme de Nietzsche (qu'un autre « mémorialiste » – je crois : fort significativement – a placé en exergue de ses propres *Mémoires de guerre*) :

Rien ne vaut rien
il ne se passe jamais rien
et cependant tout arrive
mais cela est indifférent

; et aphorisme que celui que j'ai appelé plus haut notre « Adam (pré-hominidé) », s'il avait pu/su parler, aurait sans doute fait sien : pour ce que ces lignes décrivent exactement la « situation » de ce qu'on pourrait appeler un « temps d'avant le temps » – ou si l'on préfère : d'un « monde d'avant le monde » – ; c'est-à-dire celle d'un « univers » qui, pour ce qu'aucune « configuration-en/de-monde » n'avait, suite à cet appel (initial) du « sens », encore en lui commencé de s'édifier, était en effet entièrement régi par la morne/ennuyeuse *loi de l'oxymore* de ce « il ne passe jamais rien et cepen-

dant tout arrive ». Il me faut donc moi, le scripteur tardif du « grand récit » de cette *Profondeur* – et scripteur peut-être uniquement mû par la simple *curiosité*) de glisser le regard en direction de tels « temps (d'avant le temps) »/« monde (d'avant le monde) » – tenter ici d'analyser/décortiquer (si possible en laissant de côté toutes les catégories « pensives » qui sont venues « après » cet « avant » – celles qui « s'inter-posent-entre » ce scripteur et cet « univers d'avant le monde ») *le sens le plus profond* de ce même « aphorisme » – en le regardant par exemple comme une sorte d'*énigme* que me/nous proposerait, par delà les milliers de siècles écoulés *depuis* (mais « depuis » quoi au juste ?), le *Sens* lui-même :

Rien ne vaut rien
il ne se passe jamais rien
et cependant tout arrive
mais cela est indifférent

; tout se passant un peu comme si ce même « Sens », en me/nous donnant à méditer une telle « parole » : une telle « énigme » (qui, on l'aura remarqué, *ne pose aucune question*), cherchait à nous indiquer la façon dont Lui, désirant venir-dans cet univers « in-différencié » : où « rien (donc) ne va(lait) rien », s'y était pris pour *subvertir* cette « in-différence » même – rien de moins qu'en s'arrangeant (comme je l'ai déjà supposé plus haut) pour introduire en cette « in-différence (générale) » une *différenciation initiale* : celle (dite par moi en amont de ce *Milieu doré*) entre les deux notions de l'« étrange » et du « familier » (d'une certaine manière j'ai donc *déjà* résolu l'« énigme » que, via l'aphorisme de Nietzsche, ne/nous avait proposée ce « Sens » – restant peut-être alors à me/nous demander *pourquoi*, entre tant d'autres « différenciations » dont il aurait pu user en vue d'une telle subversion (de l'in-différence générale de cet univers du même nom), c'est *celle-là* qu'il a choisie (celle donc entre « étrange » et « familier ») : par quoi aussi (par ce « pour *quoi* ? ») on passe, on le comprend, de la notion d'« énigme » (qui peut être toujours résolue) à celle de *mystère* (qui, elle, n'appelle aucune

résolution particulière/parcellaire – se contentent d'être « mystérieuse » et « sans-pour*quoi* » : comme la « rose » de Sibellius (!))… Toutes considérations qui, par l'irruption somme toute assez « bizarre » dans la rédaction de ce présent *Milieu doré* de l'aphorisme de Nietzsche – n'oublions pas que, il y a seulement encore quelques pages nous nous promenions en compagnie d'un certain « duc et pair » au long des couloirs de Versailles (et voici que tout à coup nous avons été transportés plusieurs millions d'années en amont de la construction du château du Grand Roi – quoiqu'en compagnie cette fois-ci d'un certain « Adam pré-hominidé ») – … nous ramènent encore une fois à l'examen des *buts véritables* de cette puissance (démoniaque) par nous désignée sous le nom d'« Amaleq », et « buts » dont, dans la perspective indiquée par le même aphorisme nietzschéen, on comprend qu'ils ne résident en rien d'autre qu'en le mouvement d'un tel « faire-retour-à » la « situation » d'une telle *in-différenciation générale* qu'illustrait cet univers (du même nom)… avant que, par l'introduction par le « Sens » en son sein (jusque-là donc : « in-différencié » – où « rien ne valait rien »), d'une différence initiale, quelque chose comme une première « configuration-en/de-*monde* » ait commencé de poindre : ceci pouvant expliquer pour quoi le reproche le plus essentiel/décisif que notre « duc et pair » adresse au « Grand Roi » sous le règne duquel il vécut n'est pas tant d'avoir « mal » gouverné son Royaume… que d'avoir été l'artisan (peu ou prou inconscient) du *nivellement* (en ce mode notamment social/anti-nobiliaire – quoique pas seulement) *de toute différenciation*… par quoi avait pu s'édifier, dans le cours des âges de cette « histoire de France » : à partir des « confusion » et « chaos » originels de cet « univers in-différencié », quelque chose comme une « configuration-en/de- monde »… de ce même « univers ».

Combien par exemple l'expression nietzschéenne de ce « rien ne vaut rien », s'il l'avait connue, aurait convenu à notre mémorialiste pour exprimer le plus justement l'opinion profonde qu'il avait du « bilan » du règne du « Grand Roi » – en vérité : de cette « créature d'Amaleq » que cette même

« histoire de France » a retenu elle sous le nom de « Louis le quatorzième » –; un peu comme si les *Mémoires* de notre « duc et pair » n'étaient rien d'autre que le témoignage saisi sur le vif par le courtisan-de/dans-Versailles « Saint-Simon » de l'ébauche inédite de ce mouvement initié (donc) par le « démon-Amaleq » pour, par « dé-construction » systématique de toute « différenciation » : en quelque forme que ce soit – politique, sociale, religieuse, etc.), faire-retour-à… la situation d'in-différenciation générale caractéristique de l'univers originel (du même nom – « in-différencié ») : ce qui peut aussi expliquer pourquoi les lecteurs de ces *Mémoires* ont, pour la première et dernière fois : parcourant le « grand récit » saint-simonien, loisir de rencontrer, sous la figure de ce « diabolique Noailles », *Amaleq en personne* (ce qui, dans les autres grands récits qui suivront – « Mémoires (d'Outre-Tombe) », « Recherche » ou « Voyage », etc. – ne sera plus le cas).

Rien ne vaut rien
il ne se passe jamais rien
et cependant tout arrive
mais cela est indifférent

; et qui ne comprend que cet aphorisme de Nietzsche, qui revient tel un tympanon dans les pages que j'écris ici, n'est rien d'autre que le *véritable programme d'Amaleq*… qui n'aspire même pas tant, en ce mode « déconstructiviste », à opérer le « grand remplacement » d'une « configuration-en/de-monde » par une autre – ceci n'étant que sa « vérité avant-dernière » (sous le masque de laquelle il s'avance pour tromper/circonvenir ses « idiots utiles » néo-progressistes) – que de faire retour à cet univers « in-différencié », où, du fait de l'absence du/d'un « sens », ne régnaient « que » confusion-et-chaos (*en* ce même sens) » ; et univers qui fut celui qui précéda la première apparition de quelque « configuration-en/de- monde » que ce soit : celle qu'allait engendrer l'*appel initial du sens*… quand, parmi tous les étants jusque-là « indifférents » les uns envers les autres de ce même « univers » (pour cette raison qualifié ici par moi d'« in-différencié » – Rimbaud

préférant dire : « sans images »), un qui voulut bien (cor-)re(s)pondre à cet « appel ». Où l'on comprend aussi par là que, s'il y a en effet « dé-construction » à l'œuvre en ce programme amalécite (même si, à mon avis, il vaudrait mieux ici parler de « destruction » pure et simple – voire : de *dissolution* de tout), cette « dé-construction » s'attaque à rien de moins qu'au processus par lequel ce/le « monde » fut *créé* ; et processus qu'une certaine Tradition a retenu sous le nom de « Création du monde » : ce qui rejoint l'intuition d'un personnage du *Curé de campagne* de Bernanos affirmant que le but du démon n'est rien d'autre que de « défaire l'œuvre entière de la Création » (et même si, à cette époque (1936), Bernanos ne connaissait sûrement pas encore le nom d'« Amaleq » – que dirait-il aujourd'hui devant le spectacle, parfaitement grotesque, de tous ces errements néo-progressistes et autres délires de l'idéologie du « politiquement correct » : ceux qui, orchestrés par les idiots utiles (du même nom) d'Amaleq, vont pourtant dans le (non-) sens de l'intuition de son personnage)… Nous assistons aujourd'hui à une sorte de *combat* entre deux « partis » ou deux « camps » – celui des *néo*-progessistes (qui s'enthousiasment pour le projet amalécite – celui donc de cette conception du monde « comme *produit* de ma volonté et de mon effort ») et celui des *néo*-réactionnaires (qui pointent eux, non d'ailleurs sans raison, en ce même projet les prémices de l'instauration d'un totalitarisme soft-atypique) – ; mais comme ce « combat » a lui-même lieu dans l'élément du politico-sociétal (d'où le petit préfixe de « néo » que j'ai accolé à ces deux types d'activisme), il n'a pas encore loisir d'être celui « spirituel » que je préconise ici pour ma part ; et cela pour la raison que l'élément de ce « combat »-là (donc : « purement spirituel ») ne peut être lui-même que celui d'un « (pur) *théologique* »… ou, si l'on préfère, d'un « (pur) *scripturaire* ». Par quoi ces néo-progressistes *comme* ces néo-réactionnaires, pour ce qu'ils ignorent tous les deux les tenants-et-aboutissants de leur opposition : l'élément de ces « (pur) théologico-scripturaire » où elle a lieu, viennent encore tous les deux comme les « idiots utiles » d'Amaleq : les premiers pour d'évidentes raisons, mais les seconds aussi pour ce qu'ils n'ont pas plus que leurs adversaires idéologiques compris à *quelle profondeur* (qui transcende

totalement le domaine du (strict) politico-sociétal/« littéraire ») se joue en vérité leur confrontation avec ceux-ci. Et tandis que, sur les « réseaux sociaux » ou dans les médias plus officiels, les deux partis orchestrent le « spectacle » (au sens cette fois-ci debordien) de leur fausse/parcellaire opposition – où chacun n'est finalement que le (médiatique) « faire-valoir » de l'autre –, Amaleq lui, pendant ce temps parce qu'il n'ignore pas, lui, la nature exacte de la dimension où se joue toute cette « affaire », pousse tranquillement ses pions : se servant des néo-progressistes comme des sortes de *provocateurs* (destinés à habituer l'opinion à certaines « idées » – qu'aussi bien, ensuite, il retirera) et des néo-réactionnaires (ceux qui ont le tort de réagir – presque pavloviennement – à ces provocations)… comme des sortes de « chambres d'écho » destinées, elles, à donner ampleur – fût-ce en le mode de cette « réaction (indignée)- aux (divers délires néo-progressistes/« politiquement corrects ») – à *ses véritables visées* (qui n'ont rien à voir avec le contenu objectif de ces mêmes « délires » – ne s'en servant qu'en le but, lui très cohérent : « froid et sérieux », de ces toujours même dé-construction/de-struction/dis-solution du *sens* lui-même : ce pour quoi en effet, comme je l'ai montré dans un développement plus haut, la seule « résistance » (et non plus donc : « réaction ») à opposer à ces « délires » est, non pas d'en montrer la dimension, justement, « délirante »… que, plus simplement, de se poser la question de ce « pourquoi en parlons-nous (seulement) »).

Il est clair en tout cas que cette idéologie « politiquement-correcte » du « néo-progressisme », est devenue, pour les littérateurs, eux, néo-réactionnaires, une sorte d'*inépuisable fonds de commerce* (lui-même : « littéraire ») d'où ils n'ont aucun mal à extraire, presque chaque année, d'innombrables « petits traités » (de la même obédience : néo-réactionaire) : dont le contenu consistera en la dénonciation (somme toute assez facile) des « délires » de cette même idéologie – mais cela sans que jamais, en de tels « petits traités » : ceux par exemple dont j'ai pu parler plus haut (avec d'ailleurs une relative bienveillance) d'un Douglas Marrayon, d'un Pascal Bruckner, etc., *ne soit*

questionnée la provenance de la nature (donc) « délirante » de cette idéologie : c'est-à-dire, en vérité, l'*essence amalécite* de celle-ci (et cela sans doute pour la raison « humaine, trop humaine » qu'un tel questionnement » contraindrait les auteurs (néo-réactionnaires) de tels « petits traités » (anti-néo-progressistes) à devenir les *scripteurs* d'un « grand récit » – pratiquement : à passer du domaine du « politico-sociétal » (qui ne manque guère de pain) à celui, pour dire vite, du « théologique » (qui lui, pour le coup, les exposerait au risque d'être traités à leur tour, par leurs adversaires néo-progressistes, de « délirants » !)). Que l'idéologie « politiquement correcte » de ce « néo-progressisme » conduise, par notamment ce systématique « déni du réel » qu'illustrent ses tenants, à, en effet, de parfaits « délires » – et même parfois, en le mode notamment de ces « racialismes » et autres « indigénismes », à de très pures *abjections* (exemple notamment, donné par Murray dans son *La grande déraison*, de ce campus américain sur lequel, une fois par mois, les « blancs » sont interdits de sortir (!)) –, cela ne fait certes plus aucun doute depuis longtemps (du moins pour ceux qui ont conservé des « yeux pour voir » – du simple « (bon) sens » pour entendre et comprendre) ; mais se contenter de *dénoncer*, en rédigeant par exemple un de ces « petits traités (pour dire vite : "néo-réactionnaires") », de tels délires et autres abjections, au point où ceux-ci sont déjà parvenus, suffit-il encore ; et ne faudrait-il pas, plutôt que de procéder, en ce mode « littéraire, (toujours) trop littéraire », à une telle « dénonc(iation) », se demander ce qui se cache au juste *derrière* la « vérité-avant-dernière » de ces mêmes « délires-et-abjections » ? Amaleq, avons-nous vu, est cette « conception du monde » qui pose que celui-ci n'est rien d'autre que « le produit de mon effort et de ma volonté » ; et conception qui, pour ce que supportant cette idée de la seule possibilité d'existence d'un monde qui pourrait se passer de quelque « transcendance » (pour dire vite) que ce soit, est déjà *en soi* « délirante » – ayant déjà donné, par exemple, des « choses » aussi absurdes et grotesques que les pommes O.G.M. ou les familles homoparentales (!) – ; mais la subtilité ici (celle donc de ce qu'on aurait appelé à d'autres époques moins égarées la « ruse du démon ») réside en ce fait que le responsable et inspirateur de tels

excès et autres délires n'ignore pas lui-même qu'ils le sont (« excessifs » et « délirants ») ; et que c'est même pour cette raison que, entre tant d'autres « conceptions du monde » qui auraient pu convenir à son « plan », c'est celle-là, celle de type donc « amalécite », qu'il a choisie : où l'on comprend par là que les délires et autres abjections auxquels conduit cette idéologie « politiquement correcte » du « néo-progressisme », loin d'en être comme les « dommages collatéraux », en constituent au contraire l'*essence la plus profonde* : la véritable raison pour laquelle c'est cette idéologie-là qui, entre tant d'autres, a été sélectionnée par le démon « Amaleq » (qui lui, on l'a vu aussi, poursuit secrètement un tout autre plan – pas du tout « délirant » et même très *cohérent* – : celui de ce travail de « dé-faire de l'œuvre entière de la Création » – et plan qui nécessite en effet, pour être mené à bien, des *ouvriers* eux mêmes peu ou prou totalement « délirants » : les « possédés d'Amaleq » que sont justement ces militants « néo-progressistes ») Amaleq sait bien que si, par extraordinaire, de tels « ouvriers » d'iniquité parvenaient à établir le règne absolu de cette idéologie « politiquement correcte » du « néo-progressisme », le (non-)monde ainsi obtenu *ne tiendrait pas six mois* – la durée justement accordée par la Tradition à la période dite de l'« Apocalypse » – ; et cela parce que, pour parler comme Saint-Simon, la « révulsion » des « innocents lecteurs » au spectacle d'une telle (monstrueuse) « configuration-en/de-monde » (prétendant se passer de tout « sens » – de toute « transcendance » serait si « générale » que tous, comme il est justement pré-dit dans l'Apocalypse, s'efforceraient de la déserter immédiatement – tandis que pour les autres (ceux qui essayeraient de « gérer (un tel) désastre ») se réaliserait probablement l'(autre) « prophétie » inscrite dans une des *Élégies de Duino* de Rilke :

Cela s'effondre [citation à retrouver]

(l'autre question étant d'ailleurs de savoir si, en ce temps où passera sur la Terre cette « grande épouvante », il existera encore quelque chose comme des « déserts » où (la) fuir : l'Apocalypse (pré)dit que non – d'où

notamment, dans ma *Profondeur*, le détournement de la sentence fameuse de Nietzsche : « Le désert recule, malheur à celui qui fait reculer le désert » ; et formule à joindre à tout ce que, dans mon « grand récit » éponyme, j'ai pu écrire quant à cette notion de toute « clôture *anti*-spirituelle » : celle par laquelle, présentement, nous avons déjà commencé de *suffoquer*).

Or Amaleq – dont le plan est aussi « froid et sérieux » que sont « délirants » et « possédés » les ouvriers soigneusement sélectionnés par lui (notamment dans le vivier de toute cette « militance néo-progressiste ») pour le mettre en œuvre – n'ignore rien, lui : le diable n'étant pas si bête ; de l'*échec programmé* de toute tentative d'effectuation pratique de sa « conception du monde » – dont il ne se sert que comme une sorte de « miroir aux alouettes » (uniquement destiné à ses « idiots utiles » néo-progressistes) – ; mais comme le (véritable) but de son (véritable) plan est tout autre – non tant édifier un « monde » susceptible de se passer de toute « transcendance » (dont il sait bien, lui, qu'il ne durerait pas plus de six mois) que s'efforcer de « défaire l'œuvre entière de la Création » (par retour à la « confusion » et au « chaos »-en-sens qui régnaient dans l'univers originel/in-différencié) –… par lui chaut en vérité un tel échec : pour ce que, comme on l'a vu, ce n'est pas tant à la « créature humaine » qu'Amaleq « en veut » d'abord (mais bien, justement, à *son* Créateur même – tout au plus se donnera-t-il peut-être le « petit plaisir », dans le temps où « grande épouvante » déferlera sur la terre, de « se faire adorer en son temple »… par ses « idiots utiles » : devenus les sectateurs, en cette forme « anté-christique », de ses nouvelles religion/(contre-)spiritualité). Mais où l'on comprend par ces considérations (dont je sais bien qu'elles seront regardées par mon (raisonnable) lecteur comme, elles aussi, peu ou prou « délirantes » – et c'est là déjà, de la part d'Amaleq, une grande « victoire intellectuelle » à mettre à son crédit : avoir réussi à faire passer-pour un « délire » ce qui n'est rien de moins que la *vérité toute nue*) que, parmi les dommages collatéraux qu'engendrera forcément la mise en œuvre par Amaleq de son « plan » : dont je viens de dévoiler

ici les « véritables buts », figurent rien de moins que la *destruction entière de la planète* (et donc, presqu'« accessoirement », celle de l'espèce (dite) « humaine ») ; ce qui peut aussi expliquer cette « anomalie » (qu'étrangement personne ne relève jamais) que les militants préposés/(auto-)proclamés à la tâche du salut de cette même planète (et donc « accessoirement » : de cette même espèce) sont tous d'obédience peu ou prou néo-progressiste (c'est-à-dire donc encore : amalécite) – alors que normalement/logiquement on aurait pu s'attendre à ce qu'ils soient plutôt « réactionnaires » (et donc : anti-amalécites) (et je sais bien/j'ai appris récemment qu'il existait de tels « écologistes » – pour dire vite : « de droite » –; sauf que ceux-ci, comme par hasard, n'ont pour ainsi dire *jamais voix au chapitre* (médiatique) : ce qui a engendré dans l'opinion publique cette idée qu'un militant écologiste ne pouvait être que « de gauche » et (donc) « néo-progressite ») –; et « anomalie » qui ne se peut expliquer que par l'effet d'une *précaution* prise par Amaleq pour que ceux qui, normalement/logiquement, auraient pu/dû s'avérer ses plus farouches adversaires… se retrouvent pratiquement figurer au nombre de ses plus chauds/« délirants » *partisans* : des plus « idiots » de ses « idiots utiles » (ce qu'a récemment démontré le comportement de certains édiles écolo/(récemment) élus – dont le premier soin, suite à leur élection, a été de parler, non tant justement d'« écologie », que de féminisme, d'anti-racisme et autres foutaises néo-progressistes : *cf.* notamment, dans mon précédent *Champ profond*, l'analyse que j'ai faite de tels comportements… qui, du point de vue strictement écologiste, ne peuvent être que totalement *contre-productifs*). Il est clair en tout cas qu'avec de tels *jobards* et autres « idiots utiles (d'Amaleq) » on ne risque pas d'aller dans le sens (pourtant par ceux-ci clairement – et d'ailleurs : très sincèrement – affiché de quelque « salut de la planète » en général et de l'« espèce (dite) humaine » en particulier ; et cela parce que le « Maître » que, bien sûr sans le savoir : car sinon ils ne seraient pas ses/ces « idiots », ils servent veut lui à peu près *tout le contraire* : aller, lui, dans le sens de toujours plus de « confusion » et de « chaos » ; et programme qui, dans sa mise en œuvre d'essence elle (anti-)théologique, ne peut en effet que comporter, au nom-

bre de ses dommages collatéraux, celui justement de ces « destructions » (de la planète et de l'espèce) – dont Amaleq, bien évidemment, se moque éperdument/« se barbouille le pourtour anal »-infernal : puisque, comme on l'a vu plus haut, le véritable/« unique objet de son ressentiment » n'est rien d'autre que « l'œuvre entière de la Création »… qu'il se propose donc, fût-ce en ce mode écologiste/contre-productif, de « dé-construire » – la seule chose qu'ignore Amaleq, ce manipulateur de tous ces/ses « idiots utiles » (écolo/néo-progressistes), c'est qu'*il est lui-même manipulé* : pour ce que son « plan » entre lui-même encore dans un autre plus haut (celui pour dire vite de la « divine Providence ») ; et plan qui, dans le moment même de la « Création du monde », savait toujours-déjà que cette « Création » était par avance condamnée – que cette « planète » n'échapperait pas à la destruction (en cette forme notamment écolo-environnementale) – ; et planète dont la véritable destination est en vérité de devenir cet « Enfer » où iront croupir les damnés : condamnés à éternellement gratter le fond de la « poubelle tchernobylienne » que cette Terre sera devenue – tandis que, pour les « élus » : c'est-à-dire pour ceux qui auront su se préserver des manigances du démon Amaleq/qui n'auront pas été ses « idiots utiles », il sera procédé à une sorte de *Création seconde* : ce pourquoi, dans l'*Apocalypse*, il est notamment précisé qu'« il y aura une nouvelle terre et un nouveau ciel ».

Et je sais bien que de telles considérations, si elles sont seulement jamais publiées, seront regardées par leur (« raisonnable, (toujours trop raisonnable ») lecteur comme, à leur tour, un autre « délire » – pareil aux pages détachées du « roman de théologie-fiction » que j'écris présentement (et le « grand récit » de cette *Profondeur* n'est peut-être rien d'autre, en effet, que cela) – ; quoiqu'à ce bémol que le délire « politiquement correct » de cette idéologie « néo-progressiste » sous le règne intellectuel duquel nous vivons/pensons aujourd'hui, et du fait même que lui *se prend très au sérieux*, est infiniment plus pernicieux que le mien (si tant est que celui-ci en soit un – « délire ») ; et cela parce que l'entité « pensivo-démoniaque » que je

désigne ici sous le nom d'Amaleq » dispose elle, pour promouvoir cette idéologie (à laquelle, par ailleurs, elle ne croit pas une seule seconde), de la quasi-totalité de la *puissance médiatique* de ce temps (ce qui, d'évidence, n'est pas le cas du « petit nombre » de ses opposants – désormais condamnés à œuvrer dans une sorte de *clandestinité* de tous les instants : ce que pour ma part, dans mon propre « grand récit », j'ai appelé l'« atelier du silence »). Et en effet aujourd'hui, c'est quasiment à chaque seconde qu'Amaleq, sous la guise de cette incessante propagande en faveur de l'idéologie néo-progressiste, *nous parle* – suffisant pour s'en convaincre d'allumer à n'importe quel moment n'importe quelle chaîne de radio ou de télévision (voire d'aller-sur les réseaux (dits) « sociaux » – ceux qui se bercent de l'illusion qu'ils pourraient constituer une sorte de contrepoint critique aux médias plus « officiels » : alors qu'ils ne sont eux aussi, quoiqu'en leur mode plus débridé, que les supplétifs d'Amaleq) – ; ce même Amaleq n'espérant d'ailleurs pas tant convaincre ses (innocents) spectateurs du bien-fondé de cette idéologie (à laquelle, on l'a vu, lui-même le premier ne croit pas !) qu'*habituer* progressivement ceux-ci à son délire « froid et sérieux » : pour ce que, comme on l'a vu aussi, ce que lui, Amaleq, recherche, ce n'est nullement d'imposer quelque idéologie que ce soit (peu important à ses yeux laquelle) à ses ouailles que, en les modes saint-simoniens de ces « confusion-et-chaos », le *brouillage de tout sens* (à commencer par celui du simple « *bon* sens » – qui, il n'y a pas si longtemps, était encore regardé comme « la chose la plus répandue au monde » : mais vérité qui, sous l'effet de l'incessant bombardement propagandiste des délires « néo-progressistes », a elle-même commencé de se *dissoudre*). Il est clair par exemple que si, il y a seulement quatre ou cinq décennies, on avait fait passer sur les ondes le *prêchi-prêcha néo-progressiste* qui y sévit aujourd'hui, les auditeurs de cette époque pas si lointaine que cela (puisque certains s'en souviennent encore…) auraient regardé les responsables (médiatiques) de tels excès, sinon comme des menteurs, du moins comme des sortes de « délirants » *obsédés* par les toujours mêmes thèmes et autres « sujets d'actualité » – les « femmes » ! le « racisme » ! l'« homophobie » ! les « migrants » !, etc., etc. – ; car ce qui en réalité, en

cet incessant bombardement propagandiste-idéologique, est encore *le plus inquiétant*, ce n'est pas tant le contenu de cette idéologie : avec laquelle il peut même m'arriver d'être d'accord, que la forme toujours *obsessionnelle-délirante* qu'épouse son exposé (médiatique) : comme si, entre tant de « sujets d'actualité », rien n'était plus urgent que de rendre compte de ceux dont je viens de donner l'(inexhaustible) liste plus haut. Et c'est bien sûr au très-« inquiétant » de cette signature-là qu'on aura reconnu la *griffe d'Amaleq* – ce « démon pensif » qui ne cherche pas tant à imposer sa « conception du monde » aux (innocents) spectateurs de notre présente époque… qu'à habituer l'esprit de ceux-ci à de tels délires idéologico-obsessionnels (peu important à ses yeux le contenu effectif de ceux-ci – puisque, pour lui, il suffit qu'ils soient justement/seulement bien « délirants-et-obsessionnels ») –; puisque, comme on l'a vu aussi, ce que recherche en réalité Amaleq n'est rien d'autre que ces « brouillage de tout sens »/« dissolution de toute vérité » (les « principes certains » de Saint-Simon) : auxquels il s'agit, par bombardement propagandiste-incessant de la *toujours même* idéologie, d'habituer progressivement l'« esprit » de ces mêmes (innocents) spectateurs ; et cela de telle façon que cet « esprit », même s'il n'est pas nécessairement en accord avec les thèses de cette idéologie, soit au moins contaminé par la tonalité de « délire obsessionnel » qui, de touçon, accompagne l'exposé de celles-ci. Ce qui peut aussi expliquer l'*étrangeté* par moi soulevée plus haut – celle du fait que cet exposé des thèses néo-progressistes épouse toujours le mouvement le plus contre-productif qui soit (agressif et toujours *culpabilisant* envers ceux qui pourtant ne demandent qu'à y souscrire – étant clair que personne aujourd'hui ne saurait raisonnablement assumer jusqu'au bout quelque position « machiste », ou « raciste », ou « homophobe », etc.) –; mais « étrangeté » qui devient fort claire et très logique sitôt qu'on a identifié l'entité démoniaque qui est derrière tout cela – ces délires obsessionnels, agressivité et autre culpabilisation systématique (de l'innocent spectateur) : cet Amaleq qui, en ses médias, privilégie toujours désormais les interventions des féministes les plus « radicales » et des anti-racistes les moins « universalistes » (pour ce qu'un « démon » ne peut bien sûr que

vouloir l'instauration, en ce mode haineux-ressentimental de la guerre des sexes ou des races – plutôt que leur bonne entente et réconciliation : qui, de toute façon, n'iraient pas dans le sens de ces « confusions-et-chaos » qui constituent en vérité son *unique but*).

« Nous traversons aujourd'hui un paysage » mental dévasté par les menées d'Amaleq – une sorte de *waste land* (anti-spirituelle où ne doivent plus régner que les tonalités de tels délires obsessionnels, haine ressentimentale et autre culpabilisation de tous (en la forme notamment, pour cette dernière, d'une « ère du soupçon », généralisée) –; mais cause d'un tel ravage qui demeure bien mystérieuse tant qu'on n'a pas identifié son véritable auteur; par quoi l'on comprend aussi que mon interprétation « théologique » (pour dire vite) « de toute l'affaire de cette (lamentable) modernité » n'est peut-être pas aussi « délirante » qu'elle y paraissait à première lecture : pour ce qu'elle a au moins ce mérite de donner une *explication globale* de ce à quoi nous assistons présentement – rien de moins que la destruction, en le mouvement du processus/ce « brouillage du sens » : orchestré par *qui on sait*, d'une (très ancienne) « configuration- en/de-monde » qui jusqu'à présent, et malgré les incessantes attaques contre elle des séides d'Amaleq, avait réussi à se maintenir à peu près intacte : avait, du moins, continué vaille que vaille à illustrer/permettre cette « circulation du sens » (dont nous les créatures humaines/disantes/pensantes ne sommes rien d'autre que les témoins et illustrateurs – c'est fini !). Mais par quoi l'on comprend aussi que le « petit nombre » de ceux qui regardent tout cela de manière *lucide* – pour ce que ne redoutant nullement, eux, de voir leurs thèses être taxées par les idéologues néo-progressistes/« idiots utiles » d'Amaleq de « délirantes » (on dit aussi maintenant : « complotistes ») (comme si les/leurs (thèses néo-progressistes) ne l'étaient pas tout autant : c'est un peu, comme on dit, « l'hôpital qui (en ce mode pensif) se moque de la charité ») – n'a pas du tout l'intention de *se laisser faire* : c'est-à-dire de se laisser en quelque façon *intimider* par le terrorisme intellectuel

ambiant/néo-progressiste/« politiquement correct »/amalécite qui régit aujourd'hui la quasi-totalité de la « vie de l'esprit » de ce temps – quitte à n'attendre aucune réception de ses travaux de la part des « médias aux ordres » (d'Amaleq) (ce qui dans mon cas personnel – faut-il seulement le préciser ? – ne me changera guère !) –; ce pour quoi aussi les membres de ce « petit nombre » se sont réfugiés dans cet « Atelier du silence » que je dis : attendant l'effondrement du présent « âge littéraire » – qui ne saurait tarder – pour ressortir enfin cette sorte de caverne historialo-scripturaire où ils œuvrent, clandestins et sans plus nourrir aucune illusion quant à cet « âge » même. Car terrible est désormais l'incessant bombardement idéologico-amalécite ravageant, en ce mode médiatico-spectaculaire, la quasi-totalité des domaines de « la vie (humaine) » – y compris ceux qui, il y a seulement encore quelques décennies, étaient encore épargnés par lui (disposaient encore de cette latitude de *se tenir à l'écart* – c'est fini) –; étant clair qu'aujourd'hui, à moins de gagner le *maquis* (spirituel) des « résistants » à l'occupant amalécite, plus personne ne saurait lui échapper : *cf.* notamment la belle page (quoiqu'aussi presque comique en son déroulement) du scripteur Baudoin de Bodinat imaginant, dans sa *Vie sur terre* – *cf.* la lecture que j'ai faite de cet ouvrage dans un autre tome de ma *Profondeur* (où la page à laquelle je pense est citée *in extenso*) –, l'histoire de métropoles pour gagner quelque région plus enclavée de la « France périphérique », franchit mille obstacles, parcourt mille routes, traverse mille contrées plus désolées les unes que les autres… pour se retrouver finalement, au fond de quelque campagne reculée, confronté au spectacle d'une famille procédant au visionnage d'une « série » tout droit sortie de la fabrique hollywoodienne (« Amour, gloire et beauté ») ! Cette sorte de « parabole (scripturaire) » exprimant bien l'extrême difficulté qu'il y a maintenant à échapper à ce bombardement idéologico-amalécite – qui n'emprunte plus seulement la voie canonique-traditionnelle du politico-sociétal (mais aussi, comme l'illustre cet exemple de Bodinat, celle plus sournoise de l'innocent « divertissement »… voire celle, peut-être encore plus prégnante, de la *publicité* – qui n'est rien d'autre, en vérité, que la forme (vulgairement)

marchande de cette même propagande amalécite) – ; si bien aussi qu'une des tâches des ouvriers œuvrant en cet/mon « Atelier du silence » – à côté d'autres plus « intellectuelles » et plus (ici le mot manque) – consiste aussi à relever, dans ce qui peut d'abord apparaître comme les éléments les plus futiles et les plus « bas » de nos existences quotidiennes, ce qui procède encore de cette main-mise idéologico-amalécite sur nos vies à elle désormais entièrement exposées/données en pâture : ceci pouvant être notamment lu comme une réponse signifiée à mes (trop) délicats lecteurs… s'étonnant par exemple que, dans mon « grand récit », je donne à l'analyse de tel « produit » de l'industrie culturelle contemporaine presqu'autant d'importance qu'à celle des œuvres issues, elles, d'une plus « prestigieuse « Tradition littéraire (exemple notamment, dans mon [retrouver le titre], de ce passage où je fais succéder presque sans transition la lecture du « livre de souvenirs » d'une ancienne « Première Dame »… à celle des *Élégies de Duino*).

Et pourtant qui ne voit qu'une telle *égale attention* portée à des œuvres que sépare apparemment un gouffre scripturaire, dans la perspective de ce « combat spirituel »/anti-amalécite que veut illustrer mon « grand récit », est absolument nécessaire à la rédaction du « livre total » que celui-ci prétend être ; et cela pour ce que les menées d'Amaleq, qui lui n'a pas ce genre de préjugés « littéraires », empruntent toutes sortes de chemins (« culturels » et autres)… qui peuvent aller donc d'une « série hollywoodienne (comme chez Bodinat)… à un simple spot publicitaire ; ce pourquoi aussi ma *Profondeur* ne doit pas hésiter (du fait de je ne sais quel anti-stratégique mépris – du même ordre : « littéraire ») à se risquer, pour affronter « l'Adversaire », en de tels domaines : adoptant en cela la consigne saint-simonienne de ce « j'ai raconté cette bagatelle parce qu'il me semble qu'elle peint » (épisode de la « débonnaireté » du Régent). Le fait étant que, plus l'ombre du règne inconditionné d'Amaleq s'étendra sur nos vies, et plus sa « griffe » deviendra, par le même mouvement, *apertement visible et prégnante*… dans tous les domaines de cette même « vie » – y compris, on l'a vu, les plus « innocents »

et « quotidiens » (ceux qui, il y a seulement encore quelques décennies, échappaient à son emprise idéologico-démoniaque (c'est fini) – ; par quoi on comprend aussi que la « compensation providentielle » à ce malheur de devoir désormais (sur)vivre sous le signe de cette parfaite « abjection amalécite » – toujours plus prégnante à mesure que son ombre s'étend sur le monde – réside peut-être en ce surcroît de *visibilité* à ses manigances et autres « ruses » accordé ; et « visibilité » qui permet désormais à chacun, si du moins il a conservé des « yeux pour voir et des oreilles pour entendre », de ne plus nourrir *aucune illusion* (notamment en ce mode idéologique) vis-à-vis de ces mêmes « manigances et autres ruses » : à condition bien sûr d'accepter de se risquer (comme je l'ai fait dans mon « grand récit ») sur des terrains où, généralement, les littérateurs et autres auteurs de « petits traités » ne vont guère (pour ce que regardés par eux comme, sinon vulgaires, du moins « peu sérieux » – alors que c'est justement *là* que les menées amalécites se font les « plus visibles et prégnantes » : pour ce que leur auteur y prend peut-être « moins de gants » qu'ailleurs)… Nous traversons certes aujourd'hui un « paysage ravagé » par les manigances d'Amaleq – notamment en le mouvement d'une application à ce « paysage » des catégories de pensée métaphysico-littéraires (d'inspiration justement « amalécite ») – ; mais le « bon » côté (et je le crains le seul) de cette traversée est de rendre *apertement visible* à son voyageur (absolument *désenchanté*) la nature très particulière, à la fois philosophique et démoniaque, du véritable responsable de ce désastre : suffisant pour s'en convaincre d'emprunter par exemple n'importe quel T.G.V. reliant deux métropoles européennes… et de regarder, de l'autre côté de la vitre, le défilé quasi-ininterrompu des « zones », selon, industrielles ou commerciales ; et de se dire (si du moins on s'est donné la peine d'ouvrir ma *Profondeur* – voire même : de l'écrire !) : « Jadis sans doute ces contrées étaient plaisantes à visiter, leur traversée n'engendrant aucun désenchan- tement particulier ; mais voici que, sous l'effet de la magie spéciale de quelque "mauvais enchanteur" : celui-là même de la "modernité", elles n'inspirent plus que tristesse et dégoût à leur visiteur – et que s'est-il donc passé pour que nous en soyons arrivés là ? » Où l'on com-

prend par les réflexions désabusées de cet (imaginaire) « usager des trains à grande vitesse » que les ravages qu'a engendrés la « conception (amalécite) du monde », si leur origine est en effet d'essence métaphysico-« littéraire », sont eux tout ce qu'il y a de plus pratique et effectif – *cf.* également cette page de mes *Clandestins du jour* où le narrateur relate une traversée de la Beauce pour rejoindre Paris :

[citation à retrouver « Après l'arrêt à]

; et passage où est encore dit ce même sentiment de désenchantement général dont la tonalité à la fois mortifère et révoltante baigne désormais la totalité de la terre vue *de ce côté-ci* du ciel : est-ce pour cette raison que, tout de suite après avoir écrit ces *Clandestins*, je me suis lancé dans l'impossible rédaction de cette *Profondeur* – pour découvrir au fond de ses océan textuel/gouffre scripturaire la cause (« pensive ») d'une telle abjection morne et silencieuse (et, par le mouvement de cette même plongée, de trouver malgré tant des raisons de continuer d'espérer – fût-ce en le mode peu ou prou « consolant » de cette compensation providentielle accordant comme une *lucidité supérieure* à ceux qui, en un tel a-bîme, ont osé *jeter le regard*).

… Je reviens, après une interruption de plusieurs semaines nécessitée par les corrections du deuxième jeu d'épreuves de mon *Bruit du temps* : quatorzième tome de mon « grand récit » (qui doit « normalement » paraître au début de l'été (2021) prochain – si du moins la crise sanitaire en cours lui en laisse le loisir !), à la rédaction de ce (présent) *Milieu doré* ; l'étrange étant ici (« hasard objectif » ou pas) que la première partie de ce *Bruit* (« Du (strict) littéraire et du (pur) scripturaire ») est justement consacrée à une longue analyse des *Mémoires* de ce (même) Saint-Simon : tout se passant un peu comme si la rédaction (achevée/sur le point d'être publiée) du quatorzième « contrepoint » de cette *Profondeur* venait en quelque sorte *prêter main-forte* à celle (elle en cours – et dont la publication n'est rien moins

que certaine) du dix-huitième de ce *Milieu doré* – à se demander si mon « grand récit », plus il s'enfoncera dans les « landes sauvages »-scripturaires qu'il prétend explorer, et plus il n'aura pas tendance à épouser la forme d'un *auto-commentaire* de cela que, en une telle exploration, il aura laissé/écrit/derrière lui – ; et pré-vision qui je l'avoue, dans la mesure où mon livre était (quasiment dès son début) annoncé comme « devant dire toujours *la même chose* », ne m'inquiète pas plus que cela : pour ce que c'est là sans doute le *destin banal* de tous les « grands récits » qui, dans le cours des âges littéraires, ont jamais accédé à la « dignité d'être écrits » – à savoir (donc) : devenir *le propre commentaire d'eux-mêmes* (et sans que jamais cette propension-à ne les expose au risque des « bavardage » et autre « radotage » – qui ne constituent en vérité des « dangers »… que pour les rédactions (elles « littéraires/(toujours) trop littéraires ») de ce que j'appelle ici les « petits traités »). Et en effet, relisant dans la distance temporello-scripturaire de presqu'exactement trois années (printemps 2018), les pages, au contenu par moi, dans cet intervalle, (presque) totalement oublié, de ce *Bruit* (celles donc au « grand récit » saint-simonien, consacrées), je m'émerveille d'y retrouver des « idées »… ré-exposées dans celles (plus récentes) de ce (présent) *Milieu*… au même sujet consacrées : preuve indéniable à mes yeux que, si s'étend désormais entre les deux « contrepoints » de cette/ma *Profondeur* : celui donc quatorzième de ce *Bruit* et celui dix-huitième de ce *Milieu*, une distance de plusieurs milliers de pages, c'est bien toujours, en effet, de « la même chose » que parle ce/mon « grand récit » (éponyme) ; et constatation d'une telle communauté-de (ici le mot manque) qui ne peut bien sûr constituer pour son scripteur qu'un (grand) *motif de satisfaction* : le signe qu'il est bien engagé-sur la « voie droite » de toutes entreprise/exploration… de signature (uniquement/purement) « scripturaire »… Or voici que, relisant (pour des raisons toutes « éditoriales ») les pages de ce *Bruit* (consacrées donc au « grand récit » saint-simonien) – et pages au cours desquelles je n'hésite pas à établir entre celui-ci et le mien une sorte de *parallèle* (la « modestie », on le sait, n'étant pas une vertu de « scripteur » !) – je retrouve cette idée (par moi, depuis longtemps, oubliée) que notre « duc et pair », rédigeant le « grand

œuvre » de ses *Mémoires*, l'a fait avec la conscience de vivre/assister-à… une sorte d'*Apocalypse en cours* : dont les signes les plus évidents furent, à cette époque, la série de désastres inouïs qui s'abattirent alors sur cet infortuné « Royaume de France » – dont, entre autres, cette interminable « Guerre de Succession d'Espagne » (où le pays fut menacé d'invasion), ou la catastrophe climatique de ce « Grand hyver » (qui fit périr de faim par centaines de milliers ses habitants), voire l'hécatombe princière qui décima, à Versailles, les putatifs successeurs du « Roi-Soleil » (seul le futur « Louis XV », enfant alors âgé de cinq ans, lui échappant… presque miraculeusement), etc. – ; et tous événements plus lamentables les uns que les autres qui, scandant cette deuxième partie du « règne de Louis XIV » : celle dont Saint-Simon s'est justement voulu le chroniqueur zélé et sans aucune complaisance, faillirent bien faire basculer ce même Royaume au gouffre d'un anéantissement pur et simple (occupation de son territoire, décimation de sa population, interruption de sa lignée dynastique, etc., etc.) ; et pourquoi rappeler ici, à trois siècles (et quatre tomes de ma *Profondeur*) d'intervalle, cette situation historico-désastreuse (que le même Saint-Simon, comme on vient de le voir : par la (re)lecture de ce *Bruit*, a donc peu ou prou vécu comme une sorte de « commencement d'Apocalypse ») ?

Eh bien peut-être parce que la nôtre – quoique bien sûr par le biais d'*autres signes* (pandémie en cours, attentats terroristes, menace de catastrophes climatiques, perspective de ruine économique et autre rumeur de « grand remplacement » de peuple, etc., etc.) – lui ressemble un peu : sinon par le contenu « objectif » des événements (eux aussi peu ou prou désastreux) qui nous frappent présentement, du moins par la tonalité résolument « apocalyptique » dans laquelle ces mêmes événements sont reçus par une population de plus en plus inquiète… quant à l'avenir de leur pays et « nation » (*cf.* notamment, en conclusion de mon *Événement de la vérité* (?), la page que j'ai consacrée à l'événement pourtant relativement mineur : quoique peut-être pas du *point de vue symbolique*, de l'incendie

de Notre-Dame – que beaucoup, je le sais, ont subliminalement interprété comme une sorte de « signe des temps » (celui par exemple de la « fin de la France » – dont ce monument est bien évidemment un des signifiants les plus… « représentatifs ») : même si ceux-ci bien sûr (« politiquement correct » oblige) se sont gardés de faire part d'une telle interprétation (que ce même « politiquement correct » aurait sans doute immédiatement qualifiée d'« irrationnelle » et de « fantasmatique ») à leurs voisins et compatriotes… pourtant probablement eux aussi visités par les mêmes idée et prescience). Mais où l'on voit aussi par là que ce parallèle que j'établissais dans ce *Bruit* entre le « grand récit » saint-simonien et le mien n'était dans le fond – ne serait-ce que dans cette perspective d'une *communauté de tonalité* (de réception de l'Événement : en cette forme donc peu ou prou « apocalyptique ») – pas si « (im)modeste » que cela ; et pour cette raison que, si les « malheurs des temps » qui frappent le pays des auteurs de ces deux « grands récits » ne sont bien sûr pas les mêmes, la tonalité dans laquelle ceux-ci sont reçus (celle donc d'un « commencement d'Apocalypse » – au moins pour cet infortuné pays de France : jadis Royaume, aujourd'hui République)… par ces deux mêmes scripteurs est, elle, bien *identique*. Tout se passant un peu comme si une des « conditions nécessaires » (mais peut-être pas « suffisantes ») pour rédiger quelque chose comme un « grand récit » résidait en ce fait que son/leur « scripteur », pour mener à bien une telle entreprise (du même nom), se devait de toujours écrire en une telle tonalité (peu ou prou, donc, « apocalyptique ») de *désastre en cours* – dont attestent notamment les exemples d'un Montaigne (avec les Guerres de religion), ou (donc) d'un Saint-Simon (avec cette catastrophique deuxième partie du « Règne de Louis XIV »), ou d'un Chateaubriand (avec l'épisode de la Révolution), ou d'un Proust (avec le séisme de l'affaire Dreyfus), ou d'un Céline (avec la « boucherie » de la Grande Guerre 14-18), etc., etc. –; et désastre qui, dans mon cas, aura donc fini par prendre la forme inopinée/planétaire de cette crise sanitaire en cours : même si celle-ci n'est apparue sur le cours de la rédaction de mon propre « grand récit » que relativement *tardivement* (quoique le « tardivement » de cette apparition, comme je le raconte

dans mon précédent *Champ profond*, ait eu pour effet, en un mouvement comme « paradoxal-scripturaire », de rien de moins que faire « re-bondir » le cours entier de l'écriture de cette *Profondeur*). Et l'on se souvient en effet (comme je le relate justement au début de ce même *Champ profond*) que, il y a tout juste une année : lignes écrites en ce début de février 2021, une grave infection (urinaire) m'avait affecté… dont les dommages collatéraux, en ce mode médical, m'avaient tout de même conduit jusque sur une table d'opération et, en un mode, lui, plus « scripturaire », m'avaient fait revenir sur la décision que j'avais prise, un mois auparavant, de mettre un terme définitif à la rédaction de mon « grand récit » (qui aurait donc dû « normalement », si je m'étais tenu à cette décision, s'achever avec celle de son seizième tome – ce *Recherche Extrême* : titre dont j'ignorais à cette époque qu'il allait être, non plus celui de l'unique ouvrage (éponyme), mais celui d'une *rubrique entière* de ce même « grand récit »… dont ce (présent) *Milieu doré* est (déjà) le troisième volume !). Et lorsqu'en effet je sortis de la clinique où l'on m'avait opéré, la crise sanitaire-planétaire était là… qui depuis, malgré tant de « confinements » et autre campagne de vaccinations, ne nous a pas encore lâchés : promettant à l'année 2021 qui vient à peine de commencer d'être, en ce sens, tout aussi « fatidique » que celle qui l'avait précédée ; et concomitance entre mes (infimes) ennuis médicaux et ceux (immenses) de cette pandémie qui frappa en ce temps-là l'humanité entière… qui ne donna notamment le loisir de rédiger cette amusante/facétieuse « théorie complotiste » quant à la *véritable origine* de cette épidémie mondiale – celle (la théorie) qu'on peut justement lire dans les débuts, de ce même *Champ profond* – ; et « théorie » qui, entre autres « délires », établissait un lien de cause à effet entre la catastrophe sanitaire qui venait juste de se déclarer et la décision prise un mois auparavant : en janvier 2020, par l'(infime) scripteur de cette *Profondeur*… de mettre fin à la rédaction de celle-ci.

Nous traversons à présent un paysage dévasté-par cette crise sani-

taire-planétaire – dont les conséquences (économiques, politico-sociales, « mentales », etc.) excèdent d'évidence le strict domaine de ce « sanitaire » (qui, au vu des chiffres (relativement) modestes de sa « létalité » effective, ne devrait pas tant nous inquiéter que cela – rien de commun, par exemple, avec ceux des précédents historiques de la « Grande Peste » de 1348… voire avec ceux, plus proches de nous, de cette « Grippe espagnole » de 1918) –; mais sentiment d'une telle « dévast(ation) » qui, à mon sens, provient plus de la tonalité (peu ou prou) « apocalyptique » qui caractérise *cette* époque… que de la simple survenue, en ce mode donc « sanitaire », de la catastrophe (du même nom): tout se passant un peu comme si l'événement de cette pandémie planétaire n'avait éclaté que pour *cristalliser*, en son mode objectif/médical/visible, cette « tonalité (d'Apocalypse) » même… qui, depuis longtemps déjà, imprégnait la trame temporello-événementielle de *cette* époque… quoique sans jamais encore s'être fixé-sur un « motif » (particulier)/« symptôme » (diagnostiquable) – alors que maintenant, sous le nom scientifico-médical de « Covid XIX » c'est fait: la même « époque nôtre » tenant enfin par là une raison (objective-sanitaire) de *s'inquiéter d'elle-même*… c'est-à-dire de s'appréhender pour ce qu'elle est *en vérité* (rien de moins donc qu'une période de « tonalité (pré-)apocalyptique » – et dont les « signes des temps », en cette forme au moins pandémico-planétaire, ne peuvent plus *être niés*: moins en tout cas que celui, peut-être après tout qui sait? lui aussi « prémonitoire », de cet « incendie de Notre-Dame »!). Où l'on comprend en tout cas pourquoi le scripteur de cette *Profondeur* – ouvrage où il est justement question, presque depuis son début effectif, d'une telle « tonalité » (du même nom) – ne pouvait, suite au déclenchement de l'« Événement » de cette catastrophe sanitaire, que reprendre le fil de la rédaction (si brièvement interrompue) de son « grand récit » – quitte à donner à l'origine de cette catastrophe la raison (peu ou prou: complotiste/délirante/scripturaire) de cette « interrup(tion) » même –; et cela parce que, comme j'en ai avancé l'hypothèse plus haut: avec exemples choisis dans la littérature « classique » (Montaigne, Saint-Simon, Chateaubriand, Proust, etc.), les « grands récits » ne se peuvent en effet composer qu'en de tels

temps/climat « d'Apocalypse » : seule la forme de celle-ci variant suivant les scripteurs (« Guerres de religion » pour Montaigne, « deuxième partie du règne de Louis XIV » pour Saint-Simon, épisode de la Révolution et de l'Empire pour Chateaubriand, etc., etc.). Ce que la crise sanitaire en cours, dans le cas de mon propre « grand récit » a avéré en ce mode lui, donc, pandémique : rien n'empêchant de lire (ou de *re*-lire ?) cette *Profondeur* comme un ouvrage qu'a fini par rattraper l'« Apocalypse »… dont par ailleurs il n'avait cessé d'entretenir son lecteur – quoiqu'en un mode encore « abstrait » (tant que cette catastrophe, elle : *pratico*-sanitaire, ne s'était pas encore déclenchée) – ; et « rattrape(ment) » qui, ayant fini par survenir : en cette forme pandémico-inattendue-atypique, vient comme illustrer la phrase (décalquée d'une de Debord – parlant lui de son *Spectacle*) qu'on peut lire au cœur ténébreux de l'océan textuel de mon « grand récit » : « C'est un livre auquel il ne manque rien qu'une ou plusieurs (catastrophes). Lesquelles ne (sauraient) tarder » (Debord préférant parler lui, pour le sien, de « révolutions » – même si, après tout, les deux (catastrophes et révolutions) ne sont nullement incompatibles : nombre de commentateurs prédisant d'ores et déjà que la « catastrophe (sanitaire) » en cours pourrait très bien en effet, lorsqu'elle s'apaisera, déboucher sur une révolution politico-sociale… que certains redoutent et d'autres appellent de leurs vœux). Ce qui est clair en tout cas, c'est que cette pandémie planétaire donne un peu à ses témoins et observateurs l'impression d'assister à une sorte, quoiqu'en ce mode atypique-inattendu-sanitaire, de « retour de l'histoire » : cette « histoire » que justement la présente domination s'était faite fort d'en *conjurer le spectre* ; mais « spectre » qui, chassé par la porte de l'idéologie (du même nom – « dominante »), revient par la fenêtre de l'Événement de cette « catastrophe sanitaire » : tout se passant comme si cette histoire, pour opérer un tel « retour » (dans le temps), n'avait rien trouvé de mieux que d'emprunter la *guise* (au sens bel et bien ici « vestimentaire ») d'une telle manifestation, tout à la fois traditionnelle et pourtant totalement inattendue, en ce mode pandémico-apocalyptique – dont mon livre, pour opérer lui aussi un tel « retour » (en sa rédaction), n'a eu qu'à… (ici le texte et le développement

s'interrompent).

De telles « périodes d'Apocalypse » (comme j'ai déjà eu l'occasion, à plusieurs reprises, de l'affirmer dans le cours de cette *Profondeur*) ne se caractérisent d'ailleurs pas tant par ce fait qu'elles seraient celles du déclenchement de « grandes catastrophes » (sens *vulgaire* de ce mot d'« Apocalypse ») que par celui que le « *sens* de tout », en ces mêmes périodes, serait comme mis à plat/devenu (apertement) visible (sens *étymologique* de ce même mot – « Révélation ») ; et tonalité de telles « mise-à-plat »/(aperte) visibilité qui explique aussi pourquoi les scripteurs qui ont la chance/malchance de traverser de tels « temps d'épreuves (extrêmes) » – celles par exemple de ces « Guerres de religion » pour l'auteur des *Essais* ou, dans le cas de celui de ces *Mémoires d'outre-tombe*, de celles de l'épisode de la Révolution-et-de l'Empire (tous ouvrages qui, très probablement, auraient été très différents s'ils n'avaient pas été rédigés en de telles circonstances historico-dramatiques – et qui même peut-être, au moins dans le cas du second, n'auraient tout simplement pas pu être écrits) –… sont pour ainsi dire, en leur projet de composer le « grand récit » de leur époque, favorisés-par ce climat même de dévoilement (« apocalypse ») du « *sens* de tout » – caractéristique donc de toute période (du même nom – « apocalyptique ») –; et cela pour ce que la tonalité dans laquelle ils vont être contraints par les « événements extérieurs/peu ou prou catastrophiques » de composer (tels des musiciens de l'histoire) leur « grand-œuvre » les délivrera au moins de la tentation (« littéraire, (toujours) trop littéraire ») de « jouer au prophète » pour se contenter de « noter ce qui est »/arrive *en direct* sous leurs yeux : rien, en ce sens, n'aidant plus le « travail scripturaire » que le vécu-par leurs « scripteurs » de telles périodes (donc : « apocalyptiques »)… au cours desquelles ce qui était encore « obscur dans les nuées/limbes (de l'histoire) s'expose soudain en la forme de ce « dévoilement (du *sens* de tout) » ; et tonalité simple de « dévoilement/révélation » (« Apocalypse ») qui fait que, pour mener à bien la rédaction de leur « grand récit », les scripteurs, tels cette

fois-ci non plus des musiciens mais des peintres, n'ont plus qu'à *peindre sur le motif*: celui donc, se déchaînant autour d'eux, de ces « orages de l'histoire »/« retour (de celle-ci) dans le temps » ; et tous « Événements » dont les catastrophes qui les accompagnent ordinairement ne sont que le *sur-lignement* (particulièrement spectaculaire-terrifiant) de la « dimension de ce (pur) scripturaire » qui, en vérité, fait toujours le « fond pro-fond » de ces mêmes « Apocalypses ». Et voilà pourquoi aussi sans doute, si l'on relit à cette lumière catastrophico-apocalyptique l'histoire entière de la « littérature » (même si ici je me suis cantonné à la seule « française » – même si ici, également, je ne doute pas que les autres (« littératures ») en donnent des exemples tout aussi « frappants »), on voit tout de suite que, à chaque fois que, sur le cours de cette « histoire (littéraire) », un « grand récit » est composé, il n'est guère difficile de l'associer à quelque « grand traumatisme » historique (du même nom – catastrophico-apocalyptique) justement survenu dans le même temps/temps-même où s'écrivaient ces « grands récits » (ceux, selon, d'un Montaigne, ou d'un Saint-Simon, ou d'un Chateaubriand, etc. – toujours pour se cantonner à la seule histoire littéraire-« française ») ; mais rédaction de tels « grands récits » dont on comprend dès lors que leurs scripteurs respectifs, pour les composer, n'ont eu qu'à reproduire/imiter sur le papier de leur manuscrit ce processus de « dévoilement du *sens* de tout » qui, en ce mode donc, lui, catastrophico-apocalyptique, avait lieu dans le temps et le pays où ils vivaient/scripturaient : où l'on comprend par là que les deux « dimensions » que j'appelle ici celle de l'« apocalyptique » et celle du « scripturaire » n'en font en réalité qu'une – tout se passant comme si l'effectuation « sur le papier » de la seconde n'était que le reflet ou l'écho, dans le « réel (historico-catastrophique) » de la première (et réciproquement) – ; mais tout se passant comme si la composition de ces « grands récits » était comme la *réponse*, en cette forme (donc) « (purement) scripturaire », trouvée par leurs scripteurs pour « (cor)-respondre » au vécu, par eux, leurs pays et leur époque, de ce « grand traumatisme (historique) » : ce pour quoi ces scripteurs, avant même que d'être les témoins littéraires-passionnés de l'« Apocalypse de leur

temps », se caractérisent *tous* par le fait qu'ils sont *d'abord* les inventeurs d'une *langue nouvelle* – ce qui je crois, dans le cas des exemples donnés plus haut : Montaigne, Saint-Simon, Chateaubriand, Proust, Céline, etc., n'est plus à démontrer (*cf.* notamment, dans mon *Europe*, le chapitre consacré au troisième nom de cette liste (nullement exhaustive) – « L'orage de l'histoire »/Chateaubriand et la langue ») – ; mais invention d'une telle langue ») (nouvelle) » que rien n'empêche d'interpréter comme la *réponse* de cette « dimension de (pur) scripturaire » à celle de cet « Apocalyptique » que je dis – et « réponse » qui a en effet pour conséquence de révolutionner l'histoire « littéraire » d'un pays et d'une époque.

Restant bien sûr à savoir si l'« Apocalypse » que nous vivons présentement – en la guise donc de cette « catastrophe sanitaire » (mais guise qui n'est à mon sens que le masque d'un *malaise infiniment plus profond* : peut-être politique, peut-être sociétal, peut-être « identitaire », etc.) – saura se trouver, comme le surent celles qui l'ont/l'avaient précédées, la « (cor-) re(s)pondance « scripturaire » que je dis : c'est-à-dire rien de moins que la rédaction par un scripteur (encore inconnu) d'un (inédit) « grand récit » ; et rédaction qui est peut-être celle après tout de cette *Profondeur* que j'achève/inachève présentement… *mais peut-être aussi que non* ; et cela pour la raison que, dans le *titre* de ce/mon « grand récit », figure non le nom de « France » mais bien celui d'« Europe » : d'où les larmes et amers reproches que l'« ange » de la première a versés/m'a adressés lors de la com-position de ce/mon (précédent) *Champ profond*… Peut-être que le pays qu'on appelait jadis « la France » – celui dont R. Camus, dans un « tweet » à la fois ironique et amer, dit qu'« on peut en être nostalgique sans avoir à le quitter » – est d'ores et déjà (ici le mot manque) ; si bien aussi que, si réponse/(cor-)re(s) pondance scripturaires peuvent être adressées-à la présente « Apocalypse », celles-ci ne doivent plus tant se soucier des « pays et nations » (européennes) que de cette « entité » même nommée « Europe » – qui n'est encore aucun « pays » ni « nation » (seulement une « civilisation » – ce qui, comme base

de départ, devrait cependant pouvoir *suffire* : c'est du moins le pari de cette *Profondeur*) – ; et « entité » dont le « grand récit » (éponyme) pourrait alors constituer la réponse (en ce mode donc : *scripturaire*) au « malheur des temps » en général… et à l'« Apocalypse » (pas seulement sanitaire) en particulier qui déferlent présentement sur ce/notre « Vieux continent » ; et qui ne comprend par là que la « catastrophe sanitaire » en cours n'est peut-être rien d'autre que le *coup de pouce* donné par le *sens* à un scripteur « à peine identifié sous le nom de (qui on sait) » afin que celui-ci n'abandonne pas/poursuive obstinément la rédaction de son « grand récit » – ce qui rejoint ma « théorie complotiste » de la véritable origine de cette pandémie (exposée en ce mode « malicieux » dans mon précédent *Champ profond* – mais ici désormais, dans ce présent *Milieu doré*, en un mouvement, lui, tout ce qu'il y a de plus *sérieux*) – ; tout s'étant un peu passé comme si ce « sens » voyant faillir le courage (scripturaire) du scripteur de cette impossible/illisible *Profondeur*, s'était dit : « Donnons donc une "poire pour la soif " du même nom – "scripturaire") à ce malheureux auteur » ; et « poire » qui aura donc pris, pour l'époque considérée : la nôtre, la forme peu ou prou canonique-traditionnelle d'une telle pandémie (universelle) : dont « l'Événement » appartient en effet au tableau (répertorié) des divers « signes des temps » (puisqu'apparemment celui de cet « incendie de Notre-Dame », survenu quelques mois avant le déclenchement de cette crise sanitaire, n'avait pas suffi à convaincre ce même scripteur de la nature (pratiquement-)« apocalyptique » des temps dans lesquels il était entré – notons au passage qu'il est somme tout heureux que ce « sens », pour parvenir à ses fins : remettre donc son scripteur au chantier de son « grand récit », n'ait pas choisi, dans ce même tableau (répertorié) des « signes des temps », quelque autre catastrophe plus désastreuse et spectaculaire encore : chute d'un astéroïde sur la Terre… ou déclenchement d'un nouveau/troisième/conflit mondial !)… En ce sens (pour revenir aux exemples cités plus haut d'autres « grands récits » composés dans le cours des « âges littéraires » de l'histoire (du même nom) de l'humanité), celui qui se rapproche le plus du mien est peut-être cette *Recherche* proustienne qui n'est rejointe par

cette « histoire (littéraire) » qu'à la *fin* de sa rédaction – en le mode du déclenchement de la « Grande Guerre » 14-18 (« Événement » qui n'est en effet évoqué que dans son ultime tome – celui de ce *Temps retrouvé*) –; alors qu'on le sait cette « entrée-en-Apocalypse » que constitua le « signe des temps » de cette Première Guerre mondiale nourrit très largement la rédaction du « grand récit » de cette *Recherche* – par l'écriture notamment dans l'intervalle des quatre années de ce conflit, du « cycle d'Albertine » (non encore prévu au moment de la publication – juste avant, précisément, la sur-venue de ce (peu ou prou lui aussi « apocalyptique ») conflit (1913) – de son tome initial, *Du côté de chez Swann*) –; étant clair que, si l'événement historique de cette « Grande Guerre » n'est qu'assez peu évoqué dans le « grand récit » proustien : seulement donc dans son ultime tome, il a d'évidence alimenté de sa tonalité (apocalyptique-scripturaire) la rédaction des précédents : chose étrange à imaginer qu'un Proust rédigeant, au son des canons allemands et autre « grosse Bertha » bombardant Paris, ses *Prisonnière* et (autre) *Albertine disparue* – ouvrages où pourtant il n'est jamais fait mention de tels « événements » (pourtant immenses et… tonitruants) : qui ne seront donc évoqués que, un ou deux tomes plus tard, dans celui plus (chronologiquement – mais peut-être pas « scripturairement ») tardif de ce *Temps retrouvé*.

… Alors que par exemple, pour en venir maintenant à celui du « grand récit » célinien de ce *Voyage*, c'est bien avec ce même Événement du déclenchement de ce Premier conflit mondial/« Apocalypse » en cette forme guerrière-colossale que s'ouvre, lui, le roman (scripturaire) du « cuirassier Destouches » – gravement blessé (non d'ailleurs au crâne qu'au bras – comme le scripteur-Céline en colporta ensuite la légende : celle donc de sa fumeuse/fictive « trépanation ») dès les premiers mois de cette « (grande) guerre » –; où l'on comprend par là que les situations des deux scripteurs de nos deux « grands récits » – *Recherche* et *Voyage* – se retrouvent comme « en miroir » par rapport au même Événement de la sur-venue de cet (immense)

conflit – qui constitue pour les deux leur « entrée-en-Apocalypse » (la « donnée » par le *sens* de sa tonalité (du même nom) dans laquelle, tels des musicieux de ce même « sens », ils vont composer chacun leur propre « grand récit ») : à ce considérable bémol que, tandis que chez Proust cette « entrée-en (Apocalypse) » ne sur-vient que dans le cours (déjà entamé) de la rédaction du sien, chez Céline cette même « entrée-en », de la rédaction de son « grand récit-sien », en constitue comme les Événement fondateur/« scène primitive » ; ce que l'on peut encore exprimer en disant que, tandis que Proust, rédigeant sa *Recherche*, est comme « rattrapé-par » *l'histoire* (pour dire vite), Céline lui, écrivant son *Voyage*, ne cesse, cette même « histoire », de lui *courir après* : ce qui fera de lui, suite à la publication de ce tome initial de son « grand récit » : ce *Voyage* qui est de 1932, une sorte de perpétuel marathonien (scripturaire) de l'histoire de notre âge (littéraire) – ce qu'illustre notamment le fait que les tomes terminaux de son même « grand récit » (ceux de sa fameuse « Trilogie allemande ») prendront encore pour thème/alibi (scripturaire) un autre conflit lui aussi planétaire : celui cette fois-ci de cette « *Deuxième* Guerre mondiale »… et, dans une certaine mesure : au moins dans le domaine du (strict) colossal-littéraire, plus « apocalyptique » encore. Par quoi l'on comprend aussi en quoi, de ce même point de vue tonal/historique/scripturaire, différent essentiellement les deux « grands récits » de notre littérature (française – du XX^e^ siècle) : non tant en ce fait que, tandis que le narrateur proustien *ne participe pas* à ce « grand conflit » (1914-1945), celui célinien, lui (Bardamu), y est jeté d'entrée et comme « tout cru » (*dès* le chapitre initial de son *Voyage* – la fameuse « scène primitive » de la place Clichy : déjà longuement analysée par mes soins dans le cours de cette *Profondeur*) ; plutôt en celui que cette « entrée-en-Apocalypse » – qu'exige on l'a vu la rédaction effective de tout « grand récit » – ne survient, dans le cas du premier : cette *Recherche*, qu'*à la fin*… alors que, dans le cas du second : ce *Voyage*, elle arrive *dès son début* (d'où, en ce sens, le très logique et très explicite incipit de ce même *Voyage* : « Ça *a débuté* comme ça » – sans grand rapport, on le voit, avec le plus nonchalant « Longtemps je me suis couché de bonne heure » du « grand

récit » proustien) ; ce que l'on peut encore exprimer en écrivant que, tandis que le scripteur-Proust ne découvre la tonalité (« apocalyptique ») dans laquelle il va composer son propre « grand récit »… que dans le cours de la rédaction de celui-ci, cette même « tonalité », au scripteur-Céline, est *donnée d'entrée* : ce qu'exprime notamment le « ça » (somme toute bien vague et mystérieux) du « *Ça* a débuté comme ça »… de l'incipit de son « grand récit » à lui, Céline-« Bardamu ». D'où aussi, comme j'ai commencé de l'avancer plus haut, la plus grande proximité de mon « grand récit » à moi avec celui proustien que celui célinien ; et cela parce que la propre « entrée-en-Apocalypse » (celle donc de cette crise sanitaire-planétaire) de cette *Profondeur* ne survient qu'aux alentours de son dix-septième tome (celui de ce *Champ profond*) ; et « entrée-en » qui fait littéralement *rebondir*, comme je l'ai relaté dans ce même *Champ profond* : quitte à accoucher de cette « petite théorie complotiste » de l'*origine scripturaire* de cette crise, la rédaction entière de mon « grand récit »… dont la « fin » aurait normalement dû être constituée par le tome précédent-seizième de ce *Recherche Extrême* – quoique titre, on l'a vu, passé du fait de cette Apocalypse à forme sanitaire, de celui d'un unique et terminal ouvrage à celui d'une *rubrique* (dont le présent *Milieu doré* est *déjà* le troisième volume) – ; mais « fin » que le déclenchement de l'Événement de cette « catastrophe pandémique » (exprimé scripturairement : la donnée-par cet « Événement » de la tonalité cette fois-ci pratiquement/objectivement/visiblement « apocalyptique » au scripteur de cette *Profondeur*) a comme indéfiniment *suspendue* : ce pour quoi rien n'assure à ce même scripteur que le *Milieu doré* qu'il rédige présentement, et bien que clairement annoncé comme devant être le « dernier » de son « grand récit » : ce que devaient d'ailleurs être déjà ces *Événement de la vérité* et autre *Recherche Extrême*, le sait en vérité (tant la donnée-de, à ce scripteur par l'actualité pratique-/objective/vulgaire, de la tonalité dans laquelle il avait toujours, quoique sans le savoir encore clairement : en ce mode jusqu'ici peu ou prou *abstrait*, composé son « grand récit »… ouvre à celui-ci la possibilité de rédaction de bien d'autres tomes de cette « rubrique » intitulée (à si juste « titre ») « Recherche extrême »).

Toutes considérations qui, on le voit, rejoignent l'expression « kafkaïste » de cet « écrire-jusqu'à-la-fin-du monde » – en l'illustration duquel le même Kafka (selon Pietro Citali) voyait comme les condition nécessaire/« tonalité fondamentale » de la rédaction de tout « grand récit » –; et cela pour la (simple) raison qu'il est en réalité bien plus aisé de procéder à une telle « rédaction » en *temps d'Apocalypse* – c'est-à-dire en un où, en effet, cette « fin du monde » peut apparaître *proche* à ceux qui le traverse (peu important que cette « pro(ximité) » se dise en forme, selon, « guerrière » (Proust, Céline et même, dans une certaine mesure, Kafka lui-même) ou (donc) « sanitaire » (P.L.C.) –… qu'en d'autres qui, eux, semblent *moins porter à conséquence* (ce qui n'est bien sûr qu'une illusion – mais illusion qui, tant qu'elle règne, fait que… (ici le texte s'interrompt))… Nous traversons aujourd'hui un paysage *ravagé* par la présente/visible catastrophe sanitaire; mais « ravage » dont le « bon côté » (scripturaire) est que tout nous est soudain donné comme *apertement à lire* (sans écran idéologique-littéraire) – caractéristique, on l'a vu, de toute « période d'Apocalypse » (*i. e.*: de « pro(ximité) »-de la « fin-du-monde ») –: tout se passant un peu comme si, en de telles périodes, ce qui était toujours-déjà *essentiellement* (quoiqu'encore secrètement) à l'œuvre dans le « mouvement réel de l'histoire » entrait brutalement/*visiblement* en scène; et « entrée-en » qui ne peut bien sûr que faciliter grandement le travail de rédaction par les scripteurs, ayant la chance (?) de traverser de telles périodes (d'« Apocalypse simple ») de leurs « grands récits » respectifs (*Recherche*, *Voyage*… ou *Profondeur*): ce qu'a notamment prouvé, au printemps 2020 dernier la somme d'innombrables écrits… auxquels a donné lieu cette période du *premier* confinement (sanitaire) – tout se pas- sant comme si, en de telles circonstances (apocalyptiques/sanitaires), chacun avait peu ou prou (in)consciemment pressenti la *tonalité scripturaire* de celles-ci; et « pressenti(ment) » qui avait donné à beaucoup le désir de (cor-) re(s)pondre, ne serait-ce que par l'écriture de blog et autre « journal/chronique d'un/du confinement », à l'*appel* de ce même « scripturaire » (même

si bien sûr, le plus souvent, la réponse à cet « appel » se fit encore en le mode de l'illustration d'un/de ce « (strict) littéraire » – ce pour quoi la plupart de ces « écrits de confinement » n'ont qu'assez peu d'intérêt : du moins du point de vue du/de ce « (pur) scripturaire »). Et cela parce qu'il ne suffit pas à de tels « scripteurs improvisés » que déferle sur eux l'Événement de telles « Apocalypses » – objectives pratico-visibles – pour se mettre à rédiger quelque « grand récit » (de leur cru) : il faut encore que, à ce déferlement sur eux de cet « appel du scripturaire » : en cette forme donc, en l'occurrence, sanitaire/apocalyptique/catastrophique, ils y soient de longue date, par la rédaction par exemple d'un « grand récit » préparatoire, toujours préparés/dis-posés (car sinon, comme on l'a vu par la lecture de ces (innombrables) « écrits de confinement », la réponse à cet « appel » s'opérera encore en cette forme « (strictement) littéraire » – qui, bien évidemment, ne risque pas de constituer quelque début de « (cor-)re(s)pondre-à »… cet « appel » : pour que ce que celui est de nature d'abord toujours uniquement/« purement » *scripturaire*). Et si donc « écrire-jusqu'à-la-fin-du monde » peut sembler plus aisé en périodes d'Apocalypse – pour ce que de telles périodes se caractérisent par la proximité justement (réelle ou « supposée du monde » (peu importe que celle-ci prenne, selon, la forme d'un « grand conflit », ou d'une révolution… voire d'une « catastrophe sanitaire », etc.) –, cela ne signifie nullement qu'un tel « écrire-jusqu'à (…) » épouse automatiquement le mouvement de l'illustration de ce « (pur) scripturaire » : car sinon, comme l'observait Proust, tous les soldats qui ont participé à une (grande) bataille seraient de « (grands) poètes épiques » – et aussi bien : tous ces « écrits de confinement » rédigés au printemps dernier (2020)… seraient le germe tout trouvé d'autant de rédactions de « grands récits » (ce qui, je crois, n'a pas été le cas – il est vrai que je ne les ai pas *tous* lu !) – ; car pour cela il faut d'abord qu'aient été préalablement débroussaillés, par un éventuel scripteur, *tous les chemins* de ce même « scripturaire » : étant clair que, si un tel travail préparatoire (du même nom) n'a pas été effectué, il peut nous tomber sur la tête toutes les catastrophes du monde, notre « réponse » à leur « Apocalypse » (particulier n'en sera pas pour autant *adéquate* – c'est-à-

dire encore : « scripturaire » – ; et voilà pourquoi sans doute tous les auteurs improvisés de ces « écrits de confinement » ne sont pas devenus pour autant ces « (authentiques) scripteurs » ; et cela parce que, bien qu'ayant senti à l'occasion des circonstances peu ou prou « apocalyptiques » de ce confinement, l'appel de cette « dimension de (pur) scripturaire » : dont témoigne au moins la graphomanie qui les a saisis, ils y ont malheureusement répondu en une forme encore « (strictement) littéraire » – par quoi a été manquée par eux l'occasion (scripturaire) qu'auraient pu constituer les circonstances de cette « Apocalypse » (sanitaire) : dont, de l'épreuve de sa traversée effective, ils n'auront pas su tirer, en cette forme (donc) scripturaire, les conclusions qui pourtant s'imposaient.

Chez le scripteur-Céline (contrairement à celui Proust) cette tonalité scripturaire-apocalyptique, par l'Événement du déclenchement de cette « Grande Guerre » 14-18 (et bientôt : 14-45), est donnée *d'entrée* à l'auteur éponyme : ce pour quoi la langue de celui-ci est tout de suite « scripturaire » (alors que celle proustienne – et aussi « disruptive » qu'elle puisse nous apparaître par rapport à celle de ses contemporains – comporte encore bien des scories relevant d'un/de ce « (strict) littéraire » ; mais signature « (purement) scripturaire » de cette langue (célinienne) qui va faire de l'œuvre entière de cet auteur des sortes de « Mémoires » rédigés par un *Cavalier de l'Apocalypse* ayant traversé de part en part celle de son « siècle sien » : ce « grand conflit mondial » – à peine interrompu par la période de « paix carthaginoise » de l'« entre-deux-guerres » – qui commence en 1914 (début de *Voyage*) et s'achève en 1945 (fin de la « Trilogie alle- mande ») ; et « Mémoires » où, dans le fond, le seul souci de leur rédacteur – quitte à commettre les atroces « pamphlets » que l'on sait (ce qui ne constitue en aucune façon une « excuse ») – de demeurer toujours *fidèle-aux* illustration/exploration de cette « dimension de (pur) scripturaire » : ceci expliquant notamment l'évolution, à l'intérieur de cette œuvre : probablement la plus représentative de son « siècle sien » et vingtième, de son « style » (presqu'encore « classique »

(pour dire vite !) dans *Voyage*, bientôt démantibulée-lacunaire (les fameux « points de suspension ») dans cette « Trilogie allemande » et terminale). En ce sens, on peut dire du scripteur-Céline qu'il a été, par la fidélité sans failles dont il a témoigné toutes ses vie/œuvre à ce « (pur) scripturaire », le seul véritable *contemporain* de son siècle (« sien » et vingtième) ; « contemporaineté » qui explique aussi pourquoi, malgré l'opprobre désormais attachée à l'auteur de *Bagatelles*, c'est bien *sa* langue qui, en ce même siècle, a fini par l'emporter – et non par exemple celle proustienne (dont l'inventeur, lui, est plutôt encore un « auteur du XIX^e^ » s'étant retrouvé à « scripturer » dans les débuts du siècle suivant – entamant sa *Recherche avant* ce fatidique « Août 1914 » : date que, on l'a vu, les historiens actuels regardent peu ou prou comme le *véritable commencement* de ce siècle « vingtième » et (donc) de signature globalement « apocalyptique ») – : dont atteste notamment ce fait qu'une grande majorité des auteurs qui ont commencé d'écrire *après* la fin de l'Apocalypse 14-45 (dont notamment ceux d'outre-Atlantique) ont préféré répliquer dans leurs propres ouvrages la langue de l'auteur de *Voyage* plutôt que celle de celui de la *Recherche* (voire même de ceux d'*Ulysse* ou du *Château*, ou de *L'homme sans qualité*) (certains s'en prévalant « sportivement » – d'autres en le taisant pudiquement : toujours à cause de cette « opprobre désormais attachée » au nom de « Louis-Ferdinand Céline »). Toute réalité d'expérience qu'on peut exprimer en posant que, si le « nom de (Céline) » a été littérairement (idéologiquement) vaincu, sa *langue*, elle, a *scripturairement* triomphé : situation qui explique aussi le *malaise* qui saisit la scène littéraire-critique chaque fois que revient sur le tapis ce « nom de (Céline) » – exemple encore il y a quelques mois de la polémique provoquée par le projet de (re)publication des « pamphlets » par l'éditeur Gallimard (auquel celui-ci a fini par renoncer) – ; et « malaise » que ne provoque nullement, par exemple, l'évocation des noms d'un « Rebattet » ou d'un « Brasillach » : pour ce que la *langue* (tout ce qu'il y a de plus sage et de plus « classique ») de ces « littérateurs fachistes » (pour dire vite), elle, n'a eu *aucune postérité particulière* dans la production littéraire-actuelle (alors que celle de « Céline elle, on l'a vu, continue d'alimenter secrètement/

scripturairement cette même production – même si celle-ci, comme on l'a vu aussi, préfère à tout prendre *ne pas trop s'en vanter* : où irait-on s'il était officiellement proclamé que la « langue littéraire » de notre époque doit à peu près tout à un affreux « auteur antisémite » ? !)… Mais où l'on comprend par ces considérations que le « malaise » que provoque encore, et toujours, la simple mention du nom (peu ou prou *scandaleux*) du scripteur-Céline – *cf.* Bernanos : « Dieu a créé Céline pour scandaliser » – vient du fait de la (secrète) « victoire scripturaire » qu'a remportée la *langue* de l'auteur du même « nom » (sur les autres « langues » des autres scripteurs) : cette « victoire » jetant notre propre époque littéraire dans une sorte de situation biaisée (d'où le « malaise ») où la langue littéraire-dominante de cette époque s'avère, pour la confusion de tous les littérateurs actuels, être le fruit de l'invention (scripturaire) d'un « salaud antisémite » (situation qui d'ailleurs je le note en passant, se reproduit dans le plus spécifique domaine « philosophique » – où là encore la langue dominante-philosophique doit à peu près tout à la « pensée » d'un autre « salaud », celle du « nazi »-Heidegger ; qui lui aussi a engendré deux types de philosophes lecteurs : les « honteux », qui le pillent sans jamais le citer, et les plus « sportifs », qui, eux, reconnaissent honnêtement la dette qu'ils ont contractée vis-à-vis de ce scripteur-penseur et de sa « langue » philosophique).

Quelle chose étrange que d'écrire dans une époque (littéraire) entièrement placée sous le signe (scripturaire) de deux auteurs – le romancier-Céline et le philosophe-Heidegger – que cette même époque, tout en ne cessant de s'alimenter (secrètement) aux langues inventées par ces deux scripteurs, regarde peu ou prou, du fait de l'« antisémitisme » de l'un et du « nazisme » de l'auteur, comme des sortes de maudits et de parias : ceci expliquant aussi pourquoi, chaque fois que le nom d'un de ceux-ci revient dans l'actualité intellectuelle, leur seule mention en celle-ci entraîne, presque pavlovienne-ment chez les critiques, selon, littéraires ou philosophiques chargés d'en parler, une nouvelle « affaire » – exemple cité plus haut de la polémique

provoquée il y a quelques mois par ce projet de (re)publication des pamphlets céliniens (ou de celle, plus ancienne, engendrée, elle, par l'édition des « Cahiers Noirs » du philosophe de Fribourg) – ; à tel point d'ailleurs que ces « affaires », revenant dans l'actualité environ tous les quatre ou cinq ans, ont fini par constituer pour les médias, dans ce registre intellectuel-littéraire, une sorte de « (fructifère) marronnier » : à ranger par exemple aux côtés de ceux des « Francs-Maçons »… ou des régimes amaigrissants (qui eux reviennent avant le début de chaque été) ! C'est qu'aussi sans doute, de ce même point-de-vue « scripturaire », cette époque (littéraire) *a beaucoup à cacher* : pour ce que, comme on vient de le voir, continuant à s'alimenter (secrètement) à des langues inventées par des scripteurs dont, par ailleurs, elle désapprouve hautement l'idéologie qu'en leur temps ils avaient illustrée ; cette situation « biaisée » ayant eu pour conséquence terminale d'avoir fait entrer presqu'entièrement la « dimension de ce (pur) scripturaire » dans une sorte de *clandestinité* où « toutes les vaches (les livres que produit cette époque) sont grises » : dont peut notamment témoigner l'auteur du (présent) « grand récit » de cette *Profondeur* – qui lui, du moins, chaque fois que le nom d'un de ces « parias » revenait sous sa plume, n'a jamais hésité à le *citer* explicitement (alors que d'autres plus époqualement prudents, tout en disant à peu près la même chose, se seraient probablement bien gardés de… citer leurs sources) – ; quitte à passer pour un auteur soupçonnable de « (coupable) complaisance » vis-à-vis des idéologies de ces mêmes « parias » : tant « l'ère du soupçon » (généralisé) qu'est devenue notre époque (littéraire) est pavloviennement) prompte à condamner ceux qui, par simple honnêteté intellectuelle, auraient l'outrecuidance de seulement citer les (imprononçables) noms de ceux-ci (exemple notamment, dans la dernière livraison du « petit télégraphiste » B.H.L. : *L'Empire et les cinq rois*, l'analyse de la « révolution islamique » iranienne de 1979… Immédiatement soupçonnée de dérive nazie – ce qui, après tout, est peut-être vrai (mais c'est une autre question) –… pour l'unique raison que ses inspirateurs étaient des auteurs « fascinés par la pensée-Heidegger » – la seule mention de ce nom honni suffisant largement à B.H.L. pour en déduire l'origine peu ou prou « nazie » de

cette « Révolution » : à se demander pourquoi, tant qu'il y est, il n'applique pas ce même raisonnement de procureur instruisant son procès (intellectuel) à charge à, par exemple, l'ensemble de l'existentialisme français : lui aussi, d'évidence, « fasciné » par cette « pensée »… voire à l'œuvre philosophique entière de son cher Lévinas… qui suivit à Fribourg, dans l'enthousiasme le plus total, les cours de ce maître (désormais) « maudit »). Mais c'est qu'en vérité, sous l'apparence de telles réactions pavloviennes-néoprogressistes : dont les acteurs sont un peu pareils à des « néo-chrétiens » qui se signeraient au simple énoncé des noms/du démon (« Céline » ou « Heidegger »), se cache plus profondément une volonté délibérée de la domination de mettre comme « hors-jeu » ce que j'appelle ici la « dimension de ce (pur) scripturaire » – celle qu'avaient justement illustrée/explorée, en leur temps, ces mêmes « démons » (quoique d'une façon que tous, encore aujourd'hui, s'accordent à regarder comme « géniale » – à laquelle tous encore, pour produire leurs « petits traités » et/ou autres « romans de rentrée littéraire », viennent secrètement s'alimenter) –; et volonté qui a récemment donné lieu à l'apparition, dans la vie intellectuelle de cette « époque littéraire » nôtre, de la figure, somme toute très moderne : que les autres « époques littéraires » n'auraient sûrement pas comprise, du « salaud de génie » – un peu comme si cette même domination, par l'exemple des *noms*, devenus parfaitement répugnants, de ces « Céline » et autre « Heidegger » avait voulu subliminalement signifier à ses ouailles littéraires-spectatrices : « N'essayez surtout pas d'illustrer/explorer cette "dimension de (pur) scripturaire" – en vous lançant par exemple dans la rédaction de quelque "grand récit" (voire en ayant la prétention de composer à votre tour le néo-*Voyage* ou le néo-*Sein ou zeit* de votre temps) –; car alors vous risqueriez de connaître le même destin (littéraire)/traverser les mêmes dérives (idéologiques) dans lesquelles se fourvoyèrent, à leur époque, le "salaud antisémite"-Céline ou le "salaud nazi"-Heidegger… pour avoir voulu, cette "dimension"-là, l'explorer en sa grande profondeur (scripturaire). »

Mais où l'on comprend par cette (fictive/secrète/subliminale) *mise en garde* adressée par la domination aux auteurs qui, en ce temps d'insignifiance littéraire-philosophique, auraient l'innocence de prétendre illustrer/explorer à leur tour, pour leur époque (du même nom : « littéraire-philosophique »), cette même « dimension » que l'apparition (somme toute récente) de cette figure du *salaud de génie* » n'est là que pour décourager ces mêmes auteurs d'une telle ambition (scripturaire) : « Ne vous lancez surtout pas dans l'entreprise de la rédaction de quelque chose comme un "grand récit", car alors vous prendriez le risque de devenir à votre tour cet "antisémite-à-la-Céline" ou ce "nazi-à-la-Heidegger" : beaux exemples de ce qui arrive à ceux qui, dans un passé proche, ont caressé ce même genre d'ambition (scripturaire) – contentez-vous plutôt, renonçant à l'élaboration d'une œuvre (peut-être) "géniale" mais, de toute façon, à contenu (forcément) répugnant, d'écrire vos "petits traités" et/ou "romans de rentrée littéraire" : qui eux, bien que (ou plutôt : parce que) insignifiants, ne mangent pas de ce pain-là ("génial-scripturaire"). » Et en effet, si l'on y songe, cette mise en garde adressée par la domination aux « jeunes auteurs » de ce temps désirant se lancer dans une telle « entreprise (purement scripturaire) » – pour ce que sans doute, à leurs yeux, c'est la seule *aventure* qui, dans le (littéraire) domaine, mérite encore d'être menée (pour ce qu'« aventure » arrivée, non tant à leur (insignifiante) personne, *qu'au sens lui-même*) – n'est pas sans pertinence : étant clair que, pour reprendre les exemples de ces scripteurs « maudits-géniaux » Céline ou Heidegger, c'est en effet leur ambition scripturaire qui, tout en les instituant inventeurs de langues nouvelles, selon, littéraire ou philosophique, les a aussi conduits, par le même mouvement, à ces *errements* (effectivement répugnants) que constituent leurs écrits, selon, antisémites et/ou nazis, mais « errements » dont on aurait tort de regarder comme la conséquence presqu'automatique de leur fidélité sans failles à ce « (pur) scripturaire » – ce que cette même domination, par l'invention récente de cette figure du « salaud de génie », aimerait bien nous laisser croire (puisque le véritable « unique objet du ressentiment » de celle-ci n'est pas tant ces « antisémitisme-et-nazisme »… que ce « scripturaire » même)

–; pour ce que ces « errements », loin d'être les fruits (pourris) de telles ambition/entreprise (scripturaires), en constitueraient plutôt comme « l'humaine, trop humaine » *limite* : c'est-à-dire, après un temps d'illustration/exploration de ce (pur) scripturaire : qui a notamment donné pour Céline l'écriture de ce *Voyage* et, pour Heidegger, celle de son *Sein und Zeit*, la *retombée-dans* le « littéraire » le plus « strict » et le plus crasse – notamment avérée, pour le premier, par la commission de ses affreux « pamphlets » et, pour le se- cond, par celle de *certains passage*s de ses fameux « Carnets noirs » ; mais « retombée-dans » qui, pour les scripteurs qui sont venus après eux : « nains juchés sur les épaules de (tels) géants » (scripturaires), qui constituerait plutôt, par l'indication à eux fournis d'une telle « limite » : celle donc de la frontière entre ce « (strict) littéraire » et ce « (pur) scripturaire », une sorte d'*aubaine* (du même nom) (et en effet, dans mon propre « grand récit », j'ai notamment montré que le « répugnant » antisémitisme célinien n'était rien d'autre que le dommage collatéral du « biologisme » à l'œuvre dans le *Voyage* – ce que le commentateur Michel Bounan a exprimé de manière plus abrupte encore en écrivant que les pamphlets n'étaient rien d'autre que « la version *optimiste* » de ce même roman (de tonalité lui, parce que scripturaire, beaucoup plus « pessimiste ») –; comme, pour ce qui concerne cette fois-ci le « cas-Heidegger », j'ai pareillement montré que sa dérive, elle, nazie (le fameux « épisode du Rectorat » avec son « Discours » du même tonneau) n'était rien d'autre, elle aussi, que le dommage collatéral de la sensibilité peu ou prou *néo-païenne* qu'avait toujours illustrée, malgré ses origines « catholiques », ce philosophe – ces errement-et- autre-dérive n'exprimant finalement rien d'autre que ce qui arrive à des « scripteurs (géniaux) » lorsque, renonçant par lassitude (littéraire) ou par impatience (époquale), aux illustration/exploration de ce « (pur) scripturaire », ils retombent-en « (strict) littéraire » : dont les noms, pour eux, auront donc été ceux, selon, de cet « antisémitisme » ou de ce « néo-paganisme » – les vocables qui désignaient les idéologies/sensibilités (vulgaires-littéraires) sévissant en leur temps : ce qui bien sûr ne constitue nullement une excuse à ces errements-et-dérives… mais du moins montre clairement ce qu'il en

coûte aux « (purs) scripteurs », jusque-là engagés dans la seule entreprise (du même nom) de la rédaction de leur « grand récit », lorsqu'ils commettent l'erreur de « retomber-en… *littérature* »).

L'invention par la (présente) domination de la « figure du *salaud de génie* » – figure dont on a vu qu'elle n'existait tout simplement pas aux époques littéraires précédentes (le XIX^e^ ayant bien inventé celle du « poète maudit » mais « poète » qui, certes, n'avait pas encore accédé à la (plus littérairement récente) (in)dignité de « (pur) salaud ») – n'a donc d'autre but que de s'en prendre, non tant aux répugnantes idéologies illustrées par ces mêmes « salauds » : selon, antisémites, ou fachistes, ou nazis, etc., qu'à cette dimension même de « (pur) scripturaire » : en vérité l'« unique (quoique toujours secret) objet du ressentiment » de cette domination ; et cela pour ce que celle-ci sait pertinemment que, si quelque *danger* doit surgir d'entre toutes les dimensions du langage et de la pensée (humains), ce « danger » ne pourra qu'emprunter la forme de l'illustration, par quelque scripteur encore à venir : si seulement il s'en trouve un, de ce « (pur) scripturaire » : contre lequel elle aura alors loisir de sortir de sa poche intello-littéraro-culturelle – comme d'autres, à l'énoncé de ce même mot, « sort(aient) (leur) revolver » –… cette notion toute trouvé/toujours prête de « salaud de génie » (cette réaction comme réflexe-pavlovienne ayant d'ailleurs pour conséquence presque comique de remettre aujourd'hui à la mode des auteurs qui, bien que n'ayant jamais eu de « génie » particulière, furent bel et bien, eux, tout de même des « salauds tout court »)… La domination, parce qu'elle est toujours peu ou prou d'inspiration (globalement) « littéraire », regarde les grands récits composés par les scripteurs (passés ou présents) « comme une poule qui serait tombée sur un couteau » : comprenant bien qu'elle ne peut pas tout à fait rejeter ces livres « étranges » – qu'il lui arrive même de publier en « Pléiade » –; mais sentant bien, en même temps, que la tonalité « scripturaire » dans laquelle ils ont été composés – et qui a eu dans son « siècle sien » une telle postérité, selon, « littéraire » ou « philoso-

phique » – constitue pour elle une sorte de *danger* – mais « danger » dont le « dangereux » le plus grand provient encore du fait qu'elle (la domination) ne comprend pas la nature demeurée peu ou prou *mystérieuse* de ce « scripturaire » (en pressentant seulement le péril que constitue, pour l'autre dimension de ce « (strict) littéraire » : celle pour laquelle cette même domination « tient », son illustration par les « (purs) scripteurs ») – ; et « mystère » qui, dans les cas particuliers des auteurs cités plus haut, tente de se dire en le mode de questions (toujours un peu, en vérité, « à côté de la plaque » – parce que leur formulation ressort encore aux catégories de ce « (strict) littéraire »)… telles que celles-ci : « Comment se fait-il que le plus grand romancier de ce temps ait été cet "antisémite"… et son plus grand philosophe ce "nazi" (d'où l'invention récente par cette même domination, et pour essayer, à de telles questions : en réalité insolubles parce que toujours *mal posées*, d'y répondre, de ces figure/notion – somme toute encore très (trop) « littéraires » – du « salaud de génie ») ? Et en effet combien il eût été infiniment plus commode et rassurant pour la (présente) domination que, par exemple, le romancier Céline – suite au succès prodigieux de son *Voyage* initial (rappelons-nous notamment la *réception enthousiaste* que l'ensemble de la gauche française-littéraire fit de ce premier opus – c'était le temps où, pour reprendre un mot de Michel Bounan, le stalinien Aragon « donnait du *camarade* » à son auteur) – se soit cantonné à ce rôle d'auteur (plus ou moins) « progressiste-anarchisant » que l'ensemble de la critique littéraire de son temps l'appelait à remplir – il faut imaginer la piste achronico-historique où ce « Céline-là » aurait par exemple figuré sur les estrades « anti-fachistes » de ce même temps (aux côtés justement du stalinien Aragon et autres « otages » (de ce même stalinisme) tels que le « catholique » Mauriac ou le (futur gaulliste) Malraux) – : le cher « Louis-Ferdinand » serait aujourd'hui au Panthéon ! Mais on sait que le scripteur de *Voyage* puis bientôt de *Mort à Crédit* (déjà moins bien accueilli par la critique littéraire « de gauche » – *cf.* notamment le lucide article de Nizan sur ce nouvel opus), bien que semble-t-il, à un moment, tenté par ce « rôle » : *cf.* notamment son discours d'hommage à Zola de 1936 (?) à Médan, pour finir n'en fit rien : le rejetant même

en bloc et avec la violence qu'on lui connaît… lorsque, quelques années plus tard, éclata la « bombe » de la publication de son *Bagatelles* (même si, à mon sens, celle de son *Mea culpa* – sorte de « retour d'URSS » de l'auteur de *Voyage* (premier « pamphlet » de celui-ci – de tonalité, sinon encore « antisémite », du moins déjà très violemment *anti-stalinien*) – apparaît, dans la perspective scripturaire que j'indique ici, beaucoup plus décisif et signifiant)… Et même chose pour le « scripteur-métaphysicien » Heidegger dont le maître-ouvrage *Sein und Zeit* fut lui aussi accueilli dans l'enthousiasme le plus total par la communauté phi- losophique de son « époque sienne » – faisant presqu'immédiatement accéder son auteur au statut de « très grand » philosophe (et peut-être même à celui de « plus grand » de son siècle) –… avant que celle-ci, de cet enthousiasme fut passablement dégrisée par l'annonce que le professeur de Fribourg avait adhéré au parti hitlérien – et là aussi, comme dans le cas du romancier Céline, on peut s'amuser à ce petit jeu d'une autre piste achronico-temporelle (celle où, par exemple, un « autre » Heidegger, au lieu de devenir le recteur « nazi » de son Université de Fribourg, aurait laissé-là sa « bobonne » germano-hitlérienne – qu'il ne cessait par ailleurs de *tromper* (avec tous les jupons « philosophiques » qui passaient à proximité) –… pour suivre, dans son exil « étasunien » sa *belle maîtresse juive* Arendt – et que représenteraient alors pour nous, si le scripteur-métaphysicien d'Outre-Rhin avait opté pour une telle « piste » : sans doute hautement improbable… mais pas totalement impossible, le « nom-Heidegger » et la teneur de sa « pensée » (éponyme) : quelque chose, en tout cas, sans rapport avec le rôle de « salaud de génie » (de service) que, du fait de cet engagement nazi, lui fait tenir la présente domination) – ; et l'on sait bien que, dans cette « pensée »-là, il existe nombre d'éléments – à commencer par son « anti-biologisme » affiché/proclamé – qui *auraient pu servir*, « si » son auteur n'avait pas adhéré autour de 1933 au parti hitlérien, à une critique radicale-philosophique de l'idéologie du même nom : cette « ambiguïté (critique) » étant probablement la vraie raison du « malaise » que continue de susciter, dans notre « époque (philosophique) nôtre », la lecture du « grand récit » de ce scripteur.

Cette communauté de destin/réception entre les deux scripteurs – devenus les « salauds de génie » (de service) de notre présente « époque littéraire » : le romancier français-Céline et le métaphysicien allemand-Heidegger (et « communauté » qu'exprime notamment le fait qu'il existe le *même écart* temporel de six années) entre les publications du *Voyage* et du *Bagatelles* du premier et celles du *Sein und Zeit* et du « Discours de Rectorat » du second) –… ne se peut en vérité comprendre que si on l'analyse, non plus du point de vue « (strictement) littéraire » (idéologique), mais bien de celui « (purement) scripturaire » (pensif) : car sinon il est impossible d'expliquer ce paradoxe, dans le cas de l'auteur de *Voyage*, d'un « libertaire » devenant ce « fachiste-antisémite » – à moins bien sûr de souscrire à l'hypothèse bounanienne que ce « libertaire » en vérité n'en avait jamais été un (ayant plutôt toujours-déjà été ce « nazi » se déguisant sous les oripeaux du « libertaire » – explication somme toute assez cohérente : même si, je l'avoue, je ne parviens pas tout à fait, pour ma part, à y adhérer) –; et, dans le cas cette fois-ci de l'auteur de *Sein und Zeit*, d'un penseur résolument anti-biologiste devenant, lui, le membre d'un parti (hitlérien)… dont l'idéologie était, elle d'évidence, absolument biologiste (raciste/racialiste). Étant clair que, si l'on veut être en mesure de surmonter ces « paradoxes », il faut aller chercher les raisons de leur (apparente) contradiction dans la nature *scripturaire* des deux maîtres-livres de ces deux scripteurs – à savoir le *Voyage* du premier et le *Sein und Zeit* du second (puisque, comme on l'a vu, ce sont ces deux ouvrages qui ont fait accéder leur auteur à leur réputation respective de « très grand » romancier/« très grand » philosophe : qui depuis, malgré la dérive, selon, « antisémite » de l'un ou « nazie » de l'autre, ne les a jamais vraiment tout à fait abandonnées) –; or il faut bien le reconnaître, si on relit ces deux livres à la lumière de ceux qui sont venus après : *Voyage* à celle de *Bagatelles* et *Sein und Zeit* à celle du « Discours du rectorat », rien en ceux-ci ne permet d'y déceler ne seraient-ce que les prémisses de tels futurs errements (et si dans le cas du premier, comme l'affirme Bounan,

son auteur n'est que ce « nazi se déguisant en libertaire », alors il faut bien reconnaître que le « déguis(ement) » est plutôt réussi – on peut même dire : parfait !). C'est donc, non dans la lecture (encore « littéraire ») de ces deux ouvrages, mais dans l'élément « scripturaire » au sein duquel ils ont été composés qu'il faut aller chercher les raisons de ces aberrantes dérives… et notamment dans ce moment où a eu lieu ce que j'ai appelé plus haut, suite aux rédactions de leurs ouvrages « (purement) scripturaires » (et à l'immense succès par ceux-ci obtenus), la « retombée-en-littérature » de nos deux « (purs) scripteurs » ; mais « retombée-en » qui, parce qu'étant le fait, justement, d'auteurs qui, jusque-là, ne s'étaient proposés que d'illustrer/explorer cette « dimension de (pur) scripturaire », n'a pu prendre elle-même que cette forme peu ou prou choquante-scandaleuse de telles dérives antisémites-nazies – ce qu'a peut-être voulu signifier Heidegger lorsqu'il a écrit que « celui qui a pensé grandement doit *errer* grandement » – ; mais « errance(s) » qui, de toute façon, ont dû être regardées par leurs scripteurs comme une réaction violente à l'*incompréhension* qui, selon eux, avait accompagné la réception (pourtant enthousiaste – mais on sait que le succès, tout autant que l'échec, peut être le fruit d'une telle « incompréhension » : en forme donc de « *quiproquo* scripturaire ») de leurs deux maîtres-livres et, par le même mouvement, constitué une sorte de *fin de non-recevoir au rôle* dans lequel ce même lectorat littéraire-enthousiaste (dans le cas de Céline : plutôt « de gauche » et « progressiste ») aurait voulu les faire entrer (un peu comme si, dans le cas du même Céline, celui-ci, rédigeant à peine six années après *Voyage* ses/ces *Bagatelles*, avait voulu signifié aux lecteurs (enthousiastes/littéraires/progressistes) du premier à peu près ceci : « Vous croyez que, rédigeant ce *Voyage*, je vous ai donné à lire une sorte de "Bible de tout libertarisme" ; eh bien, par la composition de ces (atroces) *Bagatelles* je vous prouve qu'il n'en était rien… et que votre réception (certes enthousiaste mais encore "littéraire, trop littéraire") de mon « livre le plus méchant » – même si ici il vaudrait mieux dire : "le plus *scripturaire*" – était le fruit, de votre part, d'une totale incompréhension/quiproquo (du même nom) : ce que va suffisamment montrer, à présent,

la rédaction par ma “plume mienne” la même, songez-y, que celle qui avait rédigé *Voyage*, de ces antisémites-nazies *Bagatelles*). » Où l'on comprend, par cette (imaginaire) déclaration de l'auteur conjoint, et de ce *Voyage*, et de ces *Bagatelles*, que les « errances » de nos deux scripteurs ne furent rien d'autre que la conséquence de l'incompréhension qui accompagna la réception (certes enthousiaste quoique pour de *mauvaises raisons*) de leurs soi-disant deux maîtres-livres – le « libertarien » *Voyage* du premier et le « métaphysique » *Sein und Zeit* du second (qui, au grand dam de celui-ci, fut regardé par le public « philosophique » de son temps comme une sorte de « Traité d'anthropologie fondamentale » – alors que, pour son auteur, il était à peu près tout le contraire) –… et, donc, du souci par ceux-ci, à cette més-interprétation en cette forme « littéraire » de leurs grands-œuvres : de nature en réalité, elle, « (purement) scripturaire », de remédier : quitte pour cela, dans le cas du premier, à rédiger ses atroces pamphlets (antisémites/anti-libertariens) et, dans le cas du second, à adhérer au parti (nazi-biologiste) hitlérien.

Où l'on comprend par ces considérations – qui ne constituent bien sûr en aucune façon une « excuse » aux répugnants « errements » de nos deux scripteurs – que la seule manière de résoudre l'*énigme* que proposent aux « innocents lecteurs » de ce temps les œuvres de ces deux-là – celle qui, dans le cas du premier, se dit en cette question d'un « comment l'auteur d'un livre de facture (en apparence) si « libertaire » et (peu ou prou) « anarchiste » a pu, à peine quelques années plus tard, commettre ses atroces pamphlets, eux, résolument antisémites et (donc) anti-libertaires/progressistes (pour dire vite) ? ; et celle qui, dans le cas du second, se propose en celle de ce « comment l'auteur d'un traité de facture (d'évidence) « anti-biologiste » a pu devenir le soutien d'un parti dont l'idéologie, elle : pour ce que au moins toujours raciste/racialiste, était à peu près tout le contraire ? » – ne peut être résolue qu'en se plaçant du *seul point de vue* de ce que j'appelle ici la « dimension de ce (pur) scripturaire » : car sinon les « errements » de

nos deux (soi-disant) « salauds de génie » sont condamnés à demeurer peu ou prou incompréhensibles… et les « affaires » que ceux-ci déclenchent régulièrement dans la « vie intellectuelle » de notre époque littéraire à se poursuivre/prolonger indéfiniment (au grand bénéfice du moins de la presse spécialisée-en de tels scandales littéraires-intellectuels – dont le retour (presque) *cyclique* de ces « affaires », selon, « Céline » ou « Heidegger » constituent, on l'a vu, un très « fructifère marronnier » –… mais aussi, peut-être, à celui des deux intéressés eux-mêmes : dont la « légende », certes « au-noir » et sentant le souffre : mais tout de même… « légendaire », s'accroît et se renforce encore à chaque fois qu'éclate une de ces (nouvelles) « affaires »). Ce pourquoi aussi, dans le cas du premier, j'ai particulièrement aimé le livre qu'à celui-ci Michel Bounan a consacré – *L'Art de Céline et son temps* (*cf.* mon analyse de celui-ci dans *Le Voyage des morts* (?)) – ; et cela parce que, bien que ne parvenant pas à adhérer jusqu'au bout à sa thèse cardinale : celle d'un « nazi se déguisant en libertaire » (pour rédiger quelque chose comme le « roman à succès » de ce *Voyage*), il m'a au moins semblé pointer en cet *Art* l'effort d'un auteur cherchant honnêtement à résoudre « l'énigme-Céline » (même si la résolution de celle-ci par Bounan ne me convainc pas « jusqu'au bout ») : demeurant au moins de cette tentative l'idée – à mon sens *extrêmement profonde* (qui, parait-il, enthousiasma Debord) – de ce « parler (par en l'occurrence Céline dans son *Voyage*) de la *langue la plus dangereuse du pays pour mieux en détourner le cours* ». Ce pourquoi aussi, me semble- t-il, Philippe Muray – pamphlétaire génie… quoique penseur somme toute *assez peu profond* (*cf.* l'analyse que j'ai donnée en ce sens dans ma *Profondeur* de son, par ailleurs tout à fait réjouissant/roboratif/excellentissime, *Après l'histoire*) – a tort, comme il le fait dans un de ces *Exorcismes spirituels*, de se moquer (somme toute aussi : bien légèrement) de l'ouvrage de Bounan : se contentant d'emboucher, pour défendre Céline : sur lequel il a lui-même d'ailleurs écrit un de ses livres les plus brillants, la trompette de l'argument (à mon sens encore « littéraire, trop littéraire ») du « Génie » (du même nom) – ce que certes personne(qui a un tant soit peu d'oreille « littéraire ») ne saurait dénier au romancier du *Voyage* – ; mais

argument dont la facture de « sans réplique » (elle aussi encore : « littéraire, trop littéraire ») empêche finalement le même Murray d'examiner à fond l'*énigme*, cette fois-ci non tant littéraire que scripturaire, que nous propose l'œuvre célinienne : ce que le pamphlet résolument anti-célinien de Bounan, malgré tous ses « défauts » et autres préjugés « à-charge », a du moins le mérite d'essayer de faire (il est vrai aussi que, tant Bounan que Muray, lorsqu'ils écrivirent respectivement cet *Art* et cet « exorcisme spirituel » (censé répondre au précédent), ne disposaient encore, n'ayant pas pu lire ma *Profondeur* : dans le cas plus particulier du premier sa totalité, ne disposaient de ce concept de « (pur) scripturaire »… qui me permet moi, à présent, de résoudre enfin, et je l'espère : définitivement (!), cette « énigme-Céline »)… Par quoi l'on comprend aussi que ces deux commentateurs de l'œuvre célinienne (Bounan en son mode « *contra* » et Muray en celui « *pro* ») illustrent/renforcent encore la notion de « salaud de génie » (Bounan tenant plutôt pour le « salaud » et Muray pour le « génie ») qu'a spécialement/récemment inventé la domination (« littéraire ») pour conjurer le spectre, non tant d'auteurs tels que ces Céline ou Heidegger, que celui de ce « scripturaire » même… qu'avaient justement illustrée, en leur « temps » et par leur « art » (Bounan), de tels auteurs ; et (pur) scripturaire » qui en effet peut, pour cette même domination, s'avérer extrêmement périlleux dans la mesure où tout auteur qui se met en tête d'illustrer/explorer sa « dimension » (du même nom) se retrouve, en effet aussi, presque spontanément à « parler la langue la plus dangereuse du pays » – et voici peut- être le seul argument qu'on peut retourner-contre la thèse cardinale/anti-célinienne de Bounan : peut-être en effet que le romancier du *Voyage* n'a-t-il parlé cette « langue », dans l'ouvrage éponyme, que « pour en détourner le cours » – par la commission, *ensuite*, de ses pamphlets antisémites (la « version optimiste », selon le même Bounan, du sombre-pessimiste *Voyage* (ce qui, je crois, est « vrai » !) – ; mais du moins, cette « langue » : ne serait-ce que temps de la rédaction de son *ouvrage le plus scripturaire* (« le plus méchant » disait son auteur : ce qui est bien sûr, du point de vue « littéraire », *parfaitement faux* (« méchants », pamphlets l'étant d'évidence bien plus) – mais qui, du point de vue cette

fois-ci « scripturaire », est sans doute *absolument vrai*), l'a-t-il bel et bien « parlée » : si bien aussi que, même si Céline n'a été que ce « nazi croyant bon de se déguiser en libertaire » : dans l'unique but, si l'on en croit Bounan, d'accroître le « chiffre des ventes » de son (initial) *Voyage*, ce déguisement a fonctionné – cette imposture « littéraire » a donné lieu à la rédaction d'un roman, lui « (purement) scripturaire », où d'évidence a été donné champ d'expansion, en la forme de l'invention de la *langue même de toute fureur* (époquale-historiale), à cette *parole scripturaire*… infiniment « dangereuse », en effet, pour celle, toujours et uniquement, elle, « littéraire, de la domination.

De ce même *Voyage* – dont j'ai d'ailleurs avoué dès le début de cette *Profondeur* qu'il était le seul livre de Céline auquel je souscrivais absolument (ce qui fait de moi une sorte de peu ou prou « mauvais » célinien : les « bons », les « purs et durs », lui préférant par exemple, les romans de la fin… dont ceux de cette « Trilogie allemande » qu'ils regardent comme le vrai « chef-d'œuvre du Maître ») –, j'ai pu dire qu'il n'était rien d'autre que *le procès intenté par son auteur* au *langage humain en son entier* – pour ce que ce « langage » est regardé par le narrateur-Bardamu comme le vrai responsable de tous les malheurs des hommes (qui commettent l'erreur, comme il est dit dans ce passage extraordinaire où le même Bardamu compare sa mère à une « chienne qui vient de retrouver son petit », de « croire aux mots qu'on leur dit » – d'où aussi l'inférence qu'en tire le narrateur de *Voyage* de la « supériorité » de la chienne sur la mère : pour ce que la chienne, elle, au moins « ne croit qu'à ce qu'elle sent ») –; mais affirmation que, au vu des considérations qui précèdent, il me faut à présent bémoliser en celle-ci que ce procès qu'intente Céline au langage ne concerne finalement que la composante « (strictement) littéraire » de celui-ci – d'où l'invention par Céline, rédigeant son *Voyage*, d'une *autre langue* (que je qualifie ici, pour ma part, de « (purement) scripturaire » –; et langue qui elle, sans nullement renoncer au *sens* : à l'essence forcément disante/pensante de l'« animal

humain », permettrait à celui-ci de s'affranchir du piège de ce « sens » – de la superstition de la croyance au(x) (sens des) mots (lorsque du moins ils sont traités/utilisés en le mode de ce « (strict littéraire ») –… et par là peut-être, qui sait ? de tout simplement *moins souffrir* : puisque, selon le même Céline/Bardamu : *médecin*, ne l'oublions jamais, de son/leur état, l'origine de cet (immense/démesuré/excessif) « souffrir (humain) » réside d'abord, non pas en le fait que ces « humains » *parlent*, mais qu'ils viennent à ce « parl(er) » en un mode toujours peu ou prou « littéraire » – ce qui les fait par exemple se lancer en toutes sortes d'entreprises historiques plus douloureuses et aberrantes les unes que les autres : telles que « guerre », « colonisation » ou « fordisme »… parce qu'ils ont « cru aux mots » respectivement associés-à celles-ci de « nation », ou de « civilisation », ou de « progrès », etc. (par quoi on comprend aussi que Céline n'aurait jamais pu devenir cet auteur « progressiste/de gauche » – à quoi l'invitait pressemment la réception enthousiaste (par la critique de la même obédience) de son *Voyage* –; et cela, non tant parce qu'il aurait toujours-déjà été ce « crypto-fachiste » se dissimulant pour des raisons éditorialo-commerciales, sous les oripeaux d'un « libertaire » : c'est la thèse on l'a vu de Michel Bounan, que pour ce que, aux yeux du scripteur de *Voyage*, ce mot même de « progressisme (social/de gauche) ressortissait encore à la catégorie honnie de ce traitement à forme « (strictement) littéraire » du langage humain… et traitement qui transforme certains de ces/ses mots (« nation », « civilisation », « progrès »… et donc ici : progressisme) en autant de « pièges à couillons »). En ce sens, et si l'on veut bien mettre de côté les matoiseries et autres balourdes ruses que Céline avaient pris l'habitude de servir aux journalistes venus l'interviewer : dont notamment celles de son (en vérité inexistante) « trépanation », les entretiens que l'auteur d'*Un Château l'autre* donna, vers la fin de sa vie, à la télévision de son époque (au cours d'émissions de la défunte O.R.T.F. telles que « Lectures pour tous » ou « En français dans le texte », etc.), sont fort éclairants – dont je ne veux ici, pour l'instant, que retenir *deux éléments* : celui de sa passion pour la médecine (parce que, soulageant les gens de leur douleur, elle les rend peut-être moins « méchants » et, par conséquents,

moins « dangereux » pour leur prochain)… liée à son mépris affiché/souverain de la littérature et de ses littérateurs (ce qui nous donne l'occasion d'assister à un désopilant jeu de massacres par Céline de ses « confrères » les plus célèbres de son temps – Mauriac, Giono, Montherlant : dont il ne cache nullement au journaliste, qui en mentionne devant lui les noms…, dans quel parfait mépris il les tient) – ; la liaison entre ces deux éléments (révérence pour la médecine/mépris pour la littérature) résidant, on le comprend, en le fait que le traitement « littéraire » du langage, notamment illustré par la race de ces littérateurs que vomit Céline, est la *véritable cause* de toute souffrance humaine… que la médecine, elle de son côté, s'efforce de soulager : les deux, on le voit, s'opposant par là comme *antithétiquement* (le sentiment, relisant ces considérations, d'avoir, dans le cours de mon immense *Profondeur*, déjà écrit cela à maintes reprises : comme si, pour enfin « s'(in)achever », mon « grand récit » n'avait d'autre choix que de le faire à la façon d'un *radotage* indéfiniment répliqué – et on le sait les auteurs, « géniaux » ou pas, « salauds » ou non, écrivent toujours *le même livre* –… à ce bémol toutefois que, tandis que les littérateurs chercheraient plutôt, ce « radotage », à le masquer, les scripteurs, eux, le recherche peu ou prou sciemment : pour ce qu'ils voient en celui-ci le *même* de la « même chose » qu'ils n'ont en réalité jamais cessé, tout au long de la rédaction de leur « océan textuel », d'essayer de *dire*).

Pour Céline, comme il l'explique plus loin dans ces mêmes entretiens, il doit pouvoir exister une *autre langue* – ou plutôt : un *autre traitement* de cette langue (celui que je qualifie ici, pour ma part, de « (purement) scripturaire ») – qui rend inoffensive cette propension des hommes à « croire aux mots qu'on leur dit » – qui, littéralement, les guérit de toute *superstition* en ce mode langagier-littéraire (un marxiste dirait peut-être : qui les guérit de toute « aliénation » – sauf que, aux yeux de Céline, même ce discours marxiste-« progressiste » ressort encore à la catégorie de ce pernicieux « (strict) littéraire ») – ; et cette « langue »-là (ou plus exacte-

ment : son traitement en cette forme « scripturaire » – même si l'auteur du *Voyage*, en ces mêmes entretiens, utilise bien sûr d'autres mots tels que « style » ou « petite musique » ou « rendu émotif », etc., c'est lui, Céline, qui l'a inventée : par l'introduction qu'il a opérée dans ses livres du langage perlé et de son « dieu qui est en nous » (étymologie, précise-t-il, du mot d'« enthousiasme ») *dans* le langage écrit ; mais opération qui suppose, aux dires même de ses illustrateur/inventeur/scripteur, un immense travail sur la « forme » de cette langue « écrite » : pour ce que ce « dieu » qui parle dans la langue orale n'aime rien moins que se retrouver ainsi emprisonné sur le papier (et Céline, à cet instant de son « interview », de se référer à Socrate lui-même – qui lui aussi préférait l'oral à l'écrit (ce pourquoi il n'a jamais composé aucun livre) –: sauf que lui Céline, plus « fort » en cela que le philosophe athénien, a réussi ces tour de force/quadrature du cercle (scripturaires) de parvenir à inscrire-dans/fixer-sur (le papier) de ses romans les puissance émotive qui vient/« dieu qui parle en nous »… *dans* la langue orale). Il y a bien sûr, dans les explications sur le sens de son travail que donne l'auteur de *Voyage* à son complaisant interlocuteur-journaliste, beaucoup de roueries et de matoiseries – car alors, si ce médiatique l'avait moins été : complaisant, il aurait pu par exemple lui demander, s'adressant cette fois-ci à l'auteur de *Bagatelles*, quel « dieu » de l'oralité « parle » au juste… dans ses pamphlets antisémites (mais il est trop poli pour le faire) –; et pourtant ces explications/éclaircissements, tout aussi embarrassés/rusés qu'ils soient, disent encore, quoique peut-être « en creux », les *deux catégories* dont j'excipe ici pour ma part pour tenter de résoudre « l'énigme-Céline » : celles donc de ce « (strict) littéraire » et de ce « (pur) scripturaire » ; et « catégories » qui peuvent notamment expliquer pour quoi le (« génial ») romancier de « libertaire » *Voyage* a pu devenir l'auteur (« salaud ») de ces « antisémites » *Bagatelles* : pour ce que, tout en répliquant dans les secondes le « style » du premier, il est tombé dans le piège (littéraire) qu'il avait lui-même dénoncé dans son opus initial/scripturaire – à savoir : se mettre lui aussi à « croire aux mots » que son époque (de tonalité, on le sait, très antisémite) lui avait suggérés (à commencer par celui, justement, donc

d'« antisémitisme ») – ; et retombée-dans une telle « superstition littéraire » (celle qui lui fournissait la *commode explication* – qu'il avait si « génialement »/scripturairement recherchée dans *Voyage* (en se mettant en quête de ce que, dans ce même livre, il appelle le « plus grand chagrin possible ») – de tout ce « malheur humain » – et « explication » qui, dans *Bagatelles*, se ramène finalement à ce petit vocable de « les Juifs » : il suffisait d'y penser !) qui lui a fait commettre ses infâmes pamphlets : même si de tels errements, pour ce qu'encore de tonalité « scripturaire », s'avèrent à tout prendre bien supérieurs (y compris même littérairement) à ceux que compissaient dans le même temps les auteurs, eux, ouvertement fachistes/antisémites de son « époque sienne » (ce qui peut aussi expliquer pourquoi, pas plus que *Voyage* n'a réellement été compris par une certaine critique progressiste « de gauche » : bien qu'ayant fait à ce roman un accueil enthousiaste, ces *Bagatelles* ne l'ont été par, cette fois-ci, une certaine critique « d'(extrême) droite » – bien sûr ravie de l'aubaine que constituait l'arrivée « de Bardamu » (Rebattet) dans leur camp – ; même si, en même temps, cette même critique ne pouvait s'empêcher de penser *in petto* que l'antisémitisme célinien, sa si l'on peut ainsi dire : « divine surprise », avait quelque chose d'un peu trop excessif/délirant (!) pour être vraiment pris au sérieux : c'est notamment le sens en filigrane de l'article dont se fendit en ce temps-là Brasillach pour commenter ces *Bagatelles*/accueillir en le giron « fachiste-antisémite » son auteur… fraîchement éclos-à une telle et si pernicieuse/« littéraire » idéologie – ces *deux* « incompréhensions », quoiqu'empruntant toutes les « deux » la forme de cet enthousiasme critique, exprimant bien la classique réaction des littérateurs (peu important dans le fond qu'ils soient ici, et selon, « de gauche »-progressiste ou « de droite »-extrême), lorsqu'il leur tombe sur la tête un objet qui, lui, ressort entièrement à l'autre catégorie de ce « (pur) scripturaire »).

Tant il est vrai qu'un auteur, sitôt qu'il s'est mis à illustrer/explorer cette « dimension de (pur) scripturaire » : ce qu'a fait d'évidence le scripteur-Cé-

line rédigeant son *Voyage*, ne peut pas de ces illustration/exploration – et même s'il décide en chemin de réintégrer la dimension (certes plus commode et confortable) de ce « (strict) littéraire » (ce qu'a d'évidence aussi tenté de faire le scripteur, cette fois-ci, de *Bagatelles*) – en revenir tout à fait indemne : la griffe du « scripturaire » étant désormais, et de toute façon, *sur lui* ; si bien que même ses « errements » (en cette forme, chez Céline, de la commission de ses répugnants-antisémites pamphlets) portent encore, et malgré peut-être que leur auteur en ait, la *marque de ce même scripturaire*… qui, une fois qu'il s'est emparé d'un auteur, *ne le lâche plus* : où l'on retrouve ici encore le sens de la sentence heideggerienne posant que celui « qui a pensé grandement doit *errer* grandement » (ce qui donne, traduit par mes soins, à peu près ceci : « Celui qui a écrit scripturairement doit *errer* en ce même mode (scripturaire) » – phrase qui, pour ce qui concerne le « scripteur-Céline », peut expliquer comment l'auteur de ce (« libertaire ») *Voyage* a pu commettre ensuite ces (nazies/antisémites) *Bagatelles* : ouvrages qui, bien que s'opposant en tout point en ce mode idéologique-« littéraire », continuent cependant d'avouer une *secrète communauté* de type, elle, scripturaire-« stylistique » (pour dire vite – puisque, comme on l'a vu, cette notion de « style » ressort encore, peu ou prou, à la catégorie de ce « (strict) littéraire ») – ; mais phrase qui, aussi, permet de résoudre, enfin, cette « énigme-Céline » (celle donc de l'« incompréhensible » métamorphose d'un auteur (en apparence) « libertaire » en un autre, lui, (résolument) « nazi-antisémite ») ; et par cette explication qu'un « (pur) scripteur » – celui en l'occurrence de ce (« libertaire ») *Voyage* –, quand il cherche à réintégrer « pour convenances personnelles » – par sim- ple désir peut-être de confort et de repos (et l'on sait que la rédaction de *Mort à crédit* avait totalement *épuisé* son auteur) – l'autre dimension de ce « (strict) littéraire »… ne peut le faire qu'en épousant *encore* le mouvement de ces illustration/exploration de ce toujours même « (pur) scripturaire » : ce qui a notamment donné, dans le cas de Céline, la rédaction de ces immondes et peu ou prou « baroques-hybrides » *Bagatelles*… dont le « style » est d'évidence encore de signature « (purement) scripturaire »… mais dont le contenu, lui, ressort cette fois-ci

à la catégorie d'un/de ce « (strict) littéraire » – en ce mode donc (pour dire vite) : « idéologico-antisémite » –; même si très probablement, si Céline, pour commettre son pamphlet, avait préféré opter pour l'autre *abjection* littéraire-idéologique de son « époque sienne » – à savoir : le progressisme stalinien –, dont le titre eût pu alors être par exemple quelque chose comme un *Bagatelles pour (une Révolution)*, le résultat aurait été à peu près le même : sauf que les « scripteur en lui »/« dieu en nous » (de ce scripturaire) a dû pressentir que, tant qu'à « errer » ainsi en le mode de la commission d'une sorte de « petit traité » : le pamphlet même de ces *Bagatelles*, selon (au choix), « pour un massacre » ou « pour une « Révolution », et pour que cet « errer » s'opère encore au moins en cette forme « scripturaire », l'abjection idéologico-littéraire de ce *nazisme* convenait mieux que celle de ce *stalinisme*. Où l'on comprend par là que le vrai responsable de la dérive antisémite de Céline n'est autre que ce « dieu en nous (de ce pur scripturaire) » qui, ne pouvant empêcher son scripteur de retomber-en-littérature, s'est tout de même arrangé, en faisant finalement opté sa créature (scripturaire) pour l'illustration de l'abjection littéraire-idéologique de cet antisémitisme, pour que ce « retomber-en » s'opère encore en un mouvement, lui au moins, toujours de tonalité *scripturaire* : dont la conséquence a donc été la commission par le scripteur apostat (de ce « dieu en nous » du scripturaire)-Céline de, non pas un/ce *Bagatelles (pour une Révolution)*, mais bien de celles « *pour un massacre* » (restant alors à se demander pourquoi, aux yeux de ce même « scripturaire », l'errance en le mode de l'illustration de cette « abjection nazie » – dont la rédaction de ce *Bagatelles pour un massacre* aura donc été la conséquence « littéraire-idéologique » – convenait à tout prendre mieux, pour les intérêts de ce même « scripturaire », que celle de l'illustration *a contrario* de (l'autre) « abjection stalinienne » – et dont la conséquence elle aussi « littéraire-idéologique » aurait pu être, si Céline s'était finalement déterminé-pour cette « abjection »-là, la rédaction de ce (imaginaire-demeuré dans les limbes du scripturaire) *Bagatelles pour une Révolution*).

Et je sais bien que de telles hypothèses – celle donc en l'occurrence d'un Céline qui, au lieu de choisir la voie littéraire-idéologique de ces « nazisme-et-antisémitisme », aurait préféré opter pour celle de ce « progressisme-stalinien » (devenant par exemple, sinon cet effectif militant du P.C.F., du moins un de ses « compagnons de route » – comme l'y invitait pressement, enthousiasmé par la lecture de *Voyage*, le critique littéraire stalinien Aragon) – ne servent pas à grand chose/« n'apportant aucune pelure d'orange à l'ondée de lumière » (de ce « pur scripturaire ») ; et pourtant, à nous qui venons dans la distance temporello-scripturaire qui nous sépare désormais de ces années de l'« entre-deux-guerres » : celles donc de l'écart qui s'étend entre la publication de *Voyage* (1932) et celle de ce *Bagatelles* (1938), rien ne nous interdit après tout de jouer à ce petit jeu achronico-littéraire d'un Céline qui, au lieu d'entrer « dans la voie de la Collaboration », aurait choisi de devenir, par notamment la rédaction de cet (imaginaire) *Bagatelles pour une Révolution*, un/ce « compagnon de route » du P.C.F. – itinéraire qui, on le sait, fut le destin (presque) banal de nombre d'auteurs dans leur jeunesse d'obédience plus « libertaire » (tels que par exemple les surréalistes Aragon ou Éluard, voire… l'artiste Picasso) –; et peut-être alors, si c'est ce chemin-là qu'avait choisi le scripteur-Céline, serions-nous (pareillement) en train de nous poser (présentement) la grave question de savoir comment l'auteur de ce (« libertaire ») *Voyage* a- t-il pu ensuite commettre les « répugnants pamphlets *staliniens* » (qu'il publia juste avant l'éclatement du Second conflit mondial… avant peut-être, comme le fit le « déserteur » Thorez, de s'exiler en URSS – chose étrange à imaginer : nous aurions, de la plume du même Céline, une Trilogie non pas « allemande » mais *russe*… où l'ex-auteur de *Voyage* raconterait ses pérégrinations, non plus dans un Reich en vie d'effondrement, mais, comme Tintin (!), « au pays des Soviets ») – mais non : car je vois bien que ce qui constitue une notable partie de la « légende-au-noir » célinienne est jus- tement tissée de son engagement nazi-antisémite qui, si on le fait dispa- raître (en ce mode uchronico-littéraire), abolit presqu'entièrement ce que j'ai pu appeler plus haut « l'énigme-Céline », dont la tentative de résolution par une légion de

commentateurs : selon hostiles (Bounan) ou admiratifs (Muray), remplit aujourd'hui des bibliothèques entières – ce dont atteste notamment le fait que lorsque, par exemple, un auteur décide de s'attaquer à la biographie d'un Aragon… il ne commence pas par se poser la question de savoir comment l'auteur surréaliste du *Paysan de Paris* a pu, ensuite, devenir ce stalinien « pur et dur » : l'auteur par exemple de la (pesante) Somme de ces *Communistes* (et cela parce qu'en vérité, de cet engagement-dans l'abjection stalinienne de ce poète, *tout le monde s'en fout* peu ou prou/le lui a depuis longtemps pardonné – alors que l'engagement dans l'autre abjection nazie-antisémite du scripteur-Céline continue, on l'a vu, de tenir en haleine tous les commentateurs de cette œuvre, selon, portée aux nues ou précipitée dans les profondeurs de l'enfer littéraire). Et l'on peut bien sûr expliquer ce « deux poids, deux mesures » – qui d'ailleurs finit paradoxalement par tourner *en faveur de* Céline… décrété le « salaud de génie » (de service) de cette époque littéraire (« honneur » auquel n'a pas droit le (pourtant très grand écrivain lui aussi) Aragon – parce que, malgré tout son immense talent, il n'est pas ce « (pur) scripteur » (?)) – par le fait que la présente domination aurait plus de complaisance envers l'abjection « progressiste-stalinienne » qu'envers celle « nazie-antisémite » – ceci expliquant notamment pourquoi, pour recruter ses cadres et autres gestionnaires, elle a préféré puiser dans le vivier militant d'« (extrême-)gauche » (pour dire vite) que dans celui d'« (extrême-)droite » (pour encore plus vite) (étant clair que toute cette « extrême gauche », quoiqu'en les modes critiques-atypiques de ces « trotskisme » et autre « maoïsme », demeurait essentiellement d'obédience stalinienne) – ; mais explication qui, sans être totalement fausse : puisque l'idéologie officielle de cette domination est encore un (*néo*-)progressisme, ne me satisfait pas complètement… et cela pour ce qu'elle manque encore ce qui fait à mon sens le fond de toute cette affaire/énigme célinienne – à savoir : la dimension que j'appelle ici celle de ce « (pur) scripturaire » – ; et dimension qui, transcendant toutes les catégories de ce « (strict) littéraire » : à commencer par celles relevant de l'idéologie, explique aussi pourquoi l'engagement-dans l'objection nazie-antisémite du scripteur-Céline est

bien plus signifiant que si le même auteur, à partir de la rédaction de son même *Voyage*, avait choisi de dériver-vers l'*autre* abjection progressiste-stalinienne qui, à son époque sienne : celle donc de cet Entre-deux-guerres (où les deux idéologies n'avaient pas encore ouvertement révélé l'abjection qu'elles étaient en vérité – qui ne se découvrit pour la première qu'avec l'effondrement du III^e^ Reich et, pour la seconde, avec celui de l'URSS), se proposait à lui.

Dans les deux cas de nos deux « salauds de génie », il est à noter que ni l'auteur de *Voyage* ni celui de *Sein und Zeit* ne se sont jamais vraiment « expliqués » sur leurs « errements » qui aurait pu prendre alors, par exemple, la forme d'une/de cette (si « politiquement correcte ») *repentance* aujourd'hui à la mode (tout au plus le premier dira-t-il de cet « antisémitisme » par lui illustré dans ses pamphlets qu'il n'est qu'un « piège à couillons » de plus… tandis que le second lui, sur son engagement nazi, évoquera dans notamment son fameux entretien de 1966 avec le *Spiegel*, la commission d'une « grosse bêtise » – ce qui reconnaissons-le, et sur un sujet aussi grave, est tout de même *un peu court*) –; mais c'est qu'aussi peut-être les « (purs) scripteurs », s'ils ont quelque « explication » à donner sur certains de leurs écrits ou de leurs engagements (fautifs-ignominieux), pressentent-ils que, de toute façon, cette « explication » ne doit être fournie qu'à une *instance elle-même scripturaire* – celle du « dieu en nous » (en eux) de ce même « (pur) scripturaire » –, et sûrement pas, en tout cas, à celle de ce « (strict) littéraire » qui les met ainsi, en cette forme idéologico-littéraire-vulgaire, en accusation ; et instance pour laquelle ces mêmes « (purs) scripteurs » n'éprouvent que souverain mépris et autre (ici le mot manque) : considérant (je crois avec raison) que, s'ils ont peut-être, en effet, des *comptes à rendre* quant à leurs « errements » : toujours en cette forme « scripturaire » ces comptes ne peuvent de toute façon être « rend(us) » qu'à l'instance (du même nom) – celle qui peut-être, alors leur posera, en la forme bien connue de la formule de la parabole évangélique, la seule question qui, dans le fond, mérite d'être

posée aux « (purs) scripteurs » (ayant déchu/erré) : « Qu'as-tu fait (du) talent (scripturaire) » que je t'avais confié (et toutes les autres questions, à l'aune de celle-ci : évangélico-scripturaire, ne sont en effet « que littérature » – que « procès » peu ou prou « littéraire-idéologico-stalinien »… intenté à des auteurs qui, de toute façon, n'ont de « comptes à rendre » qu'à l'*autre tribunal* de ce « (pur) scripturaire »)… Reconnaissons par ailleurs, dans le cas de nos deux scripteurs et de leurs « casseroles (nazies-antisémites) », que si ceux-ci s'étaient prêtés au « petit jeu » de la « repentance » – en demandant par exemple « pardon aux juifs » pour les crimes (au moins) *littéraires* dont ils s'étaient rendus coupables vis-à-vis de ce peuple (ce « pardon » que, selon le commentateur Lacoue-Labarthe, le poète *juif* Paul Celan était venu chercher de la part de Heidegger lors de sa visite au « Maître » dans sa « hutte » de la Forêt Noire : on sait qu'il en fut pour ses frais !) –, une telle *démarche* (pour ce qu'en vérité toujours de signature vulgaire-littéraire) n'est pas en *grand sens* – eût été, comme on dit, de l'ordre d'un « trop et d'un trop peu » –; et cela non tant d'ailleurs pour la raison que nos deux scripteurs eussent été trop *orgueilleux* pour s'y résoudre, que pour cette autre que ceux-ci comprenaient que, si « pardon » devait être demandé par eux (par exemple : aux « Juifs »), ce « pardon » devait lui-même prendre/épouser une *forme scripturaire* (qui ne saurait être bien sûr celle, toujours peu ou prou « littéraire(-idéologique) », de cette moderne et si « politiquement correcte » *repentance* – démarche par laquelle, dans le fond, n'est jamais rejointe l'essence en vérité toujours « scripturaire » du *sens profond* de ce mot de « pardon »). Et les bons apôtres de ce « politiquement correct »/ toujours tenants-pour ce genre d'initiative à forme « repentante », peuvent bien, après tout, continuer de fantasmer-sur une scène où, par exemple, le retraité-Céline de Meudon eût profité des entretiens télévisés par lui accordés aux médiatiques venus le visiter en son pavillon de banlieue pour « demander pardon » au « peuple » (dont il avait tout de même, dans ses pamphlets, préconisé rien de moins que la destruction pure et simple !) – et de la même façon rêver aussi à cette autre scène où le retraité, cette fois-ci, de Todtnauberg eût pareillement profité de la visite en sa « hutte »

du poète juif *et* allemand Celan pour, lui aussi, procéder, vis-à-vis de ce même « peuple », à une telle repentante « demande-de » (mais on sait que, dans les deux cas de nos deux scripteurs, cela n'arriva pas) –, il est clair que, même si par extraordinaire nos deux (soi-disant) « salauds de génie » eussent consenti à tenir, en ces deux mêmes « scènes (rêvées) », le rôle de celui qui « fait repentance » (de ses crimes et autres errements), un tel « pardon » à ceux-ci n'eût pas pu être *accordé*; et cela, non tant parce que certains crimes sont trop immenses pour que leurs victimes en « absolvent » leurs bourreaux, que pour ce que les démarches en cette forme « repentante » sont encore de facture trop « littéraire » pour accéder au *sens profond*, et qui ne relève lui que de ce que j'appelle ici la « dimension du/de ce pur scripturaire », de ce mot de « pardon »: toute réalité dont nos deux auteurs-et-« salauds de génie » – pour ce qu'étant justement ces scripteurs ayant illustré/exploré dans la grande profondeur cette « dimension » (du même nom) – devaient tout de même *un peu se douter* (ce que l'on peut encore exprimer en écrivant que, tandis que la « repentance » est toujours peu ou prou de facture « littéraire, trop littéraire », la « demande-de-pardon » est, elle, d'essence *scripturaire* – ceci pouvant notamment expliquer pourquoi, tant l'auteur de *Voyage* que celui de *Sein und Zeit*, ne voulurent *jamais* sacrifier à cette démarche de « repentance »: pour ce qu'ils voyaient bien eux, au moins, que la facture « littéraire » de celle-ci ne leur aurait de toute façon pas permis d'accéder à l'essence, elle « (purement) scripturaire », du sens de ce mot de « pardon »… que, s'ils devaient le « demander » un jour aux victimes de leurs « errements », ne pouvait prendre qu'une forme elle-même « scripturaire »).

Et donc nos deux « salauds de génie », ayant au moins compris ceci que, par la voie forcément insuffisante (parce que toujours « littéraire, trop littéraire ») de cette « repentance », ils n'auraient su accéder à quelque « pardon » que ce soit (parce que le sens de ce mot est lui, au contraire, d'essence toujours *scripturaire*); préférèrent encore *ne rien demander du*

tout… et même, dans le cas du scripteur-Céline, en venir à *inverser* le sens même d'une telle « demande » – ce qui donne notamment lieu, dans ces mêmes entretiens accordés par le retraité de Meudon à la télévision de son temps, à cet échange (qui sonne tout de même – lorsqu'on se rappelle de quels « errements littéraires » s'est rendu coupable l'auteur de *Bagatelles* et autres *Beaux draps* – un peu « fort de café ») entre l'« intervieweur » et l'« interviewé » :

– Est-ce que vous vous méprisez-vous-mêmes ?

– Pas du tout (…), je me trouve même très honnête, très valeureux et très sacrificiel, ayant beaucoup donné aux hommes, et ce sont eux qui m'ont répondu par des vacheries (…) On est venu me demander si j'avais des complexes, mais ce sont les autres qui doivent avoir des complexes à mon égard, moi j'ai fait tout ce que je pouvais pour eux, j'ai essayé de leur épar- gner la guerre (…) je suis victime des vacheries et c'est pas juste (…) j'ai été injustement traité (…) aucun complexe de culpabilité (…) je dis que tous les autres sont coupables, pas moi ! (…)

; où l'on sent qu'en cet échange, tandis que le journaliste, par sa question, tend peu ou prou à Céline, la « perche de la *repentance* », celui-ci se refuse absolument à s'en saisir – se présentant même comme une sorte de « victime » qui a eu à subir, en remerciement de ce qu'il avait apporté aux hommes : rien de moins que l'invention d'un « style », les « vacheries », de ceux-ci – ; et si donc il doit y avoir aveu de quelque « culpabilité », ce sont les « autres » qui, à lui Céline, doivent en « demander pardon » (pour leurs « vacheries » contre lui commises à son égard) ; et parfaite inversion du sens de cette « culpabilité » qui bien sûr, lorsqu'on sait qu'elle est le fait de l'auteur du répugnant/antisémite pamphlet de *Bagatelles*, laisse quelque peu pantois l'« innocent spectateur » de cette scène : même si le même Céline est tout à fait conscient de ce qui lui est (subliminalement) reproché par ces mots de « complexe » et de « culpabilité » – bien sûr : l'antisémitisme, atroce et déshonorant, de ces pamphlets – ; auquel mine de rien il fait

illusion par ce rappel qu'il aurait essayé de préserver ses semblables de « la guerre » : argument (en cette forme pro-« pacifiste ») dont on sait qu'il usa principalement pour tenter de se justifier de la rédaction de ces mêmes « pamphlets (antisémites » – où en effet « les Juifs » sont rendus responsables du déclenchement de toute « guerre » : « théorie » qui d'ailleurs, à l'époque de la composition de ceux-ci, était tout ce qu'il y avait de moins original). Mais si Céline, dans cet échange, se refuse à saisir la perche de la « repentance » que lui tend (plus ou moins subliminalement) le journaliste venu le questionner – se présentant même à lui, *a contrario*, comme une sorte de « victime » (celle de l'ingratitude des « hommes » qui n'ont pas su le remercier de ce que, selon lui, il leur avait apporté – rien de moins que l'invention d'une *langue nouvelle*, ce qu'il appelle lui un « style », et moi l'illustration en ce mode « scripturaire » du langage) – : ce qui donne peu ou prou à ce même échange l'aspect d'une sorte de scène d'anti-*repentance* », c'est qu'aussi peut-être qu'il pressent que, s'il devait « demander pardon » aux *vraies* victimes de son crime (« scripturaire » – la commission de ses atroces pamphlets) : à savoir à celles qui ont eu à subir la *Shoah* (explicitement préconisée dans ces mêmes pamphlets), cette « demande » devait elle-même prendre une forme « scripturaire »… qu'aucune « repentance » bien sûr, parce qu'elle toujours de facture peu ou prou « littéraire », ne saurait illustrer/épouser ; et peut-on vraiment imaginer, dans le cours de ces entretiens télévisés, ce moment où Céline, profitant de l'occasion qui lui était ainsi offerte de « s'expliquer » enfin sur la commission de tels ignominieux ouvrages : dont il est à noter que son « intervieweur » ne mentionne jamais explicitement l'existence (même si sa question quant au « mépris » que pourrait éventuellement éprouver son « interviewé » envers lui-même fait d'évidence signe vers eux)…, présenterait platement ses « excuses » à ceux dont, dans *Bagatelles pour un massacre* ou *L'École des cadavres*, il a ouvertement préconisé l'extermination (et consigne « scripturaire » que l'histoire, on le sait, a elle, très « littérairement »/littéralement, *prise au mot*) ? Où l'on comprend par la seule formulation de cette question que cela, à l'aune de l'immensité du crime ainsi perpétré : pour ce que ce « massacre » et cet

(empilement-de) « cadavres » ont finalement concerné un *autre* peuple que celui auquel Céline pensait lorsqu'il donna ces titres à ses atroces pamphlets, eût été *totalement déplacé* et, peut-être même, plus ignominieux encore que la rédaction de ces ouvrages (du même nom) ; par quoi on comprend aussi que cet échange entre le journaliste et l'écrivain gravite tout entier autour d'un « non-dit » (pour dire vite : celui de l'immensité de l'Événement de la Shoah) auquel les deux, sans jamais le mentionner explicitement, viennent en le mouvement d'une sorte de « pudeur » devant l'*absolu de l'horreur* du crime ainsi perpétré – et « horreur » qui, d'une certaine façon, *a rendu fous* tant ses auteurs que ses victimes (l'Europe, de cette « folie », ne s'étant peut-être pas encore relevée – elle qui, avant la commission de ce crime, se regardait peu ou prou comme le continent de toute « civilisation »… et voici que, par cette « Shoah », elle se découvrait comme le lieu même de la plus monstrueuse des « barbaries ») – ; et « pudeur » qui, chez le journaliste, se dit en la non-allusion (polie/courtoise – nous sommes encore, en cette fin de la « décennie cinquante », entre « gens de bonne compagnie ») aux titres des pamphlets – le médiatique ne prononçant que les noms de ce *Voyage* et des deux premiers tomes de cette « Trilogie allemande » (*D'un château l'autre*, publié, et *Nord*, sur le point de l'être) –, tandis que, chez l'écrivain et auteur de ces mêmes pamphlets, elle prend la forme de ce refus affiché/proclamé de toute « repentance » – « La seule victime » c'est moi, ce sont les « autres » qui sont coupables (affirmation qui, on le comprend : à l'aune de l'énormité du crime perpétré contre certains de ces « autres », constitue un monstrueux déni-de la réalité pratique-historique) – ; mais posture de tels « refus-de » (toute « repentance »)/« *déni-de* » (toute vérité historique) dont l'« (absolue) intenabilité » procède, on le comprend aussi, de la claire/aiguë conscience par le scripteur-Céline de l'impossibilité de « demander pardon aux « victimes » d'un tel (et si immense) crime – en un mode autre que *scripturaire* (ce pour quoi, dans ces mêmes entretiens, le seul argument que trouve à produire Céline pour assurer sa « défense » est non pas par exemple celui d'un « je ne savais pas » : habituelle/pauvre « excuse » de tous les criminels de guerre, mais plutôt celui de l'invention

par lui d'un « style » – c'est-à-dire, pour traduire cet argument dans la langue de mon propre « grand récit », l'introduction dans la langue « (strictement) littéraire » de son temps, de la « dimension de ce (pur) scripturaire »… et la seule qui, par ses emprunt/illustration/exploration, aurait peut-être permis aux scripteur de *Voyage*/littérateur de *Bagatelles* de « demander *pardon* » à ses (innocentes) victimes/« (innocents) lecteurs ».

Car bien évidemment, dans cette perspective de la (re)lecture « scripturaire » de l'œuvre célinienne, il n'est nullement « innocent » que le crime (lui : « littéraire ») commis par l'auteur de *Bagatelles* soit (encore, toujours) de tonalité « antisémite » – étant clair que si, par exemple, ces pamphlets, au lieu de prendre pour cible « les Juifs », s'étaient attaqué (en mode patriotique) aux « Allemands » ou (en mode cette fois-ci politico-idéologique) aux « communistes » ou, au contraire, aux « capitalistes », nous n'en ferions pas autant de cas (ce pourquoi, parait-il, certains défenseurs fanatiques de Céline, pour absoudre leur idole, n'ont rien trouvé de mieux que d'avancer l'argument (tout de même un peu pitoyable – la réponse de Bounan à une telle et si pauvre justification) qu'il suffisait, dans ces pamphlets, de remplacer le mot de « juifs », par ceux, selon, de« bureaucrates » ou de « capitalistes »… pour les rendre tout à coup parfaitement acceptables – sauf que c'est bien le nom de ces « Juifs » qui y figure, à l'exception d'aucun autre… et par cet (autre) argument que ces mêmes « Juifs » seraient, à côté de leurs « malfaisances » mieux connues, également les *responsables* de ces communisme-et-capitalisme) – ; et cela parce que, comme j'ai déjà eu l'occasion de le montrer dans d'autres livres de cette *Profondeur*, le « signifiant » de cet « antisémitisme » a trait lui, en un mode non plus politico-idéologique mais bien cette fois-ci « théologique » (pour dire vite), à la *haine* que voue la créature (humaine) à son « Créateur » (divin) ; et « Créateur » qui en Occident, depuis au moins quinze siècles, se trouve être une divinité d'*essence juive* (mettons : « *judéo*-chrétienne ») ; ce pour quoi la « haine » de type « antisémite » (à motif donc : ontologico-théologique) *n'est pas du*

tout la même que celle que, par exemple, cette même créature peut vouer, selon, aux « communistes » ou aux « capitalistes » (à motif elle, donc, plus politico-idéologique) ; et cela parce que l'« unique objet du ressentiment » de cette haine-là (antisémite) est n'est même pas tant le « Juif » (objectif)/« Israël (physique) »… que le « Dieu » (du même nom) qui se tient derrière lui/eux : d'où notamment l'absolue *mise en garde* que donnait saint Paul, parfaitement conscient de tout ce nœud humano-théologico-ressentimental à l'œuvre en l'âme de toute « créature », à ses disciples (chrétiens) de ce « Ne touchez pas au Juif, car derrière le Juif il y a Dieu » ; et toutes considérations qui nous amènent à questionner plus profondément la *nature exacte* de la haine antisémite illustrée dans ses « pamphlets » (du même nom) par le scripteur-Céline : dont on va voir qu'elle est en vérité *très particulière* (sans rapport par exemple avec celle, plus vulgaire-traditionnelle, illustrée elle par des contemporains tels que Rebattet ou Brasillach – ce qui peut notamment expliquer pourquoi le second, tout en se félicitant bien sûr que « Bardamu », par la rédaction de ces *Bagatelles*, ait rejoint son camp « fachiste-antisémite » (pour dire vite), ne fit peut-être pas si bon accueil que cela au pamphlet (éponyme) de Céline : pour ce que jugeant probablement que l'antisémitisme qui y était illustré/développé était trop « délirant » pour être pris « au sérieux » (!)). Or je crois que la haine antisémite-célinienne – celle que se met à illustrer comme *ex abrupto*, dans ses pamphlets : qui sont, ne l'oublions jamais, des *essais*, l'auteur de *Bagatelles* (alors que ce même « (res)sentiment » est quasiment inexistant dans ses *romans* – Philippe Muray faisant même remarquer dans son *Céline* qu'il ne s'y trouve, à l'exception d'un dans *Guignol Band*, aucun personnage (de) « Juif » : présence pourtant presque « traditionnelle » (poursuit le même Muray) dans toute la littérature européenne (*cf.* Shakespeare, Balzac et autre Proust…) mais que Céline lui, apparemment, n'a pas cru bon d'avoir recours)) –, et si l'on accepte mon présupposé que cette haine est en réalité une haine tournée, non tant contre « l'Israël physique », que contre le Dieu (du même nom) qui se tient « derrière » (saint Paul) lui, je crois, dis-je, que cette haine-là, chez Céline, est en vérité tournée-contre la *dimension scripturaire* de ce

« Dieu-là (d'Israël et des Juifs) » : pour ce que cette « divinité »-là en est essentiellement une qui, contrairement à celles païennes-« aryennes », *vient-dans les* textes en général… et, plus particulièrement, dans *un* livre (dont on connaît bien assez le « titre »). Si bien que rien n'empêche de penser que la véritable origine de la haine antisémite-célinienne, au-delà de tous les reproches qu'il fait à cet « Israël physique »-détesté, n'est rien d'autre que le (banal) effet d'une sorte de « jalousie d'auteurs » (ou plus exactement : de *scripteurs*) ; tout se passant comme si Céline s'était mis à haïr « les Juifs » – ce qui, on l'a vu, n'est rien moins qu'évident dans ses « romans » (ceux qui ont précédé comme suivi ses « essais ») – du jour où il a compris que ceux-ci, à leur corps (plus ou moins) défendant : puisqu'on sait que l'antisémitisme moderne (de type uniquement « racialiste » – contrairement à l'antijudaïsme médiéval de type lui religieux) s'en est bel et bien pris aux « corps », et non aux « âmes », de l'« Israël *physique* », étaient comme les représentants/(peut-être après tout : involontaires) – mais tout de même coupables) *incarnations* de ce « Dieu »-là : Celui « scripturaire » qui, pour venir dans le monde, emprunte la voie, non de l'immérial-légendaire des mythologies païennes, mais bien celle du texte « (historialo-)écrit » ; et emprunt de cette « dimension (de (pur) scripturaire) » qui ne peut faire de Lui que le Dieu de tout traitement de la langue… en le mode (du même nom – « scripturaire ») : d'où la haine du scripteur-Céline vis-à-vis de ce « Dieu »-là (d'Israël et des « Juifs ») qui lui a pour ainsi dire « volé » son invention (à lui Céline) – ou plus exactement (puisque ce « Dieu »-là l'a tout de même précédé de deux ou trois mille ans !) : l'a transformé en une sorte de « *plagiaire* malgré lui » du Livre (lui toujours-déjà « purement scripturaire ») du (judéo-divin) *Scripteur* – ; et haine qui serait un peu celle d'un prophète biblique qui, parce qu'ayant reçu du Dieu (juif) de toute scripturature le don de… scripturer, choisirait, par ce qu'étant ce « goy » : secrètement jaloux des fils de cet Israël physico-scripturaire, choisirait de tourner ses traits/vomir ses imprécations, non tant contre les « ennemis d'Israël », que contre cet Israël même : ce dont d'ailleurs les « vrais » prophètes bibliques ne se privaient pas – sauf qu'eux, bien sûr, ne le faisaient que

pour ramener Israël à son « vrai » Dieu : tandis que le « prophète-Céline » lui rédigeant ses propres imprécatoires-antisémites pamphlets, le fait dans une tonalité de haine (du même nom) contre ce « Dieu »-là… d'essence *judéo-scripturaire*. Par quoi l'on com- prend que, par la commission de ses atroces-aberrants pamphlets, le scripteur-Céline ne fait rien d'autre, par pure haine contre le Dieu (juif) de ce (pur) scripturaire : (res)sentiment qui, on le sait, est toujours « mauvais(e) conseillèr(e) » que de se tirer, comme on dit, une « balle dans le pied » : retournant l'arme (scripturaire) forgée/inventée dans-par la rédaction de *Voyage*… contre, en ce mode (banalement) antisémite, ce « scripturaire » même.

Il y a d'évidence, dans le « style » inventé par Céline, une *grande proximité* avec, sinon l'« être-au-monde » juif, du moins avec la parole (biblique) du prophétisme (du même nom) : *la langue même*, dans certains passages de *Voyage* : *cf.* notamment l'extraordinaire discours d'un certain « Princhard » (qui disparaît d'ailleurs immédiatement après l'avoir prononcé/écrit), *de la fureur* ; ce dont atteste par exemple l'affirmation malicieuse du narrateur de *La Place de l'Étoile* de l'auteur (juif) Modiano osant que rien, en vérité, n'est plus « juif » que la langue célinienne : observation qui, bien entendu, provoque la « fureur » (imaginaire) de l'intéressé – mais commentaire dont j'ai montré dans mon propre « grand récit » qu'elle était plus à prendre au sérieux qu'elle n'en avait l'air (et l'on sait bien que la figure du « juif antisémite » n'est pas si rare que pourrait le donner à penser l'oxymore de cette expression) – ; le vrai étant sans doute ici que le « rabbin-Céline » (S. Zagdanski), par la (ré)introduction qu'il opère de ce « (pur) scripturaire » dans la langue, elle, « (strictement) littéraire » de son « siècle sien », illustre, sans bien sûr s'en douter au moment où il rédige *Voyage*, une certaine « manière *juive* » – c'est-à-dire en réalité : toujours scripturaire (puisque c'est là, on l'a vu, la signature ordinaire du « divin » du même nom) – de traiter la langue ; et manière (« style ») qui se retourne *contre elle-même* dans le moment où ses auteur/inventeur se mettent à la rédaction de leurs (antisémites) pam-

phlets : qui constitue donc, sinon un « crime » (en ce mode « littéraire »), du moins une *aberration* (en ce mode, lui, *scripturaire*) ; et « aberration » qui, de la même façon que l'engagement des penseur anti-biologiste Heidegger dans les rangs du nazisme en fut une autre, représente pourtant pour nous, qui lisons ces deux scripteurs dans une distance temporello-scripturaire de plusieurs décennies, une sorte d'*aubaine* (du même nom – « scripturaire ») qui nous permet de pointer les *limites*, et du langage-romanesque-célinien, et de celui philosophique-heideggerien mais en quoi alors consistent au juste ces « limites » ? Chez Heidegger, on l'a vu, en une certaine sensibilité « néo-païenne » qui finit par affecter de « kitsch historial » – l'essence même de ce National-socialisme auquel il adhéra (ce que Debord, pour sa part, appelle l'« archaïsme techniquement équipé » qui caractérisa ce mouvement) – le questionnement génial-scripturaire entamé par la rédaction de son (initial) *Sein und Zeit* ; mais chez Céline ? Il est clair que, chez notre romancier, il n'y a à l'œuvre aucune tentation de ce type « néo-païen » (qui l'aurait sans doute, si seulement elle s'était présentée à lui, fait ricaner le premier) ; alors quoi ? Peut-être, pour répondre à la question soulevée plus haut des « limites (scripturaires) qu'indiquerait l'errement antisémite-célinien, faut-il revenir, non pas aux (atroces) pamphlets auxquels il a donné lieu, mais bien à ce *Voyage*, *a priori* dénué de tout antisémitisme, et roman qui pourtant, par la thèse « biologiste » (sur l'essence humaine) qu'il sous-tend/illustre, peut expliquer cette « dérive ». Philippe Muray, dans l'ouvrage éblouissant qu'il a consacré à l'auteur de ce même *Voyage*, « défini(t) le monde comme une maladie qui croit d'âge en âge à sa guérison » – et « croyance (qui selon lui) peut-être appelée *la religion* elle-même, la vraie religion humaine que les religions proprement dites ne font que survoler (puisque celles-ci n'ont rien à voir par principe avec la guérison *ici-bas* du genre humain) » ; mais « cro(yance) à la santé », à la possibilité d'une *guérison définitive* de ce « genre humain » : en le mode peut-être d'une certaine « solution finale », qui, en même temps, induit celui-ci à se lancer dans la recherche « d'un bacille isolable (dont on connaît dès lors bien assez le *nom*) contre lequel il (serait) possible de s'inoculer une protection » ; et fantasme d'une telle

« guérison définitive » qui, selon le même Muray, peut expliquer comment l'auteur de *Voyage* – le livre où le praticien-Céline établit son *diagnostic* sur cette « maladie » à laquelle est en proie le genre humain (quoique sans jamais, à ce mal, y préconiser quelque « traitement » que ce soit – ce que la critique progressiste-« de gauche », on l'a vu, a tant reproché à ce *roman* : tout en le « réceptionnant » dans le plus grand enthousiasme « littéraire ») –… a pu devenir celui de *Bagatelles* – le livre où cette fois-ci le même praticien-Céline, ayant fini par identifier le *nom* du « bacille responsable » de cette « maladie » (qui fait « tout le malheur humain » moderne comme ancien), préconise enfin par le choix de la tonalité résolument *antisémite* dans laquelle il a écrit son pamphlet, le « remède » qu'il compte bien appliquer à cette « maladie » (ce qui si l'on peut dire, tombe « bien » puisque, de l'autre côté du Rhin : dans le moment même où Céline rédige son *essai*, un certain mouvement politique a commencé, ce « remède », à l'appliquer massivement à sa population) –; mais où l'on comprend aussi que cette explication « médicalo »-murayenne de la dérive antisémite du scripteur-Céline (qui me fait presque regretter, je l'avoue à présent, d'avoir dit plus haut de ce commentateur qu'il était un penseur « somme toute assez peu profond » – même si, on va le voir maintenant, cette explication manque encore son pré-supposé… le plus « profond »)… ne peut fonctionner que parce que la « tonalité fondamentale » dans laquelle a été composée la totalité de l'œuvre célinienne (« romans » comme « essais ») a été, dès le début de celle-ci, cette *guise biologiste* que son auteur fait-sur l'essence humaine (ce que, dès le début de mon (propre) « grand récit » : dans le chapitre de *L'Europe* consacré à l'étude du « cas-Céline », j'avais identifié comme étant le pré-supposé « métaphysique » (pour dire vite) dans le plus « profond » à l'œuvre dans l'ensemble du « grand récit » célinien – ce que Muray apparemment (pour ce qu'étant peut-être encore plus un « littérateur (éblouissant ») qu'un « scripteur (vraiment profond »), n'a pas compris.

Voyage au bout de la nuit (comme j'ai déjà eu l'occasion de l'affirmer ici

à maintes reprises) ne serait donc rien d'autre que ce « grand récit » dont l'auteur aurait cherché à mettre en accusation le *langage humain en son entier* – tenu pour responsable par ce « scripteur » de « tout le malheur » (du même nom) (étant clair que, aux yeux de Céline, « si les hommes souffrent », et si atrocement, cela vient d'abord du fait qu'« ils croient aux mots qu'on leur dit » – ce que ne fait pas par exemple l'animal (la « chienne » à laquelle Bardamu compare sa mère) qui, lui, « ne croit qu'à ce qu'(il) sent ») – ; mais projet d'un tel *procès intenté au langage lui-même* dont bien évidemment le même Céline a tout de suite vu comme l'(oxymorique) difficulté (sinon : l'*impossibilité*) : pour ce que, pour être en mesure d'instruire un tel « procès-contre » le langage lui-même : peut-être (même) le *sens*, il faut encore *user-de*… ce « langage » ; d'où la nécessité, probablement apparue tôt dans l'esprit de l'auteur de *Voyage*, d'en *inventer*, à l'intérieur de ce langage-là : « littéraire, (toujours) trop littéraire », un autre qui, lui, ne serait que « scripturaire » ; et « invent(ion) » qui a donc donné lieu à ce que le même Céline appellera plus tard un/son « style » : cette (soi-disante) introduction du « langage parlé (de sa soi-disante "émotion") *dans* la langue écrite » ; mais sorte de vantardise d'auteur – qui, à l'époque où il commença, de cette fameuse « trouvaille », à se flatter (c'est- à-dire *après* la fin du second conflit mondial), avait en effet beaucoup à se faire pardonner –… qui n'est encore, de la part de l'auteur, et de *Voyage*, et de *Bagatelles*, qu'une *ruse (littéraire) de plus* : ce que le même Muray, au moins lucide sur ce point, qualifie, lui pour sa part, de « panneau »… où se sont en effet engouffrés tous les « céliniens purs et durs » et autres médiatiques venus l'interviewer dans son pavillon de Meudon (*cf.* plus haut, par mes soins, l'analyse des « entretiens télévisés » accordés à ceux-ci par le retraité en ce même pavillon)… pour tenter de « justifier » (en ce mode encore dans le fond très/trop « littéraire » – *i. e.* : « stylistique ») leur idole des crimes (eux : « scripturaires ») dont elle s'était rendue « coupable/bien coupable ». Car on le sait, comme l'avait déjà bien vu, dès 1932, le subtil/lucide Bernanos-lecteur du *Voyage*, *il n'y a pas l'ombre*, dans toute l'œuvre célinienne, de quelque « langage parlé » que ce soit (et de sa supposée « émotion » et

autre « spontanéité ») – ce qui frappe au contraire à la lecture de celle-ci étant plutôt « le considérable travail de fabrication de (sa) prose » :

> *« ce langage inouï, comble du naturel et de l'artifice, inventé, créé de toutes pièces à l'exemple de celui de la tragédie, aussi loin que possible d'une reproduction servile du langage des misérables, mais fait justement pour exprimer ce que le langage des misérables ne saura jamais exprimer, leur âme puérile et sombre, la sombre enfance des misérables. »*

(où d'une certaine manière – *dès 1932* (date de parution de ce *Voyage*) – tout est déjà dit du « cas-Céline »… et résolue sa fameuse « énigme » – et notamment par l'usage par le même Bernanos de cette expression de « langage inouï » : qui rejoint ce que j'appelle ici pour ma part la « dimension de ce (pur) scripturaire »… dont Céline est en effet *l'introducteur-dans* le langage, lui « (strictement) littéraire », en vigueur dans son « époque sienne »). Où l'on comprend aussi par là que ce n'est pas tant au « langage humain en son entier » que Céline en veut – car sinon bien sûr il n'aurait jamais rien écrit (se serait contenté de *s'appliquer à lui-même* la consigne de ce « qu'on n'en parle plus » qui constitue l'excipit de ce même *Voyage*) –… qu'à la « dimension », nichée comme un chancre ou une tumeur *à l'intérieur* de ce langage (humain), de ce « (strict) littéraire » ; et qui est elle, en effet, la véritable responsable de tout ce malheur (du même nom – « humain ») : celui-ci provenant donc du fait, non tant que les « hommes parlent » : car, étant ce qu'ils sont : ces « humains » et « possédés du *sens* », que pourrait-il bien faire d'autre ?, que de celui que, pour illustrer ce « parler », ils se croient tenus de toujours emprunter la « dimension (peu ou prou mortifère/délétère) de ce (strict) littéraire » ; et « dimension » à laquelle, dans son « grand récit » à lui, le « (pur) scripteur »-Céline propose de substituer celle que j'appelle ici, dans mon (propre) « grand récit », le « (pur) scripturaire » : pour ce que celle-ci au moins ne risque pas de… (ici le texte et le développement s'interrompent).

Par où l'on comprend aussi que le souci d'ordre « stylistique » (et par conséquent : encore « littéraire, trop littéraire ») dont notre si roué scripteur *fit mine* de se préoccuper vers la fin de sa vie – c'est-à-dire à une époque où en effet, du fait de ses crime (littéraire)/faute (scripturaire) : commission d'atroces pamphlets et autre participation-à la « Collaboration », il avait *beaucoup à se faire pardonner* (un peu comme si, par l'excitation de cet argument (uniquement stylistique/(strictement) littéraire, il avait subliminalement signifié à cette « époque sienne » : « Vous n'allez tout de même pas fusiller votre plus grand écrivain vivant ? ! » – ce qui sans doute lui serait arrivé si, à la « Libération », il n'avait pas eu la prudence de prendre la route de… son exil allemand puis danois) –… n'est encore, de la part cette fois-ci de l'auteur de cette « Trilogie allemande » : précisément ramenée de cet exil, qu'une *ruse de plus* – le « panneau » (comme dit excellemment Muray) de cette (soi-disant) « introduction du langage parlé dans la langue écrite » (puisque, comme on l'a vu, il n'y a rien de tel dans toute l'œuvre célinienne – plutôt (comme le dit plus excellemment encore Bernanos) ce « considérable travail de fabrication (d'une) prose » : en le mode de l'élaboration d'un « langage inouï »… qui, en vérité, ressort entièrement aux illustration/exploration de la « dimension de ce (pur) scripturaire ») –; et « ruse » qui aura donc consisté, de la part du *scripteur*-Céline, à se faire passer-pour un *littérateur* désormais uniquement préoccupé de questions de « style » et autre trouvaille (« littéraire ») : catégories dont je crois, pour ce que ressortissant encore à celles de ce « (strict) littéraire », le « (pur) scripteur » du même nom n'avait probablement *rien à foutre* – mais, à cette époque si *dangereuse* pour lui : me semble-t-il à juste titre, il fallait bien *donner le change* : ce pour quoi aussi, à mon sens, *la seule phrase sincère* que le retraité de Meudon prononce, lors de ces entretiens télévisés examinés plus haut, est celle où il avoue que « les hommes lui font peur » – quoiqu'en se gardant bien sûr de préciser que le danger que représentent ces « hommes » à la source de sa « peur »… a peut-être, après tout, des raisons moins vagues et plus historiquement *motifiées* qu'il voudrait nous le faire croire (ce pourquoi

aussi, par exemple, j'ai toujours regardé le « signifiant » de l'incendie du pavillon de Céline à Meudon *en Mai 1968* – date qui, pour ce qu'étant celle du plus récent des « retours de l'histoire » qu'ont eu à connaître notre pays et son « époque (littéraire) », ne peut que nous « mettre la puce à l'oreille » (pour ce que ce genre de périodes est aussi celui où cette même « histoire » *règle ses comptes*) – comme une sorte de *retour de bâton* (en cette même forme historico-ressentimentale) dirigé *contre* son ancien occupant (décédé, lui, depuis sept ans) ; mais « retour de bâton » qui, si l'origine de cet incendie est bien criminelle (?) : déclenché par exemple par certains membres de la frange la plus radicale-révolutionnaire de cette même période – dont on sait que le « cas-Céline » continuait de la fasciner (*cf*. encore, dans le *Traité* du « situationniste » Vaneigem, la citation par son auteur de l'(imaginaire) « Chanson des Gardes Suisses de 1793 »… qui constitue, on le sait, l'exergue de *Voyage*) –… justifie, dans l'intervalle de sept années séparant la mort du scripteur de ce même *Voyage* de « l'explosion de Mai 68 », toutes les craintes que ce même scripteur pouvait, à bon droit, nourrir vis-à-vis de ces « hommes » en général et, plus particulièrement, des « innocents lecteurs » de son extraordinaire/scripturaire roman – qui ont pu en effet considérer que son auteur, en rédigeant, dans le même intervalle de ces sept années qui séparent *Voyage* de *Bagatelles*, ses atroces-antisémites pamphlets, avait pour ainsi dire « trahi », non pas même cette « gauche radicale-révolutionnaire » : qui continuait de lire dans l'enthousiasme le plus total le premier de ces deux titres, que… cette « dimension de (pur) scripturaire » : dont Céline avait été comme le génial introducteur/illustrateur dans la langue, elle : « (strictement) littéraire », de son « siècle sien » ; et on le sait : rien n'est plus dangereux/ne fait plus « peur » à un scripteur qu'un « (innocent-enthousiaste) lecteur »… qui comprend tout à coup que l'auteur du livre qu'il a tant aimé/dévoré n'était qu'une sorte de « (scripturaire *imposteur* »).

Étant clair que si la rédaction par Céline de ses répugnants pamphlets antisémites n'avait été que la commission par un auteur « à peine identifié

sous le (pré-)nom » (de (sa grand-mère) » d'un « crime » *littéraire* – et non celle d'une « faute » *scripturaire* (dans la perspective du même nom que j'indique ici : infiniment plus *grave*) – il y a « beau-temps » que, de ce « crime »-là : donc « (strictement) littéraire », nous aurions absous Céline (même s'il est vrai aussi que, probablement, nous l'aurions aussi et par le même mouvement, depuis longtemps, *oublié* – ne continuerions pas en tout cas, d'en parler ici : qui se soucie encore, par exemple, de « parler » des dérives, pourtant tout aussi répugnantes-antisémites, d'un Rebattet ou d'un Brasillach) ; et cela sans doute parce que ces deux « honnêtes littérateurs » – que rien n'empêche après tout de regarder comme des auteurs « de talent » (*cf.* notamment l'écriture par le premier de ses *Deux Étendards*) – pour le second, ne l'ayant jamais lu, je ne saurais dire…) – n'ont jamais eu, de toute façon, les moyens d'accéder à l'(in)dignité de la commission de cette « faute *scripturaire* » : ayant donc dû se rabattre, faute de mieux, sur celle de ce « crime *littéraire* » (qui, depuis le temps, ne « mange certes plus guère de pain ») ; étant clair que si, à l'inverse, la rédaction par Céline de ses pamphlets continue de nous tenir en transe, c'est bien évidemment parce que cette rédaction a été opérée par la *même plume* que celle qui, à peine six ou sept ans plus tôt, avait écrit ce *Voyage* (et non donc : ces *Décombres* ou ce *Comme le temps passe* (?)) – chose étrange à penser : il est d'une certaine manière plus « facile » de pardonner leurs dérives fachistes-antisémites a ces/nos deux « (stricts) littérateurs » Rebattet ou Brasillach que d'user de la même mansuétude avec, cette fois-ci, le « (pur) scripteur »-Céline ; et cela pour la toujours même raison que, tandis que chez les premiers ces dérives ressortent peu ou prou à la dimension de ce « (strict) littéraire » : qui, on l'a vu, « ne mange pas de pain », celle de Céline, elle, appartient pour toujours-à/est pour l'éternité de l'ordre-de… cette « dimension, elle, du (pur scripturaire) »… que l'auteur de *Voyage*, en passant (presque) sans transition à la rédaction de son (immonde) *Bagatelles*, a pour ainsi dire « trahie » et comme « apostasiée » : ce pourquoi, dans la perspective (du même nom – « scripturaire »), sa « faute » est *infiniment plus grave* que le « crime » perpétré, lui, pas nos deux (peu ou prou : « insignifiants »)

littérateurs (que personne d'ailleurs, sinon peut-être dans le petit milieu « nostalgico-fachiste », ne lit plus guère – alors que, à l'inverse, *tout le monde*, « fachistes » et « anti-fachistes » mêlés/« innocents lecteurs » ou « fin lettrés », continue de sacrifier, que ce soit en le mode d'une adoration (Muray) ou en celui d'une détestation (Bounan), au « culte célinien »). Restant alors à se demander ce que peut bien signifier au juste cette expression, ici introduite par moi, de « faute *scripturaire* » – dont j'ai déjà au moins montré, par les considérations qui précèdent, qu'elle n'entretenait somme toute qu'*assez peu de rapports* avec celle de « crime littéraire » (même si leur accomplissement pratique, en le mode ici donc de la commission de répugnants écrits antisémites, peut sembler présenter quelque similitude – à ce bémol toutefois, comme je l'ai déjà précisé, que l'antisémitisme (« scripturaire ») d'un Céline n'entretenait lui aussi, et probablement par le même mouvement, qu'« assez peu de rapports » avec celui (« littéraire ») d'un Rebattet ou d'un Brasillach) –; par quoi aussi, peut-être, la question que je viens de soulever plus haut quant à la différence de sens qui existe entre les deux expressions de cette « faute (*scripturaire*) » et de « crime (*littéraire*) » pourrait être résolue par l'examen de cette autre question : celle de la différence entre, cette fois- ci, l'antisémitisme (scripturaire-célinien) et celui (littéraire-rebatien et/ou brasillachien)… qui peut apparaître comme bien *spécieuse*, mais qui, en réalité, recouvre probablement, dans leur dimension, au moins-là : commune, d'*ignominie*, un « abîme d'être » ; mais lequel ? Il est clair en tout cas que l'antisémitisme scripturaire-célinien, tel qu'il s'expose par exemple dans l'effroyable *Bagatelles*, *a trait*, comme j'ai déjà commencé d'en ébaucher la « théorie » dans un développement en amont…, *à* la tonalité « biologiste » dans laquelle Céline a composé l'entièreté de son « grand récit » (romans et essais-pamphlets indissociablement mêlés) : par quoi vient cette idée que l'antisémitisme scripturaire-célinien, contrairement à celui littéraire-rebatien-brasillachien, n'est rien d'autre qu'un « biologisme » peu ou prou *dévoyé* : le dommage collatéral qui survient fatalement lorsque la catégorie métaphysique de ce même « biologisme », après avoir été examinée « grandement » (c'est-à-dire : scripturairement) dans/par la

rédaction d'un livre aussi « désespéré » que *Voyage*, se met soudain en tête (ou plutôt : son scripteur) de se donner des « raisons d'espérer »… en se mettant en quête du « bacille responsable » (Muray) de ce même « dés-espoir » : où l'on retrouve ici encore l'idée (à mon sens tout à fait redevable) du commentateur célinien/à charge Bounan que les pamphlets du même scripteur-Céline ne seraient que « la version optimiste » du sombre, pessimiste et « dés-espéré » *Voyage*.

Mais où l'on comprend aussi par là que l'essentielle différence entre l'antisémitisme scripturaire-célinien et celui littéraire-rebatien et/ou brasillachien réside en ce fait que, tandis que le premier procède du *processus de dévoiement* d'une catégorie métaphysique d'interprétation du monde en général et de l'« être » humain en particulier : celle donc de ce « biologisme », le second lui n'est que le fruit (mortifère) d'une catégorie elle uniquement idéologico-politique : celle donc (pour dire vite) de ce « fachisme » (voire : de ce « nazisme ») et différence qui explique aussi pourquoi, tandis que les tenants de la seconde, lorsqu'ils rédigent leurs « petits traités » antisémites, ne peuvent commettre qu'un *crime* à forme « littéraire » (idéologico-politique), l'illustrateur de la première, lui, est amené à commettre cette *faute* à forme, elle, « scripturaire » ; et cela pour ce qu'un tel illustrateur (« pur » scripteur), toujours à l'œuvre sur l'im- mense chantier (scripturaire) de la composition de son « grand récit », ne peut que, lorsqu'il dé-raille/dé-rive ainsi, le faire encore en ce (toujours même) mode *scripturaire* : ce qui ne risque pas d'arriver aux littérateurs pareillement dé-railleurs/dé-riveurs (puisque ceux-ci, de toute façon, n'ont jamais ouvert quelque « chantier scripturaire » que ce soit – ne se sont jamais lancés dans quelque entreprise de la rédaction d'un « grand récit » : ce que, dans le cas de nos pieds-nickelés fachistes-antisémites Rebattet ou Brasillach, j'exprimais plus haut en me contentant d'observer que ni l'un ni l'autre n'avaient écrit quelque chose comme l'extraordinaire/scripturaire roman de ce *Voyage*). Où l'on voit par là combien les deux antisémitismes (le célinien et le rebato-brasillachien), bien

qu'en apparence (idéologiquement) proches, sont en réalité éloignés : pour ce que, tandis que le premier est le fruit d'un dévoiement d'une catégorie métaphysique-scripturaire, le second est la conséquence d'une catégorie, elle, politico-littéraire (ce qui peut notamment expliquer pourquoi, bien que forcément ravi que « Bardamu » rejoigne son camp (« fachiste »), Brasillach, dans son article critique consacré à *Bagatelles*, montra quelques réserves vis-à-vis de l'antisémitisme développé dans cet ouvrage – le jugeant *in petto*, peut-être, trop « délirant » pour être « sérieux » : lui qui, Brasillach : en tant que « (strict) littérateur », ne jurait sans doute, en toutes choses écrites, que par cette (si française-classique) « clarté de l'exposition »… y compris, dans le cas où il s'agissait d'« exposer » des ignominies !). « Crime *littéraire* » et « faute *scripturaire* » : où l'on voit par les considérations qui précèdent qu'un *abîme d'être*, en réalité, sépare les deux, et cela pour ce que, tandis que l'auteur du premier, même « exposant (clairement) » des thèses haineuses-ignominieuses, demeure au moins *fidèle* aux catégories de ce « (strict) littéraire », le second lui, pour développer ces mêmes thèses, est comme contraint de *trahir* les catégories de ce « pur scripturaire »… qu'il avait jusque-là si génialement illustré (et en effet, si l'on y songe, ce qui choque le plus profondément dans la lecture de *Bagatelles*, ce n'est même pas tant son contenu effectif-antisémite : d'ailleurs à l'époque de sa composition somme toute assez peu « original », que le fait que, pour exposer ce contenu, leur auteur ait choisi d'utiliser la *même langue* que celle de *Voyage* – imaginons par exemple que Céline, pour commettre ses atroces essais-pamphlets, soit revenu à une longue plus sage (moins « scripturaire ») : il est clair que de tels ouvrages nous scandaliseraient bien moins, que peut-être nous n'aurions même pas ici l'envie d'en parler). Indication qui prouve que ce qui, en la lecture des pamphlets antisémites du scripteur-Céline, choque aujourd'hui le plus profondément leur lecteur, ce n'est peut-être même pas leur contenu « raciste » : la commission par eux du « crime (strictement) littéraire » que je dis, que le fait que ce même lecteur y pointe plus secrètement en ceux-ci comme un *dévoiement* à l'œuvre de ce « (pur) scripturaire » : la commission cette fois-ci d'une « faute scripturaire »… pour laquelle sans doute il

ne saurait y avoir, ni dans ce monde ni dans l'autre, de « pardon » : ceci expliquant aussi pourquoi, tandis que les littérateurs fachistes-antisémites Rebattet ou Brasillach (liste d'ailleurs absolument non exhaustive – qui, à cette époque, n'a pas eu son « moment antisémite » : Gide, Drieu… et même Bernanos, etc. ?) demeurent sur notre horizon époqualo-littéraire comme des sortes d'aberrations peu ou prou lamentables : des « criminels littéraires » au petit-pied, le scripteur-Céline, lui, continue d'être environné de cette atmosphère de *légende-au-noir* et « sentant le souffre »… qui est comme l'apanage des grands maudits » – le (discutable) « privilège » de ceux qui ont commis la seule « faute » (celle donc : *contre* le « pur scripturaire ») pour laquelle *il n'y a pas de pardon* ; mais commission d'une telle « faute » qui, paradoxalement, a pour conséquence que *tout le monde* continue de le lire… tandis que plus personne ne s'intéresse aux auteurs qui, eux, n'ont commis que leur (pauvre pitoyable) « crime littéraire ».

Mais c'est qu'aussi sans doute les « (purs) scripteurs », lorsqu'ils s'engagent dans l'entreprise de la rédaction de leur « grand récit » (du même nom – « scripturaire »), s'exposent toujours au risque de la commission par eux de cette « faute (scripturaire) pour laquelle il n'y a pas de pardon » – « faute » que, pour ma part, j'ai peut-être commise en donnant des extraits, dans mon *Pays silencieux*, de ce fameux pamphlet (non pas « antisémite » mais bel et bien « islamophobe ») de mon (imaginaire) littérateur « Donatien de Saint-Privat » (même si j'ai eu soin de placer les thèses, elles aussi peu ou prou « ignominieuses », de celui-ci dans une prudente distance herméneutique – qui peut-être, après tout, *ne me sauvera de rien*… quand « l'heure des comptes (historiaux-historiques) » aura sonné) – ; mais « risque (de la commission d'une telle faute : anti-scripturaire) » qui, je crois, doit être lui-même regardé comme l'(inévitable) pendant du *privilège immense* qu'accorde ce même « (pur) scripturaire » aux auteurs ainsi, par lui, favorisés ; et « privilège » qui, par exemple : dans mon cas, m'a permis de rédiger (presque) « facilement » le « grand récit » de cette immense *Profondeur* : alors

que, comme je l'ai déjà dit, la rédaction des ouvrages (poèmes, romans, récits de voyage, etc.) qui précéda celle de mon « océan textuel » fut, elle, acquise au prix de beaucoup de sueur (littéraire). Tout se passant comme si l'*inestimable cadeau* qu'offre ce « (pur) scripturaire » à certains auteurs (« à peine identifiés sous le nom de », etc.) – les transformant par là en les « (purs) scripteurs » que je dis (en les auteurs « faciles » de leur « grand récit » respectif) – se payait au prix de l'exposition-à ce danger (lui-même scripturaire) de la commission de la « faute (du même nom) » : pour ce que, en ce monde où rien, jamais, n'est vraiment *gratuit* : où personne n'est réellement « innocent » (sinon peut-être, comme l'affirmait Hegel, « les pierres »), il y a toujours un moment où il faut, pour ainsi dire, passer à la caisse » (du « sans-garantie » de l'existence) – *i. e.* : répondre à la terrible question évangélique de ce « qu'as-tu fait de ton talent » (ici donc : scripturaire) (à mon sens la parole la plus *terrifiante* qu'a mise l'Évangéliste dans la bouche du « Dieu christique » – celle qui taraude notamment, dans le film *Le Crabe-tambour* de Schoendoerffer, le personnage (sur le point de mourir) interprété par Jean Rochefort) – ; et moment qui est celui où, dans le cas des « (purs) scripteurs », il leur faut en effet répondre-de ce qu'ils ont fait du « talent (scripturaire) » à eux confiés : l'ont-ils fait fructifier ou, au contraire, l'ont-ils fait servir, en le *dé*-voyant, à toutes sortes d'entreprises (plus ou moins) louches et (peu ou prou) ignominieuses – cas, on l'a vu, du scripteur-Céline lorsque, par passion idéo- logico-politique, il fait servir la langue de son *Voyage*, son « talent (scripturaire) » à la rédaction de ses (ignominieux) pamphlets antisémites-« littéraires » (commettant par là la « faute (scripturaire) pour laquelle il n'y a pas de pardon » que j'évoque plus haut) – ; mais « faute » dont on comprend aussi que seuls ceux qui ont reçu un tel cadeau/« talent » de la part de ce « (pur) scripturaire » peuvent accéder à l'(in)dignité de sa commission : certainement pas les (pitoyables-insignifiants) littérateur-Rebattet ou Brasillach (qui eux, sans doute, ont depuis longtemps été pardonnés de leur « crime (strictement) littéraire » – pour ce que ce « crime »-là, comme on l'a vu, « ne mange pas de (ce) pain (scripturaire) » – alors que, très certainement : dans le cas cette

fois-ci du « (pur) scripteur »-Céline, un tel « pardon » s'avère d'une certaine façon beaucoup plus difficile à obtenir… et toujours pour la même raison que sa faute », elle, a été de nature elle-même « (purement) scripturaire » – et non : « (strictement) littéraire »). *Qu'as-tu fait de ton talent* ? voilà sans doute la seule bonne question que le journaliste venu « interviewer » le retraité de Meudon dans son pavillon aurait dû poser à l'auteur de *Voyage et* de *Bagatelles* : étant clair que par là, en faisant simplement suivre la mention du titre du premier de celle du second, il aurait exposé l'étendue de la faute (scripturaire) commise par le « scripteur » qu'il était venu visiter en son refuge banlieusard/pré-« apocalyptique » (c'était, on s'en souvient, cette époque d'une autre « guerre » – dite, celle-là « froide » –… avec sa menace, de type cette fois-ci nucléaire, pesant sur l'ensemble des habitants de cette infortunée planète) ; mais question qui, pour n'avoir pas été posée, nous a valu ce numéro de haute-voltige télévisée de la part de l'« histrion de Meudon » : somme toute bien content de n'avoir pas à « s'expliquer » sur le fond de l'« affaire » qui porte désormais, pour l'éternité historialo-littéraire, son *nom* – et af-« faire » qui n'est rien d'autre que celle de la *question* de savoir ce qu'un « (pur) scripteur » doit « faire » du « talent (scripturaire ») » qu'il a reçu de la part de l'instance (du même nom) : mais « question » qui malheureusement, dans ces mêmes entretiens histrionnesques-télévisés n'aura jamais été abordée.

Quel sens cela a-t-il, dans la perspective de la rédaction de mon *propre* « grand récit » : cette *Profondeur* déjà entrée-dans l'écriture du dix-huitième tome de ce (présent) *Milieu doré*, que de s'attarder ainsi, et si longuement, sur le « cas » d'un (autre) « scripteur » dont l'af-« faire » à tout prendre, pour ce que toujours-déjà (peu ou prou) « réglée » : quoique toujours aussi, on l'a vu, revenant comme cycliquement à l'horizon de nos préoccupations intellectualo-époquales, ne mérite peut-être pas, après tout, qu'on lui accorde une telle attention, et si obsessionnelle-passionnée (et cela d'autant plus bien sûr que, sur ce même « scripteur », dans les autres tomes

de ma *Profondeur*, il a déjà été beaucoup, peut-être même : énormément/excessivement, écrit – à se demander si le « signifiant-Céline, et l'auteur du même nom, ne sont pas ceux sur lesquels, pour finir, j'aurais le plus glosés) ? Mais où l'on comprend aussi par les développements qui précèdent que, pour être en mesure de répondre à la question que je pose ici : celle donc relative au *sens* de cette étrange passion (à la fois personnelle *et* époquale) célinienne – alors que, pour dire le vrai, cet écrivain n'est nullement un de mes « auteurs de chevet » (lui préférant toujours par exemple la lecture – certes plus « apaisée » – d'un Proust ou d'un (ici le nom manque)) –, il faut d'abord avoir toujours-déjà compris que, ce qui est véritablement en jeu en ces « affaire/énigme-Céline », dépasse probablement de très loin le « cas » (plus individuel/idiosyncronique) du scripteur éponyme : pour ce que cet auteur, parmi tous ceux que nous regardons désormais comme nos « classiques (les plus modernes) », est le seul, à l'exception peut-être d'un Heidegger : « nom » d'un autre « cas » et d'une autre « affaire », à s'être rendu *coupable* de ce que j'appelle plus haut cette « *faute scripturaire* pour laquelle il n'y a pas de pardon » – ceci expliquant notamment pourquoi, dans notre époque littéraire, n'éclatent jamais/ne reviennent pas à la façon du « fructifère marronnier » portant le nom de ces deux maudits/« salauds de génie »… pareillement quelque chose comme des « affaire-Proust », ou-« Joyce », ou-« Kafka », ou-« Musil », etc., etc. – ; ce pourquoi aussi, pour ces *deux*-là, la postérité littéraire ou philosophique n'est rien moins qu'assurée : *cf.* notamment l'exemple de la réaction de ce commentateur qui, dans le tourbillon d'une autre « affaire-Heidegger » (survenue, elle, au cours de la décennie « quatre-vingt » du siècle dernier) n'avait rien trouvé de mieux, en guise de conclusion à cette énième affaire, que de réjouir par avance que l'enseignement de la philosophie de cet auteur allait (peut-être enfin) passer du rayon des programmes officiels/universitaires à celui des « matières à option » (tant pour ces gens, en effet, tout finit toujours par de telles, selon, « exclusions » ou « déchéances » en cette forme institutionnelle-(ici le mot manque) – et qui ne voit en effet que, pour les institutions de ce temps : auxquelles le terrorisme idéologique de ce « politiquement correct »

fait de toute évidence très peur, il est *infiniment plus confortable* d'inscrire dans leurs programmes d'enseignements les noms d'un Sartre, ou d'un Foucault, ou d'un Derrida (voire : d'une Judith Butler) que ceux, à tout prendre désormais : bien plus dérangeants d'un Heidegger (et *a fortiori* bien sûr : d'un Céline) : alors qu'on sait pourtant que ces auteurs très consensuels ont, eux, tous lu (et même, à une époque pas si éloignée que cela, fait profession d'admirer) les œuvres de ces deux (désormais) « maudits »). Où l'on revient par ces considérations à la situation déjà évoquée/redoutée plus haut… d'une époque littéraire qui pourrait très bien, dans un futur peut-être pas si éloigné que cela : au rythme où vont les choses (et à celui où l'on déboulonne les statues), entièrement passer sous silence certaines œuvres, tout en en désignant à l'admiration générale d'autres… dont les auteurs, pour les écrire, ne se seraient pas gênés pour, celles-là, les *piller* : quoique sans jamais bien sûr indiquer « sportivement » à leur innocent/ignorant lecteur leurs véritables sources… elles, donc, impitoyablement censurées-par une époque idéologique qui, si elle continue secrètement de s'alimenter à ces œuvres, s'arrange en même temps pour ne jamais citer les noms de leurs titres et de leurs auteurs (l'archétype de ce genre d'attitudes ayant me semble-t-il été incarné par le Sartre de l'après-guerre qui se fendit contre Céline, juste après la Libération, d'un article où il l'accusait de rien de moins que d'avoir rejoint le camp de la Collaboration pour des raisons de stricte vénalité – alors que ce même écrivain, à peine quelques années auparavant, avait suffisamment révéré l'auteur de *Voyage* pour placer en exergue de sa *Nausée* une citation de celui-ci (extraite d'ailleurs, non pas même de *Voyage*, mais de *L'Église*, ouvrage pourtant bien plus ouvertement antisémite que *Voyage* – ce qui apparemment, à cette époque de l'avant-guerre, ne gênait pas plus que cela le (futur) « progressiste »-Sartre) ; et même chose pour cette fois-ci sa source « heideggerienne » : un témoignage du (futur) docteur Tomatis, qui avait été, au Havre, l'élève du professeur de philosophie Sartre, révélant que celui-ci faisait à ses lycéens « du Heidegger… sans jamais en citer le nom » – où l'on voit que cette « époque littéraire » notre n'a pas attendu le (présent) déferlement du tsunami de l'idéologie

de ce « politiquement correct » pour pratiquer le genre de méthodes que je prévois/redoute/dénonce (d'ores et déjà) ici).

Alors que bien évidemment la bonne (et seule) « méthode » pour approcher ces auteurs désormais « maudits » n'est sûrement pas de vouer leurs œuvres et leur pensée à cet « enfer (littéraire) » dans lequel on essaye, pour les refouler en ce mode « anti-scripturaire », de les enfermer – plutôt de chercher à identifier la *nature exacte* de cette « faute (scripturaire) » dont ils se sont rendus coupables : non tant d'ailleurs pour tenter de les excuser – puisque, comme je l'ai déjà dit, cette « faute »-là est peut-être la seule qui, aux auteurs, ne puisse être pardonnée (alors que son pendant, le crime lui d'ordre « (strictement) littéraire », l'a depuis longtemps été) –… que dans le but plus simple et plus du tout pratique de *ne pas la* répliquer afin que les scripteurs des temps futurs puissent venir (presque) tranquillement « faire leur déjeuner sur l'herbe » (de ce même « (pur) scripturaire ») ; et quelle est donc alors la « nature exacte » de cette « faute » (du même nom) ? Chez Céline, on l'a vu, le fait qu'il ait *fait-servir* la langue prodigieuse/scripturaire inventée dans/par la rédaction de *Voyage* à des fins qui, dans les pamphlets, ne seront plus que « (strictement) littéraires », c'est-à-dire politico-idéologiques en la forme vulgaire-ignominieuse de cet antisémitisme (peu ou prou dominant dans son « époque sienne » – ce pourquoi, comme on l'a déjà dit, si la publication en 1937 de *Bagatelles* a surpris : parce qu'étant de la plume d'un auteur qu'on croyait peu ou prou « libertaire », elle n'a pas si choqué qu'on pourrait le croire aujourd'hui : *cf.* notamment la réception élogieuse qu'en fit le critique du *Canard Enchaîné*, journal pourtant plutôt regardé comme « de gauche » et progressiste : « Ça c'est de la haine », à cette occasion) ; mais qu'en est-il alors, toujours dans cette même perspective de la recherche de la nature exacte de cette « faute (scripturaire) » que je dis, du cas de l'autre scripteur, quoique lui non tant romancier que philosophe : mais bel et bien, lui aussi, désormais « maudit », Heidegger ; et y aurait-il un parallèle à établir entre les destins de ces deux auteurs, probablement,

dans leur domaine respectif, « les plus grands » de leur siècle ; et destins qui épouseraient peu ou prou, dans les deux cas, la trajectoire d'une sorte de *damnation* (quoique toujours en cette forme du dévoiement d'un « (pur) scripturaire ») ? Et en effet, si on lit attentivement les « Carnets noirs » du métaphysicien allemand : dont la publication récente a provoqué un (nouveau) scandale/relancé une (énième) affaire-Heidegger, on voit bien qu'il y a là aussi à l'œuvre, comme chez le romancier français, un « faire-servir » de l'invention d'une langue nouvelle/scripturaire – inaugurée chez Heidegger par le questionnement « génial » de son ouvrage (lui aussi, comme *Voyage*, initial) intitulé *Sein und Zeit* – ; et « faire-servir » qui aboutit, chez le philosophe d'Outre-Rhin, à ce que Jean-Luc Nancy, dans son *Banalité de Heidegger* : petit livre consacré à l'analyse de ces « Carnets noirs », appelle un « antisémitisme *ontologique* » – où (pour dire vite), tandis que « les Grecs » auraient été le « peuple de l'être », « les Juifs » seraient eux « celui de l'avoir » et, par conséquent, ceux comme historialement désignés pour mener à terme, en le mouvement moderne-mortifère de cette dissolution de l'« être » dans l'« avoir » : subversion totale du premier par le second, le fameux processus de cet « oubli de l'être » (dont on sait qu'il constitue une des composantes majeures/concepts cardinaux de la « pensée-Heidegger ») – ; tout se passant un peu comme si, en ces « Carnets » : *dernier* opus de son immense « grand récit » (tome centième de sa *Gesamstausgabe*), leur auteur n'avait rien trouvé de mieux que de (très platement) *appliquer* cette pensée-là (« géniale » et scripturaire) – « géniale » parce que « purement scripturaire » ?) à la prégnance idéologico-antisémite dominante en son « siècle sien » et, plus particulièrement, dans cette époque de l'Entre-deux-guerres où, en Allemagne, triomphait le parti national-socialiste/biologiste-racialiste/antisémite-raciste, etc. : le « faire-servir » du « (pur) scripturaire » à des fins, elles, « (strictement) littéraires » étant donc tout entier résumé par ce petit verbe d'« appliquer(-à) » dont j'ai usé plus haut. Mais *dé-voiement-de* ce (pur) scripturaire en (strict) littéraire, qui, dans *Sein und Zeit*, n'est absolument pas « dans les cales » : pas plus, je crois, que *Bagatelles* n'est « déjà » dans *Voyage* – *cf.* notamment l'argument du commentateur lucide

(du philosophe)-Steiner faisant remarquer que si, par exemple, l'auteur de *Sein und Zeit* était mort tout de suite après sa publication (1927), il n'y aurait aujourd'hui aucune sorte d'« affaire-Heidegger » et autre « fructifère marronnier » (intellectualo-médiatique) du même nom (et argument qui, je crois, peut-être pareillement utilisé dans/pour le « cas-Céline » – comment lirions-nous cet auteur si, lui aussi, était décédé après la publication de *Voyage*, voire même de *Mort à Crédit* ou de *Guignols'band*, etc. ?) –; mais dévoiement qui aussi, je crois, a utilisé pour survenir le « point aveugle », chez Heidegger, de cette sensibilité « néo-païenne » qui, en le mouvement conjoint de la progressive *apostasie* de sa foi catholique originelle par le métaphysicien, l'a conduit à devenir le membre d'un « Parti » – dont la tonalité biologico-racialiste de son idéologie était au fond radicalement combattue par la pensée développée dans ce *Sein und Zeit* –; mais « parti » auquel il a tout de même fini par adhérer pour ce que probablement, et par dessus toutes les objections qu'il pouvait faire à son pré-supposé biologico-métaphysique, il y (pres-)sentait la *même sensibilité néo-païenne* qui l'occupait, lui (et en effet, on le sait : comme je l'ai déjà montré dans un autre tome de cette *Profondeur*, une des dimensions les plus fondamentales de ce mouvement « National-Socialiste » préside en ce fantasme (« techniquement équipé », ajouterait peut-être Debord) d'une sorte de *retour-au* paganisme des origines (du peuple allemand) ; et projet d'un tel « retour-au » qui supposait le saut du peuple (du même nom) par dessus quinze siècles de « judéo-christianisme »… pour tenter de re-fonder un « sacré » qui n'aurait plus rien à voir avec celui illustré par cette spiritualité-là – ce pourquoi aussi dans ce même tome (celui où je procède notamment à l'analyse comme « christo-théologique » des *Apports* de Heidegger – le livre regardé comme le plus « archi-fasciste » (Lacoué-Labarthe) de ce penseur), j'affirmais que le « nazisme », en sa racine la plus profonde, était bien plus qu'une version (allemande) du « fachisme » (au sens par exemple mussolico-étymologique) qui sévissait alors en Europe ; et courant idéologique qui lui, pour ce qu'à teneur peu ou prou catholico-autoritaire-traditionnaliste : Mussolini, Franco, Pétain, etc., *n'entrait pas du tout* dans cette perspective de la *destruc-*

tion de la spiritualité « judéo-chrétienne » qui avait, jusque-là, inspiré/fait toute l'histoire européenne : ceci expliquant notamment pourquoi, dans par exemple l'Italie mussolinienne : inventrice de ce même « fachisme », les persécutions antisémites ne débutèrent que fort tard… et probablement inspirées/exigées-par l'(encombrant) allié allemand/hitlérien du chef de cet État italo-« fachiste »).

Ce qui donc je crois, dans ce National-Socialisme, a réellement séduit le « (pur) scripteur »-Heidegger, ce n'est sûrement pas son idéologie « biologisto-racialiste » – puisque cet auteur avait justement écrit l'ouvrage le plus « anti-biologiste » de l'époque (ce *Sein und Zeit*) –, mais peut-être *l'autre projet*, d'essence lui anti-judéo-chrétienne : « ontologico-théologique », dont ce même « National-socialisme » entretenait peu ou prou – quoique forcément encore : en secret (puisque le peuple allemand était encore dans son immense majorité, de confession chrétienne) – le fantasme : celui donc de la re-fondation d'un « sacré » ancien/nouveau qui affranchirait ces mêmes Allemands de quinze siècles d'emprise sur eux de la spiritualité judéo-chrétienne… que déjà, en son temps, Nietzsche avait désignée comme la véritable responsable de ce qu'il appelait pour sa part le « nihilisme européen » ; et fantasme d'une telle re-fondation qui est lui, je crois, à la source de la « faute (scripturaire) » commise par Heidegger ; et « faute » qui emprunte donc toujours, comme dans l'autre cas du « scripteur-Céline », le mouvement d'un *faire-servir* ce « (pur) scripturaire » à des fins qui ne sont plus, elles, que « (strictement) littéraires » : en le mode, chez le philosophe, d'une progressive *apostasie* de son catholicisme d'origine (ce pour quoi, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire dans cette *Profondeur*, la véritable question qui, chez l'auteur de ce *Sein und Zeit* puis de ces « Cahiers noirs » : son *Voyage* et ses *Bagatelles* à lui, devrait nous requérir n'est pas tant celle de ses rapports-avec le nazisme – question encore « littéraire » – que celle de ceux avec le catholicisme – question, elle, « scripturaire » –; mais question dont on sait que, dans un autre entretien célèbre-télévisé (celui avec les journa-

listes du *Spiegel* de 1966), ne fut jamais non plus abordée – les auteurs de cet entretien perdant par là l'occasion (comme l'avaient déjà fait avec le retraité de Meudon leurs confrères français-médiatiques), en se concentrant uniquement sur le « crime (littéraire) » de celui qu'ils étaient ainsi venus « interviewer » : son engagement pro-nazi, de nous introduire au cœur de la (bien plus grave et décisive) « faute (scripturaire) » qu'avait commise le même : celle donc de son « apostasie », en ce mode ontologico-théologique, de la spiritualité judéo-chrétienne de ses origines *catholiques*). Et qui ne comprend par là que la seule bonne question à poser aux « (purs) scripteurs » coupables de la « faute (du même nom) » que je dis est toujours dans le fond, en cette forme peu ou prou « évangélique », celle de ce : « Qu'as-tu fait (du) talent (scripturaire) » qui t'avait été confié quand tu rédigeais, selon, ton *Voyage* ou ton *Sein und Zeit* ; à quelles pauvres-« (strictement) littéraires » fins l'as-tu fait, pour finir, servir – qui t'ont donc conduit à rédiger, selon, tes *Bagatelles* ou tes « Carnets noirs » – ; et rédaction où la « dimension de ce (pur) scripturaire », si « génialement » illustrée/explorée dans/par tes livres initiaux, s'est retrouvée comme dé-voyée/dé-tournée… en de tels errements, eux, « (strictement) littéraires » (en cette forme donc, dans ton cas, nazie-antisémite) ? »… Ce qui nous amène aussi, comme nous l'avons déjà fait dans le cas du « scripteur-Céline », à interroger sur la *nature très particulière* de l'antisémitisme heideggerien – qui probablement, comme celui célinien *n'était pas* celui d'un Rebattet ou d'un Brasillach, n'avait lui aussi qu'assez peu de rapport avec celui de type vulgaire-raciste-hitlérien (qui sont d'ailleurs probablement aussi – l'hitlérien et le rebato-brasillachien – les mêmes) – ; et antisémitisme heideggerien que Nancy on l'a vu, dans son *Banalité de Heidegger* : titre dont ce même auteur ne cache pas qu'il fait signe vers celui, quasi-éponyme, de l'ouvrage fameux de H. Arendt, qualifie d'« ontologique » – ce qui donne notamment lieu, dans les « Carnets noirs », à la petite-grotesque théorie exposée plus haut de ce « peuple de l'être » (« les Grecs ») et de celui « de l'avoir » (« les Juifs ») (le second étant donc chargé de, pour ainsi dire, « détricoter » ce qu'avait accompli le premier – effectuer pratiquement-« modernistement » ce fameux « oubli

de l'être » regardé par Heidegger comme le processus le plus profane et fondamental à l'œuvre dans toute notre histoire (également) « moderne »… mais passons) –; et dimension (donc) « ontologique » de cet antisémitisme-là (« heideggerien ») qui s'explique tout simplement par le fait que son auteur, en tant qu'il était, lui, ce penseur résolument « anti-biologiste », ne pouvait bien évidemment pas couper-à celui, d'inspiration, justement, « biologiste » : racialisto-raciste, qu'illustrait dans le même temps l'idéologie du parti nazi (auquel il avait pourtant fini par adhérer – on a vu pour *quelles raisons* de signature, elles, secrètement apostasico-néo-païenne) ; et donc, pour tenter de correspondre malgré tout à cette tonalité anti-sémite présente, en général, dans son « époque sienne » et, en particulier, dans ce/son parti « national-socialiste », il lui a bien fallu accoucher-de la petite/grotesque « théorie » exposée plus haut (et, on le comprend dès lors, uniquement destinée-à donner une assise (donc) « ontologique » à cette idéologie (donc) « antisémite » – afin probablement dans l'esprit du philosophe, de « dé-construire » ses origines biologisto-racialistes) ; et moment de l'élaboration de cette même « théorie » qui, on le comprend dès lors aussi, aura été celui de la commission par ce « (pur) scripteur »-Heidegger de cette « faute (du même nom – « scripturaire ») que je dis : qui aura donc consisté chez cet auteur, comme j'ai commencé de l'avancer plus haut, non tant à tomber-dans l'ignominie de l'adhésion (plus ou moins circonstanciée-à cet antisémitisme vulgaire-biologiste, qu'à, encore une fois, *faire servir* le questionnement « génial-*scripturaire* » inauguré par la rédaction de cet initial *Sein und Zeit* aux fins, elles, toutes « littéraires-racialisto-biologistes »…, de l'illustration de cette même idéologie (nazie-antisémite).

Après la guerre, le « (pur) scripteur »-Heidegger adopte peu ou prou le même *profil bas* que celui épousé par son contemporain l'autre « (pur) scripteur »-Céline – c'est que dans les deux cas (celui du philosophe-de Syracuse » ou celui du romancier qui revient-de… Copenhague »), ils savent qu'ils ont tous les deux *beaucoup à se faire pardonner* (même si, en même

temps, ils sont les seuls à se douter de la nature, elle non tant « littéraire » que « scripturaire », de la « faute » qu'ils ont commise – et pour laquelle peut-être, justement, il ne saurait y avoir de « pardon » : ce pour quoi aussi ces deux-là n'ont jamais exprimé cette « demande de pardon » que, plus ou moins obscurément, leur époque attendait d'eux… et le poète juif-allemand Celan est, sinon « mort déçu » il devait se suicider trois années plus tard, du moins rentré *dévasté* de sa visite à la « hutte » de Todnauberg) – ; et « profil bas » qui, chez les deux, prend plus ou moins la forme d'une sorte de *comédie* destinée à faire oublier, non tant le « crime littéraire » dont ils se sont rendus coupables : en le mode donc, chez le premier, de son engagement pro-nazi et, chez le second, de celui dans la voie de cette « Collaboration » (l'un parlant d'une simple « grosse bêtise » et l'autre excipant de l'argument, pour pareillement, selon, s'exaucer ou se justifier, de son « pacifisme »)…, que la « faute (elle) *scripturaire* » qu'ils ont commise, et « faute » dont ils se gardent bien, dans toutes leurs interventions et autres « entretiens télévisés » de l'époque où, avec l'effondrement *en bataille* de ce Reich hitlérien auquel ils avaient apporté leur soutien actif-idéologique-littéraire, ils sont entrés, de mentionner la nature exacte-« scripturaire »… qui, aux yeux de cette même époque, doit demeurer *secrète* et comme « cachée dans les nuées » (de cet âge « (absolument) moderne », c'est-à-dire, en réalité, « (strictement) littéraire » et, donc, toujours aussi anti-« (purement)scripturaire »). Et « comédie » qui, chez le premier : comme je l'ai montré dans mon analyse de l'entretien donné par le « professeur-Heidegger » du journal le *Spiegel* (1966), prend peu ou prou la forme d'une sorte de « noyage du poisson »… où le « (pur) scripteur » (du même nom) est somme toute assez content de n'avoir à s'expliquer *que* sur le « crime littéraire » de son engagement pro-nazi : ce qui lui permet de *passer sous silence* sa « faute (elle) scripturaire » : celle donc que, pour ma part, j'ai pointée en son *apostasie* effective/affichée de la spiritualité judéo-chrétienne de ses (catholiques) origines. Ce que l'on peut encore exprimer en écrivant que l'« affaire » associée au nom du philosophe, celle relative à son engagement pro-nazi : avec les explications (faussement) embarrassées qu'il livre sur celle-ci à de complaisants journa-

listes, n'est qu'un *nuage d'encre* destiné à faire se focaliser ces médiatiques sur le « crime littéraire » de ce même engagement, afin de dissimuler la « faute, elle, scripturaire » de cette (bien plus grave) *apostasie* par le « (pur) scripteur »-Heidegger de la spiritualité de ses origines ; et faute » dont le « pardon », en effet, est peut-être beaucoup plus difficile à obtenir (sinon dans *ce* monde du moins dans l'*autre*) que celui du « crime littéraire » qui n'en est tout au plus, de cette « faute », que l'écran (époqual-circonstancié) – *cf.* notamment l'épilogue peu ou prou terrifiant de la même parabole « des (ces) talents » –; et cela pour ce que, devant l'« autre tribunal » chargé de juger de telles « fautes », nos deux « (purs) scripteurs » n'eurent probablement pas le loisir, cette fois-ci, de « jouer à l'histrion » (et l'on sait qu'en ce monde nombre de gens préfèrent encore avouer des « crimes » imaginaires… plutôt que de confesser la seule « faute » dont ils ont vraiment *honte* – *cf.* l'exemple de l'héroïsme du *Lecteur* de B. Shlinck préférant ne pas répondre du « crime de guerre » dont on l'accuse (et dont elle est innocente)… plutôt que de révéler au monde qu'elle ne sait tout simplement *pas lire* : tant à ses yeux la « honte » relative à cette ignorance surclasse totalement celle du « crime » dont on prétend l'inculper) ; et qui sait si chez Heidegger, dans les domaines/dimensions cette fois-ci de ce « (strict) littéraire » et de ce « (pur) scripturaire » que je dis, la honte relative au « crime » commis dans la première n'est-elle pas apparue *infiniment plus légère à porter* (la fameuse « grosse bêtise » reconnue dans ce même entretien télévisé avec les journalistes du *Spiegel*)… que cette relative, elle, à la « faute » accomplie dans la seconde : ce qui tombait bien puisque dans « l'époque (littéraire) » qui s'était mise en place avec l'effondrement de ce « *Reich* nazi », auquel avait tout de même collaboré le « (pur) scripteur »-Heidegger la *notion-même* d'une telle « faute (scripturaire) » – probablement (quoique toujours secrètement) regardée comme infiniment plus grave par l'intéressé que le « crime » (lui : tout au plus « littéraire ») de cette collaboration – avait été à peu près totalement oubliée/occultée par cette époque même (jusqu'à ce que, par les lignes que j'écris ici présentement, je ne la révèle *moi* en sa grande(-scripturaire) *abjection* – même si je doute fort que cette « époque (littéraire) mienne »,

essentiellement marquée par la « clôture anti-spirituelle » que, dans mon propre « grand récit », j'ai eu à maintes reprises l'occasion de dénoncer, en comprenne, de l'« abjection » associée à cette « faute »-là, toute l'étendue et la profondeur : que nos deux « (purs) scripteurs » eux, par contre et pour leur part, mesuraient très bien l'intensité de la *honte associée*).

Après la fin du « grand conflit mondial » 1914-1945 – qui voit se mettre en place un autre âge (littéraire) du monde (marquée par d'autres auteurs qui, d'évidence, n'arrivent pas à la cheville de nos deux « (purs) scripteurs » – exemple notamment en France, dans le domaine philosophique, de l'imposteur-Sartre… dont l'existentialisme s'inspire éhontément/apertement de la « pensée-Heidegger » : quoique, on l'a vu : *cf.* plus haut le témoignage du docteur Tomatis, « sans jamais le/la citer ») –, le romancier de *Voyage* comme le penseur de *Sein und Zeit* – ayant, pour le premier, échappé au peloton d'exécution et, pour le second, en Allemagne, nombre d'anciens collaborateurs/complices/épigones du *Reich* hitlérien (qui vient de s'effondrer – non tant d'ailleurs en mode politico-idéologique que, plus pratiquement, *militaire* : ce pour quoi l'autre abjection, elle « stalinienne » : pour ce que, tout simplement, l'URSS figure au rang des vainqueurs, va pouvoir perdurer encore durant de nombreuses décennies) –… reprennent comme si de rien n'était, et « toute honte bue », leurs activités d'avant-guerre : Céline, du fond de la retraite banlieusarde de son pavillon de Meudon, revenant à la rédaction de ses chers « romans », tandis que Heidegger, lui, réintègre sa chaire de professeur (celle-là même qu'avait occupée avant lui le grand Husserl – dédicataire justement de ce *Sein und Zeit*) à l'université de Fribourg – tout en ne cessant cependant pas, malgré tout ce que la nouvelle « époque (littéraire) » peut avoir à leur reprocher d'être environnés d'une sorte de « gloire obscure » qui les fait peu ou prou regarder (par cette même « époque ») comme les deux « plus grands écrivains vivants de leur temps » ; et même si ce temps, pour ce que de tonalité désormais progressisto-marxiste (pour dire vite), a promu sur ses tréteaux intellectualo-idéolo-

giques d'autres « vedettes » : telles que par exemple, en France, « l'intellectuel de gauche »-Camus ou le « philosophe existentialiste-« Sartre (pour ne citer que les noms les plus fameux de cette « décennie cinquante »… durant laquelle ceux d'un Céline ou d'un Heidegger, quoiqu'en le mode oxymorique vu plus haut de cette « gloire obscure », sont plus ou moins placés sous le boisseau – ne revenant au premier plan de la scène intellectualo-« littéraire » que lorsque cette tonalité progressisto-marxiste, avec la révélation aperte de l'étendue des « crimes staliniens » : *cf.* notamment l'œuvre, d'un Soljenitsyne, commencera à avoir du plomb dans l'aile). Sauf que c'est aussi à ce moment-là, celui d'une sorte de « retour en grâce (époqualo-médiatique) de nos deux auteurs : désormais peu ou prou *officiellement* regardés (y compris « à gauche ») comme, en effet, « les deux plus grands de leur temps » : ce qui, je le crains, est parfaitement vrai, que débute par le même mouvement ce cycle des déclenchements réguliers d'affaires qui portent leur nom ; et cycle qui on l'a vu, depuis, n'a plus cessé : faisant par là accéder nos deux « (purs) scripteurs » à ce que j'ai pu appeler plus haut le statut, lui aussi oxymorico-inédit dans toute la succession des âges « littéraires », du « salaud de génie » (et je me souviens par exemple, pour apporter ici un témoignage personnel, qu'ayant commencé de lire les livres de Heidegger au début de la décennie quatre-vingt du siècle dernier, *la montée en puissance*, après une période d'emprise idéologico-marxisto-progressiste sur l'époque qui l'avait précédée, de cette « autre » pensée-là – qui semblait pouvoir constituer une sorte de « substitut philosophique, à ce progressisme-marxiste en voie d'effondrement, fut brutalement interrompue, dans le moment même où l'on célébrait l'arrivée sur les tablettes des librairies de la traduction en français enfin réalisée de *Sein und Zeit*… par une énième nouvelle polémique relative au « nazisme » (réel ou supposé) de son auteur – celle que provoqua, vers la fin de cette même décennie « quatre-vingts », la publication du livre violemment à charge du pamphlétaire Farjas : ouvrage, je crois, assez (intellectuellement) malhonnête (?), mais qui eut tout de même, sinon pour mérite, du moins pour effet de briser dans l'œuf toute tentative, par les heideggeriens français « purs et durs », de faire accéder leur

idole au statut de « penseur dominant » de l'époque (littéraire) qui, suite à la déconfiture de l'idéologie progressisto-marxiste qui venait de survenir, semblait ouvrir sa perspective devant eux). Et en effet peut-on vraiment imaginer cette « époque (littéraire) nôtre » se donnant pour « classiques » des auteurs tels que celui, dans le domaine romanesque, de *Bagatelles* ou, dans le domaine philosophique, celui de ce *Discours du Rectorat* : étant clair qu'une telle greffe « scripturaire », pour ce que la signature de cette « époque (littéraire) nôtre » est résolument d'essence *anti-scripturaire*, ne saurait en aucune façon, sur celle-ci, prendre – d'où la solution finalement adoptée par ce même « âge (littéraire) » de créer pour ces deux scripteurs (dont ce même âge sait par ailleurs qu'ils sont ses deux « plus grands auteurs » – ne serait-ce qu'à l'aune de l'influence immense qu'ils continuent d'exercer sur l'ensemble de la production « littéraire » de ce temps : quoiqu'en ce mode, on l'a vu toujours peu ou prou clandestin où l'« influence » se garde bien de citer le *nom* de son « influenceur ») la catégorie inédite-scripturaire de ce/ces « salaud(s) de génie » : ceux que tous les littérateurs de cet âge ont lu (et même, pour certains, ont éhontément pillés)… quoiqu'en s'arrangeant pour ne jamais indiquer à leurs « innocents/ignorants lecteurs » à quelle source *scripturaire* ils ont puisé pour commettre, selon, leur « petit traité » ou leur « roman de rentrée (littéraire) ».

Où l'on comprend aussi par ces considérations tout ce qu'a de très « moderne » et de proprement « inédit » cette catégorie (littéraire) inventée par notre époque (du même nom) du « salaud de génie » ; et catégorie qui d'évidence, dans les âges (littéraires) qui ont précédé le nôtre, n'existait tout simplement pas : pour ce que, aux yeux de ces mêmes « âges » (anciens), l'association entre ce mot de « salaud » et celui de « génie » eût paru relever d'une pure « contradiction dans les termes » – comment un « salaud » aurait-il pu avoir quelque « génie » (littéraire) (la seule « exception » à cette règle – et donc, suivant le proverbe bien connu, la confirmant plus « que l'infirmant – étant peut-être le « prisonnier Sade ») ? – ; alors qu'*aujourd'hui*

le même oxymore semble comme aller de soi/couler de source – ce qui peut sans doute expliquer pourquoi cet « aujourd'hui » est aussi celui où le même Sade est passé quasi-directement de l'« enfer des bibliothèques » à une publication de ses « œuvres complètes » dans la « bibliothèque », cette fois-ci, de la « Pleïade » (publication qui, je crois, n'a provoqué aucune polémique et autre scandale particuliers – ce qui, on l'a vu, n'a pas été le cas lorsque certains ont seulement évoqué, la publication dans cette même collection, des pamphlets antisémites-céliniens : édition qui pourtant, après tout, aurait pu être d'un simple point de vue historico-graphico-universitaire, utile aux « thésards » travaillant sur cet auteur…) –; induisant même parfois, dans l'inconscient collectif-littéraire des « innocents lecteurs » de cet âge, son étonnante réciproque : celle qui soupçonnerait l'auteur qui n'a pas à son actif la commission, dans sa vie ou dans ses œuvres, de quelque belle « saloperie » de n'être peut-être pas aussi « génial » qu'on veut bien le dire… ou, du moins, le *laisser croire* (est-ce pour cette raison qu'aujourd'hui nombre de commentateurs des « classiques » cherchent désespérément à débusquer dans l'existence ou les écrits de ceux-ci quelque bien sonnante/politiquement in-correcte ignominie – exemple notamment, il y a quelques années, de la publication de cet ouvrage prétendant dénoncer l'« antisémitisme » à l'œuvre dans les livres de Proust (!) : il est vrai qu'en cherchant bien…). Mais toute « contradiction dans les termes » et autre tonalité « *oxymorique* » de ces expression/catégorie-de « salaud de génie » qui ne font en réalité que faire ressortir la passion ressentimentale/*anti-scripturaire* de cette même époque (littéraire) nôtre » : celle qui, dans le fond, préférera toujours donner à lire à ses ouailles spectatrices une œuvre » (strictement) littéraire » – même si elle se doute qu'elle est pauvre et médiocre (y compris même du « strict » point de vue « littéraire ») – qu'une autre qui, elle, *prend le risque* d'illustrer/explorer la « dimension de ce (pur) scripturaire » que je dis ; et « dimension » dont, si l'on peut désormais se préserver *au présent* (de ce même âge « littéraire ») du danger qu'elle représente : en passant par exemple sous silence les (rares) « grands récits » qui s'élaborent encore dans ce « présent » (suivez mon regard…), il est bien plus difficile de le faire avec les autres

« grands récits » composés, eux, dans le passé – et qui sont mêmes, pour certains, devenus des sortes de « classiques » (dont il est bien sûr malaisé de nier l'existence – et le génie (scripturaire) qu'ils avaient illustré en leur temps : somme toute assez récent pour les deux scripteurs qui nous préoccupent ici) –; restant donc la solution, pour malgré tout tenter de parer-au *danger scripturaire* qu'ils représentent fatalement, de faire entrer leurs auteurs dans l'oxymorique-littéraire catégorie de ces « salauds de génie »… un peu semblable en cela (pour emprunter une image à Bernanos) à ces panneaux « danger de mort » qu'oppose l'EDF devant ses transformateurs électriques – quoiqu'ici, bien sûr, le « danger » ne soit pas tant celui d'une décharge électrique… qu'une autre de type, elle, langagière-scripturaire –; et mise en garde destinée à l'« innocent lecteur » de cette « époque (strictement) littéraire » – celui qui, par exemple, aurait l'« innocence » de lire le *Voyage* (célinien) ou le *Sein und Zeit* (heideggerien) (et de s'en trouver comme « électrisé » – pour continuer de filer ma métaphore « E.D.F/bernanosienne) –; et mise en garde qui consisterait peu ou prou à signifier à ce même lecteur (en un mode plus ou moins subliminal-littéraire) : « Il est vrai que ces deux ouvrages sont en effet « géniaux », mais n'oubliez jamais qu'ils ont été écrits par des auteurs dont le premier était un antisémite et le second nazi – toute précision qui devrait normalement tempérer quelque peu votre début d'enthousiasme (scripturaire) : à moins bien sûr que vous ne soyez vous-mêmes *en sympathie* avec les idéologies ignobles du même nom (par cet ultime avertissement) s'introduisant bien sûr le « terrorisme intellectuel » par lequel cette époque (strictement littéraire) se défend ordinairement du danger que constitue pour elle la « dimension de ce (pur) scripturaire »).

Nous traversons aujourd'hui un paysage (scripturaire) dévasté par ce même « terrorisme intellectuel-littéraire » qui pose que tout auteur qui aurait l'innocence de prétendre à son tour à illustrer-explorer cette « dimension de (pur) scripturaire » – reprendre le flambeau de la rédaction de quelque « grand récit » que ce soit (dont on connaît bien assez le *titre* du

mien) – ne peut être qu'un personnage fort louche et, de toute façon, *toujours-déjà coupable* : restant seulement à déterminer, par les sourcilleux censeurs de cette idéologie du « politiquement correct » : en réalité les tenants de l'autre dimension de ce « (strict) littéraire, en *quoi* au juste, ce « prétentieux auteur », s'est rendu « coupable » (étant clair par exemple, pour reprendre mon cas personnel, qu'il serait difficile de trouver à l'œuvre dans ma *Profondeur* quelque complaisance envers l'« antisémitisme » et *a fortiori* le « nazisme » – restant alors la possibilité, « en cherchant bien », de creuser du côté de la « misogynie », ou de l'« islamophobie », voire de l'« homophobie », etc. : autres dimensions, plus récemment apparues, de ces mêmes « terrorisme intellectuel-littéraire »/« police de la pensée (anti-scripturaire) »… dont l'exercice constitue en réalité la *véritable fonction* de ces censeurs (de la même obédience – celle donc pour dire vite, de ce « politiquement correct »… qui ne doit plus, désormais, laisser en repos aucun auteur que ce soit)… Cette idéologie du « politiquement correct » (pour continuer de parler un peu de moi), je l'ai rencontrée dès mon entrée (plus ou moins officielle) dans la « carrière des lettres » lorsque, ayant publié en 1995 mon premier roman : un « petit polar » qui se passait à Toulouse (*Une ville rose et noire*), la journaliste venue à cette occasion m'« interviewer » n'avait rien trouvé de mieux que de me demander « pourquoi j'avais fait de mon personnage de *dealer* un maghrébin » (invention il est vrai, j'en confesse à présent le « crime (littéraire) », parfaitement surréaliste…) ; puis quelques années plus tard, lorsque j'écrivis cette fois-ci les trois « récits de voyage » qui composent mon *Triptyque sud-marocain*, quand il se trouva sur le Net, un quidam (visiblement rendu furieux par la lecture de ce *Triptyque*) pour m'accuser de rien de moins que « mépriser les Marocains » (peuple que pourtant j'aime tant…) ; enfin, plus récemment : étant cette fois-ci entré dans la rédaction proprement dite de mon « grand récit », lorsque je reçus une volée de bois vert… de la part d'un auteur qui pourtant, lui aussi, avait grandement eu à souffrir des attaques de cette même « idéologie » : le « polygraphe » Renaud Camus qui, dans son *Journal*, jugea « homophobe » une interprétation que j'avais faite, dans le tome initial de ma

Profondeur…, de Proust (et à laquelle, je le crains, il n'avait *rien compris*) ; comme quoiqu'on le voit, l'auteur « politiquement *in*-correct », *c'est toujours l'autre* : c'est-à-dire celui dont les propos, pour ce qu'ils nous mettent en fureur : peu important d'ailleurs la raison de celle-ci, font que… (ici le texte s'interrompt). Mais où l'on voit aussi, par ce dernier exemple, combien est profonde dans « l'esprit du temps » la *prégnance* idéologico-littéraire de ce « politiquement correct » : puisque même ceux qui se flattent d'en être les victimes (cas évident de Renaud Camus – *cf.* notamment la monstrueuse campagne qui se déchaîna, en 2000, contre cet auteur et son (imaginaire/prétendu) « antisémitisme ») ne peuvent s'empêcher, à certains moments : pour critiquer un texte qu'ils n'ont pas eu l'heur de goûter, d'avoir eux aussi recours aux catégories de cette même idéologie (celle ici donc, chez R.C., de cette « homophobie » – qui vaut bien celle de cet « antisémitisme » dont il fut injustement crédité)… dont, par ailleurs, ils ont tant eu eux-mêmes à souffrir. Même si l'on comprend aussi par cet exemple – l'inepte reproche d'« homophobie » que me fit, à cette occasion, le littérateur-Camus (écrivain certes très talentueux quoique penseur-scripteur somme toute assez peu profond : « peu métaphysique » comme disait déjà de lui Roland Barthes) – que la véritable fonction de ce « politiquement correct » n'est pas tant de combattre certaines idéologies peu ou prou « nauséabondes » – je crois avec raison (qui voudrait aujourd'hui d'un autre « politiquement correct » qui, à l'inverse de celui que nous subissons présentement, promotionnerait par exemple l'antisémitisme, ou la misogynie, ou l'homophobie, ou le racisme, etc., etc. – peut-être même pas les « fachistes » eux-mêmes !) ? –… que, plus secrètement/sournoisement, s'opposer, en le mode de ce « terrorisme intellectuel »-*littéraire*, à toute velléité, chez les auteurs de ce temps : c'est-à- dire celui de cette « ère du soupçon » généralisé, d'illustration/exploration de l'autre « dimension de ce (pur) *scripturaire* », dont le *nom* doit « demeurer vague et inconnu dans les nuées » (de cette même « époque littéraire » – dont l'idéologie de ce « politiquement correct » est comme l'*anti-corps*… scripturaire). Ce pourquoi le seul bon(-scripturaire) conseil qu'on puisse donner à de tels auteurs désirant à leur tour, et après

bien d'autres, illustrer/explorer cette même « dimension » : en se lançant par exemple dans l'entreprise (elle aussi : « scripturaire ») de la rédaction de quelque nouveau « grand récit »/*livre total*, n'est pas tant de partir-en croisade-contre… cette idéologie du « politiquement correct » – cela, les littérateurs qualifiés ici par moi de « *néo*-réactionnaires », en s'opposant pied à pied aux littérateurs d'obédience, eux, « *néo*-progressistes », le font très bien (même si leur (courageux) combat, je le crains, n'a débouché jusqu'ici sur aucune composition de quelque « grand récit » que ce soit – car eux aussi, tout comme leurs adversaires idéologiques, ne font rien d'autre qu'écrire/commettre ce que j'appelle ici également des « petits traités »), que, aux catégories de ce même « politiquement correct » : *cf*. liste plus haut, *demeurer parfaitement indifférents et étrangers* (étant clair par exemple qu'un auteur, parti pour rédiger un « grand récit » de son cru, se demanderait dès sa première page s'il n'y a pas à l'œuvre en celle-ci le germe d'une de ces catégories – *i. e.* : si ce qu'il a commencé d'écrire ne ressortirait pas, même inconsciemment, aux idées décrétées *a priori* « nauséabondes » par ce même « politiquement correct », n'irait sans doute pas très loin en son entreprise (scripturaire) – soit qu'il décide, pour raisons de risque de commettre un ouvrage « politiquement *in*correct », de l'arrêter tout de suite, soit que, pour ce que désirant malgré tout passer-outre à cette instance critique-idéologique (du même nom) : qu'il se fait fort de *récuser*, il se lance alors, en ce but, en toutes sortes d'« explications » et autres « auto-justifications » en vérité toujours secrètement adressées-à cette (même) instance : qui ne peuvent en réalité, en la forme de telles « précautions oratoires », que *retarder indéfiniment* son entrée-en le « vif de (son) sujet »… lui toujours-« (purement) scripturaire »).

En ce sens, on peut même dire que, pour un « (pur) scripteur » désirant s'atteler-à la rédaction d'un (nouveau) « grand récit », ce combat-contre l'idéologie du « politiquement correct » ne peut constituer à la fin, pour lui, qu'une *perte de temps* – à se demander même si cette idéologie-là ne

multiplie pas ses provocations et autres « délires » (du même nom) dans cet unique but de mettre des « bâtons dans les roues » à de telles entreprises d'essence, elles, « (purement) scripturaire » (et en effet, comme on l'a vu notamment plus haut avec les recensions des ouvrages d'un Douglas Murray ou d'un Pascal Bruckner, ces « délires » se trouvent être le *filon tout trouvé* que vont exploiter les auteurs « néo-réactionnaires » (pour dire vite) des « petits traités » qu'ils vont alors commettre pour, ces mêmes « délires », les dénoncer et s'en indigner – alors que peut-être, après tout, ils auraient pu utiliser ce temps perdu à les écrire… à la composition d'ouvrages plus « scripturaires ») –; ce pour quoi pour ma part, dans la rédaction de mon propre « grand récit », j'ai pris garde à *ne pas trop m'attarder* à la dénonciation de cette même « idéologie du politiquement correct » – m'étant même arrivé, comme on l'a vu, d'en *faire l'éloge* (certes quelque peu paradoxal mais bel et bien sincère – étant clair par exemple que, tant qu'à devoir écrire sous le règne d'un « politiquement correct », je préfère encore celui qui nous occupe présentement… que celui qui par exemple, sévissait dans la période (dite) de « l'Entre-deux-guerres »… et dont les catégories étaient à peu près les exactes inverses de celle d'aujourd'hui : à commencer justement par celle de cet « antisémitisme », « (presque) de bon ton » en ce temps-là, alors qu'il est aujourd'hui très officiellement et très légitimement « ignominisé » –; et cela pour ce que mon intention n'était sûrement pas de commettre, en cette forme dénonciatoire des excès de ce « politiquement correct », quelque énième « petit traité » (néo-réactionnaire – quoique toujours forcément : « (strictement) littéraire »), mais bien de composer, en ce mouvement, lui, « (purement) scripturaire », quelque chose comme un « grand récit » (celui donc de cette *Profondeur* – et qui très probablement, si je m'étais attardé à « tonner-contre » cette idéologie-là, n'aurait jamais pu prendre une telle expansion… ni même, peut- être, seulement voir le jour). Où l'on comprend par là que, s'il y a peut-être quelque *utilité de circonstance* à dénoncer les excès et autres délires de ce « politiquement correct », cette dénonciation ne doit prendre pour cible que la dimension (uniquement/strictement) « littéraire » de l'idéologie du même nom…

et non, par exemple, son *contenu effectif* (qui, après tout, en vaut bien un autre – et même, comme je l'ai indiqué plus haut, « vaut » peut-être mieux que tous ceux qui, dans la suite des âges (littéraires), l'ont précédé. Ce qui revient encore à dire que, si cette (présente) idéologie doit être en effet vigoureusement combattue, ce combat ne peut prendre lui-même qu'une forme, elle, « (purement) scripturaire » : puisque c'est là on l'a vu le véritable et « unique objet du ressentiment » de ce « politiquement correct » qui, peut-être, ne tient pas tant que cela à ses mots d'ordre affichés de ces, selon, anti-racisme, ou anti-sexisme, ou anti-homophobie, etc. ; ce qui peut aussi expliquer pourquoi, comme j'ai déjà eu l'occasion de le noter dans le cours de cette *Profondeur*, ceux-ci tournent si aisément à/en leur exact (quoiqu'atypique) inverse : l'anti-racisme des illustrateurs de cette idéologie débouchant parfois souvent) sur un autre racisme (seulement affecté du signe moins de l'« anti-blanc »)… comme il arrive pareillement à leur anti-sexisme de devenir un autre sexisme (quoique cette fois-ci tourné *contre* le mâle hétérosexuel), etc. C'est que, en vérité, tous les « politiquement corrects » qui se sont succédé dans le cours des âges (littéraires) de l'histoire humaine – celui que nous endurons aujourd'hui n'étant que le dernier d'une longue série (mais non le moins prégnant – rien de moins que le (néo-) discours de la (présente) domination : quoiqu'à ce bémol très moderne et particulièrement tordu qu'il se présente lui comme l'officiel adversaire de cette « domination ») – n'ont jamais eu d'autres buts que de contrecarrer les illustration/exploration de ce « (pur) scripturaire » : en inclinant notamment les scripteurs susceptibles de le faire à commettre cette « faute (scripturaire) » qui au siècle dernier, dans les cas de ces Céline ou Heidegger déjà analysés, aura donc pris la forme de ces dérives nazies-antisémites ; et cela, on le comprend, pour la simple raison que le « politiquement correct » de l'époque où ils les commirent était de même coloration. Le « politiquement correct » d'une époque (quelle qu'elle soit) est donc toujours la tentation que fait miroiter tout le « (strictement) littéraire » (de cette même époque) pour *di-vertir* les « (purs) scripteurs » du devoir « (purement) scripturaire » qu'ils ont à remplir vis-à-vis de celle-ci ; et « di-vertissement » qui, s'ils cèdent à

cette tentation, leur fait alors commettre la « faute (scripturaire) » que je dis – dans le cas de Céline par exemple, au beau milieu de l'élaboration du « grand récit » (scripturaire) constitué par ses romans, l'écriture des « petits traités » (littéraires) que sont ses pamphlets antisémites – ; et cela parce que peut-être, pour ces « scripteurs », céder aux sirènes du « politiquement correct » de leur « siècle leur » leur donne ne serait-ce qu'un temps : trois années à peine dans le cas de Céline, l'impression, en ce même « siècle », d'être *un peu moins seuls* : en confluant enfin, par la commission de tels « petits traités » (littéraires-« politiquement corrects – du moins aux yeux de *leur* époque), avec l'idéologie que partagent peu ou prou les habitants de cette même époque… et putatifs lecteurs du « grand récit » que, par ailleurs, ils continuent de rédiger (quoique les livraisons des divers *opus* de celui-ci rencontrent de moins en moins de « réception » de la part de ces mêmes lecteurs époquaux – et en effet, toujours pour revenir au cas du « scripteur-Céline », on se souvient que les romans qu'il publia juste avant de se mettre à l'écriture de ses atroces pamphlets, dont ce *Mort à crédit* de 1936 sur la rédaction duquel il avait pourtant tant *travaillé* : d'où la citation de Bach, où figure justement ce mot de « travail », qu'il choisit pour texte du bandeau de ce nouveau roman, ne rencontrèrent qu'assez peu de succès : tandis que le *Bagatelles* qui suivit presque immédiatement ce *Mort* constitua, lui, une sorte de *best-seller* époqual/idéologique/« littéraire »).

La « faute (scripturaire) » que je dis – celle que ne peuvent commettre que les « (purs) scripteurs » (puisque, comme on l'a vu, les « (stricts) littérateurs », eux, en sont réduits) « au mieux » au seul accomplissement de ces « crimes (uniquement) littéraires » : paradoxalement, on l'a vu aussi, plus aisément « pardonnables ») – survient donc lorsque ces mêmes « (purs) scripteurs », peut-être fatigués après tout jusqu'au dégoût de la *solitude* (époquale) où ils se débattent : c'est-à-dire de l'*incompréhension* (du même nom) qui accompagne leur (gigantesque) effort « scripturaire », cèdent à la tentation d'illustrer à leur tour le « politiquement correct » d'une/

de leur époque (cela peut nous sembler étrange à nous qui vivons sous les catégories d'un tout autre « politiquement correct », mais, au temps où Céline publia ses pamphlets et Heidegger prononça son « Discours du Rectorat », le « politiquement correct » de cette époque-là était bel et bien de « tonalité » antisémite – dont attestent notamment tant d'écrits de cette même période où le tropisme antisémite venait comme (presque) spontanément sous la plume de ses auteurs : y compris chez certains de ceux-ci (Gide, Bernanos…) *a priori* pourtant peu soupçonnables de tels errements (idéologiques)… qui par contre, à nous, apparaissent parfaitement ignominieux et répugnants) ; ce que j'ai déjà pu exprimer plus haut en écrivant que cette (même) « faute (scripturaire) » commise par ces (mêmes) « (purs) scripteurs » n'était constituée par rien d'autre que, de leur part, une sorte de « *retombée-en-*(stricte) littérature » : mais més-aventure d'une telle « *re*-tombée-en » dont on comprend aussi qu'elle ne peut arriver qu'à des auteurs qui auparavant, dans leurs « écrits », n'avaient jamais illustré/exploré que l'*autre* « dimension de ce (pur) scripturaire »… toujours secrètement étrangère (pour ainsi dire : « orthogonale ») à celle de ce « (strict) littéraire » (à qui explique aussi pourquoi une telle « més-aventure » ne risque pas d'arriver aux « (stricts) littérateurs » – pour ce que ceux-ci, de toute façon, n'ont jamais évolué que dans la di- mension (du même nom) : celle dans laquelle, lorsque, en son sage élément, on « erre » et « dé-lire/dé-rape », on ne peut « au mieux » que commettre ce que j'ai appelé plus haut des « crimes (eux-aussi : *strictement*) littéraires »). Mais où l'on comprend aussi par là que la commission de telles « fautes (scripturaires) » n'entretient somme toute qu'*assez peu de rapport* avec le contenu objectif-idéologique du « politiquement-correct » de l'époque où elle a eu lieu – et contenu qui, dans le fond, ne nous apparaît répugnant que parce que, dans l'intervalle temporello-historique (qui nous sépare désormais aujourd'hui de la rédaction de ses pamphlets par le scripteur-Céline) un autre « politiquement correct » *s'est mis en place* (qui regarde comme parfaitement ignominieux le « politiquement correct » peu ou prou dominant à l'époque où le même Céline rédigeait ses (si/trop) littéraires « petits traités » – et « politiquement

correct » de tonalité lui antisémite auquel, je le crains, nous n'aurions pas échappé, si, par malheur, l'Allemagne nazie avait gagné la guerre) –; et cela parce que de telles « fautes (scripturaires) » ne consistent pas tant en le fait que, par exemple: chez Céline, l'auteur de *Bagatelles* ait pris fait et cause pour l'idéologie du IIIe Reich… que, en seulement introduisant-dans son « grand récit » (de nature lui toujours « (purement) scripturaire »), *une* « idéologie »: trouvée donc dans le « politiquement-correct » de son « siècle sien », il ait *trahi* la « dimension (du même nom). Imaginons par exemple/faisons ce « cauchemar uchronique » – celui dont P.K. Dick, dans son *Maître du Haut Château*, a notamment exploré la possibilité (atroce mais après tout pas si historiquement invraisemblable que cela) – que ce soit en effet cette Allemagne nazie qui ait finalement remporté la guerre… avec donc, pour dommage collatéral de cet Événement, l'imposition à l'époque, qui l'aurait immédiatement suivi d'un « politiquement correct » de tonalité, lui, très officiellement antisémite, et posons-nous alors la question: comment, sur une telle piste uchronico-historique, appréhenderions-nous *aujourd'hui* l'œuvre célinienne en général et, plus particulièrement, les trois pamphlets antisémites qui en constituent, du moins aux yeux du « politiquement correct » qui régit la piste uchronico-historique où nous a finalement fait entrer l'Événement de la victoire des Alliés: si celui-ci a bien eu lieu (!?), le pan sombre et ignominieux? Il est clair que, dans une telle perspective uchronico-iconoclaste, nous regarderions l'auteur de ces pamphlets comme une sorte de « prophète » qui avait tout prédit tout compris (à l'avance) – non seulement la malfaisance juive (dimension « antisémite » de ces pamphlets) mais aussi la victoire finale des « aryens » (dimension « collaborationniste » des mêmes ouvrages) –; et réception qui aurait bien sûr pour effet de dédouaner Céline de son « crime (littéraire) » – et avec lui, dans le même sac, les « littérateurs fachistes » Rebattet ou Brasillach (devenus eux aussi des sortes de « classiques » de nos lettres françaises « aryennes »: par contre expurgées de toute présence juive (Proust) ou « bolchevique » (Aragon et consorts), etc.) –; mais peut-être pas de cette « faute (scripturaire) » dont j'essaye ici de cerner les contours plus sub-

tils… que ceux de ce (plat/vulgaire) » crime (littéraire) » ; et cela parce que, même si la commission par Céline du répugnant pamphlet antisémite de *Bagatelles* n'était, dans l'univers parallète-uchronique que j'imagine, plus du tout regardée comme celle d'un « crime (littéraire) » bien au contraire même !, sa rédaction ne continuerait cependant pas à constituer ce que j'appelle ici une « faute (scripturaire) » : pour ce que celle-ci ne réside pas tant en l'illustration par un scripteur de l'idéologie d'un « politiquement correct » (peu importe lequel) qu'en l'introduction-dans la « dimension de ce (pur) scripturaire » : jusque-là « purement » illustrée/explorée-par (ce même scripteur)… d'une dose de « (strictement) littéraire » (en cette forme donc idéologico-« politiquement correcte »-époquale).

Mais où l'on comprend aussi par là, dans le cas des deux « (purs) scripteurs » qui nous intéressent : le romancier français Céline et le philosophe allemand Heidegger, que toute leur ruse, après la fin de la guerre : en l'occurrence, l'effondrement de ce III^e^ Reich auquel ils avaient tous deux apporté leur soutien, sinon actif, du moins « littéraire-pensif », a consisté à dissimuler leur « faute (scripturaire) » derrière l'écran de ce « crime (littéraire) » de « nazisme-et-antisémitisme » dont on les accusait ; et cela probablement parce que, aux yeux du moins des deux « (purs) scripteurs » qu'ils n'étaient, la première était infiniment plus grave que le second : à ce bémol que, dans l'époque où ils allaient désormais devoir vivre : l'« univers parallèle » où les avait fait entrer l'Événement de l'effondrement de leur (« cher ») *Reich* (avec le « politiquement correct » nouveau qui présidait à celle-ci), ils étaient en réalité *les seuls,* pour ce qu'étant également les « seuls », dans leur « siècle sien », à avoir eu af-faire-à ce « (pur) scripturaire », à connaître aussi cette échelle de gravité/culpabilité… dont bien sûr, autour d'eux : dans l'entourage époqual-« (strictement) littéraire » qui les environnait (et peu important dans le fond que celui-ci ait été, selon, hostile ou complaisant vis-à-vis d'eux), personne ne soupçonnait l'existence. Et voilà comment sans doute nos deux « (purs) scripteurs », bien qu'effroyablement/scripturairement

coupables, ont pu s'en tirer à si bon compte : pour ce que, bien qu'ayant tout à fait conscience de l'*extrême gravité* de la « faute (scripturaire) » par eux commise, ils étaient aussi les seuls dans leur « époque » et du fait même de leur statut de « (pur) scripteur », à en connaître la véritable(-scripturaire) *nature* ; ce qui leur a notamment permis de faire mine de s'expliquer-sur un « crime (littéraire) » – qui, dans la perspective scripturaire où eux se situaient, devait leur apparaître somme toute assez véniel – tout en continuant de *passer sous silence* l'infiniment plus grave « faute (scripturaire) » dont ils se savaient (quoique : secrètement) bien coupables (étant clair que le coupable d'une faute dont il a extrêmement honte se voit toujours/tout de suite plus assuré dans sa « défense »… lorsqu'on lui en reproche une autre – pour laquelle, même s'il l'a effectivement commise, il éprouve de toute façon une *bien moins grande honte*). Il y aurait en ce sens une « honte (scripturaire) » – que seuls les scripteurs peuvent éprouver (quoique toujours secrètement) – et une autre de type, elle, « littéraire » – dont les mêmes se moquent à peu près éperdument (« se barbouillent le pourtour anal » comme dit un personnage de *Voyage*) – ; la seconde, bien reconnue et même parfois revendiquée, ne devant servir que de « cache-sexe » à la première qui, elle, doit demeurer « vague et inconnue dans les nuées » : pour ce que c'est elle qui, seule, peut induire les « (purs) scripteurs » en cette culpabilité (du même nom) qui sait que, pour elle, il n'y a pas/il n'y aura jamais de pardon ; et cela parce que, comme on l'a vu, la « faute » dont elle relève… (ici le texte s'interrompt)… Dans l'« univers parallèle » du *Maître du haut château* de Dick – celui où, donc, les puissances de l'Axe ont gagné la guerre (et où aussi par conséquent, et d'une manière peut-être *moins accessoire* qu'il y parait, les pamphlets de Céline sont depuis longtemps publiés en Pléiade… et la philosophie de Heidegger regardée comme la pensée dominante de ce même univers uchronique) –, le « crime (littéraire) » de nos deux « (purs) scripteurs » n'existe même pas/a comme toujours-déjà été *rayé des tablettes* ; ce qui n'empêche nullement leur « faute scripturaire) », elle, de continuer d'exister/avoir eu lieu ; et cela parce que, en quelque monde qu'ils évoluent, c'est toujours *à la seule instance critique-scripturaire* que les scripteurs, en le

mode de la question évangélique vue plus haut de ce « Qu'as-tu fait de ton talent ? », doivent rendre des comptes ; et donc, même en cet univers-là : où l'idéologie nazie-antisémite a pourtant officiellement triomphé (quoique toujours et uniquement en cette forme « (strictement) littéraire »), on doit penser que, et le romancier-Céline, et le philosophe-Heidegger ont eu à « s'expliquer » (ce que n'ont sans doute pas eu à faire, par exemple, les « (stricts) littérateurs » Rebattet ou Brasillach – pour ce que, dans *cet* univers-là, leur crime (du même nom), avec la victoire du III[e] Reich, n'a tout simplement pas eu lieu d'être : ce qui n'est pas le cas, on l'a vu, de la « faute (scripturaire) » commise par nos deux scripteurs… et « traitres-à » l'*autre* « dimension (du même nom) » qu'ils avaient pourtant, dans leurs prémisses, si « génialement » illustrée/explorée). Dans le même livre de Dick il n'y a qu'un seul personnage d'écrivain – celui de l'auteur-Abendsen qui a rédigé cette *Sauterelle pèse lourd* (où est envisagée la possibilité d'existence d'un autre univers : celui où, comme dans le nôtre, ce sont les Alliés qui ont finalement gagné la guerre) –; et personnage de scripteur qui lui aussi commet une faute (du même nom) : quand vers la fin du roman, devant une lectrice venue le visiter en son « Haut Château » : en réalité un simple pavillon dans une banlieue résidentielle de Cheyenne, il est forcé de reconnaître qu'il a en effet rédigé son livre sous l'influence de l'« Oracle » (*Le Livre des transformations* du yi-king – évident signifiant ici de ce que j'appelle pour ma part le « (pur) scripturaire ») ; mais sans avoir compris que le contenu « uchronico-science-fictif » de sa *Sauterelle disait vrai* – que ce sont en réalité « l'Allemagne et le Japon (qui) ont perdu la guerre » :

Oracle, dit Juliana, pourquoi as-tu écrit La sauterelle pèse lourd *? Quelle est la leçon que nous sommes censés en tirer ?*

(…)

Hawthorne leva la tête pour la dévisager. Il avait une expression presque féroce.

– Cela veut dire, n'est-ce pas, que mon livre est vrai ?

– Oui, dit-elle.

– L'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ? dit-il, fou de colère.
Oui (…) Et même vous, vous ne regardez pas la chose en face (…)

(en ce déni-de la *vérité* de l'ouvrage qu'il a pourtant lui-même écrit consistant sans doute la « faute (scripturaire) » que commet à cet instant l'auteur Hawthorne Abendsen – ceci expliquant notamment pourquoi, lorsqu'il est mis « face » à cette « vérité » : délivrée donc par l'instance « (purement) scripturaire » de cet « Oracle », sa réaction est, non d'espérance : comme celle de sa lectrice-Juliana, mais de *colère*).

Ne quittons pas cet extraordinaire *Maître du Haut Château* de Dick (dont mon lecteur trouvera une analyse plus approfondie dans la troisième partie de mon *Traité du Même* intitulée « Les Variations ubikiennes ») ; et ouvrage qui on le voit, sous sa guise para-littéraire/science-fictive, ne fait rien d'autre lui aussi, comme le *Milieu doré* que je rédige présentement, que « problématiser » le rapport qu'entretiennent les deux « dimensions » de ce « (pur) scripturaire » et de ce « (strict) littéraire » : le premier étant le nom de ce qui est *vrai* dans *tout* univers (parallèle)… tandis que le second est celui de ce que, en *chacun* de ces univers, n'est « que » *réel* (où l'on comprend aussi par là que ces deux notions – bien qu'apparues récemment sur le cours de la rédaction de mon « grand récit » (lors du quatorzième tome de ce *Bruit du temps*) – étaient en fait, quoique sous d'autres vocables : celui donc en l'occurrence, dans ces « Variations ubikiennes », de « vérité » et de « réalité », (déjà) présentes dès le début de ma *Profondeur* : dont ce *Traité du Même* ne constitue en effet que le tome deuxième)… Dans l'univers parallèle imaginé par Dick dans ce *Haut Château* – celui où donc « l'Allemagne et le Japon ont gagné la guerre » (hypothèse uchronique après tout pas si invraisemblable que cela : si l'aviation allemande n'avait pas commis l'erreur, lors de la Bataille aérienne d'Angleterre : qu'elle était en train de gagner, de s'en prendre tout à coup, suite à une lubie de Hitler : préconisant contre l'avis de son État-major la tac- tique, non seulement cruelle mais de plus

militairement contre-productive, des « bombardements de terreur », aux villes britanniques ; si les armées du même Hitler, à la fin de l'année 1941, étaient parvenues à prendre Moscou : dont ne les séparaient plus que 22 km (!) ; si les porte-avions américains avaient été présents à Pearl-Harbour lors de l'attaque de cette base par l'aviation embarquée japonaise, etc., etc.) –, le personnage de lectrice de cette *Sauterelle* (« Juliana) Frinck » – ce nom lui venant de son époux *juif* : signifiant qui, on le comprend ici, n'est rien moins qu'« innocent »), parce qu'elle a fini par comprendre que ce que raconte ce roman est « vrai » : que ce sont *en vérité* les Alliés qui ont gagné la guerre (comme cela est en effet survenu dans notre « univers nôtre »), n'est rien de moins que la *représentante* de la « lecture scripturaire » de tout ouvrage (du même nom/« digne d'avoir été écrit ») : ce pourquoi elle a retiré de cette lecture un *principe d'espérance* – que l'enfer où elle se débat, en luttant notamment contre les agents de la Gestapo qui la traquent, ne durera peut-être pas toujours –… tandis que, de son côté, le propre « scripteur » de cette *Sauterelle*, lorsqu'il est mis à son tour en « face » de la *vérité* qu'énonce l'ouvrage qu'il a pourtant lui-même écrit, n'en retire qu'un sentiment de « colère » (*cf.* la citation plus haut du passage correspondant) ; et d'où vient au juste cette « colère » : alors qu'après tout, de cette « vérité »-là, il aurait pu, tout comme son enthousiaste lectrice, se réjouir ? C'est que sans doute, tout en illustrant/explorant, lors de la rédaction du « grand récit » de cette *Sauterelle*, la « dimension de ce (pur) scripturaire » : dont le signifiant chez Dick est donc cet « Oracle » du yi-king (qu'Abendsen reconnaît en effet, lors de l'élaboration de l'intrigue de son roman, avoir beaucoup utilisé), le « (strict) littérateur » en lui voudrait narcissiquement/mesquinement/ *littérairement* continuer de croire que cet ouvrage est bien et uniquement *de lui* – illusion (littéraire) que met très sérieusement en doute la seule question de sa visiteuse/lectrice en son Haut Château/pavillon de la banlieue de Cheyenne :

– L'Oracle a écrit votre livre n'est-ce pas ? demanda Juliana.

; et question à laquelle le littérateur-Abendsen répond d'abord par une pure dénégation (un peu semblable à celle que gratifia l'écrivain-Céline à d'autres lecteurs/visiteurs venus l'interviewer en son Haut Château/pavillon… de Meudon) :

– L'Oracle, dit Abendsen, a dormi profondément pendant tout le temps où j'ai écrit le livre. Il dormait à poings fermés dans un coin de bureau.

; avant que de s'égarer en des explications embarrassées relatives à la stricte cuisine littéraro-éditoriale (un peu de la même façon que Céline lui, dans ses entretiens télévisés, s'épanche longuement en les considérations financières associées à son statut d'auteur – Gallimard – le premier parlant de « droits d'auteur » tandis que le second évoque les « avances » que lui verse l'éditeur du même nom) – mais explications qui, de toute façon, finissent par avouer en creux que l'« Oracle » a bel et bien en effet participé à la rédaction de cette *Sauterelle* (sinon qu'il l'a « écrit(e) » en sa totalité/effective-scripturaire) :

L'Oracle et moi p. 342 ni vrai ni convenable.

(où ce mot de « convenable » dit bien que celui qui parle à cet instant est plus un « (strict) littérateur » – celui qui prétend à toute force *signer* (pour, accessoirement, toucher des « droits d'auteur » – peu important ici dans le fond qu'ils soient d'ordre financier… ou narcissique) –… qu'un « (pur) scripteur » – celui qui, à l'inverse, se moque bien que son nom figure (ou pas) sur la couverture du livre qu'il est censé avoir (ou pas) composé). Et considérations « (strictement/narcissiquement) littéraires » qui peuvent aussi expliquer pourquoi le même Abendsen, dans les débuts, n'est pas très chaud pour souscrire à la proposition que lui soumet, en ce mode interrogatif-étonné, sa lectrice-visiteuse Juliana – qui désirerait elle, tout simplement, poser à l'« Oracle » la seule question qui en effet, du point de vue de ce même « (pur) scripturaire », vaille la peine d'être formulée :

Je me demande pourquoi p. 342 vous ne pensez pas ?
*Ni Hawthorne ni Caroline (*N.D.A. : l'épouse d'Abendsen*) ne répondaient.*

(et question dont, une fois qu'elle aura été posée par Juliana : « Quelle est la leçon que nous devons en tirer ? », le « (strict) littérateur »-Abendsen ne trouvera à objecter… que de sa forme *littéraire* – « Vous avez une façon de formuler votre question qui reflète la superstition d'une façon déconcertante » : pour ce qu'en effet, chez un « (strict) littérateur », *faire usage* pratique de ce « (pur) scripturaire », c'est-à-dire en « (re)tirer » un/du *sens* : une « leçon », ne peut que relever de la « superstition », c'est-à-dire de cette croyance, toujours un peu « naïve » aux yeux des littérateurs : qui toujours préféreront demeurer dans l'abstraction (du même nom – « littéraires »), qu'on peut, et peut-être même qu'on *doit*, de quelque « sens » qu'énonce le traitement en ce mode scripturaire du langage humain… « fai(re) (un) usage »… lui tout *pratique* et immédiatement « applicable-à »).

L'étonnement devant ce fait (aux yeux de Juliana peu ou prou incompréhensible) que *même les (purs) scripteurs* hésitent à « faire usage *pratique* » de leur (propre) découverte « scripturaire » – que celle-ci prenne, selon, la forme de l'invention d'un « style » (Céline), ou celle de la mise en œuvre d'une pensée nouvelle-abyssale (Heidegger), ou celle encore de la révélation d'une vérité immense-inouïe (Abendsen) – est le sentiment qui, dans tout l'épilogue de ce *Haut Château*, l'emporte dans l'esprit du personnage éponyme – voici, à la dernière page du roman, les ultimes paroles qu'elle prononce :

– Comme c'est étrange, dit Juliana p. 346 C'est un malentendu n'est-ce pas ? (…)

; et en effet, si l'on y songe, comment ne pas être stupéfait par la piètre/pauvre réaction avec laquelle l'auteur de cette *Sauterelle* accueille la vérité, pourtant immense, que, par la rédaction de son roman, il a contribué à mettre à jour – celle qui pose que le monde que décrit celui-ci (le nôtre) est le seul *vrai* (et non celui, peu ou prou cauchemardesque où se débattent les divers personnages de ce *Haut Château*) –; comment comprendre le peu de « ravi(ssement) » et de « surexcit(ation) » dont témoignent les époux-Abendsen à l'annonce de cette nouvelle pourtant en tout point extraordinaire: que le cauchemar où l'histoire, cette « uchronico-(science)fictive » victoire de l'Axe, les a plongés n'a rien de « réel »/n'est (donc) qu'un « mauvais rêve » dont ils vont pouvoir, suivant la sentence fameuse du Dédalus de Joyce, « se réveiller » d'un instant à l'autre? Et bien sûr, si le lecteur de ce présent *Milieu doré* m'a suivi jusqu'ici, il a probablement déjà deviné que la réponse à ces « comment »? réside tout entière en ces expression/notion de « (strict) littéraire »; c'est-à-dire la dimension d'un *certain traitement* de la langue-et-pensée humaines qui, justement, *empêche* la créature (du même nom – « disante-pensante ») d'opérer, en le mouvement cette fois-ci des illustration/exploration de l'*autre dimension* de ce « (pur) scripturaire »: comme orthogonale à la première et susnommée, un « tel réveil »… On ne sait pas ce que devient le personnage de « lectrice scripturaire » de Juliana après cette visite aux époux-Abendsen – puisque cet épisode constitue l'épilogue du roman de Dick (tout au plus nous informe-t-elle, à la dernière page de celui-ci, de son intention de « retourn(er) auprès de son mari », le juif-Frinck – mais intention plus que bémolisée par un « peut-être »: « Peut-être retournerai-je… ») –; d'elle, nous savons seulement qu'elle est désormais la détentrice d'une vérité immense-scripturaire… dont elle a bien l'intention, contrairement aux époux-Abendsen, de *faire usage* – mais de quelle façon au juste: comment se reveille-t-on *pratiquement* de ce « cauchemar de l'histoire »… et même si l'on sait à présent qu'il n'est qu'une « irréalité » particulièrement perverse et tordue? Étrangement la situation du personnage de Dick me fait penser, dans notre propre univers parallèle-uchronique, à celle de la France d'après la défaite de 1940; et nation qui, elle aussi, eut

à choisir entre ces deux dimensions du « (strict) littéraire » et du « (pur) scriptu- raire »… justement incarnées par deux « textes » : celui du discours du Maréchal Pétain du 17 juin – qui appelait à la cessation des hostilités par la voie de l'« Armistice » (qui allait donc avoir pour conséquences pratiques l'occupation du pays et la mise en œuvre de la politique, menée par le même régime de Pétain, de cette funeste « Collaboration ») – et celui de « l'Appel » du lendemain du général de Gaulle – qui, refusant, lui, cet « Armistice », appelait à la poursuite des combats (par notamment la voie de ce qui allait bientôt devenir la « Résistance » – aussi bien extérieure (de Londres) que celle intérieure (pratiquée par les « Maquis ») – ; et en quoi ces deux discours relèvent-ils, l'un de ce « (strict) littéraire », l'autre de ce « (pur) scripturaire » ? Peut-être parce que, tandis que le premier illustre encore un lyrisme peu ou prou frelaté (exemple notamment de ce « Je fais don de ma personne à la France pour atténuer son malheur » – et phrase qui, parait-il, impressionna beaucoup ses auditeurs : faisant même, dit-on, opter les soldats français qui se trouvaient à cette époque en Angleterre (et qui auraient pu, du fait de cette proximité, rallier facilement la « France libre ») pour le rapatriement), le second lui, par la lucidité de son analyse géo-stratégique, fait d'évidence signe vers l'autre « dimension de ce « (pur) scripturaire » ; et en effet, si on relit froidement, dans la distance historico-scripturaire de plus de quatre-vingts années, cet « Appel » du « (pur) scripteur » de Gaulle, on s'aperçoit qu'il ne fait qu'énoncer des sortes de « banalités de base » (géo-stratégiques) – que « cette guerre est mondiale », que la France dispose encore derrière elle d'un « immense empire » (colonial), que des forces immenses dans cet univers n'ont pas encore « donné » (ce qui sera en effet chose faite, dès l'année suivante, avec l'entrée en guerre, dans le camp des Alliés, de la Russie et de l'Amérique) etc. – ; mais « banalités » qui, à l'époque où elles furent ainsi rappelées par « l'Homme du 18 juin », apparurent rien moins qu'évidentes aux Français de 1940… qui préférèrent donc se rallier en masse à la « *réalité* littéraire) » qu'exposait le discours de Pétain – et cela d'autant plus bien sûr que celui-ci, à des millions d'individus jetés à cet instant sur les routes de l'Exode, promettait une réintégration

rapide de leurs foyers – plutôt qu'à la « *vérité* (scripturaire) » martelée elle, en un lointain studio de la B.B.C., par « l'Homme de Londres » (qui, lui, n'ouvrait à ses compatriotes que la perspective de combats sans fin et autres malheurs sans nom – qui cependant finirent bien par avoir lieu).

Or c'est bien de cette « *vérité* (scripturaire) »-là que dispose, suite à son entrevue avec Abendsen, la Juliana du roman de Dick ; et « vérité » qui, si elle est bien sûr plus *rude* que la « réalité (littéraire) » du monde illusoirement confortable de l'univers uchronico-parallèle où elle séjourne : celui donc où, dirait peut-être le « scripteur-de Gaulle », « la France a perdu la guerre », a du moins sur celle-ci l'immense avantage d'ouvrir une voie à *l'espérance* : celle donc, dirait le même « scripteur-à deux étoiles », de la *libération* du pays ; ce qui peut aussi expliquer pourquoi, dans la série télévisée-éponyme qui s'est inspirée de cet *Haut Château*, la même Juliana choisit finalement d'entrer dans la « voie de la résistance » contre l'oppresseur étranger qui occupe à cet instant le sien, les États-Unis ; et pays qui, c'est à noter : preuve peut-être que Dick, pour inventer l'intrigue de son roman, s'est rappelé cet épisode récent de « l'histoire de France », connaît peu ou prou *la même situation* que celle de cette France de 1940, c'est-à- dire celui d'un « territoire national » coupé en deux zones : celles, à l'est, occupée par les nazis, et celle, à l'ouest, sous (plus doux) *imperium nippon*, mais division qui là non plus, comme dans notre propre « histoire française », ne dure pas : puisque, sinon dans le roman de Dick, du moins dans la série télévisée, les Japonais décident pour finir (apparemment pour des raisons économiques) de renoncer à leur présence dans l'ouest américain (ce qui ouvre bien sûr la voie à l'*occupation entière* du territoire étasunien par les nazis de l'est – ce qui fut chose faite, on le sait : à partir de novembre 1943, dans le cas de notre malheureuse « patrie »). Mais où l'on comprend aussi par là que ce qui est réellement décisif dans toute(s) ce(s) histoire(s), et nonobstant le décorum science-fictif de ces univers parallèles-uchroniques : thème chéri du « rat-Dick », c'est le signifiant de cette « *vérité* (scripturaire) » : illustrée

donc, dans *notre* univers parallèle-national, par le texte de « l'Appel » du scripteur-de Gaulle, et, dans celui du roman de Dick, par le livre qu'a rédigé (l'autre) scripteur-Abendsen (sous l'influence, lui, donc de l'« Oracle » yi-king – dont j'ai montré au développement précédent qu'il n'était rien d'autre que le nom dickien-chinois de ce que j'appelle ici, pour ma part, l'« instance critique-*scripturaire* ») ; et « *vérité* (scripturaire) » que, si nous voulons échapper au « cauchemar de l'histoire » (Joyce), il nous faut toujours préférer à cette (plate/vulgaire) « *réalité* (littéraire) » qui pourtant, dans les débuts, nous apparaît bien plus séduisante et (illusoirement) confortable que sa rivale (plus) rude et « scripturaire »… mais qui, du moins, donne une « poire » à notre (irrépressible) « soif d'espérance (« la situation est-elle désespérée ? », « la flamme de la résistance doit-elle s'éteindre ? » [citation de l'Appel à vérifier]). Où l'on comprend aussi par là que, si on laisse un instant de côté la notion science-fictive d'univers parallèle-uchronique : pour se concentrer sur la seule histoire de notre pays, l'affrontement de Gaulle-Pétain/Résitance-Collaboration n'est rien d'autre que celui entre un « (pur) scripturaire » (illustré par les premiers) et un « (strict) littéraire » (illustré par les seconds) – et aussi bien entre, non tant deux « vérités » (de contenu seulement différent – entre ceux qui croyaient que la France avait « perdu la guerre » et ceux qui pensaient qu'elle n'avait « perdu qu'une bataille ») qu'une *vérité* (du même nom – « scripturaire ») et une « *réalité* » (elle : « littéraire ») ; à se demander si, pour finir, c'est la France résistante qui l'a emporté sur celle collaborationniste n'est pas dû à l'unique fait que la thèse de la première était plus « scripturaire » que celle de la seconde ; ce qui d'ailleurs n'oblige nullement le lecteur de ces considérations à renoncer à la dimension *uchronique* du roman de Dick : étant clair que rien ne l'empêche d'interpréter cet affrontement France résistante/France collaborationniste – *i. e.* : (pur) scripturaire/(strict) littéraire – comme un combat de *nature lui aussi uchronique* (pour ce que ce sur quoi « résistants » et « collaborateurs » s'affrontent est d'abord relatif au choix de la piste uchronico-temporelle sur laquelle ils désirent engager le destin de leur pays – et l'on relira à ce propos l'analyse que j'ai faite, toujours dans ces « Variations ubikiennes » du

Traité du Même, de la chronique de l'écrivain périgourdin François Augérias intitulée *Une adolescence au temps du Maréchal*; et chronique qui est un des très rares textes qui nous soient parvenus de cette période d'hésitation historique à s'engager, sans complexe aucun, dans l'exploration de la piste uchronico-temporelle que l'histoire du monde en général et de notre pays plus particulièrement a, pour finir, rejeter : Augiéras laissant clairement entendre, et contre le mythe *a posteriori* de cette France qui avait tout entière résisté « Révolution Nationale » et autre « retour à la terre » fut en réalité *la plus heureuse* de sa vie)… Il ne s'agit pas ici bien sûr de pratiquer je ne sais quel relativisme historique qui poserait que tous les univers parallèles-uchroniques « se valent » (celui où Hitler a gagné la guerre et celui où il l'a perdue – et je pense même pour ma part que la première hypothèse a été, pour nous, de très loin préférable à la seconde) ; plutôt de montrer que l'histoire, chaque fois qu'elle a à choisir entre deux pistes uchronico-temporelles, s'arrange toujours pour opter-pour celle qui contient le plus de « *vérité* (scripturaire) » ; et donc si, pour finir, c'est l'« univers parallèle » où les Alliés ont triomphé de l'Axe qui l'a finalement emporté : puisque c'est celui où nous vivons présentement, c'est probablement parce que celui-ci recélait plus, en ses œuvres vives-uchroniques, de « scripturaire » que de « littéraire » – comme je l'ai notamment montré, dans le cas particulier de notre roman franco-national, par l'analyse comparée à laquelle j'ai procédé plus haut entre les deux « discours » des 17 et 18 juin 1940 : où d'évidence, tandis que le second est de la plume d'un « (pur) scripteur » (de Gaulle), le premier est de celle d'un « (strict) littérateur » (Pétain – en vérité, parait-il : le « juif » (?) Emmanuel Berl !).

Dans le *Maître du Haut Château* de Dick, l'antisémitisme est surtout pratiqué dans la « zone » occupée par les nazis – il est bien sûr également présent dans celle japonaise, où les juifs doivent pareillement se cacher (mais, semble-t-il, sur une échelle de bien moins grande ampleur : peut-être pour ce que les Japonais, de culture « orientale », n'ont pas accès au sens du

signifiant « juif » que comporte forcément, pour un Occidental, un tel mot) – ; mais différence de traitement des membres d'Israël qui peut aussi s'expliquer par le fait que, tandis que les Japonais ne sont que des « fachistes », les Allemands eux sont d'authentiques « nazis » : c'est-à-dire des activistes qui, comme j'ai déjà eu l'occasion de le montrer dans cette *Profondeur*, poursuivent un projet, non tant « politique » (impérialisto-autoritaire), que *théologique* (rien de moins que la (re)fondation d'un (néo-)sacré affranchi de toute influence de la spiritualité judéo-chrétienne – et notamment : du message évangélique propagé par celui que Heidegger, dans ses *Apports*, appelle le « dieu christique »). Cette différence de traitement d'Israël – tant dans « notre » univers parallèle-uchronique que dans celui imaginé par Dick dans son *Haut Château* – fait donc au moins venir cette vérité que l'antisémitisme est une *affaire essentiellement occidentale*, c'est-à-dire encore une « affaire » de chrétiens « mal baptisés » : toujours tentés par un retour-au paganisme de leur origine (européo-occidentale) ; et même si ce retour ne peut-être opéré que sous le signe d'un *kitsch historial* : ce que Debord appelle « l'archaïsme techniquement équipé »… et en lequel, en effet, il pointe l'essence véritable du nazisme. Pour un « Occidental », c'est-à-dire quelqu'un qui, peu ou prou, toujours a été « formé » par la prédication du « Dieu christique », *Israël est le peuple scripturaire par excellence* ; c'est-à-dire celui dont le « divin » vient dans le monde, non par la voie d'un immémorial à forme mythologico-païenne, mais par celle des lecture/étude/commentaire de *textes écrits*… que ce même « Dieu christique » s'est proposé, il y a deux mille ans, d'*accomplir*. Où l'on voit par là que l'antisémitisme, et par-delà tous les « motifs » qu'il a pu se donner dans le cours de ces deux mille ans : peuple « déicide » au Moyen Âge ou « peuple de l'avoir » (Heidegger) plus récemment, n'est rien d'autre qu'un « anti-scripturarisme » pratiqué par des littérateurs qui toujours, de Socrate au même Heidegger, prétendront vouloir accorder la *préséance* à la langue « orale » sur la langue « écrite » – et même chez le second, dans le registre de cet écrit, au texte « manuscrit » sur celui « dactylographié » (à se demander ce qu'il dirait aujourd'hui que ces textes sont désormais « saisis » !) – : tropisme qu'on retrouve encore dans

les entretiens télévisés de Céline (voir plus haut) à ce moment où l'auteur de *Voyage* et de *Bagatelles* explique à ses « intervieweurs » que son projet littéraire a consisté à transporter l'« émotion » de la langue orale *dans* la langue écrite ; et moment où également, fort significativement, le retraité de Meudon fait en effet référence à Socrate : reprenant la prévention du philosophe athénien *contre* cette même « langue écrite »… à ce bémol toutefois que lui Céline, « plus fort en cela que Socrate » (!), a réalisé cette sorte de *quadrature du cercle* (littéraire), au prix d'un effort immense-« stylistique », de parvenir à fixer *sur le papier* ce « dieu-qui-est-en-nous » (étymologie du mot « enthousiasme »)… et qui ne parle en vérité que *dans* la langue *orale* ; mais « dieu » dont on comprend aussi qu'il est l'exact contraire du « Dieu d'Israël » : celui qui, à l'inverse, ne vient que *dans* la langue *écrite* ; ce pour quoi aussi, avec cette explication de Céline sur le projet « stylistique » à l'œuvre dans ses livres : celui de ces fameux « métro émotif » et autre (ici le mot manque), je me demande si nous ne tenons pas là la *déclaration la plus antisémite* de l'écrivain : qui s'énonce on le voit, non pas même en une déclaration de guerre à « l'Israël physique », qu'en celle à son « Dieu (scripturaire) » – étant au moins clair que ce « dieu-qui-est-en-nous »/qui parle dans l'oralité qu'évoque Céline ne saurait faire bon ménage avec Celui, de signature judéo-scripturaire, qui, lui, vient uniquement dans la *langue écrite* : dans ces « Écritures » que le « Dieu (judéo-)christique se proposait rien de moins que d'« accomplir ». Mais où l'on comprend aussi par là que l'essence la plus profonde de cet « antisémitisme » n'est pas tant même de nature religieuse (l'« anti-judaïsme » médiéval-occidental) ou racialiste (la haine nazie à l'endroit de l'« Israël physique »… que toujours-et-d'abord *anti-scripturaire* : étant, dans le fond cette haine (antisémite), le fait, la « passion (triste) », de *littérateurs* qui ne sauraient admettre que le « dieu (païen)-qui-est-en eux »/parle-dans la langue *orale* dusse s'effacer devant celui (« juif ») qui, lui, vient/parle-dans la langue *écrite* ; ceci expliquant aussi pourquoi les plus épouvantables persécutions antisémites de toute l'histoire de l'Occident ont été accomplies par un Mouvement politico-« littéraire » dont le projet, comme je l'ai déjà dit plus haut, résidait en ce fantasme d'un

retour-au « sacré » de type pagano-antéchrétien ; et « retour-au » qui n'a finalement rien été d'autre qu'une sorte de *revanche* (certes momentanée mais, durant les douze années qu'a duré le IIIe Reich, toujours criminelle) de tout ce « (strict) littéraire » *sur* la « dimension (de signature, elle, judéo-christique) de ce (pur) scripturaire… » Toutes considérations qui nous permettent aussi d'interpréter cette « Deuxième Guerre mondiale » comme un affrontement planétaire-terminal entre les deux « dimensions » que je dis ici : celle de ce « (strict) littéraire » – incarnée donc pratiquement par ces forces de l'Axe (d'où la signature peu ou prou toujours *kitsch* de celle-ci tant, par exemple, en Italie avec son fantasme de retour-à l'Empire romain qu'en Allemagne avec celui de ce projet de (re)fondation d'un (néo-)sacré de type germanico-païen) – et celle de ce « (pur) scripturaire » – incarnée donc par le camp allié (dont j'ai montré dans mon autre livre de cette *Profondeur* qu'il était de signature, lui, toujours peu ou prou judéo-chrétienne – y compris même en sa composante soviético-communiste : cette « idéologie » n'étant rien d'autre, à tout prendre, qu'une hérésie (seulement matérialiste : « le Royaume ici et maintenant ») de ce même judéo-christianisme) – ; et affrontement entre ces deux « dimensions » dont ne pouvait en effet que sortir l'univers parallèle-uchronique où nous séjournons présentement : pour ce que, comme on l'a vu plus haut, celui-ci recèle plus de « *vérité* (scripturaire) » que celui imaginé dans son *Haut Château* par Dick – qui, lui, n'illustre qu'une (toujours insuffisante) « *réalité* (littéraire) » : qui, en effet, ne permet pas à ce type de monde parallèle de « tenir plus de deux jours » (*cf.* l'article du même Dick intitulé : « Comment construire un univers qui ne tombe pas en morceaux au bout de deux jours » – la réponse à cette question étant donc : en le datant d'une certaine quantité de la « vérité (scripturaire) » que je dis ici).

Où l'on comprend aussi par ces considérations que ce que j'appelle ici la « dimension de ce (pur) scripturaire » doit à peu près tout au divin de type « judéo-chrétien » – celui qui donc, vient dans la langue *écrite* (les

« Écritures saintes ») –, tandis que sa rivale, la « dimension de ce (strict) littéraire » regarderait elle plutôt, vers celui de type « païen » (ou néo-païen) – c'est-à-dire celui qui vient dans la langue *orale* (le « dieu qui est en nous » de Céline – et pour lequel, dit le même auteur, la page est une sorte de « pierre tombale ») –; ce qui fait également venir l'affrontement entre Alliés et forces de l'Axe qui eut lieu lors de cette Seconde guerre mondiale comme un combat terminal-planétaire entre les tenants-pour la première dimension (de ce « (pur) scripturaire ») et ceux pour la seconde (celle de ce « (strict) littéraire ») – pour dire vite : entre scripteurs (« judéo-chrétiens » – y compris, on l'a vu, en cette forme « communiste ») et littérateurs (eux d'obédience peu ou prou « païenne » ou *néo*-païenne – dont les germano-nazis furent bien sûr les illustrateurs les plus extrêmes-antisémites) –; mais manière d'interpréter toute l'affaire de cet immense conflit qui permet de comprendre aussi pourquoi, en celui-ci, les forces de l'Axe ne pouvaient pas l'emporter : parce que l'univers parallèle-uchronique sur lequel aurait débouché cette victoire – celui donc imaginé par Dick dans son *Haut Château* (avec notamment cette partition du territoire américain en deux "zones d'occupation » : la « nazie-allemande » et la « fachiste-nippone ») – aurait de toute façon manqué de cette « *vérité* (scripturaire) » seule susceptible de faire que n'importe quel univers parallèle « ne tombe pas en morceaux au bout de deux jours »; ce pour quoi, même dans le roman uchronico-science fictif de Dick, cet univers-là – celui où c'est l'Axe qui a gagné la guerre – finit par avouer son peu de réalité (même s'il vaudrait mieux dire ici : son « peu de vérité ») : par notamment la découverte que fait, lors de son épilogue, son personnage de « lectrice scripturaire »-Juliana… que le monde décrit par le livre du « (pur) scripteur »-Abendsen – celui donc où ce sont, à l'inverse de la réalité (littéraire) du monde cauchemardesque dans lequel elle croit évoluer, les Alliés qui ont gagné cette guerre – est le *seul vrai*. Et c'est désormais munie d'une telle « vérité (immense et donc d'essence « scripturaire ») qu'elle quitte « la maison des Abendsen » – épisode qui constitue aussi l'excipit du roman de Dick :

Elle marchait sans se retourner vers la maison des Abendsen, cherchant un taxi, une voiture, brillante et vivante, pour la ramener à son motel.

– ; Dick se gardant bien de nous dire (puisque c'est ici que son roman finit) comment son personnage va *faire usage* de la vérité (immense-scripturaire) ainsi conquise : procédé qui, reconnaissons-le, est bien dans sa manière (rappelons-nous par exemple le « Tout ne faisait que commencer » par lequel s'(in)achève *Ubik*) ; mais procédé qui aussi, par cette ouverture infinie et elle aussi « scripturaire », donne toute latitude à son lecteur de poursuivre l'intrigue : de la même façon que l'auteur de cette *Profondeur* espère bien, de son côté, qu'il se trouvera après lui un « lecteur (scripturaire) » de celle-ci pour en tirer toutes les conséquences pratiques (quant à, par exemple, la destruction simple de cet autre univers parallèle/uchronique/cauchemardesque où nous séjournons encore présentement – et toujours en ce même sens, au sein de son élément « (strictement) littéraire », de la recherche d'une « vérité » qui sait, elle, de nature plus « (purement) scripturaire »). Ma *Profondeur* serait-elle le pendant, pour cet univers parallèle-uchronique *nôtre*, de *La Sauterelle pèse lourd* du « fictif » Abendsen ; c'est-à-dire un ouvrage chargé de *subvertir en ce mode scripturaire* ce mode « nôtre » et « littéraire, toujours trop littéraire » – qui lui aussi, bien qu'en son élément historique les Alliés aient finalement gagné la guerre, se révèle à l'usage presqu'aussi cauchemardesque que celui décrit par Dick – ; et « subversion » qui s'opère, non tant en le mouvement décrit par le slogan alter-mondialiste de cet inepte/littéraire « Un autre monde est possible », qu'en celui de cette (ré)introduction, dans ce monde-même : « nôtre » et toujours trop « littéraire », d'une certaine dose de « *vérité* (elle purement) scripturaire » ; et (ré)introduction qu'a opéré, dans l'univers parallèle-uchronique imaginé par le romancier de S.F. Dick de ce *Haut Château*, le livre du « (pur) scripteur »-Abendsen : cet ouvrage dont la lecture a (r)ouvert chez certains de ses lecteurs – dont le « scripturaire » personnage de Juliana (en proie à toutes les affres de son séjour-en son monde clos et cauchemardesque – parce qu'à la « réalité (uniquement-strictement) littéraire ») – la dimension

de l'*espérance* – et (ré)ouverture qui, dans le livre de Dick, prend la forme (uchronico-science fictive) de la révélation d'une « vérité » immense et elle aussi d'ordre d'abord « scripturaire » :

> – *Cela veut dire, n'est-ce pas, que mon livre est vrai ?*
> – *Oui, dit-elle.*
> – *L'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ? dit-il, fou de colère.*
> – *Oui.*

; mais « vérité » devant laquelle son propre accoucheur, le « (pur) scripteur »-Abendsen, renâcle le premier à accepter (d'où sa « colère ») ; et un peu comme l'autre « (pur) scripteur »-Céline qui dans son propre univers parallèle-uchronique (le nôtre), se mit lui aussi en « colère » contre l'autre vérité qu'il avait pourtant mis à jour dans son *Voyage* : le résultat de cette « colère » ayant donc été constitué par la rédaction par le même, à peine cinq années après la composition de son roman initial-« (purement) scripturaire » : sa *Sauterelle* à lui, de ces répugnantes-antisémites *Bagatelles* – commettant par là la « faute (scripturaire) » que j'ai déjà eu l'occasion d'analyser plus haut : celle qui consiste à *faire servir* l'invention (stylistique) de ce « (pur) scripturaire »… à une cause qui, elle, n'est que de l'ordre de ce « (strict) littéraire » (en l'occurrence : celle de cette idéologie haineuse-antisémite-nazie).

En 1937, soit trois années avant le déclenchement de cette Seconde guerre mondiale, lorsque Céline publie ces *Bagatelles*, il est clair que sa démarche s'inscrit elle aussi, comme celle de l'auteur de ce *Haut Château*, dans une perspective uchronico-historique (et même si, bien sûr, Céline n'est pas un « écrivain de S.F. ») : par ce simple fait qu'il met sa plume (scripturaire) au service des puissances (nazies) fachistes-antisémites – en réalité toujours d'abord : « littéraires ») qui veulent faire entrer le monde dans l'univers parallèle-uchronique que décrira, vingt-cinq années plus tard, le roman de Dick – celui où donc ces mêmes puissances, sous le nom

de « forces de l'Axe », ont finalement remporté la guerre – ; et « forces de l'Axe » dont d'évidence le Céline pamphlétaire de ces années-là, tel un vulgaire-littéraire Pierre Laval, « souhaite (lui aussi) la victoire » ne va-t-il pas, dans ces mêmes pamphlets, jusqu'à préconiser une alliance militaire entre la France et l'Allemagne hitlérienne (ce qui, si l'on y songe, sera chose faite lorsque la France vichyste-défaite de 1940 s'engagera dans cette funeste « politique de Collaboration » – *cf.* notamment l'entrevue Hitler/Pétain de Montoire, lors de ce « fatidique automne » (Raymond) la même année) ? Et il faut bien dire qu'à cet instant, tant la victoire de l'Allemagne parait certaine aux yeux de ses contemporains (tant français qu'Européens) : sauf peut-être à ceux d'un certain « scripteur-à-deux-étoiles » réfugié dans son studio de la B.B.C. du côté de Londres (dévasté par les bombardements de la Luftwoffe (?)), rien n'empêche de regarder le même Céline-pamphlétaire comme une sorte de « prophète uchronico-historique » qui a prédit/préconisé avant tous les autres cette « politique de Collaboration » – à ce bémol que, dès l'année suivante (1941), avec l'entrée en guerre de l'immense Russie et de la surpuissante Amérique, ces pré-dictions/pré-conisations s'avéreront soudain moins (géo-stratégique- ment) judicieuses (y compris aux yeux des lecteurs (cette fois-ci : « (strictement) littéraires ») de ce Céline pamphlétaire – qui d'ailleurs, dès cette même année 1941 : date de publication des *Beaux Draps*, interrompra pour jamais ce genre d'« exercice de style » : préférant revenir au « genre romanesque » proprement dit) – ; et cela parce que, d'une part, l'observateur lucide Céline a probablement vite compris, en tout cas bien plus tôt que ses collègues littérateurs-collaborationnistes, que l'Axe était en train de *perdre la guerre* ; mais aussi peut-être parce que, d'autre part, le même Céline n'était pas sûr d'aimer tant que cela l'univers parallèle-uchronique qui aurait découlé de la (de plus en plus) douteuse victoire de ce même Axe : pour ce qu'un « (pur) scripteur » quel qu'il soit n'aime jamais vraiment le monde (quel qu'il soit) où les circonstances de son (aléatoire) naissance l'ont contraint à séjourner (ceci expliquant aussi pourquoi le « (pur) scripteur »-Abendsen du roman de Dick, à l'annonce délivrée par l'« Oracle » (scripturaire) de ce yi-king que sa *Sauterelle* est

« vrai(e) », se met en « colère » – alors qu'on aurait pu croire qu'une telle annonce le réjouirait plutôt : mais dans le fond les scripteurs, *n'aiment pas plus avoir raison que tort*… et cela sans doute pour ce que l'élément (scripturaire) où ils travaillent/écrivent ordinairement n'a cure de telles catégories toujours à leurs yeux « littéraires, trop littéraires »). En ce sens, « l'homme-toujours-en-colère »-Céline – que ses livres rencontrent, selon, le succès (cas de *Voyage*) ou l'échec (même relatif : cas de *Mort à crédit*) – est le pendant, pour *notre* univers parallèle-uchronique : celui où donc les Alliés ont gagné la guerre, du fictif auteur-Abendsen du roman de Dick : celui où donc ces mêmes Alliés l'ont perdue ; et auteur lui aussi, on vient de le voir, toujours prompt à la « colère » : y compris dans le moment où il réalise que, rédigeant sa *Sauterelle* : son *Voyage* à lui, il n'avait cessé d'« avoir raison »/d'être dans la (seule) « vérité qui compte » (à savoir : la « scripturaire ») ; mais prise de conscience qui on l'a vu aussi, pour d'obscures et somme toute assez mesquines questions de « droits d'auteur », ne le rassérène nullement (et l'on sait que chez Céline également ce genre de questions – relatives à l'aspect strictement *financier* de son travail – avaient une grande importance : comme il ne cesse de le réaffirmer dans ses « entretiens télévisés »… lorsqu'il explique au journaliste sceptique venu l'interviewer que, s'il écrit, c'est tout simplement pour « gagner (honnêtement) sa vie » – alors que nous, ses « lecteurs (scripturaires) », aurions plutôt tendance à ne voir là que coquetterie (d'auteur)/pudeur (de scripteur) : peut-être à tort après tout ?).

Le lecteur de ce présent *Milieu doré* jugera sans doute *étrange* le parallèle que j'établis ici entre le « réel » auteur-Céline et le (science-)« fictif » auteur-Abendsen du roman de Dick ; mais si ce lecteur veut bien passer d'une lecture « (strictement) littéraire » de mon propre ouvrage à une autre, elle, « (purement) scripturaire » de celui-ci, il s'apercevra rapidement que cette impression d'« étrange(té) » n'est due au fait que, lui comme moi, sommes les habitants d'un univers parallèle uchronique que le premier, le « (pur) scripteur »-Céline a « réellement » habité – où il a vécu/écrit/souffert

(en mettant notamment sa plume au service de la cause de la victoire de ces « forces de l'Axe » – qui finalement, dans ce même « univers nôtre) » : contrairement à celui imaginé par Dick dans son *Haut Château*, n'est pas survenue) –; tandis que le second, le « (pur) scripteur »-Abendsen, n'est lui que le (fictif) personnage du roman de S.F. (éponyme) de Dick – dans l'intrigue/hypothèse (uchronico-historique) duquel ces mêmes « forces de l'Axe » ont finalement triomphé –; ce qui fait de l'auteur de cette (également fictive) *Sauterelle pèse lourd* un écrivain certes moins (objectivement) « réel » que « notre » Céline; mais qui du moins, lui, ne s'est pas rendu coupable de la « faute (scripturaire) » qu'a commise pour sa part l'immonde-répugnant-antisémite rédacteur de *Bagatelles*: pour ce qu'on sache, dans ce *Maître du Haut Château*, le personnage d'Hawthorne Abendsen n'a pas fait suivre la publication de sa *Sauterelle* de celle, par exemple, d'un pamphlet-essai où il prendrait fait et cause pour l'occupant, selon nazi-allemand ou fachiste-japonais, de son propre pays (même si, après tout, sa « colère » face à l'annonce de la « vérité » (uchronico-scripturaire) de son/ce roman initial n'augure rien de bon – mais, heureusement pour le personnage, le roman de Dick « s'(in)achève » avant que cette « colère » ait pu prendre quelque forme célino-littéraire-(anti) scripturaire: Abendsen, dans son propre univers parallèle-uchronique, étant comme une sorte de Céline qui n'aurait jamais écrit que *Voyage*, sa « *Sauterelle* » à lui)… Ce qui est, je crois, important de comprendre ici, c'est que le travail de ces « (purs) scripteurs » – que ceux-ci rédigent quelque chose comme un/ce *Voyage au bout de la nuit* ou une/cette *Sauterelle pèse lourd* – a toujours trait à la *dimension uchronique* qu'emprunte l'histoire pour décider dans *quel* univers parallèle (du même nom) ses acteurs et autres « sujets » (de cette même histoire) vont venir résider « dans un moment d'équilibre de leur destin » (Heidegger) (et même si, bien sûr, cet « équilibre » ne peut être qu'instable et momentané); et cela pour ce que ces mêmes scripteurs, rédigeant en ce mode également « scripturaire » leur propre « grand récit »: *Voyage* ou *Sauterelle*, ne font rien d'autre qu'indiquer à leurs lecteurs, selon, enthousiastes hostiles… la « vérité (scripturaire) » du monde (lui toujours

« littéraire, trop littéraire) où ils résident : ne leur signifiant pas tant que ce monde peut être transformé, suivant l'encore « littéraire, trop littéraire » slogan alter-mondialiste, en un « autre possible » (et si « possible » aussi bien sûr : « meilleur ») qu'il doit pouvoir être rendu *moins* (littérairement) « réel » mais *plus* (scripturairement) « vrai » ; et cela parce que le travail, l'effort de ces mêmes « (purs) scripteurs » portent, non tant sur la « dimension (strictement) littéraire » de ce « réel », que sur celle de ce « (pur) scripturaire » de la « vérité » (dès lors : du même nom). Il est clair par exemple, pour revenir au cas de notre scripteur-Céline, que celui-ci, rédigeant son extraordinaire-(purement) scripturaire *Voyage*, fait bien plus qu'accomplir une « révolution littéraire » (comme ses commentateurs, qu'ils soient d'ailleurs hostiles ou admiratifs, vont le répétant un peu bêtement – car s'il n'avait fait que cela, et même si ce « cela » est déjà beaucoup, nous n'en parlerions peut-être pas ici) : opérant plutôt, à l'intérieur de la « réalité (littéraire) » de son univers parallèle-uchronique : celui donc de ces « années-trente » du siècle dernier, une sorte de *percée* en direction de la « vérité (scripturaire) » qui fait que ce même univers parallèle-uchronique « ne tombe pas en morceaux au bout de deux jours » (Dick) (ce qui arrive par contre à celui imaginé par le même Dick dans son *Haut Château*… qui ne dure finalement que le temps de notre lecture de celui-ci – après quoi *notre* univers parallèle-uchronique réintègre sa « place normale » : celle où, entre autres Événements qui s'y sont déroulés, les Alliés ont gagné leur guerre contre les forces de l'Axe). Ceci expliquant aussi pourquoi, tandis que ce « (strict) littéraire » n'a affaire qu'avec la réalité présente dans *tous* les univers parallèles-possibles, le (pur) scripturaire, lui, a trait à ce qui décide de la hiérarchie uchronico-historique entre cette infinité de mondes parallèles-possibles… et qui fait que, tandis que la plupart « tombe en morceaux au bout de deux jours » : le temps de notre lecture (littéraire) de leurs fictions, d'autres durent beaucoup plus longtemps ; et cela parce que, tandis que les premiers n'ont de « réalité » que (strictement) littéraires, les (ou le) second lui détient la plus haute dose/possible de cette « vérité (scripturaire/uchronique) ».

Où l'on comprend aussi par là combien peut apparaître proprement *aberrant* (aux yeux du moins de ce « (pur) scripturaire » – dont il avait, à peine quelques années auparavant, si génialement illustré/exploré la « dimension ») l'engagement uchronico-historique de Céline auprès de ces mêmes « forces de l'Axe » (et accessoirement : de leur idéologie mortifère/antisémite/nazie) ; et cela parce que cet engagement, étant le fait non d'un « (strict) littérateur » mais d'un « (pur) scripteur », poussait en quelque sorte à la roue (uchronico-historique) un univers parallèle qui, en tout état de cause, ne pouvait illustrer qu'une « réalité » de type « (strictement) littéraire » : d'où la « contradiction dans les actes » (l'« aberrat(ion) ») que constitua ce même engagement célinien auprès de « forces » qui, de toute façon, ne pouvaient qu'édifier un tel univers parallèle/uchronique/« littéraire » (en lequel, de toute façon également, Céline, à partir d'un moment, se serait probablement *senti aussi mal* – ce qu'annoncent déjà les comportements qu'il eut lors de sa période « collaborationniste » proprement dite : c'est-à-dire lorsque les armées du III^e^ Reich semblaient devoir l'emporter sur tous les fronts (et attitudes qui choquèrent jusqu'à ses collègues littérateurs de même obédience : que l'Allemagne allait perdre la guerre, que Hitler lui-même était manipulé par « les Juifs », etc.) – que dans celui qu'édifia pour finir la défaite de ces mêmes forces »). Tant il est vrai que ce qui caractérise le plus profondément un scripteur, que celui-ci s'appelle « Céline » dans notre propre univers parallèle-uchronique… ou « Abendsen » dans celui imaginé par Dick, est toujours ce fait qu'aucun monde (du même nom – « parallèle-uchronique ») ne saurait vraiment le satisfaire ; et cela pour ce que, aux yeux de ce même scripteur, il n'est jamais suffisamment/« purement scripturaire » à son goût : épousant par là comme l'exacte contraposée de la sentence leibnizienne de ce « Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles » (ce qui donne, « traduite » par les soins de notre « (pur) scrip- teur », quelque chose qui pourrait ressembler à un « Tout va au plus mal dans le pire des mondes possibles » – *credo* que, dans son *Voyage*, Céline n'est pas loin de faire sien : ce pourquoi à cette aune, et si sombre et désespé-

rée, les *Bagatelles* peuvent en effet apparaître comme la « version optimiste » (M. Bounan) de ce même *Voyage*)… Dans *Le Maître du Haut Château*, le roman d'Abendsen *La Sauterelle pèse lourd* est présenté comme un livre n'entrant dans aucune des catégories canoniques de la (para-)littérature – cela se passe au cours d'une réunion mondaine où les convives cherchent désespérément à se trouver un sujet de conversation (qui sera donc ici en l'occurrence, comme souvent, en ce genre de réunions, « la » littérature) :

> *– Ce n'est pas un policier p. 147 appartiennent à ce genre (…)*
> *(…)*
> *– Quel est l'« autre présent » décrit dans ce livre ?*
> *– Un présent dans lequel l'Allemagne et le Japon auraient perdu la guerre* (…)

; mais qui ne voit que ce « présent différent » n'est rien d'autre que la « matière » que s'efforcent d'analyser tous les auteurs d'ouvrages « (authentiquement) scripturaires » ; c'est-à-dire ceux qui, sous le « réel » plat et vulgaire de ce « (strict) littéraire », s'essayent à débusquer une « (autre) vérité » de signature, elle, plus (purement) scripturaire » : quitte, en ce but, à subvertir les catégories canoniques de la littérature (« para » ou non) – ce que semble faire, en effet, cette *Sauterelle* (que nous n'avons pu lire)… et ce qu'a fait d'évidence ce *Voyage* (que, par contre, nous connaissons par cœur) – ; mais ouvrages qui, dans les deux cas : dans leurs deux univers parallèles respectifs, ont cherché à faire venir une (autre) « vérité (uchronico-scripturaire) »… qui permette à leur lecteur de prendre distance-avec la plate/vulgaire « réalité (strictement littéraire) » de leur « monde leur » : où l'on retrouve encore cette idée qu'un ouvrage « (authentiquement) scripturaire » – qu'il prenne la forme « science-fictive » (pour dire vite) du roman d'Abendsen ou celle du récit « picaresque » (pour dire encore plus vite) de celui de Céline – *a toujours trait* à cette dimension d'« uchronicité » qui inspire/fait « l'histoire ». Si bien que, quelle que soit la catégorie littéraire (ou « para »-littéraire) qu'il semble illustrer/épouser, il ne peut faire autrement que nous entre-

tenir de ce « présent différent » qui, en vérité, transcende non seulement toutes les catégories de ce (strict) littéraire, mais aussi, mais surtout, celles de ce « réel » (du même nom) qui, sans cet apport d'une certaine dose de « vérité (scripturaire) », ne saurait aboutir qu'à l'édification d'univers parallèles-uchroniques… ne pouvant que « tomber en morceaux au bout de deux jours » (ce qui est précisément arrivé à celui imaginé dans/par ce *Haut Château* de Dick – et non tant pour la raison que son hypothèse uchronico-de base est historiquement fausse que pour celle-ci qu'il aura manqué à son édification-en-monde (susceptible de tenir plus de « deux jours ») une dose suffisante de ces « matière »/« vérité » scripturaires – ce qu'avère le fait, lors de l'épilogue de ce même *Haut Château*, que c'est l'*autre hypothèse* uchronique, développée par le roman de S.F. d'Abendsen, qui est *la seule vraie* : c'est-à-dire la seule (scripturairement) *possible*).

Mon propre « grand récit » de cette *Profondeur* serait-il, pour cet univers parallèle-uchronique nôtre : celui où (donc) les Alliés ont gagné la guerre, l'équivalent, dans l'univers parallèle-uchronique du *Haut Château* de Dick : celui où ils l'ont perdue, du « grand récit » d'Abendsen ; c'est-à-dire un livre qui poserait, non tant qu'un « autre monde possible » slogan, on l'a vu, encore « littéraire, trop littéraire », mais qu'une *autre vérité*, de type elle plus peut-être scripturaire », a commencé de se faire jour ; et « vérité » qui poserait qu'un « présent différent », quoiqu'encore secret et au « nom devant (encore) resté inconnu dans les nuées », existe déjà, à la manière d'un germe uchronico-pensif, dans cette époque de *délitement de tout* ; ceci expliquant notamment pourquoi cette *Profondeur* a, jusqu'ici, reçu si piètre réception de la part de l'instance critique-littéraire officielle de cette époque : non tant du fait que celle-ci serait hostile à son « contenu » que de celui que ce même « contenu » n'est « absolument vrai » (Baudelaire parlant de la poésie) que dans un *autre* univers parallèle-uchronique (encore en réserve dans le grenier du temps… ou la « pensée de Dieu »). Ceci n'excluant d'ailleurs nullement le fait que cette *Profondeur* dispose déjà de *ses* lecteurs – certes en (très)

« petit nombre » mais du moins *fidèles* (mon éditeur les estimait à environ une cent-cinquantaine… qui achète régulièrement les tomes paraissant à intervalles annuels de mon « grand récit » – ce qui, pour ce genre d'ouvrages, est déjà *beaucoup*) –; et même parmi ceux-ci des gens qui n'hésitent pas, telle la « Juliana » de Dick, à traverser la moitié du pays pour rencontrer son auteur: réfugié, non pas en quelque « Haut Château » (!) mais en cette (plus modeste) maison de la « France périphérique » (qu'il ne quitte plus guère – tant le requiert la rédaction en cours de son « grand récit »: sur le point, par celle de ce *Milieu doré*, de bientôt « s'(in)achever »)… Dans le roman de Dick, suite à la visite de sa lectrice enthousiaste-scripturaire Juliana, on ne sait pas ce que devient le « (pur) scripteur »-Abendsen/auteur de cette *Sauterelle pèse lourd* – et sa réaction de « colère » devant la révélation par l'« Oracle » (scripturaire) du yi-king que son roman est « vrai » n'augure certes rien de bon pour la suite de la vie de ce personnage (mais après tout on ne sait pas non plus ce que Juliana elle-même, pourtant plus conséquente que l'auteur qu'elle est venue visiter: n'a-t-elle pas, à peine quelques heures avant cette visite, égorgé un agent de la Gestapo, va faire de cette immense-uchronique révélation: puisque, comme on l'a vu, c'est à ce moment-là précis que s'(in)achève ce *Haut Château* de Dick) –; tout ce qu'on peut induire de l'épilogue du livre (éponyme), c'est que « la balle est désormais non plus entre les mains » de l'auteur de cette *Sauterelle* – qui a pour ainsi dire, en la rédigeant, rempli son « contrat scripturaire » –, mais bien entre celles de ses lecteurs (du même nom: « scripturaires »)… qui vont s'efforcer de *faire usage* de la « vérité », (uchronico-)immense et (également/purement) « scripturaire », qui s'est énoncée dans le « grand récit » du « (pur) scripteur »-Abendsen (demeurant bien sûr en suspens la question de savoir *comment*, d'une telle vérité uchronico-scripturaire, on peut « faire usage » – mais question qui, dans le fond, n'est plus du ressort de l'auteur de cette *Sauterelle*… ni même d'ailleurs de celui de cette *Profondeur*: ce pourquoi aussi, sans doute, c'est à ce même instant que s'(in)achèvent et le roman (« science-fictif ») de Dick, et celui (« philosophique ») de P.L.C.). On jugera peut-être « prétentieux » (sinon complètement « délirante »!)

cette *identification* par moi de ma (peu ou prou insignifiante/obscure/« à peine identifiée ») personne à celle du personnage de « (pur) scripteur » de Dick – et cela d'autant plus bien sûr que cet Abendsen est comme affecté d'une « fictionnalité au carré » (d'abord du fait de son statut de personnage de roman, mais aussi de celui que ce roman est censé se dérouler dans un univers parallèle-uchronique lui aussi purement « fictif » – puisque nous savons bien, nous, que, lors de cette Seconde guerre mondiale, ce sont, non les forces de l'Axe, mais les Alliés qui, pour finir, l'ont emporté) –; et pourtant, à l'examiner de plus près, cette « identification » n'est peut-être pas aussi « prétentieuse » (voire : « délirante ») qu'elle en a l'air ; et cela parce que, au-delà de toutes les catégories (toujours « littéraires, trop littéraires) de la modestie ou de l'im-modestie : qui, on le sait, *ne sont pas* des vertus ou des défauts « scripturaires », elle a au moins ce mérite de *mettre en exergue la dimension uchronico-historique* qui, en vérité, sous-tend tout travail de type « scripturaire » : les « (purs) scripteurs » que je dis n'étant rien d'autre que ces auteurs qui, pour ce que « scripturant » toujours dans l'élément de cette même « dimension (uchronico-historique) », ont reçu de l'instance (du même nom) cet étrange « privilège » (si c'en est bien un !) de rien de moins que d'influer, en ce toujours même mode uchronico-scripturaire, *sur*… le cours de cette même « histoire » (et là, ce n'est même plus de la simple « prétention » – c'est de la pure *mégalomanie* !) ; mais pouvoir d'« influer-sur » (cette même histoire) qui ressemble, non tant à celui dont disposent un temps *limité* les (soi-disant) « grands hommes » et autres « esprits du monde » (« à cheval » ou en tank), qu'à celui, par exemple, que détient le personnage de la Pat Conley de l'*Ubik* du même Dick – celui de littéralement « jongler-entre » les divers univers parallèles-uchroniques qui offrent leurs « possibles » divers et variés aux « innocents lecteurs »… des « grands récits » composés-par ces mêmes « (purs) scripteurs » :

> *« Quelqu'un (…) nous a tous transportés à l'instant dans un autre monde. Nous y avons habité, nous y avons vécu comme si nous étions les citoyens, puis une vaste entité spirituelle englobant tout ce qui existe nous*

a ramenés à ce monde qui est le nôtre. »

; et qui ne comprend par cette citation du « bardö-roman » de Dick (*cf.* ma longue analyse de celui-ci dans le *Traité du Même*) que nous est comme donnée là *la clef la plus profonde* de tout travail en cette forme « scripturaire » que je dis : les (purs) scripteurs », en effet, ne faisant rien d'autre que de « transport(er) » leurs « innocents lecteurs » dans un « autre monde »/autre univers parallèle-uchronique où ils « habit(ent) », « viv(ent) comme s'ils en (étaient) les citoyens »… avant d'être « ramenés » à celui « qui est le (leur) » – à moins bien sûr que, le « présent différent » (*Haut Château*) de cet « autre monde » (*Ubik*) leur convenant mieux, ils décident tout simplement d'y *demeurer* : « décision » que prendront peut-être après tout, et les lecteurs de cette *Sauterelle* du « fictif » Abendsen, et ceux de cette *Profondeur* du lui, bien « réel » (?), P.L.C.

À ces considérations peu ou prou science-fictivo-uchroniques quand à la vérité (scripturaire) à l'œuvre dans toute rédaction de quelque « grand récit » que ce soit, on peut bien sûr objecter le fait que nombre de ceux-ci ne « transport(ent) » nullement leurs lecteurs « dans un autre monde » – préférant même, ces lecteurs : innocents, étourdis et paresseux, les contraindre à *scruter*, avec une intensité jamais vue/lue auparavant, le « monde qui est le (leur) » (alors que ceux-ci, probablement, préféreraient s'en échapper – tant peut-être le plus difficile et le plus douloureux, en ce « monde nôtre », c'est d'y être *vraiment présent* : sans possible *échappatoire* vers un autre à la réalité, sinon plus « réelle », du moins plus confortable) – ; mais est-ce si vrai… et quand par exemple le « (pur) scripteur »-Céline, devenu, à mesure qu'il compose les romans qui vont constituer son propre « grand récit » (scripturaire), comme l'auto-chroniqueur de son existence, se met en tête, vers la fin de celle-ci, de raconter ses pérégrinations au sein de l'Allemagne en feu de l'effondrement d'un III^e^ Reich (qui devait) durer « mille ans »… mais qui dont, pour finir, n'en a tenu que *douze*!) – ce qui va

notamment donner lieu à l'écriture de cette fameuse « Trilogie allemande » (que les céliniens purs et durs et – dont, on le sait, je ne suis pas… jusqu'au bout – regardent comme son « chef-d'œuvre ») –, ne met-il pas lui aussi son lecteur en-rapport-avec… cette « dimension uchronico-historique » que je dis ; et dimension qui, à mon sens, *fait le fond* de toutes illustration/exploration de ce « (pur) scripturaire » (que je dis aussi) ? Et après tout que nous raconte, là aussi, cette « Trilogie » (terminale – par quoi « s'(in) achève « le grand récit » scripturaire-célinien), sinon l'effon- drement, non tant de cette Allemagne (momentanément hitlérienne – « douze » années donc) : mais qui s'en est pour finir relever, que celui de l'univers-parallèle-uchronique qu'elle avait voulu, dans le même intervalle, imposer au cours uchronico-historique du temps ; et cours qui, finalement, a débouté ce même « univers parallèle-uchronique » – celui donc de la domination sans partage de cette même Allemagne nazie-hitlérienne sur le reste du monde (tel qu'il est justement décrit/imaginé dans l'« uchronie » du *Haut Château* de Dick) – de sa prétention à ne pas « tomber en morceaux au bout de deux jours » (ou donc : de « douze ans »). Bien sûr, sur l'Événement immense-historique de cet effondrement, des milliers de livres, depuis qu'il a eu lieu, ont très certainement été écrits ; mais celui de Céline, sur le même « motif », pour ce que lui de la plume d'un (pur) scripteur » et non d'un « (strict) littérateur, tranche d'évidence sur tous les autres ; et cela parce que « (grand) récit » délirant/halluciné est probablement le seul à nous faire sentir qu'en cet « Événement » (de l'effondrement du Reich hitlérien) il y va, non seulement de l'histoire (entendue ici en ce sens « (strictement) littéraire » d'une plate/vulgaire succession de (ici le mot manque)), mais aussi du *fond* uchronico-historique qui, en vérité, fait/inspire de bout en bout, en ce mouvement lui « (purement) scripturaire »…, cette même « histoire » : par quoi il n'est pas tout à fait impossible de lire cette « Trilogie allemande », chronique hallucinée des « aventures » d'un scripteur égaré dans le labyrinthe de ce « cauchemar de l'histoire » : dont il essaye en vain de « s'éveiller », comme une sorte de roman uchronico-(science-)fictif (dont le *Haut Château* de Dick serait comme l'archétype et (peu ou prou :

insurpassable) modèle – même si l'auteur de celui-ci n'a lui, contrairement à Céline, aucune prétention à quelque invention de « style » : pour ce que, comme je l'ai déjà affirmé dans ma *Profondeur*, même cette catégorie-là relève encore de la « dimension d'un (strict) littéraire »). Toute composante uchronico-historique toujours présente à l'œuvre dans la rédaction de tout « grand récit » (scripturaire) que le même Céline – bien que méprisant très probablement la para-littérature de type science-fictif (si tant est qu'il en ait jamais ouvert une seule de ses productions : peu répandues encore dans la France de ces « années cinquante » du siècle dernier) – a pourtant dû pressentir – à preuve : cette réponse qu'il fait, lors d'un de ses entretiens télévisés, au journaliste qui lui demande pourquoi il a choisi pour sujet de son (nouveau) *Un Château l'autre* l'épisode de son séjour à Sigmaringen parmi la troupe en déroute des derniers collabos (Pétain, Laval, Brignon, etc.), qu'après tout cet épisode, et aussi affligeant lamentable qu'il ait été : y compris d'ailleurs sous la plume de l'auteur-collabo Céline, appartient quand même à « l'histoire de France » –; et de la même façon que les épisodes relatés dans les tomes suivants de sa « Trilogie » (*Nord*, *Rigodon*) appartiennent eux à celle, non seulement de l'Allemagne, mais aussi « du monde » : étant clair que c'est de cet Événement, vécu comme « en direct » par le scripteur-Céline, de l'effondrement, en cette forme apocalyptico-scripturaire, de ce III^e^ Reich que va surgir le nouvel univers parallèle-uchronique où « nous vivons (encore) en tant que citoyens » [citation à vérifier].

Ce qui n'est pas dire bien sûr que cette « Trilogie allemande »-célinienne « vaut » surtout par le motif « historique » que son auteur a choisi de raconter/illustrer – mais enfin c'est à *cette* rédaction-là qu'il a choisi de consacrer les dernières années de son existence de scripteur (qui prend fin d'ailleurs à peine quelques jours après qu'il a remis le manuscrit de son troisième tome (*Rigodon*) à son éditeur) – (et en effet aussi la publication de cette même « Trilogie » ramènera vers lui l'intérêt du public littéraire – ce que n'était pas parvenue à faire celle de ses précédents romans d'après

guerre (*Féeries*, etc.) qui avaient paru dans une indifférence peu ou prou générale) ; mais ce qui est peut-être alors dire que, sans la mise en rapport de son lecteur avec ce fond « uchronico-historique » : d'évidence plus présent dans cette « Trilogie » que dans ces *Féeries*, la *dimension scripturaire* du travail des « (purs) scripteurs » apparaît peut-être, à ce même lecteur, moins palpable et « lisible » : étant au moins clair que, dans le cas de cette « Trilogie allemande », l'idée qui frappe tout de suite le lecteur de celle-ci, c'est que rien ne convenait mieux à l'évocation de cette sorte d'« Apocalypse historico-pratique » que la plume hallucinée du « cavalier (de cette même Apocalypse – cette fois-ci au sens biblique) que fut toujours le « (pur) scripteur »-Céline : qui, avec cet effondrement du III^e^ Reich : en vérité on l'a vu rien de moins que celui d'un univers parallèle-uchronique en sa totalité de monde, aura comme trouvé son motif historico-archétypal – un peu comme si tout le reste du grand récit célinien (y compris peut-être même son admirable *Voyage*) n'avait constitué que les prolégomènes au traitement (scripturaire) par Céline, ici en possession de la plénitude de son « art » : un peu comme le vieux Bach qui aura attendu, lui aussi, la fin de sa vie pour se mettre enfin à la composition (ultime et géniale) du grand œuvre de cet/son *Art de la fugue* (et je me doute que Céline aurait aimé cette comparaison – *cf*. la citation, relative au « travail », du même Bach sur le bandeau éditorial-publicitaire de son *Mort à crédit*), du motif uchronico-historique de l'Événement de cet effondrement du Reich hitlérien… Il y a par exemple dans *Nord*, au début du roman, cette scène extraordinaire où le couple Céline (Ferdinand + Lucette – sans oublier le chat « Bébert »), venu à Berlin pour procéder à des démarches administratives : en vue d'un (très hypothétique) départ pour le Danemark, découvre soudain, dans une stupeur qu'on peut imaginer, que le bout du couloir de l'hôtel où ils sont descendus n'est qu'un trou béant sur… du vide : celui laissé par l'effondrement, probablement dû aux bombardements qui accablent à cette époque la capitale du Reich, de l'immeuble mitoyen ; et comment ne pas voir en cet hôtel, en apparence intact mais dont les couloirs *débouchent-sur du vide*, comme l'image la plus parfaite du livre que, bien des années plus

tard : une fois rentré de son exil, Céline va écrire/tirer-de ses pérégrinations dans l'Allemagne en flamme de cette période : ce « trou béant » n'étant rien d'autre que celui que perce le scripturaire dans l'épaisseur du mur « littéraire » de la langue écrite et « vide » autour duquel s'organisent/gravitent, non seulement les romans du « (pur) scripteur »-Céline, mais aussi le langage humain en son entier : dont la trace (quoi qu'« en creux ») de ce « vide » est peut-être constituée/scripturairement/typographiquement représentée par ces fameux « points de suspension »… dont la fréquence d'apparition, dans la prose célinienne, ne cessera de croître à mesure que son « grand récit » s'approchera-de/ira-vers son « (in)achèvement ». Cet hôtel de Berlin, où est descendu l'improbable « couple-Céline » : en proie à tous les « désordres de la mappemonde » (Gilles Yvain) et, dont les couloirs débouchent sur une *béance* à la fois pratique et scripturaire, c'est bien évidemment la métaphore d'une « littérature » qui, malmenée par les coups scripturaires que lui porte le bombardement (du même nom) célinien, est contrainte d'avouer que, sous son apparence de solidité et de « respectabilité », elle est en fait *bâtie sur du vide* : celui qu'ouvre, au centre même du langage humain, cette « dimension de (pur) scripturaire » que je dis ; et « dimension » que le (pur) scripteur-Céline, en se mettant au chantier de la rédaction de cette « Trilogie allemande » : terminale et d'inspiration cette fois-ci (uniquement/purement) scripturaire, s'est fait un devoir d'illustrer/explorer (alors que probablement, comme il l'explique d'ailleurs lui-même au cours d'un de ses entretiens télévisés, il juge ses productions antérieures – à commencer par la plus célèbre d'entre elles (ce *Voyage* qui lui a apporté la célébrité) – encore « littéraires, trop littéraires – et en effet, dans ce *Voyage*, il n'y a quasiment pas trace de ces « points de suspension » : qui ne commencent de pousser leur béance typographique que dans *Mort à crédit*… avant que de se multiplier presque exponentiellement dans les ouvrages (romans comme pamphlets qui vont suivre).

« Céline au milieu de l'Allemagne en flammes. Avec ses compagnons

d'infortune – sa femme Lili, l'acteur Le Vigan, et le chat Bébert » (citation de la « quatrième de couv. » de l'édition Folio de *Nord*) : voilà donc le motif (apparent) du (des) dernier(s) roman(s) de notre « (pur) scripteur » ; mais qui ne voit que, sous ce thème *a priori* donné par l'éditeur, se cache en vérité la confrontation (terminale) du même Céline avec cette « dimension uchronico-scripturaire » qui inspire/guide secrètement toute l'histoire des créatures disantes/pensantes que nous avons pris coutume de qualifier d'« humaines » ; et confrontation que dans le fond le médecin-Destouches comme l'écrivain-Céline, dans la vie réelle ou sur le papier, ayant toujours recherchée : sauf que maintenant, avec l'Événement de l'effondrement de l'univers parallèle-uchronique de ce III^e^ Reich, elle est bien là devant lui/eux… et sans possibilité désormais, devant son insigne atrocité, de faire machine arrière : voici qu'au temps des *Féeries* et autres *Maudits soupirs* a succédé celui de cet enfoncement-dans la « dimension de ce (pur) scripturaire » qui prend ici la forme de cette « Apocalypse allemande ». Et la « littérature » à cet instant (ou ce qu'il en reste) ressemble un peu à cette petite/précieuse porcelaine de Saxe que, dans le film *Abattoirs* de [?], un prisonnier américain découvre, dans l'émerveillement miraculeusement *intacte* sous les décombres de la ville martyrisée de Dresde – ce qui lui vaut d'être immédiatement fusillé par ses gardiens S.S. au motif de « pillage » –; un sort que le scripteur-Céline lui, rédigeant son propre « grand récit » de cette « Trilogie allemande », s'efforcera d'éviter en rédigeant des ouvrages, eux, « (purement) scripturaires » ; c'est-à-dire des livres (en forme d'« anti-porcelaines de Saxe ») qui essayeront de faire correspondre leur « style » au contenu (peu ou prou apocalyptique) de leur « motif » : étant au moins clair pour lui que, en de telles périodes (du même nom – « apocalyptique »), on ne perd pas son temps à *fignoler* des romans de « porcelaine (de Saxe) » ; et c'est là je crois aussi la source véritable du profond mépris qu'il affiche pour ses collègues littérateurs contemporains – *cf.* plus haut le jeu de massacre qu'il opère contre certains de ceux-ci dans ses entretiens télévisés (Mauriac, Giono, Montherlant – qualifiés par lui d'« insignifiants ») –: leur reprochait, non tant le fait de manquer de « talent », que celui de s'obstiner à cultiver

une « manière (littéraire) » que l'époque où ils sont rentrés a toujours-déjà rendu obsolète et, par conséquent en effet aussi, « insignifiant(e) ». On peut après tout ne pas goûter tant que cela les livres de cette « Trilogie allemande » (c'est on l'a vu mon cas – dont les tomes, je l'avoue, chaque fois que j'essaye de m'y replonger, « me tombent (littéralement) des mains ») ; mais on ne peut pas ne pas reconnaître à leur auteur le mérite (scripturaire) d'avoir cherché à élaborer un « style » susceptible de correspondre-à la tonalité résolument apocalyptique » de l'époque dans laquelle, avec notamment cet effondrement du III^e^ Reich suivi immédiatement du déclenchement de cette « Guerre froide » : avec, elle, son incessante menace d'une apocalypse nucléaire, le monde est entré – ce que l'on peut encore exprimer en écrivant ceci que, si les derniers livres du retraité de Meudon sont (peut-être) « illisibles » (quoique pas pour tous), ils ne sont (sûrement) pas « insignifiants » : en quoi ils constituent l'*exacte contraposée* de ceux de ses contemporains littérateurs, eux (très) « lisibles » mais (tous en effet) « insignifiants ». Et en effet aussi, si l'on considère froidement la période (littéraire) au sein de laquelle Céline rédige sa « Trilogie allemande » – celle de cette « décennie cinquante » du siècle dernier essentiellement marquée (dans le domaine intellectualo-philosophique) par le règne sans partage de l'existentialisme du triste « Jean-*Baptiste* » Sartre et, en celui plus (strictement) littéraire, par les recherches formelles des illustrateurs de ce « Nouveau Roman » (qui ne font en réalité que vulgariser des inventions effectuées par des auteurs de la génération précédente : Proust, Joyce, Faulkner, Kafka, etc.) –, il faut bien reconnaître que, si Céline n'est peut-être pas « le plus grand écrivain vivant » de ce temps-là : comme il le prétend pourtant, il en est en tout cas le *seul (pur) scripteur* ; et cela parce que le « seul » aussi à tenter d'inventer une langue susceptible de correspondre-à, en la sondant/explorant dans sa grande/a-byssale profondeur, cette dimension uchronico-historique… qui parcourt souterrainement cette même période (littéraire) : tandis que, à sa surface, œuvrant, dans la lumière de la notoriété médiatico-littéraire, les Sartre, Camus, Robbe-Grillet et autres Gracq, etc. (liste bien sûr non exhaustive)… qui, tel ce prisonnier américain d'*Abattoirs*, ramènent de

temps à autre, de leurs timides explorations de la « dimension de ce (pur) scripturaire », quelque jolie (et miraculeusement intacte – si l'on songe au bombardement uchronico-époqual-historique qu'elle a subi) « porcelaine de Saxe » (littéraire). Et même moi (qui avoue « sportivement » avoir du mal à lire cette (« illisible ») Trilogie allemande – tandis que je connais par exemple presque « par cœur » le *Voyage* du même auteur), il me faut bien reconnaître que, chaque fois que j'ouvre un de ses tomes : pour le mettre en balance avec les autres productions (littéraires) contemporaines de celui-ci, l'impression qui, à chaque fois l'emporte : chez le lecteur (scripturaire) que j'essaye d'être à cette occasion, est celle, non tant d'une « supériorité littéraire » du premier sur les secondes, que, plus secrètement, celle d'une « contemporanéité » plus efficace et « performative »… *avec* l'époque où il a été élaboré (que celle qu'illustraient les jolies « porcelaines de Saxe » (littéraires) que « fignolaient » de leur côté les collègues littérateurs du Céline de cette décennie-là – catégorie (de ces « porcelaines de Saxe ») où je range même, par exemple, l'admirable *Rivage des Syrtes* de Gracq (*cf.* ma longue analyse de celui-ci dans *Champ profond*) : dont j'avoue pourtant continuer de préférer la lecture à celle de cette (peu ou prou « illisible/impossible ») Trilogie allemande.

Relisons par exemple, pour étayer le propos quelque peu « paradoxal » (je le reconnais) que je viens de tenir au développement précédent – en gros : que les livres, même « illisibles », du dernier Céline vaudront toujours (*scripturairement*) mieux que les délicates « porcelaines de Saxe » (*littérairement*) « fignolées » par ses contemporains (alors qu'à tout prendre je continue de préférer la lecture des secondes à celle des premiers) –, l'« intro » de *Nord* – deuxième tome, donc, de cette « Trilogie » (qu'en vérité je n'ai jamais réussi à lire en sa totalité) :

Oh oui, me dis-je p. 9 prêt à tout.

; et passage où, on le croit, est « dit » avec une extraordinaire lucidité, non seulement la situation uchronico-historique du monde dans lequel le scripteur Céline s'apprête à entamer la rédaction de son nouveau roman – celle donc de cette « Guerre froide » (caractérisée par la menace permanente au-dessus de la tête des « innocents lecteurs »/infortunés habitants de cet univers parallèle-uchronique… d'une Apocalypse nucléaire – au moyen donc aussi de ces « archibombes H… Z… Y ») –… et en même temps, dans ce même univers parallèle-uchronique : né de la défaite, quelques années auparavant, des forces de l'Axe (dont Céline s'apprête justement, dans ce même *Nord*, à raconter l'effondrement), la situation très particulière de sa « littérature » – où de ce que, à l'époque, il est convenu d'appeler ainsi (puisque Céline, contrairement à moi, ne dispose pas de la notion de « scripturature » et autre « (pur) scripturaire » – ce pourquoi peut-être il en est réduit pour tenter d'expliquer son travail, à user des catégories, encore « littéraires, trop littéraires », de « style », « rendu-émotif » et autre « petite musique ») – ; et situation sur laquelle il fait une analyse que, dans la distance des soixante-dix années qui nous séparent désormais de l'écriture de cette « intro », ne peut nous apparaître que « prophétique » – c'est au moment où, se demandant pourquoi ses ouvrages sont si peu goûtés par le public de son temps : pourquoi « les acheteurs (les) boudent », il rédige ces lignes (à mon sens extraordinairement lucides quant à l'inflexion très particulière qu'a prise la littérature de ce même temps) :

> *… les acheteurs me boudent, il paraît… ils n'aiment et n'achètent que les auteurs presque comme eux, avec juste en plus, le petit liseré à la couleur… chef-loufiat, chef torche-chose (…) que le lecteur se retrouve, se sente un semblable, un frère, bien compréhensif, prêt à tout…*

; et passage où, on le voit, est, mine de rien, pointé (et bien sûr : dénoncé par Céline) ce processus de l'*identification* du lecteur avec, selon, le personnage ou (encore mieux) l'auteur du roman qu'il lit ; et processus d'une telle « identification » (en cette forme toujours peu ou prou *narcissique*) en lequel

l'instance littéraire-éditoriale-critique discerne aujourd'hui la clef de tout « succès (de librairie) » : *cf.* notamment, déjà évoqué dans cette *Profondeur*, l'inepte conseil que donna un jour une éditrice (dont je ne veux pas me rappeler le nom) à mon ami le romancier Franck Magloire – « Vous devez faire de votre lecteur un ami » –; et conseil qui, très certainement, eût mis Céline en fureur; et d'abord pour la simple et très pratique raison qu'il se doutait bien un peu, lui, que personne, parmi ses lecteurs (ou non), n'avait tant que cela envie de devenir son « ami »… à lui, le maudit et « salaud de génie » qui avait notamment commis *certains (épouvantables) ouvrages*; et qui, en effet, aurait eu envie, à l'issue de cette Seconde guerre mondiale: où d'évidence Céline avait pour ainsi dire « joué le mauvais cheval » (!), de « devenir l'ami » de l'auteur de *Bagatelles pour un massacre* et autre *École des cadavres*? Et pourtant, nonobstant l'aspect peu ou prou intéressé/commercial de cette démolition par Céline du principe (désormais érigé en règle quasi-absolue par la présente instance littéraire-éditoriale) d'*identification entre le lecteur et l'auteur* (du livre qu'il lit – à tout le moins: qu'il *achète*) – « ils n'aiment et n'achètent que les auteurs presque comme eux (…), « se sent(ant) un semblable, un frère » (évident clin d'œil du même Céline à un vers fameux du Baudelaire des *Fleurs*) – il n'en reste pas moins que la destruction du principe d'une telle « identi- fication » demeure, au sein de cette « époque (littéraire) nôtre », étrangement/« prophétiquement » donc… à l'ordre du jour: dont atteste notamment la curieuse insistance des écrivains actuels à affirmer qu'ils sont des « gens comme tout le monde » – même si bien sûr, narcissisme d'auteur oblige, ils n'en croient pas un mot: tout se passant un peu ici, on le voit, comme si l'« hypocrisie » dont Baudelaire, en son temps, créditait son lecteur qui avait ordinairement cours; et époques au sein desquelles aucun auteur, fût-il le plus modeste (ou le plus médiocre), n'eût osé affirmer qu'il se regardait comme « une personne comme les autres » – *cf.* notamment l'excipit des *Mots* de Sartre (retrouver ici la citation – ce qui constitue tout de même, à l'aune de l'extraordinaire notoriété intellectuelle dont cet auteur jouissait, au moment où il écrivait ces lignes, une sorte d'« hypocrisie au carré ») –; et époques où également,

par la réciproque, aucun lecteur n'eût voulu « achet(er) » les – « hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère », etc. – était devenu à présent, avec l'Événement du basculement de cette « époque (littéraire) nôtre » dans un *autre* « univers parallèle-uchronique », *le fait, cette fois-ci, de l'auteur* !

Alors que bien évidemment, à des « époques (littéraires) » pas si éloignées que cela de la « nôtre », c'était la *rigoureuse contraposée* d'un tel principe d'identification entre auteur et lecteur livres écrits par des « auteurs presque comme (lui) » : leur préférant bien évidemment (et somme toute : assez logiquement) ceux composés par ce qu'il était, à ces mêmes époques, convenu d'appeler les « grands écrivains » ; où l'on comprend par ces considérations que la critique opérée par Céline en cette entame de *Nord* de ce principe d'identification entre auteur et lecteur, devenue comme la règle tacite de notre propre époque littéraire (et si… démocratico-narcissique), va bien plus profond qu'elle n'en a l'air : parce que pointant, au-delà d'une très/trop humaine réaction ressentimentale : de la part d'un auteur qui lui, de toute façon, sait bien qu'il en risque pas de parvenir à « faire de son lecteur un ami » (si tant est même qu'il l'eût désiré – ce dont je doute fort !), une sorte de très subtile, quoiqu'en réalité : décisive, *inflexion*… dans les mœurs littéraires de la nouvelle époque (du même nom) qui s'est mise en place avec l'entrée de ce monde « nôtre » dans l'univers parallèle-uchronique (que nous, les « innocents lecteurs » du même Céline – bien que celui-ci ne fût en aucune façon devenu notre « ami » (il ferait beau voir… !) –, habitons encore). Ce que l'on peut encore exprimer en écrivant que Céline, quoiqu'œuvrant dans une époque (littéraire – celle donc de cette décennie cinquante du siècle dernier) où le mythe du « grand écrivain » avait encore quelque prégnance (*cf.* les *noms* de certains de ceux-ci que le journaliste venu le visiter dans sa retraite de Meudon propose à son jugement furibond – tous (donc) « insignifiants »), avait pressenti les contours que la nouvelle époque (littéraire), qui se dessinait à peine encore devant lui, allait épouser : une époque où donc, pour qu'un auteur trouve des lecteurs

susceptibles d'« acheter » ses livres : aspect de la question dont on sait que Céline était loin de négliger, il lui faudrait jouer au jeu « hypocrite » de son identification-avec ce même lecteur (en en faisant, pour reprendre la consigne scrip*turia*le de cette éditrice évoquée plus haut, son « ami » – ou encore, pour citer cette fois-ci Céline : citant Baudelaire, « son semblable, son frère » : un « auteur » qui, en tout cas : pour espérer, sinon être lu, du moins *acheté*, devrait jouer à ce néo/putatif lecteur la comédie d'un/de ce « presque comme lui »)… Céline d'évidence, rédigeant l'ouverture de ce *Nord*, pressent que bientôt il n'y aura plus de « grands écrivains » – c'est-à-dire des auteurs dont les lecteurs « achètent » les livres parce qu'ils jugent que ceux-ci (à tort ou à raison peu importe) ne sont pas « comme (eux) » (ont quelque chose d'unique à leur « dire » – que ces mêmes lecteurs, eux, ignorent/attendent comme la révélation plus ou moins illuminante et fulgurante) –: ce qui en effet, aujourd'hui, est en train de s'effectuer pratiquement sous nos yeux avec l'apparition d'une nouvelle génération d'auteurs qui, bien que tous plus narcissiques les uns que les autres : le fond qui, je crois, manque le moins à ces néo-littérateurs, se bousculent sur de (médiatiques) plateaux pour venir expliquer à un (putatif) lectorat qu'ils ne sont pas réellement « différents d'eux » – terrifiés sans doute à l'idée qu'on puisse dire d'eux qu'« ils se prennent au sérieux », qu'ils sont « prétentieux » (mais alors, s'ils pensent cela : qu'ils sont « des gens comme tout le monde », pourquoi écrivent-ils et *a fortiori* pourquoi publient-ils ?) –; mais peut-être aussi le même Céline, dans ces lignes comme (peut-être involontairement) prophétiques, devine-t-il, par le mouvement de la *même intuition*, que l'époque littéraire-nouvelle en train de se mettre en place (tandis qu'il rédige le livre de sa (terminale) Trilogie allemande), sera celle de l'affrontement secret (quoiqu'impitoyable) entre ce qui est ici appelé les « (purs) scripteurs » et les « (stricts) littérateurs » ; et affrontement qui fera que, tandis que les premiers seront contraints d'*entrer en clandestinité* : de venir œuvrer en cet « Atelier du silence » que je dis, les seconds eux, pour espérer seulement « vendre leurs bouquins » à d'« innocents lecteurs » (quoiqu'au narcissisme aussi sourcilleux que le leur), devront venir jouer

sur de (médiatiques) plateaux la comédie de ce « (je suis) presque comme vous »… à laquelle personne ne croit (ni son acteur ni son spectateur) mais qui est désormais aujourd'hui comme le passage obligé/parcours du combattant (narcissique-littéraire) que doit franchir le « (strict) littérateur » s'il veut espérer accéder à quelque notoriété (du même nom) (ce que le même Céline, dans ses entretiens télévisés, appelait « faire la putain » – mais rôle qu'après tout en accordant ces mêmes entretiens à la télévision de son époque, il accepta bien, lui aussi d'interpréter : quoiqu'en s'en justifiant par des raisons relevant, elles, de strictes considérations financières et autres évocations des « avances » que lui versait son « cher ami et vénéré éditeur » Gaston Gallimard).

À se demander même si, choisissant pour motif de ses derniers livres (ceux qui vont donc constituer les volets successifs de cette « Trilogie allemande ») l'effondrement (récent) du III^e^ Reich hitlérien, Céline ne cherche pas, en cette plongée dans un passé auquel il a été *biographiquement* mêlé – quoique sans doute *à son corps défendant* (n'oublions pas que, lorsqu'en 1944 il prend le chemin de son « exil allemand », c'est parce qu'il sait très bien que, s'il lui prenait l'envie de demeurer en France, il n'échapperait probablement pas au peloton d'exécution – *cf.* notamment l'exemple du « cas-Brasillach ») –, c'est peut-être tout simplement pour revenir à l'origine uchronico-historique de cette *mutation*, à la fois secrète et immense, en train de commencer d'affecter, dans le moment même où il se met au chantier (scripturaire) de sa Trilogie, « tout le littéraire » de l'époque qu'a justement mise en place l'Événement, qu'il se propose (donc) de relater dans cette même Trilogie, de cet effondrement du III^e^ Reich (et régime qui lui, à l'inverse de celui démocratico-narcissique qui va bientôt lui succéder, souscrivait encore de toutes ses fibres au mythe du « grand homme » en général et, par voie de conséquence, à celui en particulier du « grand écrivain » – n'oublions pas non plus, à ce titre, que, lors de la période dite « de la Collaboration », l'auteur de *Bagatelles* et de l'*École* était regardé comme une

sorte de « prophète du fascisme » et autre « théoricien de l'antisémitisme » le plus exigeant/compétent : celui qui, en quelque sorte, avait eu « raison avant tout le monde »). Céline, dans le cours de cette décennie cinquante de l'Après-« seconde guerre mondiale » ; a beau se proclamer « le plus grand écrivain vivant » de son temps (ce qui, après tout, est peut-être vrai – l'est même *sûrement* si on juge ses productions à l'aune des *piètres opus* de ses rivaux littéraires époqualement mieux en cour : les « insignifiants » Sartre ou Camus, etc. qui tiennent, à cette même époque, le haut du pavé de la notoriété littéraire), il sait bien, lui, que cette affirmation, dans l'époque littéraire nouvelle où le monde est entré avec la fin de cette même « Seconde guerre mondiale »/début de cette autre « Guerre (elle : froide) », *n'a plus grand sens* ; et cela, non tant parce qu'il ne serait pas ce « grand écrivain » qu'il dit être (et que, d'une certaine façon, il est indéniablement que pour l'autre raison plus secrète que, avec l'Événement de cet effondrement du IIIe Reich hitlérien, c'est la notion même de tout « grand écrivain » qui, par le même mouvement, s'est elle aussi effondrée : remplacée, on l'a vu, par celle de cet « auteur » qui, pour espérer trouver des « achet(eurs) » à ses livres, doit se présenter comme étant peu ou prou « presque comme eux » (ce qu'avait bien compris par exemple, on l'a vu aussi, l'« hypocrite au carré »-Sartre lorsqu'il rédigea l'excipit de ses *Mots* – voire même lorsque, à peine une année avant le déclenchement des hostilités : dont il ne se doutait probablement pas lui-même qu'elles allaient, six ans plus tard, le faire *roi du Paris intellectuel* de l'« Après-Guerre », il plaça en exergue de sa *Nausée* (1938) cette citation de *L'Église*… du même Céline : [citation à retrouver])… On jugera peut- être que cette conséquence (ou dommage collatéral ?) de l'issue de ce Second conflit mondial – celle donc de cette *mutation du statut de l'auteur* dans l'élément de « tout ce littéraire » (qui sera celui de l'époque (du même nom) de cet « Après-Guerre ») – est bien minime et futile au regard de l'immensité uchronico-historique de cette même issue – rien de moins donc, avec la défaite terminale de l'Axe dans ce même « Second conflit », que l'instauration d'un nouvel univers parallèle-uchronique (celui dans lequel, pour notre part, nous habitons

encore) ; et pourtant le simple fait que le « (pur) scripteur », sinon « grand écrivain » : puisqu'en fait il n'y en a plus, Céline dit cru bon, à la *première page* d'un roman où il se propose justement de relater ces défaite de l'Axe/effondrement de son Reich allemand-hitlérien, de noter cette *mutation* que je dis doit nous *mettre la puce à l'oreille* : nous donner en tout cas à penser que cette « mutation » n'est peut-être pas aussi (historiquement) futile et (uchroniquement) insignifiante qu'elle en a l'air (et cela probablement parce que, sous ses airs de « ne pas y toucher », elle concerne le *rapport* (secrètement) essentiel que toujours entretiennent les deux « dimensions » que je dis (ici) de ce « (strict) littéraire » et de ce « (pur) scripturaire » – et « rapport » qui, comme je l'ai aussi-déjà affirmé plus haut, décide, en ce toujours même mode uchronico-historique (quoique bien sûr : toujours lui aussi « secret »), des grands « Événements » de cette même « histoire » (humano-langagière-pensive) : qui n'est rien d'autre finalement que le *champ de l'affrontement* entre les divers univers parallèles-uchroniques… qui toujours se disputent le règne-sur/du *cours du temps*).

Et par exemple, pour approfondir un peu plus cette intuition (que j'ai eue ici) de l'importance de cette mutation du statut de l'auteur : passé, dans notre propre univers parallèle-uchronique : celui où donc l'Axe a perdu la guerre/le III^e^ Reich s'est effondré, de celui de « grand écrivain » à celui d'individu ressemblant comme un « semblable, un frère » à ses lecteurs, retournons un instant dans l'autre univers parallèle-uchronique (celui imaginé par Dick dans son *Haut Château* – et où (donc aussi) c'est l'Axe qui a gagné la guerre et ce sont les forces alliées qui ont fini par s'effondrer : sous les coups triomphants de ce III^e^ Reich… qui à l'inverse, dans l'*autre uchronie* (quoique, elle, « vraie ») de la Trilogie célinienne, était lui en capilotade) – ; et cela pour nous intéresser d'un peu plus près, dans cet autre monde : uchronico/science-fictif, au statut qu'occupent les écrivains : à commencer bien sûr par celui de l'auteur-Abendsen de cette *Sauterelle pèse lourd* (qui se trouve d'ailleurs être, parmi la galerie de portraits de ce *Haut Château*, le

seul personnage d'écrivain – à tout le moins un peu lui et connu : toute la (fictive) Amérique du roman de Dick ayant, sinon lu son ouvrage, du moins en ayant entendu parler) ; et figure qui n'apparaît, on l'a vu, qu'à la toute fin de la « fiction » de Dick : quand le personnage de lectrice scripturaire de Juliana vient lui rendre visite, non tant d'ailleurs en quelque « Haut Château », qu'en son plus modeste, et somme toute : fort meudano-célinien pavillon de (la) banlieue de la (petite) ville de « Cheyenne » (Wyoming). Et d'abord pourquoi cette « Juliana » a-t-elle tant tenu à rencontrer « en chair et en os » l'auteur de cette *Sauterelle* (dont elle achève précisément la lecture, dans l'hôtel de Cheyenne où elle est descendue, en attendant l'heure de son rendez-vous avec lui) ? – probable réponse : parce qu'elle attend de cette rencontre, sinon une « révélation » : qui finira bien pourtant par survenir, du moins une réponse à des questions que cette même lecture a fait surgir en elle (et cela notamment parce qu'elle se considère comme la seule à « avoir bien saisi le sens » du livre d'Abendsen) :

À 6 heures et quart, elle avait terminé p. 331/332 qu'ils ont compris.

Où l'on voit tout de suite par la citation de ce passage que le rapport qui s'est établi, avant même d'ailleurs qu'ils se rencontrent physiquement, entre l'auteur et la lectrice de cette *Sauterelle* n'est sûrement pas de l'ordre de cette « identification » (en la forme de cet ironique « presque comme eux ») dénoncée par Céline dans son *Nord* entre l'« auteur » et le « lecteur » – ne serait-ce que pour la raison que, lorsqu'un lecteur (ici donc : une lectrice) attend de sa rencontre avec un auteur, quelque chose comme une *révélation*, il (elle) ne saurait regarder cet auteur comme quelqu'un « presque comme (lui/elle) », un « semblable » et un « frère » : bien plutôt comme quelqu'un *aussi éloignée que possible* de lui/elle. Juliana regarde-t-elle pour autant Abendsen comme un « grand écrivain » (au sens qu'on donne encore, quoique de plus en plus souvent en cette forme ironico-péjorative, à cette expression – tout ceux qu'on nous donne (encore) aujourd'hui pour tels se révèlent à l'usage de si piètres littérateurs ou si pauvres penseurs :

inutile ici, je crois, de fournir des noms) ? Rien n'est moins sûr : d'abord parce que cette expression (de « grand écrivain ») n'est, autant que je m'en souvienne, jamais excipée par Juliana (pourtant lectrice passionnée du livre d'Abendsen) ; ensuite parce que, le même Abendsen étant l'illustrateur d'un genre (para-littéraire – celui donc de cette « science-fiction ») peu ou prou méprisé par les « vrais » écrivains, il ne saurait raisonnablement prétendre à un tel statut : où l'on retrouve ici le complexe « dickien » d'un auteur qui, bien que s'étant révélé « génial » dans le registre science-fictif : où il s'était acquis une immense notoriété, se désola toujours de n'être pas, au regard des (strictes) catégories littéraires, l'authentique écrivain de romans, cette fois-ci « blancs » : non science-fictifs, qu'il avait toute sa vie rêvée d'être (et l'on sait à ce titre ce qu'il advient de ces romans-là – tous et toujours refusés !). Où l'on comprend en tout cas par ces considérations « préparatoires » à la rencontre proprement dite (« physique ») entre la lectrice-Juliana et l'auteur-Abendsen de cette *Sauterelle* que celle-ci n'entre dans aucune des catégories qui régissent ordinairement de tels rendez-vous : n'étant ni celle d'une « fan » rendant visite au « grand écrivain » qu'elle est censée vénéré, mais pas plus, on le voit, celle d'une « lectrice rencontrant un auteur dont elle se considérerait » la (sœur) la semblable – mais alors de quelle *nature* est au juste cette rencontre : qui, ne l'oublions pas, a lieu dans un autre univers parallèle-uchronique que le nôtre ?

Lorsque Juliana arrive enfin à « la demeure des Abendsen », c'est déjà le soir : « la maison (est) illuminée, (on y) entend de la musique et des bruits de voix (…) c'(est) une construction de stuc à un seul étage entourée de nombreux arbustes et d'un grand jardin (…) » – découverte qui, constitue déjà pour notre visiteuse (nocturne-scripturaire) une première *déception* :

En longeant le sentier pavé de p. 335 sur la longue allée cimentée.

; et en effet, dans l'entièreté du roman (éponyme) de Dick : jusqu'à la

scène terminale que nous lisons à présent, il n'a jamais été donné d'explication quant à l'origine de cette légende qui voudrait que l'auteur de *Sauterelle* ait habité un jour quelque « Haut Château » – qui fournit pourtant son *titre* au livre de Dick (à moins que ce « (Haut) Château » soit celui, mental, de la « scripturature »… mais n'allons pas trop vite en besogne) – ; et (petite ?) énigme qui trouve enfin sa solution dans le premier échange qu'ont entre eux Juliana et Abendsen – où, assez étrangement aussi, arrive sur le tapis le nom du « Christ » :

– Je croyais que vous habitiez une forteresse, dit Juliana. Hawthorne P. 337 à ne pas rester debout.

Quant à Abendsen lui-même, c'est un homme d'assez belle prestance : même si ce qui fascine le plus, chez lui, Juliana n'est pas tant d'abord son physique que… son costume – voici le portrait qu'en brosse Dick dans la même scène :

Un homme se détacha p. 336/337 le contemplait, fascinée.

… Mais tout cela dans le fond, jusque-là, dans une sorte de tonalité mondaine et policée qui change brutalement lorsque Juliana pose « la » question pour laquelle, en vérité, elle a tant tenu à rencontrer l'auteur de cette *Sauterelle* – celle relative au rôle qu'a joué « l'Oracle » dans l'élaboration de ce roman :

– Avez-vous utilisé l'Oracle, demande Juliana.

; et question qui jette immédiatement un « froid » (même si le mot est faible) dans la petite troupe des participants à la fête organisée par les Abendsen – à laquelle, rappelons-le, Juliana est la seule à n'avoir pas été invité (puisqu'elle s'y est imposée uniquement en tant que « lectrice » de cette *Sauterelle* – et non donc comme « ami(e) de son auteur) :

Dans la pièce, les autres invités p. 338 que la vérité.

; et « froid » qui va encore augmenter lorsque la même Juliana, quelques minutes plus tard, confiera à Abendsen que, pour venir le voir, elle a dû éliminer un gestapiste – geste criminel/sacrificiel qui justifie à ses yeux le fait qu'elle ait le « droit » d'exiger d'Abendsen (dont, par ce meurtre, elle a peut-être sauvé la vie) qu'il lui dise toute « la vérité » quant au secret de la composition de son roman :

– L'Oracle a écrit votre livre, n'est-ce pas ? demanda Juliana.
– Vous voulez la vérité ? répondit Hawthorne.
– Je la veux et j'y ai droit répondit-elle, à cause de ce que j'ai fait (…)

Où l'on voit par ces divers échanges que le rapport qui s'est établi entre la lectrice-Juliana et l'auteur-Abendsen de cette (même) *Sauterelle* n'est ni de l'ordre de la rencontre entre une « fan » confite en admiration et un (supposé) « grand écrivain » (et encore moins bien sûr de celui de l'entrevue entre des « amis » – le ton entre ces deux-là n'étant rien moins qu'« amical ») ; mais peut-être alors celui entre une « lectrice scripturaire » poussant le scripteur dont elle a lu l'ouvrage dans ses derniers retranchements dans l'espoir de lui faire avouer la *vérité uchronico-historique* que recèle son grand roman – quitte pour cela à provoquer l'(incompréhensible) » colère de ce même « (pur) scripteur » (qui préférerait peut-être que cette « vérité » ne soit pas révélée trop prématurément) – ce qui, dans le roman de Dick : dans l'univers parallèle-uchronique qu'il décrit, donne l'échange terminal déjà cité plus haut :

– Cela veut dire, n'est-ce pas, que mon livre est vrai ?
– Oui, dit-elle.
– L'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ? dit-il, fou de colère.
– Oui.

; après quoi, d'une certaine façon, tout est dit : le roman peut s'(in-) achever et Juliana rentrer à son « motel » – quoique non sans avoir décoché une ultime pique au scripteur qu'elle était ainsi venue visiter en son Haut Château/pavillon de banlieue : « Et même vous, vous ne regardez pas la chose en face » (mettant en quelque sorte le scripteur et « Maître » qu'elle était venue consulter, au prix tout de même de l'élimination d'un ennemi de cette « vérité » : le gestapiste qu'elle a assassiné quelques heures auparavant, devant ses propres et *scripturaires* responsabilités).

Mais revenons à cette étrange/(presque) incongrue apparition du nom du « Christ » dans le passage cité plus haut de cet échange initial entre la lectrice-Juliana et le scripteur-Abendsen ; c'est au moment où, la première lui demandant pourquoi il n'habite plus le « Haut Château » que lui attribue la légende, le second lui rétorque que c'est à cause de la phobie qu'il a conçu pour l'ascenseur dont il devait faire usage pour y accéder… et cela parce que, poursuit-il, un jour où il était « passablement saoul », il s'est imaginé que « c'était Jésus-Christ » qui (en) tirait la corde » et que donc, dans cet ascenseur, il ne pouvait pas « rester debout »/devait « s'asseoir » – voici la suite immédiate de ce passage (plus ou prou moins délirant) :

> – *Elle* [N.D.A. : Juliana] *ne comprenait pas.*
>
> – *Depuis que je le connais, expliqua Caroline, Hawth a toujours dit que lorsqu'il finirait par voir le Christ il s'assiérait ; il ne resterait pas debout.*
>
> – *Le cantique, se rappela Juliana.*
>
> – *Ainsi vous avez abandonné le Haut Château et vous êtes revenu en ville, dit-elle.*

On ne sait trop à dire vrai ce que vient faire ici cette anecdote quant à ce « Christ » qui tirerait la corde d'un ascenseur (celui de l'histoire ?)… dont peut-être ne faut-il retenir que cette précision, apportée par l'épouse

d'Abendsen, que celui-ci pense qu'un jour « il finir(a) par voir le Christ », dont le nom, dans un roman essentiellement teinté de spiritualité orientale : Yi king, yin et yang et autre « *wu* », apparaît ici un peu comme « un cheveu sur la soupe » ; même si, si le « Christ » est bien ce « Dieu du scripturaire » que nous avons dit, et Abendsen cet illustrateur/explorateur de la « dimension (du même nom) », il doit forcément y avoir à l'œuvre, dans cette précision, une nécessité forte… et elle-même, aussi, de nature « scripturaire » ; mais laquelle alors ? Le Christ, on le sait (on l'a vu), est le « Dieu » qui vient dans le monde, non tant pour « écrire » : puisqu'il ne l'a jamais fait, que pour *accomplir les écritures* ; et « accompli(ssement) » qui prend alors peut-être, dans la perspective uchronico-historique indiquée par moi plus haut : celle dans l'élément de laquelle œuvrent les « (purs) scripteurs » (que ceux-ci aient nom celui du « réel » Céline ou du « fictif » Abendsen), la forme de ce tirage de la corde de l'ascenseur (de cette même « histoire » – celle où adviennent les Événements immenses (tels que par exemple l'effondrement (Céline) ou au contraire le triomphe (Dick) du III^e^ Reich)… qui vont décider de l'univers parallèle-uchronique où vont venir habiter, « dans un moment d'équilibre de leur destin », les diverses humanités qui se sont succédé dans le cours des âges du monde). Ce pour quoi aussi tout (pur) scripteur doit en effet s'attendre à ce jour où « il finir(a) par voir le Christ » – ce « Dieu du scripturaire » qui n'écrit rien mais « accomplit les écritures » –, la seule question restant alors à trancher, pour ces (purs) scripteurs que je dis, étant de savoir si, en une telle (divino-scripturaire) *présence*, ils resteront « debout » (Céline) où « s'assiérant » (Abendsen) ; ce pour quoi, notamment, le second, comme il l'explique à sa lectrice-Juliana : qui « ne comprend pas », en a conçu une sorte de « phobie » pour l'ascenseur en fonctionnement dans son « Haut Château » – qu'il habitait encore du temps où, il rédigeait le « grand récit » de cette *Sauterelle* (quand il était ce « Maître » du (même nom)) –… et a décidé de « reven(ir) en ville » : un peu si l'on y songe comme Céline – qui n'est pas pour rien l'auteur d'un ouvrage intitulé « D'un *Château* l'autre » (premier volet de sa Trilogie allemande) –… qui lui aussi est passé du séjour dans

un « château » (Sigmaringen… et aussi peut-être celui de cette prison du Danemark où il fut un temps incarcéré – et qu'il décrira lui même, dans un de ses entretiens télévisés, comme « un lieu distingué parce que les gens y souffrent ») à un autre dans un/son pavillon de banlieue de Meudon. Et en effet, lorsqu'on parvient, avec la « lectrice scripturaire »-Juliana de l'uchronie de Dick, à la « demeure des Abendsen », « construction de stuc à un *seul* étage » [c.m.q.s.], la première réflexion qui nous frappe est celle d'un « ce n'est pas possible, ce n'est pas dans cette maison aussi ordinaire d'une zone résidentielle de Cheyenne, qu'a pu être composé quelque chose comme le « grand récit » de cette *Sauterelle* – *cf.* la même Juliana : « Est-ce que ça peut vraiment être ici ? Est-ce le Haut Château ? » (ce pour quoi j'ai parlé plus haut d'une « (première) déception » chez ce personnage) –; et réaction à laquelle Abendsen pourrait faire la même réponse que celle dont usa Héraclite recevant un jour des visiteurs dans son modeste four à pain (et pareillement, eux aussi peu ou prou déçus – « Les dieux sont ici aussi ») ; mais préférant lui, le « (pur) scripteur » de cette *Sauterelle*, leur raconter cette bizarre anecdote roulant, elle, sur cet « ascenseur », sa « corde » et ce « dieu christique » censé la « tirer » (et après tout, pour revenir à l'exemple de notre autre « (pur) scripteur »-Céline, ce n'est nullement dans un de ses « châteaux » – celui de Sigmaringen ou celui de sa prison danoise – qu'il rédigea lui aussi le « grand récit » de sa Trilogie : de sa *Sauterelle* à lui, mais bien dans son plus modeste pavillon de Meudon de la banlieue parisienne).

La révélation terminale de ce même *Haut Château* de Dick – que l'univers parallèle décrit par l'uchronie science-fictive de cette *Sauterelle* est en fait le « vrai » (« L'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ? dit-il, fou de colère ») – fait au moins venir cette « *vérité* (scripturaire) » – celle qu'a donc *trahie* le scripteur-Céline lorsqu'il a rédigé ses affreux pamphlets (manière peut-être, pour lui, de « rester debout » quand le « dieu du scripturaire » entre en présence devant ses illustrateurs) – que ce même « dieu (donc : christique-scripturaire) » est de toute façon, en quelque univers paral-

lèle-uchronique que ce soit, *toujours présent* – quoique, on l'a vu, sous des guises diverses : « tireur de la corde de l'ascenseur (de l'histoire) » dans celui de Dick, « crucifié » dans le nôtre (qui est, à quelques détails près, celui de la *Sauterelle* d'Abendsen – et aussi bien : de la Trilogie célinienne) – ; et « présenc(ce) » qui s'adapte à chaque fois à l'univers parallèle-uchronique (plus ou moins cauchemardesque) où sont contraints d'évoluer les créatures humaines/disantes-pensantes/historiques : un atomiseur (anti-régression) du nom d'« Ubik » (dans le roman éponyme du même Dick), un « sacrement de l'Eucharistie » dans le nôtre : par quoi vient aussi cette idée, cette « *vérité* (scripturaire) », que la tâche essentielle des « (purs) scripteurs », jetés en quelques univers parallèle-uchronique que ce soit, est toujours de se mettre en quête d'une telle « présen(ce) » – et peu important dans le fond que, en une telle rencontre-avec le Dieu christique-scripturaire ils décident de rester « debout » (Céline) ou de « s'asseoir » (Abendsen) :

> *– Depuis que je le connais, expliqua Caroline, Haxth a toujours dit que lorsqu'il finirait par voir le Christ il s'assiérait ; il ne resterait pas debout.*

Cette indication nous est bien sûr apportée par la lecture de ce que Proust (parlant lui de Nerval) aurait (peut-être) appelé « le rêve d'un rêve » ; c'est-à-dire par celle d'un ouvrage qui, non seulement n'est qu'une « fiction », mais en plus une « (*science-*)fiction », une *uchronie* censée se dérouler au sein d'un « univers parallèle » (du même nom) dont nous savons bien nous, les habitants de l'univers parallèle-uchronique « nôtre », qu'il n'a jamais existé (puisque nous savons bien nous, aussi, que ce sont les Alliés et non les forces de l'Axe qui, pour finir, ont gagné la guerre). Et pourtant, un peu comme en algèbre le produit de deux signes « moins (de réalité) » donne un « plus (de même nature) », cette indication porte une « vérité (d'essence elle : (purement) scripturaire) » : celle donc de cette « présen(ce) », en tout univers parallèle-uchronique, du Dieu (du même nom : scripturaire-christique) ; et « Dieu » qui, en chacun de celui-ci, cherche à le faire venir au comble de « vérité (scripturaire) » que cet univers est susceptible de recéler :

finissant par opter-pour celui qui en contient le plus – le « nôtre » donc (même si celui-ci, on en conviendra aisément est loin d'être « idéal » !) – ; où l'on retrouve ici la théorie dickienne posant que, entre tous les univers parallèles-uchroniques « possibles », Dieu choisit, non tant peut-être « le meilleur » (Leibnitz), mais à tout le moins… *le moins pire* (*cf.* notamment l'article du même Dick intitulé : « Si cet univers ne vous plaît pas, vous devriez en essayer quelques autres ») ! Ce qui peut aussi expliquer l'épilogue de ce *Maître du Haut Château* – sa révélation terminale que le seul monde « réel » est celui décrit par le roman d'Abendsen (où donc « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre » – conclusion dont la conséquence (paradoxale) est de déclencher, on l'a vu, la « colère » de son auteur même – incapable d'assumer jusqu'au bout, comme va le lui reprocher sa « lectrice, elle, scripturaire, l'immensité d'une telle révélation) – ; tout se passant un peu comme si cet univers parallèle-là était débouté de sa prétention à exister « réellement », non tant du fait de son improbabilité historique-*littéraire* supérieure à celle du « nôtre », que de celui de son insuffisance-en « vérité (de nature elle : *scripturaire*) » ; alors qu'après tout, durant les 343 pages de ce *Haut Château* : celles qui précèdent cette étonnante/immense révélation (ne survenant qu'à la page 344 – le roman « s'(in)achevant » à peine deux pages plus loin), nous n'avons pas eu trop de mal à croire à la « réalité », certes (uchroniquement) dé- paysante mais somme toute (historiquement) crédible, de cet « univers »-là.

Dick bien sûr, composant ce *Haut Château*, n'a pas pu, à un moment ou à un autre de sa rédaction, *ne pas s'identifier* à son personnage d'écrivain-Abendsen (à se demander même s'il n'a pas conçu tout le projet de sa vaste « uchronie » dans cet unique but – plus ou moins narcissico-littéraire : ce qui, quand on connaît un peu son *idios-kosmos*, serait bien dans sa manière) – qu'on y songe : la jouissance que c'est de se glisser dans la peau d'un auteur qui, pour avoir écrit un livre *interdit mais que tout le monde a lu*, est quasiment devenu de son vivant une sorte de « légende » (avec toute

la mythologie qui va avec : celle de ce « Haut Château » et de ce « Maître » qui, de son nid d'aigle situé quelque part dans d'inexpugnables montagnes Rocheuses, délivrerait ses « oracles » au public ébaubi de ses « innocents lecteurs », etc. – on retrouve ce même fantasme dans son personnage de cosmonaute du *Dr. Bloodmoney* qui lui, en orbite autour de la Terre, délivre aussi ses conseils aux habitants, ayant survécu à une apocalypse nucléaire, de celle-ci –; d'interpréter un tel rôle/occuper une telle fonction (et moi-même d'ailleurs…) ? L'argument lui-même de l'intrigue « en miroir » de ce *Haut Château* n'incitait-il pas son auteur à entrer en la tentation d'un tel jeu de correspondances – dont voici le « pitch » tel qu'il est exposé par la « quatrième de couv. » de l'édition *J'ai Lu* de ce roman (celle dont je me suis jusqu'ici toujours servi) :

> *C'est en 1947 attribué aux Japonais (…) Pourtant, dans cette nouvelle civilisation la victoire des Alliés en 1945…*

–; étant clair que tout lecteur de cette « quatrième de couv. » n'aurait pas trop de mal à en inférer l'existence d'une correspondance entre cet « auteur qui a écrit », dans le monde parallèle où a eu lieu cette victoire de l'Axe, un ouvrage imaginant le contraire… et celui de ce *Haut Château* qu'il vient d'acheter dans sa librairie de quartier ou son « drugstore ». Et pourtant Dick, prouvant peut-être par là l'essence de son génie « scripturaire », (à défaut d'en avoir un « littéraire » – ce dont, on l'a vu, il se désolait assez) a eu l'habileté de ne pas pousser trop loin cette sorte d'anti-symétrie entre les deux ouvrages (*Haut Château* et *Sauterelle*) : en faisant d'abord que l'univers parallèle décrit par le second *ne corresponde pas exactement au nôtre* (habileté que n'ont pas eue, par exemple, les scénaristes de la série éponyme) et surtout, ensuite, en donnant au premier un épilogue où est finalement révélée l'« irréalité » de ce même univers parallèle-uchronique (celui où, donc, l'Axe a gagné la guerre) ; par ailleurs il est à noter que (toujours peut-être pour ne pas abuser de cette correspondance anti-symétrique entre les deux livres : le *Haut Château* de Dick et la *Sauterelle* d'Abendsen),

il n'y a nulle part semble-t-il, dans l'intrigue du second : même si nous ne l'avons pas lu en son entier (Dick s'étant contenté de nous en donner des extraits), d'allusion à l'existence d'un auteur qui aurait écrit quelque chose comme ce *Haut Château*. Car en vérité, dans le livre de Dick, il n'y a pas tant deux que *trois* univers parallèles-uchroniques ; celui où donc les Alliés ont gagné la guerre – et où accessoirement (?) un auteur « à peine identifié sous le nom de » Philippe Kindred Dick a rédigé l'ouvrage que nous lisons (le « nôtre ») ; celui où ce sont les forces de l'Axe qui l'ont emportée (le « motif » uchronique de ce *Haut Château*)… et celui que décrit, à l'intérieur du précédent, l'autre uchronie de cette *Sauterelle pèse lourd* : dans lequel les Alliés ont également comme dans le premier, gagné la guerre… mais, on l'a vu, *pas exactement de la même façon* que dans le nôtre ; et troisième univers parallèle qui se caractérise/se différencie (du premier) par ce fait qu'il ne recèle en lui aucun auteur qui aurait rédigé un livre examinant (en ce mode uchronico-science-fictif) l'hypothèse inverse d'un tel personnage de « (pur) scripteur » dans la *Sauterelle* d'Abendsen n'étant peut-être là que pour interrompre une série d'univers parallèles en cascade qui, sans cette absence, eût risqué, comme dans certains jeux de reflets dans les miroirs, de se prolonger *jusqu'à l'infini* : imaginons par exemple que dans la *Sauterelle* d'Abendsen avait été présent un auteur qui eût écrit, à l'intérieur de celle-ci, une façon d'*anti-Sauterelle* (c'est-à-dire : de néo *Maître du Haut Château*) et, à l'intérieur de cette « anti-Sauterelle », un autre auteur qui, lui, eût rédigé une « anti/anti-Sauterelle » (année-néo *Haut Château*)… et ainsi de suite infiniment. Où l'on comprend par ces considérations quelques peu vertigineuses (sinon « embrouillées » – j'avoue que je m'y perds un peu moi-même…) que ce qui, en fin de compte, caractérise notre univers parallèle « nôtre », c'est le fait que, contrairement à ses rivaux : celui décrit par l'uchronie de ce *Haut Château* de Dick ou par celle de cette *Sauterelle* d'Abendsen, il est le seul à abriter en ses replis uchronico-temporels un « (pur) scripteur » (Dick)… tandis que, dans le *Haut Château*, le fictif auteur-Abendsen n'est qu'un « (strict) littérateur » : pour ce que, comme le lui reproche sa « lectrice scripturaire »-Juliana,

incapable de « faire face » à la vérité que sa *Sauterelle* a mise au jour… et tandis qu'aussi, dans cette même *Sauterelle*, il n'y a cette fois-ci à l'œuvre ni « (strict) littérateur » ni *a fortiori* « (pur) scripteur » ; est-ce pour cette raison que l'univers parallèle-uchronique où nous vivons – celui où donc les Alliés ont gagné la guerre et où (cette fois-ci *pas du tout accessoirement* – ce serait plutôt, dans cette perspective-là : uchronico-scripturaire, cette victoire des Alliés qui serait accessoire) un certain P. K. Dick a composé quelque chose comme le roman uchronico-science-fictif de ce *Haut Château* – est le seul « vrai »… tandis que les autres sont seulement « réels » ? Où l'on retrouve ici encore cette idée déjà énoncée plus haut que ce qui, à la fin, donne la préséance à *un* univers parallèle-uchronique sur *tous* les autres (en nombre infini), c'est la quantité supérieure de « *vérité* (scripturaire) » qu'il recèle par rapport à ses rivaux uchronico-parallèles (qui eux n'en ont pas eu suffisamment pour passer de « réalité (strictement) littéraire » à « vérité (purement) scripturaire) ») – chose étrange à penser : c'est peut-être pour l'unique raison que, quinze années après la fin de cette « Seconde guerre mondiale », il s'est trouvé un « (pur) scripteur » susceptible de rédiger quelque chose comme le « grand récit » de ce *Haut Château*… que cette guerre a finalement (et somme toute : « accessoirement ») remportée par les Alliés (intuition quelque peu bizarre, sinon totalement « folle », qu'il faudrait mettre en relation avec celle de cette affirmation de Léon Bloy – contemporain, lui, une autre « guerre mondiale » (seulement qualifiée par nous, aujourd'hui, de « première ») –… posant que « l'issue de la bataille de la Marne (1914) a pu être décidée par la prière très humble d'une petite fille qui ne naîtra pas avant deux siècles » – mais qui alors, si c'est bien ainsi, en cette forme uchronico-scripturaire : dont l'activité de « prière » est peut-être en effet l'illustration la plus *pure* (parce que justement la plus « humble » – *i. e.* : la moins « littéraire »), « fonctionne » ordinairement « l'histoire », priera, dans « deux siècles », pour nous, nous qui sommes les habitants d'un univers parallèle-uchronique… en voie, présentement-apertement, de *total effondrement* ?).

Car peut-être en effet, nous les contemporains de cette « décennie 2020 » : lignes écrites en ce samedi 6 mars 2021, sommes-nous entrés dans cette « zone grise » qui sépare entre eux les divers univers parallèles-uchroniques (et aussi bien ce que j'ai pu appeler plus haut les « époques (littéraires) » – quoi qu'en vérité *toujours souterrainement régies* par l'unique « dimension de ce (pur) scripturaire » que je dis) dont la succession constitue ce que l'on a coutume d'appeler « l'histoire » – suffisant pour s'en convaincre d'allumer à n'importe quel moment n'importe quel écran de chaîne d'information télévisée « en continu » (où toujours reviennent, à un rythme de plus en plus accéléré, les toujours mêmes thèmes d'une très inquiétante « actualité » – « séparatisme » islamique, attentats (du même nom), « ensauvagement » du pays, bombardement idéologique de la population par les délires néo-progressistes de ce « politiquement correct », etc., etc. : tous « dangers » qui, au regard des « signes des temps » qu'ils sont, font même venir celui de cette crise sanitaire en cours comme (presque) futile et « accessoire ») – ; et entrée-en une telle « zone grise » (uchronico-scripturaire) qui peut aussi expliquer pourquoi l'« auteur à peine identifié sous le nom de (qui on sait) » de cette *Profondeur* s'est lancé dans l'entreprise (du même nom) de la rédaction de son « grand récit » (éponyme) lui qui pourtant, comme je (il) l'ai (la) déjà dit, était sans doute le moins (littérairement) outillé/(philosophiquement) indiqué pour le faire ; et cela parce que, en de telles « zones grises » : celles qui donc s'étendent-entre deux univers (parallèles-uchroniques)/deux époques (littéraires), affleure soudain apertement *à la surface* du temps (historique) cette « dimension de (pur) scripturaire » qui, à d'autres périodes plus (historiquement/pensivement) apaisées, demeure peu ou prou *en retrait* (quoique toujours cependant continuant de les guider/inspirer secrètement/« souterrainement »). Et voilà comment a pu s'ouvrir une nouvelle époque (de l'histoire du monde) – et « accessoirement » : a pu s'ouvrir le chantier *scripturaire* d'un nouveau « grand récit » (celui là donc de la rédaction de cette immense/illisible/incompréhensible *Profondeur* – « titre générique » de cet « océan textuel »… dont je com-

pose déjà ici le dix-huitième tome ! : celui de ce présent *Milieu doré*) – ; et « nouvelle époque » qui devrait normalement être celle de la mise en place d'un (également nouveau) univers parallèle-uchronique : même si personne encore à cet instant (et même pas le « (pur) scripteur » de cette *Profondeur* !) ne saurait en dessiner les contours tremblants/in-certains/in-décis. Peut-être que ce nouvel « univers parallèle » est-il tout entier déjà inscrit/décrit dans cette *Profondeur* – qui ne serait rien d'autre alors que la *Sauterelle* de ce monde-ci (en voie d'effondrement) – ; mais peut-être qu'aussi, n'ayant pas encore reçu la visite de ma « lectrice scripturaire »-Juliana, je ne veux pas « regard(er) la chose en face » : *assumer* ce qui pourtant est d'ores et déjà écrit dans mon « grand récit » (dont le *sens* doit encore demeurer « vague et inconnu dans les nuées »), et que sera alors cette « visiteuse du soir » : quelle *forme* prendra l'entretien que nous aurons forcément (sera-t-elle *ma* mort – « brune et séduisante » comme l'héroïne du roman de Dick – ? sera-t-elle cet ange « roux et or » dont, dans le début de ce *Milieu doré*, j'appelais la veuve ?). Dans le *Haut Château* de Dick, il est clair que le personnage de Juliana – qui vient juste pourtant d'achever la lecture de cette *Sauterelle* (dans l'hôtel de la petite cité de Cheyenne (Wyoming) où elle attend l'heure de son rendez-vous avec Abendsen) –… est déjà allé plus loin en la compréhen- sion de ce « sens » que son auteur même – et de la même façon que la veille, bien que n'étant encore qu'au début de la lecture de cette *Sauterelle*, elle estimait déjà avoir « mieux compris » le livre d'Abendsen que son compagnon « Joë » (le gestapiste qu'elle finira par assassiner – et le lecteur qui lui, selon elle, n'avait fait qu'une interprétation vulgaire, « littéraire », de cet ouvrage) :

[citation à retrouver : déjà recopiée plus haut dans le manuscrit]

(Juliana n'a pas écrit le « grand récit » de cette *Sauterelle*/vient tout juste d'en achever la lecture ; et pourtant quelque chose en elle lui dit que l'interprétation qu'elle en fait/le « sens » profond qu'elle en retire… sont les seuls bons et vrais – surclassant ceux d'Abendsen et *a fortiori* du gestapiste

« Joë » : ce pour quoi, dans ma « propre » *Sauterelle*, j'ai pu la qualifier de « lectrice *scripturaire* »)… Où l'on comprend aussi par là qu'il ne manque rien d'autre à cette *Profondeur* « mienne » – dont moi, son auteur et « (pur) scripteur », ne parvient même pas, bien que l'ayant pourtant moi même rédigé, à assumer/regarder en face le *sens* qui y est écrit en toutes lettres –… que l'apparition et la multiplication rapide de tel(les) lecteurs/lectrices « scripturaires » qui eux/elles sauront lire *entre les lignes* de son immense « océan textuel » la « *vérité* (du même nom – scripturaire) » qui vient dans ces/ses pages peu ou prou « illisibles et incompréhensibles » (quoique peut-être pas pour tous) – et notamment : retirer de leur « lecture active » de mon grand et chaotique récit toutes les *conséquences pratico-herméneutiques* qui s'imposent… afin de travailler aux instauration/mise en place de ce nouvel univers parallèle-uchronique qui doit succéder à celui où nous vivons encore (quoiqu'assistant présentement, dans un sentiment mêlé d'étonnement et de grande angoisse uchronico-historialo-« identitaire » (pour dire vite), à son *effondrement en cours*).

Dans le « roman de Dick », comme on l'a vu, son auteur ne nous indique jamais de quelle façon son personnage de « lectrice scripturaire »-Juliana (de l'autre « roman d'Abendsen ») compte *faire usage* de l'immense découverte qu'elle vient de faire (par consultation de l'Oracle de ce *Yi king* – signifiant de toute « instance scripturaire » présente en tout univers parallèle-uchronique que ce soit)… quant à l'« irréalité » du monde qui est le sien – puisque cette révélation constitue l'épilogue de ce *Haut Château* (après quoi Juliana sort de la maison des Abendsen et se cherche un taxi, « une voiture brillante et *vivante* », pour regagner son motel dans la nuit de « Cheyenne » – rien d'autre !) – ; et cela, non pas peut-être pour la raison qu'il y aurait à l'œuvre chez Dick comme une « incapacité [absolue] de conclure » (*dixit* son biographe Carrère), que pour cette autre que, à cet instant, Dick lui-même ne sait pas du tout *comment on passe* d'un univers parallèle-uchronique (doté seulement d'une « *réalité* littéraire ») à un autre qui, lui, illustrerait une

« *vérité* (de type) scripturaire » : étant déjà beau que, par la rédaction de l'uchronie science-fictive de ce *Haut Château*, il ait fait sentir à son lecteur la *considérable nuance* qui sépare ces deux notions de « réalité (littéraire) » et de « vérité (scripturaire) » (c'est en tout cas ainsi que moi, l'auteur de cette *Profondeur*, j'interprète, en cette forme donc « scripturaire » : comme le fait Juliana avec le livre d'Abendsen, le « grand récit » de Dick – devenant par là le lecteur (du même nom) de ce *Haut Château* (en quelque sorte : sa « Juliana ») : même si, pour ce qui concerne mon propre « grand récit » : celui donc de cette *Profondeur*, aucun lecteur ou lectrice, lui aussi « scripturaires », n'a, dans mon cas, encore paru !). Tout se passant un peu comme si chaque « grand récit », en quelque univers parallèle-uchronique qu'il ait été composé, attendait toujours, pour qu'en soit révélé le « sens profond », le lecteur ou la lectrice qui sauront le « comprendre mieux »… que leur auteur lui-même : Juliana pour la *Sauterelle* d'Abendsen, P.L.C. pour le *Haut Château* de Dick… et donc, dans le cas de ma propre *Profondeur*, ce visiteur étrange et lui aussi « nocturne » qui, comme j'en ai déjà raconté l'anecdote plus haut, frappa à ma porte, il y a deux ou trois ans, sous les coups de dix-heures du soir (se présentant comme un lecteur de ma *Profondeur* » qui avait traversé la moitié du pays pour me rencontrer – il venait, autant que je me souvienne, de Lorraine… et s'était installé, me dit-il, dans le « camping » d'un village de Dordogne où je réside ordinairement, pour se reposer d'une si longue route – alors que bien sûr je lui avais tout de suite proposé l'hospitalité : même si le lendemain nous étant revus, il m'avoua en fait qu'il avait passé la nuit à dormir dans sa voiture !).

La maison était illuminée p. 335 sur la longue allée cimentée.

La « lectrice scripturaire »-Juliana de la *Sauterelle* d'Abendsen – le seul « grand récit » composé dans l'univers parallèle-uchronique imaginé dans/par l'autre « grand récit » de ce *Haut Château* de Dick (lui rédigé dans l'univers parallèle-uchronique qui est (encore) le nôtre – ce pourquoi nous disposons de son texte intégral : alors que nous n'avons que des *extraits* de

celui d'Abendsen) –, on l'a vu, rend visite à son auteur (celui donc de cette *Sauterelle*), non tant comme admiratrice (littéraire) de l'œuvre de ce « grand écrivain », mais parce qu'elle attend de cette entrevue la *confirmation de l'intuition* qu'elle a eue, lisant le roman éponyme d'Abendsen, du « sens profond » que celui-ci recèle/illustre (en ce mode donc, non tant « littéraire », que « scripturaire ») – à savoir que : l'univers parallèle-uchronique qu'il décrit est en fait le *véritable* (celui où, donc, « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ») –; et « révélation » que Juliana sait sans doute toujours-déjà… mais dont elle veut entendre la confirmation formulée par/dans la bouche même du « (pur) scripteur » Abendsen : en quoi, on l'a vu, elle sera déçue (le même Abendsen refusant, comme elle le lui reprochera le quittant, de ne « pas regarder la chose en face »). Mais si Juliana, lisant cette *Sauterelle*, a eu l'intuition que l'univers parallèle-uchronique décrit par ce roman était le seul « vrai », c'est d'abord parce qu'elle a tout de suite soupçonné que cet ouvrage avait en fait été rédigé, non par le (docile) scripteur-Abendsen : qui commence d'ailleurs, pour d'obscures-éditoriales-mesquines considérations de « droits d'auteur », par le nier, mais bien par l'Oracle (signifiant on l'a vu de toute *instance scripturaire* en tout univers parallèle-uchronique que ce soit) de ce *Yi king* – d'où la question qu'elle pose finalement (et non tant, on l'aura noté, à Abendsen qu'à l'« Oracle »), pour recevoir confirmation officielle de savoir toujours-déjà officieux de cette « vérité (d'essence scripturaire) », à ce même *Yi king*, à ce *Livre des Transformations* (chinois) que les Japonais, en occupant la partie ouest de cette Amérique uchronico-historique, ont faire connaître-à/popularisé-chez… ces mêmes Américains :

> – *Oracle, dit Juliana, pourquoi as-tu écrit* La Sauterelle pèse lourd *?*
> – *Quelle est la leçon que nous sommes censés en tirer ?*

; et question que pour ma part, moi le scripteur de cette *Profondeur*, j'ai pareillement posé à ces mêmes « Oracle »-instance scripturaire pour ce qui concerne cette fois-ci le roman de Dick – quoique bien sûr sans utiliser cette

technique orientale de divination dont Juliana, dans son propre univers parallèle-uchronique : celui où donc l'« occupant » Japonais a popularisé auprès de ses « occupés » cette même technique empruntée aux Chinois (en bon « Occidental » n'y « croyant » pas un seul instant) :

– *Oracle, pourquoi as-tu écrit le* Maître du Haut Château *? Quelle est la leçon que nous sommes censés en tirer ?*

(la réponse à cette question étant donc donnée par tous les développements qu'on vient ici de lire) – même si bien sûr cette question doit-être maintenant répliqué pour ce qui concerne cette fois-ci mon propre « grand récit » :

> – *Oracle, pourquoi as-tu écrit* L'Europe et la Profondeur *? Quelle leçon sommes-nous censés en tirer ?*

; et réponse à cette question qui ne pourra bien sûr être donnée qu'à une autre « lectrice scripturaire » de cette *Profondeur* – dont j'attends donc moi à présent, le « (pur) scripteur » de celle-ci, la visite nocturne et (ici le mot manque) : à moins que celle-ci, comme je l'ai raconté plus haut, ait déjà eu lieu (?).

Dans le *Haut Château* de Dick, nous ne savons pas ce que devient l'écrivain-Abendsen après la visite de sa « lectrice scripturaire » Juliana – qui ne lui a pas caché que, son nom figurant sur la liste noire des tueurs nazis, sa vie est probablement en grand danger (en tuant son amant gestapiste, elle l'a lui sans doute sauvée une fois mais elle ne sera pas toujours là pour veiller sur lui – et cela d'autant plus que, ayant obtenu, non d'Abendsen mais de l'« Oracle », la réponse qu'elle était venue chercher, il est hautement improbable que, dans la suite, elle continue de fréquenter le premier) :

Ils vont faire leur apparition p. 340 il n'y aura personne comme moi pour l'arrêter.

(éventualité que d'ailleurs l'intéressé lui-même semble accueillir avec un certain « fatalis(me) » : « Ils peuvent m'avoir, dit Hawthorne, s'ils le veulent. Câbles à haute tension et Haut Château ou pas » – comme s'il était (se dit Juliana) » résigné à (sa) propre destruction » ; alors que pourtant, quelques lignes plus haut, on a appris qu'il travaillait à un nouveau projet). Mais c'est qu'aussi peut-être les « (purs) scripteurs », une fois qu'ils ont composé leur « grand récit », se moquent bien de la forme dans laquelle se glisseront leur « lecteur/lectrice scripturaires » – brune et sédui- sante visiteuse du soir, ou tueur nazi, ou « ange roux et or » du tableau de Fra Angelico –, l'essentiel à leurs yeux étant d'aller aussi loin qu'il est possible dans les illustration/exploration de cette « dimension de (pur) scripturaire » qu'ils ont mise à jour en rédigeant et publiant leur « grand récit » respectif (*Sauterelle*, *Haut Château* ou *Profondeur*, etc.) ; ce pourquoi l'auteur-Abendsen de la première ne semble pas ému outre-mesure par les menaces pourtant réelles qui pèsent sur lui : peut-être parce que, quelque soit le nouveau « lecteur scripturaire » qui forcera, comme l'a fait Juliana, le seuil de sa maison, celui-ci sera de toute façon, peut-être déguisé en tueur gestapiste, peut-être celui rouge et or de la toile de ce « Jugement dernier », l'*ange de sa propre mort*.

– Tu pourrais au moins être p. 341 Je vois ça d'ici.

Cette « mort » qui, pour finir, échoit à tous, « (purs) scripteurs » comme « (stricts) littérateurs », serait-elle cette lectrice, selon, « scripturaire » ou « littéraire » qui, « un jour », vient visiter les auteurs pour les questionner au sujet du « sens profond » des ouvrages qu'ils ont écrit (que ceux-ci soient des « grands récits » ou des « petits traités ») – c'est un peu le « sens » de l'échange qui a lieu entre Juliana et Abendsen (juste avant que la conversation ne dévie vers ces considérations de sécurité au sujet du sort du second) :

– Dans votre livre p. 339 Ni même à poursuivre.

(et en effet, dans le scénario primitif imaginé par son amant gestapiste, Juliana ne devait servir à ce tueur nazi que pour lui permettre de s'introduire chez Abendsen afin de l'abattre – elle n'avait même été sélectionnée (« brune et séduisante ») que dans cet unique but : « Les dossiers de la Gestapo disent que vous êtes attiré par les femmes dans mon genre »). Mais voilà que celle qui n'était à l'origine qu'un « appât (sexuel) », pour ce qu'ayant lu dans l'intervalle le « grand récit » d'Abendsen, a sensiblement modifié ce scénario : tuant son amant gestapiste et, par ce geste peu ou prou sacrificiel, passant du statut de lectrice (strictement) littéraire à celui de lectrice (purement) scripturaire – ce qui on l'a vu, à ses yeux, lui donne le « droit » d'exiger de l'auteur de cette *Sauterelle* qu'il lui dise la « vérité » (quant à la composition de ce roman) :

– L'Oracle a écrit votre livre p. 341 à cause de ce que j'ai fait (…)

– ; mais ce qui surtout, à celle qui n'était jusque-là que le jouet des événements (et, plus particulièrement, celui des hommes – qu'elle imaginait manipuler par sa beauté : alors qu'en réalité (comme cela est arrivé avec son amant nazi), c'était *elle* qui était manipulée), a instillé un début d'espérance – celle qu'il y aurait peut-être une *issue* à l'univers parallèle- uchronique cauchemardesque dans lequel, jusque-là, elle ne faisait que se noyer :

– Dans votre livre, vous avez montré qu'il y a une façon d'en sortir (…) Vous avez fait énormément p. 339 Ni même à poursuivre.

; et même si son entrevue avec Abendsen n'a pas vraiment répondu à la question dont elle était venue chercher la réponse auprès de l'auteur de cette *Sauterelle* – celle quant à cette « façon d'en sortir » (qu'il lui faudra encore trouver elle-même) –, sa lecture (scripturaire) du roman éponyme l'aura au moins délivrée de sa « peur » et de sa « haine » – la faisant accéder par là à

une sorte de sagesse (de type elle aussi « scripturaire ») qui lui fait voir que désormais, en ce monde où, jusqu'à présent, elle se débattait si pathétiquement/douloureusement, il n'y a plus rien qu'elle pourrait redouter, ou « vouloir », ou « détester », ou « éviter », ou « fuir » voire même « poursuivre » : puisque ce monde, comme vient de le lui apprendre l'instance scripturaire de cet « Oracle » : par elle, dans le moment de cette entrevue, consultée, n'a, en « vérité » (au sens *scripturaire* de ce mot), aucune sorte de « réalité » (sinon celle, toujours pauvre et insuffisante, de type « vulgaire-littéraire »).

La « lectrice scripturaire »-Juliana du « grand récit » d'Abendsen est en quelque sorte la *préfiguration de la mort* qui, « un jour », frappera forcément son auteur (que ce soit sous les balles de « quelque spécialiste nazi qui voudra (lui) rendre la pareille »… en de toute autre façon – dans son lit ou dans… un « ascenseur » (!)) ; mais lectrice qui, si elle *tue* par sa « question (qui tue) », le « (strict) littérateur » : « Oracle, pourquoi as-tu écrit *La Sauterelle pèse lourd*? », épargne du moins, chez cet écrivain, le « (pur) scripteur » qui, selon la même Juliana, a « fait énormément pour (elle) » : *distinction* que très certainement, si elle s'était conformée au scénario imaginé par son amant gestapiste : lecteur, lui, « (strictement) littéraire » de cette même *Sauterelle*, elle n'aurait pas observée – et Abendsen serait « mort déçu » au milieu des invités de sa petite fête (suivant la prédiction somme toute assez lucide de son épouse : « Je le sais, un jour, quelqu'un que tu auras invité et avec qui tu seras en conversation t'abattra d'un coup de revolver ») – ; alors que, du fait de cette « distinction » : due au statut de « lectrice scripturaire » auquel Juliana vient d'accéder, celle-ci ressort de « la demeure des Abendsen « sans avoir » abatt(u) » personne – et cela parce que la « mort (scripturaire) », qu'elle est/incarne pourtant, n'en veut qu'à la vie des « (stricts) littérateurs » :

Un moment plus tard, Juliana p. 346 dans l'obscurité.

; issue heureuse-scripturaire/(quasi-)épilogue de l'« uchronie » de Dick

qui disent au moins déjà que son héroïne-Juliana, en refusant de se conformer au scénario que son amant gestapiste-littéraire avait imaginé pour elle : rien de moins qu'être la complice de l'assassinat de l'auteur de cette *Sauterelle,* a déjà aussi commencé de « changer sa vie » – puisque, pour finir, le seul assassinat auquel elle aura procédé aura été celui, non du (pur) scripteur-Abendsen, mais bien celui de son lecteur « (strictement) littéraire » nazi (même si l'on comprend aussi que l'épilogue de ce *Haut Château* devait forcément comporter un tel meurtre – mettre en scène un tel « sacrifice humain ») –; et passage d'une vie où elle se conformait aux scénarios imaginés par d'autres pour elle… à une autre où, cette fois-ci, elle ne fera plus que suivre les siens propres…, ce qui est peut-être déjà l'indice chez elle qu'elle a trouvé cette « façon de (se) sortir » de l'univers parallèle-uchronique cauchemardesque dans lequel, jusqu'aux *deux* événements du meurtre de son amant gestapiste *et* de sa rencontre avec Abendsen, elle se débattait et, en ce mode uchronico-temporello-littéraire, se toujours noyait.

Elle marchait sans se retourner p. 346 à son motel.

L'épilogue du roman de Dick semble n'apporter aucune indication quant à cette « façon de (se) sortir » d'un univers parallèle-uchronique – dont on sait pourtant, à cet instant de l'intrigue, qu'il n'a aucune espèce de « réalité » (sinon peut-être en ce mode, pauvre et insuffisant, de ce « (strict) littéraire ») –; et pourtant, par la seule précision de ce « sans se retourner » : exprimant au moins la résolution nouvelle de son héroïne – que n'habitent plus, comme elle vient de l'affirmer quelques lignes plus haut, aucune « peur », ni « vouloir », ni « détest(ation) », etc. (et donc *a fortiori* : aucun *regret*) –, est suggérée l'idée que, dans l'*âme* de la « lectrice scripturaire »-Juliana, le processus d'une telle « sort(ie)-de »/d'un univers parallèle-uchronique, de toute façon vécu par le personnage comme cauchemardesque : même si elle sait désormais que ce cauchemar est tissé d'irréalité (ce qui n'empêche nullement ses habitants d'en souffrir énormément – et l'on sait bien que, tant qu'un cauchemar dure, il est tout aussi douloureux à vivre que

n'importe quelle séquence de l'existence « éveillée »), a commencé de se déclencher. Nous ne savons pas du tout ce que va faire Juliana, après la fin de ce *Haut Château*, de la vérité immense-scripturaire que vient de lui révéler l'« Oracle » – va-t-elle s'engager plus activement dans la résistance à l'ennemi qui occupe son pays (comme son pendant le fait dans la série télévisée tirée du roman de Dick) ? –; mais ce qui est certain c'est que, par cette visite à l'auteur de la *Sauterelle*, quelque chose *en elle* a d'évidence changé : et quelque chose qui a sans doute trait à l'*élément* où, forte de la révélation qui lui a été délivrée, elle va désormais devoir mener sa vie ; et « élément » qui est peut-être ce que j'appelle ici la « dimension de ce (pur) scripturaire » : celle où, en quelque univers parallèle-uchronique que ce soit, ceux qui l'illustrent/explorent n'ont en effet plus rien à redouter, ou à « vouloir », ou à « détester », ou à regretter, etc. ; et cela pour ce que, en une telle « dimension », toujours la « vérité » (d'essence donc scripturaire) a *préséance* sur la « réalité » (strictement littéraire) (ce qui ne signifie nullement bien sûr que Juliana va se mettre à son tour à « écrire des livres » – puisque, dans l'univers parallèle-uchronique où elle évolue, le livre qui a changé sa vie a *déjà* été rédigé – même si son auteur, comme elle le lui a fait remarquer le quittant : sorte de « flèche du Parthe » décochée par ce même scripturaire à son scripteur, refuse d'assumer la vérité que son ouvrage recèle et enseigne pourtant : « Et même vous, vous ne regardez pas la chose en face »). Ce que raconte donc pour « finir », l'épilogue de ce *Haut Château* ce n'est rien de moins que l'entrée de Juliana en sa (nouvelle) « vie scripturaire », c'est-à-dire dans une (autre) existence où ce sera désormais elle, et elle seule, qui fixera les scénarios que cette même « vie » devra suivre (et non les autres – à commencer par ces hommes qu'elle s'imaginait manipuler par son charme… alors que c'était eux, en fait, qui la téléguidaient : est-ce pour cette raison que, à la même dernière page de ce *Haut Château*, elle envisage le projet de renouer avec son mari « juif » ?) : où l'on voit qu'en ce choix par la jeune femme de cette « vie »-là, nouvelle et, pour tout dire, *libre*, intervient encore la dimension *uchronico-historique* de ce « (pur) scripturaire ».

« Sortir-de » cet univers parallèle-uchronique (où elle souffre et étouffe – et pas seulement parce qu'en celui-ci, les Alliés ayant perdu la guerre, son pays est occupé et son peuple opprimé) consiste donc d'abord, pour l'héroïne du roman de Dick, à vivre uniquement de cette « existence scripturaire » : dont la lecture (du même nom) qu'elle a faite du « grand récit » d'Abendsen lui a fait miroiter la possibilité – car, après tout, si l'on peut imaginer un (autre) univers parallèle-uchronique (celui où donc, presque accessoirement les Alliés ont gagné la guerre), on peut aussi s'imaginer menant une autre vie dont on serait alors la maîtresse de son scénario (également et toujours : uchronique) (celle que donc, au sortir de son entrevue avec Abendsen, Juliana a bien l'intention d'embrasser : où l'on comprend aussi par là que la découverte qu'elle a faite, dans le cours de ce même entretien, quant au « peu de réalité » du monde qui est le sien (celui où donc l'Axe a gagné la guerre) n'est peut-être que le *signifiant* uchronico-science fictif de ce qu'on appelle habituellement *la liberté*) – ; et illustration d'une telle « liberté » qui va peut-être permettre à Juliana de devenir un membre important de la Résistance à l'oppression exercée sur son pays par l'occupant fachiste-nippon ou nazi-allemand (comme le fait son pendant dans la série télévisée), ou de trouver en elle la force et le désir de renouer avec son époux juif, ou encore (qui sait ?) de… (ici le texte s'interrompt parce que, en ce domaine : celui donc de la vie « libre-et-scripturaire », les possibilités uchroniques sont littéralement infinies, etc. En ce sens, rien n'empêche de lire ce *Haut Château* de Dick comme une sorte de « roman d'apprentissage » : celui du personnage de cette Juliana (indéniablement : la véritable héroïne du roman – en tout cas, de loin, sa figure la plus attachante : celle de cette femme « brune et séduisante » qui revient dans quasiment toute son œuvre (*cf.* la Pat Conley d'*Ubik* ou la [?] de *Substance Mort*))… à « la liberté » ; et initiation qui consiste à récuser la « réalité (strictement littéraire) » d'un monde (« mauvais ») pour aller-vers la « vérité (purement scripturaire) » d'un autre (« meilleur »). Et en ce sens aussi, la plus grande découverte que fait la même Juliana du roman

uchronico-science-fictif de Dick n'est peut-être même pas celle relative à l'issue véritable de la guerre – que le contenu du grand récit (du même nom) d'Abendsen est « vrai » – que celle qu'elle peut désormais donner à sa vie le *scénario uchronique* qu'elle veut, quoiqu'à la condition de faire passer ce « scénario » de la tonalité (strictement littéraire) qu'il suivait jusque-là à celle « purement scripturaire » qu'il va maintenant illustrer/explorer : faut-il préciser que l'auteur de cette *Profondeur* aimerait bien, lui aussi, que son propre roman uchronico-philosophique ait le même effet sur son lecteur ? En composant (en cette forme donc « purement scripturaire ») le grand récit de cette *Profondeur*, j'aurais peut-être donné à mon époque (littéraire) « mienne »/univers parallèle-uchronique « nôtre » leur *Sauterelle* à eux : un livre qui, sans jamais préconiser quelques consignes politico-sociales que ce soit : cela c'est la fonction ordinaire des « petits traités », aura (peut-être) suggéré à son lecteur l'idée que la « réalité » du monde où il s'imagine résider est notoirement *insuffisante*/de « basse intensité » ; et cela cette « réalité » parce que de nature toujours « littéraire, trop littéraire » : alors qu'il existe déjà, au noyau de notre univers parallèle-uchronique : peu ou prou cauchemardesque du fait même de son « irréalité (littéraire) », un autre monde dans lequel, du fait de la « vérité (scripturaire) » supérieure qu'il recèle et illustre lui, il ferait sans doute mieux vivre et, en tout cas, *plus librement* (et « monde » que, dans le grand récit de mes *Profondeur*/*Sauterelle*, j'aurais essayé de décrire le plus « scripturairement » possible – même si, sans doute aussi, encore trop de « (strictement) littéraire » en vient polluer, en cette forme notamment « philosophique » (pour dire vite), le (*scripturairement pur*) propos)… Mais où l'on comprend aussi par ces considérations que la rédaction de quelque chose comme un « grand récit » ne consiste en rien d'autre que de *faire raconter* par un « auteur à peine identifié sous le(s) noms de » (Abendsen, Dick ou P.L.C.) la toujours même histoire d'un *croisement* (en cette forme que j'ai pu qualifier plus haut d'« orthogonale ») entre les deux « dimensions » que, depuis au moins le quatorzième tome de mon « grand récit » propre : celui de ce *Bruit du temps*, j'ai appelé celles de ce « (strict) littéraire » et de ce « (pur) scripturaire » ; et « croisement » qui,

dans celui de Dick : dans l'uchronie science-fictive de son *Haut Château*, survient au moment où son personnage de « lectrice scripturaire » (de l'autre « grand récit » d'Abendsen – celui donc de cette *Sauterelle*)-Juliana reçoit la révélation qu'on sait – celle relative au « peu de réalité » de l'univers parallèle-uchronique qu'elle croyait habiter :

– Cela veut dire, n'est-ce pas, que mon livre est vrai
– Oui, dit-elle.
– L'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ? (…)
– Oui.

(la « dimension de ce (pur) scripturaire » – ce que j'ai pu appeler plus haut son « instance » (du même nom) – étant ici bien sûr incarnée, dans le « grand récit » dickien de ce *Haut Château*, par le signifiant orientalo-divinatoire de cet « Oracle » du *Yi king* – dont Juliana, qui vient de le consulter, reçoit la réponse qu'en vérité, prenant l'initiative de cette rencontre avec l'auteur de l'autre « grand récit » de cette *Sauterelle*, elle savait *toujours-déjà*.

Composer quelque chose comme un « grand récit » – que celui-ci ait titre *La Sauterelle pèse lourd* ou *Le Maître du Haut Château* (voire : *L'Europe et la Profondeur*) –, c'est donc toujours raconter ce croisement/rencontre/intersection (orthogonale) entre les deux dimensions de ce « (strict) littéraire » et de ce « (pur) scripturaire » que je dis : car sinon, si l'on ne procède pas au « récit » de tels croisement, rencontre, etc., on ne peut que, selon, écrire des « petits traités » (c'est-à-dire des livres qui n'illustrent/explorent que la première de ces « dimensions » – toujours forcément insuffisante)… ou alors *ne rien écrire du tout* (pour ce qu'un ouvrage qui, dès son début, se proposerait de n'illustrer/explorer que la seconde serait probablement impossible à écrire – ce pourquoi les *noms* de ces deux « dimensions » n'apparaissent dans mon propre « grand récit » qu'aux alentours de son quatorzième tome : ce qui ne signifie nul- lement bien sûr que, en cette même

Profondeur, elles n'étaient pas déjà à l'œuvre depuis longtemps *en amont* de son (immense) rédaction). Mais où l'on comprend aussi par là que, si le « pitch » de tout « grand récit » que ce soit est bien celui que j'indique ici, alors, à partir d'un moment de la rédaction de quelque « grand récit (que ce soit) », l'Événement de tels croisement/rencontre/intersection-entre (les deux « dimensions » que je dis) doit forcément prendre une forme plus ou moins explicite et uchronico-romanesque : qui est donc, dans le *Haut Château* de Dick, ce passage (cité plus haut) où le personnage de Juliana reçoit, non tant du scripteur-Abendsen, que de l'« Oracle » scripturaire de ce *Yi king* la révélation qu'on sait ; et passage qui pourrait être par exemple, dans d'autres « grands récits », celui de l'épisode de « Noirceur-sur-la Lys » du *Voyage* ou celui du « pavé mal équarri » de la *Recherche* ; mais épisodes qui, comme on le voit prennent tous la forme, en effet, d'une sorte de *révélation* : « au noir » chez Céline, ou « au clair » chez Proust (« J'avais devant moi des visions bleuâtres… [citation exacte à retrouver]) ; mais commençons d'abord par examiner le passage correspondant-à cette intersection entre « (strict) littéraire » et « (pur) scripturaire » chez Céline. Son narrateur-Bardamu a donc été envoyé, au cœur de la nuit de guerre (1914), *en reconnaissance* dans la (bien-nommée) petite cité de « *Noirceur*-sur-la-Lys » – ce que le personnage commente ainsi lui-même :

Je n'étais point très sage p. 36 Pléiade n'arrivaient qu'à se contredire (…)

(ce chapitre de *Voyage* – que je regarde comme un des sommets du « grand récit » célinien (ou peut être, pour le dire plus exactement, comme un de ses *nadirs*) – a déjà fait l'objet d'une longue analyse dans la *Profondeur* ; mais comme, à l'époque, je ne disposais pas encore de ces notions de « (strict) littéraire » et de « (pur) scripturaire », la (re)lecture que je vais en faire maintenant sera très différente)… C'est en effet le moment du roman où son narrateur rencontre *pour la première fois* le fameux « Robinson Léon » – personnage (ici sous sa défroque de déserteur – avant d'en endosser bien d'autres) qui va prendre l'importance qu'on sait dans la suite de l'intrigue :

À présent, je pouvais le voir p. 41 Pléiade dans les fêtes, les soldats.

; et figure en laquelle Bardamu reconnaît immédiatement une sorte de « frère en misère » et, surtout, de double scripturaire (quoique toujours fuyant) : à tel point que, comme je l'ai déjà dit dès le début de cette *Profondeur*, rien n'empêche de lire l'entièreté de ce *Voyage* comme l'histoire de la poursuite (« amoureuse ») par Bardamu de ce fantomatique Robinson – dont la présence désormais, toujours, va le précéder en son errance étendue aux dimensions d'une planète (Afrique, puis Amérique, puis banlieue parisienne, puis Toulouse, etc.) –; ce qui peut aussi expliquer pourquoi le « grand récit » célinien s'achève avec la mort de ce même Robinson (finalement tué par sa maîtresse pour avoir en quelque sorte « insulté l'amour »). Or ce qui, d'entrée, fascine Bardamu chez Robinson, c'est le fait qu'il exprime très explicitement ce que lui Bardamu ressent secrètement – quoique sans jamais avoir encore osé *se le dire à lui* (sa peur de la mort qu'il appelle sa « lâcheté) définitive, son dégoût absolu de la guerre et de l'idéologie nationaliste qui l'a poussé à y entrer *volontairement* – ce pourquoi il est précisé dans ce même épisode que, tandis que Bardamu « de l'active », Robinson est lui « réserviste » : le *premier* que le narrateur rencontre sur le terrain) :

> *« J'en ai assez moi, qu'il répétait, je vais aller me faire paumer par les Boches… » Il cachait rien.*

; et déclaration sans fioritures (sans « littérature ») qui intéresse soudain au plus haut point son compagnon de hasard et d'infortune – à commencer par la façon dont lui, Robinson, compte « s'y prendre » pour ainsi aller se livrer (sans mourir) aux « Boches » :

> *« Comment que tu vas faire ? »*
> *Ça m'intéressait soudain plus que tout, son projet, comment qu'il allait*

s'y prendre lui pour réussir à se faire paumer.

; s'en suivant entre les deux soldats une conversation peu ou prou désopilante où nos deux « malgré eux » examinent très sérieusement les divers moyens de parvenir à un tel résultat (si possible donc sans se faire tuer – puisque c'est là en vérité, désormais leur unique but : *rester en vie*) – et conversation au cours de laquelle est réaffirmée sans aucun fard littéraire-patriotique, par Robinson, sa « peur » de mourir :

– T'as donc peur ?

– J'ai peur et puis je trouve ça con, si tu veux mon avis, j'm'en fous des Allemands moi, ils m'ont rien fait…

; discours auquel, certes, Bardamu adhère de toute son âme de « lâche définitif », mais qu'il n'avait encore jamais entendu – pour ce que sans doute appartenant, lui, à un régiment de « braves » (tous ces engagés et rengagés volontaires de l'« active ») – exprimer aussi crûment. Où l'on comprend par là que ce personnage, lui de « réserviste » : c'est-à-dire de quelqu'un qui *n'était pas volontaire* pour cette guerre, de Robinson joue un peu le même rôle que celui que, dans le *Haut Château* de Dick, a joué l'« Oracle » pour Juliana : celui de cette « instance *scripturaire* » révélant à la lectrice (du même nom) du roman d'Abendsen ce que dans le fond elle savait toujours-déjà… mais qu'elle n'avait pas encore osé *se dire à elle-même* : l'irréalité littéraire-foncière de l'univers parallèle-uchronique où elle s'imaginait vivre – pendant, dans le roman de Céline, de cette absurdité de la guerre (autre irréalité) où, sur le « coup de tête » littéraire-patriotique de l'épisode de la place Clichy, Bardamu s'est engagé volontairement – ; et irréalité uchronico-cauchemardesque dont il s'agit désormais pour les deux personnages : celui de Juliana comme celui de Bardamu, de trouver le moyen « de s'en sortir » (Dick) – celui plus pratiquement, dans le « grand récit » célinien, d'aller « se faire paumer par les Boches » (qui après tout à lui Bardamu, comme le lui fait observer l'« Oracle scripturaire » parlant par

la bouche de Robinson, ne lui « ont rien fait ») – ; où l'on comprend aussi par là que ces rencontre/croisement, au *cœur des ténèbres* les plus épaisses de cette nuit de la guerre 1914 : au lieu si bien toponymiquement nommé de cette fictive cité de « *Noirceur*-sur-la-Lys », entre le personnage (littéraire) de Bardamu et celui (scripturaire) de Robinson… ne sont rien d'autre, dans le « grand récit » de ce *Voyage*, que l'intersection (en cette forme orthogonale) annoncée plus haut entre les deux dimensions de ce « (pur) scripturaire » et de ce « (strict) littéraire » que je dis ; et Événement de telles rencontres (entre Bardamu et Robinson)/intersection (entre littéraire et scripturaire) qui, n'en doutons plus, en faisant passer Bardamu du statut de « (strict) littérateur » : celui qui, par exemple, avait écrit les « Carnets du cuirassier-*Destouches* »… à celui de (pur) scripteur : celui qui va bientôt rédiger le « grand récit » de ce *Voyage* de l'écrivain *Céline*, va décider de la vocation (d'auteur)… du même Bardamu. En ce sens, on peut dire de ce chapitre (liminaire) de *Voyage* qu'il constitue comme la *scène primitive* de l'immense roman (éponyme) qui va en procéder – l'équivalent, toutes choses étant égales, de l'autre « scène primitive », dans la *Recherche*, du fameux (et lui aussi liminaire) épisode « de la petite Madeleine » (dont le « grand récit » proustien n'est peut-être que l'approfondissement sur des milliers de pages – conduisant à cette illumination, elle terminale, de ce « Temps retrouvé ») – ; « scène » qui donc, sous l'apparence encore « littéraire » chez Céline de la rencontre entre nos deux personnages de « soldats perdus » : celui de ce narrateur-Bardamu et celui de cet oracle-scripturaire Robinson (qui ne vont plus, dès lors, cesser de se poursuivre et de se « cor-respondre »), n'est rien d'autre *en vérité* que celle de l'intersection-entre les deux dimensions de ces mêmes « (strict) littéraire » et « (pur) scripturaire »… sans laquelle, très probablement, aucune rédaction de quelque « grand récit » que ce soit (*Voyage* ou *Recherche* – et même peut-être : *Profondeur* (!)) n'est possible.

Dans ce même chapitre de *Voyage*, le « cœur des ténèbres » (au sens conradien) qu'explorent nos deux compères-en « peur » et « lâcheté défi-

nitive » se caractérise, somme toute assez paradoxalement, par le règne d'une étrange « tranquil(lité) » – comme si le toponyme célinien de ce « *Noirceur*-sur-la-Lys » était celui de l'œil du cyclone de l'énorme guerre en cours (mais en laquelle, assez paradoxalement aussi, personne ne veut faire « prisonniers » nos deux « pieds-nickelés » de l'histoire) :

> *Comme il ne se trouvait toujours personne sur notre chemin à vouloir de nous comme prisonniers, nous finîmes par aller nous asseoir sur un banc dans un petit square (…) Très au loin, on entendait du canon à présent, mais vraiment très loin… S'ils avaient pu rester chacun de leur côté, les ennemis, et nous laisser là tranquilles !*

; et constatation/vécu pratique d'une telle « tranquillité » – là où normalement ne devraient régner que « le bruit et la fureur » d'une guerre inexpiable – qui rejoignent en effet l'observation de Conrad – lorsqu'il fait dire au narrateur de son roman éponyme (explorant lui aussi un autre « cœur des ténèbres » – quoique lui de facture africaine et colonialiste) :

> *Nous pénétrions de plus en plus profondément au cœur des ténèbres. Quelle quiétude il y régnait ! (…)*

(*cf.* notamment, dès le premier tome de ma *Profondeur*, l'analyse – intitulée « La remontée du fleuve » – de ce passage lui aussi en tout point extraordinaire : « nadir » lui aussi du « grand récit » conradien) ; restant alors à se poser la question de savoir d'où peut bien procéder, en quelque « cœur des ténèbres » visité/exploré par les scripteurs : que ceux-ci aient nom Céline ou Conrad, une telle (paradoxale/étrange) « quiétude » : probablement, mon lecteur l'aura peut-être déjà deviné, de ce fait que tout « cœur des ténèbres » n'est rien d'autre, comme je l'ai déjà avancé plus haut, que le « *lieu* où a lieu », en cette forme donc *orthogonale* : d'où sa « tranquillité », ces rencontre/intersection-entre les deux dimensions de ce « (strict) littéraire » et de ce « (pur) scripturaire » respectivement (incarnés,

dans le grand récit célinien, par les personnages du narrateur-Bardamu et du déserteur-Robinson – et dans celui conradien par ceux du narrateur-Marlow et de ce « remarquable » M. Kurtz : figure lui aussi, par les paroles qu'il tient/discours qu'il prononce, de tout *oracle scripturaire*).

strict	
Bardamu	
Marlowe	

; schéma qui permet de comprendre comment est rendue possible la rédaction de quelque « grand récit » que ce soit : qui toujours, on le voit, s'organise à partir de *l'angle droit* par lequel s'« intersectent » les deux *axes* de ce littéraire et de ce scripturaire ; et point d'une telle intersection (orthogonale) qui est justement figuré, dans les deux « grands récits » de Céline et de Conrad : celui de ce *Voyage* et celui de ce *Cœur des ténèbres*, par la rencontre entre, chez le premier, le narrateur-Bardamu et le déserteur-Robinson et celle, chez le second, entre le narrateur-Marlow et l'(extraordinaire discoureur « fou ») Kurtz (et peu important dans le fond que le cadre de telles rencontres soit, selon, un « cœur des ténèbres » à forme *guerrière* – celui chez Céline du *noman's land* de ce « Noirceur-sur-la-Lys » – ou à forme *colonialiste* – celui, chez Conrad, de cette jungle équatoriale-africaine – ; voire même celui, chez Dick, du pavillon de la banlieue de « Cheyenne » où Juliana vient rendre visite à l'auteur Abendsen de cette *Sauterelle pèse lourd* : l'important étant que, dans tous les cas, un oracle soit, en cette forme (purement) scripturaire, à chaque fois délivré aux visiteurs-narateurs Bardamu/Marlow/Juliana, etc.). Et en effet, dans chacun de ces trois « grands récits » (*Voyage*, *Cœur des Ténèbres*, *Haut Château*), ce qui caractérise leurs trois visiteurs-narrateurs (Bardamu, Marlow, Juliana), c'est la quête d'une révélation qui confirmera ce que, au fond d'eux, ils pressentaient toujours-déjà – celle chez Bardamu de l'absurdité de la guerre, celle chez

Marlow du fond monstrueux de la créature (dite) « civilisée », celle chez Juliana de l'irréalité foncière-littéraire du monde où elle s'imagine vivre –; mais « vérité (scripturaire) » qu'ils ont besoin de se faire dire par un autre personnage, représentant lui de toute instance scripturaire : qui sera donc pour Bardamu celui du « réserviste » Robinson, pour Marlow celui du trafiquant d'ivoire Kurtz, pour Juliana, non pas même le décevant auteur-Abendsen, mais l'Oracle *Yi king* lui-même – et suivant les paroles que ceux-ci, dans le cours de leur entretien respectif, vont chacun prononcer/signifier à leur visiteur-narrateur : l'aveu très sincère par Robinson à Bardamu de ses peur-et-détestation de la guerre, le mot terminal, confié par Kurtz agonisant à Marlow, de cette « horreur, horreur », la révélation délivrée par l'Oracle divinatoire *Yi king* à Juliana, que l'« Allemagne et le Japon ont (en vérité) perdu la guerre » – et toutes délivrances de telles « vérités (scripturaires) » qui vont avoir pour effet sur leurs visiteurs (littéraires) de changer profondément le cours de leur vie : Bardamu devenant par là le narrateur du grand récit de ce *Voyage*, Marlow celui de l'autre « grand récit » de ce *Cœur des ténèbres*… et Juliana décidant elle d'embrasser cette « existence scripturaire » que j'ai décrite plus haut (celle où donc, d'après le même personnage, il n'y aura plus place pour quelque chose comme de la « peur » ou du « vouloir », ou de la « détest(ation) », etc.).

Dans le « grand récit » conradien de ce *Cœur des ténèbres* (preuve s'il en fallait que cet épithète de « grand » accolé à ce mot de « récit » n'a pas qu'un sens *quantitatif* – puisque ce *Cœur* ne comporte qu'un peu plus d'une centaine de pages : quoique bien sûr prolongées par toutes celles de l'œuvre du même Conrad), l'intersection que je dis entre les deux dimensions de ce « (strict) littéraire » et de ce « (pur) scripturaire » est donc figurée par la rencontre du personnage (littéraire) du narrateur-Marlow et de celui (scripturaire) de l'aventurier-Kurtz – dont le pendant, dans le « grand récit » célinien, est bien sûr celle qui a lieu à « Noirceur-sur-la- Lys » entre Bardamu et Robinson (et dans le « grand récit » dickien celle entre Juliana

et Abendsen) – ; mais intersection/rencontre qui, chez Conrad, épousent peu ou prou la forme d'une *quête* ; et cela parce que le narrateur-Marlow, même s'il n'a jamais rencontré physiquement Kurtz, n'a cessé, depuis qu'on lui a confié la mission de le retrouver au cœur de cette jungle équatoriale-africaine, d'en entendre parler (en termes le plus souvent dithyrambiques – quoique pas toujours) : ce qui n'est bien sûr pas le cas du Bardamu de Céline qui, lui, avant de parvenir « au-lieu-de » ce Noirceur-sur-la-Lys, ne connaît ni d'Ève ni d'Adam ce « Robinson de tous les malheurs » (si bien que ce n'est que *suite à* cette rencontre initiale entre les deux personnages, le « littéraire » et le « scripturaire » que le roman que va bientôt rédiger le premier épousera à son tour le mouvement d'une telle « quête »). Marlow, « remont(ant) (son) fleuve (…) vers les premiers commencements du monde (quand la végétation couvrait follement la terre et que les grands arbres étaient rois) », sait très bien que le véritable objet de son expédition n'est pas tant la récupération par lui de toute la réserve d'ivoire accumulée par Kurtz qu'*une* entrevue, serait-elle unique, avec ce personnage, qualifié par tous ceux qui ont eu l'heur de l'approcher de, selon, « remarquable » ou « extraordinaire » ou « prodigieux » ; et entrevue dont il attend, comme la Juliana de Dick, une sorte, lui aussi, de révélation quant à l'irréalité (littéraire) de l'univers parallèle-uchronique où il réside : celui notamment édifié, non pas, comme dans le roman de S.F. de Dick, par l'Événement de cette défaite des Alliés, mais bien par celui de cette colonisation/mise en coupe réglée de la Terre entière par les peuples d'Occident (au nombre desquels figurent justement ces mêmes Alliés – *cf.* notamment, à la vue d'un navire tirant au canon contre un continent, son « les Français menaient là une de leurs guerres : comme si, de leur côté, « les Anglais » n'en avaient pas fait tout autant).

J'étais alors plutôt ému p. 132 du poste de Kurtz.

; mais « émotion » dont on comprend que, chez Marlow, elle est celle d'un homme qui attend d'une telle « rencontre » bien plus que la simple

résolution d'une énigme (quel destin a réservé le sort au « remarquable » M. Kurtz – sorte de fleur de la (dite) « civilisation européenne » ?) – rien de moins, comme la Juliana de Dick : s'apprêtant de son côté à rencontrer l'auteur du livre qui « a changé sa vie », qu'une révélation quant à la « vérité (scripturaire) » du monde uchronico-colonialisto-littéraire qui est le sien ; et monde que Marlow, comme Juliana, juge peu ou prou cauchemar- desque : *cf.* notamment, par le premier, la description horrifique qu'il fait du lieu où on laisse mourir d'épuisement et de maladie, de pourrissement sur pied, les esclaves noirs-« colonisés »… par cet Occident censé leur apporter la « civilisation » et le « progrès » (même si, faut-il le préciser, le roman de Conrad est loin d'être un livre anti-colonialiste – *cf.* notamment la manière dont il évoque les « sauvages » qui dansent sur la rive que longe son bateau : celui dont son narrateur dit lui-même qu'il « se traîne vers Kurtz »). Le personnage (scripturaire) de Kurtz joue d'évidence, pour celui (littéraire) de Marlow, le même rôle que l'Oracle *Yi king* pour Juliana : la *bouche d'ombre* dont les deux attendent une réponse à leurs questions – celle relative, chez la première, à la « vérité » de la *Sauterelle* d'Abendsen (et donc à l'irréalité ou non de l'univers parallèle où elle se débat) ; celle relative, chez le second, au bien fondé (ou non) de l'œuvre (supposée) civilisatrice de l'Occident (et question qui débouche sur celle, plus profonde encore, de toute « essence de l'homme » – qu'il soit cet être « civilisé »… ou ce « sauvage ») – ; mais questions dont a vu que les deux détiennent *toujours-déjà* la réponse : Juliana pour avoir compris d'entrée le « sens profond » du roman d'Abendsen… et Marlow pour ces pensées qui le visitent dans le cours de la remontée de son fleuve africain – notamment lorsqu'il médite de ses tribus de « sauvages » s'agitant grotesquement sur la rive que longe son vapeur poussif… et de l'horreur indicible que ce spectacle lui inspire :

> *Voilà : voyez-vous c'était le pire de tout – ce soupçon p. 136 draperie de temps (…)*

(et pensées qui ressemblent fort à celles que, plus tard, Kurtz lui confiera

lorsque, agonisant dans la cabine du navire qui le ramène vers la civilisation, il n'aurait plus aux lèvres que ce mot d'« horreur, horreur » – qui semble l'ultime vocable qui visite, en cet instant suprême, l'Oracle scripturaire qu'il est aussi en même temps aux yeux de son visiteur-consultant Marlow : mais « horreur »-de (ou plutôt : *devant*) quoi au juste ?).

« Kurtz, a écrit Julien Green, c'est l'aventurier qui se voue au Mal, dans les profondeurs du Congo, et qui domine tout un peuple d'esclaves par la seule magie de sa voie » : où est déjà pointée, par ces seuls mots de « magie de la voie », la nature *essentiellement scripturaire* du personnage… qui joue à peu près le même rôle pour le narrateur de ce *Cœur des ténèbres* que, par exemple, Robinson pour celui de *Voyage*, ou Abendsen pour celle du *Haut Château* : un « Oracle » que, tout au bout d'une longue quête : qui fait l'intrigue des trois « grands récits », on vient consulter pour ce qu'on attend d'eux une sorte de « révélation » sur la « vérité (du même nom – scripturaire) » de l'univers parallèle-uchronique où séjournent, en ce mode toujours peu ou prou cauchemardesque, nos trois narrateurs. Il est donc en partie faux, dans le cas de ce *Cœur des ténèbres*, de définir son personnage scripturaire-Kurtz, ainsi que le fait Green, comme cet « aventurier qui s'est *voué au Mal* » (mot sans doute encore trop vague et imprécis pour décrire la situation de l'« Oracle-Kurtz ») : je croirai plutôt qu'il s'est *voué à la vérité* (celle que je qualifie ici de « scripturaire »)… sauf que les fréquentation/possession-de celle-ci ont fini par le rendre fou – ce qu'a peut- être voulu exprimer Marlow lorsque, vers la fin de son « (grand) récit », il émet sur ce même Kurtz cette supposition (en forme d'« explication terrible » de la folie du personnage) :

> *La brousse sauvage l'avait trouvé de bonne heure p. 171 creux à l'intérieur (…)*

; ou encore lorsque, dans le passage de ce *Cœur* cité au développement

précédent, il évoque cette « *vérité* [*c.m.q.s.*] dépouillée de sa draperie de temps ».

La brousse l'avait tapoté sur p. 156 gâté et choyé (…)

Ce qui, aux yeux de Marlow, semble caractériser le personnage scripturaire de ce *Cœur* c'est d'abord ce qu'il appelle lui-même une (peu ou prou prodigieuse) « aptitude verbale » – ce que Green, pour sa part, appelle « la magie de sa voix (celle qui lui permet donc de « domin(er) tout un peuple d'esclaves dans les profondeurs du Congo ») :

La question était que p. 154 de ténèbres impénétrables.

; et en effet Marlow, à partir d'un moment de sa quête, ne cache pas que, s'il l'a entreprise, ce n'est peut-être même pas pour *apprendre* ce que ce Kurtz aurait à lui dire mais, plus simplement : plus « scripturairement » aussi peut-être, *entendre* sa « voix » : la voix prodigieuse du « remarquable M. Kurtz » – d'où aussi la déception, quelque peu disproportionnée : Marlow parlant lui d'« extraordinaire », qui saisit le narrateur de ce *Cœur* lorsqu'à un moment il croit par erreur que ce même Kurz est mort avant qu'il ait pu avoir avec lui l'entretien pour lequel il avait entrepris ses grand voyage/immense quête :

Je pensai, Par Dieu ! tout est fini p. 154 manqué ma destinée…

; et « stupéfiante extravagance d'émotion » de cette « tristesse » à laquelle a été préparé le lecteur par le passage situé moins d'une page auparavant dans le récit – et où il n'est encore question que d'« un sentiment d'extrême désappointement » :

Un sentiment d'extrême p. 153/154 L'homme se présentait comme une voix (…)

(mais qu'on se rassure : l'entretien, pour finir, aura bien lieu – dépassant même, en intensité de profonde « horreur », tout ce que Marlow en avait espéré : même si, bien sûr, le narrateur encore « littéraire, trop littéraire » de ce *Cœur* ne pourra qu'en garder pour lui, pour son usage propre et lui *indicible*, la « vérité (scripturaire) » qui en ait ressorti)… Où l'on comprend par là que le roman de Conrad est construit comme une sorte de « tragédie » au cours de laquelle d'innombrables coryphées viendraient, chacun à son tour, donner son avis sur son « héros » (le « remarquable M. Kurtz ») – en réalité : émettre chacun son hypothèse quant la « vérité (scripturaire) » sur laquelle le même Kurtz a mis le doigt « dans les profondeurs du Congo » (et possession de cette « vérité (dépouillée de sa draperie de temps) » qui l'a fait basculer dans la folie) – ; mais sans que jamais cette vérité ne soit, au spectateur de cette tragédie/lecteur de ce *Cœur*, apertement/explicitement révélée ; et cela parce que la pourtant prodigieuse « aptitude verbale » de son unique détenteur, en ce mode du moins oracularo-scripturaire, s'est, dans ses vains efforts pour essayer de la « dire », comme brisée-sur l'unique vocable de ces mots d'« horreur » (qui certes, pour trop vouloir embrasser, ne « signifie » pas grand chose) – et mots qui sont aussi les *derniers* que le « remarquable M. Kurtz » prononce sur son lit de mort :

> *Il eut un cri murmuré envers une image, une vision – il eut par deux fois un cri qui n'était qu'un souffle.*
>
> *« Horreur ! Horreur ! »*
>
> *Je soufflai la bougie et je sortis de la cabine (…)*

(et comment ici ne pas comparer Kurtz à une sorte de virtuose – non pas de la musique mais du verbe (sa fameuse « aptitude verbale ») – qui, interprétant un des morceaux de son « prodigieux » discours, voit soudain celui-ci se briser-sur un unique vocable : celui donc *répété* de ce mot d'« horreur » – un peu à la manière du poète Baudelaire qui, suite à son attaque cérébrale, ne pouvait plus prononcer qu'un « crénom ! » : sauf que, dans

le cas de Kurtz, ce n'est pas l'aphasie qui *fixe* ainsi son discours sur ce mot d'« horreur »… mais bien le surgissement de sa propre *mort*).

Le « narrateur littéraire »-Marlow – qui lui est revenu (au moins physiquement) indemne de son voyage « dans les profondeurs du Congo » (car sinon, bien sûr, nous n'aurions pas le loisir de lire ce *Cœur des ténèbres*) – a eu lui le privilège de longuement s'entretenir avec l'« oracle scripturaire »-Kurtz : sauf que dans le fond, de cet entretien, il ne nous dit pas grand chose – sinon peut-être ce que, de la « vérité (scripturaire) » dont Kurtz était, en ce mode oraculaire, censé être le détenteur, nous savions peu ou prou *toujours-déjà* (par notamment la succession, qui émaille/tisse l'intrigue de ce *Cœur*, de tous ces « coryphées » donnant chacun à son tour son avis sur le cas du « remarquable M. Kurtz ») :

« J'avais des plans immenses (…) J'étais au seuil de grandes choses » (…)

; même si, de ces « plans » et autres « choses », Marlow ne nous dit à peu près rien : préférant se concentrer, comme tous ceux qui, avant lui, se sont succédé au chevet de l'agonisant, sur le « cas-Kurtz » – ce qu'il appelle son « âme » :

Une âme ! Si quelqu'un a jamais lutté avec p. 184 horrible intensité (…) Mais son âme était folle p. 184 d'y regarder moi-même (…)

Où l'on comprend par cette dernière indication que l'« oracle-scripturaire »-Kurtz tient pour le « narrateur littéraire »-Marlow le rôle d'une sorte de *miroir* dans lequel le second perçoit vaguement, atténuée par cette « draperie de temps » : l'histoire entière peut-être de la formation de la « civilisation européenne », la *vérité du fond monstrueux* de la créature qui s'imagine justement être « européenne » et « civilisée » ; et « fond » que le premier, en se laissant aller à ses passions indicibles-inavouées : celles que la

« civilisation » a précisément pour tâche de contenir (de « refouler » di- rait un freudien), a inspecté en sa grande/a-byssale profondeur : si bien que le « narrateur littéraire »-Marlow, au *prétexte* de nous rendre compte de l'entretien qu'il a eu avec l'« oracle scripturaire »-Kurtz, ne fait rien d'autre, et encore une fois, que de nous *parler de lui*, c'est-à-dire en dernière instance de *nous*, les lecteurs « européens et civilisés » de ce *Cœur des ténèbres*. Où l'on comprend aussi par là que le « personnage (scripturaire) » de Kurtz de ce roman, dont la recherche « dans les profondeurs du Congo » fait toute l'intrigue, n'est en effet qu'un « pré-texte » (scripturaire) à son écriture (elle forcément toujours « littéraire ») ; et « pré-texte » qui pour finir, comme on l'a vu plus haut, débouche pour le « lecteur (scripturaire) » de ce *Cœur* sur une sorte de frustration : puisque, du contenu de cet « entretien avec le talentueux M. Kurtz » : véritable objet de la quête du narrateur-Marlow – dont la *promesse* court en filigrane durant toute l'intrigue du « grand récit » conradien :

> *J'étais touché à vif p. 155 qu'une voix (…) Ce spectre initié de l'ultime Nulle part m'honora de ses stupéfiantes confidences avant de disparaître absolument (…)*

–… nous ne saurons finalement à peu près rien, et pourquoi cela ? Peut-être parce que la « (pure) parole scripturaire » relève d'un in-dicible inaccessible à la « (stricte) parole littéraire : si bien que nous les créatures toujours « littéraires, trop littéraires », lorsque nous arrivons enfin à la proximité immédiate de la « vérité (elle donc : purement scripturaire) » qu'elle énonce : celle que donc le narrateur-Marlow, tout au bout de son voyage « dans les profondeurs du Congo », est venu chercher auprès de l'« aventurier »-Kurtz, nous nous mettons soudain à *manquer de mots* – sinon ceux donc, bien vagues et imprécis, de ces « horreur, horreur » : dernières paroles de l'oracle scripturaire-Kurtz agonisant dans la cabine du navire censé le ramener vers l'Europe et sa « civilisation » (à se demander d'ailleurs, s'il avait survécu, ce que, après tout ce qu'il avait entraperçu de son « poste

avancé » d'observation africain de cette « vérité (purement scripturaire) », il aurait bien pu y faire – ce pour quoi aussi peut-être son délire de moribond est traversé de rêveries mégalomaniaques que Marlow qualifie de « misérablement enfantin(es) » : « Il voulait des rois pour l'accueillir à la gare à son retour (…) »).

Cette « intersection (orthogonale) » entre les deux dimensions de ce « (pur) scripturaire » et de ce « (strict) littéraire » – dont j'ai pu affirmer plus haut qu'elle constituait en fait le *véritable sujet* de la rédaction de tout « grand récit » (et peu important dans le fond que celui-ci épouse, selon, la forme d'un « roman » ou celle, comme dans mon cas, d'un *essai*) – est donc encore, comme on vient de le voir dans les développements qui précèdent, bien présente dans celui de ce *Cœur des ténèbres* de Conrad ; à ce bémol peut-être que, dans le roman éponyme, l'« oracle scripturaire » ainsi par celui-ci convoqué : le « talentueux M. Kurtz » n'a dans le fond qu'assez peu de « voix au chapitre » (littéraire) – puisque, comme on l'a vu aussi, c'est à peine si son narrateur fait l'effort de nous rapporter les paroles, pourtant nombreuses : « j'en entendis plus qu'assez », prononcées par le même Kurtz – : ce qui n'est pas le cas du « grand récit » célinien – où son personnage scripturaire-Robinson a droit lui, à la toute fin de *Voyage*, à cette longue diatribe « contre » l'amour (qui va d'ailleurs provoquer son meurtre par sa maîtresse indignée – et (presque) accessoirement : introduire à l'épilogue du roman éponyme) – ; ni celui du « grand récit » dickien de ce *Haut Château* : dont l'Oracle scripturaire/divinatoire/« chinois » à lui tout le temps de révéler au personnage (littéraire) de Juliana (sorte de pendant dans le roman de Dick de celui de Bardamu chez Céline ou de Marlow chez Conrad) la « *vérité* (d'essence elle purement scripturaire) » qu'elle attendait de son entrevue avec l'auteur-Abendsen ; et « vérité » qui bien sûr, parce que le livre de Dick est cette uchronie science-fictive, ne peut elle même épouser qu'une forme pareillement *uchronico*-historique : « L'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ». Mais à ce bémol près – celui donc chez Conrad du

peu d'espace (littéraire) accordé à la parole (scripturaire) de son « oracle-Kurtz » (peu ou prou ramenée à la seule énonciation par ce personnage de ces mots d'« horreur, horreur » – puisque le narrateur-Marlow ; bien qu'en en ayant « suffisamment entendu », a gardé le reste pour lui) –, on voit que les trois « grands récits » analysés ici (celui célinien de ce *Voyage*, celui dickien de ce *Haut Château*, celui conradien de ce *Cœur des ténèbr*es) nous racontent peu ou prou *la même histoir*e : celle d'une *quêt*e entreprise par leurs trois narrateurs « littéraires » respectifs (Bardamu/Juliana/Marlow)… en vue d'obtenir un « entretien-avec » le personnage « scripturaire » que, dans leur trois « aventures » (respectives) : qui tissent l'intrigue de leurs trois romans (respectifs), ils n'ont en vérité jamais cessé de *poursuivr*e (Robinson/Abendsen/Kurtz) – ce qui est particulièrement explicite dans le « grand récit » de Conrad lorsque celui-ci fait dire à son narrateur-Marlow que, si celui-ci a accepté le principe de cet immense et périlleux voyage « dans les profondeurs du Congo », c'est uniquement pour avoir « le privilège inestimable d'écouter le talentueux Kurtz » [autre citation peut-être ici à retrouver] – ; et aveu du « désir secret » d'une telle rencontre que Dick aurait aussi bien pu mettre dans la bouche de Juliana… de la même façon que Céline dans celle de Bardamu (ce qu'il fait d'ailleurs, à un moment de *Voyage*, lorsqu'il écrit cette phrase lourde de sens – à tout le moins : pour la suite de l'intrigue de son roman : qu'« On ne me retirera pas de l'idée que si (…), *c'est à cause de Robinso*n » [citation à retrouver]) : restant alors à se demander ce qu'attendent au juste nos trois « personnages littéraires » de cet « entretien-avec » les trois personnages, eux, « scripturaires » figurant dans les trois « grands récits »… (dont ils sont les narrateurs respectifs) (je l'ai déjà d'une certaine façon dit : rien de moins que la révélation d'une « vérité » – mais de quel ordre alors ?). Cette « vérité », dans *Voyage*, commence à se faire jour au moment où Céline, parvenu presqu'au terme de la rédaction de son « grand récit » donne enfin la parole à son « oracle scripturaire »-Robinson (personnage jusque-là plutôt de « taiseux ») : au moment où celui-ci, poussé dans ses derniers retranchements par la scène que lui fait son « amoureuse » Madelon, explose enfin – prononçant contre

ces mots d'« amour » et de « sentiment » cette diatribe (dont la tonalité de « dégoût » et de « répugn(ante) » qui en ressort appartient d'évidence au registre de ce « (pur) scripturaire » que je dis) :

> *« Mais si ! qu'il lui a répondu p. 493 Pléiade d'insultes si tu veux savoir (…) »*

(le personnage scripturaire de Robinson – qui va payer quelques minutes à peine plus tard de sa vie ces paroles peu ou prou blasphématoires (à l'oreille du moins de son hystérique-littéraire maîtresse) – étant en ce sens un peu pareil à celui d'un Kurtz qui, au lieu de répéter sur son lit de mort ces mots d'« horreur, horreur », aurait choisi de prononcer à leur place ceux de « dégoût, dégoût » – ce qui, d'une certaine façon, revient un peu au même). Robinson, en ce sens, est comme le *Kurtz de Céline* : celui qui, pour avoir effectué cette plongée en direction du *fond monstrueu*x de l'âme humaine : être allé « au bout de (cette) nuit »-là, a ramené d'une telle « inspection », ou d'un tel « Voyage », cette « vérité (scripturaire) » que, dans le fond, tout le connaît mais que *personne ne veut entendr*e – à commencer bien sûr par tous ces « (stricts) littérateurs » qui se barbouillent, selon, des mots d'« amour », ou de « sentiment » et, ou de « civilisation » (dont la représentante est ici bien sûr le personnage de la maîtresse hystérique-littéraire Madelon de l'oracle scripturaire-Robinson – l'hystérie serait-elle une forme, seulement un peu plus débridée, de ce que j'appelle ici la dimension de ce « (*strict*) littéraire » : sa composante en quelque sorte de « strict(itude) » ?) – ; ce qui expliquerait aussi pourquoi les deux « grands récits » par mes soins ici analysés s'achèvent tous les deux par la mort de leurs deux « personnages scripturaires » (de Robinson et de Kurtz) : de la même façon que l'épilogue de Dick, sans aller jusqu'à une telle extrémité « physique », s'ouvre cependant sur la perspective très vraisemblable d'un futur assassinat du « (pur) scripteur »-Abendsen par les tueurs nazis lancés à ses trousses – et dont un, comme le lui prédit sa « visiteuse du soir » – Juliana (et le redoute son épouse-Caroline), finira bien par avoir la peau

de l'auteur du « grand récit » de cette *Sauterelle pèse lourd*).

Dans ce même *Voyage au bout de la nuit*, la diatribe (scripturaire) prononcée quelques pages plus haut par le personnage (du même nom) de Robinson – celle donc contre l'amour : le dégoût que lui communique désormais ce mot – trouve, dans l'ultime chapitre du « grand récit » célinien, comme un début de réponse en la forme d'une sorte de « défense » de ce même (mot d')« amour » – et cela en un passage qui, fort significativement, s'introduit par le même vocable de « courage » au moyen duquel Robinson avait débuté son propre discours (indice peut-être qu'on a bien affaire là à la réponse du « narrateur littéraire »-Bardamu à l'« oracle-scripturaire »-Robinson) :

Plein moi alors que j'en aurais du courage p. 501 La fièvre après tout ?

(cf. notamment, à la fin de mon *Empire et le Royaume*, le long commentaire que j'ai donné de cette même citation – même si celui que je vais en faire à présent sera sans doute très différent : pour la toujours même raison que, à l'époque de la composition de cet *Empire* : troisième tome de ma *Profondeur*, je ne disposais pas encore des notions, maintenant conquises « de haute lutte » : par la rédaction dans l'intervalle de quinze « contrepoints » supplémentaires, de ce « (pur) scripturaire » et de ce « (strict) littéraire »)… Cependant, avant de céder à cette « fièvre » (d'optimisme – pour dire vite) : celle dont le passage cité plus haut rend compte, Bardamu reconnaît comme « sportivement » la *supériorité* de l'oracle « scripturaire » que fut Robinson par rapport au narrateur, lui, « (encore strictement) littéraire » qu'il est ; et cela parce qu'il voit bien qu'il ne s'élèvera jamais à la hauteur de l'« idée » qu'a eue le même Robinson juste avant de mourir – (et qui lui a d'ailleurs coûté la vie) :

Et cependant j'avais même pas été aussi loin p. 500/501 Pléiade – plus

forte que tout au monde (…) Ça allait peut-être un peu p. 501 Un héros juteux.

Robinson, selon son ami et lui aussi « coryphée » Bardamu, est « allé plus loin que lui dans la vie », c'est-à-dire « plus loin que lui » dans ce « voyage au bout de la nuit » qu'est toute existence humaine ; et voici que parvenu en ce « bout » il a été visité de cette « seule idée bien solide » (…) belle, magnifique et bien commode pour mourir » : celle, on l'a vu plus haut en citant la diatribe « contre-l'amour » qu'il a alors prononcée, de ce « dégoût » général/absolu pour cette existence même et, en particulier, pour ce mot d'« amour » dont se barbouillent, en celle-ci, ses illustrateurs en ce mode « littéraire » (et si l'on y songe le narrateur-littéraire Marlow de Conrad pourrait lui aussi dire la même chose de l'oracle scripturaire-Kurtz – qui lui aussi après tout, est « allé plus loin que lui dans le vie »/jusqu'« au bout du voyage (au « cœur des ténèbres ») qu'elle est : dont il a ramené lui aussi cette « idée magnifique », non pas peut-être, comme chez Robinson, de ce « dégoût » radical qu'elle inspire aux « (purs) scripteurs », mais du moins de cette « horreur » qu'elle est toujours). Bardamu, parce qu'il se sait un personnage encore « littéraire, trop littéraire » : le narrateur (du même nom) de ce *Voyag*e (en quelque sorte : le « Marlow » de Céline – dont le « Kurtz » serait alors ce « Robinson de tous les malheurs »), voit bien qu'il ne s'élèvera jamais à la hauteur de cette « idée ma- gnifique »/« superbe pensée tout à fait plus forte que la mort » – lui restant alors la possibilité, puisqu'il n'est que le narrateur (littéraire) de ce *Voyag*e : non, comme Robinson, son véritable-scripturaire « Héros », de se rabattre sur cette autre « idée » de « courage » :

Plein moi que j'en aurais p. 501 Pléiade la Terre jusqu'au ciel (…)

; et « idée » d'un tel « courage » dont on comprend qu'elle constitue pour Bardamu une sorte de substitut (littéraire/à celle (scripturaire) de ce « dégoût », énoncée/*proférée*, elle, par l'oracle (du même nom)-Robinson ;

et notion/« idée » d'un tel « courage » qui présente même cet avantage de sauver jusqu'à ce mot d'« amour » – qui « répugn(ait) tant à Robinson (peut-être parce que ce mot, de ce « côté(-ci) de la vie », n'est jamais illustré qu'en son sens « littéraire » – c'est-à-dire en réalité toujours *sentimental*) :

De l'amour on en aurait tellement p. 501 Pléiade avec tout le monde (…)

Bardamu sait bien que sa « fièvre » (d'optimisme) *ne tient pas* face à la noirceur absolue du « dégoût » robinsonien (ou de l'« horreur » kurtzienne) – pour ce que ces deux « idées », probablement, rendent mieux compte de l'*a-byssalité* du gouffre ainsi traversé/exploré par ces deux personnages scripturaires-éponymes – ; mais comme, en même temps, il a la lucidité de reconnaître qu'il n'est pas « allé aussi loin dans la vie » : dans cette *profondeur*-là, que ces deux-là, il lui faut bien transcrire (en sa langue « littéraire, forcément trop littéraire ») ces « superbe(s) pensée(s) »/« idée(s) magnifiques » de ce « dégoût » et/ou de cette « horreur » : d'où l'on comprend aussi par là que ce mot de « courage » qui apparait sous sa plume à peine quelques pages *avant* l'épilogue de ce *Voyage* n'est rien d'autre que la traduction (littéraire), par le narrateur (du même nom) du roman (éponyme), de ces notion/« idée »/« pensée » (elles : purement scripturaires) de « dégoût » (Robinson) et/ou d'« horreur » (Kurtz) – et traduction qui permet en particulier à Bardamu, parvenu presqu'au terme de la rédaction de son « grand récit »/« Voyage (au bout de la nuit) », de sauver, au dernier moment de cette rédaction, ce mot d'« amour » (qui selon Dante « meut le soleil et les autres étoiles ») : comme, chez Céline, il « f(ait) tout marcher, les hommes et les choses depuis la Terre jusqu'au Ciel ».

Les deux « personnages scripturaires » des deux « grands récits » de ce *Voyage* et de ce *Cœur des ténèbres* ont donc bien, pour finir, rendu leur oracle (du même nom) : sous la guise de l'« idée », dans le premier, de ce

« dégoût » (robinsonien) et, dans le second, de cette « horreur » (kurtzienne) ; et « idées » que les narrateurs respectifs de ces deux romans (Bardamu et Marlow), pour tenter d'en rendre compte/faire part-à leurs « (innocents) lecteurs », ont dû (littérairement) traduire par ces mots, selon, de « courage » (Céline) ou de « temps » (Conrad) – étant clair que, dans le cas du second, ce qui sauve l'homme de la confrontation prolonge avec la « vérité (scripturaire) » (confrontation qui, en particulier, a rendu folle l'*âme* de Kurtz – mais non, on l'a vu, son « esprit »), c'est le fait que cette « vérité »-là (peu ou prou terrible et tenable jusqu'au « bout ») n'apparaît le plus souvent à cet homme qu'enveloppée dans une « draperie de temps » : celle que tisse justement, en son développement historique, ce que nous avons pris coutume d'appeler « *la* civilisation ». Et qui ne comprend par là que l'histoire que nous raconte ce *Cœur des ténèbres* – via le filtre de la rédaction de celui-ci par le narrateur (littéraire-Marlow (ce « coryphée », après bien d'autres, « de la tragédie dont le remarquable M. Kurtz » est le héros) – n'est rien d'autre que celle d'un homme qui, pour être resté *trop longtemps exposé-à* cette « vérité »-là : d'essence elle, donc, toujours « (purement) scripturaire, a basculé dans la folie et l'« horreur » : le mot (forcément insuffisant) par lequel, sur son lit de mort, il résume la « leçon de ténèbres » que lui a donnée son séjour (trop) pro-longé… en leur « Cœur » même « dans les profondeurs, dit le littérateur-Green : autre coryphée de Kurtz, du Congo »).

La brousse l'avait tapoté p. 156 gâté et choyé (…)

; et ceci encore :

La brousse sauvage (…) lui avait murmuré p. 171 irrésistible (…)

; et ceci aussi :

Mais son âme était folle. Seule dans la brousse sauvage p. 184 devenue

folle (…)

(mais il faudrait presque, ici, recopier tout le livre – tout en celui-ci, de telles citations abondent quant à la « situation » de Kurtz vis-à-vis de cette « vérité » que je qualifie ici de « scripturaire » : quant à la « leçon » qu'il a tirée de ses exposition (trop prolongée) à celle-ci/séjour (du même nom) en ce « cœur (congolais) des ténèbres »)… La même lecture pouvant sans nul doute être appliquée à l'autre « grand récit » (célinien) de ce *Voyage* et, par le même mouvement, à l'histoire de son personnage (lui aussi, comme Kurtz, scripturaire) de Robinson : individu qui lui aussi, pour être allé trop « loin dans la vie » : dans l'épaisseur d'opacité de sa « nuit », en a reçu cette « leçon de ténèbres » qu'il résume, comme Kurtz avec son « horreur », par ce mot « dégoût » ; où l'on comprend aussi que seuls les deux « personnages scripturaires » de ces deux « grands récits » (dont les *titres*, si l'on y songe, auraient pu facilement s'inter-changer) ont vraiment réalisé le programme inscrit en ces mêmes « titres » : sont vraiment eux allés jusqu'« au bout de la nuit »/sondé dans sa grande profondeur le « cœur (de) ténèbres » de cette même « nuit » – tandis que leurs « narrateurs littéraires » eux, les « coryphées » Bardamu et Marlow de ce Robinson et de ce Kurtz, n'ont fait, en rédigeant quelque chose comme ce « Voyage *au bout de la nuit* » ou ce « *Cœur des ténèbres* »…, que s'avancer *jusqu'au seuil extrême* de cette « nuit » et de ces « ténèbres » : au-delà duquel il n'y a plus que l'*indicible* de, selon, ce « dégoût » ou de cette « horreur » (ceci expliquant aussi pourquoi, tandis que les deux « personnages scripturaires » de ces deux « grands récits » meurent : ces morts, comme on l'a vu, constituant pour chacun d'eux leur *épilogue*, leurs deux « narrateurs littéraires », eux, *survivent* – et non tant d'ailleurs pour la (plate/littéraire) raison qu'il faut bien qu'un « témoin » demeure en vie pour raconter/rapporter « toute l'histoire »… que pour cette autre/elle : profonde-scripturaire) que ce « seuil extrême » que j'ai dit plus haut ne peut en vérité être franchi que *par des morts*)… Cette « leçon de ténèbres » délivrée par les deux « oracles scripturaires » Robinson/Kurtz de ces deux « grands récits » célinien/conradien n'a cependant

pas été totalement inutile à leurs deux « narrateurs littéraires » : puisque celui de *Voyage* en induit cette *consigne de silence* qui constitue l'excipit de son roman (« qu'on n'en parle plus »), tandis que celui de ce *Cœur* en fait procéder comme le principe d'une sorte de *nécessité du mensonge* – cela se passant à la presque (toute) fin du livre de Conrad lors de cet épisode où, rentré en Europe, son narrateur rend visite à la « fiancée » de Kurtz et que, celle-ci lui demandant quelles ont été ses dernières paroles, Marlow fait à la jeune fille ce *pieux mensonge* :

« Le dernier mot qu'il ait prononcé, c'est… votre nom. »

(alors que nous savons bien nous, lecteurs de ce *Cœur*, qu'il n'en ait rien – mais « mensonge » qui, au-delà de toutes les considérations de « bienséance » et de « charité », a peut être lui aussi, après tout, sa *nécessité scripturaire* : exprimant/illustrant ce fait que, face à l'*indicible* de toute « vérité (scripturaire) », la seule position que puissent adopter les « littérateurs que nous sommes tous peu ou prou, selon, celle de ce *silence* (le qu'« on n'en parle » bardamo-célinien) ou celle ce *mensonge* (le « il a pronconcé votre nom » marlowo-conradien – sauf qu'ici, nous les lecteurs de ce *Cœur*, sommes mis, par son auteur lui-même, *dans la confidence* que ce n'est là, en effet, qu'un « pieux mensonge »).

La « vérité (scripturaire) » qui s'énonce dans le « grand récit » dickien de ce *Haut Château* n'a pas bien sûr, contrairement à celle de ceux d'un Céline ou d'un Conrad, cet aspect d'indicible plus ou moins « horrifique » (que disent notamment les deux mots de « dégoût » et d'« horreur » excipés à cette occasion par leurs deux « oracles scripturaires » : Robinson et Kurtz) – elle est même plutôt, en ce mode uchronico-historique, une « bonne nouvelle » (celle donc que « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ») –; et pourtant, même dans ce cas : celui d'une « vérité (scripturaire) » qui an/é-noncerait une « heureuse nouvelle », on retrouve encore

dans l'uchronie science-fictive de Dick, accompagnant cette an-nonce et cette é-nonciation, les deux éléments qui, chez Céline ou/et chez Conrad, constituent la réception de toute « vérité (scripturaire) » – à savoir : celui, face à celle-ci, du *mensonge* (notamment incarné par le personnage de l'auteur-Abendsen – qui refuse tout net de souscrire à l'idée que le contenu du roman qu'il a pourtant lui-même composé puisse être « vrai » : qui, comme le lui reproche Juliana, refuse de « regarder la chose en face »)… et celui du *silence* –; même si celui-ci, dans le cas de ce *Haut Château*, n'est pas tant incarné par le personnage de « lectrice scripturaire » de cette Juliana… que par son auteur même : que par ce Dick tout à fait incapable, dans l'épilogue de son roman, de nous dire ce que va bien pouvoir faire ensuite, une fois qu'il sera achevé, cette même Juliana – ce qui confère notamment à son excipit cette facture, déjà plus haut par mes soins soulignée, somme toute assez plate et comme « insignifiante » :

Elle marchait p. 346 ramener à son motel.

(ce que le biographe-Carrère de Dick appelle pour sa part, chez cet auteur, son « incapacité rédhibitoire à conclure » [citation exacte à retrouver] – quoique malheureusement sans jamais se poser la question de la raison « scripturaire » du « rédhibitoire » d'une telle « incapacité », et cela sans doute parce qu'il n'est lui aussi et encore que ce « (strict) littérateur » : certes « doué » mais tout de même aveugle à certaines « vérités » (du même nom – « scripturaires »))… Face aux an-nonce/é-nonc(iation) de cette « vérité (scripturaire) » contenue dans leur « grand récit » respectif, le narrateur-Marlow de Conrad avait opté-pour la *voie du mensonge* – « le dernier mot qu'il ait prononcé… », etc. (alors que nous savons bien nous, lecteurs de ce *Cœur*, que c'est un *autre vocable* qui, sur les lèvres de l'« oracle scripturaire »-Kurtz : à l'instant suprême de sa mort, a pour finir fleuri) –… tandis que le narrateur-Bardamu de Céline avait lui choisi c*elle du silen*ce – celui de ce « qu'on n'en parle plus » (consigne dont nous savons bien nous aussi, lecteurs dans une distance de bientôt près d'un siècle de ce *Voyage*, que son

auteur ne l'a nullement respectée – puisque ce même Bardamu, devenu insensiblement « Ferdinand » puis « Céline », a commis, suite à ce *Voyage* initial, bien d'autres romans… et même certains « pamphlets » –; mais « voies » de, selon, ce « mensonge » ou de ce « silence » qu'on retrouve cette fois-ci *également distribuées* dans le « grand récit » dickienne ce *Haut Château*: la première incarnée donc par la réaction de « colère » et de refus de cette/la « vérité (scripturaire) » du personnage d'Abendsen… et la seconde par… l'auteur même du roman éponyme: dont le (prou ou prou décevant/frustrant) épilogue ressemble fort, en effet, à une sorte de « silence » – en quelque sorte le « qu'on n'en parle plus » de Dick: à ce bémol toutefois que, chez ce dernier, une telle consigne est plus l'effet d'une « incapacité » (littéraire) que celui d'une « décision » (scripturaire). Seul finalement, face aux an-nonce/é-nonc(iation) de cette « vérité (scripturaire – de facture ici donc: uchronico-historique) », à s'en tirer à peu près bien étant le personnage de Juliana – et ceci probablement parce que, comme je l'ai déjà dit, dans la galerie de portrait que met en scène ce *Haut Château*: l'occupant japonais Tagomi, le juif pourchassé Frinck, le tueur nazi Joe, le trafiquant de fausses antiquités Childan, etc., etc., il est le plus *scripturaire* de tous (celui qui, bien que peu porté sur la « littérature », a tout de suite saisi le sens profond – *i.* e.: en vérité: « scripturaire » – du roman de cette *Sauterelle pèse lourd*) –; et même si ce personnage, bien que désormais dépositaire de la « vérité » (scripturaire/uchronique/immense) que lui a délivrée l'oracle *Yi king*, ne sait pas trop de ce que celle-ci il va faire pratiquement – comme il le confie d'ailleurs en toute honnêteté/simplicité à l'épouse d'Abendsen qui lui pose à chaud » la question:

– Maintenant que vous avez terminé ici, qu'est-ce que vous allez faire? demanda Caroline.

– Je ne sais pas.

(même si l'on doit croire que l'aveu d'une telle ignorance est plus du fait de son créateur-Dick – qui s'apprête lui, écrivant cet ultime échange entre les

deux femmes-épouses (celle d'Abendsen et de Frinck), à « (in)achever » son « grand récit » (en le mouvement on l'a vu de cet épilogue qui ne conclue rien – plutôt : ne fait qu'« ouvrir infiniment ») – que de celui de Juliana – à laquelle, très probablement, il finira bien par « venir une idée » : qui n'illustre/emprunte ni la voix de ce « mensonge » (marlawo-conradien)… ni celle de ce « silence » (bardamesco-célinien)).

D'où vient que les trois romans ici analysés (*Voyage*/*Cœur des ténèbres*/*Haut Château*) ont droit à cette appellation de « grand récit » que je leur attribue (dans le mien) : peut-être d'abord à ce fait qu'ils ont tous trois eu accès à une sorte de « postérité » (littéraire dans le cas du premier, cinématographique dans celui du deuxième, télévisuelle dans celui du troisième) ; mais aussi, surtout, à cet autre (fait) qu'ils mettent chacun en scène, quoique de façon bien sûr à chaque fois différente, cette « intersection (orthogonale) » que je dis entre les deux dimensions de ce « (pur) scripturaire » et de ce « (strict) littéraire » : dont j'ai montré plus haut qu'elle était la caractéristique essentielle de la rédaction de tout « grand récit » (peu important que celui-ci épouse, selon, la forme d'un « roman noir-populiste », ou celle d'un récit d'« aventure coloniale », ou encore celle d'une « uchronie science-fictive ») – ce qui nous conduit à établir la table de correspondances suivantes :

titres	narrateur (littéraire)		oracle (script vérité
Voyage	Bardamu	Robinson	« dégoût »
Cœur des ténèbres	Marlowe	Kurtz	« horreur »
Haut Château	Juliana	Yi King	victoire de

(dont l'intersection entre les deux dimensions de ce « (pur) scripturaire » et de ce « (strict) littéraire » constitue on le voit la *structure générale*/« orthogonale » – puisque les lignes et les colonnes de cette « table »

se rencontrent à « angle droit »). Ce pour quoi aussi, comme on l'a vu plus haut, l'intrigue de chacun de ces « grands récits » s'organise tout entière autour d'une sorte de « scène primitive » (que j'ai pu appeler, au moins pour les deux premiers, leur « nadir ») relatant la rencontre entre leur narrateur (littéraire) et leur oracle (scripturaire) respectifs : épisode dans *Voyage* de la rencontre Bardamu/Robinson à « Noirceur-sur-la-Lys », dans le Cœur de celle Marlow/Kurtz « dans les profondeurs du Congo », et bien sûr, dans le *Haut Château*, de celle Juliana/Abendsen ; et épisodes qui, à chaque fois, « matérialisent » (en cette forme fictivo-romanesque) cette « *intersection* (orthogonale) » que je dis entre les deux dimensions de ce « (pur) scripturaire » et de ce « (strict) littéraire » ; et « intersection » *sans la présence de laquelle*, au « cœur » même des « ténèbres » ainsi explorées : celles, selon, de la guerre (Céline), ou de la « brousse », (Conrad) ou du cauchemar historique d'un univers parallèle-uchronique (Dick), aucune rédaction de quelque « grand récit » que ce soit n'aurait été possible. Ce pour quoi également, à la fin de ces trois romans, leur lecteur ignore dans le fond ce que *vont faire*, après leur épilogue, leurs narrateurs (littéraires) respectifs : Bardamu semblant vouloir opter pour la voie du *silence*, Marlow pour celle du *mensonge*, et Juliana la plus sincère de tout : peut-être parce que, elle, *n'écrit pas*, avouant franchement qu'elle « ne sait pas » ; par quoi aussi les trois épilogues de ces trois « grands récits » introduisent chacun leur lecteur respectif à cette question tout à la fois pratique et pourtant fondamentale : comment *faire usage* de la « vérité (scripturaire-immense) qui à nous, « innocents lecteurs » de ces trois œuvres, a été délivrée par leur « oracle » (du même nom) ; et question à laquelle c'est encore la Juliana de Dick (parce que, comme je l'ai déjà dit, le « personnage le plus scripturaire » de tous – non seulement de ceux du *Haut Château*, mais aussi, peut-être, de ceux de ce *Voyage* ou de ce *Cœur*) qui semble s'approcher le plus d'un début de réponse à celle-ci – lorsque, tout de suite après avoir avoué son ignorance de ce qu'elle « va faire maintenant », elle se fait à elle-même cette réflexion :

Le problème ne me préoccupe pas. Je dois être un peu comme lui (…) ;

je ne permets pas à certaines choses – si importantes qu'elles puissent être – de me causer du souci (…)

(ce « lui » désignant ici le personnage d'Abendsen – qui vient d'affirmer quelques lignes plus haut qu'il ne redoutait pas les menaces d'assassinat qui pèsent sur lui : « Je ne vais pas m'empoisonner la vie avec ça »). Où l'on voit par cette pensée qu'elle se fait à elle-même que la « lectrice (scripturaire) »-Juliana (du roman de ce même Abendsen) a déjà commencé de « faire usage » de la « vérité (du même nom) » que lui a délivrée, sinon la lecture par elle de ce roman, du moins l'interprétation (elle aussi : « scripturaire ») par l'Oracle *Yi king* de celui-ci : que désormais elle « ne permet(tra) plus à certaines choses » – celles concernant notamment son avenir (son ce qu'elle « va faire maintenant ») – « de lui causer du souci » – ce qui rejoint la pensée en forme de « sagesse pratique » qu'elle avait déjà exprimée quelques pages plus haut :

« *Je vois à présent qu'il n'y a rien ici dont on doive avoir peur, rien à vouloir, ni à détester, ni à éviter, ni à fuir. Ni même à poursuivre.* »

(et toutes consignes – qui fleurent bon la règle de ce fameux « non-agir » oriental – qui elle a déjà faites siennes, je le note au passage, *avant même* d'avoir consulté l'« Oracle » scripturaire/divinatoire/chinois de ce *Yi king*)… Où l'on comprend en tout cas que le premier effet de la révélation de quelque « vérité (scripturaire) » que ce soit, sur ceux qui du moins veulent bien l'entendre : « regarder la chose (qu'elle dit) en face, est de les délivrer de toutes peur et désir/« souci » au sujet de leur avenir – en un mot (et suivant une parole évangélique bien connue) de les rendre libres : « La vérité vous *rendre libres* » (mais « vérité » qui, on le comprend par tout ce qui précède, ne peut emprunter pour venir dans le monde… que cette forme elle-même « (purement) scripturaire » – la *dimension* (du même nom) que je dis ici).

Tout de suite après avoir fait l'aveu de son ignorance quant à ce qu'elle « va faire maintenant » – quoiqu'ignorance on l'a vu tempérée par ce fait que désormais le personnage ne veut plus en quelque façon laisser sa vie être influencée par ce genre de « soucis » (relatifs donc à la question de son avenir – toujours en effet source de « soucis »… tant qu'on n'a pas fait un sort aux deux composantes de ceux-ci que sont la « peur » et le « vouloir » –, la même Juliana envisage, parmi les innombrables possibilités (uchronico-existentielles) qui s'offrent désormais à elle : que la « vérité (scripturaire) a (donc) rendu libre », celle de « retour(ner) auprès de (s)on mari » – autre personnage de ce *Haut Château* dont on sait que sa signature/idio-syncrasie romanesco-principale est d'être un « juif » (c'est-à-dire un être essentiellement persécuté/pourchassé-par l'occupant de ces États- Unis d'Amérique (uchronico-science-fictifs) – en mode systématique-définitif (comme la « solution » du même nom) par les nazis de l'Est, semble-t-il plus « modéré » (?) par les Nippons de l'Ouest) :

> *– Peut-être retournerai-je auprès de mon mari, Frank. J'ai essayé de lui téléphoner ce soir, je pourrais tenter à nouveau. Je verrai comment je me sentirai un peu plus tard.*

(et hypothèse (« peut-être ») qui, ne l'oublions pas, vient à l'esprit d'une femme qui, la veille encore, entretenait une liaison avec un gestapiste – c'est-à-dire avec quelqu'un qui *a priori* représentait l'ennemi le plus mortel de ce « mari juif » avec lequel elle se propose à présent de renouer : à se demander si ce n'est pas l'élimination par elle, pour finir, de ce « Tueur nazi » qui ne lui (subliminalement) pas suggéré l'idée de telles retrouvailles). Il est clair en tout cas que pour Juliana – personnage qui, après avoir été la « femme d'un juif », aura donc été la « maîtresse d'un nazi » (pour l'exprimer un peu abruptement) – l'éventualité envisagée de « retourner auprès » du premier est bien plus qu'une décision d'ordre (strictement) sentimental (c'est-à-dire encore ici : « littéraire ») – probablement : d'ordre « (purement) scripturaire » (ce pour quoi, fort significativement, son idée ne lui vient qu'*après*

avoir reçu, de l'Oracle (du même nom), la révélation que l'on sait) – ; étant également clair que, dans un univers parallèle-uchronique où tout ce qui est « juif » est impitoyablement pourchassé, décider, pour une femme « goy », de retourner auprès de son mari « juif » épouse peu ou prou la forme d'un *acte de résistance* contre ce même univers parallèle-uchronique ; et « acte de résistance » qu'a peut-être initié la découverte par Juliana, grâce à la consultation de l'Oracle (scripturaire) *Yi king*, que cet univers-là n'a rien de « vrai » (en ce même sens « scripturaire ») : pour ce que n'illustrant qu'une réalité de type justement elle « (strictement) littéraire » (et par cela donc, à l'aune de la « vérité » (elle « purement scripturaire »), toujours peu ou prou *insuffisante*). En couchant avec son amant nazi-gestapiste, Juliana, d'une certaine façon, est allée aussi loin qu'elle le pouvait dans l'exploration de l'(ir)réalité (littéraire-cauchemardesque) de l'univers parallèle-uchronique où elle croyait résider : celui où donc « l'Allemagne et le Japon ont (gagné) la guerre » ; mais voici qu'à présent, forte de la « vérité (scripturaire-heureuse) » que lui a communiquée l'Oracle : celle donc que « l'Allemagne et le Japon ont (en vérité) perdu la guerre », envisageant la possibilité de « revenir auprès de son mari » (*juif*), elle ne fait rien d'autre que d'ébaucher le mouvement d'un « retour-vers » l'autre univers parallèle-uchronique qui est le seul « vrai » ; et « retour-vers » (ce monde nouveau)/« acte de résistance-contre » (l'ancien) qui commencent donc, en ce mode (en apparence) sentimental et à très petite échelle, par cette éventualité, examinée par celle que la « vérité (scripturaire) a rendu libre »… de ce « retourner-auprès (de son *juif* de mari) »… où l'on comprend que Dick ici, par ces quelques lignes où nous est rappelée l'existence d'un autre personnage de son « roman choral » : celle de ce Frank Frinck dont Juliana a été l'épouse, et bien que ne sachant pas plus que l'intéressée elle-même ce qui va advenir de celle-ci après l'épilogue de ce *Haut Château*, tente malgré tout, certes avec beaucoup de précautions oratoires : de « peut-être » et autre conditionnel, de nous *indiquer une piste* : celle qui pourrait conduire son lecteur vers une réponse à la question de savoir *comment*, en quelque univers parallèle/uchronique/cauchemardesque où l'on se trouve, on peut toujours essayer de « se sortir » – et aussi bien :

celle de savoir « comment », de quelque « vérité (scripturaire) » qui nous échoit en ces mêmes univers, on doit toujours pouvoir *faire usage*… dans l'espérance d'en *changer* (« change(ment) » qui donc, dans le cas de Juliana, commence sur une toute petite et sentimentale échelle, avec la décision qu'elle envisage de « retourn(er) auprès de son mari »).

Où l'on retrouve ici le couple, déjà analysé dès les « Variations ubikiennes » de mon *Traité du Même*, que forment « vérité » et « réalité » : quoique désormais, dans l'intervalle des seize tomes qui séparent ce (lointain) *Traité* de ce (présent) *Milieu doré*, affectés des épithètes de (vérité) « scripturaire » et de (réalité) « littéraire » ; et qualificatifs qui disent bien que, en quelque univers parallèle-uchronique où l'on se trouve : où l'on souffre en endurant la douleur de son (ir)réalité (toujours peu ou prou cauchemardesque), il y a toujours moyen de « se sortir » : en s'efforçant donc, comme je le disais déjà dans ces « Variations », d'aller de « réalité » vers « vérité » ; mais « aller de/vers » qui suppose à présent d'entendre ce mot de « réalité » en son sens « (strictement) littéraire » et celui de « vérité » en son sens, lui, « (purement) scripturaire » : ce que le (lointain) rédacteur de ce *Traité du Même*, à l'époque où il le composait (2007), n'était bien sûr pas encore en mesure de faire – la question étant donc, dans l'intervalle de ces quelques 21-7 = 14 années, passé du « comment » l'on « va de » réalité « à » vérité à celle du « comment » on *fait usage* de toute « vérité (scripturaire) » : en rédigeant notamment, par exemple, le « grand récit » de cette *Profondeur*… au sein de l'élément de laquelle doit avoir lieu l'Événement de cette intersection (orthogonale) entre les deux dimensions de ce « (pur) scripturaire » et de ce « (strict) littéraire » que je dis (et intersection dont j'ai montré dans les développements qui précèdent qu'elle est forcément présente dans la rédaction de tout « grand récit » digne de ce nom – et donc, dans le mien : si c'en est bien un au moment de celle de ces mêmes développements)… Dans l'autre roman *Ubik* du même Dick (dont j'ai également donné, dans les « Variations Ubikiennes » de ce *Traité du Même*, une longue

interprétation), l'Événement de cette intersection scripturaire/littéraire survient lorsque commencent d'apparaître sur les écrans, les murs de l'univers parallèle/oxymorique/cauchemardesque où « vivent les morts » – en l'occurrence : les employés de la firme « Runciter Associates » (endormis dans la glace d'un moratorium de Zurich) – les *messages* de leur manager-Runciter ; et « messages » (comme venus d'un « autre monde » – là aussi : d'un autre « univers parallèle »… plus semblable au nôtre) qui confirment bien sûr à ce personnage le statut de personnage d'« Oracle scripturaire » dont nous avons déjà identifié la présence dans les autres « grands récits » examinés ici : le Robinson de *Voyage*, le Kurtz du *Cœur*, l'Abendsen/Oracle *Yi king* du *Haut Château* ; à ce bémol toutefois que le contenu de ces messages, la « révélation scripturaire » qu'ils délivrent aux « (stricts) littérateurs » endormis dans la glace de cet *Ubik* est forcément différent de ceux des trois Oracles respectifs de ces trois romans : ni le « dégoût » robinsonien, ni l'« horreur » kurtzienne, ni même cette indication que ce sont en vérité « l'Allemagne et le Japon qui ont perdu la guerre »… mais celle, signifiée par le « manager scripturaire »-Runciter à ses « employés littéraires », de ce « Je suis vivant et vous êtes morts » ; et révélation censée, dans l'esprit du même Runciter, inciter ses employés à continuer la lutte contre le démiurge/mangeur d'âmes Jory, le créateur *très insuffisant* (puisqu'il ne parvient pas à s'opposer au processus de cette « régression ») de cet univers parallèle-cauchemardesque dans lequel, croyant « vivre », ils ne font en réalité que « rêver » (leur songe cryonico-littéraire). Où l'on voit aussi par là que les grandes lignes de l'intrigue de cet *Ubik* rejoint celles de la « situation » de ce *Haut Château* : même présence d'un « personnage scripturaire » (Runciter/Abendsen), même présence d'un personnage de « narrateur littéraire » (Joe Chip/Juliana Frinck), même existence d'un univers parallèle-cauchemardesque (celui du démiurge Jory/celui où l'Allemagne et le Japon ont (gagné) la guerre ») et enfin même révélation d'une « vérité scripturaire » qui vient discréditer l'« (ir)réalité littéraire » de ces deux univers (« Je suis vivant et vous êtes morts »/« L'Allemagne et le Japon ont *perdu* la guerre ») – restant alors à se demander ce qui, dans l'uchronie science-fictive de ce *Haut*

Château, peut correspondre au signifiant de cet atomiseur « Ubik » dans le roman éponyme (qui lui *n'est pas* une uchronie – puisque son intrigue est censée se dérouler dans le futur de notre propre monde ; et même dans un futur relativement proche et pour nous déjà passé : 1992) : probablement alors cet Oracle divinatoire *Yi king*… que tous les protagonistes du *Haut Château* ne cessent de consulter (comme le Joe Chip de *Ubik* n'a de cesse lui, dans son propre univers parallèle-cryonique, de se mettre en quête de cet atomiseur Ubik – seul objet susceptible, en le préservant du processus mortifère de la « régression », de *sauver son âme*… de la dévoration-par le démon/démiurge Jory).

Toujours dans ce même *Ubik*, le « signifiant juif » : illustré on l'a vu, dans le *Haut Château*, par le mari (juif) de Juliana (Frank Frink), est cette fois-ci incarné par le personnage (peu ou prou maléfique) de Pat Conley – qui en effet, dans un autre univers parallèle, a été l'*épous*e du « narrateur littéraire »-Joe Chip (la mort de Wendy Wrigth – la femme dont le même Chip est amoureux (et première aussi à périr de « régression ») – semblant un moment s'expliquer par l'effet de la jalousie de l'ex-épouse Pat de Joe : même si cette explication sera plus tard démentie) – ; or cette Pat Conley, le personnage « juif » donc de *Ubik*, possède on l'a vu un étonnant pouvoir : celui d'être capable de « jongler entre les univers parallèles » – comme l'exprime, dans les débuts du récit, le personnage de « pré-cog » [nom ici à retrouver] :

« *Il m'a semblé que [citation à retrouver] (…)*

; et de la même façon que celui pareillement « juif » – Frank Frink) du *Haut Château* en possède lui aussi un autre : celui d'être capable de forger des objets qui, selon l'occupant japonais Tagomi, ont du « *wu* » ; mais qu'est-ce que ce « *wu* » ? Selon le même Tagomi : une sorte de mystérieuse qualité qui confère à certains objets (notamment des bijoux – *cf.* la broche

dont se pare Juliana pour séduire Abendsen) ce pouvoir de « laisser entrevoir » à leur propriétaire (ou simple observateur) « un monde entièrement nouveau » ; ce qui arrive en effet à Tagomi lorsque, ayant fait l'acquisition d'un tel objet façonné par le « juif »-Frink, il se retrouve momentanément transporté dans l'autre univers parallèle-uchronique : celui où donc « l'Allemagne et le Japon ont (perdu) la guerre » (épisode où, se promenant par les rues de San Francisco, il a la brève vision de l'« autoroute de l'Embarcadero » – réalisation qui, dans son propre univers parallèle-uchronique : celui où cette même San Francisco est censée être occupée par les Japonais, n'existe pas). Où l'on voit par là que le pouvoir du « personnage juif » de ce *Haut Château* – celui donc d'être capale de confectionner des objets qui ont du « *wu* » (c'est-à-dire des objets susceptibles de « laisser entrevoir à leur propriétaire un monde entièrement nouveau » – en l'occurrence, pour Tagomi, celui où « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ») – ressemble fort à celui de l'autre « personnage juif » de la Pat Conley d'*Ubik* : cette capacité à « jongler entre les univers parallèles » ; et capacité qui, dans les deux cas : celui de Pat et de Frank, est bien évidemment encore d'essence *scripturaire* : puisque la signature du peuple juif est (traditionnellement) d'être celui de l'« écrit » – le « peuple du Livre » comme disent les musulmans – ; et s'opposant par là aux autres nations de la Terre : celles qui, jusqu'à la Révélation (judéo-)chrétienne (voire : islamique), ont toujours préféré illustrer le registre « oral » de ce (si « littéraire ») *paganisme*… Et pourtant, bien que très conscient de ce « privilège juif » : qui lui a fait attribuer à ses deux personnages (de la même « race ») ce pouvoir uchronico-exorbitant, Dick n'est pas allé, ni dans son *Haut Château* ni dans son *Ubik*, jusqu'à conférer à ceux-ci le rôle, pour lequel apparemment ils étaient tout désignés, de « personnage scripturaire » ; puisque, dans le premier, cette fonction est finalement tenue par l'auteur-Abendsen (quoique muni de l'Oracle *Yi king*) et, dans le second, par le manager-Runciter (quoique disposant lui de son atomiseur « Ubik » – à tout le moins du *nom* de celui-ci : puisque rien dans l'univers parallèle créé par le démon/démiurge Jory » ne peut venir de l'extérieur, hormis des paroles ») : se contentant de faire de ses personnages

« juifs », selon, le mari ou l'épouse des « narrateurs littéraires » de ses deux « grands récits » (la Juliana épouse-Frink du *Haut Château*, le Joe Chip époux-Conley de *Ubik*).

Et que peut bien signifier chez Dick, rédigeant à quelques années à peine d'intervalle ses deux « grands récits », une telle « distribution des rôles » – dont la table des correspondances ci-dessous rendra peut-être mieux compte :

titres	personnage scripturaire	narrateur littéraire	juifs	pou
Haut Château	Abendsen	Juliana	Frink	« w
Ubik	Runciter	Joe Chip	Conley	« jongl univers »

(avec cette correspondance supplémentaire entre les deux romans qu'il figure dans leur intrigue respective un moment où c'est leurs « narrateurs littéraires » qui font reproche à leurs « personnages scripturaires » de ne pas assumer jusqu'au bout la révélation (du même nom) dont ils sont pourtant censé être les dépositaires – c'est, dans le *Haut Château*, la remarque que Juliana fait à Abendsen de ce « Vous ne voulez pas regarder la chose en face », et, dans *Ubik*, ce passage où le « semi-vivant » Joe Chip signifie un « vivant » Runciter qu'« il » ne connaî(t) pas les réponses (…) qu'(il) n'en sa(it) pas plus que (lui) »)… Dans *Ubik*, la « vérité (scripturaire » délivrée par le personnage (du même nom)-Runciter à ses employés « littéraires » endormis dans la glace est qu'il est « vivant et qu'eux sont morts » – de la même façon que, dans le *Haut Château*, celle délivrée par le scripteur-Abendsen aux lecteurs de sa *Sauterelle* est qu'ils vivent dans un univers parallèle-uchronique qui n'est pas le « vrai » (puisque « en vérité » ce sont

l'Allemagne et le Japon, et non les Alliés, qui ont « perdu la guerre ») – ; mais dans les deux cas de nos deux romans, leurs « personnages scirpturaires » respectifs (Runciter et Abendsen) ne sont pas vraiment à la hauteur de la vérité immense-scripturaire qu'ils ont pourtant eux-mêmes mis à jour : le second en refusant de la « regarder en face » et le premier en commettant sur l'univers cauchemardesque dont il essaye de sauver ses employés (littéraires) une erreur de diagnostic… quant à l'origine du phénomène de « régression » qui, en ce monde cryonico-onirique, les frappe et, pour finir, « dévore leur âme » – Runciter étant en effet persuadé que les responsables de ce processus ne sont autres que le personnage judéo-littéraire de Pat Conley et son mystérieux pouvoir de « jongler entre les univers parallèles » (c'est en quelque sorte la piste « antisémito-interprétative » de cet *Ubik*) :

voir	signifiant
u »	oracle Yi king
lerie entre parallèles	atomiseur Ubik

– Cette fille, dit-il, cette Pat Conley, elle vous aurait tué (…) Je pense que c'est elle votre ennemie.

– Ça se pourrait dit Joe. Mais je ne le crois pas.

– Je ne crois pas, se dit-il, que nous ayons rencontré notre ennemi face à face, et notre ami, non plus.

; mais piste qui, au chapitre suivant, sera démentie par le fait que nous apprendrons que même cette Pat Conley, censée être donc la responsable du processus de cette « régression » : comme le croit Runciter, aura dû en subir elle aussi l'attaque – semble-t-il à la propre surprise de l'intéressée (qui se flattait peu ou prou en effet d'être cette « responsable » – et par conséquent n'avoir rien à redouter de cette « régression ») :

– Quand je suis sorti de l'ascenceur, je l'ai trouvée sur le palier. Elle venait juste d'être atteinte. Elle avait l'air complètement ahurie ; comme si elle ne pouvait pas y croire (…) Je suppose qu'elle s'imaginait que tout venait d'elle. De son pouvoir.

L'« oracle scripturaire »-Runciter, bien que le dépositaire de la « vérité

(du même nom) » de cet *Ubik*. « Je suis vivant et vous êtes morts » – en attribuant la responsabilité du processus mortifère de cette « régression » du personnage littéraire-*juif* de ce roman (en faisant de celui-ci le véritable « ennemi » de ses employés semi-vivants endormis dans la glace – « l'ennemi du genre humain » comme dit Macbeth dans la tragédie éponyme) s'est donc trompé sur l'*interprétation correcte* à donner à cette « vérité (d'essence scripturaire) » qu'il a pourtant révélée au monde ; et erreur antisémito-interprétative qui, tout « (pur) scripteur » qu'il soit, l'a fait tomber dans un autre piège (peut-être le plus subtil) du véritable « ennemi » de ses employés littéraires semi-vivants (et par extension donc : du « genre humain » en son entier) – le démon/mangeur d'âme Jory qui en effet, quelques pages plus loin, fait cette confidence à Joe Chip :

> *– Je savais que vous croirez que c'était Pat Conley. Ça aurait l'air de venir d'elle parce que son pouvoir ressemblait à ça. Je pensais que peut- être vous la tueriez tous. Ça m'aurait amusé.*

(déclaration du « démon » par laquelle, mine de rien, Dick met peut-être le doigt sur l'*essence la plus profonde* du tropisme universel de cet « antisémitisme » – celui qui, en général, fait désirer au genre humain l'extermination d'Israël (en ce mode « littéraire ») et, plus particulièrement, fait commettre à certains « scripteurs »… certains « pamphlets » (en ce mode lui « scripturaire »)).

Or dans *Ubik* comme dans le *Haut Château* le privilège d'accéder à l'*interprétation correcte* de la « vérité (scripturaire) » que recèlent ces deux « grands récits » est accordé, non pas comme on aurait pu s'y attendre aux détenteurs/révélateurs de cette « vérité » : dans le pemier le manager-Runciter (égaré sur sa piste antisémito-interprétative), dans le second l'auteur-Abendsen (qui refuse de regarder « la chose en face »), mais bien à leurs deux « narrateurs littéraires » Joe Chip et Juliana… qui tous les deux, en

refusant de souscrire à cette piste antisémito-interprétative-là : le premier en signifiant à son patron (qui vient de la lui exposer) qu'il n'y « croit pas », la seconde en confiant à Cariline Abendsen son intention de « revenir auprès » de son mari « juif », ont loisir de s'orienter vers la *bonne interprétation* de cette même « vérité (scripturaire) » : ce que les deux « Oracles » (Runciter et Abendsen) dont pourtant ils l'ont reçue, eux, n'ont pas su faire. Et en effet dans *Ubik*, dans le chapitre qui suit immédiatement celui où est rapporté l'entretien entre Joe Chip et Runciter, c'est au « testeur psyonique » et non à son « manager » qu'est dévolu l'honneur (redoutable) de rencontrer enfin « face à face » son véritable « ennemi »… qui se trouve être, non pas comme l'avait cru Runciter la « juive déviée » (Guénon)-Pat Conley, mais bien le démon adolescent/mangeur d'âme Jory – à ce moment où, ayant aspergé d'un jet d'« Ubik » le personnage d'un certain « Don Denny » : qui n'est qu'une forme qu'a prise Jory pour tromper son monde, Chip découvre à sa place la figure du (véritable) auteur de ses malheurs/(insuffisant) démiurge du monde cryonico-cauchemardesque où, comme la Juliana du *Haut Château* dans son propre univers parallèle-uchronique, il se débat et se noie :

> *Le nuage qui cachait Denny s'évapora.*
> *La personne qui se tenait là p. 258 rictus moqueur (…)*

; s'en suivant une longue description (citée *in extenso* dans les « Variations ubikiennes de mon *Traité du Même*) de l'« entité terminale » (qui dit s'appeler « Jory » – « Quelquefois je m'appelle Matt, et quelque fois Bill (…) Mais le plus souvent je suis Jory. C'est mon vrai nom… Jory »)… Que depuis le début du roman (ou plus précisément depuis l'attentat sur la Lune – puisque j'ai montré dans ces mêmes « Variations » que cet Événement constitue l'effectif « commencement » de cet *Ubik*) le personnage littéraire du « testeur psyonique – Chip combattait… mais « entité » dont à présent, étant parvenus à la presque-fin de l'intrigue (p. 258) du « grand récit » dickien, nous connaissons nous, ses lecteurs comme son narrateur littéraire, la véritable identité (« Jory ») comme l'*effective responsabilité* dans

le « cauchemar éveillé »… dont *Ubik*, sous son apparence de « petit roman de S.F., est en vérité le « rapport » (*dixit* Dick lui-même). L'important étant ici peut-être le fait que cette découverte des identité/responsabilité de « l'ennemi du genre humain »/« mangeur d'âme »-Jory est le fait, non de l'« oracle scripturaire »-Runciter de ce roman : égaré lui sur sa piste anti-sémito-interprétative que cet « ennemi » aurait nom « Pat Conley »/Israël, mais bien de son « narrateur-littéraire », l'humble/clownesque « testeur psyonique »-Chip… qui s'avère dans cette inversion de perspective entre « (pur) scripturaire » et « (strict) littéraire *plus lucide et par conséquent* que son patron-et-manager (censé pourtant être les représentant-et-illustrateur de la première de ces deux dimensions) » – et de la même façon que, dans le *Haut Château*, c'est le « personnage littéraire » de Juliana qui, mieux que son auteur-Abendsen, sait tirer de sa lecture (scripturaire) de la *Sauterelle* toutes les conséquences qui s'imposent (à commencer donc par celle que le contenu du roman éponyme est « vrai » – que « l'Allemagne et le Japon ont (en vérité) perdu la guerre ») –; tout se passant un peu comme si, dans les deux « grands récits » de Dick, une sorte de *compensation providentielle* était accordée à leurs deux narrateurs littéraires » : Joe Chip et Juliana ; et « compensation » qui leur aurait permis de faire *bon usage* de la « vérité (scripturaire) » mise à jour par les deux « oracles (scripturaires) » de ces mêmes deux « grands récits » : Runciter et Abendsen (qui eux on l'a vu, bien qu'en en étant les détenteurs officiels, n'en tirent pas toutes les conséquences qui pourtant auraient dû les frapper – ce que leur reprochent, on l'a vu aussi, leurs deux narrateurs littéraires/lecteurs scripturaires : quand Chip fait remarquer à Runciter qu'il « n'en (sait) pas plus que (lui) » ou que Juliana, s'adressant elle à Abendsen, lui dit qu'il refuse de « regarder la chose en face »). Et mouvement d'une telle « compensation providentielle » qui expliquerait aussi pourquoi il a été donné à un obscur littérateur « à peine identifié sous le nom de (qui on sait ») de rédiger quelque chose comme le « grand récit » de cette *Profondeur* : alors que, de tous les auteurs de son « époque (littéraire) sienne », il était sans doute, du fait de son obscurité (sociale) comme de celui de ses piètres capacités (intellectuelles), le *moins*

désigné pour y procéder; ceci expliquant aussi le fait que la facture de son « grand récit » (un *essai* et non un « roman ») est de signature essentiellement **herméneutique** (et par conséquent : celle de la personnalité de son auteur essentiellement « herm*éneutique* ») : la quasi-totalité de son « océan textuel » étant en effet constituée/-de/composée-par des pages consacrées aux commentaires d'autres œuvres dues, selon, à des « (purs) scripteurs » ou à d'« (authentiques) *pictors* », par quoi dans le fond, dans la galerie de portraits que je viens d'étudier ici : Bardamu et Robinson, Marlow et Kurtz, Joe Chip et Runciter, Abendsen et Juliana, etc., le personnage dont je me sens peut-être le plus proche est celui de cette Juliana du *Haut Château* : pour ce que tout à la fois narratrice-littéraire du roman éponyme *et* « lectrice scripturaire » de cet *Sauterelle pèse lourd*… dont elle a su tirer, sans l'avoir écrit elle-même, toutes les conséquences pratico-opératives de la « vérité (scripturaire) » qu'il délivrait à ses lecteurs – ce que son auteur-Abendsen lui, on l'a vu, n'a pas su faire : pour ce que souvent ceux que j'appelle ici les « (purs) scripteurs », bien qu'étant les accoucheurs de cette « vérité (du même nom) », ne savent pas eux-mêmes de celle-ci : bien qu'immense et époqualement cruciale, *faire usage* (pratico-opératif – laissant donc pour finir ce soin à leurs lecteurs « innocents » et *scripturaires* : au nombre desquels l'auteur de cette (donc presqu'uniquement herméneutique) *Profondeur* a la prétention (mixte de modestie « littéraire » et de mégalomanie « scripturaire ») de se compter.

En ce sens, la rédaction entière du « grand récit » de cette *Profondeur* n'aura peut-être rien fait d'autre que suivre le mouvement de cette « lecture scripturaire » qu'imprime la Juliana de Dick à (celle de) cette *Sauterelle* du « (pur) scripteur »-Abendsen – ce dont le personnage de ce *Haut Château*, bien qu'ayant tout à fait conscience de son peu de compétences « (strictement) littéraires », est au moins, sur ce point : celui donc de ce « (pur) scripturaire », certaine et assurée.

« *Je me demande si Joe p. 331/332 qu'ils ont compris.*

(à ce seul bémol peut-être, entre les deux « lecteurs scripturaires », que, tandis que Juliana n'en a lu qu'*un*, l'auteur de cette *Profondeur* en a lui lu *plusieurs* – mais qui ne formaient peut-être, après tout, qu'un *seul* : pour ce que, bien qu'illustrant des formes « littéraires » forcément différentes, ils affirmaient/révélaient toutefois la *toujours même vérité scripturaire*). Il est clair en tout cas que la lecture-par Juliana de cette unique *Sauterelle* a au moins cette supériorité sur celles-par l'auteur de cette *Profondeur* (des multiples « grands récits » commentés dans le « grand récit » éponyme))… d'être la plus « scripturaire » de toutes ; et cela parce que le personnage de Dick, n'ayant jamais été visité par quelque velléité de type « littéraire » que ce soit contrairement hélas ! à l'auteur de cette *Profondeur*, n'en veut, dans le livre qu'il lit, qu'à sa « vérité (purement) scripturaire » : ce que Juliana appelle son « sens »… dont elle attend, on l'a vu, rien de moins que l'indication pratique une sorte d'issue de « sortie » à l'univers parallèle-uchronique cauchemardesque où elle lutte et se débat – à se demander si ce n'est pas toujours ainsi que nous, les « innocents lecteurs » des « grands récits » que nous a légués la Tradition (dite « littéraire »), devrions aborder leurs ouvrages sans passer justement par le filtre de cette même notion de « littérature » qui, le plus souvent, nous fait manquer la « vérité (elle : purement scripturaire) » qu'ils recèlent. Lisant cette *Sauterelle* : où elle pressent un « sens » caché/une « leçon que nous sommes censés en tirer », Juliana d'évidence ne cherche nullement ni à se « cultiver », ni (encore moins) à se « divertir » – peut-être, plus simplement et décisivement, à *se sauver* (à « s'éveiller », comme dit Joyce, du « cauchemar de l'histoire » – en tout cas de celle où « l'Allemagne et le Japon ont (gagné) la guerre ») – ; sa lecture de cette *Sauterelle* (roman où est effectivement envisagée l'hypothèse inverse) étant donc, on le voit, d'essence « sotériologique » – ce pourquoi aussi la première question qu'elle pose à son « auteur », lorsqu'elle rencontre enfin Abendsen : qui n'est en réalité que son prête-plume « littéraire », est celle-ci :

– Oracle (…), pourquoi as-tu écrit La Sauterelle pèse lourd. *Quelle est la leçon que nous sommes censés en tirer ?*

(et question à laquelle ce même Oracle, consulté par la « lectrice scripturaire »-Juliana, apporte tout de suite la réponse qu'on sait – que le contenu de cette *Sauterelle* est « vrai » : que « l'Allemagne et le Japon ont (effectivement) perdu la guerre »). Et qui ne comprend pas là que les « bons livres », ceux que j'appelle ici les « grands récits » : qui peuvent d'ailleurs être d'épaisseur fort modeste, sont d'abord ceux-là qui communiquent à leurs lecteurs cette sensation qu'ils recèlent une « vérité (d'essence scripturaire) » (« sens » et « leçon ») dont l'appropriation par eux peut, selon, changer leur vie, ou transformer leur monde, ou *sauver leur âme* : fonction que remplit exactement cette *Sauterelle pèse lourd* vis-à-vis du personnage de Juliana – que la lecture de celle-ci, on l'a vu, a fait « rentrer dans l'espérance » :

– Dans votre livre, vous avez montré qu'il y a une façon d'en sortir (…). Vous avez fait énormément pour moi, je vois à présent qu'il n'y a rien ici dont on doive avoir peur, rien à vouloir, ni à détester, ni à éviter, ni à fuir. Ni même à poursuivre.

Ce pourquoi aussi, dans mon propre « grand récit » : présenté selon comme un « roman philosophique », ou un « manuel de survie au temps du nihilisme achevé », ou encore une « aventure nouvelle arrivée au sens », j'ai longuement insisté, quasiment dès le début de sa rédaction : *cf.* la« quatrième de couv. » du *Voyage des morts*, sur le fait que la « pensée » qui y était exposée ne m'intéressait que dans la mesure où elle pouvait *opérer* dans ce « siècle mien » – car sinon l'« océan textuel » de cette *Profondeur* n'était encore « que » littérature (c'est-à-dire, comme dit Pio Rossi cité par Michel Bounan en exergue de son *Céline*, « simulation, tromperie et trahison ») – ; et qui ne voit que ce que j'appelle ici les « petits traités » (pour les opposer donc aux « grands récits » que je dis) ne sont rien d'autre que de tels ouvrages : des livres qui, tout en exposant parfois (et avec beaucoup

de « talent » et de « pertinence ») d'excellentes thèses, se gardent bien, de celles-ci, d'en *faire usage* (ce que signifie très exactement la « lectrice scripturaire »-Juliana à l'auteur de cette *Sauterelle* – livre qui a changé sa vie/« a fait énormément pour (elle) » – lorsqu'elle lui reproche de ne pas « regarde(r) la chose en face » – *i. e.* : de ne rien faire de la « vérité (scripturaire) » que son roman a pourtant mise à jour).

Et qui ne comprend par là que la rédaction de tous les « grands récits » épouse peu ou prou le mouvement de celle de cette (uchronico-science fictive) *Sauterelle pèse lourd* : celui d'un « roman » (dans mon cas donc : « philosophique ») qui, composé/élaboré/imaginé au sein d'un univers parallèle-uchronique particulièrement *cauchemardesque* (ce qui, je le crains, est bien le cas du nôtre !) fait miroiter à son lecteur la possibilité d'existence d'un *autre* (univers parallèle-uchronique)… qui ne serait non pas peut-être « meilleur » mais au moins plus « vrai » : puisqu'« en vérité », ce dont nous souffrons d'abord dans tout univers parallèle-uchronique (jugé par nous plus ou moins « cauchemardesque »), c'est de l'« *irréalité* (littéraire) » dont il est frappé ; et « irréalité » que les « grands récits », parce qu'eux mettant à jour une « *vérité* (de type scripturaire) », s'efforcent de dénoncer/mettre à bas… tandis que les « petits traités », eux, la *renforceraient* plutôt (soit que, de cette « vérité (scripturaire) »-là, ils n'aient aucune idée ; soit que, pour les meilleurs, l'ayant approchée : quoique toujours en leur mode bâtard-littéraire, ils n'aient pas jugé bon d'en « faire usage » – ce qui, d'une certaine façon, les rend plus *répugnants* encore que les premiers : ceci pouvant notamment expliquer les grandes violence et sévérité (qu'on a pu me reprocher) avec lesquelles, tout le long de cette *Profondeur*, je les ai traités). *Il y avait des visions derrière la gaze des rideaux et l'imbécile a fermé les yeux* (Rimbaud parlant, dans sa « Lettre du Voyant », de Musset – qui rejoint on le voit le reproche que fait Juliana à l'auteur-Abendsen : « Et même vous, vous ne regardez pas la chose en face »)… Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'auteur de cette *Profondeur* – qui ne vit dans aucune

« tour d'ivoire » (de quelque « Haut Château » que ce soit – seulement en sa « maison d'écriture » reculée de la « France (dite) périphérique ») – est très curieux des livres et autres « traités » qui se publient autour de lui en son « époque littéraire » sienne : même si la lecture de la plupart de ceux-ci, bien que de facture littéraire souvent excellente, s'avèrent à ses yeux, pour finir, décevante et même pour ainsi dire *frustrante* ; et cela pour la toujours même raison que, les quelques « vérités (scripturaires) » approchées dans ces ouvrages, il n'est jamais, par leurs auteurs, *fait usage* : si bien que ceux-ci, tous plus (littérairement) talentueux les uns que les autres : en tout cas plus que moi (!), encourent le toujours même reproche que la Juliana de Dick fait à l'auteur-Abendsen – celui donc de ne pas « regarder la chose en face » (Rimbaud dirait peut-être : de ne pas soulever « la gaze des rideaux » – et P.L.C. de *ne rien faire* de la « vérité (scripturaire) » par eux pourtant approchée… fût-ce « par la bande ») –; et refus d'un tel « faire-usage-de » qui hélas ! condamne leurs ouvrages à l'*insignifiance* : qui est, je crois, le *trait d'essence* de ce que j'appelle ici les « petits traités »… Il a notamment été porté il y a quelques temps à mon attention, par mon « lecteur scripturaire » Virgil Giacomoni : celui que j'appelle affectueusement « l'homme qui avait lu toute la *Profondeur* », l'existence d'un trio de littérateurs qui, selon le même Giacomoni, travaillerait « un peu » (?) sur les mêmes « thèmes » que moi – voici le passage de sa lettre du 3.07.2020 où il m'en ait fait part :

> *L'été dernier, je lisais un livre de la bande à Sollers (Haenel, Meyronnis, Retz), dont le titre* – Tout est accompli – *et le propos me faisaient de l'œil. Voilà un livre qui ne se ressemble pas (il n'y a pourtant pas moins de trois érudits cerveaux pour l'écrire et le cerveau du Mandarin dansant pour le publier ! mais ceci explique peut-être cela…). Tenez-vous bien : on y évoque superficiellement, à la volée et pres*que sans rien dire, *un « grand renfermement », la troque d'Amaleq, le Samedi saint, ce d'une catastrophe ayant déjà eu lieu, un Royaume « plus originaire » que le monde et le Dispositif (leur « Empire »). Voilà un livre qui aurait pu au moins tenter de ressembler si bien en ne cessant pas de surprendre – et qui ne ressemble à rien malgré un*

effort éditorial et publicitaire évidemment disproportionné.

(tous thèmes qui, en effet, sonnent très « lecozien » – même si, pour dire le vrai, je ne sais trop ce que laisse entendre ici mon lecteur-Giacomoni : que l'ineffable trio composé de ces « trois cerveaux érudits » – apparemment cornaqués par le « Mandarin dansant »-Sollers (celui que pour ma part, dans ma *Profondeur*, j'appelle « la danseuse du Spectacle » – *cf*. dans le *Secret de la vie*, le traitement que je lui ai réservé)) – m'aurait lu et, peut-être (?), pillé : sans bien sûr jamais me citer ? – moi en tout cas, avant réception de la lettre de mon « lecteur scripturaire », je n'en avais jamais entendu parler).

J'ai lu depuis certains ouvrages de ces trois-là : dont le roman *Double* de Retz (que j'ai trouvé en tout point excellent) et le *Tiens ferme ta couronne* de Haenel (que j'ai jugé, bien que lui aussi plutôt réussi, tout simplement plus agaçant – peut-être à cause de l'odeur d'*entre-soi* « littéraro-people » qu'on y respire à chacune de ses pages : son narrateur, bien que se disant « fou » et pauvre : ce qui, apparemment, ne l'empêche nullement de prendre l'avion pour New York dès que la nécessité (de son intrigue) l'y contraint, semblant n'avoir pour fréquentations que des ve- dettes : le réalisateur américain Cimina, l'actrice française Huppert, etc. ou alors des « amis » recrutés dans la caste « cultureuse » (pour dire vite) : une « réalisatrice », un « producteur », etc.) ; et lectures qui m'ont conforté dans cette idée qu'*il ne suffit pas* de disposer d'un quelconque « talent littéraire » – dont ces littérateur-là sont d'évidence dotés (en tout cas bien plus que moi !) – pour écrire quelque chose comme un « grand récit » ; ma « supériorité » (si j'ose dire) sur ces trois auteurs de « petits traités » étant uniquement *scripturaire* – c'est-à-dire ici, en quelque sorte, *morale* : car moi, contrairement à ces trois-là, je n'ai pas cru bon, pour faire mieux « connaître ma pensée », d'aller faire ma cour au « Mandarin dansant » qui les publie et les promotionne (*cf*. notamment l'entretien que notre « danseuse du Spectacle » a bien voulu accorder à la revue *Ligne de risque* – dirigée par les mêmes – ; et entretien immédiatement

republié dans la collection l'Infini/Gallimard, dirigée elle par notre « Mandarin », sous le titre de *Poker*)… Mais de quel « risque » est-il ici au juste question quand les trois *clampins* qui s'en prévalent font en même temps tout, en ce mode littéraro-carriériste, pour s'assurer d'un *strapontin dans le Spectacle*; c'est- à-dire dans le « Dispositif » (évident emprunt au *gestell* heideggerien – sinon à mon « Empire ») auquel ils prétendent pourtant s'opposer, et voilà pourquoi sans doute leurs livres, bien que non dénués d'un réel talent littéraire, « ne ressemblant à rien » (V.G.) : pour ce que leurs auteurs, des « vérités (scripturaires) » qu'on peut parfois y trouver : même si celles-ci, probablement, ils les ont empruntées à d'autres, ils ne font *jamais usage*; et « faire-usage-de » celles-ci qui est peut-être le *vrai nom* de cette prise/« ligne de risque »… dont nos trois littérateurs se barbouillent par ailleurs à l'envi : quoiqu'on le voit, dans leur vie pratique-littéraire, sans *jamais en prendre aucun* – étant clair qu'une revue ainsi glorieusement/prétentieu- sement intitulée « Ligne de *risque* »… qui s'inaugure par un entretien avec l'« insignifiant Sollers » (Debord) ne peut apparaître aux « lecteurs scripturaires » de ce temps que comme une sorte de « contradiction dans les termes et les actes » (toutes proportions gardées, c'est un peu comme si le premier numéro de la revue publiée par les Surréalistes avait été consacrée à un entretien avec… Maurice Barrès (!) – et non donc à son « procès » par les mêmes) – ; et voilà comment, parti pour rédiger le « grand récit » de son époque (littéraire) sienne, on se retrouve à barboter dans l'« *entre-soi* littéraro-people » : celui qu'illustre justement si bien le roman de Haenel examiné plus haut… On jugera peut-être que de telles considérations, et si sévères vis-à-vis de nos trois « pieds-nickelés » de l'institution éditoriale, ne sont que l'effet de ma fameuse « posture debordienne » ; mais qui ne voit que ce mot de « posture » s'applique bien plus à des auteurs qui, se dissimulant derrière l'écran du (beau) nom d'une telle « prise/ligne de *risque* », ne cherchent en vérité rien d'autre, et très banalement, qu'à faire carrière-dans le Spectacle (en sa version : littéraro-éditoriale) : à quoi d'ailleurs ils semblent assez bien parvenir – même si le châtiment d'une telle (pour le coup) « posture » ne peut être que l'impossibilité pour eux

de rédiger des livres qui, parce qu'ils « ne se ressemblent » jamais, ne « ressemblent (finalement) à rien » : leur restant l'autre possibilité de devenir des sortes de critiques littéraires/éditorialistes (plus ou moins) influents de la scène spectaculaire-journalistique (exemple de ce même Haenel devenu récemment, m'a-t-on dit (?), chroniqueur à *Charlie Hebdo* – publication dont les *a priori* politico-métaphysiques ne me semblent pas exactement correspondre à ceux de ce *Tout est consommé*).

Dans le *Haut Château* de Dick, on ne sait pas ce que va faire son personnage de « lectrice-scripturaire »-Juliana de *La Sauterelle pèse lourd* d'Abendsen *après* son épilogue : tout ce dont on peut être sûr, c'est que, de la « vérité (scripturaire/uchronique/immense) » que vient de lui révéler l'« Oracle », il compte bien *faire usage*, et mode d'un tel « faire usage » que c'est désormais au lecteur, non de cette (fictive) *Sauterelle* mais de ce (réel) *Haut Château*, d'imaginer ; et « clôture en forme d'ouverture infinie », par laquelle se donne à voir (à lire) la manière que tout « grand récit » doit épouser pour parvenir à opérer ce mystérieux « (in-)achèvement » (dont le mien est en quête depuis au moins le début de la rédaction de ce *Milieu doré*) ; et « (in-)achèvement » dont le (dès lors : toujours *faux*) excipit ne pourrait alors que reprendre la formule de ce « Tout ne faisait que commencer » par laquelle se clot, en ce mode donc oxymorique : clôture/« commence(-ment) », l'autre « grand récit » dickien de cet *Ubik* (qui, à tout prendre, m'apparait plus exemplaire encore que le « qu'on n'en parle plus » du *Voyage* de Céline – dont on sait que son auteur, par la suite, s'est bien gardé de suivre une telle consigne de *silence scripturaire*)… Peut-être, en rédigeant le « grand récit » de cette *Profondeur* : qui cherche donc ici, parvenu à son dix-huitième (!) tome, le moyen pratico-scripturaire de réaliser son « (in-)achèvement », n'ai-je rien fait d'autre qu'écrire la *Sauterelle* de notre *propre* « univers parallèle-uchronique » : celui dans lequel, certes, « l'Allemagne et le Japon ont (pour finir) perdu la guerre », mais qui aussi désormais, à tout prendre, apparaît *presqu'aussi cauchemardesque* à ses habitants que

celui imaginé par Dick dans l'uchronie science-fictive de ce *Haut Château* (« cauchemar » notamment mis en exergue par le passage de celui-ci où le personnage de Tagoni se retrouve (uchroniquement) projeté dans l'enfer de bruit, de béton et d'acier de l'« autoroute de l'Embarcadero » – réalisation/« dommage collatéral » de *notre* « modernité » qui, dans l'univers de l'occupant nippon de cette fictive San Francisco, n'existe pas : tout se passant un peu ici comme si Dick, en rédigeant ce chapitre de son uchronie, avait voulu signifier à son lecteur que si, en effet, l'univers parallèle qu'il y décrit est particulièrement cauchemardesque, le nôtre, sur *certains points* : dont l'enfer sonore-moderne de cette « autoroute de l'Embarcadero », en un tel registre « cauchemardesque », *ne lui cède en rien*). On peut certes pousser un « ouf » de soulagement à la pensée que nous avons pour finir, échappé au « cauchemar d'une histoire « où » l'Allemagne et le Japon (auraient *gagné*) la guerre – c'est peut-être le but de la rédaction par Dick de ce *Haut Château* (*cf.* notamment son article intitulé « Si vous n'aimez pas ce monde, vous devriez en essayer quelques autres ») –; mais le même Dick n'est pas si (uchroniquement) naïf qu'il ne voie pas à l'œuvre en notre monde réel/présent – fruit d'une « autre histoire » (celle où donc ces mêmes « Allemagne et Japon ont (pour finir) *perdu* la guerre ») – un *autre cauchemar* : dont il s'agit là aussi, suivant l'injonction du Dedalus de Joyce, de « s'éveiller ». Et qui ne comprend par là qu'un tel « réveil au cauchemar de l'histoire » aura été, depuis quasiment son début, le véritable but de la rédaction entière de mon propre « grand récit » (celui de cette *Profondeur/Sauterelle*-pour notre temps) – *cf.* notamment ce que je dis de ce « réveil » dès le/son troisième tome de cet *Empire et le Royaume* :

> *Mais nous justement, nous ne voulons pas fermer les yeux, nous voulons les ouvrir* – nous voulons nous réveiller. *Au « ne plus mourir » encore insuffisant du premier Bardamu doit répondre ici un « ne plus dormir », celui de l'amour qui « fixe et contemple », de la charité qui veille et qui, en ce « veiller-à », fonde le demeurer du Royaume (…)*

; et consigne d'un tel « se réveiller » qui précède immédiatement l'excipit de l'ouvrage éponyme – emprunté lui à une citation d'un roman de William Styron (même si je n'ai jamais su en vérité si ces vers en tout point admirables sont bien de cet auteur… ou surgis d'une autre *bouche-scripturaire*) :

> *Sous le sable froid j'ai rêvé de la mort mais je me suis réveillé pour contempler dans sa gloire l'étoile brillante, l'étoile du matin.*

Rédiger quelque chose comme le « grand récit » de cette *Profondeur* (sur le point donc présentement, avec l'écriture en cours de ce *Milieu doré*, de s'« (in-)achever ») aura donc été pour son auteur « à peine identifié sous le nom de (qui on sait) » comme composer *La Sauterelle pèse lourd* de nos univers parallèle uchronique/« époque (littéraire) » de détresse maximale ; et auteur qui, dans sa « maison d'écriture » sise tout au fond ces France/Europe/Terre « périphériques », n'attend plus que la visite, selon, de l'ange « rouge et or » du tableau de Fra Angelico, ou de la belle « lectrice scripturaire » de l'uchronie de Dick… voire du tueur « nazi » qui, dans cette même uchronie, doit venir pour abattre le scripteur de cette *Sauterelle* – même s'il est à prévoir que, dans notre propre univers parallèle-uchronique, cet « assassin » prendra plutôt la forme d'un *terroriste musulman* : clone de celui qui, par exemple, il y a quelques mois : pour (supposé) « crime d'islamophobie », décapitait au couteau de cuisine l'infortuné Samuel Paty.

Où l'on voit que la parabole uchronico-dickienne de ce *Haut Château* prend ici une signification très singulière et comme « actuelle » : tout se passant comme si nous, les contemporains de ce « temps de détresse », vivions dans un univers parallèle-/uchronique-/cauchemardesque (celui de ce que j'appelle ici l'« Empire ») où un auteur « à peine identifié sous le nom de (qui on sait) » aurait écrit une *Sauterelle* d'un autre genre (le « grand récit » de cette *Profondeur*) ; et « grand récit » où serait examinée la possibilité de victoire de cela qui, toujours, *s'oppose* à cet « Empire » et à son

« cauchemar historique » : ce *Royaume* qui, pour n'être « pas de *ce* monde » : de *cet* univers parallèle-uchronique, s'avère plus (scripturairement) *vrai* que l'« (ir-)réalité », elle : toute « littéraire », de cet *Empire* et de son (donc) « Dispositif » ; et « opposi(tion) » à ceux-ci qui, dans le fond, n'a qu'un seul mot d'ordre : celui de la consigne joycienne de ce « se-réveiller-au cauchemar de l'histoire » (même pas, on le voit, celui, altermondialiste et très insuffisant, de ce « Un autre monde est possible » – puisque cet « autre monde », en vérité, est toujours déjà là : toujours-déjà offert/ouvert à celui qui « a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre » (ce qui, je le crains, n'est pas le cas des activistes de ce courant de pensée – qui, à l'usage : comme je l'ai montré dans ma *Profondeur*, se révèlent les auxiliaires les plus radicaux-débridés de cet Empire et de son « Dispositif » : les « idiots utiles » d'Amaleq)). Dans le *Haut Château* de Dick, le personnage de « lectrice scripturaire » (de la *Sauterelle* d'Abendsen)-Juliana, par la révélation qu'elle a reçue de l'« Oracle » celle uchronico-historique que « l'Allemagne et le Japon ont *perdu* la guerre », accomplit sur lui-même la révolution silencieuse-spirituelle d'un tel « réveil-au-cauchemar de l'histoire » – celle en particulier où l'Allemagne et le Japon ont (*gagné*) la guerre » (que la révélation reçue de l'« Oracle » a donc fait venir comme une (ir-)réalité « (strictement) littéraire ») – : par quoi ce personnage, même si Dick ne nous dit rien de ce qu'il va faire ensuite de la « vérité (scripturaire) » ainsi conquise : puisque ce moment est aussi celui de « l'(in-)achèvement » du « grand récit » de ce *Haut Château*, vient comme une figure que l'auteur, cette fois-ci, de l'autre « grand récit » de cette *Profondeur* qualifierait de (« purement ») *royaumaire* ; et cela parce que celle-ci, bien que ne sachant encore trop *comment* traduire « en actes » la révélation uchronico-immense reçue de l'instance scripturaire de son temps, a au moins opéré sur elle ce tour de force de « se-réveiller-du cauchemar de l'histoire » : elle est *libre* (conformément à la sentence évangélique qui pose que seule « la vérité (scripturaire) nous rendra libres »). Et qui ne voit que pour ma part, rédigeant l'entièreté de cette *Profondeur* : sur le point elle aussi, présentement, de s'« (in-)achever », je n'ai rien tenté d'autre que provoquer chez mon « (innocent) lecteur » un tel « réveil-au

(cauchemar de l'histoire » – celle de cet Empire et de son « Dispositif »)… pour lui faire ouvrir les yeux-sur/« contempler l'étoile brillante, l'étoile du matin » : celle-là même de ce *Royaume* qui (ici le texte s'interrompt) ; car ce n'est pas tant un « autre monde (qui) est possible » qu'une *autre histoire* (au cours de laquelle l'Empire et son Dispositif ont toujours déjà « perdu la guerre ») qui est « vraie » ; et « autre histoire » dont ma *Profondeur* n'est rien d'autre que le « grand récit » : même si ce livre, dans le moment où j'écris ces lignes : « (in-)achève » son océan textuel, est encore lui comme une « fiction » peu ou prou philosophico-théologique (le « roman philosophique » dont je parlais dès la rédaction de son premier tome). Par quoi aussi, pour le lecteur ou la lectrice « scripturaires » qui auront la curiosité de l'ouvrir, lire cette *Profondeur* sera passer de l'« (ir)-réalité (littéraire) » de l'univers parallèle-uchronique où ils s'imaginent résider – celui où donc l'Empire et son Dispositif « ont (gagné) la guerre » – à la « vérité (scripturaire) » d'un autre univers parallèle uchronique… où, cette fois-ci, c'est le « Royaume » et ses « puissances (uniquement) spirituelles » qui l'ont emporté – et passage de l'un à l'autre qui aura au moins eu ce mérite de délivrer les « lecteurs scripturaires » de ma *Sauterelle* à moi de toute « peur » et autre désir :

> *– Vous avez fait énormément pour moi ; je vois à présent qu'il n'y a rien ici dont on doive avoir peur, rien à vouloir, ni à détester, ni à éviter, ni à fuir. Ni même à poursuivre*.

; ou encore (pour reprendre ici les termes mêmes de la lettre de mon « lecteur scripturaire »-Giacomoni) :

> *Avec cette attente sans objet, qui convertit la détresse en espérance, et ce paysage interminable dont je ne suis pas revenu, il me* [xxx il man*que un mot sur la page 1433*] *que je me découvrais, premier surpris, une disposition à ce que j'appellerais désormais « la profondeur » (…) la discrétion de ces douze livres volumineux est une joie pour moi, et un critère. On ne peut pas parler de silence dans le vacarme d'un « succès critique et éditorial » ;*

*vous réussissez autrement : toujours surprenan*te, La Profondeur *se ressemble jusqu'à donner, parfois, la sensation réelle du vertige (…)*

(et qui ne comprend par là que cette « sensation réelle (de) vertige » que procure aux « lecteurs scripturaires » de mon livre sa lecture *active* n'est rien d'autre que celle que suscite la vision de l'*abîme*, ouvert justement par la rédaction de cette Profondeur, qui sépare les deux univers parallèles uchroniques que je dis ici : celui où donc c'est l'Empire et son Dispositif qui « ont (gagné) la guerre » et celui où ce sont le Royaume et ses « puissances (uniquement) spirituelles » qui ont pour finir obtenu la victoire ; mais « vertige » d'une telle vision qui permet en même temps à de tels « lecteurs scripturaires », pareils en cela aux « fils des Alpes » du *Patmos* de Hölderlin, de « convertir en effet la détresse (née du séjour dans le « cauchemar » du premier de ces univers parallèles-uchroniques) en espérance » (qui procède, elle, de l'entrée dans le second)).

« Avec cette attente sans objet, qui *convertit la détresse en espérance* » [c.m.q.s.] : de tout ce qui a pu être dit/écrit de mon « grand récit », aucune phrase, je crois, n'a mieux rendu compte de l'*intention première* de son auteur que celle-là ; et même si celui-ci, dans les débuts de la rédaction de cette *Profondeur*, n'en avait sans doute lui-même pas clairement conscience : puisqu'à l'époque il ne s'agissait encore que d'ouvrir « une enquête quasi-policière à travers la peinture, la littérature, l'histoire et la géographie, pour revenir à la source du destin de l'Occident » (citation de la « quatrième de couv. » de *L'Europe*), et « en quête » dont le « détective consultant » qui la menait en ce temps-là (toute l'extrême-fin du siècle dernier : 1996-1999 – les années de rédaction du premier tome de cette *Profondeur*) ne pouvait bien sûr pas se douter jusqu'à quel *point (de non-retour*)… elle le conduirait : rien de moins que celui de la *frontière* qui sépare les deux dimensions/contrées de ce « (strict) littéraire » et de ce « (pur) scripturaire »… dont, depuis au moins maintenant quatre tomes de mon « grand récit », j'ai eu l'occasion de délimiter les *ineffables contours*/approfondir les *impossibles*

notions : « Convert(ir) la détresse en espérance » : il est clair par exemple que, dans l'uchronie science fictive de ce *Haut Château* de Dick, c'est l'effet que provoque la révélation inouïe de l'Oracle (scripturaire) de ce *Yi king*… sur la « lectrice (du même nom) »-Juliana du roman d'Abendsen – tandis que de son côté, on l'a vu, l'auteur de cette *Sauterelle* se refuse à « regarder (cette révélation) en face » (il se met en « colère ») – ; et « conver(sion) de (cette) détresse en espérance » qui a au moins pour conséquence (comme on l'a vu aussi dans les développements qui précèdent) de *rendre libre* la même Juliana : soudain débarrassée (selon ses propres dires) : *cf.* citation plus haut de toute « peur » et autre « vouloir », etc. – et même si, à cet instant de l'intrigue du roman de Dick, on ne sait pas du tout ce que son personnage (« royaumaire ») va faire *pratiquement* de la « vérité (scripturaire) » par lui ainsi conquise (puisque ce moment est aussi celui de l'épilogue de ce *Haut Château* – de son (ubikien) « Tout ne faisait que commencer »). Juliana d'évidence, jusqu'à ses rencontre avec l'auteur de cette *Sauterelle*/ consultation de l'Oracle quant à la « vérité » du contenu de ce roman, vivait dans une tonalité de « détresse » profonde – celle qui baigne le « cauchemar éveillé » de cet univers parallèle-uchronique (où « l'Allemagne et le Japon ont (donc gagné) la guerre », occupé l'Amérique, soumis le monde à leur « Dispositif » spécial/fachiste/raciste, etc.) – ; et puis voici que, au sortir de la maison des Abendsen : qui n'est même pas ce « Haut Château » qu'elle avait cru/que nous avait fait miroiter à nous, lecteurs du roman éponyme de Dick, la (fausse) promesse de son *titre*, elle est brusquement devenue *quelqu'un de tout autre* : « quelqu'un » qui, pour avoir « converti » la tonalité de « détresse » où elle séjournait jusque-là en une autre d'« espérance » : se conformant en cela à la consigne évangélique de cet « Entrez dans l'espérance », « voi(t) (bien) à présent qu'il n'y a rien ici dont (elle) doive avoir peur » (ce qui rejoint l'autre consigne évangélique, scripturairement associée à celle que je viens de citer, de ce « N'ayez pas peur ») – et même si, en apparence, rien ne semble avoir « objectivemwent » changé autour d'elle :

Un moment plus tard p. 346 la ramener à son motel.

(passage qui constitue donc l'« (in-)achèvement » du « grand récit » de ce *Haut Château* de Dick – pendant de celui (ubikien) de ce « Tout ne faisait que commencer » : encore une histoire de « clôture qui ouvre infiniment ») – ; alors que d'évidence, dans l'*âme* cette fois-ci de Juliana : passée donc, en le mouvement d'une telle « con-version » : au sens étymologique de ce mot d'un « *re*-tournement » et/ou d'une « *volte*-face », de « détresse » à « espérance », tout a (scripturairement) changé : pour ce qu'elle *sait* désormais que l'univers parallèle-uchronique où elle s'imaginait séjourner-en ce mode cauchemardesque/« sans issue » (celui où à cet instant « elle march(e) » le long d'un « trottoir (plongé) dans l'obscurité », se « cherch(e) un taxi (qui la) ramèner(ait) à son motel », etc., etc.) – n'est en fait qu'une « (ir)-réalité » de type « (strictement) littéraire » ; et « sa(voir) » qui fait que le triste décor où elle évolue encore, même si à cet instant, de ce « sa(voir) », elle ne sait probablement pas quel « usage » elle va en tirer, a déjà commencé de changer : étant clair que ce n'est pas du tout la même chose de remonter une rue dans une tonalité de « détresse » que de le faire dans celle d'une « espérance »Et de la même manière, j'aimerais moi aussi que la lecture du « grand récit » de cette *Profondeur* induise chez son « lecteur (scripturaire) » ce *glissement de tonalité* qui doit pouvoir « convert(ir) la détresse en espérance » (V.G.) ; et cela de telle façon que, sans que rien ne se soit encore « objectivement » modifié dans notre univers parallèle-uchronique : celui où (donc) l'Empire et son Dispositif » ont (gagné) la guerre, quelque chose cependant, par la révélation (« scripturaire ») de l'(ir)-réalité (« littéraire ») de son cauchemar éveillé, ait commencé de *changer* ; et même si ce « chang(ement) », comme dans le *Haut Château* de Dick, s'inaugure sur une toute petite échelle : une jeune femme qui vient visiter en sa maison d'écriture des France/Europe/planète « périphériques » un auteur parce qu'il lui semble qu'elle a mieux compris que d'autres le « sens » profond du roman de « métaphysique-fiction » qu'elle a lu de lui :

Il y a tellement plus là-dedans p. 332 qu'ils ont compris.

et aussi parce qu'il lui semble qu'il y a en ce « roman philosophique » comme l'indication d'une *issue* pour « se sortir » de l'univers parallèle-uchronique où elle se débat et étouffe – pour s'éveiller enfin du cauchemar historique où l'a plongée la victoire de l'Empire et de son « Dispositif » :

> – *Oracle (…) pourquoi as-tu écrit* L'Europe et la Profondeur ? *Quelle est la leçon que nous sommes censés en tirer ?*

(et même si, cette « leçon », l'auteur même de cette *Profondeur* est bien incapable de la lui fournir – ce pour quoi, en effet, le moment de l'« (in-) achèvement » de son « grand récit » éponyme est-il pour lui venu : même si, pourtant, l'Abendsen de celui de Dick : recevant sa « lectrice scripturaire »-Juliana en sa villa de la périphérie de Cheyenne affirme qu'en ce moment il « travaille beaucoup » (peut-être alors à l'autre manuscrit de ce *Milieu doré* – celui que je rédige ici présentement ?))… Il est clair en tout cas que dans la lettre de mon « lecteur scripturaire » à moi (V.G.), nombre de passages vont dans le sens de telles interprétation et attente – dont celui-ci où est mis l'accent sur l'élément de « surprise » que, selon V.G. comporte « chaque volume » de mon « grand récit » :

> *Je vous l'avoue p. 2 une exaltante et réelle surprise (…) j'aim(e)* La Profondeur *justement parce qu'on ne s(ait) pas toujours à quoi s'attendre (…)*

; et aussi cet autre où il est parlé de la « lumière abrasive » que projetterait mon livre « sur l'état confus de » l'empire « et de ses produits » – c'est-à-dire en vérité sur l'« (ir-)réalité littéraire » de l'univers parallèle-uchronique où cet « Empire » (et ses « produits » : fruits mortifères de son « Dispositif » spécial) a « gagné la guerre » :

> La Profondeur *est ce qu'elle dit p. 4 de « l'empire » et de ses produits.*

(et combien en effet ce petit épithète d'« abrasi(f) » – associé à cette « lumière » que serait censé projeter mon « grand récit » sur l'(ir-)réalité littéraire de l'univers parallèle/uchronique/cauchemardesque où tous tant que nous sommes (auteur comme lecteurs de cette *Profondeur*) suffoquons littéralement (du fait de la clôture anti-spirituelle mise en place par cet « Empire » et ses « produits ») – m'apparaît, dans la perspective générale de la rédaction entière de l'ouvrage éponyme, juste et admirablement choisi – pour ce que, en effet aussi, mon livre ne propose pas tant à ses « innocents lecteurs (scripturaires) » une interprétation de plus de l'univers parallèle uchronique où nous séjournons/suffoquons… qu'un regard particulièrement critique : « abrasif » donc sur l'*(ir-)réalité littéraire* dont il est « en vérité » constitué ; et « (ir-)réalité » qui, saisie dans une telle « lumière (du même nom – « abrasive »), ne peut que se liquéfier/avouer son « peu de vérité » en direct *sous nos yeux* : pourvu, bien sûr, que nous en ayons encore « pour voir ») – ce qui hélas ! je le crains n'est déjà plus le cas de nombre de nos contemporains et autres ouailles spectatrices de la « Société » (du même nom) : car sinon comment cet « Empire » trouverait-il encore, dans ce monde frappé d'(ir-)réalité : en cette forme donc « (strictement) littéraire », des « clients » susceptibles de « consommer » ses « produits »… tant matériels que, culturels, voire idéologico-intellectuels ?). Ceci – je veux dire : ce défaut de « yeux pour voir » chez mes contemporains (et accessoirement : de comprendre l'« abrasi(vité) » de la lumière que projette mon livre sur l'« (ir-)réalité de ce monde « nôtre ») – pouvant notamment expliquer ce syndrome de « déni de réel » – qu'aiment à reprocher aux « néo-réactionnaires » (sans se rendre compte qu'ils en illustrent un autre (« déni ») – quoique lui plus grave encore peut-être dans la mesure où il est lui un *déni de vérité*) –… qui semble en effet être comme la caractéristique essentielle de tous ces intellectuels qui s'auto-proclament « de gauche » (sans jamais dans le fond être capables de nous dire ce que ce mot signifie au juste pour eux – à me demander parfois si, « de gauche », je ne le serais pas plus qu'eux !) ; toutes considérations qui me sont venues l'autre soir au visionnage, sur je ne sais plus quelle chaîne de télévision, d'une émission « politique » dont l'invité

vedette était l'ineffable Edwy Plenel – venu là je crois pour promotionner la réédition de son *Pour les musulmans* (*cf.* la lecture que j'ai faite dans un des tomes de ma *Profondeur* de cet ouvrage : dont la première publication avait (fort in-pestivement) coïncidé avec les attentats (musulmans) du Bataclan : d'où peut-être la nécessité de cette (seconde) édition… et de cette reprise, à six années d'intervalle de ces massacres, de sa campagne de « promotion ») – ; et figure dont le prêchi-prêcha néo-progressiste était comme archétypal de ce « déni de réel » qui caractérise nombre de nos contemporains (de la même obédience) : de ce défaut, chez cette sorte d'« intellectuels (dits) de gauche », d'« yeux pour voir » ce qui pourtant (et au moins sur cette question de l'« islamisme » devrait… « crever les yeux » de tous (et aveuglement qui chez Plenel, dans le cours de cet entretien, prenait à un moment une forme presque « comique » (?) : lorsque le directeur de « Média-Part » en venait presque à déplorer, non tant le fait que ces attentats aient été perpétrés : avec les centaines de morts que l'on sait, que celui qu'ils ne l'aient pas été par des tueurs « fachistes » (dont on sait qu'en ce moment ils mettent à feu et à sang l'Europe entière) – éventualité qui sans doute, parce que plus « politiquement correcte », eût mieux convenu au même Plenel : mais voilà, ce sont bien des « musulmans » radicaux et non des activistes « fachistes » qui pour finir, ces massacres de masse, les ont commis).

« Vérité (scripturaire) » et « réalité (littéraire) » : où l'on comprend par l'excipation dans mon livre de ces deux « catégories » que le but de la rédaction entière de celui-ci n'a jamais rien été d'autre que de faire passer son « innocent lecteur » de la seconde à la première – et aussi bien de « convertir la détresse en espérance » (qui sont donc les noms) des deux *tonalités* respectivement associées à l'« Empire » et au « Royaume ») – ; et cela non tant en donnant à lire une énième interprétation critique de ce « monde nôtre » qu'en en montrant, dans l'« abrasi(vité) » d'une lumière sans nulle complaisance l'(ir-)réalité fondamentale : puisque c'est d'abord de cette (ir-)réalité-là que nous, ses résidents « malgré nous », souffrons si durement ;

et si l'histoire, celle donc où l'Empire et son « Dispositif » « ont (gagné) la guerre », est bien ce « cauchemar dont il s'agit de s'éveiller », alors cette *Profondeur* n'aura rien cherché d'autre, chez ce même lecteur : passé, dans l'intervalle de la rédaction entière de mon « grand récit », de « littéraire à scripturaire », que de provoquer un tel « réveil » [*utiliser peut-être ce texte pour 4e de couverture*]. J'aurais donc été cet auteur « à peine (médiatiquement) identifié sous le nom de (qui on sait) » ayant composé *La Sauterelle pèse lourd* de son propre univers parallèle-uchronique (le nôtre) ; et univers dont, malgré le fait que son « (ir-)réalité littéraire » apparaît de plus en plus apertement à ses résidents en lui « embarqués », nous ne parvenons toujours pas à nous « réveiller de son cauchemar » : pour ce que on peut très bien faire un cauchemar, savoir que c'en est un, désirer s'en éveiller… et cependant, malgré ce savoir et ce désir, continuer d'y demeurer enfermés. À ce titre, il n'est pas indifférent de noter que ces *Profondeur*/*Sauterelle* auront été rédigées dans un moment de l'histoire du monde (1996-2021) où commençait justement d'émerger chez nombre des habitants de celui-ci, après l'euphorie de la fin de la « Guerre froide » (1989), cette sensation vague de vivre un cauchemar éveillé-historique) : ce que certains, à « droite », ont pu appeler l'entrée dans la post-histoire (Muray) où, à « gauche », la mondialisation libérale-capitaliste (Michéa) ; mais sans qu'aucun de ces (toujours insuffisants) « critiques de la domination » ne parvienne à pointer la *véritable origine* de tout ce « malaise » (onirico-historial – comme je l'ai fait moi, ici, dans mon « grand récit ») – à savoir : l'« (ir-)réalité littéraire » dont ce même monde était affecté –; et « (ir-)réalité » en cette forme forcément cauchemardesque (puisque, comme on l'a vu, ce dont nous souffrons dans un cauchemar, c'est d'abord de cette « (ir-)réalité » même) que seule la/une « vérité » (de type elle : « scripturaire ») pouvait, en la dénonçant par le moyen de cette « lumière abrasive » soudain projetée sur elle : sur son univers parallèle uchronico-onirique, en chasser/dissoudre l'*indicible souffrance* : « qu'est-ce que cela ? tout cela n'est rien ». Bien sûr, ce n'est pas en se contentant de poser que ce monde bâti par l'Empire et son « Dispositif » n'est tissé que d'« (ir-)réalité (littéraire) » que ceux-ci vont comme

magiquement s'effondrer (ce que je crois ils font d'ailleurs très bien tout seuls – sauf que c'est nous qui sommes *sous les tuiles* d'un tel effondrement : d'où le surcroît de souffrances que nous subissons présentement) – et par exemple, dans ce *Maître du Haut Château* de Dick, la révélation reçue de l'Oracle scripturaire par Juliana sur le « peu de réalité » (uchronique) de son univers parallèle (du même nom) ne semble, dans les débuts : qui se trouvent être la fin du roman éponyme, pas changer grand chose à celui-ci (ce sont toujours, apparemment, les mêmes « trottoir(s) (plongés) dans l'obscurité », la même recherche d'un « taxi » susceptible de la « ramener à son motel », etc.) –; et pourtant, dans la mesure où la puissance de cet Empire et de son Dispositif n'est que « d'illusion » : c'est, je crois, le sens le plus profond du concept debordien de « Spectacle », on peut dire que, par la seule mise à jour (scripturaire) de l'(ir-)réalité (littéraire) de ce « monde nôtre », *la victoire est toujours-déjà acquise* à l'adversaire de cet *Empire* : celui que, depuis presque le début de la rédaction de mon « grand récit », j'ai appelé le *Royaume* ; et « Royaume » qui lui, pour ce que « n'ét(ant) pas de ce monde » : de *cet* univers parallèle-uchronique (dans lequel se déchaînent, en cette forme cauchemardesque, toutes les catégories de pensée impériales-« littéraires »), a loisir de se déployer dans l'*autre dimension* de ce « (pur) scripturaire »… qui n'est tissée elle que de « vérité » et de « liberté ». On peut donc dire que, par la seule rédaction de l'immense « océan textuel » de cette *Profondeur*, la *défaite de l'Empire* et des catégories de pensée « littéraires (toujours) trop littéraires » de son « Dispositif » a commencé d'être consommée, et « défaite » qui, malgré le comble de puissance que semblent avoir atteint présentement cet Empire et sa domination « absolument moderne » (on dit aussi parfois : « post-moderne »), peut aussi expliquer l'état de grande confusion (notamment : idéologique) qui préside à cette époque (littéraire) nôtre… où il semble en effet que les habitants de cet univers parallèle-uchronique « se soient divisés en deux partis dont chacun veut que l'autre disparaisse » (Debord), et partition dont il n'est pas difficile de voir à l'œuvre, sous nos yeux, les *différentes déclinaisons* – même si celles-ci peuvent toutes être rassemblées sous celle que, dans mon « grand

récit », j'ai fait venir comme la plus « profonde » et englobante de toutes : celle de cet *affrontement terminal-« apocalyptique » entre Empire et Royaume* ; et « affrontement » dont le premier acte aura donc été marqué… par la rédaction de ce même « grand récit » : c'est-à-dire par celle d'un roman de « métaphysique-fiction » où est décrit l'autre univers parallèle-uchronique dans lequel l'Empire et son Dispositif « ont *perdu* la guerre ».

Où l'on comprend aussi par là que, de la même façon que, dans le *Haut Château*, il y a une manière « scripturaire » de lire la *Sauterelle* d'Abendsen : celle qu'illustre notamment la « lectrice (du même nom) »-Juliana, il y en a une autre de le faire avec cette *Profondeur* – comme l'affirme par exemple mon « lecteur »-Giacomoni lorsque, dans sa lettre du 3.08.2020, il écrit ceci de mon « grand récit » :

> La Profondeur *est ce qu'elle dit p. 4 et ses produits.*

passage où est très explicitement pointée la dimension *oracularo- scripturaire* de mon livre (et je sais bien qu'une telle affirmation de ma part pourra être jugée terriblement prétentieuse et comme « mégalomaniaque » – mais catégories (« prétention » et « mégalomanie ») qui, on l'a vu, ressortissent encore au registre du « (strict) littéraire » : alors que cette *Profondeur*, à présent, relève uniquement de celui du « (pur) scripturaire »).

> *Sortilège oui ; la petite chose marginale p. 4 d'être un peu magique (…) on ne s(ait) pas toujours à quoi s'attendre : elle multiplie les angles ; théologie, poésie, essai (…)*

; tous passages à (peut-être) mettre en parallèle avec celui du *Haut Château* où Juliana fait, à l'auteur-Abendsen de la *Sauterelle*, cette déclaration :

> *– Vous avez fait énormément pour moi ; je vois à présent p. 339 à*

poursuivre.

et même si Abendsen, on l'a vu, ne semble pas avoir lui-même *pris la mesure* de ce qu'il a écrit – d'où l'« ironi(e) » avec laquelle il accueille la question que lui a juste avant posée Juliana :

– Dans votre livre, vous avez montré qu'il y a une façon d'en sortir. Est-ce ce que vous voulez dire ?
– D'en sortir ? répéta-t-il sur un ton ironique.
– Vous avez fait énormément pour moi (…)

; mais peu important dans le fond ici la réaction de scepticisme d'Abendsen (qui va bientôt probablement mourir – sous les balles, dans ce *Haut Château*, des tueurs nazis qui ont juré sa perte : les séides de l'Empire et de son « Dispositif ») vis-à-vis de sa propre création (qui est en fait celle de l'Oracle scripturaire – d'où la question de la même Juliana : « Oracle (…) pourquoi as-tu écrit *La Sauterelle pèse lourd* (ou *L'Europe et la Profondeur*) ») : puisque de toute façon, à présent, ce sont les « lecteurs scripturaires » de celles-ci (*Sauterelle* ou *Profondeur*) qui ont commencé de prendre le relais – commencé de « convertir la détresse (occasionnée par le séjour dans l'univers parallèle-uchronique où l'Empire et son Dispositif « ont (gagné) la guerre) en espérance » (celle qui va naître, du sein même de ce cauchemar uchronico-historique, de la *victoire désormais acquise* du Royaume et de ses « catégories nouvelles de pensée » – celles-là mêmes que, dans le « grand récit » de cette *Profondeur*, j'ai patiemment essayé de dégager de l'énorme confusion idéologique de cette « époque (littéraire) nôtre »). Et en ce sens, l'absence quasi-totale de réception de mon livre de la part de cette « époque (littéraire) nôtre » est peut-être encore un *bon signe – cf.* notamment ce qu'en dit le même Giacomoni : « J'y tiens, à cela : si un auteur est trop lu – et si, en plus de cela, il est acclamé ! –, s'il est donc au diapason de mon époque, il éveille tout de suite chez moi une suspicion ou un refus – ; et cela pour ce que l'annonce de cette *victoire du Royaume*,

dont la seule rédaction de mon « grand récit » est comme les *prémisses*, doit demeurer pour longtemps encore secrète et « [citation de Hölderlin] dans les nuées » : étant clair que si celle-ci (cette annonce) survenait trop prématurément, l'Empire et son Dispositif (ou ici donc : son « Spectacle » – la pure « puissance d'illusion » qu'il est) trouveraient le moyen de, pour ainsi dire, « rectifier le tir »/organiser la contre-attaque – soit en le mode de la censure absolue de ma *Profondeur*, soit, plus vraisemblablement, en celui de ce que, autour de 1968, on appelait la « récupération » –; alors que maintenant, pour une telle « contre-attaque », c'est de toute façon trop tard : puisque mon livre, même en cette forme peu ou prou clandestine : celle de l'« anomalie » dont parle Giacomoni, *existe*/se-trouve-sur les étagères, voire parfois : les présentoirs, de certaines librairies de ce pays – et alors qu'aucun battage publicitaire-éditorial n'a été (médiatiquement) organisé pour le « promotionner » : ce qui, paradoxalement, constitue peut-être aujourd'hui la *meilleure des promotions* –, puisqu'en effet, comme l'affirme plus haut mon « lecteur scripturaire », les ouvrages trop « acclamés » ne suscitent plus chez les « innocents lecteurs » de cette « époque (littéraire) nôtre » que « suspicion et refus » : « *La Profondeur* ne cesse d'être un peu magique : que fait-elle ici, chez un éditeur (qui a toute ma gratitude) qui n'a pas vraiment vocation à la publier, mais qui le fait fidèlement et bien ? » (et je veux même voir dans l'existence de ce parfait homonyme – comme moi « philosophe » (pour dire vite) (quoique, lui, passant de temps à autre « à la télé ») – comme un autre signe de la *protection* que m'a accordée la Providence pour ne pas devenir trop rapidement la cible des manigances de l'Empire et de son « Spectacle » – sinon celle des tueurs nazis-musulmans qu'utilisent de temps en temps ceux-ci pour accomplir leurs « basses œuvres » ! –: peu m'important dans le fond que mes livres soient attribués) à cet autre « P.L.C. » (pourvu toutefois que les siens, à moi, ne le soient pas !) ; toute observation que je faisais l'autre jour à un autre de mes « lecteurs scripturaires » (Éric Coulon – fondateur de l'« Université libre de la connaissance » : *cf.* l'entretien sur le « site » de celle-ci)… qui me demandait si un tel *homonyme* ne me gênait pas trop – à quoi je répondais

que, bien au contraire, je voyais en cet « homonyme » une sorte de protection accordée par cette même Providence au véritable auteur de cette *Profondeur* – ; et d'évoquer tous les deux en riant le possible scénario d'un tueur nazi-musulman qui, ayant jugé peu ou prou « islamophobe » mon « grand récit », s'en prendrait à son « faux » auteur/mauvais » P.L.C. – ce qui laisserait à son « vrai » et « bon » le temps de réclamer par exemple… la protection de la police ! : on jugera que ce rire était bien cruel mais, après tout, qui ne voit que ceux qui ont un tant soit peu cherché à s'élever dans le Spectacle *doivent périr* de ce Spectacle même… et de sa lumière « spéciale » à laquelle, en cette forme notamment « médiatique », ils ont pris le risque de *s'exposer*).

Ce pourquoi l'annonce de cette *victoire terminale du Royaume* – et notamment celle de ses « catégories nouvelles de pensée » (telles que, pour la première fois, elles ont été, sans nulle ambiguïté, exposées dans ma *Profondeur*) – doit emprunter le chemin de ces discrétion-et-clandestinité qui entourent (encore) la publication (en cours) de mon « grand récit » : car sinon l'« Empire et son Dispositif, ayant identifié trop rapidement son véritable/royaumaire » Adversaire, risqueraient de retourner contre lui toute la puissance (qui, bien que « d'illusion », n'est certes pas petite) de son Spectacle – appliquant par là la consigne de cette *censure absolue* que donne à ses pairs, dans son (apocryphe) *Véridique Rapport*, le (fictif) Censor (en réalité : le « situationniste » Gianfranco Sanguinetti) :

> *La censure ne peut être envisagée p. 159/160 pas réformer, mais détruire (…)*

– ; sauf que l'Empire, pour ce qu'étant la première dupe de son propre piège : destin ordinaire des menteurs qui, à force de mentir, finissent par *croire eux-mêmes à leurs propres mensonges*, ne saurait vraiment comprendre

en quoi cette (apparemment inoffensive) *Profondeur* pourrait constituer pour lui une quelconque menace : ne voila-t-il pas un livre dont l'auteur ne préconise semble-t-il aucune « révolution violente » particulière (ni d'« extrême-gauche », ni d'« extrême-droite »), préférant consacrer ses milliers de pages aux commentaires de textes ou de tableaux regardés comme des « classiques » – seule peut-être l'énormité de cette Somme pouvait apparaître suspecte aux censeurs de cet Empire (qui, lui, préfère les « petits traités » – ceux qu'écrivent justement, en ce mode toujours inoffensif et insignifiant, ses « (petits) télégraphistes »), mais à ce léger détail près, il ne voit pas du tout pourquoi il devrait appliquer à cet ouvrage la *censure absolue* que préconise leur (occulte) maître à penser-Censor vis-à-vis de tels livres supposés « dangereux » : « Laissons-le donc (concluent ces mêmes censeurs – si tant est qu'ils aient seulement eu la curiosité d'ouvrir ma *Profondeur*) vivre sa vie de livre (qui d'ailleurs, au vu de l'absence totale de notoriété médiatico-spectaculaire chez son auteur, ne saurait être qu'*extrêmement brève* : un petit mois sur les présentoirs de quelques librairies… et la messe est dite) »… Il faut imaginer un lecteur d'aujourd'hui entrant dans une de ces librairies, sans trop savoir ce qu'il y vient au juste chercher, et tombant par hasard sur un des tomes de cette *Profondeur* – peut-être tout simplement attiré par sa *beauté* (mérite qui bien sûr revient, non à son auteur, mais à son éditeur – et pour ma part, je me suis toujours un peu étonné de l'insigne *laideur* des publications actuelles : parce que la « beauté » justement est un critère « royaumaire » ?) –, lisant sa « quatrième de couv. », peut-être parcourant ses premières pages, et se demandant ce « que fait » ici ce livre, au rayon « philosophie », entre les ouvrages mieux répertoriés d'une Judith Butler ou d'un André Comte-Sponville, d'un Jacques Attali ou d'un Michel Onfray (j'imagine) ; puis le reposant pour continuer sa morne promenade entre tous ces livres dont aucun ne semble véritablement lui faire signe :

Sortilège oui p. 4 les deux premiers volumes.

c'est ainsi en tout cas que mon « lecteur scripturaire »-Giacomoni

raconte sa rencontre avec mon « grand récit » – dans un passage de sa lettre dont je veux ici recopier la citation… ne serait-ce que pour avoir l'occasion d'y (rementionner le nom de l'écrivain trop tôt disparu « Dominique Autié » (c'était quelqu'un dont, sans être tout à fait un ami, les grandes érudition et exigence (littéraires) m'impressionnaient beaucoup/peut-être même m'intimidaient un peu) – quelqu'un qui en tout cas, juste avant de nous quitter, m'avait fait l'honneur et la gentillesse de s'intéresser à mon travail (à l'époque encore balbutiant)) :

Vous me demandiez comment j'avais accédé p. 3 comblée et dépassée.

et de poursuivre en continuant d'évoquer le nom de notre « (cher) disparu » – ce pourquoi je me permets de recopier ici la suite immédiate de la citation :

Dominique Autié évoquait un livre p. 3/4 ou un refus.

(alors que, on le sait, il n'y a pas l'ombre d'« érudition » (« molle » ou dure) dans mon livre – et que Quignard, auteur de fameux *Petits traités* (!), est loin d'être un de mes « auteurs de chevet »)… Mais où l'on voit en tout cas par ces lignes que ce qui a finalement permis à ce/mon « lecteur scripturaire » d'« accéd(er) à (cette/ma) *Profondeur* » a été le *silence* dont celle-ci s'entourait – ce que V.G. appelle pour sa part son « sans » bruit – ; et « silence » qui, à côté de celui de « beauté » évoqué plus haut, m'apparaît comme un autre critère de toute *réception royaumaire* – et même si une telle « réception » prend plutôt la forme, dans cette « époque (littéraire) nôtre », d'une « *anti*-réception » : « J'y tiens, à cela : si un auteur est trop lu », etc. –; et qui ne comprend par là que ces « silence » (scripturaire) et « sans bruit » (médiatique) ont peut-être plus fait pour la « réception » véritable de mon « grand récit » (en cette forme donc, paradoxale, d'une « anti » ou d'une « peu notable » réception) que si celui-ci avait été accueilli par des « acclam(ations) » : pour ce que, aujourd'hui, de tels succès médiatico-cri-

tiques ne peuvent en effet que provoquer, chez les lecteurs-scripturaires de ce temps c'est-à-dire ceux toujours peu ou prou en quête d'« ouvrages (authentiquement) royaumaires », ces réactions de « suspicion » ou de « refus ».

Voici donc un livre qui, comme la *Sauterelle* d'Abendsen du roman de Dick, apporte au monde l'étonnante nouvelle qu'en vérité ce sont l'Empire et son Dispositif qui « ont perdu la guerre » – affirmation qui, dans l'univers parallèle-uchronique où nous séjournons encore, semble rien moins qu'évidente (dans la mesure où, en apparence, la *domination* qu'exercent cet Empire et son « Dispositif » sur nos vies quotidiennes, semble au contraire comme parvenue à un *comble de puissance* – d'où notamment la tonalité de « détresse » qui caractérise (encore) ces mêmes vies dans ce même « univers parallèle-uchronique ») – : il ne faut donc pas trop s'étonner si un tel livre, et dans l'(autre) mesure où l'instance critique-littéraire de ce temps est (encore) entièrement tenue par cette « domination » : quoique les avis (du même nom) de celle-ci soient de moins en moins suivis par la masse des « innocents lecteurs » de cette « époque (littéraire) nôtre (de plus en plus enclins aux « suspicion-et-refus » qu'évoque V.G.), *ne soit pas accueilli par des acclama(tions)* (!) – *cf.* ce que disait déjà Debord de son propre « grand récit » dans sa *Préface à la quatrième édition italienne de « La Société du spectacle »* (1979) :

Sans doute, une théorie générale p. 1840 du Quarto à ces deux exigences.

(et même si cette *Société du Spectacle*, ses traits nettement « amalécites », avait tout de même connu en son temps une certaine (« notable ») réception – ce qui, on le reconnaîtra, n'aura pas été exactement le cas de ma *Profondeur* (!)). Et pourtant, dans la citation de Debord qu'on vient de lire, il y a au moins un mot en lequel l'auteur de cette *Profondeur* ne peut que se reconnaître entièrement, et c'est celui de cette « inadmissib(ilité) » de

son propre ouvrage : c'est-à-dire en vérité celle de, non tant une « théorie générale » : puisque mon livre n'en expose *a priori* aucune, que l'*annonce* de cette victoire (terminale) du *Royaume* sur toutes les puissances coalisées de cet Empire et de son « Dispositif » ; et « annonce » qui, en effet, ne peut que provoquer la « stupéfaction indignée de tous ceux qui », de cet « Empire », selon, s'accommodant… ou avec lequel, pour certains : « (petits) télégraphistes » et autres « auteurs de (petits) traités », ils collaborent activement – et « stupéfaction indignée » dont témoignent notamment, dans le *Haut Château* de Dick, les lecteurs « nazis-littéraires » de la *Sauterelle* d'Abendsen :

> *Reiss* [N.D.A. : le cumul du Reich allemand à San Francisco, dans l'univers parallèle-uchronique imaginé par Dick] *ferma le livre p. 172/173 au talent d'écrivains de cet homme ?*

la réponse à cette question ne pouvant être que négative : l'auteur de cette *Sauterelle* (si l'on en croit du moins les quelques extraits de son ouvrage obligeamment fournis par Dick), comme *a fortiori* celui de cette *Profondeur* (qu'on peut elle consulter en sa totalité), ne disposant d'aucun « talent d'écrivain » (« littéraire ») particulier – si bien que la fascination qu'exerce leur ouvrage respectif sur leur lecteur, selon, « scripturaire » (Juliana ou V.G.) ou « littéraire » (Reiss ou Dominique Autié (!?) ne se peut expliquer que par leur origine « royaumaire » (ce que Dick appelle pour sa part la « grandeur ») :

> *tout cela avait en quelque sorte plus de* grandeur, *était plus dans l'esprit d'autrefois que le monde réel. Le monde de l'hégémonie allemande* [N.D.A. : celui, dans notre propre univers parallèle-uchronique, de l'hégémonie « impériale »].

Le lecteur nazi-allemand Reiss est « boulever(sé) » par la lecture de la *Sauterelle* d'Abendsen – projeté dans la réaction de « stupéfaction indignée »

dont parle Debord (« On aurait dû faire davantage pression sur les Japonais (…) pour qu'ils interdisent ce livre ») – parce qu'il sent bien au fond de lui, et malgré tous ses présupposés « littéraires-nazis », que l'univers parallèle uchronique décrit dans le roman d'Abendsen a plus de « vérité (scripturaire » – de « grandeur » donc) que celui seulement/littérairement « réel » où s'est instaurée, par l'Événement de cette victoire de l'Axe : dont cette *Sauterelle* propose l'« inadmissible » théorie générale-uchronique qu'il n'a pas eu lieu, cette « hégémonie allemande » (« impériale ») – ce pourquoi la première réaction du consul allemand Reiss est de chercher à donner au « boulevers(ement) » suscité en lui par la lecture du roman d'Abendsen des explications « (strictement littéraires » (le supposé « talent d'écrivain » de son auteur) :

Ces romanciers connaissent des p. 173 qu'il remporte.

passage où je le note en passant – par l'exemple de ce « docteur Goebbels (qui) a débuté en écrivant des romans » – est bel et bien pointée la signature « littéraire » du mouvement nazi – dont le même Goebbels fut en effet, en tant que ministre de Sa Propagande, comme le chantre et (romanesque) illustrateur : on dirait aujourd'hui, le « *communiquant* majeur ») –; mais explications « (strictement) littéraires » qui, poussées dans leur dernier retranchement, ne peuvent que fatalement déboucher sur la plus « littéraire » de toutes – celle en ce mode classiquement *antisémite* :

Peut-être cet Abendsen est-il juif.
Ils sont toujours aussi p. 173 de ce côté.

(et de la même façon probablement que, lorsque les lecteurs néo-progressistes/littéraires de cette « époque (du même nom) mienne » prendront connaissance de l'« inadmissible » thèse développée dans ma *Profondeur* : si tant est qu'ils ouvrent seulement un jour mon « grand récit », ils en affé-reront pareillement eux aussi du contenu « catho-intégriste » de celle-ci…

ainsi que des opinions « réactionnaires » de son auteur – qui pourtant n'aura cherché, par, la rédaction de son roman « métaphysique-fiction » qu'à les faire passer-de cette tonalité de « détresse » (caractéristique de l'univers parallèle-uchronique né de la victoire (supposée) de l'Empire et de son « Dispositif » – et dont, sans vouloir à eux-mêmes se l'avouer, ils souffrent tout autant que les autres résidents de ce monde soumis à cette « hégémonie » impériale) à celle d'« espérance » (caractéristique, elle, de l'autre univers parallèle-uchronique où le Royaume et toutes les puissances sans violence de ce spirituel « ont pour finir *gagné* la guerre »).

Où l'on comprend par ces considérations que l'« inadmissi(bilité) » de la thèse (ce que Debord appelle lui, de son côté, sa « théorie générale ») exposée par/dans cette *Profondeur* n'est rien d'autre que celle de l'*annonce* (en ce mode donc « (purement) scripturaire ») de la *victoire terminale du Royaume sur l'Empire* ; et « annonce » (forcément : étonnante) qui ne peut provoquer chez les lecteurs, selon « (strictement) littéraires » ou « (purement) scripturaires », de cette *Profondeur* que deux types de réaction : soit celle de cette « stupéfaction indignée » (qu'évoque le même Debord) chez les premiers, soit celle de cette « entrée-en-espérance » (dont parle l'Évangile) chez les seconds – ce qu'exprime notamment l'un de ceux-ci lorsque, dans sa lettre à l'auteur d'un tel « grand récit », il écrit ce qui suit :

> *Et je crois que* La Profondeur *va susciter un jour et quelque part, si ce n'est déjà fait, un geste, une parole, un refus, une surprise, un réflexe… dans une seconde décisive (…)*

(restant bien sûr à se demander de quoi pourra bien être tissé le « déci-si(f) » d'une telle « seconde » – de rien de « (strictement) littéraire » je suppose : ce pourquoi, parmi la liste de mots proposés par V.G., c'est encore celui de « surprise » qui m'apparaît à tout prendre le plus *adéquat*)…Étant clair en tout cas que l'annonce de cette victoire (terminale) du Royaume sur

l'Empire – pendant dans notre univers parallèle-uchronique de celle dans celui imaginé par Dick dans son *Haut Château*, des Alliés sur l'Axe – ne peut constituer en effet qu'une immense « surprise », selon, heureuse (pour les lecteurs « scripturaires »), ou malheureuse (pour ceux « littéraires »), mais de toute façon toujours suprêmement… « surprenante » – l'expression de cette « surprise (elle-même) surprenante » n'étant pas si pléonastique qu'elle en a l'air : pour ce qu'ayant au moins le mérite de faire ressortir cette vérité que l'essence de toute annonce en ce mode royaumaire/scripturaire réside d'abord en son élément (« surprenant »)… de « surprise » –; qui n'a rien à voir par exemple avec le « *scoop* » médiatique ou le « coup de théâtre » : plutôt avec cette dimension, déjà longuement analysée/préparée par/dans le « grand récit » entier de ma *Profondeur*…, de ce « sans garantie » du temps ; et « sans garantie » qui fera notamment de cette « seconde décisive » (dont parle V.G.) le moment même (de ce « temps ») où prendra tout son sens la phrase bien connue, devenue presque proverbiale, de ce « C'est au moment où tout semblera perdu que tout sera sauvé »… Dans l'uchronie science-fictive de ce *Haut Château*, ce moment est bien évidemment celui où l'Oracle (scripturaire) *Yi King* rend son verdict quant à la « leçon que nous sommes censés (…) tirer de la lecture de cette *Sauterelle*) – ce qui, moins paradoxalement que cela pourrait en avoir l'air : *cf.* plus haut mes explications à ce propos, déclenche la fureur de son auteur même :

– *Cela veut dire, n'est-ce pas, que mon livre est vrai ?*
– *Oui, dit-elle.*
– *L'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ? dit-il, fou de colère.*
– *Oui.*

ce bref échange entre la lectrice-Juliana et l'auteur-Abendsen de cette *Sauterelle* montrant au moins que la réception d'une annonce scripturaire/royaumaire – y compris chez des personnages qui *a priori* devraient la juger « heureuse » – n'est pas si facile qu'il n'y paraît : qu'il y faut aussi des lecteurs de la même trempe : (scripturaire/royaumaire) ; car sinon il peut arriver

que, comme c'est le cas avec cet Abendsen et sa « colère », la réaction de ceux qui ont paru combattre-pour le Royaume ne soit celle qu'on attendait : étant clair qu'ici, des deux personnages de Juliana et d'Abendsen, le plus scripturaire royaumaire, n'est pas celui qu'on croit – d'où le reproche qu'adresse, immédiatement après la Révélation par l'Oracle de cette « victoire », la première au second :

– Et même vous, vous ne regardez pas la chose en face (…)

; et cela peut-être parce que, tandis que Juliana était peu ou prou préparée, du fait de sa « lecture (purement) scripturaire » de cette *Sauterelle*, à la « vérité (du même nom) » qui en a surgi l'annonce de celle-ci prend par contre totalement au « dé-pourvu » en le mode pléonastique de cette « surprise (elle-même) surprenante » (essence on l'a vu de toute révélation de type « royaumaire/scripturaire ») – son auteur : dont la « colère » s'explique dès lors par le fait que, s'il peut à la rigueur *contrôler* quelque « surprise » que ce soit : quelque annonce (du même nom – « surprenante ») il voit bien que, dans l'occasion *de cet* Oracle (scripturaire) délivrant son verdict sur son travail : qu'il regardait lui, jusque-là, comme encore (et « strictement) littéraire », il ne *maîtrise* plus rien, par contre, de ces mêmes surprise/annonce… lorsque celles-ci se font elles-mêmes « surprenantes »/royaumaires. Si bien que la réaction du même Abendsen devant la révélation de la « vérité » du contenu de son roman – dont se réjouit elle ouvertement sa « lectrice (scripturaire) »-Juliana – est d'une certaine façon plus proche de celle qu'a eue, à la lecture de sa *Sauterelle*, le consul nazi Reiss – pourtant objectivement son ennemi « mortel » (n'ourdit-il pas, immédiatement après cette lecture, l'assassinat de son auteur ?) – ; et cela pour ce que les deux, le consul « allemand » et l'écrivain « américain » : bien que séparés par le gouffre de positions politico-géo-stratégiques absolument divergentes, se rejoignent cependant encore sur leur manière, elle : toujours « (strictement) littéraire », de lire ou d'interpréter les œuvres – étant probable que si Abendsen avait pu connaître les méditations que la lecture de sa *Sauterelle* avaient provo-

quées chez Reiss (celles relatives notamment à son « talent d'écrivain ») son narcissisme d'auteur en eût été flatté… et même si ces méditations ont finalement débouché sur rien de moins que le projet de son assassinat (le jugement de Juliana sur cette même *Sauterelle* – parce que, lui, non tout littéraire que scripturaire – est certes plus sévère/moins agréable pour le narcissisme d'Abendsen – « Et même vous, vous ne regardez pas la chose en face » –; mais du moins la jeune femme ne se rend pas chez l'auteur de cette *Sauterelle* pour le tuer – plutôt, on l'a vu, pour le *sauver*: « Vous devriez aller quelque part où ils ne puissent pas vous trouver, au lieu de tenir maison ouverte, de laisser entrer n'importe qui, comme je l'ai fait, moi »).

L'annonce contenue dans mon « grand récit » de cette victoire terminale du Royaume sur l'Empire – et qui est comme la réponse de l'Oracle (scripturaire) de ce temps à la question posée, non tant à son auteur, qu'à du « pourquoi as-tu écrit *L'Europe et la Profondeur*? » – explique aussi bien sûr la réception quasi-nulle qu'a réservée à ma Somme l'instance elle « (strictement) littéraire » de ce (même) temps; mais quasi-nullité de cette réception qui, paradoxalement, a attiré vers elle le petit nombre restant des « lecteurs scripturaires » de celui-ci (même si ce « petit nombre » est peut-être plus grand qu'on croit – appelé en tout cas dans un avenir proche, et devant l'insigne médiocrité des productions « littéraires » qu'on lui propose, à se renforcer rapidement/énormément) – *cf.* ce qu'en dit notamment l'un de ceux-ci:

> *J'y tiens, à cela: si un auteur est trop lu – et si, en plus de cela, il est acclamé! –, s'il est donc au diapason de mon époque, il éveille tout de suite chez moi une suspicion et un refus.*

Et « situation » de quasi-non réception de mon livre qui semble l'éloigner infiniment de celle que connaît, dans l'univers parallèle-uchronique décrit par ce *Haut Château*, l'ouvrage d'Abendsen – puisque celui y jouit

au contraire d'une grande notoriété (tout le monde semblant l'avoir lu ou du moins, semblant avoir entendu parler de sa thèse cardinale – la victoire terminale-uchronique des Alliés sur les forces de l'Axe) – ; mais éloignement de la situation de ces deux « grands récits » – « réception peu notable » de ma *Profondeur*/« grand succès de librairie » de cette *Sauterelle* – qui s'explique par le fait de la plus grande *rusticité* du « totalitarisme » illustré par l'univers imaginé par Dick : celui où a donc été écrit et publié cette (fictive-uchronique) *Sauterelle*… par rapport à celui, plus soft quoique plus efficace, instauré par notre (« absolument moderne ») domination : celle qui a compris que, pour placer sous l'éteignoir un livre quel qu'il soit, il n'est plus besoin de l'interdire, voire de dépêcher des tueurs pour abattre son auteur (!) – il suffit de s'arranger pour que, dans ses médias (« réseaux sociaux » compris) toujours aux ordres, il en soit *le moins possible parlé* : ce qui, entre nous soit dit, rend presqu'obsolète la consigne de cette *censure absolue* (appliquée à ces livres) que préconise le (fictif) Censor aux lecteurs de son (apocryphe) *Véridique rapport* (et en ce sens aussi la situation de l'Abendsen du *Haut Château* de Dick est plus proche, par exemple, de celle d'un Soljenystsine – persécuté/censuré/contraint à l'exil par le totalitarisme encore « rustique » du régime soviétique de son temps (mais disposant d'une vaste notoriété « à l'ouest ») – que de la mienne – celle d'un auteur qu'en effet aucun régime totalitaire-policier ne persécute réellement/particulièrement : se contentant, ce régime, d'*ignorer* simplement son travail). Et pourtant, comme on l'a vu plus haut avec la citation de la lettre de mon « lecteur scripturaire »-V.G., même cette stratégie – celle qui préfère (donc) *l'indifférence à la persécution* (voire, quand cette indifférence est devenue impossible, opte pour la « récupération ») – finit par trouver sa limite ; et cela pour ce que, dans la *perspective royaumaire* où s'inscrit la rédaction de tels livres, cette politique même, médiatico-éditoriale-littéraire d'« indifférence » pratiquée par la domination vis-à-vis de ces mêmes livres, en vient à *œuvrer dans le sens* de cette « perspective » ; et cela pour ce qu'aussi une telle « censure *soft* » de tels ouvrages, dont les auteurs ne sont plus tant donc persécutés qu'ignorés, a eu pour dommage collatéral (aux yeux du moins

de cette domination et de son totalitarisme (du même nom – « soft ») de susciter un (étrange/paradoxal) lectorat… formé de la masse innombrable de tous ces « innocents lecteurs » qui accueillent désormais les œuvres « acclamées » par l'instance éditoriale-littéraire de ce temps par ces réactions de « suspicion » et de « refus » (dont parle le même V.G.). Et cela parce que ces lecteurs – dont certains pourront dès lors venir grossir le « petit nombre » de ceux que je qualifie ici de « scripturaires » (ce pour quoi, comme je l'affirme plus haut, ce « nombre » risque fort, dans un avenir plus ou moins proche, de devenir beaucoup moins « petit ») –, toujours un peu étonnés de l'*insigne médiocrité* des œuvres ainsi proposées à leurs « acclama(tions) »/admiration (médiatique/littéraire/(plus ou moins) téléphonée), finissent par en inférer que les « bons livres » (pour dire vite – ceux que j'appelle ici, pour ma part, les « ouvrages (authentiquement) scripturaires » : ou, si l'on préfère, « royaumaires ») se trouvent peut-être après tout parmi ceux dont, justement, l'instance critique/éditoriale/littéraire/impériale/médiatique/spectaculaire, etc. *ne parle jamais* (ou si peu). Bien sûr, un tel syndrome de « suspicion » généralisée vis-à-vis de l'entièreté de la production littéraire d'une époque peut s'avérer parfois très injuste – car après tout, parmi les ouvrages (officiellement) célébrés/«acclamés » par cette instance, il peut s'en trouver à l'occasion d'excellents (même si, en général, les raisons excipées pour motiver une telle célébration sont toujours mauvaises et comme « à côté de la plaque » – ce dont témoigne notamment le traitement actuel par cette même instance des « classiques » : désormais uniquement encensés dans la mesure où ils peuvent sembler illustrer les catégories de pensée de l'idéologie totalitaire-régnante de ce « politiquement correct ») –; mais syndrome d'une telle « suspicion » (littéraire-généralisée) qui exprime au moins ce fait que, dans l'élément-même de ce « (strict/époqual) littéraire », un *basculement* a commencé de s'opérer : celui qui va faire passer la masse (innombrable) des « innocents lecteurs » de ce temps de détresse (littéraire) de la *recherche* d'ouvrages relevant encore de la dimension de ce « (strict) littéraire » à la *quête* d'autres relevant eux de celle de ce « (pur) scripturaire » – et « basculement » qui, dans la toujours même « perspective royaumaire »

où s'inscrit désormais l'auteur de cette (encore mé-connue) *Profondeur*, n'est peut-être rien d'autre que le signe (ou le prémisse) de cette *victoire (terminale) du Royaume sur l'Empire* : dont l'annonce est donc faite par mon « grand récit » éponyme/qui commence sur une *toute petite échelle* (celle donc de la modification de « l'horizon d'attente » (littéraire) de tous ces « innocents lecteurs » – qui sont de plus en plus nombreux à accueillir les ouvrages « acclamés » par l'instance critique-*impériale* de ce temps par ces attitudes de « suspicion » et de « refus » : qui, bien que pouvant parfois s'avérer « injustes » : quoique jamais en vérité quant aux *raisons* données à des célébration/«acclama(tions) », témoignent du moins de l'inscription, désormais acquise, de tout processus de réception (littéraire) dans la perspective *royaumaire* que j'indique ici).

À ce titre, rien n'illustre mieux, à mon sens, cette modification de l'« horizon d'attente » (littéraire) des « innocents lecteurs » de ce temps – elle-même l'écho, comme on l'a vu, de ce « basculement », dans l'élément de la réception (par ces mêmes lecteurs) des ouvrages actuellement publiés, de « (strict) littéraire » vers « (pur) scripturaire » (et « basculement » qui aussi, comme on l'a également vu, n'est rien d'autre, à son tour, que le signe ou la prémisse : en ce mode critique-éditorial, de cette victoire (terminale) du Royaume sur l'Empire ») – que le film récemment sorti de ce *Mystère Henri Pick* (Rémi Bezançon, 2019) – lui-même inspiré du roman éponyme de David Foenkinos (*cf.* ma (peut-être trop brève) lecture de celui-ci dans *Le Bruit du temps* – même si, à mon avis, le film de Bezançon, par la simplicité de son intrigue, et la qualité de ses interprètes, va peut-être plus loin dans les illustration/exploration de cette « perspective royaumaire » que je dis) – ; mais production qui, de toute façon, exprime au moins ce fait que, au sein de cette instance critique/littéraire/«impériale », incarné dans ce *Mystère* par le milieu éditorial-parisien où se joue (en grande partie) son intrigue, un début de *prise de conscience*, sinon de basculement de (strict) littéraire en (pur) scripturaire, du moins de ce processus de modification

de l'« horizon d'attente » des lecteurs de ce temps a commencé de se faire jour – ce que formule très lucidement le personnage d'éditrice junior de « Daphné Despéro » (qui a fait la découverte, au fond d'une « bibliothèque des livres refusés » de la France périphérique du manuscrit d'Henri Pick) à son compagnon l'écrivain Frédéric Koska (qui se trouve être, lui, le *véritable auteur* de ce manuscrit) lorsque, aux protestations de celui-ci : qui ne veut bien sûr pas être dépossédé de la paternité de son œuvre, elle oppose cette réponse de tonalité très « marketing » :

> *« Ton livre est génial mais l'idée* marketing *qu'il y a derrière est encore plus géniale. Tu le sais comme moi, aujourd'hui c'est de plus en plus difficile de sortir du lot (…) l'émotion que j'ai eue en découvrant ce trésor c'était incroyable, c'est ça qu'il faut donner aux gens, c'est toute cette histoire autour (…) ce roman du roman (…) »*

; et argument qui en effet ne peut que « parler » à un auteur qui, avec son premier roman *La Baignoire*, a connu un cuisant échec (237 exemplaires vendus) – alors que tout donne à croire aux spectateurs de ce *Mystère* qu'il était d'excellente facture littéraire : preuve s'il en fallait qu'aujourd'hui, pour « sortir du lot », le seul « talent d'écrivain » (*dixit* le Reiss de Dick) ne suffit plus… Daphné Despéro décide donc de publier ces *Dernières heures d'une histoire d'amour* sous le pseudo (choisi presque par hasard par Koska en déambulant dans les allées du cimetière de « Henri Pick » – nom d'un obscur pizzaïolo de Crezon de cette petite ville du Finistère (où il est décédé depuis peu) – ; la supercherie marchant au-delà de toute espérance : puisque le roman devient un énorme « best-seller » – même si, ce succès comme l'analyse lucidement/amèrement son « nègre malgré lui » – Koska, n'est pas seulement dû à sa qualité littéraire intrinsèque :

> *« Ce que Daphné trouvait génial, c'est que Henri Pick soit un simple pizzaïolo. Tout le monde allait pouvoir s'identifier à lui, y aurait pas cette barrière de l'élitisme intellectuel (…) »*

; et engouement encore multiplié par le fait que se développe autour du livre, de sa découverte au fond de la Bretagne, une polémique – dont le critique « Jean-Michel Rouche », sorte de mixte entre Bernard Pivot (il anime à la télé une émission littéraire) et Jean-Louis Bory (il a participé au *Masque et la Plume*), prend la tête – quant à son « authenticité » : comment quelqu'un que personne, aux dires mêmes de son entourage : sa femme Mathilde et sa fille Joséphine, n'a jamais vu ni lire ni écrire, a-t-il pu « pondre » un tel chef-d'œuvre (et argument dont les « pro-Pick » auront bien sûr, beau jeu de dénoncer le présupposé « élitis(te) » (donc) et de pointer la tonalité de « mépris », sinon « de classe », du moins de celui que toujours éprouve, pour reprendre les catégories d'un Guilluy, la « France des métropoles » vis-à-vis de celle « périphérique » – et en effet le film de Bezançon n'est-il par sorti au moment même (2019) où se déchaînait par tout le pays cette fameuse révolte (dite) des « Gilets jaunes » : qui n'a rien été d'autre en vérité (*cf.* mon analyse de celle-ci dans [?] que l'affrontement, passé de latent à visible, entre ces deux « France »-là) ? Le film de Bezançon racontera donc la quête (quasi-policière) du critique-Rouche – qui suite au *clash* qu'il a lui-même provoqué au cours de son émission : en mettant en doute l'authenticité du « chef-d'œuvre » de Pick, lui a valu la perte de son strapontin médiatique… et celle, accessoirement (?), de son épouse (mais *clash* qui n'a eu comme effet, suivant l'habituel processus désormais de tout « coup éditorial », que de multiplier encore les ventes du roman – dont le remercie ironiquement, dans une autre scène, l'éditrice sénior Inès de Crécy de celui-ci : – pour démontrer la véracité de sa thèse : ce qui donne loisir au réalisateur de ce *Mystère*, d'une part, de promener son spectateur à travers les admirables paysages de cette presqu'île de Crozon – même si, en vérité, c'est plus le ravissant village de Camaret qui est donné à voir (son port donnant sur la rade de Brest, son cimetière de bateaux à laquelle, on le sent, le « pur intello parisien » Rouche ne laisse pas de succomber) – ; et surtout, d'autre part, de nous raconter l'ébauche d'« idylle » – mixte comme il se doit, dans les débuts, d'hostilité puis bientôt, à mesure que l'enquête de

Rouche suit son cours, de facétieuse *complicité* – qui finit par se tisser entre le critique littéraire et Joséphine Pick, la fille du pizzaïolo (excellemment interprétée par la délicieuse Camille Cottin) ; et « histoire dans l'histoire » qui constitue à mon sens un des *charmes* les plus puissants du film de Rémi Bezançon : tout se passant un peu comme si, tandis que les deux « France » de Guilluy : la métropolitaine-mondialiste et la périphérique-invisible s'affrontaient dans les rues, leurs représentants respectifs à Crozon filaient eux, pendant ce temps, le « guilletdoux » – non sans que, cependant, leur opposition fondamentale : Paris/Province, France « boboïsante »/France « périphérique »…ne soit tout au long de l'intrigue conservée : « Je ne vais pas me priver, signifie à un moment l'institutrice-Joséphine à l'(ex-) médiatique Rouche, du plaisir de vous contredire ».

À ce titre, l'une des scènes les plus drôles et émouvantes du film est peut-être celle où Jean-Michel Rouche, ayant été invité chez elle par Joséphine : à la recherche d'une lettre de son père pouvant prouver le « génie littéraire » de celui-ci, découvre dans la surprise que son hôte est en fait la détentrice d'une *vaste bibliothèque* – ce qui, la même Joséphine ayant noté chez son invité cette surprise, nous vaut cet échange mi-acide, mi-drolatique :

– Vous pensiez surtout qu'en Province on ne lisait pas.
– Non bien sûr, vous n'avez que ça à foutre… Je plaisante.

et découverte par Rouche de la *grande culture littéraire* (de celle qu'il prenait jusque-là sans doute, lui l'« intellectuel parisien raffiné », pour une sorte de « planque » – au moins en ce registre culturel-littéraire) qui va bien sûr constituer un des fils dont sera tissé plus tard, sinon leur amitié amoureuse, du moins leur complicité – mais découverte qui surtout fait venir le personnage de cette Joséphine Pick, aux yeux cette fois-ci du spectateur de ce *Mystère*/lecteur de ce *Milieu doré*, comme celui de cette « lectrice scripturaire »… dont j'ai commencé plus haut, en analysant

notamment la « Juliana » du *Haut Château* de Dick, de dessiner les traits royaumaires-caractéristiques : dont celui par exemple, chez Joséphine, d'une femme qui, bien que n'ayant (de son propre aveu) aucune velléité littéraire : elle se dit (dans cette même scène) « tout à fait incapable d'écrire un roman », détient cependant cette capacité, plus précieuse encore peut-être que le désir d'écrire, à *comprendre le sens profond des œuvres* – dont atteste notamment le système de classement qu'elle a utilisé pour sa bibliothèque (qui fait l'admiration de Rouche – parlant lui de la « méthode Warburg ») :

> *Je les classe par thèmes selon la loi du bon voisinage (…) Ce qui permet de laisser Henry Miller et Anaïs Nin côte à côte sans avoir Nietzsche au milieu (…)*

; où l'on comprend que ce personnage d'institutrice cultivée (de cette (peu ou prou littérairement méprisée) « France périphérique » – par, bien sûr, l'autre « France » boboïsante/métropolitaine/mondialiste) n'est rien d'autre, pour ce *Mystère*, que le pendant de la Juliana du *Haut Château* de Dick : la figure la plus « royaumaire » du film de Bezançon – et à laquelle bien sûr ne peut que s'opposer celle, elle « impériale, forcément impériale », du critique littéraire/intello médiatique-parisien Rouche : même si celui-ci, suite au scandale par lui provoqué au cours de son émission : qui lui a donc valu son renvoi immédiat par la chaîne de télé qui l'employait, apparaît comme peu ou prou en *rupture de ban* par rapport à l'instance littéraire/impériale… dont il n'était finalement que le *salarié* (ce qui peut aussi expliquer pourquoi, lorsque le même Rouche, pour les besoins de son enquête, prend le chemin de la (lointaine) Bretagne – et *a fortiori* de cette presqu'île de Crozon sise en cette « fin des terres » qu'est ce « Finis-tère » : comme se plaît à le souligner lui-même l'intéressé (même pas desservi par le TGV – puisque la dernière partie de son voyage se fait en autocar), il ne peut se défendre tout à fait d'un certain sentiment de « libération » : (« toute cette affaire m'a complètement réveillé ») : alors qu'il vient tout de même de perdre et son emploi et son épouse – l'amusant étant ici d'ailleurs

que, téléphonant à celle-ci du train où il vient de grimper, il se donne lui-même des airs d'aventurier se risquant en quelque *terra incognita* à ses yeux probablement hérissée de périls : « Je quitte Paris et je ne sais si, là où je vais, il y aura du réseau »). Joséphine Pick doute fortement elle aussi, comme Rouche, que son père ait pu écrire ce *Les Dernières heures d'une histoire d'amour*, mais ce que, en bonne lectrice « scripturaire-royaumaire » qu'elle est, elle retient de cette attribution (peut-être en effet fausse), c'est son effet bénéfique et pouvant « aid(er) à survivre » – comme elle l'explique au cours d'un repas au critique persuadé, lui, que cette attribution est une « mascarade ») :

> *« C'est comme si tout mon passé avait pris une autre dimension. Tout un paysage qu'on regarderait, mais d'un point de vue opposé. Ce secret, c'est quasiment une double vie, je ne sais pas si vous vous rendez compte du rembobinage que j'ai dû faire. Et puis j'ai eu très peur pour ma mère, j'ai cru que ça allait l'achever, et puis pas du tout, elle le vit très bien, je crois même que ça l'aide à faire son deuil. Alors, je fais comme elle (…) »*

… Bien sûr, le pré-supposé de l'intrigue de ce *Mystère* est forcément « impérial » (car sinon, très probablement, son réalisateur n'aurait même pas pu le « réaliser » – et l'écrivain Foenkinos du roman qui l'a inspiré n'aurait même pas pu aussi le publier) : le pizzaïolo breton Henri Pick *ne peut pas* avoir écrit un tel « chef-d'œuvre de la littérature » ; ce qu'avérera en effet l'épilogue du film lorsque son spectateur découvrira que le véritable auteur de ces *Dernières heures* n'est autre que le littérateur Frédéric Koska : c'est-à-dire quelqu'un qui, bien que fort malmené par le milieu littéraire où il baigne entièrement : il n'est pas sûr que son prochain *opus* va être accepté commercialement par l'éditeur de sa (précédente-calamiteuse) de sa *Baignoire*, appartient encore, par un autre côté : n'est-il pas le compagnon d'une influente éditrice-junior, à cette instance littéraire/éditoriale/spectaculaire ; et signature « impériale » de ce présupposé qui en dit long sur cette instance (du même nom)… incapable, en effet, de

seulement concevoir, sans même parler de « chef-d'œuvre », la rédaction d'un « manuscrit de qualité » puisse être le fait de quelqu'un *n'appartenant pas* à son « entre-soi » littéraire-médiatique/ne disposant pas toujours déjà de quelque *notoriété spectaculaire* : ceci expliquant notamment le fait que, aujourd'hui, tant d'écrivains (célèbres ou pas) soient en même temps (ou aient été) des *journalistes*, voire des *universitaires* (c'est-à-dire des littérateurs ou des professeurs qui de toute façon, pour recevoir l'*imprimatur* de l'instance impériale-spectaculaire que je dis, ont dû, cette « notoriété » (du même nom), la conquérir en d'autres domaines moins littéraires et plus médiatiques – *cf.* notamment la remarque que, dans ses *Commentaires*, Debord fait à ce propos :

citations à retrouver

Or je sais moi, par expérience que ce présupposé critique-impérial *est en partie faux* : pour ce que me passant ici, entre les mains, nombre de manuscrits envoyés à moi « pour lecture » par des amis (qui ne sont certes pas tous des « pizzaïolos » !) ; mais manuscrits qui (sans être non plus tous des « chefs-d'œuvre ») m'apparaissent à tout prendre aussi *dignes de publication* (cette « publication » que pourtant, le plus souvent, ils ne parviennent pas à obtenir) que les ouvrages que nous donne à lire l'instance littéraire/éditoriale de ce temps – cette « vérité (critique-scripturaire) » constituant paradoxalement le ressort de l'intrigue de ce *Mystère* : puisque, comme on l'a vu, la raison de l'immense succès de ces *Dernières heures* ne réside pas tant en leur qualité littéraire intrinsèque qu'en leur *attribution-à* un auteur totalement inconnu et, de surcroît « pizzaïolo » de son état (étant clair que, si elles avaient été publiées sous le nom de leur véritable auteur-Koska, ce succès aurait probablement été bien moindre – et peut-être même, comme le prédit l'« éditrice-junior » Despéro à son amant, *inexistant* : « Avec en plus l'échec de ta *Baignoire*, ça va être encore pire (…) c'est ça que tu veux ? (…) avec la seule ambition de finir au pilon » – et « vérité (critique-scripturaire) » que le même Koska, ayant fini par céder aux arguments « marketing »-édi-

toriaux de la femme qu'il aime, formule lucidement/amèrement par les considérations déjà citées plus haut : « Ce que Daphné trouvait génial, c'est que Henri Pick soit un pizzaïolo. Tout le monde allait pouvoir s'identifier à lui, y'aurait pas cette barrière de l'élitisme intellectuel »).

… Sans se rendre compte peut-être que, par ce mot d'« identifi(cation) », il met le doigt sur un des rouages les plus profonds et mystérieux de toute lecture (sinon « (purement) scripturaire », du moins « (strictement) littéraire ») et, en particulier, sur celui de tout succès éditorial – *cf.* notamment l'exemple déjà examiné dans cette *Profondeur* de celui (tout aussi énorme que celui de ces *Dernières heures*) rencontré par le (pourtant bien médiocre) *Élégance du Hérisson* de Muriel Barbery (dû très probablement au fait que son million (!) de lecteurs s'est, là aussi « identifié » comme un seul homme au personnage de cette concierge revêche dissimulant, sous ses apparences de médiocrité sociale et physique, des trésors de culture) – sauf qu'on le voit, dans le cas du succès (fictif) du « roman » d'Henri Pick, ce processus d'« identifi(cation) » se cristallise, non pas autour d'un personnage de celui-ci, mais bien autour de la *personne même* de son auteur et pizzaïolo de son état : « Tout le monde allait pouvoir s'identifier à lui, y'aurait pas cette barrière de l'élitisme intellectuel » – et déplacement de l'objet de cette « identifi(cation) » que confirme encore, à un moment de l'intrigue du film : celui où Rouche rend visite à la directrice de la maison qui a publié « le Pick », cette observation que fait comme en passant le personnage d'éditrice-sénior Inès de Crécy… lorsqu'il aborde la question de la vente des droits du « roman » à des producteurs de cinéma :

> *D'après ce que j'ai compris, le film parlerait plus d'Henri Pick que de son roman : au fond ils ont payé, ils font ce qu'ils veulent ».*

(cette responsable éditoriale se moquant en apparence éperdument du respect du contenu de l'œuvre par elle pourtant publiée ; ce qui lui

vaut, en réponse à ce cynisme commercial qui ne se donne même plus la peine de se cacher, cette antiphrase ironique de Rouche : « L'époque est vraiment obsédée par la forme » – le même personnage de cette Inès étant aussi l'auteur, un peu plus loin dans le film : au moment du « cocktail » donné en l'honneur du « succès du Pick », de cette autre remarque qui elle aussi, dans la perspective que j'indique ici, ne manque pas de sel : « C'est à la fois le bonheur et le malheur de mon métier. La France compte plus d'écrivains que de lecteurs »)… D'évidence, le mythe du manuscrit de génie écrit par un « surdoué caché de la littérature » (Joséphine) joue ici à fond ; et c'est pour « déconstruire » ce mythe que le représentant de l'institution critique-impériale Rouche part en guerre, la même Inès de Crécy parlant même ici, à son propos, de « croisade » : « Tu ne vas tout de même pas te lancer dans une croisade pareille, juste pour prouver que tu as raison » ; mais mythe dont dans le fond cette même institution, pour des raisons strictement financières : « Ils ont payé, ils font ce qu'ils veulent », est bien obligé de tenir compte – ce pourquoi la dernière scène du film nous montre Rouche, revenu en Bretagne pour retrouver Joséphine, lisant sur les quais de Camaret un « premier roman assez extraordinaire »… dont l'auteur semble lui aussi avoir été contaminé pas ce qu'il faut bien appeler désormais le « syndrome Henri Pick » :

> *« L'auteur refuse tout interview, toute rencontre avec la presse (…) C'est quand même étrange, non ? Un artiste de cette dimension, au talent si prometteur, qui se terrerait comme un animal traqué. C'est mystérieux. »*

(même si l'intrigue entière du film de Bezançon, qui s'achève sur ces mots d'« étrange(té) » et de « mystèr(e) » : le mot titre du même film, donne largement à penser à son spectateur que ce n'est là qu'une « stratégie marketing » de plus – l'éditeur de cet « auteur qui pour son livre et sur sa personne, tout battage médiatique et autre (trop indiscrète) campagne de promotion rêvant lui aussi, sans doute, des *chiffres de vente* du roman de Pick : à ce seul bémol peut-être que le pizzaïolo de Crozon/« surdoué secret de la littéra-

ture » a, sur tous ceux qui essayeraient de l'imiter, cette supériorité de, lui, *être mort*). Au moment de l'épilogue de ce *Mystère*, il ne semble pas que le critique-Rouche ait décidé de révéler au monde la solution de celui-ci – la supercherie littéraire qui a consisté en l'attribution d'un « chef-d'œuvre de la littérature » à un obscur pizzaïolo « inconnu au bataillon » (de Crécy) (et de la même façon le « nègre-malgré-lui »-Koska – qui a fini par lui révéler « en off » toute l'affaire se refuse également à le faire : il se contentant d'aller à son tour de poser l'ouvrage où il la « révèle » (c'est son titre : *La Révélation*) dans cette fameuse « bibliothèque des livres refusés ») – ; et pourquoi cela : n'était-il pas, à peine quelques mois auparavant, ce chevalier de la probité intellectuelle parti, au nom de la « littérature française », « en croisade » pour dé-construire toute la supercherie [citation à vérifier] ? Il y a je crois deux types de réponse à cette question : la première « littéraire » – Rouche se refusant à révéler le « pot aux roses » par égard pour la femme dont il est inopinément tombé amoureux : la « lectrice scripturaire-royaumaire » Joséphine Pick (la même explication valant d'ailleurs pour le littérateur Koska – qui sait bien, lui aussi, que s'il publiait cette/sa *Révélation*, c'en serait immédiatement fini de la carrière de l'éditrice junior Daphné Despéro que, même l'ayant perdue, il continue d'aimer : celle-ci risquant alors de passer pour une « gros(se) manipulat(rice) » (dixit l'intéressée elle-même) – ; la seconde plus « scripturaire » : le critique littéraire-impérial Rouche apparaissant ici comme une sorte de *personnage de transition* entre deux époques de l'histoire de, sinon « la littérature » : qui en a vu d'autre, du moins de l'institution éditoriale-impériale associée, par le tri critique sélectif qu'elle est censée y opérer, à cette même « littérature » ; et « transition » qui comme on l'a vu, par ce déplacement de l'objet de l'« identific(ation) » du lecteur de personnage à auteur, ne dit rien d'autre que ce que j'ai appelé plus haut « la modification (on peut même ici parler de « bouleversement ») de l'horizon d'attente (littéraire) de l'(innocent) lecteur de ce temps » – ces modification-et-bouleversement ne signifiant rien d'autre à leur tour, pour les replacer dans la *perspective royaumaire* dont j'ouvre ici la *ligne de fuite*, que l'indice, dans l'élément même de cette instance critique/littéraire/éditoriale/

spectaculaire/«impériale », etc. de cette (prochaine) *victoire du Royaume sur l'Empire* (et « victoire » qui prélude peut-être au basculement-dans une autre « époque (littéraire) » du monde… où personne ne s'étonnera plus du fait qu'un « chef-d'œuvre de la littérature » ait pu être composé, sinon par un obscur pizzaïolo breton « inconnu au bataillon », du moins par un « auteur qui refuse… », etc. – sans que ce « refus » soit nécessairement regardé comme l'effet d'une « stratégie marketing-éditoriale » de plus).

En ce sens, toujours dans ce *Mystère Henri Pick* du réalisateur-Bezançon : moins dans du romancier Foenkinos, le personnage de « critique littéraire »-Rouche (interprété par l'excellent Lucchini – qui trouve là, me semble-t-il, un de ses meilleurs rôles : même si, en vérité, c'est toujours un peu le/ce même « rôle » qu'il joue dans sa profuse cinématographie) illustre à merveille cette « transition-entre » deux époques (littéraires/éditoriales) du monde : étant d'évidence le représentant (non dénué d'ailleurs de réelles qualités tout à la fois intellectuelles et morales – c'est quelqu'un qui, indéniablement, connaît son « sujet » : a une haute idée de ce que l'on continue d'appeler – de plus en plus hypocritement il est vrai, dans son propre milieu critique éditorial : *cf.* notamment le cynisme affiché de sa « vieille amie » l'éditrice de Crécy – « littérature ») de l'ancienne… s'effaçant, au nom des intérêts éditoriaux-suprêmes de l'Empire, devant la nouvelle qui, tandis qu'il « file le guilledou », au fond de la France périphérique de ce Finistère, avec la lectrice scripturaire-royaumaire Joséphine Pick, se met en place devant ses yeux : ceci expliquant notamment pourquoi, comme on l'a vu plus haut, il ne se résout pas, à la fin de l'intrigue de ce *Mystère*, à révéler la « supercherie littéraire »… pour le dévoilement de laquelle pourtant, dans les débuts de cette même intrigue, il était « parti en croisade » – ce qui nous vaut notamment, à un moment me semble-t-il particulièrement crucial du film de Bezançon, cet échange entre le critique impérial/littéraire Rouche et la lectrice royaumaire/scripturaire Joséphine (dans la voiture qui (re)conduit l'un et l'autre à Paris pour assister à la réception donnée

par l'éditeur en l'honneur du « succès du Pick » – et moment qui est aussi celui où commence à se nouer plus explicitement l'idylle entre les deux : « J'adore vous voir conduire ») :

J'aimerais bien bien savoir une chose, pourquoi c'est si important pour vous de prouver que c'est pas mon père qui a écrit ce livre ? Vous êtes quoi un chevalier de la probité, défenseur de la littérature française ?

– J'ai presque tout perdu avec ce bouquin. J'ai perdu mon boulot, ma réputation et ma femme ; et pourtant, d'une manière assez irrationnelle, toute cette affaire m'a réveillé. Il faut que j'aille au bout de cette enquête.

– Je comprends. Vous êtes en train de bouleverser nos vies.

– C'est ce livre qui bouleverse nos vies, non ? (…) J'adore vous voir conduire.

et dialogue où mine de rien le personnage « royaumaire » de Joséphine – par la question qu'il pose à celui « impérial » de Rouche quant aux motivations profondes concernant ce qu'il appelle « (s)on enquête » (à laquelle d'ailleurs ce dernier ne répond pas vraiment : l'argument de ce fait qu'à cause de ce livre il aurait « tout perdu » sonnant peu ou prou, à nos oreilles elles « royaumaires », comme une sorte de faux-fuyant « impérial ») pointe lucidement la situation réelle de son interlocuteur : celle d'un représentant en déroute de l'ancienne époque (littéraire) (en train de s'effacer devant la nouvelle – dont Joséphine est elle, en cette forme « royaumaire » : bien évidemment totalement étrangère aux considérations marketing/éditoriales/« impériales » (elle a renoncé à toucher les droits d'auteur, pourtant considérables, afférents au succès du livre de son père), la représentante) livrant comme un ultime combat d'arrière-garde en faveur de celle-ci et des « valeurs » qu'elle avait en son temps illustrées – « probité » (intellectuelle), vérité et autre « défense de la littérature » (même si en même temps Rouche est bien conscient de l'inanité d'un tel combat et de l'obsolescence de ces « valeurs » : sur lesquels n'a pu que le « briefer », s'il ne l'était pas encore, son entretien, rapporté plus haut, avec la cynique-pragmatique éditrice de

Crécy) – ; mais combat pour une telle cause (toujours-déjà époqualement perdue) dont il constate en même temps qu'elle l'a « presqu'irrationnellement *réveillé* » (ce mot disant probablement en lui le passage de tout le « royaumaire » de cette « affaire » – de « ce mystère ») – faisant en tout cas, pour les spectateurs du film éponyme, signe-vers le reproche que lui avait fait, au moment de le quitter, sa si *cool* (en réalité suprêmement « cruelle ») (ex-)épouse :

> *« Tu es devenu tellement cynique (…) Tu ne croix plus en rien, Tu ne vois plus la beauté des choses (…) Quand on s'est rencontrés, t'étais quelqu'un de passionné, la littérature c'était tout pour toi, c'était ta religion et puis, depuis que tu sers la soupe à la télé, tu es devenu tout petit (…) On va se quitter Jean-Michel (…)*

; et l'on pourrait penser que ces dures/fortes paroles attestent de la nature elle aussi « royaumaire » de ce personnage (qui d'ailleurs, ensuite, ne reparaîtra plus dans l'intrigue – Rouche, lorsqu'il essayera de le rappeler, ne tombant jamais que sur son répondeur : car c'est bien ici que se passent, en notre époque « absolument moderne »/faussement « *cool* », désormais les séparations) ; mais ce serait à mon avis une erreur de le croire : l'insigne *cruauté* dont fait preuve, en cette circonstance, l'(ex)épouse Rouche prouvant au contraire sa nature éminemment *impériale* – qui ne trouve rien de mieux, pour « larguer » en quelques minutes son vieux compagnon, que d'utiliser le roman de Pick (dont la lecture a pourtant, selon ses dires, constitué pour elle un « choc existentiel »)…à des fins très mesquines/personnelles/conjugales :

> *« Faisons ça bien, une séparation ça peut aussi être poétique, enfin c'est ce que Henri Pick démontre dans son roman (…) Prends exemple sur Pouchkine quand il comprend que ça ne sert plus à rien de lutter parce que la mort va de toute façon s'emparer de lui. Il accepte et il part, serein (…) je vais t'aider à préparer un petit sac (…) pour que, toi aussi…, tu*

puisses partir serein… »

(où le rapprochement entre les deux « (dé)parts » de Pouchkine et de Rouche dit bien que le personnage qui l'établit a tout à fait conscience d'infliger au second une sorte de mort (symbolique) au pourtant (bien) vivant qu'il congédie ainsi sans manière – ce que celui-ci, tentant le lendemain de plaider sa cause auprès de son épouse (en utilisant la même arme herméneutique dont a usée celle-ci pour le chasser si expéditivement/ignominieusement : une *autre interprétation* du même livre de Pick), a fort bien compris lorsque, quoique s'adressant lui à un répondeur téléphonique, il argumente en ce sens de cette nuance que je dis entre « poésie » et « cruauté » :

« Ce que tu trouves poétique*, moi je trouve ça d'une violence, la* cruauté *de cette femme lorsqu'elle dit (…) Je ne trouve pas le passage, rappelle-moi. »*

mais rappel dont la suite de l'intrigue nous apprend qu'il n'aura en fait jamais lieu : pour ce que c'est ainsi désormais que, dans le cauchemar impérial/« (absolument) moderne » de notre univers parallèle-uchronique, se passent les ruptures conjugales : en les modes de ces « violence »-et-« cruauté » se dissimulant sous les oripeaux de ces « poésie »-et-*coolitude*). Où l'on comprend en tout cas, par cette brève analyse de l'épisode de la séparation entre Rouche et son épouse, que le personnage de cette dernière n'a en vérité rien de « royaumaire », et même s'il s'offre le luxe de vouloir y prétendre – notamment par cette remarque très « néo-progressiste » qu'elle glisse mine de rien dans sa diatribe anti-Rouche : « depuis que tu sers la soupe à la télé » (mais remarque que Debord aurait peut-être qualifiée de « critique spectaculaire du Spectacle » – dont on sait que la caste boboïsante/«de gauche » s'est faite une sorte de spécialité : ce qui lui permet d'étoffer un peu plus sa posture de « bien-pensant ») –, demeurant en son fond social-mental, par notamment des très effectives « cruauté » et « violence » qu'il illustre dans son quotidien : celles de la manière dont

par exemple M^me^ Rouche congédie son mari, tout ce qu'il y a de plus « impérial » – cette dimension « royaumaire » des êtres étant en ce sens, dans l'intrigue de ce *Mystère*, bien mieux incarnée par le personnage de la « lectrice scripturaire »-Joséphine Pick dont l'attitude vis-à-vis du même Rouche, même si elle peut parfois sembler dure et hostile à celui-ci : « Vous n'avez pas un caractère facile » est toujours dans le fond empreinte de « bien-veillance » et (risquons le mot) d'« humanité ».

En ce sens aussi, rien n'empêche de regarder l'intrigue entière du film de Bezançon, comme l'histoire d'un personnage, de par ses fonctions dans le Spectacle : animateur d'une émission littéraire, critique influent et redouté, etc., à l'origine « impérial » qui, suite au crime de lèse-majesté commis contre les intérêts/(au moins éditoriaux) de ce même Spectacle, se voit en l'espace d'une seule soirée, celle où il perd par le même mouvement et son « job » et sa femme : comme expulsé de son milieu naturel/littéraire/impérial ; presque contraint à l'exil : « Je quitte Paris et là où je vais… » ; et, par l'effet d'une telle double (voire triple) *sanction* : « À cause de ce bouquin j'ai perdu mon boulot, ma réputation et ma femme », contraint à devoir frayer avec un tout autre milieu, sinon plus « royaumaire », du moins très périphérique-provincial – où l'attend pourtant l'Événement scripturaire-« assez irrationnel » de ce qu'il appelle lui-même son « réveil » (« Toute cette affaire m'a complètement *réveillé* ») – ainsi que, en un mode lui plus romanesque-littéraire, l'autre Événement de sa rencontre avec la femme dont il va bientôt s'éprendre – cette elle, en tout point « royaumaire », Joséphine Pick –; et attirance qu'il s'efforce de tenir à distance en faisant (spirituellement) mine de croire que c'est *elle* qui est tombée amoureuse de lui : « J'ai l'impression que vous êtes folle de moi (…) Ah ! ne commencez pas à fantasmer. » L'histoire du tout à la fois infortuné et heureux Jean-Michel Rouche, « largué comme un rat » par sa femme mais recueilli par Joséphine, s'inscrit donc entièrement entre ces deux pôles féminins, le premier représentant l'Empire (et sa « cruauté ») et le second,

le Royaume (et sa « bienveillance ») ; mais parcours qui est aussi bien, en le mode de ce réveil : « toute cette affaire m'a complètement réveillé », l'histoire du devenir-royaumaire d'un personnage de signature, à l'origine, très impériale ; et destin que, pour son malheur, ne connaîtra pas l'autre personnage de ce littérateur-Koska, viré lui aussi « comme un rat » par sa compagne : la très impériale-ambitieuse « éditrice-junior » Daphné Despéro (l'auteure véritable de la supercherie et de son « idée marketing »), mais qui, lui, ne rencontrera pas sa « Joséphine » : ce pour quoi l'ultime scène de ce film – celui où Koska vient déposer le manuscrit de sa *Révélation* dans la « bibliothèque des livres refusés » – peut être regardée comme une sorte de *damnation* – ou plus exactement : de chute dans les « ténèbres extérieures » de l'Empire et de son Spectacle – ; puisque lui a véritablement tout perdu : dépossédé de la paternité de son « chef-d'œuvre » (le roman faussement attribué à Pick), il ne peut, de plus, publier le livre où était révélée toute la supercherie littéraire-éditoriale… Certes entre le critique impérial-parisien et l'institutrice royaumaire de Crozon tout ne va pas pour le mieux : que ce soit sur la lande bretonne ou au long des rues de Paris, ils ne cessent le plus souvent de se *chamailler* – ce qui donne d'ailleurs lieu à des scènes très drôles (et de tonalité en réalité secrètement affectueuse – ce que n'est certes pas celle où M^me^ Rouche a viré « comme un rat » son médiatique de mari) – ; et pourtant cette association improbable entre la carpe (impériale)-Rouche et le lapin (royaumaire)-Joséphine – même si Rouche, pour sa part, préfère la comparer à celle entre le Sherlock Holmes (qu'il serait – mais Sherlock alors » (strictement) littéraire » (J.L.C.)) et le docteur Watson (que Joséphine figurerait – mais Watson alors « (purement) scripturaire ») – fonctionne ; et cela probablement parce qu'ils sont tous les deux mus par une même passion (elle de nature indéniablement-uniquement « royaumaire ») : celle de la *recherche de la vérité* – ce pour quoi la question que pose Joséphine à son passager (dans la voiture qui les ramène tous deux à Paris) est à mon sens si importante et cruciale (au regard du « dérouler » entier de l'intrigue de ce *Mystère*) :

« J'aimerais bien savoir une chose. Pourquoi c'est si important pour vous de démontrer que c'est pas mon père qui a écrit ce livre. Vous êtes quoi, un chevalier de la probité, un défenseur de la littérature française ? »

et question qui, en réalité, ne dit pas tant une *curiosité* (de type plus ou moins « psychologisant » – pour dire vite) qu'un *étonnement* (d'essence, lui, très « royaumaire ») : comment se fait-il que cet être, qui semble illustrer presque idéalement/archétypalement toutes les *tares* de la posture impériale-«(strictement) littéraire », se soit lancé dans une telle quête dont le Grall serait cette « vérité » même, la résolution du « Mystère Henri Pick » ; étant clair que si chez elle, en tant qu'elle est ce personnage essentiellement royaumaire : ce « Watson (purement) scripturaire », cette recherche (ou cette « en-quête ») ne fait nullement question : J'ai besoin de savoir la vérité, j'ai besoin de savoir qui était mon père », la métamorphose de son cynique-impérial compagnon/« (strictement) littéraire » Holmes en ce qu'elle appelle elle-même un « chevalier de la probité » (intellectuelle) constitue une sorte d'insondable énigme : par quoi, on le comprend, l'intrigue de ce « Mystère Henri Pick » se double secrètement, aux yeux du moins de la fille de cet « Henri Pick », d'une autre qui pourrait elle, par exemple s'intituler « L'Énigme Jean-Michel Rouche » ; ceci expliquant notamment pour quoi, à partir d'un moment de l'intrigue de ce *Mystère*, la même Joséphine accepte de collaborer presque docilement à l'enquête du « détective-consultant » Rouche : alors que pourtant celui-ci ne cherche rien d'autre qu'à déposséder de la paternité de son « chef-d'œuvre » son pizzaïolo de père (il est d'ailleurs, à ce titre, à noter que, sitôt qu'elle s'empare de l'(en)quête, celle-ci progresse rapidement : c'est elle qui, par exemple, a l'idée d'aller « cuisiner » la bibliothécaire Magali de Crozon puis à qui, dans la maison de sa propre mère : où elle a accepté d'introduire clandestinement Rouche (qui s'en était fait quasi-*manu militari* expulsé au début du film), vient la bonne remarque : « L'encre de la machine devrait être sèche, non ? », celle qui va enfin mettre notre couple d'enquêteurs sur la (bonne) piste – tout se passant comme si le « Watson royaumaire-scripturaire » qu'elle est s'avérait en dernière instance

plus « perspica(ce) » (c'est le mot qu'elle utilise antiphastiquement à cet instant pour se moquer de son compagnon – égaré, lui, dans une « interprétation délirante » de toute l'affaire) que le « Holmes impérial-littéraire » que campe Rouche).

– Cette soirée, c'était un hommage à mon père et vous l'avez gâchée parce que vous pouvez pas vous empêcher de faire votre intéressant (…) Peut-être que c'est pas mon père qui a écrit ce livre mais vous n'avez pas de preuves, arrêtez vous là de vous ridiculisez (…) Vous vous rendez compte des conséquences.

– Vous voulez pas regarder la réalité en face. Vous voulez vous bercer d'illusions.

– Mais quelle réalité ? Parce que moi ma réalité, c'est que mon père est mort sans plus reconnaître ni sa femme ni sa fille, et que ma mère a failli à son tour en mourir de chagrin. Alors se bercer d'illusion, comme vous dites, ça aide juste à survivre.

– Oui mais moi j'ai besoin de vous pour aller au bout de cette enquête. Vous êtes un peu mon docteur Watson.

– Et pourquoi c'est vous Sherlock Holmes ?

– Parce que c'est mon enquête.

– Oui mais moi, Henri Pick, c'était mon père (…)

; échange entre les deux protagonistes qui a lieu au sortir de la « sauterie » organisée par l'éditeur en l'honneur du « succès du Pick » – et où, bien entendu, Rouche n'a pu s'empêcher d'apporter le scandale (de « faire son intéressant » dit Joséphine – expression qui, sous sa facture presqu'enfantine, pointe bien la nature *encore foncièrement impériale* du personnage du critique littéraire : la tonalité essentielle de la domination, en ce mode impérial-littéraire, étant en effet, on le sait, tissée de cet universel *narcissisme*) – ; mais échange qui, en même temps, constitue comme le tournant décisif de l'intrigue de ce *Mystère* : le moment où le docteur-Watson (royaumaire-scripturaire)-Joséphine se décide à prendre lui-même en main l'(en)

quête menée jusque-là par son (très insuffisant) Sherlock Homes (impérial-littéraire)-Rouche – et tous les deux de repartir ensuite et *ensemble* vers la lointaine Bretagne et son (périphérique) « Finis-tère » :

– Non mais je rentre chez moi là, à Crozon.

– C'est très bien parce qu'avec le pataquès de ce soir je crois qu'il est préférable que je quitte Paris le plus vite possible (…)

– (…) Je crois que vous avez raison. J'ai besoin de savoir la vérité, j'ai besoin de savoir qui était mon père.

(où l'(en)quête de notre improbable/désopilant duo va, en effet, considérablement et très rapidement progresser – même si la solution du « Mystère Henri Pick » surgira finalement, un peu plus tard, de l'entrevue de Rouche (rentré à Paris) avec le littérateur-Koska : pour ce que, sans doute, il fallait bien que le *fin mot* de toute cette histoire revienne, en définitive, à l'Empire et à son « petit milieu » littéraire-éditorial (car sinon, très probablement, l'excellent Bezançon n'aurait pas eu loisir de tourner son film !

L'objet de l'(en)quête dans laquelle se lance notre duo est donc bien le même (la « vérité » quant à ce « Mystère-Henri Pick »), sauf que l'approche que fait, de cette « vérité », ses deux membres n'est pas du tout la même : de tonalité royaumaire-amoureuse chez Joséphine – qui veut juste connaître la vérité sur son père (« J'ai besoin de savoir la vérité, j'ai besoin de savoir qui était mon père ») –, impériale-narcissique chez Rouche – qui lui voit toute cette affaire comme une énigme (littéraire) à résoudre (« Tu ne vas tout de même pas te lancer dans une pareille croisade, juste pour prouver que tu as raison ») – ; et divergence qui s'explique par le fait que nos deux duettistes ne mettent pas le *même sens* sur ce mot de « vérité » – entendu chez Joséphine en ce mode « (purement) scripturaire », chez Rouche en un autre, lui, « (strictement) littéraire – : ce pourquoi nos deux comparses, bien que poursuivant le même objet, sont en réalité aussi éloignés que possible

l'un de l'autre – et distance que seule pourra combler le climat de *complicité amoureuse* qui bientôt va s'établir entre eux (ce que pointe notamment la remarque (qui se veut certes, en l'excès même de sa formulation, très « spirituelle ») par Rouche de ce « J'ai l'impression que vous êtes folle de moi » – alors que, plus probablement, c'est *lui* qui, à cet instant, a commencé de tomber amoureux de Joséphine) – ; mais climat (amoureux) où est conservée la différence fondamentale entre les deux dispositions (la « royaumaire » et l'« impériale ») qu'illustrent respectivement les deux personnages : ce qui est je crois, cette « conserv(ation) de la différence », le secret de la réussite de toute relation amoureuse… Le milieu « impérial » où évolue Rouche est on l'a vu, sous ses dehors de « coolitiude », d'une grande cruauté : les épouses y « largu(ent) comme des rats » leur compagnon, on ne s'y entretient que par dépôts de messages (auxquels d'ailleurs il n'est le plus souvent jamais répondu) sur des répondeurs téléphoniques et on y est « licencié par texto », c'est un monde où, la plus éclatante des réussites y côtoyant à chaque instant la « chute dans les ténèbres extérieures » (du Spectacle), on peut tout perdre (« le boulot, la réputation et la femme ») en une « seule soirée » et par un seul impair commis à l'encontre des intérêts (dans le cas de ce Rouche donc : financiers-éditoriaux) de ce même Spectacle – ce qui n'est pas dire bien sûr que l'univers de la « France périphérique » où évolue de son côté Joséphine serait moins dur (exemple notamment du comportement de l'ex-mari de celle-ci qui « a tenté un come-back au moment de la sortie du livre », puis qui, comprenant qu'il n'y avait aucun droit d'auteur à espérer, l'a de nouveau largué [citation à retrouver]) – ; et pourtant, dans ce monde-là, par certains traits, la « dimension du royaumaire », totalement absente de l'univers impérial-spectaculaire de Rouche, est présente : exemple notamment de la relation, toute d'affection, de tendresse et de compassion, qui unit Joséphine à sa mère ; et relation en laquelle le même Rouche, en bon représentant de l'Empire qu'il est, ne veut pointer qu'une « grosse névrose » : sans voir, l'imbécile intellectuel frotté de freudisme, que ce qu'il appelle ainsi n'est rien d'autre que l'effet d'une très *humaine* disposition (qu'y a-t-il de pathologique à ce qu'une fille aime sa mère ? –

et voilà, soit dit en passant, un des fruits les plus amers et mortifères de l'idéologie psychologico-amalécite de ce freudisme : avoir réussi à faire entrer les sentiments les plus « humains » (dont celui de cet amour filial) dans un climat de *soupçon généralisé*). Où l'on comprend aussi par là que, de l'« impérial » Rouche et de la « royaumaire » Joséphine, le plus « aliéné » des deux n'est peut-être pas celui qu'on croit – celle du moins que croit le premier lorsqu'il s'imagine, en quelques sophismes freudo-analytiques, avoir « psychanalysé » sa compagne :

– Je croyais que vous étiez prête à affronter la vérité.

– Moi oui bien sûr, mais ma mère…

– C'est marrant cette obsession d'être toujours dans…

– Non, non (…) on ne repart pas sur la mère (…) Je n'aime pas quand vous parlez de ma mère.

(…)

(dernière phrase en laquelle Rouche discerne probablement ce que les « psys » appellent une « résistance » (en ce mode analystique) – d'où la sanction-diagnostic de « grosse névrose » qu'il assène immédiatement après à Joséphine) ; et « aliénation » qui chez Rouche, consiste en ce fait qu'il n'a tout simplement pas compris que la triple sanction qui, « en une seule soirée » : celle où il a donc « tout perdu », s'est abattue sur lui provient d'abord de l'absence en son propre milieu (impérial) de tels « sentiments humains » – dont par ailleurs, en la scène plus haut rapportée, il continue de se moquer (s'estimant bien sûr lui, le lucide/freudien/perspicace Holmes, « au-dessus de tout ça ») – : étant pourtant clair que, dans un monde plus « royaumaire » (pour dire vite), il ne se serait pas ainsi fait « largu(er) comme un rat » par sa femme, « licenci(er) par texto », instantanément privé de toutes notoriété et « réputation » (par lui, dans l'élément de ce Spectacle, si patiemment conquises), etc., etc. ; mais prise de conscience qui apparemment, dans le cours de cette même scène : où il donne, avec quelque arrogance et présomption, une sorte de « leçon de freudisme » à Joséphine,

ne l'a pas même effleuré : par quoi, en le mouvement d'un tel aveuglement quant à sa propre situation de déchéance (spectaculaire), il donne toutes les preuves de son « aliénation » (puise celle-ci, on le sait, n'est rien d'autre chez les individus que cette position consistant à continuer de souscrire à des catégories de pensée… qui vont pourtant *contre* leurs propres intérêts pratiques, sociaux… voire « spirituels », etc.).

Et pourtant le même Rouche n'est pas si perdu en les « ténèbres extérieures » où sa « faute » (médiatico-spectaculaire – le scandale qu'il a provoqué dans son émission en mettant en doute « l'authenticité » du roman de Pick : avec d'ailleurs, même si on ne l'apprendra qu'à la toute fin du film, avec raison) l'a fait tomber… qu'il ne rencontre, en la figure de la « lectrice scripturaire-royaumaire »-Joséphine : dont il va bientôt s'éprendre, ce que l'on pourrait appeler son « salut » (au sens du moins théorico-sotériologique de ce mot) – ce qui on l'a vu, ne sera pas le cas de l'infortuné littérateur-Koska (qui lui est bel et bien « damné » : condamné pour l'éternité a expier/porter, dans ces mêmes ténèbres extérieures-spectaculaires, sa réputation d'« écrivain raté » et autre « looser » de la scène médiatico-littéraire – et cela malgré, on l'a vu aussi, un très réel/indéniable talent (du même nom)) – ; et même si ce « salut »-là, du fait de son « aliénation », elle, littéraire-impériale : celle exposée au développement précédent, il commence par (très orgueilleusement) le repousser – en se moquant notamment, en cette forme freudo-amalécite, du très humain-royaumaire sentiment d'*amour* que porte la même Joséphine à ses parents :

> *Joséphine : « Je n'aime pas quand vous parlez de ma mère. »*
> *Rouche : « Grosse névrose ».*

– ; alors que pourtant lui, s'il va finalement *être sauvé* : ressurgir des ténèbres extérieures où l'a plongé son crime de lèse-majesté (spectaculaire), ce sera justement *grâce à* cet « amour » – à ce sentiment humain-royau-

maire : qu'il regarde pourtant comme une « névrose » (typique inversion démoniaco-amalécite – dont les « égarés-freudiens », ces « démonologues qui ne croient pas au diable » : comme je les appelle dans un autre tome de ma *Profondeur*, se sont effectivement faits une spécialité/(en) sont devenus les très vulgaires-ignominieux illustrateurs) — : celui qu'il va bientôt vouer à Joséphine ; et en effet, dans la scène qui suit immédiatement le dialogue cité plus haut : celle où Rouche rentre en T.G.V. à Paris, on voit notre critique littéraire-impérial, visionnant toutes les photos qu'il a prises avec son portable dans le cours de son (en)quête, s'attarder longuement et avec une visible émotion sur celle où est portraiturée la même Joséphine : étant clair que c'est à cet instant que, suivant le classique schéma stendhalien, se « cristallise » ce même sentiment – et sentiment qui va constituer l'épilogue en forme de *happy end* de ce *Mystère Henri Pick*… quand Rouche, résolution de ce « Mystère » en poche, prend deux décisions : la première (encore « impériale ») de, cette « résolution », ne finalement pas la révéler, la seconde (déjà « royaumaire ») de repartir en Bretagne… pour y retrouver la femme dont il s'est si in-opinément/im-prévisiblement éprise – ; et double décision qui, si sa première composante continue de ménager les intérêts (éditoriaux-littéraires) de « l'Empire », sa seconde elle, du fait de sa facture nettement royaumaire-amoureuse, *sauve* scripturairement/véritablement notre « (littérairement) égaré » critique (du même nom).

– Je croyais que vous étiez prête à affronter la vérité.
– Moi oui bien sûr, mais ma mère.

où l'on voit qu'en ce bref échange était déjà annoncé la double décision de Rouche qui constitue l'épilogue de ce *Mystère Henri Pick* : ne pas pour finir révéler la solution de celui-ci *par amour* pour la fille de ce Pick/*par égard* envers les sentiments filiaux qu'elle porte à sa/cette « mère » ; et amour/égard qui sont en effet les caractéristiques, de signature « bien-veillantes », de toute relation humaine-royaumaire : ce pourquoi par exemple on ne les retrouve à aucun moment (fût-il celui de la séparation) dans l'autre relation,

elle de nature inhumaine-impériale, qui a uni puis dés-uni l'épouse Rouche et son mari – et dont l'insigne cruauté de cette séparation dit bien que, s'il a peut-être existé entre ces deux-là quelque chose qui ressemblait à de l'« amour », un tel sentiment conjugalo-« traditionnel » n'était visiblement tissé d'aucune tendresse et « bienveillance » : ce pourquoi M. Rouche est « largué comme un rat » (*dixit* l'intéressé lui-même) par M^me^ Rouche… Le « salut » pour Rouche aura donc consisté, non pas même peut-être en cette rencontre amoureuse avec Joséphine Pick : le vrai trésor qui l'attendait en ce *Finis-terrae* de cette (improbable) « presqu'île » de Crozon, qu'en cette translation, par l'effet de cet amour qui lui tombe dessus sans crier gare : pour ce que, on l'a vu, la « surprise » en le mode de ce « sans-garantie » du temps royaumaire, est un élément de la dimension scripturaire (du même nom), effectuée par le même Rouche de son milieu impérial/médiatique/parisien vers celui royaumaire/périphérique/breton – ce pour quoi les dernières images du film de Bezançon nous le montrent à lire assis sur un banc du port de Camaret où bientôt le rejoint, à peine sortie de sa classe, l'institutrice-Joséphine :

– Vous êtes bien là pour lire ?

– J'ai l'impression d'être Chateaubriand. C'est la Bretagne, c'est la puissance des éléments (…)

; dialogue qui fait signe vers la proposition que lui avait faite la même Joséphine quelques semaines auparavant – quand Rouche, à peine revenu à Crozon, lui annonçait sa décision de repartir illico pour Paris pour les besoins de son (en)quête :

– Vous pensez pas qu'il serait mieux d'en rester là (…) Vous n'avez pas envie d'arrêter de courir un peu (…) Vous prenez un bon bouquin, vous vous posez au soleil…

et proposition dont le même Rouche avait en ce temps-là repoussé la

facture, sinon amoureuse, du moins royaumaire – et toujours par le même biais ironico-spirituel déjà vu plus haut :

> *« C'est bien ce que je pensais, vous êtes folle de moi, vous ne voulez absolument pas que je parte (…) »*

(alors qu'en réalité il exposait déjà, quoiqu'en ce mode dénégateur, ses propres sentiments – puisque pour finir, en revenant : « Mystère-Pick » résolu, à Crozon, il n'a rien fait d'autre que de suivre le conseil de la « fille du pizzaïolo »).

Le critique littéraire/impérial-Rouche et la lectrice scripturaire/royaumaire-Joséphine poursuivent tous les deux, on l'a vu, le même but : cette « vérité » quant à l'énigme que constitue la paternité du roman/best-seller attribuée (peut-être mensongèrement, peut-être pas) au pizzaïolo de Crozon – sauf que l'approche de cette même « vérité » (le sens qu'ils donnent chacun à ce mot *terrible*) n'est, chez les deux personnages, pas du tout la même : peu ou prou amoureuse/scripturaire/royaumaire Joséphine – qui a besoin de « savoir cette vérité (parce qu')elle a besoin de savoir qui était son père » – ; de signature plus narcissique/littéraire/impériale chez Rouche : qui ne s'est lui « lancé dans une croisade pareille (que) pour prouver qu'il avait raison (Inès de Crécy) – ; ce pourquoi, lorsque Joséphine conseille à Rouche « d'en rester là (…) d'arrêter de courir un peu », celui-ci prend cette proposition, non seulement comme un (discret) aveu d'amour de la part d'une femme qui « ne veut absolument pas qu'(il) parte » : si tant est qu'il croit seulement lui-même à cette hypothèse (somme toute assez vaniteuse), mais aussi, mais surtout comme une façon de résistance, de la part de celle-ci, à la « vérité » qui, à cet instant, semble en effet toute proche – c'est le moment où les deux soupçonnent très fortement l'« éditrice-junior »-Despéro d'être la véritable auteure du livre de Pick (la fille de celui-ci citant même, à cette occasion, l'argument de la *Lettre volée* de Poe : « en fait elle (la vérité) était

sous nos yeux ») :

– Il faut retourner à Pairs, il faut aller parler à Daphné Despéro.

– Ce sera sans moi, Jean-Michel*, les vacances sont finies (…) Vous pensez pas que ce serait mieux d'en rester là ?*

– Mais enfin pas si près du but Joséphine *(…) Je croyais que vous étiez prête à affronter la vérité.*

(ces deux prénoms soulignés par mes soins parce que leur usage dit sans doute à cet instant, dans la bouche de nos deux personnages, un *glissement sentimental* – dont la suite de l'intrigue va effectivement prouver qu'il n'était nullement circonstancié et anecdotique au regard du « dérouler » de celle-ci) ; mais moment qui est aussi celui où « Joséphine » donne à « Jean-Michel » ce conseil d'« arrêter un peu de courir (…) pour se poser là, avec un bouquin, au soleil » – ce que ce dernier prend bien sûr, chez son interlocutrice, pour une sorte de *peur* devant la révélation, presqu'en vue, de cette « vérité » : « Je croyais que vous étiez prête à affronter la vérité » (s'en suivant le comique échange rapporté plus haut sur la supposée « névrose » de Joséphine vis-à-vis de sa mère). Et pourtant ce conseil, dans la perspective entière du « dérouler » de l'intrigue, Rouche aurait mieux fait de *tout de suite* le suivre – comme il finira d'ailleurs par le faire à la fin du film (quoiqu'avec un retard de plusieurs semaines – délai peut-être nécessaire, après tout, à la « cristallisation » de ses sentiments envers Joséphine) –: puisque rentré à Paris son (en)quête, dont il croyait la résolution imminente, s'enfoncera au contraire, son entrevue avec Daphné Despéro n'ayant finalement rien donné : « Henri Pick a emporté son secret dans la tombe, acceptez-le », dans les sables de l'expectative : « J'ai l'impression d'être revenu au point de départ (…) Bravo Henri Pick, je m'incline » – la solution du « Mystère » éponyme lui étant pour finir donnée presque *par hasard* : lorsque, lisant *La Baignoire* de Koska, il comprend enfin qu'il tient là le véritable auteur de ces *Dernières heures d'une histoire d'amour* (la seule hypothèse que notre (soi disamment « perspicace ») Holmes littéraro-éditorial – en faisant successivement por-

ter ses soupçons sur le bibliothécaire Gourner, puis l'éditrice Despéro (en même, à un moment, sur Joséphine !) – n'avait jamais envisagée : payant par là peut-être le fait, je crois fort répandu aujourd'hui dans le milieu littéraire, que les critiques ne se donnent plus la peine de lire les romans d'« inconnus au bataillon » (médiatique-spectaculaire))… Joséphine bien sûr, contrairement à ce que laisse entendre Rouche avec son « Je croyais que vous étiez prête à affronter la vérité », ne redoute nullement la révélation de celle-ci ; mais comme elle a vis-à-vis du temps une disposition d'ordre *royaumaire*, elle sait aussi que l'« Événement de (cette) vérité » ne survient pas en le mouvement de la poursuite plus ou moins échevelée d'une (en) quête – qui dans le cas de celle de Rouche n'aura finalement rien donné – : plutôt en celui d'un *mûrissement* que le médiatique, parce qu'il est lui le représentant d'une disposition *impériale* vis-à-vis de ce même temps, ne sait pas illustrer ; et voilà pourquoi, au lieu de suivre le conseil d'« arrêter de courir », « de se poser simplement là au soleil » de Joséphine, il repart illico à Paris… où ne l'attendent qu'échec et déception – la solution de l'énigme ne lui étant finalement apportée qu'au moment justement où il a renoncé à la poursuivre (lors de son entretien avec Frédéric Koska dans une brasserie parisienne) :

– Voilà, vous savez tout du Mystère-Henri Pick.
– Comment vous envisagez la suite ?
– Je sais pas. Au fil du hasard j'imagine ; et vous ?

(Rouche ne répond pas à cette question : la caméra se contentant de zoomer sur le visage de Lucchini… qu'à la séquence suivante nous découvrons lisant « un bouquin au soleil » sur les quais de Camaret – « j'ai l'impression d'être Chateaubriand ; c'est la Bretagne, c'est la puissance des éléments » – ; ayant donc fini par suivre le conseil « royaumaire » de Joséphine qui, à peine sortie de sa classe de C.M.2, est venue, sur son banc, l'y retrouver).

Le critique littéraire/impérial Rouche est-il pour autant « sauvé » (au sens théologico-sotériologique que je donne à ce mot) ? – rien n'est moins sûr : étant probable que, viré par la porte de sa position avantageuse dans le Spectacle : quand, il y animait son émission « littéraire », il va y revenir par la fenêtre de la presse (du même nom) (« On va de nouveau chier dans notre froc, lui demande Inès de Crécy, quand [citation à retrouver] – ; et pourtant, en ces aventure/quête/« croisade » qui l'ont conduit jusqu'en ce *Finis-terrae* des France/Europe/planète périphériques : qui l'ont, comme il le reconnaît lui-même, « complètement réveillé », il a au moins gagné une *amie véritable* (peut-être une amante – même si, sur ce sujet, le film de Bezançon, reste assez peu disert : ne semblant pas que quelque attirance de type « érotique » se soit tissée entre les deux personnages) : la lectrice scripturaire/royaumaire-Joséphine Pick, et « amie » dont il peut au moins être assuré qu'elle le traitera toujours avec « bienveillance » (puisque c'est là, on l'a vu, un des traits de la *proximité du Royaume*) : ce qui, on l'a vu aussi, n'avait pas tout à fait été le cas de son épouvantable/impériale (ex-) épouse… qui l'avait, elle, « largué comme un rat » :

> *« L'auteur refuse tout interview, toute rencontre avec la presse. C'est quand même étrange non ? (…) Un artiste de cette dimension, au talent si prometteur, qui se terrerait comme un animal traqué. C'est mystérieux. »*

telles sont les dernières paroles de Rouche et du film de Bezançon : qui disent au moins que son personnage de critique (littéraire) a pris conscience de l'instauration d'une nouvelle époque (du même nom) de l'histoire du monde ; c'est-à-dire d'un temps où désormais, dans les publications du système éditorial/spectaculaire/impérial, la dimension du « (pur) scripturaire » a commencé de l'emporter sur celle du « (strict) littéraire » : cette *mutation* dans l'élément de l'institution (du même nom) étant peut-être elle-même l'indice (ou la prémisse) de la f*uture victoire du Royaume sur l'Empire* – même si, somme toute assez paradoxalement, cette « mutation » a commencé de s'opérer en la forme d'une « supercherie littéraire » : celle de l'attribution

d'un « chef-d'œuvre » (de la littérature française) » à un obscur pizzaïolo « totalement inconnu au bataillon (littéraire-spectaculaire) » (pour ce que sans doute, comme le note un personnage du *Substance Mort* de Dick, le « modus operandi du (Royaume) » ne consiste pas tant à instaurer autoritairement/volontairement « le Bien »… qu'à « transformer le Mal en Bien » – ici donc, dans le cas de ce « Mystère-Henri Pick », à « transformer » ce qui n'était à l'origine qu'une « manipulation éditoriale » de plus (une « idée *Marketing* » – comme le dit l'ambitieuse/impériale « éditrice-junior »-Despéro) en une (ici le mot manque) : ce qui peut aussi expliquer pourquoi, pour finir, le critique Rouche *ne révèle pas* ce qu'il a découvert au sujet de cette manipulation – peut-être cette fois-ci, non pas pour préserver les intérêts (financiers-éditoriaux) de l'Empire, mais bien ceux (eux : spirituels) du Royaume). Le (*bon*) côté de cette (*mauvaise*) supercherie littéraire (relatée dans/par ce « Mystère-Henri Pick ») aura donc consisté en ce fait que, en poussant dans ses derniers retranchements/en portant au visible sans fards la manipulation qu'opère ordinairement (et généralement : plus *secrètement*) le système éditorial-spectaculaire sur ce *processus d'identification* de l'« innocent lecteur » avec un des personnages du roman (qu'il va *acheter*) – quoiqu'ici, dans le cas du roman de (faussement attribué-à Pick, l'objet d'une telle « identification » se soit déplacé de personnage (la concierge revêche de l'*Élégance du Hérisson*/à auteur (le pizzaïolo breton de ce *Mystère* :

> *Ce que Daphné trouvait génial, c'est qu'Henri Pick soit un simple pizzaïolo (…) Tout le monde allait pouvoir s'identifier à lui, y'aurait pas cette barrière de l'élitisme intellectuel (…)*

–… de telles « poussée-dans »/« porter-au » auront introduit à rien de moins qu'une nouvelle époque (littéraire) de l'histoire (éditoriale) du monde : c'est-à-dire une où les auteurs auront loisir de « refuser les interviews », [ ] toute rencontre avec la presse [citation à retrouver] (même si bien sûr rien n'empêche de pointer, en ces sortes d'anti-campagnes de promotion, une *autre posture*, peut-être après tout aussi mensongère que

celle contraire et plus traditionnelle-publicitaire – mais « posture » qui du moins donnera loisir à ces « auteurs nouveaux » de ne plus être contraints de devenir comme les propres « V.R.P. de leur bouquin » : de ne plus, pour espérer obtenir quelque « réception » de leur (même) « bouquin », être obligés d'aller « faire les clowns à la télé » en se transformant en ces sortes de *bouffons du Spectacle*… que *tous* nos auteurs actuels sont encore hélas (par quoi peut-être le « Mal contenu dans cette histoire » – celle donc de la supercherie littéraire de ce « Mystère Henri-Pick » – aura finalement tourné-en un « Bien » (scripturaire) – « *modus operandi* » habituel, on l'a vu, du Royaume dans son combat éternel contre toutes les puissances littéraires-coalisées de l'Empire).

Que font le « critique littéraire »-Rouche et la « lectrice scripturaire »-Joséphine après l'épilogue du film de Bezançon ? – probablement : rien d'autre que de vivre, dans le cadre enchanteur-romanesque des paysages de cette presqu'île de Crozon, une/leur histoire, sinon « d'amour », du moins d'« amitié véritable-royaumaire » – ; et pourtant, dans la mesure où l'intrigue de ce *Mystère* « s'(in)achève en s'ouvrant infiniment » : de la même façon, on s'en rappelle, que le *Haut Château* de Dick, rien n'empêche le spectateur du film de Bezançon d'imaginer d'autres pistes, moins banales-littéraires et plus opératives-scripturaires : dont celle-ci par exemple que nos deux amis (ou amoureux) s'associeraient pour fonder (à Crozon) une maison d'édition (baptisée *Les Éditions Anonymes*)… dont la politique éditoriale consisterait à ne retenir les manuscrits (reçus par la poste) que sur le seul critère de leur *valeur littéraire-intrinsèque* ; et cela sans tenir compte du *nom* apposé sur sa couverture (qui serait soigneusement *caché* dès réception du manuscrit) : ce qui aurait au moins pour avantage de briser dans l'œuf tout effet de « copinage (littéraire) » et autre tentative de « pression (médiatique) »/« recommandation (spectaculaire) » (cette idée, je l'avoue, m'ayant été suggérée par l'institution du *Prix Prométhée de la nouvelle*, qui ne procède pas autrement, chaque année, pour désigner son

lauréat – et « Prix » dont la récompense est une publication dans une grande maison : ce qui a notamment donné à l'auteur de ce *Milieu doré* l'occasion de connaître le plaisir délicat-« revanchard » de voir son recueil *L'Autre versant du jour* paraître chez un éditeur parisien qui, à peine quelques mois auparavant… l'avait purement et simplement *refusé*!). Il est clair en tout cas que nos deux personnages de « Jean-Michel » et de « Joséphine » (eu égard à leur grande compétence culture littéraire-respective) seraient tous indiqués pour mener à bien un tel projet éditorial : la seconde lisant sans aucun préjugé (de type littéraire-impérial) les manuscrits ainsi réceptionnés en ce mode « anonyme » – puisqu'elle est, on l'a vu, cette (pure) lectrice scripturaire-royaumaire – ; et le premier, en jouant de son entregent, s'arrangeant pour promotionner dans les milieux adéquats… non tant d'ailleurs les ouvrages par sa maison publiés que l'« idée marketing » de celle-ci (puisque, tant que le Royaume n'aura pas définitivement vaincu l'Empire, il en faudra bien hélas ! toujours une) ; et cela pour ce que, dans un pays où « il a plus d'écrivains que de lecteurs » [citation à vérifier plus haut] Inès de Crécy, la seule idée d'une maison qui, pratiquerait, en cette forme strictement anonyme, un tel tri critique-littéraire, qui ne se fondrait donc que sur la *qualité intrinsèque* des manuscrits reçus : sans tenir compte de la notoriété (médiatique-spectaculaire) de leurs auteurs, connaîtrait immédiatement un très grand succès : sinon auprès des membres de l'institution éditoriale-impériale, du moins auprès de ces millions d'écrivains en herbe/rentrés/barrés (en leurs velléités littéraires) que comporterait, selon la même « éditrice-sénior », ce pays (ces *Éditions Anonymes* devenant par là comme le pendant royaumaire/scripturaire/lumineux « crozonien » de cette, elle, impériale/littéraire/sombre « Bibliothèque des livres refusés » – sise elle aussi, cependant, dans la petite bourgade finistérienne éponyme). Bien sûr les objections à un tel projet éditorial quelque peu utopique (!) sont innombrables – donnons-en ici en vrac quelqu'unes : qu'est-ce qui prouverait qu'une telle maison marcherait financièrement ; et comment la pauvre Joséphine (même secondée par son cher « Jean-Michel ») parviendrait-elle à lire l'océan de manuscrits qui, sans aucun doute, lui parviendrait ; et d'ail-

leurs l'idée de telles « éditions anonymes » n'est-elle pas, dans ce pays, déjà illustrée par nombre de petites maisons (dont personne, pour dire le vrai, n'a jamais entendu parler – ni d'ailleurs des ouvrages qu'elles publient), etc., etc. –; et pourtant, me semble-t-il, la seule idée de l'existence, quelque part au fond de cette « France périphérique », d'une maison qui proclamerait hautement le principe adopté par elle de telles lecture scripturaire/sélection royaumaire (et par cela, au moins, indépendante de toute pression médiatique-spectculaire-impériale)…pourrait faire passer une sorte de « frisson nouveau » dans le paysage éditorial (des mêmes noms) : ce pourquoi, en un tel but, le rôle de l'(ex-)critique littéraire-impérial-Rouche, qui consisterait, on l'a vu, à promotionner non tant des livres que la manière inédite/anonyme/anti-spectaculaire par laquelle ils ont finalement été retenus, serait tout aussi essentiel… que la publication, par le même, de tels ouvrages.

Il y a à ce titre, dans le film de Bezançon, un passage qui, remis dans la perspective critique/éditoriale ouverte au développement précédent, en dit long sur les mœurs actuelles de celle-ci (dont Rouche est bien sûr le représentant archétypal) – c'est celui où le romancier Koska, étant enfin parvenu à « coincer » Rouche pour qu'il lui dise ce qu'il a vraiment pensé de son premier roman (*La Baignoire*), comprend soudain que le critique, dont l'avis « compte beaucoup à (s)es yeux », ne l'a pas même ouvert :

– Vous l'avez pas lu en fait.

– Ben non je l'ai pas lu (…) J'en reçois des centaines, des premiers romans. Mais on m'en avait fait une fiche assez élogieuse, dans mon souvenir.

(excuse la plus pratiquée, on le sait, par l'actuelle critique : « On ne peut pas lire tous les livres » – mais alors sur quel critère se fait le choix de ceux qu'ils ont lus ?)… Aveu de Rouche à Koska qui, cependant, peut étonner le spectateur : pour ce que, dans les débuts du film, il a bien vu le critique lire, et, même tout de suite : à peine sorti des presses, le livre de Pick, qui

était pourtant lui aussi, après tout, un « premier roman » ; alors pourquoi cette préférence accordée à ces *Dernières heures d'une histoire d'amour* plutôt qu'à cette *Baignoire* ? La réponse à cette question étant probablement celle-ci : parce que, d'une manière ou d'une autre, le système éditorial *a mis la pression* sur Rouche pour que, entre les « centaines de premiers romans » qu'on lui envoie, il s'absorbe dans celui de Pick (plutôt que dans celui de Koska – qui sont pourtant publiés par le même éditeur) – et une séquence du film nous le montre en effet plongé dans la lecture du premier (tandis que celle du second a sans doute été confiée à son assistante « Wendy » – qui a « fait Normal Sup » (alors que Rouche n'a été qu'à « la fac » – est-ce pour cette raison, d'origine secrètement ressentimentale-carriériste, il la traite aussi cavalièrement ?) – qui établit pour lui des « fiches » : « élogieuse dans (le) souvenir » de Rouche, dans le cas du bouquin de Koska – mais éloge qui pourtant, apparemment, ne lui aura pas donné l'envie de prendre connaissance de cette *Baignoire*) –; et efficacité de cette « pression » sur Rouche qui nous fait comprendre que celui qui se drape volontiers dans les oripeaux d'une *indépendance de la critique*… n'est en vérité qu'un *larbin du Spectacle* comme les autres – ce que lui rappelle à brûle-pourpoint le réalisateur de l'émission « littéraire » qu'il anime lorsque ce médiatique a, avec « animateur », de cette même émission : suite au « clash » que Rouche vient d'y provoquer, cet échange pour le moins vibrant :

– Je fais mon métier de critique littéraire.

– Non, tu es présentateur, tu présentes. On ne te demande rien d'autre (…) Tu te ressaisies, tu présentes tes excuses et on finit l'émission (…)

– T'as pas bien compris moi je (…) Je les présente mais je ne suis pas qu'un présentateur (…)

(et vérité de l'effective situation de Rouche dans ce « Spectacle » que confirmera en effet, à peine quelques heures plus tard, son licenciement sans manières/« par texto » de celui qui se voulait/se croyait autre chose qu'un simple « animateur » – *i. e.* : un peu plus que ce « larbin du Spectacle »

qu'il était pourtant en réalité, depuis qu'il « serv(ait) la soupe à la télé »). Et si Rouche, quelques jours après, se lance dans cette (en)quête en vue de « démontrer » le bien fondé de ses soupçons vis-à-vis de l'authenticité du livre de Pick – ce qu'appelle une « croisade » la cynique éditrice de Crécy (elle *larbine assumée* de ce même Spectacle : en ce sens plus lucide que ce Rouche qui se « berce (lui) encore de l'illusion »…qu'il n'en était pas tout à fait un) –, c'est probablement parce que, piqué au vif de son narcissisme de « critique indépendant », il entend bien montrer au Maître spectaculaire qui l'a si ignominieusement congédié que c'est lui qui « a(vait) raison » (le même de Crécy)/détenait la vérité sur « toute cette affaire » – un peu à la manière d'un employé « viré » qui s'acharnerait à vouloir montrer à son « patron » toute l'injustice d'un tel renvoi (alors que bien sûr ces patron/maître (spectaculaires), de ces notions de « raison » et de « vérité », se moquent comme d'une guigne : l'essentiel à leurs yeux étant que les « chiffres de vente » du livre de Pick continuent de progresser) –; et même si l'employé-Rouche, pour ce que désirant peut-être uniquement/secrètement son *ré-embauchement* par ses maître-et-patron spectaculaires, ne va jamais jusqu'à menacer ouvertement les intérêts (éditoriaux/financiers) de ceux-ci : ce respect de « larbin du Spectacle » (qu'il est et demeure) envers son employeur (du même nom) pouvant notamment expliquer pourquoi à la fin du film, et bien qu'ayant pour finir résolu ce « Mystère Henri Pick », il se garde bien d'en révéler la résolution (pour ce qu'il sait pertinemment que, s'il le faisait, il devrait immédiatement abandonner toute espérance de tels ré-embauchement/récupération de son strapontin dans l'élément de ce Spectacle). Où l'on comprend par ces considérations toute l'*ambiguïté* de la démarche rouchienne – celle en vérité d'un « employé renvoyé qui regimbe » (veut « démontrer » à son employer qu'en l'occurrence il a eu tort de le congédier – mais employé qui, en même temps, ne veut pas aller trop ouvertement *contre* les intérêts suprêmes de son employeur : ne désirant au bout du compte, on l'a vu, que son ré-embauchement par lui) –; et « ambiguïté » que le personnage royaumaire de Joséphine, pour ce qu'elle, d'évidence, n'est en aucune façon ce « larbin du Spectacle » : plutôt, du fait

de son métier d'institutrice, ce qu'on a pu récemment appeler (au sujet des soignants des hôpitaux) les « premiers de *corvée* », a tout de suite perçu chez le « premier de *cordée* »-Rouche (quoique dégringolé « en une seule soirée » de sa falaise spectaculaire) – d'où la question que, dans la voiture qui les amène tous les deux à Paris : ce lieu symbolique où le Spectacle *tient sa cour* (du même nom), elle pose à son passager (et question dont j'ai montré plus haut, pour l'intrigue entière de ce *Mystère*, l'extrême *crucialité*) :

voir citation plus haut : « chevalier de la probité »)

et question à laquelle, on l'a vu aussi, Rouche ne répond pas vraiment – sinon par cette échappatoire que « cette affaire (l')a complètement réveillé » (quoique sans nous préciser de quoi au juste, de *quel* sommeil, il a été ainsi « assez irrationnellement (…) réveillé ») –; et comment expliquer à cet instant chez Rouche, lui ordinairement si prompt à analyser les silences, pudeurs et « fuites » des autres : *cf.* notamment son « vous n'allez pas pouvoir fuir éternellement » à Daphné Despéro, une telle dérobade de sa part : l'examen de cette question constituant l'objet du développement qui suit.

Rouche, à l'instant de ce premier retour vers Paris (en compagnie de Joséphine – qui est aussi, cet instant, celui où commence à se nouer entre eux quelque chose de l'ordre de la complicité amoureuse : « J'adore vous voir conduire »), soupçonne déjà très fortement le bibliothécaire (décédé) Gourvec, fondateur de cette « bibliothèque des livres refusés », d'être en fait le *véritable auteur* du livre de Pick (même si la suite de l'intrigue anéantira cette hypothèse – qualifiée d'ailleurs, un peu plus tard et à juste titre, de « délirante » par Joséphine : « Comment vous comptez démonter cette théorie complètement délirante suis curieuse de savoir ») : il est donc, dans le moment de ce premier retour vers Paris : le lieu anti-périphérique par excellence où il ne doute pas qu'il va bientôt parvenir au bout de ses (en) quête/« croisade » *assuré en sa posture de* « chevalier de la probité (et autre)

défenseur de la littérature française » – même si bien évidemment, dans la bouche de Joséphine, ces expressions sont de connotation peu ou prou *ironique* (mais peut-être pas, à cet instant, dans l'esprit de notre (très *narcissique*) critique littéraire –; mais « narcissi(sme) » qui, en même temps, empêche Rouche de répondre à la question (pourtant décisive à ce même instant – « cruciale ») de Joséphine : pour ce que le faire l'aurait obligé à (ré)examiner sa propre « situation » – celle donc, comme je l'ai avancé au développement précédent, de « larbin du Spectacle qui regimbe » (contre son renvoi sans manières/« par texto » par celui-ci) –, alors que, bien évidemment, la posture de « chevalier de la probité, défenseur de… », etc., où il s'est coulé avec délice : même s'il préfère l'appeler, lui, celle moins emphatique, d'un Sherlock Homes de la littérature et de l'édition, est bien plus respectueuse de ce même narcissisme (de critique littéraire-(soi disamment) indépendant) : celui qu'il avait défendu bec et ongles lorsque, lors de sa dispute avec le réalisateur de son émission « littéraire », il avait absolument tenu à affirmer qu'il n'était pas *qu*'un simple-vulgaire « présentateur »/également un « critique littéraire » (et protestation véhémente-indignée de son narcissisme qui, sans doute, a été la véritable cause de son renvoi – où l'on comprend aussi que c'est *par le même mouvement* (passionnel-narcissique) qu'il a, et « perdu son boulot », et s'est lancé dans ce que l'oracle-spectaculaire-impérial, figurée par l'éditrice/première de cordée » de Crécy, appelle sa « croisade » : ce pourquoi la motivation de celle-ci apparaît si ambiguë à l'oracle, lui, royaumaire-scripturaire qu'incarne de son côté l'institutrice/« première de corvée »-Joséphine). Ce moteur passionnel-narcissique qui ment de bout en bout l'(en)quête de Rouche – et qui lui a fait se couler avec délice dans la posture de ce « chevalier de la probité (intellectuelle) » (même s'il préfère, cette posture, l'appeler, lui, celle d'un « Sherlock Holmes de la littérature et de l'édition ») – pouvant aussi expliquer deux faits : celui d'abord que, sitôt que le docteur Watson royaumaire-Joséphine s'associe à l'(en)quête de Rouche, celle-ci progresse *à bien plus grands pas* que lorsqu'elle n'était menée que par le seul Holmes impérial-narcissique (éponyme) : pour ce que sans doute les motivations de ce Watson-là n'ont rien, elles, de

« narcissique » (puis qu'étant uniquement guidées par des considérations de type, elles, royaumaire-amoureux : « J'ai besoin de savoir la vérité (…) besoin de savoir qui était mon père » ; et aussi cet autre (fait) que, sitôt que Watson-Joséphine est contrainte à abandonner les (en)quête/croisade de Rouche – pour des raisons de « première de corvée » (les vacances sont finies, elle « récupère ses cm2 » dès le lendemain) –, celle-ci, comme on l'a vu, s'enlise et se perd à tel point que, bientôt, son (en)quêteur, qui l'instant d'avant se croyait tout proche de sa « solution » : « nous n'allons pas abandonner si près du but » [citation à vérifier plus haut], se voit contraint de reconnaître sa défaite : « Bravo Henri Pick, je m'incline » ; et cela sans doute parce que, en ce genre d'(en)quête/« croisade », le moteur passionnel-narcissique de l'(en)quêteur/croisé, du détective-consultant, *ne suffit tout simplement pas* : il y faut aussi des motivations de type plus royaumaire-scripturaire (celles qu'avaient illustrées, tant qu'il s'était associé à l'(en)quête de son Holmes impérial-spectaculaire, le Watson-Joséphine (royaumaire/anti-spectaculaire) de Crozon. À ce titre d'ailleurs, il est à noter avec quelle étrange rapidité Rouche, suite à son entrevue terminale avec Daphné Despéro : que pourtant, à cet instant, il soupçonne très fortement d'être la véritable auteure de ces *Dernières heures d'une histoire d'amour*, renonce finalement à son (en)quête, « s'incline » donc devant « Henri Pick » ; alors que pourtant les arguments que lui a fournis l'éditrice-junior n'ont rien de particulièrement probants : elle reconnaît bien avoir placé la machine à écrire (sur laquelle a été tapé le manuscrit de ces *Dernières heures*) ainsi que l'exemplaire du *Eugène Onéguine* de Pouchkine dans la cave des époux-Pic – mais, à l'exception de cette unique concession, elle continue de jurer *mordicus* qu'elle a bien trouvé le manuscrit du même Pick dans cette « bibliothèque des livres refusés » :

> *« Je vous jure que je l'ai vraiment retrouvé dans la bibliothèque des livres refusés, ce manuscrit (…) Allez vérifier, demandez à la bibliothécaire (…) Henri Pick a emporté son secret dans la tombe, acceptez-le. »*

(sans bien sûr préciser qu'elle a appris le soir même que c'était en réalité son amant l'écrivain Koska qui l'y avait placé – ce qui fait de son serment un (gros) *mensonge par omission* : le pire de tous selon Orwell). Et pourtant, somme toute assez étrangement : lorsqu'on se souvient quel trésor d'énergie et de soupçon généralisé il avait déployé dans les débuts de son enquête, Rouche cette fois-ci se rend à ce serment/suit docilement le conseil que lui a signifié l'éditrice Despéro d'« accept(er) (que) Henri Pick (ait) emporté son secret dans sa tombe » ; et pourquoi cela : pour quoi une telle *soumission*, et si soudaine de la part de ce « chevalier de la probité (intellectuelle) » qu'était l'instant d'avant le critique Rouche, à une telle consigne ?

Peut-être parce que, sous celle-ci, se cache en vérité, en une forme peu ou prou subliminale, un *ordre*… cette fois-ci donné par le Maître spectaculaire lui-même à celui qui, dans le fond, n'a jamais cessé d'être son larbin et employé ; et Maître qui, après avoir toléré un temps le « regimbement narcissique » de celui-ci, lui signifie désormais, par la bouche de Daphné Despéro, que le moment est venu pour lui de s'« incliner » devant l'argument suprême, non tant de cette jeune éditrice ambitieuse, que de ses intérêts éditoriaux-financiers-vitaux… dont la *raison* ne saurait être remise en question par un de ses *salariés* ; ce qui peut aussi expliquer pour quoi Rouche, ne reçoit la solution de tout ce « Mystère » qu'au moment où, justement, il s'est résolu à n'en pas *faire usage* ; c'est-à-dire au moment où, aux yeux du Spectacle, il est (re)devenu parfaitement *inoffensif* : « Bravo (Spectacle), je m'incline ». La révolte contre son Maître (du même nom) de celui qui se prenait pour un « critique littéraire » (indépendant) et n'était, comme le lui avait si durement fait observer le réalisateur de son émission « littéraire », n'était en vérité qu'un « présentateur », est terminée ; et cet achèvement consiste en le recul de son narcissisme devant la puissance éditoriale-spectaculaire qui lui a agité sous le nez rien de moins que la perspective de la « tombe », c'est-à-dire en réalité de la mort (en cette même forme spectaculaire) : « Henri Pick a emporté son secret dans la

tombe, acceptez-le » ; et pourquoi Rouche, pour finir, l'« accepte »-t-il ? Peut-être parce que ce « secret », ici, est bien plus que celui d'une simple supercherie littéraire-éditoriale : rien de moins peut-être que celui de l'*indicible du Spectacle* qui, si on le révèle, conduit son enquêteur à la mort… et peut-être à *pire que la mort* : à la damnation éternelle-spectaculaire/la relégation dans les ténèbres extérieures (du même nom) – sort qui on l'a vu, pour ce que lui l'a bien révélé, sera celui de l'auteur Koska : lorsqu'il ira déposer le manuscrit de sa *Révélation* dans la « bibliothèque des livres refusés », ce cimetière de toutes les espérances éditoriales-spectaculaires déçues Koska était lui aussi, et malgré son indéniable talent littéraire (mais « qu'en a-t-il fait » ?), ce larbin du Spectacle – et peut-être plus zélé même que Rouche (n'a-t-il pas accepté de céder-sur son narcissisme d'auteur en acceptant de devenir le « nègre » de Pick ?) – ; et cela contre la promesse d'une gloire future et d'autant plus haute qu'il a commencé par céder-sur ce narcissisme-même – celle que lui a faite la « tentatrice »-Despéro pour le convaincre de marcher dans son « plan Marketing » :

> *« Je vais le publier* [N.D.A. : sous le nom de Pick] *(…) et toi ensuite tu vas écrire le roman du roman (…) et la révélation que Pick c'est toi, ça va prendre la forme d'un nouveau roman, et donc d'un nouveau succès… »*

(et en effet, la séquence correspondante – qui se conclue comme il se doit par un abouchement entre les deux personnages – présente toutes les caractéristiques d'une scène de « tentation démoniaque » – même si bien sûr la promesse de la jeune et ambitieuse éditrice (en quelque sorte l'Ève de notre Adam-Koska) à son amant ne pourra, suite à l'énorme succès de ces *Dernières heures*, être tenue : « On va passer pour de gros manipulateurs »). L'infortuné littérateur avait pourtant bien du « talent » – ce que lui confirme, lors de leur entrevue terminale, le critique-Rouche (qui, en ayant finalement lu cette *Baignoire*, a tout de suite compris que son auteur était aussi celui de ces *Dernières heures* : « Votre premier roman est très bon (…) mais votre [citation à vérifier) deuxième est bien meilleur » ;

vous avez progressé ») – ; mais en acceptant de marcher-dans l'imposture éditoriale-«marketing »-spectaculaire de sa compagne, ce « talent », d'évidence, il l'a dévoyé/n'en a rien « fait » – ce qui lui vaut, à la fin du film, d'encourir cette domination éternelle dans les ténèbres extérieures (du Spectacle) : « écrivain raté », *looser* de la carrière littéraire, ayant perdu la femme qu'il aimait, etc. (même si c'est lui qui, apparemment, la quitte – mais probablement parce qu'il sent bien que son statut de « damné » ne peut plus constituer qu'un obstacle à la carrière de sa chère « éditrice-junior »… dont il a fini par comprendre que le trait principal de sa personnalité était une *ambition* dévorante :

– C'est marrant, quand je l'ai rencontrée, je me souviens que je l'avais trouvée plutôt petite, et là ce soir elle me parait beaucoup plus grande.

– C'est peut-être une question de talons, vous ne croyez pas ?

– Une question d'ambition (…)

; et « ambition » dont il voit bien, à présent : suite à l'énorme « succès du Pick », qu'il n'est pas à la hauteur). La manipulation démoniaque-spectaculaire de l'« innocent lecteur » du livre de Pick (qui aura donc consisté en l'attribution frauduleuse de son « chef-d'œuvre » au pizzaïolo-Pick) – à laquelle, dans un premier temps, il avait accepté de participer (en cédant-sur son narcissisme (d'auteur) – dans l'espoir d'une récompense ultérieure et tissée elle aussi de narcissisme quoique lui comme « porté au carré ») – se sera donc finalement, pour lui, transformée en un *piège* dont il ne pourra plus s'extraire : puisque « révéler » à présent toute la (littéraire) supercherie aurait pour conséquence, d'une part, de briser net la carrière (éditoriale) de la femme que (je crois) il aime encore et, d'autre part : suite au prodigieux « succès du Pick », de le faire passer, non pas comme un écrivain surdoué : auteur d'un « chef-d'œuvre », mais bien, lui aussi, comme un « gros manipulateur » – marché que lui met en main la même Daphné Despéro… dans la scène où elle le supplie de renoncer à une telle révélation/publication de l'ouvrage éponyme.

C'est trop tard, si on dévoile la vérité maintenant on va passer pour de gros manipulateurs (…) Toi tu vas pouvoir en écrire plein d'autres, des livres. Mais moi, si tu fais ça, je suis fichue, je suis plus rien (…) toute ma vie, Fred. »

et supplication où, entre les larmes de la « suppliante », perce en réalité rien de moins qu'une *menace* : celle qui fait voir à l'auteur peu ou prou ulcéré Koska – qui vient de comprendre qu'il ne récupérera jamais la paternité de son « chef-d'œuvre » (qui appartient désormais, de toute éternité, au « pizzaïolo-Pick » – puisque, comme on l'a vu, le métier de celui-ci a pris une part majeure à l'énorme succès de ces *Dernières heures* : « Tout le monde allait pouvoir s'identifier à… », etc.) – que si, par une telle « révélation », la carrière (éditoriale) de la femme qu'il aime sera immédiatement brisée, son complice, en le mouvement de cette même « révélation », a lui aussi *beaucoup à perdre* (peut-être récupère-t-il en effet la paternité de son livre – mais ce sera alors au prix d'acquérir, en déclenchant la colère rétrospective de tous les « innocents lecteurs » qu'il a ainsi grugés, lui aussi une réputation de « gros manipulateurs » : qui sonnera sans doute le glas de ses espérances de carrière (littéraire) dans la dimension spectaculaire (du même nom)).

Et c'est probablement pour cette raison que cette révélation de la clef du « Mystère Henri Pick » il ne la fait, en ce mode personnel-particulier-« off », qu'au critique Rouche : comme s'il se déchargeait sur son aîné (dont « l'avis, comme il le lui a avoué lors de leur précédente entrevue, compte beaucoup à ses yeux ») de la *responsabilité* d'une telle prise de décision – dans l'espoir peut-être que, si, lui Koska n'a pas le courage de la prendre, Rouche le fera à sa place – mais espoir qui, lui aussi, sera déçu (puisque, comme on l'a vu plus haut, la résolution de cette « énigme-Pick » parvient au critique dans le moment même où, s'étant finalement « incliné » devant la puissance spectaculaire-éditoriale, il a renoncé à la chercher) – ; ce qui

donne l'échange déjà cité plus haut où nos deux « larbins du spectacle », en une sorte de jeu de miroirs (entre leurs narcissismes respectifs), se renvoient la question d'un « que faire ? » – dont le spectateur du film, sinon « sait », du moins « se doute » très fortement qu'il y sera répondu, par les deux personnages en lice devant lui, par un hautement probable, « rien du tout » :

– Vous savez tout du Mystère Henri Pick.
– Comment vous envisagez la suite ?
– Je sais pas. Au fil du hasard, j'imagine. Et vous ?

À ce bémol toutefois que si, en cette affaire, le littérateur-Koska a véritablement *tout perdu* : la paternité de son « chef-d'œuvre » *et* l'amour de la femme qu'il aimait, le critique-Rouche, lui, y a au moins gagné sa rencontre avec le personnage de « lectrice scripturaire/royaumaire »-Joséphine – ce pourquoi la séquence qui suit immédiatement la question par Koska à Rouche de ce « Et vous ? » est celle des retrouvailles, sur un quai de Camaret, entre les deux, sinon futurs « amants », du moins réels *amis* – ; et retrouvailles dont, suivant ce « *modus operandi* du Royaume » évoqué plus haut, peut après tout, à partir du *Mal* de cette (apparente) défaite de la « vérité » (scripturaire) devant la réalité » (de la puissance spectaculaire/littéraire (éditoriale), surgir un *Bien* : étant au moins clair que Rouche, respectant la promesse qu'il a faite à Joséphine en la quittant : « Vous me promettez de me tenir au courant, en premier », fera part à celle-ci de la découverte qu'il a faite quant à ce « Mystère-Henri Pick » ; et découverte dont l'*usage* que va en faire à son tour (ou non) celle qui, tout en étant la fille de ce Pick, n'est pas elle, du moins, ce « larbin du Spectacle, constitue l'*autre énigme* par laquelle à la fois se con-clut et « s'ouvre infiniment » l'épilogue du film éponyme (j'en ai indiqué plus haut, de cette énigme, une possible résolution – même si, à cet instant, tout reste bien évidemment « ouvert » : ce qui, on l'a vu, est un *trait* de la dimension royaumaire-scripturaire… dont j'ai ici, par ce long commentaire du film de Bezançon, essayé d'ébaucher les grandes « lignes de fuite » et autre « perspective cavalière »). Et pourquoi d'ailleurs un tel

commentaire, et si « fouillé » ? – peut-être parce que, sous son apparence de (assez classique) « comédie à la française », ce *Mystère-Henri Pick* va peut-être plus loin que les autres du même genre dans l'exploration de notre présente situation d'êtres toujours écartelés entre les deux postulations qui toujours déchirent notre âme : celle vers le Royaume et celle vers l'Empire ; et postulations fondamentales qui, dans ce même film, se ramifient en d'autres couples, plus parcellaires-circonstanciés : dont par exemple ceux de ces « scripturaire-et-littéraire », ou de ces liberté et Spectacle, ou encore de ce « France périphérique » et « France métropolitaine », etc. Ce pour quoi aussi, sous l'alibi de cette relation d'une « supercherie littéraire », ce *Mystère* nous raconte en vérité *deux histoires d'amour* l'une qui se défait parce que ses deux protagonistes (Koska et Daphné) sont littéralement brisés par la postulation *impériale* qu'illustre leur milieu ; l'autre qui s'ébauche parce que, à l'inverse, leurs deux protagonistes (Rouche et Joséphine) sont, eux, comme emportés-par leur postulation, elle, *royaumaire* – ce que, dans ce second cas, exprime très bien le critique littéraire lorsque, bien qu'ayant (comme Koska) lui aussi « tout perdu » : « (s)on métier, (s)a réputation et (s)a femme », il constate cependant que, « d'une manière assez irrationnelle », cette « affaire l'a complètement réveillé » – ; et mot de « réveil » qui bien sûr, dans la bouche de ce personnage impérial de « larbin du Spectacle » ne dit rien d'autre qu'une sorte de « con-version » (au sens étymologique de retournement et « volte-face ») : celle qui « conv-vertit »/« re-tourne » sa postulation-vers l'Empire en une autre, elle, tournée-vers le Royaume (ce pourquoi j'ai pu dire de ce Rouche, et malgré toutes ses tares impériales-spectaculaires : qui font de lui ce personnage à la fois horripilant et comique, qu'il était toujours-déjà *sauvé* – ce qui, on l'a vu, ne sera pas le cas du « damné »-Koska : alors que celui-ci, dans le cours de l'intrigue, apparaît, contrairement à la tête-à-gifles Rouche-Luchini, comme une figure à tout prendre bien plus sympathique et (ici le mot manque).

(Il y aurait sans doute, dans le film de Bezançon (et le livre de Foenkinos),

beaucoup d'autres pistes interprétatives à explorer – dont par exemple celle du signifiant de cette lettre « K » à l'origine du choix par Koska, parmi tous les noms de possibles pseudos que lui offraient les stèles du cimetière de Crozon, de celui de cet « Henri Pic*k* » (l'auteur expliquant que, s'il a choisi ce nom : assez peu breton, c'est parce qu'il était le seul à comporter cette lettre… et qu'il savait que Daphné aimait les écrivains en « K » (*K*af*k*a, *K*leijl, *K*undera… et donc « *K*os*k*a ») (et cela d'autant plus que la forme de ce « K », dans le (faux) manuscrit de Pick constitue une étape importante dans l'enquête que mène l'(improbable/désopilant couple) formé par notre « Holmes impérial »-Rouche et notre « Watson royaumaire »-Joséphine) – et encore celle du signifiant de l'autre lettre « M. » de la mystérieuse dédicace du manuscrit : successivement attribuée à « Madeleine » (la femme de Pick), « Marc (l'ex-mari de Joséphine), « Melville » (le fils de la même Joséphine), « Miloska » (la femme russe aimée du bibliothécaire Gourvec), etc. – même si toutes ces attributions s'avéreront finalement fausses et infondées – ; mais je préfère m'en tenir là… pour revenir au cours plus normal et apaisé de la rédaction de ce présent *Milieu doré* en général… (et de cette analyse du *Haut Château* de Dick en particulier) – même si le long commentaire de ce *Mystère-Henri Pick*, bien que semblant s'en écarter, a fait, à sa manière : comme on va le voir, singulièrement progresser/son/leur propos).

Le « *modus operandi* du Royaume » consisterait donc, à l'intérieur de tout univers parallèle-uchronique à susciter un scripteur qui, en rédigeant un « grand récit » de son cru : *Profondeur*, *Sauterelle* ou *Dernières heures*, aurait ce pouvoir de « complètement réveill(er) » ses innocents lecteurs ; en leur montrant, à l'intérieur du « cauchemar » qu'est cet univers, la *possibilité d'existence* d'un autre plus royaumaire et scripturaire « c'est ce livre qui bouleverse nos vies, non ? » (toutes citations de Rouche que, c'est à noter la Juliana du *Haut Château* aurait pu faire siennes) – ce pourquoi aussi, dans la lecture du *Mystère-Henri Pick* que je viens de faire, je n'ai pas hésité à établir un parallèle entre le personnage de Dick et celui de Joséphine de

Bezançon : pour ce qu'étant toutes les deux les *lectrices scripturaires* de leur deux intrigues respectives)… Il y a eu dans le temps une guerre entre l'Empire et le Royaume (dans l'uchronie de Dick : entre l'Axe et les Alliés), dont tout le monde s'imagine que c'est le premier qui l'a gagnée ; et voici que, par la vertu de la publication d'un seul livre et de son (énorme) succès : celui que rencontrent on l'a vu, cette *Sauterelle*, et ces *Dernières heures*, le bruit commence à se répandre par tout le pays que cette (supposée) victoire ne pourrait être que le fruit mortifère d'une *illusion* – entretenue par ce même Empire puisque la puissance de celui-ci n'est en effet que « d'illusion » : que de *Spectacle* dirait Debord) – ; et annonce oraculo-scripturaire d'une telle « heureuse nouvelle » (*Évangile*) qui a pour conséquence d'initier la victoire terminale du Royaume sur l'Empire : qui certes *a toujours déjà eu lieu* mais qui, pour commencer de s'effectuer pratiquement, nécessitait encore le succès (éditorial) des livres (*Sauterelle* ou *Dernières heures*) où cette annonce était enfin proclamée. Bien sûr, dans le cas du second : du roman faussement attribué à Pick, ce succès n'est que le fruit d'une supercherie littéraire/éditoriale ourdie par des personnages encore au service de l'Empire et de ses intérêts (du même nom) (Despéro et Koska) : ce qui n'est pas le cas de celui obtenu par la *Sauterelle* d'Abendsen (dont l'identité elle, dans le roman de Dick, n'est jamais remise en question – même si, tout de même, à la fin de ce même roman, la lectrice scripturaire-Juliana comprend que c'est plus l'« Oracle » que le (décevant) auteur-Absenden qui a « écrit » cette *Sauterelle*) ; mais succès prodigieux de ces *Dernières heures* dont la cause principale (comme l'analyse très lucidement son véritable auteur Koska – « Tout le monde allait pouvoir s'identifier à… », etc.) réside en le fait même de l'attribution de ce (supposé) « chef-d'œuvre de la littérature » à un obscur pizzaïolo breton, « totalement inconnu au bataillon » (Inès de Crécy) : par quoi le « Mal » de cette supercherie littéraire/éditoriale/impériale se voit re-tourné (« con-vertie ») en un « Bien », d'essence, lui, royaumaire/scripturaire ; et cela parce que le succès du « livre de Pick » a fait miroiter à la masse énorme de ses « innocents lecteurs » (qui lui ont fait un triomphe) la promesse d'un *autre monde* (Dick dirait : d'un autre univers

parallèle-uchronique) où il ne saurait plus étonnant du tout qu'un « obscur pizzaïolo breton » puisse être, entre deux levées de pâte à pizzas, l'auteur d'un « chef-d'œuvre de la littérature française ». Où l'on comprend par là que ce qui est véritablement *royaumaire* dans l'intrigue de ce *Mystère*, ce n'est pas tant le contenu (littéraire) de ces *Dernières heures* (dont d'ailleurs ne nous est donné à lire que son incipit – lu à haute voix par la lectrice scripturaire-Joséphine à la femme qu'a aimée le bibliothécaire-Gourvec)… que son *succès*, certes d'origine encore éditoriale/impériale/mensongère : puisque ce roman *n'est pas* de Pick, mais que le Royaume a re-tourné/con-verti, dans l'amoureuse guerre que toujours il mène contre l'Empire : ce que, dans ma *Profondeur*, j'ai pu appeler le « combat spirituel », en une arme en sa faveur ; contraignant « sans violence » cet Empire, s'il veut continuer de poursuivre ses propres intérêts littéraires/éditoriaux/financiers : « Ils ont payé, ils font ce qu'ils veulent », à se faire le vecteur docile de l'« heureuse annonce » de sa victoire terminale sur… ce même Empire (ce qui rejoint, quoiqu'en un mode plus « doux », l'observation de Marx sur ces « capitalistes qui vendront jusqu'à la corde pour les pendre » – ici donc : sur ces éditeurs impériaux qui promotionneront jusqu'au livre où est pourtant annoncé leur future défaite). On se rappelle peut-être ici la boutade qui avait cours sur le « Vatican » au temps de l'Union soviétique – « Le Vatican est manipulé par le KGB, mais ce n'est pas grave parce que le KGB est (lui-même) manipulé par le Saint-Esprit » –; mais boutade dont on voit qu'elle peut ici (plus sérieusement) s'appliquer à l'intrigue de ce *Mystère* : « Le succès du livre de Pick n'est que le fruit d'une manipulation éditoriale-impériale – opérant on l'a vu sur le *processus d'identification* de l'« innocent lecteur » à son auteur-pizzaïolo de son état (et processus qui, en nos temps « impériaux », préside nécessairement à tout succès littéraire-éditorial) –; mais ce n'est pas grave parce que cette manipulation, elle-même re-tournée par le Royaume : « manipulée donc par le Saint-Esprit », finit par servir la cause même de ce Royaume, c'est-à-dire celle de l'*annonce*, en ce mode oraculo-scripturaire : exactement de la même façon que dans le *Haut Château* de Dick…, de sa victoire terminale sur l'Empire (pourtant bel et bien à l'origine de cette

supercherie littéraire-éditoriale de toute l'« affaire » de ce « Mystère-Henri Pick » – *cf.* ce qu'en dit notamment le critique littéraire-Rouche : « Toute cette affaire m'a complètement réveillé » ; mais mot de « réveil » qui, dans la bouche de ce personnage : d'essence pourtant clairement impériale/« larbin (avéré) du Spectacle », ne dit rien d'autre que le passage sur lui du souffle régénérateur de ce Royaume et de son « Saint-Esprit ».

L'« heureuse annonce » de cette victoire terminale du Royaume sur l'Empire – dont le pendant uchronique, dans le livre de Dick, est donc elle de la victoire des Alliés sur l'Axe (et, dans le film de Bezançon, celui littéraire-éditorial de l'énorme succès du livre de Pick) – ne date bien sûr pas de quelques décennies (Dick) voire de quelques années (Bezançon) : s'étant en fait inaugurée, il y a déjà plus de deux mille ans, avec la prédication en Palestine de la « Bonne nouvelle » de ces Évangiles – *cf.* notamment la constatation par l'Auteur même de cette prédication que « les aveugles voient, les sourds entendent (et que) l'Évangile est *annoncé* aux pauvres » – ; et « annonce » qui en effet, dès cette époque, a eu pour conséquence de défaire l'avatar *romain* de ce même Empire… qui bien sûr, ensuite, n'a eu de cesse de se reconstituer sous d'autres formes : dont celle, en ce mode « spectaculaire » (pour dire vite) dont nous supportons présentement le joug « absolument moderne » (on dit aussi : « post-moderne » – même si j'ai parfois l'intuition que cette appellation n'est encore qu'un leurre impérial de plus) ; mais formes qui pour se reconstituer en tant qu'Empire, avaient bien été obligées d'intégrer à leur structure nouvelle certains éléments/consignes/(voire) » commandements »… du Royaume qui avait finalement *en la peau* de leur prédécesseur (impérial) : ce pour quoi il a même pu exister, notamment à l'époque médiévale, des sortes de « saints empires chrétiens » (expression qui sonne tout de même comme de parfaites *contradictions dans les termes* – ce pourquoi, sans doute, ces « empires »-là, qui essayaient de se draper dans les oripeaux du Royaume, n'ont guère historiquement duré : la forme *théocratique* du « gouvernement

des vivants » constituant probablement, aux yeux de ce Royaume, une sorte d'hérésie toujours-déjà condamnée, en une sentence célèbre relative au « denier de César », par le Fondateur même de ce Royaume). Et dans le fond tous les « grands récits » qui, dans l'intervalle de ces deux mille ans, se sont élaborés avec plus ou moins de bonheur (littéraire) et de réussite (éditoriale) (des *Confessions* de saint Augustin à… cette *Profondeur*), n'ont jamais rien fait d'autre que de reprendre à leur compte la tâche de cette « Annonce » – quoique tâche variant forcément suivant les époques où ils avaient, chacun d'eux, été composés (pouvant même prendre la forme d'un petit roman de S.F. – voire de cette comédie « à la française » du film de Bezançon : l'« Esprit soufflant, on le sait, où il veut ») –; mais œuvres dont l'intrigue, de toute façon, suivait le schéma uchronico-dickien de ce *Haut Château* : celui donc d'un univers parallèle-impérial-cauchemardesque qui se voyait, en ses œuvres vives mêmes : sa croyance inébranlable en la victoire de l'Empire sur le Royaume (chez Dick : de l'Axe sur les Alliés), lentement subverti puis soudain brutalement foudroyé par l'Annonce de l'Événement uchronico-historique exactement contraire… Ici l'ange « pensif », rouge et or, de ce *Milieu doré* vient me glisser à l'oreille, peut-être parce que j'écris ces lignes en ce lundi de Pâques 2021, cette idée que la victoire du Royaume sur l'Empire n'a rien été d'autre que l'Événement de la Résurrection, dont ont découlé depuis, en le mouvement alternatif des « éclipses et retours » de son Annonce, tous les grands faits de l'histoire du monde : ces « éclipses » correspondant aux moments de cette histoire de l'accroissement de la puissance de l'Empire et ces « retours »…au contraire : l'Annonce de la *proximité du Royaume* que tous les « grands récits », depuis deux mille ans, ont peu ou prou reprise à leur compte. Dans celui du *Haut Château*, cette Annonce prend la forme de la composition par un auteur « à peine identifié sous le nom de (Hawthorne Abendsen) », d'une uchronie science-fictive, anti-symétrique à celle de Dick, où est imaginé un autre univers parallèle qui aurait vu, lui, la victoire des Alliés sur l'Axe ; mais qui ne voit, par la simple réaction de la « lectrice scripturaire »-Juliana au livre de cette *Sauterelle* du même Abendsen, que cette Annonce est bien plus qu'une simple

correction uchronique du cours de l'histoire ; et cela parce que cette réaction présente tous les traits (royaumaires) de cette « conversion de la détresse en espérance » (dont parle le lecteur scripturaire-V.C. de ma *Profondeur*) – ce que le personnage de Juliana, pour sa part, exprime en ces termes :

> *« je vois à présent qu'il n'y a rien ici dont on doive avoir peur, rien à vouloir, ni à détester, ni à éviter, ni à fuir. Ni même à poursuivre. »*

et moins de trois pages plus loin, ces autres :

> *« je ne permets pas à certaines choses – si importantes qu'elles puissent être – de me causer des soucis (…) »*

; toutes déclarations dont on comprend que, si, sous l'annonce par cette *Sauterelle* de la victoire des Alliés sur l'Axe, ne s'en dissimulait pas une autre bien plus immense : rien de moins que celle donc de la victoire du Royaume sur l'Empire (c'est-à-dire de la victoire terminale du Christ sur la mort), la lectrice scripturaire/royaumaire-Juliana de cette *Sauterelle* n'aurait pas l'occasion de les affirmer avec tant de tranquille assurance.

Et qu'en est-il alors, dans la perspective de l'« Annonce » d'une telle victoire, de mon propre « grand récit » – celui de cette *Profondeur* qui certes elle, pour l'heure est loin d'avoir connu le succès de cette *Sauterelle* ou du « livre de Pick » (!) – : quel rôle, dans cette économie uchronico-providentielle, tient-il au juste – peut-être celui que dit, dans sa lettre du 3.08.2020 à l'auteur, son lecteur scripturaire-Giacomoni :

> *Et je crois que* La Profondeur *va susciter un jour et quelque part, si ce n'est déjà fait, un geste, une parole, un refus, une surprise, un réflexe… dans une seconde décisive (…)*

; et, quelques pages plus loin, ceci encore :

> *Quelque chose que je ne peux que pressentir confusément et que je ne saurais nommer ni circonscrire, avec vos livres, s'organise.*

mais quoi donc alors au juste ? Peut-être une sorte de « résistance », en la forme de ce « combat spirituel » dont Rimbaud dit qu'il est « plus violent que la bataille d'hommes », à cette *puissance d'illusion* de l'Empire et de son « Spectacle » ; et « illusion » qui consiste essentiellement à avoir fait accroire à la masse énorme des « innocents lecteurs » et autres ouailles spectatrices de ce temps… cette « (mauvaise) nouvelle » de la *défaite du Royaume devant l'Empire* : pendant anti-sotériologique, dans le *Haut Château* de Dick, de celle (uchronico-historique) des Alliés devant l'Axe ; mais « fausse nouvelle » (*fake news*) qu'un seul « (pur) scripteur », en rédigeant le « grand récit » de son « époque sienne », a toujours et à tout instant le loisir de dénoncer : comme l'a fait l'Abendsen du même Dick en écrivant sa *Sauterelle*… et comme moi, en composant ma propre *Profondeur*, j'ai également tenté de le faire (avec les « moyens du bord » : mes très relatives connaissances « philosophiques » et piètres compétences intellectuelles – mais qui pourtant, en une telle tâche époqualo-sotériologique, doivent *pouvoir suffire*) – ce que le même Giacomoni constate notamment en ces termes :

> La Profondeur *projette une lumière abrasive, qui manque presque partout ailleurs, sur l'état confus de « l'empire » et ses produits.*

et « abrasiv(ité) » d'une telle « lumière » qui dit bien en effet que, dans cette *Profondeur*, il n'est rien tenté d'autre que la *dénonciation*, en cette forme scripturaire-royaumaire, de la « *fake news* » par laquelle cet « Empire et ses produits » ont établi leur domination « absolument moderne »/spectaculaire/inconditionnée sur le monde : celle donc de la (fausse : « *fake* ») Annonce de leur victoire terminale (quoique très *prématurée*) sur le Royaume. Ce pourquoi par exemple lorsque, dans le film de Bezançon, le

critique littéraire/impérial-Rouche fait observer à la lectrice scripturaire/royaumaire-Joséphine que c'est ce livre qui bouleverse nos vies »/nous a tous « complètement réveillé(s) », il n'est pas si loin du compte – ne s'est-il pas lui-même lancé dans la « croisade » de la dénonciation d'une autre « *fake news* » (celle de la (fausse) attribution d'un « chef-d'œuvre de la littérature » au « pizzaïolo-Pick ») ? –; sauf que bien sûr, du fait de sa nature impériale-littéraire, il n'ira jamais jusqu'au bout de ses croisade/(en)quête/dénonciation : auxquelles, « s'inclinant » pour finir devant la puissance du Spectacle : qui lui a fait voir que, s'il s'obstinait en celles-ci, il risquait d'encourir la *damnation* (en cette même forme « spectaculaire »), il renoncera finalement… Où l'on comprend en tout cas par là que le mouvement de la rédaction de cette *Profondeur* réplique à sa manière le schéma uchronico-science-fictif du « grand récit » dickien de ce *Haut Château* : celui qui, par subversion de la *fake news* de la victoire de l'Axe sur les Alliés (de l'Empire sur le Royaume – et annonce par laquelle avait pu s'instaurer l'univers parallèle/uchronique/cauchemardesque décrit dans ce *Haut Château*)… au profit des Annonce heureuse/« Bonne nouvelle » que c'est en vérité l'*Événement exactement contraire* qui a eu lieu, met en place toutes les conditions de la « con-version » de la tonalité de « détresse », caractéristique de cet univers parallèle/uchronique/impérial, en une autre d'« espérance » : caractéristique, elle, de la *proximité du Royaume* – même si en apparence, autour du personnage de lectrice scripturaire de Juliana, rien n'a « objectivement » changé :

> *Elle marchait sans se retourner vers la maison des Abendsen, cherchant un taxi, une voiture, brillante et vivante, pour la ramener à son motel.*

(à moins de pointer dans ce petit épithète de « vivante » l'indice, au contraire, que *tout a changé* – que, au moins chez ce personnage : désormais le détenteur de l'immense vérité (scripturaire) qu'il vient d'apprendre par consultation de l'« oracle » (du même nom), la détresse s'est convertie en espérance : en cette conversion (encore invisible) résidant peut-être le

véritable épilogue du roman de Dick). Ce pour quoi aussi le (même) « mouvement de la rédaction de mon (propre) grand récit », tout en répliquant le schéma uchronico-dickien de l'intrigue de ce *Haut Château* : celui donc de la dénonciation de *fake news* par laquelle l'Empire a pu instaurer son règne (illusoire-spectaculaire), se double forcément d'une autre (intrigue) : celle qui raconterait l'histoire d'un auteur « à peine identifié sous le nom de (qui on sait) » qui, à partir d'une *réalité* d'ordre encore uniquement/« strictement littéraire » se mettrait en quête d'une *vérité* d'ordre, elle, « purement scripturaire » – et quête qui, en la forme d'une « (en)quête quasi-policière », était annoncée dès la « quatrième de couv. » du tome initial de cette *Profondeur* :

> *Plus qu'un trait de philosophie ou de théologie,* L'Europe et la Profondeur *doit être lu comme un « roman philosophique » – une enquête quasi-policière à travers la peinture, la littérature, l'histoire et la géographie, pour revenir à la source du destin de l'Occident (…)*

(même si bien sûr, à cette époque, l'auteur de ces lignes ne pouvait encore se douter jusqu'où l'entraîneraient cette aventure et cette « affaire » – jusqu'à quels « Crozon » ou « Cheyenne » périphériques-finistérien ou américain : jusqu'à quel « réveil » en ce mode royaumaire-scripturaire).

L'équivalent, dans ce *Haut Château*, du couple formé, dans ce *Mystère*, par les personnages du « critique littéraire »-Rouche et de la « lectrice scripturaire »-Joséphine est bien sûr celui constitué par l'auteur Abendsen (de cette *Sauterelle*) et la lectrice (de l'ouvrage éponyme) Juliana : ce pourquoi, comme dans le film de Bezançon : avec son personnage royaumaire de la fille du « mystérieux » Henri Pick, c'est cette dernière qui, à partir d'un moment : déçue par l'attitude de refus devant sa propre découverte du « scripteur »-Abendsen, prend l'initiative d'aller au bout de l'(en)quête en vue de résoudre le « Mystère » de la rédaction de cette *Sauterelle* – ayant soudain l'idée de consulter, non plus son décevant littérateur, mais bien

l'Oracle (scripturaire) qui a en vérité présidé à cette rédaction :

> – *Oracle (…) pourquoi as-tu écrit* La Sauterelle pèse lourd ? *Quelle est la leçon que nous sommes censés en tirer ?*

(et de la même façon que, dans ce *Mystère-Henri Pick*, c'est aussi, à partir d'un moment, le personnage « royaumaire » de Joséphine qui, en s'emparant de l'(en)quête de celui « impérial » de Rouche, la fait rapidement progresser – le Watson « scripturaire » qu'elle est s'avérant en cette circonstance plus « perspicace » que le Holmes « littéraire »… que se figurait (très narcissiquement) être le critique (du même nom) : ceci expliquant aussi pourquoi on l'a vu, sitôt que Joséphine est contrainte par ses obligations professionnelles de « première de corvée » d'abandonner cette même « (en)quête », celle-ci s'enlise rapidement)… Il pourra sembler étrange à (l'hypothétique) lecteur de ce *Milieu doré* que son (ici l'adjectif manque) auteur se lance ainsi dans une sorte d'« analyse comparée » de deux ouvrages – l'uchronie science-fictive de Dick et la comédie « à la française » de Bezançon – qui apparemment n'ont à peu près rien en commun ; et pourtant, par la mise en rapport de leurs deux personnages de « lectrices scripturaires » respectives : Juliana lectrice de la *Sauterelle* d'Abendsen et Joséphine, lectrice du livre… de son propre père, quelque chose de l'ordre d'une *secrète communauté* entre les deux œuvres se décèle : que dit notamment chez nos deux lectrices ce soupçon qu'elles ont au moins en commun que le livre qu'elles ont si passionnément lu *ne peut pas être* du personnage qui s'en prétend (peu ou prou indûment) l'auteur – ce qu'avérera en effet l'épilogue et de ce *Mystère* et de ce *Haut Château* : puisque, dans le premier, on découvrira que ces *Dernières heures* ont en réalité été composées par un autre… et que, dans le second, cette *Sauterelle* a également été écrite, non tant par Abendsen, que par l'« Oracle (scripturaire) », que ce « (strict) littérateur » n'a en vérité, dans le cours de la rédaction de son roman éponyme, cessé de consulter.

> – *Je me demande pourquoi l'Oracle p. 342 Ce doit être différent, vous*

ne pensez pas ?

et question en effet cruciale dans l'esprit de la « lectrice scripturaire »-Juliana : pour ce que elle, se plaçant dans la perspective (du même nom – celle donc de la dimension de ce « (pur) scripturaire » que je dis), ne s'intéresse pas tant au contenu « littéraire » de cette *Sauterelle* qu'à « la leçon que nous sommes censés en tirer » – mais question à laquelle son (supposé) auteur ne trouve à faire que cette pauvre et somme toute très mesquine réponse (allant jusqu'à arguer de la considération éditoriale-financière de ces « droits d'auteur » !) :

– L'Oracle et moi p. 342 ni vrai ni convenable.

(alors que c'est probablement, du point de vue au moins de ce « (pur) scripturaire », la « pure » et simple vérité)…Bien sûr, pour revenir à cette « analyse comparée » des deux œuvres de ce *Mystère* et de ce *Haut Château*, il serait assez facile, afin de la détruire dans l'œuf, de se contenter de noter que la première n'appartient, contrairement à la seconde, en aucune façon au registre « science-fictif » : puisque l'intrigue du film de Bezançon est censée se dérouler, non seulement dans le présent de notre époque (2019) : ce qui est d'ailleurs le cas du roman de Dick (1960), mais surtout dans notre *propre* univers parallèle-uchronique (celui où donc, il y a maintenant près de 80 ans, « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre » – Annonce qui constitue donc la « Bonne nouvelle » de cette *Sauterelle* « la leçon, dirait Juliana, que nous sommes censés en tirer »). Et pourtant, comme je l'ai montré dans la longue lecture que j'ai faite plus haut de ce *Mystère*, même dans cet univers parallèle-uchronique *nôtre* (celui où se déroule la « comédie à la française » du film de Bezançon), l'Empire, quoi qu'en cette forme « spectaculaire-diffuse » : récemment passée, selon Debord, à celle de « spectaculaire-intégrée », continue de sévir et régner – peut-être (sans doute) de manière plus *soft* que celle de ce « spectaculaire concentré » (que nous aurions dû subir si « l'Allemagne et le Japon avaient (*gagné*) la guerre »)

– ; mais règne qui de toute façon ne peut que toujours épouser la guise d'un totalitarisme (forcément) *anti-royaumaire* : pour ce que c'est là l'essence comme « destinale » de tout Empire et de la « puissance d'*illusion* » qu'il est nécessairement. Où l'on comprend par ces considérations que l'objection qu'on pourrait faire, en se contentant d'observer que ce *Mystère* n'est pas une œuvre de S.F., à mon « analyse comparée » entre le film de Bezançon et le roman de Dick tombe en partie – et cela pour la raison d'abord que ce *Haut Château* n'est pas tant un ouvrage de S.F. (puisque son intrigue est censée se dérouler dans le moment même où Dick le compose – le début des années soixante du siècle dernier) qu'une *uchronie* – ; si bien que la *seule différence* entre les deux œuvres ne relève pas tant du registre littéraire (genre réaliste/genre science-fictif) que de celui scripturaire de ce même *uchronique* (univers parallèle où « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre/univers parallèle où ils l'ont gagnée) : par quoi le parallèle que je prétends ici établir entre ce *Mystère* et ce *Haut Château* n'est plus aussi absurde qu'il paraissait à première vue – ce que la table de correspondances ci-dessous pourra peut-être mieux aider à faire comprendre à mon lecteur (forcément intrigué par le projet de mon étrange « analyse comparée » entre deux œuvres qu'en apparence tout sépare) :

TABLEAU

(table à laquelle il faudrait peut-être ajouter deux colonnes supplémentaires – celle des personnages « sauvés » (Rouche et Tagomi) et celle de ceux, eux, « damnés » (Koskas et Reiss)).

La victoire (terminale) du Royaume sur l'Empire a donc eu lieu, sous la forme de cet Événement de la Résurrection, il y a deux mille ans, et depuis son Annonce, tel le rayon lumineux issu de l'explosion d'une étoile lointaine, voyage ; et « *voyage* » de cette « Bonne nouvelle » que relayent tour à tour les « grands récits » qui dans l'intervalle, se sont écrits : la *Profondeur*

n'étant rien d'autre que la dimension ouverte par le Ressuscité Lui-même, en son retrait, pour que cette *Annonce se propage* ; ce pour quoi aussi *tous* les « grands récits » ont par quelque côté trait à celle-ci : cas notamment du *Voyage* de Céline où est évoqué dans ses dernières pages ce que j'ai pu appeler (dans celles de *L'Empire et le Royaume*) l'« hypothèse de la Résurrection » ou encore, dans la *Recherche* proustienne, cette « illumination du temps retrouvé » dont le *flash* a, sinon « roussi les linges », du moins… noirci les pages. Dans le *Haut Château* de Dick, on l'a vu, cette Annonce prend la forme uchronico-heureuse, au sein d'un univers parallèle dans lequel tout le monde s'accorde à penser que c'est le contraire qui est arrivé : pour, selon, s'en féliciter ou s'en désoler, de celle que ce sont en vérité « l'Allemagne et le Japon (qui) ont perdu la guerre » ; et « Bonne nouvelle » qui convertit la tonalité essentielle de *détresse* (caractéristique de l'Empire) en celle d'*espérance* (signature, elle, du Royaume) – il y a à ce titre chez Borgès une anecdote où celui-ci raconte que, en 1940, un visiteur pro-allemand étant venu lui apprendre que les troupes nazies étaient entrées dans Paris, l'écrivain argentin comprit que, sous le triomphalisme affiché de ce visiteur, perçait en vérité une *secrète désolation* – ; pour ce que *même les tenants* les plus fanatiques de l'Empire ne souhaitent pas la victoire de leur camp (« même Hitler conclut Borgès, veut être défait ») : ce qu'illustrent notamment, dans le *Haut Château* de Dick, les atermoiements du personnage d'occupant japonais-Tagomi et qui voudrait en effet demeurer dans la « détresse » (de type impérial) alors que s'ouvre devant lui la perspective de l'« entrée dans l'espérance » (de type royaumaire) : où l'on comprend par cette seule question que, depuis au moins l'Événement de la Résurrection : et malgré tous les obstacles mis en travers de l'Annonce de celui-ci, *le Royaume a toujours-déjà vaincu l'Empire* (et si certains doutaient encore de la nature de « grand récit » de mon livre, par *la seule ligne* que je viens d'écrire cette nature serait suffisamment établie – pour ce qu'un « grand récit », de par son essence « purement scripturaire », n'est rien d'autre qu'un ouvrage où est révélé un tel *scoop* : ce pour quoi aussi un tel ouvrage, pour procéder à une telle « Annonce », ne nécessite pas obligatoirement l'emploi d'un « scrip-

teur » doué de quelque « talent » (toujours : « (strictement) littéraire ») que ce soit)… Même s'il peut arriver aussi, comme c'est le cas dans ce *Haut Château*, le cas de figure exactement inverse : celui d'un « scripteur », celui donc Abendsen de cette *Sauterelle*, qui lui a d'évidence beaucoup de « talent » – comme l'observe le lecteur nazi-Reiss de son roman :

(…) tout cela avait en quelque sorte p. 172/173 des milliers de trucs (…)

; même s'il est incapable (comme le lui reproche sa « lectrice scripturaire- » Juliana – qui elle *n'écrit pas*) de « regarder en face » la *vérité uchronico-scripturaire* qu'il a pourtant mise à jour dans son propre livre – et « vérité » qu'il reçoit avec « férocité » et « colère » :

Hawthorne leva la tête p. 344 fou de colère.

et scène qui fait signe vers celle qui, dans le *Mystère-Henri Pick*, a lieu dans la bibliothèque de (l'autre) lectrice scripturaire de ce film (Joséphine Pick – pendant, on l'a vu, de la Juliana de *Haut Château* : « personnage royaumaire » de ce *Mystère*), lorsque, le couple Rouche/Joséphine examinant en mode mi-sérieux mi-plaisant toutes les hypothèses relatives à l'identité du vrai auteur de ces *Dernières heures* (et après que Joséphine en a décliné pour elle-même la paternité – pour ce que, dit-elle, elle est tout à fait « incapable d'écrire un roman »), celle-ci en vient à émettre l'idée qu'après tout cet auteur pourrait être Rouche lui-même (parce que lui, précise-t-elle, « écrit bien ») – ce qui donne entre les deux compères cet échange ne manquant ni de sel (humoristique), pertinence (psychiatrico-royaumaire) :

– Alors pourquoi je serais venu à Crozon dans le Finistère, qui est quand même la fin de la terre, pour essayer de découvrir ce que je saurais déjà ? Là il y aurait une petite dimension psychiatrique, non ?

– Oui absolument, ça c'est quand même un grand classique du roman noir, le détective schizophrène qui enquête sur lui-même.

(l'hypothèse de Joséphine à cet instant, et toute délirante qu'elle puisse apparaître à son comparse-Rouche, étant comme l'écho, dans ce *Mystère*, de la scène du *Haut Château* où le scripteur-Abendsen refuse dans l'indignation la « vérité (scripturaire-royaumaire) » que recèle pourtant sa *Sauterelle* – et plus généralement : comme la confirmation de l'idée borgésienne que *même les tenants de l'Empire* (ici donc : le critique littéraire-Rouche) souhaitent secrètement la défaite de leur camp : contradiction qui les fait entrer en cette « schizophrénie » que pointe Joséphine chez Rouche… et, d'une certaine façon, Juliana chez Abendsen (lorsqu'elle lui reproche de ne pas « v(ouloir) regarder la chose en face » – ce qui est en effet un des symptômes de toute « schizophrénie »)). Et qui ne comprend par ces considérations que le Royaume, pour propager la « Bonne nouvelle » de sa victoire sur l'Empire : qui a donc eu lieu *effectivement* il y a déjà deux mille ans, se moque bien de l'identité, ou du talent littéraire voire de l'état mental du « scripteur » choisi par lui pour rédiger le (nouveau) « grand récit » où celle-ci sera, une fois de plus, *annoncée* – celui-ci pouvant être, selon, un médecin des pauvres, ou un snob homosexuel, ou un « maître » retiré en son « haut château », voire un critique littéraire-schizophrène, etc., etc. (le (Saint) « esprit soufflant, comme on dit, où il veut ») – ; l'essentiel étant, aux yeux de ce même Royaume, que le « grand récit » que composeront ces « scripteurs » (*Voyage*, *Recherche*, *Sauterelle*… ou *Dernières heures*, etc., etc.) continue de propager, au sein de l'univers parallèle/-uchronique/-littéraire/impérial : né du déni même de cette Annonce heureuse, la « Bonne nouvelle » de sa/cette *victoire* – et « victoire » que, comme on l'a vu avec l'anecdote rapportée par Borgès, *même* les tenants les plus acharnés de l'Empire souhaitent en vérité secrètement : « tout cela avait en quelque sorte plus de grandeur, était plus dans l'esprit d'autrefois que le monde réel. Le monde de l'hégémonie allemande. »

Ce qui peut aussi expliquer pourquoi les « scripteurs » de ces mêmes

« grands récits », pour ce qu'ayant été (scripturairement) favorisés-de ce « souffle de l'Esprit », s'exposent au risque de commettre la « faute scripturaire » évoquée par moi plus haut – et faute qui, pour reprendre les exemples cités au développement précédent, prend la forme, selon, de la dérive antisémite de l'auteur de *Voyage*, ou de celle « artiste » (pour dire vite) de celui de la *Recherche*, ou de celle de cette « colère » de la part de celui de cette *Sauterelle*, voire de celle de cette « schizophrénie » chez celui (supposé) de ces *Dernières heures* (à me demander si, dans le cas de l'auteur de cette *Profondeur*, cette « faute scripturaire » ne serait pas constituée par l'islamophobie (peu ou prou délirante) de mon fictif pamphlétaire Donatien de Saint-Privat – *cf.*, dans *Le Pays silencieux*, la lecture par mes soins de son (lui aussi délirant-fictif) livre du même tonneau : rédigé dans la même tonalité haineuse-islamophobie) – ; et risque de commettre une telle « faute (scripturaire) » auquel bien sûr ne sont jamais exposés les littérateurs/auteurs de « petits traités » : ceci constituant peut-être une sorte de « compensation providentielle » au fait qu'ils n'ont jamais été favorisés-de ce souffle (scripturaire) de « l'Esprit » (même si, pour certains d'entre eux, cette compensation ne les a pas empêchés de finir devant un peloton d'exécution – mais peloton de nature encore « (strictement) littéraire » : pour ce que, s'il arrive à la dimension (du même nom) de fusiller certains de ses illustrateurs, elle n'a toutefois pas ce pouvoir, bien plus terrible, de les *damner* (attribut du seul « (pur) scripturaire »))…Mais « faute scripturaire » dont on comprend aussi, par tout ce que je viens d'expliquer, qu'elle consiste essentiellement, chez les auteurs de tels « grands récits », à se mettre à *nier* la vérité (scripturaire) – celle donc de l'Annonce de la victoire du Royaume sur l'Empire – que le livre qu'ils avaient rédigé avait pourtant mise à jour – en le mouvement notamment, chez l'Abendsen du *Haut Château*, de cette « colère » (peu ou prou incompréhensible aux yeux de l'« innocent lecteur » de ce roman de Dick – n'aurait-il pas dû plutôt, de cette Annonce heureuse : lui qui vit sous la menace permanente des tueurs gestapistes-impériaux, s'en réjouir ?) :

– Cela veut dire n'est-ce pas que mon livre est vrai ?

– Oui, dit-elle.

– L'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ? dit-il, fou de colère.

(et réaction peu ou prou absurde dont j'ai donné plus haut les ressorts narcissiques-littéraires – voire même très vulgairement éditoriaux-financiers) : Abendsen ne désirant pas partager ses « droits d'auteur » avec l'« Oracle »… qui est pourtant le véritable « scripteur » de son livre). Et « colère » que, quoiqu'en sa forme, elle, antisémite-haineuse, il n'est certes pas difficile de pointer dans les pamphlets (de même tonneau) qu'a « commis » l'auteur, lui, de ce *Voyage* : tout se passant comme si Céline, ayant fini par découvrir que le véritable auteur de son « chef-d'œuvre » était l'oracle biblico-scripturaire/Paraclet judéo-christique, et furieux d'une telle découverte : car on sait que, pour lui aussi, la question des « droits d'auteur » était importante, avait retourné cette fureur *contre* le peuple même de cet « Oracle » ; et « colère » par laquelle l'Annonce heureuse de cette victoire du Royaume sur l'Empire – ce que j'appelle, dans mon *Empire et le Royaume*, « l'hypothèse de la Résurrection » (présente dans les ultimes pages de son *Voyage*/dernier chapitre de ce troisième tome de ma *Profondeur* – s'était retournée, en le mouvement d'une apostasie de sa « Bonne nouvelle », contre son propre camp : transformant par là le narrateur scripturaire/royaumaire-Bardamu, auteur du « grand récit de ce *Voyage*, en le pamphlétaire littéraire/impérial Ferdinand, auteur lui des épouvantables « petits traités » que l'on sait (un peu comme si, dans le *Haut Château*, le scripteur-Abendsen, après avoir rédigé cette *Sauterelle pèse lourd*, s'était mis à la composition d'autres ouvrages cette fois-ci *en faveur* de « hégémonie allemande » (*Reiss*) où il aurait par exemple expliqué que cette *Sauterelle* n'était qu'une très littéraire uchronie science-fictive (à laquelle il ne fallait donc pas donner plus de *sens* qu'elle en méritait : celui que lui attribue par exemple la « lectrice scripturaire »-Juliana… quand elle dit à Abendsen que son livre « a fait énormément pour (elle) ») ; et en effet, aux dernières pages du roman de Dick, nous apprenons incidemment que le même Abendsen, en ce moment, « travaille énormément » – mais à quoi au juste : car que

peut-on écrire une fois qu'on a rédigé quelque chose comme l'ouvrage « (purement) scripturaire »/royaumaire/oraculaire de cette *Sauterelle*?). Où l'on comprend par là que, chez ces auteurs un temps favorisés-de ce souffle (scripturaire) de « l'Esprit » écrivant peu ou prou *sous la dictée de* l'« Oracle » (du même nom), la « faute (également scripturaire) » que je dis réside essentiellement en ce *retournement* apostasique-rénégat contre le camp du Royaume; et « retournement » qui, à son tour, consiste en la *dénégation* de l'Annonce heureuse qu'ils avaient faite, lorsqu'ils rédigeaient leur « grand récit »: *Sauterelle*, *Voyage* ou… *Sein und Zeit*, de cette victoire (terminale) du Royaume sur l'Empire: ce qui leur arrive quand, après que ces mêmes « grands récit s » ont rencontré l'énorme succès, selon, romanesque ou philosophique que l'on sait: le même que celui du « livre de Pick (!), ils se mettent aux composition/commission de « petits traités » tels que ces *Bagatelles* et autre *Discours du Rectorat* (pour Abendsen on ne sait pas – même s'il est clair que sa réaction de « colère » face au verdict de « l'Oracle » (scripturaire/chinois/Yi King) ne présage rien de bon quant au contenu de l'ouvrage sur lequel il dit « travailler énormément »)… À ce bémol toutefois que l'essence la plus profonde de cette/leur « faute (scripturaire) » ne consiste peut-être même pas en ce fait qu'ils auraient déserté leur camp royaumaire-scripturaire pour passer, avec armes et bagages, dans celui de son adversaire impérial-littéraire – en le mouvement par exemple, chez Céline ou Heidegger, de leur devenir-«nazi » (« faute » certes grave aux yeux du (strict) politique-littéraire – mais peut-être encore vénielle à ceux de ce « (pur) scripturaire-oraculaire: ce pourquoi j'ai pu avancer l'idée, dans cette *Profondeur*, que la question qui continue de faire rage autour de l'engagement pro-nazi de ces deux « scripteurs » n'était peut-être encore qu'un « écran de fumée »… destiné à en en cacher une autre) –: plutôt en celui que, étant désormais passé au service exclusif de cet Empire, ils ont malgré tout continué, pour les intérêts de leur nouveau Maître (celui que je qualifie de « spectaculaire » dans mon analyse du film de Bezançon), de faire-servir un « style » (Céline) ou une « pensée » (Heidegger) qui, en vérité, leur avaient été « soufflés »/dictés-par l'« Oracle scripturaire » de cet

« Esprit » – ce qui peut notamment expliquer le sentiment de *malaise* qui saisit le lecteur scripturaire à la lecture de ces *Bagatelles* ou de ce *Discours* (et surtout bien sûr s'il connaît les « grands récits » qui les ont précédés) : dont l'origine ne procède pas tant du contenu effectif pro-nazi/antisémite de ces ouvrages… que de cette sensation que leur « style » ou leur « pensée », pour ce que, eux, de facture royaumaire-scripturaire, *ne correspondent pas* à ce contenu même (de facture lui, bien évidemment, impériale-littéraire – cette non-correspondance faisant de tels « petits traités » des sortes de « geais (littéraires) cherchant à se parer des plumes du paon (scripturaire) » : posture qui, dans notamment le cas du « scripteur »-Céline, ruine la position de ses « délicats » lecteurs affirmant ne « lire ses pamphlets que pour leur style » ; et argument qui prouve au moins chez ceux-ci qu'ils n'ont tout simplement pas compris ce qu'est en vérité un « style » : non tant un (strict) « bien écrire »… qu'une (pure) *adéquation-entre* une forme et un contenu (et « adéquation-entre » qui, parce que totalement réalisée/réussie dans *Voyage*, fait de celui-ci un « chef-d'œuvre »… tandis que, parce que ratée (ou bancale) dans *Bagatelles*, fait de celles-ci un très vulgaire/littéraire/lamentable/ignominieux « petit traité »).

Où l'on comprend par là que le reproche que, dans le *Haut Château* de Dick, la « lectrice scripturaire »-Juliana adresse à l'auteur-Abendsen de cette *Sauterelle* : « Vous aussi, vous ne voulez pas regarder la chose en face »… pourrait aussi bien s'appliquer aux auteurs, respectivement, de ce *Voyage* ou de ce *Sein und Zeit* ; et cela parce que, eux aussi : dans leur registre, selon, romanesque ou philosophique, se sont montrés incapables de se *hausser* à la hauteur de la « vérité (scripturaire) » que leurs « grands récits » avaient pourtant mise à jour : commettant par là la « faute (du même nom) » dont je viens d'exposer, au développement précédent, la teneur réelle – celle qui consiste donc, non pas même à *trahir* le camp royaumaire au profit de celui impérial, qu'à mettre un style ou une pensée (mettons : une « écriture »), d'origine indéniablement scripturaire-royaumaire, *au service* d'une

« cause », elle, de nature littéraire-impériale – ; et « faute (scripturaire) » qui donc conduit ces deux favorisés-de l'Esprit… à commettre, suite à la rédaction de leurs « grands récits » respectifs, les littéraires-lamentables « petits traités » que l'on sait : un peu comme si, dans le *Haut Château*, le « scripteur »-Abendsen, après avoir rédigé sa *Sauterelle*, avait écrit un autre ouvrage où il aurait par exemple expliqué que l'hypothèse de cette victoire des Alliés sur l'Axe imaginée dans son roman n'était, en effet, que (stricte) « science-fiction »/(pur) exercice uchronico-littéraire… qu'il ne fallait pas prendre *au pied de la lettre* (comme le fait notamment sa visiteuse nocturne/lectrice scripturaire-Juliana). Dans le roman de Dick, nous ne savons pas sur quel nouveau livre « travaille énormément » son personnage d'Abendsen – même si certaines des objections qu'il fait à Juliana semblent aller dans le sens de la composition par lui, à ce moment, de quelque « petit traité » dont le contenu se retournera alors *contre* l'Annonce heureuse de cette victoire des Alliés sur l'Axe (dont il avait pourtant fait l'hypothèse royaumaire dans sa *Sauterelle*) :

> *Vous avez une façon de formuler votre question* [N.D.A. : celle que pose à cet instant Juliana à l'Oracle pour savoir quelle « leçon nous sommes censés (…) tirer » de la lecture de cette *Sauterelle*] *qui reflète la* superstition *d'une façon certaine* [c.m.q.s.] *(…)*

; et mot (très péjoratif-impérial) de « superstition » qui dit bien qu'à ce moment l'auteur de la *Sauterelle* a perdu toute « foi » en la thèse uchronico-royaumaire dont, dans son roman, il avait fait l'(hypo)thèse : ce qui donne à son dialogue avec la jeune femme l'aspect d'un échange, non dénué d'une certaine agressivité, entre une « croyante » et un « incroyant » – ce qui est somme toute bien ennuyeux dans la mesure où c'est le livre du second qui a « converti » la première : ce pourquoi ce même échange s'achève sur ces mots :

> *– Je ne suis sûr de rien, dit-il*

– Croyez, dit Juliana.

(et impératif de ce « croyez » qui est en effet la seule consigne que puisse donner à cet instant la (fraîchement) convertie-Juliana à l'*agnostique*-Abendsen – dont le « credo » peu se résoudre en effet qu'en « l'anti-credo » de ce « Je ne suis sûr de rien ») : le face-à-face entre ces deux personnages, celui qui « croit » et celui qui « doute », disant bien qu'on a là affaire à rien de moins qu'une *con-frontation* entre la dimension (royaumaire) de ce « (pur) scripturaire » et celle (impériale) de ce « (strict) littéraire » ; et « con-frontation » d'où va peut-être procéder l'*entièreté de l'à-venir* réservé-à l'univers parallèle-uchronique imaginé dans/par ce *Haut Château*). Mais qu'en est-il alors, plus particulièrement, de la « situation » du personnage-Abendsen, auteur du « grand récit » de cette *Sauterelle* : où est donc émise l'hypothèse scripturaire de ces victoire des Alliés sur l'Axe/victoire du Royaume sur l'Empire ; et situation dont l'ambiguïté fondamentale réside en ce fait que le propre auteur de ce livre, sinon ne « croit » pas, du moins *doute très fortement* de cette hypothèse-même par ce roman envisagé : situation qui ressemble fort à celle d'un néo-chrétien qui, tout en voulant sincèrement adhérer au message évangélico-christique, continuerait cependant de « douter très fortement » de l'Événement de la Résurrection – attitude dont saint Paul, il y a déjà deux mille ans, a (très explicitement) affirmé ce qu'il fallait en penser : « Si le Christ n'est pas ressuscité, toute ma foi est vaine » (qu'on peut traduire, pour ce qui concerne l'intrigue entière de ce *Haut Château*, par cette autre sentence de tonalité, elle, plus uchronico-historique : « Si l'Allemagne et le Japon (n')ont (pas) perdu la guerre », toute… mon uchronie scripturaire n'est que (pure) science-fiction »/(stricte) *littérature*).

Comme le « grand récit » de cette *Sauterelle* d'Abendsen du roman de Dick fait passer, au sein de l'univers parallèle-uchronique imaginé par ce *Haut Château* : celui où donc « l'Allemagne et le Japon ont (gagné) la

guerre », l'idée que c'est en fait l'Événement contraire qui a effectivement eu lieu, mon propre « grand récit » doit donc faire passer au sein de notre propre univers parallèle-uchronique : celui qui donne toutes les apparences de la défaite avérée du Royaume devant l'« Empire et ses produits », l'idée que c'est en vérité l'Événement strictement contraire qui a eu lieu : celui de la victoire toujours-déjà acquise, au moment de l'Événement de la Résurrection, sur ce même Empire – qui ne règne en réalité que par sa capacité à s'opposer, de toute sa *puissance d'illusion* : dont le nom le plus récent est donc « Spectacle », à l'Annonce de cette « heureuse nouvelle » : ce pourquoi ma *Profondeur*, comme tous les « grands récits » qui l'ont précédée, ne doit plus à la fin, parvenue dans les parages de son ultime tome : ce *Milieu doré* que je rédige présentement, que se contenter de répéter inlassablement à ses « innocents lecteurs » le toujours même *scoop* de l'Événement de cette Résurrection (vieux pourtant déjà de deux mille ans – mais qui, apparemment, n'a pas encore atteint le « cœur du lectorat » de cette humanité « de nos temps de détresse ») – ; tout se passant un peu comme si le moyen le plus efficace et le plus pratique de s'opposer à l'Empire, ses « produits » et autres manigances, était de poser cette « vérité (scripturaire) » que :

CHRIST EST RESSUSCITÉ

(ce qui peut aussi expliquer pourquoi mon « grand récit » est sur le point de s'(in)achever – étant clair que, une fois que son auteur a écrit cela : ici donc en MAJUSCULES, on ne voit pas trop ce que, à une telle Annonce : à la fois connue de tous et pourtant encore « en voyage », il pourrait rajouter). Le lectorat de cette « époque littéraire »/humanité de ces « temps de détresse » a donc, pour ainsi dire, « toutes les cartes en mains » pour décider de ce que sera son à-venir : soit, en demeurant obstinément sourds à cette Annonce, continuer de s'enfoncer indéfiniment dans la tonalité de « détresse » caractéristique du règne inconditionné de cet Empire et de son cauchemar uchronico-historique (celui que fait pour eux le démon Amaleq – chaos et destruction), soit, en s'ouvrant totalement à cette même

Annonce, à entrer dans l'autre tonalité d'« espérance », caractéristique elle, sinon du Royaume : puisque celui-ci, on le sait, n'est jamais tout à fait « de ce monde », du moins de sa *proximité* – ce qu'exprime notamment, dans le *Haut Château* de Dick, la « lectrice scripturaire »-Juliana lorsqu'elle signifie à l'agnostique-Abendsen (qui « n'est sûr, lui, de rien » – qui doute, lui, très fortement de la vérité (scripturaire) qu'a pourtant mise à jour son propre livre) à peu près ceci :

> *« Je vois à présent qu'il n'y a rien ici dont on doive avoir peur, rien à vouloir, ni à détester, ni à éviter, ni à fuir. Ni même à poursuivre. »*

(et paroles qui font à cet instant d'elle le « personnage royaumaire » que j'ai dit plus haut… à ranger aux côtés de celui de la Joséphine du *Mystère-Henri Pick* – voire même, dans le film éponyme, de celui du critique littéraire-/impérial/spectaculaire-Rouche lorsqu'il constate, dans une sorte d'étonnement : d'où ce mot d'« irrationnel » qu'il utilise dans cette séquence, que « toute cette affaire l'a complètement réveillé »). Où l'on comprend en tout cas par là que ces trois personnages, pour s'être seulement ouverts-à l'Annonce de cette « vérité (purement scripturaire » – s'opposant donc à la réalité (« strictement littéraire ») de l'univers parallèle-uchronique où ils séjournent respectivement) : celle, et selon, de la victoire des Alliés sur l'Axe, ou de celle du Royaume sur l'Empire, sont d'ores et déjà *sauvés* (au sens bien sûr théologico-sotériologique qu'il convient de donner ici à ce mot) ; et « salut » qui fait que chacun d'entre eux, quoiqu'il lui arrive ensuite, ne pourra plus que se mouvoir dans l'élément de cette « espérance (royaumaire) »… où en effet il n'y a plus « rien dont on doive avoir peur, ou vouloir, ou détester », etc. : par quoi la « vérité (ici donc : scripturaire) » annoncée-par les « grands récits »/chefs-d'œuvre que ces trois « innocents lecteurs » ont lus (*Sauterelle* pour Juliana, *Dernières heures* pour Joséphine et Rouche) ayant donc eu pour effet sur eux, et suivant la sentence évangélique bien connue, de les « rend(re) *libres* ». Et je sais bien que mon (raisonnable/« rationnel » dirait Rouche) lecteur jugera probablement « délirantes » les

considérations consignées ici par moi – quel rapport peut-il bien exister entre l'uchronie science-fictive de Dick ou la « comédie à la française » de Bezançon… et cet « Événement de la Résurrection » (et cela d'autant plus que le nom même du « Christ » est à peine évoqué dans la première – pas du tout, dans la seconde) ? –; et pourtant cet « Événement », comme j'ai commencé de l'ébaucher dans mon propre « grand récit » (*cf.* notamment, dans son troisième tome, la lecture que je fais du *Voyage* célinien – roman dans les dernières pages duquel je pointe rien de moins que cette (même) « hypothèse de la Résurrection »), fait en réalité, et toujours, le *fond(s)* de la rédaction de tous les « grands récits » qui, dans l'intervalle de ces vingt siècles écoulés depuis, se sont écrits : pour ce que sans doute cette même rédaction, pour s'effectuer pratiquement, se doit d'épouser le mouvement, notamment illustré par le schéma de l'intrigue uchronico-science-fictive de ce *Haut Château*, d'une vérité (scripturaire – celle donc, chez Dick, de cette victoire des Alliés sur l'Axe) *prenant progressivement le pas* sur une réalité (littéraire – celle donc, chez le même Dick, de l'Événement uchronique rigoureusement inverse) ; mais Annonce de cette victoire de la « vérité (scripturaire) sur la « réalité (littéraire) »… qui n'est encore que l'écho, dans le « grand récit » dickien, de l'*autre victoire* (elle : terminale – pour ce que se situant *tout au bout* de la chaîne des « signifiants » qu'explore/médite/étudie, à sa façon, chaque « grand récit ») *du Royaume sur l'Empire* – qu'a donc constituée, en son mode initial et décisif, cet « Événement de la Résurrection » : dont chaque « grand récit », même s'il n'en dit mot, ne peut dès lors être que la *chambre d'écho* de ses Annonce heureuse/« Bonne nouvelle ».

Où l'on comprend aussi par là que le but ultime de tout « Empire » constitué, et en quelque univers parallèle-uchronique qu'il ait établi son « règne d'illusion » : en ce mode donc « spectaculaire » dans le nôtre, « totalitaire » dans celui imaginé par Dick, ne peut être que de tenter d'*étouffer* par tous les moyens cette Annonce qu'il a en vérité toujours-déjà « perdu la guerre » contre le Royaume : ce qui, dans l'univers parallèle-totalitaire

du *Haut Château*, amène le Reich « nazi » à envoyer des tueurs gestapistes pour abattre l'auteur de cette *Sauterelle*… comme dans le nôtre, lui parallèle-spectaculaire, le système de domination (du même nom) à tout faire pour que sa critique littéraire/médiatique/prébendée/impériale, etc. ne parle jamais de ma *Profondeur* (encore ici, jugera mon (raisonnable-« rationnel ») lecteur, un autre « délire » – quoique teinté cette fois-ci de franche « mégalomanie » (!) – de la part de son auteur – mais après tout, en s'engageant dans la rédaction de la rubrique ultime de son « grand récit » : celle donc intitulée « Recherche *extrême* », celui-ci n'avait-il pas aimablement prévenu ce même lecteur du fait que, une fois passé la frontière entrée « (strict) littéraire » et ce « (pur) scripturaire » : comme cela est clairement affirmé dans le tome initial-éponyme de cette même rubrique, tous les délires (peu ou prou « mégalomaniaques »- et autres théories (peu ou prou « complotistes ») ne pouvaient que *venir à sa rencontre* : on y est !). Où l'on comprend aussi par là que, lorsque dès la « quatrième de couv. » du tome initial de ce « grand récit » je parlais de « roman philosophique », ou encore lorsque, dans le tome le plus récent de celui-ci : ce *Champ profond* encore inédit au moment où j'écris ces lignes, je disais ne plus vouloir composer qu'un « *space opera* métaphysique », de telles prétentions n'étaient pas que pures et *métaphores* : ce que prouve à l'évidence la dérive uchronico-science-fictive-« complotisto-délirante » de ce présent *Milieu doré*… en laquelle, et malgré le raisonnable/rationnel littérateur toujours vivant en moi, il me faut donc persévérer – en continuant notamment d'approfondir cette idée un peu (?) folle que, si ma *Profondeur* n'a pas connu la « réception » qu'elle s'estimait en droit d'attendre (?) ; c'est pour la raison que l'Annonce dont elle s'était faite la « chambre d'écho » constituait, pour l'Empire et son Spectacle, le plus grand péril possible : ce pourquoi je n'exclus nullement la possibilité que, dans quelques années : si par bonheur/malheur cette réception venait malgré tout à poindre, ce même Empire, changeant son fusil d'épaule : troquant la censure *soft* pour l'assassinat physique, ne dépêche contre moi un de ses tueurs gestapistes/islamistes (en me dénonçant notamment à celui-ci comme « islamophobe notoire » – alors que bien évidemment,

de cette islamophobie (supposée), ce même Empire, « se barbouille (pour parler comme le Princhard de *Voyage*) le pourtour anal » : pour ce qu'on a vu que ce qui, dans mon livre, l'inquiète vraiment… et qui n'a rien à voir avec cette prétendue islamophobie, c'est donc cette *Annonce* qui y est faite de sa défaite contre le Royaume… à laquelle il me faut maintenant revenir). « Si le Christ n'est pas ressuscité, dit saint Paul, alors toute ma foi est vaine ; mais *s'Il l'est* cela signifie que le Royaume, par l'Événement de la victoire d'un Seul sur la mort, *a toujours-déjà vaincu* l'Empire, or, comme cet Événement est *vraiment arrivé*, et que l'Empire, moins bête en cela que ses « idiots utiles » athées : plus « renseigné » a tout de même fini par en avoir connaissance, la seule possibilité qu'il lui reste, puisqu'il ne peut évidemment pas faire que cet Événement n'ait jamais eu lieu, est de nier/occulter/étouffer autant que possible son Annonce « heureuse » qui, si elle était enfin révélée a toutes ses ouailles spectatrices et autres « innocents lecteurs », *ruinerait immédiatement toute sa puissance*… qui n'est, on l'a vu, que d'illusions et « spectaculaire » : ce qui implique pour lui, et selon les époques et leurs divers univers parallèles-uchroniques, de tuer ses « témoins » (sens du mot de « martyr » – politique que pratiqua à grand échelle son avatar « romain »), ou alors de dépêcher à la poursuite des auteurs de grands récits des tueurs nazis (ce que fait dans le roman de Dick l'avatar totalitaire-impérial de ce Reich allemand), ou encore d'exercer sur les livres de ces mêmes auteurs la censure la plus rigoureuse – comme le préconise par exemple à ses pairs « capitalistes » le (fictif) Censor :

citation déjà recopiées P.?

(avec toujours bien sûr la possibilité, si cette censure ne fonctionnait pas, d'en revenir aux bons vieux expédients de jadis – certes, en période impériale-spectaculaire, quelque peu *rustiques*… mais qui, après tout, peuvent toujours servir). Où l'on comprend par là que, si mon précédent *Champ profond* se voulait un « *space-opera* métaphysique », ce présent *Milieu doré* s'orienterait lui plutôt vers le genre romanesque d'une sorte de « *polar*

complotisto-théologique »… où serait racontée l'histoire d'un auteur qui, pour avoir révélé sa *Profondeur l'indicible de l'Empire et de son Spectacle* – à savoir : la nouvelle uchronico-scripturaire de leur défaite terminale devant le Royaume –, se serait vu comme contraint d'aller se réfugier en quelque recoin reculé des France/Europe/planète périphériques (Crozon ou Salignac)… où il poursuivrait vaille que vaille, sous la menace toujours impossible des tueurs selon gestapistes ou islamistes, la rédaction de son « grand récit » ; ce qui tombe finalement bien puisque ce même auteur, il y a un peu moins de trois décennies était « entré en littérature » par la publication d'un petit « polar » qui, s'il n'était pas encore de type « complotisto-théologique », comportait déjà tout de même des personnages de théologiens et même une citation de saint Thomas d'Aquin, (*Une ville rose et noire*, Fleuve Noir, 1995).

Chaque « époque (littéraire) » se caractériserait donc par l'élaboration en son univers parallèle-uchronique correspondant, d'un « grand récit » (*Sauterelle* ou *Profondeur*) qui, en révélant le *mensonge fondamental* sur lequel a été bâti cet univers (du même nom), ruinerait du même coup la puissance d'illusion de l'avatar impérial qui y a prospéré : en ce mode totalitaire dans la première, spectaculaire dans la seconde ; et ruine brutale, effondrement pratique qui ne seraient rien d'autre que la conséquence de la propagation de l'Annonce heureuse, par ces mêmes « grands récits », de la survenue de l'Événement exactement contraire à celui sur lequel s'est bâtie, en cette forme donc uchronico-mensongère, cette même puissance impériale : dans le roman science-fictif de Dick, le fait que, en vérité, « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre » ; dans mon « *polar* complotisto-théologique », celui que l'Empire a toujours-déjà été défait par le Royaume – ce que Debord, dans sa *Préface à la quatrième édition italienne de la « Société du Spectacle »*, exprime lorsqu'il affirme qu'une des conditions à la rédaction de tout livre de théorie critique-sociale est celle-ci :

Il n'est pas douteux (…) que ceux qui p. 1840 Quarto – *la nature exacte (…)*

; et condition que me semble-t-il, tant la *Sauterelle* d'Abendsen : en posant froidement que « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre », que ma *Profondeur*, en se contentant elle de (ré)affirmer que « Christ est ressuscité, ces deux « grands récits » remplissent – chose étrange à penser dans le cas de la seconde : la simple Annonce de l'Événement de la Résurrection est devenue, pour notre époque (littéraire-spectaculaire), *l'énoncé le plus révolutionnaire* (le plus « inadmissible » dirait Debord) qu'on puisse imaginer (ce qui, très certainement, aurait beaucoup étonné l'anti-chrétien affiché qu'était le même Debord – mais n'est-ce pas, comme on l'a vu plus haut, le *modus operandi* habituel du Royaume que de transformer un « Mal » en « Bien » : ici donc de *faire servir* la pensée d'un « mauvais sujet », à l'inspiration d'évidence *amalécite*, à la « victoire terminale » de ce même Royaume sur un « avatar impérial-uchronique » de même inspiration/possession) – ; ce qui nous conduit à cette autre « chose étrange à penser » : que ce concept debordien de « Spectacle » est en vérité lui, aussi et encore, un *concept d'essence royaumaire* – et cela parce qu'il dit (« lui aussi et encore » – quoiqu'à sa manière théorico-marxisante) un *indicible de l'Empire* et de sa puissance d'illusion (en ce mode « spectaculaire ») :

Mais il faut aussi p. 1840 la nature exacte (…)

; et extrait de cette *Préface* que Debord, quelques années plus tard, dans sa « *Mauvaise réputation* », commentera lui-même par cette observation que…

Pour raviver les regrets de ceux qui n'ont pas compris à temps, j'ajouterai que ce qu'il y avait de plus admirable dans la citation que j'évoque maintenant tenait dans la terrible vérité de ce mot : « le centre même du monde existant. »

(nous restant donc, à nous qui venons une trentaine d'années après cette *précision* (« terrible »), à nous demander en quoi peut bien résider, dans notre propre univers parallèle-uchronique : tout entier régi/écrasé-par le « talon de fer » de l'avatar impérial-spectaculaire-« absolument moderne », ce « centre même du monde existant » – et qui probablement tant qu'il n'aura pas été trouvé son « ignominie fondamentale » clairement exposé à la masse énorme des « innocents lecteurs » et autres « ouailles spectatrices », nous empêchera d'abattre la *puissance uniquement d'illusion* dont est constitué cet Empire). Or pour répondre à cette question (quant à la « nature exacte » de ce « centre même du monde existant » – en l'occurrence : le nôtre) peut-être faut-il (encore une fois !) (re)venir à ce *Haut Château* de Dick – pour ce que ce roman n'est sans doute rien d'autre, qu'une sorte de *parabole uchronico-science fictive* destinée à dérouler pour son « innocent lecteur » et ici, en l'occurrence, « fan » du genre para-littéraire/science-fictif, la vérité (scripturaire) du fonctionnement de toute puissance d'ordre uchronico-impériale (ce que je crois Dick lui-même, tout aussi « délirant » et « paranoïaque » qu'il soit : ou en tout cas pour lequel on ait voulu le faire passer, avait parfaitement conscience – *cf.* notamment la théorie que, vers la fin de sa vie, il développera quant à cet « Empire (qui) n'a jamais pris fin ») – ; et « parabole » de ce *Haut Château* où d'évidence l'*indicible de l'avatar impérial* qui, en ce roman, est mis en scène/(uchroniquement/science-fictivement) imaginé réside en ce fait, révèle à la toute fin de son intrigue par l'Oracle (scripturaire) *Yi-King*, qu'en vérité (du même nom) », c'est « l'Allemagne et le Japon (qui) ont perdu la guerre » ; et annonce (peu ou prou stupéfiante) qui, dans le « grand récit » dickien, constitue peu ou prou le pendant de cette « théorie parfaitement inadmissible » dont parle Debord dans sa *Préface* : celle qui donc doit « déclarer mauvais, à la stupéfaction indignée de tous ceux qui le trouvent bon, le centre même du monde existant, en en ayant découvert sa nature exacte » – restant alors à se poser la question de savoir, pour ce qui concerne du moins l'univers parallèle-uchronique mis en scène dans ce *Haut Château*, en quoi peut bien

consister la « nature exacte » de ce « centre du monde existant » (non le nôtre mais celui imaginé par Dick) : tentative de réponse à cette question qui fait l'objet du développement qui suit immédiatement.

Or, ce « centre du monde existant », dans la parabole uchronico-science fictive » de Dick, n'est rien d'autre qu'un *mensonge*, de « nature » lui-même uchronico-historique, ayant propagé la « fake news » de la victoire, au cours du second conflit mondial : situé par le même Dick entre 1939 et 1947, des forces de l'Axe sur celles des Alliés ; et « nouvelle » sur laquelle, bien que sachant nous, les lecteurs de ce *Haut Château*, qu'elle est *historiquement fausse* (« fake ») : même si, après tout, rien ne nous prouve absolument que l'univers parallèle-uchronique où nous résidons nous (celui où donc « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre » – en 1945) serait plus « vrai » que celui imaginé par Dick…, s'est établie, en ce mode totalitaire-nazi, la puissance de l'avatar impérial qui régit, à partir de son propre « centre du monde existant » : de « nature » donc uchronico-historico-illusoire, l'univers parallèle décrit dans ce *Haut Château*. Où l'on comprend par là que la « nature exacte » de tout « centre du monde existant », et quelque soit l'univers parallèle-uchronique où ce « monde » se déploie/« exist(e) », est toujours tissée, en le mode, selon, « totalitaire » imaginé par Dick, ou « spectaculaire » pointé par Debord, d'un mensonge fondamental/illusion essentielle portant en définitive, non pas même sur la structure (sociale) correspondant à cet univers, que sur la réalité (littéraire) de ce *monde-même* ; et règne inconditionné-impérial d'une telle « réalité » que toujours menace l'irruption, en celle-ci, d'une « vérité » (d'essence elle scripturaire) : ce qui, dans le *Haut Château*, survient en effet lorsque l'Oracle (du même nom) *Yi-King* révèle à la lectrice scripturaire-Juliana du « grand récit » de cette *Sauterelle* l'étonnante/immense/« inadmissible » *scoop* que ce sont *en vérité* « l'Allemagne et le Japon qui ont perdu la guerre » – la réaction de « colère » d'Abendsen à cette nouvelle illustrant assez bien ce que Debord, dans sa *Préface*, appelle pour sa part la « stupéfaction indignée » de certains lecteurs

de toute « théorie parfaitement inadmissible » :

> *Il faut donc qu'elle puisse déclarer mauvais, à la* stupéfaction indignée *de tous ceux qui le trouvent bon, le centre même du monde existant (…)*

(l'étonnant étant bien sûr, comme on l'a déjà pointé dans l'analyse précédente de ce *Haut Château*, que cette « stupéfaction indignée » soit le fait même de l'auteur du livre… qui a pourtant suscité l'irruption d'une telle « vérité » immense et « scripturaire » – même si l'on sait qu'il est souvent arrivé à nombre de « révolutionnaires » de finir par se retourner *contre* la cause qu'ils avaient initialement servie : « On n'en a que trop vu [retrouver citation de Debord dans *In Girum*])… tout se passant comme si la vérité scripturaire, ultime et (donc) « parfaitement inadmissible », résidait en cette simple révélation que ce « centre du monde existant », et en quelque univers parallèle-uchronique où l'on se place, n'était tissé que de mensonge et d'illusion – pour l'exprimer en ce mode oxymorique : n'était constitué *que de vide et de néant* (versus ontologique du « roi est nu » du conte d'Andersen) – ; et « centre » sur lequel donc il suffisait de « souffler » pour que se dissipent instantanément dans l'air scripturaire-spirituel ses mensonge fondamental/illusion essentielle ; et « souffle(ment) » (de « l'Esprit ») consistant donc, en chaque univers parallèle-uchronique, à poser selon et respectivement, que « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre », ou que « le roi est nu », ou que « Christ est ressuscité », etc. à la « stupéfaction indignée de tous ceux qui », par naïveté ou intérêt, croyaient (ou faisaient mine de croire) le/au contraire. Où l'on comprend aussi par là qu'à chaque réalité (littéraire-impériale) régissant tout univers parallèle-uchronique : celui de Dick comme le nôtre, correspond anti-symétriquement une « vérité » (d'essence elle : « scripturaire-royaumaire ») dont l'énoncé est la comme l'exacte contraposée de celui de l'*a priori* sur lequel s'est instituée la puissance impériale… qui régit/écrase de son « talon de fer » cet univers parallèle-uchronique même ; et puissance qui, qu'elle soit de nature totalitaire ou spectaculaire, ne peut être défaite que par l'Annonce (du même nom – scripturaire-royaumaire)

de cette *contra*posée venant *contre*dire cet *a priori* (lui toujours d'essence littéraire-impériale) ; où l'on comprend par là que pour détruire cette puissance il n'est même pas besoin, à celle-ci, de s'opposer physiquement : puisque suffit à son effondrement celui-là même de son *a priori* – ce qui, dans le roman de Dick, survient au moment de la consultation de l'Oracle (scripturaire/*Yiking*) par Juliana :

> *– Cela veut dire, n'est-ce pas, que mon livre est vrai ?*
> *– Oui (…)*
> *– L'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ? (…)*
> *– Oui (…)*

; et dans le mien (« roman philosophique »/« *polar* complotisto-théologique ») à celui où… (ici le texte et le développement s'interrompent).

Ce « centre du monde existant » – expression dont Debord souligne la « terrible vérité » – ne serait donc rien d'autre, pour *notre* univers parallèle-uchronique, que cet *a priori*, tissé de mensonge et d'illusion constitué de « vide et de néant », dont procéderait, en ce mode spectaculaire, l'entièreté de la puissance impériale qui régit notre monde ; et puissance qu'à l'époque de la rédaction de cette *Préface* Debord s'imaginait pouvoir abattre par la seule force de sa « théorie parfaitement inadmissible », mais qui pourtant, cette puissance, a survécu et même prospéré : peut-être parce que la contraposée préconisée par Debord pour s'opposer à son *a priori* n'était pas la bonne (et déjà d'ailleurs, dans cette *Préface* de 1979, le glissement de son auteur de la conception soixante-huitarde de la Révolution vécue comme une « fête » à une autre plus rude et « contrainte » indiquait que l'optimisme, non dénué, dans la *Véritable scission* (1972), d'un certain triomphalisme, vis-à-vis de l'issue forcément heureuse de celle-ci n'était plus à l'ordre du jour – *cf.* notamment sa dernière page : « Le vieux problème de savoir si les hommes, dans leur masse, aiment réellement la liberté se trouve

dépassé : car maintenant ils vont être *contraints* de l'aimer » ; mais qu'est-ce qu'un amour qu'on est « contraint » d'éprouver ?) ? Restant, de cette théorie debordienne du Spectacle : qui pour finir n'a pas opéré, cette seule notion de « centre du monde existant » qui, dans la distance de quarante années, apparaît, elle et sa « terrible vérité », comme les *seules encore utilisables* dans les combats qui nous occupent, nous, aujourd'hui ; et combats qui, pour parvenir à triompher de l'ennemi impérial doivent de toute façon se mettre en quête d'une autre contraposée à opposer à l'*a priori* de cet Empire ; et contraposée qui, elle-même, se doit de communiquer à ses illustrateurs un « amour » de la liberté qui ne soit ni de « contrainte » ni de nécessité – ce qui rejoint encore, dans le *Haut Château*, les mots de son personnage de « lectrice scripturaire »-Juliana (celle qui a lu, non pas la *Société du Spectacle* de Debord, mais bien la *Sauterelle* d'Abendsen) :

Il n'y a rien ici dont on doive avoir peur, rien à vouloir, ni à détester (…)

(et absence de « peur », de « vouloir » ni de haine qui est bien sûr la condition, non seulement de toute « liberté », mais aussi de l'amour sans « contrainte » de celle-ci)… Dans l'uchronie science-fictive de Dick, cet *a priori* impérial réside en cette croyance, partagée « en leur masse » par les hommes, à la réalité (littéraire-uchronique) de la victoire de l'Axe sur les Alliés ; mais il suffit d'opposer à cet *a priori* la vérité (scripturaire-uchronique) que c'est en fait l'événement contraire qui a eu lieu, révélant par là que le « centre (de ce) monde existant « n'était que mensonge et illusion/vide et néant, pour que l'univers parallèle-uchronique qui en avait procédé se dissolve instantanément ; et cela parce que la première conséquence de l'Annonce de cette « vérité » est de rendre *libres* ceux qui y adhèrent : en convertissant la tonalité de « détresse » associée à l'Empire en celle d'« espérance », caractéristique, elle, du Royaume – rien d'autre – ; comme de la même façon, dans notre propre univers parallèle-uchronique, il suffit d'opposer à l'*a priori* sur lequel celui-ci est tout entier édifié, celui donc de la victoire de l'Empire sur le Royaume, l'affirmation exactement

inverse que porte en ses fonts l'*Événement de la Résurrection* pour que, de la même façon également : en ce mode pareillement uchronico-« terrible », le « centre de (notre) monde existant » en soit instantanément *ravagé* : par la simple-scripturaire révélation qu'il n'était tissé que de mensonge et d'illusion/de vide et de néant – *cf.* Proust : « qu'est-ce que cela ? Tout cela n'est rien » –; même si, bien évidemment, ce n'était pas exactement à cette contraposée-là (!) que pensait Debord lorsque, il y a quarante ans, il forgeait son concept de « centre du monde existant » : où l'on retrouve ici encore, par cet exemple du plus débridé/égaré/intelligent des penseurs amalécites, le *modus operandi* du Royaume… qui ne s'oppose pas tant à ses adversaires qu'il en re/dé-tourne les thèses pour les faire servir à son propre combat, « spirituel » et amoureux (ce qui certes n'était pas le cas de celui, « situationniste »-violent, du même Debord !). Tout se passant un peu comme si la façon la plus efficace encore de s'opposer à toute puissance impériale-uchronique était, non pas de prendre les armes contre elle : car alors on viendrait se placer sur son propre champ de bataille (celui où cette même puissance est toujours sûre de l'emporter), mais de se contenter de révéler aux « innocents lecteurs » et autres « ouailles spectatrices » la *nudité de son roi* : que son merveilleux habit d'images et de « spectacles » n'est en vérité tissé que de mensonge et d'illusion – ce pourquoi l'enfant du conte, pour ce qui concerne plus particulièrement l'univers parallèle-uchronique imaginé par le scripteur-Andersen, est bien lui aussi encore un personnage de type « royaumaire » à ranger aux côtés, selon, de la Juliana du *Haut Château* ou de la Joséphine du *Mystère-Henri Pick*. Car le Spectacle lui aussi a sa « cour » – composée, selon de flatteurs intéressés ou d'« idiots utiles » (même si ce sont parfois les mêmes – étant clair qu'il est très facile de souscrire *sincèrement* à une illusion… si celle-ci va dans le sens de votre propre intérêt) –; et « cour » donc tout entière organisée autour du *mensonge fondamental* de cette non-nudité de son roi/de cette non-transparence de son merveilleux habit – même si bien sûr ces nudité-et-transparence crèvent les yeux de tous –; mais tant que les *noms* de celles-ci ne sont jamais prononcés, que tous s'accordent, ces « noms », à les taire respectueusement, la puissance

bien que de pure illusion : toute « littéraire », du Maître spectaculaire peut perdurer indéfiniment – même si celle-ci, à tout moment, peut-être aussi ruinée par la simple constatation, en ce mode elle « scripturaire », d'un de ces personnages royaumaires : s'étonnant soudain de… (ici le texte et le développement s'interrompent).

Où l'on comprend que les trois contraposées (royaumaires) à opposer aux trois *a priori* (impériaux) – celles qui donc correspondent respectivement à ce « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre » (Dick), ou à ce « Christ est ressuscité » (P.L.C.), ou encore à ce « le roi est nu » (Andersen) – ont cet étonnant pouvoir, malgré l'apparente insuffisance de leurs moyens de propagation médiatique, d'être en mesure de ruiner à *tout* instant, en *une* phrase, la puissance impériale-littéraire qui, dans chacun des univers parallèles-uchroniques considérés : celui du *Haut Château*, ou du nôtre, ou du conte d'Andersen, s'est édifiée sur la base de cet/ces *a priori* mêmes ; et cela, pour/presque/reprendre les mots de Debord, en « déclar(ant) (faux), à la stupéfaction indignée de tous ceux qui le trouvent (vrai), le centre même du monde existant » : c'est-à-dire, encore une fois, en faisant venir comme purs mensonge-et-illusion la « nature exacte » de ce « centre »-même ; et dé-nonciation dont on a vu, dans les exemples cités plus haut, qu'il suffit en vérité d'une *phrase très simple* pour y procéder : pas besoin donc de « philosopher » ou de « poétiser » – même s'il faut parfois bien sûr avoir *beaucoup écrit* pour parvenir en vue de la « simpl(icité) » de cette « phrase » : ce qui, dans mon cas personnel : comme je l'ai déjà raconté, m'est arrivé au moment où, sur le cours de la rédaction de mon *Recherche Extrême* : bientôt devenu(e) une rubrique à part entière de cette *Profondeur*, j'ai franchi l'ineffable frontière entre ce « (strict) littéraire » et ce « (pur) scripturaire » (quelle chose étrange de comprendre *seulement maintenant* que la rédaction entière de mon (océanique) « grand récit » n'avait pour but que de (re)venir à cette (petite) affirmation que « Christ est ressuscité » – dont j'étais bien sûr déjà « un peu au courant » : même si ce savoir, tant que je n'étais pas

parvenu à l'écriture du présent/ultime tome de ce *Milieu doré*, demeurait en grande partie « abstrait »). Dans le *Haut Château* de Dick, cette frontière est franchie dans le moment où son personnage de « lectrice scripturaire/royaumaire »-Juliana (de la *Sauterelle* d'Abendsen) est visité de l'idée de consulter l'Oracle – quant au *sens* à « tirer de l'ouvrage éponyme :

Oracle (…) pourquoi as-tu écrit La Sauterelle pèse lourd ? Quelle est la leçon que nous sommes censés en tirer ?

(et question dont va surgir, en la forme là aussi d'une « petite phrase », la réponse que l'on sait) ; comme, dans le *Mystère* de Bezançon, le moment d'un tel franchissement survient quand le personnage de « lectrice-scripturaire »-Joséphine de ce film décide de prendre lui aussi en main de l'(en)quête quant à ce « Mystère » – de devenir le Watson « impérial »-Rouche :

« J'ai besoin de savoir la vérité (…) de savoir qui était mon père. »

(et décision dont a vu plus haut, dans l'analyse de ce *Mystère*, qu'elle va faire là-aussi progresser à grand pas toute l'(en)quête – jusqu'à sa résolution en la forme, elle aussi, d'une « petite phrase » : celle qui pose, « à la stupéfaction indignée de tous ceux (qui avaient intérêt à croire le contraire : éditeurs et médiatiques impériaux) » qu'« Henri Pick n'est pas l'auteur des *Dernières heures d'une histoire d'amour* »)… Étant clair que si j'ai risqué ici ce mot de « petite phrase », c'est bien sûr en référence à la plus célèbre de toutes celles de notre « littérature française » : celle (musicale) de la sonate de Vinteuil qu'écoute le personnage proustien de Swann à la fin du roman qui porte le nom d'un de ses « amours » – et écoute qui le fait notamment élaborer sa fameuse théorie de ces « otages divines » :

Peut-être est-ce le néant p. 350 (Pléiade) – de moins probable.

(et passage qui, n'en doutons plus constitue pour le « scripteur-Proust »,

le moment correspondant à celui que, pour ma part, j'ai appelé le « franchissement de l'ineffable frontière » entre « (strict) littéraire » et « (pur) scripturaire » – dont atteste au moins le contenu *en tout point royaumaire* de cette page : qui fait de toute évidence signe, ne serait-ce que par la mention de cette « moin(dre) probab(ilité) de la mort », vers l'Événement de la Résurrection (ma « petite phrase » à moi)). Bien sûr chez Proust, et dans la mesure où il demeure quasiment de bout en bout, dans son « grand récit », cet « artiste » : ce « (strict) littérateur » – ceci expliquant notamment pourquoi sa *Recherche* n'est au mieux qu'un « Purgatoire » (au sens de Dante) –, sa « petite phrase » à lui n'atteint jamais à la puissance de subversion qu'illustrent celle de cet « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre » de Dick, ou de ce « roi est nu » d'Andersen, voire de ce « Christ est ressuscité » (mienne) ; et pourtant, par cette simple hypothèse que, avec les « captives divines » que cette « petite phrase » (musicale) est censée enfermer, quelque chose de l'*ordre du royaumaire*, de sa victoire (terminale) les « néant-et-inexistant » : caractéristiques, eux, de tout « impérial », est ici, en le mode à cet instant d'un « (pur) scripturaire », *annoncé* ; et « Annonc(e) » qui fait en particulier de ce personnage de Swann – pourtant par bien d'autres côtés décevant (son snobisme, sa « vulgarité », son statut de « célibataire de l'art », etc.) – un être lui aussi peu ou prou « royaumaire » – ce que tend en tout cas à laisser croire le passage qui suit immédiatement celui que je viens de citer :

> *Swann n'avait donc pas tort de p. 350/351 Pléiade au-dessus du nôtre (…)*

(et personnage qui de toute façon, par la faveur à lui accordée de cette visite d'une de ces « captives divines » : sur les ailes de la « petite phrase » (musicale) de la (fictive) sonate de Vinteuil, est lui aussi, malgré ses multiples « péchés » de snob et de mondain invétérés, toujours-déjà « sauvé » – et un peu de la même façon que l'est, dans le *Mystère-Henri Pick*, l'autre personnage du « critique littéraire/impérial »-Rouche dont on connaît bien

assez le nom de ses propres « otage divine »/lectrice scripturaire/visiteuse royaumaire).

Il y a donc bien à l'œuvre dans la *Recherche* proustienne quelque chose de l'ordre de cette Annonce heureuse-royaumaire – celle donc de cette « hypothèse la Résurrection » (dont j'ai déjà montré la présence dans l'autre « grand récit » de notre « époque (littéraire) » – celui de ce *Voyage* célinien) –; et même si bien sûr, chez l'agnostique-Proust : plus encore peut-être que chez l'athée-Céline, cette « hypothèse » est avancée/annoncée avec un nombre assez considérable de bémols et autres précautions oratoires : « peut-être », « nous sentons que(e) », « quelque chose », « probable », « pas tort de croire », « certes, humaine à ce point de vue », « pourtant », « malgré cela », « quelques instants », etc., etc. (et en ce sens, dans sa propre exposition de cette même « hypothèse de la Résurrection », l'athée-biologisant Céline *fait moins de manières* !). Et « hypothèse » qui revient encore, quoique cette fois-ci à la toute fin de la *Recherche* : avec l'expérience de l'illumination du temps retrouvé (concernant, non plus le personnage de Swann, mais son Narrateur même), dans cette postulation par Proust d'un « être qui ne vivrait que de pures essences » ; et idée qui fait irrésistiblement penser à la notion de « corps glorieux » telle que l'a développée la théologie catholique, même si là encore, du fait de la dimension « artiste trop artiste »-/« littéraire, trop littéraire » de son « grand récit », Proust s'arrête au seuil du Paradis où sont censés évoluer de tels êtres : n'étant pas comme Dante ce poète-et-théologien qui, lui, y entre sans manières (ce pourquoi j'ai pu dire de cette *Recherche* qu'elle n'était qu'un « Purgatoire » où si, dans le moment de cette « illumination du temps retrouvé », on parvient *en vue du* « Troisième Royaume », on n'y accède jamais vraiment – et comment en effet un « agnostique », et aussi bien dis-posé soit-il vis-à-vis de cet Événement de la Résurrection, pourrait-il, en ce Paradis, pénétrer ?). Joyce déjà n'affirmait-il pas qu'en notre époque (littéraire) on ne pouvait plus composer que des « Enfers » – ce qu'est d'évidence son *Ulysse* (et *a fortiori* le *Voyage*

de Céline… voire ce *Haut Château* de Dick) – ; et pourtant, en chacun de ces « grands récits » infernaux : correspondant chacun et respectivement à un univers parallèle-uchronique « cauchemardesque », il y a toujours un moment où se fait jour quelque chose de l'ordre de cette « hypothèse de la Résurrection » (dont j'ai pointé plus haut l'occurrence chez un Céline comme chez un Dick) ; et moment qui, dans ce même *Ulysse*, pourrait correspondre à celui où son « héros » Dedalus est soudainement visité de cette idée, d'inspiration, elle, indéniablement royaumaire, que « l'histoire est un cauchemar dont j'essaye de me réveiller » ; et qui ne voit que, par cette simple « petite phrase » et, en particulier, par ce (petit) mot de « réveil » : le même que celui dont use Rouche dans son propre univers parallèle-/uchronique-/éditorial/spectaculaire, etc. quelque chose de l'ordre de cette Annonce heureuse de la victoire (terminale) du Royaume sur l'Empire (et son « cauchemar éveillé ») est déjà *énoncé* ; et Annonce qui, sans nécessairement fournir aux « endormis » que nous sommes les moyens d'une telle victoire : car cela c'est à nous de le trouver nous-mêmes, nous en indique au moins la *méthode* – qui est donc celle, avant toutes choses, d'un « réveil » :

Sous le sable froid (citation à retrouver dans L'Empire et le Royaume)

et « réveil » dont ont au moins l'*intuition*, dans chacun de leurs « grands récits » respectifs, les personnages de ce Narrateur proustien, ou de ce Dedalus joycien, ou de ce Bardamu célinien, ou de cette Juliana dickienne… voire de ce Rouche bezançonnien, etc. – pour ce que, à cet instant-là : qui peut ne durer que quelques secondes, chacun d'eux est (au moins) favorisé de ce « Souffle de l'Esprit » qui con-vertit la tonalité de détresse où il baignait jusque-là en une autre (peu ou prou « irrationnelle », précise le même Rouche) d'*espérance* : signe du passage sur chacun d'eux, en cette forme « (purement) scripturaire », de cette Annonce heureuse de la victoire (terminale) du Royaume sur l'Empire (et même si chacun de ces personnages, de cette Annonce, ne fera finalement pas grand chose – « Marcel » décidant d'écrire un livre (que pour finir il ne rédigera pas) ; « Bardamu »

optant pour une consigne de silence (que pour finir il ne respectera pas)… et Juliana se contentant de « rentrer à son motel », etc. : mais l'important ici, pour chacun d'eux, n'étant-il pas que, serait-ce que le temps du passage sur eux de ce « Souffle » scripturaire-royaumaire, ils se soient *réveillés*… de ce « cauchemar » où les contraignait à séjourner l'« histoire » de leur propre et respectif univers parallèle-uchronique ?). Et moi-même, le « scripteur à peine identifié » du « grand récit » de cette *Profondeur*, qu'aurais-je fait d'autre, tout le long de son immense rédaction, sinon tenter moi aussi de me « réveiller » de l'autre cauchemar de notre présente histoire ; et cela en essayant moi aussi d'ouvrir autant que possible les pages de mon livre éponyme à ce « Souffle » scripturaire-royaumaire… dont les « éclipses et retours » depuis son début n'ont en vérité cessé de scander son écriture, selon, inspirée ou désertée – quoique toujours… (ici le mot manque et, sur ce « manque », mon développement en cours s'interrompt).

Il n'y a aucune raison pour que l'écriture de cette *Profondeur* ne se prolonge pas indéfiniment – et aussi bien : pour que, à l'inverse, elle ne s'interrompe pas brutalement (par exemple : ici, là, *maintenant*) – ; et condition de la rédaction de mon livre – épée de Damoclès du *silence* pesant désormais sur lui à tout instant (*cf.* notamment le précédent, par moi souvent/immédiatement évoqué, de cet *Art de la fugue* de J.S.B.) – qui est en vérité la caractéristique de toute écriture de quelque « grand récit » que ce soit : sitôt du moins que son scripteur, en franchissant l'ineffable frontière qui sépare « (strict) littéraire » de « (pur) scripturaire » : ce qui m'est donc arrivé à moi dans le cours de la rédaction de mon *Recherche Extrême*, a pénétré dans ce que j'appelais alors « cette région de formes grises »… où rien en vérité *n'est plus garanti* : ni la prolongation indéfinie de son ouvrage, ni, à l'inverse, son *interruption brutale* (et l'on sait ce qui m'est arrivé à moi en particulier et au monde plus généralement lorsque, au cours du « fatidique » mois de janvier 2020, j'ai pris la décision, intempestive et prématurée : pour ce que d'inspiration « volontariste », d'une telle interruption – dont le *Sens*,

finalement, n'a pas voulu : pour ce que Lui, sans doute, désirait poursuivre l'« aventure » que lui faisait vivre la rédaction en cours de ma/Sa *Profondeur*). Étant clair que, sitôt qu'on s'est lancé dans l'entreprise de la rédaction de quelque chose comme un « grand récit » – et *a fortiori*, à l'intérieur de celui-ci, de celle d'une rubrique intitulée « Recherche extrême » (dont ce présent *Milieu doré* est déjà le troisième tome) –, on ne décide plus de grand chose – on *écrit* et voilà tout –: déjà beau si… (ici le texte s'interrompt) ; et voilà pourquoi aussi cette « Recherche » est dite « extrême » : non tant parce qu'elle irait plus (scripturairement) profond-dans (dans quoi ?) que celles, plus littéraires, qui l'avaient précédées… que du fait que la condition qui régit désormais sa rédaction-même serait (elle-même) « extrême », c'est-à-dire « jamais garantie » (comme on dit par exemple des « sports » du même nom) ; si bien aussi qu'un tel scripteur, attelé à un tel chantier (du même nom), ne sait par exemple jamais si, lorsqu'il finit par délaisser, épuisé, son océanique manuscrit, il y reviendra un jour futur : ce qui est notamment le cas de l'auteur de cette *Profondeur* en cours depuis maintenant un grand nombre d'années ; mais cours dont il sait en même temps qu'il peut désormais s'interrompre à tout instant : dans quelques mois ou semaines, ou demain… voire *présentement* (qui te dit, lecteur, que tu ne viens pas de lire l'excipit, enfin rédigé, de mes océan textuel/« grand récit »/*Europe et la Profondeur* ?)… Je termine de lire en ce moment un roman de Yannick Haenel intitulé *Tiens ferme ta couronne* (dont j'ai commencé de parler un peu plus haut) ; et ouvrage dont le narrateur présente quelques points communs avec celui du « roman philosophique » de cette *Profondeur* : dont celui d'abord d'avoir lui aussi rédigé un « grand récit » (« un énorme scénario sur la vie de Herman Melville – dont aucun producteur ne veut »), et encore de vivre lui aussi solitaire et retiré (dans un studio parisien où il passe le plus clair de son temps à visionner des films – à commencer par celui de l'*Apocalypse Now* de Coppola) ; et roman indéniablement d'excellente facture « littéraire » : il s'y trouve de très belles pages sur les animaux, les dieux de la mythologie, le Rétable d'Issenheim, etc. – toutes caractéristiques qui devraient donc *a priori* me le faire aimer –; mais dont la lecture me

procure pourtant une sorte de mystérieux *malaise* : peut-être dû (comme j'ai commencé de l'avancer plus haut) à son « casting » peu ou prou « peoplisant »-cultureux – on n'y croise que célébrités (Cimino, Huppert) ou, à tout le moins, personnages évoluant dans le milieu culturel-mondain (un producteur de cinéma, une directrice de musée, etc.) – ; même si ce n'est peut-être pas là la véritable raison de ce « malaise » : étant clair qu'après tout on peut très bien écrire d'excellents livres qui prendraient pour personnages des célébrités « réelles » ; mais d'où ce malaise vient-il alors ? Peut-être cette impression que tout en cette intrigue, censée nous raconter la vie d'un *border-line* ayant délibérément choisi de « basculer dans la folie, la solitude et la marginalité », etc., est, sinon « faux », du moins encore terriblement *littéraire* : le narrateur de cette *Couronne* ne nous rejouant finalement, quoiqu'avec cent-cinquante ans de retard sur l'original, que le vieux truc du « dérèglement de tous les sens » rimbaldien (sauf que pour Rimbaud, lui, ce n'était pas « de la littérature ») ; avec en prime ce mot de « sacré » dont Haenel se barbouille à l'envi et à tout propos (voulant voir dans les épisodes les plus infimes du quotidien l'intervention de « dieux » – où la Diane chasseresse de la mythologie gréco-latine croiserait par exemple le Christ d'Issenheim, en une espèce de joyeux syncrétisme picturalo-cinématographique – ; et toujours à l'œuvre, en ces mêmes épisodes, des sortes de « rites » – quoique bien sûr, eux aussi, toujours secrets : que seule la (supposée) folie de son narrateur, pour ainsi dire : sa (fausse) « voyance », lui permettrait d'en pointer l'invisible présence). Où l'on comprend que ce qui manquera toujours au roman de Haenel, s'imaginant lui sans doute évoluer dans la dimension du « sublime » : quoique « sublime » encore trop littéraire pour ne pas être kitsch et abstrait, c'est ce moment du franchissement par son narrateur de la frontière entre « (strict) littéraire » et « (pur) scripturaire » ; et absence de ce franchissement qui, malgré les efforts de son personnage pour observer, tel un bon élève de la « marginalité », toutes les étapes de ce « dérèglement », condamne le roman dont il est le (somme toute : ennuyeux-appliqué) « héros » à relever encore, et faute de mieux, d'une sorte de « littérature à l'esbroufe » – et de la même façon que le film

de cet *Apocalypse Now*, que le même narrateur de cette *Couronne* ne cesse de repasser en boucle, appartient lui aussi à ce même cinéma « à l'esbroufe » : étant clair qu'un « cinéphile » qui, dès la deuxième ou troisième projection du (soi-disant) « chef-d'œuvre » de Coppola, n'a pas relevé le côté parfaitement « grand-guignolesque » de cette œuvre, ne saisira jamais non plus la *nuance* entre ce « (strict) littéraire » et ce « (pur) scripturaire » que je fais ici (et « nuance » sans laquelle il est tout à fait vain à un auteur – est aussi « littérairement doué » soit-il (ce qu'est je crois, par moments, Yannick Haenel) – d'ambitionner de rédiger quelque chose comme un « grand récit »).

En ce sens cette « littérature à l'esbroufe » – dont l'archétype serait par exemple l'*American Psycho* de Bret Easton Ellis (œuvre de facture elle aussi parfaitement « grand-guignolesque » – ce pour quoi l'ineffable critique débridé-impérial Beigbeder n'a pas hésité à le qualifier de « plus grand roman du siècle » : tant nos admirations nous ressemblent !) – m'apparaît comme la signature la plus récente et la plus profonde de toute l'actuelle production littéraire/impériale/spectaculaire de cette époque (des mêmes noms) ; et tropisme auquel bien sûr n'échappe pas ce (quoique moins médiatiquement connu *Tiens ferme ta couronne* : ce qui nous vaut la mise en scène, par son intrigue, de ce personnage d'auteur et scénariste qui, bien que s'étant auto-proclamé fou, pauvre et « retiré », lorsque, entre deux projections de cet *Apocalypse Now* : film archétypal, lui, de ce cinéma pareillement « à l'esbroufe », il lui arrive de s'extraire de sa « claustration », se retrouve à uniquement frayer dans ce petit milieu « peoplisant-cultureux » dont j'ai évoqué au développement précédent le « *casting* » : à tel point que, à partir d'un moment de la lecture de cette *Couronne*, on en viendrait presqu'à souhaiter que son narrateur de temps en temps, lors d'une de ses rares sorties de sa tanière du XX^e^ arrondissement de Paris, au lieu de toujours rencontrer des célébrités du cinéma, des producteurs et des « directrices de musée », tombe par exemple… sur un plombier ou une boulangère (il y a bien dans ce roman un personnage de concierge, mais celui-ci est par-

faitement antipathique – à nous faire presque regretter celui de *L'Élégance du Hérisson* de Muriel Barbery : dont cette *Couronne* serait alors comme l'exacte contraposée… et donc allant encore, quoique seulement affecté du signe opposé, dans le même sens – ; comme il y a aussi, vers la fin de ce même récit : sorte de nécessaire concession du « politiquement correct » époqual-impérial, la prise en charge par le narrateur de deux « migrants libyens » sans papiers que notre héros aide à échapper aux griffes de la police : ce qui nous vaut d'ailleurs la scène la plus invraisemblable de cette intrigue (qui en comporte pourtant déjà un grand nombre…) – mais personnages eux, bien sûr, « sublimes forcément sublimes » : puisque migrants, sans-papiers, clandestins, persécutés, etc., etc.). À ce titre, il n'est pas inintéressant d'étudier un peu le milieu (peoplisant-cultureux) où Haenel (qui, je suppose, le connaît bien) fait évoluer son héros – lors par exemple de l'épisode, qui recouvre plusieurs chapitres du roman, de ce repas dans un restaurant de luxe où se retrouvent à la même table le producteur de cinéma « Pointel », l'actrice « Isabelle Huppert », la directrice de musée-« Léna » et, donc, notre écrivain-scénariste peu ou prou déjanté (et cela d'autant plus qu'il en est déjà, lui, à sa troisième ou quatrième bouteille de vin engloutie) – ; et milieu qui, me semble-t-il, se caractérise par le fait que ses membres évoluent tous peu ou prou dans ce même élément du « sublime, forcément sublime » (dont se barbouille à l'envi, on l'a vu, l'auteur de cette *Couronne*) : chacun de ceux-ci, dans le cours de ce repas, ayant, selon, quelque épisode original-passionnant à raconter – Pointel son accident contre un cerf sur une route polonaise, Huppert les circonstances du tournage d'un film avec Cimino (où elle a réussi à provoquer la rencontre de celui-ci avec Jean-Luc Godard – ce qui nous vaut ce commentaire du même Haenel : « et c'est ainsi que les deux plus grand cinéastes du monde se sont rencontrés »), etc. –, ou alors quelque abyssale-pensive « profondeur » à énoncer – de la même Huppert par exemple cette affirmation que lui prête le narrateur que :

Il y aura toujours des êtres qui sauront allumer pour nous ce feu (…) Le monde, je ne sais pas, peut-être avez-vous raison, peut-être est-il mort ;

mais il y a des gens incroyables, des êtres singuliers qui existent, et ce ne sont pas forcément les plus spectaculaires ; certains d'entre eux sont discrets, ils s'expriment peu, et parfois même ils sont imperceptibles : avec eux croyez-moi, votre feu, même s'il est invisible, il ne s'éteindra pas. »

(belle tirade en effet, mais qui tout de même, dans la bouche de ce personnage de star du cinéma, sonne un peu comme une sorte *d'éloge spectaculaire de la discrétion* – c'est-à-dire de tout ce que ce « Spectacle », justement, ne cesse en même temps de contredire et de proscrire rigoureusement : car sinon il ne serait plus le/ce « Spectacle ») – ; et toute caractéristique de ce même « milieu » qui, dans ce roman de Haenel, n'est mise en exergue que pour provoquer chez son « innocent lecteur » – qui lui bien sûr n'a jamais rencontré de sa vie Michaël Cimino ou Isabelle Huppert (ni même d'ailleurs, très probablement, un seul producteur de cinéma ou une seule directrice de musée) – cette réaction que « quand même, avec de telles personnes : plus originales et profondes les unes que les autres, on ne doit pas pouvoir s'ennuyer un seul instant » (toutes considérations auxquelles on pourrait objecter par exemple qu'après tout Proust lui aussi promenait son Narrateur dans les milieux « prestigieux » de son temps : ceux notamment de ce Faubourg Saint Germain et de ses « ducs et duchesses » – sauf que lui, contrairement à Haenel, plaçait dans la bouche de ceux-ci, non des profondeurs ou des récits d'anecdotes plus ou moins originales-passionnantes, mais des platitudes et des potins). La vérité la plus probable concernant ce milieu « peopolisant-culturel » – dont le même Haenel se fait ici comme le chantre littéraire/spectaculaire/impérial (quoique bien sûr toujours dissimulé sous les oripeaux de cette fameuse/frelatée « marginalité ») – étant sans doute que son « fonds le plus répandu » est cet éternel et très banal *narcissisme* (ce qui est somme toute assez logique dans un monde uniquement régi par l'image – celui donc de cet univers cinématographique) ; et « narcissisme » qui suppose en effet que ses illustrateurs regardent les autres membres de ce milieu comme des gens, sinon « géniaux » : « couronne » attribuée ici aux seuls Cimino et (donc) Godard, du moins toujours « originaux » et

« passionnants » : espérant bien sûr, par cette admiration *a priori que* : sous laquelle doit pourtant, de temps à autre, se cacher des haines très humaines et bien féroces (même si Haenel, ici, n'en fait nulle mention – et pour cause : cela risquant d'ébrécher le beau cristal de ce « sublime » où il fait évoluer de bout en bout son narrateur), toucher des dividendes de même nature.

Et il faut bien dire que les préférences mêmes du *narrateur* de ce *Tiens ferme ta couronne* ne plaident pas en faveur de la « vérité » de son propos : étant clair que d'un, un (supposé) cinéphile qui regarde *Apocalypse Now* comme un chef-d'œuvre du septième art ou Godard comme le « plus grand cinéaste du monde » (pour Cimino, n'ayant vu aucun de ses films, je ne saurais dire – sinon que la lecture de ce roman ne m'incline pas vraiment à réparer cet oubli), il ne faut sans doute s'attendre qu'à très peu de *pertinence critique* (bien sûr, pour sa défense, on peut toujours faire remarquer que le héros de Haenel *aime aussi* Melville et le « Rétable d'Issenheim » – sauf que son amour pour ces œuvres, et dans la mesure où tout le monde aujourd'hui le partage, ne manque guère de pain : seul, comptant, dans cette perspective critique, les avis concernant les œuvres du temps présent). Quant à ses opinions cette fois-ci « politiques » (pour dire vite), il est clair qu'elles sont celles, banalement néo-progressistes/sans risques, d'un bobo parisien qui, sous son déguisement d'auteur déjanté, en reproduit tous les clichés : *cf.* plus haut l'épisode où notre narrateur vient en aide à des migrants – typique posture de personnes toujours prêtes à prendre le parti des déshérités et autres « damnés de la Terre » (mais qui, très probablement, ne verrait pas la chose du même œil si, par malheur, un campement de ces « migrants » venait à s'installer dans la cour de leur « résidence ») – ; et aussi le comportement du même qui, au nouvel attentat ayant frappé Paris : qui ressemble fort à celui du Bataclan, ne trouve rien de mieux à faire que d'aller, comme n'importe quel électeur de M^me^ Hidalgo, se recueillir, place de la République, devant les (sempiternelles) bougies allumées en hommage aux victimes – quoique ne manquant pas d'y voir lui, « littérature »

oblige, un autre rite, une cérémonie où toujours interviendrait le sacré, les « esprits » et les « noms » :

> *J'avais entendu tout à l'heure à la radio le nom de chaque mort, et il me semblait que ces noms tournaient dans le ciel, au-dessus de la place de la République, ils faisaient bruire le feuillage des platanes comme des lucioles (…) En fumant ma cigarette, j'ai commencé à réciter le nom des victimes de l'attentat (…) Une mélopée sourde est sortie de ma bouche ; et c'était une langue étrange qui s'inventait à travers elle, une langue parcourue par les esprits, qui faisait trembler la frontière entre les vivants et les morts.*

(toutes considérations où je ne suis pas sûr que les proches de ces victimes trouvent quelque réconfort à leur peine – mais il fallait bien que le narrateur de Haenel profite de cette circonstance dramatique pour ressortir ses petites et si littéraires obsessions). Enfin, pour ce qui concerne la situation sociale-financière de notre héros : qui se dit *pauvre* et sans le sou, l'innocent lecteur de ce roman ne peut s'empêcher de se faire *in petto* la réflexion (certes mesquine au sein de tant de sublime – mais du moins elle précise et scripturaire) que cette « pauvre(té) » est somme toute fort relative : puisqu'elle ne l'empêche pas, pour honorer son rendez-vous avec Cimino, de prendre, au début de l'intrigue, le premier avion pour New-York ou, à sa fin, de se retrouver, pour achever son manuscrit : celui que nous avons lu, dans le cadre enchanteur d'un lac italien – grâce semble-t-il à un chèque que lui a versé son ami le producteur-« Pointel » – ; faisant venir par là son heureux bénéficiaire comme un membre de ce qu'Attali appelle la « sur-classe » : c'est-à-dire ce groupe social où, même « pauvre », on continue, grâce à l'opulence de ses relations, d'être *riche* – en tout cas : de vivre comme si on l'était – ; cette sorte de situation d'« apesanteur financière » faisant venir notre héros, drapé dans ses (soi-disants) oripeaux de « pauvre » et de « maudit », pour ce qu'il est en vérité : un très banal *privilège du système* (on objectera pareillement à ce coup de griffe – qui en réalité n'en est même pas un (n'ayant rien personnellement contre « les

riches et les privilégiés » – étant même plutôt content pour ceux qu'ils le soient) – que le Narrateur proustien l'était lui aussi ; à ce bémol toutefois que son créateur, lui, en avait parfaitement conscience : si bien qu'il n'est pas tombé dans le ridicule sociologico-romanesque qui aurait consisté à nous faire accroire que son héros, lui, aurait pu ne pas l'être – « Marcel » est riche et tous ceux qu'il fréquente le sont pareillement : les seuls « pauvres » de la *Recherche* (Albertine, Marcel, Rachel, etc.) étant contraints, pour bénéficier un tant soit peu de cette richesse, à exercer sous des formes diverses et plus ou moins ouvertes, le métier de *prostitué*)… Où l'on comprend par toutes ces remarques (certes « mesquines » mais du moins *lucides* – en vérité ici : « (purement) scripturaires ») combien est *fausse* la situation de (soi-disant) « marginalité » du narrateur de cette *Couronne* – et donc (ce qui est peut-être plus grave au regard de l'économie fictionnelle du roman éponyme) totalement *invraisemblable* la « sociologie » de son intrigue – étant clair qu'un personnage qui, lorsqu'il lui arrive de sortir de la tanière de son studio parisien, c'est pour rencontrer, selon, Michaël Cimino à New-York, ou Isabelle Huppert à Paris, ne peut nous faire croire un seul instant à son statut (auto-proclamé) de « fou », du « pauvre » et (donc) de « marginal » – ce qui peut aussi expliquer pourquoi son créateur-Haenel, pour ne pas avoir à se confronter au *léger détail* de cette « vérité »-là : certes mesquine mais lucide et pratique, en rajoute/en fait des tonnes dans le registre (kitsch) qu'il affectionne particulièrement : celui donc de ce « sublime » et de ce « *néo*-sacre »… qui n'est rien d'autre finalement que l'écran (littéraire) qui lui permet de se voiler la face devant cette même « vérité » (d'essence, elle, toujours *scripturaire*).

Par quoi aussi la dimension *royaumaire* qu'aurait pu illustrer/explorer ce roman – et auquel le pré-disposait indéniablement la « situation de départ » de son narrateur (auteur lui aussi d'un « grand récit », et ayant lui aussi opéré, au moins dans ses débuts, pour le retrait et la « discrét(ion) ») – est totalement manquée dont atteste notamment le fait que, dans son

« casting » de personnages, on n'en trouve jamais un de type, justement, « royaumaire » – l'équivalent par exemple de la Juliana du *Haut Château* ou de la Joséphine du *Mystère-Henri Pick* (voire du Robinson de *Voyage* ou de la grand-mère de la *Recherche*, etc.)) – ; et cela parce que ces mêmes personnages, qu'ils soient réels ou fictifs, célèbres ou inconnus, riches ou pauvres, « géniaux » ou seulement « profonds », appartiennent tous à la petite coterie spectaculaire-impériale qui compose la « sur-classe » dont parle l'ineffable Attali – ce qui fait notamment venir la belle tirade (attribuée par Haenel à Isabelle Huppert) comme une sorte d'auto-critique (inconsciente) par l'auteur de son propre roman :

> *Il y aura toujours des êtres qui sauront allumer pour nous ce feu (…) Le monde, je ne sais pas, peut-être avez-vous raison, peut-être est-il mort ; mais il y a des gens incroyables, des êtres singuliers qui existent, et ce ne sont pas forcément les plus spectaculaires ; certains d'entre eux sont discrets, ils s'expriment peu, et parfois même ils sont imperceptibles : avec eux croyez-moi, votre feu, même s'il est invisible, il ne s'éteindra pas. »*

(sauf que malheureusement, dans le livre du même Haenel, il ne nous est jamais donné le loisir, de tels « êtres » : (anti) « spectaculaires » et « discrets », de les rencontrer – puisque tous les personnages de cette *Couronne*, en ce mode, selon, « people » ou (au moins) « cultureux », appartiennent tous, de près ou de loin, à la catégorie rigoureusement contraire : « spectaculaire » et, par conséquent, *impériale*)… Voilà donc un ouvrage qui, bien que parti dans ses débuts pour illustrer/explorer la dimension royaumaire-scripturaire que je dis, se voit en même temps barrer-en de telles aspiration/postulation… par le simple fait (bassement « sociologique ») des *fréquentations* (elles toujours « spectaculaires-impériales ») de son « narrateur » ; et « (mauvaises) fréquentations » qui expliquent aussi pourquoi celui-ci, malgré toutes ses velléités en ce sens, ne parvient jamais à franchir ce que j'appelle pour ma part l'ineffable frontière entre les deux « contrées » de ce « (strict) littéraire » et de ce « (pur) scripturaire » : incapacité, spectaculaire/impérial « empê-

chement », qui, en l'obligeant à demeurer dans la première : et malgré qu'il en ait, le contraint aussi, par le même mouvement, à en « faire des tonnes » dans le seul *registre* qu'il lui soit loisible, de ce côté-ci de cette même « (ineffable) frontière », d'illustrer – celui donc de ce « sublime » et de ce « (*néo*)-sacré » (qui sont en vérité, comme je l'ai déjà dit dans mon *Recherche Extrême*, les « ennemis les plus sournois » de ces dimension/contrée de ce « (pur) scripturaire ») – ; et cela parce que, l'illustration d'un tel « registre » ne fait rien d'autre que d'épouser le mouvement d'un/du « geai littéraire » cherchant à se parer des plumes du « paon scripturaire » : métaphore qui exprime entièrement/exactement le mouvement qui inspire de bout en bout l'intrigue du roman de Haenel – et en particulier celui de l'histoire de son narrateur : ce personnage spectaculaire-impérial qui, sous couvert de folie et autre posture, de « marginalité » voudrait se faire passer pour un « être (anti-)spectaculaire-royaumaire… (mais qui, aux yeux du moins des « lecteurs scripturaires » que nous sommes nous, n'y parvient jamais) – ; ceci expliquant pourquoi, à partir d'un moment de la lecture de ce *Tiens ferme ta couronne*, le sentiment d'un certain *malaise*, que j'ai évoqué dès le début de l'analyse du roman éponyme, nous envahit : dont je viens enfin de donner/identifier, dans les lignes qui précèdent, la *véritable origine*… d'essence donc littéraire/spectaculaire/impériale/mensongère… En ce sens aussi, on peut dire du narrateur de Haenel que son auteur ne lui *a pas même donné la chance* qu'accorde au moins le réalisateur Bezançon à son personnage de critique littéraire/impérial/spectaculaire-Rouche : celle, parce que virée avec perte et fracas de son « boulot » de médiatique/expulsé de son milieu (éditorial/« (strictement) littéraire »), d'aller vers son « salut » en ce/le mode royaumaire/scripturaire d'un « réveil » – en envoyant notamment à sa rencontre l'être royaumaire-périphérique Joséphine Pick, institutrice de son état (et le narrateur de Haenel tombe lui aussi, dans le cours de l'intrigue de cette *Couronne*, amoureux d'une femme – sauf que celle-ci, directrice de musée de son état, appartient encore, elle, au milieu « cultureux » dont, dans le roman éponyme, on ne sort finalement jamais) – ; et « infortune » du personnage de Haenel dont je me demande à présent si elle n'est pas liée

à ce fait qu'il ne cesse, depuis des mois, visionner en boucle *Apocalypse Now* de Coppola (qu'il regarde peu ou prou comme un chef-d'œuvre du cinéma – alors que nous, spectateurs scripturaires, en avons depuis longtemps pointé la dimension « grand-guignolesque » de *sublime frelaté*) : alors que peut-être, s'il avait agi, anachronisme mis à part, de la même façon avec la plus modeste « comédie à la française » de ce *Mystère* il aurait pu, lui aussi, connaître ce « salut » (royaumaire/scripturaire) vers lequel s'oriente son alter ego littéraire/impérial/spectaculaire-Rouche – même si bien évidemment, le fond de ce genre de personnages étant essentiellement tissé de cet (éternel) *narcissisme*, il est plus gratifiant pour celui-ci de s'identifier au « héros » de Coppola, cet officier des Forces spéciales américaines remontant une rivière au « cœur des ténèbres » de la guerre du Vietnam, pour éliminer le « colonel fou » Kurtz/Marlon Brando, qu'à celui de Bezançon : à ce personnage de critique littéraire/impérial, viré « par texto » de son strapontin dans le Spectacle, et qui se contente lui, pour mener sa propre (en)quête, de prendre le TGV pour le finistérien/périphérique village de Crozon (où l'attend, non pas Marlon Brando, mais… Camille Cottin).

Un certain nombre de chapitres du roman de Haenel sont à ce titre consacrés à la « lecture » que fait son narrateur du film de Coppola – à commencer bien sûr par celle de son ultime séquence où est mis en parallèle l'abattage rituel d'un bœuf par la tribu qui « vénère Kurtz à l'égal d'un dieu » et celui du même Kurtz par l'officier Willard des Forces Spéciales de l'armée américaine (à se demander comment Haenel – qui je suppose est quelqu'un d'intelligent et (au moins artistiquement) « raffiné » – n'a pas pointé toute la lourdeur métaphorico-démonstrative d'un tel procédé… qui confine peu ou prou au « cliché ») – ; mais séquence qui bien évidemment, de par sa dimension justement sacrificielle : que l'objet de ce sacrifice soit un bœuf ou un colonel, ne peut que conforter son spectateur « haenelien » dans sa tendance à voir, sous les plus infimes événements du quotidien, un « sacré » à l'œuvre – ce que confirme en effet la « quatrième de couv. » de

ce *Tiens ferme ta couronne* :

> *Quelle vérité scintille entre cinéma et littérature ?*
> *La comédie de notre vie cache une histoire sacrée : ce roman part à sa recherche.*

sauf que je le crains, dans le roman de Haenel, cette « recherche » est d'avance pipée ; et cela parce qu'elle part tout de suite sur de mauvaises bases : à commencer par celle de cette adaptation éperdue que voue son narrateur à une œuvre cinématographique… dont il en perçoit jamais la dimension de « kitsch » et de « grand guignolesque » ; et peut-être qu'en effet une « vérité scintille entre cinéma et littérature », mais alors, pour la débusquer, faudrait-il commencer par trier avec soin les œuvres censées représenter/incarner ce « cinéma » et cette « littérature » : ce qui, je le crains, ne saurait être le cas, au moins pour le premier, de cet *Apocalypse Now*… qui n'est rien d'autre, comme je l'ai déjà dit, que le représentant presque archétypal de ce cinéma que j'ai qualifié plus haut de « à l'esbroufe »…

Ce que n'a pas compris Haenel (et avec lui, je le crains, son équipe de pieds-nickelés de la métaphysique – celle de cette revue *Ligne de risque*… même si l'on se demande quel « risque », ou, c'est juste, peuvent prendre ces gens) que ce « sacré », notion dont aime à se barbouiller le narrateur de son roman, loin d'être un attribut du Royaume (et de sa supposée « transcendance »), est en fait l'*allié objectif* d'un Empire qui, de par sa domination en mode « (absolument moderne »-spectaculaire, ne cesse en vérité, cette notion, de l'illustrer : ce pour quoi, dans cette *Couronne*, il n'y a pas l'ombre de quelque dimension « royaumaire » que ce soit – ce qu'exprime à sa façon en creux, l'exclamation d'un personnage secondaire de l'intrigue (« le Baron ») lorsque commentant l'attentat islamiste qui vient d'avoir lieu, il en attribue l'origine au défaut de transcendance et d'« absolu » qui, à ses yeux, caractérise notre société :

> *– Vous consommez, vous jouissez, mais où est Dieu dans votre vie ? Où*

est l'absolu, c'est ça la question qu'ils [les terroristes] *vous posent…*

mais affirmation que le même « Baron », en bon personnage haenélien qu'il est, ramène immédiatement à des questions de « sacrifice » et de « puni(tion) » :

> *Si les terroristes se font sauter avec leurs ceintures d'explosifs, c'est parce que le sacrifice s'auto-accomplit pour frapper de terreur tous ceux qui ne sont pas capables d'absolu (…) Le transcendant vous punit.*

avant de tout ramener, à partir de l'événement de cet attentat, à l'édification d'une mythologie en forme de (peu ou prou grotesque) *gigantomachie* – qui opposerait, selon lui, « Allah » et la « Vierge Marie » :

> *Des archanges l'ont décidé, ça a lieu depuis les nuées obscures, ils veulent nous faire saigner. Vous ne comprenez donc pas qu'Allah et la Vierge Marie se disputent les cieux? (…)* Le sacré c'est quand ça crève (…)

(toutes considérations qui, bien sûr, sont totalement étrangères au Royaume et à sa dimension de « douceur » – mais auxquelles on sent aussi que l'auteur qui fait ainsi parler, à cet instant, ce personnage oracularo-« pythique »-*kitsch* n'est pas si opposé que cela : pour ce que lui aussi, peu ou prou, pense que « le sacré c'est quand ça crève » (ou quand ça « saigne ») ; ceci expliquant notamment pourquoi son narrateur, entre toutes les œuvres cinématographiques qu'il aurait pu choisir pour matériau de sa recherche de la « vérité » : celle qui donc « scintille » entre cinéma et littérature », a élu cet *Apocalypse Now,* film se caractérisant par sa tonalité d'*hyper-violence* : qui constitue en effet le seul « sacré » de ce genre de productions « à l'esbroufe » venues d'Outre-Atlantique – signature à laquelle, malheureusement, n'échappent pas même les meilleurs créateurs américains… dont j'ai déjà eu ici, dans ma *Profondeur*, l'occasion de parler : Faulkner, Mac Carthy, Elroy, etc.).

Et c'est bien sûr par cette confusion systématique que fait le narrateur de Haenel entre « transcendance » et « hyper-violence » – par ce pré-supposé peu ou prou *gore* que, « quand ça crève ou quand ça saigne », il y a toujours forcément à l'œuvre quelque chose de l'ordre du « sucré » (notion que Haenel, au bout du compte, n'interroge jamais vraiment – comme je l'ai fait par exemple *moi* dans mon propre « grand récit ») –… que son personnage de (soi-disant) « fou », « pauvre » et *marginal*, parce que toujours peu ou prou fasciné par le spectacle de cette hyper-violence : qu'il identifie donc, en ce mode kitsch et « gore », à l'irruption dans nos existences occidentales-« consumé(ristes) » d'un tel « sacré » (en vérité : de pacotille et « à l'esbroufe »), demeure de bout en bout, et probablement malgré qu'il en ait, cet être de *signature impériale-spectaculaire* ; c'est-à-dire appartenant à ces sortes de « gens » qui, pour ce qu'adhérant toujours peu ou au supposé de cette égalité « sacré égale hyper-violence » : dont on connaît bien assez l'origine cinématographique-hollywoodienne, tombe dans le plus grossier/subtil piège de la domination (du même nom – « impériale-spectaculaire ») : ceci expliquant aussi pourquoi, lorsque le même personnage consent enfin à sortir de chez lui : à s'extraire de son (prétendu) retrait, c'est dans le but, non pas de partir à la recherche de la lectrice scripturaire-royaumaire qui pourrait le « sauver » : Béatrice, Juliana ou Joséphine, mais dans celui d'aller rejoindre, de l'autre côté de l'Atlantique le réalisateur Cimino – dont l'œuvre, pour ce que j'en sais : n'ayant vu de lui que la fameuse scène de son *Voyage au bout de l'enfer* au cours de laquelle les Vietnamiens jouent à la « roulette russe » avec leurs prisonniers américains (ce qui m'a suffi), illustre encore cette même égalité [bémoliser plus haut par un « quasiment » la phrase où je dis que je n'ai rien vu de ce cinéaste] – ; et même si toute cette hyper-violence n'est là que pour (soi-disamment), en la *montrant*, la « dénoncer » : sempiternel argument de ce genre de productions (mais qui n'est en vérité qu'un sophisme de plus – une « critique impériale-spectaculaire » de la domination du même nom : dont le narrateur de Haenel

devient dès lors comme « l'idiot utile »)… L'Empire, à partir d'un moment, a compris qu'il n'était plus en mesure de dissimuler l'« hyper-violence » dont son règne inconditionné était tissé – ce qu'il faisait encore dans les « films de guerre » et autres « westerns » qu'il produisait jadis (et où cette « hyper-violence » était encore peu ou prou édulcorée : pour ainsi dire « litotisée ») – ; il a donc choisi de changer son fusil culturel/cinématographique/littéraire d'épaule : en décidant, cette même violence, de désormais la *montrer sans fard*… quoiqu'en en faisant un « spectacle » qui ne manquerait pas de fasciner les innocents lecteurs/spectateurs ; et voilà comment ont pu être tournés des films tels que cet *Apocalypse Now*, voire (peut-être) ce *Voyage au bout de l'enfer*… ou écrits des romans tels que cet *American Psycho* : dont j'avoue qu'à partir d'un moment j'ai fini par *sauter* les scènes de meurtres et autres tortures (ennuyeuses à force de répétition et d'enfonçage du toujours même clou de cette « hyper-violence » – un peu comme si leur auteur nous signifiait que « là, on ne rigole plus » : alors que ces mêmes scènes, pour finir, sont plus *grotesques* que réellement épouvantables-horrifiques). Tel est donc le piège (impérial-spectaculaire) dans lequel tombent aujourd'hui tous les spectateurs ou lecteurs « à la Haenel » de telles productions « culturelles » : une sorte de *miroir aux alouettes* où se prennent tous ceux qui, tel le narrateur de cette *Couronne*, s'imaginent que là où règne cette hyper-violence il y a forcément, en le mode d'une « horreur (du même nom) » : les derniers mots justement du Kurtz de Coppola, irruption d'un « sacré », et donc de quelque chose de l'ordre d'une « transcendance » et d'un « absolu » ; mais « sacré », « transcendance », « absolu » d'essence en vérité parfaitement *kitsch et grotesque* : toujours *anti-royaumaire* (pour ce que le Royaume lui, pour annoncer sa « Bonne nouvelle »/faire sentir sa *proximité*, n'a certes pas besoin de tant d'« horreur » et autres « effets spéciaux »). Et voilà comment le narrateur de cette *Couronne* – bien que parti de prémices peu ou prou royaumaires (scripteur d'un « grand récit », ayant opté pour le retrait et la « discrétion », etc.) – se retrouve dans la situation d'« idiot utile » de l'Empire et de son Spectacle ; et de la même façon que son auteur, le « (strict) littérateur »-Haenel : pour n'avoir jamais franchi la frontière entre littérature

et scripturature, devient lui, de ces mêmes puissances d'illusion, le servant à la fois le plus zélé et le plus débridé : alors que, très certainement et (je veux le croire) très *sincèrement*, il s'imaginait avoir écrit un *ouvrage peu ou prou critique* vis-à-vis de celles-ci – et cela, on l'a vu, pour la toujours même raison du pré-supposé qui inspire en réalité la totalité de l'intrigue de ce qui n'est finalement qu'un autre « petit roman de rentée (littéraire) » : celui qui identifie donc, en ce mode anti-royaumaire, « sacré » à hyper-violence (signature banale-spectaculaire de toutes les productions qu'il fait visionner par son infortuné narrateur – dont celle, sinon de ce *Voyage au bout de l'enfer* de Cimino, du moins celle, kitsch/grand-guignolesque/« à l'esbroufe » de cet *Apocalypse Now* de Coppola).

La vérité (scripturaire) étant sans doute ici que ce « Royaume » dont je parle/dont j'essaye de cerner depuis des milliers de pages les mystérieux-« adorables » contours *n'a aucun rapport* avec cette notion de « sacré », devenue parfaitement *kitsch*…, dont se barbouille à l'envi le triste/égaré Haenel ; et notion qui, si elle a pu, il y a deux ou trois mille ans, recéler quelque pertinence « philosophique » (pour dire vite), n'en a plus aucune aujourd'hui ; pour ce que frappée d'obsolescence (du même nom) en ce même mode « kitsch »-historial ; ceci expliquant aussi pourquoi l'Empire, bien que se présentant lui-même sous la guise d'une anti-transcendance en ce mode donc matérialiste-« consumériste »-« jouisseur » (le « Baron »), a pu la « récupérer » aussi facilement : quoique bien sûr en la forme iconico-culturalo-spectaculaire que j'ai décrite au développement précédent ; restant alors à se demander ce que ce mot de « sacré », « il y a deux ou trois mille ans », pouvait bien signifier : question dont a vu que le même Haenel se garde bien de poser. Rien de moins, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'expliquer dans le cours de cette *Profondeur*, que ce *plan de la présence* où, pour reprendre le mot profond de Meschonie, se jouait la fantastique « identité des mots et des choses » ; et « plan » comme picturalo-métaphysique sur lequel apparaissaient de temps à autre des figures, selon,

divines ou « démoniaques »… jusqu'à ce que surgisse, parmi leur foule de faux-dieux/vrais-démons, celle qui, par son retrait du monde, allait ouvrir la dimension de cette « Profondeur » par laquelle serait à jamais enfoncé ce même plan et, par suite, frappée d'obsolescence la notion de « sacré » qui allait avec. Où l'on comprend par ce (très bref) exposé/résumé de la « pensée la plus profonde » de mon « grand récit » que le Royaume dont je parle ici n'a que faire de ce « sacré » et de son « plan » (ontologico-fantasmatico-obsolète) : puisque c'est lui-même qui, en le frappant de ce *kitsch historial* : dont attestent notamment toutes les plus récentes entreprises *néo*-païennes de ce siècle nôtre, l'a proprement *ravagé* ; et « ravage » sur lequel on aura beau faire – en essayant par exemple de réinfuser un peu de « transcendance » et d'« absolu » dans notre époque (comme le préconise dans le roman de Haenel le personnage de ce « Baron ») *on ne reviendra pas* : toute tentative en ce sens ne pouvant aboutir qu'à encore plus de désastres (sans nom) et de confusion (idéologique) – autant donc y renoncer tout de suite : en se conformant à l'unique commandement de ce Royaume (celui donc, édicté par son Dieu juste après Sa Résurrection/juste avant Son départ, de ce « non-retenir-du-divin » quittant le monde – « *Noli me tangere* »). Ces considérations, je le sais, risquent fort d'étonner mon lecteur (et surtout bien sûr s'il n'est entré dans la lecture de mon « grand récit » que par celle du dix-huitième tome de ce présent *Milieu doré*!) : ces notions de « sacré », de « transcendance » et autre « absolu » ne sont-elles pas *a priori*, pour d'évidentes raisons métaphysico-théologiques, du « côté du Royaume » – eh bien peut-être que non : tant du moins qu'on s'obstinera à leur attribuer un sens « strictement littéraire » (c'est-à-dire un sens qui s'efforcerait d'aller dans la direction d'une sorte de « ré-enchantement du monde » – alors que le Royaume, comme on l'a vu, épouserait plutôt celui d'un *dés-enchantement radical* de celui-ci : ce pourquoi, par exemple, un penseur tel que Nietzsche, et somme toute avec quelque raison, n'a pas hésité à en faire l'origine de tout « nihilisme européen ») – ; étant en tout cas clair que le Royaume, du fait justement de sa dimension dissolvante-« nihiliste » : ce pourquoi, dans certains passages de cette *Profondeur*, je n'ai

pas hésité à envisager l'hypothèse d'un Christ frère-jumeau d'Amaleq, n'a pas l'intention de « ré-enchanter » quoi que ce soit : laissant cela à son rival impérial-spectaculaire… qui lui, pour très platement continuer de maintenir sa domination, est en effet prêt à opérer tous les tours de passe-passe et autre *magie* qui pourront aller dans le sens d'un tel maintien – même si je redoute que de telles tentatives en ce but de « ré-enchantement du monde » risquent fort de porter la griffe toujours un peu kitsch du démon : comme dans ces tableaux du Moyen Âge où étaient représentés des êtres d'une sublime beauté (celle-là même, je suppose, « du diable »)… mais figures sous la merveilleuse robe desquelles dépassaient tout de même, ici et là…, une paire de sabots ou une queue fourchue).

Car nous qui avons choisi « d'entrer dans le parti du » Royaume et de son « combat spirituel », n'avons en réalité que faire de ce « ré-enchantement du monde » (en mode toujours peu ou prou et « strictement » littéraire) – auquel, par exemple, un simple pommier en fleurs, tel que celui que j'aperçois de ma fenêtre lorsque je lève les yeux de ce manuscrit, doit pouvoir largement suffire (pas besoin donc d'y rajouter, en cette forme mythologico-kitsch, l'intervention de « dieux », d'« anges » ou d'« esprits », etc.) –: puisque désormais l'unique objet de notre quête, c'est la *vérité* (scripturaire), c'est-à-dire encore, suivant la sentence évangélique bien connue, la *liberté*; « et tout le reste est littérature », c'est-à-dire, « simulation, tromperie et trahison » (Pio Rossi) : ce qui est la marque ordinaire d'un Empire qui lui, dans l'unique et très vulgaire but de maintenir sa domination (rien d'autre), toujours s'efforce de donner des « images à aimer » (Brasillach) à ses « innocents lecteurs »/ouailles spectatrices (ce pourquoi, dans mon *Paradis des orages*, j'ai pu identifier le flux iconique qui caractérise notre « Société du Spectacle » à une *forme profane* de l'ancienne idolâtrie païenne – dont le « (strict) littérateur »-Haenel, dans son roman où il n'est cherché rien d'autre (aux dires mêmes de son auteur) que de débusquer des « histoire(s) sacréé(s) » sous la « comédie de notre vie » (moderne), n'est

que l'illustrateur le plus débridé et égaré). Car ce dont souffre en vérité à ce monde, ce n'est certes pas du fait qu'il serait « dés-enchanté » – puisque cela, c'est la conséquence logique (et somme toute « heureuse ») de l'action peu ou prou « dissolvante-nihiliste » de la prédication du Royaume en lui (et Royaume qui, de toute façon, a fait une *croix* sur ce même monde – à ses yeux toujours-déjà *condamné*: qu'il crève et qu'à sa place on en construise un autre!) –; plutôt de celui de l'effet des diverses *entreprises historico-kitsch* que les habitants de son univers parallèle-uchronique mettent à chaque époque en œuvre pour, justement, le « ré-enchanter »; et tentatives qui, chacune en leur mode propre, ne peuvent aboutir qu'à des catastrophes (sans nom) et à un surcroît de confusion (idéologique): exemples au siècle dernier du nazisme (tentative de ré-enchantement à forme néo-païenne de ce monde – ce que Debord appelait l'« archaïsme techniquement équipé » de ce mouvement) ou, dans le nôtre, d'une certaine *écologie radicale* (avec notamment sa fumeuse/inepte notion de « Terre-Mère »… et autres foutaises d'essence elles aussi néo-païennes/kitsch – ce que le même Debord, s'il l'avait connue, aurait peut-être appelé « l'archaïsme *écologiquement* équipé »). Où l'on comprend par ces considérations que rien, finalement, n'est plus pernicieux que ce *fantasme* de « ré-enchantement du monde » – comme si l'on pouvait, par simple décret: « volontariste » décision, ré-introduire en celui-ci du « sacré », de la « transcendance » et de l'« absolu », etc. (par le moyen notamment de ce rêve d'une « fond(ation) d'un Royaume de l'Art » que l'infortuné Hölderlin caressa un temps – quelque chose comme l'institution d'une néo-religion (strictement) « littéraire et esthétique ») –; et « fantasme » qui vient donc, comme j'ai commencé de l'avancer plus haut, comme l'« ennemi le plus sournois » du Royaume: ce pour quoi celui-ci, pour le combattre, préfère encore prendre le risque de passer pour une sorte de « compagnon de route » d'Amaleq – l'allié objectif, aurait peut-être dit Nietzsche, de son « nihilisme (européen » – devenu, dans l'intervalle des deux mille ans de sa prédication, planétaire) –… plutôt que de collaborer un seul instant à l'entreprise historico-kitsch de ce « ré-enchantement (du monde »)… qui est en vérité la ruse la plus grossière/subtile de l'Empire

et de sa domination « spectaculaire »… Car Amaleq lui, le *nom* théologico-démoniaque de cette même domination, n'est pas si bête qu'il n'ignore pas lui, et contrairement à ses « idiots utiles » (néo-)progressistes/« (strictement) littéraires », le côté parfaitement *grotesque* et toujours vain de ce genre de tentatives historico-kitsch de « ré-enchantement du monde » ; et si malgré tout il les « subventionne », c'est parce qu'il sait bien qu'elles ne peuvent aller, par déclenchement de ces « catastrophes » (réelles) et autre confusion (anti-spirituelle) que dans le sens de l'instauration de ce *chaos* auquel il « œuvre » depuis le commencement de ce même « monde » – ce pourquoi il peut même s'offrir le luxe de « faire un bout de chemin » avec le Royaume : puisque, à ce stade de leur développement respectif-parcellaire, les deux visent peu ou prou le même but d'une *dissolution de tout*/ dés-enchantement radical de ce monde (toujours-déjà condamné par son Créateur-même) –; à ce « léger bémol » bien sûr que, tandis qu'Amaleq ne vise qu'à ce « (pur) chaos », le Royaume lui, quoiqu'y collaborant d'une certaine façon – ce qui était annoncé dès la « quatrième de couv. » du tome initial de ma « *Profondeur* » :

> *La « pensée la plus profonde » de l'ouvrage est que le christianisme agit dans l'histoire à la manière d'un nihilisme, ce qu'avait en son temps bien vu Nietzsche, mais sans aller tout au bout de cette pensée, c'est-à-dire sans aller tout au bout du retournement de l'Apocalypse. Ce nihilisme est un destin et c'est pourquoi toutes les tentatives politico-historiques du XX^e^ siècle* [N.D.A. : et celles donc de XXI^e^ où, dans l'intervalle de la rédaction de mon « grand récit », nous sommes entrés] *pour l'enrayer ont conduit ou conduiront à des catastrophes (…)*

(où l'on voit que déjà, à cette époque, l'auteur de cet ouvrage savait très bien *dans quoi* il s'engageait – quelle « ligne de fuite » (déjà) il poursuivait) –…, compte l'utiliser en vue d'une *Création seconde* où, comme il est précisément écrit dans cette même « Apocalypse », « il y aura une terre et un ciel *nouveaux* » ; tandis que pendant ce temps ce qu'il restera de l'ancien monde,

entièrement *ravagé* par toutes les tentatives qu'y auront successivement opérées, en ce monde démonico-kitsch, dans le cours des âges historiques ses habitants : en vue donc de le « ré-enchanter (!), ne pourra constituer que l'*enfer* où iront croupir tous ceux qui auront commis l'erreur de souscrire au fantasme de ce même « ré-enchantement ».

En ce sens, pour revenir à notre lecture (toujours en cours) de ce *Haut Château* de Dick, rien ne nous empêche de regarder l'univers parallèle-uchronique qui y est décrit : celui où (donc) « l'Allemagne et le Japon ont (gagné) la guerre », comme ce qui arrive à ce « monde » lorsque, par malheur, une de ces tentatives de « ré-enchantement » aboutit historiquement-pratiquement : puisque, comme on l'a vu plus haut, le nazisme, à sa façon néo-païenne/kitsch, n'était rien d'autre que l'une d'entre elles : cet « archaïsme techniquement équipé » où la lance d'Odin aurait seulement été remplacée par la fusée V2 et les premiers avions à réaction (ce qu'on appelait à l'époque les « armes nouvelles d'Hitler » – et sur lesquelles le dictateur comptait bien pour remporter finalement sa guerre contre les Alliés : où l'on voit par ces inventions que l'hypothèse uchronique par Dick de cette victoire terminale de l'Axe sur ceux-ci n'est peut-être pas aussi « science-fictive » qu'il y parait). Mon lecteur s'étonnera peut-être que je puisse identifier un mouvement politico-métaphysique aussi épouvantable que celui de ce National-social à quelque chose de l'ordre de ce « ré-enchantement du monde » – à tout le moins de celui d'une de ses tentatives (en le mouvement d'une lutte contre le « nihilisme »… qui, comme je l'ai montré dans ma *Profondeur*, aboutit paradoxalement à ce *comble de nihilisme* que matérialisa par exemple le système concentrationnaire nazi) – ; et pourtant il suffit par exemple de visionner n'importe quel film de la réalisatrice pro-hitlérienne Riefenstahl, encore regardés aujourd'hui comme ces chefs-d'œuvre de tout « cinéma de propagande » : y compris par des critiques qui *a priori* n'ont pas de sympathie particulière pour comprendre que, dans ce Reich, mouvement politique-là, c'est bien de cela que toujours il s'agit : « ré-enchanter

le monde » en donnant, comme disait Brasillach, des « images à aimer »… à l'innocent lecteur/spectateur – à se demander si ce « Royaume de l'art » dont parle Hölderlin (autre égaré) ne trouve pas là son illustration la plus parfaite (quoique bien sûr en ce mode terrifiant-kitsch) –; à se demander aussi, pour revenir cette fois-ci au roman de Haenel, si son narrateur, tout compte fait, n'aurait pas mieux fait de se gaver de ce *Triomphe de la volonté* que de cet *Apocalypse Now*: puisque, dans les deux cas, il s'agit toujours de faire venir « sous la comédie de notre vie une histoire *sacrée* » (peu important qu'elle se passe, selon, dans les décors des fêtes de Nuremberg… au tréfonds de la jungle vietnamienne) – avec même, dans ce registre « propagandiste », un léger avantage accordé à Riefenstalh sur Coppola: puisque, tandis que le film de la première est un *reportage* (d'actualité), celui du second n'est encore qu'une *fiction* (hollywoodienne) –, ce pour quoi aussi ces deux œuvres cinématographiques, le « peplum nazi » de Riefenstalh comme l'« épopée au noir » de Coppola, partagent au moins ce point commun d'être toutes les deux tissées de cette tonalité de « grand-guignolesque »-*kitsch*: dont j'ai montré plus haut que c'était la signature ordinaire de toute production de ce cinéma (dit par moi) « à l'esbroufe »… Personne aujourd'hui ne nie plus la *dimension esthétique-kitsch* du nazisme, mais personne, me semble-t-il, ne voit encore que cette dimension était bien plus que l'effet d'une simple stratégie propagandiste: rien de moins que celui d'une énième tentative, après bien d'autres, de « ré-enchantement du monde » consistant dans ce cas à donner la préséance à la « tromperie » (littéraire) sur la *vérité* (scripturaire) – d'où la parole de Pio Rossi identifiant fort lucidement, « dans l'usage présent », « politique » et « poésie »:

> *ceux qui disent que la poésie nuisait à la politique, selon le jugement des connaisseurs, n'y comprirent rien: car la politique n'est rien d'autre, dans l'usage présent, que poésie, c'est-à-dire, simulation, tromperie et trahison.*

et identification qu'à l'évidence le présent empire spectaculaire-mondialisé, son univers parallèle-uchronique: même né de la défaite terminale

de l'Axe contre les Alliés, a reprise à son compte : ce pourquoi les tenants du Royaume, dans cette perspective, peuvent même apparaître comme des adversaires (peu ou prou « nihilistes ») de cette « poésie », de cet « art » et de cette « littérature », etc. – en bref : de tout ce qui prétend aller dans le sens de ces « ré-enchantement du monde »/ré-introduction en celui-ci d'une dose de « sacré », de « transcendance » et d'« absolu » (quoique toujours en ce mode kitsch, « grand-guignolesque » et « à l'esbroufe ») –; et cela parce qu'un tel « ré-enchantement » n'est rien d'autre lui aussi, comme le dit Rossi de la « poésie », que « simulation, tromperie et trahison » ; c'est-à-dire encore « politique » et *propagande*. Et lorsque l'infortuné narrateur du roman de Haenel passe son temps à visionner en boucle, du fond de son pseudo-« atelier du silence » à lui, cet *Apocalypse Now* de Coppola – s'identifiant « comme une bête » à son héros et, par là, en s'imaginant tutoyer quelque chose de l'ordre du « sublime » et du « sacré » –, sa première erreur consiste à ne pas comprendre qu'il ne fait en réalité que regarder *Le Triomphe de la Volonté* de son propre univers parallèle-uchronique : celui où certes « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre », mais où aussi, sur la base de cette défaite du « spectaculaire concentré » sur celui « diffus » puis « intégré » (pour reprendre les catégories debordiennes) *un autre avatar impérial* s'est mis en place… dont le personnage de cette *Couronne* continue d'être, sous sa posture de folie et de marginalité, les illustrateurs les plus spectaculaires-débridés/(toujours) la victime inconsciente de sa propagande impériale/cinématographique/hollywoodienne. À se demander si l'intrigue du roman de Haenel n'aurait pas été plus signifiante si son auteur, au lieu de faire de son narrateur ce spectateur enthousiaste du film de Coppola (voire de ceux de Cimino, en avait fait par exemple celui, néo-nazi : quoique tout aussi enthousiaste, de la filmographie entière de Léni Riefenstahl : car alors un tel enthousiasme (certes plus « politiquement correct ») aurait pu mettre en exergue la dimension essentiellement politico-propagandiste de toute production uchronico-impériale – qu'elle célèbre, selon, le « Triomphe » du nazisme lors de ces « fêtes de Nuremberg, ou le (ici le mot manque – peut-être « l'horreur » ?) d'une autre puissance au fond de la jungle vietnamienne

– ; même si bien sûr aussi Haenel, s'il avait opté pour un tel scénario, aurait probablement eu plus de mal à « placer » son roman : pour ce que l'instance critique/littéraire/éditoriale, si elle consent aujourd'hui à publier à peu près n'importe quoi, veille du moins toujours à ce qu'aucune de ces parutions ne révèle trop ouvertement l'*indicible* de l'Empire et de sa production culturelle/propagandiste/spectaculaire (« simulation, tromperie et trahison »).

Cet *Apocalypse* de Coppola est, on le sait, inspiré du *Cœur des ténèbres* de Conrad (*cf.* ma lecture de ce roman dès le tome initial de la *Profondeur*)… auquel d'ailleurs il reste somme toute, à son intrigue générale : cette remontée d'un fleuve en direction du « remarquable M. Kurtz », assez fidèle – quoiqu'à ce bémol que, là où Conrad insistait sur la précarité des moyens mis en œuvre dans cette quête : ce minable rafiot qui, aux dires du narrateur-Marlowe, « se traîn(e) vers Kurtz », Coppola lui, au contraire, *en fait des tonnes* sur la puissance militaro-technique utilisée par l'avatar impérial-américain en vue du même but (trouver et, si possible, éliminer le même Kurtz – seulement passé du statut de trafiquant d'ivoire chez Conrad à celui de « colonel fou » chez Coppola) : ce qui nous vaut notamment la scène la plus saisissante et la plus célèbre du film, celle du bombardement au napalm par l'U.S. Air force de ce village tenu par l'ennemi viet-cong – et aussi, dans le roman de Haenel, le passage dithyrambique relatif à cette séquence :

> *Un rideau de flammes embrase alors la forêt, la secousse est immense, comme si la Terre entière prenait feu. Et (…) tandis que la colline de palmiers se consume dans un ciel noir, et que les eaux du fleuve sont écrasés par les impacts du bombardement, le colonel Kilgore s'agenouille, tranquille au milieu du chaos, il arrache un brin d'herbe qu'il lâche dans le vent, comme s'il était dans une prairie de l'Oklahoma, et sur le ton de la confidence, précis comme un mélomane, il prononce cette phrase (…) : «* I love the smell of napalm in the morning » *(« J'aime l'odeur du napalm au petit matin »).*

(et scène que d'évidence Coppola avait bien conscience de sa *puissance de fascination* puisqu'il l'a (ré)utilisée en intro de son film – sur la musique de la chanson « The End » de Morisson) –; mais séquence qui en même temps, dans une œuvre pourtant censée instruire le procès de l'intervention américaine au Vietnam et, plus généralement, celui de l'absurdité de toute guerre : ce qui certes ne mange pas de pain, ne peut apparaître à son « innocent spectateur » que comme une sorte de *célébration*, « au noir », et « spectaculaire », de la puissance impériale (du même nom) : étant clair qu'ici ce même « innocent spectateur », tout en condamnant (peut-être) officiellement une telle barbarie : celle qui consiste à brûler vif au « napalm » des populations entières, ne peut en même temps s'empêcher d'être saisi par la « beauté » (également « barbare ») d'un tel « spectacle » – d'y voir peut-être encore, comme le fait le narrateur de Haenel, la manifestation d'une sorte de « sacré » qui, pour venir dans « la comédie de notre vie », emprunte un tel chemin : barbare et « esthétique », etc. –; ce pour quoi aussi le même Coppola, lors de ce bombardement au napalm, se garde bien de nous montrer une seule conséquence pratique-visuelle de l'utilisation d'une telle « arme de destruction massive » : si par exemple, au lieu de placer sa caméra à une distance « esthétiquement convenable » de la forêt de palmiers qui s'embrase ainsi sous nos yeux, il l'avait suffisamment approchée pour que nous puissions assister cette fois-ci à l'autre scène d'un de ces combattants dissimulés dans la forêt… et dont s'empare en un éclair le feu tombé sur lui du ciel (nul doute que la (supposée) « beauté barbare » de toute la séquence en aurait pris un coup – et par suite : la sensation d'« horreur *sacrée* » censée en procéder… et « sacré » qui, en vérité, ne fait de l'effet sur le spectateur de cet *Apocalypse Now* que parce que celui-ci a la chance d'y assister via… le filtre protecteur d'un écran)… Où l'on comprend que le film de Coppola, et malgré son intention affichée de faire la critique de l'avatar impérial de son temps : celui donc, en l'occurrence, de la puissance militaro-américaine, n'est rien d'autre encore qu'une œuvre de propagande destinée à célébrer, quoiqu'en ce mode, en apparence critique et « anti-

épique » et « au noir », cette puissance même ; et de la même façon finalement que le faisait la réalisatrice pro-nazi Riefenstahl lorsqu'elle filmait, elle, les fêtes de Nuremberg : à ce seul bémol peut-être qu'elle avait cette supériorité sur son émule hollywoodien, lorsqu'elle tournait ce *Triomphe de la Volonté*, de savoir que ce n'était là qu'une œuvre de *propagande* – ce dont apparemment Coppola lui (*et a fortiori* le littérateur-Haenel) n'a pas l'air de se douter : ce pourquoi son film, et plus encore peut-être que celui de Riefenstahl, tombe dans le piège de ce « cinéma à l'esbroufe » que je dis – ; et catégorie cinématographique-« littéraire » qui se caractérise essentiellement par le fait que, bien que désirant instruire le procès de l'avatar impérial de son temps (sincèrement je crois chez Coppola, il ne peut s'empêcher de s'en faire le *chantre* – quitte à se barbouiller, comme le fait lui Haenel, de ces notions de sublime et de « sacré »… qui ne sont que la justification esthétique-spectaculaire-spéciale » dont se sert ordinairement l'Empire, en frappant de stupeur ses « innocents spectateurs » : en le mode donc de cette « horreur *sacrée* », pour « faire passer » tout ce qui, en lui, pourrait… (ici le texte et le développement s'interrompent).

C'est ainsi que l'Empire, pour très banalement maintenir et, si possible, augmenter sa puissance : qui n'est jamais, on l'a vu, que « d'illusion », a repris à son compte cette vieille lune métaphysico-théologique du « sacré » – que le Royaume avait lui, il y a deux mille ans, définitivement *frappé d'obsolescence* (par l'ouverture dans le *plan* picturalo-ontologique de ce même « sacré » de la dimension de toute *profondeur*) – ; ceci ramenant à l'idée, déjà avancée dans mon *Paradis des orages*, que la domination de type « iconico-spectaculaire mise en place par cet Empire n'est rien d'autre qu'un « sacré » de type (paradoxalement) *profane* : une sorte de retour, en ce mouvement dès lors forcément kitsch, de la vieille *idolâtrie*… qu'avait pourtant mise en pièces, en en déboulonnant les statues et autres « images à aimer », il y a deux mille ans, le Royaume ; ceci expliquant notamment pourquoi l'époque (littéraire) où nous (sur)vivons, pour reprendre cette

fois-ci les catégories du *Haut Château* de Dick, n'est qu'un univers parallèle-uchronique tout entier fondé sur la « *fake news* » de cette victoire, il y a deux mille ans, de l'Empire sur le Royaume (alors que bien évidemment, c'est l'Événement exactement contraire qui a eu lieu) ; et « fausse nouvelle » que le Spectacle impérial (qu'il soit de nature, selon, « concentrée », « diffuse » ou « intégrée ») est chargée de continuer de répandre : quitte pour cela à réutiliser les *vieilles ficelles* de ce « sacré » et autre « ré-enchantement du monde » – même si ces « ficelles » sont toujours à la merci de la simple constatation par un enfant s'étonnant que « le roi (soit) nu »… ou de la question adressée à l'oracle scripturaire de son temps par une lectrice royaumaire (en l'occurrence ici la Juliana de Dick) :

> – *Oracle (…) pourquoi as-tu écrit* La Sauterelle pèse lourd ? *Quelle est la leçon que nous sommes censés en tirer ?*

(ce pour quoi aussi le reproche de « superstition » que fait à cet instant à cette « formul(ation) » le personnage d'Abendsen – pourtant l'auteur de cette *Sauterelle* (mais auteur on l'a vu toujours tiraillé, pour des raisons de narcissisme littéraire, entre postulation-vers le Royaume et postulation-vers l'Empire) – a quelque chose de totalement contre-indiqué – puisqu'en vérité, en cette circonstance, c'est plutôt l'Empire qui, en réintroduisant dans son propre univers parallèle-uchronique les vieilles lunes de ce « sacré » et de cette « idolâtrie », serait plutôt du côté de cette « superstition » : son « Spectacle » n'étant rien d'autre, dans la perspective que j'ouvre ici, qu'une sorte de « superstition (oxymoriquement) *matérialiste* »)… Il y a deux mille ans, en ravageant le plan picturalo-ontologique de ce « sacré » : en le mouvement d'un *enkitschement* de tout ce qui procédait peu ou prou de celui-ci, le Royaume a obtenu une première victoire, en ce même mode ontologico-pictural, sur l'Empire ; mais Annonce de celle-ci à laquelle, depuis, tous les artistes impériaux-« spectaculaires » qui ont tenu, dans le cours des âges, le haut du pavé (selon littéraire ou iconique) se sont efforcés de s'opposer – dont les avatars les plus récents seraient donc, par exemple,

ce cinéaste Coppola ou ce romancier Haenel (entre mille autres bien sûr) –; et cela, non pas peut-être en se heurtant frontalement au Royaume et à son « Dieu christique », mais plutôt, et plus sournoisement, en cherchant à réintroduire *ex loucedé* du « sacré » et de l'« enchanté » dans un monde justement à tout jamais *dés*-enchanté et *dé*-sacralisé par le retrait… de ce même « Dieu » : ceci expliquant aussi pourquoi les productions de tels « artistes », et aussi saisissantes-spectaculaires qu'elles puissent apparaître leurs « innocents lecteurs », sont toujours peu ou prou frappées de *kitsch* (historial, artistique ou ontologique, etc.). Et en vérité ce qui, dans cet univers parallèle-uchronique nôtre, fait le plus souffrir ses habitants, ce n'est même pas tant cette *reviviscence*, en ce mode spectaculaire/idolatrique/impérial d'un « sacré » quel qu'il soit – avec les nécessaires *sacrifices humains que*, comme il y a trois ou quatre mille ans, il exige (*cf.* notamment le bombardement au napalm du film de Coppola) –… que cette *dimension de kitsch* qui, cette « reviviscence », l'inspire de bout en bout ; mais dimension que seuls les (derniers) lecteurs scripturaires de ce temps sont désormais en mesure de percevoir : ce pourquoi aussi le « combat spirituel » que je préconise ici doit nécessairement s'accompagner d'une sorte de « *kultur kamptf* » où seront impitoyablement dénoncées, par ces mêmes « lecteurs (purement) scripturaires », toutes traces d'une telle *imposture* (littéraire/spectaculaire/« kitsch ») ; comme c'est aussi pour cette raison que, depuis maintenant quatre tomes de mon « grand récit », j'ai introduit ces deux notions de « (strict) littéraire » et de « (pur) scripturaire » : étant clair que, dans ce même « *kultur kampf* », tandis que la première combat du côté de l'*Empire*, la seconde, elle, le fait du côté du *Royaume*.

> *Ceux qui dirent que la poésie nuisait à la politique, selon le jugement des connaisseurs, n'y comprirent rien : car la politique n'est rien d'autre, dans l'usage présent, que poésie, c'est-à-dire, simulation, tromperie et trahison.*

(ce pourquoi les « lecteurs scripturaires » qui combattent dans les rangs du Royaume peuvent en effet apparaître, à certains moments, comme les

ennemis de cette « poésie »-même – quand du moins elle n'est pratiquée que dans l'unique but d'illustrer cette « dimension de (strict) littéraire »… qui ne cherche dans le fond, par ces « simulation, tromperie et trahison » que dénonce Pio Rossi, qu'à renforcer la « puissance d'illusion » dont sont uniquement constitué, en leur essence spectaculaire-kitsch, « l'Empire et ses produits ».

Ce pourquoi aussi les quelques exemples que j'ai donnés plus haut de « lecteurs scripturaires » (qui sont d'ailleurs le plus souvent des *lectrices* – la Juliana du *Haut Château*, la Joséphine de ce *Mystère-Henri Pick*) n'ont plus spécialement de « velléités littéraires » (la première ne sachant probablement même pas écrire, et la seconde avouant qu'elle est tout à fait « incapable d'écrire un roman ») ; et cela parce que, étant des personnages essentiellement « royaumaires », ce qu'ils (elles) cherchent d'abord, ce n'est pas tant la « beauté » (littéraire) que la « vérité » (scripturaire) – *cf.* notamment la déclaration, dans le films de Bezançon, de Joséphine Pick :

« J'ai besoin de connaître la vérité, besoin de savoir qui était mon père. »

(et exigence de « vérité » – plus forte même que ses intérêts strictement mémoriels-familiaux – qui va l'amener à collaborer activement à l'(en)quête du critique littéraire/impérial-Rouche – la faisant même, cette (en)quête : sitôt qu'elle s'en empare, progresser rapidement : alors que, de son côté, son co-(en)quêteur s'était égaré sur une fausse piste)… Ceci expliquant aussi pourquoi l'auteur de cette *Profondeur*, bien qu'ayant longtemps entretenu lui aussi de telles « velléités littéraires » : *cf.* la rubrique « du même auteur » de ce présent *Milieu doré*, a finalement choisi de donner à son « grand récit » la *forme d'un essai* : peut-être parce que cette « forme », entre tous les « genres » qu'il avait à disposition : roman, récit de voyage, poésie, etc., lui était apparue comme la moins « (strictement) littéraire » de toutes (tous)… et, par conséquent, la plus « (purement) scripturaire » ; c'est-à-dire celle qui

allait le plus décisivement/efficacement dans le sens de la recherche de ce Royaume… et de sa *vérité* (du même nom – « scripturaire ») ; ce pour quoi aussi, comme je n'ai cessé de le répéter dans le cours entier de la rédaction de cette *Profondeur*, sitôt que j'ai opté pour cette « forme-essai » : moi qui n'étais ni ce « philosophe (de formation) » ni cet « universitaire (de profession) », tout est venu *si facilement* : moi qui, tant que je ne cherchais qu'à illustrer d'autres formes : plus « (strictement) littéraires » (voir liste plus haut), avais tant sué pour parvenir à en composer quelques ersatz en mode, selon, romanesque ou poétique – tout se passant un peu comme si, dès qu'un auteur s'engage dans les illustrations/exploration de cette « dimension de (pur) scripturaire », il lui devient paradoxalement plus « facile » de rédiger un « (grand) récit » de quinze mille pages… qu'un « (petit) roman » de cent (!) : et cela parce qu'alors toutes les questions de forme (littéraire) et autre « bien écrire », qui l'avaient tant handicapé tant qu'il ne cherchait qu'à faire entrer ses livres en de telles catégories (de nature donc « (strictement) littéraires »), sont comme *magiquement balayées* par la seule passion (de nature, elle, « (purement) scripturaire ») de cette recherche du Royaume et de sa « vérité » (du même nom). Et dans le fond, si l'on (re)lit attentivement l'entièreté de cette *Profondeur* (!), on s'apercevra que son auteur, bien qu'ayant donné toutes les preuves qu'il fut cet « écrivain » : voire même parfois ce « penseur », ne s'est en réalité jamais écarté de sa nature première de « lecteur scripturaire » (que j'appelle aussi parfois *herménaute*) : pour ce que dans le fond, tout le long de la composition de son « grand récit », il n'a jamais cessé de faire autre chose… que de parler/commenter/analyser des/les livres (ou les tableaux, ou les films, ou les compositions musicales, etc.) *des autres* ; et *passion herméneutique* qui a fini par le mettre sur la piste de la recherche de ce Royaume… effectivement fondé par un certain « lecteur scripturaire » qui lui, parfaitement étranger à toute « velléité littéraire », ne cherchait rien d'autre qu'à *accomplir les Écritures* – c'est-à-dire, comme l'exprime à sa façon la « lectrice scripturaire »-Juliana du roman de Dick, d'en extraire le sens à la fois profond et pratique :

Il y a tellement plus là-dedans qu'il n'en a compris. Qu'est-ce qu'Abendsen a voulu dire ? Rien à propos de son monde supposé… Suis-je la seule à savoir ? Je le parierais. Personne, à part moi, n'a vraiment bien saisi le sens de La Sauterelle *– les gens se figurent simplement qu'ils ont compris.*

(ce pourquoi ce même personnage de Juliana – bien que n'illustrant aucune velléité de type « littéraire » (et peut-être même *parce que*) – est, de la galerie de portraits de ce *Haut Château*, le plus « royaumaire » de tous – et de la même façon que, dans cette fois-ci le *Mystère-Henri Pick* : le film, cette « faveur » est accordée à celui de Joséphine – que lui aussi, bien que très cultivé et disposant d'une vaste bibliothèque, n'en illustre pareillement aucune (« velléité littéraire ») : puisque se disant de toute façon « incapable d'écrire un roman »).

Rédiger quelque chose comme le « grand récit » de cet *Europe et la Profondeur* aura donc au moins permis à son auteur, en s'élargissant de toutes les « velléités littéraires » et autres catégories (du même nom) qui avaient caractérisé sa première manière : lorsque cet auteur se prenait, selon, pour un poète ou un écrivain (toujours : un « artiste »), de mettre le doigt sur la *dimension uniquement herméneutique* de ce qui est ici appelé à « vérité (de type purement scripturaire ») ; et découverte de cette « dimension » – qui, dans les débuts de son « grand récit », ne se manifestait encore que par le *plaisir* qu'il éprouvait chaque fois qu'il se mettait en devoir de commenter les *œuvres des autres* (peu important d'ailleurs que ce soit dans le but de les glorifier ou de les éreinter – n'ai-je pas même, dans cette perspective, inventer l'oxymore d'« éreintement élogieux » : *cf.* une certaine dédicace au littérateur Renaud Camus) – qui, par le même mouvement, m'a lancé sur la piste de la *recherche de ce Royaume* (et de sa « vérité du même nom ») : pour ce que cette « recherche », n'étant rien d'autre que celle de cet « Accomplissement des Écritures », ne peut en effet emprunter que la voie de cette même « dimension herméneutique » qui… (ici le texte s'interrompt). Tout

se passant un peu comme si, dans cette époque (littéraire) nôtre : pour continuer malgré tout d'« écrire des livres » (dignes de ce nom – *i. e.* : non-tout à fait insignifiants), il n'y avait plus qu'un tel chemin (herméneutique) : celui qui contraint tous les auteurs de cette époque à (re)devenir ces « lecteurs (purement) scripturaires » ; c'est-à-dire des gens qui, lorsqu'ils se résolvent à sacrifier à leur « pulsion littéraire » et autres « velléités » (du même nom), ont du moins la sagesse de comprendre que, si livre doit être par eux commis, celui-ci ne devra prendre pour sujet… que les *livres des autres* : transformant ainsi leurs propres ouvrages en de simples recueils de « notes en bas de page » (pour reprendre la critique de mon « grand récit » par le plus imbécile de ses lecteurs – qui était loin de se douter, faisant cette objection, à quel point elle était *élogieuse* dans le cas du mien !). Et qui sait si cette métamorphose de (strict) littérateur en (pur) scripteur que je pointais plus haut dans la rédaction de tout « grand récit » – de « pilote » en « locataire » de celui-ci (comme le dit si justement Virgil Giacomoni dans la nouvelle lettre qu'il vient de m'envoyer) – n'est-elle pas l'écho d'une autre, plus profonde encore, et qui elle transformerait les auteurs (littéraires) en lecteurs (scripturaires) : les contraignant par là à faire embrasser à leurs ouvrages, devenus par là en effet de simples recueils de « notes en bas de page », cette *dimension herméneutique*, devenue comme la signature (secrètement royaumaire) des « grands récits » qui, dans cette époque (littéraire) nôtre, peuvent encore s'écrire ; tout se passant comme si, tandis que les auteurs impériaux de ce temps s'obstinaient à continuer de « créer » et de « produire », ceux royaumaires eux, de leur côté, ne cherchaient plus qu'à lire et commenter ; et qu'y a-t-il aujourd'hui de plus précieux, comme le notait la cynique « éditrice-sénior » du film de Bezançon : « La France compte plus d'écrivains que de lecteurs », qu'un (pur) lecteur : c'est-à-dire quelqu'un qui, ayant toujours-déjà repoussé la tentation narcissique de ses « velléités littéraires », ne chercherait plus qu'à extraire le « sens (profond) » de ce qu'il lit et, en une telle lecture, « parierais » que son interprétation est la « seule » bonne – comme le fait la Juliana de Dick plongée dans *La Sauterelle* d'Abendsen :

Qu'est-ce qu'Abendsen a voulu dire ? Rien à propos de son monde supposé. Suis-je la seule à savoir ? Je le parierais (…)

; étant clair qu'ici l'expression de ce « monde supposé » doit nous mettre la puce à l'oreille : pour ce que ce « monde » n'est probablement rien d'autre que celui qui, au sein de tout univers parallèle-uchronique : littéraire et cauchemardesque, ouvre la voie à la recherche du Royaume et de sa « vérité », elle, scripturaire… Il y a comme ça des époques, et la nôtre, je le crains, est une de celles-là, où *lire*, si l'on veut « se réveiller du cauchemar de l'histoire », devient plus important qu'*écrire* : ce pour quoi les rares « grands récits » qui, en celles-ci, continuent vaille que vaille d'être composés épousent spontanément cette « dimension herméneutique » que je dis ; et mouvement qui est comme l'« hommage du vice (littéraire) à la vertu (scripturaire) » : tout se passant comme si leurs « auteurs (à peine identifiés) » n'avaient d'autre ambition, rédigeant, selon, leur *Sauterelle* ou leur *Profondeur*, que de (re)devenir eux-mêmes ces lecteurs (du même nom)… et donc, en ce but, préféraient commenter qu'inventer/gloser que créer (et en ce sens l'inflation dans le langage courant de ce mot de « créatif » – ce que tout le monde, aujourd'hui, prétend peu ou prou être – est un bon symptôme de la dérive narcissique-impériale qui s'est emparée de l'*âme* des habitants de cet univers parallèle-uchronique nôtre – et qui fait qu'aujourd'hui en effet, dans le « littéraire domaine », *tout le monde veut écrire et plus personne ne veut lire* : tropisme qui fait venir, par sa contraposée, les derniers (purs) lecteurs scripturaires de ce temps comme les ultimes *témoins du Royaume*… et de sa « vérité (du même nom) »).

Les considérations qui précèdent pourront surprendre dans la mesure où leur auteur est d'évidence quelqu'un qui écrit (et même, on peut le dire, qui *écrit énormément* !) ; et pourtant, par ce fait que, lorsqu'il le fait, il trouve son *bonheur à parler des œuvres des autres* : à tenter d'en extraire le

« sens (profond) », quelque chose de l'ordre de ce « (pur) scripturaire » – et par conséquent : de celui de ce « Royaumaire » – est malgré tout préservé : ce pour quoi peut-être, après beaucoup de tâtonnements (en ce mode littéraire : romans, poésies, récits de voyage, etc.), il a « choisi » de donner à son « grand récit » cette « forme-essai » ; et cela sans doute parce que, de tous les genres par lui un temps pratiqués : puis abandonnés, celui-ci lui apparaissait encore comme le plus susceptible d'épouser/embrasser cette « dimension herméneutique » que, en cette époque (littéraire) nôtre, doivent nécessairement illustrer les quelques « grands récits » qui, en celle-ci, continuent vaille que vaille d'être composés. Et qui ne comprend que le « bonheur » dont il est ici question – celui que trouve (donc) cet auteur à commenter les livres des autres (et même parfois les « siens propres » !) – n'est rien d'autre que l'*indice* que, en l'écriture de son océan textuel, quelque chose de l'ordre de ces (purs) scripturaire-royaumaire est malgré tout conservé/« préservé » – ce que Proust, par exemple, a peut-être voulu signifier lorsque, dans sa *Prisonnière*, il prête à son Narrateur (écoutant le fictif « Septuor de Vinteuil ») cette méditation (même si celle-ci concerne plus particulièrement une « œuvre » musicale) :

> *Chaque artiste semble ainsi comme le citoyen d'une patrie inconnue, oubliée de lui-même, différente de celle d'où viendra, appareillant pour la terre, un autre grand artiste (…) Cette patrie perdue, les musiciens ne se la rappellent pas, mais chacun d'eux reste toujours inconsciemment accordé en un certain unisson avec elle ; il* délire de joie *quand il chante selon sa patrie, la trahit parfois par amour de la gloire, mais alors en cherchant la gloire il la fuit, et ce n'est qu'en la dédaignant qu'il la trouve (…)*

(étant clair qu'ici – si l'on veut bien mettre de côté la tonalité encore très/trop littéraire-« artiste » de ce passage célèbre (celle qui a notamment fait, comme je l'ai déjà dit, que Proust n'a pu écrire qu'un « Purgatoire ») – cette « patrie inconnue/oubliée/perdue » n'est rien d'autre que ce que j'appelle ici, pour ma part, le « Royaume »… et ce « chanter selon (celle-ci) »

ces illustration/exploration de la « dimension de (pur) scripturaire » que je dis – dont on voit en tout cas que l'indice est bien toujours ce « délir(er) de joie » (souligné par mes soins) qui s'empare à cet instant du « (pur) scripteur »… lorsqu'il (re)devient ce « (pur) lecteur » (ou auditeur, ou spectateur) (du même nom) : le « bonheur » de lire, ou d'écouter, ou de contempler (quoique toujours en ce mode *herméneutique* – pour ce que sans doute toute expérience « artistique » est d'abord un *commentaire* de l'œuvre même)… les « œuvres des autres »). Et voilà comment, dans une époque (littéraire) somme toute assez peu propice à de telles entreprises : dans un univers parallèle-uchronique essentiellement marqué par la passion narcissique-littéraire, il demeure malgré tout possible de rédiger quelque chose comme un « grand récit » : en prenant pour unique balise de sa rédaction ces « délir(er) de joie » en le mouvement de ce « chanter selon la patrie (de ce Royaume) » – et dans mon cas particulier : en ayant pris pour cap à l'écriture de cette *Profondeur* l'étoile de ce bonheur profond qui me saisit toujours lorsque je me mets en devoir de commenter les œuvres d'un autre (pour en extraire, à la manière de la lectrice scripturaire-Juliana de Dick, le « sens » de son « monde supposé ») – ; et « (délir(er) de) joie »/« bonheur (profond) » : d'essence on le voit toujours *herméneutique*… qui expliquent aussi pour quoi mon propre « grand récit » a pu s'écrire aussi facilement : ce qui, comme je l'ai déjà précisé plus haut, n'avait certes pas été le cas de mes autres travaux (plus « littéraires » mais moins « scripturaires »). À se demander si la « bonne méthode » pour parvenir aujourd'hui, dans une époque (littéraire) d'évidence peu disposée à en (re)créer les conditions : celle-ci leur préférant de loin les « petits traités », à rédiger quelque chose comme un « grand récit »… ne serait pas finalement, pour l'auteur ambitionnant malgré tout de se lancer dans une telle entreprise, de composer des ouvrages qui se contenteraient, en ce mouvement (purement) herméneutique, d'expliquer/approfondir le bonheur de lecture qui les a saisis à celle de certains livres par eux passionnément dévorés (durant notamment l'enfance) ; et bonheur qu'ensuite ils n'ont rien cherché d'autre qu'à renouveler/retrouver dans la lecture d'autres ouvrages – quitte en ce but à passer

d'Enid Blyton à… Marcel Proust (!) – : pour ce que, en vérité, ce qui doit toujours constituer le cap de nos lectures, ce n'est pas tant le désir de se « cultiver » : désir toujours peu ou prou « impur-littéraire », que celui, à chaque fois que nous ouvrons un nouveau livre, de renouveler ce plaisir très ancien et comme « originel » – parce que lui, d'évidence, toujours d'essence « (purement) scripturaire » : alors que bien souvent les ouvrages qui le déclenchent sont regardés de haut par les (stricts) littérateurs et autres auteurs d'œuvres « blanches » (lignes probablement inspirées par la relecture que j'ai faite hier au soir – ne sachant plus trop que lire – de l'admirable/jubilatoire *Eva* de James Hodley Chase).

Et à y resonger, ce fut plutôt une grande chance pour l'auteur de cette *Profondeur* que de n'avoir jamais reçu de « formation littéraire » à proprement parler – et cela pour la très banale-sociale raison que, étant originaire d'un milieu « modeste » (comme on dit) : à tout le moins en mode « culturel », seule comptait aux yeux de mon entourage la « formation scientifique » (il n'y a que les riches et les « bourgeois » pour s'imaginer qu'on puisse mener des études par goût et passion – les pauvres, eux, sachant bien que ces études, s'ils parviennent seulement à les poursuivre jusqu'au bout, n'ont pour destination que de leur permettre de « se faire une situation » : les empêcher de se « retrouver à la rue ») – ; et ce pour quoi également, bien qu'ayant passé mon adolescence le nez plongé dans des ouvrages (dits) de « para-littérature » – essentiellement ceux de science-fiction (qu'à cette époque le public cultivé regardait, eux et leurs couvertures criardes-bariolées, comme des objets peu ou prou (littérairement) méprisables : le temps n'étant pas encore venu où l'on se mettrait à saluer le « génie paranoïaque » d'un Dick, voire la « dimension poétique » de l'œuvre d'un Cordwainer Smith, etc.) –, je demeurais comme en exil de tout le fonds culturel-littéraire de mon temps : dans les classes de mathématiques élémentaires que je suivais alors au lycée le programme de français ayant été par exemple à peine dépassé Baudelaire (« Sois sage ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille » – je me

souviens encore du commentaire que j'avais dû rendre de ce sonnet fameux : qui pour moi, à l'époque ne constituait justement rien d'autre qu'un objet *scolaire*, un possible sujet d'examen… pouvant « sortir » à l'oral du « bac de français ») ; mais carence littéraire-culturelle dont je m'aperçois à présent qu'elle constitua plutôt pour moi une sorte de providence (scripturaire) : pour ce que tous les auteurs et les œuvres que j'avais ainsi manqués je dus les découvrir *par moi-même*… et sans autre nécessité (donc) que la recherche de ce « bonheur (de lecture) » que j'ai dit plus haut ; et recherche non tant dès lors de tonalité culturelle-sociale qu'amoureuse et scripturaire ; et comment cela arriva-t-il ? Cela se passa (autant que je m'en souvienne) aux environs de mes 17 ou 18 ans quand un jour, moi qui jusque-là n'avait fait mes délices que de cette para-littérature science-fictive, je tombai à l'improviste sur le poème « Génie » des *Illuminations* de Rimbaud (et il serait intéressant de retrouver les circonstances qui me firent, moi quasiment-inculte en le « littéraire domaine », tomber sur ce texte – qui depuis, le lecteur de cette *Profondeur* le sait bien, n'a plus cessé de m'accompagner) ; et lecture de cette pièce qui me fit comprendre que tout le plaisir que je trouvais dans les romans de S.F. dont je me gavais alors se trouvait, non seulement là aussi présent, mais de plus comme « quintessencié » ; et voilà comment, par cette sorte de « porte amoureuse-dérobée », j'entrai-en… littérature : même si bien sûr, à cette époque, j'étais encore loin de me douter *jusqu'où* cette percée (en direction de ce que je n'ai appelé que très récemment le « (pur) scripturaire ») me conduirait. Rattrapant mon « retard », je lus donc en quelques années à peu près toute la littérature du XX^e^ siècle, mais toujours en apportant à ces lectures le souci de la recherche de ce *bonheur scripturaire* qui, s'il n'était pas au rendez-vous, me faisait immédiatement lâcher le livre que je tenais – et même chose pour la philosophie : le lecteur de cette *Profondeur* s'étonnera peut-être d'apprendre que son auteur, avant l'âge de trente ans, n'avait pas même ouvert un seul livre appartenant à cette discipline ; et cela sans doute parce qu'il la regardait, elle et sa fameuse « raison », comme un domaine plutôt ennuyeux et desséchant de la « culture » (pour dire vite) ; et cela jusqu'à ce que, là aussi, m'étant plongé

dans l'*Introduction à la Métaphysique* de Heidegger, je compris que (quand du moins elle était pratiquée convenablement) elle n'était pas du tout cette « école de sagesse » qu'elle prétendait être (que du moins ses illustrateurs de profession disent qu'elle est), mais bien plutôt celle d'un *vertige* : le même que celui qu'avait éprouvé l'adolescent que j'avais été quand, une quinzaine d'années auparavant, il faisait ses délices de tous les « space-operas » dont il se gavait alors (et pour moi, depuis, mon approche de tous les ouvrages que j'aborde n'a plus varié – étant essentiellement tenue par cette exigence que, si une lecture *ne change pas* son lecteur, elle ne mérite pas d'être poursuivie : que si le regard de ce lecteur sur le monde, au moment où il ouvrait le livre, est demeuré à peu près le même que celui qu'il porte sur ce même monde au moment où il le referme, alors, aussi « prestigieux » (littérairement, philosophiquement, culturellement, etc.) qu'il puisse être, *ce livre ne vaut rien*… et son auteur ne mérite que d'être (rapidement) oublié).

Si je me suis permis de rapporter ici certaines anecdotes de mon histoire personnelle (dont notamment celles relatives à ma découverte de la « littérature » et de la « philosophie » – moi qui, comme je viens de l'expliquer : du fait de ma formation sociale plutôt « scientifique », était plutôt destiné à leur demeurer, toute mon existence, étranger), c'est qu'il me semble qu'elles peuvent éclairer mon lecteur sur ce que j'entends au juste par cette notion de « lecteur scripturaire » : quelqu'un qui, lorsqu'il lui arrive d'ouvrir un livre, attend de celui-ci, non tant quelque jouissance en forme sociale-narcissique : le plaisir de se dire que, par cette lecture, il accède à la catégorie des gens cultivés, « lettrés », que rien de moins que son « salut » personnel – la « révélation » (en cette forme scripturaire-royaumaire) que, sous les apparences, toujours peu ou prou « cauchemardesques », du « monde supposé » où il est « supposé » vivre, un autre « sens » est à l'œuvre, et révélation de ce « sens » qui va lui permettre de se « réveiller » du « cauchemar » de l'univers parallèle-uchronique où il erre et, parfois, se noie :

Il y a tellement plus là-dedans qu'il n'en a compris. Qu'est-ce qu'Abendsen
p. 332 qu'ils ont compris.

Où l'on comprend par cette (re/re/re) citation du passage de ce *Haut Château* – celui où est donc décrite la *manière* dont la Juliana de Dick *s'approprie* le « grand récit »/« petit roman » de S.F. d'Abendsen – que sont en vérité exposées là toutes les caractéristiques qui font de ce personnage (pourtant pas spécialement cultivé ou lettré – à se demander même si cette *Sauterelle* n'est pas le *premier livre* qu'il/elle lit : mais avec quelle passion !) la « lectrice scripturaire » que je dis – à commencer par cette sensation qui l'envahit, dans le cours de sa lecture, d'être le/la « seul(e) » à comprendre vraiment « le sens » d'un livre… que pourtant, avant elle, bien d'autres ont lu (puisque cette *Sauterelle*, on le sait, a obtenu un succès considérable).

Suis-je la seule à savoir ? Je le parierais. Personne, à part moi, n'a vraiment bien saisi le sens de La Sauterelle *– les gens se figurent simplement qu'ils ont compris.*

Et qui ne comprend que par ces lignes est peut-être dite la *meilleure chose* qui puisse arriver à un livre que tout le monde a lu mais que personne, en vérité, n'a « compris » : cette « lecture scripturaire » que fait soudain de lui un lecteur (du même nom)… « pariant » qu'il est le « seul » à en avoir « saisi le sens » (jusqu'à lui peu ou prou caché… et au moins dans le cas de cette *Sauterelle*, immense) ; et lecteur qui, bien que pas spécialement cultivé ou « lettré » : le cas, on l'a vu, de la Juliana de Dick, opère, par ce seul « pari », la *percée en direction de* ce « (pur) scripturaire » que je dis : de cette dimension (du même nom) qui dormait là, entre les pages, mais dimension, en vérité : *porteuse de mondes*, que toutes les autres lectures de cet ouvrage, parce que elles toujours « littéraires, trop littéraires », avaient manqué… et même parfois, du fait des strates interprétatives par ces mêmes lectures accumulées, avaient fini par *recouvrir* (et il serait bien sûr facile d'appliquer ces considérations aux œuvres que nous avons pris coutume

de rassembler sous la désignation de « classiques » – qui elles aussi, après tout, attendent peut-être encore leur propre Juliana (ou Joséphine) : la « lectrice scripturaire » qui, parce que, elle, venue d'un monde étranger à toute littérature, culture, philosophie, etc., saura réveiller la *réception* de ces mêmes œuvres du « sommeil dogmatique » institutionnel où, en ce mode littéraire, culturel, etc., elle dort depuis des siècles)… Il y a bien sûr quelque outrecuidance (interprétative), de la part de la Juliana de Dick : personnage par ailleurs, on l'a vu, peu ou prou inculte et non-lettré à s'imaginer qu'elle est la seule à avoir « vraiment bien saisi le sens » d'un livre… que bien d'autres, avant elles, ont lu – quoique, selon la même Juliana, sans l'avoir (réellement) « compris » (c'est-à-dire sans avoir (réellement) pris la mesure de l'immensité historico-uchronique de la « révélation » qu'il recèle : ce qu'avérera en effet, quelques pages plus loin, la consultation par Juliana de l'Oracle scripturaire *Yi King*) – ; mais « outrecuidance » qui, dans le cas de l'interprétation peu ou prou « extrême » que ce même personnage fait de *La Sauterelle* d'Abendsen, va s'avérer formidablement féconde – et cela parce qu'elle permet à la « lectrice scripturaire »-Juliana, en l'occurrence, de se poser la *bonne question* (quant au « sens » à tirer du « best-seller » du même Abendsen) :

> *Qu'est-ce qu'Abendsen a voulu dire ? Rien à propos de son monde supposé (…)*

; et interrogation qui prendra toute sa puissance de « questionnement » lorsque Juliana, déçue par l'évasivité des réponses de l'auteur de cette *Sauterelle* : égaré lui, on l'a vu, en des considérations de type narcissique/littéraire/éditorial (dont celle notamment, parfaitement à côté de l'immensité de ce qui en vérité se joue là à cet instant, de ces « droits d'auteur »), décidera de s'adresser directement à l'Oracle scripturaire de son temps – à ce *Livre des transformations* introduit par l'occupant japonais dans cet univers parallèle-uchronique/« monde supposé » (cette fois-ci par Dick) :

– *Oracle, dit Juliana, pourquoi as-tu écrit* La Sauterelle pèse lourd ? *Quelle est la leçon que nous sommes censés en tirer ?*

(et question qui va donc opérer la *percée* en direction de ce « (pur) scripturaire » que je dis – c'est-à-dire en celle de la seule « vérité (du même nom) » susceptible de faire crouler en un instant le « monde supposé » par Dick dans ce *Haut Château* : cet univers parallèle/uchronique/(strictement) littéraire/cauchemardesque… où l'Allemagne et le Japon sont « supposés » avoir « (gagné) la guerre ».

Tout se passant donc un peu ici comme si, dans la perspective ouverte par cette notion de « lecture scripturaire », chaque « grand récit » (connu ou encore inconnu, ancien ou encore en train) attendait plus ou moins son propre « lecteur (du même nom) » – dont, dans le cas du mien, on connaît désormais le nom – : c'est-à-dire quelqu'un qui, passant sans manières par dessus ou plutôt *à travers* l'épaisseur des strates littéraires-interprétatives accumulées (sur ce même « grand récit »), saura poser, sinon à son auteur du moins à l'« oracle » qui l'a « écrit », *la bonne question* – c'est-à-dire celle dont la réponse sera susceptible de faire crouler en un instant le « monde » où nous sommes « supposés » habiter… ainsi que sa « réalité » toujours peu ou prou tissée de mensonges et d'illusions (en ce mode donc, pour ce qui concerne plus particulièrement le nôtre, impérial-spectaculaire) :

– *Oracle (…) pourquoi as-tu écrit* [mettre ici le titre du « grand récit » considéré] ? *Quelle est la leçon que nous sommes censés en tirer ?*

(et question qui, dans le cas du mien, ne peut attirer à son questionneur/« lecteur scripturaire » que cette étonnante réponse, qu'en vérité *le Royaume a toujours-déjà gagné sa guerre contre l'Empire* – et « heur(eux) de cette Annonce qui peut aussi expliquer pourquoi le rédacteur-« locataire » de cette *Profondeur* a pris tant de « (bon)heur » à l'écrire : ce qui, je le crains

pour eux, n'est peut-être pas le cas des auteurs « (strictement) littéraires » de « petits traités »… qui eux, pour, selon, s'en féliciter ou s'en désoler, affirment à peu près tout le contraire)… Bien sûr, il ne suffit pas à un livre quelqu'il soit de se faire le vecteur de l'(heureuse) Annonce de cette victoire pour que, presque magiquement, s'effondrent les univers parallèle-uchronique/« monde supposé » bâtis sur la « fake news » de l'événement contraire ; et par exemple, dans celui du *Haut Château* de Dick, la révélation faite par l'Oracle à Juliana de cette (étonnante) « nouvelle » que ce sont en vérité « l'Allemagne et le Japon (qui) ont perdu la guerre » ne semble guère, au moins dans un premier temps, affecter le décor où ce même personnage continue d'évoluer – ce sont bien toujours, en apparence, les mêmes rues sombres, les mêmes « trottoir(s) (plongés) dans l'obscurité »… où la jeune femme se « cherch(e) un taxi (…) pour la ramener à son motel » :

> *Elle marchait sans se retourner vers la maison des Abendsen, cherchant un taxi, une voiture, brillante et vivante, pour la ramener à son motel.*

(et c'est déjà l'excipit du roman de Dick – avec son épilogue en forme d'ouverture infinie (comme celui, de ce « Tout ne faisait que commencer » d'*Ubik*) : mais ouverture sur quoi au juste ?) L'essentiel pourtant ici, me semble-t-il, étant que, par la lecture scripturaire de tels ouvrages : *Profondeur* ou *Sauterelle*, etc., quelque chose de l'ordre d'une telle *percée-dans* l'épaisseur de mensonges et d'illusions (qui fait la trame ordinaire de notre « monde supposé » – de signature banalement impériale/spectaculaire) ait été, par ces lecteurs (du même nom), opérée ; et « percée » qui, en « convertissant la détresse en espérance » (V.G.), constitue peut-être le plus grand péril pouvant menacer ce même « monde (supposé) » : son univers parallèle-uchronique entièrement fondé sur la « fake news » de cette victoire, selon, de l'Axe sur les Alliés, ou de l'Empire sur le Royaume… Cette « percée », dans le cas de notre « monde (supposé) » en général et de celui de mon livre plus particulièrement, commence bien sûr sur une toute petite échelle : quelques réactions à peine perceptibles de lecteurs inconnus, « perdus derrière l'ho-

rizon » (littéraire-époqual), et qui, parce que sans doute « las jusqu'au dégoût » (V.G.) de toutes les manigances impériales-culturelles : dont l'imposture, en nos temps spectaculaires-« absolument modernes », a pris des proportions jamais vues auparavant, ont eu un jour la curiosité d'ouvrir un ouvrage dont l'instance critique-littéraire-officielle ne parle jamais – et peut-être même l'ont-ils fait *parce que* celle-ci n'en parle jamais (et même pas pour en dire du mal !) – ; et cela peut-être (j'imagine) pour la raison qu'ils cherchaient un dérivatif aux sentiments d'ennui et de détresse que leur communiquaient les livraisons saisonnières-littéraires de cette même instance (critique-éditoriale) : parce que tout simplement, ils cherchaient à entendre la musique d'une *autre pensée* (qui ne sait ni celle, tonitruante, des sirènes néo-progressistes – et pas plus celle d'ailleurs, plus assourdie quoi qu'elle aussi bel et bien présente, des contre-sirènes « néo-réactionnaires » : pour ce qu'ayant fini par comprendre que les deux ne sont en vérité là que pour mettre en scène le spectacle d'un *faux* débat intellectuel-culturel). « *La Profondeur*, écrit Virgil Giacomoni dans sa lettre du 3 juillet 2020 son auteur, ne cesse d'être un peu magique : que fait-elle ici, chez un éditeur (…) qui n'a pas vraiment vocation à la publier, mais qui le fait fidèlement et bien ? » – réponse : elle attend ses « lecteurs scripturaires », c'est-à-dire en réalité ceux qui, passant par dessus la personne de son « auteur (à peine identifié) » : qui n'en est donc que le « locataire », sauront poser la *bonne question* à l'« Oracle scripturaire » qui l'a « écrit(e) » :

> – *Oracle (…) pourquoi as-tu écrit* L'Europe et la Profondeur ? *Quelle est la leçon que nous sommes censés en tirer ?*

(et réponse à cette question dont on connaît donc, désormais, maintenant, l'*étonnante teneur* – ceci impliquant peut-être aussi, en effet, que la rédaction de mon « grand récit » est *terminée* : même si peut-être aussi, après tout, elle l'était déjà dès mon entrée dans celle de la rubrique « Recherche extrême », c'est-à-dire dans ce moment où, « n'écoutant que son courage » (du même nom), son auteur a franchi l'ineffable frontière qui sépare ce

« (strict) littéraire » du « (pur) scripturaire » que je dis).

À présent, dans ce « pays de formes grises » où je me suis aventuré : celui-là même de ce « (pur) scripturaire », tout est si (ici le mot manque) que je me fais parfois l'effet d'être cet explorateur s'enfonçant, sans balise (littéraire) ou boussole (intellectuelle), dans la *terra incognita* d'un continent nouveau où, de toute façon, *rien ne saurait plus être garanti* : ni (donc) en ce mode « littéraire » ni en celui « intellectuel » (« philosophique » pour dire vite) – une sorte de « contrée », à la fois infiniment mystérieuse et profondément décevante, dans laquelle, parce que toujours y règne ce « terrible gris de poussière dans le temps » (Reverdy), l'imprudent qui s'y est risqué, le « (pur) scripteur » qui s'y est engagé, ne peut plus faire autres choses que de continuer d'y avancer (c'est-à-dire, dans mon cas, que de continuer (d'y) *écrire*) –; et alors que, en même temps, il sait bien que son livre, le « grand récit » qu'il s'était jadis flatté de rédiger, est désormais *derrière lui* : de l'*autre côté* de cette « ineffable qui toujours sépare… », etc. (et frontière vers laquelle bien sûr il n'y a plus pour lui *aucune possibilité de retour* – puisque, en mettant le pied sur ce continent nouveau-scripturaire, son premier geste a été de *brûler tous ses vaisseaux* : « littéraires », « intellectuels », « philosophiques », « culturels », etc., etc.). Bien sûr, de temps en temps, il se souvient que, dans une « autre vie » et dans un « autre pays », il a été l'auteur d'un livre intitulé *L'Europe et la Profondeur* (et peut-être même de quelques autres – qui continuent à se publier tandis que lui, depuis longtemps, les a parfaitement oubliés) ; mais souvenirs à présent si vagues et si flous, comme « perdus derrière l'horizon » (époqual-littéraire), que, lorsque, surgis de derrière ce même horizon, des lecteurs ou des critiques viennent, sur ce/ces livres, lui demander des « éclaircissements », il ne sait plus au juste quoi leur répondre : comme si ce/ces ouvrage(s) étaient ceux d'un *autre* dont il a peut-être un jour, en effet, partagé les aventures et les passions ; mais qui « autre » qui à présent, lui est aussi étranger que, par exemple, le personnage d'un roman qu'on aurait lu « dans le temps »,

auquel on se serait, dans *ce* « temps » et « *un* temps », passionnément identifié, mais dont bien sûr, une fois le livre refermé, on n'a pu que s'éloigner infiniment/« perdre de vue » – aussi suis-je toujours un peu étonné lorsque certains « visiteurs du soir » et autres « lecteurs scripturaires », venant me rencontrer dans ma « maison des bois », m'assurent que, de ce/ces livre(s) : que bien souvent ils connaissent mieux que moi, que j'en suis bien l'*effectif auteur* : pointant en le (léger) « vertige schizophrénique » qui m'envahit alors à l'entente d'une telle assertion une des caractéristiques de ce « (pur) scripturaire » lorsqu'il s'empare d'un « (strict) littérateur » (exemple récent d'une amie qui, ayant lu ma *Porte sur l'été*, m'assurait que, dans les dernières pages de ce dixième tome de la *Profondeur*, je n'avais rien de moins que « prophétisé » la crise sanitaire qui nous frappe actuellement – ma réaction, dans ce genre de circonstances, étant d'ailleurs à peu près toujours la même : « Ah bon, j'ai écrit ça moi ? – il faudra que je vérifie » – ce que bien sûr je ne fais jamais : ayant autant envie de replonger dans l'océan textuel de mon « grand récit »…que de me pendre !)… Où l'on comprend en tout cas par ces considérations que la rédaction entière de cette *Profondeur* n'épousa jamais le mouvement de l'« exposition d'une pensée » (et *a fortiori* bien sûr d'un « système » – peu ou prou « philosophique »)… dont j'aurais été, dès le/son début : il y a maintenant tant d'années, comme les détenteur et propriétaire attitrés/« identifiés » : plutôt celui, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'affirmer à maintes reprises dans le cours de son développement fugué-spiralé, du (progressif) « devenir-(pur) scripteur » du (strict) littérateur que son auteur était à l'origine ; ce « devenir » faisant, dans le cas de mon « grand récit », que, en la rédaction de celui-ci, *c'était toujours l'écriture qui générait la pensée* – et non le contraire : ce qui arrive ordinairement avec les « petits traités » (ce pourquoi les auteurs de ceux-ci n'ont aucun mal, eux, à « donner des éclaircissements » sur leur livre et sur leur « pensée » – sur ce que du moins ils appellent telle : au cours notamment de leur passage sur de médiatiques plateaux où ils sont venus les « promotionner ») – : trait (on le voit éminément scripturaire) qui a débouché sur ces milliers de jours au cours desquels, chaque matin : après le premier café avalé et la première

cigarette fumée, je revenais imperturbablement à mon immense/informe manuscrit ; et cela sans jamais savoir, à cet instant, de quoi au juste j'allais y parler : même si, tel l'homme-singe où l'Enfant des étoiles de l'*Odyssée* de Clarke, je me disais qu'il me « viendrait bien une idée » (qui en effet, invariablement, ne manquait pas de survenir). Et quelle chose étrange de se dire que, du navire de mon « grand récit » : dont j'ai pu me figurer un instant être le « pilote » (pour reprendre l'image de mon « lecteur scripturaire »-Giacomoni), je ne fus jamais en vérité que le « passager (plus ou moins) clandestin » : celui qui par exemple, pour « prix de la traversée », accepte de pelleter du charbon dans ses soutes ou de faire la cuisine à son équipage ; et même si à présent, depuis que j'ai mis le pied sur ce continent nouveau-scripturaire, même ce navire et cette traversée sont désormais *derrière moi* : appartenant à une autre vie et une autre histoire qui… (ici, pour ce que leur auteur ne parvient pas à filer jusqu'au bout sa métaphore maritimo-scripturaire, le texte et le développement s'interrompent).

Il y a sans doute deux manières d'aborder les livres : soit celle « littéraire » – leur demander un petit plaisir (du même nom) en le parcourant (avant de « passer à autre chose ») –, soit celle « scripturaire » – en attendre « énormément » et parfois même *tout* (*cf.*, dans le *Haut Château*, la déclaration de Juliana à Abendsen : « Vous avez fait énormément pour moi… » etc.) –; étant clair que c'est uniquement la seconde qu'illustrent ceux que j'appelle ici les « lecteurs (scripturaires) » : c'est-à-dire ceux qui, lorsqu'ils leur arrive d'ouvrir un ouvrage, ne font rien d'autre que de consulter l'Oracle (du même nom) qui en vérité l'a « écrit » – comme le fait la même Juliana avec celui d'Abendsen (« Oracle (…) pourquoi as-tu écrit la *Sauterelle* ? Quelle leçon sommes-nous censés en tirer ? ») –; et lecture en ce mode exigeant-questionnant qui leur vient parce que, sur son cours, il leur a semblé que, dans le livre qu'ils dévoraient, si « passionnément », un « sens » (peu ou prou caché) était à l'œuvre… et « sens » que, bien que beaucoup, ce livre, avant eux l'avaient lu, ils étaient les seuls à entrevoir : « Suis-je la seule à

savoir ? Je le parierais. Personne, à part moi, n'a vraiment bien saisi le sens de *La Sauterelle* – les gens se figurent simplement qu'ils ont compris » (le sentiment d'une *élection* – que ce livre n'a été écrit que pour eux : ce pour quoi par exemple, dans le film de Bezançon, le roman d'« Henri-Pick » procure à tous ceux qui le lisent, et qui ont connu son (apocryphe) auteur la sensation en forme de certitude (« je le parierais ») que c'est *d'eux* que parle livre). Et même si, bien sûr, ce sentiment n'est la plupart du temps qu'une illusion – surfant, dans le cas du « bouquin » du pizzaïolo breton, sur la *passion narcissique* de l'« innocent lecteur » (s'« identifi(ant) », selon, à un de ces personnages, voire à son auteur-même) –, il n'en demeure pas moins qu'il constitue un des traits de tout ouvrage « (authentiquement) scripturaire » : pour ce que les seuls à être susceptibles de le procurer à leur « lecteur (du même nom) » – en le mode de cette certitude (« je le parierais ») qui les gagne petit à petit, dans le cours de leur lecture, qu'ils sont les « seul(s) » à l'avoir « compris » (tandis que tous les autres lecteurs, parce qu'eux seulement « littéraires », n'ont fait que se le « figur(er) ») – ; et certitude qui, si elle n'est peut-être encore, elle aussi, qu'une illusion, va tout de même avoir pour effet sur ce type de lecteurs de changer radicalement leur vie et le regard qu'ils portaient jusque-là sur leur « monde supposé » : « je vois à présent qu'il n'y a rien ici dont on doive avoir peur, rien à vouloir… », etc. (*cf.* aussi, dans une *Illumination* de Rimbaud, ce passage en forme de question/réponse : « Quant au monde que sera-t-il devenu ? En tout cas rien des apparences actuelles »). Où l'on comprend aussi par là que ce que j'appelle ici les « livres (authentiquement) scripturaires » visent en chacun de leur lecteur, non tant le « Narcisse » qu'il est forcément, que l'*herméneute/naute* que, en tant que « créature du sens » et ne pouvant faire autrement que de toujours se mettre en quête de ce « sens », il recèle aussi plus profondément, ce pour quoi, tandis que les ouvrages « (strictement) littéraires » auraient plutôt tendance à jouer sur la *passion d'identification* (d'essence narcissique) de leur « innocent lecteur » : exemple de celui « de Pick », ceux, eux, « (purement) scripturaires » cibleraient plutôt leur passion « sémiologique » : exemple de celui d'Abendsen (étant clair que, dans le

Haut Château, son personnage de « lectrice scripturaire »-Juliana ne risque pas de « s'identifier » à quelque figure que ce soit de cette *Sauterelle pèse lourd* – puisqu'il s'agit, à l'intérieur de celle de Dick, d'une uchronie (peu ou prou) science-fictive : la passion avec laquelle il/elle la dévore ayant donc nécessairement une *autre motivation*… qui ne ressort plus à la catégorie littéraire-vulgaire de ce même (et fastidieux-éternel) « narcissisme »). Par quoi se dit encore l'essentielle entre ce « (strict) littéraire » et ce « (pur) scripturaire »… et les livres que leurs deux dimensions engendrent respectivement : les premiers ne cherchant finalement qu'à flatter chez leur « innocent lecteur » (en cette forme « identificatoire ») la passion basse et triste de leurs (sempiternel-ennuyeux) narcissisme tandis que les seconds, eux, font appel à leur *autre passion*, plus secrète mais aussi plus profonde…, que j'ai qualifiée plus haut de « sémiologique (ou si l'on préfère – d'« herméneutique »). Bien sûr il peut arriver que, dans un livre, les deux passions (la « narcissique » et l'« herméneutique ») du lecteur soient également requises ; étant pourtant clair que, si ce livre aspire au statut de « grand récit », il ne peut, dans le cours de sa rédaction, que donner, à partir d'un moment de celle-ci, *la préséance* à la seconde sur la première : car sinon il tournera immanquablement à « l'eau de boudin » de la composition d'un « petit traité » ou d'un « roman de rentrée (littéraire) » ; et en effet, si on relit froidement les « grands récits »(notamment ceux en forme romanesque), on s'aperçoit rapidement que tous leurs auteurs se sont au moins efforcés de *tenir à distance* la passion « narcissique-identificatoire » de leur lecteur… en leur donnant à lire les « aventures » d'un personnage auquel de toute façon *il est impossible de s'identifier jusqu'au bout* – et je pense ici notamment, entre cent autres exemples, à celui de l'Emma Bovary du « grand récit » éponyme de Flaubert (dont la « médiocrité » expressement voulue par son créateur décourage par avance un tel processus d'identification) – ; et même si, après tout, rien n'empêche d'imaginer, si son auteur n'avait pas opté pour ce parti-pris « anti-romantique » : en vérité *anti-narcissique*, un tout autre roman qui, bien que racontant à peu près la même intrigue, aurait fait d'Emma une héroïne peu ou prou « sublime » – une sorte d'égérie

avant l'heure d'un certain néo-féminisme –… et du roman dont elle est la figure-titre quelque chose comme « L'Élégance du hérisson » de son temps.

Restant alors à déterminer, pour chaque « grand récit » considéré, par quel moyen celui-ci fait appel à l'*autre passion* (celle qualifiée par moi plus haut d'« herméneutique ») de son lecteur : ce qui, bien sûr, n'est pas trop difficile à trouver dans le cas d'un « essai », mais qui le devient beaucoup plus sitôt qu'on a affaire à ce qui se donne (officiellement) pour un « roman » ; et cela parce que ce genre prétend justement ne délivrer *a priori* aucun « sens » ou « vérité » ou « leçon » (Dick) – à moins bien sûr de relever de la catégorie, (honnie) de ce qu'il est convenu d'appeler le « roman à thèse » – ; ceci pouvant expliquer pourquoi Lautréamont qualifiait ce genre de « faux » : parce qu'il n'est peut-être en effet, si du moins il aspire au statut (scripturaire) de « grand récit », qu'un « essai » cherchant, en un mode peu ou prou *honteux*, à se dissimuler sous l'apparence de « divertissement » d'une *fiction* ; et voilà pourquoi aussi peut-être tous les « grands romans », à partir d'un moment de leur développement, ne peuvent s'empêcher de cacher tout à fait qu'ils sont en vérité des « romans (à vocation peu ou prou) philosophique(s) » : exemple notamment de celui proustien dont l'auteur avouait « sportivement », dans une lettre à son éditeur-Rivière, qu'il ne l'avait écrit que pour partir « à la recherche de »… la *vérité* (ou encore de celui des *Possédés* de Dostoïevski, dont on sait que son auteur, à l'origine, se proposait de rédiger, suite à « l'affaire-Netchaïev », un pamphlet anti-nihiliste – même si, évidemment, la fiction qui a surgi de cette intention première s'est révélée, dans ce but purement idéologico-polémico-dénonciateur, d'une toute autre ampleur et d'une bien plus grande efficacité). À se demander si, après tout, il ne faudrait pas lever l'opprobre qui pèse traditionnellement-littérairement sur cette catégorie (dite) des « romans à thèse » : puisque, comme on vient de le voir : par notamment les exemples donnés plus haut, nombre de « grands récits » illustrant ce genre romanesque lui appartiennent plus ou moins – quoiqu'à ce bémol que leurs auteurs, eux, ont eu l'habileté, cette

« thèse », de *ne pas l'imposer d'entrée* à leur lecteur (qui ne cherchait à lire, lui, qu'un divertissement en cette forme « fictionnelle ») – ; s'arrangeant pour que sa « vérité », non tant *pré*-cède l'intrigue (qu'ils se proposaient de lui raconter), qu'elle en *pro*-cède ; et cela en faisant insensiblement passer ce même lecteur de sa passion narcissique-identificatoire (celle qui aime qu'on lui raconte de « belles histoires » dotées de personnages bien « sublimes ») son autre, elle, sémiologique-herméneutique (celle qui aime qu'on la mette sur la piste d'un « sens »)…Mon ami le romancier Franck Magloire me soumettait un jour cette idée – qui je l'avoue m'enthousiasma (même si, dans le même instant, je lui dis que, pour ma part, je me sentais totalement incapable de le mettre pratiquement « en œuvre ») – d'un recueil de nouvelles dont chaque récit se proposerait d'illustrer une citation de *La Société du Spectacle* : placée à chaque fois en exergue de celui-ci – un peu à la manière de l'énoncé d'un théorème de mathématiques qu'il s'agirait de démontrer (quoiqu'en ce mode donc « scripturaire ») – ; et recueil qui, parce que du moins ne cachant nullement la méthode de son élaboration, aurait cet avantage sur tous les autres d'annoncer d'entrée à son lecteur qu'il ne s'adressait qu'à sa passion sémiologico-herméneutique : au détriment de celle narcissique-identificatoire que flattent toujours de leur côté, les auteurs de (strictes) « fictions » ; et honnêteté intellectualo-littéraire qui pourrait, après tout, en séduire plus d'un : ne serait-ce que pour la raison que… (ici le texte s'interrompt). Un livre qui, tout en continuant de mettre « classiquement » en scène des personnages et des situations, ne chercherait plus tant à ce que son lecteur, à ceux-ci, s'identifie… qu'il se mette en quête, sinon du « sens » de l'histoire qu'on lui raconte : puisque ce « sens » lui serait toujours-donné par la citation de Debord, mais du moins du *rapport* entre cette citation et la fiction qu'il lit – et quel récit par exemple pourrait-il correspondre-à/illustrer celle de ce « tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation » : dont la « thèse » d'évidence, pleine de subtilités métaphysiques, renvoie probablement à un nombre incalculable de situations… et par conséquent de « fictions » ? Ces considérations expliquant aussi pourquoi, par la réciproque, mon « grand récit », officiellement

donné comme un « essai », s'est toujours présenté également comme un « roman (philosophique) » – « une enquête quasi-policière », comme je le disais dès la « quatrième de couv. » de son tome initial, à travers la peinture, la littérature, l'histoire et la géographie, pour revenir à la source du destin de l'Occident » –; et roman que son lecteur, pour le livre, n'avait qu'à s'identifier à son personnage de héros-« scripteur »; ce pourquoi à cette même époque, répondant à la question d'une instance critique me demandant qu'elle avait été l'intention qui avait présidé à la rédaction de cette Somme, j'avais dit: « Faire partager à mon lecteur l'aventure du dérouler d'une pensée »; mais ceci avant de comprendre, quelques tomes plus tard, que le *véritable héros* de mon « roman (philosophique) » n'était pas tant son (obscur/« à peine identifié ») auteur que le *sens* lui-même… qui en effet, dans mes livres, « se donnait (comme) de l'air » – s'accordait ce loisir de *vivre une nouvelle aventure* (qui nous a tous depuis, scripteur comme lecteurs, entraînés si loin) –; et qui en effet, relisant froidement aujourd'hui l'entièreté de cette *Profondeur* (!), ne s'apercevrait que le plaisir (?) qui le tient en une telle lecture n'est rien d'autre que celui que toujours procure à « l'innocent lecteur » son indentification-à un personnage du « roman (philosophique) » qu'il lit: sauf que ce personnage, dans le cas du mien, n'est personne d'autre que le *sens* lui-même (d'où la question qu'attend maintenant celui-ci de sa « lectrice-scripturaire »-Juliana à lui: « Oracle (…) pourquoi as-tu écrit *L'Europe et la Profondeur*? Quelle leçon sommes-nous censés en tirer »).

Le devenir-«(pur) scripteur » du « (strict) littérateur » qu'était à l'origine l'auteur de cette *Profondeur* va donc de pair avec un *autre devenir*: celui cette fois-ci de son lecteur (à l'origine lui-aussi « (strictement) littéraire ») en ce « lecteur scripturaire » que je dis; mais « devenir » qui s'opère lui-même, chez ce dernier, par la *mutation* de sa passion (« lectoraire ») passant insensiblement de tonalité « narcissique-identificataire » à celle « sémiologique-herméneutique »: même si, en cette mutation, quelque chose de la première

passion est malgré tout conservé – à savoir : son trait « identificataire » (à ce bémol que, dans cette seconde passion, l'objet de cette identification n'est plus tant un des personnages du roman (philosophique) qu'il lit – voir même, comme dans le cas du mien, son auteur-scripteur –… que le *sens*, même l'« oracle scripturaire » qui l'a « écrit ») – ; ceci expliquant aussi pourquoi, dans ce *Milieu doré*, j'ai consacré tant de pages à la (en apparence) bien insignifiante « comédie à la française » de ce *Mystère-Henri-Pick* : auquel il me faut à présent de nouveau revenir. On a vu en effet que dans ce film la raison de toutes les passions que déchaîne le roman de ces *Dernières heures* n'est pas tant due au contenu littéraire-objectif de cette œuvre – que tous s'accordent à regarder comme un « chef-d'œuvre de la littérature » (même si nous, spectateurs du film, n'en savons après tout rien – puisque, de ce (supposé) « chef-d'œuvre », il ne nous est donné à lire (entendre) que son incipit) – qu'au problème que pose son *attribution* à un obscur pizzaïolo breton du village de Crozon, « totalement inconnu au bataillon » ; et raison qui, on l'a vu aussi, est la véritable cause de l'immense succès que ce roman a connu : chacun de ses lecteurs s'étant « identifié », non plus cette fois-ci à un de ses personnages : comme dans le cas, par exemple encore, du *Hérisson* de Barbery (autre succès), mais bien à son *auteur même* ; et cela parce que *a priori* rien ne désignait l'obscur pizzaïolo-Pick pour devenir le créateur d'un tel (supposé) « chef-d'œuvre » : « Tout le monde allait pouvoir s'identifier à [retrouver citation plus haut], il n'y aurait pas cette barrière de l'élitisme intellectuel ». Où l'on comprend par là que l'énorme « succès du Pick » relève encore de cette passion qualifiée par moi plus haut de « narcissique-identificataire » – quoiqu'au bémol, cette fois-ci, que l'objet de cette identification s'est, dans le cas du film de Bezançon, *déplacé* de personnage (de roman) à auteur (de ce même roman) – ; et « déplace(ment) » qui constitue peut-être déjà, dans le devenir-lecteur scripturaire du (strict) lecteur littéraire que j'ai indiqué plus haut, une sorte de « progrès » : une *étape* sur le chemin qui va conduire ce même lecteur (dans les débuts : « strictement littéraire ») à devenir l'illustrateur de l'*autre passion* (elle donc : uniquement sémiologico-herméneutique – celle qui, à la fin des fins, fera

s'identifier ce même lecteur, non plus même à l'auteur d'un (supposé) « chef-d'œuvre », qu'à l'« Oracle scripturaire » qui, en vérité, l'a « écrit » : « Oracle (…) pourquoi as-tu écrit *Les dernières heures d'une histoire d'amour* ? Quelle leçon sommes-nous censés en tirer ? »). Mais où l'on comprend aussi par là que le personnage de critique littéraire-Rouche – celui qui se lance dans une espèce de « croisade » (*dixit* la cynique éditrice-sénior du roman de ces *Dernières heures*) pour démontrer que le roman éponyme *ne peut pas* être « de Pick » (et « croisade » qui constitue la véritable trame de l'intrigue du film de Bezançon) – n'est rien d'autre, lui, que le représentant de l'*autre passion* qui, en son mode, elle, « sémiologique-herméneutique », régit/inspire (secrètement) *toutes les lectures* : ce pour quoi par exemple, dans le cours de ce *Mystère*, nous apprenons que le même Rouche, bien qu'« écriv(ant) très bien » (Joséphine), n'*a jamais écrit* de « fictions », seulement des « essais sur la littérature » (épisode de son entretien, dans la cour de la maison d'édition où se donne justement cette fête en l'honneur du « beau succès du Pick », avec le romancier Koska – qui se trouve être lui, et cela à cet instant n'est sûrement pas indifférent, le *véritable auteur* de ce même « Pick »). Étant clair que, par cette indication donnée au spectateur sur la « bibliographie » de notre critique littéraire : quelqu'un qui donc, bien qu'en en ayant toutes les capacités « littéraires », n'a jamais écrit de « romans », nous est également livrée la *clef scripturaire* de ce personnage : celui d'un « pur lecteur » (du même nom) qui, parce qu'ayant mis depuis longtemps le doigt sur la véritable (quoique toujours secrète) *passion* qui guide/inspire l'« action de lire », s'est sagement abstenu d'illustrer le « genre faux » qu'est celui « romanesque » – ceci pouvant peut-être aussi expliquer pourquoi il va finalement tomber amoureux de l'autre « lecteur scripturaire » du film de Bezançon : celui incarné par le personnage lui, « royaumaire » de Joséphine (qui elle aussi, quoique par le chemin inverse/anti-narcissique de son incapacité « sportivement » reconnue d'écrire quelque roman que ce soit, en est venu à la *même conclusion* que Rouche… quant à l'origine du plaisir qui guide/inspire toute « action de lire » – ce pour quoi, bien qu'étant la fille du (supposé) auteur de ces *Dernières heures*, elle accepte

d'accompagner le critique-Rouche en ses (en)quête/croisade : d'en devenir comme le « Watson royaumaire »). Et comme ces deux-là, sous l'apparence de leurs incessantes-désopilantes chamailleries : vieux truc, on le sait, de la mise en place de toute intrigue amoureuse, s'entendent bien ! – le critique littéraire/impérial-Rouche et l'institutrice scripturaire-/royaumaire – Joséphine : que tout normalement devrait séparer… mais qui, en vérité, se rejoignent au moins sur le diagnostic que, chacun de son côté, ils ont fait quant à la *véritable passion* qui guide/inspire toute « action de lire » ; et « passion » qui est donc celle toujours à « moteur » sémiologique-herméneutique que je dis : ce pourquoi ni l'un ni l'autre ne sont tombés dans le piège, à forme lui on l'a vu : narcissique-identificataire, de la tentation de céder à quelque velléité littéraire-romanesque que ce soit (ce qui rejoint la position de l'auteur de cette *Profondeur*, quoique concernant cette fois-ci le genre « poétique » : autre velléité littéraire de millions d'auto-proclamés « poètes », qui, à la question d'un « ami »-revviste : qui lui, de ces mots de « poète » et de « poésie », se barbouillait littéralement lui demandant pour quoi il n'avait « jamais écrit de poèmes » (du moins au sens strict – seulement des « proses »), répondait à peu près ceci : « J'aime trop la poésie pour commettre quelque chose comme un poème » – en tout cas sûrement pas sur le modèle de toutes ces *pièces en vers libres* qui composent aujourd'hui l'immense majorité de ces plaquettes (le plus souvent publiées à compte d'auteur) illustrant la « production poétique » de notre époque (littéraire) d'*insignifiance* (du même nom)).

L'étrangeté radicale de la vie rend (presque) dérisoire toute pensée visant à quelque « explication du monde (et de cette vie) » que ce soit – sinon peut-être celle qui prendrait pour ligne directrice cette étrangeté-même (pour champ d'exploration le *vertige* qui naît de celle-ci) – ; ce pour quoi aussi mon livre a pris pour titre ce mot de « Profondeur », c'est-à-dire le nom de cette dimension dans laquelle, plus on va et s'enfonce, et plus on se rapproche du « non-fond » de toutes certitudes établies et autres vérités « allant de soi » la

« pensée la plus profonde » de mon « grand récit » n'étant donc pas d'autre chose, à la fin et à ce « titre », que celle de cette « a-byssalité » qui, parce qu'elle ne laisse jamais rien ni personne en repos, revient, tel un absurde remords, tourmenter de l'aiguillon de ses infini-et-absou-lu-et-éternel, etc. le (pur) scripteur du texte éponyme (telles étaient les idées qui hier au soir, tandis que je fumais une dernière cigarette au jardin avant d'aller me coucher, me sont venus visiter – la nuit était très noire… et je n'avais au-dessus de ma tête, à cet instant que le « sac à charbon » d'un ciel que ne perçait l'éclat d'aucune étoile : ni physique ni « pensive »). Et quelle chose étrange (me disais-je à ce même instant) que la « situation », par exemple, de cette (petite) espèce humaine, à peine identifiée sous la catégorie scientifico-anthoropologique d'*homo sapiens*, de cette (chétive) race d'hominidés apparue à la surface croûteuse d'un astre gravitant dans l'immensité d'un univers de cent milliards de galaxies – qu'elle ne manquait pas, cet astre, de remplir du fracas de son « histoire » (alors qu'à mon sens, face à l'immensité de ce mystère qui la circonvenait, le *silence* eût sans doute mieux convenu) – ; et « espèce », « race » qui, pour tenter de mettre un peu d'ordre dans ce même mystère et son « chaos phénoménal », avait inventé les activité/instrument peu ou prou baroques et bizarres de cela qu'on appelle « la pensée » : même si personne, en réalité, n'en a jamais vraiment compris jusqu'au bout les fonctionnement, vocation et autre « mode opératoire » (et moi bien sûr pas plus que les autres – peut-être même, par rapport aux auteurs qui se sont attaqués « sérieusement » à cette question, moins que ceux-ci). Et tout ce qui ressortait à la fin de ces considérations (plus ou moins nébuleuses), c'était au moins cette idée que, de cette « activité de pensée », on ne pouvait faire que l'*expérience pratique* – sans jamais espérer en tirer quelque conclusion, enseignement, leçon et autre résolution du « mystère du monde » : puisque ce « mystère », on l'a vu, n'est *aucune énigme* (je n'allais pas, à cet instant, me refaire le coup du cogito cartésien – ce « vieux truc » philosophique qui n'a déjà que trop servi) – ; et « expérience (de la pensée) » dont je voyais bien en même temps que, plus je la prolongeais en ce mode « approfondissant », et plus elle me (re)conduisait, non pas justement à quelque « explication

du monde » en général de cette vie (humaine) en particulier, mais, tout au contraire, à cette *a-byssalité de tout*… que j'ai évoquée au début du présent développement : tout se passant un peu comme si nous, les « humains » : c'est-à-dire les « disants-pensants », n'avions inventé/élaboré cette « activité de penser » que pour tenter de répondre (en mots et concepts) à la question que toujours nous adresse cette « a-byssalité »-même (et voilà comment aussi peut-être nous sommes devenus ces « créatures du *sens* » – en essayant d'en mettre sur ce qui peut-être, après tout, n'en a aucun : peut-être que le « sens » lui-même n'est encore qu'une invention humaine, qu'une superstition élaborée par le « possédé du langage » pour se sentir un peu moins seul et « étranger » dans cet « univers de cent milliards de galaxies » ?)… Les animaux, par exemple, ne semblent pas tourmentés plus que cela par ce « mystère (du monde) » et cette « a-byssalité (de tout) » – mais après tout on n'en sait rien (peut-être qu'eux aussi les ressentent – quoiqu'en leur mode propre : « animal » et *taiseux*) –; en tout cas ils ne donnent aucun signe qu'ils pourraient l'être eux aussi : peut-être après tout pour la simple raison qu'ils ont, eux, « d'autres chats à fouetter »/d'autres proies à poursuivre – et certes plus *précises* que la réponse aux questions, toujours un peu vagues et nébuleuses, que se posent, de leur côté, leurs frères spécistes-humains (observation et qui fait venir l'activité pensive propres à ceux-ci comme une sorte de *luxe* que se serait offert une espèce étant parvenue, après certes bien des combats « évolutionnistes », au sommet de la « chaîne alimentaire » : étant clair que, pour « penser », il vaut mieux avoir le *ventre plein* !) –; et je crois moi pour ma part, comme je l'ai déjà dit quelque part dans le cours de cette *Profondeur*, que *les animaux pensent eux aussi* : sauf que cette « pensée », étant tout entière tournée-vers la préoccupation du « repas du soir » (le seul « proche » qu'ils aient à leur disposition) et, en le mode cette fois-ci de la reproduction, vers le souci de la survie de l'espèce (le seul « lointain » des mêmes), n'a pas de temps à consacrer à d'autres questions que celles (donc : strictement « économiques ») de ce repas et de cette survie – observation dont, dans le même passage de mon « grand récit », j'ai inféré cette idée qu'une des caractéristiques de la « pensée (humaine) » était

la *gratuité*: pour ce que, si tout le monde dans le règne animal « pense » peu ou prou, seul l'« animal humain » présente cette particularité d'illustrer une « pensée » se préoccupant, elle, de questions *a priori* « inutiles » (sur ce, j'ai fini ma cigarette, suis rentré dans la maison, me suis couché – et le jardin est revenu à son silence, sa solitude et son obscurité: qu'avaient un temps « troublé » (?) toutes ces « pensées » qui m'étaient venues, l'espace d'une station méditative-hallucinée sous son ciel noir).

De telles « pensées », très probablement, d'autres les ont eues avant moi… et cela, très probablement aussi, n'a pas changé « grand chose » au cours (de ces mêmes « choses ») – puisque leurs auteurs, comme n'importe quel végétal ou animal, ont fini à leur tour par mourir (et qu'est-ce qu'une « pensée » qui ne préserve son auteur de la mort?) – (et je songe ici à ce passage du *Repos du guerrier* de Christiane Rochefort où un petit groupe de personnages, écoutant *La Passion selon saint-Matthieu* de Bach, s'étonne, une fois que la musique a pris fin, que son auteur soit « mort » – comme si la sublimité de sa composition aurait dû au moins le préserver d'une telle atteinte… et somme toute si « vulgaire »: puisqu'en partage à la moindre plante ou bête (humaine ou pas)) ; mais considérations (certes quelque peu sombres et « pessimistes ») dont j'infère à présent celle-ci que la seule « pensée » qui, peut-être, mériterait d'être examinée à fond serait celle qui prendrait pour objet de sa méditation ce que j'ai appelé plus haut (notamment dans ma (re)lecture des dernières pages du *Voyage* de Céline – *cf.* celles de mon *Empire et le Royaume*) « l'hypothèse de la *Résurrection* »; et cela pour la simple raison que, tant qu'à se donner la peine de « penser », autant faire que cette « pensée » se mette en quête du moyen qui permettrait (à l'auteur de cette même « pensée ») de *ne pas mourir*: « léger ennui » dont même, apparemment, tout le génie du compositeur de cette *Passion*, ou du peintre de cette « Vue de Delft », voire de l'écrivain de ce *Voyage* n'a pas su préserver leur auteur (alors que, dans le cas au moins du troisième, c'était bien là le projet poursuivi – *cf.* le « je ne veux plus mourir » du nar-

rateur-Bardamu de celui-ci)… Certains philosophes disent par exemple que si les animaux ne pensent/parlent pas, c'est parce qu'ils ne savent pas qu'ils sont « mortels » – affirmation qui m'a toujours un peu étonné dans la mesure où, si tel était le cas : si les animaux se regardaient comme peu ou prou « immortels », on ne voit pas du tout pourquoi, par exemple, ils auraient peur du prédateur qui les course (voire : mettraient tant de frénésie à rechercher le partenaire qui leur donnera une progéniture susceptible de leur assurer la survie, sinon d'eux-mêmes, du moins de leur espèce) – ; où l'on comprend par cette objection qu'il faut quelque peu bémoliser l'affirmation (philosophique) exposée plus haut par cette autre que, si les animaux ne pensent/parlent pas, cela ne vient pas tant du fait qu'ils ignoreraient qu'ils vont mourir – car sinon comment expliquer pourquoi ils font tout en leur comportement pour, à cette mort, échapper ? –… que de celui que, par contre, ils ne font jamais, de cette « hypothèse de la *Résurrection* », l'objet de leur méditation (animale-« taiseuse ») ; et cela parce que le « ne pas (ou plus) vouloir mourir » (de Bardamu) est en fait très différent du désirer ressusciter (dont le même Bardamu, à la fin du roman dont il est le narrateur, examine très sérieusement « l'hypothèse »). La différence entre l'animal et l'homme serait-elle que, tandis que le premier cherche à « ne *pas* mourir », le second lui cherche à « ne *plus* mourir » – et par conséquent : à ressusciter – ; cela expliquant encore pourquoi, tandis que l'essence de la « pensée » du premier est de nature « économique », l'essence de la pensée du second est la *gratuité* : pour ce que se mettre en quête du « repas du soir » ou en celle du « pain de la vie » suppose deux « chemins de pensée » qui, bien qu'en apparence proches, sont en réalité de nature radicalement différente (« utilitaire-matérialiste » dans le premier – « spirituelle-gratuite » dans le second) ? Mais où l'on comprend cependant que, même dans le cas de cette dernière, l'aspect « utilitaire » de la première doit être conservé ; et cela parce que, dans la mesure où, comme on l'a vu, aucune pensée (de ce type donc « spirituel-gratuit ») n'a jamais abouti à quelque « explication du monde » à peu près satisfaisante, mieux vaut, cette pensée-là, la faire servir à la seule recherche qui vaille vraiment la peine d'être menée : celle donc

de ce « moyen de *ressusciter* » – et moyen qui, selon le même Bardamu de *Voyage*, aurait trait à ce que, à la dernière page de celui-ci, le personnage appelle simplement l'« amour » :

> *De l'amour on en aurait tellement, par la même occasion, par dessus le marché, que la Mort en resterait enfermée dedans avec la tendresse et si bien dans son intérieur, si chaude qu'elle en jouirait enfin la garce, qu'elle en finirait par s'amuser d'amour aussi elle, avec tout le monde (…)*

; et n'est-ce pas une chose étrange que le (si « matérialiste ») narrateur du « grand récit » célinien, parvenu tout au bout de sa quête, en vienne à de telles (si « spirituelles ») considérations – peut-être parce que celui qui, dans les débuts du roman, avait clairement affiché son intention de « ne *plus* mourir » ne peut en effet qu'orienter l'objet de sa méditation « pratico-matérielle » vers l'examen de cette « hypothèse de la *Résurrection* » : pour ce que le seul thème en vérité qui mérite vraiment d'être analysé à fond par la pensée (du même nom).

Que « l'amour soit plus fort que la Mort », qu'il puisse même, dans certaines conditions, la *vaincre* – une de celles-ci étant, comme il est dit dans le même passage de ce *Voyage*, le « courage » :

> *Plein moi alors que j'en aurais du courage. J'en dégoulinerais même de partout du courage et la vie ne serait plus rien elle-même qu'une entière idée de courage qui ferait tout marcher, les hommes et les choses depuis la Terre jusqu'au Ciel (…)*

… ce n'est certes pas là, depuis qu'il y a des « auteurs » et qu'ils écrivent des « romans », un *scoop* – c'est même peut-être, dans ce registre littéraire-romanesque, une sorte de « cliché » (qui fait par exemple le fond des livres de la « collection Harlequin »… qui se concluent invariablement par une

telle « victoire ») –; et pourtant que l'Annonce de celle-ci soit ici reprise dans l'épilogue d'un « grand récit » qui, c'est le moins qu'on puisse dire (!), durant les six-cents pages du « dérouler » de sa fiction, fait la part (plus que) belle à cette « Mort » et à sa puissance (« la grande inspiratrice » disait son auteur), cela ne doit-il pas mettre, en le mouvement de l'exclamation fameuse du « ô Mort, où est ta victoire, puisque… ? », la puce à l'oreille de son « innocent lecteur » ? Voici donc un « (grand) récit » dont le « héros », parti à l'origine pour connaître « le plus grand chagrin possible », se retrouve en chemin parvenu tout au bout de son (en)quête « au-noir » : tout « au bout de (sa) nuit », à examiner froidement cette « hypothèse de la *Résurrection* » que je dis ; et Événement de cette « Résurrection » qui constitue bien sûr le point d'orgue de cette « victoire de l'amour sur la mort » – que pour ma part, dans mon propre « grand récit », j'appelle celle « terminale du Royaume sur l'Empire » – ceci expliquant aussi pourquoi l'Auteur de cette « victoire (terminale) », pour reprendre les catégories céliniennes, a dû en effet expérimenter « le plus grand chagrin possible » (dont on connaît bien assez les formes et les étapes de Sa « Passion » – celles de ce que, dans/dès mon *Traité du Même*, j'appelais cette « kénose par le *sang* » : la rédaction par un (divin) scripteur, afin (donc) d'« accomplir les Écritures », d'une sorte d'« Être et *Sang* » de son cru… et rédigé avec l'encre de la même « couleur »)… Où l'on comprend aussi par là qu'un des traits de l'écriture de tout « grand récit » quel qu'il soit est de *toujours comporter*, à un moment ou un autre de son développement, l'Annonce de cette « victoire (terminale) » – et aussi « noire » que puisse être la tonalité dans laquelle celui-ci a été composé (Céline) –; dont j'ai déjà donné, dans les « grands récits » par moi examinés plus haut, quelques exemples : le passage de *Voyage* que je viens de citer, l'évocation chez Proust de ces « otages divines », la « révélation » dans le *Haut Château* de Dick de cette victoire des Alliés sur l'Axe, etc., etc. ; et trait qui s'accompagne également toujours de cet autre, dans ces mêmes « grands récits », de la *présence*, dans leur galerie de portraits, d'un personnage indéniablement « royaumaire » : d'évidence, chez Céline, celui de la « putain au grand cœur » Molly, ou encore de ce sergent de la

coloniale [retrouver son nom] : celui qui donnait des boutons au « lecteur (strictement) littéraire »-Breton, voire même celui de cette vieille mère Henrouille à laquelle le narrateur-Bardamu veut bien concéder un air de « gaieté » divine, etc. ; et encore, chez Proust, celui de la grand-mère de « Marcel », voire, tout à la fin de la *Recherche*, de cette « M^lle^ de Saint-Loup » (*cf.*, quelque part dans ma *Profondeur*, l'analyse que j'ai faite du signifiant de son « Nez » – et figure « royaumaire » parce que, contrairement à son entourage : qui la presse de profiter du « beau parti » qu'elle est, elle va renoncer à toute tentation littéraire-mondaine pour suivre, elle, son *désir vrai*… et donc « royaumaire-scripturaire » et donc « royaumaire-scripturaire » : en choisissant d'épouser un homme obscur mais qu'elle aime, et bien sûr, chez Dick, celui de la « lectrice scripturaire »-Juliana : celle qui va donc être le vecteur de l'Annonce de cette victoire (terminale) de, selon, l'amour sur la mort, ou du Royaume sur l'Empire, ou des Alliés sur l'Axe, etc. (à se demander même si les fameux opus de cette Collection Harlequin – que font profession de mépriser tous nos auteurs de « petits traités » et autres « romans de rentrée littéraire » (où l'on chercherait bien sûr en vain une telle Annonce et de telles figures) – ne sont pas, à leur façon, plus proches de ce que j'appelle ici « grand récit » – pour ce qu'eux au moins « cochant les cases » des deux traits qui me semblent caractériser l'écriture de ces « grands récits » !)… Je traverse en ce moment par exemple une « crise de J. H. Chase » (je lis par « crises », c'est-à-dire que, de temps en temps, je me mets à (re)lire en continu trois cents ou quatre cents pages d'un auteur que j'aime et que je n'avais plus pratiqué depuis des mois, voire des années… avant de l'abandonner de nouveau, lorsque la « crise » et pensée pour un autre –, c'est ainsi que j'ai régulièrement et successivement, des « crises de Proust », ou « de Céline », ou « de Saint-Simon », ou « de Dostoïevski », etc. et donc, en ce moment, « de Chase », un des amours de ma jeunesse, mais que je n'avais plus ouvert depuis des décennies) ; et je note que, en une œuvre qui se caractérise pourtant par la noirceur de ses personnages : gangsters, voyous, flics véreux, politiciens corrompus et autres femmes perverses, etc., il s'en trouve toujours, dans chaque récit, un

de « royaumaire » : ce peut-être un ami fidèle qui, malgré les dangers qui environnent de toutes parts le héros, ne le laisse pas tomber dans l'épreuve (exemple, entre cent, du « gros Mexicain » Adolfo Crell de *Chambre noire*) ; ou encore une « courtisane » qui, bien que, de par son métier, tout la porte à trahir, tombe amoureuse de ce même héros (exemple de la Claire Wonderly de *Douze balles dans la peau*) ; voire du simple « brave type », routier de son état, qui vient en aide au narrateur qu'il a pris en stop à bord de son camion (*cf.* le Frank Williams du début de *Dans le cirage*), etc. ; et présence de tels personnages qui, au sein d'un univers essentiellement marqué par les sempiternelles passions tristes de l'argent et du « sexe-pour-le-sexe », allume soudain une singulière lueur : celle venant rappeler à l'innocent lecteur, amateur de telles « Séries noires » que le Royaume, même en leur monde de violence et de puissance brute, a malgré tout encore son *mot à dire* – ne serait-ce par le simple geste « humain » d'une main tendue à celui qui, en leurs ténèbres extérieures, croyait s'être définitivement égaré – ; étant clair que, dans « l'œuvre au-noir » de Chase, de telles soudaines (et peu ou prou toujours étonnantes-incongrues) *épiphanies royaumaires* sont d'autant plus signifiantes qu'elles se détachent sur un fond essentiellement hanté de malfrats et de crapules : tout se passant comme si cette « cathédrale du diable (P.A. Boutang) qu'est le grand récit » chasien, son auteur s'était tout de même arrangé pour sculpter ici et là, à ses chapiteaux de telles figures d'*anges souriants et secourables* (à l'inverse des « cathédrales de Dieu » où, cette fois-ci, ce sont des figures de *démons grimaçants* qui, aux mêmes endroits, ont été représentées – je me permets ici de reprendre, pour le compte de l'« écrivain de polars »-Chase, la belle image utilisée par Pierre-André Boutang dans sa Préface aux *Possédés* de Dostoïevski : m'étant en tout cas clair, et toutes proportions gardées, qu'il y a en effet « du Dostoïevski » chez l'auteur de *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*).

Toutes considérations qui viennent ruiner les reproches (en général issus d'une certaine critique « néo-progressiste ») qu'on adresse habituellement

à cet auteur (son côté « réactionnaire », son « machisme », son « sadisme » etc. – en bref : que, pour séduire son lecteur, « il (en) flatterait les plus bas instincts ») ; et « délicats lecteurs » qui, pour cela, disent lui préférer, toujours dans ce même registre du genre « Série noire », des écrivains plus « politiquement/littérairement corrects » tels que Hammet ou Chandler – alors que, avec la belle *hypocrisie critique* qui caractérise en général la « gens néo-progressiste », ces mêmes amateurs avouent « en off » que les plus grands plaisirs qu'ils ont tirés du genre « polardeux » leur sont venus, non tant de leur lecture de la *Moisson rouge* ou du *Grand sommeil*, que de celle de *La Chair de l'orchidée* – : à quoi il faut ajouter cette observation que c'est, non dans les œuvres d'un Hammet ou d'un Chandler, mais bien dans celle d'un Chase : pourtant (en apparence) caractérisée par une vision très pessimiste de la « nature humaine » (et je ne parle même pas ici encore de la « nature féminine » – j'y viens plus loin), qu'il se rencontre (paradoxalement) *le plus grand nombre* de « personnages royaumaires » (tels que j'en ai décrit les caractéristiques au développement précédent – et aussi bien peut-être depuis le quasi-début de ce présent *Milieu doré* : *cf.* la « Juliana » de Dick, la Joséphine de Bezançon, etc.)… Prenons par exemple, pour étayer mon propos : en forme d'une « défense de J.H. Chase » (si tant est que celui-ci en ait besoin), ce reproche de « machisme » qui lui est ordinairement adressé – et il faut reconnaître que bien souvent, sous la plume de notre auteur, fleurissent des sentences relevant de ce tropisme… particulièrement salées (à tel point même que, relues dans la distance de soixante années de « luttes féministes » – Chase n'est-il pas le contemporain de Simone de Beauvoir ? –, elles en deviendraient, du fait même de leur côté parfaitement excessif, presque… comiques !) – ; et « machisme » qui, non content de dicter de telles « perles » aux narrateurs chasiens, inspire aussi à leur créateur un grand nombre des intrigues de ses romans : ceux-ci nous racontant souvent l'histoire, somme toute banale : depuis au moins celle de l'Iliade (sinon de la Genèse !), de la *chute*, sinon d'une ville, du moins d'un individu… « à cause d'une femme, certes sublimement belle, mais aussi particulièrement retorse et *perverse* (ainsi, dans *Chambre noire*, celle de son héros Cade,

dans les débuts photographe de grand renom, mais que sa passion fatale « pour une belle Mexicaine » va rapidement conduire à la déchéance la plus totale : alcoolisme et perte de toute crédibilité professionnelle ; ou encore, dans le (bien intitulé) *Garces de femmes*, celle du « privé »-Floyd Jackson que l'attirance irrépressible qui le pousse vers la belle-fascinante « Veda Rux » va lui aussi conduire à la tragédie – même s'il est à noter que, dans ce second cas, le personnage féminin de cette Veda a sincèrement, quoique momentanément, *aimé* Floyd : où l'on voit qu'avec Chase les choses ne sont pas toujours aussi mécaniques et « pré-destinées » qu'on pourrait le croire). Restant toutefois à se demander si Chase lui-même *croyait vraiment* à ce « machisme » qu'il fait profession d'illustrer dans ses romans : tout se passant un peu comme si, dans son cas, désirant illustrer pour son compte le genre « polar » inventé Outre-Atlantique : n'oublions jamais que Chase est un *auteur européen*, avait pointé en ce trait un des ingrédients du genre et, dans une sorte de volonté de surenchère, avait décidé de *forcer un peu sur le cliché* – en l'occurrence ici : celui de cette tonalité « machiste » (qu'on retrouve après tout aussi – quoique moins prégnante (et donc peut-être : plus spontanée) chez les inventeurs américains Hammet ou Chandler) – ; et « forcé(ment) » qui aurait donné les énormités misogynes qui émaillent ses récits : à ce bémol toutefois qu'en ceux-ci, lorsque leur personnage féminin n'est pas celui, comme « traditionnel-polardeux », de la « garce » perverse, fatale et redoutable, il rejoint bien vite les rangs de ces « personnages royaumaires » qui traversent la « comédie humaine » chasienne (et galerie de portraits dans laquelle leur créateur a indistinctement mêlé hommes et femmes – prouvant justement par là que, qu'il opère dans le registre de l'abject ou du sublime, il n'a pas de « préjugés de genre » : étant clair que le *vrai machisme* peut aussi bien consister à croire que « toutes les femmes sont des garces » qu'à penser qu'elles « sont toutes des anges »).

À quoi il faut ajouter ceci que, toujours dans le cas de ces intrigues chasiennes nous racontant l'histoire de « la chute d'un homme *à cause*

d'une femme » (pour dire vite), leur inventeur ménage toujours une porte de sortie à ses héros – ce qui fait de lui, non tant ce « tragédien » (dont les Séries noires nous montreraient à l'œuvre une sorte de *fatalité implacable* – à laquelle, de toute façon, ses personnages ne sauraient échapper), que ce « dramaturge » (pour ce que ces mêmes personnages, et aussi écrasés soient-ils par les circonstances, demeurent jusqu'au bout *libres*) – : ainsi, pour reprendre les exemples des romans vus plus haut, le photographe Cade de *Chambre noire* a, dans le cours de l'intrigue dont il est le personnage principal, un moment dans lequel il est tout prêt de se sortir de la déchéance où l'a conduit sa passion (fatale) pour sa « belle Mexicaine » – des amis, qui croient à son talent, sont parvenus à l'extraire de son alcoolisme et, par le même mouvement, à lui faire retrouver un emploi (par ailleurs, il a rencontré une femme dont l'amour qu'elle lui inspire lui a fait (du moins le croit-il) oublier sa « garce de Mexicaine ») – ; mais voilà, désirant épouser cette nouvelle compagne, il commet l'erreur de repartir pour Mexico dans le but de procéder à son divorce avec l'ancienne – sur laquelle il retombe fatalement… et à laquelle il cède de nouveau :

À l'hôtel, il se rendit p. 138 Alors prends-moi…

(et à cet instant, devant tant de bêtise et d'aveuglement : dans le fond aussi typiquement « machistes » que le sont leurs inverses de mépris et de cynisme, il faut bien reconnaître qu'on n'a même plus envie de plaindre ou de compatir en quelque façon aux malheurs du personnage) ; comme de la même manière, dans cette fois-ci le roman *Garce de femmes*, est aussi offerte, à son héros-« Floyd Jackson », la possibilité de *quitter la ville* et, par la même occasion, de laisser derrière lui tout le sac d'embrouilles où il s'est fourré : même si, là aussi, c'est le désir irrépressible de revoir une dernière fois la « belle Vera » qui l'empêche pour finir de saisir une telle opportunité – qui, bien évidemment : les choses et le récit ayant suivi leur cours, ne se reproduira pas – par quoi on comprend que l'issue mauvaise de ces deux romans (mort de Cade et arrestation de Floyd pour un crime qu'il n'a pas

commis – même s'il en a commis d'autres !) n'est pas à mettre au compte d'une (imaginaire) « fatalité » : les deux personnages ayant eu leur chance… que seule l'« éternelle concupiscence » leur a fait manquer ; et dès lors pourquoi devrions-nous les plaindre ? Où l'on comprend en tout cas, par cette *liberté* dont toujours disposent ses personnages, que l'œuvre chasienne, et aussi sombre et pessimiste qu'elle puisse nous apparaître à première lecture : plus même peut-être que celle d'un Hammet ou d'un Chandler, en est encore une d'*essence royaumaire* : pour ce que les épreuves et autres malheurs qui frappent les protagonistes de ses intrigues ne proviennent pas tant d'une *fatalité* (de type social ou métaphysique) à l'œuvre en ce « monde nôtre » que du fait que ceux-ci n'ont pas su résister aux tentations des deux « passions tristes » qui régissent ce monde-même : concupiscence et cupidité – auxquelles ce même Royaume toujours opposent l'amour et la frugalité (illustré par exemple par le « happy end » de ce *Douze balles dans la peau* où Cain et Claire, mariés et heureux, se contentent de tenir une petite station service) – ; ce qui explique aussi pourquoi, dans les romans de Chase qui, eux, « finissent mal », la « morale » qui en ressort est un peu toujours la même : cette pensée qui vient à leur lecteur que le malheur qui frappe ainsi son héros « est bien triste, mais après tout, en s'amourachant de la première « greluche » venue ou en partant à la conquête de la « grosse galette », il n'a récolté que ce qu'il méritait. « Alors que par exemple, dans l'œuvre hammettienne, tout autre est le fil qui inspire ses intrigues – et fil d'évidence lui *anti-royaumaire* (peut-être parce que Hammet était ce « marxiste » ?) – ; et œuvre qui, contrairement à celle de Chase, adhère elle à cette croyance à une « fatalité » (de type social ou psychologique)… qui fait que ses personnages ne sauraient de toute façon échapper au « destin » qui leur est promis/que leur a réservé de toute éternité la structure sociale de ce « monde nôtre » : pour ce que, ne disposant pas eux de cette « liberté royaumaire » qu'illustrent les personnages chasiens, ils retombent toujours dans les mêmes travers et autres comportements plus ou moins « aliénés » (au sens justement « marxiste »). Ce pour quoi, me semble-t-il, la « clef » de l'œuvre hammetienne est tout entière résumée par cette « anecdote » –

que j'ai rapportée dès le premier tome de ma *Profondeur* (dans le chapitre de celle-ci consacrée à cet auteur – et « anecdote » qui, notons le bien, n'a rien de particulièrement « criminelle ») –… que raconte, dans *La Clef de verre*, un « privé » à une interlocutrice (dans une maison cernée par des tueurs dont ils attendent l'assaut imminent) : celle de ce petit employé à la vie grise (salaire modeste et famille « ordinaire ») qui, pour avoir vu, un jour qu'il se rendait à son (ennuyeux) travail, une énorme pile de béton s'effondrer auprès de lui – lui faisant manquer la mort de très près – a soudain et immédiatement décidé de *tout quitter* (son métier et sa famille) pour recommencer « ailleurs et bien loin » une *autre vie* ; sauf que (poursuit le détective – chargé à l'époque par cette famille de retrouver le « disparu »), cet employé n'est pas allé bien loin ni n'a changé grand chose à sa « grise existence » : puisque, quelques années plus tard, le même « privé » l'a retrouvé, dans une ville proche, ayant renoué avec le même type de vie – exerçant la même fonction professionnelle et doté d'une famille en tout point similaire à celle qu'il avait ainsi plaquée – ; comme si finalement le « héros » de cette anecdote *n'avait rien retenu* de la « leçon » que lui avait pourtant donnée, par l'incident de l'effondrement de cette pile de béton devant lui, le passage de la mort sur lui – et incapacité de ce personnage à saisir la « chance » qui lui était ainsi offerte (en la forme (probable) d'une *prise de conscience* de la « grisaille » de son existence – qui lui aura certes donné le courage de la *quitter* mais non celui de la *changer*)… dont Hammet, pour sa part, a inféré sa croyance à une « fatalité » (de type donc ici : socialo-psychologique) à l'œuvre dans notre (présente) société ; et croyance (de nature on le voit : *anti-royaumaire* – pour ce que, en celle-ci, ses personnages ne sauraient être « libres ») qui constitue en vérité le *substrat le plus profond* de son travail de romancier : à cet égard bien plus sombre et pessimiste (« tragique ») que celui du « dramaturge »-Chase.

Bien sûr, à l'« anecdote » hammetienne de l'histoire de ce petit employé capable de *rompre* avec sa vie de grisaille… mais non de la *changer*, la

« doxa » progressisto-marxisante apporterait sans doute son inoxydable interprétation : celle qui pose peu ou prou que, si ce personnage a échoué à « changer (cette/sa) vie » : puisque, comme on l'a vu, il n'a eu de cesse de la répliquer en l'élément d'une « grisaille » en tout point similaire à celle qui caractérisait l'ancienne, *c'est parce qu'un tel changement* ne peut s'opérer que par le vecteur d'une « révolution politico-socialo-collective » (sinon « collectiviste ») – ce pour quoi aussi Hammet fut ce « communiste » (et ayant même fait de la prison pour de telles opinions « progressistes » mais non « *néo*-progressistes ») – : conception qui me fait irrésistiblement penser, moi qui ai un peu connu cette période (aujourd'hui, temporellement comme politiquement, bien lointaine…), au slogan de ce Programme (commun (français) de 1980 affirmant vouloir unir en un *seul* mot d'ordre la consigne (marxiste) de ce « changer le monde » et celle (rimbaldienne) de ce « changer la vie » – dont depuis on a vu ce que, de ce beau « programme », il était advenu (inutile je crois de s'appesantir sur le sujet…) – ; mais conception dont le trait principal, dans la distance à présent de quarante années pleines, m'apparaît résider, non pas même une *imposture électorale* (une de plus !) : clairement avérée aujourd'hui par ces mêmes quarante années écoulées, qu'en son contenu : idéologico-pensif de nature absolument *anti-royaumaire* : en cela que, sur la question d'un tel « changement », la conception de type royaumaire dit à peu près l'exact contraire – à savoir qu'il est *toujours possible* à quelque individu que ce soit, et aussi écrasé soit-il par les conditions sociales de son « époque sienne », de *changer à tout moment de vie* (et cela sans attendre ce « changement de monde » en lequel la vulgate marxiste pointe la condition *sine qua non* de tout « changement d'existence »/rupture radicale avec la « grisaille » qui la caractérisait) – ; en clair : qu'il n'y a l'œuvre en ce « monde nôtre »/univers parallèle-uchronique (fondé sur la « fake news » de cette (supposée) victoire de l'Empire sur le Royaume) aucune « fatalité » du type qu'évoque l'« anecdote » hammetienne ; et cela sans doute parce que cette conception royaumaire, sur les « vivants » qui mènent cette « vie » *sait certainement* au moins une chose qu'ils ont été *créés libres*… et donc capables, cette existence, à tout

moment de la « changer » (sans attendre quelque révolution politico-sociale et autre « Grand soir » – comme le préconise pour sa part le « romancier marxiste »-Hammet… avec la lamentable/anti-royaumaire histoire de son « petit employé » qui, s'il a su rompre avec la vie qu'il menait, n'a pas été capable de le faire avec la « grisaille » qui la caractérisait). Chez Chase par contre, cette conception royaumaire de la vie humaine, ce pari qu'elle fait sur la *liberté* des créatures, est clairement/fictionnellement illustrée par tous ces personnages d'aventuriers et de vagabonds qui un jour, las de la « grisaille » (au sens cette fois-ci pratiquement météorologique) du Nord où ils séjournaient, décident de prendre le chemin du Sud et, notamment, de cette « paradisiaque » Floride (aux toponymes, selon, réels (Miami) ou imaginaires (« Paradise City », « Paradis Palms ») – mais toujours on le voit de nature « édénico-évocatoire ») – dont par exemple le Johnny Farar de *Dans le cirage*… expliquant à ses hôtes de « Pelotta », ville-étape déjà floridienne sur le chemin de sa quête en direction de Miami, pourquoi il a décidé, en cette quête-vers le Sud, de se lancer :

> *– Vous vous demandez peut-être ce que je suis venu faire ici (…) Eh bien ! voilà : je suis de Pittsburg. Mon vieux tenait un bistrot installé p. 14 je ne le regrette pas (…) Tu n'es jamais allé à Pittsburg ? De la suie, de la boue, du bruit et du brouillard, c'est ça, Pittsburg. C'est pour ça que la Floride est formidable (…) Je viens de passer les trois semaines à voyager en camion jusqu'ici. C'est un pays du tonnerre (…)*

Où l'on comprend, par cette tirade aux accents enthousiastes : quant à cet Eden qu'est censée être la Floride, que nous tenons déjà là, en ce personnage, comme le *pendant royaumaire* du triste « petit employé » de l'« anecdote hammetienne » – qui lui, apparemment, n'a jamais pris la route de quelque Floride ou Californie rêvées (puisque le privé qui raconte son histoire dit l'avoir retrouvé dans une ville voisine de celle qu'il avait quittée) – ; et même si l'enthousiasme de Farrar est vite tempéré par les objections que font ses hôtes à son projet de se rendre à Miami – qu'ils regardent

peu ou prou comme un « rêve » et la meilleure manière de s'attirer des « embêtements » :

– Ton copain ne t'a pas p. 19 on a des embêtemenst (…)

; d'où aussi la proposition qu'ils font à Farrar de l'associer à leur entreprise en lui versant « un tiers des bénéfices » – mais proposition généreuse que le personnage, parce que à cet instant entièrement « possédé » par ses fantasme-tropisme « floridiens », déclinent :

– Ne m'attends pas, Tom cherche quelqu'un. Je ne reviendrai pas.

(où l'on retrouve ici encore la possiblité royaumaire déjà pointée dans d'autres intrigues chasiennes – celle qui, si le personnage avait su en saisir la « fenêtre d'opportunité », lui aurait en effet évité de connaître bien des « embêtements » ceux qu'il ne manquera pas de rencontrer, en poursuivant sa route-vers la mythique Miami, du roman)… Et certes, l'« itinéraire », à la fois géographique et mental, du Farrar de ce *Dans le cirage* peut sembler aller dans le sens de la conception hammetienne de l'existence – que les pauvres ne sauraient espérer pouvoir « changer leur vie » (tant que du moins ce « monde nôtre » n'aura pas été transformé) – ; mais il ne faut pas le croire : pour ce que, en vérité, le personnage a eu l'occasion de le faire, s'il avait par exemple accepté la « proposition honnête » de ses amis de Pelatta, mais proposition qu'il a finalement déclinée pour pousuivre sa route vers Miami et son « rêve » d'*argent facile* – tel que l'expose lui-même Farrar à ses hôtes royaumaires (qui eux, parce que justement « Floridiens » de souche, savent bien ce que d'un tel « fantasme de pauvre », il faut penser) :

– C'est une histoire qu'on m'a racontée (…) Je sais que ça a l'air p. 19 pour le ramasser.

(quelle douceur d'écrire un livre où l'on se contente de raconter des

histoires trouvées dans ceux d'un autre : non seulement on s'épargne la tâche fastidieuse de rédiger un roman, mais en plus on n'a pas la peine de devoir en inventer l'intrigue – se réservant le seul travail, qui pour un *herménaute* est toujours un plaisir, de la commenter : ne quittons donc pas celle de ce *Dans le cirage*).

Le Farrar de Chase ne manque pas de ressources : tant physiques (c'est un excellent boxeur) que mentales (lorsque les circonstances du roman l'amènent – très momentanément il est vrai – devoir gérer un casino, il prend des initiatives dont tous s'accordent, y compris ses ennemis, à reconnaître l'intelligence) ; par ailleurs il n'est pas dénué de principes moraux : refusant d'entrer dans des « affaires louches » et répugnant à tuer – ce que pourtant, sous la pression des événements, il va bien être obligé de faire (à la fin de l'intrigue il compte tout de même quatre ou cinq cadavres à son actif – qui sont, il est vrai, ceux de belles crapules) – ; il est donc le contre-exemple de l'« anecdote hammetienne » qu'un pauvre, s'il s'y prend convenablement : en l'occurrence ici *légalement*, peut très bien « changer sa vie » – ce qu'il aurait très bien pu faire si, comme on l'a vu, il avait accepté l'honnête proposition de ses hôtes royaumaires à Pelotta (ville déjà floridienne) – ; et pourtant son aventure finit mal : la dernière séquence du roman nous le montrant coincé sur une corniche d'un gratte-ciel de Miami, tentant d'échapper à la police et aux tueurs de la Mafia ; et que s'est-il donc passé : quelle erreur, en son parcours, a-t-il commise pour en arriver là ? Celle peut-être de souscrire à cette « superstition anti-royaumaire » que, pour un pauvre, « changer sa vie (de pauvre) » consiste essentiellement à tenter d'embrasser *celle des riches* : Farrar en effet, s'il a renoncé à la boxe : où pourtant il excelle, n'a pas renoncé à toucher ce qu'il appelle « la grosse galette » – ce dont nous avertit la quatrième de couv. du roman dont il est le héros et le narrateur :

D'après eux, j'avais une chance de gagner correctement mon bœuf en

remontant sur le ring. Pour moi, c'était bien fini, mais le fric en revanche, ça me tentait toujours (…)

; et c'est bien sûr, non la fatalité (sociale) pesant, selon Hammet, sur tous les « pauvres », mais bien ce *mirage de l'argent facile*, celui que fait miroiter la « vie rêvée des riches » devant les yeux des pauvres, qui va le conduire à sa perte – l'ironie de toute cette histoire étant d'ailleurs que l'épilogue de l'intrigue chasienne effectue pratiquement/*prend au mot* ce « rêve de pauvre » de Farrar :

Eh bien ! moi qui m'étais toujours promis si je palpais la grosse galette de la dépenser à la pelle, je tenais ma promesse, et j'en ressentais une jubilation intense. En cette minute, j'étais l'homme le plus puissant de la terre.

et en effet la dernière scène du roman nous montre son héros, toujours coincé sur sa corniche de gratte-ciel, jetant par poignées deux-cent cinquante mille dollars dans la rue en contre-bas – « pluie d'or » qui a pour conséquence, vingt-deux étages « en dessous », d'y déclencher une petite émeute :

Ce qui se passait en-dessous p. 251 pour lui reprendre l'argent.

et sorte de « potlach somptuaire » qui confère à l'épilogue chasien un caractère en tout point « royaumaire » : étant clair que c'est ainsi que le Royaume, lorsque le hasard lui fait toucher « la grosse galette », traite l'argent (en le « claquant ») et la « passion triste » de cupidité qui lui est associée (en ridiculisant ses « possédés ») – par quoi on comprend que le personnage-de-pauvre » Farrar n'est pas si (socialement) « aliéné » qu'on pourrait le croire :

Je haletais et je ruisselais de sueur. J'aurais supporté de revivre tous mes emmerdements rien que pour ces dix minutes de folle puissance.

étant clair qu'un « vrai riche » – je veux dire : quelqu'un qui a, au sens évangélique, « l'esprit de richesse » (et « esprit » qui n'est en rien associé à quelque statut social – puisqu'on le retrouve aussi bien chez les pauvres que chez les riches) – ne se serait pas comporté ainsi avec tout cet argent : avec tant d'irrespect et de mépris pour ce que, en vérité, il représente… et qui est bien plus à ses yeux qu'une (ici le mot manque). Si bien que, à la lecture de l'ultime scène de ce *Dans le cirage*, on peut dire que son héros, en jetant ainsi tous ces dollars du haut de sa corniche : tout cet « argent (comme on dit) par la fenêtre, se rachète en quelque sorte de son « péché » de cupidité : peut-être va-t-il dans quelques instants mourir – soit en tombant du haut de son gratte-ciel, soit en étant abattu par les tueurs qui le coursent (l'excipit chasien – « je sombrai dans la nuit et le silence » – n'en dit rien) – ; mais, par son geste blasphématoire vis-à-vis de l'idole-argent/« dieu-dollar », il est d'ores et déjà *sauvé* : s'étant même offert le « luxe » (qui n'a de « prix » dans aucune monnaie) de se faire, le temps de ces « dix minutes de folle puissance »/jouissance, le héraut de cette *Annonce royaumaire* qui pose que… (ici le texte s'interrompt)… Et quelle « leçon » dès lors, pour reprendre les mots-mêmes de la « lectrice scripturaire »-Juliana du *Haut Château* de Dick, « sommes nous censés tirer de » ce *Dans le cirage* de Chase (de sa *Sauterelle* à lui) : peut-être celle-ci que, dans l'univers parallèle-uchronique qui est le nôtre : celui donc (en apparence) uniquement régi par les deux « passions tristes » de cette *cupidité* et de cette *concupiscence* – ou si l'on préfère : fondé sur la « fake news » que ces « passions tristes-impériales », dans le cœur de l'homme : des « pauvres », *l'ont toujours déjà emporté* sur les vertus royaumaires –, il n'y a en vérité à l'œuvre aucune « fatalité » (de type social-hammetien)… qui empêcherait les pauvres de s'extraire de la « grisaille » de leur vie (du même nom) – à condition bien sûr que ces mêmes « pauvres » sachent éviter le double piège que toujours leur tendent les deux passions tristes-impériales que sont cette « concupiscence » et cette « cupidité » : pièges dans lesquels notre héros-Farrar a commencé par tomber – en étant *physiquement subjugué* par la perverse « Della » et, par le

même mouvement, en cherchant à conquérir « la grosse galette » (tant sexe et argent, dans l'univers chasien, sont inextricablement mêlés) –… mais lesquels aussi il a fini par s'extraire (en tombant cette fois-ci *amoureux* de la charmante-royaumaire « Genny » – qu'il se propose rien de moins que d'épouser –… et, donc, en « claquant » en « dix minutes de folle puissance », du haut de son gratte-ciel à Miami, la « grosse galette » par lui finalement conquise – manière pour lui de *dénoncer*, en le mode d'une telle jouissance : de nature évidemment royaumaire, la « fake news » sur laquelle est fondé ce monde (en apparence) uniquement régi par le sexe et l'argent).

Ne lâchons pas la (re)lecture de cette admirable « Série Noire » de Chase (je l'avoue : une de mes préférées de cet auteur) – et dont la « trouvaille géniale » est bien sûr cette idée d'un *double* accident automobile (qui fait que le narrateur, croyant se réveiller d'un premier, s'éveille en fait d'un second) –; et « situation » qui conduit le lecteur de ce *Dans le cirage*, via le creusement dans sa trame temporelle-romanesque d'un gouffre amnésique de quarante jours : ceux-là mêmes qui séparent les *deux* accidents, à ce moment de pure magie… quand Farrar, ayant trouvé « sous le cuir de son chapeau », un billet de consigne à son nom, envoie le garçon d'hôtel où il est descendu en récupérer le contenu – et que celui-ci lui ramène une « grosse valise en peau de porc noire » que le héros reste à considérer longemps, partagé entre « peur et espoir » :

> *Je restai à regarder la valise, luttant contre un mélange de peur et d'espoir. Cette valise contenait-elle la clef, du mystère de ces quarante jours ? L'avais-je volée ou achetée ?*

avant que de se décider à l'ouvrir enfin – pour en découvrir (ainsi qu'en *faire* découvrir à son lecteur : tout aussi intrigué que lui) le contenu « magique-mystérieux » :

Je ne sais pas ce que je m'attendais à y voir, mais ce n'était sûrement pas ce que j'y trouvais. La valise était bourrée d'argent : des milliers et des milliers de dollars. Plus d'argent que je n'en avais jamais eu de ma vie.

(la même fortune, que, quelques chapitres plus loin, il jettera par poignées de billets dans la rue du haut de sa corniche – mais que, à cet instant, ni lui ni *a fortiori* son lecteur ne connaissent la provenance : pour ce que, si cette « grosse galette » qui lui tombe comme magiquement du ciel rend instantément *riche* son détenteur-narrateur, elle ne résout pas pour autant le mystère (on peut même dire qu'elle le renforce) des quarante jours dont son amnésie lui a fait perdre la mémoire). Où l'on comprend que le grand art du *conteur*-Chase consiste ici à associer son lecteur à l'*émoi* violent qui envahit à cet instant son héros devant le spectacle de cette montagne de billets de banque – qu'il ne peut s'empêcher, aucun geste presqu'enfantin : ce pourquoi toute cette scène relève en effet plus du registre du « conte » que de la Série Noire, d'entasser par « gros paquets » sur son lit pour les compter :

Je restai un bon moment sans pouvoir faire un geste. Puis, les mains tremblantes, je sortis les gros paquets de billets de la valise et les posai un à un sur le lit. Il n'y avait rien d'autre dans la valise… uniquement de l'argent. Deux cent cinquante mille dollars en billet de cent dollars !

(et ne nous trouvons-nous pas ici dans la situation de ces contes où le personnage – sous l'action magique de quelque « fée » ou « génie » (dont on connaît bien assez ici le pseudonyme « polardeux ») – voit soudain se réaliser un de ses *vœux* : celui donc, dans le cas du Farrar de Chase, de « toucher la grosse galette »… sans avoir fait aucun effort particulier en ce sens – ce que même les riches, pour parvenir au même résultat, doivent tout de même un peu fournir ?). Bien sûr, à cet instant, le même Farrar se doute bien que, ces « deux cent cinquante mille dollars », il ne les a sûrement pas acquis « honnêtement » ; mais, dans la mesure où toute considération morale est

chez lui, à ce même instant, comme *suspendue* par l'amnésie qui l'a frappé, il peut jouir presqu'enfantinement – d'où son geste d'étaler toute cette fortune sur son lit (tel un enfant qui, le jour de Noël, ferait de même avec les cadeaux qu'il a reçus) – de la réalisation magique de son « fantasme (de pauvre) » : celui qui consiste à souscrire à l'illusion qu'un « pauvre » peut « changer sa vie » (en celle des « riches »)… sans avoir nécessairement à emprunter le chemin d'un travail l'éreintant ou de l'entrée dans des « affaires louches » – illusion que le même Farrar, dans les débuts du roman, avait déjà exposée à ses hôtes royaumaires de Pelotta pour leur expliquer pourquoi il tenait tant à poursuivre sa route vers cette fantasmatique « Miami » (alors que ceux-ci lui faisaient leur proposition (également « royaumaire ») de rester travailler avec eux pour « gagner honnêtement sa vie » – en clair : d'« oubli(er) Miami » et son miroir aux alouettes) :

> *Si tu es malin, tu n'as qu'à te baisser pour le [*l'argent*] le ramasser. Mais comprends moi. Je ne compte pas du tout entrer dans des affaires louches, ni courir des risques. Je compte ramasser du fric légalement. À Miami, il y a un tas de planques où on peut ramasser le gros paquet (…)*

(et voici qu'en effet, par la scène « magique » que nous venons de lire : cette valise bourrée de billets qui tombe du ciel sur la tête de Farrar, ce « fantasme (de pauvre) » *semble* sur le point de s'effectuer pratiquement – quoi qu'« apparence » que la suite de l'intrigue s'emploiera bien sûr à dénoncer/déconstruire : Chase venant par là comme une sorte d'auteur qui raconterait aux enfants que nous sommes dans le fond restés – qu'en tout cas nous redevenons chaque fois que nous rouvrons un livre – des « contes de fée »… quoiqu'à ce « léger bémol » que, contrairement à ceux traditionnels, les siens finissent généralement *mal*)… Ceci pouvant aussi expliquer pourquoi les Séries Noires de Chase – toute, « réactionnaires », « machistes », « sadiques », etc. qu'elles puissent être (les reproches habituels qu'adresse une certaine critique – d'inspiration peu ou prou néo-progressiste – à cet auteur) – séduisent bien plus leur « innocent lecteur »/amateur du genre que

celles par exemple, pourtant plus politiquement-littérairement correctes », d'un Hammet ou d'un Chandler : pour cette raison que leurs intrigues sur cette continuent (secrètement) de jouer *dimension mythologique* – qui, dans l'épisode de l'ouverture par le « narrateur pauvre »-Farrar de cette valise bourrée de dollars, vient explicitement au visible (en le mouvement de l'exaucement magique, propre aux contes, d'un *vœu*) –… tandis que celles de ses rivaux « polardeux » n'explorent, elles, qu'une dimension de type « sociologique » (pour dire vite) – ce que l'on peut encore exprimer en disant que, tandis que les romans de ceux-ci ne s'adressent qu'aux « raisonnables lecteurs/amateurs de ce genre-« polar », ceux de Chase le font en direction, eux, de l'*enfant* qui, sous ces mêmes « lecteurs-et-amateurs-de », est demeuré présent.

J'adore par exemple l'« intro » du *La nuit tombe* de David Goodis (autre grand nom de la « Série noire ») – par cette manière notamment qu'elle a, en quelques lignes et *très littérairement*, d'installer cette atmosphère d'*accablement* (tout à la fois météorologique et mental) dans laquelle va se déployer, en le mode d'une « tonalité fondamentale », l'intrigue entière du roman :

C'était par une de ces soirées étouffantes p. 7 du même coup.

même s'il me faut reconnaître que celle, par exemple, du *Requiem des blondes* de Chase, dans ce même exercice d'« appatement » de « l'innocent lecteur » : celui que je (re)deviens immédiatement chaque fois que je (r) ouvre une « Série noire », me captive bien plus efficacement ; et cela pour la (probable) raison que celle de Chase a ce mérite (sinon cette « supériorité ») de me projeter quasi-instantanément au cœur de l'intrigue que je m'apprête à lire – et cela par la seule évocation, comme « en passant » : presque désinvolte, de son décor général (celui donc du « petit patelin », peu ou prou lamentable : où règne un « laisser-aller » de fâcheux augure, de cette (imaginaire) « Cranville » :

Je jugeai Cranville p. 7 Les trottoirs, couverts de saletés et de papiers gras (…)

(la force de cette description me semblant procéder justement de ce « juge(ment) au *premier* coup d'œil » – par lequel le « siège » du narrateur, quant à cette provinciale « Cranville », est tout de suite fait (et par conséquent : le nôtre aussi) –; tandis que chez Goodis, et même si la canicule qui déferle à l'instant (de son incipit) sur New-York « oblige Manhattan à avouer son âge », quelque « prestige » forcément associé, dans l'imaginaire géographique du lecteur, à ce toponyme (résolument, lui, « anti-provincial ») demeure – et « prestige » dont on sait qu'*il n'est pas spécialement* une caractéristique du genre « polar » : ce pourquoi peut-être dans cet exercice (littéraire-comparé) de la « plantation d'un décor », l'intro de Chase captive (plus puissamment)/emporte (plus rapidement) l'innocent lecteur/amateur de polars que je suis… que celle de Goodis)… Relisons dans cette perspective – je précise tout de suite ici que je ne procède nullement à quelque « lecture comparée » des deux œuvres (essayant plutôt de savoir pourquoi l'innocent lecteur/amateur de polars que je suis se sent plus captivé par l'intro de la seconde que par celle de la première – même si, comme je l'ai dit plus haut, la première me plaît infiniment : quoique peut-être en un mode plus « littéraire » que le plaisir (lui d'essence plus scripturaire ?) que me procure la seconde) –… les incipits respectifs de ces deux romans – Goodis :

C'était par une de ces soirées étouffantes, gluantes, qui obligent Manhattan à avouer son âge (…)

; Chase :

Je jugeais Cranville dès le premier coup d'œil (…)

; où l'on voit que le seul point commun que partagent ces deux phrases

initiales est de comporter chacune un *toponyme* : peu ou prou « forcément prestigieux » dans le cas de la première, résolument, sinon sordide, du moins tout ce qu'il y a de plus « provincial » dans le cas de la seconde – étant clair qu'aucun lecteur n'a jamais entendu parler d'un tel « Cranville » (et pour cause : puisque cette cité comme son nom sont purement imaginaires – tout droit sortis de la mythologie chasienne relative aux « petits patelins » et autres « trous perdus » de l'Amérique profonde-périphérique)… Le narrateur-héros de ce *Requiem des blondes* – dont on va vite apprendre qu'il est un « privé » débarquant justement de cette « prestigieuse » New-York (ce que les habitants de ce « Cranville » vont, eux aussi très rapidement, lui faire payer – ne manque-t-il pas, dès la deuxième page du roman, de se faire par eux *lyncher* :

C'était une grappe de p. 8 un mauvais sort.

–… arrive donc dans la petite cité de cette Amérique provinciale-périphérique (que les politologues qualifieraient aujourd'hui de « trompistes » sur laquelle « dès le premier coup d'œil », comme on l'a vu, *son siège est fait* : rien d'autre, aux yeux de notre détective d'une « prestigieuse » agence new-yorkaise, qu'un sordide « trou perdu » où règne le plus complet « laisser-aller » – tant civil-policier que sanitaire (ces fumées d'usine qui ont « tout recouvert d'une même couleur jaune sale », ces « trottoirs couverts de saletés et de papiers gras », etc.) –… et dont, de ses habitants, il ne doit attendre que, au mieux : défiance, au pire : franche hostilité (dont atteste la scène rapportée plus haut de ce début de lynchage – dû peut-être au fait qu'il est ce privé, mais surtout, à l'évidence, de celui qu'il est ce « New-Yorkais » : « j'entendis que l'on disait : « c'est lui, c'est le détective de New-York »). Où l'on comprend que ce qui, dès le début de ce *Requiem*, captive si puissamment le lecteur, c'est l'introduction par Chase, dès les premières pages de son roman, de cette *dimension mythologique* déjà pointée dans son *Dans le cirage* : quoique « mythologie » ici, non pas d'essence « féerique », mais cette fois-ci relative à la légende au-noir » de cette Amérique provinciale/

profonde/périphérique – toujours peuplée de politiciens corrompus, de flics véreux et autres ploucs *a fortiori* hostiles (à tout ce qui, du moins vient d'ailleurs – et surtout bien sûr si les toponymes de cet « ailleurs » sont à connotation peu ou prou « prestigieuse » : New-York, Manhattan, etc.) – ; et « légende au-noir » (peut-être injuste après tout – mais de toute façon désormais bien ancrée dans l'imaginaire du « polardeux » de base) dont il est à noter qu'elle est, elle, la (quasi-unique) création de la para-littérature (du même nom) : toutes ces « Séries noires » qui racontent en effet l'histoire de l'incursion dans une de ces petites cités de la province étasunienne, d'un enquêteur urbain… qui va en dévoiler, au grand dam de leurs habitants, les ressorts secrets et *sordides* (ce que celui de ce *Requiem des blondes* ne manquera pas, lui aussi, de faire – à force coups de poings et autres tabassages, selon, reçus ou infligés : ce qui constitue une autre légende de cette même littérature « au-noir », celle du « dur-à-cuire » que rien, à son enquête, ne peut faire renoncer). Étant clair que ce qui nous captive autant dans les intros des romans de Chase en général, et dans celle plus particulièrement de ce *Requiem*, c'est la façon qu'a leur auteur de jouer si habilement de la carte de tels « clichés » propres au genre-« polar » qu'il illustre – et cela jusqu'à extraire de ceux-ci cette « dimension mythologique » (qui constitue très certainement la clef du succès jamais démenti de son œuvre) – ; et habileté de son art qui lui vient probablement de ce fait que, sous sa posture d'auteur « américain » il demeure cet écrivain « européen » qui a parfaitement compris toutes les ficelles, trucs et autres clichés du genre qu'il se proposait d'illustrer/imiter (et peut-être mieux que les inventeurs (américains) de ce genre – pour ce que ceux-ci ne disposaient pas, eux, d'une telle « distance ») : ayant tout de suite pointé en cette matière *littéraire* venue d'Outre-Atlantique sa dimension mythologique-*scripturaire* (un peu à la manière par exemple, dans le registre cette fois-ci musical, du groupe britannique des *Rolling Stones* qui lui aussi a bâti son succès sur l'imitation passionnée de ces bluesmen noirs américains dont il aimait tant à illustrer/pratiquer le « style » et le « genre » – et cela jusqu'à parvenir, en le mouvement d'une telle surenchère, à faire parfois « mieux » qu'eux : pour

ce que, du fait là-aussi de leur prise de distance (forcée) vis-à-vis de leurs inventeurs américains, nos « quatre rockeurs british » avaient su en extraire comme l'essence musicale rythmique).

Il faut à ce titre lire l'(excellente) autobiographie de Keith Richards, le mythique guitariste des *Stones*, qui elle aussi, fort significativement, s'inaugure par le récit d'une plongée de son auteur dans l'Amérique périphérique du *deep south* américain : le musicien n'ayant rien trouvé de mieux, pour rallier le lieu où le groupe doit donner un concert, que de traverser *en voiture* (bien évidemment bourrée de « substances illicites » destinées à la « consommation personnelle » de son chauffeur – autre légende, quoique de tonalité cette fois-ci « rock », « au-noir »/urbaine) de telles provinciales contrées *a priori* hostiles à la figure, celle du rocker aux cheveux longs et « bad boy » drogué, que Richard incarnait presqu'archétypalement à cette époque (celle des années soixante-dix où se passe toute la scène), alors qu'il aurait pu accomplir le même trajet en une heure d'avion ; et initiative qui lui vaut bien sûr la (elle aussi : presque « classique ») arrestation par la police d'un de ces États : rendue soupçonneuse par la seule *dégaine* de notre guitariste (étant au moins clair aux yeux de celle-ci que ce n'est pas tous les jours qu'on peut « se faire » un Rolling Stone – si tant est que celle-ci ait reconnu en cet extra-terrestre aventuré en *leur* Amérique profonde-périphérique le célèbre membre de ce groupe « prestigieux »). Et durant tout l'épisode de cette arrestation – qui aurait très bien pu, au vu de la quantité de drogue cachée dans la voiture, conduire directement le prévenu en prison (mais les flics ne retenant finalement contre Richards que la détention d'un coutelas (sans songer, assez étrangement, à procéder à la fouille du véhicule) –, on sent que son auteur joue lui aussi, un peu comme le Chase du *Requiem*, sur ce cliché de l'opposition, non pas cette fois-ci entre « privé new-yorkais » et « plouc » de Cranville, mais bien sur celle entre rocker « décadent » et flic « bas de front » de cette Amérique « straight » : c'est-à-dire toujours de/sur cette « mythologie au-noir relative à

l'Amérique du même nom (et mythologie à laquelle, quarante années après son invention par le « genre polar », la « culture rock » n'a pas manqué de puiser à son tour) ; mais mythologie que là aussi, comme l'écrivain-Chase, il est mieux à même de pointer et, par conséquent, de faire ressortir : pour ce que, comme dans le cas de l'auteur de *Requiem*, il est demeuré lui aussi, et malgré toutes ses velléités à devenir un bluesmen noir-américain, un *artiste européen*… Musicalement parlant les *Stones* en général, et Richard plus particulièrement, n'ont rien fait d'autre que de dégager la *dimension mythologique* de la musique qu'ils aimaient : celle de ce blues *électrifié* par ses inventeurs noirs-américains (de Chicago) ; et dégagement qui leur a permis, notamment à partir de leur album *Beggars banquet* (1968), de revenir à sa source ; ce pour quoi leur « rock » est très différent de celui que pratiquaient les autres groupes anglais de la même époque : parce que, pour avoir été en quelque sorte « essentialisé » par de tels illustrateurs, il n'a jamais oublié cette origine même. Rien de « pop » dans le meilleur de cette musique (sauf peut-être quand Jagger se mêlait de composer ses sirupeuses ballades) : plutôt un « univers plus américain que l'Amérique elle-même » *transfiguré*, à force d'imitation passionnée de ses traits et autres « clichés », par ces cinq musiciens londoniens qui se rêvaient plus « nègres » que les « nègres »/plus « blues » que les bluesmen noirs-américains, où l'on retrouve ici encore la même démarche, transplantée au domaine musical, que celle qu'épousa l'auteur britannique-Chase pour rédiger ses propres « histoires de gangsters » : recréant en ce but une Amérique plus rêvée que réelle (« plus américaine que l'Amérique » elle-même) ; dont on a vu, dans les quelques romans analysés plus haut, ressortir en mode (presque) caricatural les traits essentiels-mythologiques : ceux de l'« Amérique des millionnaires » dans ce *Dans le cirage* comme ceux de celle des « petits patelins » de sa province profonde-périphérique dans ce *Requiem*. L'art du conteur-Chase consiste tout entier en cette *trituration* du « cliché » américano-littéraro-« polardeux » – qui aurait pu donner après tout des romans parodico-kitsch – ; mais qui, sous sa plume virtuose, parvient à dégager ce qui toujours se cache sous ce « cliché » : la *dimension mythologique* de cette

même Amérique de gangsters, « durs-à-cuire » et autres « créatures de rêve » (« fatales, forcément fatales ») ; et « dimension » à laquelle les inventeurs (américains) du genre avaient donné le jour : quoique peut-être sans en avoir réellement conscience (puisque pour eux, ce *n'était pas* de la « mythologie », seulement *leur* réalité – ceci expliquant aussi pourquoi, dans le genre qu'ils ont pourtant eux-mêmes inventé, Chase parvient à *mieux captiver* (qu'eux) son lecteur : parce que, tandis que ceux-là sont encore des « écrivains » ; celui-ci est un authentique *conteur*).

Chase est ce *plagiaire génial* (il a d'ailleurs été condamné une fois pour ce motif – l'intrigue d'un de ses récits présentant en effet quelque similitude avec celle du *Facteur sonne toujours deux fois de loin* : même si (je l'ai lu) il n'y avait vraiment pas de quoi fouetter un chat)… qui *fait mieux* que l'original (un peu comme Lautréamont dans le registre « poétique ») ; et cela parce que, tandis que cet « original » se propose de nous exposer une « réalité » plus ou moins vraisemblable, Chase, lui, nous projette sans manières dans un univers mythologique totalement « de chiqué » : ceci expliquant notamment pourquoi la « vraisemblance » de ses intrigues ne semble pas avoir été son souci cardinal (et pourquoi l'aurait-elle été puisque, inventant ses « histoires de gangsters », il ne se propose pas tant d'écrire un « roman réalité » que de rédiger un « conte des Mille et une Nuits » – dont les personnages évoluent tous, non dans le monde réel-exact, mais dans l'univers magico-criminel du genre « noir »). Ainsi par exemple, pour reprendre celui de ce *Requiem*, si on relit à froid toute sa (rocambolesque) intrigue, la (totale) invraisemblance de celle-ci éclate : ce « privé » qui, en quelques jours, parvient *à lui seul* à rebattre toutes les cartes du jeu électoralo-socialo-sentimentalo de la petite cité où il a débarqué (!) ; et pourtant l'art du « conteur-Chase » est si consommé que, pas un instant, nous ne songeons à lui adresser une telle objection « littéraire » ; et cela parce que, pas un instant non plus, Chase ne laisse son lecteur *reprendre souffle* : s'arrangeant pour que, à quasiment chacune des pages de ce *Requiem*, un nouveau

rebondissement de son histoire survienne ; et rebondissement qui fait que le lecteur, et aussi « roué » « prévenu » et « malin » soit-il, n'a tout simplement *pas le temps* de se poser certaines questions (quant à la « vraisemblance » de ce qu'on lui raconte si virtuosement) : ne pouvant que *tourner les pages*. Chase sait bien que son intrigue ne résisterait pas une minute à un examen par la froide, et sérieuse, et « littéraire » *analyse* : aussi, plutôt que d'essayer de rendre cette intrigue un peu plus acceptable aux yeux de son (exigeant) lecteur, préfère-t-il, cette « analyse », la *prendre de vitesse*… en emportant ce même lecteur dans un *torrent fictionnel* qui ne peut que faire taire en lui tout « esprit d'analyse » et autre « objection littéraire » (de vraisemblance). Par ailleurs aussi, Chase est sans doute le premier à savoir que son histoire est totalement invraisemblable ; mais comme la trame de celle-ci se déploie, non dans le monde réel-exact (à tout le moins : supposé l'être), mais dans un univers d'essence magique-mythologique, pourquoi devrait-il s'en soucier : le « conteur » en lui ne cherchant pas tant à convaincre le lecteur (de la « véracité » de son intrigue)…qu'à l'« enchanter » (des multiples trouvailles et autres rebondissements de celle-ci – qui font que ce même lecteur ne se trouve jamais « en repos » : pressentant parfois, peut-être, le « fantastique » de ce qu'on lui raconte… mais ne pouvait s'empêcher de continuer à « tourner les pages »). Il y a entre Chase et son lecteur une sorte de *deal* tacite où le premier signifierait à peu près ceci au second : « Je vais te raconter une histoire peu ou prou invraisemblable – qui ne résisterait pas à la froide analyse/exigence littéraire de vraisemblance –; mais toi de ton côté, si tu acceptes cette donne initiale : celle de l'invraisemblance assumée de mon intrigue, tu seras payé en un surcroît de *plaisir de lecture*… que les romans (plus réalistes) de mes rivaux ne pourront jamais t'offrir – à toi de voir : préférer parcourir une (réelle-exacte) "Série noire"… ou te laisser "enchanter" par mon *conte au-noir*. » L'Amérique de Chase, on l'a vu, est plus rêvée que réelle, plus « mythologique » qu'« objective » – ce pour quoi par exemple les toponymes imaginaires y abondent (le « Cranville » du *Requiem*, le « Paradise Palms » de *Douze balles*, etc.) –; mais trait des « fictions américaines » de Chase qui participe encore du « *deal* » que je

viens d'exposer : étant clair que, si le même Chase s'était employé à donner plus de crédibilité à ses décors américains, l'invraisemblance patente des intrigues qu'il y place aurait éclaté ; alors que, dans une Amérique donnée *a priori* comme irréelle et « de chiqué », elle « passe » sans encombres ; pour ce que le lecteur qui a accepté docilement d'être projeté dans l'Amérique mythologique de Chase ne va pas, tout à coup, faire le « pointilleux » quant aux intrigues qui s'y déroulent : ayant compris qu'elles se déploient, non dans le monde « réel-exact » (ou supposé l'être), mais dans celui des *archétypes* (ce que sont d'abord par exemple, avant que d'être des individus à la personnalité plus ou moins complexe et flottante, ses personnages : le gangster impitoyable, le privé « dur-à-cuire », le tueur sadique-dégénéré, la femme perverse-fatale, la putain au grand cœur, la petite gouape brutale, le flic ripoux, le financier cupide, l'homme d'affaires cynique, le politicien corrompu, etc., etc. – mais trait de la « comédie humaine » de Chase qui, loin d'en amoindrir les puissance/présence de ses protagonistes, les renforcerait plutôt : pour ce que le lecteur comprend tout de suite qu'il y a là affaire, non tant justement à des « personnages » de romans « réalistes », qu'aux *figures* éternelles-canoniques du genre-noir).

Ce qui ne signifie nullement que Chase ne soit pas ce « profond psychologue » – *cf.* notamment, dans *Un beau matin d'été* le portrait qu'il brosse de l'épouvantable couple des « jumeaux-Crane » (où l'auteur s'offre même le luxe d'aborder la question de l'inceste) –: disons plutôt que ce sont ses romans qui, parce que donc : « mythologiques », *ne sont pas* « psychologiques » ; et absence d'une telle dimension littéraire-romanesque qui a le mérite de *faire gagner du temps* à leur lecteur : pour ce que celui-ci, instruit de sa longue expérience d'amateur de « polars », *sait tout de suite à qui il a affaire* (inutile donc pour Chase de s'attarder sur la « psychologie » du personnage qu'il met en scène – quelques lignes y suffiront : puisqu'il sait que son lecteur, qui a tout de suite reconnu la « figure » qui lui est présentée, complétera de lui-même le portrait). Ainsi, toujours dans ce *Un beau*

matin d'été dans la bande qui organise le kidnapping de la « riche héritière blasée » (autre archétype du genre), dès les premières lignes de son entrée en scène, nous avons tout de suite reconnu les deux « types » qui la composent : celui du « gangster vieillissant, un temps rangé des voitures, mais qui tente un dernier coup » (Kramer, Moe) et celui de la génération montante de ce même gangstérisme, moins intelligente mais plus cruelle-expéditive (incarnée elle par les (faux) jumeaux-Crane) ; et opposition générationnelle-(arché)typale qui va en constituer la véritable cause de l'échec de l'entreprise criminelle de cette même bande : dont le plan pourtant, à l'origine, n'était pas si mal ficelé que cela (mais que, notamment, la bêtise de Riff Crone – et aussi il faut bien le dire : son manque de cran (lui qui se prenait pour un « vrai dur ») – va faire capoter). Et là aussi, dans cette intrigue, les invraisemblances abondent – à commencer par cette idée qu'a eu Chase de faire tomber en quelques minutes folle-amoureuse de son ravisseur-Riff la « riche héritière blasée » (ce qui, on en conviendra, est tout de même poussé un peu loin le bouchon du fameux « syndrome de Stocklom » !) – ; et cela parce que, ayant commencé par la battre, « lui c'est un homme » : ce que la suite de l'histoire va d'ailleurs infirmer puisque la « vraie dure », courageuse et déterminée, s'avérera plutôt être la sœur-jumelle Chita de ce Riff (matamore aux pieds d'argile qui, dès que les choses commenceront à tourner mal, s'effondrera mentalement/littoralement) ; mais invraisemblance qui « passe » aux yeux du lecteur dans la mesure où elle donne lieu à l'émergence de cette vérité que… (ici le texte s'interrompt) : la seule « âme forte » de cette bande de pieds nickelés (le « faux-dur » Riff, l'ex-homme de main-Moe bouleversé par la mort de sa mère, le gangster cardiaque-Kramer) s'avérant finalement être son membre *féminin* (où l'on voit que le supposé « machisme » de Chase n'est pas si prouvé qu'on pourrait le croire – certes attesté par les énormités antiféministes qui ponctuent ses dialogues, mais en réalité *dénoncé* par la trame générale de ses intrigues)… Toujours dans ce *Un beau matin d'été*, un autre « défaut », lui de structure, de l'intrigue est (me semble-t-il) constitué par la non-réapparition de ce mystérieux « petit bonhomme » qui, dans les débuts du roman, « monté » par Chita dans sa

chambre de prostituée, inflige pour des raisons apparemment de vengeance d'un ami, une correction sévère à son frère Riff – Chase s'offrant ici le luxe de laisser en repos cette piste fictionnelle (alors que son « innocent lecteur », prenant connaissance de cet épisode liminaire, se serait plutôt attendu qu'il l'explose : qui est donc ce personnage ayant eu l'audace de défier ainsi le voyou-Crane) – ; mais « défaut » qui, dans la suite de l'histoire, tourne en vertu (romanesque) – sitôt que ce même lecteur comprend que cet épisode n'était là que pour dénoncer la posture de « vrai-faux dur » de Riff (celle-là même qui, on l'a vu plus haut, va provoquer l'échec terminal de l'entreprise criminelle de kidnapping imaginée par le « gangster vieillissant »-Kramer) :

> *Les Crane ne surent jamais qui leur avait joué ce sale tour. Lorsque la nouvelle de leur mésaventure s'ébruita, leurs victimes virent en ce petit bonhomme anonyme un symbole de la Justice.*

(et majuscule accolée par Chase à ce mot de « *J*ustice » qui dit bien que l'intrigue entière de son roman ne racontera rien d'autre, en effet, que le passage de cette même (peu ou prou « divine »/« à majuscule) « Justice » sur ceux qui prétendent la transgresser – puisqu'à « la fin de l'histoire » les quatre « bandits » protagonistes de celle-ci seront *tous morts*). Où l'on comprend que l'épisode de ce « petit bonhomme » – dont Chase, on l'a vu, ne se donne pas la peine d'explorer la piste romanesque (prenant par là le risque de *décevoir* son lecteur – mais prise de risque qui est en fait d'un *très grand écrivain* : le « luxe (littéraire) » que seuls ceux-ci peuvent s'offrir) – joue dans l'économie fictionnelle de ce *Un beau matin d'été* le rôle, tout à la fois, d'un préambule (au sens musical) et d'un avertissement (au sens moral) – tout en ne cessant pas d'apporter lui aussi sa pierre à l'édifice de l'intrigue de ce roman : étant clair que c'est parce que le couple Crane a été rendu plus « modeste » par sa « mésaventure » (dont sa notoriété de « vrais durs » a considérablement souffert aux yeux des autres voyous – notamment de ceux de leur gang mais aussi de ceux des « autres gangs (qui se moqu(ent) (désormais/ouvertement d'eux »)… qu'il va finalement accepter

la proposition de Krameer (alors que le chiffre que celui-ci leur fixe pour prix de leur participation à son « coup » – cinq mille dollars (que Riff, se croyant malin, parvient à doubler – sans se rendre compte que dans tous les cas, il se fait totalement entuber) – est, de toute façon, parfaitement dérisoire au regard du montant réel de la rançon exigée – fixée elle à *quatre millions* de dollars !).

Ce qui est bien sûr fascinant dans ce *Un beau matin d'été*, ce n'est pas tant les circonstances et autres péripéties de cette « histoire de kidnapping » (qui sont toujours un peu les mêmes), que le « microcosme humain » que compose pour nous la bande peu ou prou hétéroclite des « kidnappeurs » – le gangster sur le retour/vieillissant Kramer, son ancien homme de main Moé et le couple de jeunes voyous Crane – ; et petit groupe dont les membres, s'ils se sont rassemblés sous le seul signe de la « passion triste » de cette éternelle cupidité : le désir (toujours peu ou prou fantasmatique) de toucher ce que le Farrar de *Dans le cirage* appelait « la grosse galette », illustrent en fait des motivations fort différentes : Kramer, ruiné par les malversations du questionnaire de sa fortune, cherchant tout simplement à se « refaire » – même s'il entre aussi peut-être dans ce désir celui plus secret de se prouver à lui-même qu'il n'a pas tout à fait *perdu la main* (et nous apprenons en effet que, durant sa retraite dorée, un de ses divertissements favoris était de concevoir dans l'abstrait, pour le seul plaisir intellectuel de la combinaison, des coups et autres plans criminels… même si bien sûr, fortune faite, il n'avait pas l'intention de les mettre en application) – ; Moé, dont la seule passion de sa vie semble être l'amour qu'il porte à sa mère, n'entrant dans l'entreprise de kidnapping que pour assurer à celle-ci une « belle vieillesse » – alors que d'évidence, depuis l'enfer de son séjour en prison, quelque chose en lui est brisé (ce pourquoi il acceptera sa mort presqu'avec « philosophie » – la jugeant encore préférable à une nouvelle incarcération) – ; le couple des « jeunes voyous »-Crane enfin qui voit dans sa participation au projet de Kramer une manière de s'élever dans la hié-

rarchie socialo-narcissique du gangstérisme – même si, là aussi, une passion plus secrète les anime : celle de l'amour incestueux qu'ils se sont voués (et qui va être le vrai déclencheur de la catastrophe finale… lorsque, Riff ayant annoncé à Chita son intention d'épouser la riche héritière enlevée : que ses manières de « dur » ont séduite, celle-ci, folle de jalousie, commettra le geste qui fera capoter toute l'entreprise) –; où l'on comprend aussi que c'est, non du fait de l'imperfection du plan de Kramer : somme toute assez bien ficelé, que de la divergence des motivations respectives des membres du groupe chargés de le mettre en application… que celui va si lamentablement « fouarer » – avec à la clef, en conclusion de toute la désolante-grotesque aventure de nos quatre pieds-nickelés : la mort de chacun d'entre eux… Chase, on s'en souvient, était entré-en littérature (noire) avec le récit d'un autre « kidnapping de riche héritière » – celui en l'occurrence de la jeune fille Blandish du *Pas d'orchidées pour* –; et entreprise criminelle qui, là aussi, avait finalement échoué pour des raisons, également, de passion « humaine, trop humaine » : l'amour qu'avait conçu envers sa (trop belle) captive, qui lui semblait « sortir d'un livre d'images », le « tueur dégénéré » Slim Grisson ; tout se passant ici, dans ce *Beau matin d'été*, comme si Chase, pour raconter la même histoire, s'était amusé à seulement inverser le *signe* de cette passion qui va faire tout dérailler – non à la manière du *Pas d'orchidées* :

> *Miss Blandish aurait pu connaître une fin miséricordieuse : être tuée par ses ravisseurs. Mais le pire l'attendait. L'amour de Slim Grisson. L'amour malsain, brutal, sadique, de Slim Grisson, le demi-fou, le tueur dégénéré.*

; mais ici par le mouvement inverse que c'est « la riche héritière » qui s'éprend cette fois-ci de son bourreau : qui, dans le registre de la cruauté et de la barbarie, ne cède en rien à celui du *Pas d'orchidées*. Et ce qui, dans le fond, intéresse le plus Chase dans ces deux « histoires d'enlèvement qui tourne mal », c'est le *grain de sel* de cette dimension de « l'humain, trop humain » – dont notamment de cette concupiscence qui fait faire des folies aux protagonistes de leurs deux intrigues (fussent-ils les plus cyniques et les plus

roués) –… qui fait capoter leur entreprise criminelle respective : étant clair que, si Chita n'était pas, en ce mode incestueux, éprise de son frère Riff, ou si Slim Grisso n'avait pas ainsi « flashé » sur sa (belle) captive-Blandish, etc. ; celle-ci aurait très bien pu réussir : tout se passant un peu comme si dans le monde chasien censé être uniquement régi par les deux passions tristes-impériales de la cupidité et de la concupiscence l'« irrationnel humain » de la seconde toujours venait faire ombre/s'opposer-à la première, d'essence elle cynique-quantitative ; ceci expliquant notamment pourquoi les gangsters, et aussi doués soient-ils dans leur domaine spécial-criminel, jouissent rarement d'une retraite paisible et dorée (celle qu'a connue – quoique donc *momentanément* – la figure du « gangster rangé des voitures »-Kramer de ce *Un beau matin d'été*). Bien sûr, si ce personnage a décidé de monter un « dernier coup », c'est d'abord parce qu'il a été ruiné par les malversations du gestionnaire de sa fortune (criminellement acquise) – dont le suicide est l'événement déclencheur de toute l'affaire – ; mais Chase ne laisse pas de donner à penser à son lecteur que ce n'est là que la « raison officielle » de sa motivation : nous montrant ce même Kramer, comme je l'ai dit plus haut, occupant le temps de sa « retraite dorée » à imaginer, pour le seul plaisir de la combinaison, des plans criminels – indice sans doute que, en cette « paisible retraite », il s'ennuie peu ou prou (a comme la *nostalgie* de sa vie de gangster passée – et de la « gloire » que, en son milieu « spécial », il y avait acquise du fait de son professionnalisme jamais pris en défaut : n'ayant jamais, par exemple, été arrêté par la police) – ; par ailleurs, sitôt qu'il revient à son ancien « métier », comme par le même mouvement l'autre passion triste de concupiscence revient le tourmenter – alors que tout le temps de sa « retraite » celle-ci semblait l'avoir déserté (Kamer étant sincèrement attaché à sa compagne « officielle ») – ; ceci se passant au moment où notre gangster vieillissant, mis pour la première fois en présence de Chita Crane, ressent pour la « jeune voyelle » une violente attirance physique – il est vrai que Chase a créé ce personnage uniquement dans le but de susciter chez les mâles ce genre de réaction :

Elle n'était pas ce qu'on appelle une beauté, mais elle éveillait irrésistiblement la sensualité des hommes. Ses yeux pervers et prometteurs exerçaient un attrait magnétique (…)

(mais piste fictionnelle que, là-aussi, Chase, pour finir, n'exploitera pas – il est vrai aussi que sa propre intrigue ne lui en laissera pas le temps : puisqu'à peine quelques jours après cette rencontre *tous seront* morts).

Où l'on comprend par ces quelques exemples tirés de « l'œuvre au-noir » chasienne que ce qui empêche l'univers parallèle-uchronique-impérial (celui que nous décrit, en son mode américano-mythologique, le même « conteur ») d'atteindre une sorte d'équilibre (passionnel) et de stabilité (« philosophique »), ce n'est même pas tant le fait que ce monde est uniquement régi par les deux passions tristes-mauvaises de cette cupidité et de cette concupiscence, que celui que, au sein de ce même monde : essentiellement peuplé de « démons », les deux passions cardinales qui animent ceux-ci *se font toujours sourdement la guerre* : cette « guerre » étant, chez le même Chase : comme on l'a vu par la (re)lecture de ce *Pas d'orchidées* ou de ce *Un beau matin*, étant la *véritable cause* de l'échec de toutes les entreprises criminelles que mettent en scène ses intrigues. Cet univers parallèle-uchronique-impérial (le nôtre !) ne peut pas tenir (« plus de quelques minutes », préciserait peut-être Dick) parce que, pour reprendre une parole fameuse des Évangiles, il est une « maison (toujours) divisée contre elle-même » – en ce mode donc, selon, « passionnel » ou « philosophique » (mais toujours : *instable*) – ; et c'est de ces simple constatation/vérité d'essence royaumaire que donnent à entendre à son lecteur les fictions chasiennes que procède, malgré la noirceur voulue par leur inventeur de celles-ci, le statut également « royaumaire » de l'auteur de *Pas d'orchidées pour…* : Chase se faisant par là, du fait notamment de cette mise en exergue dans ses romans de cette *guerre sourde* qui toujours oppose les deux passions tristes-impériales de cupidité et de concupiscence, comme le héraut (peut-être inconscient après tout)

de l'Annonce de cette « victoire (terminale/qui a toujours déjà eu lieu) du Royaume sur l'Empire » ; et cela, comme on l'a vu, parce que seule le premier est susceptible de conduire à ces équilibre (passionnel)/stabilité (philosophique)… que la « maison divisée contre elle-même » du second ne pourra jamais connaître. Si bien que, nous racontant ses histoires d'« échec d'entreprises criminelles » – pour la toujours-même raison, on l'a vu, de l'entrée en scène, en celles-ci : censées n'être motivées que par la première passion triste de cupidité, de la seconde de concupiscence (qui n'est peut-être après tout qu'un « hommage du vice impérial à la vertu royaumaire »… de l'amour) –, il se fait comme le « témoin de (cette) vérité » (*cf.* un dialogue fameux entre un certain procurateur romain et le « roi des juifs » qu'on lui amène) que, malgré l'(apparente) disproportion des forces entre les deux : Empire et Royaume, le premier, du fait de cette guerre sourde qui toujours oppose les deux passions tristes qui le régentent, ne pourra jamais l'emporter sur le second. Ce qu'avère notamment dans ce *Pas d'orchidées*, le roman initial qui rendit (à juste titre) célèbre son auteur, l'histoire de ce « gang Grisson », pour lequel les choses semblaient avoir plutôt bien tourné : puisqu'on soupçonnait du kidnapping de la « riche héritière »-Blandish un autre gang ; et association de criminels endurcis et intelligents – du fait notamment de l'extraordinaire-terrifiante personnalité de sa cheffe « Mman Grisson » (dont la seule faiblesse réside peut-être en la complaisance qu'elle éprouve pour son « fils dégénéré »-Slim : quoique complaisance peu ou prou mêlée de *peur*) –… qui, pourtant, va elle aussi, pour finir, tomber : pour ce que le même Slim, qui jusque-là ne semblait guère intéressé par les femmes : peu sensible en tout cas à cette passion de concupiscence qui, de concert avec celle de cupidité, « mène le monde » va soudain concevoir cet amour « monstrueux » pour sa (belle) captive-Blandish… qu'il décidera, contre l'avis du reste de son gang : qui voit là bien sûr (et avec raison) une « folie » risquant de les mettre tous en danger (le plan initial prévoyant bien évidemment, sitôt la rançon perçue, de supprimer purement et simplement la « riche héritière »), de *laisser en vie*… Et à ce titre, à cette passion *a priori* répugnante que le « tueur dégénéré »-Slim éprouve pour Miss Blandish, je

ne peux m'empêcher de trouver quelque chose de (presqu')émouvant (!)… et comme relevant encore (à sa manière bien sûr « spéciale ») de la dimension royaumaire de l'amour : pour ce que le même Slim, toute brute sadique qu'il soit, a réellement été (amoureusement/royaumairement) subjugué par la beauté sublime de sa victime – d'où cette phrase presqu'*enfantine* qu'il utilise pour expliquer sa naissante passion à ses complices : « On dirait qu'elle sort d'un livre d'images » –; et amour, certes « malsain » mais sincère : non-cynique, auquel était peut-être prédestiné ce personnage : dans la mesure où, comme on l'a vu, il était jusque là resté peu ou prou étranger à cette passion de concupiscence… qui fait, elle, le quotidien (amoureux) de ces mêmes complices (qui eux, avec leur propre « poule », ne font pas tant de manières – tandis que Slim, lui, à sa belle captive séquestrée : autre situation de « conte », apporte des cadeaux, passe de longues heures en sa compagnie dans le seul but de jouir de sa (féerique) présence : même si bien sûr, pour faire accepter à la « fée » son terrifiant geôlier, il a fallu lui administrer force drogues et autres calmants). À se demander si, dans un roman qui en compte somme toute bien peu : peut-être le « privé »-Dave Fenner ? ce Slim Grisson, tout « demi-fou » et « tueur dégénéré » qu'il soit, ne serait pas l'unique personnage authentiquement royaumaire de cette, par ailleurs, très sordide intrigue – à sa façon, bien sûr, « demi-folle » et « dégénérée » (qui va tout de même conduire l'objet de sa passion (du même nom) au suicide) –; et facture royaumaire-oxymorique de ce personnage (puisqu'il est en même temps ce tueur impitoyable) qui fait venir, par contraste, les autres protagonistes de ce *Pas d'orchidées*, y compris ceux qui cherchent à sauver Miss Blandisch, comme, de ce même point de vue royaumaire, assez peu reluisants (à commencer par le père même de la jeune fille : le magnat multi-millionnaire Blandish – dont on sent bien que, s'il dépense une telle fortune pour, sinon la retrouver : étant de toute façon persuadé qu'elle est morte depuis longtemps, du moins pour éclaircir le mystère de sa disparition, ce n'est pas tant par amour pour sa progéniture voire pour celui de la « vérité »… que parce qu'il voit en cet enlèvement un défi à lui personnellement adressé (et par extension : à la caste sociale dont il est le

représentant) ; et défi que, s'il ne veut pas que le système de domination qui l'a rendu si prodigieusement riche se voit ainsi infligé par de vulgaires malfrats, un tel camouflet, il lui faut bien relever).

En ce sens, c'est à l'infortunée Miss Blandish (qui va se suicider à peine une page plus loin) que revient le « fin mot » (ou le « mot de la fin » ?) de toute cette sinistre-lamentable histoire – lorsque, refusant la proposition du détective Fenner d'aller chercher son père, elle fait, à l'homme qui l'a sauvé des griffes de Slim Grisson : finalement abattu par la police, cette longue et somme toute très lucide déclaration :

Il ne pourrait rien pour moi p. 248 Je ne critique personne que moi.

où l'on voit qu'en cette tirade de la (supposée) « victime »-Miss Blandish, il n'y a pas un mot contre ceux qui lui ont fait subir la terrible épreuve… dont elle s'est si miraculeusement sortie ; et même pas contre son bourreau-geolier Slim Grisson – dont elle a nié un peu plus haut la mort :

– Vous avez dit qu'il était mort, mais ce n'est pas vrai (…) Maintenant il vit en moi (…)

(indication qui peut faire signe vers la piste fictionnelle qu'explorera le roman *La Chair de l'orchidée* – que Miss Blandish aurait eu des œuvres de Slim Grisson une fille… aussi belle que sa mère et aussi folle que son père (mais hypothèse tout de même quelque peu échevelée dans la mesure où l'on ne voit pas du tout à quel moment, forcément situé dans l'intervalle entre sa délivrance et son suicide, la jeune femme aurait pu accoucher de cette enfant) – ; mais indication qui, surtout, donne peut-être le *vrai motif* de son suicide : étant clair que, pour que Grisson meure effectivement, il faut qu'elle le fasse elle aussi – pour ce que, tant qu'elle vivra, son tortionnaire « en (elle) » en fera pareillement). Mais affirmation qui, nous montre de

toute façon que, libre ou prisonnière, Miss Blandish est devenue comme la « possédée » (au sens démoniaque) de son « amant dégénéré »-Grisson (que celui-ci soit mort ou encore vivant) : ce qu'illustre notamment une autre scène légèrement en amont où notre héroïne refuse carrément le secours d'un personnage secondaire (Rocco) qui, pourtant, a réussi à la faire échapper de la chambre-prison où la séquestrait le gang Grisson – en lui affirmant que son plus cher désir est de « revenir avec Slim » (à cet instant encore vivant et qui s'est mis en quête de la captive qu'on lui a « volée ») :

– oui, je veux voir Slim (…) Je veux qu'il vienne (…) Je n'ai pas de chez moi. Je n'ai personne. Je veux Slim (…) Il faudra lui dire que c'est vous qui m'avez emmenée (…) Vous lui direz, hein, que je ne voulais pas vous accompagner (…) Je ne peux pas lui échapper. Il restera avec moi jusqu'à la fin de mes jours !

; toutes paroles qui peuvent sembler incohérentes (dictées par l'effet des drogues qu'on lui a administrées – et aussi bien sûr par la terreur absolue que lui inspire son geôlier), mais que dans le fond, à un moment où elle n'est plus sous l'influence de la drogue, résument assez bien, au sujet de ce même geolier-bourreau, son « Maintenant il vit en moi » ; et cela pour la raison que, même objectivement « mort », la terreur que Slim lui a inspirée durant les mois de sa séquestration par lui demeure « en (elle) » bien présente : peut-être même *éternelle* : devant « rest(er) avec (elle) jusqu'à la fin de (ses) jours » ; ce pour quoi la longue tirade de M^elle^ Blandish citée plus haut mérite d'être analysée en détail. Celle-ci apparaît d'abord comme une sorte de critique (d'ailleurs fort lucide) de l'éducation que, en tant que « riche héritière », elle a reçue ; et formation qui, selon elle, ne l'a « pas préparée à affronter les situations graves » – ce qui donne peu ou prou à son discours une facture d'*auto-flagellation* :

Je n'ai jamais eu aucun sens des valeurs (…) J'ai honte de moi. Je n'ai aucun fond, aucun caractère, aucune foi (…) Je n'ai jamais cru en rien,

sinon à me payer du bon temps (…) Voyez comme je suis lâche (…)

; mais de quelle « situation grave » parle-t-elle ainsi au juste ? Sûrement pas en tout cas de celle de l'épreuve qu'elle a eu à subir du fait de son enlèvement et de l'« amour malsain » que lui a voué son ravisseur-Grisson : étant clair que personne, riche ou pauvre, croyante ou incroyante, ayant ou non le « sens des valeurs », ne saurait être « préparé » à ce genre d'« épreuves » ; mais alors de quelle autre « situation » parle-t-elle à cet instant : peut-être de celle où, suite à sa délivrance quasi-miraculeuse, elle se trouve en ce même instant – et situation qui l'oblige cette fois-ci à affronter, non tant l'« épreuve » de son kidnapping lui-même, que la chance incroyable d'en être ressortie vivante (issue non-prévue par ses ravisseurs – ni même d'ailleurs par son père, ou la police – voire le privé-Fenner).

C'est l'occasion où jamais de montrer ce dont je suis coupable, n'est-ce pas ? Mais j'ai l'impression que c'est un piège et non une épreuve, et je ne sais pas si je serai de taille à m'en sortir (…)

; où l'on comprend que, dans cette phrase, l'idée importante est la nuance qu'établit sa locutrice entre les deux mots d'« épreuve » et de « piège » : restant alors à identifier en quoi consiste ce « piège » dont parle le personnage (et dont, dans quelques minutes, celui-ci cherchera à échapper… en se jetant du haut de son hôtel dans la rue profonde – alors que peut-être, s'il n'avait eu qu'à affronter une « épreuve », il n'aurait pas accompli ce geste.

Pourquoi, dans ce *Milieu doré* : à l'origine partie pour explorer de tous autres domaines, cette longue analyse de l'œuvre chasienne ? Peut-être parce qu'il n'apparaît que, dans son registre propre : celui de la para-littérature « noire », elle expose la même situation que celle décrite par le *Haut Château* de Dick : celle d'un univers parallèle-uchronique fondé sur la « fake news » de cette victoire de l'Empire sur le Royaume (chez Dick : celle de

l'Axe sur les Alliés) ; et univers qui, chez Chase, ne peut que « s'effondrer au bout de quelques minutes » (le même Dick) parce que les deux passions tristes-impériales qui le régissent, cupidité et concupiscence, s'y livrent une guerre sourde quoiqu'acharnée et incessante : ceci constituant notamment la raison pour laquelle toutes les entreprises criminelles que nous raconte l'auteur de *Pas d'orchidées* finissent toutes par avortées. Or ce monde, si l'on gratte un peu sa croûte américano-mythologique, est bien le *nôtre* – régi lui-aussi par les deux passions tristes-impériales nommées plus haut – ; et, si nous ne vivons pas tous dans un milieu de gangsters et de courtisanes (!), nous comprenons cependant, à la (re)lecture des « Séries noires » de Chase, que, si cet auteur a choisi pour décor des intrigues de celles-ci un tel milieu, c'est probablement parce qu'il sentait que celui-ci était le mieux à même d'utiliser, fût-ce par la contraposée « au-noir », la vérité, d'essence elle royaumaire-scripturaire, que *l'Empire a toujours-déjà perdu sa guerre contre le Royaume* – peut-être alors étant venu le moment de (re)poser, dans le cas de Chase, la question de la « lectrice scripturaire »-Juliana du *Haut Château* de Dick :

> – *Oracle, pourquoi as-tu écrit* Pas d'orchidées pour Miss Blandish *? Quelle leçon sommes-nous censés en tirer ?*

(dont le lecteur de ce *Milieu doré*, s'il a pris connaissance des développements qui précèdent, connaît désormais la réponse). Chose étrange de se dire que, dans le « sombre miroir » de ses « histoires de gangsters », c'est en réalité de *notre propre monde* que toujours nous parle le conteur-Chase ; ce pourquoi aussi contrairement aux inventeurs américains du genre qu'il illustre, il n'a nullement cherché, lui, à voiler la dimension mythologique et totalement « de chiqué » de ces mêmes « histoires » (aux intrigues, comme on l'a vu, toujours peu ou prou « invraisemblables ») : peut-être parce qu'il voulait faire sentir à son « innocent lecteur » que le monde dont il l'entretenait n'était qu'un reflet, seulement un peu plus « sombre », du nôtre – et en ce sens on peut dire que Chase *n'est pas* un « romancier réaliste » : laissant

le souci « littéraire » de ce « réalisme » à ses rivaux devanciers américains (ou, pour le formuler autrement : en reprenant les catégories élaborées dans cette *Profondeur*, Chase *n'est pas* ce « (strict) littérateur » – plutôt ce « (pur) scripteur »)… Ce qui nous ramène à la question laissée en suspens à la fin du développement précédent : celle donc de la nature de ce « piège » dont parle Miss Blandish (pour l'opposer à celle de cette « épreuve ») ; et mot de « piège » dont le sens, dans la bouche de ce personnage de victime quasi-archétypale des entreprises criminelles qu'ourdissent ordinairement les gangsters : ici donc un très classique-« mythologique » *kidnapping*, rejoint peut-être celui que je donne ici, pour ma part, à celui de ce « sombre miroir » : tout se passant un peu comme si Miss Blandish, par son enlèvement, était passé sans tradition du monde « enchanté » de son existence de « riche héritière » à celui, noir et criminel, des gangsters – comme elle l'exprime d'ailleurs elle-même dans le début de la déclaration qu'elle fait au « privé »-Fenner (qui vient de la sauver) :

> *Il faudrait que j'arrive à m'en sortir toute seule, mais l'ennui, c'est que je n'étais pas préparée à affronter les situations graves. Je n'ai jamais eu à me battre. Jusqu'à cette histoire, toute ma vie n'a été qu'une longue partie de plaisirs. Je n'ai jamais eu aucun sens des valeurs (…)*

; mais passage sans transition entre ces deux univers – l'« enchanté » des riches et le sombre-violent des gangsters –… qui l'a fait soudain se confronter à cette vérité (scripturaire – puisque nous sommes dans un polar) que *les deux sont en réalité le même* – pour ce que, dans le fond, toujours régis par les mêmes passions tristes-impériales de ces cupidité-et-concupiscence (même si celles-ci apparaissent plus « clairement » au « (sombre) miroir » du monde des gangsters qu'à celui « doré-enchanté » de celui des riches) – ; et vérité dont elle voit bien, désormais, qu'à sa *fascination* elle ne pourra plus échapper : ce pourquoi, face à une telle « situation (grave) », le mot qui lui vient spontanément aux lèvres n'est pas celui d'« épreuve » mais bien celui de « piège » ; et « piège » qui consiste donc en ce fait que, n'ayant jamais,

à cause de son éducation de « riche héritière », été *royaumairement* armée : « Je n'ai jamais eu aucun sens des valeurs », elle se retrouve dans l'incapacité « de regarder les choses en face » à commencer par cette vérité que lui a fait entrevoir l'« épreuve » de son enlèvement – d'où la conclusion somme toute « logique » de sa longue déclaration au détective-Fenner (nullement rassuré par de telles explications) :

> *Voyez comme je suis lâche. Il faut que je m'appuie sur les autres. Je n'ai pas le courage de m'en sortir seule. C'est parce qu'on m'a appris à toujours compter sur les autres. Mais c'est ma faute. Je ne critique personne, que moi.*

(où l'on comprend que le suicide du personnage qui parle ainsi – événement qui va intervenir à peine quelques minutes après (c'est l'épilogue fatal de ce *Pas d'orchidées* – Fenner ayant commis l'erreur de laisser seule, pourtant très brièvement, Miss Blandish dans sa chambre au sommet d'un hôtel) – n'est pas tant dû au traumatisme de l'« épreuve » qu'elle a eu à subir de la part de son « ravisseur-amoureux-monstrueux » – Slim Grisson qu'au « piège » de cette étrange/anti-royaumaire *culpabilité* qui, suite à sa délivrance inespérée/(quasi-)miraculeuse, s'est refermée sur elle – et « piège » dont le seul moyen d'y échapper apparaît à cet instant, aux yeux du personnage, comme celui consistant à ouvrir la fenêtre et se jeter dans le vide : alors que peut-être, si Miss Blandish avait été *royaumairement* mieux formée, elle aurait pu accepter, sans faire tant de manières, sans s'auto-flageller ainsi « Voyez comme je suis lâche », l'aide des « autres »).

La « vérité (impériale) » de ce « monde nôtre » – dont Chase, au « sombre miroir » de ses histoires de gangsters, brosse avec tant d'art le portrait « au-noir » (mais dans le fond si *ressemblant*) – serait donc que ce monde n'est régi que par les deux passions tristes (du même nom : « impériales ») de ces cupidité-et-concupiscence ; mais « vérité » qui n'en est encore une (pour reprendre un titre de Dick) que de facture « avant-dernière » :

venant juste avant celle de type, elle, « royaumaire » : qui dit à peu près tout le contraire – faisant venir par là, par cette contre-affirmation, la (supposée) « vérité (impériale) » comme en réalité une très vulgaire-triviale *réalité* (uchronico-parallèle) – ; ce pourquoi aussi le même Chase, au cœur de ses plus sombres intrigues, s'arrange toujours pour y introduire des figures de type, elles, authentiquement royaumaire : comme celle par exemple, dans *La Chair de l'orchidée*, de ce personnage d'éleveur de renards qui, ayant recueilli dans sa ferme la fille naturelle de Miss Blandish et de Slim Grisson, s'éprend vis-à-vis d'elle d'un amour sincère et respectueux (d'ailleurs payé de retour) – ce qui n'est pas le cas de son voyou de frère qui lui, pareillement attiré par la jeune femme : par la beauté sublime qu'elle a reçue de sa mère, ne l'entreprend qu'en un mode brutal et (purement) *concupiscent* : ce qu'il va d'ailleurs payer de la perte du sens de la vision puisque, au cours de la scène où il cherche à abuser d'elle, la jeune femme (qui n'est pas pour rien la fille de Slim Grisson !) lui crève les yeux avec ses ongles – ; où l'on retrouve ici encore, avec ce personnage de jeune fille extraordinairement belle… mais aussi terriblement dangereuse, la dimension « mythologique » à l'œuvre dans les récits « au-noir » du « conteur-Chase » : cette « petite-fille Blandish » (que son grand-père s'est contenté d'interner dans un asile – sans apparemment lui témoigner les moindres intérêt et/ou affection) campant ici une sorte de « fée » à la fois terriblement attirante et extraordinairement redoutable (qu'on ne croise généralement, en effet, que dans les contes (du même nom) – quelque chose comme, par exemple, « La belle dame sans merci » du poème éponyme de Keats)… Mais où l'on retrouve ici, par de telles considérations, la *nuance* que j'établissais, dès le tome initial de mon grand récit : dans son chapitre consacré au « roman de science-fiction eucharistique » de l'*Ubik* de Dick, entre « réalité » (de facture toujours peu ou prou impériale-littéraire) et « vérité » (d'essence, elle, forcément royaumaire-scripturaire) ; et « nuance » qui vaut pour *tout* univers parallèle-uchronique où l'on se place – celui science-fictif du *Haut Château* de Dick comme celui, en apparence plus « réaliste », de l'œuvre « au-noir » de Chase – ; mais univers dans lesquels de toute façon, pour

« se réveiller du cauchemar de (leur) histoire » respective, leurs habitants doivent, à partir de la « réalité impériale-littéraire » : propre à l'univers parallèle-uchronique où le « malheur des temps » les a contraints de séjourner, *se mettre en quête* de cette « vérité », elle, royaumaire-scripturaire ; et « vérité » qui, par subversion/dénonciation des pré-supposés impériaux-littéraires qui régissent ces mêmes « univers (d'illusion) », font en effet venir leur « réalité » respective-uchronique comme ce que le même Dick appelait des « vérités avant-dernières » (et donc : pas « vraiment vraies » – et par conséquent : *fausses* !). Ainsi par exemple, pour revenir à l'univers « au-noir » de Chase, le présupposé impérial-littéraire qui semble le régir de part en part serait cette (supposée) « vérité » que ne doivent y régner que les « passions tristes » (du même nom – « impériale-littéraire ») de ces cupidité-et-concupiscence – de la même façon par exemple que, dans le *Haut Château* de Dick, ce présupposé ne serait rien d'autre, pour l'univers parallèle-uchronique décrit dans ce roman, que la « fake-news » (de type également uchronico-historique) de la victoire de l'Axe sur les Alliés (qui ne sera dénoncée qu'à la toute fin de l'intrigue – lorsque la « lectrice-scripturaire »-Juliana aura l'idée de consulter l'oracle (lui : scripturaire) quant à la « leçon que nous sommes censés tirer »… de notre lecture de *La Sauterelle pèse lourd* d'Abendsen) – ; mais pré-supposé (impérial-littéraire) que Chase, tout en lui donnant une force et une extension maximale : au « sombre miroir » de ses « histoires de gangsters », s'efforce lui aussi de dénoncer/subvertir – et on a vu, par la (re)lecture plus haut de certaines de ses fictions/Séries noires, de quelle façon : d'une part en y introduisant des figures de type, elles, *authentiquement royaumaire* (c'est-à-dire des personnages insensibles à l'appel des sirènes de ces « passions tristes » – celles donc de cupidité-et-de concupiscence : censées pourtant, suivant le présupposé impérial-littéraire de ses univers parallèle uchronique/monde « au-noir », ne laisser jamais personne en repos) ; mais surtout en montrant que ces univers-et-monde, pour ce que toujours le champ de bataille de la guerre sourde qui oppose ces deux « passions (tristes), ne sauraient se maintenir durablement – ne pourraient, comme le disait Dick, que s'effondrer au bout de quelques

minutes » : le temps peut-être que nous prenons à lire les « histoires de gangster » concoctées par le conteur-Chase.

L'argument de l'uchronie science-fictive du *Haut Château* de Dick – cette idée d'un univers parallèle-uchronique bâti sur l'Annonce de la victoire de l'Axe sur les Alliés (mais Annonce que son lecteur – parce que lui habitant d'un autre univers parallèle-uchronique (en l'occurrence : le nôtre) – sait être *fausse*) – peut, on le voit, être appliqué à *tout* univers (du même nom) : à commencer par celui où « l'innocent lecteur » de Dick lit son *Maître du Haut Château* (c'est-à-dire donc : le nôtre) ; et monde qui, si sur sa trame historique propre c'est l'événement inverse qui a effectivement eu lieu la victoire (terminale) des Alliés sur l'Axe, est peut-être lui aussi bâti sur une autre « fake news » – celle que pour ma part, dans ma *Profondeur* : pendant uchronique de la *Sauterelle* d'Abendsen de ce *Haut Château*, j'ai appelé l'« Annonce de la victoire de l'Empire sur le Royaume » (« superstition » à laquelle tous encore, dans *notre propre* univers parallèle-uchronique, adhérent) – ; si bien que, pour tenter (selon la consigne du Dedalus de Joyce) de « s'éveiller du cauchemar de l'histoire » : celle donc de « notre propre » monde, l'habitant de celui-ci doit donc, non seulement prendre connaissance de mon « grand récit », mais, de plus, en faire une lecture, non plus « (strictement) littéraire » : comme le font encore, dans le *Haut Château*, la plupart des lecteurs de cette *Sauterelle*, mais bien cette fois-ci « (purement) *scripturaire* » – comme le fait par exemple, de cette (même) *Sauterelle*, le « personnage royaumaire »-Juliana de ce (même) *Haut Château* :

> *Qu'est-ce qu'Abendsen a voulu dire ? Rien à propos de son monde de supposé. Suis-je la seule à savoir ? Je le parierais. Personne, à part moi, n'a vraiment bien saisi le sens de* La sauterelle *– les gens se figurent simplement qu'ils ont compris.*

(restant alors à se demander ce que peut bien signifier – quoiqu'appli-

qué cette fois-ci, non à cette *Sauterelle*, mais à ma *Profondeur* – le sens de l'expression de cette « lecture scripturaire » – quelle chose étrange de songer que je suis cet auteur qui demande à « l'innocent lecteur » de son temps, non seulement de plonger dans l'*entièreté* de l'immense « océan textuel » de mon/son « grand récit », mais qui, de plus : comble d'exigence, réclame de ce même lecteur qu'il y applique une *certaine lecture* : différente par exemple de celle dont il use pour parcourir les « petits traités » et autres « romans de rentrée littéraire » de ce même temps !) ; et qu'est-ce donc alors que « lire *scripturairement* » mon « grand récit » ? Peut-être ceci que, pour le faire, mon lecteur doit toujours-déjà se placer *du point de vue* de l'habitant d'un *autre* univers parallèle-uchronique – celui dans lequel plus personne ne souscrit à la « superstition » de cette victoire de l'Empire sur le Royaume (sur laquelle est pourtant, encore, entièrement fondé le nôtre) – : en quelque sorte, se placer dans la même situation où se trouve par exemple, dans ce « monde nôtre », le lecteur de ce *Haut Château* de Dick – qui *sait* bien, lui, que ce sont finalement les Alliés qui ont remporté la victoire sur l'Axe (« sa(voir) » dont les protagonistes du roman de Dick, eux, ne disposent pas – même si certains « lecteurs (scripturaires) » de cette *Sauterelle* d'Abendsen commencent à le soupçonner : *cf.* notamment le « Suis-je la seule à *savoir* ? » de Juliana) – ; et situation (de lecture – donc : « scripturaire ») qui, dans ce « monde nôtre », correspondrait à cet autre « savoir »… que, contrairement à ce que ne cessent d'affirmer tous les organes médiatiques/littéraires/spectaculaires/impériaux : etc., qui régissent encore l'« information » de cet univers parallèle-uchronique nôtre, c'est en vérité le *Royaume* qui, par cet « Événement de la Résurrection » survenu il y a maintenant deux mille ans, *a toujours-déjà vaincu l'Empire* ; mais Annonce qui assez étrangement, bien que tout le monde, dans l'intervalle de ces deux mille ans, de son « scoop », ait au moins entendu parler, ne semble pas avoir encore touché, sinon en ce mode abstrait/peu ou prou « fabuleux », l'innocent lectorat de ce « monde nôtre » ; si bien que son Annonce uchronico-inverse (celle donc de la victoire de l'*Empire* sur le Royaume – cet « Empire » dont le règne, selon le même en réalité auteur royaumaire-Dick, « n'a jamais pris fin ») a

tout loisir de continuer d'y prospérer : peut-être après tout que les habitants de l'univers parallèle-uchronique qui est le nôtre ont-ils eu connaissance de cet « Événement de la Résurrection » ; sauf que, à considérer froidement leur existence « moderne », on voit bien que, de l'immensité d'une telle Annonce/« Bonne nouvelle, ils n'en ont *pratiquement* rien fait ; ce qu'exprime à sa manière la lectrice scripturaire de cette *Sauterelle* (autre « grand récit » annonciateur d'une autre immense/« Bonne nouvelle ») lorsqu'elle s'étonne de l'« (in)compr(éhension) » avec laquelle les lecteurs de celle-ci l'ont accueillie – même si tous aussi l'ont lue (puisque le roman d'Abendsen, on l'a vu, a rencontré un très grand succès – quoique d'évidence en forme plus « littéraire » que « scripturaire ») :

> *Suis-je la seule à savoir ? (…) Personne, à part moi, n'a vraiment saisi le sens de* La Sauterelle *– les gens se figurent simplement qu'ils ont compris.*

(mais sans voir l'*immensité* de l'Annonce qui, en ce petit roman uchronico-science-fictif, leur était en vérité signifiée – ce qui fait sans doute toute la différence entre lecture « (strictement) littéraire » et lecture « (purement) scripturaire » d'un livre : que celui-ci s'intitule, selon, *La Sauterelle pèse lourd*… ou *L'Europe et la Profondeur*).

Lire « scripturairement » mon « grand récit » suppose donc, de la part du lecteur (du même nom), qu'il commence par venir habiter tout de suite un *autre* univers parallèle-uchronique… que celui qui, bien qu'en voie de total effondrement sous nos yeux : d'où la tonalité peu ou prou « apocalyptique » qui accompagne nécessairement une telle lecture (scripturaire), est encore le nôtre ; et « autre » univers parallèle-uchronique à partir duquel ce lecteur aura en effet loisir de (re)lire toute cette *Profondeur* comme si elle n'était que ce « roman philosophique »/uchronie science-fictive porteur d'une « vérité » (scripturaire) qui ne peut que subvertir la « réalité » (littéraire) dont est tissé le « cauchemar de l'histoire » de ce monde nôtre,

présentement en voie d'effondrement – ce qui était d'une certaine façon déjà annoncé dès la « quatrième de couv. » de son tome initial-éponyme :

> *Plus qu'un traité de philosophie ou de théologie,* L'Europe et la Profondeur *doit être lu comme un « roman philosophique » – une enquête quasi-policière à travers la peinture, la littérature, l'histoire et la géographie, pour revenir à la source du destin de l'Occident (…)*

(où l'on voit que l'auteur de ces lignes lointaines – bien que n'ayant pas encore élaboré ces notions de « (pur) scripturaire » et de « (strict) littéraire (il s'en faudrait de quatorze tomes supplémentaires !) – réclamait déjà de son lecteur une *lecture très particulière* de son « grand récit » : celle que je qualifie donc ici, présentement, de « scripturaire »)… Dans son *1984* (autre « uchronie-science-fictive » – quoiqu'en la forme, cette fois-ci, d'une sorte d'*anti-utopie*), le romancier-Orwell écrit cette (lucide) sentence que « celui qui tient le passé tient le futur, et (que) celui qui tient le présent tient le passé » : phrase qui constitue bien sûr la clef de toute manipulation par quelque système totalitaire que ce soit des trois dimensions du temps ; mais manipulation qui, elle-même, peut-être déjoués par la « lecture scripturaire » (du « passé » – et notamment de ses livres) que je dis ici : celle d'un lecteur qui, pour lire un ouvrage (du passé), le ferait, non pas au partir du présent, mais d'un futur qui n'existe pas encore – c'est-à-dire en venant d'emblée se placer (pour lire ce même livre) dans un *autre* univers parallèle-uchronique (régi par d'*autres* présupposés que ceux qui commandent (encore) le sien (comme par exemple le lecteur de ce *Haut Château* qui sait bien, lui, que, dans son propre univers parallèle-uchronique : celui où il lit l'uchronie science-fictive de Dick, ce sont les Alliés qui ont remporté la victoire face aux forces de l'Axe) – ; par quoi serait brisée la chaîne temporelle que dit la sentence orwellienne, dont use tout système totalitaire pour manipuler la succession des trois dimensions de ces passé/présent/futur : « lire scripturairement » (et non « littérairement ») un ouvrage n'étant rien d'autre, dans cette perspective, que, avant de procéder à une telle lecture,

s'astreindre *à changer* d'abord, par ce *saut* historico-scripturaire, d'univers parallèle-uchronique (étant également clair, dans cette même perspective, que seuls les « grands récits » – parce que, eux, non-déterminés en ce mode uchronique (parce qu'ouverts à tout univers parallèle (du même nom) « autre ») – peuvent soutenir une telle lecture « scripturaire » – tandis que les « petits traités », parce qu'eux toujours « (strictement) littéraires », ne permettent pas à ce même lecteur d'accomplir un tel « saut »). Et c'est bien ainsi que, dans ce même *Haut Château* de Dick, le personnage de « lectrice-scripturaire » – Juliana lit la *Sauterelle* d'Abendsen – en y pressentant à l'œuvre un « sens » que ses autres lecteurs, parce qu'y apportant eux une lecture encore « littéraire, trop littéraire », n'ont pas « compris » :

> *Personne, à part moi, n'a vraiment bien saisi le sens* de La Sauterelle *– les gens se figurent simplement qu'ils l'ont compris.*

et saisie de ce « sens » (ici donc la vérité immense-uchronique que ce sont « l'Allemagne et le Japon (qui) ont perdu la guerre ») qui lui a été accordée à elle « seule » (« Suis-je la *seule* à savoir ? ») parce que, pour lire cette *Sauterelle*, elle est venue se placer dans un autre univers parallèle-uchronique (celui où, en effet, l'Événement historique de cette défaite de l'Allemagne et du Japon s'est *pratiquement* effectué) : ce qui place on le voit Juliana dans la même situation (de lecture) que le lecteur cette fois-ci, non plus de cette (fictive) *Sauterelle* du (fictif lui aussi) auteur-Abendsen, mais de ce (« réel ») *Haut Château* du (« réel ») auteur-Dick – et lecteur qui lui, dans ce saut entre univers parallèles-uchroniques, n'est certes plus « seul »/ est même devenu légion : ce qui fait venir le personnage de Juliana-lectrice (scripturaire) de cette *Sauterelle* comme la mère (ou l'Ève) des lecteurs, eux, de ce *Haut Château* (ce qui a le mérite de répondre à la question de ce « Suis-je la seule à savoir ? » qu'elle se pose – réponse encore *affirmative* dans l'univers parallèle-uchronique (où « l'Allemagne et le Japon ont (gagné) la guerre »), mais *négative* dans celui où ils l'ont « perdu(e) »).

Où l'on comprend que le « grand récit » de ma *Profondeur* demande à son lecteur le même type d'effort qu'accomplit pour sa part la lectrice (scripturaire) – Juliana de cette *Sauterelle* – ce qui peut notamment expliquer pourquoi ce même lecteur est encore si « seul » (et de toute façon, aussi, encore très « hypothétique ») –: lire cette *Profondeur*, non pas à partir du « présent » de l'univers parallèle-uchronique: qui, bien qu'en voie de total effondrement devant nous, est encore le « nôtre », mais plutôt à partir d'un univers parallèle-uchronique *autre* – que nous avons coutume d'appeler « futur » (mais « futur » qui n'est en vérité que le « présent » de ce même univers parallèle-uchronique « autre ») –; et cela en tenant pour certain/*historiquement* advenu ce qui, dans ce « monde nôtre », est encore en débat: à savoir, cette victoire (terminale) du Royaume sur l'Empire (puisque ce même « monde nôtre » est lui tout entier bâti sur l'adhésion de quasiment tous ces habitants à la croyance-à l'Événement strictement contraire – « croyance » que j'ai pu appeler plus haut « superstition »: mais « superstition » qui ne sera regardée comme telle que lorsqu'aura eu lieu ce basculement, en le mouvement de ce « saut scripturaire » que je dis, de « nôtre » univers parallèle-uchronique dans un « autre »)… Et c'est alors peut-être que, nous étant enfin « réveillés du cauchemar de (*cette*) histoire », nous nous souviendrons de l'univers parallèle-uchronique où nous avons vécu (et tant) souffert): à la manière par exemple qu'on se rappelle l'intrigue d'un roman lu dans le « passé », dont a partagé un temps, en ce mode « littéraire-fictionnel », les souffrances extrêmes de ses personnages; mais intrigue dont la « réalité » historico-cauchemardesque s'est abolie sitôt que nous avons refermé ce livre: ce pour quoi le même Dick disait de ses romans qu'ils n'étaient que des « rapports » sur les mondes, peu ou prou épouvantables, auxquels la divine Providence nous avait fait échapper (étant clair par exemple, pour revenir à l'argument de ce *Haut Château*, qu'il vaut mieux pour nous à tout prendre habiter un univers où ce sont « l'Allemagne et le Japon (qui) ont perdu la guerre »… que le contraire!); et comment, dans cet « autre » univers (parallèle-uchronique), lira-t-on cette

Profondeur ? Eh bien peut-être, dans la mesure où mon « grand récit » exige *déjà* de son lecteur cette « lecture scripturaire » que je dis, à peu près *de la même façon* qu'on le lit (qu'on *doit* le lire) d'ores et déjà aujourd'hui – à ce bémol toutefois que, dans l'« autre » univers parallèle-uchronique : celui où il « doit » venir résider pour lire « scripturairement » cette *Profondeur*, ce lecteur se sentira (peut-être) un peu moins « seul » ! – ; et c'est bien sûr de cette « situation » très particulière de mon « grand récit » (qu'on pourrait qualifier de « trans-uchronique ») que s'en dégage ce parfum « de (pure) scripturarité » : caractéristique qui fait toute la/sa différence avec ce que j'appelle ici les « petits traités » (de signature – d'« odeur »/à « relent » ? – eux toujours « strictement littéraire ». Il y a bien sûr dans ma « Somme » nombre d'éléments qui appartiennent encore à ce « monde nôtre » en voie de décomposition accélérée – à ce qu'on pourrait appeler le « présent » de son univers parallèle-uchronique (laissant au « lecteur scripturaire » de celle-ci le soin de les débusquer – pour ainsi dire : le soin d'*élaguer* l'arbre, encore trop buissonnant, de son « sens ») – ; mais pour l'essentiel, son argument, ce que j'ai pu appeler sa « pensée la plus profonde » (Nietzsche), relève *déjà* du « présent » de cet « autre » univers parallèle-uchronique que je dis : celui où apparaîtra clairement à ses habitants cette vérité de la victoire (depuis longtemps advenue – quoique toujours, dans le « présent » de ce « monde nôtre », *en voyage*) du Royaume sur l'Empire ; ce pourquoi par exemple, dans son *Haut Château*, Dick a eu l'habileté de faire que le « monde supposé », imaginé dans sa *Sauterelle* par Abendsen, ne corresponde pas *exactement* au nôtre (c'est-à-dire à celui où, en effet, « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ») : prenant soin de mêler sciemment à la thèse cardinale de cette *Sauterelle* (celle donc de cette défaite de l'Axe sur les Alliés – et la seule qui importe finalement/vraiment à la lectrice scripturaire-Juliana de cette *Sauterelle*) des *erreurs historiques* ; et cela sans doute parce que l'auteur de ce *Haut Château* avait compris que tout « grand récit » rédigé en quelque univers parallèle-uchronique que ce soit devait nécessairement comporter des éléments relevant encore de la réalité (certes illusoire – mais tout de même : très prégnante pour celui qui y baigne) de cet univers-même

(et habileté uchronico-scripturaire que, je le note en passant, la « Série » éponyme inspirée du roman de Dick n'a pas cru bon de reprendre à son compte – en celle-ci, en effet, l'Annonce de l'existence d'un autre univers parallèle (où l'Axe a donc été vaincu par les Alliés) étant véhiculée, non par un *livre*, mais par des extraits de films tournés-dans/venus-de cet autre monde : « média » qui, du fait de l'exactitude de ses images, n'autorise lui bien sûr aucune « erreur historique »).

Il serait à ce titre intéressant d'analyser les (pseudo-)« erreurs historiques » que commet l'auteur de cette *Sauterelle* vis-à-vis du réel historique-exact (« pseudo » parce que, bien sûr, volontaires de la part de Dick) ; et cela en montrant notamment que la cause de ces écarts ne réside pas tant en un défaut de « lucidité uchronique » chez Abendsen qu'en une projection sur la réalité où il baigne de « catégories de pensée » qui relèvent de celles typiquement impériales-uchroniques : dont par exemple cette prépondérance qu'il accorde, dans son « monde supposé », à cet « Empire » britannique qui, dans la fiction historique de sa *Sauterelle*, aurait su le mieux profiter de cette défaite de l'Axe – ce qui, on le sait, dans notre histoire-« réelle », n'est pas vraiment ce qui est survenu (puisque, malgré tous les efforts du dirigeant-Churchill : présenté dans cette *Sauterelle* comme une sorte de quasi-dictateur, cet « Imperium british » a fini, lui aussi, par s'effondrer) – ; mais « erreur historique » dont on comprend qu'elle vient du fait que l'uchronicien-Abendsen, pour rédiger son « grand récit », n'a pu s'empêcher, de raisonner lui aussi encore en termes d'« empires » et de puissance (et sans doute, dans mon propre « grand récit », les « versets sataniques » qu'il comporte fatalement procéderaient de ce même processus – d'une sorte de *retour du refoulé* d'un « penser de type impérial » qui, dans un livre dont la thèse cardinale est pourtant l'Annonce (heureuse) de la victoire du Royaume sur l'Empire, viendrait polluer de ses catégories encore « (strictement) littéraires » celles « (purement) scripturaires » que voudraient cependant illustrer cette même thèse et l'ouvrage censé la proclamer : les « erreurs »

d'analyse (notamment historique) de cette *Profondeur* procédant donc, comme dans la *Sauterelle* d'Abendsen, de ce même processus d'un retour non voulu par l'auteur de catégories de pensée littéraire-impériale venant intempestivement-uchroniquement s'immiscer au sein de la rédaction d'un « grand récit » d'essence, elle, scripturaire-royaumaire)… Le temps (historique) n'« avance » pas à la manière qu'on croit de cette évolution lente et « progressive » en le mouvement de cette succession d'événements indifférents –; mais bien par *sauts* entre univers parallèles-uchroniques dont chacun, selon, nous rapproche ou nous éloigne de l'instauration, en chacun de leurs « mondes nôtres », du *Royaume* – ces « sauts », étant donc par là de deux types : *scripturaire* dans le cas d'un rapprochement, *littéraire* dans celui d'un éloignement (ou d'une « régression ») (et partition de ces « sauts » qui correspond elle-même à celle que, dans cette *Profondeur*, j'ai depuis longtemps établie entre deux types d'ouvrages : les « grands récits » (toujours peu ou prou d'essence scripturaire-royaumaire) et les « petits traités » (de facture, eux, littéraire-impériale)) – ; ce qui fait que « l'histoire du monde » n'est rien d'autre que celle de la guerre que toujours se livrent entre eux Empire et Royaume/(strict) littéraire et (pur) scripturaire/« petits traités » et « grands récits » ; et histoire dont chaque phase est constituée par le venir-habiter de l'espèce humaine au sein d'un certain univers parallèle-uchronique qui se clôt, pour elle, en une « époque » : jusqu'à son prochain « saut » dans une autre, c'est-à-dire dans un « autre » univers parallèle-uchronique… où la guerre que je dis, quoique sur la base de présupposés nouveaux, reprendra de plus belle. En ce sens l'époque que nous traversons – celle, donc, essentiellement marquée par le surgissement, au sein de l'écriture de milliers de « petits traités » (littéraires), de la rédaction du « grand récit » (scripturaire) de ma *Profondeur* – est particulièrement intéressante (bien qu'aussi, forcément, très inquiétante) ; et cela, non pas même pour la raison elle serait celle de l'effondrement total d'un monde (qui fût « nôtre »… mais qu'à présent nous ne reconnaissons même plus – tellement, en quelques courtes décennies, il a changé… y compris dans les domaines les plus quotidiens de l'ancienne existence (dite) « humaine » :

ce qu'exprime notamment la scie qu'on entend désormais partout de ce « on ne se sent plus chez soi ») ; mais pour cette autre qu'elle est celle dans l'élément de laquelle a lieu, présentement sous nos yeux (effarés), ce « saut » entre univers parallèles-uchroniques que je dis : dont un des marqueurs est par exemple celui de cette « cancel culture » prétendant « dé-construire », en le mouvement notamment d'une relecture de l'histoire de ce « monde » : toutes ces statues déboulonnées et autres livres censurés (pour motif de « politiquement incorrect »), les présupposés de ce monde même (mais « cancel culture » à laquelle bien sûr ne peut que s'opposer la rédaction en cours de mon « grand récit » – celui-ci étant un *autre symptôme* de ce « saut » que je dis : à ce (considérable) bémol que, tandis que les activistes de cette « cancel culture » ne cherchent qu'à établir un *autre Empire* : (quoique bien sûr pour la plupart sans le savoir – ce pourquoi j'ai pu les qualifier d'« idiots utiles de la domination »), le « scripteur » de cette *Profondeur* travaille, lui, à l'instauration du *Royaume*). Que ces « monde nôtre »/(présent) univers parallèle-uchroniques soient aujourd'hui en voie de total d'effondrement (et cela dans tous les domaines : culturel, économico-politique, confessionnel, social et sociétal, etc., etc.), personne, je crois, n'en disconvient aujourd'hui (peu important à ce titre que ce soit pour s'en féliciter ou le déplorer) : la seule chose importante à mon sens, en ce moment (historiquement crucial, étant d'examiner la question de savoir dans quel « autre » univers parallèle-uchronique ce « saut » (du même nom) va nous projeter : celui du règne d'un « nouvel Empire » – dont les nouveaux présupposés sont déjà en cours d'écriture (littéraire) par les tenants néo-progressistes de cette « cancel culture » –; ou celui de l'établissement d'un/du Royaume : dont j'ai essayé ici moi, dans le cours de cette *Profondeur*, de rédiger comme la *grande Charte scripturaire*.

En cela l'activisme (culturel, sociétal, etc.) de mes adversaires néo-progressistes/illustrateurs de cette idéologie du « politiquement correct » est peut-être plus proche de mon travail que le conservatisme de mes (supposés)

alliés « néo-réactionnaires »/contempteurs (d'ailleurs à juste titre) de cette même idéologie, et cela parce que les premiers ne sont pas loin de partager la (re)lecture que je fais ici de l'histoire entière de notre espèce : celle qui procède, non tant par évolution lente et (ici le mot manque), que par « sauts » entre univers parallèles-uchroniques ; et compréhension de cette théorie dont atteste au moins la signature « déconstructiviste » de leur activisme : ayant compris cette chose somme toute très simple que, pour accomplir ce « saut », il faut commencer par s'attaquer aux présupposés (uchroni-co-historiques) sur lesquels est bâti l'univers parallèle qu'ils se proposent de quitter… pour aller vers un autre (à leur sens « meilleur » – ce dont, pour ma part, je doute très fortement) ; tandis que les néo-réactionnaires/néo-conservateurs eux, se refusant de prendre en compte cette « théorie (des sauts) ne savent dans le fond que s'accrocher aux branches (de ces monde nôtre/univers parallèle-uchronique en voie d'effondrement) en se contentant, comme on l'a vu, d'écrire des « petits traités » où ils dénoncent les méfaits et autres délires « froids et sérieux » de ce « politiquement correct » (alors que, bien sûr, le seul moyen de s'opposer efficacement à cette idéologie pernicieuse serait de rédiger quelque chose comme le « grand récit » que je compose ici – à tout le moins : de le lire !)… Autre point commun entre cette « cancel culture » (on dit aussi, je crois, « culture woke » (?)) et mon propre travail, c'est qu'ils sont tous les deux une *critique de la domination* : à ce bémol toutefois que, tandis que les illustrateurs de la première, pour opérer cette « critique », se placent sous le signe de cette fameuse « convergence des luttes » – celle qui pose (en gros) que militer pour la défense des minorités ou le droit des femmes, ou…, etc., c'est *par le même mouvement* s'opposer au saccage de la planète (fantasme qui aboutit à d'étranges d'attitudes de la part de ces militants – tels par exemple que ces féministes radicales défilant dans la même manifestation aux côtés… d'islamistes !) –, le mien, pour procéder à cette même « critique », ne veut raisonner qu'en les termes de ces Empire et Royaume et donc, par extension, de « (strict) littéraire » et de « (pur) scripturaire » ; et cela parce que seules ces notions (comme je n'ai cessé de le montrer dans les développements qui précèdent en général,

et dans ma relecture en particulier de ce *Haut Château* de Dick) peuvent permettre à ceux qui l'ambitionnent d'effectuer ce « saut » entre univers parallèles-uchroniques que je dis : « saut » qu'ambitionnent aussi les tenants de cette « cancel culture » ; sauf que, pour y procéder, ils ne sont pas armés du *bon instrument philosophique* : étant clair que cette notion de « convergence des luttes » ne peut que les conduire à l'édification d'un autre univers parallèle-uchronique… où cette « domination » qu'ils prétendent pourtant abattre, se trouvera en réalité renforcée – où cet Empire se verra porté à un comble de puissance – ; et aveuglement de tels « idiots utiles » que devrait pourtant dénoncer la seule observation du fait que cette domination est en réalité *tout à fait favorable* à leur idéologie : exemple notamment de cette notion de « capitalisme vert » qui fait aujourd'hui florès dans les discours (politiques) et autres prises de position (écologistes)… Il semble en effet d'après certaines « rumeurs » (« complotistes – forcément complotistes » – *cf.* notamment le récent *Jour d'après* de Philippe de Villiers) que cette *alliance objective* entre l'oligarchie financière qui dirige la planète et un certain activisme écologiste (celui du moins d'inspiration toujours peu ou prou *amalécite*) soit déjà actée – dont la présente crise sanitaire constituerait, selon un des dirigeants du « Forum de Davos », une « fenêtre d'opportunité » (le moyen de faire accepter aux populations terrorisées par le risque pandémique des décisions dont, en temps « normal », elles ne voudraient sûrement pas) – ; et après tout on pourrait se dire que, si cette « alliance » permet de résoudre le problème éminemment crucial pour notre espèce de ce « réchauffement climatique », il n'y a pas vraiment de raison de s'y opposer : ce serait le règne, pour détourner un vieux slogan des années 80 du siècle dernier, d'une sorte de « plutôt *verts* que morts » ; et pourtant mon lecteur, s'il m'a suivi jusqu'ici, a probablement déjà compris qu'une telle « alliance » entre domination et militantisme écologiste ne peut conduire qu'à l'instauration d'un *nouvel avatar impérial* (qui aura seulement changé de « couleur »)… dont la pensée dominante/officielle sera précisément celle de cette « cancel culture » déjà si prégnante dans la « vie de l'esprit » de cette « époque nôtre » (et cela malgré tous les néo-progressistes et autres délires

politiquement corrects auxquels elle donne lieu) : *cf.* notamment, dans le cours de cette *Profondeur*, la lecture que j'ai faite du *Catastrophisme*… (dans cette perspective : quasi-prophétique) des « nuisants » Riesel-Semprun. Ce sera (en apparence) le règne de ces « khmers verts » (comme on dit) qui exerceront, en ce mode global-« mondialiste », une surveillance particulièrement étroite, cauteleuse et « terroriste » sur l'ensemble des populations de cette infortunée planète – toujours en réalité : celui de cette « sur-classe » chère à l'ineffable Attali (qui elle, apparemment, pourra demeurer étrangère à toutes considérations de « trace-carbone » et autres consignes « écolos » édictées par ces mêmes « gardes (verts) du capitalisme » – réservées, elles, à la seule plèbe de cette dictature de même « couleur ») –; où l'on voit par là que, sous couvert du slogan de ce « sauver la planète », l'*avatar impérial* dont je dessine ici les contours sera probablement *le plus puissant* de tous ceux qui se sont succédé dans la suite des âges de l'histoire (humaine) : pour ce qu'ayant enfin les coudées franches pour exercer, au nom de la même consigne de ce « sauver la planète », le *contrôle le plus absolu* sur la population du globe (et cela bien sûr par le truchement de l'instrument cybernétique-amalécite de ce « numérique » – ce pourquoi, dans cette alliance objective entre oligarchie financière (où figurent bien sûr les fameuses « gafa ») et activisme écologiste il demeure tout de même un *point aveugle* : ce « léger détail » (que pointaient déjà les auteurs de ce *Catastrophisme*…) que cette industrie du numérique est en vérité une des plus *polluantes* qui soient, mais « léger détail » qui apparemment, au moment de la conclure, n'a pas semblé beaucoup gêner les signataires verts de cette « alliance »… et cela sans doute parce qu'ils avaient compris que, pour exercer sur le monde qu'ils prévoient : dont ils comptent bien devenir les gestionnaires (peut-être « hallucinés » mais du moins toujours *privilégiés*), ce contrôle absolu de la population, ils ne pouvaient de toute façon se passer d'un tel instrument cybernétique : d'où leur étrange mansuétude « verte » vis-à-vis des industries du même nom).

Ce qui se met donc en place, presqu'« en direct » sous nos yeux, ce n'est rien de moins que ce nouvel *avatar impérial* que je dis – dont l'oxymore de ce « capitalisme vert » constitue comme l'a (encore très euphémistique) préfiguration –; et puissance incommensurable de cet « avatar » auprès de laquelle celle de ceux qui l'avaient (historiquement) précédé apparaîtra bientôt comme peu ou prou vénielle et quasiment-« rustique »: tant le totalitarisme « numérico-vert » de ce néo-Empire (mondialisé) surclassera en efficacité contrôleuse ceux, selon « bruns » ou « rouges », qui l'avaient devancé; et *telle (sur-)puissance* qui constitue en vérité la véritable (quoique bien sûr: toujours pudiquement *motivation* des membres de cette militance néo-progressiste/associative/politiquement correcte, etc.: pour ce que tous aussi financier milliardaire de Wall Street au directeur d'O.N.G. « écologiste » en passant par le « no-borders » gauchiste, se rêvant secrètement dans les oripeaux de *gestionnaires accrédités* d'une « telle sur-puissance » (fantasme « humain, trop humain » dont a pu voir récemment, lors de cette crise sanitaire (encore en cours au moment où j'écris ces lignes), l'illustration médiatique-narcissique-médicale – par le défilé quasi ininterrompu sur les plateaux télévisés de toutes ces « blouses blanches », inconnus de la veille/célèbres le lendemain, qui, on le sentait, *n'en pouvaient plus* de cette sur-puissance que leur accordaient les circonstances sanitaires: tous ces « docteurs Knock » qui, du jour au lendemain, prétendaient régenter, par édiction de mesures de « confinement » et autres « couvre-feu », la vie la plus quotidienne de leurs concitoyens). Et en vérité, n'est-ce pas toujours ainsi que l'*Empire*, en ses multiples avatars historiques, s'est comporté pour recruter ses serviteurs: en faisant miroiter devant leurs yeux enchantés-captivés le mirage de la prouesse, s'ils le « servaient » bien, d'une telle participation à sa (sur-)puissance; et piège aux alouettes d'un tel mirage où beaucoup de ceux qui, à l'origine, prétendaient (sincèrement) combattre cette (sur-)puissance impériale ont fini par se laisser prendre: exemple notamment, que j'ai déjà analysé dans cette *Profondeur*, du parcours de certains soixante-huitards, gauchistes radicaux dans leur jeunesse puis devenus, dix ans plus tard, les caciques du parti social-démocrate de l'époque (j'écris ceci parce que

j'ai vu hier une émission, d'ailleurs fort élogieuse, consacrée au trotskiste Henri Weber – dirigeant de la Ligue communiste révolutionnaire dans les années 60… avant que de finir euro-député socialiste-français une vingtaine d'années après : même si je ne doute pas que cet exemple de parfaite « réussite impériale » soit loin de constituer une exception) ? Étant en tout cas clair qu'aujourd'hui quiconque « a de l'ambition » a plus intérêt à militer au sein de quelque association néo-progressiste que ce soit – et en quelque mode que celle-ci illustre (féministe, anti-raciste, décolonialiste, etc.) – que, par exemple, se lancer dans les études, longues et difficiles de toute façon *jamais garanties*, pour devenir chirurgien… ou astro-physicien ; et de la même façon, que, dans le domaine cette fois-ci plus strictement universitaire-philosophique, n'importe quel « thésard » actuel, s'il veut plus rapidement monter dans la hiérarchie institutionnelle, a plus intérêt, lui aussi, à choisir le sujet de sa « thèse » chez Judith Batler que chez… saint Augustin pour ce que le premier lui vaudra immédiatement toutes sortes d'invitations dans des colloques consacrées à cette « woke »-philosophe (et autres publications dans des revues de même obédience)… tandis que le second le fera regarder par ses pairs comme une sorte, sinon de très louche penseur pro-catholique, du moins de « dinosaure (philosophique) ». Où l'on comprend par ces exemples que le recrutement par l'Empire de son « personnel spécial » se fait de manière on le voit « très (trop ?) humaine » : consistant (donc) à faire miroiter aux yeux de toute une plèbe de petite militance (sincèrement) néo-progressiste ce mirage de la possibilité d'une participation à la gestion de sa gouvernance mondialiste – même si là aussi, bien sûr, « il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus » (ces derniers étant recrutés sur le critère unique de leur capacité à transporter leur *structure d'origine* – celle donc du militant qu'ils sont ou furent – à d'autres domaines plus secrets et réservés : quitte, en une telle transplantation, à piétiner leurs convictions de départ) – ; et mode impérial de recrutement auquel, on le comprend dès lors, ne peut s'opposer que la structure de type, elle, *royaumaire* (si tant que celle-ci en soit encore une) : pour ce que les individus qui l'illustrent ont au moins ce trait, non pas peut-être de « manquer d'ambi-

tion », mais du moins d'être parfaitement indifférents à l'appel des sirènes de toute cette (sur-)puissance impériale (dont ils ne voient que trop le côté toujours un peu ridicule et « pharisaïque » – exemple notamment de ces P.D.G. de « Gafa » qui, fortune faite, prétendent maintenant se muer en directeurs d'associations à vocation, selon, philanthropique ou caritative : pour ce que probablement, une fois qu'on est devenu ce milliardaire, on ne peut plus que désirer faire reluire aux yeux du monde sa « belle image narcissique »… alors qu'après tout, s'ils voulaient vraiment qu'à augmenter les salaires de leurs employés).

La prégnance impériale affirmée de cette époque se dit notamment dans l'inflation de certains mots qui reviennent, tels les bruits d'un tympanon, dans les discours (soi-disamment) « revendicatifs » de nos temps « hargneux » : à commencer par celui de cette *égalité* qui semble devenue l'alpha et l'omega de toutes les causes néo-progressistes (l'« égalité » entre les sexes, entre les races, entre les riches et les pauvres, etc.) ; alors que, me semble-t-il, la notion vers laquelle devrait se tourner toute cette militance devrait plutôt être, non tant celle, toujours peu ou prou « abstraite-littéraire » de cette « égalité », que celle d'essence, elle royaumaire-scripturaire, de *justice* ; et cela pour ce que celle-ci, contrairement à sa rivale « égalitaire », ne recèle en elle aucun germe d'envie ou de ressentiment : ce qui n'est peut-être pas le cas de tous ces militants qui se prosternent devant cette « idole égalité » (R. Camus)… en couvant toujours plus ou moins secrètement le rêve (pour reprendre une boutade qui avait cours dans l'ex-Union Soviétique) d'être « un peu plus égaux que les autres » (et si ce n'est pas du strict point de vue quantitatif-financier, ce le sera par exemple de celui de la notoriété médiatique-narcissique – précisément acquise lors de ces luttes « contre les inégalités »). Le combat pour la « justice », tout au contraire, est généralement mené par des gens qui, ne voulant rien pour eux-mêmes, ne se posent pas tant la question de ces « inégalités » que de celle de savoir si celles-ci sont « justes » ou non (je trouve par exemple, pour ma part, assez

logique et « normal » que les revenus d'un chirurgien – pour d'évidentes raisons de « mérite » et de compétence professionnelle – soient plus élevés que les miens) ; l'ennui étant bien sûr que, dans notre univers parallèle/uchronique/impérial placé donc sous le signe du pouvoir inconditionné de cette oligarchie financière (du même nom), ces deux notions d'(in)égalité et d'(in)justice semblent de plus en plus *séparées* : étant clair que personne ne saurait trouver « juste » et « méritée » une fortune acquise en quelques « clics » sur ordinateur – ce qui est pourtant le cas aujourd'hui de nombre de fortunes ainsi édifiées : cet état de fait induisant dans la jeunesse de ce temps le fantasme pernicieux de cet « argent facile » (la « grosse galette » des personnages de Chase)… qui a déjà détruit bien des vies (*cf.* notamment l'analyse d'une de celles-ci dans mon *Paradis des orages*). Où l'on comprend par là que cette lutte *contre* les « inégalités », si elle n'est pas toujours associée à celle *pour* la « justice », est notoirement insuffisante – vérité dont témoignent notamment les ennuyeux ouvrages de l'économiste Piketty (qui n'a pour remède à ces « inégalités » – devenues effectivement abyssales en nos temps impériaux/financiers (quasiquement) quantitatifs – que des solutions de type *fiscal*) – : ce qui peut aussi expliquer pourquoi l'oligarchie financière-impériale qui « gère les intérêts de la domination »/gouverne (de moins en moins secrètement) ce monde ne semble guère affectée par cette revendication de plus d'« égalité » (lui arrivant même parfois de l'encourager – *cf.* notamment la déclaration récente de ce petit groupe de millardaires… jugeant qu'ils n'étaient pas suffisamment imposés !) ; tandis que l'autre revendication, elle royaumaire de plus de « justice », ne saurait que les inquiéter : étant clair qu'un milliardaire peut à la rigueur accepter le reproche que lui adresse toute cette militance « anti-inégalitaire », mais sûrement pas celui, bien plus dangereux pour l'Empire et sa « logique de domination (inconditionnée) », que la fortune colossale par lui acquise l'a été de manière « in-juste » et « im-méritée » (et objection en ce mode, lui, royaumaire que, fort étrangement (en réalité : très logiquement), on ne trouve précisément jamais dans les livres du même Piketty – ce qui peut aussi expliquer pourquoi son *Capital au XXIe siècle* a été très favorablement

accueilli par les membres de cette oligarchie impériale : son auteur ayant même été invité par un Président à la Maison Blanche). Où l'on comprend par ces réflexions que, tant que la plèbe militante néo-progressiste n'aura pour mot d'ordre à ses luttes que cette notion d'« (in)égalité », l'Empire n'a pas trop de souci à se faire – pouvant à la rigueur, pour mettre au pas les membres les plus débridés/incontrôlables de celle-ci, leur proposer un strapontin dans son oligarchie (une place où, tout en restant ces « égaux », ils le seront tout de même (donc) « un peu plus que les autres ») –; tandis que ce même Empire a par contre tout à redouter de cette exigence de « justice »… en laquelle il aura bien sûr immédiatement reconnu la « griffe » de *son vieil adversaire royaumaire* : celui qui en effet ne raisonne pas tant (et même pas du tout) en termes peu ou prou toujours *quantitatifs* d'« (in) égalité », qu'en celui résolument *qualitatif* de « justice » (l'étrange étant ici – puisqu'il faut bien citer ses « sources » (fussent-elles les plus ignominieuses) – que ces lignes m'ont été inspirées par le souvenir d'une lointaine lecture que je fis un jour du journal *Rouge* – sorte de torchon gauchisto-trostkyste (et organe officiel de *Lutte ouvrière* : le parti de la fameuse Arlette Laguiller) –; et lecture où ce qui me frappa fut la répétition quasi-obsessionnelle, en ses colonnes, du mot, non pas cette fois-ci d'« inégalité », mais de « profits » : ceux que font bien sûr les « capitalistes » sur le dos des « travailleurs »; mais fréquence (suspecte) de l'occurrence de ce vocable qui me fit soudain toucher du doigt de quoi en vérité était tissée la structure la plus profonde de ces supposés/auto-proclamés « révolutionnaires-radicaux » : la même dans le fond que celle qu'illustrent les « capitalistes » qu'ils prétendent combattre – car sinon comment interpréter leur (secrètement commune) obsession de ces « profits » : tant, entre impériaux (ici donc : entre capitalistes et « gardes rouges » du système du même nom), on se comprend toujours un peu/se reconnaît du moins à de tels « signes » anti-royaumaires.

L'Empire, on le voit, n'a rien à redouter de cette militance néo-progressiste et de sa lutte contre « les inégalités » : pour ce que ces deux-là, s'ils s'op-

posent *sur les chiffres*, se rejoignent toujours en vérité sur leur (commune) prise en considération du seul *quantitatif*; et obsession de celui-ci qui ne peut bien sûr que s'opposer, pied à pied, à la prise en considération, par les partisans du Royaume, du seul *qualitatif*: ce pour quoi, tandis que les premiers n'ont pour mot d'ordre que ce vocable d'« égalité », les seconds, eux, lui préfèreront toujours celui de « justice » – toute situation qu'on peut résumer par la « table des correspondances » suivantes :

	Empire	Roy
revendication	égalité	just
expression	littéraire	scri
obsession	quantitatif	qua

; et tableau expliquant pourquoi, tant que le combat contre l'Empire ne sera pas mené au nom des catégories royaumaires de ces justice/scripturaire/qualitatif, celui-ci n'a rien à redouter des mouvements d'humeur et autres sursauts d'indignation de cette plèbe militante/néo-progressiste : ceux qui saisissent par exemple ses membres à l'annonce des salaires astronomiques des P.D.G. du C.A.C. 40 et « profits » mirifiques des entreprises qu'ils dirigent – quoique, je le note en passant, ces humeurs et indignations n'ont jamais fait baisser d'un *iota* ces revenus et profits : peut-être même confortant leurs bénéficiaires dans leur cynisme comme « philosophique »… À l'inverse les « partisans du Royaume » ne sont nullement sujets à ce genre d'humeur et d'indignation : pour ce que eux savent bien que la *véritable question* qu'il faut se poser, lorsque sont publiés les chiffres (effectivement colossaux) de ces revenus ne peut pas relever du (strict) « quantitatif » – plutôt donc, et toujours, du (pur) « qualitatif » : inutile donc de gaspiller ses colère-et-indignation en de tels « vains combats »… et toujours dans le fond destinés à raviver, chez ces militants de la « lutte contre les inégalités », la flamme, qui les auto-dévore si cruellement, des passions tristes/anti-royaumaires de leur propre envie et ressentiment –; la vérité étant ici que, riches ou pauvres, puissants ou faibles, capitalistes ou militants « contre

les inégalités », tous partagent ce même « esprit de richesse » qui fait que, tout en se combattant, ils se comprennent au fond si bien – celui que par exemple le narrateur du *Fais-moi plaisir… crêve*! de J. H. Chase exprime, lui, sans fards ni circonvolutions par cet aveu qui a au moins le mérite de l'honnêteté « intellectuelle ») :

Mon rêve de gros fric me brûlait avec l'intensité d'une flamme de lampe à souder. Elle me tenaillait comme une rage de dents. Durant ces sombres années de prison, j'avais passé des heures à réfléchir et à tirer des plans sur la comète pour mettre la main sur du vrai fric (…) Tôt ou tard, je serais riche. Je possèderais une belle maison, une Cadillac, un yacht et tous les autres agréments que l'argent peut apporter. J'aurais tout ça (…)

vaume
ice
pturaire
litatif

(alors que ce même personnage a déjà écopé de cinq années de réclusion pour avoir une première fois échoué dans la conquête de ce « gros fric » – mais avertissement qui apparemment ne lui a pas servi de leçon : ne lui a « rien appris »). Étant clair qu'aujourd'hui plus personne, bien que lui aussi tenaillé par cet *esprit de richesse*, n'oserait parler ainsi : préférant, s'il est pauvre, s'indigner des revenus colossaux des patrons du C.A.C. 40 et, s'il est riche, évoquer peut-être la fameuse « théorie du ruissellement » (?)… voire se lancer dans le caritatif/narcissique/pharisaïque qu'illustrent notamment ces P.D.G. de « gafa » – et expression de cet « esprit de richesse » qui fait bien sûr (antisymétriquement) signe vers celle de ces « pauvres en esprit » dont il est question dans les Béatitudes :

Heureux les pauvres en esprit
Car ils verront Dieu.

; où l'on comprend qu'ici, sur la question de cette « richesse », ce qui toujours oppose Empire et Royaume, ce n'est pas tant le *quantitatif* de cette richesse (et des « montants colossaux » de…, etc.), que son *qualitatif*, c'est-à-dire son « esprit-de », selon, richesse ou pauvreté : ceci expliquant aussi

pourquoi il ne suffit pas d'être (quantitativement) pauvre pour être protégé de la « passion triste » de cet « esprit de richesse » – vérité qu'illustre notamment l'aveu « honnête » cité plus haut du personnage-« Devery » de Chase :

> *Mon rêve de gros fric me brûlait avec l'intensité d'une flamme de lampe à souder. Elle me tenaillait comme une rage de dents (…)*

; comme elle explique aussi pourquoi tous ces militants néo-progressistes, lorsqu'ils prétendent lutter « *contre* les inégalités », ne savent le faire qu'en excipant justement de cette notion, quantitative-impériale, d'« égalité » – sans jamais avoir l'idée de faire référence à celle, qualitative-royaumaire, de *justice*… qui rendrait pourtant bien plus efficace et opérative leur combat contre la domination et sa logique (du même nom – toujours elle aussi, bien sûr, d'essence quantitative)) – ; la vérité la plus profonde (quoique la plus secrète) des motivations des membres de cette militance étant sans doute qu'ils ne cherchent pas tant à abattre cette domination qu'à obtenir une *place* dans son « personnel spécial » : celui appelé à gérer (de moins en moins secrètement) cette « gouvernance mondiale-impériale » qui caractérise déjà cette domination inconditionnée – ce pour quoi il n'est nullement exclu que cette gestion, dans quelques années, se fasse *au nom même* de cette « lutte contre les inégalités » : même si cette lutte, pour ce que ne prenant jamais en compte l'autre notion, elle royaumaire-qualitative, de « justice », aboutira probablement à ce monde « où tous seront égaux, mais où certains le seront plus que les autres ».

Avec ce *Fais-moi plaisir… crêve*!, Chase nous entretient d'une autre Amérique qui, bien que tout aussi « mythologique » que les précédentes, est encore différente de celles qu'il nous avait jusqu'ici campées : non plus celle opulente-paradisiaque des millionnaires (le « Paradise Palms » de *Douze balles*), ni celle poisseuse-phériphérique des ploucs (le « Cranville » du *Requiem*), mais cette fois-ci celle des classes moyennes (la « chouette »

petite cité balnéaire de Wicksteed – où chacun, pour citer l'ironique « quatrième de couv. » du roman, « ne songe qu'à aider son prochain ») ; mais (en apparence paisible/idyllique) ville de province que le narrateur-Devery, parce que lui possédé par cet « esprit de richesse » clairement avoué dès l'intro de cette fiction : *cf.* citation de celui-ci au développement précédent regarde lui, pour sa part, comme un « trou perdu » : étant clair à ses yeux que ce n'est pas en ce « paradis pour classes moyennes » qu'il va pouvoir réaliser son rêve de « gros fric » (en ce Wicksteed où il n'a échoué que parce que, à sa sortie de prison, il n'avait plus un sou vaillant et qu'il a donc dû accepter le premier job qu'on lui proposait – mais où il ne compte pas s'attarder : son intention étant, une fois ses ressources quelques peu reconstituées, de gagner rapidement San Francisco, la (grande) ville voisine de cette (petite) Wicksteed). Or voici que l'intrigue de ce *Fais-moi plaisir* prend comme au mot la passion triste-impériale de cupidité du héros en lui faisant rencontrer le personnage du « poivrot » Marshall… sur le point de toucher lui, par le moyen d'un important héritage, ce « gros fric » (un million de dollars) auquel aspire secrètement/fantasmatiquement Devery ; et poivrot dont il s'arrange pour devenir le chauffeur et l'« ami » : son intention initiale étant d'être l'agent de change de ce Marschall (puisque c'est là le premier métier de notre narrateur – celui qui d'ailleurs, par commission d'indélicatesses boursières, l'a conduit en prison)… afin bien sûr de le « plumer » – jusqu'à ce que, ayant fait dans l'intervalle la connaissance de l'épouse-Marshall : dont il est rapidement devenu l'amant, l'autre passion triste-impériale, celle cette fois-ci de concupiscence, ne transforme son projet initial d'escroquerie en celui d'un assassinat (l'idée étant d'éliminer Marshall puis d'épouser sa veuve et désormais « riche héritière » – projet auquel celle-ci ne semble d'ailleurs nullement hostile) :

> *Comment je l'avais trouvée ?*
> *Je n'allais pas leur dire p. 94/95 moite et grisant (…)*

(et péripétie qui peut sembler constituer un contre-exemple à ma théorie

exposée plus haut – celle qui veut que les deux passions tristes de ces cupidité-et-concupiscence se livrent toujours une guerre sourde (puisqu'ici, en l'occurrence, la deuxième semble venir *seconder* la première – en renforçant, en ce mode « sexuel », la possession par cet « esprit de richesse » du héros) – ; mais objection que la suite de l'intrigue, comme je le raconte plus loin, va bien vite lever). Mais avant d'en venir là, restons un peu à cette description de cette « Amérique des classes moyennes » que nous fait Chase par le truchement de celle de cette « chouette » (le vocable préféré semble-t-il de ses habitants) petite ville de Wicksteed – dont le romancier ne s'est pas privé de nous montrer, sous l'apparence idyllique qu'elle prétend donner d'elle même, l'hypocrisie foncière : cette ville de la province américaine, où chacun est donc censé « ne songer qu'à aider son prochain », étant en vérité celle où règnent les commérages et indiscrétions de toutes sortes ; et petite cité qui par ailleurs n'est pas non plus indemne des deux passions tristes de concupiscence-et-cupidité qui ravagent celles plus « grandes » ; et vérité nettement illustrée par ce fait que, d'une part, les habitants de Wicksteed fantasment tous sur cette mystérieuse M^me^ Marshall (que personne n'a vue – d'où notamment la question de ce « Comment je l'avais trouvée ? » de la citation recopiée plus haut) et que d'autre part, sitôt que se répand la nouvelle que le poivrot-Marshall a fini par toucher son énorme héritage, tout le monde dans Wicksteed s'interroge sur le moyen d'en tirer profit (à commencer par les membres de ce syndicat d'initiative – dont Devery est devenu le (faux) informateur (puisqu'on a vu qu'il a pour sa part de tout autres projets) – qui rêvent de faire investir leur ami millionnaire dans un projet de parc d'attraction : qui ne pourrait bien sûr, en attirant de nombreux touristes, que renforcer la prospérité de leur si « chouette » Wicksteed)… Et pourtant, même dans ce concert de « faux-culs », Chase n'a pu s'empêcher de faire figurer au moins *un* personnage de type, lui, authentiquement royaumaire – celui de ce « Bert », le directeur d'auto-école qui, bien que connaissant le passé carcéral de Devery, a accepté de lui donner ce boulot de moniteur (certes peu rémunéré mais du moins honnête – peut-être parce que ce même Bert avait eu un fils (disparu) ayant lui aussi fait de

la prison) – ; et personnage qui, ayant pris en amitié Devery : en souvenir peut-être de ce fils perdu, lui propose dans la suite de l'intrigue d'en faire son associé – où l'on retrouve ici encore l'ouverture royaumaire qui est souvent faite aux héros des Séries Noires de Chase (mais que ceux-ci refusent parce qu'ils poursuivent des rêves plus impériaux – dont celui notamment de cette fantasmatique « grosse galette » : *cf.* le personnage du Johnny Farrar de *Dans le cirage*) – ; et proposition que, pour la toujours même raison de ce rêve de « gros fric », le héros de ce *Fais-moi plaisir* déclinera lui aussi : ce que, lors de l'épilogue du roman : étant devenu ce criminel pourchassé par la police, il ne manquera pas, lui aussi, comme Farrar, de regretter amèrement.

L'un des points les plus intéressants de ce roman est sans doute le couple que formait (très brièvement il est vrai – le temps de commettre leur forfait) Devery et Beth Marshall : pour ce que, avec cette (improbable) conjonction sexualo-criminelle, nous avons là à faire à deux purs « esprits de richesse » (Beth ne cachant nullement à Devery que si elle a consenti à épouser Marshall, c'est uniquement parce que celui-ci avait des espérances de gros héritage) qui ont tout loisir de se connaître et de se jauger : le premier qui tombe (en l'occurrence ici : le « mâle » Devery) étant celui qui commet l'erreur de mêler à sa passion triste de cupidité celle, plus irrationnelle : moins quantitative, de concupiscence ; Devery n'étant pas loin à un moment de s'imaginer, sinon que Beth s'est réellement éprise de lui, du moins qu'elle apprécie tout autant que son partenaire leurs « parties de jambes en l'air » (n'en donne-t-elle pas tous les signes physiques… et sonores ?) ; mais illusion que dissipera bien sûr la suite de l'intrigue : lorsque Beth devenue suite à l'assassinat par Devery de son époux cette « riche héritière », quittera promptement Wicksteed pour San Francisco… en ne donnant évidemment pas un *cent* de la « grosse galette », ainsi criminellement acquise, à son complice-amant (qui comprendra, quoiqu'un peu tard, que son « esprit de richesse » a été roulé par celui, plus fort et retors, d'une femme particulièrement rouée – qui n'a couché avec lui que pour le

pousser à accomplir ce meurtre : action qui, on l'a vu, ne figurait pas dans le projet initial de son auteur). La dernière partie de l'intrigue se passe donc à Frisco où nous suivons Devery à la recherche de Beth… qu'il finit par retrouver, mais pour découvrir la chose étonnante que ce personnage censé incarner ce pur esprit, froid et calculateur, « de richesse » a lui aussi son talon d'Achille de concupiscence : Beth n'ayant manigancé toute l'affaire qui a conduit au meurtre de son mari que parce qu'elle s'était follement éprise d'un « gigolo » (enl'occurrence l'ex-shérif-adjoint Cross de Wicksteed – qui a démissionné de son poste sitôt le forfait accompli) – et amant en lequel elle discernait ce que, dans sa dernière entrevue avec Devery, elle appelle un « homme véritable » :

> *Il* [N.D.A. : Cross] *était ambitieux, il voulait beaucoup d'argent. J'ai éprouvé Frank* [N.D.A. : Marshall]*, car je savais qu'il serait riche un jour, uniquement pour plaire à Ross. Je me disais que je ferais n'importe quoi pour qu'il ait l'argent, jusqu'à faire l'amour avec un minable comme toi… jusqu'à tuer car je croyais que Ross était un homme, un vrai (…) Qu'est-ce que c'est qu'un homme véritable ? Pas toi (…)*

; mais voici que de cet « homme véritable » elle s'est finalement déprise – pour ce que Cross, menacé d'assassinat par Devery, s'est totalement dégonflé, est devenu une sorte de loque humaine, couarde et « foireu(se) » :

> *– Pendant quatre ans, Ross a été mon idole, et aujourd'hui je m'aperçois de ce que j'ai idolatré ! (…) Un lâche, un abominable poltron lamentable et sans cœur. Un foireux qui a tellement peur qu'il en est impuissant ! Un fumier qui se terre dans une pièce obscure parce qu'il a peur de toi… Voilà ce que j'ai découvert ! Voilà ce que j'ai ! (…) Alors c'est pour ce service que je te remercie. Tu m'as montré quelle espèce d'immonde trouillard je croyais aimer. Eh bien, grâce à toi, je ne l'aime plus. Je ne peux plus le voir. Vas-y, tue-le… C'est tout ce qu'il mérite. Tu n'auras pas un* cent *de moi ! Vas-y, tue-le. Je serais ravie d'en être débarrassée (…) Ça me plairait. Fais-moi*

plaisir… tue-le.

(l'épilogue du roman survenant lorsque c'est finalement Cross – n'en pouvant plus de terreur et d'angoisse – qui « tue » (à coups de hache !) sa trop exigeante-dévorante maîtresse – ce qui signifie notamment pour Devery qu'il ne touchera jamais le « gros fric »… et aussi que, devant la menace d'une nouvelle enquête policière : que va provoquer ce « crime passionnel », il doit rapidement s'enfuir). Où l'on comprend que le personnage de Beth est essentiellement celui d'une femme que les hommes ont *déçue* en sa quête de l'« homme véritable » ; et cela suivant les deux composantes des deux passions-tristes dont elle est comme la très conséquente « possédée » – celle d'abord, vis-à-vis de Cross, de *concupiscence* :

> *Un lâche, un abominable poltron lamentable et sans cœur. Un foireux qui a tellement peur qu'il en est impuissant ! (…)*

; et celle ensuite de *cupidité* – vis-à-vis cette fois-ci de Devery qui lui, s'il a montré tout le long de l'intrigue de réelles qualités de courage et de « cœur » (au sens de Rodrigue), s'est par contre totalement discrédité aux yeux de Beth par son peu de lucidité quantitative-boursicoteuse :

> *Qu'est-ce qu'un homme véritable ? Pas toi. Toi qui racontais que tu étais un expert financier ! Franck, tout poivrot qu'il était, en savait bien plus long que toi. Je pourrais avoir trois millions au lieu d'un, si tu l'avais laissé acheter ces actions (…)*

; où l'on comprend par ces reproches respectifs que Beth adresse aux deux « hommes de sa vie (criminelle) » n'a pas trouvé l'« homme véritable » qui aurait pu satisfaire ses deux passions-tristes de concupiscence-et-de-cupidité : Cross s'étant avéré totalement « foireux » dans le registre de la première et Devery, lui, dans celui de la seconde – mais peut-être aussi que cet « homme véritable » *n'existe pas* (sinon dans les fantasmes de Beth) : pour

ce que cela supposerait de lui qu'il réalise cette « quadrature du cercle » consistant à parvenir à calmer en lui la guerre sourde… que toujours se livrent, dans le cœur humain, ces deux « passions-tristes » que j'y pointe.

Beth morte (et avec elle tout espoir de toucher la « grosse galette »), son amant Cross arrêté par la police (et avec lui la menace d'un éclatement de la vérité), Devery n'a plus d'autre choix que de reprendre la vie de vagabond et de paria qu'il avait menée entre sa sortie de prison et son arrivée à Wicksteed – non sans que vienne un instant le visiter le regret de l'*ouverture royaumaire* qui, dans les débuts de son installation dans cette « chouette » petite cité de la province américaine, lui avait été faite :

J'allais faire mes paquets p. 242 reprocher à ça ? (…)

; mais projet d'un tel « retour à Wicksteed » définitivement d'un Devery enfin guéri de son syndrome d'« esprit de richesse » que vient réduire à néant, dans l'intervalle, le coup de téléphone de Ross lui annonçant qu'il vient de tuer Beth et qu'il a appelé la police – pour être délivré de la menace d'assassinat que Devery faisait peser sur lui :

– Vous m'y avez forcé p. 244 Ils vont arriver.

; et annonce qui plonge notre narrateur dans une profonde perplexité – certes, il pourrait toujours tenter le coup, revenir à Wicksteed :

Le meurtre de Marshall était un crime parfait p. 245 si je prenais la fuite.

– ; ce qu'il va pourtant faire par l'autre considération que ce « retour », en les circonstances nouvelles induites par le meurtre de Beth par Ross, risque d'être beaucoup plus problématique – ce que vient lui rappeler la

considération de l'arme qu'il tient à cet instant dans les mains (ce « Mauser » dont il s'était servi pour agiter devant Beth la menace, si elle ne lui cédait pas la moitié de la « grosse galette », d'assassiner son amant prodigieux/« homme véritable ») :

Puis je me rappelai le Mauser P. 246 je les ferais courir.
Je braquai dans un sentier, fis une manœuvre pour reprendre la direction de l'autoroute.

C'est donc un homme à la fois déterminé et *désespéré* qui se lance ainsi sur les routes d'une cavale inédite – l'expression de cette « issue rapide » ne faisant pas mystère des dispositions suicidaires de notre lamentable héros :

Le soleil brillait p. 246/247 : une issue rapide.

; même si là encore lui revient une dernière fois le souvenir de l'ouverture royaumaire qui, dans les débuts du roman, lui avait été faite à son arrivée à Wicksteed – et cela jusqu'à éprouver une bouffée de sympathie pour l'homme qu'il a pourtant tué (et qu'il méprisait tant) :

Tout en conduisant, je pensai à Frank Marshall. Tout ivrogne qu'il était, c'était pas un mauvais bougre (…)

; et pareillement des habitants du « trou perdu » de cette provinciale Wicksteed – dont il a fini par reprendre jusqu'au *tic verbal* (dont il s'était dans les débuts tant moqué) :

Je songeai à Wicksteed et à tous les gens chouettes [c.m.q.s.] *qui y vivaient, mais je n'eus pas une pensée pour Beth.*

(ultime « songe(rie) » de Devery qui nous fait comprendre que le héros de ce *Fais-moi plaisir* est bel et bien à jamais guéri des deux passions tristes

qui l'avaient lancé dans toute l'entreprise criminelle que relate, pour notre édification en quelque sorte « royaumaire », le roman de Chase : celle d'abord de *cupidité* (par cette bouffée de sympathie qu'il éprouve soudain pour « tous les gens chouettes » de Wicksteed – ceux-là mêmes que, quelques semaines encore auparavant, son « esprit de richesse » lui faisait regarder de si haut), celle ensuite de *concupiscence* (puisqu'à ce même instant il n'a pas « une pensée pour Beth » – qui lui avait pourtant fait connaître l'extase sexuelle) – même si désormais il est *trop tard* pour notre personnage… réduit à l'état de fugitif ne pouvant plus qu'agiter dans son esprit de « *vains* regrets » : « Bientôt, la police me coincerait, mais j'avais un peu d'argent devant moi, et ma liberté pour quelques jours encore » ; et même si également cette « liberté » ne s'ouvre que sur la perspective de sa *mort certaine* (puisque de toute façon il n'a pas l'intention de se laisser prendre vivant par la police) ; « En écrasant la pédale au plancher, je caressai encore une fois le Mauser »).

En ce sens, rien n'empêche de lire cette admirable « Série noire » de Chase comme l'histoire de l'évolution, dans l'esprit d'un narrateur qui a du moins l'honnêteté d'avouer sans complexe les deux passions tristes-impériales qui le « tenaillent comme une rage de dents » : celles donc de cupidité et de concupiscence, de la saisie qu'il fait de cette « chouette » petite cité de Wicksteed – et plus globalement : de cette « Amérique périphérique » des classes moyennes (alors que, par exemple, le Cranville du *Requiem des Blondes* nous entretenait de celle, elle aussi « périphérique » mais cette fois-ci des pauvres et des prolétaires – ce pour quoi, sur cette ville-là, le siège du narrateur est fait dès son incipit… et ne variera plus : ceci pouvant aussi expliquer pourquoi les quelques personnages royaumaires que le « privé » de ce *Requiem* a fini par y déterrer (l'enquêtrice [?], le journaliste [?], à la fin de l'intrigue, décident, sur proposition de l'enquêteur [?] de les faire embaucher par son Agence, de quitter Cranville pour New York : dont apparemment, même aux yeux de tels natifs, il n'y a de toute façon rien

à tirer) – et saisie de ce « petit patelin » de Wicksteed en particulier et de cette Amérique périphérique des classes moyennes plus généralement qui, à mesure que le narrateur-Devery de ce *Fais-moi plaisir* prend distance avec les deux passions-tristes qui le « tenaillent » – finissant par s'en effrayer lui-même en la personne de cette terrifiante-glaciale Beth Marshall (qui parle, note le même Devery, de supprimer son mari comme s'il s'agissait de « noyer un chaton ») –, devient de plus en plus claire et positive ; et même si bien sûr à cet instant le narrateur, pour ce que non tout à fait guéri de son « esprit de richesse (et de concupiscence) », n'en est pas encore à regarder ce « chouette » Wicksteed comme une sorte de paradis perdu où il ferait bon vivre et « réussir » – ce qui ne sera avéré qu'à la toute fin du roman, dans ce moment où il caresse un instant le rêve de se réinstaller définitivement à Wicksteed :

> *Je me levai, rassuré, plein, de confiance en l'avenir. D'accord je ne serais jamais millionnaire, mais au moins je serais capable de réussir à Wicksteed. Qu'est-ce qu'on pouvait reprocher à ça ? (…)*

(mais rêve dont on a vu que le dernier coup de théâtre de l'intrigue va réduire à néant – ce qui engendrera chez le narrateur-Devery ce flot de « *vains* regrets » cités plus haut)… Bien sûr, Chase est suffisamment lucide pour comprendre que, sous l'aspect peu ou prou idyllique-royaumaire de ce « chouette » Wicksteed, se cachent comme partout ailleurs, dans les « grandes » comme dans les « petites » cités, les vieilles passions « humaines, trop humaines » de ces cupidité-et-concupiscence – qu'incarnent notamment les membres de ce syndicat d'initiative bien décidé à profiter de l'aubaine de cet héritage-Marshall (et qui par ailleurs ne se privent pas de fantasmer sur la mystérieuse épouse du même Marshall : « Alors, Keith, comment la trouvez-vous ? ») – ; ce pourquoi le mépris qu'éprouve, dans les premiers temps de son installation à Wicksteed, son narrateur pour ce « trou perdu » peut nous sembler justifié : Devery (qui est certes bien placé pour connaître le (tré)fonds de l'âme humaine – puisqu'il suffit qu'il lise

en lui) ayant tout de suite percé à jour la *somme d'hypocrisies* que recouvre l'aspect idyllique-convivial de ce « chouette » Wicksteed… où pourtant, à la fin du roman, il regrettera amèrement de ne s'y être pas installé ; et qu'est-ce donc qui l'a fait ainsi changer d'avis (Chase jouant ici on le voit très habilement de la *relativité* des jugements humains – et « relativité » qui fait qu'en effet, du point de vue où l'on se place : selon impérial ou royaumaire, nos jugements sur les êtres et les lieux peuvent changer du tout au tout) ? Peut-être la considération de cette vérité – à laquelle Devery ne parvient qu'à la toute fin de sa (lamentable) aventure (quand il n'est plus temps pour lui hélas ! de faire machine arrière) – qu'il vaut tout compte fait encore mieux en apparence de *tranquillité royaumaire* – même si celle-ci les hommes et leurs « cités » étant ce qu'il/elle sont, se résout le plus souvent en *hypocrisie* (même si une maxime bien connue nous dit que celle-ci n'est encore que « l'hommage du vice (impérial) à la vertu (royaumaire) ») – que la confrontation sans écran avec le déchaînement appert des « passions-tristes » impériales… lorsque le voile miséricordieux de cette « hypocrisie » ne vient plus le recouvrir ; et prise de conscience de cette vérité qui, je crois, a commencé de sourdre chez le pourtant « dur-à-cuire » Devery au moment, situé bien avant l'épilogue effectif de ce « *Fais-moi plaisir* », il a entrevu pour la première fois la véritable nature de sa complice-amante Beth Marshall – cette femme capable d'envisager le meurtre de son époux comme s'il s'agissait d'un « chaton à noyer » et qui de plus, au lit, s'est révélée cette formidable « baiseuse » – même si l'éloge en ce mode charnello-sexuel que Devery fait à cet instant de sa partenaire est quelque peu tempéré par cette (somme toute assez inquiétante) précision :

> *Je ne comptais pas davantage leur avouer qu'il y avait chez elle quelque chose qui me faisait* peur*, qui me donnait l'impression qu'un* doigt mort et glacé *courait le long de mon dos même dans nos étreintes, même quand nous avions atteint le summum de l'extase dans une explosion de joie (…)*

(et mots de « peur », de « doigt mort et glacé » – ici souligné par mes

soins – qui disent bien que Devery n'a pas attendu la fin du roman dont il est le « foireux » héros – puisque ce passage cité se situe à la p. 95 d'un récit qui en comporte 247 – pour percer à jour la nature proprement terrifiante-démoniaque de sa maîtresse – difficile ici de ne pas penser à l'autre couple criminel constitué par les époux-Macbeth : à ce seul bémol qu'en l'occurrence la « lady Macbeth » de la tragédie serait cette fois-ci incarnée par… le narrateur-Devery !).

Entre ce *Requiem des blondes* – roman de 1949 où Chase nous entretenait de l'Amérique périphérique des « ploucs », prolétaires et autres miséreux (ce pour quoi le Cranville de ce *Requiem* est si sordide) – et ce *Fais-moi plaisir… crève* ! – roman lui de 1975 où le même Chase nous entretient cette fois-ci de l'Amérique périphérique des classes moyennes (ce pourquoi le Wicksteed de ce *Fais-moi plaisir* est, lui, si « chouette ») –, une *mutation* d'évidence, au sein de cette même Amérique périphérique-mythologique campée par Chase, s'est produite ; et mutation qui se dit notamment par cette différence que, tandis que le narrateur de ce *Requiem* ne songe qu'à quitter cet horrible Cranville (pour regagner son cher New York), celui de ce *Fais-moi plaisir*, contraint de prendre les routes de l'exil et de la fuite, regrette amèrement de ne pouvoir regagner son « chouette » Wicksteed – dont il s'aperçoit à cet instant que même ce qu'il avait pu, selon, y détester ou y mépriser lors de son installation n'était tout compte fait pas si désagréable que cela :

> *Tout en conduisant, je pensais à Frank Marshall. Tout ivrogne qu'il était, c'était pas un mauvais bougre. Je songeais à Wicksteed et à tous les gens chouettes qui y vivaient (…)*

(et peut-être même, à ce moment, va-t-il jusqu'à regretter l'« hypocrisie » qu'il avait d'abord dénoncée chez ces « (chouettes) gens » : hypocrisie notamment de cette (fausse) convivialité… mais qui, tout de même, l'avait

au moins fait bien accueillir par ces mêmes gens – ce qui, on s'en souvient, n'avait pas exactement été le cas du narrateur du *Requiem* qui lui, lors de son arrivée à Cranville, n'avait échappé que de peu à un lynchage en règle : de la part d'habitants, certes pas du tout « hypocrites », mais par contre tout ce qu'il y a de plus agressif, hostile et dangereux !). Où l'on comprend en tout cas, par la mise en parallèle de ces deux romans : que séparent donc près de vingt six années (!) d'histoire étatsunienne, que l'Amérique périphérique de ce *Fais-moi plaisir* est très différente de celle de ce *Requiem* – ce dont atteste notamment le marqueur de ce fait que les habitants de cette (« chouette ») Wicksteed semblent relativement contents de leur sort de provinciaux (ne semblent pas en tout cas nourrir quelque complexe vis-à-vis de ceux de la grande métropole voisine de San Francisco – ce qui n'est pas le cas, on l'a vu, des habitants de Cranville vis-à-vis de tout ce qui peut ressembler de près ou de loin à un « New-Yorkais » : d'où l'accueil haineux qu'ils réservent au privé (qui en arrive) de ce *Requiem*… et qui n'exprime bien sûr rien d'autre qu'un fort complexe d'infériorité, celui du « plouc » pour le citadin – vis-à-vis de cette détestée/enviée métropole new-yorkaise) – ; et différence qui va notamment faire que le héros-Devery, au moment de prendre le chemin de sa (mortelle) cavale, regrettera amèrement de ne pouvoir y revenir : tandis qu'il est assez facile d'imaginer que le privé-Spencer de ce *Requiem* quittera, lui, ce sordide Cranville dans un sentiment de vif soulagement – pour ce que lui sans doute, contrairement au narrateur de ce *Fais-moi plaisir*, n'a pas évolué d'un iota en la saisie qu'il avait faite, dès son arrivée, de cette même poisseuse-miséreuse Cranville :

Je jugeais Cranville p. 7 couleur jaune sale.

; incipit de ce *Requiem* qu'il faut mettre en parallèle avec la « quatrième de couv. » du *Fais-moi plaisir* – et même si celle-ci, au moment où nous la parcourons sans avoir encore pris connaissance du contenu de l'intrigue, peut sonner très ironiquement :

Après avoir tiré cinq ans de prison, j'ai échoué à Wicksteed; un trou perdu sur la côte du Pacifique où tout le monde est décidément très chouette et ne songe qu'à aider son prochain.

(mais ironie dont a vu qu'à la fin du roman elle aura totalement disparu de l'esprit de son narrateur – restant donc à revenir à la question, déjà ébauchée plus haut de ce qui bien a pu ainsi modifier la saisie première, et peu ou prou méprisante-désenchantée, de celui-ci vis-à-vis de ce « trou perdu » de Wicksteed). À Wicksteed; les habitants semblent suffisamment contents de leur sort pour, au moins, *ne pas désirer* quitter leur « chouette » petite ville – ce qui apparaît au (premier) Devery totalement incompréhensible (puisque lui, à l'inverse, ne projette que de gagner le plus rapidement possible la proche métropole de « Frisco » – afin bien sûr de réaliser son rêve de « gros fric ») –; et incompréhension qui fait à ce (premier) Devery peu ou prou mépriser ses concitoyens : comment peut-on se satisfaire d'une telle vie, à l'horizon aussi mesquin et bouché : sans nulle perspective de « gros fric », dans un tel « trou perdu »; mais saisie initiale de Wicksteed par le narrateur qui va bientôt se modifier lorsqu'il aura fait la connaissance de Beth Marshall (aura fait d'elle sa complice et sa maîtresse) – et personnage dont il comprend qu'il (elle) le surclasse à tel point dans l'illustration des deux passions-tristes de ces cupidité-et-concupiscence qu'il finit par en concevoir une sorte de *terreur plus ou moins sacrée* :

> *Je ne comptais pas davantage leur avouer qu'il y avait chez elle quelque chose qui me faisait peur, qui me donnait l'impression qu'un doigt mort et glacé courait le long de mon dos même dans nos étreintes (…)*

; Beth jouant ici pour son complice (criminel) et partenaire (sexuel) le rôle d'une sorte de « sombre miroir » au reflet duquel Devery peut se contempler en « possédé » des deux passions-tristes qu'il partage avec sa maîtresse – à ce bémol que l'image de lui-même qu'il y lit le terrifie (lui-même) (ce qui ne semble pas être le cas de Beth qui, au miroir elle de l'amant que

lui imposent les circonstances : ce Devery incapable de figurer à ses yeux cet « homme véritable » qu'elle a toujours cherché, ne parait pas spécialement émue par l'image d'elle qu'elle y perçoit) – ; mais où l'on comprend soudain par ces considérations que ce que va finir par regretter Devery de son bref séjour à Wicksteed, ce n'est pas tant son côté « chouette » : sa situation balnéaire, la convivialité (trop affichée pour être honnête) de ses habitants, la tranquillité de sa vie provinciale, etc. que, paradoxalement, l'*hypocrisie* que, dans sa première saisie de la petite ville : saisie donc pas si fausse que cela, il avait subodoré sous tout ce « decorum idyllique, trop idyllique »…pour ne pas cacher, comme partout, quelque mensonge à l'œuvre – en l'occurrence celui de la présence *en catimini* des sempiternelles passions-tristes de ces cupidité-et-concupiscence (qu'il est lui-même bien placé pour connaître) – ; mais « hypocrisie » qu'il voit désormais comme un *voile miséricordieux* apposé à la vision terrifiante qu'il a eue, au miroir de sa relation criminalo-sexuelle avec Beth : sa « tête de Méduse » à lui, du déchaînement sans frein de ces deux mêmes passions – surout lorsqu'elles sont illustrées par un personnage tel que cette Beth Marshall : créature à la fois « trop froide » (dans le crime) et « trop chaude » (au lit).

Où l'on comprend que le roman de Chase accomplit cette étrange prouesse de tourner en vertu (scripturaire) le vice (littéraire) de cette « hypocrisie » – traditionnellement associée à la province phériphérique (tous ces littérateurs qui, désirant nous parler de cette mystérieuse contrée : trop connue pour ne pas être inconnue, en ont fait le thème cardinal de leurs intrigues – qui s'appuient d'ailleurs sur le toujours même argument que tant de respectabilité et de tranquillité, de « chouettitude » dirait Devery, ne peuvent que cacher de terribles secrets : *cf.* notamment celles que la quasi-totalité des films du cinéaste-Chabrol) – ; mais « hypocrisie » qui, tout en demeurant bien sûr ce vice (privé), devient sous la plume de Chase une sorte de marqueur civilisationnel – comme je l'avançais déjà, pour ma part, dans mon *Triptyque Sud-marocain* en posant que « la transparence c'est la

barbarie » (ce pourquoi notre époque, qui fait profession de mettre au plus haut l'idée de cette « transparence », l'est si peu – je veux dire : « civilisée »). Dans ce *Fais-moi plaisir* les deux seuls personnages à n'être finalement pas « hypocrites » (au sens de ce trait que nous nous dissimulons toujours à nous-mêmes les véritables motivations de nos actes et pensée) – car c'est d'abord *avec soi-même* qu'on est « hypocrite ») sont celui « royaumaire » de Bert – qui propose à Devery de s'associer avec lui (parce que, vieillard usé, il désire tout simplement prendre sa retraite) – et celui, plus paradoxalement, « impérial » de Beth – qui pousse Devery au crime en l'affolant sexuellement (la manière dont elle s'offre sans manières à lui lors de leur première leçon de conduite !) – ; et personnages qui constituent les deux pôles, l'un lumineux, l'autre ténébreux, autour desquels s'organisent toute l'intrigue du roman et, plus particulièrement, le destin de son narrateur : celui-ci basculant au moment où notre héros décide de quitter son boulot, peu rémunéré mais du moins honnête et tranquille, à l'auto-école de Bert pour devenir le chauffeur de Marshall – en vérité le complice de sa perverse épouse… dont on apprendra plus tard qu'elle ne l'a recruté que pour se débarrasser de son mari (geste que son gigolo de Ross – tout « homme véritable » qu'il fût – n'avait pas le cran d'accomplir). Et entre ces deux pôles, le royaumaire et l'impérial, s'étend le *marais d'hypocrisie* incarné par la population entière de cette « chouette » petite cité de Wicksteed – dont Devery a tout de suite pointé la vérité moins reluisante qu'il y paraît (parce que lui, pour se bien connaître, n'ignore rien des véritables motivations qui agitent l'âme humaine – ces sempiternelles passions tristes-impériales de cupidité et de concupiscence) – ; sauf que ce « marais », après avoir vu sans écran à l'œuvre le déchaînement de ces passions en la personne de son affolante-terrifiante maîtresse de Beth : ce « doigt mort et glacé » qui lui parcourt l'échine dans le moment même de leurs plus furieuses étreintes, lui apparaîtra tout compte fait comme le très-bien venu et le plus-confortable : pour ce que n'étant rien d'autre que le tampon, en ce mode de « l'hommage du vice (impérial) à la vertu (royaumaire) », dont se sert ordinairement la civilisation pour *tenir à distance* le déchaînement dévastateur de ces pas-

sions-tristes – ce pour quoi sa lamentable aventure s'achève par la litanie de tous ces « pourquoi pas ? » :

Puis je me rappelai Bert p. 242 que Joe Pinner.

(mais possibilité qu'ouvrent tous ces « pourquoi pas ? » que va venir refermer l'ultime coup de théâtre du roman – l'assassinat par Ross de Beth)… Bien sûr Wicksteed, s'il est peut-être ce « paradis » à l'usage de la classe moyenne américaine-phériphérique, *n'est pas* le Royaume (puisque, on le sait, ce Royaume « n'est pas de ce monde ») ; mais du moins, par cette manière qu'ont ses habitants de rendre « hommage » à sa vertu (du même nom) : fût-ce en le mode larochefoucaldien de cette « hypocrisie », témoigne-t-il encore de ce souci de civilisation… qu'a pour sa part depuis longtemps oublié l'autre Amérique métropolitaine-mondialiste (pour reprendre les catégories d'un Guilluy) – cette Amérique où ne doit plus régner que cette fameuse « transparence » (qui n'est, on l'a vu, que le *nom poli* de la « barbarie ») –; et Amérique incarnée dans le roman de Chase par la grande métropole, voisine de Wicksteed, de San Francisco : le lieu que rêve de gagner Devery, ce personnage qui avoue « sportivement » être « tenaillé comme par une rage de dents » par son obsession du « gros fric », mais rêve qu'apparemment *ne partagent pas* ses concitoyens de Wicksteed – et rêve auquel le même Devery, enfin guéri de sa « rage de dents », finira par renoncer :

D'accord, je ne serais jamais millionnaire, mais au moins je serais capable de réussir à Wicksteed. Qu'est-ce qu'on pouvait reprocher à ça ? (…)

(même si pour lui cette renonciation survient *trop tard* – ce qui peut aussi expliquer pourquoi toute la fin de l'intrigue de ce *Fais-moi plaisir* se déroule, non à Wicksteed, mais dans la grande cité de « Frisco » : le lieu impérial où personne n'est plus protégé du déferlement de cette « transparence » par quelque « hypocrisie » que ce soit)… Où l'on voit aussi par là

que le roman de Chase, en apparence dans ses débuts critique vis-à-vis de cette Amérique périphérique des classes moyennes : la manière notamment dont il fait se moquer son narrateur de ce mot de « chouette » dont usent et abusent les « braves gens » de Wicksteed, tourne pour finir à son éloge pratique – et éloge qui n'exclut même pas les petits travers qui caractérisent généralement cette Amérique-là (dont cette fameuse « hypocrisie » de la province : en laquelle Chase, sinon Devery, finit par pointer comme un *comble de civilisation*) – ; restant alors à nous demander ce qu'ont bien pu devenir, dans l'intervalle des quarante-six années qui nous séparent désormais de ce *Fais-moi plaisir* (qui est de 1975), cet imaginaire Wicksteed et cette Amérique périphérique des classes moyennes dont il était comme l'archétype « chouette » : la réponse à cette question faisant l'objet du développement qui suit.

On peut d'abord imaginer que, du fait de sa (dangereuse) proximité avec la grande métropole de « Frisco », l'infortuné Wicksteed a fini par être rejoint par l'expansion urbaine galopante de cette cité – et déjà, dans le roman de Chase, certains de ses habitants prenaient le train pour aller y travailler (exemple notamment du personnage de Frank Marshall) – : ce qui a probablement eu pour effet de transformer notre « chouette » petite ville de l'Amérique périphérique en une banlieue lointaine-résidentielle de l'immense San Francisco (et dans cette même perspective on doit même croire que le projet de parc d'attractions que caressait le « syndicat d'initiative » de ce *Fais-moi plaisir* a fini par se réaliser) ; restant alors à se demander de quelle coloration sociologique cette néo-banlieue aura été repeinte : banlieue pour riches bobos ou pour classes plus « moyennes » (n'étant pas ce « géographe », je ne saurais trancher – même si, du fait de certains attraits objectifs de Wicksteed : à commencer par sa *plage*, je pencherai plutôt pour la première hypothèse) ? Même s'il est certain qu'un tel processus d'urbanisation/contamination-par (Frisco) aura au moins eu pour conséquence pratique, sur l'ancienne « chouette » petite cité, l'*explosion de ses loyers* (ou de

ses propriétés) ; et « explosion » qui elle-même aura probablement provoqué l'exode de sa population qui, sans être vraiment misérable : à l'exemple de celle du Cranville du *Requiem*, y « vivotait » plus ou moins – *cf.* notamment le personnage de cette « M^me^ Hansen » chez laquelle Devery quarante-six années auparavant, avait pris pension :

– (…) Et puis faudra trouver à p. 18 elle est chouette.

; où l'on voit que cette M^me^ Hansen, bien que « fauchée », n'appartient pas à la catégorie des « pauvres » : puisqu'elle est au moins la propriétaire d'une « jolie maison » – qui probablement à sa mort a été vendue par ses héritiers, et certainement à un bon prix : puisqu'elle est « jolie », à quelque aisé San-franciscain désireux de s'établir en ce (« chouette ») Wicksteed : « Il me semblait, commente ironiquement Devery à cette occasion, que ce mot de « chouette » était le mot de passe à Wicksteed (mais ironie dont la suite de l'intrigue nous apprendra qu'elle était en l'occurrence tout à fait déplacée : puisque, cette « chouettitude », Devery lui-même, dans son épilogue, la regrettera – finissant même, à sa dernière page, par reprendre à son compte son tic verbal : « Je songeais à Wicksteed et à tous ses *chouettes* habitants »)… Mais qu'en est-il cette fois-ci des opinions politiques de la population de ce néo-Wicksteed, dévoré par sa voisine immense-urbaine-San franciscaine ; et là aussi, n'étant pas plus ce politologue que ce géographe je ne saurais trancher : même s'il m'apparaît assez probable que le vote de Wicksteed, lors notamment de la récente élection présidentielle américaine (2020), se soit répartie entre deux tendances elles aussi de signature sociologique ; et partition qui a fait que la population des natifs de l'ancien Wicksteed « périphérique » a opté pour le vote trumpiste… tandis que la population, de fraîche installation : venue de la grande métropole san franciscaine, a elle préféré voter Biden (de la même façon par exemple que, comme l'explique Guilluy dans son ouvrage éponyme, la « France périphérique », quand du moins elle vote encore, choisit généralement d'apporter ses suffrages à la candidate du Rassemblement National). Dans le roman de Chase il n'est

jamais question des opinions politiques des citoyens de Wicksteed – et rien dans le comportement de ses personnages ne nous permet d'inférer qu'ils seraient plutôt démocrates que républicains (ou le contraire) – ; mais indifférence électorale qui peut s'expliquer par le fait que, en ce mitan des années 70 du siècle dernier, cette Amérique périphérique des classes moyennes – dont Wicksteed est comme le « chouette » fleuron – se sentirait menacée par l'autre Amérique, métropolitaine-mondialiste, qu'incarne, elle, la grande cité, à la fois (géographiquement) proche mais en réalité (mentalement) très lointaine, de San Francisco : berceau pourtant, à peine quelques années auparavant, de l'explosion de la culture « hippie », du *flower power* et autre « Summer of love » (1967) – mais tous événements dont les « braves gens » de ce Wicksteed ne semblent pas avoir entendu parler : leur paisible existence n'apparaissant pas comme en ayant été en quelque façon affectée (et d'ailleurs, dans l'œuvre du « réactionnaire » Chase, le mot de « hippie » prend le plus souvent une connotation *très péjorative – cf.* notamment son roman intitulé *Un hippie sur la route* : dont le héros ainsi qualifié est plus proche de la figure du voyou violent que de celle de la douce créature de « baba » que pourrait laisser entendre cette dénomination). Wicksteed en ce sens apparaît comme un lieu situé à l'écart de l'histoire, indifférent à ses modes et autres courants culturels : ce qui, en effet, fut pendant longtemps une des caractéristiques essentielles de cette Amérique périphérique – avant que l'agression économico-idéologique subie par elle de la part de l'« autre » Amérique ne la fasse brutalement sortir de ses gonds (exemple de l'invasion récente par les troupes trumpiennes du Capitole de Washington) – ; étant donc probable que le flux de l'histoire (via notamment le processus de cette fameuse « globalisation ») a fini par rattraper notre paisible Wicksteed qui s'en croyait, derrière l'écran de sa « chouettitude », préservé : ce pourquoi aussi, si un autre Chase devait écrire aujourd'hui une version plus « actuelle » de ce *Fais-moi plaisir*, le roman qui en surgirait, même racontant une intrigue à peu près similaire, serait sans doute très différent de celui original (et à ce titre il serait intéressant de se demander *quels* éléments de la version de 1975 – personnages, circons-

tances, péripéties, etc. – ce néo-Chase pourrait conserver et quels autres le « malheur des temps » le contraindrait à sacrifier).

Ce que redoute sans doute le plus le riant Wicksteed de 1975 (« où tout le monde est décidément très chouette et ne songe qu'a aider son prochain »), c'est de redevenir le poisseux Cranville de 1949 du *Requiem* (où cet « esprit civique », comme on l'a vu, est loin d'être illustré par ses misérables habitants) : c'est que, entre les deux cités de la province périphérique-américaine, s'étend l'espace temporel-enchanté de la période dite par les économistes des « Trente glorieuses » – dont 1975 peut apparaître comme la date-butoir (après quoi, en mode économique, sociétal, culturel, etc., tout se délite rapidement) –; et date de 1975 qui peut être regardée comme l'*apogée* de la prospérité de cette classe moyenne (américaine – et aussi bien européenne) : celle-là même qu'a engendrée la période de ces « Trente glorieuses » (avant que là-aussi, par le même mouvement de ce flux historique : qui, dans le roman de 1975 de Chase n'a pas encore rejoint la « chouette » Wicksteed, cette (même) propriété n'aille, comme toutes choses, à vau-l'eau). Et le narrateur-Devery de ce *Fais-moi plaisir* a beau, dans les débuts de son installation à Wicksteed, se moquer de cet « esprit civique » (sous l'apparence duquel il pointe à l'œuvre une *fondamentale hypocrisie* – l'habituel écran derrière lequel se dissimulent les sempiternelles passions-tristes de cupidité-et-concupiscence), il n'en demeure pas moins que les « braves gens » de ce Wicksteed ont réussi, fût-ce en ce mode illusoire et (donc) « hypocrite », à tisser entre eux ce que les sociologues appellent aujourd'hui du « lien social » – notion dont il est à noter qu'elle n'a fait son apparition dans leurs catégories (pseudo-scientifiques) qu'au moment où, justement, ce « lien social » commençait à se dissoudre (car tant qu'il existait encore, personne ne songeait à exciper de son concept : dont se barbouillent aujourd'hui tant de journalistes idéologues et autres médiatiques-sociologues) –; et « esprit civique » dont on a vu que Devery, à la fin de sa lamentable aventure : quand il ne sera même plus temps pour

lui de tenter quelque « retour à Wicksteed », finira jusqu'à regretter le *socle d'hypocrisie* sur lequel il avait été édifié, pour ce qu'ayant enfin compris (quoiqu'un peu tard) que même cette « hypocrisie », le respect des apparences de cette « chouettitude », *participait encore* de ce « lieu social » qu'avaient réussi à tisser entre eux les membres de cette Amérique périphérique des classes moyennes : ce pour quoi j'ai pu, pour ma part, pointer en cette « hypocrisie » – dont l'« autre » Amérique fait généralement reproche à celle-ci (lui opposant cette exigence de « transparence » qui ne peut conduire en vérité qu'à la franche *barbarie*) – un des critères de toute « civilisation » (celle que justement, durant l'espace enchanté de sa propérité, cette classe moyenne occidentale-périphérique n'était parvenue à édifier – et dont nous, les infortunés habitants de l'univers-parallèle uchronique qui a succédé à cette époque « bénie », aimerions bien pouvoir continuer de jouir : même si pour nous, comme pour le lamentable héros de ce *Fais-moi plaisir*, il est d'évidence *trop tard* pour opérer quelque « retour à Wicksteed » et autre « hypocrite chouettitude »)… « Nous traversons aujourd'hui un paysage dévasté » par la dissolution du lien social tissé, au moment de sa plus grande prospérité, par cette classe moyenne occidentale – une contrée où, pour reprendre les mots du discours d'adieu d'ex-ministre de l'Intérieur français, « ceux qui jadis vivaient côte à côte vivent désormais face-à-face » (ce qui n'est rien de moins que l'exacte définition de tout pays au bord de la *guerre civile*) – ; mais dissolution dont une des causes a été constituée par la déconstruction, au nom de cette (fallacieuse) exigence de transparence, de cette « hypocrisie » dont était en vérité tissé ce lien social. Ce pourquoi il y a quelque chose de terriblement agaçant à assister aujourd'hui, sur les écrans, au défilé ininterrompu de ces idéologues néo-progressistes qui, tout en se désolant de cette dissolution : ce dont il leur a bien fallu, tel ce ministre-Colomb et ex-socialiste, à un moment convenir…, tout en continuant d'exciper *mordicus* de cette notion de « transparence » ; et cela sans voir que c'est cette exigence même qui, en déconstruisant l'« hypocrisie » sur laquelle est nécessairement fondée toute civilisation, a été une des causes de cette dissolution : en ouvrant largement la porte à ce que

j'appelle, moi, la « barbarie » et certain leader politique l'« ensauvagement du pays » (qu'il relie lui, plus particulièrement, à la non-maîtrise, par ce pays, des flux migratoires – et à ce titre il est à noter que, dans le *Fais-moi plaisir* de Chase, il n'y a nulle trace de la présence à Wicksteed de quelque « minorité », selon, noire, latino ou portoricaine, etc. : détail sans doute fort significatif… mais que, pour d'évidentes raisons, je me garderai bien de commenter)… Toujours sur ce chapitre de la « transparence », il faut notamment relire le désopilant article qu'a écrit Philippe Muray à l'occasion de la mort de Mitterrand (« Enfin raide ! ») ; et texte où l'essayiste, revenant sur le scandale qu'avait provoqué *post mortem* l'annonce de ce cancer présidentiel – gardée secrète durant les quatorze années de pouvoir de cet homme politique (tous les bulletins médicaux publiés par l'intéressé durant cette période s'étant avérés totalement faux) –, en vient à pointer dans ce camouflet infligé à cette fameuse « transparence » (que le même Mitterrand avait pourtant fait figurer à son programme de 1981 – s'étant peut-être souvenu du précédent médical-pompidolien… qui lui aussi, en son temps, avait provoqué bien des vagues et des incertitudes : quoique ce prédécesseur n'avait pas eu, lui, l'habileté mitterrandienne d'avaliser cyniquement un tel « mensonge d'État ») le *secret* de la longévité de ce pouvoir : le plus long à ce jour de toute l'histoire de la Cinquième République ; et Muray de donner pour ironique conclusion à son article des affirmations hautement comiques telles que, par exemple, ce « *le mensonge c'est la santé* » (!) – qui rejoignent on le voit, par la contraposée, celles que, pour ma part, j'ai posées plus haut en écrivant que « la transparence, c'est la barbarie » et que, réciproquement « l'hypocrisie, c'est la civilisation » : toutes vérités qu'avaient sans doute *subliminalement* fait leur les « chouettes » habitants de Wicksteed.

Il est clair en tout cas que, dans l'intervalle historico-temporello-scripturaire qui nous sépare désormais de ce *Fais-moi plaisir* de 1975 de Chase, la civilisation qu'avait édifiée cet « Occident périphérique des classes

moyennes » et le lien social que, sous le signe de cette (bienheureuse) « hypocrisie », il avait su tisser entre ses habitans ont vécu – soit que, pour revenir au cas particulier de Wicksteed, la « chouette » petite cité des bords du Pacifique soit redevenue le « crasseux » Cranville du *Requiem* de 1949 ; soit que, plus probablement, elle ne soit plus qu'une banlieue dortoir lointaine de l'immense « Frisco » – ; et cela parce que c'est cet « Occident périphérique des classes moyennes »-mêmes qui, sous les coups de boutoir de l'« autre Occident » (lui métropolitain-mondialiste) : que ceux-ci lui aient assénés sous forme économique ou culturelle-sociétal, a commencé de *se désagréger* tout processus que le géographe-Guilluy a lumineusement exposé dans son *La France périphérique* (dont les analyses, à quelques détails « locaux » prêts, peuvent aisément s'appliquer à l'Amérique ou au reste de l'Europe du même nom – *i. e.* : « périphériques ») ; et « désagrég(ation) » qui explique, en particulier, pourquoi cet Occident périphérique a basculé en masse dans le vote (dit) « populiste » (lepéniste en France, trumpiste en Amérique, etc.) et, plus généralement, pourquoi aussi les pays concernés par cette « désagrégation » des classes moyennes se retrouvent aujourd'hui au bord de la « guerre civile » : que disent déjà, de ce côté-ci de l'Atlantique, la très inquiétante déclaration citée plus haut de cet ex-ministre de l'Intérieur (et d'autant plus inquiétante que Gérard Collomb est/était, non ce militant d'extrême-droite du Front National, mais bien cet ex-éléphant du parti social-démocrate de gouvernement), et, de l'autre côté, cet assaut donné au Capitole de Washington par les partisans de Trump (le tout sur fond d'émeutes raciales provoquées par l'affaire Georges Floyd et le mouvement de ce *Black lives matter* qui en a procédé)… Et certes, à ces analyses de l'actualité la plus récente, on pourrait objecter cette remarque que, déjà dans l'Amérique de ces années 70 : période où est censée se dérouler l'intrigue du roman de Chase, de tels prémisses de guerre civile avaient commencé de se manifester : révolte en 1965 du ghetto de Watts à Los Angelès, violentes émeutes raciales provoquées par l'assassinat, en 1968, du pasteur-king, etc. – mais tous événements qu'apparemment, malgré leur importance considérable en leur temps, les paisibles habitants de ce « chouette » Wicksteed ne

semblent pas avoir pris en considération (comme si ce spectre de la guerre civile, pourtant tout aussi réel à leur époque qu'aujourd'hui, ne pouvait pas concerner leur Amérique – alors que par exemple, pour revenir de ce côté-ci de l'Atlantique, le meurtre récent par une « racaille » d'un seul policier (à Avignon) a ému le pays entier) – ; et comment expliquer une telle différence de « traitement de l'information », par les classes moyennes-périphériques des deux côtés de l'océan, de l'actualité de leur époque : différence qui fait que la mort d'un policier en 2021 inquiète plus aujourd'hui les populations que la révolte d'un ghetto en 1965 ? Je crois qu'il faut attribuer cette différence de sensibilité historique au processus, qui a eu lieu dans l'intervalle, de cette désagrégation de la classe moyenne-périphérique qui, bien que contemporaine (du moins en Amérique) des graves événements qui s'y déroulaient à cette époque, était encore suffisamment *assurée d'elle-même* (tant économiquement que culturellement-sociétalement) qu'elle pouvait s'offrir le luxe de ne pas s'en émouvoir outre-mesure : ce qui est le trait, on l'a vu, des habitants très peu « politisés » du Wicksteed de ce *Fais-moi plaisir* – ce qu'on pourrait attribuer au (supposé) côté « réactionnaire » de Chase (refusant de prendre en compte les événements politico-racialistes de son temps) : mais non puisque, on l'a vu plus haut en analysant son *Chambre noire*, ce roman prend justement pour cadre, dans ses premiers chapitres, une petite ville de cette même province américaine en proie à de telles émeutes raciales – ; et récit dans lequel son narrateur-Cade, indigné par le comportement d'une violence inouïe de la police blanche raciste de cet autre « trou perdu » à l'encontre des « nègres » révoltés finit par prendre nettement parti pour ceux-ci : ce qui devrait normalement faire un sort à la réputation de « réactionnaire » qu'on a voulu attacher à Chase. Étant en tout clair qu'avec l'Eastonville de ce *Chambre noire* (qui est de 1966) – dont voici l'inquiétante intro :

> *Tandis que l'avion décrivait une courbe au-dessus d'Eastonville, Cade remarqua le nuage de fumée qui couvrait le nord de la ville. Il avait deviné que ce serait moche, mais pas à ce point. La peur sournoise qui ne l'avait*

pas quitté pendant les trois heures du voyage se fit plus aigüe (…)

(…)

– Regarde, Jack… Tu vois cette fumée ? J'ai l'impression qu'on rentre à temps pour la rigolade.

– Saloperie de nègres ! grogna l'autre. J'espère qu'y sont en train de rôtir.

(remarques racistes qu'on ne trouve à aucun moment dans le *Fais-moi plaisir* de 1975) – on est loin, très loin de ce « paradis pour classes moyennes » que constitue le Wicksteed du roman éponyme : alors que les deux Séries noires nous entretiennent peu ou prou de la même époque de l'histoire américaine (celle marquée notamment par le mouvement des Droits civiques) ; mais histoire dont on voit qu'elle n'est pas du tout perçue de la même façon par cette Amérique périphérique selon que ses représentants résident en le « raciste » Eastonville ou en le « chouette » Wicksteed : pour ce que sans doute (ici le texte et le développement s'interrompent – retour probable à ce processus de désagrégation de la classe moyenne que j'ai commencé d'exposer plus haut).

Si, en 1975, il est encore « agréable » de vivre à Wicksteed – malgré les terribles événements qui ont eu lieu dix ans plus tôt à Eastonville (et dans tant d'autres petites villes de cette Amérique périphérique des classes moyennes) –, c'est que probablement, comme on l'a vu, cette date correspond, juste avant le début du processus de sa désagrégation, à l'apogée de la prospérité, tant économique que culturelle, de cette même classe moyenne ; et prospérité que vont bientôt commencer de ronger, en cette forme économique, le phénomène de cette « globalisation » (qui n'a peut-être pas attendu la chute d'un certain « Mur » pour se mettre en place) et, en forme culturelle (sociétale), cette idéologie qu'on appellera plus tard la « pensée *woke* » : n'oublions pas que c'est justement à cette époque des années 70 qu'apparaît pour la première fois sur les campus américains le fameux concept de ce « *policaly correct* »… qui va connaître l'extension que l'on

sait/que l'on voit partout à l'œuvre aujourd'hui ; et processus conjoints qui, tout en faisant mine de s'opposer, constituent en vérité les deux machoires de la tenaille par laquelle la domination « absolument moderne » compte bien régler son compte à cette Amérique périphérique des classes moyennes : pour ce que sans doute, pour les nouveaux plans qu'elle a dressés en vue de parvenir à cette maîtrise inconditionnée de la planète entière, devenue encombrante à ses yeux. Ce qui peut notamment expliquer pourquoi cette « culture *woke* » – qui n'est rien de moins que l'*auxiliaire idéologique* de cette domination et de sa logique (ce pourquoi celles-ci ont tant de complaisance pour une « pensée » qui, pourtant, affirme hautement ses intentions « révolutionnaires ») – surgit tout armée, non pas du fond de cette Amérique périphérique des classes moyennes, mais bien du sein de cette classe riche-boboïsante-« de gauche » qui habite les grandes métropoles étatsuniennes de cette époque : *cf.* notamment l'observation peu ou prou désolée, déjà citée dans cette *Profondeur*, de ce syndicaliste de l'ère Reagan qui, ayant espéré trouver de l'aide dans son combat auprès de cette classe supposée être « de gauche », constatait que celle-ci semblait s'être totalement désintéressée de la « classe ouvrière » américaine… préférant se passionner pour les « genders studies » et autres foutaises de cette même « idéologie *woke* » (et il est probable que, de ce côté-ci de l'Atlantique, le même amer constat aurait pu être fait par un syndicaliste français vivant lui sous l'ère du pseudo-« socialiste » président Mitterrand… s'il s'était lui aussi adressé à cette classe française-boboïsante – c'était le temps où, on s'en souvient, l'ineffable ex-maoïste July et directeur du journal soi-disamment lui aussi « de gauche » *Libé* se proclamait volontiers « libéral-libertaire » : catégorie sociétalo-idéologique qui depuis, a pris quelque plomb dans l'aile… mais qui, à cette époque, séduisait nombre d'électeurs « boboïsants » du même Mitterrand)… Il est clair qu'à Wicksteed, au moment où s'y déroule l'intrigue du roman de Chase, cette « culture *woke* » n'a pas encore atteint les consciences de ses « chouettes » habitants : pour y procéder à ce travail de sape idéologique qui va conduire à la destruction/déconstruction de toute cette « chouettitude » (et alors que pourtant un des berceaux de cette dis-

solvante culture est géographiquement tout proche – et je pense ici bien sûr à l'université san franciscaine de Berkeley) ; ce qui peut aussi expliquer pourquoi, en ce mitan des années 70 du siècle dernier, il y fait encore si *bon vivre* : même si ce « bon-vivre » est évidemment placé sous le signe de cette universelle « hypocrisie » propre à cette Amérique périphérique des classes moyennes (mais « hypocrisie » qu'on l'a vu, après l'avoir dans un premier temps dénoncée, le narrateur-Devery finira par regretter – pour ce qu'y ayant pointé le signe pratique à l'œuvre d'une « civilisation »…qui va bientôt s'effondrer). En ce sens ce *Fais-moi plaisir* de Chase, sous sa facture de « Série noire » particulièrement violent et sordide, n'est rien d'autre que le *chant du cygne* de cette « civilisation » : celle qu'avait su élaborer durant la période « enchantée » de ces Trente glorieuses, l'Amérique périphérique des classes moyennes ; mais « civilisation » qui va bientôt être entièrement défaite sous les coups re-doublés (économique *et* culturel) de l'« autre » Amérique qui ne veut rien de moins que la destruction pure et simple de celle-ci : son retour, via l'excipation de l'argument de cette exigence de « transparence », à la *barbarie* qu'avait jusque-là su tenir à distance cette fameuse « hypocrisie » de la province périphérique-américaine. Bien sûr, on peut toujours objecter à la « chouettitude » de la vitrine de cette même civilisation, incarnée donc dans le roman de Chase par ce « paradis pour classes moyennes » qu'est Wicksteed, que, durant la décennie qui a précédé l'arrivée de son narrateur-Devery dans la petite cité des bords du Pacifique, on n'a cessé sur le reste du continent de « casser du nègre » (comme dans l'Eastonville de *Chambre noire*) ou d'« opprimer les femmes » (les fameuses *Desperate housewives* du feuilleton éponyme) : preuve sans doute, aux yeux du moins des tenants de cette « culture *woke* », que ce « Paradis » était en vérité fondé sur un *mensonge fondamental*… qu'il s'agissait donc, pour ceux-ci, de commencer par dé-noncer/dé-construire ; mais cela sans comprendre que par là ils faisaient, en cette forme culturelle/idéologique/critique, le jeu de cette domination qui, pour des raisons plus « économiques », voulait elle aussi la ruine entière de cette civilisation de toute « chouettitude » et autre (ici le mot manque).

Dix ans plus tôt, à Eastonville, le héros-Cade de ce *Chambre noire* a découvert, terrifié, le pan sombre et raciste de cette même Amérique périphérique : celle où, loin de « ne songer qu'à aider son prochain », on s'emploie allègrement à « casser du nègre » – à preuve l'échange déjà rapporté plus haut, dans l'avion qui amène Cade à Eastonville, entre ces deux flics venus prêter main forte à leurs collègues locaux pour réprimer une manifestation des « Droits civiques » :

– Regarde, Jack… Tu vois cette fumée ? J'ai l'impression qu'on rentre à temps pour la rigolade.

– Saloperie de nègres ! (…) J'espère qu'y sont en train de rôtir.

(alors que Cade, lui, est venu pour prendre des photos susceptibles de dénoncer la violence de cette répression – assistant notamment du balcon de l'hôtel où l'a claquemuré la police, au lynchage en règle par des flics d'un jeune noir : même si à cette occasion les clichés pris ne parviendront finalement jamais à son agence de presse new-yorkaise). Chase ici, dans cette « Série noire » du milieu des années 60, s'offrant le luxe de prendre pour narrateur un personnage, sinon d'obédience néo-progressiste, du moins que révulse le racisme ; et cela parce que, étant ce dialecticien, l'auteur de *Chambre noire* sait bien que ce n'est pas du tout la même chose que d'être « néo-progressiste » à cette époque que de l'être vingt-ans plus tard : quand justement cette « culture *woke* », dont l'anti-racisme est bien sûr un des piliers, l'aura idéologiquement emporté (ce pourquoi il y a dans cette même décennie des « années soixante » des figures (néo-)progressistes qui témoignent d'une réelle grandeur et d'un héroïsme certain : le pasteur-King, Bobby Kennedy, etc. – toutes caractéristiques qu'on chercherait en vain chez nos présents militants de la même obédience : pour ce que ceux-ci sans doute, à l'illustrer, ne risquent plus grand chose… en tout cas sûrement pas d'être assassinés !)… Cade est cependant loin d'être ce héros « positif » – à

commencer par ce fait que, au moment où commence le roman, c'est un alcoolique invétéré :

> *La peur sournoise qui ne l'avait pas quitté pendant les trois heures du voyage se fit plus aigüe ; ses paumes devinrent moites et son cœur se mit à battre douloureusement. Il éprouvait le besoin obsédant de boire un autre verre.*

– ; mais alocoolisme dû, on l'a vu plus haut, à la passion violente et désastreuse qu'il a vécue quelques mois plus tôt pour sa belle Mexicaine : parce que sans doute, contrairement au narrateur-Devery de *Fais-moi plaisir*, à la guerre civile-intercommunautariste entre blancs et noirs, ne saurait être le lieu de quelque « chouettitude » que ce soit – plutôt celui où, sous le vernis craquelé de l'écran civilisateur de l'universelle « hypocrisie », se donne apertement à voir le gouffre qui bée par en-dessous : celui où se déchaînent justement ces passions-tristes… avec leur corollaire de haine et de violence. L'addiction à la boisson de Cade, homme quelques mois encore auparavant plein d'audace et d'initiatives, l'a privé de tout courage, le transformant en une sorte de loque humaine ne protestant même pas lorsque la police d'Eastonville l'enferme en toute illégalité dans sa chambre d'hôtel – pour l'empêcher de faire son métier (en l'occurrence : couvrir la manifestation des Droits civiques qui va commencer dans quelques heures) – ; et ne retrouvant un reste de fierté que lorsque cette même police veut confisquer son matériel – comme si la dernière dignité (humaine) en lui résidait dans sa conscience d'être (ou d'avoir été) ce grand photographe :

> *– Vous avez un appareil de photo*
> *16 Vous aurez des ennuis.*

; mais pour le reste… C'est par le plus grand des hasards que Cade peut prendre les précieux clichés susceptibles de dénoncer la violence raciste de la police d'Eastonville (parce que le lynchage du jeune noir pour celle-ci a lieu

sous les fenêtres de l'hôtel où il a été enfermé) ; mais clichés qui finalement ne sortiront pas de la ville puisque, ayant commis l'erreur, en pariant sur la solidarité communautaire, de les confier à un vieux noir, celui-ci s'empressera, par le mouvement de la même *terreur* qui possède à cet instant notre photographe, de les remettre à cette police… qui bien évidemment les détruira. Le monde ne saura donc jamais ce qui s'est passé à Eastonville et comment, notamment, cette Amérique périphérique (dont Wicksteed est le versant clair) dissimule/refoule, en le mode de cette violence raciste, son pan sombre et terrifiant : qui fait venir ce (lui aussi fictif) Eastonville comme le *nadir* du *zénith* qu'incarne, par sa « chouettitude », ce paradis pour classes moyennes de la petite cité balnéaire-idyllique de Wicksteed – alors que, à y songer, c'est pourtant la *même Amérique périphérique* : à ce seul bémol peut-être que, à Wicksteed, il ne semble pas exister de communauté noire-pauvre… susceptibe d'incarner le *négatif* de cette Amérique (du même nom). Quant au lamentable héros de ce *Chambre noire*, rentré bredouille de cette *mission de la dernière chance* à Eastonville : celle qui, s'il avait pu sortir les clichés de cette ville, aurait pu le remettre en selle, il poursuivra implacablement sa chute dans les ténèbres extérieures – sa denière pensée avant de mourir allant, non à la femme adorée qui, en cette chute, l'a entraîné, mais pour un personnage secondaire de l'intrigue… quoique lui de signature indéniablement *royaumaire* :

> *En ouvrant la porte du garage, il pensa à Adolfo Creel – le gros Mexicain, avec son complet taché, son sourire, sa gentillesse et son amitié fidèle, lui parut beaucoup plus vrai, beaucoup plus proche de lui que les autres…*

; et de la même façon que le narrateur-Devery de ce *Fais-moi plaisir* aura lui aussi, au moment de prendre la route d'une cavale : dont l'issue *mortelle* à cet instant ne fait plus aucun doute ni pour son protagoniste ni pour le lecteur, une pensée émue pour les personnages qui, le temps de son séjour à Wicksteed, lui avaient fait eux aussi cette « ouverture royaumaire » que je dis (mais que sa possession-par les deux passions-tristes/impériales de

cupidité et de concupiscence lui avait fait dédaigner) :

Tout en conduisant p. 247 pour Beth.

(même si à cet instant, dans les deux cas de nos deux « (lamentables) héros », de tels regrets sont *vains*).

Où l'on comprend par les multiples exemples tirés des quelques Séries noires de Chase (re)lues ici par mes soins que cet auteur, malgré la noirceur et le cynisme *a priori* de l'univers où il inscrit ses intrigues, est bien un *auteur royaumaire* (ce que je crois ne sont pas vraiment les inventeurs américains du genre qu'il illustre – *cf.* notamment l'anecdote hammetienne d'une « fatalité sociologique » à l'œuvre en ce monde) ; et cela parce que, dans le cours de ses intrigues, toujours est faite à leurs héros cette ouverture (du même nom) que je dis : la proposition faite par ses amis de Pelota au Johnny Farrar de *Dans le cirage* de rester travailler avec eux ; ou encore celle du Bert de *Fais-moi plaisir*. Devery de s'associer avec lui, etc. ; et si les intrigues du même Chase finissent en général « mal », c'est, non pour des raisons de « fatalité sociologique », mais bien d'abord par ce fait que ses héros ont *décliné cette ouverture* : en général pour ce que les tient la passion-triste/impériale de *cupidité* (le désir obsessionnel de Farrar de conquérir « la grosse galette » – le « gros fric » de Devery) ; mais passion que vient rapidement (re)doubler celle de *concupiscence* (incarnée dans le *Fais-moi plaisir* par la glaciale/brûlante Beth Marshall – dans *Dans le cirage* par la belle/perverse [?] : n'oublions pas que c'est parce qu'il l'a remarquée dans l'assistance de son match de boxe truqué que Farrar refuse finalement, par une sorte de « fierté de virilité » de se coucher, et refus qui est la cause de tous ses ennuis futurs). Où l'on comprend que si l'on peut à bon droit qualifier Chase d'auteur « royaumaire », c'est pour cette unique raison que ses héros, bien qu'en apparence écrasés par cette « fatalité sociologique » : à laquelle adhère pour sa part le « marxiste-déterministe » Hammet, demeurent *libres* – et

« libres » pour commencer, en repoussant les passions-tristes/impériales dont ils sont forcément le siège, d'accepter l'« ouverture royaumaire » qui, en chacune de leur histoire respective-particulière, leur est, à un moment ou à un autre des intrigues de ces « histoires », faite (il est vrai aussi que, s'ils le faisaient, il n'y aurait plus ni intrigue, ni histoire, ni roman !) –; ce qui revient encore à dire que l'univers chasien, et tout aussi sombre et désespéré qu'il puisse nous apparaître, *n'est pas d'essence fondamentalement tragique* : pour ce que, en celui-ci, ses protagonistes continuent de disposer d'un certain « libre-arbitre » (élément qui bien sûr, dans le « vrai » monde tragique : celui où *même les innocents* doivent être « châtiés », ne saurait figurer) – ce qui rejoint par exemple l'intuition de l'universitaire-Germaine Landré qui, commentant le *Macbeth* de Shakeaspeare, se demande si cette pièce est « aussi pessimiste qu'on veut bien le dire » :

Certes une âme noble p. 245 par un sort inéluctable.

(et considérations fort belles et « littéraires » mais qui, à mon sens, recèlent une contradiction dans les termes car si l'« homme (…) choisit librement le mal » il n'est plus de « sujet ou de héros tragiques » qui tiennent – et en effet ce *Macbeth*, tout aussi sombre et désespérée que soit son intrigue, *n'est pas* à strictement parler une « tragédie » (au sens grec par exemple) : plutôt un *drame*). Ce que sont peu ou prou toutes les « Séries noires » de Chase, dans la mesure où, on l'a vu, leurs protagonistes y ont toujours la possibilité d'y exercer leur « libre arbitre » : en acceptant par exemple la proposition royaumaire qui, en chacune de leurs intrigues, leur est un bref instant ouverte – même si bien évidemment aussi, c'est parce qu'ils déclinent finalement cette proposition… que cette intrigue pour notre plus grande jubilation de lecteur, peut se développer (en général jusqu'à son issue fatale – mais dont ce même lecteur ne peut tout à fait plaindre le héros : puisque celui-ci du fait de sa « liberté », l'a plus ou moins cette issue « méritée »…alors que le vrai « héros tragique », lui, est le plus souvent un « innocent (injustement) châtié ») –; tandis que les « Séries

noires » composées par les inventeurs américains du genre ressortent elles bien plus, du fait de cette « fatalité sociologique » à l'œuvre en leurs propres intrigues : nom américano-moderne de ce « destin » (ancien-grec-païen), à cette stricte dimension du « tragique »… Tout se passant un peu comme si Chase, en le mouvement royaumaire-« dramatique » qu'épousent à peu près tous ses récits « au-noir », était cet envoyé spécial/reporter de guerre (du même nom) au sein de l'univers parallèle/uchronique/impérial/« tragique » – celui donc uniquement régi par les deux passions-tristes de ces cupidité-et-concupiscence (par leur sempiternelle-ennuyeuse » fatalité humaine, trop humaine) – ; mais envoyé/reporter qui, du fond de toute cette noirceur « littéraire-tragique », parvient à faire parvenir à ses correspondants lecteurs, qui attendent ses « clichés à New York », la « Bonne nouvelle » qu'il y a *toujours moyen* d'échapper à cette « fatalité »-là (du même nom – « impériale-tragique ») ; et cela pour ce que, en chacune de ses histoires : de ses « rapports » dirait peut-être Dick, figure toujours à un moment ou à un autre cette « ouverture royaumaire » que j'y ai pointée ; et ouverture dont les intrigues de Chase ne racontent finalement que les conséquences (peu ou prou toujours désastreuses) de leur refus par les héros de ces mêmes intrigues : l'épilogue de celles-ci, bien que le plus souvent « fatales » pour ces mêmes héros, ne pouvant être regardées comme « tragiques » (au sens strict d'une mécanique « inéluctable » à l'œuvre) – puisque ces personnages, ayant été créés « libres » par leur auteur n'ont finalement que ce qu'ils méritaient : alors que, comme je l'ai noté plus haut, dans la (stricte) dimension du « tragique », *même (et surtout !) les innocents sont châtiés* (et l'on peut à la rigueur éprouver de la sympathie pour les héros chasiens évoqués ici – le Farrar de ce *Dans le cirage*, le Devery de ce *Fais-moi plaisir* (et plus encore peut-être pour le pathétique Cade de ce *Chambre noire* : pour ce que lui, au moins, semble étranger à la passion triste de cupidité qui possède d'évidence les deux précédents) – ; mais on ne saurait raisonnablement les juger « innocents » du sort qui, à la fin de leur aventure respective, les frappe si durement… mais, également, si *nécessairement*).

Chase nous entretient d'un univers parallèle-uchronique *où nous vivons encore* – celui où ne doit régner que le présupposé fondamental que l'âme humaine est entièrement tenue par les deux passions tristes-impériales de cupidité et de concupiscence (et que ceux qui à ces passions, semblent échapper ne sont que des « hypocrites ») –; mais univers dans lequel il s'arrange pour glisser par, les interstices de ses intrigues : ici ou là (à Pelota ou à Wicksteed), des personnages d'essence eux *royaumaire* ; et personnages chargés de faire aux protagonistes de ces intrigues des ouvertures (du même nom)… par lesquelles ceux-ci accèdent au statut d'*êtres libres* (à tout le moins : de refuser ou non cette ouverture) : si bien que, lorsque le récit de Chase s'achève : par, le plus souvent, la déconfiture totale de son héros, le lecteur ne peut tout à fait s'empêcher d'estimer qu'il « n'a eu que ce qu'il méritait » (Farrar, au lieu de se retrouver coincé, à la dernière page de ce *Dans le cirage*, sur la corniche de son gratte-ciel à Miami, *aurait pu*, s'il avait accepté la proposition de ses hôtes royaumaires à Pelota, mener une vie tranquille et honnête ; et Devery, s'il avait pareillement accepté celle de son directeur d'auto-école à Wicksteed, *aurait pu* lui aussi connaître le même type d'existence – et même Cade s'il s'était contenté, au lieu de basculer dans sa folle passion de concupiscence pour sa « belle Mexicaine », de suivre les conseils de prudence et de sagesse que lui prodiguait son « gros ami mexicain »… etc.). Chacun de ces personnages (comme tant d'autres chez Chase – *cf*. aussi le « privé » de *Garces de femmes* qui, alors qu'il a la possibilité de quitter la ville, décide pourtant d'y revenir dans l'espoir d'y retrouver une femme, « sublime forcément sublime », qui lui a tapé dans l'œil ayant, comme on dit, en « sa chance » – mais il a fallu que les passions tristes-impériales qui régissent ce « monde d'abusion » (Villon) viennent dresser devant eux les chimères de, selon, cet « argent facile » (la « grosse galette » de Farrar ou le « gros fric » de Devery) ou de femmes sublimes à *posséder* (la perverse Juana de Cade ou l'inquiétante [?] du héros de *Garces de femmes*) pour qu'il devient de la « voix droite » ; celle qui mène au « salut » : y compris *physique*, qu'ils auraient pu emprunter : si bien que, lorsque

l'intrigue dont ils sont les lamentables héros se referme sur eux : en général pour les écraser, le lecteur (enchanté) de cette même intrigue ne peut pas tout à fait les plaindre (se disant *in petto* qu'ils ont « joué et perdu » – même si le « jeu », dans l'univers parallèle/uchronique/impérial dont nous parle Chase, était *pipé à l'avance* : pour ce que personne, dans ce même univers uniquement régi par les passions-tristes que je dis : incapable, du fait de leur action toujours dissolvante/destructrice, d'atteindre à quelque équilibre que ne saurait vraiment « réussir »). Y compris d'ailleurs ceux qui semblent à cette réussite être parvenus (pour dire vite : « les riches ») ; mais « riches » qui, pour ce que vivant le plus souvent environnés de haine et d'envie, ont eux aussi leurs « problèmes (de riches) » : qui peut aller, de l'enlèvement simple de leurs héritiers, comme dans le *Pas d'orchidée*, jusqu'à, comme dans *Un beau matin d'été*, leur ruine brutale et soudaine – si bien que eux aussi, comme les « pauvres », se doivent de vivre constamment *sur le qui-vive* : pour ce que, dans le monde dont les récits de Chase sont comme les « rapports » (Dick), *aucun équilibre durable* ne saurait être atteint (et cela parce que ce « monde », du fait des passions tristes-dissolvantes qui le régissent, est toujours peu ou prou *en guerre avec* lui-même – à commencer par celle qui (sourdement) oppose ces deux mêmes passions de cupidité et de concupiscence : si bien que, lorsqu'il arrive à un personnage de Chase de satisfaire-à l'une l'autre, immédiatement, surgit pour détruire/dé-construire/dé-noncer cette belle « réussite »)… « Le conflit, a dit Heraclite, est le père de toutes choses » : où l'on voit que l'œuvre chasienne, à vingt-six siècles d'intervalle, *prend pratiquement au mot* la sentence (d'inspiration très « anti-royaumaire ») du philosophe d'Ephèse ; et sentence qui continuera d'être *vraie* tant que nous n'aurons pas accompli le « saut » qui fera passer cette humanité-là – dont le même Chase nous relate les aventures toujours peu ou prou lamentables de certains de ses membres (partis pour satisfaire, selon, leurs passions-tristes de cupidité ou de concupiscence – en clair pour acquérir la « grosse galette » ou posséder la « femme sublime » : avec les résultats que l'on sait…) – de l'univers parallèle/uchronique/impérial qui est encore le *nôtre*… à un autre de signature, lui, plus « royaumaire » :

quand « l'esprit de pauvreté » (célébré dans les béatitudes) aura commencé de l'emporter sur celui « de richesse » (encore en partage à (presque) tous – riches comme pauvres – à l'heure où j'écris ces lignes) ; et victoire (terminale) de cet « esprit de pauvreté » qui peut sembler bien éloignée des préoccupations actuelles de ce « monde nôtre » – qui donne au contraire toutes les apparences du triomphe inconditionné de son adversaire (en le mode notamment de cette gouvernance planétaire, de plus en plus aperte, exercée par cette oligarchie financière – en ce mode de plus en plus visiblement « impérial ») – ; mais victoire (future) à laquelle rendent pourtant déjà témoignage, à leur manière humble et « honnête » : à Pelota comme à Wicksteed, les *personnages royaumaires* dont Chase parsème ses intrigues, d'inspiration, elles, très « impériales ». Et « personnages » qui tirent leur essence royaumaire, non du fait qu'ils seraient ces activistes « indignés » par les « inégalités » régnantes préférant laisser de telles postures aux tenants de cette fameuse culture « woke » (qui dans le fond comprennent si bien leurs prétendus ennemis capitalistes-riches – ce pourquoi ils préfèreront toujours se barbouiller de ce mot (quantitatif-impérial) d'« (in)égalité » plutôt que de celui (lui qualitatif-royaumaire) d'« (in)justice ») –, que par celui qu'ils illustrent déjà, dans leur vie la plus pratique et quotidienne, cet « esprit de pauvreté »… qui, s'il doit un jour l'emporter sur celui « de richesse », aura pour conséquence d'abattre entièrement cet univers parallèle/uchronique/impérial qui est encore le *nôtre*.

Mais de quelle façon ? – on l'a vu en (re)lisant les Séries noires de Chase ici par mes soins analysées : en commençant par *tenir à distance* les deux passions tristes-impériales qui régissent ordinairement cet « univers »-là (du même nom) : en en pointant le *miroir aux alouettes* que toujours elles constituent (*cf.* notamment le discours déjà cité plus haut que tient à Farrar son hôte royaumaire à Pelota sur ce qu'il convient de penser de cette « vie rêvée des riches » à Miami – mais discours dont bien sûr le héros de ce *Dans le cirage* ne tiendra pas compte : ce qui, de fil en aiguille,

le conduira à la/sa catastrophe finale) ; même si bien évidemment, en ce même univers parallèle/uchronique/impérial, tout est fait pour encourager plus ou moins discrètement (de moins en moins me semble-t-il) ces deux « passions-tristes » : suffisant pour s'en convaincre de visionner en boucle n'importe quelle série de spots publicitaires – où se déchaînent en effet sans écran celle de cupidité (matérialisée par la marchandise vantée) et celle de concupiscence (incarnée elle par la femme généralement sublime qui nous la présente – « Il a la voiture, il aura la femme ») : ce pourquoi ce bombardement « publicitaire » par l'Empire des esprits de ses « sujets » et autres ouailles spectatrices n'est rien d'autre en vérité que celui d'une très habile *propagande*… en faveur de son « idéologie spéciale » et toujours, on le voit, de tonalité très *anti-royaumaire* (et « propagande » destinée, on le comprend aussi, à faire reculer/*ringardiser* cet « esprit de pauvreté » qui, jusqu'à une date récente, l'emportait encore dans ces mêmes esprits – en le mode du moins de cet « hommage du vice (impérial) à la vertu (royaumaire) » que représentait en ce temps-là cette fameuse « hypocrisie » : aujourd'hui dé-noncée/dé-logée de son statut de marqueur civilisationnel par cette « exigence de *transparence* »… qui, dans le fond, fait bien les affaires de l'Empire). Où l'on constate en tout cas que ce même Empire, qui aimerait bien se présenter comme ayant adopté une stricte neutralité (spirituelle) : en faisant mine de n'être préoccupé que par la conquête de ces fameux « profits » (autre miroir aux alouettes plus spécialement destiné à ses (supposés) ennemis radicaux-gauchistes – *cf.* plus haut ma lecture du torchon trotsckyste de ce *Lutte ouvrière*), ne cesse en réalité de mener une guerre sourde contre son vieil adversaire royaumaire : qui continue d'être, sous l'apparence de cette neutralité, « l'unique objet de son ressentiment » (impérial) ; et guerre qui a pour champ rien de moins que l'*âme humaine*… et pour but stratégique l'éradication, à plus ou moins court terme, de ces « êtres royaumaires » encore si abondants, il y a seulement une cinquantaine d'années, dans l'œuvre chasienne : dont les intrigues, si elles devaient être (re)traitées par un autre auteur aujourd'hui, en comporteraient sans doute beaucoup moins. Ce qui n'est pas dire que ces « êtres royaumaires » seraient

en voie d'extinction (je pense au contraire que leur nombre demeure peu ou prou inchangé) – plutôt ceci que, en ce monde désormais uniquement régi/géré-par cette *logique* impériale de domination, ils n'ont tout simplement plus *voix au chapitre* : ce pour quoi par exemple on aurait probablement beaucoup de mal à trouver aujourd'hui quelqu'un susceptible de tenir le discours critique, plein de lucidité royaumaire sur la « vie rêvée des riches (à Miami) », que fait au Johnny Farrar de ce *Dans le cirage* son hôte et ami royaumaires à Pelota – ; et cela parce que le locuteur de ce discours, s'il s'avisait de le tenir, serait immédiatement frappé d'anathème idéologique par les tenants de cette culture « woke » : qui se sont comme attribués le monopole de toute critique anti-impériale – au détriment de toute (autre) critique en une (autre) forme (à commencer par celle de type royaumaire) – ; et monopole d'une telle critique qui ne peut bien sûr que *faire le jeu* de cet Empire : puisque celui-ci, comme on l'a vu plus haut, est devenu lui aussi récemment « woke ». Où l'on comprend que les illustrateurs de cette « culture » (du même nom) ne sont rien d'autre que l'arme idéologique que s'est donnée l'Empire pour, sinon éradiquer les derniers « êtres royaumaires » de cette infortunée planète, du moins les *réduire au silence* : étant clair par exemple que, s'il arrivait à ceux-ci de tomber (par le plus grand des hasards) sur les lignes que je rédige présentement : celles où il est notamment parlé de ce Royaume et de son « esprit de pauvreté », non seulement ils les rejeteraient avec dédain et colère, mais de plus, je le crains : ce qui est beaucoup plus grave, *ils n'y comprendraient rien* – tant ces « égarés » se sont déjà si profondément enfoncés dans les ténèbres extérieures que, très probablement ils ont passé le point au-delà duquel ne peuvent plus régner qu'absolue confusion idéologique et chaos « pensif » : ce que l'ancienne théologie désignait sous le nom de (pure et simple) *damnation*… Ce qui frappe en tout cas dans le « personnel spécial » chargé d'illustrer cette « culture *woke* », c'est l'absence quasi-totale dans ses rangs de telles figures royaumaires – qualificatif dont on ne peut assurément pas créditer par exemple une Greta Thumberg ou une Assa Traoré (créatures plutôt elles de *pur ressentiment* – avec le « discours sans réplique qui va avec) – ;

mais absence de toute trace royaumaire chez celles-ci qui, à partir d'un moment, ne peut que porter préjudice aux causes pourtant légitimes qu'elles défendent respectivement : lutte *contre* le réchauffement climatique, combat *contre* le « racisme systémique », etc. – alors que bien évidemment tout activisme royaumaire ne pourrait emprunter que le mouvement d'un *pour* (tout ce qu'on voudra) : par quoi se décèle, en cette nuance d'une lutte « contre » et d'un combat « pour », la *signature encore impériale* de toute cette militance « néo-progressite »… qui préférera toujours, en effet, être « contre » qu'être « pour » – ou pour reprendre la boutade d'un Pierre Dac : « être contre tout ce qui est pour tout ce qui est contre ».

Les tenants du Royaume, dans un monde où toutes les « marqueurs » semblent aller dans le sens d'une victoire imminente de l'Empire, ont cet avantage sur leurs adversaires (du même nom) de savoir qui en vérité cet Empire *a toujours déjà perdu la guerre* (il y a deux mille ans, lors de l'Événement de la Résurrection) ; si bien que, s'ils sont, à leur manière humble et pauvre, les « témoins » de quelque chose : ses sortes de « relayeurs », c'est d'abord de l'« Annonce heureuse » d'une telle défaite de l'Adversaire impérial… qui, plus il paraît approcher de la domination inconditionnée de ce monde, et plus, en réalité, il flirte avec son propre *effondrement* ; et cela suivant le mouvement que dit le proverbe posant que « c'est quand tout semblera perdu que tout sera sauvé » (ce pourquoi aussi, par exemple, la Tradition prévoit que le règne de l'Antéchrist sera si court – tout au plus six mois… durant lesquels chacun aura loisir de se faire sa propre opinion sur cet Empire et la « logique spéciale » de sa domination inconditionnée)… Pour l'heure, les tenants/témoins/« relayeurs » de ce Royaume et de son « Annonce heureuse », ne trouvant plus aucun moyen (notamment médiatique) de la faire entendre : pour ce que partout désormais veille et sur-veille, sous le nom (donc) de cette « culture *woke* », la « police de la pensée » impériale – en vérité bien plus efficace et cauteleuse qu'elle ne l'était par exemple au temps des anciens totalitarismes (presque « rustiques » comparés au

nôtre, « absolument moderne » et « spectaculaire ») –, choisissent de plus en plus la voie de l'*entrée en clandestinité* : recherchant pour y résider les *derniers déserts* de cette planète désormais (presqu')entièrement *sous contrôle impérial* – même s'ils savent bien que ces « déserts » et leurs « périphéries » seront eux aussi, dans un futur plus ou moins proche, subvertis par ce contrôle et la passion-triste de surpuissance des planificateurs qui l'exercent : dont on a récemment vu, lors de cette récente pandémie, une belle illustration en les personnes de tous ces spécialistes en blouses blanches et de leur tyrannie « hygiéniste » (imposant par exemple les *mêmes* contraintes sanitaires – couvre-feu ridiculement précoce, gestes-barrière et autre obligation du port du masque (y compris en des lieux totalement déserts – les plages de l'Atlantique !) – à l'habitant du centre de Paris comme à celui du fin fond de la Lozère). Si bien qu'il y a fort à parier que, dans quelques années, il ne se trouvera plus aucun endroit du monde où l'« innoncent lecteur/spectateur » pourra espérer échapper à ce contrôle s'exerçant désormais dans toutes les dimensions : policière-pensive, numérique (et donc à présent : hygiéniste,), etc. – d'où le *détournement* que, quelque part dans l'océan textuel de cette *Profondeur*, j'ai fait d'une sentence célèbre du Nietzsche : « Le désert recule, malheur à celui qui fait reculer le désert ! » –; et « détournement » dont on comprend qu'il ne décrit rien d'autre que la manière « absolument moderne » dont use à présent cet Empire (du même nom) pour *réduire les dernières poches de résistance royaumaire* à sa domination contrôleuse-inconditionnée : en s'efforçant donc de « faire reculer les déserts » où les tenants de ce Royaume seraient encore susceptibles de venir se réfugier (ce pour quoi par exemple, dans le texte de l'*Apocalypse*, il est précisé que, au moment où se déchaînera la grande épouvante, les populations tenteront de s'enfuir, mais qu'elles n'y parviendront pas – pour ce que sans doute, à cet instant, il ne subsistera plus aucun « désert » susceptible d'accueillir leur errance… et de les protéger du déchaînement, en ce mode contrôleur, du règne de « la Bête »). Et même, pour prendre un exemple moins ésotériste et plus social-pratique, rappelons-nous que la récente révolte des « gilets jaunes » – par certains traits d'essence indéniablement royaumaire (ce pourquoi sa

répression par les autorités impériales fut si féroce – férocité dont il est à noter qu'on ne la retrouve nullement lorsqu'il s'agit cette fois-ci de réprimer les émeutes de banlieue : les L.B.D. creuveurs d'œil ou arracheurs de main étant semble-t-il assez peu utilisés quand il s'agit cette fois-ci de défendre un commissariat attaqué au mortier d'artifice) – fut provoquée par l'imposition à cette « France périphérique » par l'« autre » France de mesures en apparence infimes et vénielles – dont celle par exemple de cette réduction de la vitesse sur route à 80 km/h ! –; mais mesures qui furent vécues par les populations de ces « déserts » comme une insupportable avancée de ce tropisme « contrôleur » qui caractérise en effet cet Empire et ses technocrates-planificateurs : ceci expliquant notamment pour quoi les « forces de gauche » et autres associations néo-progressistes mirent tant de temps à se rallier à cette révolte – regardant même dans les débuts les illustrateurs de celle-ci comme des sortes de crypto-fachistes/racistes/homophobes (plus ou moins « manipulés par le R.N. » – tentative de discréditation de ces Gilets jaunes dont l'infâme ministre-Castaner fut le constant héraut et vecteur) ; mais ralliement qui, lorsqu'il survint enfin, eut pour prévisible conséquence de gommer les traits proprement royaumaires de cette révolte : puisque l'on sait bien que c'est d'abord à cela que cette militance néo-progressiste, en tant que ses membres sont tous des idiots utiles/alliés objectifs de l'Empire, *sert principalement* (de ce même mouvement insurrectionnel des Gilets jaunes mon ami le théologien-éditeur Guillaume Charron disait qu'il était « la dernière révolte du peuple français » – et affirmant cela je ne sais s'il pensait à la théorie du « grand remplacement » (de ce même peuple) élaborée par le « littérateur-Renaud Camus » (qui n'est certes pas l'auteur de chevet de mon ami !) –; mais « dernière révolte » en laquelle rien n'empêche de pointer la *première* d'un autre « peuple » : celui qui, lorsque ce « peuple français » aura (donc) été entièrement « remplacé », surgira de ses déserts/sortira de ses cavernes… pour reprendre sur de meilleurs bases, cette fois-ci résolument *royaumaires*, l'antique « combat spirituel » contre l'Empire et son « monde d'abusion »).

Pour l'heure, la crise sanitaire dont, au moment où j'écris ces lignes : fin mai 2021, nous ne sommes pas encore sortis – les Cassandre en blouse blanche évoquées plus haut ne nous prédisant-elles pas déjà (histoire sans doute de tempérer la joie d'un deuxième (ou troisième – j'en ai perdu le compte) dé-confinement) une « quatrième vague », voire l'apparition de nouveaux « variants » résistants à la vaccination en cours (et l'on sait que Cassandre avait *toujours raison*) ? – : ce qui d'évidence, en rajoutant cette corde « hygiéniste » à son instrument de contrôle-généralisé des populations, fait bien les affaires de cet Empire, cette crise sanitaire, dis-je, est regardée par les gestionnaires de ce même Empire comme une « fenêtre d'opportunité » : le mot, si l'on en croit le récent ouvrage de Philippe de Villiers, devant être attribué à l'animateur (dont j'oublie le nom) de ce fantasmatique « forum de Davos » – réunion annuelle de millardaires… que tous les « complotistes » de cette planète regardent comme la partie visible-émergée de ce « gouvernement mondial » qui gèrerait, de manière on le voit de moins en moins secrète, les « intérêts de la domination » (n'étant pas dans le secret des dieux – ou plutôt ici, en l'occurrence : des millardaires –, je ne saurais dire si c'est là pur délire… ou parfaite vérité) – ; devant en tout état de cause me contenter d'exercer ma « sagacité herméneutique » sur le sens de la seule (et somme toute bien étrange) expression de cette « fenêtre d'opportunité » : en me demandant par exemple comment le fléau d'une pandémie planétaire peut bien être regardé par ces (supposés) « maîtres du monde » comme une telle « fenêtre »… et de quelle « opportunité » il s'agit ici en vérité, à leurs yeux, au juste (le même de Villiers proposant dans son livre une réponse à cette question – même si la mienne sera probablement, comme on l'imagine, très différente : parce que, elle, « scripturaire »… tandis que celle du (par ailleurs excellent) de Villliers ressort encore au registre du « (strict) littéraire ») ? Il est clair que si l'on replace ce mot d'« opportunité » dans la perspective que j'indique ici : celle de ce combat bi-millénaire entre Empire et Royaume, cette « opportunité », transcendant toutes les catégories de pensée qui raisonnent encore en termes de (stricte) gestion

économique, ne peut en être une que pour l'Empire… y voyant le moyen de régler enfin son compte, et cette fois-ci : définitivement, à son vieil *adversaire royaumaire* : pour l'heure un peu pareil à un boxeur acculé dans les cordes par l'avalanche de coups que lui porte, en ces modes, selon, économiste, ou idéologique, ou (donc ici) hygiéniste, son rival historial-impérial – pour ce qu'étant également clair qu'un monde où ne s'ouvrirait plus devant ses habitants que la perspective d'une série interrompue de confinements suivis de dé-confinements (et c'est là, on l'a vu, celle que nous brossent à grands traits toutes nos « Cassandre en blouse blanche » – « il va falloir s'habituer à vivre avec le virus ») ne peut constituer, pour cet Empire, qu'une *formidable aubaine historiale* : dont l'expression de cette « fenêtre d'opportunité » n'est sans doute que le très poli *euphémisme*. Et certes, à ces considérations, on peut toujours objecter que cette succession de confinements coûte fort cher, en termes strictement « économistes », à cet Empire en général et à sa caste de gestionnaires de ses intérêts en particulier (encore que, paraît-il, certains de ses membres ont profité de cette pandémie pour réaliser de considérables « profits » – ceux qui, par exemple, avaient la chance d'être les propriétaires des labos ayant mis au point les vaccins) ; mais coût qui, a dû apparaître aux yeux de cet Empire et de sa « logique de domination » (sinon à ceux de la caste qui gère cette domination) comme plus que largement compensé par les bénéfices, eux (anti-)spirituels, engrangés dans le cours de cette même « crise sanitaire » – qu'on y songe : une humanité entière ainsi *mise sous cloche*… sans que se manifeste en elle (à quelques exceptions près – d'ailleurs vite réprimées : la police de la pensée, cette fois-ci hygiéniste, veillant au grain) quelques velléités de révolte que ce soit contre un tel traitement, pourtant si « liberticide » ! Et il faut bien reconnaître que, du point de vue de l'Empire et de sa logique de domination, cette pandémie est *tombée à pic* : transformant magiquement des populations qui, la veille encore : lors par exemple de cette révolte des Gilets jaunes, s'étaient révélées si frondeuses et hargneuses, en une masse de moutons soumis/transis (de terreur) – suffisant pour s'en convaincre de comparer les mesures, pourtant infinies et vénielles, qui avaient provoqué cette révolte, à celles infiniment

plus dures et contraignantes imposées, cette fois-ci sans aucun problème, dans le cours de la crise sanitaire à ces mêmes populations. C'est ainsi qu'un peuple entier, en d'autres circonstances si prompt au regimbement et à la fronde, a pu se voir, en ce mode hygiéniste, « mis sous cloche » durant des mois entiers sans que s'émeuve en lui le sentiment de sa *dignité royaumaire* : celle qui jusque-là avait toujours peu ou prou tempéré l'outrecuidance prétention de l'Empire à le traiter comme simple bétail « taillable et corvéable à merci » – car tous ces confinés continuaient en même temps de *travailler* (à l'exception du premier confiment – ce pourquoi, celui-là, je l'ai tant aimé : la « lune de miel » que je dis dans mon précédent *Champ profond*) –; et qui, ne voit que cette « mise sous cloche », pour des raisons soi-disamment sanitaires, d'une humanité entière constitue peut-être, en ce mode « hygiéniste », *l'image la plus parfaite* de cette « clôture anti-spirituelle » que cherche à imposer l'Empire à ce monde nôtre : celui qui, si ce même Empire parvient à ses fins, présentera la double caractéristique d'être *horizontalement* ouvert (par le jeu de la mondialisation – dont l'inoxydable credo est, on le sait, la libre circulation des hommes et des marchandises) et *verticalement* fermé (ce qui, notons-le au passage : pour continuer de filer ma métaphore hygiéniste-(anti-)spirituelle, constitue d'évidence les *conditions idéales* pour que se déchaînent à la surface de cette planète les fléaux, toujours renouvelés, de nouvelles pandémies – ce qui, on le voit, confère une singulière profondeur à l'avertissement cité plus haut de nos « Cassandre en blouses blanches » de ce « Il va falloir s'habituer à vivre avec le(s) virus » : ceux qui, favorisés par de telles conditions de la jonction entre une *ouverture horizontale et une fermeture verticale*, ne manqueront pas, sous la forme notamment de ces « variants » nouveaux : dont les mêmes Cassandre agitent complaisamment le spectre, d'apparaître et de se propager sans plus aucune barrière ni « frontière » à la surface du *cluster errant* que sera devenue la Terre.

Chose étrange à penser : le meilleur moyen de s'opposer à cette pandémie

en cours (et à toutes celles qui ne manqueront pas de la suivre est peut-être de tenter de rouvrir, en ce mode royaumaire : spirituel et cette fois-ci *anti*-hygiéniste, ce monde *vers le haut* – intuition qui rejoint celle que, dans le cours de ma *Profondeur*, j'avais déjà avancée lorsque j'affirmais par exemple que la « meilleure manière de s'opposer à la globalisation était la *prière* » (pour ce qu'une telle pratique est encore le meilleur vecteur de cette « ré-ouverture vers le haut » – vers « le ciel ») –; et affirmation à laquelle les présentes conditions sanitaires confèrent, en leur mode elles hygiéniste-(anti-)spirituel, une *singulière actualité* : le fait troublant par exemple (que rapporte dans son *Jour d'après* le même de Villiers – quoique lui sans en tirer les conclusions que le complotiste vulgaire ne manquera pas d'en inférer) de cette sorte de « kriegspiel » organisé à New York, à l'automne 2019 : soit un ou deux mois avant l'éclatement effectif de la présente pandémie, par l'oligarchie financière, et « kriegspiel » qui avait justement pour thème la possibilité de l'éclatement, en ce mode « planétaire, forcément planétaire », d'une telle pandémie, venant jeter sur les considérations que je fais ici une *lumière particulièrement signifiante*. Étant clair qu'ici il ne s'agit nullement de (« complotistement ») soupçonner cette oligarchie impériale d'avoir elle-même déclencher le fléau (à quoi de Villiers se refuse le premier – « je ne suis pas un complotiste ») – plutôt de comprendre que ses membres (qui sont peut-être de « mauvaises gens »… mais sûrement pas des imbéciles) ne pouvaient que très lucidement envisager/anticiper une telle hypothèse qui, à ceux qui connaissent bien le fonctionnement du monde (globalisé) : puisqu'ils en sont les gestionnaires officieusement accrédités, ne pouvait à partir d'un moment qu'apparaître hautement probable : pour ce qu'il n'est pas besoin d'être grand virologue pour comprendre que lorsqu'on fait vivre une humanité entière dans un tel « monde globalisé » – dont l'inoxydable credo est, on l'a vu, la libre circulation des hommes et des marchandises (et donc aussi, par conséquent, des *virus* – avec ou sans « passeport » : *cf.* une formule particulièrement stupide de notre actuel président) –, les maladies ne peuvent qu'y trouver un nouveau champ d'expansion. Il était donc somme toute assez logique que cette oligarchie financière-impériale

(sans peut-être savoir à quel point elle « brûlait ») prenne pour thème de son « kriegspiel » de l'automne 2019 l'éventualité du déclenchement d'une telle pandémie… qui, à d'autres époques, serait sans doute restée « confinée » à son origine « chinoise » ; mais qui, du fait des nouvelles conditions sanitaires de ce monde globalisé, ne pouvait cette fois-ci que connaître un développement « planétaire, forcément planétaire » – la véritable question qui présida donc à ce « kriegspiel entre millardaires » étant donc de se demander, non pas comment on pouvait s'opposer au fléau qui se profilait immanquablement, mais plutôt de trouver moyen de transformer ce « dommage collatéral » de toute globalisation en ce qu'un des participants à ce même « kriegspiel » allait bientôt appeler une « fenêtre d'opportunité » (ce que je crois ils ont donc fini par trouver – par notamment le renforcement, en ce mode « hygiéniste », de la clôture anti-spirituelle… qui est en vérité le souci premier et cardinal de notre Empire « absolument-moderne »-globalisé). Et qui ne comprend par là que, sous ses apparences (strictement) sanitaires de « crise (du même nom) », l'épisode de cette pandémie, probablement appelé à se renouveler chaque fois qu'il le faudra : par l'apparition par exemple de nouveaux « variants », n'aura rien été d'autre qu'une phase (en cette forme donc : « hygiéniste ») de l'éternel combat que se livrent, depuis au moins deux mille ans, cet Empire et ce Royaume ; et phase dans le cours de laquelle le premier aura, *contre toute attente*, réussi à prendre par ouverture de cette « fenêtre d'opportunité, l'avantage sur le second : « contre toute attente » parce que, normalement, cette pandémie, conséquence directe de cette globalisation impériale, aurait dû porter un coup fatal aux intérêts idéologico/anti-spirituels de ce même Empire – alors que, comme on peut présentement le constater, il n'en a rien été : puisque ce même Empire, en mettant certes la main au portefeuille : preuve que ses véritables intérêts ne sont pas d'ordre strictement économique/écono*miste*, a réussi à ressortir (anti-spirituellement) *renforcé* de cet épisode de crise « sanitaire-planétaire »… qui normalement aurait dû porter un sérieux coup à ses « intérêts de domination »… C'est ainsi que, pour ce qui concerne plus particulièrement le continent européen, on a pu assister à l'étonnant spectacle d'une instance

gouvernementale-impériale – et l'Europe de la Commission de Bruxelles n'est rien d'autre (ce pourquoi, tout en étant cet européiste convaincu/anti-souverainiste national, je lui ai toujours opposé mon projet royaumaire de ce « reich de l'amour » (!)) – qui, piétinant allègrement ses présupposés politico-économistes les mieux établis, n'a pas hésité à accepter, pour sauver les intérêts cette fois-ci anti-spirituels de cet Empire, des mesures telles que la fermeture des frontières par ses États-membres (pour s'opposer à la diffusion du virus) ou encore à obliger cette austère/rigoureuse B.C.E. à faire « marcher la planche à billets » (histoire de désamorcer autant que possible les colères (populaire)/indignation (royaumaire) de toutes ces populations ainsi confinées – et populations qui, tout aussi « aliénées » qu'elle fussent par la propagande idéologico-impériale, avaient tout de même une *petite idée* au nom du véritable-impérial responsable de cette pandémie qui les obligeait à se claquemurer).

Ce pourquoi, dans les pages de mon précédent *Champ profond* consacrées à l'analyse de l'épisode du *premier confinement* (et de sa « lune de miel »), j'ai montré qu'il y avait là en germe, du fait même des circonstances sanitaires, la possibilité d'une contre-offensive royaumaire : par la considération que cette *fermeture horizontale* de notre monde impérial-globalisé (imposée par ces mêmes circonstances) aurait pu être l'occasion d'une *(ré)ouverture verticale* (« vers le haut ») de tout un peuple de « confinés » découvrant soudain que tout ce à quoi il avait cru jusque-là n'était que pure construction idéologico-illusoire distillée par l'incessante propagande impériale ; mais occasion que l'Empire, jugeant sans doute qu'il était allé aussi loin que possible dans le piétinement de ses propes présupposés anti-spirituels, s'est empressé, lors cette fois-ci de l'épisode du *premier* dé-confinement, de détruire dans l'œuf… en décidant, peut-être tout de manière, du point de vue strictement sanitaire, quelque peu prématurée, de « relâcher » ses partisans les plus fanatiques/créatures les plus enragées : celles que, dans le même passage de ce *Champ profond*, je désigne sous les

noms, selon, de *homo festivus*, ou *homo consumerus*, voire *homo militants*, etc. ; et libération de tels fauves anti-royaumaires qui est peut-être à l'origine de cette « deuxième vague » virale ayant nécessité un deuxième confinement (lui-même suivi de bien d'autres – quoique (re)confinements eux plus en accord avec les intérêts de domination impériaux : puisque cette fois-ci les confinés, tout en étant pareillement claquemurés, se devaient d'aller… travailler) ; à se demander si le « énième » dé-confinement (j'en ai perdu le compte) que nous vivons présentement (fin mai 2021) ne débouchera pas lui aussi sur le même genre de conséquences : ce dont nos « Cassandre en blouses blanches », toujours promptes à casser notre joie de dé-confinés : quoique peut-être après tout avec raison (puisque « Cassandre ne se trompe jamais »), ne se font pas faute de nous avertir actuellement… Mais de toute façon pour l'Empire, par l'ouverture de cette « fenêtre d'opportunité » : *dixit* un de ses stratèges-gestionnaires les « autorisés », le *risque* de cette contre-offensive royaumaire, celle qui aurait pu se déclencher à la faveur de ce *premier* confinement : le moment où, pour raisons de nécessité sanitaire, l'Empire a été obligé de baisser sa garde idéologico/anti-spirituelle, est bel et bien passé ; et « risque » qui consistait on le comprend, non tant en une ruine de l'économie « capitaliste » : qui semble-t-il s'en est plutôt bien sortie (les cours de la bourse étant parait-il au beau fixe), qu'en cette possibilité de (ré)ouverture verticale/« vers le haut » d'un monde peuplé d'habitants qui, jusqu'à cette pandémie et son confinement, n'avaient pas seulement songé à élever le regard « vers (ce) haut » – et cela suivant la consigne (à peine modifiée) qu'on lit dans le poème « En bleu adorable » de Hölderlin :

> *Un homme, quand la vie n'est que (confinement), un homme*
> *Peut-il regarder en haut et dire : tel*
> *Aussi voudrais-je être ? Oui. Tant que dans son cœur*
> *Dure la bienveillance, toujours pure,*
> *L'homme peut avec le divin se mesurer.*

(chose étrange et un peu folle à penser : ces quelques vers du « pauvre

fou de Tubingen » recèlent peut-être plus de dangers pour le système de domination impérial que toutes les théories politico-économiques critiques qu'on a écrites pour l'abattre – « regarder en haut », s'ouvrir à la dimension de *verticalité* royaumaire refermée par cet Empire : voilà peut-être l'acte le plus « révolutionnaire » qu'on puisse, en ce moment, acomplir)… Et que peut faire une humanité ainsi anti-spirituellement, par le jeu de cette succession ininterrompue de confinements et de dé-confinements, *mise sous cloche* que de chercher en effet le « salut » en la forme de cette issue « vers le haut » qui, par le simple mouvement de l'élévation d'un regard vers le ciel, peut lui donner loisir de (r)ouvrir la vieille dimension royaumaire que cette même humanité, subvertie, par le bombardement sur elle de l'omniprésente propagande impériale, avait presque perdue de vue – où l'on comprend aussi pourquoi l'Empire est « mondialiste » (tandis que le Royaume serait plutôt « universaliste ») : parce qu'il a compris que plus il ouvrirait cette dimension d'*horizontalité* (par le jeu notamment de cette exigence néo-libérale qui veut en toutes choses la libre circulation des hommes et des marchandises – dont un des dommages collatéraux est donc la libre circulation… des virus !) et plus cette humanité aurait des « chances » d'oublier l'autre dimension de cette *verticalité* (céleste et royaumaire) ; et ce pour quoi aussi la (courte) période de ce *premier* confinement, c'est-à-dire celle durant laquelle pour des raisons de nécessité sanitaire, cet Empire a bien été obligé de refermer (momentanément) sa « dimension d'horizontalité » à constitué pour lui un grand *risque* – quoique « risque » non tant économique que spirituel – : la fermeture de cette horizontalité ne « risqu(ant) »-elle pas de donner à cette humanité confinée l'idée de rouvrir l'autre dimension, elle royaumaire, de « verticalité » (tous ces gens qui, enfermés dans leurs appartements, disaient vouloir « se recentrer sur l'essentiel », etc.) ? Ce qui peut aussi expliquer, pour revenir au cas particulier de notre pays, la forte réticence de notre président de l'époque (printemps 2020) à prendre la mesure qu'imposaient pourtant les circonstances sanitaires : la *fermeture des frontières* – ce qui lui valut notamment de proférer la phrase la plus bête de la décennie : « Un virus n'a pas de passeport » (lui qui pourtant est tout sauf un idiot) – ; et

cela parce que le cher « Manu », en tant que parfaite et très pure « créature de la domination », comprenait peut-être mieux que les autres dirigeants impériaux tout ce que cette mesure (que les gouvernements de ces mêmes dirigeants avaient prise, eux, sans faire tant de manières) comportait de *périls* pour les intérêts les plus vitaux de cette « domination impériale » : quoique « périls », comme j'ai essayé de le montrer par les considérations développées ici, non tant d'essence politico-économique que bel et bien idéologico-(anti)spirituelle (et où irait-on – se disent *in petto* ces mêmes dirigeants impériaux – si l'on s'avisait de laisser trop longtemps refermée la dimension d'horizontalité dont se sert ordinairement l'Empire pour *faire oublier* à l'humanité l'autre, royaumaire, de verticalité ?).

Horizontalité (impériale)/verticalité (royaumaire) : étant clair en tout cas que, dans l'univers parallèle uchronique qui est le nôtre, la vieille querelle entre ces deux « entités terminales » (Dick) ne peut plus s'organiser qu'entre *ces deux dimensions* – ce pour quoi, tandis que la première (entité) est d'essence « mondialiste », la seconde, elle, serait plutôt d'inspiration « universaliste » : pour ce que, tandis que ce « mondialisme » n'est rien d'autre que l'effectuation pratico-*spatiale* de cette volonté de maintenir à toutes forces *ouverte* cette dimension d'horizontalité (quitte, comme on l'a vu au développement précédent, à se refuser à prendre la mesure – pourtant dictée par des circonstances sanitaires-extraordinaires – de cette (re) fermeture des frontières); cet « universalisme » lui est celle, pratico-*temporelle*, du maintenir-ouvert de l'autre dimension de cette verticalité ; tout se passant ici comme si, en ce combat bi-millénaire entre Empire et Royaume, s'affrontaient en vérité *deux libertés* : celle donc de l'« espace » et celle du « temps » – ce pour quoi aussi, dès le troisième tome (éponyme) de cette *Profondeur*, j'ai pu définir l'Empire comme la coalition de toutes les puissances qui veulent la *spatialisation du temps*… et le Royaume comme celles (si tant est qu'on puisse accoler le terme de « puissance » à cette « entité terminale »-là) qui désirent l'exact contraire : la « libération du temps »…

par la voie (donc) de cette verticalité « céleste-universaliste ». Ce qui n'est pas dire bien sûr que l'espace (et son horizontalité) serait « du côté de » l'Empire (et le temps (et sa verticalité) « du côté du » Royaume) : car, de la même façon qu'il existe un *temps impérial* (celui-là même où nous évoluons présentement – le plus donc « spatialisé » possible), il existe aussi un *espace royaumaire* (dont j'ai essayé, par notamment mes analyses de la peinture d'un Cézanne, de dégager dans ce « grand récit » les grands traits et autres caractéristiques fondamentales/(anti-)impériales) ; mais partition entre les deux dimensions de cette horizontalité (spatiale) et de cette verticalité (temporelle) qui permet cependant de comprendre pourquoi cet Empire, en sa guise « absolument moderne », est si *furieusement mondialiste* : pour ce que, sans doute, à ses yeux, plus cet espace (et son horizontalité) sera *libre*… et moins le sera ce temps (et sa verticalité). Où l'on comprend par là que ce fameux « mondialisme », encensé par tous les « libéraux-libertaires »/décrié par leurs adversaires « souverainistes-populistes », ne peut être compris (et si possible : efficacement combattu) que si on l'inscrit lui-même dans la perspective plus générale de cet éternel-historique combat qui opposent depuis deux mille ans cet Empire et ce Royaume : ceci expliquant aussi pour quoi, du fait de leur refus d'inscrire leur activisme dans une telle perspective, nos fameux « alter-mondialistes », en bientôt trois ou quatre décennies de lutte, n'ont *pas marqué un seul point* contre cet Empire… qu'ils prétendent pourtant abattre (et dont ils sont, au mieux, les « idiots utiles » ou, au pire, les « alliés objectifs » – à moins que ce ne soit le contraire ?) – même si dans le fond, et pour la même raison leurs correspondants « de droite »/souverainistes-populistes ont à peine fait mieux : pour ce que, n'ayant pas mieux compris que leurs alter ego néo-progressistes/alter-mondialistes « de gauche » la *provenance profonde* de ce « mondialisme » (qu'ils prétendent pourtant eux aussi abattre), ils commettent, eux, l'erreur de… (ici le texte s'interrompt)… À présent (fin mai 2021), tous les « sondages » semblent nous promettre, pour le second tour de l'élection présidentielle de 2022 : que le même de Villiers a déclarée « cruciale », une nouvelle confrontation entre la candidate néo-nationale/souverainiste/populiste (Le Pen) et le

candidat néo-libéral/mondialiste/impérial (Macron) – la première, on le sait, ayant totalement manqué son premier « débat » de 2017 (parce que, comme l'observa lucidement son père, elle ne sut pas l'élever à un niveau « philosophique ») –; et nouvelle confrontation qui, en effet, pourrait s'avérer intéressante (« cruciale » donc) si elle mettait en lice le combat (« philosophique » donc) entre la candidate de l'« universalisme royaumaire » et celui du « mondialisme impérial » – et aussi bien: entre cette liberté du temps et cette liberté de l'espace/entre cette verticalité (royaumaire) et cette horizontalité (impériale) –; mais combat dont nous seront probablement (comme déjà en 2017) privés pour ce que, si le candidat de l'Empire: la créature de (s)a domination qu'est Macron, présente/résume toutes les caractéristiques de son camp, sa rivale souverainiste-populiste est loin, elle, d'illustrer celles du camp royaumaire; et cela probablement parce que, d'une part, le Royaume « ne fait plus de politique »: Dieu, comme je l'ai déjà dit dans cette *Profondeur*, se refusant désormais, depuis sa « monstration » d'il y a deux mille ans, à se mêler des affaires humaines (celles de « César »); mais surtout parce que, d'autre part, toutes les élections démocratiques sont toujours pipées, sinon par l'intervention directe de l'Empire, du moins par l'immiction en celles-ci de ses propres « catégories de pensée » – la seule chose intéressante, instructive, qui pourrait ressortir, si par extraordinaire la candidate souverainiste-populiste l'emportait: c'est le pari étonnant qu'a fait l'idéologue impérial et mondialiste Attali sur je ne sais plus quel plateau médiatique, de cette élection serait d'observer comment cet Empire s'y prendrait pour mettre cette candidate – en apparence pourtant clairement opposée à ses catégories anti-royaumaires – dans sa poche (du même nom).

Le Christ Lui-même après tout (bon « candidat royaumaire » s'il en est (!) aurait pu, suite à son entrée triomphale à Jérusalem au jours des Rameaux, se faire couronner roi par le peuple enthousiaste (on sait qu'il préféra finalement opter pour une « autre » couronne…); est-ce à dire que les partisans du Royaume, se calquant sur cet insupportable modèle,

doivent eux aussi s'abstenir de toute action ou ambition politiques ? – bien sûr que non (*cf.* à ce propos l'attitude que préconise saint Paul dans une de ses Épitres) ! –; mais à la condition que, lorsqu'ils se mêlent de « politique », ils gardent toujours à l'esprit cette vérité qu'aucun candidat à quelque pouvoir que ce soit ne peut l'obtenir sans l'*imprimatur* de l'avatar impérial de son temps (« romain » à l'époque du Christ comme, aujourd'hui, financier-oligarchique) : si bien que, si la candidate néo-nationale/souverainiste/populiste-Le Pen désire sincèrement ce pouvoir : ce qui, on le sait, n'était pas le cas de son « histrion » de père, il va bien falloir qu'elle *entre en composition* avec les représentants officieux de cet Empire… qui, très probablement, lui demanderont, pour prix de leur *imprimatur*, qu'elle mette en sourdine les traits les plus visiblement « royaumaires » de son programme – ce que fit par exemple, lors de l'éléction de 2012, le candidat « socialiste » Hollande lorsque, après sa noble diatribe du « discours du Bourget contre le « monde de la financière internationale » : sorte de déclaration de guerre à l'Empire destinée à rallier l'aile gauche de son parti, il se dépêcha d'envoyer un émissaire à ces mêmes milieux (ceux en l'occurrence de la « city » de Londres) pour les rassurer (l'amusant étant que cet émissaire n'était autre qu'un certain Emmanuel Macron !) –; et même chose dans le cas du candidat-Fillon de 2017 dont la catastrophe qui lui tomba dessus dans le cours de sa campagne fut dûe, je crois, à ce même fait que, malgré toutes ses convictions néo-libérales clairement affichées, il ne parvint pas à obtenir cet *imprimatur* impérial : peut-être à cause du tropisme encore trop catholique (et donc : encore trop « royaumaire ») de sa personne (seuls le savent ceux qui ourdirent contre lui le montage de ce « Pénélope-gate » – pourtant bien véniel à l'aune de ce qui était réellement en jeu) ? L'intrigant étant d'ailleurs, à continuer de lire ces sondages, que, dans le cas de l'hypothèse de sa présence au second tour, c'est cette fois-ci le candidat de la droite « républicaine »-Bertrand qui l'emporterait plus largement que Macron sur leur commune rivale « néo-nationale » : argument que Bertrand, dans ses propres pourparlers avec l'Empire, pourrait faire valoir (si ceux de celui-ci avec Le Pen n'ont pas abouti) ; et je sais bien

que de telles considérations peuvent sonner terriblement « complotiste » à l'oreille de mes lecteurs – une instance qui dirigerait ainsi la vie politique des sociétés –, mais il ne faut pas s'illusionner : dans les élections « démocratiques » actuelles, c'est *toujours* le candidat de l'Empire qui l'emporte à la fin ; et cela parce qu'aucun Empire, ancien ou moderne, ne peut prendre le risque de laisser venir au pouvoir un dirigeant, sinon authentiquement « royaumaire », du moins par lui *incontrôlable* : ce pour quoi, si nous les « partisans du Royaume » voulons un jour abattre cet Empire, notre action ne passera sûrement pas par quelque élection pseudo-« démocratique » et autre « sanction des urnes » – plutôt par l'application à une humanité entière de la consigne hölderlinienne (cette fois-ci rétablie dans sa formulation exacte) de ce « regarder en haut » :

Un homme, quand la vie n'est que fatigue, un homme
Peut-il regarder en haut, et dire : tel
Aussi voudrais-je être ? (…)

(ce qui, je le sais, peut sembler bien naïf – et cette fois-ci : pas du tout « complotiste » ! – ; mais qui pourtant faillit bien (secrètement) arriver lors de la « lune de miel » de ce *premier* confinement – lorsque cet Empire, contraint de refermer temporairement la dimension de son horizontalité spatiale-libérale, laissa le loisir à cette humanité, ainsi sanitairement mise sous cloche, de (r)ouvrir l'autre dimension de cette verticalité temporelle-royaumaire – notre « fenêtre d'opportunité » à nous si l'on peut dire) –; et « fenêtre » que ce même Empire, voyant le danger, s'empressa de (re)fermer au cours de la période du *premier* dé-confinement : en (re) lâchant dans les rues, comme je l'ai raconté dans mon *Champ profond*, la « populace » de ses partisans les plus débridés/enragés – *homo festivus*, *homo consumerus* et autre *homo militantus*, etc.)… Il y eut donc bien secrètement à l'œuvre, dans le cours de quelques semaines d'enfermement de ce merveilleux printemps 2020, quelque chose comme une ouverture « vers le haut », c'est-à-dire, comme je l'ai écrit dans ce même *Champ profond*, une

descente de la temporalité céleste-royaumaire sur la Terre – cette Terre magiquement-sanitairement débarrassée de ses voitures (dans les rues) et de ses avions (dans le ciel) (enfin rendue à son *silence* originel) –; et « descente » qui permit en effet à certains, pour reprendre le mot de Hölderlin, de « se mesurer (à nouveau) avec le divin »: possibilité que l'Empire, bien sûr, ne pouvait pas tolérer trop longtemps – ce pour quoi il s'empressa au bout de quelques semaines de (re)fermer cette « fenêtre d'opportunité » royaumaire: pour rouvrir la sienne, impériale et tonitruante (et « chacun rent(ra) chez son automobile » (Nougaro)… ou son avion – revint, selon, à sa fête, ou à son « commerce non-essentiel » ou à sa « cause » néo-progressiste). Nous traversons à présent un paysage dévasté (au moins en ces modes économique, sécuritaire, etc. – pas un seul jour, désormais, sans que la violence générale ne monte d'un cran) par la succession sur la société de ces périodes de confinement suivi de dé-confinement; mais paysage sur lequel, après l'alerte de la « lune de miel » (royaumaire) de ce printemps 2020, l'Empire a d'évidence *repris la main*: étant finalement sorti *renforcé* de cette épreuve que lui imposèrent les circonstances sanitaires-inédites – mais épreuve que désormais, ayant beaucoup appris de ce « covid-19 » initial, il sait tourner à son profit: car pour quoi l'avertissement de nos « Cassandre en blouses blanches » de ce « il va falloir apprendre à vivre avec le(s) virus » ne l'effraie plus guère (y percevant même donc, pour ses intérêts de domination une « fenêtre d'opportunité » – (politiquement) liberticide et (spirituellement) *anti-royaumaire*).

Le « gouvernement du monde » qu'exerce (de moins en moins secrètement) cet Empire n'a donc plus grand chose à redouter des pandémies qui, selon nos mêmes « Cassandre en blouses blanches », ne manqueront pas de se déclencher dans un avenir plus ou moins proche – étant clair que, dans un monde « globalisé », toutes les conditions anti-sanitaires sont réunies pour donner libre cours à la circulation des virus (avec ou sans « passeport »!) –: puisque ce même Empire, dans le cours de cette présente crise

sanitaire : probablement inaugurale de bien d'autres, a appris à *tourner le dommage collatéral-logique* de sa « mondialisation » en sa faveur (c'était, on s'en souvient, le thème de ce « kriegspiel-entre-milliardaires » de l'automne 2019 à New York) ; et qui ne comprend par là que ce même Empire, après le temps de désarroi occasionné par la *surprise* de ce « collapsus » en mode sanitaire : quoique « surprise », donc, pas pour tous, a retrouvé toute sa *sur-puissance* (politico-économique) et son optimisme (idéologico-gestionnaire) : envisageant désormais presque sereinement, dans le cas où d'autres pandémies surviendraient : où d'autres « variants » se propageraient, de les « gérer » par (re)fermement momentané, chaque fois qu'il le faudra, de cette *horizontalité* spatiale/néo-libérale, qui est la caractéristique la plus profonde de tout Empire : ancien ou moderne – quoiqu'en s'arrangeant à présent pour que l'interruption de cette « horizontalité » *ne profite jamais* à son vieil adversaire royaumaire : comme cela faillit bien arriver lors de la période « bénie » de ce *premier* confinement du printemps 2020 (purgatoire pour les partisans de l'Empire, « lune de miel » pour ceux du Royaume) :

> *Un homme, quand la vie n'est que [confinement], un homme*
> *Peut-il regarder en haut, et dire : tel*
> *Aussi voudrais-je être ? (…)*

; et question dont on connaît bien la réponse *positive*-royaumaire de hölderlin :

> *(…) Oui. Tant que dans son cœur*
> *Dure la bienveillance, toujours pure,*
> *L'homme peut avec le divin se mesurer*
> *Non sans bonheur (…)*

; mais question à laquelle, comme on s'en doute, l'Empire s'efforce lui d'apporter une réponse toute *négative* : pour ce que sans doute rien ne saurait être plus dangereux pour ses « intérêts de domination » qu'une humanité

qui, ainsi par ses soins « confinée », s'aviserait de (r)ouvrir, via l'emprunt de la dimension de cette « verticalité royaumaire », l'*antique dialogue* avec « le céleste » – ce que Hölderlin appelle dans sa longue métaphysico-poétique le « se-mesurer-avec-le-Divin » –; ce pour quoi ce même Empire, pour parer à un tel danger (spirituel), envisage de gérer toutes les crises sanitaires, qui ne manqueraient pas de survenir dans le futur : puisque celles-ci ne seront rien d'autre que les conséquences pratiques/dommages collatéraux de son horizontalité « mondialiste »-anti-royaumaire, par succession rapide de périodes de (re)fermement de cette horizontalité suivies de périodes de (ré)ouverture de celle-ci – ce qui donne pratiquement-sanitairement cette succession de confinements suivis de dé-confinements dans laquelle, depuis maintenant plus d'une année, nous sommes entrés : ce qui fait notamment venir l'avertissement de nos « Cassandre en blouses blanches » de ce « il va falloir s'habituer à vivre avec le(s) virus »… comme, dans le fond, la *véritable réponse impériale* à la question hölderlinienne citée plus haut. Car que signifie au juste cet avertissement en forme de consigne sanitaire ? – peut-être rien d'autre que ceci… qu'« il va falloir s'habituer à vivre » dans un monde où l'horizontalité impériale/anti-spirituelle ne fonctionnera plus que *par éclipses et retours* : à la manière par exemple d'une ampoule électrique qui n'éclairerait plus que par grésillements discontinus de ses filaments –; et tandis qu'au dessus de ce peuple de confinés/déconfinés continuera de briller le clair soleil royaumaire de cette « bienveillance » – qui, d'après le même Hölderlin, constitue la disposition la plus « pure » du « cœur » humain pour s'ouvrir-à l'(heureuse) épreuve de ce « se-mesurer-avec-le-Divin :

> *(…) Oui. Tant que dans son cœur*
> *Dure la bienveillance, toujours pure,*
> *L'homme peut avec le Divin se mesurer*
> *Non sans bonheur (…)*

; mais « bonheur » dont on comprend que l'Empire doit à toutes forces priver ses « innocents lecteurs »/« ouailles spectatrices » : car sinon c'en serait

immédiatement fait de son emprise sur ce même peuple livré au déchaînement inconditionné de son horizontalité à éclipses » – poursuivons la citation de Hölderlin :

L'homme peut avec le Divin se mesurer
Non sans bonheur. Dieu est-il inconnu ?
Est-il, comme le ciel, évident ? Je le croirais.
Plutôt. Telle est la mesure de l'homme.
Riche en mérites, mais poétiquement toujours,
Sur terre habite l'homme (…)

Par quoi, on le voit, on est passé de la notion de cette « bienveillance » – la disposition la plus « pure » du « cœur » humain (celle qui lui permet, notamment d'emprunter la voie de cette *verticalité* royaumaire « vers le haut ») – à celle de cette « habitation poétique »… qui n'est peut-être que le nom hölderlinien d'une *horizontalité qui ne soit pas*, elle, d'essence impériale ; et « habitation poétique » (même s'il vaudrait mieux dire ici « habitation *scripturaire* ») qui est peut-être alors aussi le seul moyen qui nous reste d'abattre cet Empire prétendant, pour préserver son emprise sur elle, faire entrer la *vie humaine* dans cette succession ininterrompue de périodes de confinement/dé-confinement – transformant par là cette « vie » en une également à « éclipses-et-retours » : qui correspondrait toujours plus étroitement à la conception que se fait l'Empire de toute habitation (in) humaine de la terre (en cette forme donc anti-royaumaire et « littéraire »).

Chose étrange à penser : peut-être avons-nous connu, lors de la « lune de miel » de ce *premier* confinement, comme l'ébauche, imposée par les circonstances sanitaires, de cette « habitation *scripturaire* » de l'homme sur la terre : ces villes aux rues enfin débarrassées de leur flux incessant/tonitruant/automobile, ces ciels de leur trafic aérien, ce silence extraordinaire qui, certains soirs, s'emparait des campagnes, etc. (toutes choses que, dans

mon précédent *Champ profond*, j'ai longuement décrites) ; mais situation, absolument inédite qui, en même temps, permettait d'établir *une claire ligne de partage* dans ce peuple de « confinés-malgré-eux » entre deux types d'humanité : la *royaumaire*, celle qui profitait de cette « suspension » pour ouvrir son « cœur » à cette « bienveillance toujours pure » dont parle Hölderlin, et l'*impériale*, celle qui, pendant ce temps, rongeait son frein/applaudissait les « soignants » aux balcons/postait sur You Tube ses grotesques vidéos, etc. (et je sais bien qu'il m'est facile à moi, qui vit dans une maison solitaire au fin fond de la plus reculée des campagnes, de rédiger à présent de telles considérations – mais après tout, cette installation, a été chez moi l'effet, non du hasard, mais d'un *choix* : non pas bien sûr que j'avais prévu la survenue de cette pandémie – même si cette lectrice de ma *Porte sur l'été* (2016) m'assure du contraire –; mais que du moins, avant d'autres, j'avais toujours-déjà renoncé, en gagnant les déserts de ces France/Europe/planète périphériques, à l'Empire, « ses pompes (médiatiques) et ses œuvres (anti-spirituelles) »… S'ouvrit donc, durant la « lune de miel » (l'expression est justement de cette lectrice) de ce printemps 2020, une « fenêtre d'opportunité » (quoique, elle, d'essence *royaumaire*)… que bien sûr, pour ouvrir la *sienne*, l'Empire s'empressa de refermer : en décrétant – peut-être après tout, du point de vue strictement sanitaire, *prématurément* (puisque d'autres vagues virales et leurs (re)confinements associés n'allaient pas manquer de suivre – quoique, eux, plus conformes à ses « intérêts de domination » : puisque ce peuple de « confinés », tout en continuant de devoir se claquemurer dès le soir venu, se devait pourtant en même temps, le jour, de se rendre à son travail) –… ce *premier* dé-confinement, ce qui donna à l'humanité du premier type (la « royaumaire-bienveillante ») le (triste) loisir d'assister au (lamentable) spectacle de l'humanité du second (« impériale-enragée ») dansant dans les rues (pour ce qui concerne la catégorie d'*homo festivus*) et applaudissant à la réouverture des « commerces non-essentiels » (pour ce qui concerne celle d'*homo consumerus*) – je précise ici que je n'invente rien : ces faits m'ayant été rapportés par des amis qui, durant toute la durée de ce *premier* confinement/dé-confinement, avaient continué de résider dans une grande ville proche.

Où l'on comprend aussi par là, dans la perspective de cette lutte éternelle entre Empire et Royaume, que nos *vrais adversaires* ne sont pas tant les gestionnaires « froids et sérieux » du premier… que les membres de cette humanité du « second type » *formés* par les « catégories de pensée » (festive/consumériste/militante, etc.) de cet Empire : ceux que Debord appelait pour sa part la « génération formée par le spectacle » ; et « génération » à laquelle, si nous voulons nous abattre cet Empire, il va bien falloir apprendre à sa dé-prendre de ces mêmes « catégories » (anti-spirituelles/anti-royaumaires) : « travail d'éducation » d'autant plus difficile à réaliser que cette « génération » souscrit dur comme fer à l'illusion (qui constitue en vérité la *ruse* la plus subtile de l'Empire) que ces « catégories » (celles notamment en ce mode « festif » et « militant ») vont elles aussi dans le même but de cet *effondrement de l'Empire* – alors que bien sûr il n'en est rien : puisque en réalité, elles sont encore (quoique secrètement) d'*inspiration* impériale/anti-royaumaire – ; ce « travail d'éducation » devant donc s'employer, avant même l'*attaque frontale contre* toutes les puissances de domination impériale, à montrer à cette génération (d'« idiots utiles » de celles-ci – en leur mode notamment militant/associatif/néo-progressiste, etc.) que tout ce à quoi elle avait cru (d'ailleurs le plus souvent très sincèrement – sans aucun cynisme « arriviste ») allait encore dans le sens d'un renforcement de cette même puissance impériale : à laquelle pourtant elle croyait (sincèrement) s'opposer. Ce pourquoi par exemple le travail critique effectué, chacun en son temps, par, selon, un Heidegger (contempteur de la « Technique »), ou un Debord (contempteur lui du « Spectacle »), voire plus récemment par un Muray (contempteur de cette « hyperfestivité ») – et malgré toutes les objections royaumaires qu'on peut adresser à ces auteurs (le néo-paganisme du premier, le progressisme amalécite du second, etc. – n'oublions pas, par exemple, que cette notion de « festif » n'est qu'un détournement impérial d'une idée « situationniste » : celle qui voulait croire que la Révolution devait s'opérer à la manière d'une « fête ») –… est encore de nature *royaumaire* : ceci expliquant notamment pourquoi les *noms* de ces auteurs, bien que leur œuvre respective soit séparée par un abîme « philosophique » (pour

dire vite) de celle de l'auteur de cette *Profondeur*, reviennent pourtant si fréquemment dans la rédaction du « grand récit » éponyme – pour ce que leur travail critique-époqual, contrairement à celui de tant de penseurs tombés depuis longtemps dans l'oubli, ont au moins su en leur temps indiquer à leurs innocents lecteurs la toujours même *cible à viser* : celle que moi, « nain juché sur les épaules de (tels) géants », j'ai donc fini par identifier sous l'appellation terminale d'*Empire* (l'image de cette « cible à viser » étant empruntée au passage d'un ouvrage de Wittgenstein – où celui-ci explique que même « manquer la cible » est encore un moyen, pour un « philosophe, d'en désigner le *centre* à son lecteur).

Quel sens cela a-t-il, pour un auteur aussi obscur que moi – même pas, si j'y songe, « à peine identifié sous le nom-de » (puisque l'Empire, pour contrecarrer une telle identification, a suscité tout exprès dans l'époque un *parfait homonyme* – d'évidence bien meilleur philosophe que moi !), que de s'obstiner en la rédaction de l'océan textuel de ce « grand récit » : n'étant pas même assuré que les lignes que j'écris présentement parviendront un jour à la connaissance du public (les maisons d'édition étant, comme les auteurs, mortelles – et où en serons-nous, dans quatre ou cinq années date (supposée) de la publication de ce *Milieu doré*, mon éditeur et moi ?) ; et pourtant, si je m'obstine ainsi en l'exploration hallucinée de cette *Profondeur*, c'est que très probablement, quelque chose en moi, qui cependant *n'est pas* « moi », désire passionnément continuer d'écrire de ce (ici le mot manque) : le scripteur en « moi », étant comme *aspiré par* ce blanc ou ce « trou » scripturaires… qui s'ouvrent au cœur même d'un texte très probablement, désormais, *rédigé pour rien ni personne* ; et qui ne comprend, par cette prise de conscience d'un auteur quant à la *vanité* de son travail : au moins en venue depuis la rédaction de son/mon *Recherche extrême*, que la notion de ce « (pur) scripturaire », apparue elle au moment de l'écriture de son/mon *Bruit du temps* : normalement à paraître dans quelques semaines (fin juin 2021), n'est peut-être rien d'autre que ce… (ici le texte s'interrompt

– somme toute, à relire ce début de développement, assez logiquement). Et cependant (je le vois bien à présent) la rédaction de cette *Profondeur*, en tant qu'elle fut vécue par moi, non tant comme l'exposé raisonné d'une « pensée » (quelle pensée ?), qu'à la manière d'une *aventure scripturaire*, constitua pour son auteur (d'évidence non « formé » pour y procéder) une *grande chance*… dont mon seul mérite fut de savoir en saisir l'occasion lorsqu'elle se présentait : c'est-à-dire à la toute fin du siècle dernier quand, me dirigeant plutôt en ce temps-là vers une carrière de « romancier » : qui de toute façon ne serait pas allée très loin (ce que la suite a suffisamment montré), la *rencontre avec une seule idée*, quoique « idée » grosse de mondes, me fit glisser subrepticement au registre de l'*essai*… où je me retrouvais soudain comme chez moi (alors que rien dans ce que j'avais écrit précédemment – je venais de publier mon premier roman (« noir ») et obtenu juste avant la parution de mes « proses poétiques urbaines » dans une revue prestigieuse – ne me prédestinait vraiment à un tel glissement scripturaire). Combien la vie en général et l'élaboration, en celle-ci, d'une « œuvre » en particulier tiennent finalement à peu : étant clair que si, à cette même époque, je n'avais pas fait *certaines rencontres*, toutes à la fois « humaines »… mais plus encore « intellectuelles » – *cf.* la question que pose, donc, le personnage féminin de *La bête dans la jungle* de James à son narrateur : « Et cette grande idée ? » –, rien de ce qui constitue à présent la réelle trame de tropes et de jours de mon « grand récit » n'aurait probablement pas existé (ils sont tous là devant moi, sagement alignés sur leur étagère, les (bientôt quatorze) tomes de ma *Profondeur*… et parfois, à la pensée qu'ils auraient aussi bien pu *ne pas être*, une sorte de vertige rétrospectif me saisit – même si, en même temps, je me dis que, s'ils sont maintenant là sous leurs belles couvertures des éditions Loubatières, c'est que, sûrement, une *mystérieuse nécessité* a présidé à leur écriture : « nécessité » qui n'est peut-être rien d'autre que l'autre nom de ce « (pur) scripturaire » auquel au moins dans les plus récents, j'ai tenté de donner assise (philosophique) et réalité (ici l'épithète manque))… Dans le quartier de douceur et de paresse où, après une première tentative pour mener une existence plus « normale » : mariage et

poste dans la fonction publique, vint se réfugier ma (tardive) jeunesse, je me retrouvai soudain mêlé à toute une faune de « border-lines » dans laquelle se mêlaient Rmistes et francs clochards, heideggeriens fanatiques et lacaniens fous, post-gauchistes et sympathisants du Front National, écrivains ratés et peintres confidentiels, théologiens sauvages et belles voyelles, lecteurs de J. H. Chase aussi bien que de saint Thomas d'Aquin, etc. – et tous menant joyeuse-bruyante assemblée autour de quelques tables de café dont ils ne s'éloignaient guère (l'étrange étant d'ailleurs que les membres de ce petit monde, bien qu'illustrant parfois des idéologies radicalement antagonistes, pas un instant ne songeaient à s'exclure : lecteurs de *Minute* et lecteurs de *Libé* échangeant volontiers leurs publications respectives) –; cela se passait, vers la fin des années quatre-vingts à Toulouse, ville qui à l'époque, parce qu'elle n'avait pas encore embrassé l'ambition de devenir cette (prétentieuse) « métropole d'équilibre régional » : projet dont elle n'a évidemment pas les moyens, avait su conserver, au long de ses rues non-encore « piétonnisées » et à ses terrasses : où l'on pouvait passer des après-midi entières autour d'un *seul* café, cette *douceur* que recèle en essence le mot de « province » (le plus beau de la langue française selon le romancier Christian Autié – qui lui-même les fréquenta quelques temps) [N.B. : ce passage est clairement inspiré d'une page du *Panégyrique* de Debord – car moi, contrairement à tant d'auteurs qui s'efforcent de les dissimuler, *je cite toujours* mes sources]. Et c'est probablement aussi pour tenter de fixer une dernière fois cette atmosphère de bonheur « provincial » – dans le moment même où je sentais bien qu'il était entièrement en train de disparaître (ce qui n'a pas manqué d'arriver pour les raisons que j'explique notamment dans le « roman vrai » qui constitue la troisième partie de mon *Secret de la domination* – « Soldat et jeune fille souriant ») – que je composais alors mon premier roman publié – le « polar » de ce *Une ville rose et noire* (où se retrouvent, à peine grimés en personnages, certaines des personnes que je fréquentais alors) –; mais publication qui, fort significativement, correspondit aussi avec la rencontre avec cette « grande idée »… qui allait bientôt orienter toute ma recherche scripturaire vers des domaines sans grand rapport avec cette

première tentative, elle encore « (strictement) littéraire » : bien que placée sous le signe de cette para-littérature « au noir », d'écriture d'une fiction : quand la même année de cette publication, comme je crois l'avoir déjà raconté dans mon « grand récit », je me mis à la rédaction, en collaboration avec un ami peintre : appartenant à ce même milieu de « border-lines », de ce « petit traité » consacré à l'œuvre de Vermeer… dont est sortie toute armée celle de mon immense *Profondeur*.

Mais il y avait aussi, se tenant *en robe rouge* à la périphérie de cette faune de « marginaux » : dont j'occupais moi le centre exact, cette jeune et ravissante « voyelle » – celle à laquelle, dans ce même « Soldat et jeune fille souriant », j'ai donné le prénom de « Julie » –… dont je tombais inopinément amoureux : étant clair que, sans la passion qui me saisit alors pour son jeune corps et son esprit affuté-malicieux, je me serais probablement beaucoup plus rapidement lassé de cette compagnie de « loosers » (de l'art) et de « ratés » (de l'existence) ; mais compagnie qui, tant que durèrent cet amour et la relation (toute) « physique » qui en procéda, continua de m'être précieuse : peut-être pour la simple raison qu'elle constituait comme l'élément de nos rencontres et l'alibi de notre « liaison » (destinée à demeurer jusqu'au bout *clandestine* – même si bien sûr, à partir d'un moment, cette « clandestin(ité) », dont Julie aimait pour des motifs peut-être « érotico-sentimentaux », l'atmosphère, tourna au franc « secret de polichinelle ». Et je revois maintenant la lumineuse après-midi de ce (lointain) printemps de l'année 1987 où pour la première fois, dans le studio que je (sous-)louais alors à une amie, psychanalyste de son état : quoique sans guère de patients, appartenant elle aussi à notre milieu, Julie et moi nous abouchâmes enfin : le moment où ce corps tant rêvé et désiré se révéla sans manières à moi en sa *vérité de chair* – ces seins menus et ronds comme des faons, la courbe d'amphore de ses hanches, le triangle d'ombre de sa *chatte*, etc., etc. –; et « si la vie est ce film, pour reprendre à peu près les mots du chanteur Alain Souchon, alors on peut dire que cette séquence

fut particulièrement réussie » – même si, tout compte fait, je préfère user ici d'une référence moins musicale et plus « philosophique » : celle par exemple de ce nietzschéen « Éternel retour du Même » dont son auteur dit qu'il est constitué-de/illustré-par toutes les séquences de notre existence que nous pourrions/aimerions *revivre indéfiniment* (et d'évidence, si je devais choisir, celle de cet abouchement-là, initial et tout « charnel-amoureux », y figurerait forcément – en le mode de ce corps juvénile et charmant soudain offert *sans écran* à ma passion-triste de concupiscence : car « Julie », comme je crois l'avoir déjà raconté, était, en ce registre, fort complaisante et sans nul « dégoût physique » de quelque sorte (!)). Le temps, pour ce qu'il est essentiellement ce « dieu qui déçoit », aime le plus souvent à *frustrer* ses créatures et autres « étages » ; mais il arrive que de « temps » à autre : pour, on ne sait quelle mystérieuse raison, il s'emploie au contraire à les combler plus que ceux-ci n'auraient eux-mêmes osé l'espérer : ce qui m'échut en tout cas à moi cet après-midi-là (pour Julie je ne sais – et c'est là sans doute le secret qu'elle a emporté lorsque, moins de trois années plus tard, nous finîmes par nous séparer) ; et voilà pour quoi sans doute, à cette séquence comme « parfaite », je suis toujours ramené… en « pensée » et même « en littérature » : puisqu'elle figure, quoique sous des versions à chaque fois légèrement différentes, dans au moins trois de mes « fictions » (celle que j'en donne ici présentement, pour ce qu'apparaissant dans un ouvrage lui débarrassé de tout souci « poético-littéraire », étant peut-être, en ce sens, la plus exacte et fidèle). « *J'y suis, j'y suis toujours* » pourrais-je, reprenant l'exclamation rimbaldienne de son « Qu'est-ce pour nous mon cœur »…, moi aussi affirmer – même s'il me faut dès lors me poser la question de la nature mystérieuse de ce « y »… où « j'(y) suis toujours » : peut-être alors « à » cette *lumière* qui régnait en la lointaine journée de ce printemps 1987 ; et « à » la pénombre subséquente qui s'installa lorsque nous eûmes refermé, sur notre coït à venir, les volets de cette chambre abolie, et « où » jeu d'ombres qui s'y déroula lorsque Julie, enfin totalement dévêtue, vint me rejoindre au centre de cette même pièce… où je me tenais pareillement nu ; et « à » tout ce qui, en le mouvement somme toute banal de l'antique mécanique

charnelle, s'en suivit, etc., etc. Et qui ne voit combien les mots ici *disent mal* la substance véritable de tels moments… comme situés de l'*autre côté du temps* – dans un « en-amont » pré-langagier de celui-ci où ne doivent plus régner que les soupirs, les cris et autres proférations d'obscénités –: même si ces moments sont peut-être aussi les seuls où nous sommes enfin réellement *présents au monde* – alors que, le « reste du temps », nous nous « tenons » peu ou prou toujours aux deux autres dimensions par lesquels ce « présent » (toujours) nous échappe (soit que, pour reprendre à peu près les mots de Pascal, « nous regrettions le passé ou que nous jugions le futur comme trop long à venir ») –; et cela sans doute parce que seulement tenter d'*être-là* constitue pour les créatures/otages du temps que nous sommes l'opération la plus difficile à effectuer.

À m'en (re)souvenir après tant d'années, c'était un temps où tout était facile et plus lent : les rencontres et les amours, les lectures et les conversations ; ou encore, pour mieux dire une époque où justement, ce « temps », on avait l'entier loisir de le *perdre*… en toutes sortes de (non-)activités plus insignifiantes les unes que les autres les gens qui sont passés par le prisme doré-paresseux d'un tel « merveilleux temps pour *rien* » n'ont, ensuite, jamais accompli quoi que ce soit de notable dans leur existence – la rédaction par mes soins de cette immense *Profondeur* constituant donc comme « l'exception qui confirme la règle »… de ce mode de vie infiniment étiré sur sa tige claire et voluptueuse –; quand ce même temps est devenu aujourd'hui, suite à l'accélération effrenée-torrentueuse de son cours, si rapide et si « compliqué » : c'était, on s'en souvient, le véritable sujet du « roman vrai » de « Soldat et jeune fille souriant » – nulle « nostalgie » à l'œuvre d'ailleurs ici : plutôt la simple constatation qu'il y a eu cela, ce cours du temps « pour rien », et que ce « cela » a été remplacé par un autre, toujours « pour quelque chose » (même si j'aime à penser que, dans la manière même, paresseuse et hallucinée, dont je compose cette *Profondeur*, quelque chose est demeuré de cet ancien devenir – ces phrases qui s'entortillent

telles des sarments de vignes, ces disgressions infinies et ces blancs, ces vides, ces trous et ces manques, etc.)… Les corps à présent sont « devant les écrans » (Comité invisible) et les esprits toujours « pré-occupés-de » (peu importe quoi) : l'espace jadis dévolu à la rêverie vague et à la méditation infinie s'est réduit comme peau de chagin, remplacé par un autre qui ne doit plus servir qu'à l'accomplissement toujours renouvelé de « procédures »… dont on distingue de moins en moins clairement les buts mais qui de toute façon, en fixant des tâches précises à son usage, « occupent » désormais entièrement le *temps humain* ; et qui ne comprend par là que la mutation des usage/emploi de ce « temps » – dont l'introduction, notamment, de la micro-informatique dans le quotidien de nos vies n'a pas tant été la cause que la *conséquence* – constitue la plus grande et la plus récente des révolutions qui aient affecté ces « vies » : même si cette révolution s'est opérée sans fracas notable ni trouble particulier-spectaculaire ? C'est donc une grande chance pour des gens tels que moi, qui ont asssité comme « en direct » à une telle et si immense mutation, d'avoir connu une dernière fois et fait l'expérience pratique, avant qu'ils ne se dissolvent entièrement, de ces autres usage/emploi du temps (humain) : quand rien, en ceux-ci, ne « portait encore à conséquence » – et de pouvoir en *témoigner* : en composant par exemple le « grand récit » que je rédige présentement – ; et n'est-ce pas une chose étrange (pour prendre mon cas personnel) d'avoir été tour à tour, enfant, le contemporain de l'existence que menaient les paysans de ce Finistère du début des « années-soixante » – et existence qui, d'après certains historiens, n'avait guère changé depuis le Moyen-Âge (ceux-ci expliquant que ce Moyen-Âge s'est achevé avec l'introduction des téléviseurs dans les foyers) –, puis, devenu adulte et bientôt vieillard, celui d'une autre époque essentiellement marquée, elle, par l'introduction, et autrement plus *décisive*, des ordinateurs dans ces mêmes foyers ? Le séjour que j'évoque ici, dans ce Sud Ouest des « années quatre-vingt » encore si délicieusement provincial ayant donc constitué comme le mitan entre deux *époques du monde* – celle, quasi-« médiévale », que je connus enfant en Bretagne et celle, « absolument moderne », dans laquelle nous sommes entrés – ; et séjour qui illustra (même

si nous n'en savions rien) *une dernière fois* ces usage/emploi d'un (autre) « temps humain », de son cours plus délié et moins pressé : plus extatique et moins « compliqué » : notre grande naïveté ayant sans doute consisté à croire que, sinon ce temps, du moins en *cours* continuerait toujours… de s'écouler de la même façon – qu'il y aurait toujours par exemple, en ce monde, des terrasses pour accueillir nos conversations de border-lines prompts à « refaire le monde »… ou à se poser sérieusement « la question de l'être » ; et des rues, parce que non encore devenues, suite à leur piétonisation, ces « galeries marchandes à ciel ouvert », propices à toutes les errances ; et des chambres qui elles, parce que non encore gagnées par cette frénésie immobilière qui s'est aujourd'hui, emparé de tous les centres urbains, offraient refuge aux amours clandestines et aux passions d'un jour, etc. : tous éléments d'un « décor » qui, à présent, a bel et bien été entièrement *dévasté*. Et qui en ce temps-là, parmi notre petite troupe de « clochards célestes » : peu ou prou persuadés que, eux disparus, il en viendrait toujours d'autres, aurait pu se douter qu'ils vivaient en réalité les derniers instants d'une *civilisation* – dont ils étaient comme les ultimes fleurons (certes crasseux mais tout de même « célestes ») – ; et cela parce que, en leur mode de vie même : paresseux et extatique, ils illustraient encore le cours de ce « merveilleux temps pour *rien* »… auquel a succédé celui, pressé et « procédurier », que nous connaissons aujourd'hui – et cours qui, lui, ne laisse plus aucune place à quelque chose comme une « civilisation » : puisque le temps qu'il a spontanément/logiquement engendré en est un, lui, toujours « pour *quelque chose* » (même si, de ce « quelque chose », on ne perçoit pas toujours clairement le but et l'utilité – l'important ici sans doute, aux yeux des planificateurs qui nous gouvernent, étant que ce « quelque chose » toujours occupe et *pré*-occupe les esprits de ces corps positionnés, eux, « devant les écrans »).

La domination, comme je n'ai cessé de le rappeler tout du long de ce « grand récit » : histoire notamment de faire taire toutes les critiques qui verraient en l'utilisation de ce mot par moi l'effet d'un syndrome « complo-

tiste », est essentiellement une *logique*… que tout le monde dans le fond, néo-progressistes comme néo-réactionnaires, s'efforce d'abattre, ne s'opposant entre eux que sur le *nom* à attribuer à cette « logique » ; ce pourquoi, dans cette *Profondeur*, j'en ai pour ma part proposé *trois* : celui « économiste » de capitalisme – la définition néo-progressiste de cette domination –, celui « philosophique » de « volonté de volonté » – défiition néo-réactionnaire de la même –, et enfin celui « théologique » d'Amaleq – cette conception qui pose que le monde n'est pas autre chose que « le produit de ma volonté et de mon effort » – ; et définition qui toutes sont vraies… même si leur utilisation, quand elle est illustrée en un mode *parcellaire* : celui qui, en n'en utilisant qu'une, oublie les deux autres, ne peut conduire qu'à un *renforcement* indéfini de cette même domination (la culture « woke » – sans variété de la critique néo-progressiste – constituant par exemple un bon exemple – avec notamment son fantasme de « la convergence des luttes » (écologiste, féministe, anti-raciste, dé-colonialiste, etc.) – d'une telle dérive militante-activiste conduisant au renforcement de l'Adversaire qu'on prétendait abattre – ce pour quoi, comme on l'a vu, elle est récemment devenue, sous la guise du *discours sans réplique* de ce « politiquement correct », l'idéologie dominante de ce temps : pour ce que, en vérité, rien ne saurait mieux convenir à quelque logique de domination que ce soit, ancienne ou moderne, qu'un tel « discours sans réplique » ; et peu important dans le fond, aux yeux de cette même domination : qui ne cherche donc qu'à « dominer », son contenu effectif)… Voilà donc tout le (pauvre) secret – qui depuis longtemps n'en est plus un – de cette domination… dont l'unique but est donc, en s'efforçant d'accroitre autant que possible sa puissance, de tout simplement « dominer » – observation banale qui, on le voit, tout à la fois avalise et infirme tout syndrome « complotiste » : en posant que, s'il y a bien un « complot » à l'œuvre en ce monde et ce temps de la part de la domination, ce « complot » *n'a rien de secret*, n'étant rien d'autre que l'effet « logique » du développement (comme « philosophiques ») de l'essence « domineuse » de cette domination (ce pourquoi cette domination, tout en condamnant officiellement ce « complotisme »,

l'*encourage en réalité discrètement* – pour ce qu'elle pointe probablement en ses illustrateurs plus ou moins « délirants » des sortes d'(involontaires) alliés objectifs : des gens qui, sous couvert de prétendre *dire l'indicible* de cette domination et de son « complot », ne font que (re)voiler de mystère/(re)parer de secret (depuis longtemps pourtant éventé) leur vérité toute simple et très banale). J'ai notamment montré dans un des tomes de ma *Profondeur* que ce « syndrome complotiste » (qui exerce aujourd'hui ses ravages dans l'esprit de tant de nos contemporains) était né de ce processus de *dissolution de la vérité* (opéré lui, en effet, par cette domination) ; et processus uniquement destiné à dissimuler la *simplicité* de la « vérité » de cette même domination – pour reprendre les mots de l'enfant du conte : la *nudité de son roi* – ; mais dissolution (de la notion même de « vérité ») qui, en le mouvement d'un (prévisible) dommage collatéral engendré par cette « privation-de » : pour ce que les hommes ne sauraient tout à fait se passer de cette « vérité » – pour ce qu'ils ne sauraient jamais se résoudre à l'observation de la consigne de ce « faut pas chercher à comprendre » (*cf.* notamment ce qu'en dit le narrateur du *Curé de campagne* de Bernanos – « Il me semble pourtant que nous sommes là pour ça ! ») –, a fini par jeter une partie non-négligeable de cette humanité dans cette « passion de complotisme »… qui vient par là comme l'hommage du vice (complotiste) à la vertu (de simplicité de la vérité) – le « complotiste vulgaire » se faisant peu ou prou *in petto* la réflexion qu'il n'est pas possible que la « vérité » que régit ce monde en général et sa « logique de domination » en particulier soit aussi *simple* : qu'il doit nécessairement exister une *autre explication* (que celle vraiment « évidente, trop évidente », de la *nudité de son roi* – celui-là même « de ce monde »). Où l'on comprend aussi par là que l'essence du piège « complotiste » que cette domination tend à ses « innocents lecteurs »/« ouailles spectatrices » et autres *herménautes devenus fous* est tout entière de nature *narcissique* : étant clair que, pour les « Narcisses » que nous sommes tous peu ou prou, il est infiniment plus gratifiant de se glisser dans les oripeaux de celui qui détient une « vérité compliquée » – toujours réservé à un « petit nombre » (de gens dès lors plus lucides que le *vulgus pecum* – qui

lui se contente de croire à ce qu'on lui dit) –… que de ceux de celui qui accepte que cette « vérité » soit, au contraire, *toute simple*; et en ce sens, comme c'est mon cas, on peut aimer les complotistes et leurs théories (du même nom) : à condition bien sûr de les prendre pour ce qu'ils sont en réalité – rien d'autre que de *merveilleux scénaristes* venant agrémenter, de leurs fumeuses mais divertissantes hypothèses, le feuilleton de nos vies… elles soumises à la morne intrigue de la (si banale) vérité de la *nature réelle* de cette domination et de son (bien connu) « complot » : le complotiste, dans cette perspective, pouvant être regardé comme une sorte d'enchanteur qui vient nous raconter *une autre histoire* que celle officielle (même si nous savons bien qu'elle n'est qu'une *pure fiction* – mais « fiction » qui, parce que nous vivons en des temps où la notion même de « vérité » s'est peu ou prou totalement dissoute, peut se faire passer pour une interprétation particulièrement ingénieuse-imaginative de la plate réalité de ce monde… et de la « logique de domination » qui préside à sa gestion, elle par contre : si sa vérité est simple, tout aussi hallucinée-délirante que les « explications complotistes »… de nos « merveilleux scénaristes » (du même nom)).

Car si la vérité de cette « logique de domination » est dans le fond *toute simple*, son *effectuation* dans le réel pratique – qui oppose une sorte de résistance passive à ses sophismes et autres « ruses (de la dé-raison) » (dont on peut constater les effets dans les rangs de cette militance néo-progressiste – par notamment les innombrables « dénis de réalité » dont ses membres se rendent coupables) – s'avère elle, par contre, tout ce qu'il y a de plus *compliqué*; et « compli(cation) » qui ouvre bien sûr une large « fenêtre d'opportunité » à la joyeuse troupe de nos complotistes : auxquels on ne se sent même plus en droit de reprocher le côté délirant-halluciné de leurs « théories »… puisque la gestion de ce monde par la « froide et sérieuse » domination l'est *pratiquement tout autant* (et ce ne serait certes pas la première fois dans l'histoire qu'une « logique », lorsqu'elle est poussée dans ses derniers retranchements, aboutirait à une « folie » (quoiqu'elle aussi « froide

et sérieuse ») – *cf.* notamment l'exemple récent du totalitarisme soviétique et de son « pays du mensonge déconcertant »). Même si, par contre, c'est sans doute la première fois dans l'histoire que cette logique de domination devenue, par effet de sa sur-puissance inconditionnée, tout simplement et absolument *folle* (*cf.* Alain : « le pouvoir rend fou, le pouvoir absolu rend absolument fou ») s'est arrangée pour créer son « idéal adversaire » : le *complotiste*… qui ressemble en vérité comme un frère aux gestionnaires chargés d'appliquer à ce réel pratique la folie « froide et sérieuse » de cette même logique de domination (tant, entre « délirants », on se comprend toujours un peu) ; alors que par exemple, au « pays du mensonge déconcertant » de cette (ex-)Union soviétique, l'opposition qui s'efforçait de combattre la « folie » de son régime totalitaire avait du moins encore le loisir de le faire au nom des simples notions de « vérité » et de « bon sens » – qui ne sont certes par les caractéristiques majeures des idéaux-complotistes adversaires du néo-totalitarisme, tout aussi délirant que la forme rustique-soviétique qui l'avait précédé, sous le règne duquel nous vivons présentement (!) –; ce qui explique aussi pourquoi l'actuelle domination a intérêt, toutes les condamnant officiellement, à en favoriser les « délires », « fake news » et autres théories plus ou moins « hallucinées » : qui viennent par là, en le mode contraposé d'*idéaux repoussoirs*, comme en vérité l'*exact pendant*, seulement « chaud et délirant », de la folie, elle « froide et sérieuse », qui possède les gestionnaires de cette domination (si bien aussi que prendre connaissance de ces théories complotistes – en allant par exemple visiter les (dits)) « réseaux sociaux » (où elles s'exposent sans manière ni complexe) –, ce n'est rien faire d'autre que de contempler, au miroir d'une commune dé-raison, l'*autre folie* du mode de gestion du réel pratique, tout aussi délirant-halluciné que les interprétations qu'en donnent eux tous nos « théoriciens du complot », dont use la domination pour tenter de consolider, et si possible : accroître, sa sur-puissance inconditionnée – le seul défaut de ce système de gouvernement, par ailleurs « parfait », étant bien sûr que, à force de flirter avec la folie : celle donc de type « froid et sérieux », il prend le risque de s'effondrer de manière brutale et inattendue : exactement de

la même façon que le fit son prédécesseur totalitaire-soviétique… qui lui aussi pourtant, à peine quelques années avant son effondrement, donnait tous les signes, du fait de sa sur-puissance acquise par les mêmes moyens : dont celui de ce « mensonge dé-concertant », d'une grande solidité). Où l'on comprend aussi par là que la seule chose qui, finalement, sépare nos gestionnaires impériaux de leurs (supposés) adversaires « complotistes », c'est uniquement le *type* de folie qu'ils illustrent respectivement : « froide et sérieuse » pour les premiers, « chaude et délirante » pour les seconds ; ce pourquoi également, lorsque ces premiers se donnent l'air de condamner médiatiquement-vertueusement les théories de seconds, c'est toujours un peu « l'hopital (d'un délire) qui se moque de la charité (d'un autre délire) » ; la seule chose qui par contre les rassemble étant ce fait que, ni chez les uns ni chez les autres, on ne trouvera ces « amis de la vérité » – dont Debord pointait en le processus de leur raréfaction une des caractéristiques essentielles de ce temps –; et cela parce que ni ces uns ni ces autres, pour des raisons touchant, selon, aux intérêts de leur Maître ou à ceux de leur narcissisme, n'ont grand chose à gagner à devenir, de cette « vérité », les « amis » : préférant demeurer en leur confort intellectuel qui exige, par complication délirante : selon « froide » ou « chaude », de *contourner la simplicité* de cette même « vérité »… qui ne demande finalement à ses « témoins » que de… (ici le texte s'interrompt) : ce pour quoi, aussi, ses « amis », en les temps que nous vivons actuellement, sont si « seuls », puisque (pour reprendre la belle sentence du romancier-Lafourcade) *quitter la solitude, c'est quitter la vérité*.

La complexité inouïe-délirante des « procédures » qui caractérise aujourd'hui ce monde (et que la numérisation des sociétés a bien sûr renforcée en mode exponentiel – là où jadis, pour accomplir quelque tâche administrative que ce soit, l'envoi d'un simple courrier suffisait, il faut désormais passer par « application », etc.) dit bien dans quel *usage nouveau de son temps* la domination voudrait faire entrer la présente humanité : celui donc d'un temps toujours « pour quelque chose » – le plus désolant étant

à ce titre de constater que cette même humanité, si prompte à regimber d'autres sujets, laisse en ce cas passer sans réagir une *telle énormité* : étant même comme fière de parvenir à traverser sans encombres le labyrinthe numérico-administratif de ces procédures pourtant si « chronophages » (j'ai participé il y a quelque temps à un repas dont les convives tout du long ne firent que parler de leurs *smartphones* – qu'ils avaient tous posés à côté de leurs assiettes (et qu'ils se passaient de main en main pour mieux étayer leurs propos –; et réunion qui s'avéra pour moi, le seul à ne pas disposer d'un tel « merveileux instrument de communication », comme on peut l'imaginer, fort ennuyeuse – et même, au bout d'un moment, quelque peu inquiétante : l'impression de frayer avec des sortes de fous ou de drogués). Et qui ne voit que cette « geekerisation » d'une humanité entière par la domination constitue déjà pour elle une *formidable victoire*… par laquelle elle a toujours-déjà réussi, en ce mode cybernetico-soft, à se soumettre une masse énorme de gens *a priori*, pourtant, hostiles à celle-ci : tous ces néo-progressistes, par exemple, qui s'inquiètent (à juste titre je crois d'ailleurs) de la sur-puissance des fameux « gafa »… mais qui, pour exprimer cette inquiétude, utilisent tout de même les (dits) « réseaux sociaux » et autre *Facebook* (et je me souviens aussi, à ce propos, d'une conversation que j'eus avec un ami (se disant pourtant « philosophe ») qui lui aussi s'inquiétait de cette sur-puissance ; sauf qu'au moment où j'avançais l'argument (peut-être naïf après tout) qu'il existait un moyen très simple de la réduire : celui du *boycot* de ces « gafa », il me coupa brutalement et presque péremptoirement en m'affirmant que « cela était impossible » – pour ce que lui n'aurait de toute façon pas pu se passer un seul instant de son cher réseau *Facebook* (sur lequel, m'avoua-t-il à cette occasion, il passait une grande partie de son temps – il est retraité) : interruption qui me fit comprendre que je parlais, non tant à un « philosophe » : comme je l'avais cru jusque-là, mais bien à un drogué-à… ce même *opium cybernétique*). Il est clair en tout cas que pour des gens comme moi – c'est-à-dire ceux qui ont l'innocente prétention de demeurer aussi étrangers que possible à cette « sorcellerie » (du même nom – numérico-cybernétique) –, la vie quotidienne va devenir de plus

en plus difficile : puisque, désormais, les actes les plus simples de cette vie obligent à de telles contorsions internautiques et autres accomplissements des procédures (du même nom) ; et cela d'autant plus que nous (je) sommes de plus en plus cernés par un entourage qui, se barbouillant volontiers de l'argument (à mon sens peu philosophique) que « l'informatique n'est qu'un instrument » – alors que bien évidemment c'est l'*exact contraire* qui, en vérité, a eu lieu (c'est *nous* qui sommes devenus son « instrument ») –, s'efforcent de nous (me) convaincre de nous (me) risquer en son labyrinthe de « procédures » et autres (ici le mot manque – mais je suppose que mon lecteur-« geek » le trouvera aisément) ; et prêche pro-numérique dont l'imparable argument est bien sûr que même moi, après tout : pour procéder à certaines tâches, je suis bien obligé aujourd'hui d'avoir recours à leurs services « informatiques » : ce qui est vrai ! – même si cet argument atteste par la contraposée de cette vérité que ce monde en voie de numérisation accélérée n'est rien d'autre qu'un monde où règne toujours-déjà, en ce mode cybernético-soft, un *totalitarisme* de la même farine : puisque l'essence de tout « *tota*litarisme » consiste en effet en ce fait pratique que personne, à partir d'un moment, *ne peut y échapper*. Et n'est-il pas étonnant de constater qu'en ce temps où pullulent tant d'« associations » et autres « partis » défendant toutes les « causes » imaginables, aucun(e) ne se soit créé(e) pour « défendre et illustrer » celle des opposants-à cette « numérisation accélérée du monde » – « léger détail » auquel on mesurera justement le « totalitarisme » de son processus irrésistible et universellement accepté (y compris par ceux qui, lecteurs du *1984* de Orwell, excipent à tout propos du spectre de la menace de quelque « Big brother » étendant progressivement son règne sur l'ensemble des activités et des pensées humaines – quoique, fort étrangement, sans jamais aller jusqu'à dénoncer l'*avatar cybernétique*, qui leur crève pourtant les yeux, de ce « Big brother »…lui « aimé », c'est on s'en souvient l'excipit de ce même *1984*, de tous). Restant dès lors à ces opposants (bien isolés) à pratiquer une sorte de résistance passive-à ce *totalitarisme qui ne dit jamais son nom* – en prétextant (comme je le fais moi-même), pour se justifier du fait qu'ils ne sont pas « connectés » : car

aujourd'hui, de cet état, il faut en effet se « justifier », de, selon, leur âge ou leur incompétence (numérico-scientifique) : bref, *en jouant les idiots* (quoiqu'en « n'en pensant pas moins ») ; même si l'interprétation d'un tel rôle, à partir d'un moment, ne laisse pas d'être quelque peu inquiétant pour son « comédien » même : pour ce que lui communicant l'impression bizarre d'être la dernière personne demeurée *sobre*… dans un monde désormais entièrement peuplé de *drogués*-à (cet opium cybernétique).

Ce *totalitarisme cybernétique* a d'ailleurs lui aussi produit (comme son pendant idéologico-impérial avec le « complotiste » – *cf.* les développements que j'ai consacrés plus haut à cette figure) son « idéal adversaire » : celui de ce *hacker* qui, mû finalement par le même moteur *narcissique* que le « complotiste », se pose volontiers en « Robin des bois du Net » et autre (héroïque-glorieux) « lanceur d'alerte » – alors que bien sûr il n'est, de ce « totalitarisme »-là, que l'illustrateur le plus débridé ce dont atteste notamment le fait que, lorsqu'un de ces « hackeurs » se fait « rattraper par la patrouille », il se mue très facilement en le serviteur le plus zélé des autorités (cybernétiques) que, l'instant d'avant, il prétendait combattre) – ; *cf.* notamment l'exemple de ces répugnants anonymous, ceux qui se plaisent à défiler, dissimulés sous un masque grotesque : emprunté à un film qui, sous son apparence de critique « orwelienne » de la société, l'est tout autant, dans toutes les manifestations de l'extrême-gauche ; mais « anonymous » dont l'activisme internautique, à le considérer froidement, relève de catégories absolument anti-démocratiques : puisque cet activisme consiste essentiellement à *attaquer des gens*, en ce mode donc : « anonyme »-cybernétique, sans passer par quelque instance de décision judiciaire que ce soit – à quoi on aura reconnu la signature « totalitaire » de ces « hackers » (prétendument « résistants ») : la revendication d'« anonymat », en ce genre de pratique militante, n'étant jamais à ce titre *un très bon signe*. L'erreur du « hacker » vulgaire – qui se pose volontiers en « petit génie de l'informatique » (ce qu'il est d'ailleurs en effet parfois – jusqu'à ce que, du moins,

il ne se fasse « rattraper par la patrouille ») – est de se faire une fausse et « très cliché » image de la domination qu'il croit combattre : celle *grosso modo* d'un système fachisto-totalitaro-orwellien (celle que nous campe par exemple l'inepte *Brazil* de Terry Gillian – autre référence cinématographique obligée du « hacker » : « anonymous » ou pas) – alors que la présente domination, comme je n'ai cessé de le montrer dans cette *Profondeur*, a, depuis notamment la date de parution de ce *1984*, bien changé : ayant, dans l'intervalle, sans doute beaucoup appris (y compris même de sa lecture du (somme toute désormais très *surfait*) roman éponyme – étant clair que, s'il présentait encore quelque danger pour notre « absolument moderne » domination, tous les commentateurs politiques ou médiatiques qui s'en prévalent actuellement – de Zemmour à Michea – seraient probablement beaucoup moins nombreux). Mais le « hacker vulgaire » tient à toutes forces à cette image-là, pourtant peu ou prou *obsolète*, de la domination : pour la raison « humaine, très/trop humaine » qu'elle lui apparaît comme la plus propice à flatter son narcissisme d'activiste cybernétique agissant dans l'ombre de ce fameux anonymat – quel délice se doit être (j'imagine) que de se dire que, rien qu'en pianotant sur un clavier au fond de son garage, on va pouvoir s'attaquer aux répugnantes institutions « fachistes, forcément fachistes » que sont (ici le lecteur mettra tous les exemples qui lui viennent spontanément à l'esprit) – ; mais fantasmes de puissance qui, on le comprend, fait manquer à notre « hacker » la vérité autrement plus redoutable de cette « absolument moderne » domination ; et notamment le *tournant cybernétique* que, depuis une trentaine d'années, celle-ci a pris : car sinon cet abruti aurait compris que l'acte le plus subversif qu'il puisse commettre à l'encontre de cette domination… serait justement de ne pas glisser un seul doigt dans son engrenage (du même nom) – mais acte qui est aussi le seul que notre « hacker » ne saurait se décider à accomplir : pour ce qu'il constituerait évidemment pour lui quelque chose comme un « *sepu ku* ». Le « hacker » en ce sens (je ne parle ici bien sûr que de celui « politique » – l'autre, celui qui ne cherche que l'argent, n'étant qu'un vulgaire escroc : même si ici, comme d'habitude en ce genre d'activités, les frontières sont

parfois poreuses) n'est, selon, qu'un « allié objectif » ou un « idiot utile » du *totalitarisme cybernétique* qu'il croit combattre mais dans le labyrinthe duquel il ne fait qu'apporter, sous couvert d'activisme militant : en général d'inspiration néo-progressiste, un surcroît de *confusion* ; et cela parce que lui aussi, comme tous les membres de la militance de même obédience, il na pas compris la *nature exacte et nouvelle* de la présente/« absolument moderne » domination : projetant sur elle l'image peu ou prou désormais obsolète de ce bon vieux « fachisme de nos pères »/totalitarisme à la Orwell – alors que les procédés dont elle use aujourd'hui sont bien plus subtils et machiavéliques : pouvant même aller jusqu'à intégrer à son idéologie dominante des bribes de l'ancien discours « anti-fachiste »/anti-totalitaire (celui que persistent à illustrer sans aucun *discernement dialectique*, et cette militance néo-progressiste en général, et ses émules cybernétiques que sont les hackers en particulier – qui viennent donc par là comme de très vulgaires « terroristes du Net » : dont la conception romantico-« complotiste » de cette *numérisation en sa totalité de la vie humaine* ne fait que renforcer ce processus-même).

Où l'on comprend par ces considérations que la présente domination tire ses plus grandes forces et pouvoir de nuisance (lui du moins parfaitement constatable) de ce simple fait que personne encore (hormis peut-être les lecteurs de cette *Profondeur* ?) n'a réussi à en isoler la *véritable essence* – ce que Debord appelle pour sa part, dans son dernier livre, le « centre du monde existant » (évoquant à ce propos la « terrible vérité » de cette expression) – ; si bien que tous ceux qui, à cette domination : de type désormais *néo*-impérial, voudraient s'opposer (dont j'ai décrit ici certaines figures – l'activiste néo-progressiste, le complotiste, le hacker, etc.) se retrouvent en chemin devenus, selon, les alliés objectifs ou les idiots utiles de celle-ci – étant clair que rien n'est plus difficile que de combattre un ennemi dont finalement on ignore les nom et visage « vrais » : un adversaire bien décidé, en tout cas, à s'avancer jusqu'au bout « masqué » (pour ce

qu'il sait que le moment où il tombera enfin son *dernier masque* – « pour se faire, comme dit saint Paul, adorer dans son temple » – sera aussi celui de sa *chute rédhibitoire*). Ce pour quoi aussi rédiger quelque chose comme le « grand récit » de cette *Profondeur*, c'est-à-dire un ouvrage où n'est rien moins que tenter de percer l'énigme de l'essence (encore voilée) de cette présente/« absolument moderne » domination, peut être à bon droit regardé comme l'acte le plus révolutionnaire de cette époque : puisque, comme on l'a vu, *dire cette essence*, c'est du même coup faire par le même mouvement *tomber cette domination* (qui ne tient, persiste et s'accroit que par auto-dissimulation de sa « véritable nature » – ce pour quoi également le (non-) monde qu'elle génère comme spontanément ne peut lui-même en être un que d'illusion et d'« abusion » : dont nous ne percevons en général que les dommages collatéraux les plus criants… mais jamais leur *effective cause*). Par quoi on comprend aussi que tous les combats de ce temps, sans être nécessairement « vains », ne peuvent qu'épouser la forme de « combats d'arrière-garde » (on dit aussi : « réactionnaires »)… destinés, non tant à abattre l'adversaire, qu'à *retarder* autant que possible sa marche de toute façon irrésistible : celle qui doit le conduire à l'instauration d'un *Empire*… dont l'avatar terminal, dont la puissance encore jamais vue dans l'histoire : « inouïe », risque de surprendre et de terrifier jusqu'à ses plus ardents partisans – mais combats d'arrière-garde qui, bien que n'ayant aucune chance de l'emporter, ne sont pourtant pas tout à fait inutiles : pour ce qu'obligent du moins, à chaque fois qu'un de ceux-ci a lieu, l'adversaire à tomber un de ses masques (et accessoirement : ses partisans à révéler « de quelle boutique ils (sont) balayeurs »)… Nous traversons aujourd'hui un paysage dévasté par la guerre sourde que mène cet Empire en formation contre le Royaume – et guerre dont les dommages collatéraux ont nom, selon, « réchauffement climatique » ou « grand remplacement » (non pas seulement d'ailleurs, comme le croit encore naïvement Renaud Camus, « de peuple » mais bien « de monde » – même si les deux sont évidemment en corrélation) – ; mais conflit dont personne aussi (sinon peut-être l'auteur de cette *Profondeur* (?)) ne connaît encore le *véritable motif*, le « casus belli » : qui en vérité a eu lieu,

bien des siècles en amont de l'instauration de notre présente modernité, au moment de cet *Événement de la Résurrection* (ce dont le Ressuscité nous avait d'ailleurs Lui-même prévenu – « Je suis pas venu apporter la paix mais le glaive »). Où l'on comprend aussi par là que lorsque, dès le tome initial de mon « grand récit », j'avertissais son lecteur que cette *Profondeur* n'était pas tant « un traité de philosophie ou de théologie » qu'une « enquête quasi-policière (…) pour revenir à la source du destin de l'Occident », ce n'était pas là que (belle) figure de rhétorique/(publicitaire) argument de « quatrième de couv. » – étant clair par toutes les considérations qui sont venues s'intercaler dans l'intervalle scripturaire entre ce premier tome et le dix-huitième que je rédige présentement, que cette « source du destin de l'Occident » était aussi celle de la guerre pour ainsi dire « philosophique » qui, depuis, n'a plus cessé d'accompagner l'histoire (ancienne ou moderne) de ce « continent de la crise » (permanente) qu'a toujours été cette même Europe ; et guerre dont nous voyons aujourd'hui s'accomplir le dernier acte : en la forme de cette *dévastation générale* (à la fois pratique et « philosophique ») aujourd'hui étendue aux dimensions d'une planète entière (bel et bien désormais « occidentalisée » en sa totalité – même si la présente Europe, en ce processus dont elle est pourtant à l'origine, n'a plus guère voix au chapitre. Si c'est l'Annonce par le Christ venu sur Terre de la « proximité de Son Royaume » qui a déclenché cette guerre inexpiable avec l'Empire (en a constitué comme le « casus belli »), c'est en vérité Son départ de cette même Terre, qui a presque immédiatement suivi l'Événement de Sa Résurrection : *cf.* toutes mes analyses à propos de ce *Noli me tangere* prononcé à cette occasion/en cette « circonstance », qui en a ouvert en la forme de la dimension nouvelle de cette « profondeur », le champ (de bataille) : et champ qui, après s'être longtemps cantonné à la seule Europe, a fini par s'étendre, par le jeu de cette « occidentalisation du monde », à la totalité de la planète : qui s'est vue comme *contaminée* par des querelles christologico-théologiques qui, dans le fond, ne concernaient à l'origine que la seule zone européo-christiano-spirituelle – ce qui a notamment produit (au XIV^e^) le nihilisme russe comme aujourd'hui l'islamisme : qui ne sont

finalement que des réactions de rejet à la greffe tentée, dans ces organismes extra-européens : via notamment le vecteur de cette colonisation occidentale de la planète, par ce « continent de la crise » (permanente) qu'est, depuis au moins deux mille ans, cette même Europe (qui n'aura donc rien fait d'autre, pour le meilleur comme pour le pire, qu'exporter/apporter au reste du monde… cette guerre entre Empire et Royaume – dont nous voyons aujourd'hui approcher l'imparable dénouement).

La « pensée la plus profonde » de mon « grand récit » est que cet occidentalisme n'est rien d'autre qu'une hérésie très particulière du christianisme portant, à partir de toutes les querelles théologiques qui avaient agité le Moyen Âge quant à la *véritable nature du Christ*, sur la question plus générale du *statut de la présence des choses* – étant clair que, lorsqu'on se met à réfléchir sur la première, on finit forcément par déboucher dans un « méditer de » la seconde (passant par là de (stricts) théologie à (pure) métaphysique) –; l'occidentalisme étant ce mouvement de la pensée qui, dans l'Europe « chrétienne » du détour de Moyen Âge et de « temps modernes », a cherché à donner à cette présence des choses quelque *garantie ontologique* (fût-elle la plus minimale – celle donc de cette guise « calculatoire-technique » de l'être de l'étant) susceptible de s'opposer à ce processus peu ou prou « nihiliste » de leur dissolution engendré par les départ du Christ/retrait du divin – ce qu'avait bien vu le poète Hölderlin lorsque, dans son *Patmos*, il écrit ceci :

Car les noms depuis le Christ sont pareils
Au souffle du matin. Ils se font rêves. Ils tombent comme
l'erreur
Sur notre cœur et tuent, s'il n'est personne
Pour scruter leur nature et les comprendre.

(probablement la citation la plus importante de toute ma *Profondeur*)

–; et tentative de fondation d'une telle « garantie ontologique » (c'est là peut-être le sens le plus profond du cogito-cartésien et de son « doute hyperbolique ») qui, par le même mouvement, a donné naissance à un système économique nouveau (celui qu'on a pris coutume d'appeler « capitalisme ») ainsi qu'à une science et sa technologie elles aussi nouvelles (rationaliste et expérimentale) : la conjonction des deux ayant eu pour effet d'apporter, durant de nombreux siècles, la clef de toute sur-puissance à cette Europe des « royaumes combattants »… qui, bien que disposant désormais chacun d'un empire situé « au-delà des mers », ne parvenaient toujours pas, sur le territoire même de leur continent, à s'unir (malgré les tentatives vite avortées, de temps à autre, de quelques éphémères conquérants – Charles Quint, Napoléon, Hitler, etc.). Et si l'Europe, aujourd'hui, ne dispose plus de cette maîtrise absolue de la planète que lui avaient, un temps, conférée ses empires coloniaux, on peut dire que, du point de vue strictement « métaphysique » : par la voie de cet « occidentalisme », elle continue à chaque instant de l'illustrer : puisque, pour se débarrasser enfin du joug colonial-européen, les puissances émergentes/extra-européennes ont bien été contraintes de se mettre à l'école (philosophique) de cet occidentalisme même et de ses catégories très particulières « de pensée » (chaque fois par exemple qu'une de ces puissances conçoit un nouveau smartphone, ou sort de ses usines un train à grande vitesse, voire simplement : utilise un ordinateur, on peut dire qu'en de telles innovations « techniques » l'Europe, géo-stratégiquement défaite mais philosophiquement triomphante, continue d'être (secrètement) présente – voilà, me semble-t-il, des considérations que les présentes « études » dé-coloniales devraient prendre en compte : au lieu de se fourvoyer, comme elles ont pris l'habitude de le faire, en des analyses portant sur les questions parfaitement subsidiaires de « race », d'« identité » et de « genre », etc.). Chose étrange à penser : le monde (non-occidental), pour se libérer du joug impérial-colonial à lui imposé par ce même « Occident » durant toute la période dite des « temps modernes », a dû en quelque sorte devenir lui-même, au moins en ce mode « philosophique » : par l'illustration de ce mouvement de pensée que j'appelle ici pour ma part

« occidentalisme », un *autre Occident* ; si bien que toutes les tentatives de ce même monde non-occidental (qu'illustrent notamment ces « études dé-colonialistes » – qui aboutissent d'ailleurs toujours aux mêmes conclusions de type ressentimental-culpabilisant : l'endroit de cet Occident officiellement haï mais officieusement révéré) pour se débarrasser de cette emprise philosophique-occidentale sur lui sont condamnées à échouer : tant que justement n'aura pas été posée, en ce mode théologico-métaphysique, la seule question qui mérite véritablement d'être examinée – à savoir celle de la *provenance* de cette sur-puissance qui échoit brutalement, au sortir des âges médiévaux, à ce qui n'était auparavant, pour reprendre le mot d'une *Considération* célèbre de Valéry, qu'un « petit cap » de l'immense continent euro-asiatique : mais qui soudain, pour on ne sait quelle « mystérieuse » raison, accède, bien que toujours divisé en « royaumes combattants », à une domination étendue aux dimensions d'une planète entière (mais question que, somme toute assez étrangement : peut-être parce que veille au grain « la police de la pensée » néo-progressiste, ces études dé-colonialistes ne songent jamais à examiner). Étant clair qu'ici la seule manière de tenter d'élucider le « mystère » d'une telle sur-puissance (soudain accordée à cette Europe du sortir de sa longue période médiévale) est de partir du seul fait pratique-indéniable qui distinguait à l'époque son « petit cap » des autres « civilisations » (souvent plus brillantes et avancées que la sienne) : celui de sa signature christo-confessionnelle ; mais signature qui, tant que dura cet âge médiéval, ne lui avait même pas permis de vaincre, notamment au moment des Croisades, son adversaire « civilisationnel » le plus proche : ce monde arabo-musulman géographiquement situé juste en face de cette Europe médiévale, de l'autre côté de la Méditerrannée ; indice assurément que cette signature chrétienne *n'est pas* la raison de l'acquisition soudaine d'une telle sur-puissance par notre « petit cap » : celle qui par contre, à peine trois siècles plus tard après la grande entreprise de ces Croisades, allait balayer comme fétus de paille, en ce mode colonial-impérialiste : du proche Maghreb à la lointaine Chine, toute opposition philosophico-civilisationnelle à son déferlement irrésistible-inconditionné.

Sauf que, à l'instant de sa plus grande extension (coloniale-impériale), l'Europe *n'était plus* véritablement « chrétienne » : ce dont atteste notamment le fait que le conquérant occidental de l'Afrique ou de l'Asie du XIV^e^ (contrairement par exemple au « conquistador » espagnol de l'Amérique du XVI^e^) ne procéda nullement à cette Occupation « au nom du Christ » et par effet de quelque prosélytisme religieux – exemple du Bonaparte de la campagne d'Égypte se présentant aux populations indigènes comme un « ami de l'islam » (voire quelques décennies plus tard, cette fois-ci en Afrique noire, les autorités coloniales françaises, par passion anti-cléricale, favorisant sciemment ce même islam au détriment du christianisme – pour ce qu'ils considéraient aussi que la religion de Mahomet était de facture si rustique et obsolète qu'elle ne manquerait pas de s'éteindre d'elle-même rapidement : depuis on a vu !) – ; ce qui permet de comprendre que la véritable raison de cette sur-puissance soudain accordée à l'Europe n'est pas tant due (du moins *pas directement*) à sa signature christo-confessionnelle – puisque, comme on vient de le voir par les exemples cités plus haut, tant que celle-ci dura l'Europe demeura ce « petit cap » tout à fait incapable de triompher de ses rivaux confessionalo-civilisationnels (à commencer par celui de ce monde arabo-musulman – en bien des domaines, durant tout cet âge médiéval-européen, plus avancé que lui) – qu'à l'« hérésie très particulière » de ce même christianisme… que j'appelle ici « occidentalisme » ; et hérésie dont j'ai montré qu'elle réside, non tant en un refus frontal de ce même christianisme : cet « occidentalisme » n'étant en aucune façon une *apostasie* de celui-ci, qu'en une désobéissance plus ou moins secrète au commandement le plus absolu édicté par Son fondateur : celui de ce *Noli me tangere* par lequel est signifié (par le Christ ressuscité Lui-même !) au disciple « chrétien »… qu'il ne doit pas chercher, en « retenant » (*tangere*) le Dieu, à s'opposer à ce processus de *retrait du divin*… que va inaugurer ce même « Dieu » quittant le monde. Tout cela, je le sais, peut sembler très éloigné des considérations métaphysiques exposées plus haut, celles roulant

notamment sur la question de ce « statut de la présence des choses » (pour dire vite : de leur « être ») ; et pourtant les deux, processus de ce « retrait du divin » *et* question de cet « être de l'étant », sont en rapport : pour ce que c'est le premier qui, en jetant l'Occidental de confession chrétienne dans une détresse de ce type métaphysique : la privation en ce mode « nihiliste » de toute garantie ontologique de cet « être (des choses) », a fini par générer cette fondation, par le même Occidental-christique, de cette guise nouvelle/calculatoire/technique/minimaliste de « l'être de l'étant » – dont le nom métaphysico-géostratégique est « occidentalisme » : qui lui même est donc la *véritable cause* de cette sur-puissance soudain accordée à ce « petit cap » *occidental* de l'immense continent eurosiatique. Et dès la « quatrième de couv. » de ce tome initial de la *Profondeur* (pensant notamment bien sûr à Nietzsche) n'affirmais-je pas déjà que la « pensée la plus profonde de cet ouvrage dans l'histoire à la manière d'un nihilisme » (du fait de la nature désenchantante/dissolvante/« retirante » de son « Dieu christique ») ; et nihilisme auquel a répondu/réagi l'Européen-chrétien du début des « temps modernes » par la fondation (secrètement hérétique) de cette guise nouvelle calculatoire/minimaliste de l'« être de l'étant » qui constitue en vérité l'essence de l'« occidentalisme » que je dis ; et « guise de l'être » qui, en s'arrangeant pour conférer à la présence de toutes choses cette *garantie ontologique* certes minimale mais du moins, elle, « certaine », ne pouvait, en terme de pure puissance, que surclasser en effet les autres « guises de l'être » : celles qu'illustraient notamment les civilisations extra-européennes contemporaines de l'irruption brutale et inouïe, dans l'histoire du monde, de cet « occidentalisme »… qui n'est donc rien d'autre, et encore une fois, qu'une métaphysique très particulière s'avançant masquée sous les apparences de l'objectivité « scientifique » et de la « Technique » la plus froide. Et « guise occidentaliste de l'être » qui, on le comprend par là, n'est donc qu'une *saisie* (elle aussi « très particulière ») de l'étant en sa généralité abstraite-quantitative de simple receleur-de-ressources – un fleuve par exemple n'étant plus jaugé qu'à sa capacité à *produire x* millions de kilowatt/heure, ou une forêt à celle de « produire » *x* millions de tonnes de pate-à-papier,

etc. (alors qu'il y eut bien sûr, à d'autres époques, d'autres façons d'envisager la « vérité » de ce fleuve ou de cette forêt – quand par exemple, aux temps païens et de leur autre « guise de l'être », ceux-ci étaient regardés comme des « dieux » : ceux de ce fleuve et de cette forêt) – ; mais « saisie » qui explique aussi pourquoi l'entreprise de conquête de la planète entière dans laquelle se lance, à partir du XVI^e^, le « petit cap » européen – devenu, par l'effet de cette révolution métaphysique dont je viens ici de révéler la *provenance* théologique/hérétique/anti-christique, cet « Occident » sur-puissant – ne pouvait elle-même que prendre, en une sorte de mouvement « destinal », la forme du *pillage systématique des ressources* de cette même planète : pour ce que, lorsque l'illustrateur de cette « guise occidentaliste de l'être de l'étant » considère cet « étant », il n'en retient forcément que l'*aspect tout quantitatif* de « ressources » – par quoi on comprend aussi que ce n'est pas tant (d'abord) par passion de *cupidité marchande* (qui n'est que la « vérité avant-dernière » de la colonisation) que l'Européen de cette époque entreprit la conquête du monde… que par soumission (probablement inconsciente) aux pré-supposés métaphysiques de cette guise nouvelle-occidentaliste de l'être de l'étant : dont il ne fut, à tout prendre : en le mode brutal et irrésistible de cette colonisation d'une planète entière, que les zélés/débridés servant et illustrateur.

L'Empire « absolument moderne » sous le *talon de fer* (J. London) duquel nous (sur)vivons présentement a bien sûr repris à son compte cette « guise occidentaliste de l'être » – puisque, comme on l'a vu, elle demeure la (secrète) clef de toute *sur-puissance* (la seule chose qui en vérité intéresse cet Empire) – : quoiqu'en s'arrangeant pour que le mystère de la provenance de cette guise, son origine théologico-hérético-anti-christique (et donc : anti-royaumaire), ne soit *jamais élucidé* ; ceci pouvant notamment expliquer pourquoi ce même Empire encourage discrètement ces (prétendues) « études dé-colonialistes » : pour ce qu'il pointe en celles-ci l'écran idéologico/néo-progressiste le plus susceptible de dissimuler jusqu'au bout

la « terrible vérité » de ces provenance-et-origine – qui ne doivent en aucun cas, *jamais*, être portées à la connaissance des « innocents lecteurs »/ouailles spectatrices de cette époque de confusion « philosophique » généralisée (car une telle révélation constituerait bien sûr, pour le système de domination (« très particulier ») mis en place par cet Empire « absolument moderne », le plus grave des périls – pour ce que, du coup, son « roi » se montrerait « nu » à tous et à toutes) : mieux vaut donc encore, aux yeux des intérêts suprêmes de cette domination à forme impériale, laisser aux ineptes « chercheurs » de ces études « dé-colonialistes » le soin de méditer de cette question de la colonisation occidentale – pour ce que ceux-ci n'y voient jamais à l'œuvre l'*étrange mystère* (que j'y pointe moi) –, plutôt que de l'abandonner à des métaphysiciens… qui auraient tôt fait d'en résoudre la *dangereuse énigme* (comme je le fais moi, ici, rédigeant ces lignes – même si je reconnais que mon hypothèse mériterait sans doute d'être plus rigoureusement étayée : mais après tout celle-ci n'est-elle pas en venue depuis le début de la rédaction des quinze mille pages (!) de mon « grand récit », ce qui, je crois, devrait pouvoir *suffire* ?!)… Et déjà, dans la première partie de mon *Secret de la domination* (douzième tome de cette *Profondeur*) : celle intitulée « Situation de l'Europe » (où j'examinais notamment les étranges relations qui se sont tissées entre la domination et la religion nouvellement apparue en cette même Europe de l'*islam*), ne disais-je pas que le « deal » (secrètement/tacitement) conclu entre les deux (islam et domination) n'avait pour but (aux yeux du moins de la seconde) que d'empêcher autant que possible la révélation de l'origine théologico/anti-christique de cette même domination : étant clair que si cette Europe devait devenir, dans un avenir pas si éloigné qu'on pourrait le croire, majoritairement musulmane… mon hypothèse quant à cette même origine perdrait évidemment toutes chances de se voir publiée (et je note d'ailleurs en passant que, de toutes les analyses contenues dans mon « grand récit », celle de cette « Situation » a sans doute été la moins comprise et reçue – y compris même de la part de mes/ses lecteurs les plus fervents : exemple notamment de Virgil Giacomoni qui pointait à l'œuvre en sa méditation une tonalité « très Donatien de Saint-Privat », alors

que pourtant s'y disait (peut-être maladroitement après tout) la « pensée la plus profonde » de l'entièreté de mon livre)… Et à ce titre aussi d'ailleurs le penseur contemporain qui, à mon sens, s'est approché au plus près du noyau d'opacité de l'essence de cette « absolument moderne » domination est Heidegger lorsque, dans sa méditation fameuse de « la question de la Technique » : c'est le titre de son article dans *Essais et Conférences*, il a montré que cette « Technique » n'était rien d'autre qu'un *nom nouveau de l'être* (celui que je qualifie ici pour ma part d'« occidentalisme » – moi « nain juché sur les épaules (d'un tel) géant ») ; à ce seul bémol que, du fait peut-être de sa « sensibilité » encore « néo-païenne/trop néo-païenne », il n'a pas senti (ou *voulu* sentir) la nature théologico-hérético-anti-christique de la provenance de ce « nom nouveau » ; et en effet, dans son article, les références philosophiques dont il excipe pour méditer de l'essence peu ou prou « mystérieuse » de cette *Technique* sont toutes choisies par lui dans le « fonds grec » – donc : à Athènes… alors que, bien évidemment, la solution de l'énigme se trouvait à Jérusalem : par la prise en compte notamment de ce « nihilisme judéo-chrétien » dont le *rejet* par l'Europe (toujours peu ou prou *mal-évangélisée*) en général et de l'Allemagne (celle notamment de ce III^e^ Reich nazi) en particulier constitue la *véritable cause* de l'apparition de cette « Technique », source elle-même de cette sur-puissance ainsi accordée au « petit cap » (du même nom) (étant clair que ce qui, à partir du XVI^e^, permet à cet « Occident » de subjuguer ainsi, en ce mode impérialiste/colonialiste/géo-stratégique, le reste du monde vient d'abord d'une supériorité de type « technologique » – fusils contre sagaies, canons contre arcs, navires cuirassés contre jonques, machines à vapeur contre traction animale, industrie contre artisanat, commerce « capitaliste » contre négoce « traditionnel », etc., etc.).

Bien sûr, à force de se prendre, depuis au moins quatre siècles, des « raclées » de la part de cet Occident sur-puissant/irrésistible, ce reste (non-européen) du monde a fini par en *retenir quelques leçons*… qui lui

permettent aujourd'hui de susciter des puissances (celles dites « émergentes ») capables de damer le pion à toute cette arrogance occidentaliste/technologique/« philosophique » – à commencer bien sûr par celle de cet « Occident de l'Occident » que constitue l'empire étasunien (*cf.* actuellement l'affrontement – pas seulement commercial – de celui-ci avec la Chine) –; mais ce faisant, pour y parvenir, ce reste (non-occidental) du monde a bien été contraint de se *mettre à l'école* de cet « occidentalisme », c'est-à-dire, plus profondément, de faire sienne la « guise très particulière de l'être de l'étant » qu'est en essence cet « occidentalisme »: quitte pour cela à apostasier les autres « guises de l'être » qu'avaient en leur temps illustrées ses anciennes « civilisations »… qui, malgré tous les efforts de ce reste du monde pour continuer de promouvoir leurs penseurs, ne doivent plus servir que d'argument de propagande culturelle (peut-être que l'actuelle politique chinoise s'inspire-t-elle de la pensée confucéenne, mais lorsqu'une autre entreprise de ce pays construit un nouveau TGV ou conçoit un smartphone inédit, ce n'est certes pas à cet auteur et à ses « catégories de pensée » qu'elle fait appel – et d'ailleurs l'idéologie officielle de l'État chinois ne continue-t-elle pas d'être elle-même ce « marxisme-léninisme », mouvement de pensée tout ce qu'il y a de plus « occidental »: le communisme (en sa version maoïste) ayant en ce sens constitué comme la « ruse de la Technique » (Lévy-Strauss) pour imposer ses propres catégories de pensée (*i. e.*: sa « guise très particulière de l'être ») à cet « Empire du milieu » qui lui demeura, parce qu'il avait les siennes: millénaires et « nationales », longtemps étranger; mais Empire qui, pour accéder à son tour à la sur-puissance qu'on lui voit aujourd'hui, a bien été obligé d'en accepter les pré-supposés métaphysiques « très particuliers »). Où l'on comprend aussi par là que, si le processus de l'émergence de telles puissances (non-occidentales) dit un (relatif) déclin de celle (strictement) occidentale: en particulier de celle de cet empire étasunien, il exprime par contre, plus secrètement: en un mode cette fois-ci « philosophique », le *triomphe absolu* de cet « occidentalisme » et de ses « catégories de pensée »… désormais étendues aux dimensions d'une « planète spirituelle » entière: dont l'extension en mode universaliste,

par exemple, de ce réseau internet est un des symptômes les plus visibles et (soi-disamment) « innocents » (il peut continuer d'exister bien des différences entre les peuples de cette Terre : entre les conceptions qu'ils se font chacun de leur « monde » respectif – mais le simple fait par exemple que l'habitant de Shangaï comme de celui de Los Angeles usent (déjà) du même « merveilleux instrument de communication » qu'est censé être ce net n'exprime-t-il pas que ce « monde », par ce biais numérico-philosophique, est (déjà) en voie d'*unification* pratique – certes non encore réalisée visiblement/impérialement mais (déjà) effectuée « métaphysiquement » : puisque le simple fait d'utiliser un ordinateur, à Shangaï ou à Los Angeles, c'est avoir fait siennes (en forme plus ou moins consciente) les « catégories de pensée » qui ont présidé à la conception puis à la production d'un tel « instrument »). Où l'on comprend aussi par ces considérations que la seule chose que redoute aujourd'hui cet Empire mondialisé – en apparence encore divisé en puissances rivales mais en réalité toujours-déjà *unifié* sous l'égide « philosophique » de cet occidentalisme –, c'est que soit *révélée* l'origine théologico-hérético-antichristique de sa « guise très particulière de l'être » (la « nudité de son roi ») : ce pour quoi aussi la seule action proprement « révolutionnaire » qui, contre cet Empire, puisse être aujourd'hui menée ne peut plus être que celle, opérée par les (seuls) partisans du Royaume, d'une contribution à la « révél(ation) » de cette « terrible vérité » (Debord) (en le mouvement donc d'un « rendu-témoignage-à » celle-ci) ; ce que pour ma part, en rédigeant le « grand récit » de cette *Profondeur* : dont « la pensée plus profonde » n'est donc rien d'autre que le « dire » de cette « vérité »-là, j'ai essayé de faire avec mes piètres moyens philosophiques : puisqu'apparemment ceux qui, en cette « époque mienne », auraient été bien mieux désignés que moi pour l'accomplir, à cette tâche proprement « spirituallo-époquale » n'ont pas voulu s'atteler (pour des raisons sans doute d'abord de souci de carrière, mais plus profondément aussi peut-être de *simple prudence* – la « police de la pensée » impériale, via notamment l'utilisation de tous ces pseudo-penseurs révolutionnaires/néo-progressistes : qui ne dédaignent pourtant pas d'occuper des postes haut-placés dans l'institution

intellectualo-officielle, veillant, et sur ce chapitre plus qu'en aucun autre, au grain). Il pourra sembler à mon lecteur quelque peu « mégalomane » de la part d'un auteur aussi obscur que moi de prétendre détenir la seule vérité qui puisse abattre instantanément toute cette sur-puissance impériale occidentaliste philosophique : la phrase comme « magique » dont la seule énonciation réalisera pratiquement ce que des générations entières de révolutionnaires n'étaient pas parvenues, en leur temps, à opérer (rien de moins que l'effondrement du présent système de domination – du même nom : impérial/occidentaliste/philosophique) – mais dans le fond n'est-ce pas là l'exacte situation dans laquelle se trouve l'enfant du conte d'Andersen au moment de révéler la « nudité du roi » ; et situation qui est aussi celle de la « lectrice scripturaire » -Juliana du *Haut Château* de Dick… lorsque lui vient l'idée de consulter, au sujet de la « réalité » de l'univers parallèle-uchronique dont elle s'imagine être l'habitante : celui ou un autre Empire donne toutes les apparences d'avoir lui aussi gagné la guerre contre le Royaume, cet « oracle scripturaire » (qui va donc, en ce mode uchronico-historique : « l'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre » – la « phrase magique » de cet autre conte (quoiqu'appartenant lui au registre para-littéraire/« science fictif ») – l'*assurer du contraire*).

Où l'on voit qu'en ces trois textes (le conte d'Andersen, l'uchronie science-fictive de Dick, ma propre *Profondeur* – et je ne doute pas qu'il en existe bien d'autres), c'est toujours dans le fond le même mouvement de la pensée qui y est illustré : celui devant conduire à l'élaboration d'une « théorie »… dont le Debord de la *Préface à la quatrième édition de « La société du spectacle »* disait qu'elle devait satisfaire à plusieurs « critères » – à commencer par celui-ci qu'…

> *il faut aussi qu'elle soit une théorie parfaitement inadmissible. Il faut donc qu'elle puisse déclarer mauvais, à la stupéfaction indignée de tous ceux qui le trouvent bon, le centre même du monde existant, en en ayant*

découvert la nature exacte (…)

(et critère auquel satisfont d'évidence le conte d'Andersen – avec la « nudité de son roi » –, le roman de Dick – avec l'annonce de la défaite de l'Axe –, et mon propre essai – avec la révélation de l'origine théologico-hérétique du présent « Empire mondialisé » : dont est par là, en effet, identifié la « nature exacte ») – citation sur laquelle quelques années plus tard, dans son dernier opus : celui de « *Cette mauvaise réputation* », le même Debord revient pour en surligner plus explicitement un de ses passages :

> *j'ajouterai que ce qu'il y avait de plus admirable dans la citation que j'évoque maintenant tenait dans la* terrible vérité *de ce mot : « le centre même du monde existant ».*

; et « terrib(ilité) » de cette « vérité » (l'expression étant ici soulignée par ses soins) consistant bien sûr d'abord en le danger que l'énonciation simple de cette même « vérité » fait courir au système de domination (« absolument moderne ») mis en place par le présent Empire « globalisé » (sinon en ce mode géo-stratégique, du moins toujours-déjà en celui philosophique de cet « occidentalisme » que je dis) – par quoi aussi la seule façon aujourd'hui d'en abattre la sur-puissance inconditionnée est bien, comme l'affirme Debord, de commencer par en identifier la « nature exacte » : qui constitue en effet, pour notre « monde existant », son « centre »…d'*opacité métaphysique* (étant clair que, tant que la lumière du Royaume n'aura pas dissipé « en un é-clair » toute cette « opacité », cet Empire continuera d'accroitre indéfiniment sa sur-puissance – puisque celle-ci ne tire justement son aliment que de celle-là). Où l'on comprend aussi par de telles considérations que la présente confusion idéologico-philosophique (discrètement entretenue par cet Empire – *cf.* notamment, analysé plus haut, le comportement très ambiguë de celui-ci, vis-à-vis de ces « complotistes » et de leurs « théories » (du même nom)) qui semble être comme la caractéristique de cette « époque nôtre »… n'est en vérité destinée qu'à détourner le regard (de ceux qui aimeraient

bien « aller y voir d'un peu plus près » – en posant notamment *certaines questions*) de ce « centre » même : celui à l'opacité duquel l'Empire toujours se ressource… pour accroitre sa sur-puissance inconditionnée (et « centre » qui ne peut en effet devenir dès lors que celui de notre « monde existant » – un peu à la manière de ces « trous noirs » astronomiques autour desquels gravitent des galaxies entières : aussi lumineuses que la singularité tapie en leur « centre » est *sombre*)… Voici donc un système de domination ayant acquis une puissance encore jamais vue dans l'histoire, du moins dans celle de la succession des divers avatars impériaux l'ayant précédée, et système qui pourtant, de tous ces avatars, s'avère en même temps *le plus fragile* : puisqu'il suffit de l'exclamation d'un enfant s'étonnant que son « roi (fût) nu », ou du verdict d'un oracle scripturaire affirmant que « l'Allemange et le Japon ont perdu la guerre », ou encore de la rédaction d'un essai pointant la provenance théologico-hérético-antichristique de sa sur-puissance… pour que cet Empire s'effondre brutalement – en emportant dans sa chute son « centre » : qui ne fut donc celui du « monde existant » que tant que dura son règne d'illusion… mais qui, lorsque fut portée à la connaissance du public de ses « innocents lecteurs » et autres « ouailles spectatrices » cette vérité (somme toute très simple) qu'il n'était tissé que de vide et d'opacité, s'effondra lui aussi *par le même mouvement* (et n'est-ce pas une douce chose, pour l'auteur obscur/« à peine identifié » du « grand récit » de cette *Profondeur*, de se dire que, sans les avoir spécialement cherchées, il a mis le doigt sur les seules vérité/« phrase magique » susceptibles de faire s'effondrer, par leurs innocentes divulgation/énonciation, l'Empire le plus puissant qui ait jamais paru dans l'histoire de ce monde – et cela en se contentant de « bricoler dans son coin » son propre conte théologico-métaphysique : sans trop se préoccuper, pour dire le vrai, du souci de sa « réception » et autre (ici le mot manque… et le développement s'interrompt)).

À y resonger après tant d'années, l'immense méditation de cette *Profondeur* est tout entière sortie d'une petite question qu'autour de 1995,

essayant d'écrire avec mon ami le peintre P.E. Laroche ce livre sur Vermeer, je me suis posé quant à *l'usage très particulier* que faisait la perspective : procédé pictural de représentation de l'espace « profond » inventé deux siècles avant lui par les maîtres toscans, celui de Delft ; et usage qui se caractérisait notamment par l'*extrême circonspection* avec laquelle Vermeer utilisait ce procédé : à l'inverse par exemple de ses collègues hollandais « peintres de genre » qui eux, en ouvrant largement portes et fenêtres sur de vastes « perspectives » de pièces carrelées, avaient plutôt tendance à en abuser – tandis que chez Vermeer les portes, quand il y en a, sont le plus souvent fermées… et les fenêtres au mieux entrouvertes : la seule exception à cette règle étant la porte, elle encore ouverte, de « La jeune fille assoupie » (mais peut-être parce que ce tableau est le premier de sa « période réaliste » – « erreur » qu'ensuite l'artiste ne reproduira plus). Et il y avait bien sûr, à cette question, une première réponse de type pictural : étant probable que le « Sphynx de Delft » voyait en l'abus de ce procédé une sorte de *facilité* (du même nom), une manière en quelque sorte, pour les peintres de genre, de *se donner de l'espace à bon compte* (*cf.* notamment la comparaison que, dans notre *Vermeer ou l'action de voir*, Pierre-Éric et moi faisons entre « La peseuse d'or » de Peter de Hooch – qui ouvre en effet largement sa fenêtre – et « La peseuse de perles » de Vermeer – qui lui se contente de laisser entrebaillé une sorte de soupirail : qui plus est recouvert d'un voile). Et pourtant je pressentais en même temps que derrière la « vérité avant dernière » de cette réponse il y en avait une autre d'ordre, elle, plus « métaphysique » (pour dire vite) ; et vérité relative à la *nature même* de ce procédé perspectif dont l'origine de son invention au cours du Quattrocento italien n'avait pas, me sembla-t-il, été méditée en sa « plus grande profondeur » : c'est-à-dire en relation avec le caractère peu ou prou « sacré » de l'espace ainsi, par lui, ouvert ; et tout de suite m'apparut une *autre réponse* à la question posée plus haut de cet usage très particulier que faisait Vermeer de cet espace perspectif : la parcimonie de celui-ci s'expliquant par le fait que Vermeer, pour ce que prenant comme motifs des scènes de la vie quotidienne hollandaise, se devait d'atténuer autant que possible la signature crypto-sacrée de l'espace

où il plaçait ses motifs (problème qui bien sûr ne se posait pas aux maîtres toscans et autres grandes perspectives (La Francesca, Uccello, etc.) dans la mesure où les motifs de ceux-ci étaient essentiellement de caractère religieux – ayant à représenter, non pas des bourgeoises ou des gentilhommes hollandais, mais… le Christ, la Vierge des anges et des apôtres, etc.). L'espace perspectif n'était qu'un *espace de chiqué*, notamment inventé pour *magnifier* les actes et les attitudes d'un homme-Dieu (et les membres de son entourage immédiat), mais dont l'usage devenait problématique sitôt qu'on y plaçait, au lieu de tels êtres peu ou prou « divins », des personnages tout ce qu'il y avait, eux, de plus *profane* : dames et gentilhommes, laitières ou musiciens, etc. ; et personnages « humains, trop humains » qui, par cette progressive occupation d'un espace qui, à l'origine, *n'avait pas été créé pour eux*, devenaient des sortes de « profon(ateurs) »/usurpateurs : ce pour quoi par exemple, dans « La flagellation » de Piero, les trois figures humaines-historiques contemporaines du peintre se tiennent, au premier plan, *sur la limite* du monde immense/profond où a lieu, environ quinze mètres derrière eux et quinze siècles avant eux, la scène, elle mythologique, de cette « Flagellation » – un peu comme s'ils hésitaient encore à s'engager dans l'espace perspectif-sacré qui commence derrière eux : ce que feront eux sans manière, deux cents ans plus tard, les personnages des motifs « réalistes » de Vermeer. Et certes à Delft, dans cette deuxième partie du XVII^e^ : qui est aussi l'époque de « l'Age d'or » de ces Provinces-Unies, les peintres de genre ne se posent pas, sur l'espace qu'ils utilisent ainsi presque sans y penser, les mêmes questions que leur collègue-Vermeer : la perspective n'étant pour eux qu'un *procédé commode* de représentation de cet espace et de sa *profondeur* – seul Vermeer pressentant peut-être, du fait du non-oubli par lui de son origine sacrée qu'elle est bien plus que cela : rien de moins (pour le dire cette fois-ci avec les mots de la métaphysique) que l'*envoi d'une guise nouvelle de l'être de l'espace* ; et « envoi » que le même Vermeer, parce qu'il sait encore, lui, que l'espace perspectif-« de chiqué » *n'est pas* l'espace « réel », va s'efforcer d'effectuer pratiquement dans ses toiles : à commencer par celle de son « tableau-manifesté » de « L'Art de la peinture »… dont j'ai

montré qu'il était le *moment de l'histoire de l'Occident* où ces deux espaces, le « perspectif-pictural » et le « réel-exact », se retrouvaient enfin *soudés* et comme co-incidant parfaitement.

J'en étais donc là, à cette époque, de telles considérations quant à la nature « sacrée » du « grand schéma perspectif » inventé par les maîtres toscans du Quattrocento, lorsque, presque par le même mouvement, s'est présentée une *deuxième question*, relative elle à la nature « profonde » de cet espace perspectif – puisqu'un des buts clairement avoués du procédé du même nom était de donner au spectateur l'illusion d'une *profondeur* s'ouvrant dans un plan pictural *a fortiori plat* (ce qu'aucune peinture, avant celle du Quattrocento, n'avait fait) –; et « profondeur » dont je compris alors rapidement qu'elle était liée, en mode cette fois-ci non tant (strictement) pictural que (purement) théologique, à la *nature très particulière* du « Dieu » pour lequel cet espace perspectif-sacré avait justement été inventé : ce Dieu christique, « humain, trop humain », dont une des caractéristiques de son « histoire personnelle » était, une fois Sa « mission de prédication » sur Terre accomplie, d'entamer ce mouvement de *retrait du monde* qui ouvrait rien de moins que la dimension nouvelle de « profondeur » (en ce mode perspectif-pictural pour celle de l'espace – en celui dissolvant-élégiaque-poétique pour celle du temps : ayant été mis sur la piste de cette seconde intuition par la (re)lecture que je fis alors du *Patmos* de Hölderlin… et notament du passage, cité plus haut, de ce « Car les noms depuis le Christ…, etc.). Ce qui, quasiment dès le début de la rédaction de mon « grand récit », me permit de donner de cette « profondeur » la définition (qui, dix-huit tomes plus tard, n'a guère varié) suivante : *La dimension dans l'élément de laquelle même espace et temps changent, de-viennent*; et « dimension » qui, de ce fait, ne pouvait en effet que se déployer dans l'*histoire*… en le mouvement du *retrait d'un Dieu* quittant le monde pour, suivant la parole christique, « retourner au Père ». Et certes cette idée d'un « retrait du divin », je n'ignorais pas que d'autres penseurs l'avaient eue avant moi ; sauf que moi, par

cette « enquête quasi-policière (entreprise dans mon « grand récit ») pour revenir à la source du destin de l'Occident », je donnais à sa thèse, encore « abstraite, trop abstraite » : « philosophique » pour dire vite, une facture et une illustration, elles, toutes *pratiques* : pour ce que, non seulement, je *donnais le nom* du responsable d'un tel processus de « retrait du divin », mais de plus, par ma (re)lecture de l'histoire de la peinture et de la poésie européennes, j'en montrais à l'œuvre en celles-ci l'effectuation « toute pratique » (par notamment, dans la première, l'analyse de l'invention de cette perspective – ouverture en mode *spatial* de cette « Profondeur » (provoquée donc par la nature « retirante » de son motif christique) –, et, dans la seconde, par la mise en exergue de la venue-à-prééminence de sa tonalité *élégiaque* – ouverture elle, en mode *temporel*, de cette même « profondeur » (et provoquée elle par la *détresse* dans laquelle le départ de ce même « Dieu christique » avait plongé l'« humanité européenne » – « détresse » qui est d'ailleurs le véritable sujet du poème *Patmos* de Hölderlin, cet *oxymorique* « hymne chrétien » selon son auteur)). Et parvenu à ce point de ma méditation – dont je retrace ici les grandes lignes de son « chemin de pensée » (dans une distance *temporelle* de vingt-cinq années, et une autre, *scripturaire*, des dix-huit tomes de mon « grand récit ») –, on comprend que l'interprétation que j'allais bientôt donner (dès le tome initial de cette *Profondeur* – dans son chapitre 45) de la fameuse sentence christique de ce *Noli me tangere* devenait presqu'évidente : étant clair que, par ce commandement à la fois tendre mais absolu signifié par le Christ ressuscité à son « amoureuse »-Marie-Madeleine, était dit, et en un mode lui aussi « tout pratique », la *substance même* de ce processus de « retrait du divin »… dont les philosophes avaient bien entraperçu le mouvement général-abstrait… mais non pas peut-être, du fait de leur formation gréco-païenne : *cf.* notamment celle d'un Heidegger, l'effectuation christico-pratique ; et qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire qu'une scène où un « Dieu » ordonne à sa plus ardente disciple de ne pas chercher à Le « retenir » (*tangere*) – rien d'autre bien sûr que ceci que ce « retrait du divin » est *voulu* par ce « divin » lui-même, et en l'occurrence par ce Christ ressuscité… qui sait bien que la

liberté humaine est au prix de tels retrait/ouverture de toute « profondeur » : dont Il n'ignore nullement aussi les *dommages collatéraux* que ceux-ci vont provoquer (détresse générale, « nihilisme » autre « désenchantement du monde » – ce qui peut aussi expliquer pourquoi la dernière phrase qu'il dit, avant d'entamer Son long départ », à ses apôtres en est une de *consolation* : « Je serai avec vous jusqu'à la fin du monde » (où l'on comprend aussi par là que si mon « grand récit » présente quelque intérêt et « vertu », ceux-ci ne sont pas tant dus à l'*originalité* des idées qui, sur son cours, y sont exposées… qu'à la *précision*, elle très/« toute pratique », avec laquelle il est procédé à cette « exposition » -même – dont le meilleur exemple est encore l'idée (depuis longtemps dans l'« aire philosophique ») de ce « retrait du divin », mais qui sous ma plume, parce que *je prends tout simplement au mot* son expression, reçoit dans ma *Profondeur* une acception pour ainsi dire a-philosophique (voire : a-théologique) : ce pour quoi, dès la quatrième de couv. de son tome initial, j'avertissais mon lecteur que son « grand récit » éponyme ne devait pas être lui comme un simple (et toujours peu ou prou « abstrait ») « traité de philosophie ou de théologie (…) plutôt comme un "roman" philosophique », une enquête quasi-policière…, etc.).

Étant clair par exemple que, excipant vaguement de cette notion de « retrait du divin » : devenu comme le *pont-aux-ânes* de tant de « penseurs » contemporains (tous ces commentateurs médiatico-journalistiques notamment qui, croyant prendre quelque « hauteur philosophique », vont proclamant que la seule façon de résoudre les problèmes de ce temps est de réinfuser en celui-ci une certaine dose de « transcendance » – comme si ce gene de choses pouvait se décréter, on ne *précise* pas en même temps de quel « divin » il s'agit au juste : c'est-à-dire qu'on ne donne pas en même temps le *nom* du « Dieu » qui a ainsi *pratiquement effectué* un tel « retrait »… et la manière dont Il s'y est pris pour le faire, on ne risque guère d'avancer dans la compréhension du *sens profond* de ces notion/expression – qui dès lors ont de fortes chances de demeurer longtemps encore, du fait du « vague-

et-abstrait » de leur formulation, à l'état de *vœux pieux* (ne pouvant en aucune façon *opérer* dans ce « siècle nôtre » – qui aimerait bien pourtant, sur le sujet de ce « retrait du divin », on lui explique un peu plus clairement-pratiquement de quoi il retourne au juste) – ; alors que justement, si je me suis lancé dans l'entreprise scripturaire de la rédaction de mon « grand récit », c'était dans l'espoir d'exposer une pensée susceptible d'« opérer » en ce « siècle nôtre » – *cf.* notamment ce que je disais (de moi !) dans la « quatrième de couv. » de mon *Veilleur, où en est la nuit ?* (neuvième tome de *La Profondeur*) :

> *Mais, comme d'habitude chez Pierre Le Coz, ces analyses, qui pourraient sembler relever des catégories de la métaphysique ou de la « mystique », ne cherchent rien d'autre qu'à jeter le regard le plus lucide et le plus « pratique » sur notre présente* situation*, époquale et spirituelle : tant, pour cet auteur, la pensée, fût-elle « la plus profonde », n'a d'intérêt que si elle cherche à* opérer *dans son « siècle sien » (…)*

… Il m'arrive parfois de me demander quels *autres livres* j'aurais bien pu écrire si, aux alentours de l'année 95 du siècle dernier, je n'étais pas tombé en chemin sur la « petite question » évoquée plus haut (et accessoirement si, mon binôme et moi, avions choisi pour thème de notre « petit traité » – le seul que j'aurais donc jamais commis – un autre peintre que Vermeer) ; et « petite question » qui, comme on l'a vu, m'a conduit de fil en aiguille jusqu'à la rédaction de l'océan textuel de cette immense *Profondeur*, et cela d'autant plus que, en cette même année 95 : date de publication de mon premier roman (un « polar »), je me destinais à de tous autres travaux… dont aucun, à cette époque, n'avait inscrit à son « programme » quelque chose comme l'écriture d'un (ou de plusieurs) *essai(s)* : romans, récits de voyage, etc. (que j'aurais donc fini par composer dans l'intervalle des sept années qui séparent la fin de l'écriture du tome initial de cette *Profondeur* (1999) du recommencement de celle-ci avec la rédaction de son tome deuxième – ce *Traité du Même* qui, publié en 2009, est, scripturairement

parlant, de 2007 : date de publication de mon *Europe*… et aussi, somme toute assez significativement, de notre *Vermeer*). Et, comme je crois l'avoir déjà raconté, c'est au moment de la correction des épreuves de cette *Europe* – finalement acceptée par l'éditeur Loubatières (dont ce n'était pas là, lui non plus, *a priori* la vocation première – puisque cette maison était plus particulièrement spécialisée dans l'édition d'écrits de type « régionaliste » (pour dire vite)) – que je compris que cette *Profondeur*, malgré les huit cents pages déjà composées de son tome initial-éponyme, n'en était en vérité qu'*à son début* : ce que l'immense « suite » que je lui ai donnée a, je crois, suffisamment prouvé (dix-sept tomes supplémentaires à l'instant où j'écris ces lignes !) ; mais décision de me consacrer désormais quasi-entièrement à l'écriture d'un tel « grand récit » qui, me semble-t-il, tombait à pic : pour ce que je sentais bien que, dans les autres registres par moi jusque-là illustrés : romans, récits de voyage et autres proses poétiques, je commençais sérieusement à rabacher et radoter – tout se passant comme si la flamme « littéraire » qui m'avait donné le désir de les composer s'était plus ou moins éteinte : remplacée par celle, elle « (purement) scripturaire », qui me faisait désormais me consacrer (presque) uniquement à la rédaction de cette *Profondeur* (et cela parce que, comme je l'ai déjà également expliqué, l'illustration, plus ou moins nouvelle pour moi, du genre « essai » me délivrait presque magiquement de tout souci de type « littéraire-*formel* » – si bien qu'on peut affirmer qu'en optant pour l'écrit de l'immense essai de cette *Profondeur* je n'ai rien fait d'autre que de *choisir la voie de la facilité* : déclaration qui peut sonner quelque peu « paradoxalement » à l'oreille de mon lecteur… mais que prouve pourtant, et très pratiquement-scripturairement, le simple fait que, aujourd'hui, il m'est bien plus « facile » de rédiger les huit cent pages d'un nouveau tome de mon « grand récit » que, par exemple la petite centaine qu'exige la composition de quelque fiction romanesque que ce soit). Ceci expliquant aussi pourquoi l'énorme rédaction de cette *Profondeur* peut même, de temps à autre, s'offrir le luxe d'accueillir sur le cours du déferlement torrentueux-pensif-scripturaire de l'« essai » qu'il est *a priori* un authentique « roman » : *cf.* notamment le

« Soldat et jeune fille souriant » du *Secret de la domination* – alors que très probablement, si j'avais dû entreprendre l'écriture de ce même roman (plus ou moins autobiographique) *en dehors* du cadre général-scripturaire de cette *Profondeur* j'aurais, en cette entreprise, totalement échoué : je le sais bien puisque, à peine une année auparavant, j'avais essayé… et m'étais lamentablement *planté*. Tout s'étant un peu passé comme si cette « fiction-vraie », pour parvenir enfin à *s'écrire*, avait eu besoin que lui soit communiquée, par l'*essai* de mon « grand récit » : par son registre plus « englobant », cette *facilité scripturaire* qui caractérise justement l'écriture de cette *Profondeur* : dans l'élément de laquelle/sur son flux torrentueux-pensif… cette même « fiction » a donc fini par *trouver sa place et sa légitimation* – alors que, tant qu'elle essayait de s'élaborer en son mode autonome-« (strictement) littéraire », elle n'y était jamais parvenue : pour ce que sans doute elle… (ici le texte et le développement s'interrompent).

Rédiger dans la tonalité de l'« essai » quelque chose comme le grand récit » de cette *Profondeur*, c'est donc bien composer ce « livre total » que tous les auteurs ont rêvé d'écrire ; c'est-à-dire un ouvrage qui, à partir d'un moment, *peut accueillir*, sans jamais dévier de sa « ligne de fuite » originelle, *tous les autres* : ceux que ces mêmes auteurs *auraient pu* justement composer… mais dont celle, immense et englobante, de ce « livre total » leur a permis de *faire l'économie* ; considération qui, on le voit, non tant répond-à que *fait tomber* la question que je me posais au développement précédent de savoir quels « autres livres » j'aurais écrits si je n'avais pas rédigé celui de cette *Profondeur* : pour ce qu'en vérité, en composant le « libre total » qu'elle est, je les ai, ces « autres livres », bel et bien *écrits* ; ce qui, on le comprend, coupe par là à tout regret (littéraire) concernant ces « autres livres » : puisque en réalité, dissimulés quelque part dans les replis nombreux de mon « grand récit », ils *existent bel et bien eux aussi* – même si c'est le plus souvent en le mode d'une *inapparence* dont l'écran est seulement, de temps à autre, traversé-par l'un d'entre eux : exemple notamment

du « roman-vrai » de ce « Soldat et jeune fille souriant » qui, pour émerger des « limbes littéraires » où il dormait, n'a eu qu'à se présenter-comme/se constituer-en… la troisième partie de ce *Secret de la domination* (lui-même douzième tome de ma *Profondeur*). Où l'on comprend aussi par là que le « livre total » du même titre : dont j'écris présentement (déjà !) le 18e tome, agit un peu, vis-à-vis des « autres livres » : non seulement ceux que « j'aurais pu » écrire, mais aussi peut-être ceux qu'« auraient pu » composer les « autres auteurs », à la manière d'un *crible scripturaire* qui, dans la mesure où, étant donc « total », il contient *tous les autres ouvrages*, non pas en choisirait certains en en rejetant d'autres, mais plutôt déciderait de sortir de leur inapparence (littéraire) « certains » en laissant dormir du sommeil (du même nom) les/ces « autres » ; méthode (scripturaire) qu'illustre notamment le traitement différencié que ma *Profondeur* a réservé aux textes (dits) « classiques » : certains passionnément analysés sur des milliers de pages par moi (Proust, Céline, Heidegger, Debord, Dostoïevski, Dick, Saint-Simon, etc., etc.) tandis que d'autres (Goethe, Spinoza, etc.) n'ont eu droit, sur le cours « injuste » de l'écriture de mon « grand récit » : où ils « brillent par leur absence », à *pas une* – ce qui ne signifie nullement que je considèrerais les ouvrages des seconds comme de moindre importance que ceux des premiers : plutôt que leurs livres, sans préjuger nullement de leur qualité littéraire intrinsèque/pertinence pensivo-scripturaire, n'ont pas (encore) trouvé le moyen de percer cet *écran d'inapparence* derrière lequel ils continuent de dormir de leur sommeil dogmatico-littéraire… jusqu'à ce que peut-être, qui sait ? mon livre, ayant soudain besoin d'eux, ne vienne les rechercher pour les accueillir à leur tour dans le « concert intellectualo-scripturaire » qu'il est (les réveillant par là de leur long sommeil (du même nom) où ils dormaient, dans les « limbes littéraires » de mon « livre total » – qui, s'il n'a pas mentionné jusque-là ces auteurs, ne les oublie pas pour autant)… Il est clair en tout cas que, rédigeant la « Somme théologique » de cette *Profondeur*, je me suis gardé de reproduire l'« erreur » que, à mon sens, avait commise par exemple le (pourtant immense) théologien Urs von Balthazar écrivant la sienne : cet [titre à retrouver] dont le lecteur ne peut se défendre tout à fait

de l'impression que certains des auteurs qui y sont mentionnés ne le sont que pour la raison qu'il a dû apparaître à Balthazar qu'il ne pouvait tout simplement pas *ne pas en parler* – ce qui confère à son propre « grand récit » une sorte de *facture encyclopédiste* (que, je crois, on ne saurait reprocher au mien : pour ce que, justement, certains de ces auteurs – probablement jugés « incontournables » par le même Balthazar (d'où l'*obligation* qu'il s'est faite de devoir en parler – mais « obligation » que, pour ma part, j'ai su balayer) – ne figurent pas dans le mien) – ; mais « facture encyclopédiste » qui, par son souci justement de n'omettre aucun auteur (jugé peu ou prou « incontournable » par l'époque), atteste que la Somme de Balthazar *n'est pas*, contrairement à la mienne (!), un « livre total » : pour ce que, comme j'ai commencé de l'expliquer plus haut, la caractéristique de tels ouvrages (« totaux ») est précisément de pouvoir s'offrir le luxe de passer sous silence certains auteurs et leurs textes (soi-disamment) « incontournables » – et cela parce que ces mêmes ouvrages, quoique n'en faisant pas mention, recèlent pourtant, quoiqu'en ce mode d'inapparence, tous les livres et les auteurs dans leurs limbes (scripturaires) : le concept de textes « incontournables » étant en ce sens une notion d'essence encore « littéraire, trop littéraire »… que ne saurait donc prendre en compte le « (pur) scripteur » d'un livre lui aussi « (purement) scripturaire » tel que le mien.

L'essai de cette immense *Profondeur*, dont la rédaction s'étend maintenant sur près d'une vingtaine d'années, aura donc su se garder de la tentation, qui guette forcément, à partir d'un moment, ce genre d'ouvrages « démesurés », d'illustrer ce tropisme « encyclopédiste » ; et cela parce que, aux œuvres que mentionne et analyse son « grand récit », son auteur n'est pas tant venu en un mouvement culturel-patrimonial qu'*amoureux* : le mot qui, on s'en souvient, clôturait mon entretien en ligne du mois de mai 2021 avec Éric Coulon (tandis que, juste avant, celui de « culture » – dont se barbouillent aujourd'hui nos (justement) « cultureux » – était qualifié lui de « vague et de prétentieux »). Et cela a en effet constitué un grand

bonheur pour l'auteur de cette *Profondeur* que de pouvoir écrire (presque) infiniment de livres ou de tableaux… pour la simple raison qu'il les *aimait* (et non donc pour celle plus extérieure, que, parce qu'ils étaient regardés comme « incontournables » par son époque, il ne pouvait pas « ne pas en parler » – ce qu'il m'est arrivé de (ne pas) faire, on l'a vu, avec d'autres décrétés pourtant eux aussi « incontournables »), l'« amour », en ce sens, ayant donc constitué comme l'unique *boussole scripturaire* de la rédaction de mon « grand récit » – et non le « devoir » : pour ce que jamais par exemple, me levant un matin pour me (ré)atteler à mon immense manuscrit, je me suis dit des phrases du genre « Maintenant il te *faut* parler de tel ou tel auteur » –; mais « boussole » qui me faisait aussi comprendre que, même consacrant des milliers de pages à tel écrivain ou peintre dont j'aimais l'œuvre, ceux-ci n'étaient pas tant le *sujet* de mon livre que leur *auxiliaire*… dans la démonstration à laquelle, en celui-ci, je procédais : la première vertu de ces œuvres (et transcendant totalement leur qualité « (strictement) littéraire » intrinsèque) étant constitué à mes yeux par le fait que, de cette « démonstration », elles avaient su *se faire accepter* (et voilà pourquoi aussi d'autres œuvres – quoique probablement tout aussi excellentes (au moins de ce même point de vue « (strictement) littéraire ») – ne sont pas par moi, dans cette *Profondeur*, mentionnées : pour ce que, elles, par mon grand récit : et contrairement à celles qui, en lui, sont passionnément commentées, n'ont pas su « se faire accepter » – ce qui ne laisse d'ailleurs en rien préjuger de leur « qualité littéraire » moindre : seulement de ce fait que… (ici le texte s'interrompt)). Ceci expliquant aussi pour quoi, malgré quelques velléités en ce sens : notamment encouragées par certains de mes plus « paresseux » lecteurs, je me suis toujours refusé à tirer de l'océan textuel de cette *Profondeur* la dizaine (au moins) de « petits traités » qui y sont en puissance contenus – dont j'ai même annoncé dans la table des matières d'un des tomes de mon « grand récit » les *titres* prévus : *Proust et les essences, Kafka, arpenteur du divin*, etc. (annonce qui a justement provoqué chez ces mêmes (paresseux) lecteurs une sorte d'espoir – mais qui, je le crains, risque de demeurer pour longtemps *déçu*) –; la seule exception à cette règle (et par

conséquent : la confirmant plus que l'infirmant) ayant donc été constituée par la publication récente (2019) de cet ouvrage sur Dick – *P.K. Dick et la théologie* (éditions *Ôrizons*) – ; mais publication surtout provoquée par l'agacement prodigieux que me communiquait la multiplication de tant de livres sur cet auteur… sans que jamais ne soit mise au centre de leurs études consacrées à cette œuvre ses ressorts (pourtant, dans ce cas, indéniablement) *théologiques* (ceci pouvant aussi notamment expliquer pourquoi, lorsque la « pravda » néo-progressiste *France Culture* s'avisa de consacrer une semaine entière de ses émissions à l'écrivain de S.F. américain, et bien qu'ayant fait l'acquisition de l'essai que je lui avais consacré : *dixit* son/mon éditeur, elle se garda bien d'en inviter l'auteur sur ses ondes – ce qui ne m'étonna pas plus que cela (sachant bien que la seule mention de certaines notions relevant justement de cette discipline « théologique » donne comme de l'*urticaire* à toute cette crapulerie journalistico-cultureuse)… mais qui, par contre, attrista sensiblement mon infortuné éditeur). … La vérité étant d'ailleurs ici (pour revenir à ce projet d'extraire de ma *Profondeur* la dizaine de « petits traités » qui y dorment – n'attendant finalement, de leur auteur putatif, qu'un travail de toilettage et autre tri sélectif de son « grand récit » pour se réveiller) que ce qui m'empêche de mettre la main à ce projet n'est même pas tant l'effet, chez son scripteur, d'une sorte de vertueuse indignation scripturaire (qui lui interdirait par exemple de faire des « petits traités » à partir de la matière de mon « grand récit » – alors que les premiers, d'une certaine façon, sont *déjà écrits* dans le second) que celui d'une « très/trop humaine » *paresse* : pour ce que, tout simplement-humainement, je ne me sens absolument pas le *courage* d'endosser mon habit de scaphandrier (littéraire) pour (re)plonger au sein de l'océan textuel de cette immense *Profondeur* – fût-ce à la recherche des pépites des « petits traités » qui y sont forcément enfouis)… mais que je ne vois pas ressortir des limbes océani-co-scripturaires où ils dorment : ayant dit plus haut pour quoi, dans le cas de cet ouvrage sur Dick, j'ai fait une exception à cet impératif catégorique scripturaire (même si celui-ci, comme je viens de l'expliquer, est plus guidé par ma *paresse congénitale* de « (pur) scripteur » que par l'observance de

règles de la vertu (du même nom) – ce qui n'est peut-être pas aussi contradictoire qu'il y parait : puisque j'ai montré dans le cours de cette *Profondeur* que cette « paresse », *défaut* du point de vue « (strictement) littéraire », est en fait, de celui « (purement) scripturaire », une *vertu*.

Et je me doute bien que le lecteur de ces lignes, si celles-ci viennent jamais à sa connaissance, les jugera quelque peu étonnantes et paradoxales : comment l'auteur d'un livre de près de quinze mille pages peut-il dire de lui qu'il est « paresseux » (et affirmation dans laquelle ce même lecteur pointera peut-être à l'œuvre une sorte de « coquetterie d'auteur » – je vais montrer, par le développement que j'entame présentement, qu'il n'en est rien) ; car la « paresse » dont je parle ici est *très particulière* (se différenciant par là de la « paresse vulgaire » – celle qui fait notamment que les malheureux possédés de son « vice » finissent, précisément : « par paresse », à renoncer à la poursuite même de leur « désir vrai » : le seul dont la réalisation pourrait pourtant leur prouver le « bonheur ») : pour ce que « paresse » (donc, elle) toute *scripturaire*… en ce que la « dimension » (du même nom), en les vastes travaux des scripteurs attelés à la rédaction de quelque chose comme un « grand récit », leur *facilite grandement la tâche* ; si bien que, pour de tels « paresseux », l'écriture d'un ouvrage pourtant aussi démesuré que cette *Profondeur* peut leur apparaître de *réalisation plus aisée* que, par exemple, celles d'un « petit traité » ou d'un « roman de rentrée littéraire » : pour ce que, tandis que dans le cas de la « réalisation » des seconds leurs auteurs doivent à tout instant affronter les embûches que dresse sur leur route l'autre « dimension de ce (strict) littéraire », dans celui de celle des « grands récits » leurs auteurs, eux, baignent de bout en bout dans cette sorte de *tonalité amoureuse* (que j'ai commencé d'évoquer au développement précédent) ; et situation de ces scripteurs « amoureux-paresseux » que dit par exemple la sentence fameuse d'Épicure posant que « l'amour est l'occupation des paresseux » – mais sentence qui n'a jamais été aussi vraie que replacée dans la dimension de ce « (pur) scripturaire » : dont la

caractéristique première est donc de conjuguer en un même mouvement ces trois notions d'« amour », de « paresse » et de « facilité » (je laisse ici à mon lecteur le soin de les placer dans l'ordre qui convient – étant au moins clair que chacune peut-être regardée comme, en même temps, *la cause et l'effet* des deux autres). Où l'on comprend aussi pourquoi il est en vérité bien plus « facile » à un auteur de rédiger quelque chose comme un « grand récit » (de quinze mille pages) que d'écrire un « petit traité » (de cent cinquante) – à condition bien sûr de parvenir à se glisser dans ce *milieu doré* tissé d'« amour » et de « paresse » (celui que j'appelle ici, pour ma part, la « dimension de ce (pur) scripturaire ») –; et condition qui n'exige finalement de cet auteur qu'il apostasie toutes les catégories de ce « (strict) littéraire » au profit de celles de ce « (pur) scripturaire » : dont on a vu notamment qu'elles regardent le « vice » littéraire de cette « paresse » comme cette fois-ci une « vertu » *scripturaire*. Où l'on voit par là que la « paresse » dont se prévaut le scripteur de cette *Profondeur* n'est nullement l'effet de cette « coquetterie d'auteur » que serait tenté d'y pointer son lecteur – en la forme d'une « modestie » (toujours forcément : « fausse ») –; plutôt celui de l'(immodeste) revendication d'une « vertu » : puisque, dans le registre scripturaire où il officie ordinairement, cette « paresse » en est bel et bien une ; et « vertu » qui, une fois acquise, lui donne accès à la « facilité » avec laquelle il rédige, dans le « milieu doré »-amoureux de ce « (pur) scripturaire », son « grand récit » : pour ce que, sitôt qu'un auteur est parvenu à pénétrer dans ce « milieu », toutes les objections que pourrait lui adresser l'autre dimension de ce « (strict) littéraire » *tombent d'elles mêmes* (souci du « bien-écrire », de la « clarté de l'exposition » de sa pensée, etc.) ; mais objections qui bien entendu, sitôt qu'il délaisse l'écriture de son « grand récit » : pour par exemple tenter de composer un « petit traité » ou un « roman de rentrée littéraire », reviennent sur lui pour briser l'*élan scripturaire* qui lui faisait écrire « (presque) facilement » ce même « grand récit » : ce pour qui le seul moyen peut-être, pour cet auteur, de contourner une telle difficulté est de tenter d'immiscer l'écriture de ce « petit traité » ou ce « roman de rentrée » dans la rédaction plus vaste, englobante et, elle,

« (purement) scripturaire » de sa Somme – « méthode » que j'ai notamment illustrée moi avec l'introduction du « roman-vrai » de mon « Soldat et jeune fille souriant » dans l'« essai » de ce *Secret de la domination*, douzième tome de ma *Profondeur* ; et roman (en forme d'auto-biographie) de ce « Soldat » qui a reçu de cette immersion-dans mon « grand récit » la *facilité d'écriture* scripturaire qu'il avait vainement recherchée tant qu'il essayait de s'écrire en ce mode autonome-« littéraire »… mais qu'il a fini par trouver sitôt qu'il ne s'est plus regardé lui-même que comme un « chapitre » de l'immense « essai » de cette *Profondeur* (qui lui aura donc communiqué cette « facilité d'écriture » qui caractérise en vérité celle de tout ouvrage illustrant/explorant la « dimension de ce (pur) scripturaire » que je dis – même si, à le considérer froidement, le contenu de ce « petit roman » n'avait qu'*assez peu de rapports* avec celui du « grand récit » qui pourtant, pour finir, a accepté de l'accueillir en l'un de ses replis nombreux et variés : caractéristique, eux, du « livre total » qu'il est).

Ce qui caractérise donc la rédaction (scripturaire) de quelque chose comme un « grand récit », c'est ce fait qu'à partir d'un moment, sur le cours de son écriture facile/paresseuse/amoureuse, *tous les livres* sont susceptibles de sortir de leurs limbes (littéraires) d'inapparence… pour venir un temps surnager à la surface de son flot lui toujours torrentueux-scripturaire : ce que prouve suffisamment, je crois, celui mien de cette *Profondeur* qui, comme je l'ai montré plus haut, contient au moins une dizaine de « petits traités » (déjà écrits) et donc, aussi, au moins *un* authentique « roman de rentrée » (celui de ce « Soldat » – dont j'avoue que, comme pour les « petits traités » susdits, la tentation m'a également effleuré de l'extraire de sa gangue scripturaire pour en proposer le manuscrit (lui aussi toujours-déjà écrit : à peine modifié) à certains éditeurs friands de tels « bouquins ») ; mais conscience de cette caractéristique de tout ouvrage « (purement) scripturaire » (en sa guise de livre forcément « total ») dont je vois bien à présent que, même encore balbutiante, elle s'exprimait déjà dans le mien par cette habitude que

j'avais prise, quasiment dès le début de sa rédaction, d'attribuer des livres (à commencer par des *romans*) dont le thème me tenait particulièrement à cœur (même si je ne me sentais pas le courage de les écrire effectivement) à des auteurs fictifs (Simon Lancien, Donatien de Saint-Privat) – prenant par là au mot la consigne préconisée par le Borges de la préface de son recueil de « contes métaphysiques » *Fictions* :

[citation à retrouver]

; sauf que, au détour du onzième tome de ma *Profondeur* : au moment de me mettre à l'écriture de la troisième partie de ce *Secret de la domination*, me vient cette autre idée de me fendre cette fois-ci de la *rédaction effective* d'un de ces romans – quoique cette fois-ci sans l'attribuer à quelque « auteur fictif » que ce soit : en me contentant de faire bénéficier son écriture de l'*élan scripturaire* qui animait de bout en bout mon « grand récit » (ce qui déboucha donc sur celle, « facile » et « amoureuse », de ce « Soldat et jeune fille souriant » – dont le contenu bien sûr, pour ce qu'il épousait la forme d'une auto-biographie (sentimentalo-sexuelle), me tenait, on le comprend, particulièrement à cœur). Et c'est ainsi que mes chers Simon Lancien et Donatien de Saint-Privat (le premier perdu de vue ; le second proprement « assassiné » par mes soins) réintégrèrent les limbes littéraires où ils avaient composé toutes les œuvres (romans et « petits traités ») dont sont seulement mentionnés, dans cette *Profondeur*, les titres, les « pitchs » et certains extraits… Il ne s'agit pas tant ici d'« écrire le livre qui rend inutile les autres livres » (*dixit* le narrateur de la nouvelle « Albertine retrouvée » de mon *Rêveur définitif*), plutôt de rédiger l'ouvrage susceptible de les *accueillir tous* en communiquant à chacun l'élan scripturaire qui leur manque : même si bien sûr, en un tel « livre total », « tous » ne peuvent sortir des limbes (littéraires) de l'inapparence (scripturaire) où ils dorment… au fond de mon « océan textuel » ; si bien aussi que, à partir d'un moment, le scripteur de cet « océan » se fait l'effet d'un pêcheur de trésors sous la mer, ramenant de temps à autre dans ses filets, à la surface de celle-ci, quelques

pépites (du même nom – « littéraires » : « petits traités » et autres « romans de rentrée »)… tout en sachant très bien que des milliers d'autres elles, pendant ce temps, continuent de (ici le mot manque) sur le (non-)fond de sa *Profondeur* – impression que Rimbaud a dû ressentir lorsque, dans le chapitre « Nuit de l'enfer » de sa *Saison*, il écrit ceci (à peine modifié par mes soins) :

> *J'ai tous les talents ! – Il n'y a personne ici et il y a quelqu'un : je ne voudrais pas répandre mon trésor – Veut-on des [«petits traités », des « romans de rentrée littéraire »] ? Veut-on que je disparaisse, que je plonge à la recherche de l'*anneau *? Veut-on ? Je ferai de l'or, des remèdes.*

Rédiger quelque chose comme le « livre total » de cette *Profondeur*, c'est donc se donner l'illusion que, sur le cours de son écriture torrentueuse-scripturaire, *tous les autres livres* (de nature, eux, plus « strictement littéraire ») peuvent, à un instant ou à un autre, venir et surnager *momentanément* à sa surface… avant que de réintégrer le (non-)fond de ce fleuve « majestueux et fertile » – Lautréamont cette fois-ci :

> *La poésie n'est pas la tempête, pas plus que le cyclone. C'est un fleuve majestueux et fertile.*
>
> Poésie I

(et « fertil(ité) » de ce « fleuve » provenant donc du fait, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'affirmer à maintes reprises sur le cours de cette *Profondeur*, que la « dimension de (pur) scripturaire » (dont ce « fleuve » poético-ducassien est donc la plus exacte image) sera toujours *plus originelle* que celle de ce « (strict) littéraire » – ce pour quoi les « grands récits »/livres « totaux » qui se donnent pour but premier (et avant même celui de l'exposition d'une « pensée » – quelle qu'elle fût) d'illustrer/explorer ce « (pur) scripturaire » détiennent cet étrange pouvoir de faire surgir à leur guise

sur le cours de leur « fleuve majestueux », les fétus peu ou prou dérisoires, d'autres ouvrages… qui, eux, n'illustrent/explorent que l'autre dimension de ce « (strict) littéraire » : avant que de les renvoyer, en les faisant à nouveau *couler*, aux limbes (du même nom) de leur inapparence (scripturaire).

Le lecteur de cette *Profondeur* doit donc parcourir son « grand récit » comme si, croyant lire un ouvrage parmi d'« autres », il consulte en réalité en même temps, *tous* les/ces « autres » – ce qui peut d'ailleurs parfois conduire à d'amusantes méprises… telle que celle que commit un jour un de mes plus fidèles lecteurs qui, tombant sur les commentaires que j'ai consacrés aux livres de Baudouin de Baudinat, s'imagina que cet auteur appartenait encore à mon écurie d'« écrivains fictifs » (en quelque sorte, dans le cas de ce « Baudoin de », un « Donatien-de » (Saint-Privat) aux livres desquels j'aurais seulement donné une tonalité d'« ultra gauche » – comme j'ai donné à ceux de Saint-Privat une antagoniste d'« extrême-droite » et « islamophobe ») : –; où l'on comprend aussi par là qu'une autre des caractéristiques des livres que je qualifie ici de « totaux » serait de détenir cette étrange capacité à faire s'entre-croiser/dialoguer les « idéologies » en apparence les plus antagonistes (ici donc celle d'« ultra-gauche » d'un Baudoin-de et celle d'« extrême-droite » d'un Donatien-de – tout cela, d'ailleurs, pour dire *très vite*) ; et cela, non pas pour la (plate) raison que les « extrêmes se rejoignent » : comme on dit un peu bêtement, que pour celle que, quand une pensée est justement poussée à ses « extrémités », il lui arrive parfois, *perçant* son plafond de verre (strictement littéraire), d'émerger au clair soleil de ce « (pur) scripturaire »… dans l'élément duquel elle a dès lors loisir de (re)connaître comme *sœurs* (fussent-elles « ennemies ») les autres pensées qui, de leur côté, avaient opéré le même « (trans)percement » de leur propre plafond de verre (littéraire-idéologique). Ce qui ne signifie nullement bien sûr que mes grand récit/livre total seraient le lieu où « tous les contraires se réconcilieraient » (en le mode toujours peu ou prou illusoire-dialectique d'une « surmontation » de leurs différences – qui peut croire cela ?) ; plu-

tôt ceci qu'ils seraient celui où (à l'inverse), dans l'élément de ce « (pur) scripturaire », ces contraires se (re)connaîtraient en leur différence radicale et, de toute façon, toujours *irréconciliable* : alors que justement, tant que ces contraires demeuraient en l'élément de ce « (strict) littéraire » : toujours peu ou prou tissé d'idéologie (au sens debordien d'une pensée qui s'est *figée*), ils n'accédaient même pas à la claire conscience de ce qui constitue en vérité les radicalité-et-« irréconcilia(bilité) » de leur différence d'avec leurs adversaires idéologico-« littéraires ». En ce sens on peut dire que l'élément de ce (pur) scripturaire, bien loin de vouloir/pouvoir réconcilier les contraires, aurait plutôt tendance à en *aggraver les différences* – quoique cette fois-ci pour les « bonnes raisons » (alors que, dans l'élément cette fois-ci de ce « (strict) littéraire », les « raisons » de ce même conflit le sont rarement – « bonnes » et *vraies*) – ; où l'on comprend aussi par là que cette notion de « réconciliation » relève encore de catégories « (strictement) littéraires »… totalement étrangères à celles de ce « (pur) scripturaire » : dans l'élément duquel il ne saurait donc y avoir quelque « réconciliation » que ce soit – pour ce que la véritable fonction de ce « (pur) scripturaire » (et des grands récits/livres totaux qui en illustrent/explorent la « dimension ») n'est sûrement pas de tenter d'apporter quelque trêve dans la guerre inexpiable qui, depuis maintenant deux mille ans, oppose Empire à Royaume : plutôt à leurs « innocents lecteurs »/« ouailles (jusque-là) spectatrices » de choisir lucidement le camp où ils vont désormais combattre et se ranger (et c'est bien sûr en partie pour éclairer ce « choix » que j'ai écrit cette *Profondeur* – pour que même mes ennemis, lorsqu'ils s'élanceront à l'assaut de l'*Illion spirituelle* de mon « grand récit » éponyme, sachent à quoi au juste ils s'attaquent : afin qu'ils n'agressent pas pour de « mauvaises raisons » ses défenseurs)… On évoque beaucoup aujourd'hui, en France, l'hypothèse du déclenchement d'une « guerre civile » (vieille spécialité française on le sait – Armagnacs contre Bourguignons au temps de la « Guerre de cent ans », Catholiques contre Protestants à la Renaissance, Monarchistes contre Républicains au moment de la Révolution, Versaillais contre Communards à la fin du XIX^e^ siècle, etc., etc.) ; et « guerre civile » qui d'ailleurs, au vu du climat d'insécurité » sévis-

sant actuellement dans ce pays, a peut-être déjà commencé (*cf.* notamment l'argument d'un Michel Onfray – pour une fois bien inspiré (ce qu'il est souvent… lorsqu'il ne se mêle pas de « philosopher ») – notant qu'un pays où ont lieu quotidiennement « cent dix agressions au couteau » est *déjà* un pays en état de « guerre civile ») ; mais expression de « guerre civile », dont se barbouillent volontiers les commentateurs aussi bien « de gauche » comme « de droite » – les premiers reprochant aux seconds de vouloir la déclencher par leurs discours « alarmistes » (tandis que les seconds, bien sûr, reprochent aux premiers de la préparer par le *déni de réel* qu'illustrent, eux, leurs discours angélistes, « rassuristes ») –; … dont finalement, ni « à droite » ni « à gauche », il ne nous est jamais dit les véritables causes comme les réels camps en présence (« musulmans » contre « chrétiens » ? « immigrés » contre « souchiens » ? « (néo-)progressistes » contre « (néo-) réactionnaires » ? etc.) : alors qu'au moins, dans les exemples historiques évoqués plus haut, ces causes étaient bien connues et ces camps clairement identifiés – mais in-connaissance actuelle de ceux-ci qui rend d'autant plus inquiétantes ces rumeurs (peut-être fantasmatiques, peut-être légitimes) de « guerre civile » : pour ce que sans doute, si celle-ci devait se déclencher effectivement, les (malheureux) citoyens de l'(infortuné) pays qui en serait la proie ne saurait probablement pas pour quelles raisons ils devraient y participer… dans quel camp il leur faudrait alors se ranger (si bien aussi que, si j'ai rédigé le « grand récit » de cette *Profondeur*, c'est en partie pour éclairer le choix qu'ils auront alors à faire – de telle manière que, dans quelque camp qu'ils s'engagent et dans quelque cause qu'ils soutiennent, ils le fassent du moins pour de « bonnes raisons » : rien n'étant sans doute pire que, ayant finalement opté pour une cause et son camp, on s'aperçoive en chemin qu'on aurait aussi bien pu embrasser ceux de ses adversaires).

Climat d'incertitude politico-« philosophique » (pour dire vite), générant une sorte d'écartèlement (idéologique), que je pointe à ce titre chez certains membres de mon entourage – qui furent jadis, lors de leur jeu-

nesse « soixante-huitarde », ces gauchistes convaincus (mais qui, à présent, illustrent l'idéologie exactement inverse – pour dire vite : islamophobe, anti-immigrationniste et lepéniste) – ; mais membres qui, de temps à autre, sont comme saisis de « bouffées » idéologico-soixantuitardes totalement en contradiction avec le tournant, lui droitier sinon « extrême-droitier », qu'ont récemment pris leurs « opinions politiques » : un peu à la manière de ces « retours d'acide » qui affectent de temps à autre les ex-drogués à ce « stupéfiant » (que pourtant ils ne consomment plus depuis longtemps – dont je vais maintenant donner un exemple pratique et tout personnel)… C'était l'autre jour quand, téléphonant à un ami « philosophe » : longtemps inconditionnellement « deleuzien » (mais qui, depuis, a mis un peu (beaucoup ?) d'eau « de droite » dans ce vin-là), et lui confiant que je jugeais la situation « sécuritaire » du pays très inquiétante (ce qui, je le reconnais, n'avait rien de très original – puisque c'est quasiment tous les jours aujourd'hui que tombe la nouvelle d'un meurtre de policier, ou d'un « féminicide », ou d'un…, etc.), je l'entendis à mon grand étonnement me rétorquer que ce n'était là que l'effet de la campagne déclenchée par certains médias qui, pour des raisons de simples considérations d'*audience*, avaient en effet tout intérêt à mettre ainsi, en ce mode « sécuritaire », la pression sur leurs « innocents spectateurs » – et si j'écris ici « à mon grand étonnement », c'est parce que je sais bien que ce « correspondant » est un électeur régulier du R.N. (étant clair que, si celui-ci était demeuré le deleuzo-gauchiste qu'il avait été dans sa jeunesse, le discours d'à peu près même obédience qu'il me tenait à cet instant aurait pu à la rigueur m'agacer, mais ne m'aurait sûrement pas « étonné ») – ; et là-dessus, pour étayer ses dires, de me faire observer que lui, cette « insécurité », il ne la constatait nulle part autour de lui : ce qui est sans doute vrai… même s'il est « vrai » aussi qu'il réside dans un bel appartement d'une rue tranquille de l'hyper-centre d'une grande ville de province ! L'inquiétant d'ailleurs, dans cet échange, n'était pas tant qu'il me tienne ce discours (peut-être vrai après tout – car moi aussi, dans le village reculé de la France périphérique, où je me suis retiré, je ne peux pas dire que je sois réellement affecté par cette « insécurité » :

étant vrai également que c'est une des raisons qui m'ont fait m'y installer), que j'avais l'impression, discutant avec cet ami, de parler avec un « sujet » en pleine crise de *schizophrénie idéologique* : comme si le deleuzo-gauchiste qu'il avait été jadis, et dont il avait depuis longtemps apostasié les positions « soixante-huitarde », s'était soudain reglissé sous sa tête pour produire cette bouffée qu'il faut bien qualifier, en ce même mode idéologique, de « délirante » ; et sensation qui ne laissait pas de me terrifier : peut-être aussi parce que je me disais que de tels cas de « bi-polarité » (politico-idéologique-lepéniste un jour, gauchiste le lendemain devaient exister en grand nombre parmi la population de ce pays ; tout se passant un peu comme si, dans l'élément « extrême-droitier » où évolue désormais une large partie de cette population : dont atteste notamment le succès jamais démenti de l'émission sur C. News de l'éditorialiste Zemmour, des lambeaux de l'autre discours, lui « extrême-gauchiste », continuaient de dériver : sans plus guère d'attaches avec le réel de l'époque où nous sommes entrés, mais, tout de même, refaisant de temps à autre surface dans les esprits déboussolés de cette même époque… qui, d'une certaine façon, ne savent plus à quelle interprétation de ce réel se vouer (ceci expliquant notamment pourquoi ils peuvent être un jour lepéniste et le lendemain gauchiste – sans pour autant avoir l'impression d'illustrer, en de tels revirements, quelque *contradiction* que ce soit : tout se passant un peu comme s'ils se contentaient de choisir le discours qu'ils vont exposer selon leurs intérêts (notamment narcissiques) du moment). Étant clair par exemple, pour revenir au « cas » de cet ami que si, à l'instant de notre conversation téléphonique, il remettait en doute par l'étrange explication de cette « manipulation médiatique », l'« insécurité » à laquelle est en proie le pays – pratiquant par là ce que le lepéniste en lui aurait probablement la veille encore, qualifié de l'idéologie néo-progressiste) –, c'est parce que, tout à la joie de cet énième déconfinement et, notamment, de sa « réouverture des terrasses » : dont cet ami est un grand habitué, il ne voulait pas que cette joie soit assombrie par quelque considération relative à cette « insécurité » (en effet peu notable dans le quartier « gentrifié » où il réside) que ce soit : d'où l'intérêt pour lui de revenir, ne

serait-ce qu'un instant : le temps de descendre dans les rues pour s'installer à l'une de ces « terrasses » à une idéologie qui, pour reprendre l'ineffable Dupont-Moretti, affirme que cette insécurité est plus un « sentiment » qu'une réalité – alors que très probablement, si quelque « racaille », à cette terrasse, était par exemple venue l'importuner, il serait revenu dare-dare à l'*autre idéologie* (pour dire vite : lepéniste) : celle qui pose, elle, que cette « insécurité » *n'est pas que* l'effet de quelque « manipulation médiatique ».

Il est clair en tout cas que des exemples comme celui que je viens d'évoquer existent en grand nombre dans la population de ce pays : des gens qui, dans le fond, auraient aimé tenir fermes dans les positions de leur jeunesse peu ou prou « gauchiste » – pour ce que, bien évidemment, de telles positions se révèlent infiniment plus gratifiantes pour leur narcissisme que la position lepéniste (*cf.* notamment, dans un des tomes de ma *Profondeur*, mon analyse du « vote mélenchonien » – à motivation lui aussi d'évidence *narcissique*) – ; mais « positions » que, sous la pression d'un réel de plus en plus prégant-inquiétant, ils ont bien été obligés d'apostasier : même si de temps à autre, comme dans le cas de cet ami, elles reprennent momentanément du service : *quand cela, en vérité, les arrange* ; c'est-à-dire « arrange » (sans danger) leur narcissisme de « bien-pensants » néo-progressistes… Mais dans l'étrange perspective de cette cohabitation, chez un même sujet, d'idéologies résolument antagonistes, il existe aussi le cas inverse d'individus qui, en une sorte de mouvement *réciproque*, et bien que se déclarant ouvertement « de gauche », se laissent parfois aller à de *stupéfiantes déclarations* (racistes et islamophobes – quoique bien sûr toujours *en privé*) ; et « déclarations » qui, si elles étaient le fait d'« hommes de droite », vaudraient immédiatement à leur auteur un clouage au pilori médiatique/néo-progressiste : ce pour quoi les indignations orchestrées par cette gauche néo-progressiste, chaque fois qu'un de ces « hommes de droite » se laissent aller à de tels « dérapages » m'ont toujours, paru quelque peu surjouées et même, dans certains cas, *totalement hypocrites* – par ce que

je sais bien que, pour connaître un peu certains de ces « bien-pensants de gauche », il est arrivé plus d'une fois à ceux-ci de proférer (quoique eux, bien sûr, toujours *en off*) le même genre de déclarations « politiquement (très) incorrectes » : *cf.* notamment ce que racontait un jour l'essayiste Obertone, auteur des très « (extrême) droitier » *France*, *Orange mécanique*, révélant que, au cours des campagnes de promotion de ses ouvrages, il était amené à rencontrer des journalistes *a priori* hostiles au contenu de ceux-ci… mais médiatiques qui pourtant, en privé et sous le sceau du secret, lui avouaient qu'ils étaient en réalité peu ou prou « d'accord avec lui » (même si bien sûr – prégnance de l'idéologie néo-progressiste dominante oblige – ils ne pouvaient pas l'écrire – pour ce que seulement le faire les eût immédiatement condamnés à perdre leur travail). Où l'on voit en tout cas par ces exemples que ces « bouffées délirantes »-idéologiques – que je pointais au développement précédent chez mon ami (affecté lui de cette schizophrénie lepénisto gauchiste) – existent aussi, quoique par le *mouvement réciproque* : gauchisto-lepéniste, chez les gens se proclamant pourtant ouvertement « de gauche » : ce dont atteste notamment la révélation par un récent sondage qu'un *tiers* (!) des électeurs de la « France insoumise », dans l'éventualité l'année prochaine d'un nouveau duel de deuxième tour Macron-Le Pen, était bien décidé à apporter ses suffrages… à la seconde – sondage dont je m'étonne pour ma part qu'il ait fait *couler aussi peu d'encre* chez les médiatiques et autres politologues accrédités : comme si, pour ceux-ci, il n'y avait rien là que de très banal (alors que d'évidence, à le considérer froidement, un tel chiffre, me semble-t-il, devrait *stupéfier* – comment peut-on, dans une élection, voter Mélenchon au premier tour… et Le Pen au second : mais peut-être ici, après tout, est ce moi qui me révèle bien « naïf »)… Ce que je note en tout cas, c'est que ce qui réunit mes « amis » d'(extrême-) droite comme d'(extrême) gauche, c'est une *haine quasi-viscérale* vis-à-vis de l'actuel président Macron – haine que je l'avoue, et bien que l'ayant qualifié dans un des tomes de ma *Profondeur* de « créature de la domination », je ne parviens pas à éprouver (« il représente tout ce que je déteste », me dit par exemple un de ces « amis ») –; et détestation que, d'évidence,

n'eurent pas à subir ses récents prédécesseurs (l'« excité » Sarkozy comme l'« insignifiant » Hollande) : *cf.* notamment les slogans peu ou prou orduriers (sans parler même des scènes de décapitation symbolique) dont usa le mouvement des « Gilets jaunes » à l'encontre du cher « Manu » ; mais détestation qui se double, peut-être après tout logiquement, d'une (relative) popularité du même dirigeant dans l'autre partie de l'électorat : 45 % de taux de satisfaction d'après un autre sondage (et taux qu'aurait sans doute bien aimé connaître, à un an d'une autre élection, les mêmes Sarkozy ou Hollande) ; et où veux-je en venir par là : peut-être à ceci que ces amour/haine vis-à-vis d'un dirigeant ne disent rien d'autre que l'état de *schizophrénie politico-idéologique* dans lequel se trouve la population d'un pays entier – et « schizophrénie » que résume finalement assez bien le maître-mot attribué à notre actuel président : celui de ce « en même temps » qui… (ici le texte et le développement s'interrompent).

Étant clair que cet état de « schizophrénie politico-idéologique » que je pressens partout à l'œuvre autour de moi (à commencer parmi les membres de mon entourage le plus immédiat – « lepénistes » un jour, « gauchistes » le lendemain) n'augure rien de bon pour le destin d'un pays entier et de sa population en proie à de telles « bouffées délirantes »-idéologiques – dont le résultat le plus pratique et avéré est que, de tout côté, le *ton ne cesse de monter* (habituel prélude, on le sait, à l'éclatement d'une autre « guerre civile ») – ; sauf que, dans notre présente situation, l'éclatement de celle-ci risque fort, avant même de descendre dans la rue, de prendre pour champ l'*âme*, ainsi schizophréniquement » – idéologiquement « divisée », de tous ces individus qui, pour ce que « lepénistes un jour, gauchistes le lendemain », *seront à eux-mêmes leur propre guerre civile* : où l'on voit par là que, si la perspective de celle-ci n'est peut-être après tout qu'un « fantasme » : d'ailleurs également en partage aux forces, selon, « de gauche » ou « de droite » en présence, elle a d'une autre façon, en ce mode donc schizophrénico-idéologique, toujours-déjà commencé… *sous la tête* des habitants de ce pays (ce pourquoi

aussi, comme j'ai commencé de l'avancer plus haut, l'urgence à laquelle doit maintenant répondre la rédaction des présents tomes de ce « grand récit » est à tout le moins d'aider ces mêmes habitants à choisir clairement leur cause et leur camp – peu important d'ailleurs lesquels… pourvu que, une fois ce choix arrêté, *ils s'y tiennent* : ce qui, on l'a vu avec les exemples cités précédemment, n'est nullement gagné).

> *Diverses époques ont eu ainsi leur grand conflit, qu'elles n'ont pas choisi, mais où il faut choisir son camp. C'est l'entreprise d'une génération, par laquelle se fondent ou se défont les empires et leurs cultures. Il s'agit de prendre Troie, ou bien de la défendre. Ils se ressemblent tous par quelque côté, ces instants où vont se séparer ceux qui combattront dans des camps ennemis, et ne se reverront plus.*

Où l'on comprend par cette citation du *In Girum* de Debord que de tels « instants où vont se séparer ceux qui combattront dans des camps ennemis » ne sauraient souffrir la présence de schizophrènes idéologiques évoqués plus haut – imagine-t-on une *Iliade* où Achille, tout d'un coup, déciderait d'aller se ranger parmi les rangs des défenseurs de Troie (ou une autre dans laquelle, inversement, Hector ouvrirait largement les portes de sa ville à l'ennemi ?) – ; ce que risqueraient pourtant de faire tous ces individus en proie à la plus grande confusion idéologique…, si du moins on ne les *éclaire* pas sur les raisons profondes-effectives du choix (d'un « camp ») auquel ils devront pourtant, à partir d'un moment, bien procéder : la rédaction des plus récents tomes de cette *Profondeur* n'ayant en ce sens d'autre but que de leur apporter un tel « éclair(age) » (sans nullement préjuger par ailleurs du « camp » pour lequel ils opteront finalement – l'important, comme je l'ai déjà dit, étant « qu'ils s'y tiennent ») ; restant seulement alors à déterminer ces raisons profondes-effectives : celles au nom desquelles on choisit, selon, de prendre Troie, ou bien de la défendre »… Et c'est ici sans doute que doit revenir cette idée, dans le fond en venue depuis le début de mon « grand récit », que toute guerre (« civile » ou pas) n'est jamais rien

d'autre que l'avatar époqual de l'affrontement entre *Empire et Royaume* que je dis ; le tout étant maintenant de savoir lequel des camps présente le plus de traits royaumaires et lequel le plus de traits impériaux ; et lequel aussi, de cet Empire ou de ce Royaume, nous aimons finalement le mieux : la réponse à cette question n'étant pas aussi évidente qu'elle pourrait sembler l'être, tant la vie parfois nous… (ici le texte s'interrompt) – l'important étant ici que mon livre donne tous les moyens à son lecteur d'opérer le plus lucidement possible un tel « choix » :

> *Diverses époques ont eu ainsi leur grand conflit, qu'elles n'ont pas choisi, mais où il faut choisir son camp. C'est l'entreprise d'une génération, par laquelle se fondent ou se défont les empires et leurs cultures. Il s'agit de prendre Troie ; ou bien de la défendre (…)*

(la seule question qui pour ma part me taraude – moi qui, depuis le début de l'aventure scripturaire qu'a constituée la rédaction de cette *Profondeur*, a depuis longtemps « choisi mon camp » – étant de savoir si oui et non j'assisterai à l'éclatement effectif de ce « grand conflit » – m'arrivant parfois de me comparer à cet homme qui, montant à l'échafaud lors de la Terreur de 1793, confiait au bourreau qui allait l'exécuter que le seul regret qu'il éprouvait à cet instant était qu'il ne saurait jamais « comment tout cela (allait) finir » : ce pour quoi je juge l'époque où nous sommes entrés, et aussi « inquiétante » soit-elle à bien des égards, en même temps particulièrement fascinante et « passionnante »).

Et dans cette perspective le plus grand péril qui, à mon sens, menace cette même époque est qu'aucun de ses protagonistes, et à quelque camp qu'ils appartiennent : néo-progressiste ou néo-conservateur (pour dire vite), ne semblent à la hauteur des *véritables enjeux* que pourtant elle roule et agite en ses strates les plus profonds – *cf.* notamment, en ce moment, la (grotesque) initiative prise par cette (lamentable) gauche française d'or-

ganiser un défilé « contre l'extrême droite » (comme si c'était là le plus grand danger qui menaçait aujourd'hui la vie de notre pays – mais on sait que cette même gauche a pris l'habitude, depuis au moins quarante ans, de recharger ses accus lyrico-idéologiques, par ailleurs bien dégonflés, par l'excipation, qui depuis le temps ne prend plus guère, d'une fantasmatique « menace fachiste ») – ; les seuls qui, à cette hauteur, pourraient s'élever ne manquant pas de se faire régulièrement taxer de « complotistes » par la police de la pensée impériale : qualificatif qui, s'il eut existé au temps de la guerre de Troie, aurait sûrement été appliquée… à Cassandre ! Si bien aussi que, si ce « grand conflit » qui nous pend au nez doit effectivement éclater, les gens qui en seront les contemporains auront, en celui-ci, toutes les peines du monde à « choisir lucidement leur camp » : pour ce que, à ce moment, la confusion idéologique, présentement organisée par les manigances de l'Empire, aura atteint un tel degré… qu'aucune des (littéraires, trop littéraires) « catégories de pensée », celles qui vivent aujourd'hui, sous nos yeux ébaubis, leurs *derniers jours médiatiques*, ne leur permettra plus de comprendre ce qui se passera dès lors en vérité en direct devant eux ; et processus de dissolution engagée de ces catégories qui rendent dans le fond si pathétique l'actuel défilé auquel nous assistons présentement sur les écrans de tous ces intellectuels (médiatiques) venant *une dernière fois* nous donner leur avis sur l'« inquiétante » situation en cours, à laquelle bien sûr ils ne comprennent plus rien ; et que même, pour certains, ils ont grandement contribué à favoriser l'instauration – *cf.* notamment ce que dit, dans sa *Littérature à balles réelles*, le pamphlétaire Lafourcade… du plus fameux de nos « petits télégraphistes de l'Empire » :

Quand parut L'idéologie française, *les ouvriers p. 63 de Jérusalem.*

(et ce sera au moins pour nous, si ce « grand conflit » doit éclater, une sorte de (petite) consolation – aux épreuves que nous aurons par ailleurs à endurer de celui-ci (nous qui, contrairement à tous ces « petits télégraphistes de l'Empire », n'auront à cet instant aucune « Jérusalem » ou

New York où aller nous réfugier) – d'assister du moins à la totale disparition des écrans-radars médiatiques de tous ces fantoches idéologiques qui, depuis tant d'années, viennent déverser sur les « innocents spectateurs » leur prêchi-prêcha néo-progressiste – de contempler sur ces mêmes écrans l'étonnant spectacle de l'explosion en plein vol/ruine définitive de tous ces « donneurs de leçons »… que l'Événement immense de l'éclatement de ce « grand conflit » aura, en un seul instant, totalement infirmées… comme il aura, par le même mouvement, absolument discrédité ceux qui, tant que rien ne les menaçait en leurs œuvres vives-intellectuelles, les tenaient). Et c'est alors aussi peut-être qu'on commencera à s'intéresser à d'autres livres (dont, je l'espère, le mien) pour ce que ceux-ci auront au moins le mérite de proposer à leurs « innocents lecteurs » des catégories de pensée *plus en adéquation* avec l'époque nouvelle où ils seront entrés… par le déclenchement cette fois-ci effectif et partout constatable de ce « grand conflit » que je si – ce que, bien en amont dans le cours de cette *Profondeur*, j'affirmais déjà lorsque, détournant une phrase de Debord, j'écrivais de mon livre qu'il ne lui « manqu(ait) rien qu'une ou plusieurs (catastrophes) » : ce pour quoi, si l'« auteur » de ce « grand récit », ces « catastrophes », il les redoute peut-être plus qu'un autre, son *scripteur* lui, par contre, ne peut que désirer assister à leur déclenchement pratico-effectif (*cf.* l'anecdote rapportée plus haut du seul « regret » de cet homme montant à l'échafaud lors de la Terreur de 1793)… On trouve à ce titre, dans le roman de « politique-fiction » *Vendetta* de Laurent Obertone – récit qui imagine justement l'éclatement en France dans quelques années d'une « guerre civile » (thème qui est presque devenu aujourd'hui une sorte de sous-genre littéraire en lui-même – tant les livres sur ce sujet abondent aujourd'hui : *cf.* notamment mes lectures, dans *L'Ancien des jours*, du *Bloc* de Leroy ou du *Chacun selon sa haine* de Zitnicky (et je sais qu'il en existe bien d'autres)) –, une scène en ce sens particulièrement édifiante (pour ce qu'imaginant que la ruine de ces prêcheurs néo-progressistes ne sera peut-être pas toujours d'ordre uniquement médiatico-intellectuel – parfois aussi plus vulgairement « physique ») : celle où l'un de ceux-ci – sous la figure romanesque duquel certains n'ont pas hésité

à reconnaître le directeur de *Médiapart* Edwy Plenel (sorte d'archétype, en effet, de tout idéologue d'obédience néo-progressiste) – se fait assassiner dans un « lieu de plaisir » par ce qui semble être un « militant d'extrême droite » : en tout cas quelqu'un qui a toutes les raisons de considérer cet intellectuel comme *un des responsables* du chaos se déclenchant dans le même moment sur le pays entier ; et assassinat qui a lieu la veille même du départ de sa victime, non pas pour Jérusalem, mais cette fois-ci pour New York : qui aurait dans l'intrigue du roman d'Obertone comme Le Havre où viendront se réfugier, leur forfait idéologico-intellectuel accompli, tous ces « donneurs de leçon » néo-progressistes… qui depuis des décennies tiennent le haut du pavé médiatique dans notre infortuné pays – pour, probablement, n'avoir pas à rendre compte de leur responsabilité (au moins en ce mode « intellectuel ») dans la « catastrophe » qui, au moins dans l'intrigue de ce Vendetta, déferle sur celui-ci : mais « *Vendetta* » à laquelle pourtant tous, peut-être, n'échapperont pas (ce que donne à penser la scène, dans le roman éponyme d'Obertone, du fictif « assassinat » de l'un d'entre eux).

Ce qui peut aussi expliquer pourquoi le maître-argument, en ce moment, de ces idéologues néo-progressistes défilant à qui mieux mieux sur tous les écrans et autres plateaux télévisuels (quoique peut-être *pour la dernière fois* !) est celui d'une unanime *dénonciation de la violence* (tant verbale que physique – *cf.* récemment l'épisode de ce « giflage » d'un président)…qui semble en effet devenue comme la caractéristique la plus visible de cette époque de pré-« guerre civile » ; mais « dénonciation » qui à y songer, n'est peut-être pas, dans la bouche de ces intellectuels, aussi *abstraite* qu'elle en a l'air : pour ce que les plus lucides d'entre eux se disent *in petto* qu'après tout, de cette « violence », ils pourraient bien, prochainement, faire eux-mêmes les frais – et que donc pour eux, en effet, il est peut-être temps de commencer à boucler leurs valises pour des destinations plus « tranquilles » tant la *haine* qui s'est, contre eux, accumulée est devenue de jour en jour plus prégnante « haine » dont était déjà tissée, comme je l'ai noté plus

haut, le récent mouvement de ces « Gilets jaunes » – qui eux aussi, en leur temps, avaient commencé de *s'attaquer physiquement* à certains médiatiques : déclenchant au sein de leur caste une grande angoisse… qu'on pouvait lire apertement chaque soir, sur le (beau) visage de ma (chère) Ruth Elkrief ; *cf.* le texte que, dans la *Profondeur*, j'écrivis alors sur cette révolte en général… et sur le visage de cette journaliste en particulier : qui, avant même que celle-ci ait pris la parole, disait déjà à quel *point de gravité* se situait l'« actualité » du jour)… Il est clair en tout cas que si, comme d'aucuns le prédisent aujourd'hui, cette « guerre civile » devait effectivement éclater – ou plus exactement : devait passer de son actuel mode « à bas bruit » à un autre plus tonitruant (*cf.* notamment la remarque pleine de sens citée plus haut d'un Michel Onfray) –, certains de ces intellectuels néo-progressistes, ceux que le même Lafourcade qualifie (à juste titre me semble-t-il) d'« apprentis-sorciers », auront, si toutefois ils n'ont préalablement pas pris le chemin de l'exil : B.H.L. à Jérusalem, Edwy Plenel à New York, à *rendre des comptes* devant des tribunaux plus ou moins « populaires »… dont la seule caractéristique sera en vérité d'être tout entier (ici le mot manque) par cette « haine » que je dis : où l'on comprend aussi pour quoi, en ce moment : par leurs apparitions nombreuses sur les écrans médiatiques, leur unique souci est de tenter, cette « haine » de la désamorcer autant que possible – par leur condamnation unanime du *climat de violence* presque palpable qui imprègne cette « époque notre (dont il sont pourtant, en partie, les fauteurs) –; et cela parce qu'ils sentent bien que ces haine et violence sont, en partie aussi, dirigées contre eux : en tout cas au moins autant que celles qui se focalisent présentement sur les dirigeants politiques, selon, « giflés » ou « enfarinés » (l'auteur de ce second « attentat » ayant précisé, tout de suite après la commission de son geste, qu'il n'avait agi que guidé par la générale détestation qu'il éprouve vis-à-vis des leaders politiques quels qu'ils soient – pour ce que ceux-ci, selon lui, « n'écoutent pas le peuple »). Et les verdicts que prononceront alors ces « tribunaux populaires » à l'encontre de ces vermines intellectualo-néoprogressistes seront alors, probablement, « injustes, forcément injustes » – le « peuple », lorsqu'il est amené à « rendre

la justice », faisant rarement dans la nuance – ; mais si l'on y songe, lorsque ces idéologues-là présidaient, en des temps plus « heureux » : au moins pour eux, aux destinées de la vie médiatico-intellectuelle d'un pays entier, il ne me semble pas qu'ils aient fait preuve de plus de *clémence* vis-à-vis de leurs adversaires du moment : les condamnant, par clouage systématique à des piloris du même nom, à la mort, sinon physique, du moins *sociale* – dont l'exemple le plus archétypal-ignominieux demeure à ce jour la fameuse « affaire Renaud Camus » (auteur accusé dans le cours de l'année 2000 d'« antisémitisme » – alors qu'il en est, ses lecteurs le savent bien, à peu près l'exact contraire) qui, non seulement priva cet écrivain de tout moyen de se défendre d'une telle calomnie, mais de plus, de fil en aiguille, finit par lui faire perdre jusqu'à l'éditeur qui pourtant, jusque-là, l'avait fidèlement publié (et qu'est-ce qu'un auteur qui n'a plus d'éditeur – où l'on voit ici que cette expression de « mort sociale » n'est pas utilisée ici en son sens uniquement métaphorique). Et c'est alors aussi que, dans le cours de cette même année 2000, je lui apportai mon (très modeste) soutien – l'assurant que ses lecteurs (dont j'étais à l'époque) savaient bien, eux, ce qu'il fallait penser de l'absurde procès-en-antisémitisme qui lui était fait par ses ennemis – : notre « chamaillerie » n'ayant débuté qu'avec la publication du tome initial de cette *Profondeur* : dont il jugea une interprétation que j'y faisais de Proust (!) « homophobe » – accusation bien sûr parfaitement absurde (où l'on voit par là que même les victimes de ce « politiquement correct » sont elles aussi tentées, quand l'occasion leur en est donnée, de retourner cette arme idéologique – dont elles ont pourtant, elles, tant eu à souffrir – contre d'autres « innocents littérateurs ») – ; et « chamaillerie » que, bien sûr, n'arrangea nullement la longue analyse que je fis alors dans le tome suivant de cette *Profondeur* (*cf.* le développement du *Traité du Même* intitulé « Notes sur le Journal de Renaud Camus » – dans mon esprit pourtant de tonalité plutôt élogieuse ») de l'ouvrage éponyme de cet auteur. Où l'on comprend aussi par là qu'un des inconvénients majeurs de l'époque terroriste-intellectuelle que nous traversons présentement (du fait précisément de l'excessive prégnance en elle de cette idéologie du « politi-

quement correct ») est d'empêcher l'« honnête littérateur » de procéder à quelque « travail critique » un tant soit peu approfondi que ce soit : pour ce que, si par malheur ce travail critique s'exerce sur l'œuvre et la pensée d'un écrivain : justement vomi par ce même « politiquement correct », son infortuné auteur se fait toujours peu ou prou l'effet de *hurler avec les loups* (de la même idéologie de ce « politiquement correct ») – alors que, dans le cas de Renaud Camus, ce n'est/n'était bien sûr nullement, à l'origine, mon intention : c'est ainsi que, comme *paradoxalement*, ce « politiquement correct » rend proprement *incritiquables* les auteurs que, tel ce même Renaud Camus, il prend régulièrement pour cibles et « unique(s) objet(s) de (s)on ressentiment » (littéraire-idéologique).

Toujours dans ces « Notes sur le Journal de Renaud Camus » de mon *Traité du Même* de 2009, je prédisais que son auteur, à l'horizon des années 2020 : celles où je rédige présentement ces pages, serait devenu le « penseur dominant » de cette « époque nôtre » – prophétie qui, d'une certaine façon, n'a pas manqué de se réaliser (puisque tout le monde aujourd'hui a au moins entendu parler de cette notion de « grand remplacement » – titre de l'ouvrage le plus fameux du même Camus : peu important ici, dans le fond, qu'on en rejette ou en approuve la « terrible vérité ») –; étant clair qu'un des traits caractéristiques de toute figure de « penseur dominant » est justement constitué par le fait qu'une des notions, par lui « conceptualisée » : fût-ce, comme chez Camus, en un mode plus littéraire que « philosophique », se retrouve l'objet et comme le *centre* d'une vaste polémique époquale… opposant partisans et adversaires de cette conception de l'évolution de notre société – les premiers (plutôt « de droite ») affirmant qu'elle n'est que l'expression d'une réalité tout ce qu'il y a de plus pratique et partout constatable, les seconds (plutôt « de gauche ») posant eux que ce n'est là qu'un « fantasme identitaire » particulièrement « nauséabond » (un des épithètes, préférés, je le note en passant, de ces derniers, lorsqu'ils sont confrontés à une pensée qui leur dépliat souverainement – et qu'ils

appliquent donc indistinctement à toutes sortes d'ouvrages n'allant pas dans leur sens, sans bien sûr se donner la peine d'aller voir si leur contenu, puisque donc : forcément « nauséabond », ne serait pas tout simplement *vrai*) – ; et polémique à laquelle, dans ma (petite) mesure, j'ai moi-même participé en apportant cette précision que, s'il y avait bel et bien « grand remplacement » à l'œuvre actuellement dans notre pays, celui-ci n'était que le reflet, en cette forme encore strictement « ethnique » que dit Camus, d'un autre bien plus immense et profond : rien de moins cette fois-ci qu'en celle d'un *grand remplacement de monde* – constatable, non plus seulement à « la station du métro Châtelet de 18 heures », mais aussi, par exemple, dans les *produits génétiquement modifiés* que nous donnons à manger à nos enfants : par quoi on aura reconnu l'essence proprement *métaphysico-amalécite* de ce « grand remplacement » qui, loin de se contenter de « remplacer » les peuples : si l'hypothèse camusienne est du moins correcte, se met aussi, et probablement *par le même mouvement*, à « remplacer » les choses de notre quotidien le plus intime et pratique (et je me permets de rappeler ici, pour le lecteur qui prendrait mon « grand récit » en cours, qu'Amaleq est le nom que j'ai donné au « démon » incarnant une certaine « conception du monde » – celle qui pose que ce « monde » n'est rien d'autre que « le produit de ma volonté et de mon effort » : formule où il n'est pas difficile de reconnaître comme le résumé « philosophique » le plus exact de toute notre « modernité »). Où l'on comprend aussi par ces considérations que la dénonciation que fait Camus de ce « grand remplacement », dont il ne veut voir que la forme « ethnique », toutes les chances de demeurer *terriblement parcellaire*, et donc : peu ou prou *inopérante*, tant qu'il ne l'aura pas appliquée, cette fois-ci, au « grand remplacement de monde » que je dis ; ce pour quoi aussi rien n'empêche de regarder la polémique, désormais *universelle*, que sa notion-phare (qu'il a récemment rebaptisée du nom plus philosophico-conceptuel de « remplacisme ») a provoquée dans la vie intellectuelle de cette « époque nôtre » (et « univers(alité) » de cette polémique qui a accessoirement fait de lui ce « penseur dominant » dont j'annonçais l'avènement il y a deja plus de dix ans – n'a-t-on pas trouvé, dit-on, dans

les affaires de massacreur de fidèles d'une mosquée de Nouvelle Zélande ?) comme une sorte d'« écran de fumée » organisée par une domination de signature de plus en plus ouvertement « amalécite » – étant au moins clair aux yeux de celle-ci que, tant les intellectuels de ce temps continueront à s'écharper sur la question de savoir si oui et non les « français de souche » sont en train de se faire « remplacer » par les « immigrés », ils n'auront peut-être pas idée d'aller voir de plus près à quels autres « remplacements » (et probablement bien plus immenses et décisifs) cette même domination impériale-amalécite est en train, pendant ce temps, de procéder en toute tranquillité (et voilà comment le « penseur dominant »-Camus, bien que regardé comme l'un des auteurs les plus politiquement *in*-corrects de cette époque : mais « bien que » dont on sait qu'il est souvent un « parce que », se retrouve embrigadé, et très certainement il en ait, dans les rangs des « idiots utiles » d'Amaleq – dont je pointais déjà d'ailleurs, dans les « Notes » que j'avais consacrées il y a douze ans à son monumental *Journal* : et alors même qu'en ce temps-là je ne disposais pas encore de la connaissance du *nom* de ce « démon », certains traits particulièrement suspects : à commencer par celui, de signature indéniablement amalécite, de cette « construction de soi »…que préconisait alors l'auteur de ce même ouvrage).

Ces épouvantails de « danger fasciste » et autre « lepénisation des esprits » qui seraient censés menacer le pays, sont, dans le fond, des notions bien commodes pour une gauche néo-progressiste en pleine déconfiture qui, ne sachant plus trop à quel « saint » (ou démon ?) se vouer, trouve dans ces arguments le moyen de faire descendre une dernière fois dans la rue ce qu'il reste de leurs troupes débandées : dont le défilé organisé par elle samedi dernier « contre les idées de l'extrême-droite » a donné le grotesque spectacle et le compte bien *chétif* – 9000 manifestants si l'on en croit les services de police (et chiffre qu'il faudrait par exemple rapporter à celui d'un autre défilé, lui aussi anti-fachiste organisé en 1991, suite à « l'affaire de Carpentras », et qui en dénombra, lui, *un million* – au temps où ce genre

de montage prenait encore sur la population en général et sur le « peuple de gauche », quand il en existait encore un, en particulier) –; et défilé qu'un ami qui passait par là ce jour-là, place Clichy, a pu définir, considérant les maigres cohortes de « bobos » qui le constituaient, comme l'« enterrement en petites pompes de la lutte des classes » : étant clair en effet que pour cet ami, si la gauche en est venue au point où nous la voyons aujourd'hui, c'est parce qu'elle a tout simplement oublié cette *notion-là*, pourtant cardinale et constitutive jadis de sa légitimation politico-sociale (lui préférant donc aujourd'hui l'excipation parfaitement abstraite de cette « lutte contre les idées d'extrême-droite » et autre « menace fasciste » – manière pour elle de passer sous silence la trahison qu'elle a commise vis-à-vis de ce « peuple de gauche » qui, lorsqu'il vote encore, apporte désormais ses suffrages au parti représentant de ces « idées » et de cette « menace » : et ne voila-t-il pas un « mystère » sur lequel, plutôt que de hurler au loup fachiste en ce mode peu ou prou pavlovien, elle devrait commencer par se pencher ?). Étant au moins clair à mes yeux (comme je l'ai avancé plus haut) que le plus grand « danger » qui menace présentement ce pays est constitué, non tant par cette menace « fachiste », voire : « islamisto-séparatiste », que d'abord par l'état d'*absolue confusion idéologique* dans lequel se trouvent les habitants de ce même pays ; et cela parce que les habituelles « catégories de pensée » (dont celle, donc, « à gauche » de cette « lutte des classes » – apostasiées, en ce mode *néo*-progressiste, par cette même gauche) qui permettaient à ceux-ci d'interpréter encore à peu près lucidement la situation où ils étaient plongés se sont *entièrement dissoutes*… remplacées par aucunes autres – ceci expliquant notamment l'étrange spectacle que donne à voir l'actuel débat politique français : où chacun (y compris dans un même camp) accuse son voisin de « faire le jeu » de, selon, l'« extrême-droite »… ou de l'« islamo-gauchisme » (exemple récent, notamment, de ce grotesque article publié par je ne sais quelle « historicienne » dans je ne sais quel « torchon » néo-progressiste – et où celle-ci qualifie de « maurassien » l'actuel président (ce qui, quand on connaît et la pensée de ce président, et celle de l'ancien *leader* de l'Action française, est bien sûr totalement « surréaliste »)

– ; même chose je crois pour un ouvrage récemment publié dont l'auteur, lui, assimile la pensée de l'éditorialiste d'« extrême-droite » (pour dire vite) Zemmour à celle… d'Édouard Drumont (!) : en passant allègrement sur ce « léger détail » que Zemmour est *juif* alors que Drumont était le plus virulent des antisémites – mais « léger détail » sur lequel, apparemment, ce « fin analyste de la pensée politique » de notre temps, pour les besoins de son (inepte) démonstration, n'a pas cru bon de s'appesantir). Tous ces exemples (et je ne doute pas qu'il en existe bien d'autres) attestant au moins du fait que je dis… de cet état de *totale confusion idéologique* qui affecte présentement les « esprits » de cette époque ; et état qui fait que plus personne aujourd'hui – et même ayant donné tous les gages de sa parfaite conformité à l'idéologie du « politiquement correct » (ou inversement : à celle, cette fois-ci, du « politiquement *in*correct ») – n'est à l'abri de se voir accusé par un « plus radicalisé » que lui de « faire le jeu de » (qui on sait) : exemple notamment de la pathétique auteur(e) Annie Ernaux qui, au cours d'une conférence, eut la douloureuse surprise de se faire taxée, par une militante L.G.B.T., de « transphobe » – ce qui, parait-il, la chagrina fort : pour ce que sans doute, ayant donné tant de gages de sa conformité à cette idéologie-là : en prenant par exemple la courageuse initiative de cette pétition-contre le « répugnant écrivain d'extrême droite Richard Millet », elle devait s'imaginer, elle du moins, au-dessus de ce genre d'attaques… venues *de son propre camp* (illusion qu'aura donc dénoncée l'épreuve qu'elle eut à subir, de la part d'une de ses « sœurs en » idéologie néo-progressiste : seulement un peu plus « radicalisée » qu'elle en celle-ci, en se faisant ainsi accusée d'un crime auquel, probablement, elle n'avait jamais songé – celui donc de « transphobie »).

Cette présente situation de *surenchère idéologique* qui caractérise aujourd'hui la vie politico-intellectuelle de ce pays – et « surenchère » qui sévit actuellement, *de la même façon*, dans les deux camps en présence (ceci expliquant notamment pourquoi, tandis qu'à l'(extrême) gauche une Annie

Ernaux peut se voir ainsi taxée de « (trans)phobique, à l'autre extrémité du spectre (politique) une Marine Le Pen se voit elle, *par le même mouvement*, accusée de se « chiraquiser » (!) ceci pouvant notamment expliquer l'éventualité, qui se précise, d'une candidature zemmourienne à l'élection de 2022 : alors que d'évidence il n'y a, entre les idées de l'éditorialiste et celle de la *leader* frontiste, que l'épaisseur d'une feuille papier à cigarettes) –… ne serait qu'anecdotico-folkloriste, si elle ne disait pas, en creux, le vrai et seul « danger » qui menace, à mon sens, la vie politico-socialo-intellectuelle de ce pays : celui que je dis, et suite à la dissolution entière des anciennes : auxquelles, tout en tentant de s'y accrocher en la forme justement de cette surenchère idéologique, personne, en réalité, ne souscrit plus, de cette *absence de nouvelles « catégories de pensée »*, et susceptibles, elles, de permettre à « l'innocent lecteur » de cette époque de confusion idéologique généralisée de se faire une idée à peu près/un peu plus claire de la situation où il se trouve plongé… et, plus particulièrement, des *forces en présence*, quoiqu'encore peu ou prou secrètes et non-dévoilées, qui d'ores et déjà l'agitent – celles qui, lorsque le temps de l'éclatement de ce « grand conflit » sera venu, se jetteront avec rage l'une contre l'autre : pour, selon, « prendre ou défendre Troie ». Et si donc, pour ma part, j'ai décidé de poursuivre la rédaction de ce « grand récit » – après l'instant d'hésitation que je raconte dans le dix-septième tome de mon *Champ profond* (celui survenu au début de l'année 2020 – quand j'étais bien résolu à me guérir enfin/m'opérer tout vif de ce que je regardais alors comme une sorte de « névrose scripturaire » : mais résolution qui, face à l'irruption brutale et inopinée de cette crise sanitaire (accessoirement doublée de mes propres ennuis médicaux), n'a pas tenu plus d'une quinzaine de jours) –, c'est pour essayer, autant que possible, de mettre la main sur ces « catégories nouvelles de pensée » qui me permettraient, à moi ainsi qu'à mes frères humains/innocents lecteurs/habitants de cette époque de confusion idéologique généralisée…, de la comprendre et de l'interpréter un peu plus facilement/correctement (puisque les anciennes donc, en ce rôle, avaient depuis longtemps failli – aussi bien, d'ailleurs, « à gauche », comme « à droite ») ; et « catégories

nouvelles » qui permettraient du moins à leurs détenteurs, lorsqu'éclaterait ce « grand conflit », d'être en mesure de choisir lucidement le « camp » où ils viendraient se ranger et la « cause » pour laquelle ils se battraient : sans par ailleurs préjuger nullement de ce « camp » et de cette « cause » – ce que, toujours dans son *In Girum*, le même Debord (quoique bien sûr en un mode exactement contraposée au/du mien – pour ce que sans doute le « grand conflit » auquel lui pensait n'est pas du tout celui qui nous pend aujourd'hui au nez) a exprimé en ces termes :

> *La formule pour renverser le monde, nous ne l'avons pas cherchée dans les livres, mais en errant (…) Avions-nous à la fin rencontré l'objet de notre quête ? Il faut croire que nous l'avions au moins fugitivement aperçue : parce qu'il est en tout cas flagrant qu'à partir de là nous nous sommes trouvés en état de comprendre la vie fausse à la lumière de la vraie, et possesseurs d'un bien étrange pouvoir de séduction : car personne ne nous a depuis lors approchés sans vouloir nous suivre ; et donc nous avions remis la main sur le secret de diviser ce qui était uni (…) C'est ainsi que nous nous sommes engagés définitivement dans le parti du Diable, c'est-à-dire de ce mal historique qui mène à leur destruction les conditions existantes ; dans le « mauvais côté » qui fait l'histoire en ruinant toute satisfaction établie.*

(et l'introduction ici de cette notion théologique de « Diable » – somme toute étonnante sous la plume « situationniste » d'un auteur parfaitement *athée* – doit bien sûr nous mettre la puce à l'oreille – comme si, quand on médite dans la plus grande profondeur de cette notion de « division », on est comme fatalement condamné à revenir à la plus originelle de toutes : celle que pour ma part, dans les développements récents de ce présent *Milieu doré*, j'ai pointé sous la guise de cette lutte éternelle/incessante/terminale entre *Empire et Royaume* que je dis). … Même si le plus intéressant en ce passage est encore l'idée de cette « compré(henion) (de) la vie fausse à la lumière de la vraie » : étant clair ici que, en cette admirable formule, n'est rien de moins que « d'écrit) » ce que pour ma part, par la rédaction de

mon propre « grand récit » : de tonalité d'évidence parfaitement « anti-situationniste », j'ai également essayé d'opérer – par notamment la tentative de fonder ces « nouvelles catégories de pensée » qui, en se substituant à celles anciennes devenues peu ou prou obsolètes, permettraient d'indiquer aux infortunés contemporains de cette époque de confusion idéologique généralisée (justement provoquée par le fait que ceux-ci n'ont à disposition que celles, anciennes et obsolètes que je dis – qui ont pu jadis se révéler efficaces, mais qui, d'évidence aujourd'hui, *ont fait leur temps*) les lignes générales que doit désormais épouser la nouvelle « division » à l'œuvre en cette même époque (et « division » qui, lorsqu'éclatera le « grand conflit » qui nous menace, séparera au moins *clairement* ceux qui, à cet instant, auront choisi d'« attaquer Troie » de ceux qui auront préféré la « défendre » – l'essentiel étant, comme je l'ai déjà dit, que ce choix ait été fait, non pas dans le « clair obscur » de cette confusion idéologique : celle que Debord appelle la « fausse vie », mais dans la « lumière » de celle que le même qualifie de « vraie ».

Les nouvelles catégories de pensée, celles qui permettront aux contemporains de cette époque de confusion idéologie généralisée, quand éclatera le « grand conflit » que dit Debord, de choisir au moins *lucidement* leur camp et leur cause, sont donc celles qu'essaye de mettre à jour la rédaction de ce présent *Milieu doré*, de cette lutte (terminale) entre Empire et Royaume : dont les connotations nettement théologiques rejoignent, quoique bien sûr par un chemin radicalement opposé, cette notion de « parti du Diable » qu'évoque, dans le passage du *In Girum* cité plus haut Debord ; même si forcément cette expression, sous la plume d'un auteur qui « ne croit ni à Dieu ni à Diable », ne désigne rien d'autre que ces « négatif » hegelo-marxien/« mal historique qui mène à leur destruction les conditions existantes » : que ce « mauvais côté qui fait l'histoire en ruinant toute satisfaction établie » ; et « négatif »/« mal »/« (mauvais) côté » qui constituent aussi la signature la plus profonde de ce « progressisme » poli-

tico-critique dont nous voyons présentement partout à l'œuvre autour de nous l'action mortifère et pernicieuse ; quoique progressisme actuellement dévoyé, comme je l'ai précisé quasiment depuis le début de cette *Profondeur*, en ce « néo-progressisme » (qui l'est plus encore peut-être – mortifère et pernicieuse) : ce petit préfixe de « néo » constituant en vérité la *griffe* de la domination impériale-amalécite, responsable de ce dévoiement-même (qui ne peut bien sûr qu'ajouter une strate supplémentaire à cet état de confusion idéologique-généralisée que je dis – signature, elle, de la composante strictement « amalécite » de cette domination : puisque Amaleq, on le sait, ne cherche pas tant à faire triompher ses « idées » qu'à intensifier toujours plus le chaos qui doit conduire à la ruine totale de la *première Création*). Ceci pouvant aussi expliquer pourquoi la plupart des luttes de ce temps ont une nette tendance à passer de « sociales » à « sociétales » : les activistes de ces dernières troquant volontiers la notion (encore « progressiste ») de « lutte des classes » pour celles « *néo*-progressistes ») de lutte « des sexes » ou « des races » voire « des orientations sexuelles », etc. – *cf.* notamment la réaction citée plus haut de cet ami qui, assistant à ce défilé des troupes de gauche contre « les idées de l'extrême-droite », y pointait, à mon sens fort lucidement, « l'enterrement en petites pompes (du fait sans doute de la maigreur de ces troupes) de la « lutte des classes » – ; et cela parce que le militant « *néo*-progressiste » (différent en cela de celui strictement « progressiste »), à cette notion de « lutte des classes », a quasiment renoncé : mettant bien plus de ferveur, désormais, à participer à des défilés en faveur de causes, elles, « sociétales » : et donc « néo-progressistes » telles que, par exemple celle dénonçant il y a quelque temps le (supposé) « racisme systémique de la police » – dont la manif organisée par le « comité Adama » rassembla un effectif près du triple (!) de celui que comptait celle samedi dernier, « contre l'extrême droite »… pourtant approuvée par l'*ensemble des partis et organisations de gauche* : et à cette aune on aura compris combien l'idéologie de ce « néo-progressisme » a pris le pas sur celle, plus classique-canonique, de ce (strict) « progressisme ». Et pour ce que ce « progressisme » (malgré toutes les objections qu'on peut lui adresser, est encore une position peu ou prou

« philosophique » – celle qui pose qu'un *telos* est à l'œuvre dans l'histoire (le fameux « sens de (celle-ci) » de la vulgate marxienne), et conduisant inexorablement cette histoire vers l'instauration d'une *société meilleure* (par exemple, toujours dans la perspective de cette vulgate marxienne, à la fondation sur terre du paradis de cette « société sans classes ») –; tandis que le « *néo*-progressisme », lui, n'illustre plus en aucune façon cette composante « philosophique » encore présente dans l'ancien progressisme (qui pourtant lui avait donné de jour) : n'étant plus qu'une sorte de *pavlovisme* politico-idéologique qui fait que ses militants, selon, aboient (contre par exemple ces « idées d'extrême-droite ») ou remuent la queue (en faveur de n'importe quelle cause sociétale de même obédience)… quoique, dans le fond, sans jamais s'interroger sur les raisons, selon, de ces approbations ou de ces dénonciations (sachant seulement que l'extrême-droite, « c'est mal », et que, par exemple, la loi Taubira « c'est bien » – même si, probablement, ils seraient bien embêtés d'expliquer en quoi celle-ci s'inscrit dans la perspective « philosophique » de l'ancien progressisme : en quoi le fait que les homos puissent se marier va dans le sens de l'établissement d'une « société meilleure »)… Mais où l'on comprend aussi par ces considérations pourquoi le discours de la domination impériale-amalécite est de tonalité si furieusement « *néo*-progressiste » – alors que, du point de vue de l'idéologie de ce (strict) « progressisme », il est bien plus réservé (ce dont atteste notamment le fait, que notait un jour l'ex-Premier ministre « socialiste » Mauroy, que les mots de « peuple », de « travailleur » et d'« ouvrier » ont quasiment disparu des discours de l'actuelle gauche de gouvernement – qui lui préfère aujourd'hui, d'évidence, ceux d'« immigrés » et de « minorité ») –; et dérive idéologico-sémantique que le militant progressiste « pur et dur » (pour dire vite : marxiste) expliquera par ce fait que toutes ces luttes néo-progressistes-sociétales ne sont là que pour *servir d'écran de fumée* à la seule qui, à ses yeux, importe véritablement : celle donc de cette « lutte des classes » – c'est on s'en souvient une des pensées cardinales de l'auteur, lui réellement « progressiste », Michéa (lorsque par exemple il fait ce reproche à l'ancien président « socialiste »-Mitterrand d'avoir, par notamment le

montage de la fondation de S.O.S. racisme durant les années quatre-vingt, « ethnicisé la lutte des classes ») – ; même si me semble-t-il, derrière cette « vérité avant-dernière », il s'en cache une autre, plus profonde et elle véritablement « terminale » : comme la lutte (du même nom) entre Empire et Royaume, que je dis, et que je vais maintenant exposer.

Étant clair à mes yeux que si le discours de cette domination impériale-amalécite est de tonalité si « *néo*-progressiste » (au détriment, on l'a vu, de celle plus strictement « progressiste » – fût-elle en le mode hégélo-marxien de ce « parti du Diable » qu'évoque Debord), c'est pour la raison que ce progressisme-là, à tout le moins en sa composante « philosophique » : celle qu'à justement *oubliée* le militant néo-progressiste « pavlovien-vulgaire », présente encore, quoique bien sûr en son mode « spécial » : inversé et comme *à rebours*, des traits *typiquement royaumaires* ; et ne serait-ce que pour la raison que « la pensée du Royaume » est *encore* un « progressisme » : quoique bien sûr, lui, « à l'endroit » (pour ce que de nature et d'inspiration *providentielles*) ; et trait qui bien sûr ne peut que déplaire souverainement à son vieil adversaire impérial-amalécite : d'où la préséance que celui-ci accorde présentement à cette idéologie du « *néo*-progressisme » sur celle de ce « progressisme » politico-profane… en lequel, plus lucide en cela que ses « idiots utiles » néo-progressistes-pavloviens, il perçoit, quoique en ce mode inversé-*hérétique*, comme la trace du progressisme providentiel du Royaume (qui demeure bien sûr, sinon l'« unique objet de son ressentiment », du moins son véritable et (donc) « terminal » opposant – tous les autres, à cette aune, n'étant que valetaille, selon, néo-réactionnaire ou néo-conservatrice : qui ne présente pour lui aucune sorte de danger). Le « communiste marxiste » à y resonger, et bien que s'opposant farouchement au judéo-christianisme, était encore une *hérésie* de celui-ci ; ce pour quoi son progressisme « matérialiste-ahtée » présentait quelque trait commun avec celui « providentiel » du Royaume : à ce (considérable) bémol toutefois que, tandis que le second avait toujours affirmé qu'« il n'était pas de ce monde »,

le premier, sous la forme de cette « société sans classes », entendait bien l'instaurer, sur *cette* terre, *ici et maintenant* ; et « nuance » qui constituait justement toute la *dimension hérétique* de ce dernier : mais « dimension » qui était encore comme « l'hommage du vice (matérialiste-athée) à la vertu (royaumaire-spirituelle) » – pour reprendre la métaphore debordienne : ce « communisme marxiste » était peut-être en effet « le parti du Diable », mais, on le sait, qui « croit au diable » continue par quelque façon de « croire en Dieu » (continue en tout cas, quoiqu'*à rebours* d'emprunter certains de Ses « chemins de pensée » – dont celui donc de ce « progressisme »… seulement passé de providentiel-royaumaire à matérialiste-dialectique). Et voilà pourquoi sans doute cette présente domination impériale – à tout le moins : sa composante amalécite (qui constitue son essence la plus profonde – quoiqu'encore la plus cachée) – *ne veut plus entendre parler* de « progressisme », et en quelque forme que ce soit : pour ce qu'elle y pointe, y compris en ses guises les plus athées et anti-chrétiennes, une connotation de provenance encore « royaumaire, trop royaumaire » ; ceci expliquant notamment pour quoi, en ce moment, elle a commencé d'accorder la préséance à cette idéologie du « *néo*-progressisme » sur celle du (plus strict) « progressisme » – et par le même mouvement d'accorder cette préséance aux luttes *sociétales* sur celles (plus strictement) *sociales* : pour ce que les premières seront d'inspiration toujours plus *amalécite* que les secondes (*cf.* notamment l'analyse que j'ai faite, dans cette *Profondeur*, du mouvement de la « Manif pour tous » du printemps 2013 – et révolte populaire contre cette funeste « Loi Taubira » dont j'ai montré, à cette occasion, la signature résolument *anti-amalécite* et, par conséquent, *pro-royaumaire*). Il y eut un temps (pas si lointain que cela – exemple de 1968 : dont le narrateur du *Bloc* de Leroy dit qu'elle était « une révolution appartenant encore au monde d'avant ») où, lorsqu'on descendait dans les rues, c'était encore au nom de « catégories de pensée » qui, en ce même temps, se focalisaient entièrement autour des deux pôles de « progressisme » et de « réaction » (entre lesquels, lorsque quelque « grand conflit » éclatait, il fallait bien se déterminer – pour reprendre l'exemple de 68 : choisir de participer aux émeutes estu-

diantines du Quartier Latin… ou alors à la grande manifestation gaulliste du 30 mai sur les Champs Élysées)mais temps dont on comprend par les considérations qui précèdent qu'il a été entièrement remplacé par un autre où cette fois-ci, lorsqu'on descend dans les rues, c'est au nom de slogans sociétaux/*néo*-progressistes… dont personne finalement qu'on soit « pour » ou « contre » ces mots d'ordre, ne perçoit encore clairement les « catégories de pensée » nouvelles dont ils relèvent au juste : même si les effectifs, eux *considérables* : exemple des centaines de milliers participants à cette « Manif pour tous » (voire *a contrario* des dizaines de milliers du défilé organisé par Assa Traoré), disent déjà que ces nouvelles « catégories de pensée » – même si leurs illustrateurs n'en connaissent pas encore clairement les noms (à moins bien sûr qu'ils n'aient lu mon livre !) – ont commencé de repousser dans l'oubli les anciennes de « progressisme » et de « réaction »… Il me faut donc ici quelque peu bémoliser (quoique plutôt en la *prolongeant* qu'en l'infirmant) l'analyse que faisait l'autre jour cet ami assistant au *pitoyable* défilé de cette gauche mobilisée-contre les « idées de l'extrême droite » (et « pitoyable » au vu d'abord de la maigreur de son dérisoire effectif – qu'on rapportera à celui des exemples cités plus haut : « Manif pour tous » aussi bien que défilé-Traoré) en précisant que, si c'était là peut-être en effet « l'enterrement en petites pompes de la lutte des classes », c'était surtout celui, « en une forme plus profonde » et comme, cette fois-ci, « philosophique », des « catégories de pensée » qui, jusque-là, avaient peu ou prou inspiré/donné « philosophique » assise à *toutes* les luttes politico-sociales d'une époque… désormais entièrement révolue (et catégories – pour dire vite : de « progressisme » et de « réaction » – à laquelle appartenait en effet encore cette notion (marxisante) de « lutte des classes » – mais notion à laquelle, fort significativement, les actuels militants, insensiblement passés de « progressistes » à « *néo*-progressistes », font de moins en moins *référence*).

Où l'on comprend aussi par là que si la prolongation de l'écriture de mon « grand récit » (auquel j'ai bien failli renoncer il y a un an et demi) peut

présenter quelque utilité pour les « innocents lecteurs » de cette époque, (marquée donc par ce climat de « grande confusion idéologique »), c'est parce qu'il est en vérité le seul, au sein de la nuée peu ou prou « radotante-ratiocinante » des « petits traités » qui se publient en toujours plus grand nombre aujourd'hui (et ouvrages qui, quoique se proposant d'apporter quelque lumière à cette « grande confusion », ne font en réalité qu'en *épaissir toujours plus l'opacité* – que leurs auteurs soient d'ailleurs « de droite » comme « de gauche »/(néo)réactionnaires comme (néo)progressistes : un Zemmour, en ce sens, ne valant pas mieux qu'un B.H.L.), à au moins dessiner clairement les *contours*/donner sans manière les *noms* des nouvelles « catégories de pensée » qui, bien qu'encore in-sues, vont désormais inspirer/guider les nouveaux combats politico-sociaux-sociétaux à l'ordre du jour (dont celui donc de ce « grand conflit » dont la perspective est en train de s'ouvrir sous nos yeux) ; et « grand conflit » qui prendra la forme, si ma « théorie » est exacte, de cet *affrontement terminal entre Empire et Royaume* : dont j'examine dans ce *Milieu doré* les véritables tenants et aboutissants, les réelles causes et forces en présence (même si bien évidemment cette « théorie », depuis au moins l'écriture du troisième tome (éponyme) de cette *Profondeur*, était depuis longtemps en venue – la dizaine d'années qui sépare ce (lointain) *L'Empire et le Royaume* de ce (présent) *Milieu doré* n'ayant en ce sens que constitué l'intervalle temporello-scripturaire qui a permis à cette « époque nôtre » de *rattraper son retard* sur ce « grand récit » mien : à moins que ce ne soit le contraire ?). Nous traversons de toute façon aujourd'hui un paysage (philosophiquement) dévasté par la guerre que se livrent (quoiqu'encore « à bas bruit ») ces « Empire et Royaume » que je dis – et « guerre (encore) sourde » qui doit donc conduire à l'éclatement, qui sera lui à peu près tout le contraire : brutal et violent, de ce « grand conflit » dont parle même Debord (dont j'ai détourné ici une des phrases de son *In Girum*) – ; et « dévast(ation) », en ce mode donc intellectualo-« philosophique » : avant de devenir bientôt pratico-effective, qui peut notamment expliquer la tonalité de « grande confusion idéologique » qui caractérise ce « paysage » et cette époque : pour ce que, hormis dans

mon livre, les *noms* des « catégories de pensée » qui vont animer/guider/inspirer ce « grand conflit » n'ont pas été encore clairement affichés – si bien que, dans un tel clair-obscur (conceptuel), chacun peut y aller de sa propre interprétation de l'époque que nous traversons : quoiqu'interprétation dont a vu (qu'elle soit « de droite » ou « de gauche » – « *néo*-réactionnaire » ou « *néo*-progressiste ») qu'elle ne fait que rajouter *encore plus de confusion* à la confusion (idéologique-époquale) déjà présente – ; seul mon livre, pour ce que, lui, ayant au moins mis le doigt-sur (ici le mot manque), faisant exception à ce processus de dissolution pensive-généralisée. « Il faut, disait le même Debord, choisir de prendre ou de défendre Troie » – mais comment, à un tel choix, pourrait-il être procédé si les combattants appelés à participer à cette néo-*Iliade* ignorent encore tout des véritables raisons du « grand conflit » qui bientôt, pourtant, va se déclencher : ressemblant un peu en cela à ceux que, lors de la bataille de Dien Bien Phu : autre histoire de *siège*, on appelait « les rats » ; c'est-à-dire des soldats qui, ayant renoncé à lutter survivaient dans cette zone grise séparant les lignes de l'assiégeur « Viet » de celle des assiégés français (image qu'il faut bien sûr ici rétablir en son substrat époqual-« philosophique » – celui de ces malheureux qui, écartelés entre la posture « progressiste » de leur jeunesse (gauchiste) et celle plus « réactionnaire » de leur vieillesse : dont j'ai donné plus haut quelques exemples trouvés dans mon entourage, ne sauront, lorsque la bataille entre cet Empire et ce Royaume se déclenchera enfin ouvertement/effectivement/visiblement, choisir leur camp et leur cause) – ; et le fait que l'auteur de cette *Profondeur* soit justement né l'année de Dien Bien Phu (1954) ne peut, en ce sens, lui apparaître que comme un très singulier/significatif *hasard objectif* : et cela d'autant plus que son père, sans être présent dans la fameuse « cuvette » : car sinon ce « grand récit » n'aurait probablement pas vu le jour, participa à l'autre « grand conflit » de cette (lointaine et bien oubliée aujourd'hui) « guerre d'Indo » (il y en a qui se flattent d'appartenir à cette grotesque-publicitaire « Génération Mitterrand » – où l'on voit qu'il y en a d'autres qui, déclinant ce douteux honneur, préfèrent chercher leurs références en d'autres signifiants historiaux : dont celui donc de l'appar-

tenance à, cette fois-ci la « génération Dien Bien Phu » : celle qui, en son temps, choisit de défendre une autre « Troie », elle plus extrême-orientale quoiqu'avec les mêmes courage et dertimination que ceux dont avaient fait preuve en leur temps les compagnons d'Hector et sujets du *roi* Priam).

Il s'agit toujours dans le fond de combattre pour son « roi véritable » (Manrique), et même si l'on sait que la cause de celui-ci (qu'il soit des Troyens ou « des juifs ») est *perdue d'avance* (mais, comme on le sait aussi, « les gentlemen n'aiment que les causes perdues ») ; ce qui donnera peut-être lieu, après qu'Illion ou Jérusalem auront de nouveau été livrées aux flammes, à la rédaction d'un autre « grand récit » : de la même façon par exemple que l'épopée latine de l'*Énéide* de Virgile a succédé à celle, impérialisto-grecque, de l'*Iliade* d'Homère ; l'essentiel étant ici que jamais ne s'éteigne la « flamme de la résistance » (de Gaulle) de ce « (pur) scripturaire » : celle qui, passant d'âge en âge et de pays en pays, toujours réalimente ce *foyer du sens* auquel les « penseurs et les poètes », pour édifier leurs propres cités pensivo-spirituelles, se doivent à chaque fois venir se « ressourcer » ; et ce pour quoi aussi, peut-être, le « grand récit » virgilien de cette *Énéide* (que pourtant on ne lit plus guère – lui préférant celui « odysséen » qui conte les tribulations d'un autre héros : quoique lui ne cherchant qu'à « rentrer chez lui ») doit être regardé, par ces mêmes « penseurs et poètes », comme l'*insurpassable modèle* de ce qu'il leur faut désormais écrire : étant clair que les scripteurs de cette époque de « confusion idéologique généralisée » ont plus de points en commun avec ce prince troyen (qui a *tout perdu*) qu'avec ce roitelet grec « aux milles ruses » (qui ne cherche lui, après tout, qu'à regagner son Ithaque « identitaire »). Ce qui peut notamment expliquer pourquoi cette *Profondeur* a (presque) aussi été mal reçue par la gauche « néoprogressiste » (quoique elle, du moins, pour d'évidentes raisons) que par la droite « néo-réactionnaire » (qui se barbouille présentement de ce mot d'« identité » – selon : française, ou européenne, voire « occidentale ») : pour ce que, en vérité, son « grand récit » a été rédigé *comme si la catastrophe avait déjà eu lieu* (comme si

Troie, ou « la France », ou « l'Europe », voire « l'Occident » avaient *toujours-déjà été livrés aux flammes*) ; et que, par conséquent, la seule chose à faire présentement est, non pas de tenter d'éteindre un incendie : qui, en ce mode (donc) « identitaire », *a déjà tout dévoré*, mais plutôt, imitant en cela le héros de Virgile de prendre le chemin d'un « exil (spirituel) »… dans l'espoir de fonder, si cela est possible : de l'autre côté de la mer de tout ce « (strict) littéraire », une autre cité (du même nom – scripturaire et « spirituelle »). Où l'on voit combien est désormais simple et tranchée la partition entre ceux que j'appelle, depuis quasiment le début de cette *Profondeur*, les littérateurs (de « petits traités ») et les scripteurs (de « grands récits ») ; et partition qui se décline à présent entre deux catégories d'auteurs : ceux « odysséens » qui ne cherchent qu'à rentrer chez eux/regagner leur « Ithaque identitaire », et ceux « Enéens » qui, pour ce qu'ils savent que leur chère « patrie » de toute façon, *n'existe plus*, s'en vont sur les mers dans l'espoir d'en fonder une autre – d'où la consigne que, quelque part dans l'océan textuel de cette *Profondeur*, je donnais déjà à certains de mes lecteurs (justement tentés par un tel « combat identitaire ») : *non pas tenter de correspondre-à une identité, plutôt essayer d'illustrer une essence* (mais consigne qui, je le crains, n'a pas été, de ceux-ci, vraiment comprise – et *a fortiori* : suivie) – ; où l'on comprend aussi par là que la rédaction de cette immense *Profondeur* n'aura consisté qu'en cette errance maritime/scripturaire/spirituelle nécessitée par la conviction de son auteur que « Troie » était de toute façon toujours déjà perdue : la « catastrophe » de sa chute *toujours-déjà advenue* (et je crois pour ma part – il est vrai dans mes *mauvais moments* (!) – que, pour ce qui concerne cette « France », celle-ci est morte au cours du « grand conflit » de 14-18 – et de la même façon que son ennemi de l'époque, cette Allemagne à vocation impériale, a connu le même sort au cours de sa propre Apocalypse de 1945 : ce qui faisait notamment dire aux survivants (allemands) de celle-ci qu'ils n'avaient plus pour ambition que de « devenir une grande Suisse » – ce que d'ailleurs, on peut au moins leur reconnaître ce mérite, ils ont parfaitement su réaliser)… Peut-être nous, Européens, sommes nous à cet instant comme les Troyens des chapitres liminaires d'une (autre) *Enéide*

qui, rassemblés sur le rivage désert du temps, se demandent ce qu'ils vont faire de cette étrange construction de bois que leur ont laissée leurs ennemis (en faisant mine de partir) : partagés entre ceux qui veulent l'introduire dans leur cité pour l'offrir à leurs dieux et ceux qui, plus méritants : *Timeo Danaos et dona ferentes*, préconisent d'y mettre tout simplement le feu ; et d'une certaine façon à ce même instant, pour nous qui lisons le poème de Virgile dans la distance temporello-scripturaire de deux mille ans, peut-être le destin funeste de Troie, malgré les admonestations d'un Lacan ou les avertissements d'une Cassandre, est-il *déjà scellé* : pour ce que ces mêmes Troyens, peut-être las de tant de guerres et de souffrances : même si celles-ci *semblent* s'être conclues par une (ultime) victoire, ont, en leur for intérieur, renoncé à *faire l'histoire* (alors que celle-ci au contraire va dans quelques heures, lorsqu'ils auront finalement pris la décision d'introduire cet étrange « cheval » entre leurs murs jusque-là demeurés inébranlés, leur revenir en plein dans la figure – pour cette fois-ci anéantir *définitivement* leur chère cité et son « identité » : quoiqu'en un mode qu'aucun des fiers sujets du roi Priam n'aurait pu imaginer). Et cela parce que cet anéantissement était, de toute façon, *voulu par les dieux* : ces dieux qui, comme se plaisaient à le dire les Grecs, n'envoient des malheurs aux hommes que pour que les poètes du futur aient quelque chose à raconter » – traduction par mes soins : pour que cette « dimension de (pur) scripturaire » que je dis soit, à chaque époque, nourrie et relancée – et que par exemple, environ quinze siècles après la rédaction par Homère de cette *Iliade*, un autre poète, dans une langue et dans un pays qui, au temps de l'aède grec, n'existaient même pas encore, écrive le « grand récit » de quelque chose comme cette *Enéide* : le poème nouveau qui chantera, lui, les tribulations de ce prince troyen quittant sa (trop littéraire-identitaire) « patrie » pour aller, si faire se peut, en fonder une autre (plus scripturaire et moins « souverainiste »).

C'est avec cette *Enéide*, toujours le même « motif » (scripturaire) qui nous est exposé : cette manière dont l'histoire s'y prend pour « men(er) »

à leur destruction les conditions (littéraires) existantes »/« ruin(er) toute satisfaction (du même nom) établie » ; et « destruction »/« ruin(e) » dont ne peuvent alors s'étonner que ceux qui n'ont pas compris que ce « (pur) scripturaire » n'est rien d'autre que ce « moteur de l'histoire »… que d'autres penseurs, en leur temps, avaient cru pouvoir identifier sous d'*autres noms* (tels que par exemple, chez Marx, cette « lutte des classes » ou, chez Nietzsche, cette fameuse « volonté de puissance » – mais appellations qui ne sont encore que les *avatars* philosophico-époquaux de ce « scripturaire » que je dis, moi). Ce pourquoi aussi le « grand récit » de cette *Profondeur*, parce que s'étant donné pour unique tâche d'illustrer/explorer la dimension (du même nom), *ne peut pas entrer* dans les catégories (encore trop « littéraires ») que lui propose cette époque de déchirement idéologique : celles, pour dire vite, entre « mondialisme » et « souverainisme » ; et voilà pourquoi aussi sans doute mon livre n'a été goûté ni par la gauche « néo-progressiste », ni par la droite « néo-réactionnaire » (on dit aussi : « populiste ») ; et cela parce que les catégories de pensée qu'il essaye de mettre au jour ne relèvent, elles, que de cette « dimension de (pur) scripturaire » (tandis que celles que je viens de nommer – mondialisme/souverainisme ; néo-progressisme/populisme – appartiennent elles encore à l'*autre dimension* de ce « (strict) littéraire » : comme « orthogonale » à celle… que mon « grand récit », unique en son genre parmi tant de « petits traités », tente d'illustrer/explorer). Il ne faut donc pas s'étonner si l'« accueil critique » qu'a reçu cette *Profondeur* de la part de son « époque sienne » a été si *confidentiel* (même pas hostile pour dire le vrai – « peu notable » : à quelques exceptions près tout de même) : la raison en étant qu'aucun des deux camps idéologiques actuellement en présence n'y retrouvent les catégories de pensée par lesquelles ils ont l'habitude d'interpréter ce monde en général et, plus particulièrement, de s'opposer entre eux ; et « catégories de pensée » qui, dans mon « grand récit », sont donc celles animant ce « combat spirituel » terminal entre *Empire et Royaume* : même si bien peu de nos contemporains les distinguent encore clairement à l'œuvre autour d'eux – préférant pour cela, et faute de mieux, se raccrocher aux « anciennes catégories » qui, bien que devenues totalement

obsolètes : n'ayant plus aucune prise sur le réel « absolument moderne » de ce monde ont du moins le mérite à leurs yeux de leur donner l'illusion qu'il comprenne encore quelque chose à celui-ci – ; cette situation expliquant notamment l'état de grande confusion idéologique caractéristique de cette « époque nôtre » ; et confusion qui, comme on l'a vu plus haut par l'excipation de certains exemples pratiques-personnels, produit ces être idéologiquement-littéralement *écartelés entre*… (ici le texte s'interrompt). Mais état d'« écartèlement (idéologique)-entre » qui profite encore à la domination dans la mesure où il a engendré cette masse énorme d'individus qui, bien que ne voulant plus *céder sur rien* ; le fait encore lorsqu'il s'agit cette fois-ci de *laisser passer l'essentiel* ; attitude qui constitue comme l'exacte contraposée de la consigne que, dans cette *Profondeur*, je donne moi aux « partisans du Royaume » : « Céder sur tout *sauf* sur l'essentiel » (et consigne qu'illustre par exemple presqu'idéalement l'épisode évangélique des « marchands du Temple » – ce moment où le (supposé) « non-violent » Jésus se révèle être « plus violent que les violents eux-mêmes » : pour ce que cette présence de marchands dans un lieu normalement voué à la prière Lui est apparu comme, justement, un *empiétement insupportable* sur cet « essentiel »… dont il est par ailleurs, quoique le plus souvent : en un mode « non-violent », comme le héraut et le témoin). Où l'on comprend par cet exemple que les « écartelés (idéologiques)-entre » dont je parle ici illustrent pour l'ordinaire, dans leur quotidien : toujours peu ou prou regimbant et méfiant, l'attitude exactement contraire : celle que pourrait exprimer l'anti-consigne d'un « Ne plus vouloir céder sur rien *sauf* sur l'essentiel » ; et cela probablement parce que, de cet « essentiel » : sur lequel pourtant, lors de la période de ce « premier confinement », ils prétendaient « se recentrer » (depuis, on a vu !), ils n'ont en vérité, du fait justement des « catégories de pensée » auxquelles ils continuent vaille que vaille de souscrire : puisque de toute façon ils n'en ont pas d'autres, qu'une *très vague idée*.

Réception avant-hier (17.06.2021) des exemplaires d'auteur du nou-

veau tome de mon « grand récit » – celui quatorzième de ce *Bruit du temps* (avec, en illustration de couverture, l'admirable « Amandier en fleurs » de Bonnard) – ; et réception qui, pour ce que sa deuxième partie (« Du scripturaire et du Mystère ») n'est qu'un long commentaire du *Tour d'écrou* et du *Motif dans le tapis* de Henry James, me donne le désir de relire, non pas ces deux récits, mais celui de *La Bête dans la jungle* du même auteur : dont, somme toute assez étrangement : peut-être parce que j'en ai déjà fait une longue analyse dès le tome initial de cette *Profondeur*, je ne parle pas dans ce *Bruit du temps* (alors que pourtant cette *Bête* – pour ce que ne tombant pas elle (toutes proportions gardées) dans la « facilité » littéraire du conte fantastique (ce *Tour*) ou de l'énigme littéraire (ce *Motif*) – m'apparaît, du point de vue du moins de ce « (pur) scripturaire », comme *supérieure* encore à ces deux titres). Et on le sait, dans ce texte dont l'intrigue n'est elle tissée d'aucun motif de type « fantastique » ou « énigmatique (littéraire) » : ce qui la rend peut-être plus (scripturairement) efficace encore que celle de ce *Tour* ou de ce *Motif*, tout commence avec cet *aveu* qu'a fait, lors d'un lointain séjour italien, le protagoniste masculin John Archer à celle que, dix ans plus tard, il vient de retrouver « par hasard » dans une réception organisée dans une splendide maison de la campagne anglaise par la haute société de ce pays – cette « impérieusement belle, douce et intelligente » (Fabrice Hugot) May Bartram… qui, malgré la distance des années et la différence des circonstances des (re)trouvailles de nos deux « héros », *n'a pas oublié* cet « aveu » (l'ayant même comme *pieusement conservé* dans le secret de son cœur (amoureux) et de sa mémoire (passionnée)) :

> *« Vous m'avez dit que depuis votre plus tendre enfance, vous aviez au plus profond de vous, l'impression d'avoir été choisi pour quelque chose d'exceptionnel et d'étrange… qui serait peut-être prodigieux, terrifiant, et qui devait vous arriver tôt ou tard… que vous en aviez le pressentiment et la conviction intime et que peut-être vous y succomberiez. »*

(et c'est bien sûr par le moyen de cette étrange confession que le conteur

James « attrape » les curiosité/intérêt de son lecteur – celui-ci ne pouvant manquer de s'interroger sur la *nature* de ce « quelque chose d'exceptionnel et d'étrange » qui doit, en son mode, selon, « prodigieux » ou « terrifiant », survenir, à un moment ou à un autre, dans la vie, en apparence pourtant banale et très ordinaire, du personnage de ce « John Archer » : se disant peut-être que l'histoire que va lui raconter James ne sera que les progressives explicitation/exposition de cette « nature » (même si c'est là aussi, en cet *espoir* soulevé par une telle promesse de résolution de l'énigme de cette « nature », que l'attend le « roué » James – dont on sait déjà qu'il n'a pas son pareil pour, à la fois, soulever et décevoir, chez ses « innocents lecteurs », de tels « espoirs »))… Mais avant d'entrer dans le « profond » de la (re) lecture de cette *Bête* – dont l'analyse, je le crains (ou l'espérer ?), risque fort d'occuper le *dernier quart* de la présente rédaction de ce *Milieu doré* (déjà parvenu à la page (manuscrite) 2993 d'un manuscrit qui devrait en compter « théoriquement » 4000) –, il me faut d'abord raconter ici une anecdote plus personnelle, et relative à la *première lecture* que je fis, il y a déjà de nombreuses années, de ce « récit » (le premier de James que j'entrepris jamais de parcourir) : celle des circonstances assez particulières qui accompagnèrent cette lecture initiale ; et circonstances dont on va voir que leur « rapporter » (même en cette forme peu ou prou personnelle-anecdotique) pourra s'avérer de quelque utilité dans l'analyse à laquelle je vais ultérieurement procéder de cette *Bête dans la jungle*. J'avais donc décidé de « lire du Henry James » et, en ce but, avais opté, afin de pénétrer comme « paresseusement » dans cette œuvre, pour cette *Bête* : pour la simple (« paresseuse ») raison probablement que, hésitant à m'engager dans ses grands/« gros » romans : hésitation dont je note d'ailleurs qu'elle m'a duré jusqu'à aujourd'hui, c'était, elle, un récit *fort court*… dont la lecture, même ennuyeuse et sans passion ne me prendrait de toute façon que peu de temps ; mais « peu » qui devait à mes yeux suffire à me faire un avis sur le travail de cet auteur et sur la « gloire obscure » qui l'environne généralement (et l'on va voir ici, en effet, combien l'*oxymore* est de rigueur). C'est donc dans une telle atmosphère mêlée de paresse et de désinvolture que je lus rapidement (« parcourir »)

la soixantaine de pages de ce « récit » – comme si en vérité je m'acquittais plus d'un (littéraire) devoir de lecture que d'autre chose –… jusqu'à ce que, parvenu à la dernière, me frappa l'étrange sensation que, à cette histoire que je venais de lire, je n'avais *strictement rien compris* : quoique tant pour la raison que son intrigue en aurait été particulièrement complexe et retorse (ce qu'elle n'est nullement – peut-être même est-elle tout le contraire : très simple et très claire)… que pour cette autre que je ne voyais pas du tout de quoi, en m'en faisant le conte, son auteur avait au juste voulu *m'entretenir*, et c'est alors que je fis une chose que, pour aucun autre « récit », je n'ai jamais faite : à peine parvenu à l'ultime page de cette *Bête*, je revins à sa première pour la relire entièrement – quoique cette fois-ci dans des dispositions de lecture très différentes de celles, peu ou prou paresseuses et désinvoltes, qui avaient présidées à la première : non pas, peut-être, plus passionnées et admiratives, mais du moins beaucoup plus *soupçonneuses* (et James en effet un auteur qui, s'il ne déclenche pas toujours l'admiration ou l'enthousiasme (littéraires) de son lecteur : à la différence par exemple d'un Proust auquel on le compare souvent (quoiqu'à mon sens pour de mauvaises/superficielles raisons), génère par contre chez ce lecteur, en cette forme elle « scripturaire », tout un chapelet de « soupçons »… et autres questions quant à ce qu'il a, dans ses livres, bien pu « vouloir dire »).

Et pourquoi avoir ici, en préambule de la longue analyse que je compte donner dans les développements qui suivent de cette *Bête* : à mon sens le livre le plus « mystérieux » que j'ai jamais lu, fait le récit circonstancié des conditions qui, chez moi, accompagnèrent sa toute première lecture ? – peut-être parce que, ces conditions m'ont comme donné d'entrée la « *tonalité* de lecture » avec laquelle j'allais entrer dans cette œuvre (m'arrivant parfois de me demander ce qu'aurait été cette lecture si, au lieu d'y pénétrer avec cette *Bête*, je l'avais fait par exemple avec ce *Tour d'écrou* – texte plus fameux… mais dont la réputation de « conte fantastique » m'avait à l'époque quelque peu refroidi) –; et « tonalité » dont, depuis,

je n'ai jamais plus *déviée* (mais ceci précisé, qui probablement d'ailleurs reviendra tel un tympanon dans la longue analyse que j'entame ici de ce récit, venons-en à son examen même)… Tout commence donc dans cette *Bête* par ces retrouvailles quasi-miraculeuses, dix années après leur première rencontre dans l'Italie de leur jeunesse, entre John Archer et May Bartram ; et circonstances de celles-ci – la beauté des lieux, la splendeur de « cet après-midi d'octobre », l'heureuse surprise aussi de ce « soudain nez-à-nez » des deux protagonistes, etc. – qui confèrent aux pages liminaires de cette *Bête* un aspect de « conte de fées » : dont on sait qu'ils se finissent généralement par un « beau mariage » – même si tout de même la *forme tout de suite dénégatrice* de l'incipit dément déjà quelque peu ses/ces (féériques-canoniques) prémisses :

Il importe peu de savoir p. 15 renoué connaissance.

(et voici que, dès le tout début de notre (supposé) « conte de fées », la graine du *soupçon* est semée – le lecteur de cette phrase initiale ne pouvant s'empêcher de se demander *qui* donc, dans cette histoire qu'on va lui raconter, a toujours-déjà décidé de ce que, à ce même lecteur, il « importe » ou non de « savoir » : probablement son auteur (même si, on va le voir, tout va rapidement s'avérer plus compliqué que cela)). Mais graine d'un tel « soupçon » qui, dans les pages supposées « féériques-enchanteresses » qui suivent, ne va pas manquer de rapidement prospérer : cette maison de « Weatherend » est sans aucun doute un lieu de « splendeur » – même s'il est mine de rien précisé que l'accumulation des trésors qu'elle recèle la font ressembler « à l'exposition qui précède une grande vente et qui, selon les cas, aiguise ou étouffe le désir d'acheter » (la comparaison étant de Marcher) – ; et cette haute société qui en emplit les vastes salons et les nombreux couloirs est certes fort distinguée – même si, là aussi, Marcher assimile son comportement aux « mouvements d'une convoitise indécente » (que pourrait avoir) un chien reniflant un buffet – ; quant à ce Marcher lui-même, qui voit tout cela de son œil critique et sans nulle complaisance

vis-à-vis de ses pairs, il nous est dit cette chose somme toute étrange, dans un pareil décor (supposé donc splendide) et au sein d'une telle compagnie (soi-disamment distinguée), qu'« il se flattait, comme à l'accoutumée, d'être perdu dans la foule » – précision qui est comme le premier indice du « narcissisme paradoxal » dont est affecté ce personnage (et qui va jouer on va le voir, dans la suite de l'intrigue, un si grand rôle) – ; même si pour l'heure est venu le moment, lui miraculeux et proprement « féerique », des retrouvailles entre Marcher et May – dont je me permets ici de donner l'intégralité de sa citation (tant chaque mot, en celle-ci, a son *poids de sens* – non seulement *dans* le présent, mais aussi *pour* le futur de l'intrigue qui va entièrement surgir de cette *seconde* rencontre) :

En effet, au cours de cet après-midi p. 16/17 semblait en avoir tant (…)

Dans ce passage incroyablement subtil nous est décrit le cheminement de la pensée de Marcher depuis le moment où il a aperçu May – et qui, on le voit n'a rien d'un coup de foudre (même « second » – comme l'affirme son traducteur Hugot) – et celui, quelques heures plus tard, de leur « soudain nez-à-nez » ; et cheminement qui, en le mouvement d'une « réminiscence qui n'est pas encore un souvenir », perçoit cette (nouvelle) rencontre comme la « suite » de quelque chose dont Marcher aurait oublié le « commencement » : ce qui n'est pas le cas de May qui elle de toute évidence, *détient* le savoir de ce « commencement » ; et s'il y a « désir » de Marcher pour la jeune femme, on voit que ce « désir » ne s'élance pas tant vers la personne « physique » de May (dite pourtant, un peu plus loin, « indéniabl(ement) b(elle) »), que vers ce « savoir » qu'elle a de lui, Marcher, et qui lui apparaît comme une « piquante énigme » à résoudre : pour ce que sans doute, chez le Narcisse qu'il est, ce qui le touche de près ou de loin l'intéresse. Tout ce à quoi ce cheminement pensif l'a conduit, c'est à la conclusion que, très probablement, ils se sont *déjà* rencontrés – mais où, quand et dans quelles circonstances : voilà l'énigme – ; même si en même temps il se rend compte que, s'il veut résoudre celle-ci, il va falloir que une fois n'est pas coutume :

car d'ores et déjà nous sentons bien que ce n'est pas là un trait caractéristique du personnage, il prenne une *initiative* – ce que Marcher appelle lui-même « tendre un peu la main » à la jeune femme –; ce dont « soudain nez à nez » avec celle-ci lui fournit peut-être l'occasion. Mais « initiative » que, cependant, il n'aurait sans doute pas prise si, sur cette première énigme somme toute assez banale : qui n'est, au cours d'une réunion, tombé sur un visage qui lui « rappelait vaguement quelque chose » sans pouvoir dire quoi au juste, n'était venue s'en greffer une autre, et qui peut se formuler ainsi : comment se fait-il que la venue au jour du souvenir d'une scène probablement « banale et sans importance » – celle donc de sa *première* rencontre avec May Bartram (puisqu'il l'a oubliée – en a perdu le « commencement » de son « fil ») – lui importe « tant » à présent ? – question que le Narrateur s'(ex)pose en ces termes :

> *Mais alors, si cette rencontre avait été sans importance, il ne comprenait plus pourquoi ce qu'il ressentait maintenant en sa* [N.D.A. : celle de May] *présence semblait en avoir tant (…)*

; et « question » à laquelle Marcher, très momentanément, répond par cette « considér(ation) » sur la « vie (moderne) que l'on mèn(e) aujourd'hui » :

> *Il tranchait cette question cependant en considérant qu'étant donné la vie que l'on menait aujourd'hui, on n'avait d'autre choix que de prendre les choses comme elles se présentaient.*

; mais réponse (somme toute bien abstraite et générale) dont nous, « soupçonneux » lecteur de James, sentons bien que, sous sa « vérité avant dernière », il doit s'en cacher une autre, plus profonde et plus secrète – et cela d'autant plus que, même si nous n'en sommes encore qu'à la troisième page du récit, nous avons déjà compris que son personnage est probablement tout le contraire de quelqu'un qui « prend les choses comme elles se

présentent » : ce que la suite de cette *Bête* va suffisamment prouver.

Mais n'allons pas trop vite en besogne ; pour l'heure, Marcher et May ne sont que deux « personnages de roman » dont voici, à l'instant où celui-ci commence l'« objective » situation : le premier qui sait qu'il a déjà rencontré la seconde – mais qui, de cette rencontre initiale, a oublié les circonstances exactes (sinon donc qu'elles étaient « banales et sans importance » – puisque justement… il les a oubliées !) – et cette seconde qui elle, ces mêmes circonstances, les a conservées dans l'écrin de sa (peut-être déjà « amoureuse » ?) mémoire ; mais exposé de cette « situation de départ » qui, on le voit, fait tout de suite surgir une autre énigme, quoique concernant cette fois-ci non tant les deux personnages que leur créateur lui-même : comment Marcher, bien que ne se souvenant pas des circonstances de cette première rencontre avec May, a-t-il pourtant deviné que, *elle*, ne les avait pas oubliées – et mystère qu'exprime cet adverbe de « confusément » dont use James dans la phrase déjà citée plus haut :

> *Il* [Marcher] *sentait bien que ce visage était une suite et, sur le moment, il lui fit bon accueil mais il ignorait encore de quoi il était la suite, ce qui rendait l'énigme d'autant plus piquante ou plutôt divertissante qu'il était* confusément *conscient, sans l'aide pourtant d'aucun signe manifeste de sa part, que la jeune femme, elle, n'avait pas perdu le fil de cette histoire (…)*

; où l'on comprend que ce petit « confusément » (souligné ici par mes soins) est la manière que James utilise pour écarter par avance toute objection (relative à la vraisemblance de son intrigue) que son (soupçonneux) lecteur serait en droit de lui adresser ; et objection qui pourrait se formuler par cette question : comment Marcher *sait-il que May* sait – en l'occurrence : « détient le savoir » des circonstances de leur première rencontre (qu'il a par ailleurs, lui, presque totalement oubliées) – ; si bien aussi que, dès la troisième page de cette *Bête*, on peut parier que, chaque fois que,

dans la suite du récit, apparaîtront sous la plume de James des mots ou des expressions de *sens vague* : tels que celui de ce « confusément » (et, à peine quelques lignes plus bas, celle de ce « autres choses curieuses »), de telles occurrences ne seront que les signes d'un embarras (très conscient) de l'auteur… sentant bien qu'à cet instant il flirte dangereusement avec une certaine invraisemblance de l'histoire qu'il se propose de nous raconter : même si, en même temps, il sait bien que (romanesques) *prises de risque* sont absolument nécessaires au développement de son intrigue – étant clair qu'ici par exemple, dans le cas qui nous occupe présentement : celui de cette rencontre *seconde* entre nos deux protagonistes, *il fallait* que Marcher crédite May de ce « savoir-sur » les circonstances de leur *première* pour que ce personnage, d'évidence timide et *réservé* : quoique pour des raisons, on va le voir, d'ordre essentiellement *narcissique*, trouve l'audace, elle-même suscitée par le désir qu'a, à cet instant, Marcher de résoudre l'énigme relative à ces circonstances, de s'adresser enfin/« prendre langue-avec » la jeune femme (tout aussi timide et réservée que son *alter ego* – quoiqu'elle pour des raisons diamétralement opposées de pudeur, de modestie *vraie* et de délicatesse)… James ici, bien que le maître absolu-littéraire de la divination des plus secrets mouvements de la « psyché » humaine, ne nous explique jamais comment il a pu arriver cet événement extraordinaire (et du point de vue strictement romanesque : peu ou prou « invraisemblable ») que son Marcher, bien qu'ayant à peu près tout oublié des circonstances relatives à sa première rencontre avec May Bartram, ait cependant tout de suite compris qu'*elle* ne les avait pas oubliées ; et cela pour la probable et simple raison que, du point de vue « (strictement) romanesque », une telle explication relevait peu ou prou de l'*impossible* (du même nom) – la plume fût-elle tenue par le « maître »-James lui-même – ; et « maître » qui, pour dissimuler une telle incapacité à y parvenir : en un mode où l'invraisemblance du moins n'éclate pas trop visiblement aux yeux de son (toujours « soupçonneux ») lecteur, s'est résolu à avoir recours aux mots et expressions « vagues » de ces « confusément » et « autres choses curieuses » : la seule « chose » (probable) que nous, lecteurs de cette *Bête*, pouvant nous dire est

que cet événement extraordinaire-invraisemblable, celui donc par lequel Marcher « a *su* que May *savait* », a dû avoir lieu au cours de ce repas aux nombreux convives durant lequel, même si nous en sommes ici réduits à des conjectures : puisque de ce « déjeuner » James ne parle quasiment pas (et pour cause !), il nous faut imaginer que Marcher n'a sans doute cessé d'observer, de loin et en coin : puisque, nous est-il uniquement précisé par le peu disert James à cet instant et sur cette question, qu'« ils étaient assis loin de l'autre à cette immense table », le *visage* de la jeune femme : devant (probablement – c'est nous qui, du moins, continuons d'imaginer) se demander où donc, et dans *quelles* circonstances, il l'avait *déjà* aperçu – et perplexité d'autant plus grande que à peine quelques lignes plus loin, il nous est précisé que May, de son côté, n'avait apporté à son observateur aucune « aide » et autre « signe (manifeste) »… susceptibles de permettre à celui-ci de résoudre l'énigme des circonstances de leur première rencontre. Il est difficile bien sûr de deviner le propre cheminement de pensée qui a pu être celui de la jeune femme au cours de ce même repas – puisque tout nous est raconté du point de vue de Marcher (narrateur « officiel » de cette *Bête*) – ; mais on peut au moins inférer des quelques informations que James, bon prince, veut bien ici nous fournir que May de son côté, à cette « immense table » où elle était « assis(e) loin » de Marcher, avait elle, non seulement tout de suite noté la présence de celui-ci à cette « réception brillante » de plus, et contrairement à Marcher, s'était tout de suite aussi rappelé de ces circonstances (si tant est qu'elle les ait jamais seulement, un seul jour, oubliées – ce que la *précision de détails* avec laquelle elle les rappellera à Marcher, une fois qu'ils auront (re)pris langue, tend à démontrer). Il faut donc, nous glissant cette fois-ci sous la tête de la jeune femme : puisque, dans cette *Bête*, nous ne sommes que trop sous celle de Marcher, imaginer une May qui, qu'ayant immédiatement reconnu Marcher à l'autre bout de l'« immense table » où ils sont tous les deux « assis », décidé de ne donner aucun signe de reconnaissance (trop « manifeste ») à son ancien (ici le mot manque) – pour ce que celui, ici, de « soupirant » serait sans doute encore exagéré (ou prématuré ?)) : si bien que la seule énigme (très différente de

celle qui, dans le même temps, se propose à Marcher) dont, de son côté, elle attend la résolution serait/sera celle de savoir si oui ou non le même Marcher va, elle : après tant d'années, la re-connaître (tout ceci n'étant bien sûr que conjectures de notre part – puisque May *n'est pas* la narratrice de ce récit – ; à me demander si le long commentaire de celui-ci que j'entame présentement n'épousera pas la forme de la rédaction d'une autre *Bête dans la jungle* – où tant cette fois-ci nous serait rapporté *du point de vue* du personnage de May : figure certes infiniment plus « sympathique » que celle de ce (narcissique/égoïste) Marcher).

Entre ce « déjeuner (pris) loin de l'autre à cette immense table » et le « soudain nez à nez » des deux personnages, James a pris soin de placer l'intervalle temporel-scripturaire de « deux heures » pleines – alors que très probablement un auteur moins doué/roué que James (voire : plus « moderne ») se serait contenté de les faire, à peine sortis de table, se diriger l'un vers l'autre pour résoudre l'énigme respective que, durant tout le repas, ils s'étaient posée chacun de son côté (« Ne nous sommes pas nous déjà rencontrés ? »/«Me reconnaissez vous ? » – mais dialogue direct-moderne qu'interdisent, non seulement les règles de bienséance en vigueur à l'époque où se déroule ce récit, mais aussi les traits plus idiosyncrasiques des deux personnages : ceux, chez May, de délicatesse et de pudeur, ceux, chez Marcher, de cette timidité et de cette réserve) – ; mais intervalle dont on comprend qu'il est, du point de vue romanesque, extraordinairement *fécond* : pour ce qu'étant celui du *mûrissement*, chez Marcher comme chez May, de leurs « sentiments » (pour dire vite) respectifs ; et « mûrissement » qui, au moins chez le premier, l'a déjà fait (re ?)basculer dans quelque chose comme ce qu'il est convenu d'appeler l'« amour » – même si, pour Marcher, le *sens de ce mot*/aura toujours quelque chose de peu ou prou (« problématique » : ce pour quoi sans doute (pour anticiper un peu sur la suite du récit… et de son interprétation par moi), lorsque cet amour, à lui, se présentera, il ne le *reconnaîtra pas* (toute anticipation qui constitue déjà un assez bon résumé

de l'intrigue entière de cette *Bête*) –; et à quoi en effet, durant ces deux heures, s'occupent nos deux (futurs) « tourtereaux » ? Réponse : tandis que May, visiblement la « parente pauvre » des propriétaires de ce magnifique château de Weatherend, fait visiter ses merveilles à leurs invités (peut-être, se demande à un moment Marcher, contre rémunération – puisqu'elle est « pauvre »), Marcher lui, de son côté : du moins on peut le supposer, la *suit de loin*, la perdant et la retrouvant, selon, au gré des vastes salles et autres corridors innombrables du lieu – jusqu'à ce que, donc, ils se retrouvent « soudain (ainsi) nez-à-nez » – mais « soudain » qui, s'il est peut-être en apparence le fait du hasard, est aussi, scripturairement parlant, le fruit d'une *longue maturation* qui a eu besoin pas moins de deux heures pour pousser l'« heureux événement » de cette seconde rencontre :

Lorsqu'elle se trouva enfin p. 18 jamais atteindre (…)

Pour May, à laquelle n'a pas échappé l'« attention » que lui portait Marcher : l'a-t-elle vu la « suivre de loin » tandis qu'elle faisait visiter le lieu aux « autres invités » ? il est clair que cet intervalle temporel-scripturaire n'a pas été inutile : puisque, selon elle, il a permis à son (discret) « poursuivant » d'« accéd(er) à une vérité plus haute d'elle-même » – restant à savoir à quelle « vérité » pense ici May : celle relative à son statut social de « parente pauvre » des propriétaires de Weatherend ou une autre plus secrète, et concernant elle le souvenir qu'elle a gardé de sa première rencontre avec Marcher – ce que James exprime, dans la phrase qui suit immédiatement celle que je viens de citer, par le jeu, somme toute bien énigmatique, entre un « sans doute » et un « pourtant » (soulignés ici par mes soins) :

Sa présence dans cette demeure était liée p. 18 infiniment mieux que lui.

(« énigmatique » parce que, franchement, on ne voit pas trop l'opposition qu'exprime à ce « sans doute » un tel « pourtant » – à moins de penser que, à cet instant, sa « présence dans cette demeure », avant que d'être due

aux « malheurs qu'elle (a) subis au cours des nombreuses années » (où elle a été « séparé(e) » de Marcher), a surtout été causée par la nécessité, comme *providentielle* : « scripturaire », de renouer le fil trop prématurément interrompu de son histoire avec Marcher). Cette phrase en tout cas, au sein d'un texte qui ne l'est pas moins, est bien mystérieuse : que veut ici, par ce « pourtant », signifier au juste May (que justement, si cette histoire ne s'était pas si vite interrompue – si par exemple elle avait débouché sur un amour et un « beau mariage » (comme toutes les circonstances de cette première rencontre y prédisposaient – la jeunesse des personnages, le cadre enchanteur de cette Italie idyllico-solaire, etc.) –, la jeune femme n'aurait pas eu à subir les « malheurs » qu'elle évoque à présent ; et « malheurs » qui l'ont conduite à ce statut de parente pauvre, d'« orpheline », plus ou moins contrainte de devenir le guide (presque) « touristique » de la demeure de ses protecteurs : ce qui bien sûr, s'il y a dix ans elle était tout de suite devenue « M^me^ Marcher », ne lui serait pas arrivé ?) ; si bien aussi qu'il n'est pas interdit de penser que notre « orpheline » voit cette occasion d'une rencontre *seconde* avec Marcher que lui offre le « destin » (pour dire vite) une sorte de *réparation providentielle* de celui-ci ; car si ce destin, il y a dix ans, l'a (peut-être) privée de l'occasion de devenir « M^me^ Marcher », voici aussi que, par les « malheurs » que, dans l'intervalle, il lui a envoyés, il a, par le même mouvement, suscité les conditions d'une rencontre *seconde* : étant clair que si May, suite à ces malheurs, n'était pas devenue cette parente pauvre des propriétaires de Weatherend, elle n'aurait pas eu non plus l'occasion de retrouver, dix ans plus tard, le même Marcher au long des couloirs de la somptueuse demeure (elle peu ou prou contrainte d'y jouer le rôle de guide – « rémunéré » ou pas (car « nul, observe Marcher, ne pouvait avoir si peu la mine » d'accepter des « pourboires ») –, et lui l'y « suivant de loin »… en le mode de cette déambulation perplexe et solitaire). Où l'on comprend aussi par là que ce qu'il y a de proprement « merveilleux », de « féerique » ai-je pu dire plus haut dans le premier chapitre de cette *Bête*, c'est que ces (re)trouvailles qu'il raconte entre les deux personnages, épousent peu ou prou la forme d'une *seconde chance* que le « destin » leur accorderait – ce

qui on le sait, dans la « vie réelle », n'est pas si fréquent que cela (même si l'auteur de ce commentaire, comme il le raconte dans son « Soldat et jeune fille souriant », en a pourtant fait lui aussi l'expérience) – ; mais « seconde chance » que le personnage masculin de Marcher va s'employer à *gâcher* (comme il l'avait fait de la première) : (autre) anticipation qui constitue un (autre) résumé de l'intrigue entière de cette *Bête dans la jungle* – mais ici encore « n'allons pas trop vite en besogne » : en nous concentrant pour l'instant sur les circonstances exactes de ce « soudain nez-à-nez » entre les deux héros… et plus encore sur la *manière* (très particulière) dont James nous les rapporte.

Or cette « manière » s'inaugure par un premier « blanc » – et l'on va voir plus loin que l'usage de ce procédé constitue justement un des traits de cette « manière » –: celui que « dit » (ou plutôt donc : « ne dit pas ») la première phrase de la relation par James de ce « nez-à-nez » – « Lorsqu'enfin ils se mirent à parler » (« enfin » qui fait écho à celui de l'autre phrase citée plus haut – « Lorsqu'elle se trouva *enfin* face à lui (…) ») – ; et cela parce que, du fait de la formulation choisie par James, celui-ci nous prive de la connaissance de savoir qui d'abord, de Marcher ou de May, a pris le premier l'*initiative* de ce « m(ettre) à parler »/« prendre-langue-avec » et, ensuite, quel que soit son locuteur (ou sa locutrice), *quelle* a été au juste cette *première* phrase échangée : puisque James peut-être après tout pour éviter la vulgarité du fameux « on s'est déjà rencontré, non ? » (qu'on imagine mal, en effet, dans la bouche du si « distingué » Marcher – et *a fortiori* dans celle de la si « délicate » May), ne se donnant même pas la peine de retranscrire la totalité de leur dialogue, passe tout de suite à la *seconde* (qu'il place dans la bouche de Marcher) : « Je vous ai rencontrée, il y a des années à Rome. Je m'en souviens parfaitement » – même si, entre son « Quand enfin ils se mirent à parler » et l'affirmation (presque véhémente) de Marcher, James prend soin d'interposer de longues considérations sur la splendeur du décor où se place toute la scène (histoire probablement d'insister sur le

côté solennel et « miraculeux » de celle-ci – celui que j'ai pu qualifier de merveilleux et de (proprement) « féerique ») :

la pièce où ils venaient de se rencontrer p. 18/19 couleurs fanées (…)

(où l'on remarque au passage une (autre) invraisemblance – relevant elle aussi de ces merveilleux et féeriques à l'œuvre en cette scène – : comment se fait-il que, dans une demeure ainsi livrée à une foule d'indiscrets visiteurs, ces deux-là aient pu « tacitement (s')entend(re) pour rester seuls » ?) ; et considérations suivies par d'autres relatives elles à l'extrême délicatesse de l'hôtesse May – se gardant bien de rappeler à son hôte à Westherend (en continuant probablement de jouer son rôle de guide pour lui – comme, durant ces deux heures écoulées depuis le moment de leur première saisie *visuelle*, elle l'avait fait pour les autres visiteurs) qu'en vérité ils se connaissent déjà :

C'était avant tout p. 19 de sa charge (…)

Il faut donc en inférer que la *première phrase* du dialogue entre Marcher et May a (probablement) été prononcée par la jeune femme – mais « phrase » qui, du fait de l'extrême délicatesse de May : cachée donc l'« aimable sollicitude » dont elle avait fait preuve pour les autres visiteurs, ne faisait en aucune façon référence au lointain épisode de leur *première rencontre* (May préférant laisser ce soin à son interlocuteur – si tant est que, de cette « rencontre » initiale, il se souvienne encore : on a vu que ce n'est pas (ou si peu) le cas) ; or voici que, comme « à l'intérieur » du « miracle » de ces retrouvailles, en a lieu un autre, lui plus profond et secret – et qui prend pour vecteur le sens, non de la *vision* : puisque la saisie « visuelle » de May par Marcher ne lui a (à peu près) rien rappelé, mais celui de l'*ouïe*, c'est-à-dire de la « voix » de May :

Cependant dès qu'il entendit p. 19 qu'il ne s'en souviendrait pas (…)

(cette dernière phrase mettant en exergue, je me permets de le noter dès à présent parce qu'il va jouer un grand rôle dans la suite de ce récit, un des traits les plus caractéristiques de la « psyché » de la jeune femme – à savoir, la quasi-absence chez elle de tout narcissisme : étant clair que, si May l'avait été un peu plus, c'est, non du fait que Marcher l'ait reconnue, mais de son contraire qu'elle se fût étonnée)… S'en suit un amusant « marivaudage » où Marcher, tout content d'avoir enfin résolu, grâce à la *voix* de May, l'énigme que lui avait proposée sa seule *vue* – et désireux de « prouver l'excellence de sa mémoire » (car Marcher est bel et bien, lui, ce narcissique invétéré) – « se m(et) à débiter dans les détails tous les souvenirs qui se press(ent) (à présent) dans sa tête au fur et à mesure qu'il les évoqu(e) » – à ce léger (« amusant ») bémol que presque tous sont, sinon faux, du moins très inexacts :

Marcher était fier p. 20 important vestige.

(et combien ce « pis encore » en dit long sur le côté « non-narcissique » déjà pointé plus haut par moi de la psyché de May – étant clair, ici encore, qu'une femme, seulement un peu plus narcissique que le personnage de James, aurait pu, et même *à bon droit*, prendre ombrage de cette accumulation, par la (défaillante) mémoire de Marcher, tant d'erreurs et autres inexactitudes : même s'il est vrai aussi que, de son côté et pour une fois, le personnage, lui par contre très *narcissique* de Marcher, « reç(oit) avec bonne grâce ces rectifications »… dont il aurait lui aussi, après tout, pu se vexer – puisque celles-ci, même en ce mode « taquin », réduisent peu ou prou à néant l'« excellence de sa mémoire »…dont il se flattait).

Mais ces « rectifications », sous leur apparence de marivaudage et de « taquine(rie) », jouent en vérité, dans l'économie romanesque-générale du premier chapitre de cette *Bête*, un rôle plus grave et important – et cela d'abord parce qu'elles conduisent Marcher à la conclusion que l'épisode

lointain de cette première rencontre « se rédui(t) » dans le fond à presque rien :

Il reçut avec bonne grâce p. 20 à fort peu de chose.

(et conclusion que le même Marcher regarde donc comme un « inconvénient » – ce pourquoi, dans la suite de cette scène, il en vient presque à regretter que cette rencontre initiale n'ait pas été marquée de quelque événement un peu plus marquant et spectaculaire : tels que, par exemple, un naufrage (dont il aurait sauvé May), ou une agression par quelque voleur napolitain (dont il l'aurait préservée, ou encore quelques accès de fièvre (au cours duquel, cette fois-ci, même May aurait joué le rôle d'infirmière fidèle et dévouée), etc.) –; mais « inconvénient » de la quasi-vacuité du contenu de cet épisode initial qui, dix ans plus tard : au moment donc des « miraculeuses » retrouvailles entre nos deux personnages (continuant à se promener, tandis que tombe sur eux le somptueux soir d'octobre, parmi les merveilles de Weatherend), en génère un autre (qui lui, cette fois-ci *dans le présent*, vient gâcher l'extraordinaire beauté du décor où ils évoluent – et, par le même mouvement, l'« infiniment précieux » de l'instant qu'ils goûtent ensemble) – étant bien forcés de convenir l'un et l'autre, quoique sans oser se le dire, que l'épisode lointain de cette rencontre première a tous les traits de cela qui s'apparente à une « occasion manquée » :

Il ne leur avait pas fallu beaucoup de temps p. 21 après toutes ces années (…)

Or d'évidence, c'est ce sentiment de (relative) déception qu'elle pressent chez son compagnon – sentiment qu'on pourrait ici qualifier, empruntant cette expression à Nietzsche, de « (re)sentiment contre le temps et son il fut » (celui, en l'occurrence, de la « banalité » du « passé » de ce temps – le fait que, en cet « avoir-été » qu'ils ont partagé il y a dix ans en Italie, il se soit passé si « peu de choses ») –… qui va pousser May, pour prouver

à Marcher que ce « peu de chose » ne se réduit pourtant pas à « rien » : qu'il s'est bel et bien produit, en ce passé, quelque chose d'*important*, à lui rappeler cette *confidence* qu'il lui avait faite un jour lointain, sur le bateau les ramenant tous deux « de Sorrente » – et « confidence » que, dans un premier temps, elle n'avait pas eu l'intention de lui rappeler (mais à laquelle les circonstances de ces retrouvailles ont fini par la contraindre – afin, écrit James de « sauver la situation ») :

« Vous savez que vous m'avez dit p. 23 Vous avez oublié? »

(et en effet, est-il tout de suite précisé : dès la ligne suivante, Marcher « ne s'en souv(ient) plus » – mais pas May qui elle, donc, ne l'a « jamais oubliée »… et souvenir qui, même, a été la cause que, depuis : durant toutes ces années où ils ont été « séparés », elle n'a cessé de « penser (…) très régulièrement ») à son locuteur). Or cette « confidence », mon lecteur le sait déjà, est celle dont, dès le tout début de cette (re)lecture de *La Bête de la jungle*, j'ai pris le soin de recopier la citation – en indiquant que c'était là à mon sens *le passage le plus important* du récit éponyme (dans tous les cas au moins : son « événement déclencheur ») – ; même si ici encore James, avant de nous révéler le contenu explicite de cette « confidence », interpose entre sa première évocation par May (« je fais allusion à ce que vous m'avez dit sur… », etc.) et sa révélation proprement dite (« De l'impression que vous aviez? Oh! c'est très simple. Vous m'avez dit que depuis… », etc.) de nombreuses pages au cours desquelles la jeune femme, quoiqu'avec infiniment de prudence et de délicatesse, joue tout de même un peu, au sujet du contenu de cette « confidence », « au chat et à la souris » avec son (oublieux) interlocuteur – qui lui d'évidence, bien que se flattant de détenir une « excellente mémoire » : quoiqu'au bémol, on l'a vu, de nombreuses « rectifications » (!), en a entièrement perdu la trace (ce qui ressemble fort, dirait peut-être ici un psychanalyste, à une manière de « refoulement ») :

« J'essaie de me souvenir… mais il faut que j'y renonce… pourtant je

me souviens bien de cette journée à Sorrente. »

(mais apparemment pas de toutes ces circonstances – sinon peut-être que l'aveu qu'il a fait à sa compagne de l'époque ne saurait relever du « compliment galant » ou de l'« écart de langage » : ce qui n'est pas vraiment, de cela au moins il est sûr, « son genre »). May, à cet instant, préférerait sans nul doute que le rappel de cette confidence soit l'œuvre de Marcher et non de la sienne : aussi multiplie-t-elle pour son compagnon les indices censés le mettre sur la voie – par d'abord cette question :

« Cela vous est-il enfin arrivé ? »

; puis par cette indication supplémentaire :

« C'est quelque chose qui vous concernait et qu'on ne peut guère oublier du moment qu'on se souvient de vous. C'est pour cela (…) que je vous ai demandé si la chose vous était enfin arrivée. »

; et ne se décidant à « lâcher le morceau » qu'une fois qu'elle a compris, à la lecture du visage de Marcher, « que la lumière s'(est enfin) f(aite) dans son esprit » – même si en même temps, en lui rappelant le contenu exact de sa confidence de jadis : tant celle-ci est personnelle et intime, elle redoute de l'avoir « embarrassé » (on va voir que ce n'est nullement le cas) :

Cette fois, il avait compris mais p. 25/26 d'une façon inexplicable.

(la vérité étant ici que, pour avoir fait goûter à Marcher l'« étrange douceur » née du fait « qu'elle (soit) dans la confidence », May vient de se placer, sans s'en rendre compte, entre les griffes mêmes de la « Bête » dont parle le titre du récit dont elle va devenir et l'héroïne – et comme la *victime expiatoire* : celle que Marcher finira par immoler sur l'autel de son « narcissisme paradoxal »).

Cependant, avant d'en venir à l'analyse proprement dite de la (lointaine) confidence qu'a faite Marcher à May : qui, on l'a vu, constitue comme le « point nodal » de l'intrigue entière du récit de James, il nous faut un instant revenir à la « situation » des deux personnages lors de ce premier chapitre, et notamment à cette prescience qu'ils partagent tous les deux que ces retrouvailles « miraculeuses » constituent une sorte de « seconde chance » que leur offre le destin, et chance qui, si là encore ils échouent à la saisir, ne sera suivie d'aucune autre – voici comment Marcher, de son côté, ressent ce complexe de sentiment et d'appréhension :

À présent il aurait aimé p. 22/23 et tout effort resterait vain.

(et c'est aussi pour cela qu'« à ce moment précis, écrit James à la ligne suivante (…) la jeune femme décid(e) de prendre les choses en mains afin, pour ainsi dire, de sauver la situation » – afin que ne soit pas manquée, comme la *première*, la *seconde* « occasion » qui leur ainsi offerte : on a vu au développement précédent par quel moyen). À ce bémol toutefois (et c'est là que la « situation » que j'évoque plus haut devient particulièrement subtile) que cette rencontre initiale des deux héros dans l'Italie de leur jeunesse ne présente *a priori* aucune des caractéristiques canoniques d'une « première chance » et, par conséquent, d'une « occasion » (même « manquée ») ; puisqu'il y a dix ans, à rameuter ensemble leurs souvenirs, ils doivent convenir qu'il n'y a eu entre eux rien qui pourrait ressembler à quelque chose comme l'ébauche d'une « idylle amoureuse » – ni baiser (même « volé »), ni pressement de main (même furtif), ni déclaration (en la forme de ce « compliment galant », voire de cet « écart de langage » dont parle le pudique James –: hormis donc cette fameuse « confidence » (mais dont, somme toute assez étrangement : pour ce que celle-ci n'était quand même pas rien, Marcher ne se souvient pas). À se demander même si celle-ci, en le mode d'une sorte d'hypothèse « complotiste » : puisque

le lecteur de James, on l'a vu, est le plus « soupçonneux » de tous, n'est pas une *pure invention* de May qui, bien décidée à « sauver la situation », aurait sciemment introduit dans le cours de son échange, sur le point de se déliter, avec son compagnon ce *souvenir apocryphe* : histoire donc de signifier à celui-ci que leur rencontre initiale ne se réduit pas (presque) rien »/qu'il s'y est passé quelque chose d'important – mais surtout peut-être : histoire de faire venir la rencontre seconde qu'ils vivent « à cet instant précis » comme une « *seconde* chance » que leur offrirait le destin et, par conséquent, une occasion elle aussi « seconde »… qu'il s'agit cette fois-ci de ne pas laisser passer/« manquer » (alors que la première, on l'a vu, n'en fut même pas une – même « manquée » : puisque, il y a dix ans, il ne s'est à peu près « rien » passé entre les deux personnages). Bien sûr même moi, quoique bien décidé à être le plus « soupçonneux » des (forcément toujours « soupçonneux ») lecteurs de James, je ne parviens pas à souscrire à une telle (« complotiste ») hypothèse : qui supposerait tout de même de la part de la pure May, non seulement une dose peu commune de « machiavélisme » (pour dire vite), mais aussi une prescience quasi-divine (ou quasi-diabolique) de la psychologie de son partenaire – comme si, tout le temps qu'elle se promenait en sa compagnie parmi les « merveilles » de Weatherend, elle n'avait cessé de se poser cette question : « Qu'est-ce que je pourrais bien inventer (souvenir apocryphe et/ou autre faux événement important) pour retenir cet homme (que j'aime moi depuis le premier jour – depuis notre première rencontre en Italie : puisque, depuis, je n'ai cessé de "penser régulièrement" à lui)… dont je vois bien que ; déjà, son attention vis-à-vis de moi se relâche ; voyons, son trait psychologique le plus marquant est d'évidence le *narcissisme* : il me faut donc imaginer, pour prendre au piège ce "narcissisme", une déclaration qu'il m'aurait faite où, justement, ce "narcissisme" m'aurait confié son *secret* ; et pourquoi pas celui du sentiment d'une *élection* par le sort qui le destinerait à la survenue de quelque événement "exceptionnel et étrange" : fantasme somme toute banale chez tout Narcisse qui se respecte (bien sûr il me faut soigneusement éviter de faire allusion (même faussement) à quelque "déclaration galante"

et/ou autre "écart de langage" qu'il m'aurait signifiées jadis – pour ce que, justement, un tel rappel ne saurait que mettre en fuite la *passion narcissique* de ce genre d'homme : qui redoute plus que tout, pour ce que précisément le plus cher désir du narcissique est d'être "distingué", la vulgarité (au sens étymologique de "commun") de telles circonstances)… ». Et bien sûr, à cette hypothèse un peu folle : celle donc de l'absolu/génial « machiavélisme » de May, on objectera d'abord qu'une telle intention de manigance ressemble bien peu au personnage – dont tout nous dit qu'un des traits les plus caractéristiques est la *probité morale* (mais après tout même profondément « honnête » n'est pas capable de faire par amour ?) –, et ensuite que Marcher lui-même, après avoir beaucoup « cherché » : et pour cause puisque ce souvenir est (peut-être) apocryphe, a fini par se ressouvenir du secret qu'il avait confié à May sur ce bateau qui les ramenait ensemble de Sorrente – à quoi je me contenterai de contre-objecter que ce n'est là peut-être que l'effet de ce toujours même narcissisme du personnage : visiblement séduit/pris au piège par la (peut-être fausse) révélation que lui fait May de cette (lointaine) confidence (et rappel de celle-ci qui, loin de l'effaroucher de le rendre honteux, lui procure au contraire ce que James appelle « une étrange douceur » – sentiment d'origine, on le comprend dès lors, *indéniablement narcissique*)… « C'(est) donc à cause de cette confidence, écrit à cet instant James, qu'en se rencontrant à nouveau, ils n'avaient pas vraiment pu faire comme si de rien n'était » – *i. e.* : comme si l'événement de leur rencontre initiale se réduisait, sinon à « rien », du moins à « fort peu de choses » –; mais rappel (vrai ou apocryphe) par May à Marcher de cette « confidence » qui, de toute façon, place leur seconde-présente rencontre dans la lumière comme urgente et cruciale d'une occasion elle aussi « seconde » (au sens où ce mot dit en effet le terme d'une série qui ne comporte que *deux éléments* – d'où plus haut la citation de ce « Ils se sépareraient à nouveau et alors il n'y aurait plus de *deuxième*, ni de *troisième* chance (…) »)…qu'il s'agit donc cette fois-ci pour eux de ne pas « manquer »…comme ils l'ont fait dix ans plus tôt avec la « première » (alors que peut-être, après tout, celle-ci n'*en a même pas été une* – « occasion manquée »!).

Où l'on comprend par là (et même si l'on ne souscrit pas à l'hypothèse « complotiste » que je viens d'évoquer – moi-même d'ailleurs n'y parvenant pas vraiment !) que l'Événement de ces (re)trouvailles entre May et Marcher (présenté donc comme peu ou prou « miraculeux »/« merveilleux »/« féerique » – d'où le cadre somptueux que James a choisi pour décor de celui-ci : ce château de Weatherend et ce soir particulièrement « réussi » d'octobre anglais) avait de toute façon besoin du *précédent* de l'autre Événement d'une rencontre initiale… qui soit appréhendée par les deux personnages comme une sorte de (première) « occasion manquée » même si peut-être après tout, en celle-ci, il n'a rien été « manqué » du tout !)…qui fait venir la seconde (rencontre) comme une autre (occasion) qu'il s'agit cette fois-ci de *ne pas laisser passer* – situation que Fabrice Hugot, dans la belle « Présentation » qu'il a donnée de sa traduction du récit de James, expose en ces termes :

C'est une deuxième chance P. III pour les accepter.

(considérations certes fort belles – ce pourrait être un autre « résumé » de l'intrigue entière de cette *Bête* –, mais dont l'auteur, à mon sens, tombe lui aussi dans le piège des sortilèges de l'art romanesque de James – et cela pour la raison, comme je l'ai « soupçonné » au développement précédent, que rien en vérité n'atteste que cette rencontre initiale-italienne ait constitué, pour les deux protagonistes de ce vrai-faux « conte de fées », quelque chose comme une « *première* chance » : qu'ils auraient donc, si l'on en croit le même Hugot, laissé passer par absence de « simpl(icité) » et de « pur(eté) de cœur » (et erreur qu'ils vont donc reproduire dans l'occasion de cette rencontre « seconde »)). Or voici que moi, lecteur de James, apparemment plus soupçonneux que son traducteur-même (!), sous une telle explication, j'en subodore *une autre*, sinon plus vraie, du moins plus rouée, et explication qui poserait elle, en vérité, que cette « *première* chance » gâchée (il y a dix ans en Italie) n'est rien d'autre qu'une invention suscitée, sinon par May

elle-même : *cf.* mon hypothèse « complotiste » exposée plus haut à son sujet, du moins des circonstances de cette rencontre, elle « seconde » et *présente* : dans le cadre « merveilleux » de ce « féerique » château de Weatherend ; et rencontre qui, si elle est effectivement « seconde » dans l'ordre du temps, est en réalité « première » dans celui de ce que Hugot appelle chance » : pour ce que, comme on l'a « soupçonné » plus haut, la « première » (rencontre) n'a coïncidé avec aucune « première » (chance). Tout se passant un peu comme si les deux personnages, d'évidence attirés l'un par l'autre, s'étaient crus obligés, pour justifier cette attirance : somme toute assez banale, de *s'inventer* quelque part dans un autre temps (ce passé désormais vieux de dix ans) et dans un autre espace (cette Italie de leur commune jeunesse) une sorte de *précédent* à leur rencontre « au présent » ; et « précédent » qui devait de toute façon, pour que le (prétendu) « miracle » de ces retrouvailles opère, prendre l'aspect de ces première occasion (manquée)/première chance (gâchée) : alors que on l'a vu – et hormis cette confidence (peut-être apocryphe) que Marcher a faite à May sur le bateau les ramenant ensemble de Sorrente –, en ces circonstances anciennes et italiennes, il ne s'est rien passé de tel. Où l'on comprend par là que l'explication du traducteur Hugot de cette *Bête*, et aussi séduisante qu'elle puisse nous apparaître, exprime encore une « vérité avant dernière » : étant clair que, s'il y avait réellement eu, dans le cours de cette rencontre initiale, quelque chose s'apparentant de près ou de loin à ces occasion (même manquée)/chance (même gâchée) : fût-ce en le mode de cette seule confidence, nos deux protagonistes, durant l'espace des dix années qui les sépare maintenant de cette rencontre initiale, auraient cherché, pour au moins tenter de remédier à ce premier « ratage », à se retrouver – or c'est là, sinon une autre invraisemblance, du moins un autre mystère de ce premier chapitre (ce que j'appelle aussi un de ces « blancs » dont James est coutumier) : ce fait que, en dix années, May et Marcher, non seulement n'aient jamais cherché à se revoir, mais même que, bien qu'ayant des amis communs : dont au moins les riches propriétaires de Weatherend, ils ne se soient jamais retrouvés, fût-ce à l'improviste, à retomber l'un sur l'autre (à se demander si le véritable « miracle » à l'œuvre en cette *Bête*

réside, non pas en les retrouvailles de May et Marcher, qu'en ce fait que celles-ci aient pris tant de temps à survenir – mais longueur de cet intervalle (temporel) dont James avait évidemment besoin pour tisser son intrigue : ce qui eût bien sûr été impossible si, par exemple, ses personnages s'étaient retrouvés seulement deux ou trois ans après leur première rencontre). Et à ce titre, il est à noter que James, probablement très conscient de cette invraisemblance : celle du fait que, en dix ans, ses personnages ne se soient jamais retrouvés, a cherché (discrètement) à y remédier – par notamment cette incise et son « bien étrange » qu'on trouve dans le moment où May et Marcher ont (enfin) (re)pris langue :

> *Il* [N.D.A. : le destin, le sort, le « jeun »] *les avait fait se rencontrer quand elle avait vingt ans et lui vingt-cinq et, à les écouter, il était bien étrange qu'en si bon chemin, il n'eut pas fait un peu plus en leur faveur. Aussi se regardaient-ils avec le sentiment d'une occasion manquée (…)*

(celle peut-être, en effet, « manquée » d'abord en Italie – mais aussi, plus vraisemblablement-récemment, en Angleterre… où il est « bien étrange », que, en dix années, deux êtres qui côtoyaient les mêmes milieux ne se soient jamais recroisés).

Mais il est temps d'en venir (oubliant tous nos soupçons quant à son « authenticité ») à cette confidence que Marcher a faite à May lors de ce lointain séjour italien, et aveu (ou plus exactement : *rappel* de cet aveu) dont j'ai pu dire qu'il constituait comme le « point nadal » de l'intrigue entière du récit de James – ce pour quoi il me faut le (re)citer ici en les termes « exact(s) » par lesquels May les a « rappel(és) » à Marcher (qui apparemment donc les avait oubliés) :

> *« Que vous ai-je dit exactement ?*
> *– De l'impression que p. 28*

– C'est ce que vous appelez quelque chose de très simple ? »

Où il n'est pas très difficile de pointer en cette confession la tonalité d'*extrême narcissisme* qui caractérise, chez Marcher, un tel sentiment d'*élection* par le destin… qui l'a donc « choisi » *lui*, unique de son genre parmi toute l'espèce humaine, pour être la victime de ce « quelque chose d'exceptionnel et d'étrange », de « prodigieux (et de) terrifiant » : à laquelle, lorsque cela arrivera, il « succomb(era) » probablement, mais qui déjà, de toute façon, lui confère cette *unicité* qui, quoiqu'encore secrètement, ne peut que le *distinguer*, en le plaçant bien au-dessus de toute cette « vulgarité » (au sens étymologique), de la plèbe de ses semblables (ceux qui eux n'ont pas été « élus » et « distingués »-par ce même destin) – « situation » de notre héros qui explique notamment, dès la première page de cette *Bête*, l'indication initiale que nous donne son auteur de son personnage :

> *Puis ils avaient tous été retenus à déjeuner et, grâce au grand nombre des convives, il se flattait [Marcher], comme à l'accoutumée, d'être perdu dans la foule (…)*

(et précision qui, à première vue, peut sembler au contraire attester de la « modestie » et de l'anti-narcissisme d'un homme recherchant en toutes choses l'*anonymat* – qui est le contraire de la « distinction » et de l'« élection » –; mais précision dont on comprend soudain, une fois qu'on a pris connaissance des « termes exact(s) » du *secret de Marcher*, qu'elle dit en vérité tout l'inverse : ce personnage aimant à se sentir « perdu dans la foule » parce que son narcissisme, en même temps qu'il fraie parmi les membres de cette foule, *l'a toujours-déjà assuré* qu'il n'avait rien de « commun » (le sens originel, donc, du mot de « vulgaire ») avec ceux-ci – ce pourquoi aussi j'ai pu qualifier plus haut ce narcissisme de « paradoxal » : pour ce que, plus Marcher se sentira anonyme et non-distingué, et plus il pourra jouir, en le mouvement d'une sorte de jeu de contrastes, de la pensée de la secrète « élection » par laquelle le destin l'a toujours-déjà « distingué-de »

ses « semblables »/si peu « semblables » ; ceux qui eux n'ont pas été destinés par le sort à devoir affronter cet événement « prodigieux, terrifiant »… que Marcher a pris coutume de métaphoriser par cette expression de « bête dans la jungle »… qui doit un jour, proche ou lointain, fatalement « bondir » sur lui). Bien sûr la prescience par Marcher de ce « bond-sur (lui) » de cette « bête » ne va pas sans quelques inconvénients – à commencer par celui de cette « inquiétude » de tous les instants qui mine littéralement son existence (mais « inquiétude » dont son narcissisme ne manque pas de tirer quelques fructifères avantages – dont celui par exemple de sourire (intérieurement) de pitié lorsque les « autres » lui parlent de leur propre « inquiétude » : effectivement dérisoire (ne peut-il sans doute s'empêcher de penser) à l'aune de la sienne) – ; ou encore celui de cette incapacité comme « congénitale » à *s'engager* : par exemple, par le mariage, avec une femme ; et incapacité dont May Bartram, dont Marcher a tout de suite compris qu'elle était amoureuse de lui, va bien sûr être la première à *faire les frais* : pour ce que notre narcissique héros, bien qu'ayant à un moment envisagé l'éventualité d'une telle « union (officielle) » avec May, finira par la repousser pour la raison qu'« on ne va pas à la chasse au tigre avec une dame » (!)… Mais ici encore, n'allons pas trop vite en besogne (les précisions que je viens d'apporter appartenant à d'autres chapitres, plus en aval, de cette *Bête*) : pour l'heure nous n'en sommes encore qu'à ce moment du récit de James où nous venons d'être « informés » (par May – non par son détenteur) du *secret de John Marcher*, et « secret » dont on voit qu'il réside tout entier en une sorte de *fantasme narcissique* que l'« innocent lecteur » de James a, à cet instant, le choix, selon, de regarder comme une « pure folie », ou alors, considérant lucidement son *propre narcissisme*, d'y pointer à l'œuvre, quoique bien sûr signifié ici en ce mode romanesque/(forcément) excessif/(comme) archétypal, le véritable moteur (du même nom) qui agite l'« âme humaine » (pour dire vite). Or de ce « secret », il est clair que Marcher en a *extrêmement honte* – sans doute persuadé que, s'il l'avait proclamé ouvertement, tout le monde l'aurait pris pour un « aimable fou » (illusion dont on voit au passage qu'elle est encore le fruit de son narcissisme – puisque cette « folie »-là, en le mode

du fameux « secret connu de tous », est en fait bien plus répandue qu'il ne le croit : mais là encore, probablement : du fait de sa passion narcissique extrême, entre être ce « fou »-là ou cet homme « raisonnable » (et donc : banal sinon médiocre), le personnage a toujours-déjà opté pour la première éventualité) – ; mais « honte » qui explique aussi pourquoi, à l'instant du rappel par May de sa lointaine confidence, il passe par trois sentiments successifs : celui d'abord de l'*étonnement* (devant le fait qu'il ait, ce secret, osé le révéler à quiconque – en l'occurrence à cette douce jeune fille), puis celui ensuite du *soulagement* (lorsque May lui certifie qu'en dix ans elle ne l'a jamais révélé à personne – ce qui sans doute aurait fait de lui une personne « ridicule »), enfin celui de la *satisfaction* (lorsque la même May lui montre que, loin de se moquer de cette confidence, elle l'a au contraire *prise très au sérieux* – « C'est peut-être parce que, lui confie-t-elle à son tour, j'avais l'impression de comprendre ce que vous me disiez »).

Mais bien sûr sitôt que le lecteur, à l'exemple de May Bartram, a accepté de « prendre au sérieux » l'aveu de Marcher (à ne pas le regarder uniquement comme une « (aimable) folie » – un fantasme narcissique, certes, mais qui a tout de même quelque *sens* : peut-être parce que ce « même hypocrite lecteur » doit honnêtement convenir que, de celui-ci, il a pu lui arriver d'être lui aussi visité ?), la première question qui se propose ne peut être que celle de la *nature exacte* de l'événement « exceptionnel et étrange » qui doit frapper Marcher – ce que celui-ci compare au *bond*-sur-lui, hors de sa « jungle », de cette fameuse « bête »… qui donne son titre au roman de James – ; et « nature » de cet événement/circonstances de ce « bond » qui constituent bien sûr comme l'élément de « suspens » du récit : ce pour quoi toute la deuxième partie de son premier chapitre a été consacrée par son auteur, prévoyant que ce serait bien sûr la première question que se poserait son (romanesco-impatient) lecteur, à toutes sortes de précisions quant à cette « nature » et ces « circonstances » – celles que, dans le récit lui-même, l'« aimable fou »-Marcher apporte à sa douce/attentive interlocutrice-May :

« Ce n'est pas encore arrivé. Mais ce qui doit arriver p. 28 susciter l'admiration (…) Disons plutôt quelque chose qu'il faut attendre p. 29 univers familier. »

; et toutes précisions qui, bien sûr, font immédiatement naître dans l'esprit du lecteur l'idée que cet événement exceptionnel/étrange/prodigieux/terrifiant, etc. ressemble fort à quelque chose qui relèverait d'une *grande passion amoureuse* – mais idée que James a bien évidemment anticipée en faisant tout de suite poser par son personnage féminin, qui a attentivement écouté les explications quelque peu vagues et embrouillées de Marcher, la question qu'en vérité nous nous demandons déjà tous :

« Mais ce que vous décrivez ne serait-ce pas tout simplement l'espoir, ou plutôt la peur si souvent répandue, de tomber amoureux ? »

; éventualité dont Marcher, dans un premier temps, n'écarte nullement la possibilité – même si, son narcissisme aidant, il finit par répondre par la négative à la question de May (étant clair qu'à ses yeux, si le grand événement auquel il se croit destiné, n'est *que* cela : une banale/ordinaire passion amoureuse, alors il n'a rien de vraiment grand, « exceptionnel », « étrange », « prodigieux », etc.) :

– C'est ce qui vous frappe bien sûr, et moi aussi. Ce qui m'attend risque bien de ne pas être autre chose. Mais malheureusement, si c'était cela, je pense qu'aujourd'hui, je le saurais.

– Ah ! vous êtes déjà tombé amoureux. »

; le tour exclamatif de la réplique de May disant bien que son affirmation, d'une certaine façon fort indiscrète : surtout quand on connaît la pudeur et la délicatesse de la jeune femme, lui a échappé – mais « écart » auquel, puisqu'elle l'a commencé, il lui faut bien aller jusqu'au bout :

Comme il se contentait de la regarder en silence, elle ajouta :

« Vous avez été amoureux et il n'y a pas eu de grand cataclysme, ni de grande révolution.

– Non malheureusement p. 29/30

Rien à voir avec ce qui doit m'arriver.

(et si je me permets de citer ici l'intégralité du dialogue qui a lieu à cet instant entre les deux personnages, c'est qu'à mon sens il est *gros de toute leur histoire future* – May se persuadant volontiers que l'homme qu'elle aime n'a jamais été vraiment amoureux… tandis que de son côté Marcher, qui pense lui qu'il l'a été, rassure son narcissisme en constatant que cet amour ne peut pas avoir constitué le « grand événement » auquel il se croit destiné : puisqu'il n'a été accompagné d'aucun « cataclysme » et autre « révolution »). Où l'on voit qu'ici James fait miroiter devant ses lecteurs la promesse d'une issue heureuse-féérique à sa si (somptueuse) ouverture romanesque – celle qui pourrait prendre par exemple la forme d'une *passion* que Marcher concevrait soudain envers May (et « passion » qui serait *en même temps* le « grand événement » auquel il se croit destiné) : celui d'un « beau merveilleux mariage ? » – ; mais issue dont on sait (à tout le moins : dont on se doute) que l'auteur de cette *Bête* va au contraire s'employer à *dé-construire* : par le moyen notamment d'un roman qui, en vérité, ne « commence jamais » (F. Hugot) ou, si l'on préfère, d'un récit dont le « happy end » se situe en réalité à *son début* (le même Hugot) – après quoi tout n'ira qu'en se délitant : jusqu'à l'événement (donc) de ce bond de la « bête » hors de sa « jungle »…dont nous avait du moins honnêtement prévenu le *titre* James… Comme c'est à cet instant aussi que s'ébauche le « pacte diabolique » que va proposer Marcher à May, et que celle-ci, par amour, a « la faiblesse d'accepter » ; et pacte qui, en entraînant la jeune femme dans la « folie narcissique » de son égoïste compagnon, va conduire au drame que nous avait annoncé ce même « titre » – quand Marcher, poursuivant ses explications quant à la nature de la « catastrophe » qui doit le frapper,

fournit cette ultime précision à May :

« Je ne l'envisage pas p. 30 elle paraîtra naturelle
– Mais comment voulez-vous qu'elle soit à la fois naturelle et étrange ?

… lui laisse entendre que, si elle le veut bien, elle sera « présente » le jour de cette « catastrophe » (qui apparaîtra « naturelle » à lui mais « étrange » à sa compagne) :

Marcher réfléchit un moment.
« Elle ne sera pas étrange pour moi.
– Mais alors pour qui ?
– Pour vous, par exemple, répondit-il en souriant.

; et « souri(re) » qui ressemble fort à celui du séducteur faisant à une femme une *proposition* ; sauf qu'ici cette « proposition » n'a rien à voir avec ce qui pourrait ressembler à quelque chose de l'ordre du sentiment (voire : du sexe !) : étant même, d'une certaine façon, plus terrible et « déplacée » encore – d'où l'étonnement de la femme ainsi « courtisée » :

– Pour moi, mais alors je serai présente ?
– Mais vous l'êtes déjà puisque vous êtes au courant.
– Je vois, dit-elle pensive. Mais je voulais parler de ma présence le jour de la catastrophe. »

; et c'est à cet instant, peut-être le plus important de l'intrigue entière de cette Bête, que se noue le « pacte diabolique » entre les deux personnages – ce pourquoi James, pour nous faire sentir cette importance, passe brusquement du registre jusque-là illustré par son récit du « marivaudage » à celui de cette « gravité » :

À ce mot leur gaîté p. 31 l'un à l'autre.

; et « li(eu) » qui va donc consister pour nos deux héros, non pas à devenir amants, voire mari et femme, mais à *attendre ensemble* une « catastrophe » (qui n'existe en réalité que dans l'imagination narcissique de l'homme – mais à laquelle l'amour de cette femme pour cet homme va donner force et réalité) – ce pour quoi le passage que je viens de citer est immédiatement suivi par cette « demande », qui ressemble à une sorte de supplication : malheureusement non tant amoureuse que narcissique, que fait Marcher à May :

> *« Il ne tient qu'à vous… si vous restez aux aguets avec moi (…) Ne me quittez pas maintenant (…)*

; et « demande » à laquelle la jeune femme, pour son malheur, a la faiblesse d'accéder – ce pour quoi ce chapitre premier s'achève par la promesse solennelle que fait May à Marcher de demeurer « aux aguets avec (lui) » : sans se rendre compte que par là elle signe avec son « diabolique » séducteur – ou plus exactement : avec le *narcissisme* de celui-ci – un pacte qui va la conduire au malheur et à la mort.

L'étonnant dans la scène finale de ce premier chapitre est qu'elle épouse peu ou prou la forme canonique-« féerique » d'une sorte de *demande en mariage*… à laquelle finalement rien ne manque : la proposition du « demandeur », l'étonnement (peut-être feint) de la « demandée », etc. – et même pas ce « oui » solennel qui conclut ordinairement ce genre de démarche (« oui » que James a pris soin de détacher *typographiquement*) :

> *Si vous restez aux aguets avec moi, vous vous en rendrez bien compte.*
> *– Oui. »*

(sauf que nous, « soupçonneux lecteurs » de James, nous doutons déjà

que cette « demande en mariage » et (donc) son acceptation par la « demandée » a toutes les chances de déboucher sur un « mariage blanc » – ce que la suite de l'intrigue va suffisamment démontrer : puisque May et Marcher, non seulement ne s'épouseront jamais, mais de plus ne deviendront même pas amants !)… C'est qu'aussi la « proposition » que le second fait à cet instant à la première (celle d'attendre ensemble la fameuse « catastrophe ») a, si l'on y songe, quelque chose de très fortement « dé-placé » et, pour tout dire, de foncièrement dés-honnête – un peu comme si Marcher avait signifié à May à peu près ceci :

> *« Nous allons passer le reste de notre vie ensemble, mais cela sans nous marier, sans même jamais, ne serait-ce qu'une fois, faire l'amour. Tout votre rôle devant consister a être la servante de mon* vice narcissique *– l'esclave de sa (en vérité : rien moins qu'« aimable) folie » : votre amour pour moi sera-t-il assez fort pour assumer une telle fonction ? »*

(où l'on comprend par cette (imaginaire) déclaration que si Marcher avait par exemple proposé à May de devenir son « esclave sexuelle » (!), sa demande eût à peine été plus dé-placée et dés-honnête – pour ce que en vérité, à la considérer froidement, c'est bien à cela que se réduit la proposition qu'il fait à cet instant à la jeune femme : devenir rien de moins que l'« esclave » de son « vice »… même si celui-ci n'est pas tant d'essence libidineuse que narcissique). Le « pacte diabolique que (May) a la faiblesse d'accepter » (par amour) vient par là comme un anti-mariage – où si l'on préfère un « mariage au noir » (ce que sont parfois les « mariages blancs » !) – ; et pacte qui va peu à peu transformer la vie de la jeune femme en une espèce d'enfer en forme de *longue attente* au cours de laquelle, plus les années passeront (et il va s'en dérouler beaucoup puisque James écrit à un moment que les deux « (faux) amants » ont « vieilli ensemble »), et plus May désespérera que son compagnon réponde enfin à l'amour que, elle, lui a voué depuis le tout début (probablement même depuis leur rencontre initiale en Italie) de cette histoire ; mais amour que, par son « égoïsme » : le

fait qu'il n'est en vérité préoccupé *que de lui-même*, ne concrétisera jamais : ne serait-ce par exemple que par l'événement (sinon « heureux », du moins effectif pratique) d'un « beau mariage » : à se demander si la « catastrophe » qu'attendent les deux personnages de cette *Bête* ne réside pas justement en ce *non-commencement* de l'histoire que nous raconte le récit éponyme ; et récit dans lequel le seul événement qui « arrive » consiste finalement en le fait que, en son (anti-)intrigue, *il n'arrive jamais rien* (*cf.*, dans un autre tome de cette *Profondeur*, mon analyse du *Cœur en hiver* de Claude Sautet – avec notamment cette réplique d'Emmanuelle Béart à Daniel Auteuil : « Il fallait me baiser, au moins il serait arrivé quelque chose, tandis que là c'est rien » ; et Marcher, d'une certaine façon, est lui aussi ce « cœur en hiver » : pris dans les glaces de sa passion triste-narcissique). Bien sûr May est trop pudique et délicate pour faire une telle déclaration à son étrange compagnon/paradoxal soupirant (et puis nous sommes à une époque où les femmes, certes, ne parlaient pas ainsi aux hommes – pas même dans les romans : à commencer par ceux de James !) ; et pourtant, le lecteur de cette *Bête* : à tout le moins celui « moderne », se dit parfois qu'une telle « transgression » aurait été le seul moyen de *sauver* ce couple qui se perd à force, justement, de pudeur et de délicatesse : de « non-dit » ; car alors au moins, par une telle mise en demeure de May à Marcher, tout aurait été joué à quitte ou double : le second étant comme mis *devant ses responsabilités* vis-à-vis de la première ; et l'on va voir en effet que, dans la lecture du deuxième chapitre à laquelle je vais maintenant procéder, Marcher, à un moment, n'est pas loin d'être effleuré de cette idée – même si l'incorrigible Narcisse qu'il est va trouver le moyen, à ces « responsabilités », de se dérober : par l'étrange raisonnement que nous allons maintenant analyser.

Ce deuxième chapitre s'ouvre d'ailleurs par un autre « événement heureux-féérique » – faisant suite à celui initial des retrouvailles de nos deux héros dans le cadre « enchanteur » de Weatherend – : celui d'un (petit) héritage que fait May suite au décès d'une « grande-tante » qui l'avait prise sous

sa protection ; et héritage dont le (providentiel) « pécule » va lui permettre d'échapper à sa situation de « parente pauvre » et qui, comme l'avait bien vu Marcher, en souffrait (quoique sans jamais s'en plaindre ouvertement) : May, « grâce au testament fort compliqué de sa tante », disposant désormais d'« un modeste logement à Londres »… qui va lui permettre de recevoir en toute discrétion et liberté son (platonique) compagnon – les deux n'ayant d'ailleurs pas attendu la mort de cette tante pour se revoir déjà à plusieurs reprises, soit de nouveau à Weatherend, soit en quelque lieu de Londres où ils avaient pris l'habitude de se donner rendez-vous :

Dans ces moments-là, il [Marcher] l'[May] l'emmenait à p. 34 et de leur ignorance (…)

; et ébauche d'une telle relation, essentiellement tissée d'errances dans l'immense Londres, à laquelle la conquête par May de son autonomie financière va donner comme sa forme officielle/officieuse et définitive : à tel point, écrit plus loin James, qu'il n'y aura bientôt plus un seul lieu de la métropole anglaise « où ils ne se soient pas donné rendez-vous ». Il semble donc qu'avec l'heureux-féérique-canonique événement de cet héritage tout se soit mis en place de vivre enfin librement leur « histoire d'amour » ; à cet inquiétant bémol toutefois que, sur cette « histoire », Marcher ne met jamais justement le mot d'« amour » – lui préférant celui, parce que peut-être moins dangereux pour son narcissisme, d'« amitié » :

Le beau navire de leur amitié p. 34/35 de son précieux secret (…)

; mais situation, tour nouveau que prend sa relation avec May : après donc l'« heureux-féérique » événement de cet héritage, qui fait approcher Marcher de ce que j'ai appelé plus haut ses « responsabilités » vis-à-vis de la jeune femme – dont il se doute bien que, si elle accepté de conclure avec lui ce « pacte » qu'il lui a proposé lors de leur première rencontre à Weatherend, c'est parce qu'elle est très simplement-pratiquement *amoureuse de lui* :

Mais s'apercevant qu'elle p. 36 de lui-même.

; et en quoi consiste au juste ce « changement brutal et complet de l'idée qu'il avait toujours eue de lui-même » (notons au passage combien la *seule formulation* de cette phrase est encore d'inspiration narcissique – Marcher étant de ce genre d'individus pour lesquels les seuls événements susceptibles de les affecter sont ceux qui concernent l'« idée » qu'ils se font d'eux-mêmes : avec eux, pour ainsi parler, c'est encore le règne du « moi et les petits oiseaux ») ? Peut-être en ce mot, que risque à cet instant James, d'« égoïsme » : son narrateur, qui « s'était cru (jusque-là) le moins égoïste des hommes » : tant qu'il n'avait fait part à personne du fardeau de son « secret », se demandant si la forme de la relation qu'il entretient avec May – celle dans laquelle, pour dire vite, il ne répond à son amour que par cette « amitié » (sentiment qui, entre autres avantages narcissiques, lui permet de *ne pas s'engager* avec la jeune femme – puisqu'il est (donc) promis, lui, à cet « étonnant destin ») – ne le serait pas « un petit peu » (égoïste) – mais scrupule de sa part (qui aurait donc pu le placer devant ses « responsabilités » vis-à-vis de May) qu'il balaye par cet (pour le coup : étonnant) raisonnement :

Mais il était quand même prêt p. 37 Cette amitié existait, voilà tout (…)

; et même s'il voit bien que, « après un si beau début » : celui de leurs retrouvailles à Weatherend, « cette amitié (aurait du prendre) la forme d'un mariage », de cela aussi il se dédouane par cette considération (somme toute bien commode pour son narcissisme) que ce « début exclut » justement toute possibilité de mariage – pour ce qu'« il est clair (…) qu'un homme un peu délicat (alors que Marcher se comporte ici, vis-à-vis de May, en brute consommée)…

ne devait pas se mettre en position d'être accompagné d'une dame pour

aller à la chasse au tigre. C'était l'image à laquelle il avait fini par se rallier pour peindre sa situation.

(mais « image » dont on comprend qu'elle ne dit en réalité *absolument rien* (ou si peu) de la véritable « situation » qui existe/s'est instaurée entre May et Marcher – pour ce que le second, en demandant à la première de « rester aux aguets » avec lui, n'a rien fait d'autre justement que d'inviter une « dame » à l'« accompagn(er) » dans une « chasse au tigre » : celle donc de cette « bête » qui se tient « prête à bondir dans l'ombre de la jungle »). Où l'on voit combien cette métaphore à laquelle Marcher a « fini par se rallier pour peindre la situation » s'avère dans le fond si commode pour sa passion triste-narcissique – pour ce qu'elle lui fournit l'excuse de n'avoir pas *à s'engager* auprès de May (en la forme par exemple d'un très officiel mariage) – ; alors que c'est une *autre image* qui, à mon sens, décrirait bien mieux la « véritable situation » : celle d'un homme qui, non content de « demander à une dame de l'accompagner à la chasse au tigre, ne lui fournirait en sus *aucune arme* (en cette forme notamment matrimoniale) qui permettrait à cette « dame » de se défendre… si par malheur la « bête à l'affût » dans la « jungle » de l'« égoïsme » de son partenaire « bondi(ssait) sur elle (ce qui d'ailleurs, quoiqu'en mode cette fois-ci non-métaphorique, ne va pas manquer, pour anticiper un peu sur la suite de cette « non-histoire » : que Barbey aurait peut-être qualifiée d'« histoire sans nom », de survenir : lorsque May contractera cette maladie qui la conduira rapidement à une mort prématurée).

(C'est une douce chose, pour un « scripteur » tel que moi : *herménaute* de son état, de me/se dire que s'étendent devant moi l'espace (du même nom – « scripturaire ») des quelques mille pages (manuscrites) que je compte bien consacrer au vertigineux/mystérieux récit de James ; et dessein affiché qui transformera cet été 2021 où je viens à peine d'entrer, pour reprendre le titre d'une collection : à contenu d'ailleurs fort décevant, en une sorte

d'« été avec Henry James » – où je n'aurais qu'à transporter, en guise de viatique littéraire : sur les plages et dans mes autres déplacements, que le mince exemplaire de cette *Bête dans la jungle* (dont la (re)lecture et l'analyse passionnées devraient pouvoir largement remplir les jours de cette saison : en me conduisant accessoirement au terme de la rédaction de ce présent *Milieu doré*) – ; l'autre avantage d'une telle situation « (purement) scripturaire » venant du fait que, n'étant en aucune façon cet individu « connecté », je ne serai pas tenté d'aller voir « sur le net » ce que d'autres ont bien pu écrire de l'étrange/fascinant/peu ou prou « illisible-incompréhensible roman de James : devant donc me contenter de la seule « Présentation » par son traducteur qui figure en tête de ma petite édition de poche ; et situation de « pauvreté herméneutique » dont on comprend qu'elle finit par tourner pour moi en une (paradoxale) richesse (du même nom) : pour ce que rien n'est plus fécond pour un herménaute que de n'avoir à sa disposition, dans l'entreprise qu'il se propose de mener à bien : celle donc de ce « commentaire d'un texte »…que le *texte lui-même* – sans par exemple m'abaisser à aller chercher dans la biographie de James quelques épisodes qui pourraient ressembler de près ou de loin à l'histoire de May et Marcher (le même traducteur Hugot m'en fournit obligeamment deux – qui sont deux noms de femmes : mais que je me garderai ici d'utiliser dans ma « démonstration ») – ; la seule chose à laquelle j'ai condescendu, histoire de grossir un tant soit peu la « matière herméneutique » de mon étude, étant de battre le rappel de certains membres de mon entourage : pour leur demander de lire (ou plutôt de *re*-lire) cette *Bête* afin qu'ils m'éclairent de leur propre réaction/réception ; même si, j'en fais l'aveu ici, je n'attends pas grand chose d'une telle initiative : pour ce que, d'une part, je ne connais que trop bien l'indifférence de cet entourage à mon travail, et pour ce que, aussi/surtout, d'autre part, je vois bien que la condition ordinaire de l'herménaute, face à un texte qu'il se propose de défricher ne peut être que celle, sinon de la *plus entière solitude*, du moins de la seule compagnie de son auteur).

Toujours dans le deuxième chapitre de cette *Bête*, le « secret » que partagent May et Marcher (et « secret » dont on a vu qu'il est à l'origine de leur (fameuse) « amitié » – que tout le monde bien sûr autour d'eux confond avec une banale « liaison ») « finit par ne plus être évoqué entre eux que sous l'expression » (de) « ce mystère qui explique tout » – et expression pour laquelle James se fend d'une « explication » (qui bien sûr, comme c'est souvent le cas chez lui, n'« explique » rien) :

Cette expression était de lui p. 39 sa foi en lui.

; et en effet, à considérer froidement cette « expression », on est en droit de se demander en quoi un « mystère » pourrait « expliqu(er) » quoi que ce soit (et même ici en l'occurrence, donc – « tout ») : à moins de penser que, si un « mystère », par définition, n'est pas destiné à « expliquer » une chose en particulier, sitôt qu'il s'attaque à ce « tout », alors il en devient la *seule « explication » possible* – ce qui peut aussi expliquer pour quoi James, pour tenter d'élucider l'expression quasi-paradoxale de ce « mystère qui explique tout » (placé par ses soins entre guillemets), en vient à utiliser un vocabulaire passant insensiblement du registre féerique (« sa *merveilleuse* bienveillance ») à celui religieux (« sa foi en lui ») ; et glissement qui… (ici le texte s'interrompt – probablement parce que son auteur (P.L.C. et non James !) a commencé, du fait de cette enfilade d'« explications qui n'expliquent *rien* » et de « mystère qui explique *tout* », de s'y perdre lui-même !)… Et voici que la « foi » de May en Marcher a commencé de surpasser même celle de son étrange compagnon : cette croyance en la survenue d'un événement terrible qui doit, à un moment ou à un autre de sa vie, le frapper ; et croyance qui parfois en vient presque à flancher mais que, dans ces instants, May fait rebondir et repartir : exemple notamment de ce passage où Marcher identifie l'« événement » qui doit arriver à celui, bien véniel, de l'installation de May dans son « modeste logement » à Londres – mais hypothèse que la jeune femme repousse avec un dédain et une indignation qui ne peuvent bien sûr que remplir l'émerveillement étonné le narcissisme de Marcher :

Mais quand May Bartram lui p. 39 encore plus grandiose que lui-même.

(à se demander si le personnage féminin de cette *Bête* n'est pas devenu le propre artisan de la « folie » de Marcher – de ce que nous du moins prenons encore pour une « folie »). Mais c'est qu'aussi, durant toutes ces années passées à vivre quasi-maritalement, May a eu le temps de bien « observer et jauger » son étrange compagnon et, notamment, de se persuader que la « bête » dont celui-ci attend le « bond », loin d'être un pur fantasme, existe bel et bien – ce qui conduit à la scène finale de ce deuxième chapitre où May, accueillant Marcher chez elle à l'occasion de son anniversaire, lui fait cette déclaration :

« Qu'avez-vous donc ?
– Eh bien (…) j'ai tout simplement la certitude que ma curiosité, comme vous dites, ne sera que trop récompensé. »

; et d'où vient chez May cette « certitude » en la réalité de la « Bête » qui doit tout emporter en son « bond » ? – probable réponse : au fait que la femme a commencé de deviner la nature exacte de cette « Bête » et les circonstances singulières qui accompagneront son « bond » – ; mais nature et circonstances qu'elle se refuse absolument à dévoiler à son interlocuteur – et savoir de celles-ci par May qui communique à Marcher une inquiétude d'un type nouveau :

« Vous savez quelque chose p. 48/49 où je le découvrirai ! »

(ce pourquoi l'excipit de ce deuxième chapitre consiste en la réponse de May à l'exclamation de Marcher – « Vous ne le découvrirez jamais » (qui fait (sinistre) pendant à l'excipit du premier chapitre – qui était *aussi* une affirmation de May : quoiqu'en la forme cette fois-ci de la promesse de ce « Je resterai aux aguets avec vous ») – ; même si en l'occurrence, disant

cela, le personnage se trompe : puisque Marcher finira par « découv(rir) » la nature de la Bête, mais une fois bien sûr qu'il sera *trop tard* (que May sera morte) – puisqu'à l'essence de cette nature appartient justement ce « trop tard » et l'*occasion manquée* qu'il signifie : ce pour quoi aussi, sous l'excipit de ce deuxième chapitre, il faut en lire un autre, plus précis et plus complet ; celui où May aurait par exemple annoncé à Marcher : « Vous ne le découvrirez jamais… *tant que je serai vivante* »). Où l'on comprend aussi par là, en mettant en regard les deux excipits des deux premiers chapitres du récit de James (« Je resterai aux aguets avec vous »/« Vous ne le découvrirez jamais ») – quelle *distance*, au cours des années nombreuses qui les séparent : que James, sans en donner le nombre exact suggère par l'expression (elle aussi canonique-matrimoniale) de ce « vieill(ir) ensemble », a été franchie par May dans la connaissance de la nature de cette « Bête » – tandis que Marcher lui, de son côté, en est, sur ce chapitre, toujours au même point (celui qu'il avait déjà atteint à Weatherend lors de ses retrouvailles avec sa confidente – et peut-être même dès leur lointain séjour à tous deux dans l'Italie de leur jeunesse !) – ; et progression en cette connaissance qui s'explique par le fait que, tandis que Marcher, dans le fond, n'est jamais pré-occupé que de *lui-même*, l'anti-narcissique May elle, de son côté, n'a cessé de « jauger et d'observer » l'homme qu'elle aime depuis tant d'années (probablement même depuis leur première rencontre en Italie – *cf.* l'aveu qu'elle lui a fait de ce « penser régulièrement à (lui) » dès leurs retrouvailles à Weatherend) ; et observation patiente-amoureuse qui lui a permis de mettre le doigt sur la *vérité* de l'(anti-)« histoire d'amour » qu'elle aura vécue avec ce désinvolte-narcissique « amoureux » : à savoir que c'est la forme même de cet « amour » qui, en tant d'années, jamais ne s'est dit… qui aura provoqué le « bond » de cette « bête » hors de sa « jungle » (celle donc de la complexion extraordinairement touffue et (ici le mot manque) du narcissisme de l'*homme*). Ce pour quoi aussi rien n'empêche de lire ce « Vous ne le découvrirez jamais » de l'excipit de ce deuxième chapitre… comme une *ultime protestation d'amour* de May à Marcher – en le mouvement d'une (également ultime) tentative de le protéger de son « démon » (celui qu'il

appelle si complaisamment la « Bête » – alors que cette « Bête » n'est rien d'autre que la créature de son narcissisme) – ; mais « protestation » à laquelle bien sûr, pas plus qu'aux autres, Marcher ne répondra pas : pour ce que, bien que se doutant que May est amoureuse de lui, ce même narcissisme l'aura empêché toute sa vie de prendre la mesure exacte de cet amour (ce qui est probablement la fatalité ordinaire – cette *incapacité à aimer* (*i. e.* : à se pré-occuper de quelqu'un d'autre que *soi*) – de tout authentique « Narcisse » : qui peut bien à la rigueur concéder qu'il est cet « égoïste », mais sans jamais aller *au-delà* de la « vérité avant-dernière » de cette prise de conscience).

Lorsque commence le troisième chapitre du récit de James, la situation de son lecteur a donc considérablement évolué : il *sait* désormais que la « Bête » existe réellement, que May en *connaît* la nature… mais nature qu'elle refuse de révéler à son partenaire ; ce pour quoi l'incipit de ce chapitre (et notamment son « fit date ») épouse le mouvement d'une sorte de rappel de l'entretien qui a conclu le deuxième – et entretien ayant ouvert devant le pas des deux personnages une perspective, elle aussi : comme pour le lecteur qui les suit, *nouvelle* :

Cet après-midi fit date p. 51 de cette conversation (…)

; et « nouv(eauté) » qui a pour effet immédiat de modifier quelque peu le comportement de Marcher vis-à-vis de May – dans le sens notamment d'une accentuation de la dimension (faussement) conjugalo-maritale de leur relation :

Parfois même, en la raccompagnant p. 51/52 qui l'attendait (…)

(ce qui signifie donc, mine de rien, qu'en toutes ces années passées au bord l'un de l'autre ils n'avaient encore jamais eu l'idée de *souper ensemble*,

chez l'un ou chez l'autre – je note d'ailleurs ici au passage cette autre bizarrerie que ce « chez » est toujours celui de May : James ne nous introduisant jamais dans le logement (« modeste » ?) qu'occupe forcément Marcher dans l'immense Londres) ; mais soirées intimes/artistiques (qui ne finissent bien entendu *jamais au lit* – nous sommes dans un roman de James, pas dans un de Flaubert, ou de Maupassant, ou de Zola : ces contemporains-littérateurs que pourtant il admirait tant !) sur lesquelles plane une tonalité de « contrariété » – celle qu'éprouve Marcher à la pensée que sa compagne, lors de leur entretien du deuxième chapitre : celui qui donc a « f(ait) date » pour eux/pour nous, s'est refusée à lui révéler ce qu'elle avait découvert quant à la nature de la « Bête » qui doit, un jour, « bondir » sur lui :

> *Sa conduite touchait vraiment à la perfection lorsqu'il ne faisait rien pour revenir sur le sujet de sa* contrariété [c.m.q.s.] *et que p. 52 ils venaient d'assister.*

; mais « sujet » de celle-ci qui ne peut bien sûr manquer de revenir sur le tapis au cours d'une de ces soirées – certes peut-être moins « parfaite », mais du moins plus cruciale pour la suite de l'intrigue de cette *Bête* :

> *Ce fut pourtant au cours p. 52 pas fait parler d'elle ?*

(et j'avoue sincèrement ici que ce passage – même relu pour la dixième ou douzième fois – m'apparaît toujours aussi obscur… qu'à la première – même si je vois bien que, pour mener à bien le commentaire « total » du récit de James, il va falloir m'atteler sérieusement à son élucidation). Le mot-clef, dans ce passage mystérieux, me semble être celui d'« attention » (qui revient deux fois), et mot qui, joint au bipole « singularité »/« ordinaire » (celui-ci deux fois également), fait signe vers l'éternel-insoluble problème que se pose tout Narcisse : comment échapper à l'« attention du monde » sans être pour autant cet individu « ordinaire » (médiocre/sans « singularité » d'aucune sorte) – réponse de Marcher : en « conclu(ant) une

espèce d'alliance avec une femme tout aussi ordinaire que lui » (mais qui, elle, connaît son (extra-)« ordinaire » secret – sa réelle « singularité ») –; mais solution de son problème à *lui* qui, alors, fait surgir chez Marcher une autre énigme – comment May, *elle*, fait-elle de son côté « pour échapper à cette (même) attention » (comment fait-elle pour que « cette alliance qui n'(a) pas pu être remarquée n'(ait) pas fait parler d'elle ? ») –; et énigme qui, pour le « narcissique » Marcher, ne se peut résoudre que par le fait (peu ou prou étonnant pour Marcher). Que sa « compagne » *ne vit pas que pour lui* et son « secret » – ce qui donne, quelques lignes plus loin, cet échange entre les deux personnages :

– Je comprends p. 53 C'est de mon intimité avec vous qu'il s'agit.

Marcher voit bien que l'« alliance » qu'il a « conclu(e) » avec May est tout bénéfice pour lui puisque, tout en lui permettant de passer aux yeux du monde pour un homme « ordinaire » – échappant ainsi à l'« attention » de celui-ci (qui s'imagine naïvement que cette « alliance » est une banale « liaison » – sans aller toutefois jusqu'au mariage : on sait pour quelle raison) –, elle lui permet en même temps de vivre sous le regard *d'une* qui, parce que la seule à connaître son secret, sait bien, elle, quel être (extra-) ordinaire/« singulier » il est en vérité – d'où la suite de l'échange que nous avons commencé de citer plus haut :

« Oui*, mais puisque p. 53 je ne vous compromets pas. »*

; à quoi May, en « hésit(ant) » d'abord puis en « ne s'exprimant ensuite que trop clairement », fait cette réponse affirmative – dont le « oui » fait écho à celui initial de son interlocuteur :

« Oui. *Tout ce qui me préoccupe, c'est de vous aider à passer pour un homme comme les autres. »*

; ce qui remplit Marcher de gratitude et d'émerveillement :

Comme vous êtes bonne et merveilleuse avec moi ! Comment pourrais-je jamais vous le rendre ? »

; exclamation qui fait « s'enferm(er) » May dans « un silence grave comme si elle avait été à la croisée des chemins » – avant que de « se détermin(er) » à répondre à la question de « (s)on homme » :

Vous me le rendrez en restant tel que vous êtes depuis toujours. »

; à quoi bien sûr Marcher, qui avait eu, on l'a vu plus haut, des velléités de se comporter de manière moins « égoïste » avec « (s)a femme », est trop content d'agréer – ce dont atteste la phrase qui suit immédiatement la consigne donnée par la « femme » à l'« homme » :

Ils en revinrent donc p. 53/54 sous leurs pas (…)

(restant donc à nous, lecteurs quelque peu déboussolés par ce mystérieux échange entre les deux protagonistes, à nous demander ce qu'a pu être cette « croisée des chemins » – où May a « hésit(é) » à s'engager – et ce que peut-être ce « gouffre » qui bée désormais apertement « sous leurs pas » – mais « gouffre » dont nous sommes au moins sûrs d'une chose : que c'est de son *a-byssalité même* que va/doit surgir un jour la « Bête »…qui fait le titre du « vertigineux » roman de James).

Or voici ce que son auteur dit de ce « gouffre »-même – et notamment de ce qui tisse sa « profondeur »/le constitue en tant qu'« a-bîme » et « sans-fond » :

Ce gouffre où se balançait p. 54 également accès (…)

(en quoi bien sûr il se trompe – May *sait* quelque chose que lui n'a pas saisi –; mais savoir qu'il attribue à la plus grande « perspicacité » des « femmes »: ce qui nous vaut de la part de Marcher (sinon de James!) l'accumulation des habituels clichés machistes au sujet de celles-ci – « perspicacité », « sensibilité » et autre « imagination », etc.)… Tout ce que veut bien nous dire James de ce « gouffre », c'est que son « a-byssal » est constitué par le fait, rapporté à la fin du deuxième chapitre: « Vous ne le découvrirez jamais », que May n'a pas voulu révéler à Marcher ce qu'elle avait « découv(ert) » quant à la *nature* de la « Bête » dont elle guette depuis tant d'années le « bond » en compagnie de son compagnon – tout ce que celui-ci a pu deviner de cette « *nature* », c'est qu'elle est vraiment « affreu(se) »:

> *Il s'était mis en tête qu'elle savait quelque chose et que ce quelque chose était affreux, trop affreux pour qu'elle lui en parlât (…)*

– ; où l'on comprend pour cette idée que Marcher ne sait expliquer le refus par May de lui « révéler toute l'affaire » que par le souci généreux de sa part de protéger la « sensibilité » de son partenaire interprétation on le voit de tonalité encore très « narcissique » – alors que la vérité est peut-être tout autre: May n'étant pas tant cette « protectrice » que la « Bête » même qui doit un jour bondir sur Marcher… en l'emportant avec elle dans le gouffre ouvert par son propre narcissisme (celui au bord duquel, durant toutes ces années passées à se frôler sans jamais se toucher, ils se sont tenus côte à côte « aux aguets »). Et si May, au bout du compte, *était* cette « Bête »: un peu comme dans certains tableaux illustrant le motif du « combat entre saint Georges et le dragon » (*cf.* mon analyse de ce thème dès le tome initial de mon « grand récit ») où la princesse, celle que le chevalier est censé délivrer des griffes du monstre, *tient en laisse* celui-ci; ce qui nous conduit à examiner l'autre hypothèse que, jusqu'à présent, nous avons volontairement laissée en suspens: celle qui poserait que Marcher n'est finalement et très banalement qu'un « homosexuel refoulé » (et en effet, dans l'analyse de ma *Profondeur*

consacrée au motif de ce « Saint-Georges et le dragon », je disais du chevalier qu'il était une sorte de « héros de l'homosexualité » combattant le dragon de la profondeur – dont la figure de la femme la « princesse », est bien sûr l'incarnation en mode *sexuel*) ; et hypothèse qui, sans aller nécessairement fouiller dans la biographie de l'auteur, expliquerait bien des choses quant à l'« histoire d'amour » entre May et Marcher que nous raconte cette *Bête* : ce « roman » qui, si en vérité il « ne commence jamais » (F. Hugot), c'est pour la très banale raison que… son personnage masculin *n'éprouve aucun désir* pour les femmes en général et pour cette (« bonne et merveilleuse ») May Bartram en particulier. Et je sais bien qu'une telle interprétation de l'intrigue de James pourra sembler quelque peu (modernistement) vulgaire à mon lecteur (qui se dira *in petto* – ce n'était donc que cela ?) ; mais interprétation qui n'exclut en vérité aucune des autres que j'ai commencées ici d'avancer : pour ce que cette (supposée) « homosexualité » de Marcher n'en constitue, en son mode donc plus particulièrement « sexuel », qu'une de ses multiples composantes (dont celle de ce *narcissisme* – qui, à mon sens, les comprend toutes : pour ce que, de « toutes », elle est la plus « métaphysique » et la moins *parcellaire*) ; par ailleurs il me faut bien faire observer ceci (même si cette remarque doit me valoir les foudres de l'idéologie du « politiquement correct ») que narcissisme et homosexualité font généralement *bon ménage* : étant clair qu'un individu essentiellement attiré par les personnes de *son propre sexe* illustre déjà, ne serait-ce qu'en cette forme « sexuelle », un indéniable narcissisme… Pour Marcher de toute façon, qu'il soit cet homosexuel ou ce narcissique : les deux, comme nous venons de le voir, ne s'excluant nullement, « la beauté de (l')attitude de May t(ient) à son entier dévouement à sa cause » : ce qui fait d'elle, à ses yeux, un être absolument *indispensable* à son existence et au secret qu'elle est censée recéler ; or assez étrangement (c'est-à-dire ici très logiquement), c'est cet instant que James choisit pour introduire dans son récit l'idée, justement, que May pourrait ne pas toujours être là pour veiller auprès de Marcher – et idée qui vient au personnage dans le moment même où il a enfin compris quel rôle (donc : « indispensable ») joue sa compagne dans cette existence entière-

ment dévolue à un secret (qui n'est peut-être qu'une *fantasmagorie* – mais « fantasmagorie » que, du moins, May fait vivre) :

C'est à cette époque p. 54/55 d'une santé chancelante (…)

(peu important dans le fond de savoir ce qui, entre l'« indispensab(ilité) » de May et sa disparition annoncée, constitue la poule et l'œuf – l'essentiel étant ici que Marcher voit soudain s'ouvrir devant lui, dans un effroi non dissimulé, la perspective d'une vie où celle qui veille depuis tant d'années à ses côtés ne serait plus là pour donner « réal(ité) » à son secret : « Et si elle allait mourir avant que ne se réalise… »). Mais annonce d'une telle disparition – quand elle devient officielle (« quand arriva le jour qui devait fatalement arriver où son amie lui confessa qu'elle craignait d'être atteinte d'une grave affection ») – à laquelle Marcher réagit de façon encore très narcissique – pour ce que pensant d'abord à *lui* avant que de penser *elle* (qui va pourtant mourir) :

> *Il commença immédiatement à imaginer une aggravation qui conduirait au plus grand des malheurs et surtout à voir dans le danger qu'elle courait la menace d'une* privation pour lui-même *[*c.m.q.s.*] (…)*

Bien sûr la pensée qui, à cet instant, ne manque pas de le visiter est celle que « le grand événement tant attendu » pourrait ne rien être d'autre que « la perte de cette femme merveilleuse », de « cette amie admirable que la mort (allait) lui prendre » ; mais pensée que pourtant il finit par révoquer : pour ce que, si cet « événement » se résolvait en cette chose somme toute banale : la « perte d'un être cher », alors cela signifierait aussi que « toute son existence (n'aurait été que) le plus grotesque des échecs » – alors que « jusqu'à présent », et malgré l'apparence d'ordinarité qu'elle donnait au monde, il ne l'avait lui, du moins, jamais regardée comme telle (ce qui, pour un Narcisse, est bien là l'essentiel) :

Jusqu'à présent p. 57/58 son amie avait attendu (…)

(en quoi d'ailleurs il a raison – puisque nous allons voir que le « grand événement attendu » *ne consistera pas* en la disparition de May : en quelque chose, en vérité, de plus terrible encore… et justifiant amplement le titre du récit de James).

Lorsque s'ouvre le quatrième chapitre de cette *Bête*, la situation est donc, d'un point de vue pratique, on ne peut plus claire : May, gravement atteinte : qui va bientôt mourir, n'a plus depuis longtemps la force d'aller rejoindre son « ami » pour quelque rendez-vous dans l'immense Londres – son univers se résumant désormais entièrement à ce salon où, assise dans un fauteuil, elle veille auprès de l'âtre : cette pièce constituant l'unique décor où va se dérouler la totalité de ce chapitre (en forme lui-même d'un *huit-clos* à la fois spatial et temporel – rien de moins que le lieu-moment de l'*ultime entretien* entre les deux personnages : après quoi May fermera *définitivement* sa porte à Marcher). Or voici que, dans le décor de ce lieu-moment particulièrement crucial : puisqu'il est celui de la dernière rencontre entre les deux « vieux amis », James introduit un « détail » qui, de toute évidence, doit nous frapper comme une sorte de « signifiant » : le fait que, pour la première fois de l'année : à cause de la douceur (peut-être prématurée) de ces journées de printemps (on est en avril), l'âtre auprès duquel se tient May est « sans feu » – et « détail » que Marcher, en bon observateur du quotidien qu'il est : pour ce qu'ayant passé sa vie « aux aguets », ne manque pas de remarquer… et bien sûr d'interpréter :

Pour Marcher, ce détail donnait au décor dont elle [May] faisait aussi partie l'air d'être achevé et, devant tant d'ordre et de froide gaîté, on croyait deviner qu'il n'y aurait plus jamais de feu dans ce décor (…)

(l'ultime indication de ce « plus jamais de feu » pouvant, je le note au

passage, être interprétée de deux manières différentes… et résolument antagonistes – soit que May va mourir, soit au contraire qu'*elle peut encore guérir* : le fait qu'elle puisse se passer de « feu », elle qui, depuis le début de sa maladie, n'avait cessé d'avoir froid, disant peut-être une amélioration de son état)… S'en suit, apparaissant dans ce décor à la « froide gaieté », une longue description du personnage de May comparée, selon, à un « lys », ou à un « sphynx » – de toute façon : à une femme qui, malgré les années, dans sa robe blanche agrémentée d'une écharpe verte, est demeurée « ravissante » –; tout se passant ici comme si James avait voulu nous donner l'impression que cet être est désormais *en dehors du temps* : d'où notamment l'indication de cette « fine pluie argentée recouvr(ant) sa tête et toute sa personne »…qui la fait peu ou prou venir comme une sorte d'apparition mariale (et May, en effet, est probablement, du fait de sa longue « non-liaison » avec Marcher, demeurée cette « Vierge »). Si bien aussi que rendant visite à son amie de toujours : sans peut-être se douter que cette visite est en réalité l'ultime d'une longue série, Marcher se retrouve dans la position de quelqu'un *qui viendrait consulter un oracle* – ce dont le passage qui suit immédiatement la description par James de la « Vierge May » ne permet pas de douter :

> *Ses appartements avaient toujours respiré p. 62 un havre de paix si bien que Marcher se sentit comme abandonné (…)*

; tout se passant ici comme si May, bien qu'encore « objectivement » présente dans la même pièce où se tient son ami, lui parlait déjà comme de l'autre côté d'un « gouffre » : probablement celui qu'ils ont passé leur vie à sonder ensemble – mais « gouffre » que *elle*, à présent, a franchi tandis que son compagnon demeurait, *lui*, sur son autre bord : d'où le sentiment qu'il éprouve à cet instant d'être « comme abandonné » –; mais situation d'*ineffable séparation* qui, en même temps, fait venir May comme cet oracle ou ce « sphynx » que dit James : la détentrice d'un savoir-sur « la véritable nature de la Bête »… dont Marcher aimerait bien être informé.

Était-ce ou plutôt n'était-ce point que depuis tout ce temps qu'elle avait passé aux aguets avec lui, la réponse à leur énigme lui était déjà parvenue et portait un nom, si bien qu'aujourd'hui sa tâche était bel et bien terminée ? Il ne l'avait pas accusée d'autre chose quand quelques mois auparavant, il lui avait dit qu'elle devait savoir quelque chose qu'elle lui cachait (…)

; et si, ensuite, il n'était pas revenu « sur ce sujet », c'est parce qu'il « craign(ait) vaguement d'introduire entre eux un sujet de discorde et peut-être même de désaccord » – sauf que, entre cette époque et le moment de cet échange suprême, il existe une considérable différence (consistant en ce fait que, en ce temps-là, l'ombre de la mort imminente ne planait pas encore sur May) –; ce pourquoi aussi Marcher voit en cette ultime entrevue avec son amie la dernière *occasion* de lui soutirer la résolution de « leur énigme » à tous deux : mais « occasion » dont on va voir dans la suite du chapitre qu'il va, comme toutes les autres avant elle, la *gâcher*.

Ce pourquoi aussi le véritable échange entre les deux personnages (pour ce que Marcher n'a pas l'intention de « demand(er) directement » à May ce qu'« elle s(ait) » – alors que pourtant, en l'occurrence de cette ultime rencontre, « c'est le moment ou jamais ») commence par cette question que pose l'« ami » à l'« amie » : « Que considérez-vous comme la pire des choses qui à présent pourrait m'arriver ? » – question que Marcher regarde lui-même comme un "biais" pour parvenir à extorquer de l'"oracle-May" la vérité dont il sait qu'elle est la très effective détentrice : mais question dont on voit tout de suite que, en sa formulation encore teintée de narcissisme : "que pourrait-il *m*'"arriver ? », elle est, sinon totalement « à côté de la plaque », du moins très maladroite. Et pourtant May, en son immense complaisance pour Marcher : ce que James appelle ici, plus pudiquement « patien(ce) », consent à y répondre – même si cette réponse, forcément, est obligée d'emprunter le « biais » qu'a constitué la question de son interlocuteur (celui donc de cette « pire des choses » qui pourrait *lui* arriver – à

laquelle fait écho l'expression de cette « foule de choses horribles » qu'utilise May dans sa tirade) :

« Oh ! j'y pense souvent p. 63/64 dans le même cas.

; et mots d'« horrible », d'« horreur » et bientôt d'« épouvantable » qui font entrer toute la conversation qui suit dans un élément où, d'une certaine façon, Marcher se sent plutôt à l'aise – en voici un (bref) extrait :

– Que trop ! Et il me semble p. 64 pour certaines d'entre elles. »

; alors que le mot qui eût peut-être mieux convenu ici aurait été celui d'« étrange » – celui dont James fait justement usage dans l'incise qu'il introduit dans tout ce concert d'« horreur(s) » et d'« épouvantable(s) » :

L'[May] entendre parler « d'horreur » p. 64 un signe précurseur.

; et cela sans doute parce que l'« étrange », à sa façon, est plus inquiétant encore que « l'horrible » – d'où la réflexion de Marcher venant conclure cette première partie de son échange avec May (et échange donc peu ou prou « biaisé » dans la mesure où il n'a été placé que sous le signe de la « vérité avant dernière de cet horrible ») :

– Donc nous n'avons pas p. 64 d'imaginer le pire. »

; et tirade de Marcher qui fait entrer sa conversation avec May dans un autre registre – où cette fois-ci, renonçant à tout « biais », il s'emploie à « lui demander directement ce qu'elle s(ait) » :

– Et alors pourquoi pensez-vous P. 65/66 laissé entendre. »

; question qui fait entrer la suite de l'entretien entre les deux « amis »

dans une sorte d'interrogatoire de May par Marcher – qui ressemble fort à une sorte de *torture* que fait subir le second à la première pour lui extorquer son « secret » :

Il vit aussitôt p. 66 un gémissement.

; avant d'en venir, le registre de « la question » (au sens de l'Inquisition) n'ayant pas marché, à celui de la « suppli(cation) » – mais qui ne semble pas plus efficace que le premier :

– Vous l'avez reconnu p. 66 Elle continua de se taire.

; jusqu'enfin il trouve le seul argument susceptible de faire sortir May, de son mustisme obstiné – celui de l'accusation de son aband(on) par elle :

« Je suis sûr p. 66 vous m'avandonnez à mon sort. »

; et arguement qui en effet entraîne « enfin » de la part de May une réponse – même si celle-ci demeure bien évasive :

« Ce à quoi je pense et que je ne vous ai pas dit serait la pire des hypothèses », dit-elle enfin.

; ce pour quoi Marcher, qui ne comprend toujours rien à ce qu'essaye de lui signifier May, ne peut que revenir, puisqu'apparemment c'est le seul argument qui semble trouver prise sur le sphynx-May, à la toujours même accusation de départ : « Si vous ne m'éclairez pas davantage, cela revient à m'abandonner » ; ce qui provoque en effet une réaction de May : mais réaction non tant verbale que physique – celle qu'avait annoncée quelques pages plus haut le mot d'« étrange » de ce « elle allait faire quelque chose de bien plus *étrange* encore :

Mais non, vous voyez bien p. 67 « Je ne vous ai pas abandonné. »

(et ne croirait-on pas entendre ici les paroles d'une mère tentant d'apaiser l'inquiétude de son enfant – même si ici également le plus important dans l'initiative que prend May à cet instant ne réside pas tant en des paroles qu'elle prononce qu'en une *action* : celle de « quitt(er) son fauteuil » pour « s'approch(er) » de son vieil ami ; et initiative qui nous introduit au moment peut-être le plus crucial du récit de James : quelque chose comme son sommet et son (ici le mot manque et, par le même mouvement, le développement s'interrompt).

James a choisi de décrire cette approche *physique* de l'« homme »-Marcher par la « femme »-May – ce qui chez cet auteur, reconnaissons-le, n'est pas si fréquent (!) – au moyen d'une comparaison qui peut aller dans le sens de l'hypothèse par moi risquée plus haut qu'à cet instant May *peut encore être guérie* – voici la phrase où celle-ci, soulignée par mes soins, apparaît :

> *Comme elle s'approchait de lui p. 67/68 ce fut* comme si elle avait retrouvé sa jeunesse (…)

; et mot de « jeunesse » qui doit être ici compris en son sens tout à la fois le plus fort et le plus pratique ; c'est-à-dire de cette « jeunesse » qu'elle a vécue lors de son lointain séjour italien… quand elle a fait la rencontre de « l'homme de sa vie »/reçu de sa part, sur le bateau qui les ramenait tous deux de Sorrente, la « confidence » qui allait déterminer la sienne propre – et voici que, dansl'intervalle magique-scripturaire de ces trente (voire : quarante ?) années écoulées, elle se retrouve dans ce logement « sans feu » d'un faubourg de Londres, en compagnie du toujours même homme : quoique bien décidée cette fois-ci à accomplir en direction de celui-ci la « dé-marche » qu'elle n'avait pas osé faire sur le bateau de Sorrente (et cela probablement parce qu'elle sait que, si elle ne se risque pas à une telle

« ap-proche » de l'homme qu'elle a toujours aimée, elle va tout simplement *mourir* – alors que Marcher détient peut-être à cet instant le pouvoir de la sauver : ne serait-ce par exemple qu'en l'enlaçant enfin !). Ce pourquoi aussi je décide à partir de ce moment, pour analyser cette scène peu ou prou « suprême », de m'en tenir aux seules *actions* de ses protagonistes… en renonçant à commenter leurs paroles – ce qui donne par ordre d'apparition :

Leurs yeux se rencontrèrent p. 68 avant de retrouver la parole.

; et plus loin ceci :

En glissant tout doucement vers lui p. 70/71 elle se retourna et regagna son fauteuil (…)

; et puis plus rien, l'« action » de May ayant donc consisté en cet infime mouvement de quitter son fauteuil pour s'approcher infiniment de Marcher puis, ne recevant aucun accueil de la part de celui-ci, de regagner ce même fauteuil – en se contentant de poser à son « ami de trente ans » cette question que celui-ci, d'évidence, ne peut pas/ne plus comprendre :

Est-ce que vous n'avez pas compris maintenant ?
– Maintenant ? »
Elle parlait comme si quelque chose s'était passé qui avait tout changé (…)
« Non, je ne comprends pas. »

; et que s'est-il alors passé au juste – rien de moins que l'événement immense/étonnant que Marcher a attendu toute sa vie – ce que confirmera le bref échange que les deux héros auront dans le cours du cinquième chapitre :

– Je ne suis pas sûre que vous ayez compris. Vous n'avez plus besoin

d'attendre. C'est arrivé. »

(…)

– Vous êtes bien sûre que p. 75 mais une date assurément! »

; où il s'avère que la « Bête » a bel et bien bondi, mais que Marcher ne s'en est même « pas rendu compte » – in-conscience que May commente par ces mots :

« Que vous ne vous en soyez pas rendu compte est ce qu'il y a de plus étrange au milieu de toute cette étrangeté. C'est tout simplement prodigieux. »

(et le lecteur a sans doute pensé que, en désignant comme « l'ultime », l'entretien entre May et Marcher du quatrième chapitre j'avais commis une erreur – mais la vérité est ici que l'échange entre les deux de ce chapitre V n'est *même pas* un « entretien » : tout au plus quelque chose qui relève (au mieux) d'un « tout est consommé » ; ce pourquoi ont peut dire de cet échange qu'il n'est pas même un *dialogue* : plutôt la manière qu'a choisi May de signifier à Marcher que « leur histoire » était désormais achevée)… Et en ce sens également ce cinquième chapitre n'est qu'une sorte de retour sur celui, autrement plus crucial et « mouvementé », qui l'a précédé ; et retour qui n'a pour autre but que de commencer d'expliquer au lecteur ce qui, dans celui-ci, s'est *vraiment passé* : notamment à cet instant du « lever de fauteuil » de May (tout le reste – la mort de May, son enterrement, le départ pour un long voyage de Marcher, etc. – ne pouvant apparaître, à cette aune, que comme très accessoire).

D'une certaine manière James aurait pu arrêter son récit à la fin de ce cinquième chapitre – puisque tout, comme on l'a vu, est désormais consommé (que la « Bête a bondi ») –, mais, peut-être par pitié pour son « innocent lecteur » (dont je suis) : qui lui, tel Marcher, n'a toujours rien

compris, il en rajoute un sixième – qui ressemble plus à une post-face qu'à un authentique dénouement :

La Bête avait bien été tapie p. 95 où il fallait qu'elle le fût (…)

Marcher, écrit James, « aurait pu échapper à son destin en aimant May » – qui, elle, l'avait aimé *pour lui-même* – « alors que lui » n'avait jamais pensé à elle (…) qu'à travers le froid intérêt de son égoïsme et à la lumière de l'utilité qu'elle avait pour lui » – et un peu en amont encore ceci :

(…) l'attente elle-même était son seul lot sur terre p. 94/95 qu'elle lui offrait.

(et je vois bien, recopiant cette ultime citation, que mon projet de grand commentaire de cette *Bête* – qui devait embrasser l'espace d'un été entier (et accessoirement me conduire au terme de la rédaction de ce *Milieu doré*) a échoué : je ne suis qu'au trois juillet (2021)… et déjà mon bel élan scripturaire m'abandonne – James, d'une certaine façon, a été « plus fort que moi » : son texte conserve son mystère tandis que moi je suis las de tant de spéculations à son sujet)… Et seul peut-être ce mot d'« attente » me requiert encore : tout s'étant en effet déroulé dans ce roman comme si son héros Marcher avait passé sa vie à « atten(dre) » un événement parfaitement fantasmatique – fruit de sa structure narcissique (ce que James appelle son « égoïsme ») qui ne pouvait pas survenir, et qui pourtant a fini par le faire : quoiqu'en le mouvement de ce « non-événement » dont je parlais déjà dans mon *Europe*. L'existence de Marcher a consisté à *se réserver* pour un « grand événement » qui devait surgir – et « réserv(e) » qui l'a toujours empêché d'*agir* (pour ce que tout « agir », à l'aune de cet Événement, ne pouvait que lui apparaître vulgaire et comme « indigne de lui », lui Marcher appelé à un si grand « destin ») –; et « non-agir » qui, notamment, lui a fait *manquer* l'amour de May, la « compagne de (cette) attente » (vaine, stérile et (donc) « égoïste ») ; et voici que paradoxalement, c'est cette réserve et cette volonté

de *ne pas* condescendre à quelque « agir » que ce soit qui ont provoqué la « catastrophe » – celle par laquelle, notamment aussi, May a été engloutie –: la « Bête », pour finir, a bel et bien « bondi », mais ce bond lui-même n'a consisté qu'en l'*événement d'un non-événement*. Quelle histoire lamentable nous conte le petit roman de James – et histoire qui fut peut-être celle de son auteur lui-même (à ce bémol toutefois que celui-ci l'a *écrite* – ce que je crois Marcher ne fait jamais: peut-être parce que ce serait là enocre « condescendre à agir »?) –; mais histoire qui oblige le même James à chambouler la structure classique du genre romanesque en son entier – ce que le traducteur Hugot, dans sa Présentation, note en ces termes:

Certes, son roman p.V/VI tout est à suggérer.

; et que peut-être un « roman (qui), rejeté hors du récit lui-même, est absent » – à commencer sans doute par « absent *à lui-même* » –: quelque chose probablement comme celui de cette *Bête dans la jungle* où rien n'arrive que le « rien » du « non-événement » (ce que Hugot appelle pour sa part l'« occasion manquée » – qu'il différencie à juste titre du thème (cardinal du roman du XIX[e]: Balzac, Flaubert, Dickens, etc.) de l'« illusion perdue »: pour ce que ceux qui ont « perdu » de telles « illusions » (Rubempré, Frédéric Moreau, etc.) ont du moins un temps, essayé de les *réaliser* (ce que n'a *même pas* tenté de faire le lamentable Marcher)))… À se demander si l'(anti-)héros de cette *Bête* ne serait pas l'héritier de celui de *L'Éducation sentimentale* – ce « fruit sec » (le titre originel de cette *Education*) qui n'a pas germé (a peu ou prou tout raté) –; à ce bémol toutefois que Frédéric a au moins vécu un « grand amour » (même s'il n'en a jamais possédé l'objet), tandis que Marcher lui, bien que disposant à ses côtés, pendant son existence entière, d'une « Madame Arnoux », n'a même pas condescendu à en faire le motif (pourtant tout trouvé) d'une « passion »: préférant on l'a vu « se réserver » pour un autre événement… parce qu'il imaginait celui-ci plus « grand » et moins « ordinaire » – et événement qui, pour finir, aura donc consisté en le « ratage » de l'amour qu'il aurait pu vivre avec May: qui

elle de son côté, parce que toujours dédaignée par l'homme qu'elle n'avait durant toutes ces années jamais cessé d'aimer : depuis même l'Italie de sa jeunesse, aura en quelque sorte, dans l'(anti)-roman de James, tenu le rôle d'une « Frédéric Moreau en jupons »… Marcher est bien, lui aussi ce « fruit sec », mais « fruit sec » pour ainsi dire « radicalisé » : puisque, contrairement à ceux qui se lancent dans la quête d'« illusions » : avant de les « perd(re) », il n'aura même pas daigné lui, ces « illusions », faire seulement mine de les poursuivre. Ce pourquoi rien ne nous empêche de lire le (peu ou prou « subsidiaire ») chapitre VI de cette *Bête* comme une sorte de *sanction* survenant en la forme d'un « retour » de tout ce que le personnage aura manqué/n'aura pas accompli en sa vie – ce pourquoi aussi la conjugaison qui domine en ce chapitre est celle du conditionnel :

> *Il* aurait *pu échapper à son destin en l'aimant, alors, oui, il* aurait *vécu (…)*

(et conjugaison qui est bien sûr, de toutes, *la plus cruelle* – pour ce qu'elle nous fait prendre mesure de tout ce que, dans le « tourbillon du temps », nous avons perdu : quoiqu'en le mode, non tant des « illusions » (du même nom), qu'en celui de l'« occasion manquée »).

L'« impuissance existentielle » (pour dire vite) du personnage de cette *Bête* présente cependant cet avantage de *faire sortir* le genre romanesque en son entier du thème, à l'époque de la publication (1892) du petit récit de James, déjà fort rebattu de ces « illusions perdues » (qui recouvre peu ou prou l'ensemble de la production romanesque du XIX^e^ siècle) – pour le projeter, comme dit Patrice Hugot, dans celui de l'« occasion manquée » (qui est elle-même, comme je l'ai montré dans le tome initial de ma *Profondeur*, la *signature même* du « temps moderne ») – ; par quoi cette *Bête*, pour ce que la première à méditer, via la (non-)histoire de son lamentable (anti-) héros, de ce thème de l'« occasion manquée », vient comme l'*archétype* de

tous les romans qui, au siècle suivant : s'écriront à sa suite : même si je ne suis pas sûr qu'un seul d'entre eux soit parvenu à surpasser son « modèle » (peut-être ceux de Becket – aucun en tout cas parmi les nombreuses (et souvent : ennuyeuses) productions du « Nouveau Roman »). C'est que James, se proposant de raconter l'(anti-)histoire d'amour de May et de Marcher : peut-être parce qu'il a vécu en sa biographie le même genre de (més)aventure, ne se pose pas tant la question de la « structure du récit » ou de celle du « statut du personnage », etc. – toutes « problématiques » qui vont, cinquante ans après lui, constituer les « vieilles lunes littéraires » que l'on sait (celles qui notamment agiteront/ont agité ce « Nouveau Roman » – même si, on l'a vu, aucun de ses illustrateurs n'a composé quelque chose comme cette *Bête*) –, qu'il se demande, parce que contraint par son sujet, comment raconter *le plus efficacement possible* une telle histoire d'« occasion manquée » ; et question dont la réponse lui fait rédiger le petit roman/« grand récit » (scripturaire) de cette *Bête* : dont l'intrigue entièrement « chamboulée » a pour conséquence de *révolutionner* (sans avoir l'air d'y toucher – James étant le contraire d'un « révolutionnaire des lettres » : en tout cas n'y prétendant en aucune façon) le genre romanesque de son temps. Et en effet, a le relire froidement, quel étrange roman que cette *Bête* : que ce récit qui *commence par sa fin* (en l'occurrence par le « happy end » de ces retrouvailles magiques/merveilleuses/inespérées entre May et Marcher), mais commencement qui ensuite ne cesse de *patiner* ; comme si, avant même d'avoir « débuté », il avait déjà pris « fin » : ne se déclinant plus dès lors (puisqu'il faut bien, malgré tout, « raconter quelque chose ») qu'en cette succession d'« occasions » qu'à chaque fois Marcher « manque » avec May (une par chapitre !) ; ou l'on comprend par là que le qualificatif de « subsidiaire » que j'appliquais au chapitre VI et dernier de ce « drôle de roman » pourrait aussi bien l'être aux précédents : ne laissant subsister de son texte que son premier (qui lui n'est même pas un roman ou une nouvelle – plutôt quelque chose de l'ordre du « conte de fées » : deux personnages qui, après une séparation de dix ans, se (re)trouvent, (re)tombent amoureux l'un de l'autre et font un « beau mariage » (sans oublier le « providentiel » héritage))

! À se demander si James, après avoir composé ce premier chapitre, ne s'est pas très perversement dit (j'imagine) : « Bien, maintenant que tout est en place pour un heureux dénouement de mon « conte de fées (moderne) », voyons comment je pourrais *décevoir* l'espérance de mon lecteur ; je pourrais bien sûr me fendre d'un récit qui relaterait, jusqu'à sa chute finale, la folle passion, manquée en Italie mais réussie en Angleterre, entre mes deux tourtereaux – mais cela a déjà été fait (*cf.* registre des histoires d'« illusions perdues ») – ; mais je puis aussi raconter une autre histoire qui raconterait le non-événement de la succession de toutes ces « occasions » que Marcher a « manquées » avec May ; et non-événement qui déboucherait lui aussi, malgré tout, sur un authentique drame, et plus terrible encore peut-être que celui de la fin d'un amour ou la mort d'une passion : pour ce que, dans le fond, rien n'est plus atroce que passer sa vie à attendre un événement qui, de toute façon, ne peut pas survenir – sinon en le mode du non-événement de cette « occasion manquée (et qui ne reviendra pas) » : ce qui sera le lot cruel de mes deux personnages. James est essentiellement cet *écrivain qui déçoit* – ce scripteur dont les fictions ne débouchent finalement sur rien d'autre que le *rien* – ; mais chose étrange, ces (anti-)fictions, nous prenons plus de plaisir à les lire que les autres, les « vraies » : celles qui nous racontent de « vraies » histoires : avec un début, un milieu et une fin ; et cela parce que ce plaisir-là n'est plus tant d'ordre « (strictement) littéraire » que « (purement) scripturaire » : comme dans cette *Bête* où, une fois passé son premier chapitre, tout le reste n'est plus que « remplissage » (du même nom) – puisque, dès la fin de ce chapitre liminaire, *tout* est déjà arrivé : en le mouvement, on l'a vu, d'un « roman qui commence par sa fin » (tout le reste, ensuite, ne pouvant donc être « que scripturature » – James venant donc par là comme l'auteur qui, dans ses livres, concède *le minimum d'espace à la « littérature »* proprement dite : pour faire le plus rapidement possible déboucher son lecteur dans un « espace autre », et bien plus *mystérieux*, celui que j'appelle ici, peut-être faute de mieux, « scripturature ».

Ce qui pour ma part, dans cette *Bête*, me fascine peut-être le plus, c'est l'*intervalle* immense (et lui aussi très mystérieux) de ces dix années séparant la rencontre initiale-italienne des deux protagonistes de leurs retrouvailles magiques-anglaises dans le cadre somptueux du château de Weatherend – et peut-être parce que moi aussi, dans ma propre biographie, j'ai connu le même genre de situation (*cf.* le « Soldat et jeune fille souriant » du *Secret de la domination*) –; et « intervalle » qui constitue comme un trou (ce que j'ai pu appeler aussi plus haut un « blanc » – autre spécialité du « conteur-James ») dans la trame temporelle-vulgaire de l'intrigue de cette même *Bête*: pour ce que, dans le fond, ce « blanc » apparaît peu ou prou, de la part de l'auteur, comme le coup de pouce, en la forme à peine dissimulée d'une *invraisemblance*, de celui-ci à son intrigue; étant clair qu'il est assez peu probable qu'il ait fallu dix années entières pour que ces deux personnages se (re)trouvent enfin: alors que, comme il est bien spécifié dans ce chapitre initial, ils avaient toujours fréquenté le même milieu social, partagé les mêmes amis, parcouru les mêmes lieux, etc. Tout se passant ici comme si James, pour planter la situation de départ de sa (non-)intrigue, avait éprouvé la *nécessité* (probablement plus scripturaire que littéraire) de « laisser passer *beaucoup* de temps » (car, lorsqu'on est « jeunes », dix années c'est évidemment « beaucoup »): étant clair que, comme je l'ai déjà noté plus en amont dans le cours de mon commentaire, si ces retrouvailles avaient eu lieu par exemple deux ou trois années à peine après la rencontre initiale, cette intrigue eût sans doute été très différente; mais alors dans quel but (donc: scripturaire)? La première réponse qu'on pourrait faire à cette question serait de se dire que James, pour « (re)partir sur des bases solides », a voulu que ses deux personnages ne soient plus, justement, les « jeunes gens » – qu'ils aient (comme on dit) un peu « vécu » (et nous apprenons en effet, pour ce qui concerne Marcher, que celui-ci a « aimé » – ou du moins: cru le faire) –; mais réponse qu'infirme en partie le fait que, cette fois-ci du côté de May, nous ne savons à peu près rien de l'emploi par elle de ces dix mêmes années: sinon peut-être qu'elle a dû y tenir ce rôle de « parente pauvre » (que lui attribue d'autorité Marcher

– et dont d'ailleurs, quelque peu égoïstement, il se réjouit fort : « Aussi était-il content, sans pouvoir le moins du monde dire pourquoi, à l'idée que cette jeune femme devait être une parente pauvre (…) ») – alors que de toute évidence, belle, intelligente (et encore en ce temps-là « jeune ») comme elle l'est May, même « pauvre », a forcément, durant l'espace des dix années de sa « jeunesse » : puisque, lorsqu'elle retrouve Marcher, elle n'a pas même encore atteint l'âge de trente ans, été *courtisée*, voire même, très probablement, *demandée en mariage* (mais propositions qu'apparemment elle a toutes refusées – puisqu'au moment de ses (re)trouvailles avec Marcher elle est encore cette célibataire « non-défl orée ») –; et c'est encore un trait du narcissisme invétéré de Marcher que celui-ci, pas un instant, n'est visité de la question de savoir ce qu'a pu être, durant le long intervalle de leur « séparation », la « vie sentimentale » (pour dire vite) de celle qu'il vient si « magiquement » de (re)trouver – alors que lui, somme toute assez complaisamment, se laisse « tirer les vers du nez » quant à la sienne (*cf.* le dialogue qui commence par l'exclamation de May de ce « Ah ! vous êtes déjà tombé amoureux ») –; et dialogue qui, si Marcher avait été moins narcissique, aurait dû normalement être suivi d'un autre où le personnage se serait à son tour enquis (toujours bien sûr avec tact – nous sommes au plein cœur de la pudique, sinon pudibonde, époque « victorienne ») du parcours « sentimental » de son interlocutrice : « Et vous… » Mais dialogue dont, fort habilement-perversement, James nous prive… en abandonnant son (infortuné) lecteur à toutes sortes de conjectures – sur lesquelles Marcher lui pour sa part, obnubilé qu'il est par le secret qu'il a confi é jadis à May, passe allègrement… par de telles, et très narcissiques, considérations :

Depuis ce voyage à Sorrente p. 27 ou par la pensée (…)

; et combien ce « C'est elle qui était restée seule » en dit long sur la structure psychique de Marcher qui, dans le fond, juge tout à fait normal qu'une femme, pour avoir reçu une fois, il y a dix ans, sa terrible confidence, soit depuis « restée seule » – pratiquement n'ait de son côté,

dans le cours de ce vaste intervalle, jamais « aimé » ailleurs voire ne se soit tout bêtement « mariée » : alors que nous, plus « objectifs » lecteurs, nous disons tout de même que les « occasions », à cette femme encore jeune au moment où (re)commence/(re)bondit l'intrigue de cette *Bête*, n'ont certes pas dû « manquer ».

Il y a un « blanc » dans cette histoire (détournement de l'incipit de la Présentation du traducteur-Hugot – « Il y a un monstre dans cette histoire »), et ce « blanc » est constitué par le silence de James quant au « vécu » sentimental de May durant la *longue* « période » séparant la rencontre initiale de ses deux personnages de leurs « (re)trouvailles magiques » ; mais « longu(eur) », peu ou prou on l'a vu plus haut : *invraisemblable*, nécessitée par le fait que c'est justement de celle-ci que va surgir le « monstre » dont parle le même Hugot – que va « bondir » hors de sa « jungle » la « Bête » qui donne son titre à « cette histoire » –; et surgissement/bond qui, très certainement, n'auraient pas été possibles si cette « période intervallaire » avait été plus courte : le temps, ici donc démesurément étiré, jouant le rôle d'une sorte d'incubateur (scripturaire) ayant permis la naissance puis la croissance, dans le silence et l'invisible de ce même « blanc », de ce « monstre » – de cette « Bête » qui, on le comprend dès lors, ne s'est nourrie, pour prospérer et finalement *bondir pour déchirer*, que de ce « non-dit » jamesien : qui est peut-être la *forme scripturaire* de ce que Nietzsche appelait pour sa part le « ressentiment contre le temps et son « il fut » (et ressentiment dont on comprend aussi que, si l'intervalle de ce/son « il fut » avait été plus court : si May et Marcher s'étaient par exemple « (re)trouvés » après à peine deux ou trois années, il n'aurait pas pu devenir ce « monstre » – qui va donc « déchirer » de ses griffes temporello-ressentimentales nos deux « (vrais-faux) amoureux »)… Dans mon propre « Soldat et jeune fille souriant » (sorte de « Bête dans la jungle » mienne), je raconte aussi l'histoire de deux personnages (ceux de « Laure » et du narrateur de ce « Soldat ») qui, après s'être manqués lors d'une rencontre initiale, se (re)trouvent eux aussi, et tout

aussi « magiquement » : comme le commente d'ailleurs une amie de Laure (qui a assisté à la première rencontre), après un délai d'une quinzaine d'années ; mais retrouvailles qui, comme celles de May et de Marcher, s'avèrent un échec : puisqu'après six ou sept années de vie commune-maritale mes deux héros finissent par se séparer ; et échec que, dans mon propre « roman *vrai* » : ce qu'est peut-être d'ailleurs pour James sa « Bête » sienne, j'explique justement par le processus de l'accumulation, au moins chez mon narrateur masculin, de ce « ressentiment contre le temps » qui fait que celui-ci, même possédant enfin physiquement Laure, ne peut s'empêcher de se dire que quelque chose, en ce corps pourtant par lui violemment étreint/martelé/« baisé », lui échappe/échappera toujours : celui de la « jeune femme » que, quinze années auparavant, il n'a pas « eue »/a « manquée ». Bien sûr, dans cette *Bête*, les circonstances sont très différentes (à commencer par celle qu'il n'y a jamais eu – ni en Italie ni en Angleterre – quelque chose de l'ordre du « sexuel » entre May et Marcher – ce qui d'ailleurs, d'une certaine façon, aurait peut-être mieux valu pour eux : « Mais là, comme dit le personnage interprété par Emmanuelle Béart dans *Un Cœur en hiver* de Claude Sautet, c'est rien ») ; et pourtant, dans la mesure où le roman de James nous le raconte l'histoire de deux « occasions (également) manquées », c'est bien *la même intrigue* qui est à l'œuvre dans le sien comme dans le mien : avec, en son centre (presque) exact, ces trou temporel/blanc scripturaire d'où va surgir, patiemment nourrie de ce « ressentiment-contre » que je dis, la « Bête » du *titre* de James… La « Bête » ici c'est peut-être ce trait ressentimental de notre nature qui nous empêche de « prendre le temps comme il vient » – y compris quand celui-ci, après une première « occasion manquée », offre une *seconde chance* à ses « otages » – ; et cela parce que, comme dit Hugot, nous *manquons* de « simplicité » et de « pureté de cœur » : « manque » qui épouse chez Marcher la forme de ce narcissisme et, chez le narrateur de mon « Soldat », celle de cette concupiscence à tout jamais frustrée de sa satisfaction « dans le temps » ; et cela pour ce que chez ce dernier, au lieu de rendre grâce à la vie du « cadeau » qu'elle lui offre, il ne retient de cette vie que ce que, « dans le temps », elle lui a fait « manquer » : la possession

physique, au moment de leur rencontre initiale, de la jeune femme-Laure. Bien sûr, dans le récit de James, cette dimension de concupiscence entre les deux protagonistes est totalement absente de l'intrigue peut-être pour la simple raison que Marcher est cet homosexuel – ce qui ferait alors venir mon « Soldat » comme une autre « Bête dans la jungle »… seulement racontée par un hétéro : même si, dans le fond, le canevas en est le même) ; mais absence qui, dans le fond aussi, ne change rien à l'« histoire » que nous racontent ces deux récits : celle de deux héros (masculins) qui, faute de ces « simplicité et pureté de cœur », gâchent, pour les raisons temporello-ressentimentales que je viens d'exposer, la « seconde chance » qui leur était offerte – et qui elle ne reviendra pas.

Si nous apprenons de la bouche même de Marcher que, durant ce « blanc » temporello-scripturaire qui s'interpose entre la rencontre initiale et les retrouvailles des deux protagonistes de cette *Bête*, celui-ci a « aimé » (ou du moins : « cru » le faire), nous ne savons à peu près rien de ce à quoi, de son côté, May a occupé ces mêmes dix années – sinon peut-être (et c'est bien la seule indication que veut bien nous fournir le pudique James) qu'elle a « pens(é) très régulièrement » à Marcher et à la confidence qu'il lui avait faite sur le bateau les ramenant tous deux de « Sorrente » :

« Vous savez que p. 23 Vous avez oublié? »

(et en effet Marcher – « plus étonné que honteux » – « ne s'en souv(ient) plus ») ; et que peut bien signifier, dans la bouche d'une femme aussi réservée et délicate que May, l'aveu d'un tel « pens(er) très régulièrement à vous » ? Probablement ceci que, durant l'immense intervalle de ces dix années, elle n'a en vérité jamais cessé, elle d'*aimer Marcher* et, notamment, de *chérir le souvenir* de leur rencontre initiale en cette Italie de leur jeunesse – dont elle a retenu le moindre détail :

Ce jour-*là, il faisait une chaleur effroyable et nous avions décidé de traverser la Baie pour…* [c.m.q.s.]

; tandis que, de son côté, Marcher, quand enfin ce « souvenir » lui revient, prouve, par toutes les inexactitudes qu'il commet à son sujet, que ce « séjour » et cette rencontre initiale ne l'ont nullement marqué – ce qui donne lieu, on l'a vu, à un début de « marivaudage » entre les deux personnages (May se prêtant avec bonne grâce au jeu de la « rectification » des erreurs de mémoire de Marcher – alors qu'une femme plus narcissique qu'elle aurait pu, d'ailleurs légitimement, en prendre ombrage) :

*(*Marcher*) reçut avec bonne grâce p. 20 peu de choses.*

(ce pourquoi aussi j'ai pu risquer plus haut l'hypothèse « complotiste » que cette confidence que May dit avoir reçue, sur le bateau les ramenant tous deux de Sorrente, de l'homme dont, en vérité, elle s'était *déjà* éprise… pourrait être qu'une *fake news* – qu'un « faux souvenir » destiné, par la « gravité » qu'il introduit soudain au sein de tout ce « marivaudage », à démontrer à Marcher qu'il s'est quand même, entre eux passé « quelque chose » d'important : quelque chose qui n'est pas « fort peu »)… Mais où l'on comprend aussi par là que ce qu'il y a de proprement extraordinaire dans le comportement de la jeune femme durant ces dix années (de sa « séparation » d'avec Marcher), c'est qu'elle n'ait à aucun moment tenté de renouer avec l'homme qu'elle avait pourtant probablement aimé dès le premier coup d'œil : alors que, on l'a vu : du fait notamment de la communauté de milieu et d'amis qu'ils partageaient, elle a dû en avoir plus d'une fois l'*occasion* ; mais « occasion » qu'apparemment elle n'a jamais voulu provoquée ou « forcée » : ceci pouvant (à la rigueur) expliquer l'invraisemblance romanesque d'un si long intervalle entre les deux rencontres. C'est que May, contrairement au « narcissique » Marcher (et *a fortiori* au « concupiscent » narrateur de mon « Soldat ») illustrait elle, vis-à-vis du temps, une autre disposition consistant à lui *faire confiance* – à « le prendre,

comme j'ai pu l'écrire plus haut, comme il vient » (et même si ce « il vient » doit « prendre » dix pleines années) – ; c'est-à-dire à « faire confiance » à sa *dimension de mûrissement* : la seule qui probablement, aux yeux de la jeune femme amoureuse, pouvait décider du *bon* lieu-moment de ses « retrouvailles (magiques) » avec Marcher. C'est si l'on peut ainsi parler), apposée à l'im-patience d'Adam, la *divine patience d'Ève* (qu'illustre aussi bien la May de James que « ma » Laure à moi) ; et « patience » pour laquelle la trame du temps n'est pas tant tissée d'« occasions manquées » que de ce lent mûrissement qui doit présider, sur son cours, à la *survenue de l'Événement* – ce pourquoi, dans cette *Bête*, le drame que son intrigue va raconter se noue probablement au moment où May, voyant qu'elle n'arrive à rien avec Marcher, décide (exceptionnellement) de *transgresser* cette vertu de patience (ce que James appelle « prendre les choses en main » – en quelque sorte : « forcer le destin ») :

C'est alors qu'à ce moment p. 23 sans y avoir recours (…)

(ce « recours » n'étant rien d'autre que le rappel que May fait « alors » à Marcher du *secret* qu'en ce jour lointain il lui a confié – et confidence que son (lamentable-narcissique) interlocuteur avait elle aussi, comme tout le reste, oubliée : même si ce rappel, destiné donc à « forcer le destin »/ne pas « manquer » encore une fois l'« occasion », va l'entraîner dans une chute sans fin). Et certes, à cet instant où May commet à son tour le « péché d'impatience », on se dit que, si elle s'en était abstenue : n'avait pas pris l'initiative de ce « forçage du destin », il n'y aurait tout simplement pas eu d'« histoire » entre elle et Marcher – et accessoirement : pas eu non plus quelque chose comme le récit de cette *Bête dans la jungle* – ; mais considération que tempère très fortement la simple observation que cette initiative va la projeter dans une vie entière de souffrances et de déceptions renouvelées : un peu à la manière, dans la Genèse, de l'Ève originelle – dont le « péché » (du même nom) réside lui aussi en celui de cette *im-patience* : en cette tentation de vouloir « forcer », ne serait-ce qu'*une fois*, le cours du temps.

C'est en quelque sorte *secret contre secret*, Marcher confiant le sien à May et celle-ci de son côté : par ce « pens(er) très régulièrement à (lui) », lui avouant le sien (en y mettant les formes bien entendu) : que durant ces dix années de leur « séparation » elle n'a cessé de l'« aimer » ; à ce bémol toutefois que, dans le récit qui s'inaugure avec cet « échange de secrets » entre ses deux protagonistes, c'est celui de Marcher qui, parce que regardé par lui et *par elle* comme le plus « exceptionnel », « étrange », « prodigieux », etc., obtient la préséance : alors que, à y songer, le secret de May, cet amour obstiné qui a duré dix pleines années, l'est peut-être tout autant – aspect des choses que même le narcissique Marcher n'est pas loin d'effleurer lorsqu'il se fait cette réflexion :

En lui confiant son secret p. 27 une infinie gratitude (…)

; à se demander si, dans cette considération de Marcher, il n'y avait pas le germe tout trouvé d'un *autre récit* : celui dans lequel ses deux héros, au lieu de se focaliser sur le « terrifiant » secret de Marcher, l'auraient fait sur celui « merveilleux » (comme son « obéissance » et sa *fidélité*) de May – mais piste romanesque que le narcissisme de Marcher évacue en même temps et immédiatement par ce mot même, justement, d'« obéissance » : pour ce que sans doute, aux yeux de Marcher, cet amour patient que lui a voué May est somme toute, bien que l'« obéissance » qu'il suppose en soit « merveilleuse », lui *normal* et dans l'ordre des choses. Le « secret de May » doit donc *s'effacer* devant celui de Marcher (alors qu'il est peut-être tout aussi « étrange », « prodigieux », etc. que lui) ; et c'est bien sûr en acceptant *par amour* cet « effac(ement) » que sa détentrice signe ce « pacte diabolique » qui va la conduire au drame que raconte cette *Bête* : « Je resterai aux aguets avec vous » – alors qu'après tout une autre *Bête* (mais qui alors aurait sûrement porté un autre titre) aurait pu nous raconter une *toute autre histoire* : celle par exemple, durant leur existence entière, de la méditation par les deux

« amis » de ce « mystère de l'amour » que, depuis leur rencontre initiale en cette Italie peu ou prou mythologique de leur jeunesse, avoué May à Marcher. Et c'est là probablement un des traits de l'art du romancier-Hames (ce qu'on pourrait appeler la « signature *flottante* » de ses intrigues) : cette manière qu'il a, tout en nous racontant *une* histoire, de nous faire sentir qu'il aurait pu tout aussi bien, à partir du même canevas de départ, en raconter une *très différente* – *cf.* notamment l'anecdote rapportée plus haut de l'expérience de ma *première* lecture de cette *Bête*… et de cette question qui, une fois le livre refermé, en a surgi : « Mais *quelle histoire* au juste vient de me raconter cet auteur (qu'à l'époque je ne connaissais pas) ? » L'histoire de May et de Marcher que nous conte cette *Bête* est, pour reprendre le (beau) titre d'un roman de Barbey, « une histoire sans nom » ; mais non tant parce qu'elle serait d'abord, comme dans le cas de celle de Barbey, une particulièrement lamentable et désolante… que parce que surtout, la lisant, on ne sait jamais trop au juste *de quoi* nous parle James : d'« amour », de « psychologie », de…, etc. (et indécision romanesque, « flottement de l'intrigue » qui font venir les récits de cet auteur comme, sinon « les meilleurs », du moins *les plus mystérieux* qui aient jamais été écrits – *cf.* notamment l'observation de Borgès qui considérait James comme « le plus mystérieux » des écrivains : pour ce que sans doute, le lisant, nous ne parvenons jamais à mettre un « nom » sur ses histoires… et *a fortiori* sur ce mystère) ?… Il y aurait, de la même façon par exemple que, dans le domaine pictural, il existe un « mystère-Vermeer », dans cette fois-ci le domaine « littéraire » (pour dire vite), un « mystère-Henry James » ; et « mystère » qu'aucune clef, selon, biographique ou herméneutique ne saurait vraiment résoudre : ce pour quoi le commentaire que je tente ici de cette *Bête* (peut-être le plus « mystérieux » des récits de ce « mystérieux écrivain » – plus encore même que celui de son *Tour d'écrou* : dont la dimension « fantastique », à l'aune de ce (pur) « mystère-Henry James », peut encore apparaître comme une sorte de « facilité ») est, d'une certaine façon, condamné à échouer : pour ce que, contrairement à la vulgaire « énigme », le *mystère*, lui, n'est pas résolvable – me restant donc, si je veux malgré tout poursuivre ce com-

mentaire, la seule issue (herméneutique) de, ce « mystère », non tant en chercher l'impossible-inexistante « clef »…que de l'*approfondir* toujours plus : ce qui sera désormais l'unique « ligne de fuite » de la rédaction des développements qui, sans plus chercher à respecter quelque ordre, logique ou « progression » vont suivre.

James, ai-je pu écrire plus haut, est cet « auteur qui essentiellement *déçoit* » ; mais « déc(eption) » qui, on le comprend par les considérations qui précèdent, n'est pas tant due au contenu de ses fictions qu'au *climat de mystère* où il les fait baigner : puisqu'un « mystère », par définition : jamais résolvable, ne peut en effet que « décevoir » celui qui s'était lancé dans la quête de sa « résolution » – et même si cette « déception » nous donne finalement plus de « bonheur (scripturaire) » que si James s'était abaissé à donner à son lecteur la résolution du « mystère » que sa fiction a mise en place (dans *Le Tour d'écrou* nous ne savons pas si les fantômes sont « réels » ou non, dans le *Motif* nous n'apprenons rien de l'énigme littéraire à l'œuvre dans les livres de Vereker, etc.) – ; ce pourquoi aussi, plus particulièrement dans cette *Bête* : où un tel « procédé » est comme quintessencié, la première question qui vient au lecteur, une fois la dernière page tournée, est celle de ce « Mais *quelle* histoire nous a au juste racontée son auteur ? » ; et question qui lance dans l'esprit de ce lecteur la grande machinerie herméneutique de la recherche des « clefs » de ce mystère demeuré intact et inviolé : même si ces « clefs », à l'aune de l'épaisseur du climat (du même nom) qui se dégage de cette lecture, lui semblent toutes, sans être nécessairement fausses, bien pauvres et comme « vulgaires » (dans cette *Bête*, par exemple, l'homosexualité de Marcher – comme, dans le *Tour*, la folie de la gouvernante, etc.). Le premier « mystère » de cette *Bête*, et générant tous les autres, provenant donc du fait que son lecteur ne parvient pas à mettre un *nom* sur l'histoire qu'il vient de lire (d'où la référence plus haut par moi au titre de Barbey) ; ce qui rend ce récit à mon sens « supérieur » encore à ceux de James déjà analysés dans cette *Profondeur* : étant clair que, si ce même lecteur a tou-

jours la possibilité d'apposer par exemple au *Tour d'écrou* le nom de « conte fantastique » (ou au *Motif* celui d'« énigme littéraire »), ici il ne voit pas du tout dans quelle « rubrique » il pourrait faire entrer l'« histoire sans nom » de May et de Marcher (une « histoire d'amour » pourrait-on à la rigueur avancer – même si, à peine risquée, l'insuffisance d'une telle appellation éclate évidemment : pour ce que, si telle avait été l'intention de James dans cette *Bête*, alors on pourrait dire que son récit est complètement « raté »). Et si l'on tient absolument à faire entrer l'intrigue de ce récit dans la catégorie des « histoires d'amour », alors il faudrait immédiatement préciser que cette « histoire (du même nom) » a tout de même cette particularité que, non seulement « elle *finit* mal » : ce qui d'ailleurs, en une telle catégorie, n'est guère original, mais de plus, surtout, qu'*elle ne commence jamais* : ce qui la rend absolument unique parmi toutes ses autres sœurs romanesques plus traditionnelles » (qui certes, généralement, « finissent mal » – mais qui, du moins, ont encore « un début, un milieu et une fin » : ce qui n'est pas le cas, on l'a vu, de cette *Bête*… qui commence elle par sa « fin », après quoi il n'arrive plus rien (ou si peu))… Nous passons notre lecture à attendre, en compagnie de May et de Marcher, un Événement dont nous savons pourtant qu'*il ne peut pas arriver* – qu'il n'est qu'une construction fantasmatique du narcissisme de Marcher (à laquelle May, par amour, a commis l'erreur de souscrire : lui donnant par là force et crédibilité) –; et voici que pourtant, à notre grande déconfiture : « déception » de lecteur qui s'imaginait plus lucide que les personnages, cet « Événement » finit par « arriver » : sauf que, comme Marcher, nous le *manquons* dans le moment même de sa survenue (chapitre IV) ; si bien que, malgré les deux chapitres « subsidiaires » qui suivent : ceux où May puis James s'efforcent de nous fournir quelques « explications » sur la nature de cet Événement (de cette « Bête »), lorsqu'enfin nous refermons le livre, nous n'avons toujours *rien compris* à ce qui, pourtant, s'est passé *en direct* sous nos yeux – mais que nous avons « mystérieusement » manqué : d'où la question, qui surgit àl'instant du refermement par nous de cette *Bête dans la jungle*, de ce « Mais quelle histoire au juste nous a racontée son auteur ? » « Un peu comme si James,

par son (non-) « histoire d'amour » entre ses deux (vrais-faux) « amoureux », avait cherché à illustrer l'aphorisme de son contemporain Nietzsche – quoiqu'en son mode, lui, pratique et romanesque :

Rien ne vaut rien
il ne se passe jamais rien
et cependant tout arrive
mais cela est indifférent

(et aphorisme dont j'ai montré qu'il est peut-être la description la plus exacte et la plus lucide de la *nature très particulière* du « temps moderne » – celui qui se caractérise précisément par la métamorphose de sa trame passant insensiblement du registre de « l'illusion perdue » à celui de « l'occasion manquée » : le hasard objectif-scripturaire à l'œuvre ici étant que le chapitre où je traite, dans le tome initial de ma *Profondeur*, de cette « nature très particulière » en est aussi un consacré à ma *première* analyse de cette *Bête dans la jungle*). Et en effet, dans cette *Bête*, « il ne passe jamais rien » entre ses deux protagonistes (même pas l'ébauche d'une liaison, même pas un seul « baiser volé »), « et cependant » l'Événement du « bond de cette Bête » – que nous lecteurs pensions parfaitement fantasmatique (une pure élaboration du narcissisme de Marcher) – finit par « arriv(er) » ; même si « cela dans l'économie du récit de James, est indifférent » : puisque ce « bond » passe in-aperçu *et* du « décevant » Marcher, *et* de son, par le même mouvement : « déçu », lecteur.

Et n'est-il pas étrange à ce titre qu'entre cette initiale-lointaine analyse du « petit roman » de James et le (plus vaste) commentaire que j'en fais ici présentement se soit interposée rien de moins que dix-huit tomes entiers de mon « grand récit » – comme si cette *Bête*, pour « bondir » enfin : quoique en un mode ici « (purement) scripturaire », avait attendu un autre (et plus démesuré encore que celui de la « séparation » entre May et Marcher)

intervalle temporello-scripturaire (celui donc des dix-huit tomes de cette *Profondeur* – presque vingt-cinq années de sa rédaction) –; et « patience (merveilleuse) » d'un tel « monstre » dont on comprend dès lorsqu'elle n'a pu se déployer que dans l'élément de ce « (pur) scripturaire » que je dis: notion que, à l'époque de l'écriture de cette analyse lointaine-initiale, je n'avais pas encore découverte (ou inventée)?… Le parallèle entre ces deux intervalles (le « strictement littéraire » de la séparation May/Marcher et le « purement scripturaire » entre mes deux analyses de cette *Bête*) pourra sembler à mon lecteur quelque peu « tiré par les cheveux »; mais comme dans les deux cas (celui du roman de James et celui de mon « grand récit ») il introduit un « blanc » (le premier donc littéraire, le second scripturaire), il faut cependant le prendre en considération: pour ce que, dans les deux cas aussi, il fait signe vers une *menace* qui planerait en suspension au-dessus de « l'histoire d'amour » de James et le « roman philosophique » de ma *Profondeur*; et « menace » qui prendrait donc la forme du « bond de cette Bête », qui durant les deux intervalles temporels s'est nourrie de leur « blanc » (selon littéraire ou scripturaire), sur leurs narrateurs respectifs: Marcher et moi; si bien que moi aussi, comme le personnage de James, je dois m'attendre à la survenue, de plus en plus proche à mesure que s'accumulent les tomes (nombreux) de mon « grand récit », d'un Événement « prodigieux, terrifiant »: dont l'analyse seconde de cette *Bête*, après tant d'années consacrées à celles d'autres œuvres, pourrait être comme le *signe annonciateur*; mais de quoi alors au juste? Ce qui apparaît en tout cas évident au scripteur de cette *Profondeur*, c'est que, depuis qu'il est entré dans la rédaction de la rubrique de ce « Recherche extrême »: un peu semblable, en sa forme scripturaire, à la « jungle » dont parle James, le mystère autour de lui – et par conséquent: le *danger* – n'a cessé de s'épaissir; à tel point que désormais chaque page, en une telle « jungle (scripturaire) », il commence d'écrire lui apparaît comme le fourré ou le taillis où, peut-être, se tapit la fameuse « Bête »: celle qui donc, en son « bond », doit emporter son scripteur; et quelle chose étrange que de rédiger un livre auquel son auteur, presqu'à tout moment, peut « succomb(er) »! « Il y a un monstre dans (l')

histoire (sans nom) » que raconte mon « grand récit » ; et « monstre » qui, comme dans celle du « petit roman » de James, s'est nourri du « blanc » de l'intervalle temporello-scripturaire (celui entre mes deux analyses de cette *Bête*) pour croître et prospérer : attendant son heure pour bondir et, en un tel bond, emporter le scripteur de cette *Profondeur* ; et qui ne comprend par là (toujours pour pousser dans ses derniers retranchements le « parallèle » que je fais/risque ici entre les deux ouvrages) que l'analyse première de cette *Bête* (rédigée dans le tome initial de mon « grand récit ») n'est rien d'autre que le *pendant* de l'aveu que, dans le « petit roman » de James, Marcher fait à May de son « secret » (et « correspondance » d'autant plus prégnante que, on le sait : comme je l'ai déjà raconté ailleurs, il existe en effet, dans la rédaction de mon « histoire sans nom » à moi, une *interruption de sept années* – celles qui s'étendent entre l'achèvement de l'écriture de ce tome initial-éponyme (1999) et, suite à sa publication (2 007), sa reprise : qui depuis n'a plus cessé). Où l'on comprend aussi par ce « jeu de correspondances » entre les deux ouvrages que le temps est peut-être venu pour moi de me poser la même question que, dans les développements qui précèdent, je me suis posée au sujet de cette *Bête* et de son « histoire sans nom » : celle donc du « nom » même de l'« histoire » que, durant toutes ces années attelées au manuscrit de cette immense *Profondeur*, je n'ai cessé de raconter à mon « innocent lecteur » ; et réponse à celle-ci qui, si je la trouve, pourrait bien constituer la « nature de la Bête » dont le « bond », hors de sa « jungle (scripturaire) », doit m'emporter. Et en ce sens aussi, toujours pour illustrer cette « correspondance » entre les ouvrages, on pourrait dire que la rédaction de cette « Recherche extrême » (dont ce présent *Milieu doré* est déjà le troisième volume) n'est peut-être rien d'autre, à son tour, que le pendant du chapitre VI et dernier du récit de James : celui où Marcher, après un long séjour à l'étranger : dont il ne tire qu'un surcroît d'ennui et de tristesse, revient à Londres sur la tombe de May… où l'attend enfin la « révélation » de la véritable nature de la Bête dont il a attendu le bond sur lui toute sa vie – et par là aussi : le « nom » de « l'histoire sans nom » qu'il a vécue avec May.

Or cette « révélation » lui est apportée par une rencontre qu'il fait, un jour qu'il est allé se recueillir sur la tombe de May, au long des allées du triste cimetière de faubourg où celle-ci est enterrée – celle d'un homme (visiblement en deuil – peut-être d'une « autre May » ?) dont le visage expose apertement tous les stigmates du plus profond des désespoirs amoureux :

Marcher reconnut p. 92 et c'était là l'essentiel (…)

; s'ensuit une longue description de l'individu qui conduit Marcher à la question suivante :

L'inconnu s'éloigna p. 93 le torturait ainsi tout en le laissant en vie ?

; avant que ne tombe la terrible réponse : « quelque chose que lui, Marcher, n'avait pas » (petite phrase qui est à la source de la prise de conscience déjà rapportée dans le cours de ce commentaire – et sur laquelle s'achève cette *Bête*)… Il est à noter ici que James ne se donne même la peine de décrire l'individu que son héros croise au long d'une allée de ce cimetière (ni son « habillement », ni son « âge », ni sa « personnalité », etc. – n'en retenant que son expression « profondément accablée » : car « c'était là l'essentiel »), alors que pourtant, après May et Marcher, il s'agit bel et bien du *troisième et unique personnage* de son roman – puisque, en celui-ci, nous ne sommes jamais introduits en présence de, par exemple, quelques uns des membres de l'entourage de May et de Marcher (pas même de la « vieille tante » dont va hériter la jeune femme) – ; mais « personnage » qui, bien qu'à peine esquissé, joue cependant un rôle capital dans l'économie de l'intrigue : pour ce que c'est sa rencontre qui va mettre Marcher sur la voie de la « révélation » (de la « nature exacte de la Bête » – restant à se demander si ce « personnage », au sens du moins strictement romanesco-littéraire, en est vraiment un). Et je crois pour ma part qu'il s'agit plutôt ici d'un *ange* (mettons : « l'ange du

deuil et de la désolation ») envoyé, sinon par la Providence du moins par la *nécessité scripturaire* à l'œuvre dans le récit de James, à Marcher pour lui représenter, en une sorte de « sombre miroir », ce que doit être un *deuil* lorsque celui qui le subit a vraiment « vécu », c'est-à-dire vraiment « aimé » – ce que d'évidence Marcher, pour ce qu'empêtré dans son narcissisme, n'a jamais su faire (alors qu'avec May il en avait eu la possibilité) :

Quelque chose que lui, John Marcher, p. 93 ce profond ravage ? (…)

; et moment d'une telle prise de conscience qui est aussi celui de l'« irruption brutale » en lui de ce que James appelle la « révélation » (et même plus loin : l'« illumination ») :

La chose extraordinaire p. 93 quand on l'avait aimée pour elle-même *(…)*

(et si je mets en italiques les trois derniers mots de cette citation, c'est bien sûr parce qu'ils font *toute la différence* entre l'amour qu'a pu porter Marcher à May – d'essence toujours peu ou prou narcissique (« amour pour lui-même ») – et celui qu'exprime le visage « ravagé » de cet individu qui, s'il a aimé une femme, l'a d'évidence fait « pour elle-même »). Où l'on comprend par la scène de cette rencontre inopinée entre Marcher et cette « vivante figure du deuil » (son « ange » ai-je pu écrire plus haut) que le vrai « malheur » du héros de James réside en ce fait que, de la même façon que, quand May était encore vivante à ses côtés, il n'a jamais eu accès à un authentique sentiment d'amour « pour » sa/la compagne de toute une vie, celle-ci morte, il n'a pas accès non plus à l'*authentique douleur* qui aurait normalement dû accompagner une telle « perte » – ce pourquoi James dit des visites régulières (une par mois) que Marcher rend à la tombe de May qu'elles sont devenues pour lui une sorte de routine « bénéfique » (jusqu'à du moins la rencontre avec cet « inconnu »).

Ces quelques pouces de terre P; 89 encore vivre vraiment (…)

; et cela parce que cette tombe constitue comme une « poire pour la soif » à son incorrigible narcissisme rémanent – le dernier « lieu » où celui-ci trouve encore le moyen de se ressourcer (alors que partout ailleurs, en dehors de ces « quelques pouces de terre », il n'en a plus la possibilité) :

On eût dit que n'étant plus p. 89 c'était la tombe de son amie (…)

; et cela parce que le lieu infime de cette tombe lui procure encore l'illusion qu'il a, sinon « aimé », du moins *vécu* – approché comme « la vérité de son existence » :

Ce livre ouvert était p. 93/94 et son identité.

(mais ultime illusion par laquelle subsiste ce qu'il lui reste de narcissisme – notons au passage cette indication que, lorsqu'il vient se recueillir sur « la tombe de son amie », c'est encore *à lui et non à elle* qu'il pense (« il lui semblait se promener dans le passé en compagnie d'une personne qui n'était autre que le jeune homme qu'il avait été » – alors qu'on se serait plutôt attendu à ce qu'il dise « en compagnie d'une personne qui n'était autre que… May !) – que va venir anéantir la rencontre qu'il fait avec cet « inconnu » : pour ce que celui-ci lui (re)présentant tout d'un coup le vrai visage (« ravagé ») de l'*authentique douleur* de ceux qui, eux, ont réellement « vécu » parce qu'« aimé » quelqu'un « pour lui-même »).

Le « bond de la Bête » – que Marcher avait manqué lors de son ultime entrevue avec May du chapitre IV (et non donc de celui cinquième – pour ce que, à cet instant, tout était déjà « consommé ») – aura donc consisté pour lui en la prise de conscience qu'il n'a en réalité, pour ce que n'ayant jamais « aimé » que « lui-même » : signature de tout narcissisme, jamais non

plus « vécu » : ce qu'il appelle (avec quelque emphase) « la vérité de son existence » n'ayant donc résidé, pour finir, qu'en ce narcissisme-même – et prise de conscience qui lui vient dans le moment de la rencontre avec cet « inconnu » (au visage, lui, « ravagé » par une authentique douleur d'amour et de deuil – à laquelle Marcher, d'évidence, n'a jamais eu accès)… qui anéantit la dernière illusion à laquelle ce même narcissisme s'accrochait pour survivre : ce moment étant donc aussi celui de *la mort de tout narcissisme* en Marcher (mais « mort » qui, elle aussi, survient *trop tard* – puisque May n'est plus là pour en recueillir les fruits et autres amoureux « bénéfi(ces) » : sinon en le mode terrible du conditionnel de ce « Il *aurait* pu échapper à… »).

Il aurait pu échapper à son destin en p. 95 avait pour lui (…)

Marcher, pour user d'une formulation connue, est « puni par là où il a pêché », c'est-à-dire ici, en l'occurrence, par le trait narcissique-extrême de sa personnalité qui, en l'empêchant d'aimer May » pour elle-même », l'a, lui, empêché de *vivre* : pour ce que c'est justement lorsqu'on renonce à ses fantasmes (du même nom – ce pressentiment chez Marcher qu'un « grand événement » l'attendait), que l'on se résout à « prendre le temps comme il vient », que l'on commence vraiment à « vivre » (ce qui aurait pu arriver à Marcher s'il s'était par exemple résolu à (très banalement/ordinairement) épouser May – mais résolution à laquelle s'est opposé, de toute sa force « ressentimentale/anti-temporelle », son narcissisme) – et de la même façon que c'est ce (même) narcissisme qui l'a empêché de sauver May de la maladie et de la mort quand il en était peut-être encore temps, quand…

(e)lle avait bondi au crépuscule de cette froide soirée d'avril P. 95 où il fallait qu'il le fût (…)

Bien sûr, à cette interprétation du récit de James, on peut toujours objecter que la douleur qui frappe Marcher à l'instant de cette rencontre avec les « anges du deuil », figure de toute désolation amoureuse – celle qui

fait que notre héros « se jet(te), face contre terre, sur la tombe (de May) » (excipit de cette *Bête*) – est tout ce qu'il y a de plus intense et réelle – à ce bémol toutefois qu'elle n'est pas tant tissée de désespoir (amoureux) que d'« amertume » (à la pensée de l'« occasion » que, avec May, Marcher a « manquée » :

Pourtant c'était là la connaissance p. 95/96 l'écœura (…)

; et « connaissance » qui bien sûr, à cet instant, n'est rien d'autre que celle de la « nature exacte de la Bête » qui, ayant déjà emporté May lors de « cette froide soirée d'avril », doit à présent bondir sur lui – et malgré le fait que May, en un ultime mouvement d'amour envers le compagnon d'une vie entière, eût souhaité que celui-ci, à cette « connaissance » infiniment douloureuse et « horrible », n'accède jamais :

La crainte qu'il avait nourrie p. 95/96 Quel horrible réveil! (…)

; car voici qu'à présent, et du fait même de cette « connaissance » : que May avait cherché à lui épargner (« Vous ne le découvrirez jamais »), c'est sur lui que la « Bête » s'apprête à bondir – quoique bien sûr en un mode très différent de celui avec lequel elle avait « bondi » sur Mail :

C'était comme s'il voyait p. 96 le clouer à terre (…)

La seule chose qui soit « arrivée » à Marcher dans cette vie c'est que justement *il ne lui est rien arrivé du tout* : toute la (non-)intrigue de cette *Bête* tournant finalement autour de ce « rien », c'est-à-dire autour de ce mode très particulier de l'écoulement du temps où, en effet, « il ne se passe jamais rien et (où) cependant tout arrive » – y compris la douleur la plus extrême – ; mais douleur qui, elle-même, *arrive toujours trop tard* : pour ce que naissant de la considération « am(ère) » de tout ce qui, dans ce même temps, a été « manqué ». Et finalement, lorsque Marcher « se jet(te), face

contre terre, sur la tombe » de May, c'est encore *sur lui-même* qu'il pleure, non sur May, sur sa vie qui n'aura donc été qu'une longue succession d'« occasions manquées » (avec May – en Italie, puis à Weatherend, puis à Londres, etc.) ; et « occasions manquées » qui aboutissent à ce résultat peu ou prou lamentable, de cette vie et de son temps à elle alloué, il n'aura en définitive *rien vécu* : pour ce qu'ayant attendu, durant toute cette vie et son temps, l'événement peu ou prou fantasmatique que lui faisait miroiter son narcissisme (et que nous, lecteurs de cette *Bête*, savions ne pas pouvoir survenir – l'extraordinaire du récit de James résidant en ce fait que cet événement a bel et bien fini par arriver : quoiqu'en le mode de cette « indifféren(ce) », de ce « rien ne vaut rien », que dit l'aphorisme de Nietzsche).

J'attendais beaucoup, il faut le dire, de la « Présentation » que l'universitaire Julie Wolkenstein a donnée du récit de James (dans la traduction cette fois-ci de Jean Pavans) – et cela probablement parce que celle qu'elle a fait du *Tour d'écrou* m'avait beaucoup aidé en le commentaire par moi de cet autre « roman court » de James (*cf.* la deuxième partie de mon *Bruit du temps*) –; mais je dois avouer ici ma profonde déception… qui vient certainement du fait que cette « présentation » prend peu ou prou la forme d'une « lecture comparée » entre cette *Bête* et *Le Motif dans le tapis* (également analysé par mes soins dans ce même *Bruit du temps*) ; et forme sans doute imposée à l'universitaire par le fait qu'elle avait à « préfacer » un ouvrage où cohabitent les deux récits : initiative éditoriale à mon sens peu pertinente dans la mesure où, comme je l'ai dit plus haut, la *Bête* a quelque chose de tout à fait *unique* dans la production de James – ce que la même Wolkenstein reconnaît d'ailleurs implicitement (quoiqu'en mode dénégateur) dès l'entame de sa « Présentation » :

La Bête dans la jungle *p. 7 gagent à se voir ainsi confrontés ? (…)*

(à quoi j'ai envie de répondre : *absolument rien* – tout se passant un peu

ici comme si l'universitaire avait cherché à justifier le choix (très discutable) par son éditeur d'une telle réunion (somme toute très artificielle) entre les deux textes : alors qu'il me semble à moi que les lumières du savoir (littéraire-universitaires) eussent été bien plus profitables à l'« innocent lecteur » en général et au commentateur improvisé en particulier de cette *Bête* si sa (très savante) représentante, au lieu (donc) de tenter de relever le défi (peut-être plus éditorial que littéraire) de cette « confront(ation) », s'était au contraire concentrée sur cette « place à part » et autre « singularité absolue » (soulignée par mes soins dans la citation)… qu'elle veut bien, cependant, reconnaître au récit de cette *Bête*)… Ceci dit, il y a pourtant dans la « Présentation » de Julie Wolkenstein – quoique toujours un peu « par la bande » (lorsqu'elle laisse un temps de côté son projet de « lecture comparée » entre *Bête* et *Motif*) – d'excellentes considérations sur la première – dont celle-ci par exemple… qui constitue comme le plus exact « résumé » de sa (non-)intrigue :

John Marcher, l'anti-héros de La Bête *p. 7 d'un amour inaccompli (…)*

; et même la plus étrange des « révélations » sur l'origine de cette (non-) intrigue – qui ne serait qu'un emprunt par James à un projet de nouvelle de son amie Constance Woolson retrouvé dans ses « papiers » après le suicide de celle-ci (geste désespéré dont tous les biographes s'accordent à penser qu'il eut pour cause l'amour – non réciproque (comme celui de May envers Marcher !) – que cette femme avait voué à l'im-puissant/in-différent James) :

« Imaginer un homme qui consacre sa vie à chercher et à attendre son "moment de splendeur". "Est-ce bien mon moment"? p. 10 du premier personnage là-dessus. »

(James s'étant donc contenté on le voit, pour rédiger son propre récit, de remplacer ce « moment de splendeur » par un autre de tonalité, elle, plus secrète et moins vulgaire-spectaculaire – « ce n'est pas, dit Marcher

une chose que je doive faire, que je doive accomplir dans le monde, pour qu'on me remarque ou qu'on m'admire. Je ne suis pas aussi crétin que cela » (traduction Pavans)). Et n'est-ce pas une chose étrange de se dire que la pauvre Constance est *doublement* à l'origine de la création par James de cette Bête : non seulement en forme littéraire (par l'« indéniable emprunt » (J.W.) que le même James fait à son projet), mais aussi en forme plus biographique (par ce « suicide par amour »… qui a peut-être donné à James l'idée du personnage de May – qui elle aussi, après tout, meurt de l'amour non réciproque qu'elle a voué à l'in-différent/narcissique/« égoïste » Marcher) ; ce qui nous fait presque regretter que J.W. ne soit pas allée plus avant en cette piste littéraro-biographico-interprétative : et toujours pour la même raison qu'elle avait, elle, à s'employer sur le chantier de sa « lecture comparée » entre *Bête* et *Motif*… On ne sait pas (et probablement on ne saura jamais) ce qui s'est exactement passé entre Henry et Constance (sans doute, connaissant notre James, rien – du moins rien du point de vue sentimental… et *a fortiori* sexuel) et notamment lors de ce séjour de six mois qu'ils firent ensemble, en 1887, dans cette « villa (…) aux environs de Florence – voici tout ce qu'en dit Wolkenstein :

Durant cette cohabitation p. 9 s'espacent.

; étant clair pourtant que cette relation (qui, dans la « vraie vie », se clôt donc par le suicide de Constance) ne peut pas ne pas faire penser à celle qui, dans la *Bête*, s'établit entre May et Marcher : une femme amoureuse d'un homme qui n'a pour elle que de l'« estime » et de l'« amitié » (et qui, elle aussi, finit par mourir de cet amour non réciproque). Mais dans ce parallèle entre biographie et fiction, que devient le fameux « secret » de Marcher ? – peut-être rien d'autre que l'*ambition littéraire* de James qui, « entre le mariage et l'écriture » : entre l'amour de Constance et la gloire artistique à laquelle il se sent appelé/destiné, finit par opter pour les secondes (condamnant par là celle qui aurait pu devenir son épouse officielle et légitime au désespoir – peut-être dès lors un des noms de la « Bête » qui, en

son bond, emporte May dans la maladie et la mort : alors qu'à cet instant, en le mode du « Dis seulement une parole » (ici donc : d'*amour*) et je serais guérie, Marcher pouvait encore la *sauver*).

La « Bête », dans le récit éponyme de James, ne serait-elle finalement que le signifiant de l'« ambition littéraire » qui, dans le « vie réelle » de son auteur, l'a toujours possédé ; et « ambition » (vice ou névrose littéraires – J.W. parle même ici de « perversion ») qui ressemble fort au fantasme narcissique de Marcher : celui de ce « grand événement » qui doit un jour lui « arriver » (même si James, probablement pour brouiller un peu plus les pistes interprétatives de son récit, s'est bien gardé de faire de son personnage un écrivain ou un artiste – alors que d'évidence il en présente bien des traits : *cf.* notamment, dans le premier chapitre, la saisie poético-esthétique qu'il fait des merveilles exposées à Weatherend). Le « destin » de Marcher en tout cas – dont la caractéristique essentielle, on l'a vu, est d'avoir passé sa vie entière à *se réserver pour* un/ce « grand événement » (en oubliant en cette attente de cette vie, tout simplement la « vivre » – et notamment : en négligeant l'amour de May) – présente bien des points communs avec celui de ces auteurs (célèbres ou obscurs) qui, eux aussi, sacrifient tout à leur vice scripturaire ; et dans l'attente eux aussi d'un « grand événement » qui prendra alors chez eux la forme, par exemple, de la rédaction d'un… « *grand* récit » (!) ; et qui ne comprend par là, dans le cas particulier du « possédé de l'écriture »-James, que c'est exactement ce qui est « arrivé » à l'auteur de cette *Bête* (composée bien des années après le suicide de Constance) : qui a transformé sa (non-)histoire avec celle-ci « en-littérature », « en-phrases » (et cela sans doute pour ce que, comme le disait un jour le littérateur Lucien Bodard, la seule aventure qui arrive aux auteurs n'est pas tant celle qu'ils ont vécue dans leur existence réelle – pour Bodard par exemple : rien de moins que la guerre d'Indochine (où il fut grand reporter) –… que « la phrase qu'ils en ont tirée). Il est clair en tout cas que le personnage de Marcher de cette *Bête* n'est rien d'autre que le double (« scripturaire » – puisque lui,

Marcher, *n'écrit pas*) de l'auteur (« littéraire » – qui nourrit lui des ambitions du même nom)-James ; comme de la même façon le « secret » du premier n'est rien d'autre que l'écho romanesque de celui du second : l'aveu dans les deux cas, à la femme qui les aime (May ou Constance) et qui va mourir de cette confidence (de maladie de langueur ou de suicide), de leurs vice narcissique/perversion littéraire/névrose scripturaire ; étant également clair que James, rédigeant cette *Bête* bien des années après le geste désespéré de Constance Woolson, ne fait rien d'autre que tenter de noyer le poisson de sa propre *culpabilité* vis-à-vis de celle-ci – quoiqu'en le mode encore/toujours narcissico-littéraire de l'écriture d'un « petit » roman/« grand » récit (tant, chez le « pervers scripturaire », le vice du même nom est profondément enraciné) – ; et « culpabilité » dont on a vu, dans le cas particulier du (non-) couple James/Woolson, qu'elle est en réalité *double* : à la fois *littéraire* (du fait de l'« emprunt » par James, pour rédiger sa « nouvelle », d'une idée de Constance) et *amoureuse* (du fait cette fois-ci du refus par le même James de l'amour de la même Constance)… Ce qui fait aussi venir la rédaction de cette *Bête* comme l'édification par James d'une sorte de *tombeau* (à la femme qui, pour lui, est morte d'amour) ; mais « tombeau » sur la stèle littéraire duquel *aucun nom ne serait inscrit* : ce qui aurait pu être le cas si, par exemple, James avait *dédié* son récit à « Constance Fenimore Woolson » ; mais « dédi(cace) » qu'il se garde bien de faire : pour ce que très certainement, aux yeux du pudique James, cela eût risqué de constituer une trop facile piste interprétative pour ses « (soupçonneux) lecteurs » – une « clef » qui l'aurait mis en danger de révéler son propre « secret » : dont celui de Marcher est, on l'a vu, comme l'*écho scripturaire-narcissique*, mais rien que l'« écho ».

Parmi les courts romans de James 4^e^ de couv. propre drame.

… est-il affirmé (je crois avec raison) sur la « quatrième de couv. » (probablement du traducteur F. Hugot) de l'édition « Point-Seuil » de cette *Bête* – sauf que c'est là encore peut-être une vantardise d'éditeur (ou

de traducteur) : puisque, à la fin de la lecture de ce « court roman », nous ne voyons toujours pas clairement de quel « secret » et de quel « drame » il s'agit au juste (d'où la nécessité pour moi, et quoiqu'il m'en coûte, de poursuivre, malgré les défections en chemin de commentateurs plus savants que moi, la rédaction peu ou prou hallucinée du commentaire par moi de cette *Bête* – quoiqu'en l'orientant désormais dans le sens d'une « lecture en a-bîme » de celle-ci : c'est-à-dire dans celui, non tant de la résolution de son *énigme*, que de l'approfondissement de son *mystère*).

… Et pour cela, revenons (encore une fois !) aux « termes exacts » de la confidence qu'a faite, aux jours lointains de leur séjour italien, Marcher à May de son « secret » – et « termes exacts » dont j'ai déjà pointé plus haut le fait qu'ils sont, non de Marcher : qui les a oubliés, mais de May :

« Vous m'avez dit que p. 28 vous y succomberiez. »

(et rappel par May à Marcher de son propre « secret » qui, comme on l'a vu, a tout de suite éveillé notre suspicion – donnant par là envoi à l'« hypothèse complotiste » que j'ai avancée plus haut : à savoir que rien ne prouve, puisqu'apparemment elle est la seule à s'en souvenir, que ce secret et cet aveu ne soient pas pure invention de sa part ; et dans le but de retenir l'attention/susciter l'intérêt (qu'elle sent déjà faiblir) de l'homme qu'elle aime secrètement depuis dix ans). Le fait est en tout cas que ce rappel (qu'il soit apocryphe ou pas – « ruse d'Ève » ou non) est le moyen par lequel le conteur-James accroche, lui, l'intérêt de son lecteur : celui-ci (et aussi « soupçonneux » soit-il) ne pouvant faire autrement que se demander ce que peut bien être ce « quelque chose d'exceptionnel et d'étrange » (qui ne recevra que *plus tard* son appellation métaphorique de « Bête ») qui *doit* survenir dans l'existence (en apparence fort banale et ordinaire) de Marcher ; et même si ce lecteur est également-immédiatement tenté de ne voir en cet « aveu » qu'un effet de la folie narcissique du personnage : d'où

la nécessité romanesque qu'a ressentie James de placer les « termes exacts » de ce (stupéfiant) « aveu » dans la bouche d'un(e) autre (étant clair que, si c'était de Marcher lui-même que nous était parvenu son « secret », notre attention de lecteur n'aurait probablement pas été ainsi requise/accrochée – nous nous serions dits « il est fou »… et aurions passé notre chemin (de lecture – refermé le livre de James) : alors que, « si c'est May qui le dit » : nous révèle les « termes exacts » de l'aveu de ce « secret », nous sommes tentés, sinon d'y souscrire, du moins de lui accorder une certaine importance). Où l'on voit par là que l'« accroche » par laquelle James re-tient l'attention de son lecteur a son exact pendant dans le récit lui-même qu'il se propose de lui raconter : celle utilisée de son côté par May pour re-tenir l'attention… de l'homme dont elle s'est depuis longtemps éprise et qu'elle vient enfin, au bout de dix années, de re-trouver – ce pourquoi la description de la « manigance d'Ève » pour ne pas perdre une seconde fois son (si oublieux-désinvolte) « Adam » :

C'est alors qu'à ce moment p. 23 sauver la situation (…)

… peut aussi bien s'appliquer à celle du conteur-James pour, lui, ne pas perdre l'intérêt de son lecteur : dont il sent déjà, comme May avec Marcher, l'attention faiblir (par cette pensée qui les visite tous deux – auditeur de May comme lecteur de James – que cette « première rencontre se réduisait (se réduit) à fort peu de choses »). Où l'on voit par là qu'« à ce moment précis » l'« amoureuse-May » est le pendant romanesque du « conteur-James » – et de la même façon que le distrait Marcher est celui du lecteur de cette *Bête* (tenté à ce même « moment » d'en refermer le livre) –; mais ceci précisé, revenons aux « termes exacts » par lesquels May rappelle à Marcher l'aveu qu'il lui a fait, en ce jour lointain de leur traversée de la baie de Naples, de son « secret »; et que penser de celui-ci ? Peut-être d'abord ceci qu'il est, seulement romanesquement transposé, *celui-là même de l'auteur-James* : qui lui aussi, après tout, a ressenti (et ressent probablement encore dans le moment même de la rédaction de cette *Bête*) « l'impression d'avoir été

choisi pour quelque chose d'exceptionnel et d'étrange » – à ce bémol toutefois que, contrairement à Marcher, il connaît bien, lui, la nature de ce « quelque chose » : rien d'autre dans son cas que la conquête d'« une belle gloire d'artiste et de conteur » (Rimbaud) –; et ambition pour laquelle en effet il a repoussé l'amour d'une femme (qui, on l'a vu, en est morte – comme va bientôt le faire le personnage de May : pour avoir « signé ce pacte diabolique » avec la folie extrême-narcissique de Marcher). Le « secret » de Marcher, dans cette perspective, ne serait donc rien d'autre que la transposition romanesque de celui de James – qui a probablement depuis longtemps compris que sa propre passion d'écriture (ce que j'ai pu appeler plus haut sa « possession scripturaire ») est encore une *folie d'essence narcissique* pareille à celle de Marcher (quoique, dans le cas de celui-ci, dépouillée de tout lustre et autre prétention « littéraires » – mais pour cela aussi peut-être, puisque Marcher, lui, n'écrit pas, plus *exemplaire* encore que celle du littérateur-James : et par là aussi, en quelque sorte, plus *universelle*) –; mais où l'on comprend aussi par là que James, en faisant avouer par Marcher un secret qui est en vérité le sien : quoiqu'en le dépouillant, dans le cas de son personnage, de toute nature « littéraire »…, met peut-être le doigt sur un secret en réalité en partage, en le mouvement du fameux « secret connu de tous », à toute l'humaine espèce : à savoir celui de sa *fondamentale passion narcissique* (dont, dans ma *Profondeur*, j'ai même indiqué l'origine théologique – par notamment une analyse du récit de la Genèse où je me focalise plus spécialement sur le moment où, suite à la commission par les deux « personnages » du « péché originel », ceux-ci ont pour première idée de voiler leur nudité : signe à mon sens de la première apparition en l'homme et la femme de toute passion « triste-narcissique » –; et cela parce que le narcissisme n'est rien d'autre, chez la créature humaine, que l'expression de son désir de se constituer une « belle image (du même nom) » : pour conjurer le constat peu ou prou désolant qu'elle est désormais cet être « dé-chu », c'est-à-dire « médi-ocre » au sens étymologique d'« inter-médiaire » entre divinité (à laquelle elle était appelée) et animalité (que de toute façon elle ne saurait ré-intégrer)).

Où l'on comprend que si l'aveu du narcissique « secret » de Marcher est susceptible d'« accrocher » l'intérêt du lecteur de cette *Bête*, c'est pour la raison que, aussi fou et délirant puisse-t-il apparaître à ce même lecteur, il touche malgré tout en celui-ci une corde sensible et bien « connue » : celle justement de son propre narcissisme et de son « secret connu de tous » ; et accroche qui fonctionne, non tant parce que le « secret de Marcher » serait celui de James, que parce qu'il est d'abord celui du lecteur de son « petit roman » (littéraire) (mais « grand récit » (scripturaire)). Or, comme on l'a vu dans le développement précédent (et plus généralement dans toute la *Profondeur*, ce fonds narcissique en partage à toute l'humanité apparaît dès l'origine de celle-ci, coïncidant avec l'événement théologico-mythologique de la « chute » que relate notamment le récit de la Genèse (même si en vérité il est présent dans *toutes* les cultures et traditions) ; et en effet, si on examine attentivement les « termes exacts » de la confidence de Marcher-Adam à May-Ève à la lumière de cette Genèse, on s'aperçoit que les deux phases de celle-ci sont conservées – d'abord celui d'une *élection* (l'appel de l'homme à la divinité) :

> *« l'impression d'avoir été* choisi *[*c.m.q.s.*] pour quelque chose d'exceptionnel et d'étrange » (…)*

(les deux derniers adjectifs ne disant rien, pour l'heure, de quelque chose qui s'apparenterait à une menace – qui m'apparait plus loin avec l'autre adjectif de « terrifiant ») ; mais phase qui, comme dans cette même Genèse, serait suivie par celle de la chute – avec notamment, cette fois-ci, la perspective de la *mort* (« vous y succomberiez ») :

> *«… qui serait peut-être prodigieux, terrifiant, et qui devait vous arrivez tôt ou tard… que vous en aviez le pressentiment et la conviction intime et que peut-être vous y succomberiez. »*

Or ce « pressentiment », apparu tôt chez Marcher : « depuis (sa) plus tendre enfance » (autant dire : depuis l'origine de l'humanité), le fait vivre depuis, comme il l'explique plus loin à May, dans une « inquiétude » de tous les instants (ressemblant fort au « souci » heideggerien) qui n'est rien d'autre peut-être (en le mode du fameux « devancement » du même philosophe) que la « conscience intime du temps », de son écoulement toujours *mortel*, chez la créature humaine. Tout se passant ici comme si le fantasme narcissique de Marcher n'était rien d'autre, chez ce personnage, que l'expression du sentiment aigu d'avoir vécu, à l'origine : « depuis (sa) plus tendre enfance », les deux phases que raconte le récit de la Genèse : celle (donc) d'une *élection* suivie de celle d'une *chute* ; et souvenir de cet épisode lointain-ontologique qui, n'en doutons plus, est à l'origine de la passion triste-narcissique de Marcher : ce pour quoi aussi, lorsque May-Ève rappelle à Marcher-Adam le séjour qu'ils firent jadis en cette Italie heureuse-mythologique de leur jeunesse, elle ne fait peut-être que lui parler du temps où ils vivaient, heureux et amoureux, en *Eden* – juste avant l'Événement de cette « chute » qui les a précipités l'un et l'autre, chacun de son côté dans l'*abîme du temps* (et notamment dans celui des dix années de leur séparation) – ; et ce pour quoi également leur dialogue initial prend la forme de ce « marivaudage » où Ève prend plaisir à « rectif(ier) » les erreurs de mémoire d'Adam quant à ce séjour italo-édénique : avant d'en venir au rappel, celui de la confidence que lui a faite Marcher à cette occasion, de l'épisode plus crucial et décisif de cette « chute » (qui fait immédiatement passer la tonalité de leur dialogue de l'enjouement de ce marivaudage à la *gravité* qui lui succède – quand May, pour « sauver la situation », décide de « prendre les choses en moins » : faire que ces « retrouvailles magiques » ne rééditent pas l'occasion manquée, à l'origine, dans le temps). Mais où l'on comprend aussi pourquoi James a choisi de placer ces retrouvailles (entre May-Ève et Marcher-Adam) dans un décor qui, par sa splendeur, ne peut que leur rappeler l'ancienne gloire perdue de leur séjour, non tant en Italie, qu'en Éden – celui de ce « merveilleux » château de Weatherend

et de la solennité du soir d'automne qui descend sur les deux personnages (sans oublier la *solitude* qui entoure leur « prendre langue » – chose tout de même un peu étonnante, sinon invraisemblable, dans la mesure où le lieu, quelques instants encore avant, était rempli d'une foule vulgaire et tapageuse : mais on sait qu'en Éden aussi Adam et Ève étaient « seuls au monde ») :

Quand enfin ils se mirent p. 18/19 les couleurs fanées (…)

(où l'on ne peut s'empêcher de pointer ici comme le « coup de pouce » que donne James à son récit pour que ces retrouvailles entre May et Marcher soient les plus « magiques », « idylliques-*édéniques* » possible – même si en même temps le titre de son livre fait planer sur celle-ci une menace que sa (non-)intrigue ne manquera pas de faire advenir : en le mouvement de la réédition de l'« occasion manquée » en Italie, c'est-à-dire plus profondément en celle de l'épisode de la chute qui a eu lieu, elle, *en Éden*).

Mais où l'on comprend aussi, par cette approche comme ontologico-théologique de la (non-)«histoire d'amour » entre May et Marcher, que la « Bête » dont il est question dans celle-ci n'est peut-être rien d'autre que ce qu'une certaine théologie, justement, appelle le « péché originel » – cette « faute » commise (donc) en Éden par un couple « originel »… et qui empêche tous ceux qui l'ont suivi de réintégrer ce même Eden (et cela parce que, du fait de son expulsion de ce lieu « où toutes choses sonnaient directement au cœur » (Artaud), l'homme, comme le dit très justement Hugot, a perdu les « simplicité » et « pureté »… de ce même « cœur » : ne sait plus « prendre le temps comme il vient ») – ; et caractéristiques qui, comme on l'a vu, sont exactement celles du personnage de Marcher qui, du fait de cette « inquiétude » de tous les instants qui le tenaille, ne sait *plus faire confiance* à ce temps : ce pour quoi le « conte de fées » mis en place au premier chapitre de cette *Bête* (et qui aurait dû normalement aboutir à un

« beau mariage » entre May et Marcher – dénouement banal du genre) va progressivement tourner à la *catastrophe* (et peut-être pire même qu'une « catastrophe » – une qui ne dit même pas son nom : « dont le nom doit demeurer ignoré dans les nuées »). Le temps (celui du moins anti-édénique/vulgaire) commence avec l'Événement de la chute (en le mode précisément de cette « inquiétude de tous les instants » que ressent Marcher – passant son existence entière à redouter/devancer le « bond » de cela qu'il appelle « la Bête ») ; mais « Bête » qui, pour finir, n'est rien d'autre chez Marcher que ce sentiment de l'« occasion manquée » à l'origine lors de l'Événement de la chute, et sentiment qui tourne chez Marcher à ce « ressentiment contre le temps et son "il fut" (cette occasion manquée) » qui fait qu'à ce temps il ne peut pas faire confiance, c'est-à-dire s'engager-dans sa dimension de sans-garantie (notamment avec May) ; ce qui le condamne aussi par là à ne vivre sa vie qu'en le mode du « non-vécu » d'une succession d'occasions manquées qui ne font finalement que rééditer la première (survenue non tant en Italie qu'en Eden) : ce qui est l'exact résumé de sa (non-)« histoire d'amour » avec la même May (« une occasion manquée par chapitre » ai-je pu écrire). Où l'on comprend pourquoi le surgissement de la « Bête », dont Marcher attend toute sa vie (quoiqu'en vain) le bond, ne peut prendre dans le récit éponyme de James que la forme d'un (non-)événement : parce que, en vérité, le personnage se réserve pour un événement qui a *toujours-déjà eu lieu* en Éden, lors de la chute ; et événement (de cette chute) qui a constitué pour l'humanité en général (en Eden) et pour Marcher en particulier (en Italie) l'*occasion manquée-initiale* : dont toutes les autres qui ont suivi n'ont été que les (de plus en pâles) ré-éditions (« une par chapitre » dans le roman de James). Et si le « pacte » que propose, lors du premier chapitre de cette *Bête*, Marcher à May – celui donc de « demeurer aux aguets à veiller avec lui » (et que May, par amour, « a la faiblesse d'accepter ») – est en effet « diabolique », c'est parce que, par cette demande, Marcher ne fait rien d'autre que d'inviter May à entrer dans un *temps de l'attente*… d'un événement qui « a toujours-déjà eu lieu » (mythologiquement en Eden, plus pratiquement pour les deux personnages en Italie) ; et temps sur le

cours « à rebours » duquel ne peuvent en effet survenir que les (non-)événements des ré-éditions successives de cet échec initial – un peu comme si Marcher, par ce « restez avec moi pour veiller » qu'il dit à May lors de leurs retrouvailles à Weatherend, signifiait subliminalement à la jeune femme : « Remettons-nous ensemble, mais non pas pour tenter de corriger (« rectifier ») l'occasion initiale-manquée par nous en Italie il y a dix ans, mais plutôt pour la re-produire indéfiniment » (en le mouvement de la succession d'autres « occasions » tout aussi « manquées » que la première-italienne – et succession qui constitue l'(anti-)intrigue de la (non-)«histoire d'amour » entre May et Marcher… que nous conte cette *Bête* : non-mariage, non-liaision, etc. jusqu'à la catastrophe finale). Marcher, du fait de ce que j'ai pu appeler plus haut son « ressentiment contre le temps et son "il fut" (Nietzsche), est obsédé par *ce qui a été manqué dans le temps* (dont le signifiant dans le récit de James est donc l'épisode italien de cet échec initial avec May – si tant est que c'en soit un : puisqu'il ne semble pas qu'il y ait eu, à cet instant lointain : qu'a peu ou prou oublié Marcher, l'ébauche de quelque idylle amoureuse avec la jeune femme) ; et obsession qui lui fait notamment manquer l'occasion (en forme de « seconde chance ») que lui offrent pourtant leurs « retrouvailles magiques » à Weatherend dix ans plus tard : pour ce que Marcher dans le fond, du fait de ce « ressentiment-contre le temps » : peut-être le non métaphysique de son indécrottable structure narcissique, préfère toujours ressasser ce que, en ce temps, il a manqué/perdu… plutôt que de sauter sur l'occasion nouvelle que ce même temps, en la forme d'une *seconde chance*, lui offre… et « seconde chance » que cette même structure narcissique lui fait dédaigner/mépriser (pour ce que sans doute, à ses yeux, un « être aussi exceptionnel que (lui) » (dixit mon binôme P.E. Laroche au moment de notre brouille) ne saurait se résoudre à être le (vulgaire) personnage d'un (banal) « conte de fées » – au (trop prévisible) dénouement de ce « beau mariage » avec May).

En ce sens, on peut dire du (lamentable) héros de cette *Bête* qu'il est

comme l'archétype de ce que les Anglo-Saxons appellent le *looser*, c'est-à-dire de cette sorte de gens qui, du fait de leur structure narcissique-ressentimentale (contre le temps), préfèrent l'échec à la réussite parce que la seconde aura toujours à leurs yeux quelque chose d'un peu *vulgaire* (au sens étymologique de « commun » – « le bonheur ? Pouah ! ») ; ce qui après tout est bien leur droit mais qui, dans le cas de Marcher, a quelque chose de profondément répugnant dans la mesure où il entraîne dans sa névrose (du même nom) la douce/tendre/innocente May ; et cela parce que, ayant tout de suite compris qu'elle était amoureuse de lui, le « Narcisse » en lui s'est dit qu'elle pouvait constituer l'appoint idéal à son fantasme (d'élection – « d'avoir été choisi pour quelque chose d'exceptionnel et d'étrange ») : ce que le même Marcher appelle, émerveillé, sa « foi en lui ».

Le temps aidant, il devait p. 39 sa foi en lui.

Où l'on comprend que ce que Marcher apprécie infiniment chez son « amie » (avec laquelle, sans jamais avoir à répondre à son amour, il va tout de même passer le reste de sa vie), c'est ce fait qu'elle lui offre le loisir de passer cette vie *sous un regard* qui, connaissant son « secret » : ayant entièrement « foi en lui », ne peut en effet le « regard(er) » que comme un « être peu ou prou exceptionnel » (on dira qu'un seul « regard », c'est bien peu, mais, aux yeux du narcissisme-extrême de Marcher, cela doit apparaître comme *largement suffisant* – et cela sans doute parce que l'unicité de ce « regard » est plus que largement racheté par son excellence et sa « merveilleuse bienveillance » : à un point même que Marcher se demande à un moment si May « ne se faisait pas de sa singularité une idée encore plus grandiose que lui-même »). Car que veut au fond le « Narcisse » sinon de passer ses jours sous au moins *un* regard qui ait absolument « foi » en sa « singularité » d'homme (secrètement) exceptionnel – et homme qui dans le fond ne tient pas plus que cela à ce que son « exceptionnalité » soit connue de tous (c'est-à-dire de tous ceux, innombrables, que Marcher juge indignes de partager le « secret » de sa « singularité ») :

Puis ils avaient tous p. 15 perdu dans la foule (…)

(ceci expliquant notamment pourquoi Marcher, lorsqu'il se met en devoir d'expliquer à May ce que pourrait être le « grand événement » qu'il attend, lui précise tout de suite que « ce qui doit arriver (ne sera) pas quelque chose qu'(il) doi(ve) accomplir pour se distinguer et susciter l'admiration » – son narcissisme ne goûtant pas du pain de cette « vulgarité »-là : étant en quelque sorte un « narcissisme au carré »). En ce sens, rien n'empêche de comparer le fantasme (narcissique – et peu ou prou : délirant) de Marcher à une religion (dont il serait bien sûr, lui, le prophète ou le messie) qui n'aurait qu'*un(e) seul(e) disciple* (May) ; mais « disciple » dont la « foi » serait si ardente et inébranlable qu'elle suppléerait largement à la croyance (plus vulgaire) d'un grand nombre : situation que James (quoiqu'en mode plus strictement littéraire) a répliquée dans cette nouvelle racontant l'histoire d'un auteur qui, bien qu'ignoré de tous, continue d'écrire parce qu'il dispose tout de même d'*un* lecteur fanatiquement fervent de son œuvre. May serait comme la grande (et unique) prêtresse du « culte marchérien » (dont la « parousie » serait alors l'attente de l'événement de ce « bond de la Bête ») ; mais culte qui en vérité, parce qu'il ne peut que renforcer la passion triste-narcissique de l'« idole »-Marcher, conduit petit à petit son (unique) célébrante à la catastrophe : pour ce que le dogme premier de ce culte, s'il autorise à May la fréquentation assidue de Marcher, lui interdit en même temps de vivre avec lui quelque chose comme une véritable « histoire d'amour » – pour ce que, si cela arrivait : si May et Marcher couchaient par exemple ne fût-ce qu'une seule fois ensemble, cela signifierait aussi et immédiatement la fin de ce culte : parce que celui-ci en est un rendu, non tant à la personne-Marcher, qu'à son *narcissisme*… Il est bien possible après tout que si, au cours de toutes ces années passées à se frôler, Marcher ne *touche* jamais May – même lorsque, en ce chapitre quatrième et crucial, elle s'offre littéralement à lui (par le « lever de son fauteuil » d'une May malade – mais qui, à cet instant, peut encore être *sauvée*) –; c'est du fait,

selon, de l'impuissance ou de l'homo-sexualité de Marcher-James ; même si la raison la plus profonde d'un tel manque d'initiative de la part de l'homme-Marcher ressort sans doute à des motifs d'ordre « religieux » : étant clair qu'une « idole » ne saurait s'unir avec sa prêtresse sans déchoir immédiatement de sa « divinité » – traduction narcissique : Marcher tient trop au *regard* que pose depuis tant d'années sa prêtresse détentrice de son secret May pour prendre le risque de, ce « regard », l'occulter ne serait-ce qu'une fois : en lui faisant par exemple, et très physiquement-banalement, l'*amour* (et cela parce que cet « amour physique » – outre sa grande « vulgarité » – n'est rien d'autre que le moment de l'*abolition de toute distance* entre les êtres (les corps) – et s'il n'y a plus de « distance », il n'y a plus non plus de « regard » : la chose à laquelle, chez May, le narcissisme de Marcher tient sans doute le plus).

Vient pourtant, fatalement, ce moment (en l'occurrence : celui de la mort de May) où Marcher, de ce « regard » sur lui : à la lumière duquel il avait quasiment passé sa vie entière, va devoir se passer – ce pourquoi sa première réaction à cette privation, est d'effectuer, suite à l'enterrement de May, un long voyage :

Après quoi il partit au loin p. 87 et les plus augustes (…)

; mais voyage qui ne peut que le décevoir – pour ce que « partout il est harcelé par l'idée que…

pour un homme qui avait connu p. 87 de la pacotille (…)

; et « idée » qui fait comprendre à son narcissisme qu'en « perd(ant) tout » (c'est-à-dire le regard de May sur lui, Marcher) « il (a) aussi perdu ce qui faisait sa distinction » et qu'…

ainsi les choses qu'il voyait ne pouvaient manquer d'être communes puisque celui qui les regardait était devenu commun (…)

Il revient donc à Londres où, comme on l'a vu plus haut, sa vie finit par se résoudre en cet ultime rituel d'aller se recueillir une fois par mois sur la « pauvre petite tombe » où est enterrée May – mais tombe qui, aux yeux de son narcissisme, lui apparaît désormais plus importante que tous les « mausolées » et autres « temples » qu'il a visités durant son voyage :

Avec le temps et l'éloignement p. 87/88 rien à côté d'elle (…)

(ce pourquoi James, au moment où son héros, de retour de son long périple, revient pour la première fois sur cette tombe, risque un mot qui peut surprendre, voire choquer son lecteur – il dit de Marcher qu'à cet instant il est « transporté d'allégresse » : ce qui n'est pas exactement la disposition d'esprit qu'on s'attendrait à trouver chez un homme venu se recueillir sur la tombe d'un être cher !). Mais « allégresse » dont on comprend qu'elle provient de l'indécrottable narcissisme de Marcher qui lui, ayant survécu sans encombres à la mort de May, voit en ces « quelques pouces de terre » comme la trace (la stèle) de son « ancienne gloire » : lorsqu'il vivait, « distin(gué) et non-« commun » : parce qu'il y avait au moins une personne dans l'univers qui connaissait son « secret », sous le regard de May ; et certes, dans l'intervalle, son amie est morte, mais son regard plein de bienveillance sur lui, par l'intermédiaire de cette « pierre gravée », continue de veiller sur lui – ce pour quoi Marcher finit par comparer cette « pierre » à une sorte de « journal de bord » et de « livre ouvert » :

On eût dit que n'étant plus rien p; 89/90 qu'il avait été

; la tombe de May dans ce triste cimetière d'un lointain faubourg de Londres devenant pour Marcher comme le pivot, le centre de gravité de son existence entière – le lieu ultime, étroit mais suffisant de l'univers où

son narcissisme a loisir de se ressourcer :

Plus extraordinaire encore p. 90 et son identité.

Et la vie de Marcher aurait pu « continu(er) encore longtemps » ainsi, consacrée à ces sortes de pèlerinages à la tombe de May – « Il s'en contenta des mois durant et une année s'écoula ainsi » – ; mais voici qu'au bout de cette « année », comme pour justifier le titre de son récit : pour révéler enfin à son lecteur (qui, à l'exemple de son héros, n'a toujours pas compris en quoi consiste au juste la nature de cette « Bête »), James abat sa dernière carte – celle donc de la rencontre imaginée par Marcher, au long des allées de ce cimetière : où il vient pieusement (quoique peut-être aussi : « allègre(-ment) ») se recueillir, de cet individu qui porte sur son visage tous les stigmates, lui, de la véritable douleur du deuil et de la désolation amoureuse :

Cela aurait continué encore p. 90 et des Indes (…)

; et rencontre sur laquelle, parce qu'elle porte comme *le coup de grâce* à la dernière illusion narcissique entretenue par Marcher : cette idée que la tombe de May est « le témoin de sa gloire passée », il nous faut à présent revenir. J'ai déjà commencé plus haut d'analyser cet épisode, mais sans me focaliser encore sur ce qu'il est « essentiel(lement) » – à savoir, « un échange de *regards* » :

(…) en passant près de Marcher, l'inconnu p. 90 si différent du sien (…) Marcher ne fut d'abord conscient p. 90 par le regard *de cet homme, il commença pourtant à l'envier (…)*

; et mot de « regard » (souligné ici par mes soins) que James reprend dans la phrase qui suit immédiatement la citation que je viens de faire – signe peut-être que c'est là le mot véritablement décisif de tout le passage :

Cette impression provoqua p. 93 événements auparavant (…)

(cette « chose la plus extraordinaire » n'étant donc rien d'autre, comme on le sait déjà, que la *révélation* à Marcher de la véritable nature de la « Bête » qu'il a attendue toute sa vie – et notamment celle qu'il a menée en compagnie de May : sauf qu'à présent, celle-ci étant morte, plus personne ne peut le protéger de l'atrocité de cette « révélation »). Or, comme on vient de le voir, celle-ci surgit à l'occasion d'un simple « échange de *regards* » (avec l'inconnu croisé dans le cimetière) ; et comment un tel « échange » peut-il enfin faire comprendre à Marcher ce qu'auparavant, durant toutes ces décennies passées à attendre (vainement) le « bond de la Bête », il n'avait jamais saisi (et peut-être justement parce que, de cette saisie : James dit « lumière », May, tant qu'elle était vivante, l'avait toujours, telle une mère ou une sœur attentives, protégée – « Vous ne le découvrirez jamais ») – possible réponse : parce que le « regard » sur lui de cet « inconnu » est dans le fond *le premier qu'il échange* (avec un autre) depuis la cessation de celui de May (sur lui) ; et « regard » qui lui, contrairement à celui de May : à la lumière duquel le narcissisme de Marcher a pu prospérer sa vie durant, sans être nécessairement hostile, est du moins sans aucune complaisance vis-à-vis, sinon de Marcher, du moins du « Narcisse » égoïste en lui – ; ce dont atteste d'évidence la citation faite par moi plus haut – dont il me faut à présent restituer la totalité :

(…) en passant près de Marcher p. 902 qui profanait les lieux (…)

Où l'on comprend par ces considérations que ce que lit apertement Marcher dans le « regard » de cet inconnu, c'est, non tant même un muet reproche : celui d'être si « allègr(e) » parmi toutes ces tombes d'« êtres chers », que la « révélation » (à la « lumière » de laquelle il accède enfin – au bout tout de même d'une année entière consacrée à ses pèlerinages sans excessive douleur à la « pauvre petite tombe » de May : mais qui lui est devenue, pour les narcissiques raisons qu'on a vues, plus précieuse et

« bénéfique » que les mausolées des « Pharaons ») que, en perdant May, il a aussi/surtout *perdu le regard*, tissé de « merveilleuse bienveillance » pour ce que May, elle, était la seule à connaître son « secret » – et même à y souscrire comme « religieusement »), que son ancienne amie portait sur lui – et situation nouvelle pour Marcher (à tout le moins : pour le Narcisse qu'il est/a toujours été – *continue d'être même après* la mort de May) que, dans l'excipit de sa « Présentation », le traducteur-Hugot résume fort justement ainsi :

Lorsqu'elle [May] meurt p. 14 l'œil de Dieu.

; et « œil de Dieu » qui, contrairement à ce qu'affirme un poème fameux de Hugo, n'est pas « dans la tombe » (de May), mais dans le *regard*, cette fois-ci sans nulle complaisance vis-à-vis de son narcissisme, que porte sur lui cet « inconnu » au moment où il croise Marcher au long des allées du cimetière : ce pour quoi j'ai pu identifier ce personnage à une sorte d'« ange du deuil et de l'(amoureuse) désolation »… dont la mission est de mettre Marcher sur la piste de la « révélation » de la véritable nature de la « Bête ».

Et en effet, c'est uniquement suite à cette rencontre avec cet « ange » (dépêché, sinon par « Dieu », du moins par James – pour les besoins du dénouement de son récit), et suite notamment à cet « échange de *regards* » qu'il a avec cet « inconnu », que Marcher, tout narcissisme aboli : foudroyé par l'« œil de Dieu », *comprend enfin* en quoi consiste la véritable nature de la « Bête » – et que le lecteur du récit éponyme, de son côté, et par le même mouvement, « comprend enfin, lui, *quelle histoire* lui a, par James, été au juste racontée – ; et « révélation » de la nature de cette « Bête » et de cette « histoire » qui se résume finalement à l'interprétation que donne Hugot du texte qu'il vient de traduire : comment un personnage, dont la caractéristique essentielle de sa personnalité est un/ce narcissisme profond/invétéré (quoique « paradoxal »), passe sa vie entière sous le regard (complaisant/

amoureux) de son « Ève » particulière… avant que de devoir « affronter », cette Ève étant finalement morte : emportant avec elle son regard « merveillement bienveillant » son Adam-Marcher, « nu et désemparé, l'œil (lui sans nulle complaisance vis-à-vis du narcissisme de sa lamentable créature) de Dieu ». Ce que ce simple « échange de regards » entre Marcher et l'inconnu du cimetière fait comprendre au premier, c'est que, en perdant May, il a perdu bien plus qu'un « être cher » et autre « amie (très) estimée » : rien de moins que le *regard* à la lumière duquel, durant toutes ces années passées en compagnie de son Ève-May, son narcissisme avait pu survivre et même prospérer ; mais narcissisme qui à présent, ayant enfin accédé à la « révélation » de ce qu'il a vraiment perdu en perdant May : le regard qui lui permettait (sans que Marcher s'en rende vraiment compte) de tout simplement perdurer, va s'éteindre et mourir : foudroyé par un *autre regard*, différent de celui trop complaisant/bienveillant d'Ève…, qui est celui (donc) de « l'œil de Dieu » – à tout le moins : celui de cet « ange »… dépêché par Dieu (ou James) au long des allées de ce cimetière en vue d'un tel foudroiement (d'un tel dénouement). Où l'on comprend aussi par là que le bond de cette « Bête » – création fantasmatique du narcissisme de Marcher (mais auquel l'(amoureux) regard de May-Ève sur son Marcher-Adam avait donné force et « prospérité ») – ne réside en rien d'autre qu'en l'événement, qui constitue l'épilogue du récit de James, de *la mort par foudroiement* de ce narcissisme même : ce pourquoi aussi rien ne nous empêche de lire les dernières pages de cette *Bête* comme la métaphore d'une auto-dévoration d'un narcissisme ; et « *auto-dévoration* » qui survient (en mode toujours violent) lorsque ce narcissisme se voit privé du dernier motif extérieur qui le soutenait encore : en l'occurrence ici, dans le cas de Marcher, lorsque celui-ci reçoit la révélation que, en perdant May, il a également perdu le *regard* à la lumière duquel son narcissisme avait pu si longtemps vivre et prospérer. On dit par exemple qu'« il est dangereux de contredire les fous » ; mais que devient cet adage lorsqu'on l'applique cette fois-ci à la « folie » de type *narcissique* : eh bien peut-être ce qui arrive à Marcher aux dernières pages de l'« histoire de sa vie » – lorsque l'événement fantasmatique créé

de toutes pièces/attendu toute sa vie par son narcissisme finit par *s'effectuer pratiquement* : lorsque la « Bête » bondit hors de sa « jungle » pour dévorer son créateur-même (mais dévoration dont a vu qu'elle n'est en vérité qu'une *auto-dévoration* de ce narcissisme-même – soudain privé de la dernière « planche de salut » à laquelle il se raccrochait pour tenter de survivre à la mort de May : c'est-à-dire en réalité pour tenter de survivre à la *cessation du regard* de celle-ci sur lui, Marcher-Narcisse).

> *Aucune passion ne l'avait jamais effleuré p. 93 d'une réponse à cette question (…)*

(« irruption brutale » qui est bien le débat du bond de la « Bête » hors de sa « jungle »). Mais où l'on voit qu'en ce passage (où le mot d'« image » se substitue à celui de « regard ») le narcissisme de Marcher a bel et bien commencé de mourir – ce dont atteste le « pour elle-même » de la phrase qui suit presqu'immédiatement notre citation :

> *Il avait vu en spectateur – il ne l'avait pas connu de l'intérieur – comment l'on pleurait une femme quand on l'avait aimée* pour elle-même *(…)*

(chose à laquelle jusqu'à présent, son narcissisme veillant au grain, Marcher n'avait pas même songé – été effleuré de cette idée qu'on puisse aimer un(e) autre, non pas pour le *regard* qu'elle jette sur vous, mais pour l'*image* qu'elle vous envoie d'elle). Et c'est bien sûr l'« irruption brutale » *en lui* d'une telle idée qui va constituer *pour lui* le bond de cette « Bête » hors de sa « jungle » (celle donc de son narcissisme) – le reste étant dès lors à l'avenant :

> *Désemparé, il se retourna p. 94 qui était à ses pieds.*

(où l'on comprend aussi que c'est l'*impensé même par Marcher de cette idée* – qui nous semble à nous (qui savons aimer l'autre « pour elle-même »)

si simple et « limpid(e) » – qui constitue en dernier recours la véritable nature de la « Bête » du titre de James).

Le signifiant de ces « caractères gravés (qui) se détach(aient) plus nettement que jamais dans le livre ouvert de la/sa propre histoire « fait évidemment référence à toute la fin du chapitre V lorsque Marcher, ayant décidé de partir pour un long voyage, vient visiter la tombe encore fraîche de May – et qu'il « rest(e) prisonnier », devant celle-ci, « d'un long moment d'intense méditation » :

Une heure s'écoula p. 84/85 le moindre signe d'intelligence.

Ainsi, dans l'intervalle entre les deux visites à « cette lugubre nécropole de banlieue », quelque chose sur cette pierre gravée, censée être « le livre ouvert de (la) propre histoire de Marcher », a *changé* : les caractères du nom de May, qui, lors de la première visite, « semblaient deux yeux qui ne le reconnaissaient pas », sont devenus dans ce même intervalle (qu'on peut estimer à un couple d'années – le voyage puis l'instauration de cette routine funèbre par le personnage) clairement lisibles, explicites – délivrant enfin le « secret » sur lequel, lors de sa visite initiale, Marcher avait « but(é) » :

C'était là l'horrible secret p. 94 qui était à ses pieds.

; mais délivrance de ce « secret » qui, comme d'habitude chez notre héros, arrive *trop tard*, lorsqu'il n'est plus temps pour lui, May étant morte, d'en faire usage : pour, par exemple, sauver son amie – où l'on voit que cette révélation terminale qui finit par échoir à Marcher porte encore la « griffe de la Bête » : c'est-à-dire se place sous le signe, qui a dominé toute son/leur « histoire », de l'*occasion manquée*. Marcher comprend (quoique « trop tard ») que ce qu'il appelait avec quelque grandiloquence son « Destin » – la survenue de cet événement immense auquel, « depuis sa plus

tendre enfance », il se croyait pré-« destiné » – aura résidé en le fait que, justement, *rien ne devait jamais lui arriver* ; sa (non-)histoire illustrant le cours de ce temps, dont parle Nietzsche, où « il ne se passe jamais rien, et (où) cependant tout arrive » ; et en effet, de cette vie essentiellement tissée des non-événements de toutes ces « occasions manquées », a tout de même fini par surgir, en le mouvement de la révélation qui frappe comme un coup de foudre Marcher : celle quant à la véritable nature de la « Bête » dont il a attendu le bond toute sa vie, *un* événement ; sauf que celui-ci, survenant « trop tard », est « indifférent » : puisque, de la connaissance du « secret » de sa (non-)destinée, le personnage ne peut plus faire usage. La « Bête » (qui avait déjà emporté May) a donc fini par bondir sur lui, mais ce bond aura pris la forme (à la fois atroce et doucereuse) de la prise de conscience par Marcher de vide absolu de son existence, du non-vécu par lui de celle-ci – et vide, non-vécu qui ne peuvent dès lors en effet se conjuguer qu'au conditionnel :

Il aurait *pu échapper p. 95 qu'elle avait pour lui (…)*

May elle, en aimant « passion(nément) » un homme qui, parce que trop préoccupé de lui-même, *ne la voyait tout simplement pas* : sinon (donc) « à la lumière de l'utilité » qu'elle pouvait présenter pour son narcissisme, a du moins *vécu* – d'une vie certes essentiellement douloureuse et (atrocement) frustrante (le supplice de Tantale qu'a dû constituer pour elle une existence passée toute entière dans la compagnie d'un homme dont elle attendait ne serait-ce qu'un signe (d'amour) – mais signe qui, en définitive, n'est jamais venu : y compris lors de cet épisode, à la fois crucial et désespérant, au cours duquel, bien que déjà malade (mais « belle encore »), elle s'était offerte, en se levant de son fauteuil, à son compagnon indifférent) –; et je ne suis même pas sûr qu'entre les deux « destins » que James a réservés à ses deux personnages, celui de May ait été le pire : pour ce que, même mourante, celle-ci a peut-être puisé, au moment suprême, un réconfort dans la considération qu'elle s'était du moins *bien battue* (quoique vai-

nement) pour son amour – tandis que Marcher d'évidence, au moment où le frappe la révélation du « secret » de sa propre vie, n'a pas le loisir d'une telle *consolation* : ce pour quoi il meurt (ou va mourir), lui, dans une « amertume » qui l'« écœur(e) » lui-même… Et dans cette perspective, on est en effet en droit de se demander ce qu'il advient, après l'épilogue de cette *Bête*, à son héros masculin – la dernière image que nous en donne James étant donc celle d'un homme étendu « face contre terre sur la tombe » de la femme que, quand celle-ci était encore vivante, il n'a pas su « aimer » (qu'il a, comme toutes choses en cette vie jamais par lui vraiment vécue, « manquée ») –; tandis que, on s'en souvient, le même Marcher, lors de sa visite initiale à cette même tombe (chapitre V), n'avait fait, devant elle, que s'« agenouill(er) » : comme s'il priait cette stèle de lui révéler « le secret qu'elle renfermait », c'est-à-dire le « secret » de sa vie à lui Marcher. James ici, comme à son habitude, laisse toutes les pistes ouvertes, même si nous, ses « soupçonneux lecteurs », ne pouvons nous empêcher de privilégier celle de la mort rapide d'un héros que vient de submerger l'« amertume (la plus) écœur(ante) » – quel homme pourrait résister à une telle vague ? –; il y a même peut-être l'hypothèse du *suicide* – celui « par narcissisme » que j'ai déjà évoqué dans mon *Paradis des orages* –; étant clair qu'un Narcisse qui a perdu le *dernier motif* qui soutenait sa passion triste (du même nom) ne peut être que tenté de mettre fin à ses jours (si tant est que Marcher, tel que nous avons appris à le connaître par la lecture de cette *Bête*, soit seulement capable d'un tel geste – ce pour quoi je privilégie pour ma part l'autre piste conjecturale d'un « se laisser mourir » (non tant d'ailleurs « d'amour » que « d'amertume ») : hypothèse qui en effet, en sa passivité même de (non-) décision/(non-)événement, entre peut-être mieux « dans les cordes » de notre lamentable héros).

Aujourd'hui vendredi 16 juillet 2021, après des semaines de pluies et de fraîcheur, l'été, le « glorieux été » de ce Sud-Ouest français, est enfin là – en sera-t-il un « avec Henry James » (comme je l'ai (peut-être imprudemment)

promis à mon lecteur) ? – ; c'est que, rédigeant ces présentes lignes, je viens à peine de franchir le cap de la page (manuscrite) 3400 : ce qui signifie que, chacun des tomes de mon « grand récit » ayant adopté la règle de ne se clore qu'au-delà de la page 4000 de son manuscrit (ce qui correspond environ, dans la police de mon éditeur, à sept-cent pages – et « plus si affinités »), il me faut encore en noircir au moins six-cents supplémentaires – théoriquement consacrées donc à ce vaste commentaire de *La Bête dans la jungle* que j'ai entrepris à peu près au début de ce même été 2021 : en aurais-je la force et l'obstination ? Et voici que, en un tel *atermoiement*, je me sens un peu comme un musicien qui, ayant décidé de composer une fugue : dont le « thème » serait alors le (petit) texte de cette *Bête*, serait insensiblement gagné, au beau milieu d'une telle composition, par la lassitude (il aimerait bien passer à l'écriture d'une autre musique – au traitement d'un autre thème) et l'impuissance créatrice (il n'a plus guère d'idées pour continuer de développer son « sujet » – ne voit pas ce qu'il pourrait dire d'autre du « court roman » de James) ; voyant se profiler devant lui le spectre de l'*inachèvement* de son contrepoint : dans mon cas donc, non tant musical, que *scripturaire*… Et pourtant, en même temps, quelque chose en moi me sussure que, malgré les trois ou quatre cents pages déjà écrites sur elle, je n'ai encore fait qu'effleurer la *profonde vérité* qui « se tapit » (comme son image du même nom) en cette *Bête* ; et cela parce que je pressens que cette « vérité » est de nature proprement *a-byssale* : car sinon comment expliquer le sentiment de *vertige* qui m'a envahi dès sa première (et lointaine : 1992) lecture. Il y a d'évidence à l'œuvre en ce petit récit un « mystère » – qu'on pourrait appeler le « mystère-Henry James » (de la même façon par exemple qu'on parle, dans le domaine cette fois-ci pictural, du « mystère-Vermeer ») – ; mais « mystère-James » qui se voit en cette *Bête* comme *quintessenciée* : ce qui peut notamment expliquer pourquoi l'universitaire Wolkenstein, avant de se lancer dans l'entreprise (à mon sens inepte) de cette « lecture comparée » entre *Bête* et *Motif*, a tout de même cru bon de souligner, dans l'œuvre entière de James, les « place à part » et « singularité absolue » de la première – restant dès lors à se demander en quoi peuvent bien consister

ces « à-part » et « singulier-absolu » de cette *Bête* : et ne voila-t-il pas, par l'examen de cette question, une piste nouvelle qui s'offre au commentateur, pourtant las et « sans idées », du plus étrange des récits de James… pour revenir encore une fois à celui-ci. Un peu comme si cette *Bête*, tout en excitant très fortement le désir herméneutique de son lecteur, s'arrangeait en même temps pour toujours, au dernier moment : quand ce lecteur croit en avoir enfin percé le sens, s'y dérober : ce pourquoi j'ai pu dire plus haut que James était cet auteur qui essentiellement « déc(evait) » ; et même si cette « déception » procurait à ce même lecteur plus de plaisir que si l'écrivain avait condescendu à lui donner la clef de l'énigme qu'il lui propose : James venant donc par là plutôt, pour corriger mon affirmation initiale, comme cet auteur qui, quoique « décevant » *littérairement* son lecteur, en même temps le « ravit » *scripturairement*. Où l'on comprend par là qu'une des signatures de James réside en ce fait qu'il ne propose pas tant à son lecteur, en ce mode « littéraire », des *énigmes* (peu ou prou toujours résolvables) qu'il le soumet, en ce mode cette fois-ci « scripturaire », à l'épreuve de la confrontation avec un *mystère* (lui, par définition, in-soluble) ; mais « scripturaire » qui, dans cette *Bête*, accède à ce statut de « (*pur*) scripturaire » que j'ai dit : ce passage de « scripturaire » à « (*pur*) scripturaire » constituant donc ce que Julie Wolkenstein appelle la « singularité absolue » de ce « court roman » (tandis que celui de ce *Motif* – qu'elle commet l'erreur de prétendre « comparer » à cette *Bête* – est lui encore, si l'on peut ainsi dire, « seulement scripturaire »). Où l'on voit par ces considérations qu'il m'est de nouveau loisible de revenir au commentaire, dont j'ai pu douter un temps que j'arriverais à le prolonger, de cette *Bête* ; et cela pour la raison que j'ai réussi à identifier la « singularité absolue » de ce récit : qui réside donc en ce petit adjectif de « pur » que, depuis maintenant quatre tomes de cette *Profondeur*, j'ai pris l'habitude d'accoler à la notion de ce « scripturaire » – sans mesurer exactement l'*importante nuance* qu'il apportait à ce mot : mais « nuance » qui, dans un texte tel que cette *Bête*, me fait à présent toucher du doigt la différence qui existe entre celui-ci et les autres récits du conteur-James (dont ceux de ce *Tour d'écrou* et autre *Motif dans le*

tapis analysés au quatorzième tome de mon « grand récit » – à un moment où justement, ayant à introduire les notions de « (strict) littéraire » et de « (pur) scripturaire », je n'avais pas prêté suffisamment d'attention à leur (petit) qualificatif : ce dont me donne à présent l'occasion ce commentaire du récit, lui : « (*purement*) scripturaire », de cette *Bête*).

Car si, chez James, tous les textes relèvent forcément de ce « scripturaire », seule peut-être cette *Bête* a trait, elle, à ce « (pur) scripturaire » que je dis : restant alors à se demander en quoi, en ce récit « absolument singulier »/«à part » dans toute l'œuvre de James, réside le « pur » de ce « (*pur*) scripturaire » – peut-être en ce fait par exemple que, contrairement aux récits « (*seulement*) scripturaires » de ce *Tour* ou de ce *Motif*, il ne trouve aucune dimension fantastique (même en le mode transcendé de ce *Tour*), ni autre énigme littéraire à résoudre (même en le mode de la non-révélation de sa clef) – ; si bien que, dans cette *Bête*, le « pur » de ce « (*pur*) scripturaire » se dit peut-être en cette question qui, dans l'esprit du lecteur, se fait jour au moment où il referme le livre : celle donc de ce « mais *quelle* histoire m'a au juste raconté cet auteur ? » Ainsi par exemple, si ce *Tour* est bien « scripturaire » : pour ce qu'il donne à son lecteur l'impression que son intrigue révolutionne entièrement le « genre fantastique » (le « transcende »), il n'est pas encore « (*purement*) scripturaire » dans la mesure où, pour l'écrire, James en a conservé la tonalité (du même nom – « fantastique ») : si bien que son lecteur, à la fin de son récit, a toujours le loisir de répondre à la question du « *quelle* histoire m'a au juste ici été racontée » par ceci : « il m'a été ici racontée une histoire de fantômes » (même si, en même temps, il sent bien que cette réponse est *très largement insuffisante* – mais enfin, à l'extrême rigueur, il peut s'en contenter). Tandis que dans la *Bête*, comme on l'a déjà vu, aucune réponse de ce type ne saurait convenir : étant clair qu'aucun lecteur, refermant le récit de James, ne saurait se convaincre honnêtement qu'il vient de lire (par exemple) une « histoire d'amour » (et peut-être même pas une « (anti ou non-)histoire d'amour ») ; tant la « mystérieuse »

intrigue de cette *Bête* nous donne le sentiment que ce n'est vraiment pas ce qui est à l'œuvre en elle : mais quoi donc alors ? Où l'on comprend dès lors que ce fameux « mystère-Henry James » ne réside pas tant en le contenu de ses récits, selon « (*seulement*) ou (*purement*) scripturaires », qu'en cette façon qu'il a de communiquer à ses « motifs » ce *climat général de mystère* qui imprègne leurs intrigues : de la même manière, si l'on y songe, qu'illustre Vermeer, autre artiste réputé « mystérieux », pour ce qui concerne le domaine pictural. Et en effet, dans le livre que j'ai consacré à ce peintre, j'ai notamment montré que la question qui sourd dans l'esprit du spectateur de ses toiles est celle de ce « Mais qu'est-ce qui me fascine autant dans la scène banale qu'elle nous donne à voir ? » – mais question dont on comprend qu'elle constitue l'exact pendant de celle qui surgit dans l'esprit, cette fois-ci, du lecteur, non pas peut-être de toute l'œuvre de James, mais du moins de celui de cette *Bête* (car le motif par exemple du *Tour* – des fantômes – ou celui de ce *Motif* – une énigme littéraire – ne peut-être raisonnablement qualifié de « banal » – alors que celui de cette *Bête*, lui, peut l'être : l'exposé d'une relation entre deux personnages qui se résout finalement à « fort peu de choses »). Chose étrange à penser : le récit de cette *Bête* s'avère peut-être le plus mystérieux de tous ceux de James (le seul en tout cas « (*purement*) scripturaire »)… pour la raison (apparemment) paradoxale qu'il n'y a rien en lui, justement, de proprement « mystérieux » (ni fantômes, ni énigme littéraire, etc.)… et que donc son mystère, si « mystère » il y a, se trouve *ailleurs* : sûrement pas en tout cas en cette intrigue où « il ne se passe jamais rien » – sinon donc : ce « rien » lui-même –; à se demander si le pur du « (pur) scripturaire de ce récit ne réside pas finalement en ce « jamais rien »… où, sinon « tout », du moins quelque chose finit « cependant » par « arriv(er) » (même si « cela est indifférent »)… On objectera peut-être à ces considérations que, après en avoir dénoncé le procédé chez Julie Wolkenstein, je me mets moi aussi peu ou prou à l'exercice d'une (autre) « lecture comparée » entre cette *Bête* et, non pas le *Motif* : comme le fait elle l'universitaire, mais ce *Tour* : à ce léger bémol toutefois que, au lieu de chercher des points communs aux deux textes, je me mettrais plutôt, moi,

en quête de ce qui les différencie « absolu(ment) », c'est-à-dire de ce qui constitue la « singularité » (du même nom) du premier ; ce *Tour* venant dès lors comme une sorte de « faire-valoir » (scripturaire) de cette *Bête* : pour ce que, tandis que le second n'est encore que « (*seulement*) scripturaire », le premier, lui, l'est *purement* ; et cela pour la raison qu'il n'y a en ce dernier, contrairement à ce *Tour* encore imprégné de surnaturel, rien qui pourrait ressembler de près ou de loin à un « motif » disposant son lecteur au « mystère » – puisque cette *Bête dans la jungle* se donne, elle, pour un « roman réaliste » – ; et alors que, des deux : *Bête* et *Tour*, le plus « mystérieux » n'est sûrement pas celui qu'on croit : ce *Tour* qui nous raconte sans manières une « histoire de fantômes ».

Il me faut donc, malgré que j'en eusse, poursuivre ce commentaire du « petit roman » (littéraire)/« grand récit » (scripturaire) de James – quoique peut-être en changeant mon fusil d'approche herméneutique d'épaule : par exemple, renonçant à la lecture plus ou moins linéaire de cette *Bête* à laquelle j'ai jusqu'ici procédé, en prenant désormais, sans ordre logique, les questions (qui sourdent quasiment à chaque page de celle-ci) « comme elles viennent » – ; et fussent-elles les plus (apparemment) anodines et (peu ou prou) incongrues – à commencer par celles-ci : comment se fait-il que Marcher, comme cela est raconté au chapitre I : celui de ses retrouvailles avec May, *ait oublié* la confidence (pourtant immense-intîme) qu'il lui avait faite, dix ans auparavant, sous « l'auvent du bateau » qui les ramenait ensemble de Sorrente (étant clair que, chez un Narcisse tel que Marcher, de telles choses ne sauraient s'oublier facilement – et cela d'autant plus que le même Marcher assure à May que, dans le long intervalle de ces dix années, il n'a révélé son cher « secret » qu'à *elle seule*) ?

… Je fais allusion p. 23 Vous avez oublié ?
(…)
« J'essaie de me souvenir… mais il faut que j'y renonce… pourtant je

me souviens bien de cette journée à Sorrente.

(cette dernière précision de Marcher portant comme « au carré » le mystère de cet *oubli* – comment peut-on avoir « oubli(é) » la chose la plus importante d'une journée dont, par ailleurs, on dit se « souve(nir) (très) bien » : à moins que cet « oubli » soit volontaire ?). Et bien sûr il serait tentant ici, pour résoudre ce mystère, de faire appel à la notion « psy » bien connue de « refoulement » – sauf que ce refoulement n'intervient le plus souvent que dans le cas de souvenirs désagréables voire traumatisants (ce qui n'est d'évidence pas le cas de celui auquel May « fai(t) allusion ») – ; à moins que si ? Mais alors (autre mystère) qu'est-ce qui a pu faire que cette confidence soit apparue « traumatisante » (si tant est qu'elle l'ait été) à Marcher – parce qu'il l'a vécue dans une sorte de *honte* (mais alors de quel ordre au juste ?) :

– Je ne suis pas sûre que vous p. 24 dix ans auparavant (…)

; l'origine de cette « honte » serait-elle celle, que suggère à cet instant May, que personne n'aime à se revoir tel qu'(il) était auparavant ? Sauf que nous savons bien nous, pour avoir un peu appris à connaître Marcher dans le cours de notre lecture, que le personnage n'a nullement honte de son « secret » – qui fait de lui cet homme « singulier » (sinon peu ou prou « exceptionnel ») – ; si bien aussi qu'on ne voit pas du tout pourquoi, n'ayant pas honte de ce secret « au présent », il devrait en avoir eue « dans le passé » : quand il en fit, il y a dix ans, la confidence à May « sous l'auvent du bateau qui… », etc. – ce pourquoi Marcher est tout disposé à en apprendre plus sur cette fameuse confidence qu'étrangement, lui qui se flatte de disposer d'une « excellente mémoire », il a oubliée :

Comment j'étais, moi, il y a dix ans p. 24 à l'ignorer.

; où l'on voit par cette exigence de vérité de la part du personnage qu'il

nous faut renoncer à « l'explication par la honte » de l'oubli par celui-ci de cette lointaine confidence – peut-être pour lui substituer celle-ci que, cette confidence, ce n'est pas tant Marcher qui l'a faite que son secret lui-même : désirant pour une fois, par le moyen de cette rencontre avec la quasi-inconnue qu'était à cette époque May aux yeux de Marcher, *lever son voile* (je dois cette idée à mon ami Jean-Marc Patin – qui pense lui, pour sa part, que la « Bête » a bondi *dès le début* : depuis le moment de « sa plus tendre enfance » où le narcissisme de Marcher l'a créée). Et hypothèse qui, on le voit, fait venir notre personnage, non tant justement comme le créateur de cette « Bête » que comme son *possédé* (au sens proprement démoniaque) : Marcher étant cet homme qui, « depuis sa plus tendre enfance », abrite en lui une sorte de « démon » qui, de temps à autre, ne peut s'empêcher de parler par la bouche de son « possédé » – qui lui bien sûr, en de tels moments, ne se rend compte de rien : d'où l'étrange oubli par notre héros de cette « confidence » (pourtant capitale dans l'économie du récit de James). La « Bête » (si l'on en croit le même J.P.P.) a « toujours-déjà été là » (en Marcher)/a « toujours-déjà bondi » : hypothèse qui, entre autres développements, fait peu ou prou venir May, qui a assisté à sa *première apparition* il y a dix ans : au moment où elle a reçu de la bouche de Marcher la révélation de son (abject) secret, comme une sorte d'*exorciste* (et l'on sait en effet que, dans les exorcismes, le premier soin du désenvoûteur est d'obliger le démon à avouer son *nom* – ce que j'ai appelé ici, pour ma part, « la véritable nature de la Bête »). Sauf que, dans le cas du récit de James, cet exorcisme tourne mal – puisqu'il va finir par « avoir la peau » et de l'exorciste (May) et du possédé (Marcher) – : où l'on comprend aussi par là que rien ne nous empêche de lire l'histoire de ce récit peu ou prou « diabolique » comme celle d'un *exorcisme qui aurait raté* (interprétation que pour ma part je préfère infiniment à celle – somme toute assez proche (quoiqu'encore « moderne, trop moderne ») – de certains commentateurs qui veulent y voir, eux, l'histoire d'une *cure analytique*… qui, elle aussi, aurait échoué – d'où notamment le mot de « refoulement » que j'ai risqué au début de ce développement : quoique pour, presque aussitôt, le rejeter…

en tant que « vérité avant-dernière »).

L'« exorciste-May », armé de son seul amour (patient et tenace) pour Marcher, n'aura donc rien fait d'autre, durant toutes ces années passées en compagnie de celui-ci, que de tenter d'expulser du corps de son étrange-narcissique compagnon le démon, la « Bête », qui le « possédait » – sa supériorité sur la « psychanalyste » qu'elle aurait pu se contenter d'être ayant consisté en le fait que, elle, a tout de suite cru à la *réalité de cette Bête* (ce qu'une analyste vulgaire, pour ce que manquant de « foi », n'aurait sûrement pas fait – *cf.* dans le cours de cette *Profondeur* mon interprétation de la discipline freudienne comme une « démonologie dont les illustrateurs *ne croient pas au diable* » : ce qui les amène bien évidemment à en devenir les « idiots utiles ») –; May en ce sens, pour ce qu'elle, du moins, « croi(t) au diable » : à la réalité de la « Bête » qui « occupe » l'homme qu'elle aime, se révèle, dans l'étude du *mal* dont il souffre : cette « inquiétude » de tous les instants qui le tenaille, infiniment plus perspicace qu'aurait pu l'être n'importe quel « analyste » : pour ce que celui-ci probablement, confronté au « cas-Marcher », n'y aurait pointé à l'œuvre qu'une « psychose » avec « bouffées délirantes » – dont celle de cette « confidence » lointaine-italienne que May, pour sa part, a tout de suite *prise au sérieux* :

> *« C'est peut-être parce que j'avais l'impression de comprendre ce que vous me disiez.*
>
> *– Vous compreniez vraiment ? » (…)*

(cet échange entre May et Marcher, qui suit immédiatement la révélation par la première au second des « termes exacts » de cette confidence, disant bien que la *qualité d'écoute* de l'« exorciste » sera toujours supérieure à celle de l'« analyste » – et toujours pour la même raison que ce dernier, aussi résolu soit-il à accueillir sans broncher tous les « secrets de l'âme » de ses « patients », « ne croit pas au diable » : c'est-à-dire, dans le « cas » de

Marcher, à la réalité de la « Bête » dont il s'avoue le « possédé »). Où l'on comprend que, sous sa facture de « petit roman psychologique », le récit de James nous raconte en vérité une histoire d'*anges* (le personnage que Marcher croise, au chapitre VI et terminal, au long des allées du cimetière) et de *démons* (la « Bête » qui, donc, « possède »/a toujours-déjà « possédé » Marcher) ; et même si cette histoire ne révèle, à ses lecteurs forcément « modernes, trop modernes » : qui eux aussi, même « croyants », ne vont tout de même pas jusqu'à « croire au diable », sa dimension de « surnaturel » – lorsqu'à l'ultime page de son récit James confronte son lecteur à la *réalité pratique* de la « Bête » (qu'annonçait pourtant son titre) :

C'était comme s'il voyait p. 96 sur la tombe.

(et s'il y a bien encore dans cet excipit du roman de James ce mot d'« hallucination » – ultime concession peut-être par l'auteur à l'hypothèse psychologico-rationaliste (avec laquelle, tout le temps de son intrigue, il nous a « menés en bateau » – dans le but probable que nous ne lâchions pas sa lecture en chemin) –, on comprend que cette « hallucination » est tout ce qu'il y a de plus *réelle* – puisque cette « Bête », que tout le long du récit de James nous avions peu ou prou regardée comme une « élaboration fantasmatique du narcissisme de Marcher » : ce qu'elle est aussi d'ailleurs (l'un n'empêchant pas l'autre – l'interprétation psychologique-rationaliste ne contredisant nullement celle « surnaturelle »), a tout de même fini par avoir *réellement-pratiquement* « la peau » des deux protagonistes du roman qui porte son *nom*)… Ainsi donc James, déjouant habilement notre vigilance de lecteurs imprégnés de toutes les catégories du « psychologisme » moderne – celles que, dans le même temps où il écrit cette *Bête*, son contemporain philosophe-Husserl est en train de « dé-construire » en inventant, lui, la « phénoménologie » (même si sans doute « Henry », imaginant cette intrigue, pensait plus probablement aux théories de son frère « William ») –, a tout de même fini par nous raconter une histoire relevant peu ou prou de ce « surnaturel » : c'est-à-dire une histoire où interviennent les figures, non

pas, comme dans son *Tour*, de « fantômes » : facilité de type « fantastique » qui fait de ce récit un texte encore « (*seulement*) scripturaire », mais ici bel et bien d'« anges et de démons » : présences qui font elles, du roman (soi-disamment) « réaliste » de cette *Bête*, un texte, lui, « (*purement*) scripturaire ». Où l'on comprend aussi par là que la réponse à la question que suscite chez son « innocent lecteur » dont je fus au moment (lointain) de ma saisie initiale/lecture première de cette *Bête*) – celle donc de ce « Mais *quelle* histoire m'a ici été au juste contée par son auteur ? » – pourrait bien être celle-ci : « une histoire d'anges et de démons » (même si James a l'habileté, afin sans doute ne pas choquer les conceptions rationalistes-psychologisantes de ses contemporains-lecteurs : de faire qu'ils aillent, sans trop regimber, au bout de la lecture de son « petit roman », de ne jamais trop souligner la teneur, en vérité : toute « surnaturelle », de son intrigue).

Et quelle chose étrange de se dire que cette *Bête*, sous sa facture de petit roman psychologico-réaliste : où pour une fois James se garde bien de faire intervenir la figure fantastique des ses chers « fantômes », nous raconte pourtant une histoire à teneur peu ou prou « surnaturelle » – une sorte de « conte théologique » où interviendraient cette fois-ci, quoique toujours discrètement : nous ne sommes pas Dieu merci ! chez Lovecraft, rien de moins que les puissances célestes (l'« ange » du cimetière) et celles infernales (le « démon » de cette « Bête ») –; et voilà sans doute une interprétation, susceptible, si je veux que cet été (2021) en soit un « avec Henry James » (en général – et avec sa *Bête* plus particulièrement), de relancer le commentaire que je fais ici de celle-ci : me mettant par exemple en quête de tous les indices qui dans la suite du récit, dénotent la présence de ce « surnaturel »… qui, comme je viens de le montrer, en est le véritable inspirateur… James, si mon hypothèse, avancée au développement précédent, est correcte, nous raconte en réalité ici, entre autres fils narratifs, une histoire d'« exorcisme qui aurait mal tourné » – le moment de l'échec de cet exorcisme étant bien sûr évoqué dans la scène (que j'ai déjà pu qualifier de « cruciale ») du

chapitre IV au cours de laquelle l'exorciste-May, bien que déjà atteinte du mal qui va finir par l'emporter, tente pour ainsi dire le « tout pour le tout » en se levant, bien que pâle et malade, de son fauteuil… pour se diriger vers le « possédé-Marcher » :

Comme elle s'approchait p. 67/68 le plus vite possible (…)

; et passage-moment qu'il peut être intéressant de mettre en regard avec l'interprétation qu'en donnera, deux chapitres et deux années plus tard, Marcher – quoique bien sûr, et comme à son habitude chez le personnage, encore/toujours/«désespérément » *trop tard* :

La Bête avait bien été tapie p. 95 le forcer à deviner (…)

Et si, dans cette scène nous connaissons le nom de l'« exorciste » (May) et celui du « possédé » (Marcher), quel est donc au juste celui de la « Bête », du démon qui « possède » Marcher – réponse de celui-ci :

La Bête avait bondi parce que p. 95 et son destin s'était accompli (…)

; le « bond de la Bête » aura donc consisté en ce fait que, à ce moment suprême où le salut était encore possible : celui de May comme celui de Marcher, ce dernier n'a pas « deviné » ce que son amie essayait de lui faire comprendre : le « nom de la Bête » étant donc celui de l'*aveuglement* du même Marcher devant l'*amour* que, toute sa vie, May lui avait porté, et « amour » auquel il n'a jamais vraiment répondu – alors que pourtant, dans le cours de cette même scène, il en a été infiniment proche :

Leurs yeux se rencontrèrent p. 68 de retrouver la parole.

; mais « parole » qui, lorsqu'il la « retrouv(e) », n'atteste que du fait qu'il est déjà revenu à son obsession narcissique – à sa « possession » :

« Est-ce qu'au bout du compte je ne suis qu'un sot parce que tout cela n'était qu'une chimère ? (…)

(alors que cette « chimère » – le « démon » qui le « possède » – vient justement, quoique momentanément, de sortir de lui – le temps d'emporter May, qui dès lors ne peut que regagner « désespérée » son fauteuil : d'où elle ne se relèvera plus, dans ses griffes)… La « Bête » a bien bondi *hors* de la « jungle » (du narcissisme de Marcher) – le « démon » est bien sorti un instant *hors* du corps de Marcher (qui ne s'en est même pas rendu compte n'a pas « deviné » sa nature exacte) –, mais cela n'a été que pour déchirer l'exorciste-May qui tentait de l'enchâsser définitivement (et l'on sait en effet que, dans certains exorcismes, le désenvoûteur risque gros) ; mais revenons une dernière fois à la scène du chapitre IV de cet exorcisme en cours – et plus particulièrement au moment de celle-ci de la plus grande *proximité* entre le désenvoûteur (May) et le « possédé » (Marcher) :

En glissant tout doucement vers lui p. 70/71 ne prit garde qu'à la conclusion.

(et passage si riche – d'où la longueur démesurée de ma citation – que je vois bien qu'il me faut lui consacrer un développement entier – celui qui suit immédiatement).

Notons tout de suite qu'il règne sur toute cette scène une sorte d'ambiguïté romanesco-sentimentale (sinon sexuelle) : les deux « amis », qui ont passé la quasi-totalité de leur existence à se frôler sans jamais se toucher, n'ont (probablement) jamais été aussi (physiquement) « proche(s) » l'un de l'autre ; si bien que le lecteur (certes un peu vulgaire mais du moins pratique) se dit *in petto* que, de cette situation d'extrême « pro(ximité) » entre cet homme et cette femme, il ne peut venir que quelque chose comme

un baiser ou une étreinte, voire une simple parole d'amour : les mots ici risqués par James d'« aveu » (qui pourrait ressembler par exemple, dans la bouche de May, à quelque chose comme un « N'avez-vous pas "deviné" que, depuis le début, je n'ai cessé de vous aimer ? »), de « crainte » et de « désir » (habituels sentiments de la femme qui « se donne » enfin), et plus loin de ce « quelque chose à lui offrir » (en l'occurrence : elle-même – son corps) et encore de cette « promesse » (inutile, je crois, d'insister plus lourdement sur la signification toute pratique-amoureuse de ce terme)… y prédisposent en tout cas très fortement son (vulgaire mais pratique) lecteur. Mais bien sûr, ce serait mal connaître l'auteur de cette *Bête* (et de tant d'autres récits au cours desquels, entre « mâles » et « femelles », on ne se *touche* quasiment jamais – la seule exception à cette règle (et donc la confirmant) étant peut-être la scène (d'un « érotisme torride » – du moins pour James !) de ce *Motif*… où Corvick a l'« audace » de poser sa main sur le poignet de Gwendolen) que de croire qu'il va donner, en pâture à son « concupiscent » lecteur, une telle « conclusion » (romanesco-physico-banale) à la situation où il a pourtant lui-même placé les deux personnages du récit éponyme ; et de la même façon que ce serait mal connaître celui de son Marcher que de s'imaginer un seul instant qu'il va céder à l'« avance » (je ne vois ici pas d'autre mot) que lui fait à cet instant May _ et cela peut-être parce que, à ce même instant, son narcissisme invétéré lui fait voir combien serait banale, ordinaire et comme « (romanesquement) cliché » une telle « conclusion » (celle qui consisterait par exemple à, tout simplement, enlacer May) – ; où l'on voit ici que la situation de Marcher devant May est l'*exact pendant* de celle de James… devant son lecteur : les deux, l'auteur et son personnage, n'ayant de cesse de *décevoir* l'attente de leurs « soupirants » respectifs : May espérant peut-être de Marcher une « initiative » (qui ne viendra jamais)… de la même façon que le lecteur espère, lui, de James une « scène » (dont celui-ci, finalement, le frustrera – alors que pourtant, en même temps, il en avait, presque *perversement*, installé tous les prémisses et le décor suggestif : dont celui de cette « cheminée sans feu »… mais qui, sans doute n'attend que d'être (métaphoriquement) *ranimé*). Et en effet à cet instant, si Marcher

croit « venu (chez May) le moment de l'aveu », cet « aveu », dans son esprit aveuglé par le narcissisme, ne saurait ressembler à quelque chose comme, par exemple, une *déclaration d'amour* de la part de May : puisque ce qu'il attend de son amie, c'est la « révélation » d'une « vérité » – mais « vérité » qui, ce même narcissisme veillant au grain, ne saurait bien sûr, et encore une fois, que concerner sa (précieuse/singulière/« exceptionnelle ») *personne* :

Il avait soudain compris p. 70 que la vérité (…)

; si bien que, pour finir, le moment de la « révélation », de son « aveu » par May de cette « vérité », ne surviendra pas : May ayant compris, devant le désolant manque d'initiative de l'homme qui se tient à cet instant devant lui : à la fois si « proche » et si lointain (en son indifférence même), que celui-ci, de toute façon, *n'est pas disposé* à, cette « vérité », l'accueillir et la faire sienne – ce pour quoi, « pour finir », elle *renonce* à la lui dire :

Mais pour finir, ce qu'il attendait p. 71 son fauteuil (…)

(et « renonce(ment) » de May qui signifie bien sûr l'échec de sa tentative de désenvoûtement du « possédé » -Marcher – et aussi bien, pour elle, sa « tombée-entre-les-griffes » de la « Bête », du « démon », qui occupe l'homme que, sa vie entière, elle n'a cessé d'aimer et de protéger : mais homme qui, désormais : puisqu'elle va bientôt mourir, va devoir se débrouiller seul… avec son démon). La prise de conscience par May de l'échec de son exorcisme sur Marcher – et cette idée que désormais, et malgré tout son amour, elle ne peut plus rien pour lui (se raccrochant au seul espoir que Marcher, en ne « devin(ant) » jamais, ne « souffri(ra) » pas – mais espoir que James on l'a vu, en rédigeant le sixième et subsidiaire chapitre de cette *Bête*, va bien sûr, avec sa cruauté habituelle, s'employer à décevoir) –… étant peut-être la cause du malaise qui la prend à cet instant : « Elle avait sonné avant de s'effondrer, saisie d'une étrange pâleur » ; et malaise au cours duquel, rassemblant ses dernières forces, elle a encore le temps

d'avoir cet ultime échange avec celui qui fut, comme on dit, « l'homme de sa vie » – même si cet homme n'a toujours rien « compris » à ce que furent cette vie et cet amour :

« Est-ce que vous n'avez pas compris p. 71 « Non je ne comprends pas. »

(après quoi tout est dit – ou plus précisément : « Tout est consommé » –… et c'est le moment pour nous, lecteurs qui, à l'exemple de Marcher, n'avons toujours « rien compris » à ce qui, pourtant s'est passé en direct devant nous, de nous attaquer à l'analyse du chapitre suivant de cette *Bête*).

Ce chapitre V (lui aussi peu ou prou « subsidiaire ») est, on le sait, consacré au récit de la maladie et de la mort de May (il se conclut par son enterrement) ; mais tous épisodes dont Marcher, de par, semble-t-il, la volonté express de May, est exclu – ce qui provoque bien sûr chez lui une sorte de ressentiment (quoique ressentiment à facture étant ce qu'il est, encore, toujours narcissique) :

Il revint le lendemain p. 73 ces sombres pensées.

Au sortir de cette sorte de « fin de non-recevoir », nous le suivons marchant tristement dans Hyde Park en proie à ces « sombres pensées », essayant de se convaincre que ce que May lui a dit l'avant-veille quant au « bond cette Bête » qui a finalement eu lieu n'a été, de la part de son amie, qu'un pieux mensonge destiné à « l'épargner et lui mettre l'âme en repos après sa mort » – ce qui signifie aussi que l'événement qu'il a attendu toute sa vie n'est rien d'autre que la mort de May et la « solitude » qui, pour lui, va en procéder – mais événement qui, bien que désolant n'a rien comme il aurait du l'être, de particulièrement « monstrueux » :

C'était bien ce qu'elle lui p. 74 la plus ordinaire (…)

(même si Marcher à ce moment, placé devant le gouffre de la perspective de la disparition prochaine de la compagne de sa vie, le juge, lui, suffisamment « effroyable » – où l'on voit en tout cas que ces « sombres pensées » qu'agite en tout sens le personnage sont encore marquées, signées de la « griffe » du narcissisme extrême-inhérent qui caractérise sa personnalité : pas un instant celui-ci ne songeant vraiment à May « pour elle-même », May qui tout de même, tandis qu'il se fait ces tristes réflexions, est en train, de l'autre côté du parc, de lutter contre la mort). Mais aucune de ces « pensées » n'est en fait la bonne : Marcher, au bout de sa longue et désolée méditation, n'a toujours rien « compris » à ce qui s'est réellement passé lors de la scène « cruciale » de leur entrevue du chapitre IV – ce que va lui confirmer May au cours cette fois-ci de l'ultime entretien qu'elle veut bien (quoique, précise cruellement James, « au péril de sa santé ») lui accorder :

« Je ne suis pas sûre que vous avez compris. Vous n'avez plus besoin d'attendre. C'est arrivé. »

(…)

« Vraiment ?

– Oui, vraiment.

– Ce qui, selon vous, devait arriver, est arrivé ?

– Oui, ce que nous avons passé notre jeunesse à guetter est arrivé. »

; ce qui signifie aussi que, durant le moment où « cela » est « arrivé », Marcher ne s'en est « pas rendu compte » – ce qui rend aux yeux de May ce « cela » encore plus « étrange » et « prodigieux » :

– Ah ! que vous ne vous p. 76 C'est tout simplement prodigieux.

(à se demander si l'incompréhension de Marcher durant le moment de la survenue de l'événement tant attendu – celui du « bond de cette Bête » (dont il a pourtant été le vecteur – quoiqu'in-conscient) – ne constitue pas

l'élément qui rend justement cet événement particulièrement « effroyable » et « monstrueux » – hypothèse qui renforce encore mon idée avancée plus haut que Marcher est bien ce « possédé-de (la Bête) » : c'est-à-dire quelqu'un qui, lorsqu'il fait quelque chose, ne s'en « rend (même) pas compte »). Et hypothèse de cette « possession » de Marcher par un/son démon – dont, à l'instant de cet ultime échange entre les deux personnages, nous, lecteurs de cette *Bête*, ne connaissons toujours pas le *non* (sachant seulement que l'exorciste-May, elle, le connaît – quoique refusant de le révéler à Marcher : « Oui, précis et certain. Je ne sais pas s'il y a un nom… mais une date assurément ! ») –… qu'étaye encore la réplique que fait à cet instant May à Marcher – avec, précise James, « la belle assurance d'un oracle » (pour ce que sans doute, à ce même instant, l'amie du « possédé-Marcher » est déjà passée « de l'autre côté de la vie ») :

> *« Vous avez été touché (…), l'œuvre a été accomplie et cet événement vous a entièrement* fait sien *[*c.m.q.s.*].*
>
> *– Sans que je m'en rende compte ?*
>
> *– Oui, sans que vous vous en rendiez compte. »*

; et voici que, suite à ce bref échange, survient cet événement à peine croyable (du moins chez James – unique en tout cas, je crois, dans l'intrigue de cette *Bête*) d'un premier *attouchement physique* entre les deux personnages – oh ! certes bien furtif et très prudico-minimaliste :

> *Marcher qui se penchait p. 76 sur celle de Marcher.*

; et que peut bien signifier à cet instant une telle transgression (!) par James de l'interdit physique qui règne sur la (quasi-)totalité de son œuvre ? Ceci peut-être que, dans le moment où les deux personnages échangent enfin quelque chose qui ressemble peu ou prou à un geste, sinon d'amour, du moins de tendresse, nous n'avons plus tant à faire à un « homme » et une « femme » qu'à deux êtres, dont le second est quasi-moribond, déjà

passés « de l'autre côté » – expression qu'utilise d'ailleurs à deux reprises May un peu plus loin dans la suite du dialogue :

– Oui, en tout cas, une fois de l'autre côté. Car, voyez-vous, nous sommes de l'autre côté maintenant. »

; mais « de l'autre côté » de quoi au juste ? Bien évidemment de celui de la survenue effective de l'événement que les deux amis avaient passé leur « jeunesse » à « guetter » – en quelque sorte : dans un *après* de celui-ci (où l'on peut même s'autoriser à prendre quelque liberté avec la bienséance : dont ce « toucher-des-mains » entre deux amis… qui, jusqu'alors, se l'étaient rigoureusement interdits) – ; et conscience de cet « après » qui confère au dernier dialogue entre May et Marcher un aspect de conversation d'« anciens combattants » – qui ont participé à une bataille particulièrement terrible et féroce (et qui en discutent à présent presque tranquillement) :

« Vous savez quelles étaient nos craintes.
– C'est donc quelque chose dont nous n'avions pas peur. »
(…)
« Avions-nous jamais rêvé qu'un jour nous serions là à en parler de la sorte ? »

(même si bien sûr, si ce « jour » est enfin arrivé, c'est parce qu'il est aussi celui de la *séparation définitive* entre les deux compagnons de lutte – « Après cette étrange conversation, écrit James, il s'étaient séparés pour toujours »).

… Et même si celui qui reste (Marcher), quoique voulant bien admettre que l'« événement » a réellement eu lieu : que la « Bête » a bien bondi hors de sa « jungle », n'en a toujours pas compris, à ce stade de l'intrigue, la « nature exacte » : qui est, elle, le « secret » de celle qui s'en va (May), et « secret » que, suivant l'expression consacrée, elle va « emporter dans sa tombe » ; ce

pourquoi peut-être ce chapitre V s'achève, non pas sur l'enterrement de May, mais sur l'ultime visite que, avant son départ pour un long voyage, Marcher rend à celle-ci – mais visite dont a vu qu'elle ne l'éclaire en rien sur ce secret :

En vain, il s'agenouilla p. 85 signe d'intelligence.

(puisque, comme on l'a vu aussi, il faudra attendre encore un chapitre – et notamment, au cours de celui-ci, l'épisode de la rencontre avec cet « ange » croisé deux années plus tard au long des allées de ce même « triste cimetière » – pour que les « yeux », sinon de cette tombe du moins de Marcher, s'ouvrent enfin – pour que le personnage (qui est resté) pénètre enfin le secret (de celle qui est partie))… Mais ne quittons pas pour autant (malgré cette anticipation – peut-être encore trop prématurée – de l'épilogue de cette *Bête*) le dialogue qui a lieu, dans le cours de ce chapitre V, entre les deux amis ; et dialogue qui fait notamment surgir dans l'esprit (plus ou moins perplexe) de son lecteur (à la situation un peu semblable, en cela, à celle de Marcher) cette autre question : pourquoi May se refuse-t-elle à révéler à son ami le secret qu'elle détient/qu'elle a acquis au cours de l'« exorcisme (raté) » du chapitre IV sur la « véritable nature » de la « Bête » – et « Bête » dont Marcher, tout à la fin de ce même dialogue, comprend au moins ceci que c'est elle, son « bond » sur May, qui est la véritable responsable de la maladie et de la mort (toute proche) de sa compagne :

« C'est donc de cela que vous mourez ? »

(même si Marcher – et accessoirement le lecteur du récit de James – devra encore attendre un chapitre entier avant de comprendre en quoi a au juste consisté cette « mort » – pour dire vite : « d'amour »). Où l'on comprend aussi par là (par ce mot terrible) que le refus de May de révéler son secret à Marcher n'est peut-être encore qu'un effet ultime de, justement son « amour » envers son si égoïste/narcissique/indifférent compagnon : pour

continuer de le protéger même au-delà de sa mort à elle – parce qu'elle a compris que la compréhension par Marcher de ce « secret » ne pourra que le projeter dans la plus atroce des « souffrance(s) » (ce qui va pourtant finir par lui arriver – en le mode du sentiment de la plus terrible des culpabilités (vis-à-vis de celle qu'il a littéralement tuée par « égoïsme ») – un chapitre plus loin) :

> *– Mais qu'est-ce que subir p. 79 Non, vraiment, (vous) ne souffrez pas (…)*

(cette dernière dénégation dans la bouche de May n'exprimant finalement rien d'autre que le fait qu'elle sait bien, elle, que si Marcher devait un jour connaître son « secret », la « souffr(ance) » qu'il en retirerait serait sans commune mesure avec celle qu'il éprouve (qu'il croit éprouver) à cet instant – celle de sa mort à elle désormais certaine : quoique « souffr(ance) », à l'aune de celle qui l'attend : si par malheur il devait accéder à la connaissance de ce « secret », encore à peu près *supportable*). Et si May, en espérant que Marcher ne « découvrir(a) jamais » son « secret », se trompe (puisque cette « découv(erte) » – qui constitue précisément l'épilogue de cette *Bête* – va tout de même finir par lui tomber dessus), en refusant, tant qu'elle est encore vivante, de le lui révéler, lui accorde tout de même *deux années de répit* : l'intervalle temporel qui, dans le récit de James, sépare cette ultime entrevue entre les deux amis de l'épisode terminal de celui-ci (et intervalle où, on l'a vu, il y a place pour le long voyage en Asie de Marcher ainsi que pour le rituel qu'il instaure, une fois rentré à Londres, de ces pèlerinages mensuels à la tombe de May – dont il tire un ultime et secret aliment pour son narcissisme : jusqu'à sa rencontre, donc, avec l'« ange du deuil *véritable* »… au cours, justement, d'un de ces pèlerinages devenus pour lui presque « routiniers »). Et dans le fond (de sa tombe) May aurait sûrement préféré que cette « routine » dure éternellement (que jamais Marcher n'apprenne le « secret » qu'elle a emporté avec elle dans sa tombe – aux « deux yeux qui ne le reconnaissaient pas) ; sauf que le cruel

conteur-James ne l'entend pas de cette oreille (pour ce que sans doute il a lui un récit à terminer – un épilogue à celui-ci à inventer) : ce pourquoi il n'accorde à l'(amoureuse) protection que le mutisme de May (quant à la « véritable nature » de la « Bête ») avait octroyée à Marcher… que ce délai de deux années – après quoi, en dépêchant son « ange » à la rencontre de son dernier personnage survivant, il l'abat du grand coup de griffe de cette « Bête » qui donne son titre à ce récit : celui de la plus désolante-lamentable des « histoires d'amour » (quoiqu'au « tour d'écrou » près qu'en celle-ci – la rendant par là unique en son genre (romanesque) – il n'arrive jamais *rien*… que le « rien » lui-même).

« Un livre où il ne se passerait rien et qui ne tiendrait que par son style » : cette *Bête* de Henry James aurait-elle réalisé le vieux rêve de Flaubert (que celui-ci d'ailleurs, notons le au passage, ne mit jamais à exécution) : je crois plutôt qu'en le déroulement à la fois implacable et « sournois » de son intrigue elle illustre ce temps de l'aphorisme de Nietzsche où « il ne se passe jamais rien et (où) cependant tout arrive » (même si cela est « indifférent ») – ce mot de « sournois » apparaissant dans la bouche de Marcher au moment du chapitre V où May lui assure que la « chose » est bel et bien arrivée, mais que peut-être, en effet, il ne s'en est pas « rendu compte » (cette prise de conscience ne devant intervenir qu'un chapitre plus tard – constituant par là l'épilogue du récit de James) :

> « *Mais alors, c'est arrivé* sournoisement *[c.m.q.s.] p. 76 et que cela ne m'a pas touché!*

Cette idée par James d'un événement qui arrive mais dont le principal protagoniste, dans le moment même de sa survenue, « ne s'en rend pas compte » installe dans l'intrigue de cette *Bête*, après celui des dix années qui séparent la rencontre initiale-italique de May et Marcher de leurs « retrouvailles anglaises » l'*autre intervalle* (quoique celui-ci d'environ deux années)

d'une *autre séparation* entre les deux amis (quoique celle-ci cette fois-ci définitive – puisque May est morte) ; mais « intervalle » tout aussi nécessaire que le premier dans la mesure où son temps est celui d'une *autre incubation* : non pas, dans ce cas, de l'amour entre May et Marcher, mais de celui de la « prise de conscience » par le second (à présent seul) de la « véritable nature de la Bête » ; c'est-à-dire de celle de l'événement de son bond (« sournois ») auquel il a assisté, et même participé, quoique sans « s'en rendre compte » – cette inconscience de Marcher dans le moment où survient cet événement constituant d'ailleurs aux yeux de May le côté « étrange », « prodigieux » (et l'on peut même ajouter : « monstrueux ») de celui-ci :

« que vous ne vous en soyez pas p. 76 prodigieux ».

(démentant par là la conclusion à laquelle, quelques pages plus haut, avait fini par aboutir Marcher – que cet événement qu'il avait attendu toute sa vie n'était rien d'autre que celui de la mort de May : sauf qu'il n'avait rien de particulièrement « monstrueux » (d'« étrange » et de « prodigieux » préférera dire May)). Où l'on comprend par là que le « temps jamesien » (à tout le moins : celui de l'intrigue de cette *Bête*) est un temps qui se caractérise par le fait que, sur son cours « étrange » : que Marcher pour sa part qualifié de « sournois », les événements finissent bel et bien par « arriver » (comme dans le temps « normal »), mais que les protagonistes de ces événements, dans le moment de leur survenue, « ne s'en rendent pas compte » : ou (pour user d'une formulation plus « évangélique »), ne savent pas ce qu'ils font » (et en effet, dans l'événement qui nous préoccupe plus particulièrement ici : celui du « bond de (cette) Bête », Marcher « ne sait pas » qu'il est en train, littéralement, de *tuer May* – encore « sauvable » au moment de ce « bond »). Le « temps jamesien » (avons-nous déjà pu dire – dès même le tome initial-éponyme de cette *Profondeur*) se caractérise essentiellement par le fait qu'il est celui de « l'occasion manquée » (ce pour quoi il est si « moderne »), mais où l'on comprend par les considérations qui précèdent que, si cette « occasion » est à chaque fois « manquée », cela

provient du fait que, dans le moment où survient l'évènement de cette « occasion », ses contemporains et acteurs « ne se rendent pas compte de ce qu'ils font » (ou plutôt dès lors : ne font pas) à cet instant ; et cela pour ce que toujours, à ce même instant, se glisse, entre leur « ce qu'ils font » et sa conscience par eux, cet *intervalle*… un peu pareil à une sorte de « retard à l'allumage » du protagoniste de cet événement même. Où l'on retrouve ici la piste interprétative déjà explorée plus haut, celle qui lit l'intrigue de cette *Bête* à la lumière de l'Événement de la chute, c'est-à-dire du moment où l'homme perd son rapport d'im-médiateté aux choses, et perte de cette im-médiateté que disent justement les deux « intervalles » inscrits dans la trame temporelle de l'intrigue de cette *Bête*. Le « bond » de celle-ci prend donc encore la forme d'une « occasion manquée » (quoique cette fois-ci la *dernière* de toutes celles qui émaillent cette intrigue) : Marcher, à cet instant, aurait pu encore « sauver » May, mais comme, dans le moment de ce « bond », il ne se rend même pas compte de ce qu'il fait (ou plutôt : ne fait pas), il laisse passer cette ultime chance de lui permettre d'« échapper à la mort » – ce dont il ne prendra conscience que deux ans et un chapitre plus tard (lorsque la « Bête », après avoir eu la peau de May, s'en prendra cette fois-ci à lui) :

La Bête avait bien été tapie p. 95 encore échapper à la mort (…)

(mais prise de conscience qui, comme d'habitude chez le personnage, arrive toujours *trop tard* – ce « trop tard » venant par là comme la tonalité dominante de sa vie entière de Marcher qui ne l'aura donc jamais conjuguée qu'au *conditionnel* : Marcher *aurait* pu s'éprendre de May lors de leur rencontre en Italie, il *aurait* pu, suite à leurs retrouvailles à Weatherend, en faire son épouse, il *aurait* pu, lorsque celle-ci est tombée malade, la sauver, etc.)… La véritable cause de tous ces « ratés » qui ponctuent l'existence du personnage étant, on l'a dit dès le début de ce commentaire, sa *structure narcissique-extrême* (à tel point que j'ai pu la qualifier de « paradoxale » – Marcher on l'a vu, au contraire des narcissiques vulgaires, aimant l'ano-

nymat) : celle qui lui fait dédaigner toutes les occasions que lui offre pourtant cette existence (mais qu'il juge probablement, dans son for intérieur, indignes de lui)… au profit d'une « grande » pour laquelle, toute sa vie, il s'est réservé – mais « grande occasion » que, et c'est là toute la cruauté du récit de James, il « manque » elle aussi comme les « petites » puisque, dans le moment où celle-là survient enfin, il « ne s'en rend (même) pas compte », la laisse passer comme les autres (par quoi vient aussi comme la « morale » de l'intrigue de James : celle de l'histoire d'un narcissisme « puni par là où il a péché » – c'est-à-dire celle d'un individu qui, du fait de ce vice narcissique, « manque » toutes les « occasions »… y compris, pour finir, celle à laquelle, depuis « sa plus tendre enfance, il se *destinait*).

La question, dans le récit de James, de cet « intervalle » – qui ne peut bien sûr que fasciner l'auteur du « Soldat et jeune fille souriant » que je suis (puisque mon propre « roman vrai » raconte aussi, d'une certaine façon, une histoire d'« intervalle » – ou si l'on préfère : de « retard à l'allumage » de son narrateur) – est, dans cette *Bête*, (romanesquement) « problématisée » en le mode, on l'a vu, de deux avatars de celui-ci : l'intervalle qui s'étend d'abord entre la rencontre initiale-« italienne » de May et Marcher leurs retrouvailles « anglaises » dix ans plus tard, puis celui, ensuite, qui va de la mort de May à la prise de conscience par Marcher, deux années plus tard, de ce qui s'est réellement passé entre eux – à ce bémol bien sûr que, tandis qu'à la suite du premier James accorde une *seconde chance* aux deux personnages, à la suite du second il ne peut évidemment plus le faire : puisque May est morte. À se demander si le premier de ces intervalles ne serait pas, dans l'esprit du « conteur-James », une sorte de *répétition générale* du second ; et « répétition » nécessaire à l'exposé que l'auteur veut donner à son lecteur des conséquences (toujours mortifères) du vice narcissique à l'œuvre dans l'espèce humaine – un peu comme s'il lui signifiait : « Ne croyez pas que, même si May avait finalement échappé à la mort/miraculeusement guéri de sa maladie, mon histoire eût pu être différente (et,

notamment, son épilogue autre) » – ; l'évocation par l'auteur des circonstances de ce premier intervalle, avec en particulier le coup de pouce de ces retrouvailles « magiques-féériques » de Weatherend, prouvant qu'il n'en est rien : que May et Marcher, malgré le cadeau somptueux de cette « seconde chance » à eux accordée, étaient de toute façon, du fait du narcissisme du second, destinés à « toujours se *manquer* » – ce pourquoi Fabrice Hugot dit lucidement de ces retrouvailles en forme de « véritable apothéose » qu'elles font venir le récit de James comme un (atypique) conte de fées qui commencerait par son « happy end » dont James va ensuite s'appliquer à dé-cevoir la « promesse ») :

Cette ouverture en forme P. II la menace du titre.

; tout se passant ici on le voit comme si le récit de ce premier intervalle – heureusement conclu par l'épisode merveilleux de ces retrouvailles et de la « seconde chance » offerte à ses deux protagonistes – n'était là que pour préfigurer celui du second : qui lui ne sera interrompu par rien – sinon le malheur et la désolation qui frappent et cette fois-ci : définitivement, Marcher lors de l'épilogue de cette *Bête* – ; « la fin de cette histoire (comme on dit) étant contenue dans son commencement » – et même si ce commencement avait (« sournoisement » ?) emprunté la forme de la « véritable apothéose » dont parle Hugot. De ce premier intervalle et de ses dix années au cours desquelles May et Marcher ne se sont pas revus, le même Hugot dit qu'il a en réalité été inauguré par un « faux départ avant même que l'histoire commence » – risquant pour ce faire, dans le commentaire qu'il en donne, le mot fort significatif de « répétition » :

Quelques années auparavant P. II n'être qu'une répétition [c.m.q.s.]
(…)

; mais double sens de ce mot dont, me semble-t-il, le traducteur de cette *Bête* ne retient que celui de « redite »… sans en percevoir l'autre sens

(théâtral) de « préparation » (à un *autre intervalle* qui, lui, « ne sera interrompu par rien » – sinon par l'épilogue du roman de James : ce moment où justement, en sa forme monstrueuse de « Bête », surgit et bondit ce « rien »). Pour Hugot, le fait qu'il ne soit « rien sorti » de cette rencontre initiale-italienne entre les deux protagonistes indique suffisamment, au lecteur soupçonneux du chapitre I, que, très probablement aussi, il ne « sorti(ra) » pas plus de cette « seconde chance » qui leur est (magiquement) accordée : ce qui est à la fois vrai (puisque, pas plus qu'en Italie, l'amour pour May ne naîtra dans le cœur du narcissique Marcher – trop préoccupé de lui-même pour s'intéresser à une femme « pour elle-même ») et faux (puisque il arrivera au moins à Marcher cet événement « prodigieux » du « bond de la Bête » – de la prise de conscience par le personnage de ce « rien » : ce qui n'est pas « rien »). Et si ces retrouvailles magiques entre May et Marcher risquent en effet d'être une « répétition » (au sens d'une redite) de l'occasion (déjà) manquée en Italie, elles sont en même temps celle (au sens cette fois-ci d'une préparation) de tout ce qui va arriver à Marcher dans le cours du second intervalle : celui qui sépare la mort de May de la scène finale du récit de James ; aussi n'est-il pas inutile de s'attarder un peu sur ce premier intervalle : pour voir en quoi, notamment, il « prépare » et anticipe-sur le second.

Des retrouvailles féeriques qui le concluent – ces dix années de « séparation » entre May et Marcher (même si le second ne semble pas les avoir éprouvées comme telles – puisqu'il avait tout simplement « oublié » May) –, Patrice Hugot dit qu'elles risquent fort de n'être qu'une « répétition » (au sens d'une redite) de l'« occasion » déjà « manquée » en Italie par les deux personnages « de s'aimer » – sauf qu'on ne voit pas en quoi (au moins du côté de Marcher) cet épisode lointain a pu être ressenti comme une « occasion manquée » (puisqu'il ne semble pas qu'au cours de celui-ci (l'indifférent personnage ait éprouvé quelque chose comme le début d'une attirance amoureuse envers May) – ; ce qui induit d'ailleurs chez le même

le regret que cette rencontre initiale n'ait pas été marquée par quelque événement bien notable (naufrage, agression de May par quelque *lazzarone*, accès de fièvre de Marcher, etc.) : où l'on comprend par ces rêveries romanesco-rétrospectives que ce que regrette en vérité Marcher, ce n'est pas tant d'avoir « manqué l'occasion » (d'aimer May – d'ébaucher avec elle ne serait-ce qu'un début de « relation sentimentale »), que, en fait, il n'y ait même pas eu d'« occasion » du tout ; où l'on comprend par cette remarque que la lecture que nous propose Hugot de l'intrigue entière de cette *Bête* – qui ne serait que l'histoire de la redite d'une première occasion manquée (en Italie) – en prend un sacré coup : puisqu'en fait, en cette Italie de la jeunesse de nos deux personnages, il n'y a même pas eu d'« occasion » du tout (« manquée » ou pas) – considérations qui permettent aussi d'éclairer les réflexions peu ou prou « énigm(atiques) » que se fait Marcher lorsque, à l'autre bout de l'« immense table » où ils déjeunent ensemble, il observe le « visage » de May :

Ce visage lui apparaissait p. 17 ou plutôt divertissante (…)

(et en effet, si ce « visage peut apparaître (à Marcher) comme la suite de quelque chose dont il (a) perdu le commencement »… c'est que, tout simplement, *il n'y a pas eu de commencement du tout* – pas eu d'« occasion manquée » ou pas »)). Mais considérations qui, si elles contredisent sérieusement la piste interprétative proposée par Hugot de cette *Bête*, renforcent par contre grandement celle avancée par mon ami J.M.P. (posant lui qu'en vérité la « Bête » a toujours-déjà été là – a toujours-déjà « bondi » : depuis même « la plus tendre enfance » du personnage qui en est comme le « possédé ») ; et personnage pour lequel, s'il « manque » toutes les « occasions », c'est d'abord pour la raison que, dans le temps où il évolue, *il n'y a tout simplement pas d'occasions* (qu'il aurait alors le loisir de, selon, saisir ou « manquer ») ; où l'on comprend aussi par là que si cette histoire est bien celle d'une « répétition », ce mot doit être entendu, non pas au sens d'une « *redite* » : comme le croit Hugot, mais plutôt en celui d'une « préparation »… anticipant-sur

d'autres « bonds de la Bête » qui, si elle a « toujours-déjà bondi », l'a même fait au cours de ce séjour italien : en empêchant notamment que celui-ci soit quelque chose comme un « commencement ». Où l'on comprend aussi par là que, du fait de sa possession par le démon de son narcissisme, Marcher ne peut en effet éprouver les événements qui lui arrivent (dont ces retrouvailles avec May) que comme des « suite(s) de quelque chose dont il (a) perdu le commencement » ; et cela parce que, dans le temps très particulier où il évolue, *il n'y a jamais de commencement* – sinon celui qui a eu lieu dès l'origine, « dans sa plus tendre enfance », au moment où la « Bête » est entrée en lui (pour ne plus jamais le quitter) :

Vous m'avez dit p. 28 vous y succomberiez.

; mais moment sur lequel (bien qu'il est celui de l'*origine* de l'histoire qu'il nous raconte dans cette *Bête*) James *ne nous dit absolument rien* : peut-être parce que pour lui, seulement l'évoquer l'aurait mis en danger de devoir s'épancher plus qu'il ne désire le faire sur ses propres enfance et jeunesse (ce qui peut aussi expliquer pourquoi il est si peu disert sur la famille et *a fortiori* l'enfance de son personnage – alors qu'il nous apprend tout de même, au détour d'une phrase, que May a eu un « père », un « frère », une « grand-tante » qui quoiqu'à présent disparus, lui constituent cependant un *passé* familial : certes minimal mais qui du moins assoit son statut d'orpheline et de « parente pauvre » ayant fini par hériter). Alors que de Marcher (probablement pour ce que ce personnage le touche de beaucoup plus près), il ne condescend qu'à nous donner des informations ne concernant que son seul *présent* – qu'il exercerait un modeste emploi dans un « ministère », qu'ils disposerait d'un « patrimoine » et d'une « bibliothèque », etc. –, alors que nous, soupçonneux-curieux lecteurs de cette *Bête*, aimerions bien en apprendre plus sur le *passé* du personnage ; et notamment sur ce qui a bien pu lui arriver dans « sa plus tendre enfance » pour qu'il ait ainsi élaboré le fantasme narcissique de cette élection par un « destin » : mais circonstances sur lesquelles James ne nous dit jamais rien – si bien que, si cette histoire

a bien eu un « commencement », celui-ci doit « demeur(er) ignoré dans les nuées » : repoussé par le mutisme même de James sur celles-ci dans un « passé » comme *mythologique*. La « Bête » a « bondi » *bien avant* le début de l'histoire que nous raconte le récit (qui porte son nom – ou plus exactement : son *titre*) ; mais des circonstances de ce « bond » initial-originel nous ne saurons jamais rien : ceci expliquant notamment pourquoi le possédé par cette « Bête »-Marcher ne peut éprouver les événements qui lui arrivent dans cette vie que comme les « suite(s) de quelque chose dont il (a) perdu le commencement » – pour ce que ce « commencement » lui-même *a toujours-déjà été perdu* (par lui) : où l'on retrouve ici l'hypothèse, déjà avancée plus haut par moi, d'une possible interprétation « théologique » (liée donc à l'Événement de la chute) de cette *Bête*.

Ces considérations faisant dès lors venir l'intrigue du récit de James, non pas comme la « répétition » d'une (toujours même) « occasion manquée » : c'est, on l'a vu, la thèse de Hugot, mais plutôt comme une *succession d'intervalles* plus ou moins longs entre deux « bonds » de la « Bête »… qui elle, de toute façon, a toujours-déjà « bondi » : depuis donc « la plus tendre enfance » de son « possédé »-Marcher ; et intervalles au cours desquels celle-ci demeure plus ou moins en repos et en retrait : avant que de se trouver une autre proie sur laquelle fondre (pareillement et toujours aussi férocement) – ce pourquoi par exemple, lors des retrouvailles de May et de Marcher à Weatherend, le comportement de ce dernier ressemble un peu à celui d'un grand prédateur pistant la jeune femme au long des salles et corridors de ce « magnifique château » (on a les « jungles » qu'on peut) :

> *Lorsqu'elle se trouva enfin face à lui (…) on aurait pu croire p. 18 autres invités réunis (…)*

; si bien aussi qu'on peut en induire que si le récit de James s'achève par la dévoration de Marcher par la « Bête » qu'il a toujours portée en lui, c'est

que tout simplement celle-ci, après avoir « dévoré » May : ce qui a eu pour effet de calmer momentanément sa faim durant l'« *autre* intervalle » vu plus haut de cette intrigue, s'est mise en quête d'une *autre proie* – sauf que cette « proie », à défaut de pouvoir « se mettre sous la dent » un autre gibier : puisque May était morte, a été cette fois-ci son « possédé » lui-même : ce pourquoi j'ai pu décrire plus haut l'épilogue de cette *Bête* comme une scène d'*auto-dévoration* (où l'on voit par là qu'il y aurait une autre manière d'interpréter le récit de James – celle où tout serait raconté *du point de vue* de la « Bête » elle-même : ce qui ne manquerait pas de donner à cette intrigue une facture comme fantastique et démoniaque ; celle que j'ai déjà évoquée lorsque j'ai pu affirmer plus haut que l'histoire que nous relate le roman de James n'était rien d'autre, en vérité, qu'une « d'anges et de démons »). Et si l'on veut bien accepter, ne serait-ce qu'un instant, cette piste démoniaco-interprétative du récit de James, on s'aperçoit qu'elle pourrait en celui-ci expliquer bien des choses à commencer par celle du « hasard miraculeux » (Hugot) de ces retrouvailles entre May et Marcher… qui viendrait dès lors du fait que, si Marcher a « oublié » May, la « Bête » en lui, elle, ne l'a pas fait ; et cela parce que, dix ans auparavant : par cette « confidence » de Marcher à May, elle a comme marquée celle-ci de son signe (ou de sa « griffe ») : ceci expliquant notamment pourquoi cette même « Bête » n'a eu aucun mal à reconnaître, dans la foule innombrable des invités de Weatherend, celle qui, sans le savoir, les arborait ainsi secrètement-invisiblement (quoique pas pour tous). En confiant son (plus ou moins « monstrueux ») secret à May « sous l'auvent du bateau qui les ramenait de Sorrente », Marcher n'a été, comme on l'a déjà vu, que *l'instrument du démon* qui, « depuis sa plus tendre enfance », était entré en lui, dès lors, le « possédait » (au sens littéral-théologique) ; et confidence de ce « secret » qui a eu pour effet sur l'infortunée jeune femme de la contaminer de cette présence démoniaco-monstrueuse – qui, malgré les dix années écoulées depuis, a fait que May elle, *a contrario* de Marcher, n'a pas oublié l'épisode de cette confidence :

« Vous savez que vous m'avez dit quelque chose p. 23 très régulièrement

(…)

(à se demander si l'amour que May a toujours éprouvé envers Marcher n'est pas né à l'*instant précis* de cette confidence – un peu comme si le cœur de la (future) « exorciste-May » s'était, en la circonstance, emplie de *pitié* vis-à-vis du lamentable « possédé-Marcher » : sans comprendre que, par cette « pitié », elle tombait dans le « piège du diable »/se mettait en danger d'être elle-même dévorée par la « Bête »)… Et je ne sais ce que vaut cette hypothèse (peu ou prou fantastico-surnaturelle) ; mais le fait que James soit si peu disert sur la *véritable origine* de cet amour – de la même façon qu'il l'est sur l'enfance de Marcher (et notamment sur l'origine du fantasme narcissique qui, depuis son apparition en lui, « occupe » la vie entière de son personnage) – donne à penser (à son forcément « soupçonneux » lecteur) que cette piste interprétative n'est pas si folle qu'il y paraît : tout laissant ici à croire que c'est *par le même mouvement* que May est tombé amoureuse de Marcher, et que Marcher, lui, est tombé entre les griffes de la « Bête » (dont il est donc le « possédé » depuis « sa plus tendre enfance » – mais trait du personnage qui, chez May, a peut-être éveillé un sentiment comme « maternel »… vis-à-vis de celui qu'elle a dû regarder, au moment de cette étrange confidence, comme une sorte d'*enfant perdu*… qu'il fallait donc « sauver de lui-même »). Si bien aussi que May, en « tombant » amoureuse de Marcher, n'a peut-être rien fait d'autre que de « tomber » dans le piège/« entre les griffes » de la « Bête » – qui elle, en faisant avouer par la bouche de Marcher le secret de son *existence* (« réelle »), ne faisait, de son côté, que *jauger* la capacité d'acceptation par la jeune femme de cette « existence »-même : alors que, très probablement, tout autre femme eût traité l'aveu de ce secret par, sinon l'hostilité, du moins le mépris (la raillerie), vis-à-vis de ce qu'elle aurait alors regardé comme un pur (et peu ou prou : « monstrueux ») délire narcissique.

Ce pour quoi Marcher, « une fois le premier moment d'étonnement

passé, trouv(e) même quelque douceur au fait que (May), fût dans la confidence » et que, surtout, elle ne l'ait pas oubliée – sans se rendre compte que cette douceur n'est peut-être que l'écho de la satisfaction que prend la « Bête » en lui à constater que la marque qu'elle a jadis imprimée sur May ne s'est pas totalement effacée :

elle était la seule personne p. 26 d'une façon inexplicable.

; mais « inexplicab(ilité) qui s'explique » par le fait que cette confidence n'a pas du tout été du chef de Marcher que de celui du démon qui le possède : « C'était donc à cause de cette confidence qu'en se rencontrant à nouveau, ils n'avaient pas vraiment pu faire comme si de rien n'était » – traduction « démonologique » : « c'était donc à cause de cette marque laissée il y a tant d'années, au moment de cette confidence, par la « Bête » sur May que celle-là avait pu *reconnaître* celle-ci » – ; ceci expliquant aussi pourquoi, à partir du moment de cette « reconnai(ssance) », la relation entre les deux personnages va prendre un tour nettement religieux : lorsque, au chapitre suivant, Marcher parlera de la « foi (de May) en lui » (mais « foi » qui n'en est finalement une qu'en « l'existence de la Bête »). May, en acceptant sans raillerie la confidence de Marcher : en faisant sien son (répugnant) « secret », est devenue une sorte d'(anti-)disciple du démon qui « possède » l'homme qu'elle aime, et dont elle entend bien l'expulser : nature « exorciste » de la jeune femme ; mais ce faisant elle prend un risque terrible ; car ce démon, s'il est celui du « rien », « n'est pas (lui-même) rien », possédant en vérité un *grand pouvoir de nuisance* – puisqu'il va fini par « avoir la peau » de May et, probablement aussi : comme le laisse entendre l'épilogue du récit de James, de Marcher – ; la « Bête » n'est peut-être qu'une *métaphore* du narcissisme de Marcher, mais où l'on voit, par le roman qui porte son nom, que, dans certaines circonstances, les « métaphores » *peuvent tuer*… aussi bien que les glaives et autres « armes blanches ». Le mode opératoire de la « Bête » est toujours le même : elle repère une (possible) proie, la marque de son sceau d'infamie : en lui « confiant » le secret de son « existence réelle », puis

laisse s'écouler un certain délai (les « intervalles » qui ponctuent l'intrigue de James) avant que de revenir et cette fois-ci, cette proie, la dévorer effectivement, et telle est, si l'on y songe, la *véritable histoire de May* : celle d'une femme qui, par amour pour un homme, « a la faiblesse d'accepter un pacte diabolique » avec, non pas même cet homme, mais le démon qui le « possède » ; et démon qui, dès lors, a le champ libre pour ourdir ses manigances, transformer en « enfer sur terre » la vie de ses malheureuses créatures (et May en effet, depuis sa rencontre initiale avec Marcher et la « confidence » qu'à cette occasion il lui a faite, a-t-elle seulement été heureuse un seul jour ? – la question mérite d'être posée). « Vous savez, dit-elle à Marcher dans le moment de leurs retrouvailles à Weatherend, que vous m'avez dit quelque chose que je n'ai jamais oublié et qui depuis m'a fait penser à vous très régulièrement » : ce « jamais » et ce « très régulièrement » disant bien que, malgré la distance des années écoulées : celles de la « séparation » entre les deux personnages, May avait *toujours-déjà faite sienne* l'« obsession » de Marcher – traduction « démonologique » : avait toujours-déjà laissé entrer la « Bête » en elle – ; car sinon comment expliquer une telle fidélité mémorielle à ce souvenir lointain et, chez Marcher, quasiment effacé : ce que, pour sa part, le même Marcher appellera l'« obéissance merveilleuse » de son amie – mais « obéissance » à quoi au juste, sinon à cette « Bête » qui, ce jour-là, s'était à elle révélée en sa (parfaite) *ignominie* : quoique « ignominie » fascinante et, donc, inoubliable. Où l'on voit par ces considérations que May n'est peut-être pas aussi « innocente » qu'il y paraît : victime expiatoire certes, offerte par Marcher en sacrifice sur l'autel du démon qui le « possède » ; mais victime dans le fond *consentante*, elle aussi séduite, sinon par l'homme-Marcher du moins par le démon qui lui avait murmuré son secret à l'oreille lors de cette (lointaine) traversée de la baie de Naples – et secret qu'elle a commis l'erreur d'accueillir avec bienveillance :

« C'est peut-être parce que j'avais l'impression de comprendre ce que vous me disiez. »

; en cette « impression de comprendre » résidant peut-être le début de tous les malheurs (futurs) de la jeune femme : la fin en tout cas de son « innocence » – et cela parce que, en prêtant cette oreille « compréhensive » au secret de Marcher : en réalité à celui du démon qui le « posséde », elle ne peut faire autrement qu'*entrer dans son jeu* : ce dont attestera toute la suite du *récit de ses mésaventures* (ce « récit » que nous désignons, nous, sous le titre jamesien de *La Bête dans la jungle*).

Car qu'est-ce que May, au moment où elle fait à Marcher la réponse citée plus haut, a au juste « compr(is) (de) ce qu'(il lui a) dit) » : du « secret » que, lors de ce lointain séjour italien, il lui a confié ? – ce « secret », elle l'a certes reçu avec bienveillance (dans une « merveilleuse obéissance », dira plus tard Marcher), mais qu'en a-t-elle vraiment pensé (de quoi a réellement été nourrie son « impression », qu'elle assure à Marcher avoir éprouvée, de le « comprendre » ?) – ; je risque ici l'hypothèse que cette « compré(hension) » par May du secret de Marcher est elle aussi tissée d'un sentiment d'*élection* : non pas bien sûr d'avoir été « choisi(e) pour quelque chose d'exceptionnel et d'étrange » (qui doit survenir dans la vie de son ami), mais, peut-être, de l'avoir été pour en recevoir, des lèvres mêmes de l'« élu », la confidence – ce que Marcher par la suite, en assurant à May qu'elle est la seule entre toutes les femmes à l'avoir reçue (de lui), ne cessera de réaffirmer : manière peut-être pour l'homme de flatter le narcissisme de la femme (pourtant bien modeste chez May), mais manière surtout pour la « Bête » de faire entrer May dans le secret de son « existence réelle » – en faisant miroiter devant les yeux de celle-ci la promesse que, si elle ne sera peut-être pas la protagoniste de son « bond » : rôle réservé à Marcher, elle en sera du moins, de ce même « bond », le témoin et contemporaine – ; ceci permettant de projeter un éclairage nouveau sur le dialogue qui a lieu, suite au rappel par May des « termes exacts » de la confidence de Marcher, entre les deux personnages – et échange qui tourne justement autour de la question de la « présence (de May) le jour de la catastrophe » :

« Je [Marcher] ne l'envisage pas comme p. 30/31 le jour de la catastrophe. »

(et n'en doutons plus, c'est à ce moment précis que May cède à la séduction du démon qui « possède » Marcher – tombe entre les griffes de la « Bête » qui, bien des années plus tard, la dévorera : pour avoir accepté la proposition que, à ce même instant : par ce « vous par exemple » accompagné d'un *sourire*, lui fait l'homme qu'elle aime d'être la témoin et contemporaine du « grand événement » qui doit un jour le frapper). Et combien en ce sens le « déjà » de la réplique du « Mais vous l'êtes *déjà* puisque vous êtes au courant » de Marcher est habile et rusée – pour ce que ne signifiant rien d'autre, dans l'esprit du démon qui parle à cet instant par la bouche même de son « possédé », que ceci à son interlocutrice : « Dans la mesure où vous avez accepté d'une oreille "compré(hensive)" (dites-vous) la révélation du secret de mon existence, vous êtes "déjà" tombée entre mes griffes inutile donc de regimber ou tergiverser : vous avez « déjà » contresigné avec moi le « pacte diabolique » que mon « posédé » vient de vous proposer « en souriant » –; ceci expliquant aussi pourquoi succède immédiatement au dialogue pour je viens de citer la tonalité d'un « sentiment de gravité » – comme si ses deux interlocuteurs avaient (au moins : subliminalement) compris dans quelle « voie » à présent ils venaient de s'engager (quel « pacte » peu ou prou « diabolique » ils venaient de contre-signer) :

(…) Mais je voulais parler de ma présence p. 31 l'un à l'autre.

Le reste de la scène étant, dans la perspective de cette « li(aison) » : quoique non hélas ! d'ordre sentimental (puisqu'en vérité : d'ordre « diabolique »), à l'avenant – et notamment par ces deux prières en forme de supplication qu'adresse au bout de ces « quelques minutes » Marcher à May :

« Il ne tient qu'à vous… si vous restez aux aguets avec moi.

(…)
– Ne me quittez pas maintenant
(…)

– ; et prières dont on connaît déjà quelle réponse va leur apporter May : celle de ce « Je resterai aux aguets avec vous » qui constitue l'excipit du chapitre I de cette *Bête*… May à cet instant, peut-être contaminée par la folie narcissique de Marcher (?), est-elle elle-même, en acceptant ce « pacte », devenue folle : où l'on voit en tout cas qu'un des plus grands mystères du (déjà « mystérieux ») récit de James réside en cette acceptation même par son personnage féminin de ce pacte – et « mystère » qui, à mon sens, ne parvient pas vraiment à résoudre le mot d'« amour » (celui qu'éprouve May pour Marcher – et qui la ferait donc souscrire à sa demande de « rester aux aguets avec (lui) ») – ; mais alors quelle autre explication lui donner… sinon, comme j'ai tenté ici de le faire, celle « démonologico-théologique » de rien de moins que l'*intervention du diable* (!) en cette affaire à première vue très banale et très (trop ?) humaine ? Et je sais bien que ce genre d'interprétation risque d'apparaître peu ou prou « délirante » à mon (« moderne, forcément moderne ») lecteur… qui assurément, à tout prendre, aurait peut-être préféré qu'on lui en livre une autre, sinon moins « délirante », du moins plus « moderne » : telle que celle, par exemple, freudo-anlytique qui sévit ordinairement dans les commentaires de cette *Bête* – sauf que, dans la mesure où cette discipline n'est rien d'autre elle-même, et déjà qu'une « démonologie » qui s'ignore : dont les praticiens, comme j'ai pu le dire plus haut, « ne croient pas au diable », on y revient, « on y est toujours » (à/dans cette même « démonologie ») – ; et dès lors comment, à ses catégories : certes obsolètes mais tenaces, échapper : comment, dans la lecture de cette *Bête* : dont le *titre lui-même* ne peut que faire signe vers ces mêmes catégories d'interprétation (littéraire-démonologique), ne pas recourir, comme je l'ai fait ici pour ma part, aux notions de « démon », de « possession » et autre « exorcisme » ?

Cet « été avec Henry James » (le *nom* de la saison et le *titre* du commentaire que je fais présentement de cette *Bête*) ne peut donc que continuer à se présenter, et cela peut-être malgré que j'en aie, sous de telles espèces peu ou prou « théologico-démonologiques » ; et cela parce qu'aussi, parvenu au mitan de ce commentaire, je ne vois vraiment pas à quel autre moyen, pour le poursuivre, recourir… que les catégories de cette discipline : même si j'avoue ici que procéder à l'utilisation de celles-ci n'est pas loin de me procurer, à moi qui, contrairement à tous ces analystes peu ou prou freudo-athées, « croit au diable », cette « peur » dont parle justement May – tout de suite après avoir évoqué l'hypothèse de sa « présence le jour de la catastrophe » :

– Avez-vous peur ?

et question qu'il lui faut « trisser » pour en recevoir enfin de Marcher la réponse – qui prend d'ailleurs plus ou moins la forme d'une non-réponse :

– Est-ce que je vous avais dit p. 31/32 bien compte.

(même si l'on apprendra plus tard, par une confidence de Marcher : ou plutôt par une incise de James, que cette « peur », chez le personnage, est tout ce qu'il y a de plus réel – lorsqu'il parlera notamment de cette « inquiétude » de tous les instants qui le tenaille à la pensée du « bond de la Bête » : mais « inquiétude » qui, du fait du sempiternel trait narcissique de sa personnalité, lui octroie tout de même le privilège de pouvoir *prendre en pitié* celle des autres). Or cette question de la « peur » revient au chapitre II (c'est-à-dire tout de même de nombreuses années après sa première occurrence) quoiqu'assez étrange inversée par le fait que, cette fois-ci, c'est Marcher qui la pose à May – juste après que celle-ci lui ait révélé qu'elle ne croyait que trop à la réalité de la « Bête » et au danger qu'elle représentait :

« Est-il possible que vous ayez peur maintenant (…) Vous vous souvenez

pour être abordé librement (…)

; et « sujet trop délicat » parce que, chaque fois qu'il est « abordé », c'est la « Bête » même qui, en vérité, manifeste sa « présence réelle » aux deux personnages – Marcher, en cette occasion, « étouffant un gémissement devant (son) apparition soudain plus distincte » :

Cette apparition avait pris l'habitude p. 47 plus profond de lui-même (…)

; et même si Marcher affirme que « maintenant il n'a (plus) peur » – ce qui permet à May d'en « conclu(re) » qu'il est une sorte de « brave » (ayant fini par s'« habitu(er) au danger ») –, James (son narrateur) n'en précise pas moins, lui, qu'il demeure autour de son personnage « un sentiment de suspens envahissant tout le vide alentour », et « vide », « désert immobile », où même la peur de Marcher a fini par se dissoudre, « se perd(re) » : vocables qui constituent peut-être la meilleure définition qu'on puisse donner de cette « Bête » – puisqu'en effet celle-ci n'est rien d'autre que ce « vide » et ce « désert » qu'elle a su créer autour de son « possédé » : que ce « rien qu'elle est » (mais « rien qui n'est pas rien » puisqu'il va finir par tuer et May et Marcher – qui eux aussi, à force d'attente vaine et de peur non dite, « se perdr(ont) » dans son « désert immobile » : celui (donc) « où il ne passe jamais rien et (où) cependant tout arrive », même si « cela est indifférent »). La « Bête », au bout du compte, n'est peut-être rien d'autre que ce « vide » où plane en « suspens(ion) » le (pres-)sentiment vague, éprouvé par les deux personnages, de la menace de la possibilité de son « bond » ; ce pour quoi aussi, chaque fois que les deux « abordent le sujet délicat » de la « peur » qu'ils devraient éprouver devant cette menace, ils sont obligés de convenir, n'éprouvant ni l'un ni l'autre cette « peur », que ce mot n'est peut-être pas le plus adéquat pour définir ce qu'ils ressentent vraiment ; et cela parce que, pour éprouver un tel sentiment, il faut au moins « savoir ce dont on a peur ou pas peur » – comme le rappelle Marcher à May pour se défendre

de l'appellation d'« homme de courage » dont elle vient de le gratifier :

« Mais pour être courageux p. 48 exposé au danger.

; et en effet Marcher, à cet instant, ne connaît pas le nom du « danger » auquel il est censé être « exposé » – ce que j'ai pu appeler plus haut la « véritable nature de la Bête » –; tandis que, dans le même moment, il commence à soupçonner que May, elle, le sait – ce pour quoi ce chapitre II et cette conversation (dont il sera dit au chapitre suivant qu'elle a « f(ait) date ») s'achève sur l'expression par Marcher à May de ce « soupçon » :

« Vous savez quelque chose p. 48 ce qui va arriver » (…)

; à quoi May, par son « silence », ne disconvient nullement : puisque ce chapitre II s'achève par l'affirmation, l'assurance ou la « promesse » par May à Marcher, de ce « Vous ne le découvrirez jamais » – et même si nous, lecteurs qui en sommes déjà à notre énième lecture de cette *Bête*, savons bien que cette « promesse », et malgré que la jeune femme en ait, ne sera pas tenue : puisque Marcher, au moment de l'épilogue de cette même *Bête*, finira par « découv(rir) » ce que May avait cherché à lui dissimuler.

Et qu'a donc « découv(ert) » May quant à la la « véritable nature de la Bête » que Marcher ignore encore – ce pour quoi le sentiment qui occupe ce personnage n'est pas tant la « peur » (qu'il affirme ne pas éprouver) que l'« inquiétude » (qui elle le tenaille » à chaque heure de son existence ») – : très probablement ceci que cette Bête n'est rien d'autre que le « rien », que le « vide » (notamment, pour dire vite, « sentimental ») qui caractérise la vie de Marcher, que ce « désert immobile » où, pour son malheur, elle a choisi (par amour) de cheminer en compagnie de son (narcissique/égoïste/indifférent) « ami » – toute vérité dont, durant les longues années qu'elle a déjà vécues avec celui-ci, elle n'a pas eu trop de mal à se pénétrer (que peut-être même

elle avait déjà comprise lors de leur rencontre initiale italienne) – ; restant dès lors à examiner les raisons pour lesquelles de cette vérité, elle ne veut pas en faire part à son (étrange) compagnon : « Vous ne l(a) découvrirez jamais ». Et bien sûr, ici aussi, le mot d'« amour » peut sembler la réponse la plus adéquate à cette question : May ne tenant pas, en montrant trop explicitement à l'homme qu'elle aime quel « désert » est en réalité sa vie, à l'accabler de cette terrible vérité – mais « terribilité » de celle-ci qui réside en fait en sa simplicité et même, on peut le dire, « vulgarité » (la chose que redoute le plus au monde tout « Narcisse » digne de ce nom) – ; le silence de May n'étant donc dû, dans cette perspective, qu'à l'(amoureux) souci qu'elle a de protéger (presque : maternellement) son (vrai) ami/(faux) amant. Et pourtant cette « explication par l'amour » (du silence de May), sans être nécessairement fausse, m'apparait encore quelque peu *insuffisante* ; et cela dans la mesure où… (ici le texte s'interrompt – même si je finirai bien par en retrouver le fil) – ce pour quoi je lui en préfère une/cette autre ressortissant, elle, à des motifs extérieurs au récit (« hétérodiégétiques » dirait peut-être Julie Wolkenstein) : m'étant en tout cas clair que si, à la fin de ce chapitre II, May, au lieu de s'absorber dans son « silence », avait « tout » révélé à Marcher de ce qu'elle « sav(ait) » sur la « véritable nature de la Bête » (qui « occupe » son ami), le récit éponyme de James n'aurait plus trouvé d'aliment à son intrigue (déjà minimale) : ce pourquoi ce même silence de May, dans cette perspective : donc « hétérodiégétique », m'apparait comme une *intervention directe*, sans grande nécessité *fictionnelle*, de l'auteur dans sa propre « fiction ». Et en effet imaginons un seul instant que May, au lieu de se taire, avait à peu près signifié ceci à Marcher : « La Bête dont vous redoutez (à juste titre d'ailleurs) le bond n'est rien d'autre que le vide (existentiel)/désert (immobile) qui caractérisent votre vie – et dont *moi*, en ayant commis l'erreur d'accepter (par amour) de vous accompagner en ceux-ci, je fais notamment les frais : en n'étant par *vous* jamais épousée ni même *baisée* », il est clair que nous lirions une toute autre *Bête* ; et peut-être même pas de « *Bête* » du tout : puisque, si May avait tenu ce discours à Marcher, il est évident que l'intrigue de celle-ci se serait achevée/inter-

rompue dès la fin de son chapitre II (or James, s'il veut mener à bien ses (longue) nouvelle/(court) roman, a encore besoin d'écrire au moins *quatre* chapitres). Ce pour quoi ce silence de May sur lequel s'achève le chapitre II de cette *Bête* (la seule du moins dont nous disposions – sa « version » par James) apparaît, dans cette perspective interprétativo-« hétérodiégétique », comme une sorte de *rebondissement* (certes feutré – on est chez James, pas chez Dumas ou Chase !) de son intrigue – ce dont nous informe très explicitement l'incipit du chapitre suivant et troisième du roman « court » de cette *Bête* (échappant par là, sinon à l'inachèvement, du moins à la forme de la nouvelle plus ou moins « longue ») :

Cet après-midi fit date p. 51 une réaction inverse et salutaire (…)

; mais « salutaire » pour qui ou quoi au juste – non tant peut-être pour les deux personnages (pour lesquels assurément il aurait mieux valu que tout, dès la fin de ce chapitre II, sait « dit », « consommé » – ce qui leur aurait notamment permis d'éviter la « mort par bondissement de la Bête ») que pour le récit lui-même de cette *Bête* (qui a dès lors loisir de prolonger de quatre chapitres supplémentaires-« subsidiaires » sa « diabolique » intrigue). Et en effet dans ce chapitre III (dont je viens de citer l'incipit) il nous est notamment raconté comment Marcher réagit à ce silence de May : à ce soupçon qu'il a qu'elle « sait » sur la « Bête » une chose que lui ignore – et réaction qui se caractérise notamment par le fait qu'il intensifie son combat contre cet « égoïsme » dont il s'imagine être le siège et l'illustrateur :

On eût dit que cette obsession contre l'égoïsme (…)

(alors que, comme on l'a déjà vu, ce mot d'« égoïsme » n'est rien d'autre chez lui que le nom – encore poli : narcissique – de la véritable passion triste qui, elle plus secrètement, le « possède » entièrement : celle justement de ce narcissisme extrême-invétéré – et qui est, elle, le nom véritable de la « Bête » dont il attend le bond : non tant, on l'a vu aussi, dans la « peur »

que dans une « inquiétude » de tous les instants).

Ce pourquoi, dans les débuts de ce chapitre III, on voit Marcher se multiplier en (tendres) attentions auprès de May – en l'« invit(ant) » de nombreuses fois (douze !) à l'Opéra… et même « en la raccompagnant chez elle après le spectacle » (il n'y avait donc même pas songé avant ?), voire (chose à peine croyable chez James) en acceptant de « souper » *chez* elle, *avec* elle, d'un repas « frugal mais délicat »… qui, forcément, ne peut que les conduire à partager (au moins) les premières heures de la nuit (toutes initiatives supposées prouver à Marcher, sinon à May, qu'il n'est pas cet « égoïste » qu'il se reproche d'être : comme si la question était vraiment là !) –; mais redoublement de telles attentions qui ne font sans doute que conforter May – qui eût peut-être préféré un peu moins de « tendresse » et un peu plus de *sexe* (que ces soupers tardifs et « délicats » par exemple, au lieu de s'achever en interprétations au piano des airs de l'opéra auxquels ils viennent d'assister, se finissent par une étreinte, certes plus vulgaire mais du moins, elle, réelle et très effective, au creux d'un lit… d'ailleurs, puisque tout cela se passe toujours *chez* Mail, tout proche) – dans la « saisie » qu'elle a depuis longtemps faite de la personnalité de son (respectueux, trop respectueux) compagnon ; et cela parce que (comme on vient de le voir) le « problème qu'il y a » May à Marcher n'a nullement trait à quelque « égoïsme » de la part du premier : plutôt au démon, qui a *nom* : « passion triste »-narcissique, qui le « possède » entièrement ; et « nom » que May refuse obstinément de dévoiler à Marcher : demeurant par là, malgré toutes les attentions qu'il lui prodigue – peut-être « tendres » en apparence mais *cruelles* en vérité (pour ce qu'elles font voir, par contraste, à May tout ce que, avec cet homme qu'elle n'a jamais cessé (secrètement) d'aimer, elle a rédhibitoirement *manquées*) –,… en son silence quant à ce qu'elle « sait » sur la « véritable nature de la Bête ». Cette (« vraie-fausse ») nouvelle vie que les (vrais) amis/(faux) amants Marcher et May semblent avoir adoptée – et qui bien sûr ne peut que donner à leur entourage l'apparence d'une

« liaison » (au sens ici vulgaire du mot – c'est-à-dire : « sexuel ») – ne laisse pas cependant d'occasionner à May certains désagréments, bien évidemment en rapport avec la bienséance stricte de ces temps « victoriens » ; et désagréments qui font le sujet du dialogue qu'elle a avec son (supposé) « amant » dans le cours de ce chapitre III – même si la question est en fait abordée par Marcher par le biais de la répétition d'une autre, déjà posée par lui au chapitre précédent, et touchant elle à ce qu'il avait appelé la « singularité » de May :

Ce fut pourtant au cours d'une de ces soirées p. 52 fait parler d'elle.

(manière particulièrement emberlificotée par Marcher – si du moins, moi le très vulgaire lecteur de cette *Bête*, j'ai bien compris ce que le personnage a voulu dire – de jeter sur le tapis la question de la « réputation » de May – et question à laquelle celle-ci répond par un (au moins plus explicite) « Je ne vous ai jamais dit (…) que cela n'avait pas fait parler de moi » : manière pour May de reconnaître que, de cette étrange « alliance » qu'elle a nouée avec son « (vrai-faux) amant », elle a pu en effet retirer quelques désagréments). S'en suivant un échange tellement « pudique » entre les deux personnages qu'il en devient quasiment obscur : aux yeux du moins et toujours du vulgaire lecteur de James que je suis – qui doit humblement avouer ici que, même au bout de plusieurs et successives lectures, il n'y a toujours pas compris grand chose (sinon donc qu'il y est (probablement) question de l'« intimité » qui existe entre May et Marcher – *cf.* May : « C'est de mon intimité avec vous qu'il s'agit ») – ; mais sujet du *statut* de cette « intimité » que James parvient à associer à celui du « secret » qui lie les deux amis – mieux peut-être que s'ils entretenaient une (banale) « liaison sexuelle » :

– Je comprends. D'un point de vue p. 53 et mon secret. »
May Bartram sourit.
« Je ne prétends pas p. 53 qu'il s'agit. »

Ici, comme souvent chez James : *cf.* notamment, dans son *Motif dans le tapis*, la relation entre Gwendolen et Corvick, le partage d'un savoir entre deux êtres est la métaphore d'un partage plus (physiquement) « intime » : si bien que, pour ce qui concerne cette fois-ci les deux personnages de cette *Bête*, le « secret » qui les lie supplée aisément au fait qu'ils ne couchent pas ensemble – sauf que, depuis l'échange qu'ils ont eu au deuxième chapitre, Marcher soupçonne fortement May, sur ce « secret », d'en savoir à présent plus que lui (qui devrait pourtant être le mieux informé sur le « sujet ») :

Cependant quelque chose avait irrémédiablement p. 54 pas exprimer (…)

; et sorte de « savoir supplémentaire » que Marcher attribue (très machistement) à la « plus grande perspicacité » dont seraient censées disposer « les femmes » sitôt que « quelqu'un les intéress(e) » – pour ce qu'« elles comprenaient alors ce qui échappait au principal intéressé » (où l'on aura reconnu, ici encore, une typique interprétation narcissique – le « machisme » en ce sens n'étant peut-être qu'une sous-variété de cet éternel « narcissisme » : ce pour quoi, à côté des « machos », il existe aussi des « machas ») –; mais explication que James lui, de son côté, s'empresse de corriger par cette autre que, si May en sait désormais plus que l'« intéressé » sur le secret qui les lie tous deux, c'est parce que, chez elle, la *mort* a commencé de pénétrer – et prescience de cette « mort » qui se traduit par l'apparition « pour la première fois » chez Marcher d'une crainte de « perdre son amie » :

Cette crainte lui était venue p. 55 santé chancelante (…)

(et combien le « même » de ce « *même* moment », souligné ici par mes soins, apparaît, dans la perspective interprétative ouverte par James, significative pour la suite de son intrigue – tout se passant dans l'esprit de James comme si c'était la mort (future) de May qui lui avait permis d'accéder à

ce « savoir supplémentaire » sur le secret de Marcher : c'est-à-dire à celui sur « la véritable nature de la Bête » qui le « possède »).

Ce pourquoi aussi je suis persuadé que, lorsque May, dès le chapitre II, confie à Marcher sa certitude que la « Bête » dont il attend le « bond » est tout ce qu'il y a de plus *réel* – que « (s)a curiosité ne sera que trop récompensée » (alors que, de cette « ré(alité) », il arrive même à Marcher de douter – de se dire qu'après tout cette « Bête » n'est peut-être qu'une construction fantasmatique de sa part : en quoi d'ailleurs il a à la fois raison et tort) –…, elle *sait déjà* (en mode au moins subliminal) que la mort en elle a commencé de pénétrer ; et pénétration qui, dès ce même chapitre II, lui a permis d'accéder à ce « savoir supplémentaire » sur la « véritable nature de la Bête »… que ne saurait acquérir le (pourtant) « principal-intéressé »-Marcher : puisque *lui*, tandis qu'*elle* va partir, va rester – d'où aussi, à ce même moment, la prédiction qu'elle lui fait de ce « Vous ne le découvrirez jamais » (que la suite de l'intrigue va infirmer) – ; tout se passant en cette circonstance comme si May (en ce même mode « subliminal ») signifiait à peu près ceci à son ami : « Il est vrai que je sais quelque chose que vous ignorez sur la véritable nature de cette Bête, mais quelque chose que je ne puis vous révéler parce que, *vous*, vous êtes *encore* bien vivant, tandis que *moi* j'ai commencé de mourir – suis *déjà* passée de l'autre côté. » Où l'on comprend par ce décryptage (nouveau) du « Vous ne le découvrirez jamais » de May – sur lequel nous nous sommes déjà interrogés plus haut (quoiqu'en le mouvement d'une « vérité (encore) avant-dernière » : le souci quasi-maternel de May, avions-nous dit alors, de « protéger jusqu'au bout l'homme qu'elle aime ») – que la « bonne explication » de cette prédiction réside peut-être en le fait que May, parce qu'elle a justement percé l'énigme, le « mystère ultime », de la véritable nature de cette Bête, a par le même mouvement compris que Marcher lui, la résolution de cette même énigme, ne pouvait tout simplement pas l'*entendre* (parce que lui, contrairement à elle, n'était pas encore « passé de l'autre côté » – ce qui, aux yeux de May, le *disqualifiait absolument* pour

être « initié » à une telle révélation : la « Bête » est bien réelle, son « bond » certain, mais seuls ceux qui ont été initiés, en « passant de l'autre côté », au secret (ultime) de sa « véritable nature » peuvent en constater les *effectivités*). Et intuition de May (qui connaît bien « son » Marcher) que va d'ailleurs confirmer quelques pages plus bas la réaction du personnage masculin de cette (lamentable) histoire à l'annonce (officielle) que son amie lui fait « fatalement un jour » de la « grave affection » dont elle est « atteinte » – et réaction qui est typiquement d'un « Narcisse » (puisque c'est d'abord pour lui Marcher, et non « pour elle » May, que le premier s'inquiète :

Quand arriva le jour p. 55 que ne réalise… »

Citation où perce, sous l'égoïsme patent qu'illustrent les pensées de Marcher à cet instant : uniquement préoccupées, on le voit, *de lui*, la *lucidité* de May ; et « lucidité » qui lui avait fait voir, bien avant l'annonce (officielle) de sa maladie, qu'il n'aurait servi à rien de faire part à son ami de ce qu'elle avait appris, et du fait même du progrès (quoiqu'encore secret – non-« officiel ») de cette maladie en elle, de cette « véritable nature de la Bête » : la réaction toute narcissique de Marcher, à l'annonce cette fois-ci « officielle » de celle-ci, prouvant suffisamment que, de toute façon, le « principal intéressé » de cette affaire de « Bête dans la jungle » ne pouvait pas, sur la « véritable nature » de celle(s)-ci, *entendre* ce que May, elle, en avait appris/compris – ce qu'il ne « découvrir(a) » qu'à la toute fin du récit de James lorsque, *tout narcissisme (en-fin) mort en lui*, il devra faire face à la réalité pratique, « terrible » et « monstrueuse » de cette « Bête »-même : « initié », lors de cet épilogue, par, comme on l'a déjà vu, l'« ange du deuil et de la désolation » qu'il a croisé au long des allées du « triste cimetière » où repose, gardienne fidèle, quoique désormais impuissante à en protéger le détenteur, de son « secret », May Bartram.

Il y a pourtant un moment (toujours dans le cours de ce chapitre II – et

plus précisément : à sa toute fin) où Marcher est bien près de « découvrir » à son tour le secret (ultime) de la « nature véritable de la Bête » : c'est celui où le personnage, ayant compris que May sur ce sujet, « sa(it) quelque chose qu'il ignore » : « sa(it) ce qui va arriver », risque sur la raison du silence de May à cet instant – qu'il regarde comme un « (presque) aveu » (je crois avec raison) – cette interprétation que « c'est si *terrible* [c.m.q.s.] que vous craignez le moment où je le découvrirai » – ce qui lui attire de la part de son interlocutrice la réplique de ce « Vous ne le découvrirez jamais » : qui constitue (à juste titre sans doute de la part de James) l'*excipit* de ce même chapitre II. Où l'on comprend par cet échange que, si Marcher n'a toujours pas saisi ce que May, elle, a appris quant à la « véritable nature de la Bête » : puisqu'il lui faudra encore pas moins de quatre chapitres (6-2) pour accéder à cette « saisie », il a du moins eu vent de la « terribilité » de celle-ci : où l'on retrouve ici encore, par ce mot de « terrible », la tonalité *nettement religieuse* dans laquelle James a composé son récit – cette « histoire (donc) d'anges et de démons » : toutes créatures qui se meuvent en effet dans l'(invisible) dimension de ce « terrible » (*cf.* notamment l'exclamation rilkéenne de ce « Tout ange est terrible » qu'on trouve dans sa première *Élégie de Duino*) – ; sauf qu'ici bien sûr, dans les court roman/longue nouvelle de cette *Bête*, ce sont cette fois-ci les « démons » qui illustrent le mieux le « terrible » : à commencer par celui qui « possède » le personnage et « principal intéressé » de cette « histoire » (où les « anges », comme on l'a vu, ne sont incarnés que par cet inconnu croisé par Marcher au long des allées de la « triste nécropole », etc. – alors que la « Bête » elle, dans l'intrigue de cette même (éponyme) « histoire », est constamment présente : même si elle n'acquiert son nom « monstrueux » (de Bête) que somme toute assez tardivement et, comme en fait la remarque Marcher (ou James), « faute de mieux »). La connotation peu ou prou « religieuse » de ce mot de « terrible » disant en tout cas que, lorsque nous avons tenté plus haut une interprétation « démonologico-théologique » de ce récit, nous n'étions peut-être pas si loin du compte qu'il y paraissait – moins loin (en tout cas) que si nous avions préféré nous lancer dans une autre de type, elle, freudo-analystique (si tant

est d'ailleurs que nous en eussions été capables – mon lecteur connaissant probablement mon peu de goût pour cette discipline : pour cette « démonologie qui ne dit pas son nom »… parce que ses praticiens « ne croient pas au diable ») – ; alors que James lui, par ces mots de « foi » et (donc) de « terrible » qu'il glisse incidemment, sans avoir l'air d'y toucher, dans son texte, donne toutes les apparences (au moins : littéraires) qu'il y « croyait » : ceci pouvant peut-être expliquer l'envoûtant mystère qui se dégage de son œuvre en général et de cette *Bête* plus particulièrement – et « mystère » sur lequel tous leurs commentateurs ont finalement buté : peut-être parce que eux, contrairement à l'auteur « sur lequel ils dissertaient : d'ailleurs le plus souvent fort savamment, ne « croyaient pas au diable » (ce qui, on le sait, n'est pas mon cas)… Mais ceci précisé, revenons à l'exclamation de Marcher qui clôt (au moins pour ce personnage – puisque le mot de sa fin appartient à May : « Vous ne le découvrirez jamais ») le chapitre II de cette *Bête* : « C'est si terrible que vous craigniez le moment où je le découvrirai ! » ; et par exemple en nous interrogeant sur la « terribilité » du « terrible » (supposé) de cette « Bête » – dont James consentira à nous donner une « image »… qu'à la toute fin de son récit (éponyme) :

C'était comme s'il voyait p. 95 le clouer à terre (…)

(et« image » certes très insuffisante dans la mesure où, pour détourner un vers célèbre du même Rilke, les poètes, les auteurs, ne peuvent rendre compte en leurs écrits que d'un « commencement (de ce) terrible » – qui relève peu ou prou, et forcément, d'un ineffable et/ou in-exprimable) – ; mais « image » qui du moins, par ces mots de « vérité », d'« ordonné », d'« immense et effroyable », illustre toutes les (habituelles) caractéristiques d'un « sacré » à l'œuvre : dont la « terribilité de ce terrible » n'est en effet, de ce « sacré », qu'un (lui aussi : habituel) *attribut*. La « terribilité » est l'*essence* du « terrible » : remarque dont on peut inférer une *différence capitale*, dans le moment même de l'exclamation de Marcher (adressée à Mail), entre les deux personnages – à savoir que, tandis que le premier n'a (encore) accès

qu'à ce « terrible », le second, lui, a percé l'énigme de l'« essence » de celui-ci (c'est-à-dire celle de « la terribilité de ce terrible ») – ; mais clef de l'énigme de cette « terribilité » qui, en même temps qu'elle l'a percée, apparaît à celle (May) qui la détient comme parfaitement « in-communicable » à celui (Marcher) qui n'en est encore au stade peu ou prou intermédiaire de la seule perception de ce « terrible » : tout se passant un peu ici comme si, tandis que Marcher ne distingue encore de la menaçante présence de la « Bête » que le nuage de « terrible » dont elle s'environne ordinairement, May, elle, avait déjà vue-sur le noyau (de « terribilité ») du nuage (de ce « terrible ») – parce que elle, contrairement à son ami, sinon aveugle, du moins (encore) *très myope*, a su passer du phénomène (de ce « terrible ») à son essence (de « terribilité ») : d'où la réplique qu'elle signifie à cet instant à son ami de ce « Vous ne le découvrirez jamais » (traduction phénoménologique : « Si je me refuse à vous apprendre ce que je sais et que vous ignorez sur la nature véritable de cette Bête, c'est que vous n'avez pas les yeux pour voir ce que j'ai vu moi en scrutant le « nuage de terrible » dont elle a coutume de s'environner – car pour cela il vous faudrait apprendre à passer du « phénomène » (de ce terrible) à son « essence » (de terribilité) : ce que votre narcissisme vous empêchera toujours de faire »).

Dans la seconde partie de ce chapitre III (celle qui commence avec l'annonce officielle par May de sa maladie), on retrouve encore des mots et expressions faisant nettement signe vers l'*undercurrent* « religieux » (pour dire vite) du récit de James – dont par exemple ceux de « d'intuition mystique » et de « vision » (soulignés par mes soins dans le passage qui suit) :

Si elle savait vraiment p. 56 sa vision *(…)*

; toutes considérations qui lui font très sincèrement plaindre « son amie » – quoique sans jamais aller jusqu'à songer à une autre personne que lui, Marcher :

Il aurait été mal venu p. 56 de son amie (…)

… Comme c'est à ce moment aussi que surgit en lui l'idée, qui ne va plus dès lors cesser de l'agiter dans la suite entière de l'intrigue, que ce « grand événement tant attendu n'allait être autre chose que la perte de cette femme merveilleuse » ; mais perspective que notre Narcisse ne peut envisager que sous la forme d'une sorte de catastrophe intime – rien de moins que la disparition du motif qui, durant toutes ces années, avait légitimé ce même narcissisme :

Cependant il ne faisait pas de doute p. 57 le plus grotesque des échecs (…)

; « le plus grotesque des échecs » consistant pour Marcher en ce que l'événement qu'il a attendu toute sa vie va finalement survenir, mais qu'il n'aura nullement la forme « étonnante », « prodigieuse », « monstrueuse », etc. prévue : se réduisant à celle, somme toute banale et ordinaire, de la « perte d'un être cher » (fût-il cette femme « merveilleuse » et « extraordinaire » – dont Marcher a d'ailleurs l'honnêteté de reconnaître que « ces mots pour la qualifier ne lui (sont) venus (…) que du jour où cette supposition lui (a) traversé l'esprit » : car avant l'annonce de la maladie de May il n'y avait pas même songé) ; et perspective qui réduit à néant toutes les illusions (narcissiques) dont il se flattait quant à l'« exceptionnalité » de son « destin » : car si « le bond de la Bête » n'est *que* cela (la mort de May), alors lui-même est un être tout à fait ordinaire et commun (puisque l'événement de la « perte d'un être cher » arrive à à peu près tout le monde), et qui n'a donc en tout cas rien de particulièrement « exceptionnel » (chose que, bien sûr, son narcissisme ne saurait admettre sans s'auto-annihiler). Ce pourquoi l'agitation dans tous les sens de cette « hypothèse » par Marcher a pour première conséquence de lui faire douter de ce à quoi, toute sa vie, il a cru quant à l'« exceptionnalité » de son destin – et « per(te) (de cette) foi » qui lui fait dès lors voir cette vie, qu'il avait jusque-là plutôt regardée

comme un « succès » : du moins une marche vers celui-ci, à présent, en effet, comme « le plus grotesque des échecs » :

Jusqu'à présent p. 57/58 son amie avait attendu (…)

; et toutes (tristes) réflexions qui l'amènent enfin à se poser les *bonnes* questions : « Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Que signifiait la présence de cette amie ? » – et questions dont la réponse qu'il leur apporte à cet instant le fait (presque) flirter avec la *vérité* (tout à la fois terrible et lamentable) de sa propre histoire, et notamment de celle de sa « relation » avec May :

Sa vaine attente, sa mort probable et tous ces obscurs présages p. 58 à un tel renoncement (…)

(mais « renoncement » à quoi ici au juste ? – à rien d'autre peut-être par Marcher, en le mouvement d'une sorte d'*apostasie* intime et secrète, qu'à cette religion dont il est à la fois l'« idole » et la « raison » : car si ce culte, avec la « mort probable » de May, perd sa grande prêtresse, comment pourrait-il continuer d'être célébré ?). Mais « vérité » que, par une dernière ruse : un ultime sophisme, son narcissisme parvient à contourner – par l'excipation au dernier moment d'une « autre » idée « découv(erte) (d')autre chose ») :

En s'éveillant à l'idée p. 59 L'échec, c'était de n'être rien du tout *(…)*

; phrase admirable (surlignée ici par mes soins) où est clairement rappelée la « loi », non tant les « Dieux », que de tout narcissisme digne de ce nom : plutôt « la ruine, le déshonneur, le pilori », etc. que la chute dans la vulgarité de l'existence : celle qui consiste justement en ce « n'être rien du tout » (ou si peu) – plutôt « l'ignominie et la monstruosité » que la grise-commune perspective d'un tel non-destin : qui constituerait aux yeux du narcissique Marcher la pire de toutes les « catastrophes » (une, en quelque sorte, sans relief notable – pour ainsi dire : « à bas bruit »). Ce pour

quoi ce chapitre III s'achève par l'expression (de facture très « volontariste ») par Marcher d'une sorte d'*impératif catégorique* – dont on sent bien, à cet instant, qu'il ne lui est dicté que par sa passion triste-narcissique :

Il fallait *[*c.m.q.s.*] seulement que p. 59 que la promesse (…)*

; et combien, ici, ces mots de « juste proportion avec » disent toute « la folie (froide et sérieuse) » du personnage : sa « possession-entière par » le *démon* de son narcissisme même – et « démon » qui lui inspire même son dernier (et « seul ») « désir » : celui de « n'avoir pas été joué » (alors que bien évidemment depuis le début de cette histoire – depuis sa confidence italienne, voire même depuis « sa plus tendre enfance » (*cf.* l'hypothèse plus haut de J.M.P.) – le protagoniste et « principal intéressé » de celle-ci n'a en vérité cessé de l'être : « joué » ; et par ce « démon » même : par cette « Bête » qui, en Marcher, a « toujours-déjà bondi »).

Et c'est « seul(ement) » armé de ce « désir » en forme de consigne et autre impératif catégorique – ceux donc de ce « n'avoir pas été joué » (excipit du chapitre III) – que Marcher et le lecteur qui le suit à la trace de cette *Bête* pénètrent dans le chapitre IV du récit (éponyme) : qualifié plus haut par moi de « crucial », mais non tant dans la mesure où il est celui de l'événement (annoncé) de la mort de May que dans cette autre ou, plus secrètement, il nous est donné loisir d'assister en direct au *combat* que va livrer celle-ci contre la « Bête » – en le mode, ai-je pu déjà écrire, d'un *exorcisme* destiné à désenvoûter Marcher de son démon (mais « exorcisme » qui, pour finir, va se conclure par la mort de l'« exorciste » elle-même) –; puisque à cet instant, et comme je l'ai également écrit plus haut, May est encore « sauvable » et sa maladie « guérissable » : en le mode du « Dis seulement une parole et… », etc. de l'Évangile (mais « parole » que, pour finir, Marcher ne « di(ra) » pas – condamnant par là son amie, sinon à la mort (physique), du moins au *désespoir* : « Il est arrivé ce qui devait arriver »)… J'ai

déjà suffisamment commenté la séquence de ce « combat » pour n'y plus revenir ; et même s'il est tout de même à noter que cette séquence est en réalité la seule « scène d'*action* » (*oh* ! certes bien minimale – nous sommes chez James, pas chez, par exemple, son contemporain et auteur de romans d'aventures-Conrad : que James d'ailleurs goûtait fort) de tout le récit : se situant à l'*exact mitan* de celle (d'« action ») qui l'ouvre (les retrouvailles de May et Marcher avec la « prise en filature » au long des salles et couloirs de Weatherend de la première par le second) et de celle qui la referme (le « jet(er) » par Marcher, « face contre terre », sur la tombe de May) ; et « action » de ce chapitre IV qui, même si elle se réduit, comme on l'a vu, à un (très minimaliste) « lèvement de son fauteuil » par une May déjà bien malade, ne peut qu'attirer l'attention du soupçonneux lecteur de ce récit : dont l'intrigue (« qui n'avance pas » – *dixit* sa « présentatrice »-Wolkenstein) se caractérise précisément par une sorte d'« immobilisme » (sinon temporel, du moins spatial – puisque, si les années s'écoulent : et même en grand nombre, les deux personnages de/en cette intrigue *ne bougent guère*) ; et « immobilisme » qui exclut notamment tout *voyage* entrepris ensemble par les deux amis : qui aurait pu prendre par exemple la forme d'un retour en cette Italie de leur jeunesse (mais apparemment ni Marcher ni May – qui après tout, quoique secrètement, aurait peut-être bien aimé accomplir cette sorte de « pèlerinage aux sources » (de son amour) – n'y songent un seul instant – quant à James, il est clair qu'à un tel projet il a dû, pour des raisons tenant probablement à la nécessité profonde de sa (non-)intrigue, s'y *refuser absolument* : l'espace (pourtant immense) du Londres de son époque y étant plus ou moins traitée comme celui d'un « huit-clos » (au sens sartrien) auquel ses personnages ne sauraient échapper). Et si le temps de cette *Bête* est bien celui décrit par l'aphorisme de Nietzsche : la dimension où « rien ne se passe et (où) cependant tout arrive », on voit que l'espace de celle-ci est, lui aussi, à peu près *nul* : se réduisant à quelques lieux (fort resserrés) où se déroulent les « grandes » (!) actions de l'intrigue – un château de la campagne anglaise, un cimetière dans la banlieue de Londres… et bien sûr, le *salon* où May a pris coutume de recevoir son (« respectueux, trop

respectueux ») compagnon – ; et « salon » dont l'exiguïté (spatiale – le logement de May étant décrit par James comme « modeste ») n'est sans doute là que pour faire ressortir l'*importance* du bougement (« spatial ») que sa propriétaire, en celui-ci, va accomplir lors de ce chapitre IV : en le mouvement *formidablement audacieux* (toujours bien sûr à l'aune de James et de l'« immobilisme » de son récit) de ce « lèvement par elle de son fauteuil ». Et quelle chose étrange de se dire que James, pour raconter son histoire au titre exotico-évocateur de « Bête dans la jungle » : qui pourrait être celui d'un roman de son ami Conrad, n'a eu besoin, lui, que d'un « modeste » salon londonien (de sa « cheminée sans feu », de sa « pendul(ette) française » et autres « deux porcelaines de saxe », etc.) – là où très certainement Conrad, dans le même but, aurait convoqué l'immensité (spatiale) d'océans et de continents entiers (nous aurait au moins lui fait assister à une véritable « chasse au tigre » – qui n'est dans la bouche de Marcher/sous la plume de James qu'une *métaphore*) – ; et « économie de moyens » qui, dans un premier temps, ne peut bien sûr que « décevoir » (la spécialité, on l'a vu, de James) l'innocent lecteur d'un livre – dont l'alléchante promesse de son titre lui faisait sans doute miroiter quelque récit d'aventures exotiques (dont, à l'époque de sa publication, Conrad s'était fait une sorte de « spécialité ») – ; mais qui aussi, dans un second temps, lui fait toucher du doigt cette vérité qu'il n'est nullement besoin de partir à l'autre bout du monde pour tomber sur des « Bêtes » (féroces) et explorer d'(inextricables) « jungles » – pour ce que celles-ci, en réalité, existe à notre porte et « au cœur même » de notre quotidien le plus ordinaire. « Il y a un monstre dans cette histoire et une jungle au cœur même de la civilisation » (incipit de la Présentation par son traducteur-Hugot de cette *Bête dans la jungle*).

Tout se passant un peu comme si, en rédigeant son récit (éponyme), James n'avait rien fait d'autre que de composer un *Cœur des ténèbres* de son cru ; quoiqu'à cette différence avec celui de Conrad que son narrateur à lui, pour débusquer la « Bête » qu'annonçait son titre, n'a pas eu besoin,

comme le fait le Marlow du même Conrad, de s'enfoncer « au cœur » de la réelle « jungle » africaine : puisque, comme on l'a vu, lui ont suffi, en ce même but : celui de révéler le monstre tapi « au cœur même de (notre) civilisation (occidentale) », un château (anglais), un cimetière et un salon (londoniens) – à se demander pour quoi l'universitaire Wolkenstein, décidée à se lancer dans la lecture comparée de cette *Bête* avec le *Motif* (du même James), ne s'est pas plutôt (tant qu'elle y était) consacrée à l'autre entreprise qui eût cette fois-ci essayé de « comparer » cette *Bête* avec le *Cœur des ténèbres* de Conrad : ce que je me propose de faire dans le développement que j'entame ici. Et cela parce qu'il me semble que, si les deux récits ont peu de « points communs » : c'est le moins qu'on puisse dire (!), une même *fascination* y est cependant à l'œuvre dans chacun : celle envers ce qu'on pourrait appeler la *monstruosité* de la créature humaine ; et « monstruosité » qu'il n'est certes pas besoin d'aller chercher chez les « sauvages » (comme s'en donne encore la peine le Marlow de Conrad) pour la constater *de visu* : puisque, ainsi que le raconte justement James dans sa *Bête*, elle existe aussi bien chez l'homme occidental-civilisé en général et, plus particulièrement, chez son si raffiné/policé/délicat personnage de Marcher (qui vient alors tel le « Kurtz » de son propre récit – de son « *Cœur des ténèbres* à lui ». À ce titre, il est tout de suite à rappeler que *Cœur* (celui de Conrad) s'inaugure par une remarque de son narrateur-Marlow naviguant sur un navire de plaisance, en compagnie d'amis, à l'embouchure de la Tamise (avec la proximité de l'immense Londres – présence que Conrad qualifie pour sa part de « monstrueuse ») – et phrase que j'aurais tendance à lire comme le véritable incipit du (court) roman » qui commence à peine :

> *« Et ceci aussi, dit soudain Marlow, "a été l'un des lieux ténébreux de la terre". »*

(s'en suivant par le même Marlow une évocation, de facture d'ailleurs très élogieuse, des soldats romains qui, « il y a dix-neuf siècles », abordèrent, lors de leur « première arrivée » dans un pays qui ne s'appelait même pas

encore l'Angleterre, cette terre – qui en effet, pour eux : arrivant de leur riante-civilisée Italie, dût apparaître comme le lieu « ténébreux » de toute « sauvagerie »). Bien sûr, ce préambule historique, d'évidence destiné à relativiser le sens que nous mettons sur les notions de sauvagerie et civilisation n'est là que pour introduire son lecteur à une autre aventure/exploration d'une autre « sauvagerie » vécues cette fois-ci par Marlow au cœur de la « jungle africaine » ; même si je ne puis m'empêcher de penser que James, qui avait sûrement lu le récit de son ami-Conrad, s'est peut-être dit à cet instant : « Et qu'est-ce qui m'empêche moi de raconter la même histoire de "sauvagerie" que mon collègue, quoiqu'en faisant l'économie du récit de la plongée dans cette jungle "réelle" – en montrant par exemple qu'elle est tout aussi bien et *encore présente* dans le Londres actuel : quoique sous des formes plus feutrées, bien qu'"encore" également sauvages, brutales, "ténébreuses" et "monstrueuses" ? » Le « remarquable M. Kurtz », personnage qui fait l'objet de la quête du narrateur conradien-Marlow (prêt, pour le rencontrer, à remonter pendant des semaines un fleuve – peu important que celui-ci ait nom « Congo »… ou « Tamise »), est la figure, dans le « court roman » du même Conrad, de l'homme occidental, moderne… devenu fou à force de contempler, non tant la « sauvagerie » : en sa forme époqualo-africaine, que la « monstruosité » qui gît en toute créature humaine (noire ou blanche, sauvage ou civilisée, etc. ; et « monstruosité » dont le nom jamesien sera donc, dans son propre « roman court », celui de cette « Bête » dont Marcher attend le bond : où l'on voit que le rapprochement que j'ai risqué un peu plus haut entre Kurtz et Marcher n'est pas si osé que cela. L'homme, en tant qu'il est ce « possédé du langage », toujours est « agi » par un démon auquel Conrad donne le nom de « désir de puissance » (celle que Kurtz exerce « par la seule magie de sa voix » sur « tout un peuple d'esclaves » (J. Green)) et James celui de « passion triste-narcissique » (que Marcher illustre par cette croyance absurde qu'il est appelé à un « grand destin ») ; le « monstrueux » dans ces deux histoires, celle qui se passe « dans les profondeurs du Congo » et celle qui a lieu au cœur de la capitale britannique, procédant de ce fait que, dans les deux cas, une « Bête », à la fin, doit « bond(ir) » ; et « bond »

qui, dans les deux cas aussi, finit par dévorer ceux (Kurtz et Marcher) qui l'abritaient en les replis les plus « ténébreux » de leur âme (ainsi « possédée » – et « possession » dont n'ont pas réussi à les guérir ni le narrateur Marlow de Conrad, ni l'exorciste-May de James).

Tout se passant on le voit comme si James, pour écrire cette *Bête* : « son *Cœur des ténèbres* à lui », avait littéralement pris au mot la remarque liminaire du narrateur de ce *Cœur* – lorsque le Marlow de Conrad, considérant la nuit qui s'avance sur les flots (en apparence pourtant calmes et apaisés) de cette « so british » tamise, observe que « ceci aussi a été un des lieux ténébreux de la terre » (et remarque qui, dans l'esprit du lecteur de cette *Bête* que je suis, ne peut que faire signe vers l'incipit de la Présentation qu'en donne son traducteur-Hugot : « Il y a un monstre dans cette histoire et une jungle au cœur de la civilisation ») – ; à ce bémol que chez James il n'est pas besoin de remonter « dix-neuf siècles » en arrière ou de s'enfoncer « dans les profondeurs du Congo » pour se pénétrer de la vérité qu'énonce *a priori* Marlow : le « monstre » est (toujours-)là qui se « tapit » dans une « jungle » (toujours également) présente (« au cœur même » de la plus raffinée des « civilisations »). Où l'on comprend par là que James, à l'exemple de son ami Conrad : alors que leurs œuvres respectives semblent se situer aux antipodes du spectre littéraire de leur temps, est lui aussi obsédé par la question que pose, à ceux qui croient en être les illustrateurs, le sens de ce mot de « civilisation » : qu'est-ce qui nous permet à nous, occidentaux de la fin de ce XIV^e^ siècle, d'affirmer que nous serions plus « civilisés » que les « nègres » que, dans un passage du *Cœur* de Conrad, Marlow nous décrit dans(ant), « hurl(ant) », « batt(ant) des mains » et « martel(ant) des pieds » la rive du fleuve qu'il remonte (en direction de Kurtz) – quoiqu'à ce bémol que, dans le spectacle de toute cette « frénésie », ce qui effraye encore le plus le personnage, c'est la remarque qu'il se fait que ces êtres ne sont pas « inhumains » :

Non, ils n'étaient pas p. 136 du Cœur *sauvage et passionné (…)*

Et recopiant ici ce passage du *Cœur* de Conrad, je me demande si, dans la *Bête* de James, il n'a pas inspiré celui où nous est décrit, au premier chapitre de celle-ci, le comportement des invités de Weatherend (ce haut lieu pourtant, avec ses merveilles de l'art le plus raffiné, de toute « civilisation occidentale ») – tant la description que nous donne James de ces comportements les fait venir comme ceux de créatures particulièrement rustres, grotesques (dans une certaine mesure) tout aussi sauvages et primitives que les « nègres » de Marlow-Conrad :

D'ailleurs, on pouvait voir p. 16 leurs grognements d'extase *le désir d'acheter (…)*

Autre « frénésie » que Marcher, passant « anonyme » parmi toute cette foule d'excités, a lui aussi loisir, comme Marlow, de « longer » ; et se posant lui aussi, comme le narrateur conradien, la question de sa « commun(auté) » avec de tels congénères qui, pour êtres « blancs » et soi-disamment « civilisés », n'en adoptent pas moins spontanément les attitudes des « nègres » et autres (soi-disamment) « sauvages » de Conrad – allant même (Marcher) jusqu'à les comparer à des « chiens reniflant(s) ».

La poésie et l'histoire p. 16 reniflant un buffet (…)

(où le mot de « commun » – mis ici par mes soins *en italiques* – dit bien que ce qui agite à cet instant le spectateur-sans-complaisance (pour ses « frères humains ») qu'est Marcher – ce narcissisme-extrême qui lui fait retirer de ce (peu ou prou lamentable spectacle à la fois du *mépris* envers ses congénères et de la *fierté* envers lui-même : ce qui n'est pas le cas, on l'a vu, du narrateur-Marlow de ce *Cœur*). Où l'on comprend aussi par là ce qui fait l'*essentielle différence* entre les deux personnages (de Marcher de James et le Marlow de Conrad) : celle qui fait que, partant de la même question

effrayée de la « commun(auté) » qui peut bien exister entre eux et, selon, ces « nègres noirs » (africains), ou ces « nègres blancs » (anglais), le premier (parce que lui « possédé » par sa passion triste-narcissique) en infère un sentiment de *mépris* envers ses « frères humains », tandis que le second, lui, en infère un de (secrète) *fraternité* – se disant peu ou prou : « Ces gens sur la rive donnent toutes les apparences de la *sauvagerie* la plus extrême, mais qu'ai-je en réalité de vraiment différent d'eux » (tandis que Marcher lui, de son côté, se dit à peu près ceci : « Ces gens à Weatherend donnent toutes les apparences de la plus extrême *vulgarité*, mais moi je n'ai/ne veux rien avoir de "commun" avec eux »). Or ce que va nous montrer James dans son récit, c'est que les vraies sauvagerie-et-monstruosité ne consistent nullement à « bat(tre) des mains » en Afrique ou « renif(ler) comme des chiens » en Angleterre, mais bien plutôt, considérant de tels spectacles, à en inférer un sentiment narcissique-violent de *non-appartenance* à l'humaine « commun(auté) » – puisqu'en effet, dans cette *Bête*, le nom de celle-ci n'est rien d'autre que celui de ce « sentiment » même : celui triste-narcissique-extrême à cause duquel cette même « Bête » trouvera l'occasion de « bond(ir) » et, en ce « bond(issement) », provoquera la catastrophe finale.

Mais que devient alors, dans ces perspective interprétative/lecture comparée de ce *Cœur* et de cette *Bête*, la notion de « civilisation » ? Pour Conrad d'évidence, elle n'est qu'un *vernis* apposé par l'« homme occidental » sur sa sauvagerie native et qui ne demande qu'à reparaître (comme elle le fera par exemple chez son personnage de Kurtz – censé être le fleuron de toute civilisation (européenne), ce que celle-ci produit de mieux en termes d'« humanité », et Kurtz qui pourtant finira par basculer dans la sauvagerie et la monstruosité les plus crasses : ce qu'il appellera, lui, « l'horreur ») ; mais chez James ? Lui aussi après tout, de par sa réputation de (grand) écrivain raffiné et mondain, est une autre « fleur » de la « civilisation occidentale » – celle de ces XIX^e^ finissant/XX^e^ commençant qui va s'achever dans l'« horreur » (au sens cette fois-ci non métaphorique) de la Grande Guerre – ; et pareil-

lement de son personnage de Marcher qui, bien que moins « célèbre que son créateur : on a vu pour quelles narcissiques-tordues raisons, fréquente lui aussi les mêmes milieux aristocratiques, se flatte lui aussi de goûter les productions artistiques de son temps et autres « trésors » de la « poésie et de l'histoire » – même si le passage cité plus haut qui commence par ces mots s'achève tout de même par les expressions, certes moins élogieuses pour ses congénères civilisés, de « convoitise indécente » et autre « chien reniflant » –; mais même si surtout, dans la suite d'un récit qui commence parmi les merveilles du château de Weatherend et s'achève dans cette « triste nécropole » de la banlieue de Londres, Marcher, le plus « civilisé »-policé des êtres, va se révéler à l'usage, notamment dans son comportement avec May, *la plus sombre des brutes* : prouvant par là que la « civilisation » ne préserve nullement ses illustrateurs de la violence et de la « bestialité » qu'on attribue ordinairement aux « sauvages » (ceux notamment africains dont nous parle le récit de Conrad). Car, s'« il y a un monstre dans cette histoire (celle cette fois-ci du récit de James) et une jungle au cœur de la civilisation » (celle européo-occidentale), alors Marcher, avec ses « chien(s) reniflants », ne vaut pas mieux que Kurtz, avec son « peuple d'esclaves » noirs : pour ce que les deux, le premier à Londres, le second « dans les profondeurs du Congo », témoignent pareillement de la *monstruosité* toujours à l'œuvre dans le cœur humain ; et « monstruosité » que James appelle « la Bête » et Conrad « l'honneur » – mots ici, on l'a vu, risqués par leurs locuteurs respectifs, « faute de mieux » –: restant alors à nous demander, nous les lecteurs de cette *Bête* et de *Cœur*, de quoi au juste est tissée cette « monstruosité » (j'ai déjà, pour ce qui concerne le récit de Conrad, en partie répondu à cette question dans le chapitre à lui consacré du tome initial-éponyme de ma *Profondeur* (« La remontée du fleuve ») – je tenterai donc de le faire plus particulièrement ici pour ce qui concerne cette fois-ci celui de James)… Marcher est lui aussi, comme Kurtz, cet être hautement civilisé et pourtant, lui aussi, devenu fou à force d'avoir contemplé trop longtemps quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir – dans le cas du personnage de James : à force d'avoir *attendu trop longtemps* l'événement du « bond » de cette fameuse « Bête » –; et « quelque

chose » dont justement ce que l'on a coutume d'appeler « civilisation » a pour fonction de nous dérober l'« horrible » vision : peut-être rien d'autre que ce que, pour ma part, j'appelle ici la « monstruosité (native) de la créature humaine » ; ce qui signifierait aussi que, si pour Conrad cette même « civilisation » n'est qu'un *vernis*, elle est pour James un *écran* : destiné à dissimuler à ses illustrateurs (donc : « civilisés ») la vérité « monstrueuse » de leur propre « nature humaine » – c'est en tout cas en ce sens que je veux lire l'échange qui, au chapitre IV, a lieu entre May et Marcher :

Est-ce que vous pensez vraiment p. 65 Sauf peut-être en nous mêmes ? »

; et dialogue que Marcher conclut par un « donc », à cet instant, fort éloquent :

– Donc*, nous n'avons pas encore regardé le pire en face (…)*

(restant à nous demander quelle est « donc » cette dimension où les deux amis sont déjà « allés si loin »… ainsi que la nature exacte de ce « pire » que, malgré cet « all(er) si loin », ils n'ont « pas encore regardé en face » – même si, à cet instant, Marcher se trompe : May ayant elle, peut-être depuis longtemps, opéré ce « regarder-en-face » du « pire » ; et vision sans écran de celui-ci dont elle est en train de mourir sous les yeux (non encore décillés) de Marcher).

– Donc, nous n'avons pas encore regardé le pire en face. Pourtant je suis sûr que je pourrais l'envisager si vous me le disiez. J'ai l'impression d'avoir perdu la capacité d'imaginer le pire. »

(mais demande à laquelle, on le sait, May refusera obstinément d'obtempérer : « Vous ne le découvrirez jamais » – peut-être parce que, elle ayant eu le courage de « regarder en face (ce) pire » : qui n'est rien d'autre « donc » que la nature monstrueuse-narcissique de son ami, elle a compris

par le même mouvement (d'une telle saisie-sur cette *vérité* plus ou moins a-byssale-« monstrueuse », que son ami lui, cette « vérité-sur (lui-même) », n'était tout simplement pas « capable », en tant que « principal intéressé », de l'affronter ; ce que pourtant, deux années plus tard et deux chapitres plus loin, il sera bien obligé de faire : lorsqu'il comprendra enfin que le « bond de la Bête » qu'il avait attendu toute sa vie n'était autre que…, etc.). Où l'on comprend par là que la « Bête » de James comme l'« horreur » de Conrad procèdent en réalité d'une *même origine* : celle du dévoilement, à leur « principal intéressé » : Marcher pour le premier, Kurtz pour le second, d'une « vérité sur l'homme »-« monstrueuse » (qui, même « civilisé », lui fait accomplir des choses « abominables »), en même temps, n'est pas faite… pour *cet* « homme » – ce pourquoi les deux récits partagent peu ou prou le *même épilogue* : la folie et (bientôt) la mort de leurs deux « principaux » personnages… pour avoir « vu ce qu'ils ne devaient pas voir ».

On pourrait certes objecter aux considérations qui précèdent que May, bien qu'ayant « regardé en face » cette vérité-sur la nature monstrueuse de la créature humaine, n'est pas, elle, devenue « folle » – étant « seulement », si l'on peut ainsi écrire, « devenue morte » – ; mais c'est qu'aussi, dans cette affaire de « Bête » : de « monstre » et de « jungle », elle n'est pas, et malgré tout son (empathique) amour pour Marcher, sa « principal(e) intéressé(e) » : seulement, on l'a vu, sa « victime expiatoire » sacrifiée sur l'autel du narcissisme extrême-monstrueux de sa (délicate-policée) « brute » d'ami. Comme de la même façon le narrateur-Marlow du récit de Conrad ne devient pas, lui non plus, « fou » de la confession que lui a faite Kurtz sur son lit de mort, à bord du « vapeur » qui le ramène vers la « civilisation » (qu'il n'atteindra donc pas – et comment en effet, ayant « vu ce qu'il a vu » : « l'horreur » pourrait-il, en celle-ci, espérer se refaire une place ?) – n'en « mourant » d'ailleurs comme May, « même pas » (se contentant d'en extraire l'histoire – très *atténuée* – qu'il raconte à ses amis croisant avec lui à l'embouchure de cette sage-civilisée Tamise) – ; ce pourquoi aussi dans ce *Cœur des ténèbres*,

il ne nous est à peu près rien rapporté par son narrateur qui l'a surtout recueillie de cette « confession de Kurtz » : à l'exception donc de ce mot (somme toute bien vague) d'« horreur » surnageant au-dessus d'un flot de paroles… sur lequel Conrad étend le voile pudique de l'« ineffable » en sa version encore (peut-être) « littéraire, trop littéraire ». À se demander si cette dimension de « (strict) littéraire » ne joue pas, les « lettres » (pour dire vite), le même rôle que celui de la « civilisation » dans les « sociétés » (pour dire tout aussi vite) – celui d'un écran destiné à dissimuler à son « innocent lecteur » la *terrible vérité* de cette nature « monstrueuse » de l'homme (qui est la véritable inspiratrice de l'autre dimension de ce « (pur) scripturaire » que je dis – celle que Rilke nomme pour sa part ce « commencement du terrible qu'à peine encore nous (autres "innocents lecteurs") pouvons supporter ») – ; mais « terribilité » de cette « vérité » dans l'élément de laquelle le récit de James, parce que peut-être il va lui la chercher « au cœur » même de cette (notre) « civilisation », va, me semble-t-il, plus « loin » encore que celui de Conrad : pour ce que ce *Cœur*, contrairement à cette *Bête*, use lui encore de la « facilité (littéraire) » consistant, en la forme d'un récit d'aventures plus ou moins « exotiques », d'aller débusquer cette « vérité », dans une jungle encore réelle (celle en l'occurrence : africaine) – alors que, dans le même but : celui d'une telle « chasse au tigre » (dirait peut-être Marcher), l'intrigue de James ne *se donne même pas la peine de quitter Londres* et ses alentours : lui suffisant, comme on l'a vu, un château dans la campagne anglaise (lieu de son chapitre I), un cimetière dans la banlieue de Londres (chapitre VI) et, au cœur de ce même Londres, un banal salon où son personnage féminin reçoit régulièrement son personnage masculin (chapitres intermédiaires/« subsidiaires »). C'est bien pourtant dans les deux récits de la même « vérité » qu'il est question – celle qui reçoit, selon, le nom d'« horreur » (Conrad) ou de « Bête » (James) – ; mais « vérité » dont James, contrairement à Conrad, s'emploie à débusquer la « monstruosité » au cœur même de la « civilisation » – et de son autre « jungle » métaphorico « (purement) scripturaire » (quoique tout aussi périlleuse que la « réelle » : puisque s'y tapit en elle aussi une autre « Bête » – le « tigre » même de cette « vérité ») – ; c'est-à-dire

« au cœur » même de l'âme humaine : toujours « possédée », à l'exemple de celle de son lamentable-pathétique Marcher, par le « démon » de sa passion triste-narcissique… qui, à défaut de « domin(er) tout un peuple d'esclaves par la seule magie de sa voix dans les profondeurs du Congo » (J. Green parlant de Kurtz), se contente d'exercer son emprise, « dans les profondeurs » (de l'immense Londres), sur une *seule femme* : cette douce et tendre May qui, pour son malheur, a commis l'erreur de tomber amoureuse de sa « brute » d'ami (qui, pour être délicate et policée : infiniment « civilisée », n'en est pas moins aussi « sauvage » et « violente » que celles que Kurtz a soumises « dans les profondeurs du Congo »)… « On ne va pas à la chasse au tigre en compagnie d'une dame », se fait à un moment la réflexion Marcher – métaphore qui lui permet notamment de justifier le fait qu'il ne peut/ne doit pas épouser May –; mais image qui n'est encore qu'un sophisme élaboré par son « égoïsme » et, plus profondément, par son narcissisme extrême : pour ce que, en usant pour se draper dans la posture du « gentleman », il ne comprend pas que le « tigre », en l'occurrence, n'est autre que la « Bête » qui, tapie dans la « jungle » de ce même narcissisme, le possède déjà entièrement – si bien que, s'« il y a (en effet) un monstre dans cette histoire et une jungle au cœur de la civilisation » (F. Hugot), ce « monstre » n'est autre que Marcher lui-même et cette « jungle » celle (donc) de son propre narcissisme : ce pourquoi la « bonne » métaphore de la part de Marcher aurait plutôt été de se dire qu'« on ne fréquente pas une dame quand on est soi-même ce tigre » (et par conséquent aussi, de la part du même personnage, la « bonne » décision eût été, puisqu'il ne tenait pas à épouser May, de cesser définitivement, et par le même mouvement de « générosité » de la voir – mais chose à laquelle, bien sûr, ce même narcissisme, pour ce qu'il a toujours besoin au moins d'un ou d'une spectat(rice), ne pouvait que s'opposer).

On peut à ce titre se demander pourquoi, à un moment de l'intrigue de cette *Bête* : voyant de toute façon qu'elle n'a « rien à tirer » de ce (« res-

pectueux, trop respectueux ») compagnon, ce n'est pas May qui prend la décision de rompre – dont le motif tout trouvé aurait pu être par exemple le refus par Marcher de l'épouser (tout en désirant malgré tout continuer de la fréquenter – option qui, à l'aune de la bienséance en vigueur dans leur époque (victorienne), ne pouvait que mettre à mal la « réputation » de May) –; or somme toute assez étrangement, à cette « rupture », May ne se résout jamais : se condamnant par là à passer sa vie entière en une « attente » qui, à mesure que les années passent : sans que rien de notable, en celles-ci, « arrive », se fait de plus en plus *vaine* ; mais pour quelle raison alors : question qui, on le comprend, nous oblige à nous plonger dans l'examen de la *nature exacte* de l'amour que porte May à Marcher. Il est clair en tout cas que notre « Ève » a depuis longtemps (peut-être même dès leur rencontre initiale-italienne) « fait le tour » de son « Adam » : en ayant forcément identifié la signature *narcissique* de sa personnalité profonde – pas besoin il est vrai d'être « grand psy » pour y parvenir (le seul aveu de son secret par Marcher au milieu de la baie de Naples y suffisant amplement) –; et pourtant, en même temps, je me demande si ce n'est pas ce trait-là (peu ou prou narcissique-délirant) qui, chez Marcher, a séduit May : lui faisant concevoir, comme en réponse à ce narcissisme-extrême, un amour (envers son (infortuné) illustrateur/(lamentable) détenteur) qui le soit tout autant (« extrême » – et en effet, de cette « extrémité » amoureuse, il lui en faudra pour supporter le traitement que va lui infliger, durant des décennies : sans le moindre baiser ni la plus petite étreinte, son (pour le moins étrange) compagnon). On connaît l'immonde sophisme freudo-analytique qui pose que, en quelque situation que se trouve un individu, si celui-ci l'accepte, c'est que forcément, par quelque côté, il y « trouve son compte » : ce que May d'évidence, chez Marcher, ne « trouve » pas – alors pourquoi une telle obstination à continuer de le fréquenter (à continuer de l'aimer d'un amour si « extrême » ?) –; si ce n'est pour la raison que, en ce trait narcissique de la personnalité de Marcher, elle pointe quelque chose dont son ami lui-même ne s'est « pas rendu compte » ; et « quelque chose » qui lui donne le désir d'*attendre*… en la compagnie de cet ami : pour être donc « présente le

jour » où ce « quelque chose » surgira (bondira ?) enfin – même si elle sait bien, elle, que ce quelque chose ressemblera sans doute assez peu à l'image de ce que ce même ami s'est faite de lui (pour dire vite : la « Bête »). Le mot de « curiosité » : il surgit tout d'un coup à plusieurs reprises au mitan du chapitre II, à ce moment où Marcher se demandant « s'il est bien juste qu'(il) implique (May) comme cela dans (s)a vie et qu'(il) suscite (ainsi) son intérêt » : qui n'est rien d'autre si l'on y songe qu'un « pourquoi m'aimez-vous ? », Adam reçoit de son Ève fidèle cette réponse :

– De faire autre chose que de m'intéresser p. 44 m'absorbe beaucoup…

; et réponse dont Marcher déduit que si May reste avec lui, c'est parce qu'elle est tout simplement « curieuse » de ce qui va arriver (« L'attente de ce qui ne veut pas venir ? L'attente du moment où la bête doit bondir ? ») :

– Oui bien sûr. Il y a aussi votre curiosité p. 44 récompensée ? »

; et réponse de May à cette question – « j'ai tout simplement la certitude que ma *curiosité*, comme vous dites, ne sera que trop récompensée » [*c.m.q.s.*] – qui va faire basculer la suite de leur échange dans une tout autre direction – induisant chez Marcher ce soupçon (vis-à-vis de May) qui va désormais l'accompagner durant le reste de l'intrigue :

« Vous savez quelque chose que j'ignore (…) Vous savez ce qui va arriver » (…)

(et soupçon que le « Vous ne le découvrirez jamais » de May – qui constitue l'excipit de ce chapitre et de cette conversation (dont on apprendra dès le début du chapitre suivant qu'elle a « f(ait) date ») – ne peut en effet, aux yeux du même Marcher, que confirmer)… Mais qu'en est-il alors de la *nature de l'amour* que porte May à son ami – pour celui-ci (si tant est d'ailleurs qu'il ait pris la réelle mesure de son « extrémité » – puisque pour lui May

n'est qu'une « amie » pour laquelle il éprouve seulement une « immense estime ») il ne serait donc tissé que de cette « curiosité » que ressentirait May vis-à-vis de ce qui doit « arriver » –; mais mot de « curiosité » que May, de son côté, récuse peu ou prou : par notamment, dans sa réponse, citée plus haut : « j'ai tout simplement la certitude… », l'incidente de ce « comme vous dites » ; et remarque de sa part qui dit bien qu'à ses yeux l'« explication (par la curiosité) « du sentiment profond-extrême qu'elle a voué à son compagnon – et qui, malgré les déceptions et les frustrations qu'elle a accumulées au long de tant d'années, la fait continuer de le fréquenter assidûment (au mépris même de sa « réputation ») – est, sinon fausse, du moins très superficielle – restant dès lors à nous demander ce que pourrait être la bonne (la « vraie ») « explication » de cet amour (aussi « extrême » que l'est le narcissisme de l'homme qui en est l'objet) : ce que je vais tenter de faire au développement qui suit.

Notons tout de suite que cet amour met en branle, au sein du récit déjà très « mystérieux » de James, un *autre mystère* – pour la raison que nous, lecteurs de cette *Bête*, n'en comprenons pas vraiment le motif, la « véritable nature » (expression que justement nous avons déjà utilisée pour ce qui concerne cette « Bête ») –; à moins de poser (en jouant sur la coïncidence de ces deux expressions) que « véritables natures » et de cette « Bête » et de cet « amour » procèderaient plus ou moins d'une *même origine* : tout se passant dès lors comme si le mystère de la « véritable nature » de cet amour était la *seule réponse* qu'avait trouvée May (qui en est le siège) pour, en quelque sorte, tenter de *correspondre* à celui, tout aussi « mystérieux » : en la forme de ce « mystère qui expliqu(erait) tout », de la « véritable nature » de la « Bête » ; et « correspond(ance) » qui ferait notamment venir les deux protagonistes de cette histoire (« d'anges et de démons ») comme les détenteurs de deux « secrets » respectifs : celui (bien connu) de Marcher (dont il a donc fait la confidence à May au cours de ce lointain séjour italien) et celui, auquel finalement on ne songe jamais, de l'amour qu'à, peut-être

dans le moment même de cette confidence, conçu May pour Marcher. Et si le « secret » de ce dernier a, dès le début du « (court) roman » de James, été clairement affiché par son intrigue – générant par là ce mystère de la « véritable nature » de cette « Bête » (qui constitue donc le « suspens » à l'œuvre dans le récit éponyme) –, celui de May, de la « véritable raison » de son amour pour Marcher, demeure, lui *en retrait*, non « clairement affiché » par cette même intrigue : alors que pourtant le « mystère » qu'il engendre (celui donc de la « véritable nature »… de cet amour) est, à y penser, tout aussi « mystérieux » que celui de celle de cette « Bête » (et bien sûr il ne faut pas compter sur le narcissique Marcher pour, sur cet *autre mystère*, se pencher – tant il est préoccupé, lui, du *sien* : celui portant donc sur la « véritable nature de la Bête » dont il redoute à tout instant la survenue de son « bond »). Et en effet Marcher durant toute l'intrigue du récit dont il est le (peu ou prou lamentable-« égoïste ») héros – à l'exception peut-être du moment (analysé plus haut) où il se demande quel « intérêt » May peut bien trouver à le fréquenter (mais question que, on l'a vu aussi au développement précédent, il balaye par cette (facile) « explication par la *curiosité* ») – jamais n'a l'idée de se pencher sur cet autre « mystère » de la « véritable nature » de l'amour « extrême » que lui a voué May ; et oubli de sa part qui, paradoxalement, ne cesse de nourrir de son (narcissique) im-pensé le « mystère » qui le préoccupe, lui, *uniquement* (celui donc de la « véritable nature de la Bête » – et du « en quoi » pourrait bien consister son « bond ») : alors que pourtant, s'il avait seulement consacré un peu plus de temps à examiner le mystère de la « véritable nature » de l'amour de May à son endroit, il aurait probablement résolu celui « sien » qui l'occupe tant. Ce que l'on peut encore exprimer en écrivant que c'est *parce que* Marcher (du fait de son narcissisme « extrême » invétéré) jamais n'a l'idée de se pencher sur l'(autre) mystère de la « véritable nature » de l'amour que lui porte May que, *par le même mouvement* (contraposé), il ne parvient pas non plus à résoudre le « sien » propre (relatif, lui, à la « véritable nature » de la « Bête » – du démon qui le « possède ») : ceci expliquant aussi pourquoi May, à partir d'un moment de l'intrigue de cette *Bête*, a, sur la nature

exacte de celle-ci, des vues bien plus « perspicaces » que celles que détient, sur celle-ci, son (pourtant) « principal intéressé » – d'où le soupçon qui, à ce même moment, naît dans l'esprit de celui-ci (« Vous savez quelque chose que j'ignore (…) Vous savez ce qui va arriver ») – ; mais « perspicacité » qui n'est due en vérité qu'au fait que May, elle, a consenti, armée de son propre « secret » : celui du motif de son « mystérieux » amour pour Marcher, à se pencher sur l'« autre mystère » qui pré-occupe « uniquement » l'homme qu'elle aime ; ce pour quoi aussi l'affirmation (peu ou prou péremptoire) de ce « Vous ne le découvrirez jamais » par laquelle May (ou James) met fin à la conversation du chapitre II (et qui constitue son excipit) doit peut-être être subliminalement bémolisée en ce sens : « Vous ne le découvrirez pas… tant que, cessant de vous intéressez uniquement à votre propre mystère : celui donc de la "véritable nature de la Bête" qui vous (pré-)occupe/"possède", vous n'ayez l'idée de vous pencher un peu sur le mien : celui relatif lui, à la "véritable nature" de l'amour que, en recevant votre lointaine italienne confidence, j'ai conçu pour vous (mais comme je sais bien que, de par votre narcissisme invétéré : ce que vous appelez (quoiqu'improprement) votre "égoïsme" vis-à-vis de moi, vous ne le ferez très probablement pas, je puis bien transformer ce "pas tant que" en un "jamais"). »

Mais de quoi alors est au juste tissé cet amour – forcément « vain », « dés-espéré » (placé donc, dès son début, sous le signe de ce « jamais ») – qu'a voué May à Marcher (et sentiment « extrême » qui va finir par conduire sa « possédée » aux portes du tombeau) ? Il est clair qu'ici, pour répondre à cette question : puisque sa « principale intéressée » en a « emporté le secret dans la tombe », nous en sommes réduits aux conjectures – dont celle-ci par exemple que cet amour est probablement dans le moment même où Marcher, sur le bateau qui les ramenait ensemble de Sorrente, a fait cette confidence à May (lui a, comme on dit dans les (mauvais) « romans d'amour », confié le « secret de son cœur » – sauf que ce « secret », bémol jamesien apporté au genre, n'avait rien de proprement « sentimental » :

n'ayant été, aux dires mêmes de Marcher, ni un « compliment galant » ni une « proposition intempestive) –; et confidence dans laquelle la fine, et tendre, et « perspicace » jeune femme a tout de suite (et très certainement aussi) pointé un a-bîme : celui qu'ouvrait dans l'âme du jeune homme qui lui parlait ainsi son « extrême » passion triste-narcissique – à laquelle elle a tout de suite aussi décidé de « correspondre » par son exacte et traditionnelle contraposée : celle de cette *passion heureuse-amoureuse* qu'elle a immédiatement vouée à Marcher (sans peut-être se rendre compte que, par là, elle se (re)mettait entre les griffes de la « Bête » – puisqu'on a vu qu'à cet instant ce n'est pas tant l'homme-Marcher qui parle que, par la bouche de son « possédé », le « démon » qui l'« occupe » depuis « sa plus tendre enfance »). Quoiqu'il en soit par l'accueil bienveillant qu'elle fait à l'(horrible) secret que lui a avoué Marcher, May, de toute façon, *a scellé son destin* – qui consistera donc à *aimer toute sa vie* cet homme étrange (y compris, lors de leur longue séparation d'une dizaine d'années, en « pens(ant) très régulièrement » à lui – aveu qui, dans la bouche d'une femme aussi pudique et réservée qu'est May, ressemble fort à une sorte de « déclaration ») –; mais « destin » qui, pour déployer sa propre *vérité* : donc amoureuse-et-passionnée, ne peut dès lors qu'emprunter un *chemin parallèle* à celui où Marcher pour déployer la sienne propre (« vérité ») : quoiqu'elle triste-et-narcissique, chemine « depuis sa plus tendre enfance » : ceci expliquant notamment l'étonnant mystère, pointé par nous plus haut, que May, malgré tant de déceptions et autres frustrations occasionnées par la fréquentation de ce (« respectueux, trop respectueux » – toujours dans le fond : *décevant*) compagnon, ne prend jamais l'initiative de la *rupture* avec celui-ci – et cela peut-être parce que cette « rupture » eût signifié à ses yeux quelque chose de bien plus important que le simple « largage » d'un homme « décevant » : rien de moins que le *renoncement* à un/son « destin ». Marcher bien sûr de son côté, de « destin », en suit un autre – que son narcissisme lui fait voir, selon, comme « grand », « étrange », « prodigieux », « terrifiant », etc. (toujours en tout cas : « exceptionnel ») –; et « destin » qui, en effet : au grand étonnement du lecteur de ce récit dont il est le héros, va finir par se réaliser : quoique

l'effectuation (d'un tel « fantasme ») dusse prendre la forme de la *non-prise en considération* par Marcher du « destin » (parallèle au sien) de son amie – ce que celle-ci, au moment où *elle*, justement, accomplit son propre « destin » : qui était donc de s'offrir *en victime expiatoire* de la « Bête » qui « possède » l'homme qu'elle a toujours aimé, note en ces termes :

« que vous ne vous en p. 76 C'est tout simplement prodigieux. »

(où l'on retrouve on le voit, soulignés par mes soins dans cette citation, les *mêmes mots* par lesquels Marcher avait coutume de qualifier son « destin » à lui – qui, à l'heure où son amoureuse accomplit, elle, le sien, n'est pas, pour lui, encore advenue : puisqu'il lui faudra, en ce but, attendre (encore) deux années et deux chapitres supplémentaires-« subsidiaires »)… Où l'on comprend en tout cas par ces considérations que la « véritable nature » de l'amour de May pour Marcher est/était en vérité d'*essence sacrificielle* : May, en tombant inopinément amoureuse (au beau milieu de la baie de Naples) de son étrange compagnon de voyage, n'ayant peut-être rien fait d'autre que de proposer à la « Bête », qui venait de lui révéler sa « réelle existence » par la bouche de son « possédé »-Marcher, de s'offrir en *victime de substitution* (à Marcher) du sacrifice que celle-ci, de toute façon, exigeait – un peu à la manière (si l'on m'autorise ce rapprochement) de ce « frère » (franciscain ou dominicain, je ne sais plus) qui, lors de la Seconde guerre mondiale, avait demandé (et obtenu) des autorités du camp de concentration où il était détenu de *prendre la place* d'un otage que les nazis allaient exécuter : pour la raison, dit-on, que cet otage était père de famille… alors que lui, en tant que religieux, n'en avait bien sûr aucune (où l'on voit en tout cas que, si l'histoire que nous raconte James en cette *Bête* en est bien une « d'anges et de démons », il y figure aussi une *authentique sainte* – en l'occurrence incarnée ici (quoiqu'en mode profane et séculier) par le personnage de cette May *amoureuse jusqu'au bout* de son ami : qui demande elle aussi à la « Bête » de prendre la place de l'otage-Marcher dans le sacrifice qu'elle a prévu pour lui ; et cela dans le but d'*épargner* l'homme qu'elle aime d'un

aussi « extrême » amour de cette dévoration par le démon de son narcissisme même : même si un tel sacrifice ne vaudra au « principal intéressé » qu'un *sursis* de deux années et de deux chapitres).

May, toute « sainte » et amoureuse qu'elle soit, n'aura donc pas réussi à « sauver » l'homme qu'elle aime de la dévoration par la « Bête » qui l'occupe/le démon qui le « possède » – tout au plus (comme on vient de le voir) sera-t-elle parvenue, en s'offrant en sacrifice à sa place, à retarder (de deux années et deux chapitres) cette « dévoration-par » – ; et « dévoration » voulue elle, pour d'obscures raisons de nécessité littéraire : comme celle très mesquine, par exemple, de donner un épilogue à son récit, le très cruel auteur James… qui, en ce but, ne trouve rien de mieux à faire qu'à dépêcher à la rencontre de Marcher cet « ange du deuil et de la désolation » : incarné, lui, par cet inconnu, portant sur son visage tous les stigmates de la plus authentique des douleurs amoureuses, croisé par le même Marcher au long des allées du « triste » cimetière (où il est venu, dans une sorte d'« allégresse paradoxale », se recueillir sur la tombe de May – mais « allégresse » que va littéralement foudroyer cette rencontre et la prise de conscience qui en procédera : celle que May, justement, avait tout fait pour épargner à son ami). Marcher comme on l'a vu, en instaurant le rituel de ces visites mensuelles à la tombe de May, a cru établir, par cette sorte de « poire pour la soif » accordée à son narcissisme : que constitue justement ce rituel, une sorte de « gentleman agrement » avec celui-ci ; mais « agrement » que James, qui veut lui à toutes forces son « épilogue », ne peut bien sûr pas accepter : d'où l'idée qu'il a d'envoyer, à l'avant-dernière page de son récit, à la rencontre de son héros, l'être peu ou prou « surnaturel » qu'est cet « inconnu du cimetière » (et dont la fonction romanesque, sinon divine, est bien évidemment de ravager le fragile-précaire équilibre que Marcher avait su établir avec ce même narcissisme – qui après tout, sans cette rencontre, aurait pu durer encore longtemps : n'était-ce pas le vœu que May avait fait pour lui en acceptant de se sacrifier à sa place ?). Mais vœu, que si un « dieu d'amour »

aurait pu à la rigueur accepter, celui *cruel* qui préside aux destinées des héros de cette fiction ne saurait, lui, entériner ; et toujours pour la même raison (littéraire-mesquine) que ce dieu-là, dont on connaît bien assez le nom, tient, lui, absolument à son épilogue : qu'il désire bien sûr, toujours pour la même raison romanesque, aussi « cruel » que possible – histoire probablement d'épater, par cet ultime coup de théâtre, son innocent/exigeant lecteur : qui veut lui, forcément aussi, assister au sacrifice terminal du personnage de cette *Bête*… comme « dévoré par son *titre*-même ». Bien sûr, pour justifier la cruauté de cet épilogue : et accessoirement le voyeurisme du lecteur de cette *Bête*, on peut toujours arguer du fait que, en se faisant ici, au dernier moment, « rattraper par la patrouille » de l'intrigue de celle-ci, son (lamentable) héros « n'a eu que ce qu'il méritait » : aurait-on déjà oublié le traitement particulièrement ignominieux qu'il a infligé à sa douce et tendre « amie » tant qu'elle était encore de ce monde ? – à ce bémol toutefois que May elle, justement, n'a jamais voulu d'un tel épilogue (en forme de « vengeance »), et qu'elle a même tout fait pour que celui-ci n'arrive jamais (allant, on l'a vu, jusqu'à se proposer en *victime de substitution* au sacrifice que, de toute façon, la « Bête » exigeait) – ; et offre de « substitution » qui n'aura donc voulu à son bénéficiaire qu'un *délai* de deux ans et de deux chapitres : avant qu'il passe lui aussi, à son tour, « à la casserole » de ce sacrifice ; et « délai » dont on se demande si James, en faisant mine de l'accepter de souscrire dans un premier temps au vœu de May, n'a pas par là trouvé le moyen d'accroître encore la tonalité d'indicible cruauté de son épilogue : étant clair par exemple que si la prise de conscience par Marcher de ce qu'il a vraiment perdu en perdant May était survenue au moment de la mort de celle-ci, cet épilogue eût sans doute perdu-en « cruauté » (et, par conséquent, le récit de James « en » efficience romanesco-littéraire – la seule chose qui probablement, aux yeux du même James : « dieu » cruel mais « auteur » avisé, importe vraiment). Où l'on comprend aussi par là que si, dans cette *Bête*, la prière de la « sainte » May n'est pas reçue/son « sacrifice » pour finir non agréé, c'est parce qu'elle est l'habitante d'un univers uchronico-littéraire sur lequel règne, non pas le « dieu d'amour » de la (pure)

scripturature, mais bien celui « de cruauté », de la (stricte) littérature : c'est parce que l'histoire dont elle est la tragique héroïne a été rédigée, non par le « dieu scripturaire » : créateur du monde où, notamment, nous lisons cette *Bête dans la jungle*, mais par le « dieu littéraire » qui, lui, veut donner en pâture à ses (voyeuristes) lecteurs des *récits les plus cruels possibles* – ce pourquoi Marcher, dans l'épilogue de cette *Bête*, reçoit le châtiment que tous estiment par lui mérité : même si la « principale intéressée » (de cette « histoire de vengeance ») avait tout fait, tant qu'elle était vivante, pour épargner à son ami l'épilogue d'un tel châtiment.

May, dans cette *Bête*, a donc, elle aussi, tout comme Marcher, un « destin », et destin qui est, lui, de mourir « désespérée » à la suite de la *non-reconnaissance* par Marcher de l'amour qu'elle lui porte/lui a toujours porté – ce que Marcher ne comprend qu'à la toute fin du récit (et lorsque, bien sûr, il est *trop tard* – le « trait » dominant, on l'a vu, de toute cette histoire d'« occasions manquées »).

La Bête avait bondi p. 95 où il fallait qu'il le fût (…)

; mais « trait » (celui donc de ce « trop tard ») qui, paradoxalement, « accompli(t) », lui, le propre « destin » de Marcher – qui aura donc eu besoin, pour advenir, de l'accomplissement de celui de May (qui était donc de « mourir désespérée suite à… », etc.) :

La crainte qu'il avait nourrie p. 95 où il devait échouer (…)

Le « destin » de Marcher était depuis le début, effectivement, d'« échouer » mais peut-être pas de n'importe quelle façon : en « échou(ant), comme le précise James, *exactement là où il devait* le faire », c'est-à-dire en « ne devin(ant) pas » de quoi au juste était tissé l'amour que May n'avait cessé de lui porter, c'est-à-dire encore *en ne tenant jamais compte* du « des-

tin », pourtant parallèle au sien, de la compagne de toute sa vie ; et cela pour la toujours même (et narcissique) raison que Marcher, durant toute cette vie, ne s'est jamais intéressé qu'à lui-même et, par conséquent, à son seul et propre « destin » : sans se douter (sans « deviner ») un seul instant que, pour que celui-ci « s'accompli(sse) », il fallait d'abord que se réalise celui de May – ce qui sera chose faite lors de la « scène (d'action) » du chapitre IV : cette entrevue entre les deux personnages que May conclut par ce (si terrible si l'on y songe) « Il est arrivé ce qui *devait* arriver » (où l'usage par May de ce verbe de « de(voir) » dit bien qu'à cet instant elle a tout à fait conscience du caractère « destinal » de ce qui vient de se passer entre les deux amis – alors que Marcher lui, de son côté, ne s'est « rendu compte » de rien : n'a toujours pas « devin(é) »). Ainsi donc, dans cette *Bête*, deux « destins » (celui de May et celui de Marcher) « s'accomplissent » sous nos yeux ; mais accomplissement du second qui n'advient que *parce que* son protagoniste-Marcher n'a pas « deviné » (en tout cas : n'a pas voulu « tenir compte »-de) l'accomplissement du premier (qui s'est pourtant passé « en direct » devant lui) – de cet *aveuglement du personnage* procédant toute la suite de sa (lamentable) histoire et, notamment (donc), l'accomplissement de son propre « destin » (qui était donc, effectivement, d'« échouer », mais pas de n'importe quelle façon : en « échouant exactement là où… », etc.) –; où l'on comprend par là que tout le « tordu » (le « lamentable ») de cette histoire réside en ce fait que le *nouage* entre ces deux destins est en réalité un « anti-nouage » : pour ce que Marcher, pour accomplir son propre « destin », doit jusqu'au bout, jusqu'au « cruel » épilogue de « toute cette histoire », ignorer de quoi au juste a été tissé celui de May – ne jamais le « deviner » : fonction romanesque que (il faut au moins lui reconnaître ce « mérite » – si c'en est un !) il remplit très bien (bien aidé en cela, il est vrai, par l'« aveuglement » d'origine narcissique qui constitue, on le sait, le trait cardinal de sa personnalité)… Et en effet, si l'on remonte jusqu'à l'origine du « nouage » entre ces deux « destins » : à savoir l'épisode lointain-italien où Marcher a confié son « secret » à May, on s'aperçoit rapidement que ce « nouage » a tout de suite pris la forme de cet « anti-nouage » que je dis :

puisque, dans le moment de cet épisode, c'est déjà Marcher qui « ouvre son cœur » à May – alors qu'après tout, dans une autre histoire : dans un autre « univers uchronico-littéraire », c'eût pu être le contraire – ; tout se passant comme si, à l'instant de cette confidence, Marcher signifiait subliminalement à sa « confidente » : « Peut-être, suite au secret que je vous révèle présentement : celui du "grand destin" auquel je me crois appelé, allons-nous vivre une "histoire" ; mais alors la *règle* de cette "histoire", si vous en acceptez l'("égoïste") principe, sera que seul, en celle-ci, comptera ce "destin *mien*" (et non le vôtre). » Si bien aussi que, dans cette perspective interprétativo-subliminale, rien ne nous empêche de lire la question que pose, au moment de leurs retrouvailles à Weatherend : dix années donc après l'épisode de cette confidence, May à Marcher de ce « Cela vous est-il arrivé ? »… comme l'acceptation (elle aussi subliminale) par May de cette « règle » – un peu comme si, à cet instant, la jeune femme signifiait (toujours en ce même mode subliminal) à l'homme qu'elle vient de retrouver ainsi inopinément (mais peut-être après tout, du point de vue romanesque, très *nécessairement*) : « J'ai bien réfléchi (j'ai même eu dix années pour le faire) à la proposition que vous m'avez faite ce jour-là, au milieu de la baie de Naples, de "nouer" ensemble nos deux "destins" – à la seule condition que, en ce "nouage", ne compte que le vôtre (jamais le mien) – ; eh bien, cette proposition et ses ("égoïste") condition/règle du jeu, je les accepte… en vous faisant la promesse solennelle-destinale de, toute ma vie, "rester aux aguets avec vous" – c'est-à-dire à sacrifier le souci de mon propre "destin" à celui du *vôtre* : qui doit donc, de ce jour, devenir le seul objet de pré-occupation de toute notre/cette histoire… fût-ce au détriment de la mienne propre. »

Où l'on comprend par ces paroles (imaginaires) que je prête ici à May (à tout le moins : à son inconscient) que le « pacte diabolique » que noue à cet instant May avec Marcher réside non tant en le fait qu'elle accepte d'entrer dans le fantasme narcissique de son compagnon, que de celui que, *en tant que personnage de récit*, elle consent à sacrifier sa propre histoire (son

« destin ») à celle d'un autre (personnage de ce même récit) – sacrifice donc « hétéro-diégétique » (« extérieur à l'action »… de ce même récit) –: car si le « destin » de la femme-May consiste à « mourir d'amour » (pour dire vite) pour l'homme-Marcher, celui cette fois-ci du personnage (éponyme) consiste, lui, à mettre ce même « destin » au service de celui de l'autre personnage de ce même Marcher. Où l'on comprend aussi par là que la « Bête » dont il est question dans le *titre* du « (court) roman » de James est pareillement d'essence « hétérodiégitique »: son « bond » procédant, non pas (même) de quelque « jungle » située « au cœur de la civilisation »: vérité encore avant-dernière de son traducteur-Hugot, mais d'un *nulle part* « extérieur à l'action » du récit (qui porte son nom); et « nulle-part » expliquant notamment pourquoi la « véritable nature » de cette « Bête » est « le rien »: pour ce que lorsque le « rien » surgit (« bondit »), il ne peut en effet le faire qu'à partir d'un « nulle-part » (car sinon, bien évidemment, il ne serait plus ce « rien »). La « jungle » de ce « nulle-part » d'où surgit/bondit la « Bête » de ce « rien » n'est donc constituée pour finir par rien d'autre que tout ce qui est *extérieur à l'action* du récit (logiquement) intitulé « La Bête dans la jungle »; et « (grand) extérieur (hétéro diégétique) » lui-même constitué par toutes les autres versions de cette *Bête* que James n'a pas écrites: même si, lisant la seule de lui qui nous soit parvenue, nous pressentons obscurément, en le mode d'une « présence-absence », toutes les autres… que James n'a pas voulu nous donner à lire. Ce pourquoi aussi, comme j'en ai déjà fait la remarque plus haut, chacun des chapitres de cette *Bête* (du moins de la seule version de celle-ci dont nous disposons) vient peu ou prou comme le récit d'une « occasion manquée »; mais sensation de celle-ci qui procède, on le comprend dès lors, non tant du comportement des deux personnages, que du fait que, à cet instant, l'(autre) intrigue d'une (autre) *Bête* (qui peut-être alors aurait *dû* se trouver un autre titre) aurait *pu* se mettre en place: si, par exemple, Marcher avait consenti à épouser May; ou si, lors de leur entrevue « cruciale » du chapitre IV, il l'avait tout simplement prise dans ses bras; ou si encore, lors cette fois-ci de sa *visi*te à la tombe de May du chapitre IV, il n'avait pas croisé cet « inconnu du cimetière », etc., etc. Étant clair ici que

ce qui, à chacune de ces « occasions », est « manqué », et avant même le *bonheur* qu'auraient pu connaître ensemble May et Marcher, c'est d'abord l'*autre intrigue* qui nous aurait raconté, elle, l'histoire de la mise en place d'un tel « bonheur » – mais « intrigue » que le conteur James, en cela tout aussi ennemi de la « vulgarité » que son personnage de Marcher : comme le « père » ressemble ici au « fils » ! s'est bien gardé de nous donner à lire (pour ce que cela sans doute, à ses yeux, l'eût fait basculer dans la *facilité* (nom littéraire de cette « vulgarité ») de la composition d'une « histoire d'amour qui finit bien ») – ; quoique sans tomber non plus dans l'autre « facilité » (à peine moins « vulgaire ») de la rédaction cette fois-ci d'une « histoire d'amour qui finit mal » – le « tour d'écrou » supplémentaire qu'imprime ici James à cette *Bête* consistant, on l'a vu, à nous raconter une *(non-) histoire d'amour qui ne commence jamais* : une sorte de conte de fées dont le « happy end » serait donné dès le début… après quoi James ne cesserait plus de décevoir l'attente, chez son lecteur, de la réalisation de la promesse d'un tel « heureux dénouement ».

Cette ouverture en forme de p. II la menace du titre.

; ainsi parle Patrice Hugot du chapitre I de « notre » *Bête* – et plus loin encore ceci :

Cette scène extraordinaire p. II ne commence pas (…)

(le traducteur, à cette occasion, parlant même de « faux départ »). Mais si l'on replace ces citations dans la perspective interprétativo-« hétéro-diégétique » que je viens d'indiquer, on comprend que cette impression de « nostalgie » que laisse au lecteur ce chapitre I n'est due qu'au regret prémonitoire, chez lui, de toutes les *autres intrigues* que James, pour nous raconter la sienne : désolante et anti-féérique, va laisser de côté ; et « autres intrigues » dont pourtant, en l'« ouverture » de ce chapitre I, il sent autour des deux personnages l'impalpable-impossible présence – du même Patrice Hugot :

On croit même sentir p. II un faux départ.

; et l'extraordinaire de cette *Bête* (celle du moins de James) ne réside-t-il pas en ce fait que, lisant sa (donc : « désolante ») intrigue, nous pressentons autour d'elle la présence/absence de toutes celles auxquelles, pour nous donner la sienne, il a dû renoncer – dont notamment, heureuse et féérique, qu'indique Hugot, de ce « beau mariage » sur lequel aurait dû se conclure l'ouverture en forme de « happy end » de ce chapitre I : mais « happy end » qui, pour ce qu'empruntant en vérité la forme d'un « happy beginning », ne peut dès lors plus survenir (puisque James en a dès le début de « son » histoire gaspillé la ressource romanesque – en a refermé la possibilité).)

Mais c'est qu'aussi cette « ouverture en forme de happy end » n'est déjà que le « remake » d'une autre, lointaine et italienne, qui, bien que Marcher l'ait oubliée : ce qui n'augure somme toute rien de bon pour l'intrigue de cette *Bête*, a toujours-déjà donné sa tonalité (d'« occasion manquée ») à celle-ci – ce qui ne peut bien sûr que renforcer, selon le même Hugot, l'impression de « faux-départ » que communique à ses lecteurs l'épisode de ces retrouvailles entre les deux personnages dans le cadre somptueux de Weatherend :

Ce soupçon se dissipe p. II qu'une répétition.

; et pourquoi, en effet, ce qui n'a pas « marché » dans l'autre cadre somptueux de l'Italie de la jeunesse des deux protagonistes devrait-il à présent le faire dans celui de ce château de la campagne anglaise – fût-ce en le mode d'une « seconde chance » qu'accorderait ici le *temps* à nos deux tourtereaux : générosité dont le lecteur de cet épisode des retrouvailles May-Marcher sait bien (pour en avoir lui-même peut-être fait l'expérience – suivez mon regard…) qu'il n'est pas coutumier (d'où aussi la coloration « magique-féé-

rique » – flirtant peu ou prou avec une certaine invraisemblance romanesque – de ce même épisode) ? Et cela d'autant plus que Marcher (une fois qu'il a retrouvé la mémoire de cette rencontre italienne-initiale) est bien forcé de reconnaître que celle-ci se résume somme toute à « fort peu de choses » : une visite aux fouilles de Pompéi, une traversée en bateau de la baie de Naples… et puis plus rien – à ce bémol donc toutefois de cette confidence qu'il a faite à May sur ce même bateau (mais confidence que Marcher a elle aussi, fort significativement, oubliée) – ; ce pourquoi c'est May qui, en réaction à cet oubli de son interlocuteur, est comme contrainte de prendre l'initiative de la lui rappeler – pour ce que, précise James (ou son narrateur) à cet instant, May, voyant que « tous les autres moyens (ont) échoué », a « décid(é) de prendre les choses en main » :

> *« Vous savez que vous m'avez dit P. 23 Vous avez oublié? »*
> *Il ne s'en souvenait plus (…)*

(tout ce passage indiquant clairement que May, à ce même instant, est la seule à *avoir pris la mesure* de l'immensité du « cadeau » que, en le mode de cette « seconde chance » (peu ou prou donc : « magique-féérique »), vient de leur faire ce temps (« la vie ») – et cadeau, « seconde chance », que, de son côté, elle tient cette fois-ci à ne pas « manquer (l'occasion inespérée : pour ce qu'elle sait que, si cette « occasion » était elle aussi « manquée », alors « il n'y aurait plus de deuxième, ni de troisième chance et tout effort resterait vain »). Sauf que, face à cet « effort » de May pour « réchauffer », dans l'oublieuse mémoire de Marcher, ce souvenir : celui donc de cette confidence, le lecteur ne peut s'empêcher de se poser la question de l'« à-quoi-bon » (d'un tel « effort ») : puisque, si ces retrouvailles ne sont que le « remake », la « répétition » (Hugot) d'une « occasion » *déjà* « manquée » dans le temps, il ne voit pas du tout pourquoi celle-ci devrait, elle, ne pas l'être également – d'où aussi l'ambiguïté de ce mot de « répétition » : car « répétition » de quoi au juste (d'une « occasion » ou de l'*échec* de celle-ci) ? Et question à laquelle la suite de l'intrigue – pour ce qu'elle n'est justement, comme on

l'a vu, qu'une succession d'« occasions manquées » (une par chapitre !) – répondra par la seconde alternative : à se demander si May, bien que donnant dans ce premier chapitre toutes les apparences de vouloir « réussir » ce qui, dix ans auparavant, a « échoué », ne cherche pas, plus obscurément : secrètement et inconsciemment, à *rééditer cet « échec » même* – comme si, elle aussi, était peu ou prou affectée de la même « névrose » que Marcher : celle qui, à cause de son syndrome narcissique : de ce fantasme qu'il a été « choisi » pour un « grand destin », lui fait à peu près tout manquer des occasions que lui offre pourtant, de temps à autre : comme à quiconque, la vie (et cela parce que, dans sa petite mythologie personnelle, l'« échec » lui apparaît toujours moins vulgaire, moins « commun », que la « réussite » – signature habituelle, on l'a vu, du « looser » : quoique portée ici, du fait du narcissisme « extrême » du personnage, à l'« extrême », justement de ses possibilités). May serait-elle aussi, à l'exemple de l'homme qu'elle aime et peut-être justement du fait de ce « trait » chez lui (?), cette « looser » : le fait en tout cas que, pour, sinon le séduire, du moins retenir son attention, elle utilise le moyen de ce « réchauffement du souvenir » de la confidence qu'il lui a faite dix années auparavant, semble l'attester – étant clair que, si ce moyen est peut-être *le seul* : ce qui reste d'ailleurs à prouver, il est en tout cas *le pire* de tous ceux qu'elle aurait pu utiliser : pour ce que la pré-destinant elle, d'entrée, à (non-)vivre avec ce « perdant », non tant « magnifique » : *cf.* un titre de Léonard Cohen que « narcissique », la plus lamentable des « (non-)histoires d'amour » (celles qui échouent, non pas même pour la raison qu'elles « finissent mal », mais pour cette autre qu'elles *ne commencent jamais* ! – ce qui est certes est plus original/moins « commun ») – ; et comment savoir si ce n'est pas cela en vérité que recherche la « perdante » -May : lorsque, retrouvant à Weatherend son ex-(non-)soupirant d'Italie, elle fait en réalité tout pour replanter le décor de la ré-édition du *premier* échec italo-lointain qui s'est (non-)passé entre eux (pour ce que peut-être, à la « looser »-May Bartram, cet « échec » apparaît somme toute plus beau que si cet épisode avait débouché sur une (vulgaire) « idylle » – comme celles qui se nouent par exemple, chaque été, sur les plages ou dans les campings

de la côte… en le mode de ces « amours de vacances » : dont on sait bien ce qu'ils deviennent sitôt la « rentrée » intervenue).

Au cours de ce même séjour italien de May et Marcher il est un événement sur lequel je ne me suis pas encore penché – c'est celui de la visite effectuée par les deux personnages aux fouilles archéologiques de Pompéi (et non, comme l'a cru fautivement d'abord Marcher : occasion d'une autre « rectification » de la part de May, à celles du « Palatin ») :

Quant au terrible orage p. 20 important vestige.

(et événement auquel Julie Wolkenstien – dans sa propre « Présentation » de cette *Bête* (quoique malheureusement croisée avec celle du *Motif*) – donne une certaine importance – rappelant notamment, à cet effet, le mot de Freud qui comparait la psychanalyse à la discipline archéologique et sa cure à d'autres « fouilles » : quoique pratiquées elle bien sûr, non pas dans les profondeurs de la terre mais dans l'inconscient du patient) ! Même si évidemment l'interprétation que je vais, moi, donner de cet événement – dont Marcher a donc oublié, sinon la survenue, du moins le toponyme (« Pompéi » et non le « Palatin ») – sera (forcément) très différente de celle, peu ou prou freudo-analytique, de l'universitaire – et d'abord par ce fait que le « signifiant » le plus important (à mon sens) de cet événement n'est peut-être pas tant « la découverte (de cet) important vestige » (archéologique) que celui de ce « terrible orage » qui, « a(yant) assailli » nos deux tourtereaux, les a contraints à « se réfugier sous une galerie de fouilles » – ; étant clair qu'ici James joue avec nos nerfs de « crapules romanesques » : car qu'y a-t-il de plus suggestif à cet instant, pour le lecteur-voyeur de cette *Bête*, que cette situation de deux jeunes gens contraints d'aller « se réfugier » dans une « galerie de fouilles » – qu'on imagine bien sûr ombreuse et retirée : propice par exemple à l'échange d'un premier baiser (voire « plus si affinités ») – ; et même si, connaissant les deux personnages, on peut être certains que,

de cette occasion, ils n'ont pas « profité » : pour ce que sans doute, aux yeux de Marcher, la scène d'une telle étreinte initiale eût trop ressemblé à quelque « cliché » de la plus mauvaise littérature érotico-amoureuse (dont le cinéma ensuite, bien sûr, ne s'est pas privé, à son tour, d'user et d'abuser – qui n'a en sa mémoire cinématographique au moins un de ces épisodes où deux jeunes gens brûlants de désir, trempés par l'averse, s'étreignent passionnément… tandis qu'au dehors de leur providentielle cachette gronde le tonnerre d'un (donc) « terrible orage ? »). Sauf que bien sûr, pour ce que James est essentiellement cet « auteur qui déçoit », cette scène, il ne nous la donne jamais à voir : se contentant de *jouer* avec le « cliché » qu'elle constitue ; ce qui contraint son lecteur, déçu dans son attente peu ou prou libidineuse-voyeuriste, à s'intéresser à l'autre signifiant de cet épisode : celui donc de « la découverte d'un important vestige » (archéologique) (même si peut-être, à tout prendre, ce lecteur aurait préféré se focaliser sur celui de ce « terrible orage » et de cette « galerie de fouilles » dans laquelle les deux personnages sont venus « se réfugier » – mais signifiant sur lequel James, lui, préfère passer rapidement : non toutefois sans en évoquer, presque perversement, la possibilité de l'effectuation de son cliché… qu'au dernier moment, pourtant, il refuse à son lecteur). Mais que peut bien signifier alors, dans le rappel du séjour italien de nos deux personnages, l'exhumation de cet « important vestige » – dont James d'ailleurs ne se donne même pas la peine de nous indiquer le nom (une fresque ? une mosaïque ? un cadavre conservé dans son enveloppe de cendres ? – ne sommes-nous pas après tout à Pompéi ? et non donc « au Palatin ») – : l'important pour lui, semble-t-il, étant que ce vestige soit « important » (mais en quoi alors – en quoi réside au juste l'« importan(ce) » de ce « vestige » : dont, par ailleurs, nous ne connaissons même pas la « nature exacte » ?). À moins que cette « importan(ce) » ait trait, non tant à l'archéologie : ni même d'ailleurs à la psychanalyse, qu'au *récit lui-même de James* : qui trouve en cette exhumation comme un de ses plus parfaits symboles – celui peut-être de la (re)venue au jour du « monstre qu'il y a dans son/cette histoire » (Hugot), et « Bête » qui se tapit, attendant son heure, dans la « jungle »,

non pas peut-être de notre civilisation, mais dans celle bimillénaire de la Rome antique (dont le champ de fouilles le plus connu est en effet cette cité engloutie de Pompéi) –; et, comme pour la scène vue plus haut de ce « terrible orage » et de l'occasion amoureuse qu'il a offerte aux deux personnages : mais dont ceux-ci, on l'a vu, n'ont pas voulu profiter, qui n'a en sa mémoire romanesque ou cinématographique cette autre scène, dans le début notamment des « films d'horreur » : ceux consacrés par exemple à l'Égypte ancienne, où d'indiscrets/chercheurs remettent au jour « quelque chose » de maléfique et de terrifiant… qu'ils auraient mieux fait de laisser en repos, et dont l'*imprudente exhumation* va provoquer toutes sortes de catastrophes : autre « cliché » (appartenant lui, non plus au genre du « roman d'amour », mais à celui du « roman d'horreur ») sur lequel là aussi James passe rapidement (en refusant de nous donner la « nature exacte » de cet « important vestige »)… quoique sans manquer d'en indiquer l'ébauche au lecteur de son inclassable roman (qui aurait bien aimé lui, sans doute, en savoir un peu plus sur cet « important vestige » qu'on déterre, dans le moment même où ils rendent visite au champ de fouilles de Pompéi : ce qui ne saurait être une coïncidence, devant les yeux des protagonistes de cette *Bête* – se disant (peut-être) *in petto*, ce lecteur, que ce « vestige » n'est autre que le cadavre (la momie ?) du « monstre » qui donne son titre au récit qu'ils sont en train de lire).

Et hypothèse qui, bien que quelque peu « fantastique » : sinon délirante, permet malgré tout à ce même lecteur (indécrottablement romanesque) de tisser un *fil narratif* entre les deux événements cardinaux du séjour italien de May et Marcher – l'exhumation (à Pompéi) de cet « important vestige » et la confidence (au milieu de la baie de Naples) que le second fait à la première] ; ce « fil » pouvant par exemple s'expliciter ainsi : la « Bête », libérée de son sommeil bimillénaire à Pompéï, *se manifeste pour la première fois*, sur le bateau de Sorrente, par la bouche de l'infortuné Marcher dont elle s'est emparée (au moment de son exhumation devant les yeux du personnage) ;

et en effet, comme je l'ai déjà affirmé plus haut, au moment de cette confidence, ce n'est pas tant l'homme-Marcher qui parle que le « démon » qui (depuis au moins Pompéi, sinon sa « plus tendre enfance ») le « possède » : cette « Bête » qui, dès lors, ne va plus cesser d'exercer ses ravages dans la suite du récit auquel elle a donné/va donner son *titre* (exactement, on le voit, comme dans ces romans ou ces films d'horreur » que j'ai évoqués plus haut – à ce seul bémol toutefois que le subtil James (qui en a commis quelques uns – *cf.* notamment son *Tour d'écrou*) se garde bien ici, de révéler à son lecteur dans *quelle intrigue* il le « promène » en vérité : *quelle histoire* d'« anges et de démons », de « sainte » et de « monstres » il lui raconte au juste). Par ailleurs, cette lecture (fantastique) du « roman (d'horreur) » qu'est secrètement le livre de James permet aussi de comprendre pourquoi son intrigue, comme j'ai déjà eu l'occasion de le noter plus haut, se développe par « intervalles » – celui d'abord des dix années qui séparent la rencontre initiale-italienne de May et Marcher de leurs retrouvailles magiques-anglaises ; puis celui des deux qui s'interposent entre la mort de May et le « bond » effectif de la « Bête » sur Marcher (dans ce cimetière de la banlieue de Londres – épilogue du récit éponyme), etc. – ; et intervalles qui (au moins pour le premier) peuvent sembler d'une invraisemblable *longueur* au lecteur ; mais « longueur » qui s'explique par le fait qu'un « monstre » qui a dormi vingt siècles dans la cendre du Vésuve ayant englouti Pompéi – avant d'être ainsi imprudemment ramené au jour par de téméraires « fouilleurs » (et peu importe ici on le voit que ceux-ci soient des archéologues ou des psychanalystes, c'est-à-dire des démonologues qui s'ignorent – d'où l'imprudence *des deux*) – peut bien attendre encore dix et *a fortiori* deux années pour se manifester… Et quelle chose étrange de se dire que, sous couvert de nous donner à lire un « petit roman psychologique », James ne fait rien d'autre que de nous raconter une (très canonique) *histoire d'horreur* – qui aurait pu par exemple, dans une « autre version », s'intituler *Le monstre de Pompéï* (ou encore : *La Bête qui dormait dans la cendre*) – ; mais « autre version » que James, par refus d'une telle « facilité littéraire », a préféré rejeter : pour rédiger finalement cet inclassable récit… où tous les sous-genres roma-

nesques sont convoqués tour à tour (ceux « d'amour », d'« horreur », etc.) avant que d'être soigneusement *éconduits* par leur ébaucheur même. Ceci expliquant aussi le climat de « mystère » qui baigne de bout en bout cette *Bête dans la jungle* ; et « mystère » qui ne tient pas tant au contenu de son (effective) intrigue qu'à ce fait que, la lisant, nous ne savons jamais *quelle histoire au juste*, en celle-ci, nous raconte son inventeur (une « d'amour », une « d'horreur » – *tout cela à la fois* ?) – *cf.* notamment, dans les débuts de ce commentaire, ce que j'ai dit des circonstances lointaines (1992) de la première lecture de cette *Bête* (à laquelle dans le fond je n'avais strictement rien compris, rien saisi… sinon qu'il y avait à l'œuvre en elle un « étrange mystère » – dont il m'aura donc fallu, pour seulement commencer d'en cerner les contours, rédiger rien de moins que les (bientôt) mille pages manuscrites de ce « Été avec Henry James ») –: ce climat « d'indécision romanesque » (où James, nous racontant « toutes les histoires », ne se décide finalement pour *aucune*) tombant à pic dans la mesure où le « véritable sujet » de sa *Bête*, comme on l'a déjà vu, n'est « rien » d'autre… que ce « rien » lui-même – et « rien » qui, pour venir/« bondir » dans le monde, se doit d'emprunter *tous* les chemins littéraires-fictionnels… avant que de n'en choisir finalement *aucun* (pour ce qu'il justement ce « rien »… et « rien d'autre ») –; où l'on retrouve ici encore le paradoxe inscrit en filigrane dans l'aphorisme de Nietzsche évoquant ce temps du « nihilisme » où « il ne se passe jamais *rien* et (où) cependant *tout* arrive » ; et paradoxe que le « roman court » de James illustre à sa (romanesco-fictionnelle) façon en nous racontant « tout(es) » les histoires sans finalement se décider pour « aucune » – sinon celle où, en effet, « rien ne se passe »/« ne commence jamais » (Hugot) et où « cependant tout arrive » : dont, en particulier, le « bond » de cette « Bête » qui pourtant, dans le (non-)début de cette (non-) histoire, nous était apparue comme relevant d'un *pur fantasme* issu du narcissisme extrême d'un de ses personnages (mais interprétation de notre part encore, on le voit, « psychologisante, trop psychologisante » – sorte de « vérité avant-dernière » (Dick) opposée à celle « ultime » (qu'énonce, lui, l'aphorisme de Nietzsche) –: puisque cette « Bête », et toute « fantas-

matique » qu'elle soit, fini tout de même par *avoir la peau* des deux protagonistes de cette « histoire sans nom » (Barbey)…de genre romanesque).

Et « vérité » avant-dernière » que je retrouve encore à l'œuvre dans l'interprétation (peu ou prou « freudo-analytique ») que donne Julie Wolkenstein de l'exhumation à Pompéi, en présence des deux personnages de cette *Bête*, de cet « important vestige » (archéologique) – dont on a déjà noté que James se garde bien de nous indiquer la « véritable nature » (en le mode de ces « blancs » dont il est, on l'a vu, coutumier) –; l'universitaire s'appuyant en l'occurrence, pour décrypter le « signifiant » de cette exhumation, sur une intuition de Freud – qui rapproche le « travail » du psychanalyste de celui de l'archéologue :

Ce que Freud déduit p. 15 qu'il se confie à elle (…)

; mais sans voir (Wolkenstein) que ces deux événements (exhumation et confidence) sont en réalité romanesquement liés… et que donc, contrairement à ce qu'affirme la même Wolkenstein, cette « importante découverte » archéologique l'est bien aussi (« importante ») *pour ce qui concerne* l'intrigue du récit de James : étant clair que c'est l'imprudence des archéologues de Pompéi – en cela pareille à celle des psychanalystes (ces « démonologues qui ne croient pas au diable » – de la même façon que les archéologues, eux, ne se doutent pas du danger qu'il y a à manipuler certains « vestiges » du passé) – qui, en exhumant probablement quelque « cadavre psychique » (R. Guénon) ont libéré la « Bête » qui, à peine quelques jours plus tard, va se manifester pour la première fois, en « mer entre Naples et Sorrente », par la bouche de son « possédé-John Marcher » – dont le seul malheur aura donc été d'être présent au moment de cette exhumation (même si, très probablement aussi, la « Bête », à l'instant de son retour au jour, a tout de suite compris que la structure narcissique de ce personnage constituait pour elle un *idéal terrain* pour ses (futures et maléfiques) manigances – ce

pourquoi c'est lui, Marcher, et non sa compagne May, pourtant également présente au moment de cette « importante découverte », qu'elle a choisi d'« occuper ») – ; et je sais bien qu'une telle hypothèse a toutes les chances d'apparaître, tant aux archéologues exploreurs du passé qu'aux psychanalystes exploreurs, eux, de « l'inconscient », comme parfaitement délirante/totalement irrationnelle et anti-scientifique : quoique peut-être pas aux yeux du *sens* qui préside à l'intrigue de cette *Bête* (et « sens » qui, lui, *veut à toutes forces* qu'il existe un fil (narratif) reliant l'événement de cette « exhumation » à Pompéi et celui de cette « confidence » (…) entre Naples et Sorrente »). Mais alors que s'est-il réellement passé à Pompéi au moment de l'exhumation de cet « important vestige » (archéologique) ? – étrangement l'« archéologue de l'inconscient » qu'est l'universitaire frottée de freudisme-Wolkenstein nous le suggère (quoiqu'en un mode peu ou prou dénégateur – puisque niant l'« importance » de cet événement et de sa « découverte ») par cette affirmation (somme toute bien maladroite) :

Aucune « importante découverte » p. 15 de John (…)

; et mots de « profondeur obscure » qui nous fait soudain comprendre ce qui s'est *vraiment passé* au moment de cette « exhumation » : rien de moins justement, que la béance a-byssale d'une « profondeur » dans laquelle Marcher, pour son malheur, a regardé – et regard qui a suffi à la « Bête », surgie de cet a-bîme, pour l'« occuper », le « posséder » entièrement : illustrant par là l'autre aphorisme de Nietzsche qui pose que « lorsque tu regardes dans l'abîme, c'est l'abîme qui regarde en toi » (et j'aime assez, je l'avoue, *imaginer* toute la scène – il le faut bien puisque James, lui, ne s'est pas donné la peine de nous la décrire – en le mode d'une telle (fictive) séquence : May et Marcher se penchant, dans un sentiment mêlé de fascination et d'effroi, au-dessus de la (sombre) excavation d'où les archéologues sont en train d'extraire ce fameux « vestige » – sans se douter que c'est à cet instant aussi que leurs destins respectifs sont en train de se nouer : quoique sous le signe, non pas céleste de ce « terrible orage » : puisque, de cette « occasion »-là,

ils n'ont pas su profiter, mais « chtonien » de cette excavation… dont va surgir/« bondir » la « Bête » qui, bientôt, sera/fera l'*unique objet* de leur « histoire sans nom »).

Où l'on comprend aussi par là que, si c'est sous la « toile (du) canot » qui ramène de Sorrente nos deux personnages, que cette/leur « histoire » *commence* : par la confidence que fait à cet instant Marcher à May, c'est à Pompéi qu'elle *débute* : par l'ouverture de cette excavation qu'ont pratiquée nos (imprudents) archéologues-et-analystes dans la « profondeur », selon, de la terre ou de l'« inconscient de John » ; et ouverture d'une telle béance a-byssale qui a provoqué la libération de cela qui n'aurait jamais dû être ramené au jour : le premier « bond » (quoiqu'encore invisible et silencieux) de la « Bête » (et qui sera suivi on le sait, dans le récit auquel elle va donner son *titre*, de bien d'autres). Mais où l'on comprend aussi, par ces considérations, en quoi consistent les *limites* des sciences appelées, selon, « archéologie » ou « psychologie » : en ce fait que leurs illustrateurs respectifs sont bien souvent des sortes d'« apprentis-sorciers » se risquant en des domaines (passé lointain ou inconscient profond) dont ils ne mesurent pas toujours le danger qu'il y a à les explorer – que ce soit par « fouilles » (archéologiques) ou « cures » (analytiques) – ; les premiers ramenant sans précaution (parce qu'ils ne croient pas à la magie qui avait présidé à leur enfouissement) des « vestiges » qu'il aurait mieux valu laisser dormir ; les seconds ramenant, tout aussi imprudemment : parce que eux « ne croient pas au diable », d'autres vestiges « psychiques » qu'eux aussi il aurait mieux valu ne pas toucher/(seulement) « évoquer »… Et bien sûr, si James s'est gardé de placer son histoire de « Bête dans la jungle » dans un tel éclairage plus ou moins ésotérico-surnaturel, c'est parce qu'il savait que cette version-là de son récit ne pouvait pas être accepté par le (rationnel) lecteur de (rationaliste) époque – alors que celle-ci, pourtant, les adorait (mais à condition de les recadrer dans un genre bien défini – « fantastique », « horreur », etc.) – ; ce que James a fait dans des nouvelles comme par exemple

son *Tour d'écrou* (rapidement devenue pour cela la plus populaire de toute son œuvre), mais qu'il s'est refusé à faire dans cette *Bête* : se contentant en celle-ci, comme on l'a vu, d'ouvrir toutes les pistes qui auraient pu déboucher sur ce genre de récits (bien romanesquement-littérairement cadrés)… quoique sans jamais, ces « pistes fictionnelles », les remonter jusqu'au bout ; et voilà pourquoi aussi sans doute, de toutes ses nouvelles, celle-ci est assurément la plus « mystérieuse » : pour ce que nous racontent, selon, une histoire d'« anges et de démons », ou « de bête et de monstre »… mais histoire qui, en même temps, ne dit jamais son nom (une « histoire (donc) sans nom » – pour reprendre le beau titre de Barbey)… L'époque où James écrit, cette « Belle époque » qui va se conclure brutalement par la boucherie de la Grande Guerre 14-18, en est une qui se caractérise notamment, comme l'a bien vu Philippe Muray dans son *XIXe siècle à travers les âges*, par une étrange alliance entre scientisme « positiviste » le plus rationaliste et ésotérisme « magique » le plus débridé (dont William, le frère de Henry, aurait pu nous parler) ; et alliance peu ou prou perverse que les récits de James (et pas seulement ceux « fantastiques » avec fantômes) illustrent plus particulièrement : dont cette *Bête* qui, sous couvert de nous raconter l'intrigue d'un « petit roman psychologisant », nous parle en vérité d'anges et de démons, de monstres et de cadavres psychiques ramenés au jour par les illustrateurs, des sciences nouvelles que, sont, selon l'archéologie ou la psychanalyse (c'est une époque où, pour l'exprimer abruptement, entre deux expériences d'électro-magnétisme, on fait… tourner les tables – un temps paradoxal ou scientisme et spiritisme, tout en faisant mine de s'opposer, font en réalité meilleur ménage qu'on pourrait le croire). James, peut-être mis au parfum par son frère le « philosophe », voit tout cela, le comprend ou du moins le pressent et, conscient de la présence autour de lui d'un tel « climat » scientisto-ésotérique, écrit quelques années à peine après ce *Tour d'écrou* (qui l'a rendu littérairement célèbre), écrit quelque chose comme cette *Bête dans la jungle* : récit dans lequel, sans avoir cette fois-ci recours à la « facilité littéraire » de la présence de fantômes, d'esprits et autres créatures surnaturelles, il rend compte de cette alliance qui, comme l'a montré

le même Muray, n'est *qu'en apparence* contre-nature – et notamment par l'introduction dans son intrigue du personnage de « possédé » de Marcher : individu qui dans le fond, du fait de son narcissisme morbide-invétéré, illustre très bien cette alliance entre ésotérisme et science « psychologique ».

Rédiger quelque chose comme le texte de cet « Été avec Henry James » (et plus précisément : « avec sa *Bête dans la jungle*) constitue pour moi un bon exercice d'*écriture herméneutique* – et cela dans la mesure où la *règle* que je m'y suis fixé est de ne pas quitter ce commentaire tant que mon manuscrit n'aura pas atteint la fatidique page (manuscrite) 4000 (sur laquelle se closent ordinairement tous les tomes de mon « grand récit » – en espérant que celui de ce *Milieu doré* ne fera pas exception… à cette « règle ») – ; ce qui m'oblige, entre autres difficultés du même nom (« herméneutique »), à m'obstiner en la « recherche extrême » (titre de la rubrique dont ce même *Milieu doré* constitue déjà le troisième volume)… de la vérité qui, en cette *Bête*, est forcément inscrite : alors que (je puis bien l'avouer maintenant – « maintenant » que je n'ai plus « que » 229 pages à rédiger), a bien des moments de cette rédaction, j'ai été tenté d'envoyer au diable et Henry James et son « mystérieux » récit – la seule chose qui, en de tels dangereux parages, m'a sauvé étant justement ce « mystère »-même et son *a-byssalité* : pour ce que l'on sait que, là où bée un tel « a-bym(e) », il y a aussi place pour quelque chose comme un *infini de l'écriture*… Or, comme on l'a vu plus haut, cet « infini » (scripturaire)/a-byssalité (du sens) béent au moins une fois dans le récit de James – lors de la scène où ses deux protagonistes assistent à l'exhumation, à Pompéï, d'un « important vestige » (archéologique) – ; et scène en laquelle l'universitaire Wolkenstein, pour sa part, pointée une béance de type, elle, *encore psychique* : celle donc de la « profondeur obscure » de la personnalité du personnage de Marcher ; mais intuition dont malheureusement la même Wolkenstein, probablement aveuglée par son freudisme, ne fait rien – puisque, selon elle « aucune importante découverte n'a lieu dans ce décor » (celui donc des fouilles archéologico-psychiques menées à Pompéi

– : alors que bien évidemment il y avait là, en la scène d'exhumation de cet « important vestige », des mondes à explorer/une a-byssalité sur laquelle se pencher (en ce mode donc, non tant « archéologico-psychique », que bel et bien *scripturaire*). Pour la défense de l'universitaire, on pourrait arguer que James lui aussi, pour sa part, *passe très rapidement* sur cette même scène – à laquelle il ne consacre finalement qu'*une seule phrase* (comme échappée, à la manière d'un lapsus, à sa plume (dis)cursive ») :

Quant au terrible orage p. 20 important vestige.

; mais phrase qui, chez son (soupçonneux/toujours « aux aguets ») lecteur, ne tombe pas, comme on dit, « dans l'oreille d'un sourd » – pour ce que ce même lecteur lui, tandis que, sinon James, du moins l'intrigue de son récit est déjà passée à « autre chose », s'attarde longuement, dans le « décor » du champ de fouilles archéologico-psychique de Pompéi, au bord de cette « obscure » *excavation* (d'où on a remonté cet « important vestige » – qui n'est peut-être que le « cadavre psychique » de cette « Bête » qui va donner son titre à ce même récit) –: ce que l'on peut encore exprimer en écrivant que, tandis que l'intrigue du récit de James a déjà entraîné les plus « innocents » de ses lecteurs en d'autres lieux et d'autres temps (baie de Naples, château de Weatherend, cimetière londonien, etc.), les plus « soupçonneux » de ceux-ci, eux, « sont-toujours-à » Pompéi… à scruter la béance a-byssale-« obscure » de cette excavation (où tout finalement a « débuté » – et cela parce que c'est de ce *trou* dans la terre et le temps qu'est remontée, en ce mode archéologico-psychique, l'intrigue entière de cette *Bête*… comme la créature démoniaque qui en constitue le sujet). Bien sûr le (strict) littérateur-James s'est gardé de remonter cette piste fictionnelle – dont la source se situerait donc à Pompéi (au bord de cette même excavation) –; mais par contre le (pur) scripteur (du même nom) ne s'est pas fait faute lui, par l'unique phrase que je viens de citer, d'en indiquer, aux plus « soupçonneux » de ses lecteurs, la *possibilité*; et cela parce que sans doute James, plus lucide en cela que tous les archéo-psycholoques de son temps : et probablement même

du nôtre, connaît bien la « véritable nature », a-byssale et scripturaire, de ce « trou » ménagé (par nos même « imprudents » archéo-psychologues) dans les épaisseur du temps/« profondeur obscure » du psychisme humain : dont sont sortis comme « tout armées » et l'intrigue de son roman et la « Bête » qui en est le sujet/en fait le *titre* (peu ou prou « terrifiant »). Le « génie » de James consistant ici à avoir compris cette idée, à la fois toute simple et très profonde, que l'écriture de son récit et la « Bête » qui lui a donné son titre ont en réalité *la même origine* : celle de cette fascination pour le gouffre, pour son a-byssalité sans-fond et scripturaire, qu'éprouve tout lecteur digne de ce nom (de « scripturaire ») – pourvu que celui-ci soit un tant soit peu « soupçonneux » : consente à demeurer à Pompéi à scruter infiniment le « sans-fond » (archéologico-psychique) d'une telle a-byssalité (tandis que « cependant » les autres plus « innocents », sont toujours-déjà passés à « autre chose »).

En ce sens aussi le signifiant de cette « cité engloutie » (par une éruption il y a deux mille ans du Vésuve) de Pompéi doit être évidemment, si je veux mener à bien cet « Été avec Henry James » en général et « avec » sa *Bête dans la jungle* plus particulièrement, pris en considération ; et que peut-il, dans la perspective interprétative que je viens d'ébaucher : ésotérico-archéologico-psychique, au juste « signifier » – sinon peut-être que toute « cité engloutie » (Pompéi en Italie comme Is en Bretagne) n'est rien d'autre, dans notre inconscient collectif-légendaire, que le symbole de cela qui arrive aux cités humaines qui ont mérité, pour leurs crimes et autres turpitudes, le châtiment divin d'une telle submersion : par la cendre à Pompéi comme par l'océan à Is (c'est particulièrement clair dans la légende relative à cette dernière : vouée à cette même submersion du fait des orgies qu'y organisait sa princesse Dahut – mais peut-être l'est-ce tout autant dans le cas de celle de Pompéi… dont on connaît assez les célèbres fresques *érotiques* qui y furent découvertes : à se demander si l'« important vestige » que le pudique James, sans indiquer sa nature : et pour cause, évoque dans le cours de son récit ne

serait pas l'une de celles-ci). De toute façon le mythe de la « cité engloutie » (qu'il soit historiquement prouvé comme à Pompéi – ou moins certain dans le cas de la (légendaire ville bretonne) doit forcément jouer, dans le récit de James : puisque cet auteur, en celui-ci, ne laisse pas d'en convoquer au moins le *nom* d'un de ses avatars les plus fameux, un *rôle* ; et « rôle » qui, avant même d'être symbolique, est d'abord *toponymique* : puisque, comme le fait « rectifi(er) » May à Marcher, « ce n'(est) pas au Palatin mais à Pompéi » qu'ont eu lieu et ce « terrible orage » et (donc) cette « découverte d'un important vestige » (archéologico-psychique – « cadavre » (du même nom) ou… obscène fresque érotique : c'est selon et « comme on voudra »). Car comment Marcher a-t-il pu oublier, sinon l'épisode, du moins le lieu où il s'est passé – le *nom* fameux (plus en tout cas que celui-ci de « Palatin ») de cette « cité engloutie » de Pompéi – ; à moins de penser que ce qui caractérise de telles « cités (englouties) », avant même leur submersion par, selon, la cendre ardente du Vésuve ou les flots de la mer d'Iroise, c'est le fait qu'elles l'ont été, submergées, *par le temps et son oubli* ; et « oubli » contre lequel s'efforce justement de lutter ces sciences modernes, nouvellement apparues dans le moment où James rédige son récit, que sont et l'archéologie (pour ce qui concerne la dimension du passé historique) et la psychanalyse (pour ce qui concerne cette fois-ci celle de « l'inconscient ») – et dimensions, on le voit, marquées toutes deux du signe de cette *profondeur* (temporelle pour la première, psychique pour la seconde) – ; tout se passant ici comme si l'oubli par Marcher de ce « nom de Pompéi » agissait à la manière d'un refoulement de cette « profondeur » même : le personnage ne désirant peut-être pas que ce qui a été ainsi « englouti », par effet d'un châtiment divin s'abattant sur les cités « coupables, forcément coupables » (de Pompéi ou d'Is – ou encore par exemple de Sodome et de Ghomorre), soit ramené au jour ; si bien aussi qu'il faut croire que l'épisode de la « découverte de cet important vestige » (archéologique) a été (plus ou moins consciemment) vécu par lui comme une sorte de *sacrilège* : auquel il a tenté de s'opposer en oubliant, non pas cet épisode même, mais le lieu où il s'était déroulé – *en oubliant le nom* (pourtant célèbre) de la « cité engloutie » de Pompéi – ;

par quoi l'on comprend aussi en quoi consiste, dans le récit de James, ce que j'ai pu appeler plus haut le « rôle toponymique » que joue, en celui-ci, le « signifiant » du mythe de toute « cité engloutie » : qu'il vaut toujours mieux, selon Marcher, laisser à son « englouti(ssement) »… en oubliant *jusqu'à son nom même* (de Pompéi ou d'Is – de Sodome ou de Ghomorre). Mais où l'on comprend également pourquoi, dans l'épisode de la découverte de cet « important vestige » (archéologico-psychique), l'important n'est pas tant même la nature exacte de ce « vestige » (que James « oublie » de nous indiquer)… que l'autre « oubli », relatif donc au *toponyme* de cet épisode, du nom (pourtant célèbre) de la « cité engloutie » de Pompéi – et cela sans doute parce que, pour Marcher, toutes fouilles menées (en ce mode archéologico-psychique) sur le lieu (supposé) de telles « cités englouties » ne peut que déclencher, en réveillant ce qu'il aurait mieux valu laisser dormir *du sommeil de l'oubli*, toutes sortes de catastrophes (dont celle par exemple de la remontée au jour du « cadavre psychique » de quelque « Bête ») – ; mais par quoi on voit aussi que l'oubli par Marcher du nom de Pompéi n'est que l'écho, en ce mode donc « toponymique », de l'autre oubli par James, en ce mode lui « hétérodiégétique », d'informer son lecteur de la véritable nature de cet « important vestige » ; et « blanc » qui, n'en doutons plus, constitue la véritable origine de toute l'intrigue de son récit qui, s'il « commence » en mer quelque part entre Naples et Sorrente, *débute*… à Pompéi.

La « Bête » dont il est question dans le récit (éponyme) de James – dont le « cadavre psychique » aurait donc été ramené au jour, *à Pompéi*, par d'imprudentes fouilles archéologico-psychiques (d'où l'oubli par Marcher, en le mouvement d'un refoulement de type « toponymique », du nom de la célèbre « cité engloutie ») – viendrait aussi par là comme la *figure de toute profondeur* (temporelle et psychique – les deux dimensions qu'explorent, on l'a vu, et l'archéologie et la psychanalyse) ; et « figure » que, dans un chapitre du tome initial-éponyme de mon « grand récit » : celui consacré au mythe pictural de « Saint-Georges et le dragon », j'ai justement assimilée à ce « dra-

gon » : que combattrait donc ici, dans le roman de James, le « chevalier-John Marcher », ce personnage qui « veille aux aguets » au bord du gouffre dans l'attente du bond du monstre (« Bête » ou « dragon ») qui doit un jour en surgir (et autre piste interprétative de toute cette histoire qui on le voit, tout en donnant un sérieux coup de pouce à l'hypothèse énoncée plus haut de l'homosexualité latente de Marcher : puisque, comme je l'ai écrit dans ce même chapitre, saint Georges n'est rien d'autre que le « héros » de celle-ci, fait aussi venir May, la compagne jamais effleurée/déflorée de/par le même Marcher, comme la princesse de cet autre mythe – à ranger donc à côté de celui, analysé du développement précédent, de cette « cité engloutie »)… Mais si la « Bête » n'est rien d'autre pour finir que la « figure de toute *profondeur* (en mode, selon, temporello-archéologique, ou freudo-psychique, voire même… sexualo-féminin) – celle que donc le chevalier-« Georges » Marcher s'est promis de combattre (pour soi-disamment « délivrer » la princesse) –, on voit combien la situation de la « princesse-May » devient *intenable* : pour ce que, tout en ayant promis à « Georges » Marcher de « rester aux aguets » avec lui, elle est aussi, du simple fait de son sexe, la représentante incarnée de cette « profondeur » même (et l'on sait que dans certaines toiles consacrées à ce motif de « Saint Georges et le dragon » la princesse, bien loin de sembler désireuse d'être libérée de ce « monstre », le promène en vérité au bout d'une laisse – confessant par là ce fait qu'elle ne forme avec cette « Bête » qu'une seule et même figure : celle donc de toute « profondeur »). Où l'on comprend par là dans quel *piège* May, en acceptant le « deal » que lui a proposé le chevalier-Marcher : celui de combattre avec lui la « Bête » de cette/toute « profondeur », s'est enferrée ; et « piège » qui, pratiquement, se résout en cette situation, qui n'est pas si rare qu'on pourrait croire, de *femmes tombées amoureuses d'hommes homosexuels* : ce qui est peut-être l'exact résumé de la (non-)histoire entre May et Marcher (et qui fut peut-être celle qui (n')eut (pas) lieu entre James et Constance Cooper – littéralement « morte d'amour » à force de vaine attente, de la part de cet in-différent-impuissant compagnon, d'au moins un signe de cet amour). Mais si le récit de cette *Bête dans la jungle* n'est rien d'autre qu'un

« remake » (quoiqu'ici en mode littéraire et non pictural) de ce mythe de « Saint Georges et le dragon » – où Marcher serait donc le chevalier, May la princesse et la « Bête » la figure de toute « profondeur » –, que peuvent bien signifier alors, en ce « remake » d'une histoire où normalement, à la fin, le chevalier est censé vaincre, la princesse être libérée et le dragon tué, l'intrigue et, notamment, l'épilogue du roman de James ? – sinon que justement rien ne se passe comme prévu (du moins – dans/par le mythe) : puisque, à la fin de la relecture par James de celui-ci, la princesse-May est morte (non délivrée), le chevalier-Marcher défait… et la « Bête » victorieuse (où l'on voit qu'on retrouve ici encore le trait dé-constructiviste/dé-cevant à l'œuvre dans quasiment toutes ses « histoires » – et celui qui, dans celle plus particulièrement de cette *Bête*, fait que la promesse du « conte de fées » annoncée dans ses prémisses ne sera *pas tenue* : pour ce que James, comme je l'ai déjà dit, « est essentiellement un auteur qui déçoit »). Si bien aussi que, quelque mythe qu'il reprenne à son compte : dont celui donc ici de « Saint Georges et du dragon », ou peut-être sûr que le « remake » que va nous en donner James n'épousera pas le fil narratif-« heureux » de son modèle ; et cela toujours du même fait du trait dé-constructif/dé-cevant qui caractérise son œuvre entière ; et trait qui explique notamment pourquoi, dans cette *Bête dans la jungle*, le chevalier-Marcher est finalement défait, la princesse-May jamais délivrée… et le dragon de cette « Bête » pour finir seul triomphant – le duel terminal ayant donc eu lieu « au crépuscule de cette froide soirée d'avril quand, pâle, malade, au bout de ses forces, mais éclatante de beauté et à un moment où elle pouvait encore échapper à la mort, May Bartram avait quitté son fauteuil pour se placer devant lui et le forcer à deviner » (mais « moment » dont le chevalier-« Georges » Marcher n'a pas profité pour affronter la « Bête »/vaincre le dragon qui à cet instant « bond(issait) enfin » – si bien que la princesse-May est « morte déçue » : en vérité, écrit James, « désespérée »).

La « Bête » dont il est question dans le récit de James serait donc ce « dra-

gon de la *profondeur* » – celle qui bée apertement au moment de l'épisode, à Pompéi, de la découverte de cet « important vestige » (archéologico-psychique – imprudemment ramené au jour par les fouilleurs-illustrateurs des sciences du même nom) –; mais béance qui suffit pour enclencher toute la mécanique de l'intrigue de ce récit : de son histoire, selon, « d'anges et de démons », de « saintes et de monstres », voire de « princesses et de chevaliers » – à ce seul bémol qu'avec James celles-ci, contrairement à leur modèle féérique/mythologique/« heureux », finissent toujours mal : puisque, dans celle par exemple de « princesses et de chevaliers », la princesse-May n'est jamais délivrée et le chevalier-Marcher finalement vaincu par le dragon qui la retenait prisonnière –; restant alors à se demander comment, de cette « profondeur », peut-il surgir le « rien » qui est, on l'a vu, le « véritable sujet » de cette histoire se dissimulant sous/au-fond-de… tant d'autres (elles avortées et « finissant mal »). Marcher est cet homme dont le (non-)destin consistait à mener une vie ou « rien ne se passe et (où) cependant tout arrive (mais cela est indifférent) » ; et « cela » pour avoir scruté une seule fois, à Pompéi : en ce mode archéologico-psychique, le gouffre en sa profondeur a-byssale : d'où a surgi/bondi la « Bête » qui, désormais, ne va plus cesser de le « posséder » – même si celle-ci n'apparait en-«fin », en sa guise de «présence menaçante » : celle qui aura donc invisiblement accompagné Marcher sa vie durant, qu'à la toute « fin » de cette histoire (de/du « rien ») :

Il voyait la jungle p. 96 sur la tombe.

; par quoi le chevalier-« Georges » Marcher est finalement vaincu par le « dragon de la profondeur »… qui l'oblige, pour parer son « bond », à rejoindre dans la mort la princesse-May : en le mode d'un tel « face contre terre sur (s)a tombe » qui ressemble fort à une sorte de « coït nécrophilique » – le châtiment de Marcher consistant en ce sens à devoir accomplir sur le cadavre de son amie ce qu'il ne lui a pas fait quand celle-ci était encore vivante : l'étreindre et, enfin, la « posséder » (au sens vulgaire-sexuel). Et à Pompéi déjà, au cours de ce « terrible orage » durant lequel les deux person-

nages s'étaient « réfugiés dans une galerie de fouilles », cette étreinte aurait pu avoir lieu ; mais voici que pour son malheur (et pour celui de May) Marcher a préféré s'intéresser à la découverte de cet « important vestige » : a préféré scruté l'a-bîme en sa profondeur « nihiliste » plutôt qu'en celle « charnelle » que lui offrait pourtant May à ce même instant (le personnage venant par là comme une sorte de « saint Georges » qui, dans le mythe dont il est le héros, s'intéresserait plus au dragon qu'à la princesse – plus au « rien » qu'à la charnellité de l'« être » : ce qu'il va payer d'une vie entière consacrée à ce même « rien »). Le duel du chevalier-Marcher avec le dragon de cette profondeur « nihiliste » a bien eu lieu – au cours de l'épisode de ce « lèvement de son fauteuil » par May (qui, à cet instant, pouvait encore être « sauvée » – être « délivrée ») – ; mais duel qui, pour ce qu'à cet instant Marcher n'a « rien *deviné* » : ne s'est « rendu compte » de « rien », a tourné à l'avantage de la «Bête » (et la princesse-May est « morte déçue » – James dit : « désespérée ») ; et « Bête » qui, à ce même instant, a comme fixé un ultime rendez-vous à son (déficient-lamentable) combattant : celui que nous raconte l'épilogue du récit de James – et épilogue qui n'est constitué par rien d'autre que par la *prise de conscience* que fait, au long des allées de la « triste nécropole » d'une banlieue de Londres, de tout ce que, avec May, il a « manqué » :

La Bête avait bien été p. 95 où il devait échouer (…)

; et mention de cette « triste nécropole » qui nous amène encore une fois à celle de la « cité engloutie/(imprudemment) ramenée au jour de Pompéi : là où, trente ou quarante années auparavant, tout avait « débuté » ; et début qui, plus important encore peut-être que l'épisode de la confidence de Marcher à May sous l'auvent du bateau qui les ramène ensemble de Sorrente, vient par là comme la *scène primitive* de « l'histoire sans nom » que nous raconte James [il faudra peut-être, dans tous les développements qui précèdent, inverser les mots de « début » et de « commencement »] ; et histoire (de/du « rien ») qui « commence » donc à Pompéi, « débute »

en mer entre Naples et Sorrente… avant de refermer sa boucle d'années, non pas peut-être dans la cité engloutie italienne, mais du moins dans une « triste nécropole » qui ressemble fort à celle sise au pied du Vésuve (toujours onle voit une *histoire de cendres* – ardentes en Italie, refroidies en Angleterre –; mais « cendres » qui, de toute façon, constituent le parfait décor d'une histoire dont le « véritable sujet » n'est autre que le « rien »).

La princesse-May est déjà morte depuis deux années lorsque son (supposé) « libérateur », le bien piètre chevalier-Marcher : ce héros du « rien », découvre enfin, à son tour, le vrai visage de la « Bête » dont ils avaient attendu/guetté le « bond » durant tant d'années (à se frôler sans jamais se toucher) – mais épilogue que May n'a nullement souhaité pour son « saint Georges à la manque » :

Il ne put étouffer un p. 95/96 il devait accéder (…)

; où l'on comprend par là que l'histoire que nous raconte/nous a racontée James prend peu ou prou la *contraposée* de celle de la légende du saint chevalier : puisqu'en celle-là, contrairement à celle-ci, c'est la princesse qui s'efforce de, sinon délivrer, du moins de protéger le chevalier ; et on a vu en effet que toutes les histoires ébauchées dans/par l'intrigue de celle de cette *Bête dans la jungle* empruntent toutes aussi le mouvement comme « à rebours » d'une telle « contraposée » : une « d'anges et de démons » où les premiers collaborent avec les seconds ; une de « sainte et de monstre » où c'est ce dernier qui finit par avoir la peau de la première ; une de « princesse et de chevalier » où c'est en définitive la femme qui *s'érige en protectrice* de l'homme, etc., etc. Un peu comme si James ici, tout en semant dans le cours de son intrigue les graines d'autres fictions : qu'il sait bien connu de son lecteur, s'était amusé, pour chacune : après les avoir un instant ébauchées, à en décevoir systématiquement, chez ce même lecteur, l'attente de leur canonique-« heureux » dénouement, ce que Fabrice Hugot appelle

pour sa part leur « happy end » – mais « happy end » sur lequel plane dès l'« ouverture » de cette histoire une sorte de « menace » (ne serait-ce que celle inscrite dans son « titre ») :

Cette ouverture en forme de p. II la menace du titre.

(et déjà ici, par la seule mention de ce « sentiment étrange qu'il s'agit plus d'une fin que d'un début », est pointé par le même Hugot la signature comme « à rebours » que va illustrer l'écriture du roman qui commence à peine – et roman qui empruntera donc le mouvement de cette « contraposée » de toutes les histoires à « happy end » que nous connaissons bien : puisqu'en effet le sens de cet mot de « contraposée » (par exemple dans une démonstration mathématique) dit bien qu'en celle-ci on « débute » par la *fin*… et on « finit » par le *début*). Et en effet aussi, si l'on s'en tient par exemple à l'« histoire d'amour que semble vouloir ébaucher James dans le chapitre I de cette *Bête*, il est clair que cette histoire (que nous connaissons bien – pour l'avoir déjà lue dans tant de canoniques récits appartenant au genre romanesque-amoureux) est là aussi racontée « par le rebours » : puisque « débutant », comme le dit Hugot, par sa « fin » – à savoir : le « happy end » de ces « retrouvailles magiques » entre les deux personnages (dans le cadre lui-même féérique-somptueux de Weatherend) –; mais « happy end » qui ne sera donc suivi de « rien » : puisque dans cette expression la fin (« end ») est présente/*a toujours-déjà eu lieu*. Où l'on comprend aussi par là que, si le lecteur de cette « ouverture » ne peut se défendre tout à fait du « sentiment étrange » que (…) « cette belle scène est fragile », cela ne provient peut-être pas tant d'abord du fait que sur elle « pèse la menace du titre »… que de cet autre qu'il a l'impression qu'on lui raconte une histoire qu'il connaît bien (celle donc d'une seconde chance accordée à deux « amants » qui ont manqué l'occasion de s'aimer dix ans auparavant – « pitch » habituel de tant de romans d'amour) ; mais récit de cette histoire bizarrement traité(e) par l'auteur « à rebours »/pris(e) par sa « contraposée » : puisqu'elle « débute » par là où les autres (plus cano-

niques histoires d'amour) généralement « finissent » ; et étrangeté de cette impression qui communique à ce même lecteur une sorte d'*inquiétude* romanesco-« hétérodiégétique » : car comment (se dit *in petto* ce lecteur) peut bien se poursuivre, et *a fortiori* : se « finir », une histoire qui, telle qu'elle est traitée-par son bizarre auteur, « a toujours-déjà pris fin » ? Mais où l'on comprend aussi par là que l'histoire de cette « Bête », en tant que celle-ci n'est rien d'autre que le *nom* (jamesien) du démon qui occupe/possède Marcher, ne pouvait elle-même qu'emprunter le mouvement d'un tel « à-rebours » – puisque c'est là, on le sait, la signature habituelle de tout « démon » digne de ce « nom » (de ce « diable » qui, si l'on en croit Bernanos, s'efforce de [retrouver ici citation du « Curé »]) –: à ce bémol qu'avec James cette inversion (démoniaque) n'est pas tant à l'œuvre dans le contenu de son récit que dans la structure romanesque même de son intrigue (développée donc « par la contraposée »… de l'histoire qu'elle aurait dû nous raconter – celle canonique-« bien connue » que le lecteur « attendait » de James : mais « attente » que cet auteur, et suivant sa technique habituelle, s'est employé à dé-cevoir.

À se demander si le « véritable narrateur » de cette *Bête dans la jungle* ne serait pas… cette « Bête » elle-même (ce « démon » qui possède son supposé « personnage principal » de Marcher) ; et en effet, si on relit dans cette perspective tout le récit de James, on s'aperçoit qu'une telle interprétation *pourrait expliquer bien des choses* – à commencer par celle-ci que ce récit nous est (donc) raconté « à-rebours » (signature habituelle, on l'a vu, de toute « démon digne de ce nom ») – ; et aussi par celle-ci que ce mystérieux narrateur n'intervient finalement ouvertement que dans l'incipit (« Il importe peu de savoir ») et dans l'excipit (le bond effectif de la « Bête ») du récit : laissant dans l'intervalle carte blanche aux deux personnages pour « vivre leur (non-)histoire » et, en un tel (non-)vécu, se laisser par la « Bête » manipuler. Et combien, dans cette perspective : déjà ouverte par moi dès le début de ce commentaire (mais jusqu'à présent jamais encore explorée),

ce « Il importe peu de savoir » sonne étrangement aux oreilles du (soupçonneux) lecteur du récit de James : celui-ci se demandant immédiatement *qui* au juste, dans cette histoire qui commence à peine, décide de qui est « import(ant) » ou pas – *qui* donc la « raconte » –; mais question qui ne reçoit sa réponse qu'à la toute fin de cette même histoire quand ce même lecteur, assistant en-fin au bond effectif de la « Bête », comprend que c'est elle, en vérité, qui, depuis le début, était aux manettes de toute l'intrigue.

Il importe peu de savoir p. 15 renoué connaissance.

; et quel est donc ce « matin signifiant que (Marcher a) prononcé par inadvertance » dans sa reprise de contact avec May à Weatherend ? On serait tenté de dire : les « termes exacts » de la confidence qu'a fait jadis Marcher à la jeune femme en Italie – sauf que ces « termes », d'abord, ne sont pas « insignifiants » et qu'ensuite *c'est May* qui les prononce (puisque Marcher, étrangement, les a oubliés) –; mais quoi d'autre alors ? Tout se passant ici, on le voit, comme si le « (mystérieux) narrateur » de cette *Bête* – celui qui donc, dans le récit éponyme, décide de ce qui va « import(er) » ou pas – s'employait à noyer le poisson de la *véritable origine* de cette intrigue : de ce « ce qui amena » les « paroles qui firent sursauter (Marcher) » ; mais « paroles » qui, à peine mentionnées dans l'incipit, sont immédiatement taxées par ce même narrateur d'« insignifiant(es) » et de « prononcées par inadvertance » (par le même Marcher) : manière peut-être pour lui, ce « mystérieux narrateur », de dissimuler sa « véritable, monstrueuse, bestiale nature » (pourtant très clairement annoncée dans le titre). Voici donc un récit intitulé *La Bête dans la jungle* et où tout, en somme : romanesco-logiquement, nous est raconté du point de vue de cette « Bête » même – quoique celle-ci, en l'intrigue qu'elle nous raconte, s'efforce la plupart du temps de *dissimuler ses traces* (jusqu'à bien sûr l'épilogue de cette même intrigue – où elle révèle enfin sa véritable nature et de « démon », et de « narrateur ») –; ou pour le formuler autrement : voici donc une histoire « démoniaque » *racontée par le diable lui-même* ; mais « diable » qui bien sûr, tant que cette histoire n'est pas

terminée : tant que la « nature véritable » de la « Bête » n'a pas été révélée, a tout intérêt à dissimuler le fait qu'il en est le « véritable narrateur » (à se demander même si le démon qui manipule, en ce mode donc romanesco-fictionnel, les deux personnages de ce (lamentable-démoniaque) récit… n'en a pas fait de même avec, cette fois-ci, son auteur – l'écrivain-Henry James qui, bien qu'ayant (littérairement) « créé » cette «Bête », a fini par être lui-même *subjugué par* sa « créature »-même). Et certes, ce ne serait pas le premier exemple d'un auteur qui, s'imaginant être le maître de/dans son intrigue, s'apercevrait en chemin que « quelqu'un d'autre », en vérité, *la raconte à sa place* : la seule question « import(ant) alors étant de « savoir » si ce « quelqu'un d'autre » est un ange ou un démon (mais réponse à cette question qui, dans le cas de cette *Bête dans la jungle*, ne fait je le crains aucun doute – puisque, comme je viens de le montrer, le « mystérieux narrateur » du récit (éponyme) n'est autre que cette « Bête »-même : ce démon qui, non content de « posséder » le personnage de Marcher, s'est aussi arrangé pour en faire de même avec l'auteur-Henry James)… Si bien aussi que, rédigeant moi ce commentaire de *La Bête dans la jungle* (cet « Été avec Henry James »), je ne fais peut-être rien d'autre, à l'exemple de May avec Marcher, que de tenter moi-aussi un exorcisme-sur, cette fois-ci, l'auteur de cette *Bête* – afin de le « délivrer » du démon qui lui a fait inventer sa lamentable/épouvantable histoire (en espérant seulement que mon sort ne sera pas celui de la pauvre May – cette « exorciste » *morte* en l'accomplissement de son (amoureuse) tâche de « dés-envoûtrice ») – ; et cela par le moyen, comme je viens ici de le tenter dans le présent développement, de révéler la « véritable nature », non tant cette fois-ci de la « Bête », que du narrateur de cette *Bête* – en essayant (donc) de raconter son histoire d'un *autre point de vue* que celui de ce (peu ou prou « démoniaque ») narrateur : manière par là aussi de dés-envoûter son auteur-James de toute « possession-par » le démon… qui l'a « amen(é) » à inventer cette même histoire (dont il est donc, ce « démon », et le personnage principal et le *narrateur*).

Il y aurait dans cette perspective une *autre lecture* à faire de cette *Bête* : une si je puis dire « angélique »… où tout nous serait cette fois-ci raconté, non pas du point de vue de Marcher : en vérité du « démon » qui le « possède », mais de celui, par exemple, de l'exorciste-May, voire de l'« ange (du deuil et de la désolation) » qui apparaît, à la toute fin de cette lamentable histoire, sous la forme de cet inconnu croisé par le même Marcher au long des allées de cette « triste nécropole » où le personnage a pris l'habitude de venir se recueillir sur la tombe de son « amie » (après tout, on ne sait rien de ce qu'a lui vécu, de son côté, cet « inconnu » – sinon qu'il a lui connu une authentique histoire de « passion saccagée » : c'est du moins ce que, par cette expression, nous assure James… qu'il faut donc croire sur parole – : peut-être ne vient-il que sur la tombe, non d'une femme adorée, mais sur celle d'un enfant ou d'un parent perdus ? – comment savoir ?). La rencontre (muette) entre ces deux personnages est à ce titre fort édifiante, pour ce que mêlant deux sentiments *a priori* contradictoires – celui d'une « sympathie » et celui d'un « défi » :

l'inconnu sembla soudain p. 92 qu'en désaccord (…)

(lecture « théologique » de ce passage : l'« ange (du deuil et de la désolation amoureuse) » a tout de suite reconnu en Marcher le « démon » qui le « possède » – et présence qui, en un lieu normalement dévolu à ces « deuil-et-désolation », ne peut bien sûr que le « profaner »). Mais voici que, sous l'*acuité cette fois-ci sans nulle complaisance* de ce « regard angélique » (que Hugot n'hésite pas à appeler « l'œil de Dieu »), la « Bête » – celle que l'exorciste-May avait cherché à chasser du corps de son « ami » (quoique vainement – pour ce que exorciste encore probablement trop complaisante : « amoureuse trop amoureuse ») – se sent soudain comme *percée à jour* et, par conséquent, bien obligée de se révéler enfin, en son *nom* d'authentique « démon », à l'individu qu'elle « occupait » secrètement depuis tant d'années ; et cela par le simple jeu d'un *contraste* entre la « douleur vraie » (dont l'inconnu du cimetière est comme la vivante image) et celle que Marcher

certes éprouve – quoiqu'en le mode, lui, de l'absence et du manque (de cette même douleur – d'où le mot ici d'« envi(e) ») :

puis secoué, surpris et choqué p. 52/93 n'avait pas (…)

; et voici que tout à coup, par la simple rencontre avec un inconnu (qui déjà « s'éloigne » – mais dont l'« image cruelle » elle demeure : celle donc de la « douleur vraie »), la « Bête » du titre du récit de James/le démon qui « possédait » son personnage principal sont contraints à enfin « sortir-de » Marcher – en lui révélant enfin leur nom de « rien » et de « dessèchement (du cœur) » :

quelque chose que lui, John Marcher, p. 93 à cette question (…)

; et à cet instant, par le simple jeu d'un « regard » échangé : mot qui revient *deux fois* dans la citation plus haut, l'exorcisme fonctionne « enfin » : Marcher voyant « enfin » clairement le visage de l'être peu ou prou démoniaque (puisque celui-ci est « enfin » sorti de lui-même) qui l'avait « occupé » durant la quasi-totalité de sa vie (et dont jusqu'à présent il avait toujours ignoré le *nom*) ; même si ce démon, ainsi « enfin » expulsé de Marcher : mis à découvert par les regard de l'ange/« œil de Dieu », n'a d'autre ressource à cet instant (celui donc de l'épilogue du récit de James) que de *se retourner-contre* sa propre créature – ce pour quoi aussi, comme je l'ai déjà écrit, cet épilogue prend la forme d'une sorte d'*auto-dévoration* qui, chez Marcher, s'opère en le mode de la submersion du personnage par le sentiment d'une « (écœurante) amertume » :

Mais l'amertume soudain p. 96 le clouer à terre (…)

; et peut-on dire qu'à cet instant Marcher est réellement « sauvé » ? Certes, ayant reçu la « réponse à (sa) question » : connaissant désormais le « nom » du démon qui l'avait tout ce temps possédé/ayant à présent accès

au savoir-sur la « véritable nature de la Bête » (celle dont May, justement, avait cherché à le protéger – « Vous ne le découvrirez jamais »), il semble qu'on puisse répondre par l'affirmative à cette question ; à ce bémol toutefois qu'on se demande si la dose de « vérité » ainsi ingurgitée par, selon, le « possédé » ou le « patient » Marcher n'est pas un peu *trop forte* pour lui (et l'on sait que certains exorcismes s'achèvent par la mort du premier – voire certaines cures analytiques par le suicide du second – qui « meurt, pour reprendre une boutade clinique bien connue, guéri ») ; et c'est bien, si l'on y songe, ce que redoutait May pour l'homme qu'elle aimait : ce pourquoi elle a toujours refusé de lui donner accès à ce savoir, qu'elle avait elle compris, sur la « véritable nature de la Bête » – emportant avec elle le secret de ce « savoir » dans sa tombe : de la même façon finalement que James, lui, a emporté la réponse à notre question (relative au « salut » ou non de Marcher) « dans son »… épilogue (puisque nous ne savons rien de ce qui, suite à l'excipit de cette *Bête* : « et il se jeta, face contre terre, sur la tombe », de ce qui a bien pu arriver *ensuite* au personnage : est-il mort là sur cette « tombe » ? est-il tout de suite après rentré chez lui, pour se suicider ? ou bien encore a-t-il décidé, suite à la révélation enfin reçue par lui de la « véritable nature de la Bête », de mener un tout autre type d'existence – mais laquelle alors ? etc., etc. – toutes hypothèses avec lesquelles James laisse se dépatouiller son lecteur : en profitant même, on le voit : par cette « ouverture » infinie sur laquelle se « clôt » oxymoriquement son récit, pour décevoir une ultime fois l'*attente* de celui-ci).

Le « statut de la *vérité* » chez James en général, et dans cette *Bête dans la jungle* plus particulièrement, épouse peu ou prou, on le voit, celui qu'elle détient chez son contemporain Nietzsche – à savoir : qu'il en existe bien *une* (pour dire vite, chez cet auteur : « le faux irrépressible du devenir »), mais qu'elle est « trop forte »/in-tenable pour l'homme (qui ne saurait, sans immédiatement périr ou dés-espérer : « mourir guéri » la contempler en sa profondeur a-byssale – en son « sans-fond » de *vérité* du gouffre ») –; et

théorie de cette « vérité » qu'illustre notamment, en son mode romanesco-fictionnel, la (lamentable) histoire du Marcher de cette *Bête* : ce personnage dont la « vérité » a (donc) nom « narcissisme », mais personnage qui aussi, sitôt que cette « vérité » lui est révélée apertement : par accès à ce savoir-sur la « véritable nature de la Bête » (qui l'occupe), dés-espère et (probablement) en meurt ; et épilogue de cette *Bête* qui, on le comprend : dans la mesure où nous sommes tous peu ou prou, au moins depuis la « chute », ces créatures affectées de « narcissisme », fait venir la question d'un « que vaut-il mieux » : vivre aveuglé-par ce même « narcissisme »… ou bien mourir-de sa désillusion ? Certes, notre narcissisme à chacun particulier n'atteint peut-être pas les dimensions de celui de Marcher – cet individu intimement persuadé qu'un « grand destin » l'attend (encore que, en cherchant bien, on pourrait, de ce fantasme, en retrouver l'écho plus ou moins atténué dans chaque personnalité) – ; même si, en même temps, le personnage *archétypalement narcissique* de James a ce mérite (qui est je crois le privilège des personnages de tout roman) de poser la question de ce « que vaut-il mieux » : « vivre-d'« illusions » ou « mourir-de » la vérité (qui est d'ailleurs la formulation d'un autre aphorisme du même Nietzsche) ? Il est clair en tout cas que, si nous ne participions pas un peu nous-mêmes de cet « universel narcissisme » : dont j'ai montré depuis longtemps dans cette *Profondeur* qu'il est un des attributs de l'essence humaine (depuis du moins l'Événement de la « chute »), nous ne comprendrions rien aux « termes exacts » de la confidence qu'a faite un jour, sur le bateau les ramenant de Sorrente, Marcher à May – les lisant au mieux comme ceux de l'exposé d'un cas de folie singulière (ce qui nous ferait probablement interrompre immédiatement notre lecture – car qu'y a-til de plus ennuyeux qu'un « cas de folie » lorsqu'il est celui d'une unique personne ?) – ; or, comme nous ne faisons rien de tel : continuons de lire le récit de James, c'est que, probablement, nous respirons, en l'aveu de son secret par Marcher à May, comme un parfum de « vérité (également « universelle ») ; et « vérité » qui dès lors, malgré que nous en ayons, nous *concerne* : cette *Bête dans la jungle* venant donc par là comme un miroir (peu courtisan) que James tendrait à

son lecteur ; et « miroir » qui lui donnerait à voir (à lire) sa propre passion triste-narcissique : peut-être pas aussi « extrême » que celle de Marcher, mais du moins présente et « vraie ». La vérité est l'a-byssal du gouffre, son « sans-fond » que nous avons entraperçu au moment de la chute ; et vision si terrifiante que, pour la conjurer, nous n'avons eu d'autre recours que d'inventer le narcissisme, ce fantasme que nous, seuls de notre « espèce », aurions été « choisis », comme le croit Marcher, pour connaître un « grand destin » ; alors que ce destin est en réalité la chose la plus commune et la plus répandue qui soit : l'engloutissement par ce gouffre et le *non-sens de tout* auquel il ouvre apertement « vers le bas ». Marcher a regardé dans l'a-bîme et ce qui est ressorti de cette vision c'est ce qu'il appelle « la Bête » qui, en ce mode narcissique, le possède désormais entièrement et possession dont May, armée de son seul amour, a tenté, quoiqu'en vain, de le délivrer : ce pourquoi j'ai pu dire du récit de James qu'il nous raconte en réalité une *histoire d'exorcisme raté* (et non comme le croient les modernes – prisonniers d'une vérité encore avant-dernière et de ses catégories psychologisantes-rationalistes – celle d'une cure analytique qui aurait mal tourné). Mais ce pourquoi aussi May, une fois qu'elle a eu identifié la « véritable nature de la Bête » – le narcissisme de Marcher en rapport avec l'a-byssalité de ce gouffre même – a tout fait pour préserver l'homme qu'elle aime de l'accès à ce savoir : pour ce qu'elle savait, elle, qu'il n'en supporterait pas, lui, la terrible et a-byssale vérité : ce que l'épilogue de cette *Bête*, quand celle-ci « bondit » enfin sur le personnage que May avait tenté jusque-là de protéger : par delà même sa mort, prouve suffisamment.

Le destin de Marcher – celui à l'attente duquel il a sacrifié sa vie (et accessoirement celle de sa compagne) – consistait essentiellement à *n'en avoir aucun*, à endurer indéfiniment le passage sur lui d'un temps où « rien ne passe et (où) cependant tout arrive » (quoique toujours, on l'a vu, en le mode de l'occasion manquée et de son « trop tard ») ; et existence consacrée à l'intenable (selon Nietzsche) *vérité du non-sens de tout* : celle

du gouffre dont chacun, en cette vie, doit s'accommoder à sa manière en trouvant un arrangement supportable avec cette « vérité » ; et arrangement qui prend donc, chez Marcher, la forme de ce « narcissisme extrême » comme, chez May, celle de cette passion amoureuse (qui l'est peut-être tout autant – « extrême » et déraisonnable : quoiqu'à tout prendre, cette déraison, infiniment préférable à l'indifférence comme « métaphysique » de son compagnon). Où l'on comprend par ces considérations que le contraire du « néant » (cette vérité ultime du gouffre) n'est pas tant l'« être » que *l'amour* (la seule réponse que nous puissions apposer au non-sens de tout) ; ce qui permet aussi de comprendre l'origine de la structure narcissique-extrême qui caractérise le personnage masculin de cette *Bête* : de toute évidence liée chez lui à une *incapacité d'aimer* (dont May, durant toute sa vie, aura fait les frais) ; même si, à tout prendre, son sort apparait encore préférable à celui de Marcher – pour ce qu'elle du moins aura « vécu » :

May Bartram, elle, p. 95 qu'elle avait pour lui (…)

(ce que Marcher, lui, aurait pu faire « en l'aimant » – mais éventualité pour laquelle son narcissisme l'a empêché d'opter : pour ce que sans doute, aux yeux de ce même narcissisme, aimer May, entretenir avec « la femme de sa vie » ne serait-ce qu'une relation qui eût ressemblé à une banale liaison, eût constitué quelque chose d'un peu vulgaire et « commun »). Nous ne saurons bien sûr jamais d'où a pu venir à Marcher cette rédhibitoire « incapacité d'aimer » (c'est là le secret du conteur-James – et probablement : celui de l'homme du même nom) ; mais ce serait je crois une erreur de penser que l'origine en serait ce fantasme narcissique (qu'il aurait été « choisi » pour un « grand destin » – dans lequel il n'y aurait pas de place pour quelque chose comme une passion amoureuse) ; je pense au contraire que c'est chez lui cette « incapacité d'aimer » qui a généré, faute de mieux, un tel fantasme : étant clair que, lorsqu'on est face à la vérité du gouffre et qu'on ne dispose pas, pour s'opposer à elle : au néant du non-sens de tout qu'elle est, d'une amoureuse réponse, on est comme contraint de choisir celle de ce narcis-

sisme extrême qui, à défaut de rendre heureux son illustrateur, lui permet du moins de traverser la vie dans un relatif *confort* «métaphysique » (pour dire vite) ; et même si, bien sûr, le dommage collatéral d'un tel « confort » est qu'on ne « vit » rien de ce qui « cependant », en cette vie, vous « arrive ». À ce titre l'échange qu'ont, à un moment de leurs retrouvailles à Weatherend, les deux personnages quant au vécu sentimental de Marcher durant les dix années de leur « séparation » a quelque chose de très instructif ; mais cette fois-ci non tant sur Marcher que sur May – pour laquelle, si le grand événement qu'attendait Marcher, est enfin survenu, il n'a pu prendre, aux yeux de la jeune femme, qu'une forme amoureuse :

« Mais ce que vous décrivez p. 25 de tomber amoureux ? »

; question de May à Marcher qui nous fait comprendre que, pour la première, la seule réponse à apposer à la vérité du gouffre ne peut qu'être d'essence amoureuse – ce pourquoi, lorsque Marcher lui avoue qu'en effet il lui est arrivé de tomber amoureux : quoique « sans succomber totalement », May en déduit immédiatement que ce n'était pas là du véritable amour :

Vous avez été amoureux p. 29 pas vraiment amoureux.

; où l'on comprend par cette conclusion que le présupposé (métaphysique) qui régit la « conception du monde » de la jeune femme est celui de cet *a priori* que le seul *mot* qu'on puisse apposer à la vérité du gouffre ne peut être que celui d'« amour » ; ce qui constitue peut-être, de la part de May, une sorte d'*im-pensé* : car pour quoi après tout ce « mot » d'amour serait-il la seule réponse possible à apposer à l'a-byssalité de cette « vérité » ; à se demander si l'essence de la séduction qu'exerce Marcher sur May ne serait pas constituée par le fait que celle-ci pressent chez celui-là une *autre réponse* que la sienne à cette même vérité : non tant donc d'ordre « amoureux » que « narcissique » ; et « autre réponse » dont elle a commencé de pressentir probablement : dans un grand étonnement, l'existence au moment de la

confidence que lui a faite Marcher au cours de leur lointain séjour italien : étant clair que c'est à ce moment-là que May est, elle, véritablement tombée amoureuse de cet étrange compagnon de voyage – ce dont d'ailleurs elle convient elle-même presqu'ouvertement quand, dix années plus tard, elle fait ce (pudique) aveu à Marcher :

> *« Vous savez que vous m'avez dit quelque chose que je n'ai jamais oublié et qui depuis m'a fait penser à vous très régulièrement (…)*

(manière de dire qui, dans la langue toute de pudeur de May, sonne comme une sorte de « déclaration » – une façon en tout cas d'avouer à son interlocuteur que c'est au moment de cette confidence qu'elle a véritablement commencé de *s'intéresser à lui* : ce qui ne serait peut-être pas arrivé si Marcher, au lieu de lui confier son étrange secret, s'était plus banalement risqué à lui faire quelque « compliment galant » et autre « proposition intempestive »).

May, du fait de son pré-supposé que la seule réponse à opposer à la vérité (intenable) du gouffre ne pouvait être que la seule *disposition amoureuse* : d'où le (quasi-)spontané « C'est que vous n'étiez pas vraiment amoureux » qu'elle signifie à Marcher, a probablement été fascinée par un homme qui semblait illustrer une toute autre réponse à cette « vérité » ; même si cette fascination l'a fait entrer dans ce « pacte diabolique » dont elle va désormais devoir subir, le restant de ses jours l'indicible souffrance et la frustration indéfiniment prolongée : la ruse du « démon » (qui « possède » Marcher) ayant donc consisté, pour ce qui la concerne, à lui laisser entrevoir une *autre manière* (différente de celle « amoureuse » à laquelle jusque-là elle avait toujours souscrite – qu'elle imaginait même naïvement comme la seule et unique) de se confronter à cette « vérité du gouffre » ; et curiosité pour cette « autre manière » qui lui fait bien imprudemment conclure avec, sinon Marcher, du moins avec la « Bête » qui l'occupe, ce *deal*… en

le mouvement de cette promesse qu'elle fait à cet instant à l'homme qui la supplie de « ne pas (le) quitter maintenant » de « rest(er) aux aguets avec (lui) ». Il est clair qu'à cette « vérité du gouffre » (tissée de néant et de non-sens de tout – celle où donc, pour reprendre l'aphorisme de Nietzsche, « rien ne vaut rien ») nous venons chacun en particulier quoique par chemins à chaque fois différents : « amoureux » dans le cas de May, « narcissique » dans celui de Marcher ; etc. ; et « chemins » qui ne se croisent qu'assez rarement : l'histoire que nous raconte cette *Bête* étant donc celle, somme toute exceptionnelle, d'un de ces « croise(ments) »… qui, selon toute vraisemblance, n'aurait jamais dû avoir lieu et qui pourtant, en le mode de ce deal entre les deux personnages, finit par survenir. Le projet de May, lorsqu'elle fait à Marcher cette promesse de « rester aux aguets avec (lui) », n'est sans doute pas sans arrière-pensée : peut-être espère-t-elle qu'en faisant mine d'accepter d'accompagner Marcher sur son « narcissique » chemin elle va pouvoir le ramener sur le sien, plus canonique et « amoureux » ; mais projet que l'intrigue entière du récit de James va s'employer à dénoncer la vanité : puisqu'en fait, durant le cours des nombreuses années de leur « vraie-fausse » liaison, jamais Marcher n'aura, lui, l'idée de se risquer sur le chemin « amoureux » de May – idée qui ne lui viendra qu'à la toute fin de cette *Bête* (même si bien sûr, May étant morte, celle-ci arrive, comme de juste et toujours, « trop tard ») :

> *Il aurait pu échapper à son destin en l'aimant, alors, oui, alors il aurait vécu (…)*

; et comment May, femme lucide, intelligente et fine, a-t-elle pu croire un seul instant que son narcissique compagnon pourrait, ne serait-ce qu'un instant, diverger de son chemin (du même nom) pour faire un bout de route sur celui, lui « amoureux », de May (c'est là un autre mystère du récit de James – peut-être même une de ses invraisemblances) ? C'est qu'aussi, dans l'âme humaine, les passions « tristes » (ici le narcissisme de Marcher) l'emportent le plus souvent sur celles « heureuses » (ici l'amour de May) ; et

cela parce que, bien que « tristes », elles sont aussi plus en rapport avec cette vérité du gouffre qui, pour être scrutée en son a-byssalité de non-sens de tout, n'exige finalement de leur « scrutateur » qu'une telle disposition-à… cette « tristesse » – alors que celles « heureuses », pour venir à cette même vérité : à ce même « coup de sonde » (James) en sa dimension d'a-byssalité, requièrent de leurs illustrateurs un courage de tous les instants : une *constance* dans « l'affirmation de l'être » qui n'est finalement donnée qu'à bien peu (la « tristesse », si l'on peut ainsi écrire, c'est la *facilité* – tandis que la « joie », elle, demande de l'application et de la (ici le mot manque)).

Ils en revinrent donc p. 53/54 les profondeurs de l'abîme (…)

Ce passage, aux vocables très « lecoziens » de « gouffre », de « vertige », de « profondeur » et d'« abîme », dit bien que James est tout à fait conscient de ce que à quoi ses deux personnages sont confrontés – à ce que j'appelle ici pour ma part la « vérité » de ce même « gouffre » (et dont Nietzsche (donc) disait qu'elle était intolérable à ses scrutateurs) – ; à ce bémol bien sûr que, à cette « vérité », Marcher et May ne viennent pas *par le même chemin* ; ce pourquoi c'est la seconde, pour ce qu'illustratrice, elle, de la passion « heureuse » de l'amour, qui, en cette « vérité », va le plus profondément – ce dont la soupçonne l'illustrateur, lui, de la passion triste-narcissique (pourtant, à ses dires, le « principal intéressé » de/par cette « vérité ») :

Cependant quelque chose avait p. 54 pas exprimer (…)

(preuve que, pour sonder le gouffre : scruter sa vérité (du même nom), les passions « heureuses » s'avèrent pour finir plus *efficaces* que celles « tristes » – alors que, dans un premier temps, on aurait pu croire plutôt le contraire : que l'amour de May, par exemple, irait moins loin, en une telle a-byssalité, que le narcissisme de Marcher). Chose étrange de penser que, dans une dimension où « rien ne vaut rien », c'est encore l'amour, dont le principe est l'exacte contraposée d'une telle in-différenciation, qui « voit » *le plus*

lucidement : ceci expliquant notamment pourquoi May a percé *avant* Marcher l'énigme de la « véritable nature de la Bête » – processus étonnant que Marcher ne s'explique que par des platitudes machistes du type de celle-ci :

Mais peut-être avait-elle p. 54 et de révélateur

(alors que, comme je viens de le montrer, cette « plus grande perspicacité » de May ne s'explique que par le fait que, pour venir à la vérité du gouffre, elle a emprunté le chemin de la passion « heureuse » – celle de l'amour qu'elle a voué à son « triste compagnon).

Il faut donc en déduire que, contrairement au proverbe qui pose que « l'amour rend aveugle », dans le cas de May ce même amour et sa passion « heureuse » lui ont conféré une *lucidité* (que Marcher préfère pour sa part appeler une « perspicacité » – connotation policière de ce mot qui dit suffisamment à quel point il est loin à cet instant du compte) qui fait cruellement défaut à celui qui se considère pourtant comme le « principal intéressé » de cette affaire de « Bête dans la jungle » et autre « bond » qu'elle doit un jour accomplir pour le dévorer ; mais « lucidité (amoureuse) » qui, en même temps, la rend plus fragile : ce pourquoi c'est elle, et non Marcher, qui, emportée par cette « Bête » et son «bond », va partir la première – non sans avoir tenté une dernière fois de faire sentir à son compagnon en quoi consiste ce « bond » : *cf.* la scène cruciale du chapitre IV de ce « lèvement de son fauteuil » qu'accomplit une May déjà bien malade mais qui pourtant, à cet instant, peut encore être sauvée (bien sûr elle aurait pu tout expliquer à Marcher de ce qu'elle avait compris de cette « Bête » et de sa « véritable nature » – mais explication qui, pour ce que forcément « abstraite, trop abstraite », n'aurait pas été en mesure d'éclairer la narcissique lanterne de son ami : ce dont se chargera sans ménagement l'« ange » du chapitre VI. Celui-ci, sous la figure d'un homme qui connaît lui l'authentique douleur de la perte amoureuse, vient briser le fragile consensus qu'avait réussi à

établir Marcher, par ses visites régulières à la tombe de May, entre son indécrottable narcissisme et le deuil qu'il aurait dû éprouver de la mort de son amie : lui faisant par là réaliser que c'est lui et lui seul (ce qu'il appelle son « égoïsme » – mais qui est bien plus en vérité que cela) qui est l'unique responsable de cette mort… qui aurait pu être évitée si, au lieu de s'égarer en son fantasme narcissique, il s'était contenté d'aimer May d'un amour, certes banal, mais du moins effectif et « terrestre ». Marcher, d'une certaine façon : en se refusant par orgueil narcissique à assumer la trivialité de son « humaine condition » – celle qui l'aurait par exemple amené, sinon à épouser May, du moins d'en faire sa « terrestre-charnelle » maîtresse (solution que celle-ci aurait, je crois, acceptée) – a lui aussi voulu être cet « ange » ; mais aspiration qui, comme le dit un proverbe bien connu, l'a pernicieusement conduit à « faire la bête » : celle qui, après avoir littéralement fait « mourir d'amour » May, obtient, à la toute fin du récit qui porte son nom, la peau de son « possédé » ; quoiqu'en le mode, elle, de cette auto-dévoration du Narcisse-Marcher par son narcissisme même. Quelle lamentable histoire que celle que nous conte le récit de James : celle de deux êtres qui auraient pu/dû s'aimer, mais qui, du fait de l'orgueil narcissique de son élément mâle, a tourné à une autre, elle peu ou prou démoniaque, de « Bête » et de « jungle » ; et tout cela parce que l'un de ses personnages, refusant d'assumer la trivialité de son « humaine condition » : la nature médi-ocre (intermédiaire) inhérente à celle-ci depuis la chute, a voulu, comme dit le même proverbe « faire l'ange » ; et ambition qui l'a donc logiquement conduit à, sinon « faire la bête », du moins à en devenir l'(inconscient) « possédé ». « Il y a, dit Fabrice Hugot, un montre dans cette histoire et une jungle au même de la civilisation » : mais qui ne voit que ce « monstre » n'a rien de particulièrement fantastique et surnaturel – n'étant rien d »'autre que le fruit mortifère/« humain, trop humain » du refus par l'homme de sa condition inter-médiaire (« médi-ocre ») depuis la chute (inter-médiaire entre divinité et animalité – ou si l'on préfère : entre ange et démon) – ; comme l'on comprend par le même mouvement que cette « civilisation » n'a été mise en place (par cette même « créature humaine ») que pour dis-

simuler autant que possible à ses propres yeux le « monstre », la « Bête » qui toujours l'occupe et la « jungle » où celle-ci, toujours aussi, se « tapit » : prête à « bondir » sur tous ceux qui commettraient l'imprudence d'aspirer *avant le temps* à, selon, cette divinité et/ou cet angélisme (ce qui constitue si l'on y songe l'exact « remake » de l'Événement de la chute et de son « péché originel » – « Si vous mangez du fruit, vous deviendrez pareils à des dieux »). L'histoire que nous raconte James dans cette *Bête* est donc encore, on le voit, d'inspiration peu ou prou « biblique » (« génésique ») : celle d'un homme qui, par orgueil narcissique : refus d'assumer son « humaine condition » d'être inter-médiaire/médi-ocre, provoque autour de lui la catastrophe qu'annonçait le titre du récit : celle d'abord de la mort de la seule femme qui l'ait jamais aimé, celle ensuite, lors de son auto-dévoration par ce narcissisme-même. Marcher et May seraient-ils les correspondants « modernes » du couple originel formé dans la Genèse par Adam et Ève ? Il y a en tout cas dans leur histoire bien des points communs avec celle arrivée aux deux personnages du « récit » de cette même Genèse – à commencer par exemple par la tonalité très « édénique » du lieu qui sert de cadre à leurs retrouvailles heureuses-magiques (ce château de Weatherend où semblent avoir été réunies pour le seul agrément des deux «Tourtereaux » toutes les merveilles du monde – vrai « paradis » pour connaisseurs, poètes et artistes) – ; même si, en ce « paradis », s'est déjà glissé le Serpent qui va provoquer leur chute à tous deux : par ce rappel inopportun que fait May-Ève à Marcher-Adam du secret qu'il lui a confié dix années auparavant lors de leur séjour dans un autre « paradis », lui italien et maritime – May, par l'évocation du souvenir de cette confidence, jouant ici le même rôle auprès de Marcher (qui lui l'a oubliée) que celui de tentatrice qu'interprète Ève auprès d'Adam dans la Genèse : puisque c'est elle qui, dans ce récit des origines, *rapporte* à son compagnon les paroles du « démon », ses « termes exacts » (réveillant imprudemment en celui-ci la « Bête » qui, depuis sa « plus tendre enfance », dormait en lui – et « monstre » qui, désormais, ne va plus les lâcher : jusqu'à la catastrophe finale, et de la mort de May-Ève, et de l'auto-dévoration de Marcher-Adam).

Après la mort de May, Marcher semble se faire à l'idée que le « grand événement » qu'il avait attendu toute sa vie se résolvait finalement et uniquement en cette perte, certes douloureuse mais qui, à tout prendre, n'a rien de particulièrement « exceptionnel » et « prodigieux » (pour citer les « termes exacts » de sa lointaine confidence italienne) : avec la disparition de sa « précieuse amie » la « longue attente » a bien pris fin, « la jungle (ayant) été battue de fond en comble » et la « Bête », en celle-ci, ayant « disparu » ; mais situation nouvelle – « jungle désertée » et « certitude d'être maintenant hors de danger » (comme, à cet instant, il est loin du compte !) – qui « introduit » chez Marcher un « changement (…) qui ne laisse pas de le surprendre » lui-même : restant à se demander en quoi au juste consiste ce « changement ». Peut-être en une certaine modification de la *forme de son narcissisme* qui, d'extrême et paradoxal tant que May était encore vivante, se fait, après la disparition de celle-ci, de facture plus vulgaire et commune : Marcher étant pour la première fois comme vexé que l'entourage de May témoigne si peu d'égards à ce qu'il appelle avec quelque forfanterie son « deuil » (alors que bien sûr, à cet instant, il ne sait encore rien du sens profond de ce mot – qu'il ne découvrira que deux années plus tard lors de la rencontre inopinée avec l'« inconnu du cimetière ») ; et modification de la tonalité de son narcissisme que dit notamment une anecdote survenue lors de l'enterrement de son amie – quand pour la première fois aussi, au lieu de s'en « flatt(er) » (chapitre I), il déplore cette fois-ci l'anonymat qui l'entoure :

L'assistance était peu nombreuse p. 81 double privation (…)

; et phrase qui fait bien sûr signe vers celle de la première page du récit – celle qui décrivait l'état d'esprit du même Marcher, trente ou quarante ans avant, lors d'une lointaine visite à Weatherend (juste avant de retomber inopinément sur May) :

Puis ils avaient tous p. 15 perdu dans la foule (…)

Où l'on comprend par ce rapprochement entre les deux passages en quoi consiste cette « double privation » dont il est question dans le premier : « privation » bien sûr d'abord banalement physique (May n'est plus là pour « rester aux aguets avec (lui) »), mais « privation » de type également *narcissique* en ce que c'était la présence quasi-permanente de cette femme à ses côtés qui permettait à ce même narcissisme de demeurer en son « extrémité » paradoxale : puisque pour Marcher il suffisait qu'*un seul être* ait « fui en (lui) », ajoute crédit à sa « superstitieuse histoire de Bête », pour que ce narcissisme soit satisfait – tandis qu'à présent, May morte, celui-ci a tendance à retomber dans les travers d'un narcissisme plus banal et commun : dont, comme le rapporte l'anecdote des funérailles de May, cette exigence d'être désormais à toutes forces, *distingué* (vulgarité que n'aurait sûrement pas commise le narcissisme ancien-extrême de Marcher). Ceci expliquant aussi pourquoi, lorsque le même Marcher cherche à présent à évoquer la figure de sa « chère disparue », les expressions qui lui viennent spontanément à l'esprit ont quelque chose de peu ou prou *terriblement amphatique* – car voici qu'en mourrant May est soudain devenue « sa raison d'être, la femme qui « pour lui (a) été tout », sa « précieuse amie », etc. –: toutes appellations auxquelles il aurait mieux fait de songer… quand leur objet était encore de ce monde – mais justement : en ce temps-là il ne pouvait pas le faire parce que comprendre seulement la vérité profonde que disent ces expressions lui eût fait réaliser (« deviner ») la relation très particulière qu'il entretenait avec May –; et relation à laquelle, s'il n'avait pas été ainsi aveuglé par sa passion triste-narcissique, il aurait pu apposer le mot d'« amour »… Où l'on comprend en tout cas par ces considérations que le « deuil » de Marcher (si tant est que c'en soit un) est encore d'*essence narcissique*; et en effet, si l'on relit attentivement toutes les pages de ce chapitre V consacrées à la maladie, à la mort puis aux funérailles de May, on s'aperçoit que Marcher *ne parle jamais et encore une fois, que de*

lui-même : ne se désolant pas tant du drame qui frappe sa « précieuse amie » que des conséquences que va avoir sur lui, en le mode notamment de cette « double privation », cette disparition – ce qu'exprime ce « cri du cœur » narcissique qu'est la phrase suivante (à mon sens, et pour ce qui concerne la personnalité profonde du personnage, *la plus répugnante* du récit dont il est le lamentable-« égoïste » héros) :

Non seulement il avait perdu p. 81 à un homme durement éprouvé (…)

; et voilà donc à quoi pour finir se résume le (supposé) « deuil » de Marcher – à ce fait que celui-ci ne soit pas suffisamment reconnu, « distingué » par ce « monde » vulgaire et insensible :

On eût dit que pour le monde p. 81/82 ne serait jamais reconnu (…)

(et passage où ces mots de « vrais stigmates » font évidemment signe vers l'épisode, un chapitre plus loin, de la rencontre de Marcher avec l'inconnu du cimetière – personnage qui lui, parce qu'il a vraiment aimé une femme « pour (elle-même) » : contrairement à Marcher qui, en une telle configuration amoureuse, n'a jamais « pensé qu'à (lui-même) », ces « stigmates » (de tout deuil *vrai* et autre désolation *anti-narcissique*) il les affiche clairement/apertement au miroir de son visage décomposé par la douleur du même nom).

Ce pourquoi, dans le moment de cette rencontre et de son (bref) échange de « regard(s) », Marcher dit de cet homme sur le « visage (duquel) se pein(t) l'image de la passion saccagée », qu'il l'a « commenc(é) à l'envier » : ce qui peut sonner étrangement dans la mesure où personne ne saurait raisonnablement « envier » quelqu'un qui, selon toute apparence, souffre aussi atrocement ; mais c'est qu'en vérité, dans le même moment de cette rencontre-avec cet inconnu : que j'ai pu (surnaturellement) identifier à l'«

ange du deuil et de la désolation », Marcher vient enfin de comprendre que son propre deuil (ce que du moins il appelle ainsi) *n'en est pas vraiment un* (seulement son imitation en mode narcissique) ; et cela parce que, pour accéder à tout « deuil vrai », il faut d'abord avoir « vraiment » aimé (c'est-à-dire avoir aimé quelqu'un(e) « pour lui-même » et non « pour soi » – ce que bien sûr Marcher n'a jamais fait avec May) : où l'on comprend par là que ce que « commenc(e) à envier » Marcher chez cet inconnu n'est pas tant sa douleur (Marcher n'étant nullement ce masochiste) que la *vérité* de celle-ci ; et « vérité » (ici au « vécu » de toute passion amoureuse) à laquelle le personnage, du fait de son narcissisme « extrême-paradoxal » n'aura jamais accédé : par quoi vient cette idée que le châtiment de tout « Narcisse » réside finalement en le non-accès-à cette « vérité » (du « vécu » des choses et des événements – peu important dans le fond leur contenu exact : passion amoureuse ou simple « sensation », etc.). Au chapitre précédent, juste après la mort de May, ce dont souffrait essentiellement Marcher était que son « deuil », faute de pouvoir afficher de « vrais stigmates » : comme le fait, lui, sans manières l'inconnu du cimetière, ne soit pas plus « reconnu par le monde » ; d'où la tentation qu'il a eue à certains moments de rendre plus officiel et comme public ce deuil – en révélant par exemple à ce même « monde » de quoi a en réalité été tissée sa relation avec May (de quelle « intimité » – quoique celle-ci n'ait jamais pris une forme charnelle et *a fortiori* conjugale : on sait pour quelle fantasmatique/« superstitieuse »/ (peut-être) « ridicule » raison) :

Au cours des semaines qui p. 82 beaucoup plus tôt.

(et combien en effet, à nous lecteurs qui connaissons bien l'histoire de May et Marcher : savons de quelle étrange « intimité » elle a en vérité été tissée, la remarque de ce « beaucoup plus tôt » apparaît juste et pertinente – quoique venant elle chez Marcher, et selon son trait le plus coutumier, *beaucoup trop tard* : puisque May, dans l'intervalle étant morte, il n'est plus possible à Marcher de rendre enfin publique et officielle une relation que,

tant que son amie était encore vivante, il avait tout fait pour dissimuler)… Ce que révèle donc à Marcher sa rencontre (en apparence fortuite – mais peut-être après tout providentielle-surnaturelle : « hétérodiégétique ») avec l'inconnu du cimetière, c'est que ce qu'il appelait son « deuil » était encore d'essence narcissique (« égoïste ») et, par conséquent, n'en était pas « vraiment » un ; et révélation qui, précise James à cet instant, constitue pour lui « la chose la plus extraordinaire qui lui fût jamais arrivée » (alors qu'« il avait pourtant donné ce nom à bien d'autres événements auparavant ») ; restant alors à se demander en quoi consiste au juste l'« extraordinaire » de cette « chose » : de l'événement, en apparence bien anodin, de « cet échange de regards » entre lui et l'« ange ». Et je crois pour ma part que cet « extraordinaire » réside ici en ce fait que, par l'entremise de cet « échange », lui est communiquée l'intuition que, de sa vie en général et de sa relation avec May en particulier, il n'a « en vérité » *rien vécu* ; et cela parce que le grand et terrible « destin » pour lequel, durant son existence entière, il s'était préparé résidait justement en ce « rien » ; alors que l'homme qu'il vient de croiser atteste, par les traits ravagés de douleur vraie de son visage, que lui, bien que souffrant atrocement de son deuil, a du moins « possédé » quelque chose – « quelque chose que lui, John Marcher, n'avait pas » :

Qu'est-ce que cet homme p. 93 laissant en vie.

; et quoi donc alors ? Réponse : *la vérité du vécu de la vie*… que Marcher aura donc, toute cette « vie », manquée/« laissé passer » loin de lui (avec May bien sûr d'abord, mais probablement aussi avec toutes les expériences et autres sensations qu'il a pu, en cette existence sienne, connaître – qu'on se rappelle seulement avec quel mépris il considérait les visiteurs de Weatherend s'extasiant devant les trésors exposés dans ce château : visiteurs qu'il comparait à des « chiens reniflant un buffet »). Et voici que, pour avoir « vu en spectateur » : puisque lui « ne l'(a) jamais connu de l'intérieur », « comment on pleur(e) une femme quand on l'(a) aimée pour elle-même », lui vient enfin la « réponse à (la) question » qu'il s'était toujours posée quant au

« sens de sa vie » – et réponse que May, au cours de l'épisode suprême-crucial du chapitre IV, avait cherché à lui faire « deviner » (quoiqu'en vain) – : que cette vie était en réalité vouée, sous le travestissement narcissique de l'attente de quelque « grand destin » et autre « bond de la Bête » hors de sa « jungle », à n'être rien d'autre que le *soldat du rien*… en guerre éternelle avec tout ce qui, en ce monde, pouvait relever de *la puissance d'affirmation de l'être* (l'amour pour une femme, le goût pour la beauté des productions de l'art, etc.).

Et c'est bien sûr dans le moment où il prend conscience de la terrible vérité qu'a illustrée, sans qu'il s'en rende compte lui-même, son existence entière – et terribilité de cette vérité à laquelle « il aurait pu échapper » si, par exemple, il avait « aim(é) » May « pour elle-même » (alors qu'il ne l'a fait que dans la mesure où il ne la regardait qu'en tant que la grande prêtresse du culte narcissique qu'il s'était voué à lui-même) –, que la « Bête », qu'au chapitre précédent il s'imaginait naïvement avoir éradiquée, a tout loisir de « bondir » pour dévorer celui qui, tout du long de ce récit, n'a cessé d'être son servant le plus dévoué (quoiqu'aussi le plus inconscient – ce petit « soldat du *rien* » que j'ai dit plus haut) : pour ce que, en effet, comme je l'ai déjà avancé dans le cours de ce commentaire, cette « Bête » n'est rien d'autre que la figure (peu ou prou fantastique-démoniaque) de ce « rien » ; mais « rien » qui, pour « s'avanc(er) enfin non-« déguisé » et non-« masqué », avait besoin que son « soldat » trouve lui-même la « réponse à (la) question » relative à la « vérité » de « dessèchement de son existence » – et notamment à celle de sa relation (de même signature « desséchée ») avec May :

> *Quelque chose que lui, John Marcher, n'avait pas p. 93 la gorge d'angoisse (…)*

Où l'on comprend par ces considérations que la piste interprétative-théologique que nous avons longtemps suivie dans le cours de cette

lecture du récit de James – celle où nous faisions notamment venir Marcher comme une sorte de « possédé démoniaque » (et May comme une exorciste cherchant à délivrer l'homme qu'elle aime du démon qui l'occupe) – n'était peut-être pas aussi fantastique qu'elle s'en donnait de prime abord l'air ; et cela parce que tout démon, de par son essence même d'« esprit qui nie » (l'œuvre de Dieu) » : toujours préfère le néant à l'être, n'est jamais rien d'autre que celui du « rien » : ce « rien » qui, dans le récit de James, fait le fond (ou plutôt : le « *non*-fond ») de « la véritable nature de la Bête » de son titre.

Le sort qui lui était destiné p. 94 leur place (…)

; où l'on comprend que la phrase (mise ici, par mes soins, en italiques) doit être prise en son sens le plus littéral : Marcher étant en effet cet « homme à qui rien ne devait jamais arriver » parce qu'il était d'abord cet homme qui, « depuis sa plus tendre enfance », s'était, à ce « rien », lui-même voué (à son « démon » s'était offert pour qu'il le « possède » entièrement – et « possession » qui, pour mieux assurer sa « prise », avait donc épousé l'apparence de cette passion triste-narcissique : même si cette manière de décrire le cas-Marcher est peut-être encore trop « psychologisante » pour ne pas être autre chose qu'une « vérité avant-dernière »). Où l'on comprend aussi par là que la « génialité » de ce texte consiste peut-être en ce fait que les analyses « psychologiques » (de ses personnages) en sont si profondes et vertigineuses que, finissant par apostasier les catégories plus ou moins « vulgaires » de cette discipline : fût-elle mâtinée de psychanalyse, elles font déboucher leur lecteur dans celles d'une pure métaphysique (« être », « néant », etc.) voire dans celles d'une très canonique théologie (Dieu, ange, démon, etc.) ; et c'est bien sûr d'un tel brouillage de tous les repères « scientifiques » que provient l'extraordinaire sensation de *mystère* qui se dégage de ce (bref) roman : son lecteur, pour le lire et l'interpréter, ne sachant jamais au juste « à quel *savoir* se vouer » (et cela d'abord parce que, comme je l'ai déjà dit, il ne sait jamais non plus *quelle* histoire, en cette *Bête*, lui est au juste racontée – d'amour ?

fantastique ? ésotérique ? métaphysique ? théologique ? etc.)… Dans mon *Bruit du temps*, quatorzième tome de cette *Profondeur*, j'avais commencé d'introduire les notions (qui depuis ne m'ont plus quitté) de « (strict) littéraire » et de « (pur) scripturaire »… par notamment les analyses de deux autres romans courts de James – ceux de ce *Tour d'écrou* et de ce *Motif dans le tapis* (deuxième partie de ce *Bruit* intitulée justement « du scripturaire et du mystère ») –; même si je vois clairement à présent que cette *Bête*, pour ce que se refusant elle à la « facilité », selon, du récit fantastique (ce *Tour*) ou de l'énigme littéraire (ce *Motif*), illustre dans le fond bien mieux que ses rivaux « littéraires encore trop littéraires » ces mêmes notions ; et cela parce que, dans ce *Tour* comme dans ce *Motif*, la question du genre d'histoire qui va nous être racontée est toujours réglée à l'avance : ce qui n'est pas le cas, on l'a vu, de cette *Bête* où cette question demeure toujours peu ou prou *en suspens* (y compris même d'ailleurs *après* son épilogue – *cf.* notamment le récit que j'ai donné plus haut de ma première lecture de cette *Bête*). Le moins que l'on puisse dire alors de celle-ci étant qu'elle est probablement, de tous les récits de James, *le plus scripturaire* de tous : ce qu'exprime à sa façon l'universitaire Wolkenstein lorsque, bien que lancée dans le (à mon sens : vain) projet d'une lecture comparée de cette *Bête* et de ce *Motif*, elle reconnaît cependant à la première une « singularité absolue » qu'elle dénie au second ; et « absolu » de cette « singularité » que je traduis moi, pour ma part, par cette affirmation que cette *Bête*, sans être nécessairement supérieure « littérairement » à ce *Motif*, va en tout cas plus loin que ce récit dans l'exploration de ce que j'appelle ici « la dimension du (pur) scripturaire » (étant vrai aussi que l'universitaire – qui ne m'a sûrement pas lu – ne connaît pas les notions « miennes » de ce (strict) littéraire et de ce (pur) scripturaire – qui pourtant, lorsqu'il s'agit d'interpréter une œuvre aussi « mystérieuse » que celle de James, m'apparaissent d'une grand utilité et efficience herméneutique).

Qu'est-ce que peut bien signifier un destin (même si ici, peut-être, il

vaudrait mieux parler d'« anti-destin ») qui consiste en ce qu'il ne doit « jamais rien arriver » à son sujet ; et comment malgré tout, dans le cas de Marcher, cet « anti-destin » conduit-il à la catastrophe terminale de cette *Bête* : au « bond » de celle-ci sur le désolant héros du récit éponyme ? Après tout, nombre d'individus mènent des vies où rien de notable, jamais, ne leur arrive, et qui pourtant ne s'en portent pas plus mal (peut-être même s'en félicitent-ils) : passant leur existence à tenter, comme on dit, de « passer entre les gouttes » et autres « coups du sort » ; sauf que, dans le cas de Marcher et de son narcissisme extrême-paradoxal, le personnage de James n'a jamais pu se résoudre à de telles banalité/vulgarité existentielles : se forgeant pour leur échapper cette « superstitieuse histoire de Bête » qui un jour, fatalement, devait surgir dans sa vie et le déchirer ; même si en même temps cette construction narcissico-fantasmatique l'a contraint à passer la quasi-totalité de ses jours dans une « inquiétude » de tous les instants. La vérité ici, sans doute, est que la passion triste-narcissique de Marcher l'a fait séjourner durant son existence entière dans une *bulle d'angoisse* (un peu semblable à celle des autistes), mais séjour dans une telle « bulle » qu'il préférait encore à l'acceptation lucide (quoique désabusée) des banalité/vulgarité de sa vie « réelle »… où, en effet, rien jamais n'arrivait ; sauf que, dans le cas du personnage, ce « rien » était éprouvé par lui comme l'effet, non d'une in-signifiance, mais d'une secrète et mystérieuse *élection* : « l'impression d'avoir été choisi pour quelque chose d'étrange et d'exceptionnel ». Rien jamais n'arrivait à Marcher dans sa vie parce qu'en réalité, du fait de sa structure narcissique-extrême, chaque fois que cette vie lui faisait un cadeau : comme celui par exemple de la seconde chance de ces « retrouvailles magiques » avec May, à Weatherend, il le refusait : préférant *réserver* le temps de cette « vie » à l'attente du grand événement, « étrange et exceptionnel », auquel il se croyait destiné ; par quoi en vérité, en dédaignant systématiquement toutes les occasions que lui offrait cette vie : dont celle par exemple d'être tout simplement « heureux » (avec May ou avec une autre), il la gâchait et, finalement, la « perdait ». L'histoire que nous raconte le récit de James (qui a sûrement mis beaucoup de lui-même

dans son personnage de Marcher – rien ne nous empêchant par exemple d'identifier le fantasme narcissique de cette « Bête » à la passion pour la littérature qu'illustra sa vie durant son auteur) est donc celle d'un homme qui, confronté au moment de ses retrouvailles avec May, à la *possibilité du bonheur*, finit par le refuser parce que, à ce « bonheur » : celui qu'il aurait pu connaître en se « contentant » d'épouser la jeune femme, il préfèrera toujours le séjour dans sa bulle autistico-narcissique ; et séjour qui, bien que le condamnant à mener une existence mêlée d'angoisse et de mépris pour ses semblables (les « chiens renifl(eurs) » de Weatherend), lui semble encore préférable à ce « bonheur » : parce que sans doute, pour lui, la connotation de ce mot a encore quelque chose de trop vulgaire et « commun » – alors que lui, « depuis sa plus tendre enfance », se prépare « pour quelque chose » qui ne saurait l'être : puisque ce « quelque chose » doit être de toute façon « exceptionnel et étrange ». Où l'on comprend que la ruse du narcissisme (de son « démon ») consiste ici à faire apposer à Marcher, sur la construction peu ou prou fantastique-délirante de cette « superstitieuse histoire de Bête » : qui devrait normalement et immédiatement nous faire nous, lecteurs de ce récit, faire entrer son personnage dans la catégorie des « aimables fous » (*dixit* le même Marcher), le beau, le prestigieux nom de « destin » : alors que, on l'a vu, notre héros n'en a en vérité aucun (sinon donc celui, en la forme d'un « anti-destin », ce que « jamais rien ne lui arrive »… que, justement, ce « rien »). Or le cadeau que fait la vie à Marcher, lors de ses retrouvailles de « conte de fées » avec May à Weatherend, réside précisément en la possibilité qui lui est offerte d'« échapper à (ce) destin » – en réalité : de s'extraire enfin de ce que j'ai appelé plus haut sa « bulle autistico-narcissique » (même si, très certainement, une telle formulation n'aurait pas plu à l'orgueilleux Marcher) – ; et de quelle façon ? Réponse : tout simplement en « aimant May » ; mais solution que Marcher ne comprend qu'à la toute fin du récit de James – et lorsque, comme à son habitude : May étant morte, il est « trop tard » :

Il aurait pu échapper à son destin en l'aimant, alors, oui, alors, il aurait

vécu (…)

(et combien à cet instant, comme je crois l'avoir déjà noté, l'usage par le narrateur de cette *Bête* du *mode conditionnel* est cruel – même si en même temps, nous lecteurs de son récit, ne pouvons tout à fait nous défendre de l'idée que, dans le fond : par cette conjugaison traditionnelle associée au regret de « l'occasion manquée », une sorte de « vengeance » est en marche : celle peut-être de la « vie » elle-même qui, mécontente du plus lamentable de ses illustrateurs, vient lui réclamer le compte de tous les cadeaux qu'elle lui a faits… et qu'il a, par ingratitude narcissique : en le mode du « qu'as-tu fait de ton talent » de l'Évangile, dilapidé dans le temps).

Et en effet le cadeau que cette « vie » avait offert à Marcher – celui de cette *seconde chance* au personnage accordée par le moyen de ces retrouvailles avec May (après dix années tout de même de « séparation » – même s'il n'est pas sûr que l'oublieux/indifférent Marcher les ait vécues comme telles) – était proprement « somptueux » – comme d'ailleurs le décor où James a choisi de placer la scène de ces retrouvailles (un château empli de toutes les merveilles de l'art, une splendide soirée de l'automne anglais, etc.) – ; mais « seconde chance » que l'indécrottable Marcher, au lieu de l'accueillir dans un sentiment de *gratitude* éperdue : vis-à-vis de cette « vie » qui lui fait un tel cadeau, place tout de suite sous le signe du *regret* : celui que dix ans auparavant, en Italie, il ne se soit à peu près « rien passé » entre lui et la jeune femme (car tel est bien en effet, comme je l'ai expliqué plus haut, le comportement habituel de ces gens qui n'éprouvent que « ressentiment contre le temps et son "il fut" »/qu'« ingratitude » vis-à-vis de vie – y compris lorsque ceux-ci se fendent pour eux du plus somptueux des cadeaux : celui donc de cette « seconde chance » à eux accordée… mais que, le plus souvent, ils laissent passer comme la « première »). May elle de son côté, peut-être parce qu'elle tombée amoureuse de Marcher dès leur rencontre initiale-italienne, a tout de suite réalisé le miracle (presque « féérique ») que

constituait la « seconde chance » de ces retrouvailles ; et cadeau somptueux de la vie que, contrairement au triste Marcher, elle accueille, elle, dans le sentiment de la plus absolue « gratitude »… vis-à-vis de ce même temps : pour ce que, d'abord, elle est probablement demeurée, durant les dix années de leur « séparation », amoureuse de Marcher ; mais pour ce que surtout, du fait de la quasi-absence en elle de tout narcissisme, elle n'éprouve aucun « ressentiment » particulier contre ce temps (et son "il fut") ». Mais ce pourquoi aussi, sentant que cette « seconde chance » risque d'être gâchée comme la « première », elle prend à un moment de leur conversation (qui déjà commence de *languir*) le risque terrible (qui va s'avérer pour elle, bien des années plus tard, proprement *mortel*) de rappeler à son interlocuteur la confidence qu'il lui a faite jadis sur le bateau qui les ramenait tous deux de Sorrente ; et rappel par lequel elle accepte plus ou moins consciemment d'intégrer la bulle autistico-narcissique où séjourne « depuis sa plus tendre enfance » son étrange compagnon ; et bulle dans laquelle, tout le reste du récit de cette *Bête*, elle ne va plus cesser de se battre et de se dé-battre : dans l'espoir, allant hélas ! s'amenuisant, d'en faire sortir son triste-égoïste occupant ; ce qui aurait pu constituer l'« heureux » dénouement de ce récit, mais « happy end » dont James n'a pas voulu nous gratifier – sinon en le mode de ce conditionnel (temps habituellement associé à toute « occasion manquée » – puisque c'est là en effet le seul et véritable sujet de son (vrai/faux) « récit d'amour » :

Il aurait pu échapper p. 95 jamais pensé à elle (…)

… Il y a en vérité, dans cette lamentable histoire de deux êtres qui passent leur vie entière à « se manquer », deux anges à l'œuvre : celui d'abord, qu'on connait bien, de cet inconnu du cimetière… dont la mission est (donc) de faire enfin comprendre à Marcher ce qu'il a « manqué » en « manquant » May – en ne répondant pas à son amour (quoiqu'en continuant, pour ses propres égoïsme et agrément, à la fréquenter assidument – ce qui, si l'on y songe, est le plus détestable/répugnant des comportements) – ; mais celui

aussi, auquel on pense moins, incarné cette fois-ci par la douce May : dont la mission était, elle, de tenter de *sauver Marcher de lui-même* (de la « Bête »qui le « possédait » – même si pour finir le démon de cette « Bête » a eu la peau, et de l'exorciste, et du « possédé »). Où l'on comprend par là que l'intrigue entière du récit de James est en vérité encadrée par *deux apparitions d'anges* – celle d'abord, au chapitre I, de l'ange-May (dans le cadre « somptueux » du château de Weatherend), celle ensuite, au chapitre VI et terminal, de celui de cet « inconnu » (dans le cadre de cette « triste-sinistre » nécropole de la banlieue de Londres) – ; tout se passant comme si c'était *parce que* le premier ange (celui tout de douceur et de tendresse incarné par May) avait échoué en sa tâche d'exorcisme du « possédé »-Marcher… que la providence « hétérodiégétique » à l'œuvre dans le récit de James dépêchait alors, à la rencontre de ce personnage qui, au bout de six chapitres, n'a toujours pas compris (« deviné ») de *quelle* histoire il était en réalité le (triste) « héros », l'*autre ange* (lui tout de dureté et de vengeance incarné par cet « inconnu du cimetière ») ; comme si également le « Dieu-James » (ce qu'est je crois, dans le cadre du moins de l'histoire qu'il raconte, tout auteur de fiction), pour parvenir à « boucler » son récit, n'avait eu d'autre choix que d'inventer cette rencontre entre son personnage principal et ce « second ange (du deuil et de la désolation) » – car sinon il est à craindre que le roman de cette *Bête* aurait pu se prolonger indéfiniment : pour ce que Marcher, sans cette rencontre (« fictionnellement » inopinée, mais « hétérodiégétiquement » providentielle, n'aurait probablement jamais rien « deviné » (et l'on a vu en effet que Marcher, par l'organisation du rituel de ce pèlerinage mensuel à la tombe de May, s'était ménagé une existence qui, bien que (spatialement) étroite et (temporellement) mesquine, lui était somme toute, à lui et à son narcissisme, peu ou prou « confortable » – et qui donc aurait pu durer encore longtemps – ; mais « confort » qu'anéantit d'un seul « regard » l'œil de l'ange incarné par cet « inconnu du cimetière » : « Marcher ne fut d'abord conscient que du fait que ce visage où se peignait l'image de la passion saccagée avait décelé quelque chose en lui qui profanait les lieux »).

Marcher apparait dans le récit de James comme une sorte d'*incorrigible enfant* dont le père (le « créateur »), après avoir constaté l'échec du traitement du vice narcissique de son « fils » par la *douceur*: dont la « douce » May est donc l'« ange » (ou la « nurse »), décide de passer « à la manière forte »: en le confiant cette fois-ci à un autre « ange » – celui, cette fois-ci sans complaisance, de la *dureté* (qu'incarnera donc le personnage de cet « inconnu du cimetière ») –; et ange qui lui, par l'assénation à Marcher d'un *seul regard*: ce que le traducteur-Hugot appelle pour sa part « l'œil de Dieu », le décillera sans ménagement de son aveuglement narcissique – ce pourquoi le même Hugot conclue la présentation qu'il a donnée du récit de cette *Bête* par cette phrase qui, dans la perspective de la « théorie des deux anges » que je viens d'exposer au développement précédent, m'apparait en tout point pertinente et fort lucide:

> *Lorsqu'elle (May) meurt, privé de son amour, il (Marcher) se retrouve face à sa conscience et ayant perdu le regard d'Ève, il affronte, nu et désemparé, l'œil de Dieu.*

(« œil » qui, contrairement à ce qu'affirme un poème fameux de Hugo, ne se trouve pas « dans la tombe » (de May) mais, tout près, sur le visage de cet « inconnu du cimetière » – ce qui peut notamment expliquer pourquoi, tant que Marcher se contentait d'interroger la pierre de cette tombe, il ne recevait aucune réponse: ne « devin(ait) toujours rien). « Regard d'Ève »/« œil de Dieu »: où l'on comprend que si l'ange-May a échoué en sa mission de « sauver Marcher », c'est probablement parce que, Ève-May étant amoureuse de son Adam-Marcher, le « regard »qu'elle posait sur lui et sur son vice narcissique était encore *trop complaisant* – ce qui ne sera pas le cas cette fois-ci de l'« œil de Dieu »: dont le regard lui, d'une seule « œillade »: celle donc sur Marcher de l'ange incarné par cet « inconnu du cimetière », anéantira en un instant la fragile construction fantasmatico-narcissique mise en place par Marcher pour ne pas « se retrouver face à sa conscience » –;

mais « conscience » de quoi au juste ? Tant que May était vivante, Marcher pouvait se flatter de scruter avec elle, en le mode de ces « coups de sonde » que les deux amis donnaient régulièrement dans l'a-bîme, la profondeur terrifiante de celui-ci – quoique sans se rendre compte que c'était en vérité l'*amoureux regard* que May portait à cet instant sur lui qui lui donnait un tel courage (Marcher « regardait » dans l'a-bîme et May le « regardait regarder ») – ; mais une fois May morte, Marcher, ainsi privé de la protection comme « optique » que lui assurait l'amour de sa compagne, doit cette fois-ci « affronter » seul, « nu et désemparé », l'autre a-bîme, infiniment plus terrifiant et vertigineux, qu'est l'« œil de Dieu » ; et « œil » qui, plus on le scrute en sa profondeur a-byssale, et plus Lui, de Son côté, *voit loin en nous* : c'est en quelque sorte l'application pratique de l'aphorisme de Nietzsche posant que, « lorsque tu regardes dans l'abîme, c'est l'abîme qui regarde en toi » (sauf que bien sûr, « Dieu » étant par essence un « être infini » : un *gouffre sans fond*, le regard de Son « œil » va toujours plus loin en nous, créatures par essence elles, « finies », que le nôtre en Lui). À la mort de May, Marcher évoque vaguement la « double privation » que cette mort lui a fait subir (quoique toujours bien sûr en le mode égoïste-narcissique dont il est coutumier – « Il dut alors affronter l'idée pénible que l'intérêt que May Bartram lui avait porté ne lui valait maintenant qu'un bien maigre profit ») ; et, si la première de ces « privations » ne peut évidemment être que celle de la présence de May à ses côtés, la seconde demeure quelque peu énigmatique : car, malgré les explications embrouillées qu'en donne à cet instant Marcher (voire : James), on ne voit pas trop en quoi celle-ci pourrait bien consister, et qu'a donc perdu, en ce mode « second », Marcher en perdant May ? Peut-être, comme je viens d'en risquer l'hypothèse, la *mytérieuse protection* que le « regard d'Ève »-May lui assurait quand il se posait sur lui ; et « privation » de cette « protection » qui va rendre infiniment plus périlleuse sa situation quand, de nouveau, il aura à scruter l'a-bîme : parce qu'alors, (narcissiquement) « nu et désemparé », il aura à affronter, et cette fois-ci sans aucun écran de type complaisant-amoureux : celui que May justement, quand elle vivait encore à ses côtés, interposait

devant le regard de son ami en train de scruter le gouffre…, rien de moins que l'« œil de Dieu » (dont on sait que, s'il est peut-être « d'amour », il n'a rien en tout cas de « complaisant » – ce que prouvera suffisamment la *terrible œillade* que l'ange du cimetière échangera, deux années après cette mort, avec Marcher).

Ce dont en tout cas cette confrontation avec « l'œil de Dieu » fait prendre « conscience » à Marcher, c'est que, en « manquant » May : en ne répondant pas à son amour (tout en continuant cependant, par égoïsme et narcissisme, de la fréquenter assidument), il lui a aussi terriblement « manquée » ; allant même, quoique bien sûr sans s'en « rendre compte », jusqu'à la tuer de frustration : crime dont il ne prend « conscience » qu'en affrontant, cette fois-ci à découvert : « nu et désemparé », l'« œil de Dieu » qui, en lui prêtant Son regard, lui fait voir la vérité ultime de sa vie – le « vide » qu'elle a toujours été – ainsi que la *noirceur de son vice* – celui donc de ce narcissisme extrême-paradoxal – ; et conjugaison des deux dont la victime collatérale a (donc) été la douce, tendre, amoureuse May : comme offerte en sacrifice expiatoire à toute cette désolation. …Le simple échange d'un regard entre l'inconnu du cimetière et Marcher induit chez celui-ci un sentiment d'« envi(e) » qui provoque lui-même, écrit James, « la chose la plus extraordinaire qui fût jamais arrivée » à son personnage ; et « chose » qui n'est-elle même que « l'irruption brutale d'une réponse à cette question – celle donc de ce « avait-il jamais été atteint par ce profond ravage ? » – ; mais, plus essentiellement, celle du *sens de sa vie* (ce qu'il appelait jusque-là, avec quelque vanité, son destin) que, par l'emprunt du regard de l'« œil de Dieu » (ou de son ange), il voit enfin clairement apertement ; et vision qui lui permet quelques lignes plus loin de conclure lucide qu'il a été cet « homme à qui rien ne devait jamais arriver » (ou, pour le formuler autrement, que son « destin » consistait justement à *n'en avoir aucun* – en cette attente vaine d'un événement fantasmatique… qui, paradoxalement, a fini par survenir : quoiqu'en le mode atypique de la révélation du vide absolu de

son existence sans « passion » et autre « ravage »). Orbicularité, on le voit, d'une telle « révélation » qui lui fait comprendre que l'événement, qu'il avait attendu toute sa vie, du « bond de cette Bête », n'était rien d'autre pour finir que cette « révélation » même, cette fois-ci sans l'écran protecteur du « regard d'Ève »-May sur lui, du vide radical de cette vie… caractérisée par le fait (pour reprendre la formulation de Nietzsche) qu'en effet, en celle-ci, il ne s'est « jamais rien passé » et que « cependant », sinon « tout », du moins quelque chose a fini par « arriv(er) » ; mais quelque chose qui n'est que la claire conscience par Marcher de ce vide (qu'a été sa vie) et de ce « rien » (sous le signe duquel elle s'est entièrement « passé(e) »). Et c'est bien ce que May-Ève, au cours de l'épisode du chapitre IV de son « lèvement de fauteuil » : la seule « scène d'action »(!) ai-je pu écrire de tout ce récit, a essayé de faire comprendre, « deviner », à son Adam muré dans la bulle autistique de son narcissisme : que ce qu'il appelait son « destin » consistait en vérité en un « anti-destin » (à ce que, dira « plus » tard Marcher : quoique toujours « trop » tard, « jamais rien ne lui arrive ») ; mais bulle de laquelle, à cet instant, il pouvait encore sortir, « anti-destin » auquel il pouvait encore « échapper » – et de quelle façon ? tout simplement : « en l'aimant » –; mais comme, de cette « avance » d'Ève à Adam, il n'est rien ressorti – aucune prise de conscience par Marcher de la vérité de sa vie en général et de celle de son histoire avec son amie plus particulièrement –, May s'est rassise « déçue », « désespérée »… et est morte (de sa maladie de langueur amoureuse – qu'à ce même instant pourtant, encore, elle aurait pu guérir si son ami avait seulement prononcé la parole ou ébauché le geste qui *sauve* : toutes choses que ne comprendra le triste personnage de ce récit qu'au moment où il affrontera le regard, lui sans indulgence ni complaisance, de l'« œil de Dieu »).

Lorsqu'elle meurt p. 14 de Dieu.

Où l'on comprend par les considérations qui précèdent que la « limite » de cette belle envolée par laquelle Hugot conclut la « Présentation » de sa

traduction par lui de cette *Bête* réside peut-être en l'expression de ce « face à *sa* conscience » [c.m.q.s.] – qui tendrait à interprêter tout l'épilogue du récit de James (le « bond » terminal de la « Bête ») en le mode d'un écrasement de Marcher par sa propre *culpabilité* (vis-à-vis de May) – ; alors que, si on relit attentivement cet épilogue, on s'aperçoit qu'à aucun moment de celui-ci ces mots de « coupable » et de « culpabilité » ne sont, par James, risqués sur le papier ; et peut-être parce que, comme nous l'a appris récemment une certaine branche de la philosophie, une/la « conscience » quelle qu'elle soit est toujours une/la « conscience-*de* »… quelque chose – ici donc, dans le cas de Marcher, celle du « vide » de sa vie et du « rien » de son « destin » – ; si bien que ce qui provoque aux ultimes pages de ce récit le « bond » de la « Bête » sur Marcher n'est peut-être pas tant la culpabilité qu'il éprouve à cet instant vis-à-vis de May – la « honte » qu'il a de n'avoir pas « répondu à son amour » (et par là de l'avoir, sinon faite, du moins *laisser mourir*) –… que, dans le fond, quelque chose de bien plus terrible et répugnant encore et quelque chose qui est peut-être la « conscience » d'avoir été, sa vie durant, ces (bon petit) « soldat du rien »/« idiot utile » du démon – et hideuse collaboration dont May, à tout prendre, n'aura été que la *victime collatérale* : d'ailleurs, comme on l'a vu, consentante et *sacrificielle*.

… Mais « sacrific(e) » qui, à y resonger, n'aura peut-être pas été aussi inutile qu'il en a l'air ; et cela dans la mesure où c'est l'événement de la mort « désespérée » de May qui va mettre Marcher sur la piste de la révélation finale de la vérité du « sens de sa vie » (pour dire vite) – étant clair par exemple que, si les deux amis avaient continué de mener indéfiniment leur existence de « vrais/faux » amants : voire que si Marcher était mort *avant* May, cette révélation n'aurait pu échoir à son compagnon – ; ce que l'on peut encore exprimer en écrivant que, pour qu'à Marcher échoie cette « prise de conscience », *il fallait qu*'au « regard » (encore trop tendre et complaisant) de l'amoureuse May-Ève sur son (égoïste-narcissique) Adam-Marcher *se substitue* celui, cette fois-ci : sans nulle indulgence ni complaisance, de l'« œil

de Dieu » (pour reprendre les catégories interprétatives de Hugot) : où l'on retrouve ici la théorie ébauchée par moi plus haut des « deux anges » (encadrant toute l'intrigue de cette *Bête*) et de leurs « deux missions » (l'échec de la première – celle de l'ange-May – ayant d'une certaine façon préparé la réussite de la seconde – celle de l'ange de cet « inconnu du cimetière »)… Il y a, dans la perspective de cette « théorie », un passage du récit de James que je n'ai pas encore abordé : c'est celui où May, au cours d'une des nombreuses conversations qu'elle a avec Marcher : puisqu'apparemment c'est là le seul mode de leur « commerce (non-amoureux) », explique posément à son interlocuteur qu'elle est sa « femme ennuyeuse » – ce qui nous vaut, de la part de la jeune femme, ces, à la fois comiques et profondes, considérations sur ce qu'elle appelle « le propre des hommes » :

Car enfin, quel est le propre des hommes p. 43 vous trompez l'ennemi.

(citation dont la dernière phrase, je le note au passage, est la seule allusion explicite par James, dans tout son récit, à la religion chrétienne – par la référence à l'expression de ce « pain quotidien » qui figure en effet dans la prière du « Notre-Père »). Restant alors à se demander ce que peut bien être cet « ennemi » qu'il s'agit de « tromp(er) » dont parle à cet instant l'« ange-May » – qui, par ce « pour lequel *vous* priez à l'église » : « vous » les hommes, laisse peut-être ici percer sa nature « angélique » (étant clair que, si les anges prient eux aussi (?), ils ne le font sûrement pas, du fait de leur essence immatérielle, du « pain ») –: de toute évidence l'« ennui » – d'où la réplique en forme de question que fait Marcher à sa compagne… qu'apparemment il ne juge nullement « ennuyeuse » :

– Et vous ? Comment le p. 43 ce que je me demande souvent. »

(Marcher ne se doutant nullement bien sûr qu'à cet instant il dialogue, non tant que une femme pour lequel il dit éprouver « une immense estime », qu'avec un ange spécialement envoyé à sa rencontre pour le « sauver » –

et non tant, comme il le croit naïvement, de l'« ennui », ce « propre des hommes » : de leur condition, que du démon qui le « possède » : « démon » qui est peut-être alors le « véritable nom » de l'« ennemi » qu'évoquait plus haut son (angélique) interlocutrice). C'est ainsi que toute cette conversation, qui a débuté sur un mode plaisant et comme « taquin » : ce que dit May de ce « propre des hommes » et de cette fonction de « femme ennuyeuse » qu'elle serait censée remplir auprès de « son » homme-Marcher, aboutit deux pages plus loin à la note plus « grave » de cette réplique de May – qui met fin, elle, à tout ce marivaudage entre le « mâle »-Marcher et son « ennuyeuse »/« amusante » *femelle* :

– Eh bien (…) j'ai tout simplement la certitude que ma curiosité (…) ne sera que trop récompensée. »

Ils parlaient maintenant sur un ton ouvertement grave (…)

; et introduction dans le dialogue jusque là « plaisant » entre les deux amis de cette « grav(ité) » qui dit bien qu'à cet instant chez May, ce n'est plus l'« (amusante) femelle » qui parle, mais bien « l'ange » qu'elle est aussi – d'où, à ce même instant, le trouble visible qu'éprouve Marcher de ce que vient, à demi-mots, de lui révéler May (à savoir qu'il faut prendre *très au sérieux* son histoire de « Bête dans la jungle » et le danger qu'elle fait peser sur lui) :

Il se leva et fit p. 45/46 années de maturité.

Où l'on comprend par toute cette scène « étrange » et sa conversation « bizarre » que l'ange-May, s'il veut bien accepter de temps à autre de divertir (d'« amuser ») l'homme dont il est en charge, ne perd jamais tout à fait de vue sa « mission » qui consiste, elle, à rien de moins que « sauver » l'*âme* de cet homme : en le délivrant notamment du « démon » qui le « possède » – mais « mission » (d'exorcisme) dont on sait qu'en celle-ci la (trop tendre/complaisante/amoureuse) May-Ève va échouer : devant alors, par sa maladie

et sa mort, *céder la place à l'autre ange*, lui dur et sans nulle complaisance : parce que, son « regard » sera celui-là même de l'« œil de Dieu », que Marcher-Adam croisera, deux années à peine après cette disparition, le long d'une des allées du cimetière où elle repose… sous la figure, cette fois-ci masculine et *muette* de cet « inconnu (du même nom) ».

Pauvre May-Ève, pauvre ange (de la douceur et de la tendresse), qui, par petites touches (verbales – dont celle que je viens de citer ici) et autres actions (minimales – qui culminera en l'épisode du « lèvement de fauteuil » du chapitre IV), essaye de *faire comprendre* à son cher « possédé »-Marcher de *quel* mal il est atteint/par *quelle* « Bête » il est occupé ; mais qui, à chaque fois, échoue en toutes ses (tendres) tentatives : sachant bien que chacun de ses échecs conduit l'homme qu'elle aime en tant que « femme »/ dont elle a la charge en tant qu'« ange »… à ce moment où, « privé » de la protection du « regard d'Ève » sur lui, l'« idiot » Adam-Marcher devra af-fronter celui, cette fois-ci, de « l'œil de Dieu » ; et con-frontation dont elle/il sait bien qu'elle ne pourra qu'*être terrible* pour l'âme de la pauvre créature qu'elle/il n'aura pas su « sauver » : ce qui explique notamment le « Vous ne le découvrirez jamais » que May a un jour signifié à son ami (mais qui n'est, on le comprend, qu'un *vœu pieux* – car si la « femme », en May, peut encore se bercer d'une telle illusion, l'ange, lui, sait bien que l'homme dont il avait la charge « n'échappe(ra) pas à son destin ».) Ceci expliquant aussi pourquoi il y a à l'œuvre dans l'intrigue de cette *Bête* une sorte de « mystique » *compte à rebours* – que disent notamment toutes ces allusions par James à ces « années » qui passent (sans que rien jamais, malgré toutes les tentatives de May, de décisif n'« arrive ») – ; mais compte-à-rebours dont n'a finalement conscience que l'ange-May : pour lequel chacun de ses échecs avec Marcher constitue une étape (un chiffre) dans l'égrénation « fatidique » de ce compte… dont le terme (le « zéro ») ne peut être bien sûr que la *catastrophe finale* de ce « bond de la Bête ». Marcher de son côté, et bien que vivant lui aussi dans l'attente (fantasmatico-narcissique) de cette

« catastrophe », ne semble pas appréhender le passage du temps de la même façon que sa compagne (en le mode donc d'un tel *dé*-compte – où chaque jour qui passe est un jour perdu : l'« occasion manquée » d'être « sauvé ») ; et cela sans doute parce que, n'ayant aucune idée de la « catastrophe » qui doit le frapper : de la « véritable nature » de la « Bête » qui doit « bondir », il ne comprend pas que cette « catastrophe » sera en vérité tissée de tous les jours qu'il a ainsi perdus dans le *tourbillon du temps* – de toutes les « occasions » qu'en celui-ci il a ainsi, presqu'à chaque instant, « manquées » –; ressemblant un peu en cela à un homme qui, pour se suicider, monterait l'escalier de la tour dont il compte bien se jeter : sans se rendre compte que l'énergie potentielle qu'il accumule à chaque marche gravie sera celle qui, convertie brutalement en énergie cinétique, le précipitera du haut de cette même tour, provoquant sa mort par écrasement au pied de celle-ci. Pour l'ange-May chaque jour qu'elle passe en compagnie de Marcher est un jour perdu… pour ce qu'il rajoute quelques kilos de plus à la *masse* qui écrasera son ami lors de la catastrophe finale de sa chute du haut de la *tour du temps*, composée, bâtie des nombreuses années qu'ils ont passées à (toujours) « se frôler »/(toujours) « se manquer » ; tandis que pour le « possédé »-Marcher ces mêmes jours ne sont nullement vécus comme une « perte » et une « occasion manquée » ; et cela parce que, du fait de sa « possession-par (le démon de son narcissisme) », il n'établit aucun lien entre le « temps qui passe » et la catastrophe qui, sur son cours : à ses yeux uniforme, doit un jour fatalement survenir : cette certitude constituant pour lui l'unique *boussole temporelle* dont il dispose. Car lire cette *Bête* – dont l'intrigue mine de rien, en moins de soixante-dix pages, se déploie dans l'espace temporel-scripturaire de *plusieurs décennies* (puisque l'on y passe comme insensiblement de la jeunesse de ses protagonistes à leur effective vieillesse) –, c'est aussi comprendre que, ces deux personnages, bien que fixés sur le même événement de cette catastrophe finale, *n'appréhendent pas du tout de la même façon* le temps de cette attente (pourtant redoutable) – en le mode peu ou prou « dramatique » d'un *dé*-compte chez May, en celui plus « indifférent » d'une fatalité chez Marcher –; et cela parce que,

contrairement à son « aveugle » compagnon, May, elle, a depuis longtemps compris que la catastrophe qui doit un jour venir sera en vérité tissée de l'accumulation de tous ces jours (perdus) et autres occasions (manquées) : ce pourquoi aussi chacun de ces « jours » est vécu par la « femme-May » comme une *frustration*, comme chacune de ces « occasions » est, par cette fois-ci : l'« ange-May », regardée comme un nouvel échec de sa « mission » (tandis que Marcher – du fait de son fantasme narcissique qu'il aurait été « choisi » par le « destin » pour subir l'événement terrible de cette même catastrophe (certitude qui, comme je l'ai écrit plus haut, constitue sa seule « boussole temporelle ») – illustre, lui, une toute autre appréhension du temps ; et appréhension que décrit justement l'aphorisme de Nietzsche : celui d'un devenir où « rien ne vaut rien » – où tous les jours se ressemblent (ceux passés en compagnie ou pas de May) –, où « rien ne se passe » – ne serait-ce que l'événement d'un baiser volé à May (voire « plus si affinités ») –, et où « cependant », sinon « tout », du moins quelque chose doit « arriver » – à savoir : cette catastrophe finale à laquelle il se croit destiné – ; « mais cela est indifférent » à Marcher).

Plus que trente pages (manuscrites) à rédiger (soit exactement trois « développements ») pour boucler enfin cet « Été avec Henry James » – le (vaste) commentaire de sa *Bête dans la jungle* entamé il y a environ deux mois (ligne écrite le 20 août 2021) – et, par le même mouvement, le manuscrit de ce *Milieu doré*, tome dix-huitième de mon « grand récit » ; et voici que, comme à chaque fois qu'approche le terme d'un de mes livres : sa fatidique page 4000, m'envahit le sentiment mêlé d'un *soulagement* (d'en « avoir-fini-avec »… ce livre) et d'une *angoisse* (que vais-je bien pouvoir écrire ensuite ?) ; même si en l'occurrence je dois avouer ici que le « soulagement » l'emporte largement sur l'« angoisse » : tant, à certains moments de la composition de cet « Été », j'avais l'impression que je ne pourrais pas « tenir la distance » ; et cela paradoxalement, non pour la raison qu'il me semblait avoir comme « épuisé » le grand petit roman de James, mais, au contraire,

pour celle que, plus je le reprenais, et plus cette *Bête* me communiquait le sentiment bizarre de me *heurter à un mur* (un peu comme si son texte me signifiait : « Arrête de t'échiner sur moi, car, *moi*, ce n'est pas pour *toi* que j'ai été écrit » – mais alors pour qui ?). Il y a comme ça des ouvrages qui, en un mode comme « dédaigneux », vous font sentir que, quelque soit votre admiration sincère pour eux, ils ne sont *pas pour vous* : c'est notamment ce qui arrive au narrateur du *Motif dans le tapis* qui, auteur d'un commentaire (pourtant fort élogieux) sur le dernier roman du « grand écrivain » Vereker, s'entend dire de la bouche de celui-ci qu'il est passé à côté de son contenu vrai (du « motif » qui l'inspire et le traverse de bout en bout) ; et qu'est-ce qui me dit que moi, pour cette *Bête*, je n'ai pas commis la même erreur ? Cependant, et quelle que soit sa pertinence (réelle ou supposée) le texte de cet « Été avec Henry James » existe désormais, peut-être après tout en le mode d'un *hommage maladroit* à l'œuvre de cet auteur, mais « hommage » du moins honnête et sincère : ses deux personnages de May et de Marcher faisant à présent comme partie de ma famille (scripturaire)… à côté d'autres qui, de toute façon, ne me quitteront plus ; et si je n'ai peut-être toujours rien compris à l'histoire que nous raconte James en son récit – si j'en suis toujours au même point que le lecteur (lointain) que je fus au moment de sa première lecture (*cf.* le récit de celle-ci dans les débuts de mon commentaire), du moins ai-je tenté d'en remonter certaines pistes interprétatives… en direction de ce « motif » qui, si l'on en croit le titre du roman éponyme, gouverne, en le mouvement de ses « éclipses et retours », l'œuvre entière du Maître. …Lisant cette *Bête*, nous suivons non sans bonheur (pour nous) et apitoiement (sur eux), ses deux protagonistes dans leurs déambulations au long des rues de l'(immense) Londres et des années (nombreuses) de leur vraie-fausse « histoire d'amour » ; si bien que, lorsque l'épilogue de celle-ci survient enfin, notre première réaction est de la reprendre *depuis le début* – non seulement celui de leurs « retrouvailles magiques » à Weatherend, mais aussi celui, plus lointain encore et quasi-« mythologique », du séjour italien de nos deux « tourtereaux » (qui vient alors comme l'arrière-fond lumineux et maritime – cette traversée notamment de la baie de Naples

– d'une intrigue somme toute bien sombre et désolante) –; comme si le « cruel » James, pour mettre en place la « mécanique de déception de son lecteur » qui préside à quasiment toutes ses fictions : le voilà peut-être son vrai et unique « motif », avait cru bon, pour que cette « déception » soit plus amère encore, de mettre en exergue certaines scènes qui sont, elles, de *pur bonheur* : « le Pausilippe et la mer d'Italie », le somptueux décor d'un château de la campagne anglaise et le rougeoyant soir d'octobre qui vient sur lui, etc. (« ouverture en forme de happy end » que Fabrice Hugot regarde pour sa part comme « une des plus belles scènes d'amour que James ait écrite » – même si, sans doute, on pourrait dire la même chose de celle qui, dix années auparavant, a eu lieu, sur le bateau qui les ramenait ensemble de Sorrente, entre les deux personnages « pendant qu'(ils) goût(aient) le frais sous l'auvent » : sauf que celle-là, à l'exception du signifiant de cet « auvent » et de son «frais » : que précède celui, peu ou prou délicieux, de cette « brise », James, dans le but probable d'en repousser l'événement dans un passé mythologico-reculé, n'a pas cru bon de nous en donner, comme il le fait avec celle plus récente de Weatherend, tous les détails).

« Vous savez que p. 23 Vous avez oublié? »
Il ne s'en souvenait plus (…)

(alors que nous lecteurs, qui en sommes uniquement informés par ces mots délicieux de « brise », de « frais » et d'« auvent », sentons bien de quelle *lumineuse beauté*, charriant avec elle toutes les « espérances de la jeunesse » et les « promesses de l'amour » en ses commencements, fut tissé cet instant unique et somptueux – que Marcher, pourtant, a oublié : ce qui n'augure probablement rien de bon pour la suite de l'histoire ; car, se dit *in petto* ce même lecteur, comment peut-on expliquer l'oubli par le personnage d'un tel moment de grâce, de vent et de lumière : sinon par le fait que celui-ci, décidément, n'aura jamais accès au « vécu » de la/sa vie, y compris lorsqu'elle celle-ci lui fait de tels *sompteux présents*).

Marcher, qui se flatte pourtant (sans doute) d'être un « homme de goût » : sensible par exemple à « la poésie et l'histoire qui habit(ent) (le) s vastes pièces » du château de Weatherend, est en vérité quelqu'un qui demeure totalement aveugle à la *beauté simple* du monde – quand celle-ci, du moins, se présente à lui, non pas sous la forme d'un « objet artistique » : qu'il sera alors, à la rigueur, susceptible d'« apprécier », mais sous celle d'un moment de grâce comme la traversée, en compagnie d'une belle jeune fille, de cette baie de Naples) et de pur bonheur sensuel (la fraîcheur délicieuse, après la « chaleur effroyable » régnant à Rome ou à Pompéi, de cette « brise » de mer… qu'il a goûtée avec May « sous l'auvent » du bateau qui les ramenait ensemble de Sorrente (mais moment dont, fort étrangement : en réalité fort significativement, il ne se souv(ient) pas ») – ; et aveuglement dont le lecteur de cet « Été » connait bien assez, désormais, la raison : son *nom de* narcissisme « extrême-paradoxal » ; et narcissisme qui fait de lui cette malheureuse créature – la « possédée » du démon d'une telle passion triste (du même « nom »), finalement incapable de goûter au *bonheur simple* du « vécu de sa/la vie » : y compris lorsque celle-ci lui fait don de tels instants de pur « bonheur » (dont finalement, à relire l'intrigue entière de cette *Bête*, il a eu plus que sa part – plus en tout cas que la plupart de ses « semblables » humains… qu'il fait profession de mépriser : pour ce que, sans doute, un tel mépris général-universel va nécessairement de pair avec toute passion triste-narcissique). May, de son côté, n'a sûrement pas, elle, oublié cette traversée peu ou prou « enchanteresse » de la baie de Naples – sa lumière et sa « brise », le « frais pris sous l'auvent » de son navire (dont on imagine volontiers la toile frémissant doucement au vent de cette « mer d'Italie ») – ; mais comme, en même temps, pour connaître toujours-déjà un peu l'homme qu'elle aime en secret depuis dix ans, elle sait pertinemment qu'il serait inutile de lui rappler ce genre d'« *heureux* détails » (puisque Marcher, du fait de son syndrome narcissique, est tout à fait incapable de les « goûter » – et *a fortiori* : de s'en « souvenir »), elle préfère orienter, lors de leurs retrouvailles à Weatherend, la conversation

qu'ils ont vers l'*autre événement* de cette « confidence » que son compagnon de voyage de l'époque lui avait faite au cours de cette traversée ; et cela sans doute parce qu'elle devine que c'est là le seul moyen de *retenir l'attention*, sinon de l'homme-Marcher, du moins du « Narcisse » qui l'habite : étant clair que, si elle s'était contentée de lui évoquer/rappeler l'« enchantement simple » de cette même traversée, elle n'y serait probablement pas arrivé (puisqu'un « Narcisse », par définition, ne saurait jamais que s'intéresser qu'à *lui-même* – si bien que, lorsque la conversation se met à rouler sur un autre « sujet » (que *soi-même*), bien vite il s'ennuie et se languit : ce que May bien sûr, résolue cette fois-ci à *ne pas manquer* la « seconde chance » de ces retrouvailles « miraculeuses », veut à toutes forces éviter). Marcher, de son côté, dit « (s)e souv(enir) (très) bien de cette journée à Sorrente » – mais « journée » qui apparemment ne l'a guère marqué (en tout cas pas plus que les autres événements qui ont scandé leur séjour italien – présentation par des amis communs, visite ensemble de Rome et au chantier des fouilles archéologiques de Pompéi, etc.) – ; mais que, par contre, il a totalement oublié l'épisode de cette « confidence » et les « termes exacts » qu'il a utilisés pour la faire : à tel point que May, lui rappelant, se demande d'abord si elle n'a pas commis quelque (« malheureu(x) ») impair – or c'est tout le contraire :

Cette fois, il avait compris p. 25/26 dans la confidence (…)

; May, en prenant le risque d'une telle « allusion » : en jouant en quelque sorte *à quitte ou double* le sort de son amour pour Marcher, a finalement, aux dires mêmes de Marcher, « bien fait » – même si, en même temps, elle a commencé de mettre le doigt dans l'engrenage fatal qui, bien des décennies plus tard, la conduira à sa mort par frustration charnello-amoureuse : ce que Fabrice Hugot appelle pour sa part le « pacte diabolique » qu'elle contresigne à cet instant avec le « démon » qui « possède » Marcher (avec la « Bête » qui « occupe » l'homme qu'elle a toujours aimé – mais « Bête » sous la griffe de laquelle elle finira par périr : en le mouvement, on l'a vu, de cet *exorcisme raté* que relate aussi le récit éponyme de James)…

Cependant, dans le moment de ces retrouvailles, elle a plutôt bien mené sa barque – ayant finalement trouvé, par cette « allusion » (risquée) à la lointain-italienne « confidence » de Marcher, la seule issue susceptible de lui permettre de pénétrer dans la bulle autistico-narcissique où séjourne son étrange interlocuteur (même si elle ne se rend peut-être pas compte à cet instant qu'une telle pénétration constitue un autre risque – et probablement infiniment plus redoutable… que celui qui aurait consisté, en faisant cette « allusion », à commettre quelque (« malheureux ») impair et autre (importune) indiscrétion) –; ce qu'atteste d'évidence toute la suite du dialogue entre les deux personnages – dont ce moment où Marcher supplie littéralement May de lui répéter les « termes exacts » par lesquels il lui a révélé un (douloureux/démoniaque/narcissique) secret :

> *Pour cette seule raison, il fallait donc apprendre en quels* termes *au juste il lui avait fait cet aveu.*
>
> *« Que vous ai-je dit* exactement *? »*

(et instante prière à laquelle, bien évidemment, May ne peut faire autrement que céder – sans se rendre compte que, par là, elle se fait le (docile) instrument de *son propre et futur malheur*: ce pourquoi Marcher se met tout à trac à célébrer la « merveilleuse obéissance » de celle qui va bientôt devenir la victime collatérale de sa « folie »).

Mais je reviens une dernière fois – puisque je commence l'ultime développement, et de cet « Été avec Henry James », et de ce *Milieu doré* (histoire peut-être de clore toute cette cavalcade scripturaire sur le papier par une note « heureuse » et lumineuse) – à cette traversée « enchanteresse » de la baie de Naples par nos deux « tourtereaux »; et traversée qui constitue peut-être comme la « lune de miel » des deux personnages de ce récit par ailleurs si sombre et si triste (et l'on sait que la côte amalfitaine – Naples, Capri, etc. – est une des destinations favorites des jeunes mariés – à l'égal

même de Venise : autre lieu de toute « mythologie conjugale ») ; quoique « lune de miel » qui elle aussi, comme le « happy end » prématuré des retrouvailles magiques de Weatherend, *vient avant son heure* ; et cela parce que, comme j'ai déjà eu l'occasion de le pointer dans le commentaire de cette *Bête*, l'intrigue de celle-ci se déroule « à rebours » : si bien que, dans une telle perspective où toujours finalement la « fin » précède le « début », il est assez logique la « lune de miel » devance (et même de dix années !) les *noces* qui auraient dû, suite à leurs retrouvailles, normalement survenir entre May et Marcher (et l'on sait pour quelle fantasmatico-narcissique raison celles-ci ne sont jamais intervenues – parce qu'« on ne va pas à la chassse au tigre en compagnie d'une dame » : *dixit* Marcher). Où l'on comprend par là comment le (« pervers – au moins en son sens étymologique de « déviation par rapport au but ») James joue avec les catégories romanesco-conjugales de son lecteur : lui donnant à lire un conte de fées qui commence par son « happy end » (après quoi tout dérape) et (donc) « l'histoire d'un beau mariage » qu'a toujours-déjà précédé sa « lune de miel » (après quoi il n'est même plus besoin, ce mariage, de le célébrer) : à se demander si l'une des raisons (elle : « hétérodiégétique ») pour laquelle ce mariage n'a jamais été (officiellement) prononcé ne tient pas au fait que les deux « fiancés » avaient déjà vécu/consommé, dix années auparavant, lors de leur visite à Sorrente : presqu'île de la mythologico-conjugale Capri, la lune de miel qui, dans une intrigue plus « normale », dans un temps où tout vient à son heure, aurait dû accéder à leurs effectives noces (qui donc, du fait de leur pré-cédemment par leur lune de miel : cette « traversée enchanteresse » de la baie de Naples, n'avaient plus de raison d'être… célébrées !). Mais comme James, rédigeant cette *Bête dans la jungle*, ne se propose rien de moins que de nous raconter une histoire peu ou prou « démoniaque », il est somme toute assez normal qu'en celle-ci *tout soit inversé* : à commencer par le déroulement de son intrigue (donc aberrant par rapport à la norme romanesque habituelle – qui veut que le début précède la fin, le « happy end »… et, accessoirement, que le mariage devance la « lune de miel ») ; et cela sans doute parce que l'*inversion (de tout)* est une des signatures

habituelles de l'action du « démon »… Ce qui n'empêche nullement James de nous donner ici et là, dans le cours de la rédaction de sa « diabolique » intrigue, à lire de superbes « scènes d'amour » (Hugot) – dont celle donc de ces retrouvailles entre May et Marcher à Weatherend (et aussi celle de ce retour de Sorrente/Capri accompli par les deux jeunes gens : la « lune de miel » d'un mariage qui, entre eux, ne sera finalement *jamais* célébré) – ; à ce bémol quelque peu dé-rangeant/dés-obligeant que ces « scènes », et aussi sublimes qu'elles puissent être : « les plus belles que, selon le même Hugot, James ait écrite(s) », *ne viennent pas en leur temps* (celui du moins fixé pour elles par la norme romanesco-conjugale) : ceci introduisant dans l'esprit de leur lecteur, pourtant charmé, une sorte de malaise (dis-chronique) – ce « sentiment étrange, écrit Hugot : parlant plus particulièrement de celle de Weatherend « qu'il…

> *s'agit plus d'une fin que d'un début et que cette belle scène est fragile car sur elle pèse peut-être toute la menace du titre.*

; mais remarque qu'on peut aussi bien faire à l'*autre scène* qui a eu lieu, entre les deux mêmes personnages, lors de leur séjour lointain italien – celle donc de cette « traversée enchanteresse » de la baie de Naples :

> *« Ce jour-là, il faisait p. 23 sous l'auvent (…)*

; même si le malaise que provoque chez son lecteur l'évocation de ce délicieux moment de lumière et de fraîcheur… viendrait plutôt du fait que celui-ci, ne pouvant s'empêcher de pointer en les éléments de cette description tous les signifiants (convenus) de la traditionnelle « lune de miel » : à commencer bien sûr par celui du lieu de Sorrente (derrière lequel se cache le *nom* de la conjugalo-mythologique « Capri », ne peut aussi, par le même mouvement, s'empêcher que cette « lune de miel » a quelque chose de trop *prématuré*… pour ne pas porter malheur à ceux qui la « vivent » ainsi *avant son temps fixé* : « avant » l'effectif mariage (entre May et Marcher) qui aurait

dû « logiquement » la précéder – et pré-cédemment qui sera peut-être la cause, ultérieurement, que ce mariage ne sera en fin de compte jamais célébré : pour ce que les deux « fiancés » putatifs, en mettant comme on dit « la charrue avant les bœufs » : « lune de miel » avant les « noces », ont pour ainsi dire « porté malheur » à toute leur (future) histoire d'amour (qui donc, au lieu d'être un conte de fées avec « happy end », s'avèrera une histoire « d'anges et de démons » – au lieu d'être celle d'un « beau mariage » sera celle du plus étonnant, subtil, pervers, démoniaque, etc. *échec conjugal*).

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES

Le Pays du soir, Multiples-Fondamente, 1991
Chambre haute, N.R.F., n° 481 et 482, puis Sables, 1995
Le Silence des villes, L'Arrière-Pays, 1995
La Servante claire de l'origine, À chemise ouverte, 1996
La Fleur d'ivoire du temps, Cadratins, 1999

FICTIONS

Une Ville rose et noire, Fleuve Noir, 1995
Plein Sud, Arléa, 2001
Toulouse, la chambre et le fleuve, Le Laquet, 2002
La Saison spirituelle, La Part Commune, 2007
Le Rêveur de Margeride, La Lauze, 2007
L'Autre versant du jour, Le Rocher, Prix Prométhée 2007 de la nouvelle
La Ville rouge, La Part Commune, 2008
Le Nom de la lumière, La Part Commune, 2011
Les Clandestins du jour, Éditions du Soupirail, 2017
Le Rêveur définitif, Éditions du Soupirail, 2019
La Chambre et le temps, Éditions du Soupirail, 2022
Le Tueur de Garonne, Tertium éditions, 2022
La Cité qui rêve, Rivière rouge, 2023
L'extase au noir, Le Soupirail, à paraître 2025

VOYAGES

Le Piéton de Toulouse, Rando-éditions, 2000, rééd. 2005
Voyage au cœur du Rouergue, Loubatières, 2003
Maroc, cirque de Taghia et hauts plateaux, Les Imaginayres, 2003
Auvergne, la source de l'espace, Loubatières, 2005
Finistère, le royaume d'Occident, La Part Commune, 2006
Le Piéton de Marrakech, Rando-éditions, 2007
Triptyque Sud marocain, (« L'Éternité à Taroudannt »/ « Les Silences de Marrakech »/« Les Feux d'Essaouira »), Pimientos, 2007
Visite en Aveyron, Loubatières, 2007
La Ruche, Nicolas Chaudun, éditeur, 2007
Bordeaux, les miroitements du temps, Pimientos, 2008

ESSAIS

Vermeer ou l'action de voir (en collaboration avec P.E. Laroche), La Lettre volée, 2007
L'Europe et la Profondeur, Loubatières, 2007-2024, 16 tomes parus
P.K. Dick et la théologie, Orizons, 2019

THÉÂTRE

Soldat et jeune fille souriant, Tertium éditions, 2023